This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

167

Per. 3977 d. 118/50

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE MODERNE

TOME CINQUANTIÈME

Digitized by Google

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE L. POUPART-DAVYL
30, RUE DU BAC, 30

Digitized by Google

REVUE MODERNE

XIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CINQUANTIÈME

10 JANVIER 1869

1re LIVRAISON

PARIS
BUREAU DE LA REVUE MODERNE
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 4

LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

BRUXELLES
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
3, IMPASSE DU PARC, RUE ROYALE

MÊME MAISON A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869

Digitized by Google

Digitized by Google

LA TÉLÉGRAPHIE MILITAIRE[1]

L'étude suivante sur la télégraphie militaire comprendra, après quelques généralités et des indications sur ce qui s'est fait dans les divers pays d'Europe, la description du matériel, son usage, le personnel qu'il exige, les règles adoptées, la théorie générale des signaux, et le bref récit des expériences faites en 1868, au camp de Châlons.

I

NÉCESSITÉ DE LA TÉLÉGRAPHIE A LA GUERRE

La transmission rapide de la volonté des chefs a préoccupé de tout temps les peuples guerriers; les Gaulois, nos ancêtres, annonçaient, par des cris répétés de montagne en montagne, le message qui appelait aux armes contre les Romains toutes les tribus de la Gaule, depuis les montagnes de l'Auvergne jusqu'aux marécages du Rhin; chez les Kabyles et les Arabes, les feux allumés au sommet des montages, les mouvements des burnous agités par des vedettes ont leurs significations.

En Europe, dans les temps modernes, on a mainte fois cherché à donner aux armées une télégraphie qui permît de correspondre au delà de la portée de la voix et de la course des cava-

(1) L'auteur de cette étude, M. le capitaine d'état-major Fix, dirigeait, en 1868, l'organisation et les expériences de la télégraphie militaire. Il en a exposé les résultats dans deux conférences à l'École d'application du corps d'état-major. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

liers. Beaucoup de tentatives ont été couronnées de succès, et leurs effets sont si bien entrés dans nos habitudes et dans nos mœurs qu'ils n'attirent même plus notre attention. Les batteries de tambours sont d'une origine assez ancienne qui remonte aux Suisses ou aux Italiens du quinzième siècle; les sonneries sont plus récentes, l'usage régulier n'en date guère que du consulat et a été réglementé seulement par l'ordonnance de 1831. Sonneries et batteries constituent une véritable télégraphie acoustique. Nos flottes, dont les bâtiments sont forcément disséminés sur de vastes superficies, n'ont d'autre langage que celui des pavillons; d'ingénieuses combinaisons de formes et de couleurs se prêtent aux phrases les plus compliquées. Les sémaphores mettent en relation la terre avec les vaisseaux.

La plupart de ces moyens, ou tout primitifs ou même savamment perfectionnés, n'agissent que dans le rayon accordé à nos sens et par là sont retenus dans un cercle impossible à franchir. Aussi quand la télégraphie électrique vint remplacer tout à coup les télégraphies acoustiques ou visuelles, sans tenir compte du temps des distances, les militaires devaient essayer d'en tirer profit pour la guerre. Mais celle-ci a des exigences spéciales et impérieuses; tout instrument qu'on lui livre doit être l'objet d'une étude scrupuleuse et nouvelle; il faut changer les formes et l'emploi de cet instrument, à moins qu'il ne soit immuable de sa nature et qu'il n'oblige la guerre à se plier à lui. Ainsi, aux marches lentes et pénibles on substitue le transport rapide des troupes par les voies ferrées; la stratégie, subissant l'influence de cette modification, déplacera les routes et les centres d'après lesquels elle combinait ses opérations, elle se laissera attirer sur des lignes et des points nouveaux concordant avec les réseaux et les nœuds des chemins de fer. On recherche également si la télégraphie électrique ne pourrait rendre aux ailes mobiles d'une armée déployées sur de vastes espaces les mêmes services qu'aux corps stationnés en temps de paix dans les diverses provinces d'un Etat. Afin de rendre plus nette l'idée qui vient d'être énoncée, appliquons-la à quelques exemples choisis dans les diverses opérations de la guerre.

En 1805, cent vingt mille hommes échelonnés de Kehl à Wurtzbourg, acculèrent Mack à Ulm et lui arrachèrent une capitulation célèbre. Malgré les surprenants résultats de la campagne, quels secours le talent de nos généraux et le génie de leur chef n'eussent-ils pas tirés d'une communication constante et instantanée établie entre les sept corps de la grande armée!

En 1809, Napoléon concentrait dans l'île de Lobau les troupes

Digitized by Google

qui avaient combattu à Essling; il attendait avec impatience pour livrer de nouveau bataille, que le prince Eugène, venant d'Italie, eût donné la main aux divisions d'Illyrie commandées par Marmont. Certes, l'Empereur avait un grand intérêt à connaître le moment précis où la jonction allait s'effectuer, et on doit croire que, si des communications télégraphiques établies sur la rive gauche du Danube, eussent pu l'en informer, elles eussent peut-être permis encore de rectifier les ordres confus qui arrivèrent à Davoust et à Oudinot, et qui retardèrent jusqu'à six heures du soir la formation de l'ordre de combat.

Un demi-siècle plus tard, le 24 juin 1859, « l'armée autritrichienne et l'armée française se rencontrèrent inopinément. A peine les maréchaux Baraguay-d'Hilliers et Mac-Mahon avaient-ils dépassé Castiglione, qu'ils se trouvèrent en présence de forces considérables; au même instant le général Niel se heurtait contre l'ennemi à la hauteur de Medole... L'armée du roi Victor-Emmanuel rencontrait les Autrichiens en avant de Rivoltella, et le maréchal Canrobert trouvait le village de Castel-Goffredo occupé par la cavalerie ennemie. »

« Tous les corps de l'armée alliée, continue le bulletin de la bataille de Solférino, étant alors en marche à une grande distance les uns des autres, l'Empereur se préoccupa tout d'abord de les relier... »

N'est-ce pas ici qu'apparaît bien clairement l'usage qu'on eût pu faire d'un fil électrique rapidement placé sur une longueur de près de six lieues qu'avait le champ de bataille? Enfin, après les derniers et suprêmes efforts tentés sur la Casa-Nova, les Autrichiens ne combattaient plus que pour assurer leur retraite; il eût dépendu de l'Empereur, renseigné par un télégraphe sur la situation respective de tous les corps, d'utiliser la cavalerie qui avait relativement peu souffert et de poursuivre sa victoire pendant quelques heures; mais faute d'informations assez précises, la prudence ordonnait au chef de l'armée française de conserver ses réserves.

Dans les reconnaissances que font faire les généraux à proximité de l'ennemi, un fil rapidement déroulé établirait une communication avec le gros des troupes et leur apprendrait si elles doivent prendre les armes ou rester au repos. En 1757, trois jours avant la bataille de Hastenbeck bientôt suivie de la désatreuse défaite de Rosbach, le maréchal d'Estrées était allé avec son état-major reconnaître l'ennemi. Il le vit tout à coup sortir des bois et se déployer au pied des hauteurs; des officiers coururent à toute bride chercher l'armée à deux lieues

Digitized by Google

en arrière. Cela prit un temps précieux, et quand les troupes arrivèrent, les Hanovriens s'étaient retirés. Il y eut trois jours de perdus.

La télégraphie électrique offrira d'immenses ressources : dans les cantonnements, pour réunir, au premier signal, les fractions disséminées d'une armée ; sous les murs d'une place, pour relier le corps d'investissement aux troupes de siége, pour faire passer d'un bout à l'autre de la tranchée les ordres et les nouvelles ; dans tous les cas enfin, si fréquents à la guerre, où un obstacle de peu d'étendue, mais souvent difficile à franchir, séparera le chef d'une portion de ses troupes.

II

LES ESSAIS DE TÉLÉGRAPHIE MILITAIRE A L'ÉTRANGER ET EN FRANCE AVANT 1867

L'imagination qui se donne carrière, dès qu'on lui présente une idée féconde, et en tire *à priori* les plus extrêmes conséquences, ne pouvait manquer d'être frappée de la puissance du télégraphe électrique plié aux impétuosités du commandement militaire. Elle y vit un agent docile, qui ferait mouvoir au même moment. et saurait vivifier comme par une seule pensée les éléments divers de ce mécanisme si artificiel et si compliqué qui constitue une armée. Mais comme l'esprit embrasse souvent du même coup les avantages et les inconvénients les plus opposés, on craignit que l'initiative et la valeur individuelle des chefs particuliers ne fussent paralysées ; on vit la transmission des ordres démesurément augmentée et compliquée, la marche des troupes alourdie par un surcroit de matériel.

Cependant il fallait bien étudier une question qui occupait les hommes les plus sérieux, et dont la solution était déjà poursuivie par les divers Etats de l'Europe.

Quel que soit l'usage auquel on la destine, la télégraphie électrique a sur la télégraphie ancienne une supériorité incontestable. Elle possède une immense vitesse de transmission, elle est indépendante du brouillard, de la nuit, du bruit, elle rend le contrôle des dépêches facile, elle dispense des stations intermédiaires, elle fonctionne en dépit de l'inattention ou même de l'absence des télégraphistes. En revanche elle présente une difficulté, qui, en raison des circonstances spéciales où l'on se trouve placé à la

Digitized by Google

guerre, prend des proportions considérables. Il faut au courant électrique une voie toujours ouverte et soigneusement préparée, un conducteur métallique sans solution de continuité. C'est là le fait capital qui dominera tous les autres.

En réalité, un télégraphe électrique établi entre deux stations est un seul et même outil dont la longueur, la faculté d'extension et la souplesse sont pour ainsi dire sans limites, mais que le moindre accident peut anéantir. A la guerre, l'art consistera à manier cet outil, pesant et encombrant malgré la ténuité de son diamètre, à le faire serpenter à travers des corps de troupes mouvantes, à conserver intact son corps fragile, dans toutes les positions et dans tous les transports possibles. On aperçoit d'un coup d'œil les conditions toutes nouvelles du problème à résoudre et l'étendue des difficultés qu'il présente.

Dans la pratique civile, lorsque les postes sont installés et quand le fil a été suspendu ou caché en terre, une simple surveillance garantit son entretien et sa conservation. On ne s'est point hâté, tout a été solidement construit, soigneusement vérifié; il ne s'agit plus que de mettre en mouvement un mécanisme; il fonctionne dès que ceux auxquels on le confie sont au courant de leur service, et cela avec une régularité telle, que parfois elle engendre la routine. En guerre rien de pareil, l'armée se déplace, et il faut que de longs fils la suivent dans les ondulations de sa route, que les bureaux s'improvisent, que le service général se continue au milieu des surprises de l'imprévu, et que le matériel à peine déplié se replie bientôt pour être porté plus loin. Il faut que, tout en satisfaisant aux exigences des mouvements militaires, on satisfasse en même temps aux exigences d'un fluide subtil qui se dérobe devant les à peu près.

Les Anglais semblent être les premiers qui risquèrent cette entreprise délicate. L'armée indigène qu'ils entretenaient dans l'Inde s'étant soulevée contre leur domination, ils durent poursuivre la révolte de différents côtés et jusqu'au cœur du pays. Des colonnes, séparées souvent les unes des autres par des distances énormes, sillonnaient en tous sens la vaste presqu'île, et il était d'un haut intérêt pour le gouverneur général d'en avoir d'incessantes nouvelles. On rassembla à la hâte des fils, on les enroula sur de grandes bobines placées sur des chariots, et on transporta des appareils de transmission avec les autres bagages. La nature du pays permettait souvent de dérouler les fils sans la moindre précaution; les broussailles sèches, la terre brûlée par le soleil *isolaient* suffisamment le métal et simplifiaient ainsi les procédés. Si le succès ne fut pas complet, il fut du moins assez

Digitized by Google

grand, et il peut être considéré comme l'origine de l'admirable réseau télégraphique qui sillonne les possessions anglaises en Asie.

La télégraphie militaire anglaise vient encore de faire ses preuves dans la récente expédition d'Abyssinie. Tout le monde a eu sous les yeux les dépêches datées des murs de Magdala. Sous la direction d'un capitaine anglais, la ligne s'était développée en suivant l'armée, à travers les sinuosités d'une route extrêmement sauvage et accidentée, depuis la mer Rouge jusqu'au centre du royaume de Théodoros.

De 1860 à 1861, l'armée italienne, imitant un système encore peu connu qu'avait déjà organisé la Prusse, fit un sérieux essai de télégraphie militaire. Deux corps d'armée partirent simultanément de la Toscane et des Romagnes, et marchèrent, l'un à travers l'Ombrie, l'autre dans les Marches, afin de se réunir pour entreprendre le siége d'Ancône. Ces deux corps, séparés par les Apennins, furent maintenus en communication pendant tous leurs mouvements, disent les rapports italiens, par deux lignes télégraphiques rattachées en arrière et établies avec une très-grande célérité. Dans les deux premiers jours du siége d'Ancône, on construisit autour de cette place environ 20 kilomètres de lignes télégraphiques; cinq stations combinées avec des sémaphores reliaient l'armée de siége à la flotte, et le grand quartier général aux ailes, ainsi qu'aux autres lignes télégraphiques du royaume. Il en fut de même au siége de Gaëte. Actuellement les Italiens paraissent avoir un matériel assez complet.

La guerre de la sécession aux Etats-Unis fournit non-seulement l'exemple de lignes télégraphiques rapidement établies, mais de télégraphes de campagne en usage continuel dans les cantonnements et les opérations actives. Le général Shermann, avant de commencer sa longue marche à travers la Caroline et la Géorgie, se pourvut de tous les moyens d'établir un télégraphe derrière lui, et souvent, deux heures après son arrivée à une position, il pouvait annoncer ses mouvements. Le général Mac-Clellan combina la télégraphie avec l'usage des ballons captifs. Les travaux télégraphiques exécutés spécialement pour l'usage de la guerre furent vraiment gigantesques; ils ont comporté près de 5,000 lieues de lignes de terre et 40 lieues de câbles sous-marins, qui coûtèrent, tant pour le matériel que pour son emploi, environ 2 millions et demi de dollars. Le major général (quarter-master-general) de l'armée, qui avait dans ses attributions les communications et la correspondance, employait à la télégraphie deux officiers supérieurs et un nombre considérable

Digitized by Google

d'officiers subalternes. Des milliers de soldats y étaient occupés, et surtout le corps des Signaleurs (Signal-corps).

Pendant la campagne du Schleswig, les Danois d'une part, les Prussiens et les Autrichiens de l'autre, eurent une télégraphie militaire régulièrement organisée. Les Danois relièrent leurs troupes dans les cantonnements par des câbles, mais ils éprouvèrent des déceptions dues à la mauvaise fabrication de ceux-ci. Les Prussiens employèrent un système mixte de fil suspendu sur des poteaux et de câbles traînant à terre. Les alliés du Schleswig, devenus ennemis en 1866, firent encore un très-grand emploi de leurs télégraphes de guerre. Les trois armées principales du roi Guillaume furent presque toujours reliées à Berlin.

En Autriche, où les institutions militaires subissent un travail de réforme, la télégraphie se crée sur des bases nouvelles. Les Espagnols pendant la guerre du Maroc, les Hanovriens, les Bavarois, avaient un télégraphe militaire. La Belgique et la Hollande s'en occupent activement. Les Russes viennent de créer quatre compagnies spéciales pourvues d'un matériel copié sur des modèles prussiens. Ces préoccupations, ces essais, ces applications suffiraient seuls à démontrer la nécessité de la télégraphie militaire et sa possibilité, à laquelle un grand nombre de nos officiers se refusent encore d'ajouter foi.

La France s'était laissée devancer dans cette branche accessoire de la guerre, et n'avait pourvu aux besoins que par des mesures improvisées.

En 1859, notre armée s'était fait suivre d'agents civils chargés d'établir des télégraphes électriques nouveaux ou de rétablir ceux que les Autrichiens avaient détruits pendant leur retraite. Leur mission principale était de relier l'armée à sa base d'opérations, par des lignes de la nature des lignes permanentes, et d'installer un certain nombre de postes. Ces agents requéraient dans le pays même la main-d'œuvre et les moyens de transport nécessaires; mais les objets qu'ils obtenaient étaient parfois de mauvaise qualité; les hommes requis se sauvaient avec leurs outils et leurs véhicules quand ils en trouvaient l'occasion; le temps absorbé par les réquisitions et l'organisation des ouvriers improvisés entraînait des lenteurs continuelles, et le télégraphe, malgré l'intelligence et le zèle de ceux qui s'en occupaient, était loin de rendre son maximum d'effet utile.

On avait été tellement frappé de ces inconvénients qu'en 1863 deux officiers, MM. Schultz et Charrier, furent chargés de faire au camp de Châlons des expériences dans lesquelles un câble remplacerait le fil nu et suspendu, et permettrait par conséquent

Digitized by Google

de suivre les mouvements les plus rapides des troupes et même leurs évolutions. On se servit de chariots du train. Les appareils étaient placés à l'avant de la voiture, et de grandes bobines déroulaient à l'arrière le fil conducteur, aux allures les plus accélérées des chevaux. Une disposition très-ingénieuse permettait d'utiliser le mouvement même du chariot pour l'enroulement. On fit communiquer des divisions entre elles pendant les manœuvres; mais ce but, s'il fut atteint, avait été mal marqué et ne répondait pas aux véritables besoins militaires.

On le sentit, les procédés furent abandonnés, et on ne se proposa plus que de maintenir en communication constante, non plus les divisions entre elles, mais le général en chef avec les commandants de corps d'armée et avec la base d'opérations.

III

NOUVELLE CONCEPTION THÉORIQUE

Avant de rechercher les méthodes matérielles qui devaient s'adapter le mieux au nouveau genre de correspondance, on formula une conception générale du système.

Qu'on suppose une armée envahissante, comprenant trois corps d'armée. Les trois quartiers généraux et le grand quartier général seront échelonnés au début le long de la base d'opérations; chaque quartier général aura auprès de lui un poste télégraphique, dont le fil ira aboutir à un poste *central* placé vers le milieu de la base. Toute dépêche partant du grand quartier général se rendra d'abord au poste central; de là, elle sera envoyée au corps d'armée auquel elle est destinée.

Dès que les quartiers généraux se mettront en mouvement, les postes les suivront et dérouleront derrière eux des fils télégraphiques. Ils procéderont absolument comme l'araignée lorsqu'elle va ourdir sa toile. Les lignes nouvelles seront perpendiculaires aux premières; la dépêche électrique, partie d'un poste quelconque, pourra les suivre en arrière et atteindre le poste central, qui n'aura pas bougé. De là elle sera, comme avant, dirigée vers un autre poste mobile qui n'aura pas cessé de se tenir aux côtés du général dont il dépend. C'est donc au poste central en station qu'iront aboutir toutes les dépêches; c'est de lui qu'elles repartiront, par une voie différente de celle qui les a amenées, et qui les conduira à destination.

Digitized by Google

Mais l'armée avance, la zone des opérations militaires se déplace, la position des corps se complique ou s'intervertit, les lignes s'étendent, les chances de rupture se multiplient, le matériel s'épuise, et la dépêche, qui ne passe pas moins rapide, suit cependant un chemin dont la longueur augmente le péril; elle trouve moins facilement au poste central la direction certaine dont elle a besoin. C'est un courrier infatigable, mais qui allonge progressivement sa traite journalière au milieu de dangers renaissants, et qui risque de s'égarer ou de périr. Alors, au centre du front nouveau qu'occupent les corps d'armée, on installe un second poste central; on le rattache aux postes des quartiers généraux et on substitue ces liaisons, que l'on appellera *transversales*, aux liaisons primitives de la base d'opération. Puis l'armée entière marche encore suivie de ses postes télégraphiques déroulant leurs fils; le général et ses lieutenants continuent d'échanger par les circuits qui se forment pas à pas sur leurs trcaes, les renseignements et les ordres.

Pendant ce temps, les câbles et les fils demeurés entre le premier et le second poste central sont devenus inutiles; on les enlève rapidement et on les dirige avec le premier poste central sur l'armée pour alimenter les approvisionnements prêts à manquer. On ne conserve que la ligne qui a servi au grand quartier général; celle-ci même sera bientôt remplacée ou consolidée par le service civil avec les moyens dont il dispose, car il entre en action dès qu'une zone calme s'est étendue en dehors ou en arrière des armées agissantes.

Si l'on représente théoriquement par un dessin la série des positions des postes et le renouvellement successif des lignes transversales et des lignes de marche, on obtient une figure géométriquement régulière, bien éloignée des itinéraires tourmentés d'une armée. Aussi ces combinaisons, si on voulait les mettre rigoureusement en pratique, rencontreraient-elles d'insurmontables difficultés. La marche d'un corps d'armée est subordonnée à des vicissitudes nombreuses; elle se complique encore des irrégularités du sol. Très-souvent, il sera plus court de relier directement deux corps l'un à l'autre que de laisser derrière soi, traversant mille obstacles et exposées à toutes sortes de risques, de longues lignes dont la fragilité augmente avec le développement. On trouvera dans le pays même des télégraphes permanents qu'on pourra utiliser, et on diminuera ainsi les transports. Une théorie sur le fonctionnement général du service était nécessaire; mais il faudrait bien se garder de la croire susceptible d'exécution rigoureuse. J'irai plus loin; si on voulait la faire ser-

Digitized by Google

tir d'exemples choisis dans les guerres de l'Empire ou parmi ceux que j'ai cités, on n'aboutirait encore qu'à des hypothèses plus ou moins ingénieuses dont les exigences de la stratégie moderne viendraient bientôt renverser les déductions. Il n'y a que le chef du service télégraphique qui puisse arriver à modifier, à transformer dans chaque cas particulier la règle générale en faisant une étude attentive du pays et de ses ressources.

Du reste, un simple coup d'œil sur la carte des lignes télégraphiques d'Europe (1) montre qu'il s'agira le plus souvent de profiter des lignes établies, de les réparer et de compléter leur réseau déjà bien serré, et non de s'évertuer à créer à chaque instant un réseau entièrement neuf.

Nous avons dit que la télégraphie électrique en campagne n'était que l'art d'établir, de conserver et de mouvoir un immense et véritable outil. C'est de cet outil lui-même et des conditions matérielles qu'il doit remplir que nous allons maintenant parler. On ne devra pas attacher aux termes et aux hypothèses physiques qui serviront aux explications qui vont suivre un sens trop rigoureux. Les uns et les autres ont été choisis pour rendre un peu plus simples les excursions auxquelles nous serons entraînés dans le vaste domaine de la télégraphie électrique générale. On aura par là occasion de voir combien l'invention la plus parfaite change de caractère et de valeur dès qu'on veut l'appliquer aux usages de la guerre; combien les moyens simples et presque primitifs conservent de supériorité sur ceux qui ne doivent leur mérite qu'à une savante complication.

Frédéric II s'entretenant un jour avec le fils du maréchal de Belle-Isle des perfectionnements apportés dans l'armée autrichienne par le maréchal Braun, répéta à plusieurs reprises « qu'il n'y avait de bon à la guerre que ce qui était le plus simple. » On ne peut mieux faire que de citer son autorité.

IV

LE MATÉRIEL TÉLÉGRAPHIQUE PROPREMENT DIT

Tout télégraphe se compose de trois organes fondamentaux bien distincts, aussi variés dans les formes auxquelles ils se prêtent que dans les phénomènes qu'ils produisent.

Ce sont : le générateur de l'électricité, l'appareil mécanique

(1) Il n'existe à notre connaissance qu'une seule carte, celle publiée à Gotha.

Digitized by Google

qui en rend sensibles les effets, enfin le conducteur, qui établit un lien entre les deux premiers.

Les générateurs d'électricité sont de deux sortes, les piles et les machines magnéto-électriques.

Le principe des piles est simple : deux métaux étant plongés dans un liquide qui les attaque inégalement, l'électricité développée par la réaction chimique qui se produit sur l'un se porte sur l'autre par l'intermédiaire du liquide, et si elle trouve un écoulement, elle donne lieu à un *courant*. Le nombre des piles que l'on peut construire est donc très-grand, mais parmi les combinaisons qui se présentent, il n'y en a qu'un nombre limité qui satisfasse aux épreuves de l'application.

En effet, il faut non-seulement que la *pile* donne naissance à un courant capable d'une quantité déterminée de mouvement magnétique, ce qu'on nomme la force *électro-motrice*; mais il faut que ce courant reste sensiblement le même, ce qu'on nomme la *constance* de la pile.

L'administration française emploie trois types principaux : la pile de Daniell, au sulfate de cuivre, qui est encore à bien des égards la plus parfaite que l'on connaisse; la pile Marié-Davy, au sulfate de mercure, dont l'usage tend à se généraliser, et la pile Léclanché, au peroxyde de manganèse, qui n'est encore qu'à l'essai.

Ces piles ayant reçu, quant à leurs qualités électriques, une consécration en quelque sorte officielle, on ne devait pas en chercher d'autres pour la télégraphie militaire. Celle de Marié-Davy fut adoptée. Mais alors se présentait une difficulté. Chacun peut se faire une idée de ce que sont les transports dans une armée en campagne : chocs, cahots de toute sorte se répètent continuellement; on ne pouvait songer à conserver dans de pareilles circonstances les vases pleins de liquides employés dans les bureaux, ou ceux médiocrement protégés destinés aux transports réguliers d'exploitations industrielles ou de l'administration. On imagina alors de protéger le verre par des feutres, d'employer, au lieu de liquide libre, de la sciure de bois imbibée d'eau et de prodiguer les bouchons de liége façonnés.

La pile militaire se composa alors de dix éléments ou vases renfermés dans une boîte à compartiments. On en ajoute plusieurs les unes aux autres au moyen d'un agencement qui permet de faire varier à volonté la force du courant, suivant la longueur constamment variable de la ligne.

La seconde espèce de générateurs d'électricité se compose des machines magnéto-électriques. Celles-ci n'étant pas fondées sur

Digitized by Google

des réactions chimiques, débarrassent des sels, des liquides, des vases encombrants, des soins d'entretien. Il n'est plus besoin d'avoir que des *aimants* avec leurs *armatures* et une force pour les mouvoir. On produit ainsi d'énergiques *courants d'induction.* Elles reposent toutes sur les mêmes principes que la machine de Clarke et la puissante bobine de Ruhmkorff, qui sont bien connues. Les constructeurs qui poussent activement leurs recherches dans cette branche de la physique ont imaginé une foule de dispositions plus ou moins avantageuses. Nous en citerons une, parce qu'on trouvera son application dans des appareils qui sont extrêmement séduisants pour la guerre.

Qu'on imagine un fer à cheval en acier aimanté. Les branches sont enveloppées de deux *bobines* dont les fils aboutissent à deux boutons que l'on peut réunir par un fil conducteur. Une pièce de fer que l'on nomme *armature* s'applique contre les deux extrémités du fer à cheval et pivote autour d'une charnière qui permet de l'en rapprocher ou de l'en éloigner alternativement au moyen d'une poignée. Supposons l'armature en contact avec le fer à cheval. Si on la détache ou plutôt si on l'arrache, il se produit dans le fil des bobines un courant électrique instantané, dit *d'induction*, qui parcourt le fil conducteur. Si on ramène l'armature sur contact, il se produit un autre courant en sens contraire.

Le frottement produit les mêmes effets que l'arrachement. Les courants d'induction sont si énergiques qu'ils peuvent se faire sentir à des centaines de kilomètres.

Voilà donc un générateur d'électricité extrêmement maniable, solide, d'un faible volume, n'exigeant aucun entretien. L'administration des lignes télégraphiques cependant a, jusqu'à ces derniers temps, refusé son patronage aux appareils magnéto-électriques. Elle a paru craindre que les aimants ne conservent pas leurs propriétés, et redouter l'énergie des courants capables de fondre les fils des bobines; l'instantanéité du courant rend aussi la recherche des dérangements plus difficile, les pertes sont à ce qu'on dit plus à craindre, en outre, on recule devant la transformation d'un matériel précieux et cher. En revanche, partout où les officiers ont été chargés de la télégraphie militaire, ils se sont préoccupés des avantages d'appareils que leur simplicité rend si commodes. On verra bientôt quelles difficultés ils ont rencontrées.

Les appareils destinés à être mûs par le courant électrique sont presque tous fondés sur le principe suivant : Si on fait passer à travers une spirale enroulée autour d'un morceau de fer pur appelé *fer doux*, un courant voltaïque, le fer est aimanté pendant

Digitized by Google

lement renouvelable, mais de graves inconvénients
taient aussitôt. L'appareil à cadran réclame une att

Digitized by Google

sont presque toutes fondées sur le principe suivant : Si on fait passer
à travers une spirale enroulée autour d'un morceau de fer pur
appelé *fer doux*, un courant voltaïque, le fer est aimanté pendant

Digitized by Google

toute la durée du passage du courant. Le fer et les bobines constituent ce qu'on nomme *l'électro-aimant*. La découverte d'Oersted donnait la faculté de produire des mouvements à distance; dès lors, si une convention assignait à ces mouvements une signification déterminée, la pensée pouvait être transmise avec eux. Ce n'était plus qu'une affaire de mécanique, et le champ le plus vaste fut ouvert à l'imagination des inventeurs. Depuis les simples *parleurs* jusqu'aux appareils compliqués de MM. Hughes et Caselli, il n'est sorte de machine dont on ne se soit avisé. Beaucoup n'ont eu qu'un succès éphémère; d'autres même ont uniquement servi à la surprise des yeux par l'étrangeté de leurs formes.

Dans les premiers appareils qui furent construits, des lames ayant la forme du télégraphe Chappe en reproduisaient les mouvements. Ce système fut bientôt abandonné. On fit les *appareils à cadran*. Celui dont l'usage est encore le plus répandu a été imaginé par M. Bréguet. *L'armature*, c'est-à-dire la pièce destinée à être attirée par le fer doux que l'on aimante ou désaimante à volonté, est disposée comme le balancier d'une pendule. Elle peut ainsi arrêter ou relâcher un mouvement d'horlogerie. Celui-ci fait mouvoir une aiguille indicatrice sur un cadran qui porte des lettres, c'est le *récepteur* sur lequel on lit. Le *manipulateur*, qui à l'autre extrémité de la ligne sert à envoyer le *courant*, se compose d'une tige métallique qu'on fait mouvoir à la main sur un cadran semblable à celui du récepteur. On voit ce mécanisme adopté dans toutes nos gares de chemins de fer et dans les bureaux cantonnaux. Divers constructeurs, et notamment M. Siemens, ont utilisé la propriété magnéto-électrique pour faire mouvoir l'aiguille de l'appareil à cadran. Pour cela, le manipulateur est disposé de manière à entraîner pendant sa rotation une armature en forme de cylindre qui tourne à frottement contre des aimants. Le mouvement même de la main produit alors le courant d'induction.

Ce qui a déterminé l'adoption des appareils à cadran pour les chemins de fer, c'est le peu d'apprentissage qu'ils exigent. On ne pouvait en effet mettre entre les mains des agents un instrument accessoire de leur service qui les eût obligés à une longue étude préparatoire; leur intelligence ou leur volonté s'y serait la plupart du temps refusée. Les mêmes motifs paraissaient devoir prévaloir dans la télégraphie militaire; les sous-officiers eussent fourni un personnel nombreux toujours diponible et facilement renouvelable, mais de graves inconvénients se présentaient aussitôt. L'appareil à cadran réclame une attention très-

Digitized by Google

soutenue, il expose à de nombreuses erreurs. Son mécanisme assez délicat est sujet à se détériorer dans les transports continuels confiés aux soldats, et enfin, comme il ne conserve aucune trace des dépêches, le contrôle est impossible. De tels défauts empêcheront donc toujours de l'accepter aux armées autrement qu'avec une extrême circonspection. Des observations analogues s'appliquent aux *parleurs*. Le *parleur* est tout simplement un électro-aimant pourvu d'une armature disposée de manière à rendre par ses battements diversement espacés un bruit sonore et significatif. Les roulements des tambours, la marche, la retraite, les lettres de l'alphabet représentés par des coups frappés à intervalles inégaux, y sont parfaitement distincts. Le parleur n'est compris que par une oreille exercée, qu'avec une attention soutenue; cependant sa simplicité, son faible volume, qui ne dépasse pas celui d'une grosse tabatière, engagent à ne pas repousser absolument ses services en campagne. Son usage tend à se généraliser en Amérique, où dans la plupart des grands bureaux *on reçoit au son*.

L'intérêt qu'on a de conserver la trace de la dépêche a fait rechercher dès l'origine des dispositions spéciales en vue de ce but. Dans ces dernières années surtout, on a réalisé avec beaucoup de bonheur ce qui avait paru à bien des gens n'être qu'une abstraction. Non-seulement l'électricité marque son passage sur le papier, mais elle met en jeu des caractères d'imprimerie comme dans l'appareil Hughes, ou même elle se plie aux sinuosités capricieuses des écritures individuelles ou du dessin, comme dans les appareils Caselli et Lenoir. Chose plus surprenante encore, l'intervention de l'homme dans ce dernier cas devient à peu près inutile pendant la durée de la transmission. Malheureusement ces merveilleuses machines ont un poids énorme, une délicatesse et une complication extrêmes qui en rendent le transport rapide impossible.

On raconte que l'appareil imprimeur de M. Hughes a fonctionné sur le champ de bataille de Sadowa. Pour moi, je suis bien convaincu que, si on avait pu prévoir longtemps à l'avance le lieu où la bataille se donnerait, aucun appareil Hughes ne s'y fût trouvé. Les militaires savent le compte qu'on doit tenir de certaines inventions ou de soi-disant perfectionnements dès qu'ils prennent le chemin des champs de bataille.

L'appareil le plus universellement connu et apprécié est celui de M. Morse; il se trouve partout; dans tous les pays il sert à la correspondance internationale et restera encore longtemps la base de toute télégraphie électrique. La disposition est très-

Digitized by Google

simple. L'armature de l'électro-aimant porte un levier qui peut soulever une bande de papier et la presser contre une mince roulette dite *molette* imprégnée d'encre. Un fort mouvement d'horlogerie fait dérouler lentement la bande, par conséquent, selon que le levier presse plus ou moins longtemps contre la molette la bande qui se déroule, il imprime sur celle-ci une série de traits plus ou moins longs. Les points et les traits sont donc aisés à obtenir; groupés de différentes manières ils suffisent, en choisissant les combinaisons les plus simples, à représenter toutes les lettres de l'alphabet, la ponctuation et les chiffres. C'est surtout cet alphabet qui constitue l'originalité de l'invention. Il a fourni l'idée mère d'une foule de systèmes, c'est à lui que l'art des signaux militaires est appelé à emprunter ses plus utiles résultats. C'est en remontant à lui et à la généralisation dont il est susceptible qu'on surprendra le secret de beaucoup de prétendus novateurs. Le manipulateur de l'appareil Morse, la *clef*, comme disent les constructeurs, qui sert à envoyer le courant, consiste en un levier oscillant sur son centre et buttant par chacun de ses bouts contre une pièce métallique. Le *contact* d'arrière livre une issue au courant né de la pile afin qu'il s'élance vers l'autre extrémité de la ligne; le contact d'avant, ordinairement maintenu par un léger ressort, ouvre l'entrée du récepteur au courant venu de la ligne.

La télégraphie militaire n'étant à proprement parler qu'une extension de la télégraphie mobile depuis longtemps essayée dans les usages civils, on avait depuis longtemps aussi cherché à combiner les précieux avantages de l'appareil Morse et des générateurs mécaniques de l'électricité. Le problème a été heureusement résolu de diverses façons, notamment par des constructeurs français. On a adapté au manipulateur même une armature qui vient s'appliquer contre un électro-aimant, et les mouvements mêmes de la main, la *manipulation*, donnent naissance au courant; c'est la disposition indiquée plus haut. De la sorte, récepteur, manipulateur, source d'électricité, sont réunis et réduits à un mécanisme à la fois petit et portatif. Pourquoi les télégraphistes militaires ne l'ont-ils pas aussitôt adopté? C'est qu'il a fallu faire à ces agents capricieux que l'on nomme magnétisme et électricité, une concession que nous allons essayer de faire concevoir. Les courants d'inductions sont instantanés: donc, si on se rappelle les dispositions de l'appareil Morse, ils n'auront la faculté d'appeler qu'un instant le levier qui presse la bande et ne pourront produire que des points au lieu de traits et de points. Comment donc retenir le levier soulevé? en ai-

Digitized by Google

mantant l'électro-aimant de l'appareil qu'un courant en sens contraire viendra ensuite désaimanter. C'était une modification bien facile, mais altérant les propriétés physiques de l'appareil. Or, on conçoit que deux télégraphistes placés aux deux extrémités d'une ligne se comprennent seulement à la condition que le jeu de leurs appareils soit exactement le même de part et d'autre.

Donc, on se trouve dans la nécessité, ou de circonscrire l'action de la télégraphie militaire, de la réduire à ses propres moyens, de lui retirer les puissants secours qu'elle peut trouver dans les bureaux territoriaux, de se priver des fréquentes et utiles liaisons avec les lignes télégraphiques civiles conservées ou réparées, ou bien de s'en tenir aux instruments premiers : l'appareil Morse ordinaire et la pile. C'est ce qu'on a fait en modifiant les formes extérieures de quelques pièces secondaires.

Le modèle très-bien conçu des appareils Morse qui ont servi aux dernières expériences, a été exécuté, il y a déjà une douzaine d'années, par M. Digney, sur les indications de l'administration des lignes télégraphiques, qui lui a donné le nom très-exact d'appareil ou de *poste militaire*.

Il est contenu dans une boîte, au fond de laquelle il est fixé par deux glissières. Le devant et les côtés de la boîte se rabattent et permetttent l'usage de l'appareil sans qu'il soit nécessaire de le sortir. Afin de rendre l'installation plus facile on a fixé le manipulateur à droite de la planchette qui supporte le récepteur. A gauche de la même planchette on a également fixé deux instruments accessoires, qui en sont ordinairement séparés ; ce sont le galvanomètre, qui révèle à la fois le passage et l'intensité du courant, et le paratonnerre, qui préserve le télégraphiste des décharges de l'électricité qui s'accumule dans les fils par les temps d'orage.

Nous venons de nommer deux instruments accessoires de la télégraphie électrique : il serait peut-être tout à fait hors de propos d'en parler ici, comme de quelques autres, dont il est impossible de se passer, si les vicissitudes auxquelles ils sont soumis à la guerre n'obligeaient à faire, parmi les formes infiniment variées auxquelles ils se prêtent, un choix des plus attentifs.

Le *galvanomètre* ou boussole est fondé sur la propriété curieuse que possède le courant électrique de faire dévier de sa direction ordinaire une aiguille aimantée placée dans son voisinage. On peut disposer l'aiguille horizontalement ou verticalement, et dans ce dernier cas, bien que la sensibilité soit moindre, on trouve de tels avantages de stabilité et de solidité, qu'on a, sans hésiter, rendu verticaux tous les galvanomètres des appareils militaires.

Digitized by Google

Les objets délicats destinés à préserver à la fois le télégraphiste et ses instruments de redoutables secousses, n'ont que le nom de commun avec les longues tiges pointues qui surmontent les édifices. On en varie beaucoup la forme et le principe. Ils sont surtout fondés sur la tendance du fluide électrique à s'écouler par les pointes et sur son pouvoir de combustion. Il y en a deux appliqués simultanément à l'appareil Morse, et dont les dimensions ne dépassent pas quelques centimètres en hauteur et en largeur. Dans le premier, un fil attaché au fil de la ligne aboutit à un peigne métallique, en face duquel on a placé un second peigne. Celui-ci est rattaché à une tige qui va s'enfoncer dans la terre, considérée comme le réservoir commun. Tant que le courant qui parcourt la ligne est normal, il n'a pas une force suffisante pour passer des dents du premier peigne à celles du second, et il se rend tout entier au récepteur. Mais si, par une cause accidentelle, il éprouve un accroissement en quantité ou en intensité, l'excédant dangereux franchit la barrière que lui oppose l'intervalle des peignes, et se rend à la terre.

L'autre paratonnerre se compose d'un fil très-fin recouvert de soie et intercalé dans la ligne. Contre ce fil s'appuie une pièce métallique en communication avec le sol. Si l'intensité du courant augmente beaucoup, elle brûle la soie en rougissant le fil et met ce dernier en contact avec le conducteur qni plonge en terre. Si elle augmente encore, le fil lui-même est brûlé, et la ligne rompue est isolée de l'appareil.

On appelle *commutateur* un petit instrument destiné à intervertir les contacts. Il se compose d'une tige métallique pivotant sur une rondelle de bois. Un conducteur aboutit au pivot; autour de la rondelle sont plusieurs boutons pouvant servir à attacher des fils. Au moyen de la tige pivotante on relie ce conducteur à celui des fils qu'on veut. C'est le commutateur rond.

Les commutateurs suisses et bavarois, du nom des pays où ils ont été employés pour la première fois, se composent de tiges métalliques encastrées dans du bois. On établit le contact entre elles au moyen de chevilles mobiles. Très-avantageux dans les bureaux, ils ne conviennent pas pour l'usage militaire, parce que l'ébranlement du transport tend à faire sortir les chevilles des trous et rend alors leur adhérence insuffisante.

Lorsque les premières intermittences du courant électrique font vibrer l'armature du récepteur Morse, elles annoncent au télégraphiste présent et attentif le commencement d'une dépêche. Mais, pour peu que des bruits extérieurs dominent ceux de l'armature ou que le télégraphiste soit distrait ou éloigné, la dépêche

Digitized by Google

risque fort d'éprouver de longs retards. Les sonneries lui viennent alors en aide.

Les plus tapageuses sont celles où le courant *déclanche* un mouvement d'horlogerie, c'est-à-dire, lui rend la liberté. Les postes télégraphiques militaires qu'il sera facile d'entourer de surveillants et de plantons, ne sont pourvus que de trembleurs, sonneries beaucoup moins bruyantes, mais fort simples et assez ingénieuses pour mériter une description. En face d'un électro-aimant, sont disposées deux lames d'acier appuyées l'une sur l'autre : la première porte l'armature et le marteau du timbre ; le courant arrive par la seconde, passe dans la première, et de là aux bobines. Le fer doux s'aimante, l'armature est attirée et le marteau frappe le timbre; mais le premier ressort, en se séparant du second, a interrompu le courant et par suite l'aimantation; l'armature ne l'entraînant plus, il revient à sa position d'origine; le même jeu, en se renouvelant rapidement, produit un tremblement qui a valu son nom à la sonnerie. On voit des trembleurs dans toutes les gares de chemins de fer, où ils fonctionnent au passage des trains.

Chaque sonnerie exige un commutateur. On relie ordinairement la ligne à la sonnerie. Dès que celle-ci *appelle*, on tourne la tige du commutateur, et le courant entre dans l'appareil.

Enfin, il peut se trouver des lignes assez longues pour que le courant épuisé arrive à destination privé de l'énergie nécessaire pour influencer l'électro-aimant du récepteur. Alors, on l'arrête à moitié chemin sur un électro-aimant dont il fait mouvoir l'armature : celle-ci, se comportant comme un manipulateur manœuvré à la main, puise, dans une *pile locale*, des émissions animées de toutes leurs forces, qui atteignent avec énergie l'extrémité de la ligne. C'est le *relais*. Le relais, indispensable à l'administration civile, est d'un réglage difficile, et comme le réseau purement militaire sera toujours médiocrement vaste, il sera rarement utile de recourir à son emploi.

Les services civils ont concentré la plus grande partie de leurs soins sur le perfectionnement des piles et des appareils de transmission, parce qu'ils ont été promptement débarrassés des inquiétudes qu'avait d'abord suscitées la conservation du conducteur. La télégraphie militaire, acceptant presque sans modification ces appareils et ces piles, reporte au contraire toutes ses préoccupations sur le fil et le câble; c'est de ces organes, dont l'importance toute particulière au point de vue spécial de la guerre a déjà été signalée, qu'il va être question.

L'administration française emploie un fil de fer galvanisé

Digitized by Google

(recouvert de zinc) et recuit de 4 millimètres de diamètre; il pèse environ 100 kilogrammes le kilomètre; la limite de son élasticité est à 200 kilogrammes environ et il faut un poids de 500 kilogrammes pour le rompre. Le kilomètre de ce fil sert d'unité pour apprécier les *résistances* au courant électrique dans toutes sortes de fils. En effet, la résistance qu'offre un fil varie suivant la conductibilité propre du métal; moins ce métal est conducteur, plus elle augmente; elle augmente aussi à proportion qu'on amincit le fil et à proportion qu'on l'allonge.

Pour les fils entrant dans le corps des appareils et pour ceux des bobines des électro-aimants, on peut employer des métaux précieux si l'on y trouve avantage, mais, pour les lignes, à cause du prix, on ne se sert que du fer et du cuivre dont la conductibilité est, en pratique, à peu près cinq fois meilleure que celle du fer.

Le grand poids et la rigidité du fil de fer de quatre et même de trois millimètres ont dû le faire rejeter des approvisionnements qui suivront les armées. On lui a substitué du fil de cuivre du diamètre de 1 millimètre 6. Le kilomètre pèse 22 kilogr. 500, et coûte 100 fr. environ. Sa conductibilité est excellente. Bien que sa résistance à la traction soit un peu faible, s'il est posé par des ouvriers adroits, il se prête à des portées énormes de 200, 300 mètres, et même plus. Cela est très-utile pour le passage des rivières, la traversée d'étroites vallées, et économise grandement le temps. Comme tous les approvisionnements que l'on traîne derrière soi, il doit être soigneusement ménagé, et les officiers chargés de la construction des lignes emploient, toutes les fois qu'ils le peuvent, les fils de fer ou de cuivre qu'ils trouvent sur place.

Le fil conducteur qui réunit deux postes ne peut traîner à terre, ou être accroché directement à des poteaux, à des arbres, à des murs; sauf des circonstances toutes particulières, comme celles de la sécheresse des basses latitudes, le fluide s'échapperait par les issues que lui ouvriraient l'humidité et le contact de différents objets. Il faut donc isoler le métal du support. Pour cela, on a imaginé l'*isolateur*. Il est ordinairement en porcelaine ou en cuivre et a la forme d'une cloche. Cet isolateur, étant en général gros et lourd, ne pouvait convenir à la télégraphie militaire. On l'a remplacé par un isolateur en caoutchouc de dimensions réduites, léger, qui consiste en une demi-sphère évidée, surmontée d'un petit cylindre creux.

Du reste, bien que certaines formes soient préférables à d'autres, un peu de caprice n'a pas grand inconvénient. Un officier

Digitized by Google

italien racontait dernièrement que pendant la guerre un matériel de télégraphie autrichien lui était tombé entre les mains; il voulut profiter de sa bonne fortune pour construire une ligne : le fil, les poteaux, rien ne manquait, sauf les isolateurs. Voici comment il se tira d'embarras. Il requit dans un village tous les verres à pied que contenaient les cabarets, et les ayant remplis de résine, il les fixa aux pointes des poteaux et y suspendit le fil. Rien n'est impossible aux gens inventifs.

Lorsqu'on trouve des bois dressés sur les routes, ou que les arbres, les murs, les maisons sont assez rapprochés et assez élevés, on en profite. On y fixe des supports en fer ayant la forme de longs clous portant une tige verticale sur laquelle on enfonce l'isolateur qui recevra le fil. Mais c'est l'exception, et il faut, la plupart du temps, amener des poteaux. Cette condition est tout aussi rigoureuse au milieu des armées en campagne que dans l'intérieur d'un pays paisible. Or, on ne pouvait songer à traîner, avec les convois, de lourdes perches semblables à celles qui bordent les chemins de fer ou s'astreindre à les réunir au fur et à mesure des besoins. On fit donc des perches légères de 3 mètres 80^{c} de long, dont on peut mettre facilement 200 sur une voiture du train. On les a baptisées, il est difficile de dire pourquoi, du nom de *lances*. Il y a quelques années on avait attaché, dit-on, un fil aux lances d'un peloton de lanciers; ceux-ci, déployés en tirailleurs, formaient une longue ligne ondulante se mouvant au galop et maintenant une communication électrique entre deux troupes en manœuvre; le nom de lance est peut-être une réminiscence de cette imagination bizarre. La lance est garnie à son sommet d'une tige surmontée d'un renflement sur lequel on force l'isolateur; sur celui-ci on serre le fil au moyen de deux ou trois tours. On obtient ainsi une solidité convenable. La lance s'enfonce de 40 centimètres environ en terre, où elle est assurée par des piquets de bois; mais, dans tous les angles où elle est soumise, du même côté, à une double traction qui pourrait la briser ou la renverser, on la consolide avec des cordes nommées *haubans;* un des bouts de la corde, pourvu d'un nœud coulant, est passé dans le support; l'autre est attaché à un piquet de fer.

Enfin, comme la hauteur de 3^{m}40 serait insuffisante chaque fois que le fil traverse une route ou un chemin sur lequel passent des voitures avec un chargement élevé, on ajoute deux lances bout à bout. On se sert pour cela de deux *anneaux de rallonge*. Ce sont des colliers munis d'une vis de pression qui permet de serrer fortement l'un contre l'autre les deux tronçons qu'on y engage.

Digitized by Google

Naturellement, les lignes construites avec de pareils moyens sont loin de présenter la solidité et les garanties qu'offrent les lignes permanentes, mais elles se prêtent à une exécution très-expéditive. Elles sont aussi très-faciles à surveiller, à réparer et à conserver.

Voilà donc une espèce de conducteur analogue à celui des télégraphes permanents. On se demande aussitôt comment il sera possible d'avoir à la suite des quartiers généraux le grand approvisionnement de matériel qu'il exigera; comment des ouvriers, même très-nombreux, parviendront à dresser ces poteaux, à y attacher le fil sans gêner la marche des troupes et surtout sans se laisser distancer par elles.

Ces difficultés seraient, à la vérité, à peu près insurmontables; aussi, on ne doit se servir du fil suspendu que pour remplacer des lignes volantes improvisées, et dans tous les cas où le temps ne fera pas défaut, comme par exemple dans les cantonnements et les siéges. On a admis que les lignes journalières qu'il faudrait développer et établir avec vitesse seraient constituées par des câbles.

On nomme *câbles* des fils conducteurs qu'une enveloppe isolante recouvre et protége en même temps sur toute leur longueur. Dès lors, on peut les laisser traîner à terre, dans l'eau, les jeter sur des arbres humides de rosée : il n'est plus besoin de lances, de piquets, de haubans, de supports, d'isolateurs; on peut les dérouler avec une rapidité bien supérieure à celle de la marche.

Toutefois on ne s'est pas dissimulé les dangers que courrait la ligne confiée ainsi sans défense à la surface du sol, mais on a jugé qu'à la guerre il importait surtout d'avoir très-vite une ligne télégraphique et qu'on ne devait se préoccuper que subsidiairement de ses chances de durée. On répète avec une certaine raison que ces câbles, jetés à la hâte, pourront être coupés ou fortement endommagés par les roues des voitures, les pieds des chevaux qui en déchireront l'enveloppe; que, bien plus, des curieux les déplaceront; que des malveillants les couperont; que les partisans en enlèveront des kilomètres entiers. Ces objections sont sérieuses, mais elles ont été produites bien avant les essais, et leur portée est très-atténuée par un examen approfondi. D'abord il est possible de fabriquer des câbles minces, bien isolés, solides et que les roues des voitures n'entameront pas; en outre, quelle que soit la rapidité du travail, il est rare que, grâce aux fossés de la route, aux broussailles, aux herbes, on ne soit pas en mesure, sinon de dissimuler le conducteur, du

Digitized by Google

moins de le mettre assez bien à l'abri pour un temps déterminé. On a essayé dans les environs sablonneux de Potsdam une petite charrue qui traçait en avant de la voiture de déroulement un sillon où l'on enfouissait le câble. Il est permis de douter que l'expérience eût pu être renouvelée à vingt lieues de là. Ceci en passant pour montrer que les Prussiens, que nous ne sommes que trop disposés à prendre comme modèles inimitables, peuvent aussi s'écarter du bon sens pratique.

Rien, du reste, ne s'oppose à ce que, dans la traversée des villages et des bois, le câble ne soit suspendu. Enfin on doit convenir que plus d'une fois les partisans, ou même les paysans en pays ennemi, rompront le câble d'un coup de sabre ou de pioche; mais la surveillance qu'il faudra naturellement exercer en rendra la réparation très-facile, car eût-on emporté même un kilomètre, il suffira d'un temps assez court pour y remédier. On ne peut pas admettre qu'une ligne surveillée soit enlevée ou hachée tout entière en arrière de l'armée. Il n'est pas beaucoup plus difficile de briser ou de déplacer, d'un coup de masse, un rail de chemin de fer, que de couper un câble, objet facile à cacher et à la recherche duquel il faut d'abord aller. La rupture d'une ligne ferrée a une bien autre importance, sa réparation est autrement longue, et personne jusqu'à présent ne s'est avisé de dénigrer l'emploi du chemin de fer, parce que l'ennemi peut lancer des partisans en arrière de l'armée envahissante. Ces tentatives seront, d'ailleurs, moins fréquentes qu'on ne croit; la guerre a des lois inexorables à ce sujet; les hommes ne s'exposent pas volontiers à la perspective d'être fusillés, surtout lorsqu'il s'agit de ne causer à l'ennemi qu'un médiocre dommage. On doit se souvenir que les premières lignes établies en Europe provoquèrent, elles aussi, des appréhensions de même sorte, qui se sont bien dissipées. D'un autre côté, il ne faut pas s'attendre pour les conducteurs électriques à une immunité, qui n'est pas plus acquise aux engins de guerre les plus redoutables et les mieux défendus qu'à l'officier ou à l'estafette portant une dépêche.

La constitution des câbles militaires a dû donner lieu à une étude toute particulière. L'administration civile se sert de câbles partout où les poteaux seraient gênants, partout où le placement des fils pourrait causer quelque embarras et où leur présence serait soumise à des éventualités de destruction. Le réseau parisien, si vaste et si compliqué, se compose de câbles qui courent à travers les égouts. En Angleterre, où la télégraphie est abandonnée à l'industrie privée, certaines compagnies ont, soit sur les

Digitized by Google

routes, soit sur les chemins de fer, la concession exclusive des lignes aériennes, et les compagnies rivales sont forcées de placer les fils sous terre. Par suite, l'administration civile se préoccupe à juste titre des qualités de conductibilité : ses câbles font partie de longues lignes, et il est besoin que le courant trouve un écoulement facile. Elle n'attache pas une moindre importance à la perfection de l'isolement : les câbles sont mis en place pour longtemps, dans des endroits peu accessibles ou humides où ils doivent se conserver intacts. Elle considère le poids, le diamètre et la résistance à la traction comme secondaires. En effet, le travail de pose se fait avec soin et à loisir, et la place ne manque jamais.

Dans la pratique militaire il en est tout autrement. La rapidité et la simplicité de la pose ont été les motifs d'adoption; les qualités qu'il faut rechercher sont par conséquent toutes différéentes. Le volume a une importance majeure. Un câble d'un diamètre double de celui d'un autre aura, à longueur égale, un volume quadruple et exigera quatre fois plus de voitures pour le transport; il deviendra peut-être plus embarrassant que tout l'attirail de la ligne suspendue. Sa légèreté sera suffisante tant qu'elle n'empêchera pas les bobines sur lesquelles il est enroulé d'être maniables, ce qui arrivera à la limite de 90 kilogrammes, et tant que la charge des voitures ne dépassera pas 1,000 à 1,200 kilogrammes. On soigne l'isolement autant qu'on le peut pour ne pas s'exposer aux déceptions; mais on sait qu'à la rigueur un fil nu peut traîner sur une terre siliceuse et sèche. Au camp de Châlons, des câbles dont l'enveloppe était très-détériorée ont assuré la communication. La résistance à l'écrasement a une haute importance et, par ce motif, le caoutchouc, comme substance isolante, est à cause de son élasticité bien supérieur à la gutta-percha, dont on s'est presque toujours servi jusqu'à présent. Mais la condition fondamentale, celle qui prime toutes les autres, c'est la résistance à la traction. Elle est réclamée par les efforts résultant du déroulement et de l'enroulement à la main, par les secousses qu'imprime le travail des soldats plus ou moins attentifs, par l'utilité de la suspension sur de grandes portées, par les éventualités de tous genres auxquelles est soumis un câble développé dans des endroits fréquentés et sous les pieds des soldats. Cette condition si essentielle ne peut être obtenue que par l'emploi d'une âme en fer ou en acier; c'est ce qu'avait très-bien compris M. le capitaine Schultz dans ses premières expériences. Mais on vient aussitôt opposer la médiocre conductibilité du fer.

Digitized by Google

Notre propre opinion serait d'un faible poids pour combattre cette objection. Citons plutôt celle d'un inspecteur bien connu des lignes télégraphiques, M. Blavier : « Pour les lignes (en câble) de faible longueur, il pourra être indifférent d'adopter le fer... » « ... De là l'idée souvent émise de transporter la résistance (du câble sous-marin qui est soumis à de grandes tensions) à l'intérieur de l'enveloppe isolante en adoptant le fer pour métal conducteur. On a toujours rejeté cette idée, parce que la conductibilité du fer étant cinq fois moins grande que celle du cuivre, la vitesse de transmission serait réduite dans la même proportion. Mais dans beaucoup de cas, elle pourrait être suffisante. Considérons, par exemple, une ligne sous-marine de 800 *kilomètres* de longueur, telle que celle d'Alger à Port-Vendres : en donnant au fil 3 millimètres de rayon et à l'enveloppe 2 millimètres d'épaisseur, on aurait huit à dix mots par minute... (1). »

De plus, le cuivre étiré en fils fins est ordinairement assez cassant pour rendre très-difficiles les épissures que les soldats sont obligés d'exécuter rapidement.

On a essayé bien des modèles de câbles. En Prusse, pendant la guerre de 1866, on a employé celui qui avait été construit pour être immergé dans la Méditerranée, entre l'Italie et l'Afrique. Il est recouvert d'une spirale métallique qui le rend gros et lourd.

En France, un câble brun, très-mince, avait été fait pour les expériences de M. Schultz. Il est resté depuis plusieurs années dans un excellent état de conservation. Il se compose de quatre fils d'acier noyés dans une gaîne en gutta-percha, protégée elle-même par une tresse goudronnée. Son diamètre total est de 4 millimètres environ; il résiste bien à la traction, mais il est cassant dès qu'il se produit des *coques*, et son enveloppe en gutta-percha a les défauts de cette substance, qui s'aplatit et s'écaille par l'écrasement.

Un câble noir a été employé aux expériences qui ont eu lieu en 1866 à Vernon. L'âme se compose d'une corde de cinq fils d'acier; elle est entourée d'une spirale en coton goudronné et renfermée dans une gaîne en gutta-percha, protégée elle-même par une tresse goudronnée. Ce câble résiste assez bien à la traction, mais son diamètre est un peu fort, et son poids fait qu'il est moins propre que le premier à être suspendu. Il cède comme lui à l'écrasement dès qu'il est placé entre deux corps durs.

(1) *Nouveau traité de télégraphie électrique*, par Blavier, t. II, p. 82 et 178.

Digitized by Google

Un câble gris ardoise a été fabriqué par les soins de l'administration des lignes télégraphiques pour les expériences du camp de Châlons en 1868. Le kilomètre pèse 35 kilogrammes et coûte 320 francs. L'âme conductrice est formée de cinq fils de cuivre bien recuit; elle est entourée d'une spirale de coton blanc qui la préserve du contact de la gutta-percha qu'elle pourrait décomposer ou qui provoquerait des oxydations. Vient ensuite la gaîne de gutta-percha, puis une enveloppe d'étoupes faisant matelas et enfin une double spirale composée de deux rubans de coton enduits de caoutchouc vulcanisé. Ce câble livre un très-facile passage au courant voltaïque qu'il isole très-bien. Les roues des voitures et les pieds des chevaux n'ont sur lui qu'une faible action. En revanche, il a des défauts sérieux : outre que son diamètre est encore trop gros, il ne résiste pas à la traction; l'extension commence à 30 kilogrammes environ, et 40 suffisent à la rupture. Mais dès que l'extension commence, le cuivre peut se rompre à l'intérieur, la communication est coupée, et il faut un temps très-long sur les lignes, même peu étendues, avant de trouver l'endroit endommagé. De plus, le cuivre est mou et les fils sont tellement minces que quand on veut faire des épissures pour rajuster deux câbles, le couteau au moyen duquel on détache l'enveloppe coupe à chaque instant le conducteur. Il en résulte d'assez grandes pertes de temps, à moins d'une adresse de main rare à trouver parmi les soldats.

Les Américains se sont beaucoup servis pendant la guerre d'un câble consistant en une corde composée de sept fils de cuivre (le nombre sept est particulièrement favorable à la formation de la corde) isolés dans une gaîne en caoutchouc vulcanisé. Le cuivre est zingué, pour prévenir la décomposition mutuelle et rapide qui s'opérerait par la juxtaposition du caoutchouc imprégné de soufre et du métal. Ce câble est à la fois mince, solide et rebelle à l'écrasement, car l'élasticité du caoutchouc lui fait retrouver sa forme primitive après les plus fortes pressions.

Dans les expériences récentes, on a pensé qu'on pouvait encore le perfectionner, et voici ce qui a été fait. On a cordé sept fils de fer et on les a isolés dans une gaîne en caoutchouc qu'on a, pour plus de sûreté, protégée par un ruban caoutchouté. Le diamètre ne dépasse pas 5 millimètres. La rupture n'a lieu qu'à 100 kilogrammes. Le poids du kilomètre peut être ramené à 40 kilogrammes. Les roues des voitures les plus lourdes, lorsqu'il est placé sur une voie ferrée, ne l'entament pas. Plusieurs essais comparatifs ont contribué à lui faire accorder une valeur supérieure, tant à cause de sa force que de son faible volume.

Digitized by Google

On peut en charger sur les voitures des quantités doubles de celles du câble gris-ardoise à âme de cuivre.

En décrivant les câbles, nous nous sommes servis plusieurs fois des mots de : caoutchouc, gutta-percha, goudron, coton et étoupes; on n'emploie pas ces substances pures, soit par des motifs d'économie, soit pour la facilité de la main d'œuvre, soit même pour produire des effets plus avantageux.

Pendant le travail de pose d'une ligne, aussitôt que le fil conducteur enroulé sur une bobine est épuisé, il faut le rattacher à celui de la bobine suivante. Avec le fil nu, aucune difficulté : une épissure est rapidement faite. Avec le câble, il n'en est pas de même : il faut dénuder le conducteur, tresser l'épissure, rétablir l'isolement et même, si on le peut, la solidité diminuée par la destruction de l'enveloppe. De là un temps d'arrêt dans le travail. Si l'opération dure de 5 à 6 minutes, que chaque bobine porte 1 kilomètre de câble et que l'on pose 20 kilomètres dans la journée à la suite du quartier général, voilà 120 minutes, 2 heures de perdues, sur une distance de 5 lieues! Il importait donc de trouver un moyen de faire le joint non-seulement bien, mais vite. On prend un bout de tube en caoutchouc d'un diamètre intérieur égal à celui du câble et consolidé extérieurement par un tissu. On y introduit le câble, on met les deux conducteurs à nu, on fait l'épissure, on ramène le tube sur le métal, et on serre fortement aux deux extrémités avec du fil de cordonnier. Ce *manchon* en caoutchouc fait de très-bons joints, il permet l'embobinage par sa souplesse et il ne coûte presque rien, 20 centimes. Mais il est un peu long à mettre à cause du serrage du fil, et on le réserve pour les réparations. On a cherché un procédé plus rapide. Qu'on imagine une rondelle de caoutchouc percée d'un trou. Si l'on maintient la circonférence par un tube rigide, si on appuie fortement sur les deux faces de la rondelle, le trou diminuera de diamètre et ses parois pourront exercer une forte pression intérieure. On place deux semblables rondelles, une à chaque extrémité d'un tube de cuivre, après les avoir séparées par un cylindre isolant en caoutchouc durci. On y introduit le câble, et, au moyen de deux têtes taraudées et percées d'un trou central qui livre passage au câble, on serre fortement ; toute la partie intérieure se trouvera *isolée* par la pression des rondelles de caoutchouc qui, en même temps, adhéreront très-solidement au câble. Pour se servir de ce *joint*, il n'est pas besoin de le démonter : on passe le câble, on fait l'épissure, on ramène le joint sur elle et on serre les vis. Une demi-minute suffit quand on a eu soin de tout préparer à l'avance. Les Amé-

Digitized by Google

ricains se servent d'un joint fondé sur le même principe, seulement le contact métallique est assuré au moyen de deux disques, percés d'un trou, dans lequel on introduit les fils qu'on rabat ensuite. Mais il faut pour cette opération des doigts déliés, et il y a une grande perte de temps inadmissible dans la pratique militaire. Les joints à vis ont un défaut : les vibrations du câble font desserrer les écrous, le froncement du caoutchouc laisse quelquefois entrer l'eau et les rondelles se déforment; ils attirent les yeux par leur forme et on les vole. Mais néanmoins, à cause de leur commodité, on doit s'en servir concurremment avec ceux formés d'un simple tube en caoutchouc.

Si le câble était simplement posé sur le sol, il serait trop exposé à être déplacé. On le fixe de distance en distance par des crampons à double pointe, qui s'enfoncent également bien dans la terre, les arbres et les murs. Dans la traversée des chemins et des routes, on fait généralement une petite rigole qu'on garnit de terre molle ou de sable pour parer aux dangers de l'écrasement sur des arêtes tranchantes.

On va voir les arides détails qui précèdent prendre tout à coup une importance majeure quand il s'agira des transports et de la construction rapide des lignes.

V

LE MATÉRIEL MILITAIRE SPÉCIAL

Lorsqu'on eut admis la possibilité de faire suivre les quartiers-généraux par des bureaux mobiles, la première idée qui se présenta fut de placer les appareils sur une voiture légère et de charger sur une seconde voiture le matériel destiné au développement de la ligne. Il n'est pas possible de procéder différemment pour les lignes suspendues à cause des lances qui doivent suivre. Mais comme on avait admis que les lignes de câbles seraient le plus généralement employées, on a compris qu'on obtiendrait de grandes facilités, sous le rapport de l'installation et de la vitesse, en réunissant dans la même voiture les appareils et les bobines de déroulement. On construisit une voiture-poste et on conçut l'espoir de communiquer par elle d'un bout de la ligne à l'autre, même pendant la marche. La théorie montre ce dernier résultat en perspective : dans la pratique il ne s'anéantit pas, mais il se modifie et s'amoindrit singulièrement.

Digitized by Google

La voiture-poste est divisée en deux compartiments : celui d'avant a les dimensions d'un coupé, il sert de bureau ; celui d'arrière contient les bobines. Le bureau est organisé de la manière suivante : à gauche, une table pourvue de tiroirs ; à droite, une caisse formant banquette, assez large pour deux personnes. Sur la table, la boîte d'appareil retenue en dessous par une vis. Contre la paroi verticale, en face de l'appareil, une sonnerie et deux commutateurs, l'un destiné à la sonnerie, l'autre aux piles. Celles-ci sont dans le coffre de la banquette. On pourrait encore en placer d'autres sous la table, soit comme rechanges, soit pour porter la force disponible à 40 ou 50 éléments, quoiqu'en général 30 et même 20 soient parfaitement suffisants. Chaque pile est pourvue d'un fil particulier qui aboutit au commutateur. On a ainsi la faculté de changer le degré de la force électro-motrice selon la longueur variable de la ligne. Les communications entre les piles et l'appareil, et entre l'appareil et ses accessoires, consistent en fils recouverts de gutta-percha et soigneusement disposés. Chaque fois que la voiture est mise en service, on relie rapidement ces fils à l'appareil au moyen de boutons de cuivre munis de vis de pression, dont quelques-uns sont déjà sur place, et qu'on nomme, selon leur forme, *bornes*, *serre-fils*, *serre-lames*. Une lanterne à bougie éclaire le travail de nuit.

Le *montage des postes* est la combinaison qu'on donne aux appareils, commutateurs et sonneries, entre eux, pour obtenir des facilités de correspondances plus ou moins variées. Dans le service militaire on ne s'écarte jamais d'une simplicité élémentaire. Une combinaison compliquée peut présenter de notables avantages dans un bureau civil sédentaire, mais elle est dangereuse dans les postes militaires mobiles, où elles serait une source d'erreurs.

Le compartiment d'arrière de la voiture est pourvu de chaque côté de deux longerons en fer que l'on nomme *chemins de fer*. Des encastrements, taillés de distance en distance, servent à recevoir les axes des bobines, quatre à droite, quatre à gauche. Des sacs de toile pendus de chaque côté contiennent des joints, des pinces plates, une vrille, des poignées en cuir ou en corde, des crochets à main pour guider le câble. On met sur les bobines du fond un panier à deux compartiments : le plus petit contient des crampons en fer, l'autre les sacs à outils en toile que les ouvriers se ceignent autour des reins, de petites pioches-marteaux, etc.

La voiture-poste, telle qu'elle vient d'être décrite, présente

Digitized by Google

encore dans sa construction deux particularités intéressantes et essentielles. Depuis longtemps, pour éviter le fil de retour dans le *circuit* indispensable au fonctionnement de la pile, on fait jouer à notre globe le rôle de ce second fil. Dans tous les bureaux télégraphiques, il y a un conducteur métallique qui s'enfonce profondément dans un sol humide, et auquel on relie tous les fils qui doivent aboutir à la terre. On le nomme *fil de terre*. Dans le bureau de la voiture se trouve aussi un fil de terre; il se prolonge jusqu'aux ressorts de derrière auxquels il est boulonné; les ressorts établissent la communication avec l'essieu, l'essieu avec la boîte de bronze du moyeu. On attache à cette boîte une tige métallique qui traverse le moyeu, court le long d'un rais et atteint l'un des boulons qui serrent le cercle de la roue contre les jantes. Voilà donc la communication avec la terre obtenue. Elle est indépendante des mouvements que peut exécuter la voiture, et, toutes les fois que le sol sera humide, elle sera excellente. Secondement, le fil de l'appareil qui doit être rattaché à la ligne, au lieu de sortir soit par la fenêtre, soit par un trou pratiqué dans la paroi, est rattaché aux chemins de fer qui portent les bobines; par leur intermédiaire, il communique avec le câble ou le fil pendant le déroulement même. Ainsi donc, théoriquement, que la voiture soit arrêtée ou en marche, le courant pourra toujours passer. Ce serait trop beau, et il n'en est pas précisément ainsi en pratique. D'abord les secousses de la voiture empêchent les traits et les points du récepteur d'être lisibles; ce que l'on peut tout au plus obtenir, c'est l'appel de la sonnerie qui indique que l'on doit s'arrêter pour recevoir une dépêche; encore on ne doit en tenir compte qu'avec beaucoup de circonspection afin de ne pas s'exposer à s'arrêter pour ne recevoir que quelques mots insignifiants. De plus, la communication avec la terre n'est bonne que sur les terrains humides; sur les routes pierreuses et sèches, elle devient nulle. Pour obtenir *une bonne terre*, selon l'expression de métier, il faut s'arrêter, mouiller les roues, et si cela ne suffit pas, enfoncer dans le sol un piquet creux percé de trous dans lequel on verse de l'eau. Une caisse suspendue à l'arrière de la voiture et munie d'un tube en caoutchouc contient la provision nécessaire.

La bobine qui porte le fil ou le câble et qui est un intermédiaire obligé entre l'appareil et la ligne, se compose de deux joues en tôle séparées par un *noyau* en bois et traversées par un axe en fer; près du noyau, un ressort de pression plat s'applique contre l'intérieur de la joue; on engage sous ce ressort le fil ou l'âme conductrice du câble qui peut, en se déroulant, se dégager

Digitized by Google

par un léger effort. Le courant partant de la pile traverse l'appareil et se rend successivement au chemin de fer, à l'axe de la bobine, aux joues et au câble ou au fil conducteur, gagne le poste correspondant et s'écoule à la terre. Il faut des soins minutieux pour entretenir en bon état et en parfait contact toutes ces pièces. Le graissage des roues et des axes est d'une grande importance : il empêche la formation du cambouis.

Une bobine recevrait facilement 5 kilomètres de fil ; mais comme elle pèserait alors près de 130 kilogrammes, elle serait peu maniable, et on se contente de la charger de 2 à 3 kilomètres. Elle peut porter 1 kilomètre de câble gris à âme de cuivre et environ 2 kilomètres de câble américain modifié à sept fils. On se sert pour l'introduire dans les voitures et l'en tirer d'une double courroie saisie de chaque côté par un homme. Comme les ouvriers qui sont dans la voiture s'appuient souvent, en travaillant, sur les bobines, pour empêcher que celles-ci ne tournent et n'écrasent les doigts entre elles, on place au dessous des *sabots :* ce sont des pièces de bois coupées à moitié par un large trait de scie. Sans faire sortir les bobines de leurs encastrements, elles les soulèvent assez pour en arrêter les oscillations. Ces sabots servent en même temps de freins pendant le déroulement : lorsque la voiture s'arrête brusquement, la bobine continue de tourner par suite de la vitesse acquise et le câble s'enchevêtre dans l'axe et le chemin de fer ; un homme appuie la rainure du sabot-frein sur le tranchant de la joue de la bobine et en modère la vitesse ; il peut même l'arrêter tout à fait.

L'armement de la voiture-poste est complété par un *piquet de terre* et une manivelle qui sert à l'*embobinage.* On engage la manivelle dans un des carrés qui terminent les axes des bobines et on l'y fixe par une vis de pression.

Le *poste central*, destiné à changer périodiquement de place, doit avoir la même mobilité que les voitures-postes, et n'en diffère pas quant à l'extérieur. N'étant pas destiné au déroulement, il ne contient pas de bobines ; l'un des côtés est occupé par une longue table sur laquelle sont rangés les appareils, et sous la banquette située en face sont disposées les piles.

On admet qu'une journée moyenne de marche est de 20 kilomètres. Dans ce cas, la voiture poste ne pourrait suffire, puisqu'elle ne contient que huit bobines portant chacune de 1 à 2 kilomètres de câbles. Elle n'est pas pourvue non plus du matériel nécessaire aux lignes suspendues. Cela a obligé à construire des chariots destinés à recevoir un approvisionnement de câbles, de fils, de lances et d'accessoires de toutes sortes combinés dans une

Digitized by Google

certaine proportion. On les a nommés *chariots porte-bobine*. Le type est celui des voitures du train dites chariots à roues égales; on l'a seulement allongé de 70 centimètres, ce qui met la longueur intérieure à $3^m,90$, suffisante pour les lances. Le devant du chariot est pourvu d'un coffre ou d'une cantine où l'on renferme quelques rechanges, une hache, une scie et un sac en cuir garni d'outils, de clous et de ficelle. Ces objets sont précieux en route, car les petites avaries sont assez fréquentes. A droite et à gauche du chariot, on suspend une pelle, des pioches, une échelle en deux pièces et une perche à crochets pour accrocher le câble. En arrière est un tiroir propre à recevoir de menus objets. L'intérieur du chariot est garni de chemins de fer assez longs pour douze bobines, dont une portant environ 3 kilomètres de fil. Entre les deux rangées de bobines, on interpose trente ou quarante lances et on complète l'armement par deux paniers pareils à celui de la voiture-poste. Ils sont destinés aux piquets de bois, aux piquets de fer, aux haubans, aux anneaux de rallonge, aux supports et aux isolateurs.

Une voiture-poste et un chariot doivent suffire, même avec le câble du volume le plus désavantageux, à une journée de marche de 20 à 25 kilomètres.

Les voitures-postes et les chariots portent une ou deux lanternes extérieures, d'une forme qui les rend également convenables à l'éclairage des voitures, à celui des travaux de nuit et aux signaux.

En pays très-accidenté, on a recours aux mulets de bât. Voici comment est constitué l'équipage de montagne, autrement dit *poste volant*. Une petite tente carrée, légère, fournit un abri au télégraphiste. Une table à trépied sert à monter l'appareil. Celui-ci et la pile, qui ont à peu près les mêmes dimensions et le même poids, trouvent place dans deux *cantines* pourvues de tiroirs où l'on met les crampons, les poignées, les joints. Les cantines au lieu de s'ouvrir en dessus s'ouvrent par leurs deux extrémités comme des armoires. On peut donc en retirer, sans décharger le mulet, tous les ustensiles dont on a besoin. Un premier mulet porte les cantines, la tente que l'on attache en travers, le pied de table, un piquet de terre et un grand sac de toile pour les petites pioches et les sacs à outils des ouvriers. Un second mulet porte deux bobines suspendues de chaque côté du bât au moyen de cadres pourvus de chaînes. Naturellement on a autant de mulets à bobines que cela est nécessaire. Le déroulement, très-simple avec une voiture, est impraticable à dos de mulet : la charge, devenue inégale au bout de

Digitized by Google

quelques minutes, tournerait, les tiraillements du câble feraient broncher l'animal et lui occasionneraient bientôt des blessures qui le mettraient hors de service. On a recours alors à une brouette qui reçoit deux bobines qu'on échange quand elles sont vides contre celles portées par le mulet. Cette brouette est un véritable brancard auquel on a ajusté des roues, de telle façon qu'on puisse facilement l'enlever à bras dans un passage difficile.

La manivelle destinée à l'embobinage a reçu la forme d'une bielle pour que l'ouvrier qui la tient la manœuvre en marchant sans se courber; elle sert également de frein.

La brouette-brancard est d'un excellent usage, même avec les voitures; elle offre un moyen de prendre des raccourcis, sur une route en lacets, par exemple; placée à l'arrière d'un bateau, elle servira à l'établissement d'un câble sous-fluvial.

Le poste volant est le seul possible dans la montagne, mais il est encore très-avantageux pour les petites lignes qu'on veut avoir vite et sans se donner grand embarras.

VI

LA CONSTRUCTION

On voit combien ce matériel, malgré les efforts qu'on a faits pour le simplifier, reste encore compliqué. Il était impossible d'expliquer, avant de le décrire, comment on le met en œuvre.

Après quelques tâtonnements, on s'est arrêté à la méthode suivante, pour la construction des lignes. Un atelier considéré comme maximum et composé de : un sous-officier, deux caporaux et douze hommes dont on porte les sacs et les armes, est chargé de la pose; les chariots à bobines marchent les premiers, la voiture-poste de déroulement suit, parce que la plus grande partie du travail se fait derrière elle. Les avertissements de halte et de en avant, à cause de l'espace très-allongé qu'occupent souvent les voitures et les travailleurs, se donnent par des coups de sifflet. Le sergent est en tête; il trace la ligne pied à pied. Les soldats sont divisés en trois groupes principaux. Le premier groupe suit le sergent, il perce les trous destinés à recevoir les lances, et prépare celles-ci s'il s'agit de la ligne suspendue; il creuse des rigoles et assure des passages au câble s'il s'agit de ce dernier. Le deuxième groupe est occupé

Digitized by Google

aux bobines : il déroule le câble ou le fil, fait les épissures et les joints, et dispose le conducteur à passer dans les mains de ceux qui doivent le poser. Le troisième groupe enfin attache le fil aux lances, dresse ou consolide celles-ci, ou bien fixe le câble à terre et le cache dans les rigoles. Les lances sont ordinairement espacées de 50 ou 60 mètres. Les intervalles des crampons qui retiennent le câble sont très-variables, selon les accidents du terrain. Quand le câble doit rester longtemps en place, il vaut mieux le suspendre, si des maisons et des arbres en donnent la faculté.

Ce travail en marche est assez fatigant; il ne réussit qu'à force d'activité, de soins minutieux et de bonne volonté de la part de ceux qui l'exécutent. La besogne des officiers qui dirigent n'est pas une sinécure non plus. Ils ont à reconnaître préalablement le terrain, à déterminer le tracé général de la ligne, à surveiller la construction. En route comme en station, ils sont responsables du service des postes; à l'arrivée, l'obligation de préparer et de vérifier du matériel pour le lendemain ne leur laissera guère de repos.

La vitesse moyenne que l'on peut atteindre, *en terrain plat*, est de deux kilomètres à l'heure avec la ligne suspendue, et de cinq kilomètres avec la ligne de câble. En terrain difficile, elle est deux fois moindre, surtout dans la traversée des villages. Toutefois un ordre sévère dans l'atelier, une grande habitude acquise, et surtout la bonne direction imprimée par des officiers intelligents, peuvent produire, dans certains cas, un degré merveilleux de vitesse de déroulement.

Le *relèvement* s'opère avec facilité; il suffit, pour y procéder, de cinq ou six hommes marchant dans l'ordre inverse de celui adopté pour la pose, chaque ouvrier défaisant ce qu'il a fait. On suit et on peut même dépasser la vitesse du pas de route.

Dès que la ligne est construite, il est besoin de songer à sa conservation. Les accidents auxquels elle est sujette sont de deux sortes : les uns indépendants des hommes, proviennent soit d'un matériel défectueux, soit d'une construction hâtée, soit des intempéries de l'atmosphère; les autres naissent de la malveillance de la population qu'on laisse derrière soi, ou des expéditions rapides hasardées par des partisans. Dans l'un et l'autre cas de petites escouades échelonnées fournissent des ouvriers pour réparer le dégât. La protection militaire et l'application des peines portées contre la destruction de tout matériel de guerre contribueront à sauvegarder le télégraphe.

Digitized by Google

VII

L'EMPLOI DU TÉLÉGRAPHE MILITAIRE

Il est temps d'abandonner un ordre d'idées un peu techniques pour en aborder un autre plus général. C'est de l'emploi du télégraphe et du surcroît de personnel et de matériel qu'il va apporter dans les armées que nous allons parler.

Le général en chef, les généraux commandants les corps d'armée, les chefs d'états-major généraux, ont seuls le droit d'envoyer des dépêches télégraphiques. Cette règle ne souffre point d'exception. Toute infraction ou toute tolérance en faveur des généraux divisionnaires et des chefs de service n'amènerait que l'encombrement et le désordre. C'est sur quoi on ne saurait trop insister. Il va sans dire que les officiers du télégraphe et leurs télégraphistes, c'est-à-dire les hommes spécialement chargés de manipuler les appareils de transmission, correspondent entre eux pour les besoins de leur service intérieur et spécial.

Toutes les dépêches doivent être écrites, et il est formellement interdit aux officiers et aux télégraphistes de recevoir des dépêches verbales, comme on a une très-grande tendance à le faire dans la précipitation des mouvements militaires. On croit par là gagner du temps, et on ne fait qu'engendrer des malentendus dont personne ne veut endosser la responsabilité. Si l'officier d'état-major qui apporte un ordre à transmettre, ne l'a pas écrit, il le dicte au télégraphiste qui le lui donne à relire et à signer. La dépêche doit porter la date et le lieu de départ très-exactement, les noms et qualités de la personne à laquelle elle est envoyée; l'adresse doit être aussi complète que possible. Un télégramme devra bien plutôt être clair que concis, car il n'aura jamais pour être commenté les instructions verbales que reçoit ordinairement l'officier porteur d'un ordre. Ce doit être une véritable lettre débarrassée des formules. Les télégraphes civils sont à tout le monde; de là pour eux la nécessité de marchander le temps et la place au public qui s'y presse; et le public a inventé le *style télégraphique*. Le télégraphe militaire est au général seul, ce qui dégage de toute entrave les aides de camp chargés de l'expression de sa pensée. Quant à la perte de temps, occasionnée par quelques mots de plus, elle est illusoire. Dès qu'il s'agit de 6 ou 8 kilomètres au moins à fran-

Digitized by Google

chir, cinq minutes de plus ou de moins ne font rien à l'affaire, et un renseignement obscur ou tronqué peut mettre le meilleur général en défaut.

Le télégraphiste ne doit se permettre aucun changement, aucune abréviation dans une dépêche; il doit la transmettre *in extenso*, avec les points et les virgules, comme ferait un copiste. On ne doit pas perdre de vue que le télégraphe est un outil sur la rigoureuse fidélité duquel on compte entièrement; et afin de s'assurer qu'il n'a pas failli à ce qu'on attend de lui, on exige que les bandes écrites et les minutes des dépêches envoyées soient conservées soigneusement. On empêche aussi, par cette précaution, que le contenu des télégrammes ne soit surpris ou divulgué.

Quand un télégramme arrive à un poste, il doit être reçu avec le soin et l'exactitude qui ont présidé à son envoi. Aussitôt qu'il est écrit et mis sous enveloppe, il reste à le faire parvenir au destinaire. Dans une ville, c'est la chose la plus aisée; mais à la guerre! Qu'on se figure, le jour de la bataille de Sadowa, le prince de Prusse annonçant son arrivée au prince Frédéric-Charles. De si importants télégrammes lancés à un chef absorbé dans le chaos d'une bataille doivent être confiés, pour être portés du poste au général, plutôt à un officier d'état-major qu'au meilleur chasseur à cheval. On conçoit combien un service de plantons bien organisé est nécessaire, et ensuite combien il faut que ces plantons soient intelligents, braves et bien montés. C'est là un des côtés les plus délicats du service des postes.

Le télégraphe électrique a une précieuse propriété, c'est d'affirmer physiquement et immédiatement qu'une dépêche est parvenue ou non à un point déterminé. Un cavalier ne donnera jamais une semblable certitude avant son retour, et on pourra, pendant des heures et des journées, rester dans des inquiétudes mortelles. Néanmoins, pour tout ordre important, il est bon de faire partir, en même temps que part le télégramme, un officier ou un sous-officier porteur d'une lettre donnant confirmation de la dépêche. C'est ainsi qu'on procède dans les divisions territoriales où l'on confirme régulièrement par le courrier du jour les dépêches télégraphiques envoyées dans les vingt-quatre heures.

Nous avons pris le télégramme à son départ et nous l'avons reçu à son arrivée; mais, dans l'hypothèse générale, il n'a pas suivi un chemin direct, il a passé par le poste central, où il a été reçu par un télégraphiste et transmis de nouveau.

Dans ce poste central, véritable bureau de translation, où les

Digitized by Google

dépêches se croisent et pour ainsi dire se heurtent, il faut maintenir un ordre sévère. On a besoin là d'hommes d'autant plus sûrs et plus familiarisés avec la correspondance, qu'ils seront rarement à portée d'un état-major général, qu'ils seront souvent, au contraire, isolés et livrés à eux-mêmee. Aussi le choix judicieux de l'emplacement du poste central et de son chef présente-t-il une grande importance.

Il est probable que l'usage du poste central souffrira de continuelles exceptions, et que les lignes directes seront employées d'ordinaire. C'est ce que l'expérience de la guerre pourra seule démontrer avec certitude.

Les temps d'arrêts et les retards produits par les opérations accessoires sont tels, que les avantages du télégraphe ne se révèlent que lorsque les distances entre les bureaux commencent à dépasser une heure ou une heure et demie de la marche d'un piéton, ou lorsque les lignes sont fixes et directes, comme par exemple dans les cantonnements et les siéges.

Les opérations spéciales à la pratique de la télégraphie : le réglage des appareils, l'entretien des piles, la recherche des dérangements, seront très-familières aux officiers du service, qui doivent également pouvoir transmettre et lire un télégramme dans les circonstances importantes.

Il est aisé de surprendre une dépêche en route lorsqu'on connaît les appareils qui desservent une ligne. On établit une *dérivation* aboutissant à un appareil de même nature, et on prend pour ainsi dire copie de ce qui passe. Le *parleur*, entre les mains d'un télégraphiste habile, accompagné de quelques partisans bien montés, pourrait servir à cet usage. On dit que certains Américains (il faut toujours les citer quand il s'agit de tours de force) avaient une telle habitude de l'alphabet Morse, qu'ils comprenaient les phrases, non par la vue ou l'oreille, mais par le tact, on pourrait dire le goût, en recevant les émissions du courant à la pointe d'un fil posé sur leur langue.

Afin d'empêcher que les télégrammes ne soient surpris par ce moyen ou par tout autre, on emploie des écritures secrètes. La méthode des grilles, très-connue des diplomates, ne peut s'appliquer à la télégraphie. On se sert de *chiffres*. Ce sont des caractères symboliques composés de groupes de chiffres ou de lettres dont des dictionnaires ou des tableaux donnent la clef. On se sert encore d'instruments cryptographiques. L'un d'eux est dû au savant M. Wheatstone, l'ingénieux inventeur du stéréoscope. Sur un même cadran portant deux cercles de lettres, se meuvent deux aiguilles ; l'une indique la vraie lettre, l'autre celle qui doit la

Digitized by Google

représenter. Le mouvement des aiguilles est combiné de telle manière que jamais A, par exemple, ne soit représentée deux fois de suite par la même lettre. De plus, les lettres de convention peuvent être changées de place à volonté, ce qui rend presque infini le nombre des combinaisons possibles. Les officiers chargés du télégraphe n'ont pas mission de chiffrer ou de déchiffrer les dépêches; ce travail se fait dans les états-majors, pour les télégrammes comme pour la correspondance ordinaire. Le télégraphe n'est responsable que de la transmission scrupuleusement exacte des caractères qui lui sont confiés. Sinon, il interviendrait dans le travail des états-majors, sortirait de son rôle essentiellement passif, et n'y pourrait plus suffire.

VIII

PERSONNEL

A la guerre, le service télégraphique ne fonctionnera bien qu'à la condition que ses éléments aient été longtemps à l'avance réunis et coordonnés, en vue de suffire aux diverses phases d'une campagne de durée normale. Procédant du simple au composé, on a admis que toute voiture-poste comporterait deux chariots. Mais un poste est insuffisant pour un corps d'armée; il risque d'être mis hors de service, momentanément ou tout à fait; le général peut avoir besoin d'une ligne secondaire, et il ne doit pas être pris au dépourvu. Par suite, la *section télégraphique* du corps d'armée comprend deux voitures-postes et quatre chariots, auxquels on ajoute un poste volant. Les six voitures portent en tout de 80 à 120 kilomètres de ligne, constituant l'approvisionnement de six ou sept jours de marche; ce ne sera pas assez, et il faudra avoir encore au moins des quantités égales chargées sur cinq ou six voitures du train. Ainsi, chaque corps d'armée possédera, sans trop s'encombrer, de 150 à 250 kilomètres de conducteur. La section du grand quartier général devra, de plus, consacrer une voiture à des rechanges et aux outils d'un atelier de réparation du matériel télégraphique.

Les câbles et les fils, devenus inutiles en arrière, seront relevés et viendront alimenter le matériel suivant l'armée.

En supposant, dans une grande armée, la brigade télégraphique composée de quatre sections télégraphiques, l'approvisionnement général sera de 5 à 600 kilomètres de câble et d'en-

Digitized by Google

viron 100 kilomètres de fil avec ses accessoires. Les voitures spéciales seront au nombre de 26, et les voitures auxiliaires au nombre de 25 à 30. On ne peut mettre moins de 4 chevaux à un attelage, ce qui donne le chiffre respectable de 250 chevaux ou mulets, en y comprenant les chevaux des officiers, sous-officiers, brigadiers et les mulets de bât.

Pour évaluer le nombre des hommes nécessaires au maniement et à la conduite de la télégraphie, on prend comme unité l'atelier de quinze hommes. Il serait tout à fait impossible au même atelier de travailler tous les jours du matin au soir. On attache donc deux ateliers à chacune des deux voitures-postes d'une section ; l'une d'elles, accompagnée d'un ou deux chariots, marchera avec la troupe pour établir la ligne, les huit ou dix voitures restant demeureront au convoi avec deux ateliers; ceux-ci prépareront le soir le matériel pour le lendemain, remplaceront les non-valeurs des deux ateliers de travail. Enfin, comme il faut encore pourvoir à la surveillance et laisser en arrière des escouades pour le relèvement des lignes, chaque section y consacre une vingtaine d'hommes. On arrive ainsi à un total de 80 sous-officiers, caporaux et soldats par section. Il convient d'ajouter à ce nombre une dizaine d'hommes : plantons à cheval, ouvriers spéciaux, ordonnances d'officiers, clairons; 80 et 10, 90; pour quatre sections : 360 hommes.

Viennent maintenant les télégraphistes civils ou militaires. Le service est de 24 heures; or, un employé ne peut guère tenir l'appareil plus de 6 à 8 heures; il faut, par conséquent, quatre télégraphistes par section et douze ou quatorze au moins pour les postes centraux et les besoins imprévus, soit une trentaine en tout. Encore les télégraphistes seront-ils souvent suppléés par les sous-officiers constructeurs et même par les caporaux, parce qu'en pays ennemi, les employés des bureaux territoriaux seront en fuite après avoir brisé leurs appareils, et on devra être en mesure de remplacer provisoirement les uns et les autres jusqu'à l'arrivée du service civil. 360 ouvriers et 30 télégraphistes, cela fait déjà 380 hommes.

Enfin il y a les conducteurs. A deux par voiture et en y comprenant les sous-officiers, les brigadiers, les conducteurs de mulets (il en faut un par mulet), les hommes haut le pied, on comptera 160 hommes. Soit alors en tout 550 hommes, qu'il convient de mettre sous les ordres d'officiers. Le chiffre de ceux-ci ne découlera plus, comme dans l'infanterie ou la cavalerie, de l'effectif de la troupe; il dépendra des travaux. Le chef de la section a les relations avec l'état-

Digitized by Google

major, la surveillance générale du service, la reconnaissance du terrain; il a besoin d'un officier pour diriger et surveiller la construction de la ligne, le seconder dans l'important contrôle de l'exactitude des dépêches et dans la direction des telégraphistes; un second lui est encore nécessaire pour présider aux relèvements, à la réparation des lignes territoriales endommagées ou détruites, pour s'occuper des signaux si l'usage en est adopté, pour veiller aux approvisionnements et aux convois. Cela fait 3 officiers par section, 12 pour la brigade; avec le chef de service, un adjoint et un garde, on trouve en tout 15 officiers.

15 officiers, 550 sous-officiers ou soldats, 280 chevaux, 50 voitures, 6 à 700 kilomètres de ligne, tel est l'ensemble d'une brigade télégraphique au grand complet et en état de pourvoir amplement aux besoins d'une armée d'environ 80,000 hommes.

Il importe de poser hardiment et tout d'abord ces chiffres qui seront rarement atteints, et d'aller au-devant des appréhensions exagérées que causent le matériel et le personnel de la télégraphie. De là tout ce détail qui détermine le côté pratique de notre étude.

D'où la troupe télégraphique proprement dite va-t-elle être tirée? Cette question épineuse n'a encore été qu'effleurée, et la solution qui lui a été donnée il y a peu de jours par la désignation du Génie, tranche plutôt les difficultés de forme que celles de fond.

Le service qui est confié à cette troupe demande de la dextérité et du soin; et comme elle sera toujours fractionnée, c'est sur l'adresse, l'intelligence et l'assiduité des soldats qu'on se reposera le plus souvent. Il est démontré d'ailleurs que le maniement du matériel de ligne exige une éducation qui ne peut être complète en moins de deux ou trois mois; donc il est impossible d'improviser une troupe télégraphique au moment du besoin.

Les expériences du camp de Châlons ont prouvé qu'il fallait une troupe spéciale, mais on a reculé devant les inconvénients de toute création militaire nouvelle, tandis que l'arme du génie se présentait avec la richesse de ses ressources. Une compagnie de sapeurs va prendre le matériel et l'amener à Metz. Son effectif est à la vérité bien au-dessous des chiffres indiqués plus haut, mais on comprend combien il serait à la fois coûteux et inutile d'entretenir, en temps de paix, le personnel complet. Il suffira de disposer de bons cadres et d'un noyau d'hommes que des auxiliaires viendront renforcer en temps de guerre. La compagnie du génie va donc se servir du matériel, en faire l'objet de

Digitized by Google

ses études, le perfectionner; en un mot, se créer une spécialité qui réclamera tout son temps et ses soins.

Quant aux télégraphistes chargés de la manipulation des instruments, il est permis de se prononcer dès à présent à leur sujet d'une manière absolue. L'élément civil doit être banni. Quels que soient les lumières et le dévouement d'employés civils, ils apportent dans le mécanisme militaire des entraves bien connues. Placés en dehors de la hiérarchie, étrangers par leur éducation et leurs habitudes aux choses de la guerre, leur service se ressent d'une incertitude et de préoccupations dont les employés militaires sont naturellement exempts. On s'efforce donc d'instruire, en nombre convenable, des gardes du génie, par exemple, et d'en faire d'habiles télégraphistes. Cette éducation est longue; un stage à l'administration générale des télégraphes pendant quelques mois la rendrait excellente; les moyens de l'entretenir et de la perfectionner ne manqueraient pas. En Prusse, des sous-officiers sont exercés à Berlin, et sont ensuite envoyés comme auxiliaires dans les chefs-lieux des grandes circonscriptions militaires.

Dans les différents Etats de l'Europe, l'organisation du personnel télégraphique n'est, à vrai dire, qu'à l'état d'essai. En Angleterre, le télégraphe est une des attributions du génie, aidé d'auxiliaires civils. En Italie, des compagnies du génie sont chargées du service télégraphique et emploient des soldats à la manipulation.

En Russie, il y a quatre compagnies spéciales de récente création et des télégraphistes non militaires. En Autriche, le matériel appartient à l'administration et celle-ci reçoit des auxiliaires militaires.

Ces différences tiennent à ce que la télégraphie militaire est une science qui débute, et qui dit début dit tâtonnement.

IX

LE CHEF DE SERVICE

Le service de la télégraphie militaire se divise en deux parties bien distinctes : d'une part, l'occupation des lignes existantes, leur réparation et leur emploi corrélatif avec les lignes établies par l'armée; d'autre part, l'établissement et l'usage de ces dernières, destinées à relier les corps d'armée entre eux et à la base d'opérations. Il ressort de là que, pour prévoir les be-

Digitized by Google

soins de la télégraphie et en développer les ressources en les ménageant, il est d'un intérêt capital de faire une étude stratégique sérieuse du théâtre présumé de la guerre. Non-seulement il convient d'en connaître la viabilité et les ressources, afin de déterminer le matériel à emmener, mais il importe encore de le connaître *télégraphiquement*. La carte ne suffira pas; des documents, des reconnaissances apprendront comment les lignes sont faites, quels appareils on trouve dans les bureaux. Le chef du service établira son plan de campagne avant la guerre, à l'exemple du chef d'état-major général. Par sa connaissance des principales lignes de marche et de ces positions où les armées reviennent toujours comme par une attraction irrésistible, il saura prévoir les échiquiers entre lesquels le général en chef aura à choisir; il combinera à l'avance les différents réseaux qu'il peut avoir chance d'utiliser, les lignes volantes rapidement déroulées avec les lignes fixes, et il saura comment pourvoir aux moyens de réparer celles-ci. Il sera informé des ressources en fils, bois et ouvriers que possède le pays; il n'oubliera pas que l'imprévu est le compagnon inséparable de son service, et que son service ne peut exister sans la rapidité. Ce n'est que par une attentive étude qu'il réussira à régler ses approvisionnements de manière à ne manquer de rien, sans surcharger les convois de chariots superflus. Il rappellera à ses subordonnés l'esprit qui doit présider à l'établissement des lignes, à leur direction, au choix des terrains. Il ne leur laissera pas perdre de vue qu'il existe des différences caractéristiques entre la pratique civile et la pratique militaire. Dans la première, il est logique de relier les centres les plus habités et les plus accessibles; dans la seconde, on se propose de mettre en communication des points qui souvent sont loin d'être populeux ou abordables. Dans l'une, on recherche les terrains fréquentés, les abords faciles; la conservation des lignes est assurée, la longueur du parcours est indifférente, le temps consacré à l'établissement n'est rien; on accumule les fils aux mêmes poteaux, on vise à la solidité et à l'économie. Dans l'autre, au contraire, on est en état de suspicion permanente contre les tentatives de destruction, on s'abrite, on se cache, les heures sont précieuses, on fait volontiers le sacrifice de la solidité à la rapidité d'exécution, on dissimule les lignes, afin que, si l'une est coupée, l'autre se trouve intacte. S'il s'agit, dans la prévision d'une guerre, de préparer des lignes à l'avance, il y a encore des règles à observer. Dans le cas de l'offensive, on multipliera discrètement les communications vers la frontière; on n'aura pas un fortin, un col,

Digitized by Google

un défilé sans fil conducteur dans son voisinage; des câbles seront prêts à couper en beaucoup d'endroits les grands fleuves qui bordent le territoire. Dans la défensive, au lieu de préparer des amorces serrées, on développera au contraire de longues lignes transversales et parallèles. Ces généralités suffisent pour indiquer à quelles préoccupations et à quels soins se trouvera astreint le chef du service.

X

LES SIGNAUX

La télégraphie électrique, malgré sa puissance, est un auxiliaire capricieux, que la difficulté de conserver le câble conducteur fera parfois échapper des mains. Beaucoup d'officiers pensent que les signaux pourront mettre en état de suppléer à ses services dans certains cas. C'est dans les retraites, dans les occasions où le désordre empêchera la pose du câble ou lorsque tout le matériel sera perdu ou resté en arrière, qu'on devra recourir à leur emploi. Le commandant d'un poste assiégé les utilisera pour communiquer avec le dehors. Le commandant d'un régiment s'en servira pour se tenir en communication avec ses avant-postes; toute reconnaissance, tout détachement pourra en tirer parti. De petites troupes longeant les côtes s'en feront un moyen de s'entendre avec une escadre ou un navire.

L'usage des signaux n'est ni neuf ni difficile; mais en dehors de la marine, il est généralement ignoré. C'est de là malheureusement que vient la prévention regrettable qui existe contre eux. Pourtant un homme qui sait lire et écrire peut approfondir en quelques heures le mystère qui semble y être attaché, et se former un système qui lui permettra de s'entendre avec un confident sans risquer d'être compris par des tiers non initiés (1).

Cette matière, éminemment riche, a valu au ministre de la guerre les propositions et les offres plus on moins intéressées d'une foule d'inventeurs. Aussi, sans développer ici aucun système, nous bornerons-nous à indiquer les principes genéraux sur lesquels reposent les signaux.

Le feu, le son, la lumière, l'exposition de figures régulières fourniront les moyens les plus usités. En dehors du télégraphe

(1) *Des signaux à l'usage des troupes en campagne*, par Van den Bogaërt, capitaine du génie. Nous devons les plus utiles renseignements à cet officier. *La télégraphie militaire*, par Wauwermans, capitaine de génie (*Journal de l'armée belge*).

Digitized by Google

Chappe, détrôné aujourd'hui par l'électricité, tout le monde connaît les disques des chemins de fer, avec leurs lanternes à verres de couleurs, les phares à feux tournants et à éclipses; mais leur machinerie, un peu lourde, n'est pas applicable en campagne : il y a des procédés beaucoup plus élémentaires.

Pour en donner une idée, supposons que deux hommes placés à une certaine distance soient convenus entre eux qu'*un* mouvement du bras droit indiquera une unité, deux mouvements deux unités, etc.; qu'*un* mouvement des *deux bras à la fois* indiquera une dizaine, deux mouvements des deux bras à la fois deux dizaines, etc.; ils pourront se signaler l'un à l'autre tous les nombres de un à deux chiffres. Parmi ceux de 1 à 99, ils choisiront les 26 qui exigent le moins de mouvements de bras, et dresseront un petit tableau où ces 26 chiffres représenteront les lettres de l'alphabet. Rien de plus facile, après cela, que de transmettre une phrase écrite à l'avance, de lui faire parcourir une grande distance au moyen d'intermédiaires qui en répéteront les signes et de la déchiffrer.

Au lieu de cela, on peut supposer qu'un mouvement de bras signifiera *un point*, un mouvement des deux bras à la fois *un trait*. On pourra alors, avec des combinaisons de traits et de points, former un alphabet analogue à l'alphabet Morse. On aura soin d'affecter les signaux les plus simples aux lettres qui se représentent le plus souvent. En faisant les mouvements à la cadence de 60 à la minute, et en intercalant des repos entre les lettres et les mots, on arrivera à figurer 12 lettres par minute en moyenne.

On comprend qu'au lieu de se servir uniquement des bras, on puisse mouvoir un fanion, un disque, une coiffure, un fusil, et la nuit une lanterne, une torche. Les conventions se prêtent aussi à une extrême variété; mais, quel que soit le système, il reposera toujours : 1° sur la formation de deux signes bien distincts; 2° sur les combinaisons infiniment variées dont deux signes différents, répétés une ou plusieurs fois, sont susceptibles. Si l'on avait plus de deux signes à sa disposition, il serait encore bien plus facile de représenter, par leurs combinaisons, les 26 lettres de l'alphabet. La principale précaution à prendre est que les signaux ne puissent être confondus les uns avec les autres.

Ce qui précède montre du premier coup le parti qu'il y a à tirer des signaux en général. La pratique sera facile si, à la station du départ, il y a deux signaleurs, l'un dictant, l'autre exécutant les mouvements, et deux à la station d'arrivée, l'un observant, l'autre annotant. Un homme seul, avec un peu d'habitude,

Digitized by Google

suffirait à cette besogne, surtout s'il employait à l'écriture des barres horizontales ou verticales qui pourraient correspondre, par exemple, aux signaux verticaux et horizontaux faits avec un fusil ou une lance.

Parmi les divers objets qui peuvent être employés de jour sont les disques en fort carton percés de trous pour y passer les mains. On a proposé de les tenir dans les positions : (*ciel*), (*terre*), (*45° ciel*), (*45° terre*), (*horizontal*), correspondantes à celles du télégraphe Chappe; mais les bras de l'homme se fatiguent, et s'il y a des stations intermédiaires, il en résulte bientôt une inextricable confusion, et il vaut mieux se borner à deux positions.

Des boules en osier que l'on trouve dans les chemins de fer de Belgique, pour indiquer que la voie est libre, seront avantageusement employées; les figures géométriques ont, en général, l'avantage d'être vues mieux et de plus loin. On peut se servir de flammes de couleurs manœuvrées au haut d'un mât; alors on a besoin de longues-vues, parce que, aux grandes distances, les couleurs, même le blanc et le noir, se distinguent mal les unes des autres.

Enfin, lorsqu'on a la faculté de donner un certain caractère de permanence à l'appareil à signaux, comme cela arrive dans une place investie, on construit une sorte de télégraphe Chappe en fixant à un mât une planche mobile manœuvrée par une corde. Les conventions pourront consister : 1° à donner à chacune des figures auxquelles le signal se prêtera, la signification d'une lettre; 2° à grouper les signes deux par deux, et les faire servir à trouver la lettre ou le mot dans une table à double entrée; 3° à leur faire figurer des groupes de trois chiffres, par exemple, qui donneront la page, la colonne et la ligne dans un dictionnaire spécial dont on pourra changer la clef à volonté : c'est le système Chappe; 4° à leur faire exprimer des nombres qui donneront le numéro du mot ou de la phrase dans un dictionnaire particulier portant des numéros en face de tous ses mots ou de toutes ses phrases. C'est sur ce dernier procédé qu'est fondée la télégraphie nautique. Son usage universel nous engage à la décrire sommairement.

Depuis 1855, le gouvernement français a adopté le *code* rédigé par un ancien officier de marine, M. Reynold, et l'a rendu réglementaire et obligatoire pour les bâtiments de guerre et de commerce. Ce code a été accepté par presque toutes les puissances maritimes pour les relations internationales. Il renferme près de 19,000 numéros. Lorsqu'on veut signaler un mot ou une phrase prévue, il suffit d'indiquer le numéro qui lui est af-

Digitized by Google

fecté dans le code; lorsqu'on a à représenter un mot non prévu, on indique successivement les numéros des lettres ou des syllabes dont il se compose. Les numéros s'indiquent au moyen de dix pavillons de formes et de couleurs distinctes qu'on appelle *signes* et de quatre *flammes*. Chacun des signes représente un chiffre. Pour éviter l'emploi de plus d'un jeu de pavillon, on a retranché dans la série des nombres tous ceux où se rencontrent deux chiffres semblables. Les flammes représentent les mille et des indications de service. Afin d'éviter cette série de pavillons, qui manquerait aux petits bâtiments, on a encore adopté un système de signaux dits *incolores;* il comporte seulement un pavillon, une boule, un ballon et une flamme; il est complet, mais plus lent. C'est à peu près celui des sémaphores (porte-signaux).

On peut employer des torches, des lanternes, des lumières colorées, pendant la nuit. On a imaginé des lanternes avec des vitres mobiles qui donnent alternativement des feux de diverses couleurs. Il est bon d'avoir toujours une lanterne ou une torche servant de repère aux mouvements qu'on exécute, sans quoi la vue de l'observateur s'égarerait. Deux lanternes ou deux torches serviront à figurer une ligne à volonté horizontale ou verticale. On utilise aussi les éclats de lumière, mais ils sont difficiles à saisir par les temps brumeux. On attribue, à chacun des effets lumineux différents dont on dispose, la valeur de points, de traits ou de chiffres pour en composer des alphabets, comme avec les signaux de jour. Le changement fréquent de la clef empêchera l'ennemi de s'en rendre possesseur.

Enfin, des coups de sifflets courts ou prolongés, les notes hautes ou basses du clairon sont encore des moyens dont le secours n'est pas à dédaigner.

Les distances auxquelles les signaux sont visibles dépendent des circonstances. En plein jour, par un beau temps, une vue ordinaire distingue facilement les mouvements d'un homme à 6 ou 700 mètres; avec des disques ou des fanions on va beaucoup plus loin. Les lanternes se voient au moins à 1,000 mètres et on arrive facilement avec de petits réflecteurs à 2 ou 3,000 mètres; mais l'atmosphère et le fond sur lequel le signal se détache ont une très-grande influence.

Une troupe employée à la télégraphie doit savoir établir, manœuvrer et lire les signaux. Les sous-officiers, par leur habitude de l'alphabet Morse, y parviendront pour ainsi dire sans la moindre peine, et il serait à souhaiter que peu à peu la connaissance s'en répandît.

Tel est l'ensemble des procédés de la télégraphie militaire. Il

Digitized by Google

est maintenant intéressant de voir par quels degrés successifs on est arrivé à en constituer l'ensemble et par quelles récentes expériences on a réussi à leur donner droit de cité dans l'armée française.

XI

LES EXPÉRIENCES DU CAMP DE CHALONS

Après quelques études sur les organisations prussienne et autrichienne faites pendant la guerre du Schleswig, l'administration générale des télégraphes fit construire, avec le concours des ateliers militaires de Vernon, des modèles de voitures semblables à celles dont on a lu la description et paraissant assez bien répondre aux exigences qui allaient se produire. De premières expériences eurent lieu à Vernon, en 1866 et 1867, sur une échelle restreinte; toutefois, le résultat en parut assez encourageant pour que le ministre jugeât le moment venu de donner à la télégraphie le développement et la mobilité qu'elle comportait et d'en introduire l'application dans les armées en campagne.

Comme il s'agissait de pourvoir aux besoins en personnel et matériel qui réclamaient des soins simultanés, la tâche à remplir se présentait assez complexe.

Naturellement, la libre disposition des moyens militaires considérables qui allaient être consacrés en temps de guerre à la construction des lignes, ne pouvait être abandonnée aux employés de l'administration civile, et on devait préparer des officiers à les remplacer. Il fut décidé par le ministre, dans le courant d'octobre 1867, que M. Gélis, chef d'escadron d'état-major, et quatre capitaines du même corps assisteraient, à Versailles, à des expériences dirigées par des inspecteurs des lignes télégraphiques. Elles durèrent environ un mois pendant l'hiver assez rigoureux de cette année-là. Il fut généralement reconnu que le matériel, quoique bien conçu, était susceptible de quelques modifications et d'être complété par la création d'un matériel de montagne. Les officiers d'état-major ne possédaient point, sur les questions purement techniques de télégraphie, les connaissances étendues des inspecteurs; ils apportaient surtout leur spécialité dans les choses de la guerre, si importante au point de vue des transports et du fonctionnement général, de sorte qu'il leur était impossible de se prononcer à ce moment, sur beaucoup de points que l'expérience devait fixer. Or, à cette époque, les éventualités politiques étaient

Digitized by Google

fort incertaines, et, sans perdre de temps, on construisit les voitures et les quantités de câbles nécessaires. Les officiers d'état-major suivirent et surveillèrent, dans les limites qui leur avaient été assignées, la formation et la réunion des éléments principaux et secondaires; mais par la force même des choses, le cercle de leurs attributions s'élargissait graduellement. Tout en se conformant aux conseils et aux traditions des hommes spéciaux, ils étaient amenés à prendre une initiative directe. Ils étaient guidés par le concours bienveillant des inspecteurs de l'administration qui avaient été jusque-là chargés du service aux armées et montraient le chemin à leurs successeurs.

Il était impossible d'avoir une juste notion de la valeur de ce qui venait d'être fait sans l'essayer dans des conditions se rapprochant de celles de la guerre. C'est ce qui décida les expériences du camp de Châlons. M. le commandant Gélis était depuis longtemps retenu dans l'inaction par une douloureuse maladie qui devait bientôt l'enlever à l'affection et à la haute estime de ses camarades. Un des capitaines sous ses ordres fut appelé à lui succéder.

L'habitude qu'ont les officiers d'état-major de la transmission des ordres et des mouvements militaires, les avait fait de préférence choisir pour la direction du service nouveau. On avait en même temps pensé que l'exécution des travaux serait confiée à une troupe prise dans le génie. Au dernier moment, on changea d'avis. Les officiers du génie, par leur instruction, par leurs aptitudes particulières, sont appelés à remplir des missions autrement difficiles que la construction de lignes télégraphiques. On le sentit d'autant plus qu'il ne s'agissait que d'expériences. Enfin on devait craindre des froissements entre officiers habitués à ne dépendre que de chefs de leur arme. Alors, on se décida pour une troupe provisoire que l'on dut former pour la circonstance et composer, presqu'en totalité, d'ouvriers d'art pris dans les différents corps du camp de Châlons.

Ce fut dans les premiers jours de mai 1868 que la brigade se constitua au camp. Les officiers étaient au nombre de neuf : quatre capitaines d'état-major, quatre lieutenants d'infanterie, et un garde avec environ 150 soldats, ouvriers et conducteurs; 30 chevaux ou mulets étaient destinés au matériel de transport. Ce petit groupe, afin d'acquérir plus de mobilité et de cohésion, dut se suffire à lui-même pour sa garde militaire et même pour son administration intérieure. Il était divisé en quatre sections, et se créa bientôt des ateliers pour la réparation rapide du matériel en essai et pour la confection d'outils nouveaux. Il tint sa première ins-

Digitized by Google

truction des officiers eux-mêmes qui, donnant l'exemple, exécutaient devant les soldats jusqu'aux moindres détails des manœuvres. On ne pouvait en effet songer à des expériences sérieuses avant que tous les hommes fussent parfaitement familiarisés avec les objets qu'ils employaient. Et même on fut quelques jours avant de leur faire saisir le but de ces continuels ploiements et déploiements. En revanche, plus tard, ils s'attachèrent, on doit le dire, avec une sorte d'affection à *leur télégraphe*, comme tout homme le fait pour l'objet qui exige son adresse et son intelligence. L'instruction offrit bien des épisodes tragi-comiques; tantôt c'étaient des secousses électriques un peu fortes que se faisaient donner des maladroits; tantôt un travail que les soldats s'acharnaient à vouloir finir avant de rentrer et qui les laissait fort tard à jeun; enfin, les serruriers, les menuisiers et les mécaniciens se montraient d'une timidité fort explicable avec les mulets qui portaient les postes de montagne. A la vérité, ces mulets, effrayés dans les commencements par les formes bizares de leur chargement, s'échappaient, renversant bobines, brouettes et soldats, et faillirent occasionner bien des accidents. Au bout de deux mois, ces petites misères étaient oubliées, ces postes rendirent les meilleurs services et on était récompensé par le succès des peines qu'on avait prises.

Les officiers d'état-major seuls connaissaient la manipulation de l'appareil Morse. On avait dû demander à l'administration civile des employés qui feraient la transmission jusqu'au moment où ils pourraient être remplacés par des militaires. Six employés et un mécanicien furent adjoints à la brigade télégraphique. Grâce à leur zèle et à leur bonne volonté, il fut possible d'inaugurer une école pour les sous-officiers, les caporaux et même quelques soldats; on y enseignait, avec les principes de la télégraphie, la manipulation des instruments. Pendant ce temps, le mécanicien formait des élèves.

Les expériences se prolongèrent jusqu'à la fin du mois d'août; nous allons citer quelques-unes d'entre elles.

Le camp de Châlons est un grand terrain carré d'environ seize lieues de surface, situé au centre de la Champagne pouilleuse. Il est inculte, très-légèrement ondulé, parsemé de bois rabougris et limité par de gros ruisseaux. Ceux-ci sont bordés d'arbres et quelques villages s'élèvent sur leurs bords. Les tentes occupent le long des rives du Cheneu environ 7 kilomètres, et derrière leur centre se trouve le village du Grand-Mourmelon. La brigade télégraphique était campée à l'extrême gauche vers les sources du Cheneu. Le terrain étant trop facile

Digitized by Google

et uni, presque tous les exercices eurent lieu en dehors du camp, à travers les villages, les chemins d'exploitation et les cultures. Le campement avait été mis en communication avec le bureau télégraphique civil du Grand-Mourmelon au moyen d'un fil suspendu ayant près de 5 kilomètres de long et qui n'a pas manqué pendant tout le temps qu'on l'a laissé en place.

Un câble enterré a relié pendant trois mois le campement au grand quartier-général. Sa longueur était de 3 kilomètres.

Les postes volants ont, comme on l'a dit, très-bien servi chaque fois qu'on a dû établir rapidement de petites lignes. Quand l'Empereur fit sa visite annuelle, un poste fut placé près de la gare, peu avant son arrivée, et mis en correspondance, par un câble volant, avec un autre poste placé hors de vue auprès des batteries qui devaient tirer les salves d'honneur. Le salut eut lieu au moment précis où le souverain franchissait la limite du camp.

Pendant les derniers temps, les jours de manœuvres, toute la brigade télégraphique suivait les troupes, mettait le poste central en station et envoyait une section à chaque division d'infanterie; la correspondance se faisait facilement, mais à cause des courtes distances, des pertes de temps et des courses des plantons, on n'arrivait pas à devancer sensiblement les ordres beaucoup plus complets portés par les officiers à cheval.

Dans un campement exécuté en présence de l'Empereur par tout le corps d'armée, les sections télégraphiques ont suivi les colonnes, les ont reliées entre elles, au quartier général, au bureau civil du Mourmelon, et ont envoyé directement des dépêches à Paris.

Une autre fois, une section, avec un atelier de réserve monté sur un chariot, a suivi une reconnaissance de cavalerie qui a poussé jusqu'aux approches du camp d'Attila, à une distance d'environ 8 kilomètres. Elle a donné des nouvelles très-rapides au général en chef et a pu relever son câble et rentrer en même temps que la cavalerie.

Dans une matinée du mois de juin, on déroula un câble en sinuosités nombreuses depuis le bivouac jusqu'à un village nommé le Grand-Saint-Hilaire, à travers les bois, les tentes et les chemins des communes limitrophes du camp. Il fut laissé sur place. Sa longueur était de 8 à 9 kilomètres. Le lendemain le poste central se porta au village et se mit en station. Deux sections se relièrent à lui, l'une se dirigea sur Auberive, à 7 kilomètres de Saint-Hilaire, l'autre sur Suippes, à 8 kilomètres; il y eut donc environ 24 kilomètres de câble, tantôt suspendu, tantôt à terre et traversant, en totalité ou en partie, deux ruisseaux ou rivières,

Digitized by Google

le Cheneu et la Suippe, et quatre villages, Auberive, Saint-Hilaire, Jonchery et Suippes. La correspondance s'effectua dans de bonnes conditions, et le câble posé après la soupe du matin fut relevé en totalité avant la soupe du soir.

Voici enfin l'expérience la plus considérable et la plus concluante qu'il ait été donné de faire.

A l'ouest du camp, s'élèvent une série de hauteurs d'une altitude moyenne de deux cent cinquante mètres, connues sous le nom de Montagne et de Forêt de Reims; elles remplissent l'espace compris entre cette dernière ville et Epernay, et les plateaux supérieurs sont alternativement ravinés et boisés. Les pentes orientales couvertes de vignes sont couronnées par le village de Verzy. En se dirigeant du Grand-Mourmelon sur Verzy, on rencontre successivement des lignes à peu près parallèles : le chemin de fer de Châlons à Reims, la Vesles courant dans des bouquets d'arbres où se cachent des villages, le canal de la Marne à l'Aisne bordé de hautes levées, la route de Châlons à Reims et enfin les pentes inférieures de la montagne. La distance du Bivouac à Verzy, en tenant compte des sinuosités à suivre, était de près de 24 kilomètres.

Le 30 juillet, on constitua une section aussi forte qu'elle eût dû l'être en campagne. Elle comprenait quatre officiers, deux employés civils, soixante-dix soldats, cinq voitures, dont une fourragère portant les bagages, et une trentaine de chevaux et mulets. On se pourvut de vivres et de fourrages pour quarante-huit heures. Une ligne suspendue avait été développée la veille, sur une longueur de 7 à 8 kilomètres, jusqu'au chemin de fer qui longe le camp. A minuit on se mit en route par une nuit très-obscure, on arriva à une heure du matin à la limite et on commença le travail, qui se continua aux lanternes jusqu'à la pointe du jour.

A six heures du matin, les 24 kilomètres de ligne étaient complets et toute la section était réunie sur la place de Verzy, où elle établit son bivouac. La ligne passait par Mourmelon-le-Grand, Mourmelon-le-Petit, Sept-Saulx, les Petites-Loges, Verzy et coupait le Cheneu, le chemin de fer, le canal, beaucoup de chemins et de routes. Sauf pour la portion qui traversait le camp et qui était en fil, on avait partout employé le câble qui fut suspendu dans la traversée des villages. Un service de surveillance avait été organisé; il consistait en deux petits postes de, un caporal et quatre hommes chacun. La ligne resta trente-six heures sur place et fut constamment bonne. Les sous-officiers mettant à profit les cours qu'ils avaient suivis, concou-

Digitized by Google

rurent à la transmission des dépêches. On repartit de Verzy le surlendemain 1er août, à cinq heures du matin, et à dix heures et demie on était rendu au camp : toute la ligne avait été relevée.

Si le séjour au camp de Châlons avait pu être prolongé, on eût sans doute répété de semblables et aussi utiles expériences ; mais le départ des troupes et le licenciement de la brigade n'en donnèrent pas le loisir.

XII

CONCLUSION

La télégraphie militaire, malgré ses imperfections et ses défauts, est appelée à rendre d'immenses services, lorsqu'elle aura été bien comprise et lorsqu'elle sera entrée dans les habitudes de l'armée. Son action, qu'on ne l'oublie pas, sauf le cas de stationnement, sera surtout stratégique; elle se fera sentir jusqu'au champ de bataille; là, devenue plus embarrassante qu'utile, elle devra cesser. En bannissant l'élément civil, on s'impose l'obligation de ne confier le télégraphe qu'à une troupe militaire parfaitement exercée. Enfin, la libre disposition de cet outil puissant restera concentrée dans la seule main pour laquelle il est fait : celle des état-majors généraux.

Tout ce qui n'a pas été sanctionné par la guerre, tout ce qui n'a pas reçu le baptême du feu, ne peut être à l'avance déclaré bon, avec certitude. Espérons néanmoins que la paix européenne se prolongera assez longtemps pour permettre à la télégraphie militaire française d'atteindre un degré de perfection et de simplicité qui ne laisse aucun doute sur son excellence.

THÉODORE FIX.

Digitized by Google

MŒURS ET TYPES IRLANDAIS

I

AU LECTEUR. — PADDY. — LA CHEMISE MAGIQUE. — COSTUME ET GÉNÉALOGIE DE PADDY. — UNE SERVANTE COMME ON EN TROUVE PEU.

L'Irlande est encore un pays peu connu en France, et cependant il mériterait de l'être; car même en laissant de côté les agitations politiques qui l'ont de tout temps bouleversé, peu de contrées offrent à l'observation autant de coutumes et de types intéressants par leur naïveté ou leur bizarrerie. Ce sont les plus saillants de ces types et les plus originales de ces coutumes que nous nous proposons de retracer dans une suite de scènes anecdotiques ou descriptives, et comme il est impossible de s'intéresser à un personnage si l'on n'a d'abord fait connaissance avec lui, nous commencerons par présenter au lecteur Paddy, notre héros.

Paddy, c'est le paysan d'Irlande; c'est aussi le type de la nation dans ce qu'elle a de meilleur et de pire; c'est surtout une de ces physionomies étranges, mais sympathiques, qu'on ne peut oublier après les avoir vues, et dont les contrastes tour à tour curieux, imprévus et terribles, étonnent ou effrayent, mais ne laissent jamais indifférent. Nature éminemment impressionnable et mobile, Paddy est avant tout homme d'imagination, et toutes les fougues, toutes les qualités, comme aussi toutes les faiblesses de ce tempérament primesautier, il les possède et les étale avec une franchise dont nulle éducation ne tempère les écarts.

Cœur d'or, en qui semblent innées les formes les plus exquises de la sensibilité et du dévouement, tant elles lui sont naturelles,

Digitized by Google

il se montre, à côté de cela, brutal, emporté et violent jusqu'à la férocité, surtout lorsqu'à l'ivresse de la colère, si prompte à s'éveiller chez lui, il joint celle des liqueurs fortes, sur lesquelles il se rue avec l'avidité d'un sauvage. A la fois rusé et naïf, hâbleur et crédule, il raille, sous son air bonhomme, avec une finesse qui trompe les plus habiles, et soit niaiserie, soit insouciance, il se laisse prendre, un instant après, au piége le plus grossier. Il comprend d'instinct toute idée noble et généreuse, et l'embrasse avec enthousiasme, mais il y mêle obstinément d'absurdes préjugés et d'ineptes superstitions.

D'une activité étourdissante à certaines heures, s'endormant ensuite volontiers dans une paresse dont rien ne peut le faire sortir, il manque, non pas de volonté, car, à l'éparpiller de toutes parts, il en fait une dépense prodigieuse, mais de cet esprit de suite qui la concentre et la rend fructueuse en la dirigeant vers un but unique. Né batailleur, et d'une bravoure qui, mise au pied du mur, exécute les prouesses dont il se vante avec une audace n'ayant d'égale que la verve avec laquelle il les raconte, il unit aux délicatesses et à la courtoisie de l'esprit chevaleresque une âpre ardeur de vengeance qui, pour s'assouvir, ne recule devant rien, pas même devant le crime.

Toujours besogneux, souvent misérable, Paddy a la gaieté des gueux, — non pas cette gaieté convulsive dont l'ironie trempée dans la haine cache mal l'amertume d'une souffrance secrète, — mais cette bonne et franche gaieté, véritable grâce d'état, qui fait explosion en formidables éclats de rire, et qui rit de tout et de rien, mais surtout d'elle-même et de sa misère. Celle de Paddy est proverbiale, et Walter Scott l'a consacrée dans une version rajeunie et peu connue du vieux conte de la Chemise Magique.

Certain sultan dont le nom importe peu se mourait d'une maladie de langueur que ses médecins ne pouvaient guérir. Un jour il s'en alla consulter sa grand'mère, réputée, à tort ou à raison, pour être versée dans les pratiques de la magie. La bonne femme, après un instant de réflexion, lui déclara qu'un seul remède pouvait le guérir, et que ce remède-talisman, c'était la chemise d'un homme heureux.

Le sultan s'en retourna tout joyeux; mais sa joie fut courte, car il reconnut bientôt que cette chemise magique n'était pas précisément facile à découvrir. Après l'avoir inutilement cherchée dans ses propres Etats, le sultan part, et le voilà qui voyage de royaume en royaume, cherchant toujours et ne trouvant pas. Finalement il arrive en Europe, — c'était en 1817, — et il s'a-

Digitized by Google

dresse d'abord à l'Allemand Meinher, qui lui confesse ingénûment que ses rêveries métaphysiques ne lui ont pas procuré le bonheur. N'ayant pas eu plus de succès auprès du Français M. Babouin, qu'il trouve en train de bouder la Restauration, il passe chez l'Anglais John Bull. Mais John Bull, qui souffre du spleen, est de fort mauvaise humeur et le renvoie en grognant à l'Irlandais Paddy. Il y court, et Paddy, dont la rate toujours épanouie brave le spleen, l'accueille avec une gambade et se déclare la plus heureuse créature que la terre ait jamais portée.

Le sultan avait enfin trouvé l'homme qu'il cherchait.

L'homme, oui, mais non le talisman; car Paddy, hélas! n'avait pas de chemise! Et, faute de ce vêtement indispensable, le sultan ne guérit pas.

Il n'est que trop vrai, Paddy n'a pas toujours une chemise. Il ne faudrait pas, cependant, le croire réduit à la nudité de l'état de nature : il possède un costume, et même un costume fort pittoresque. Ce n'est ni le vêtement de bure de nos paysans, ni leur sarrau de toile. Ce n'est pas non plus la peau de chèvre du Breton. C'est quelque chose de mieux et de pire : un assemblage hétérogène de vieux habits, d'origine souvent fort aristocratique, mais ayant passé par les mains d'un grand nombre de maîtres avant d'arriver à Paddy, et achevant sur son corps une existence qui, bien que déjà fort compromise, s'y prolonge jusqu'à des limites invraisemblables. Toutefois ce goût bizarre dans le choix du chapeau, de l'habit et du pantalon, ne s'étend pas jusqu'à la chaussure, et lorsqu'il ne traîne pas ses *brogues*, sortes de sabots à peine dégrossis, Paddy va volontiers pieds nus.

Son aspect n'en est pas moins original, et lorsqu'on rencontre les paysans irlandais réunis en foule ou disséminés par groupes, la vue de ces costumes déguenillés et rapiécés, où les habits neufs semblent faire tache, dont pas un ne ressemble aux autres et qui offrent en raccourci le tableau bouffon des variations les plus excentriques de la mode, cette vue est assurément l'un des plus étonnants spectacles qui frappent le regard dans cette Irlande pourtant féconde en surprises. On se rappelle involontairement cette caricature où une bande de Paddies, désireux de renouveler leur garde-robe, s'en vont déshabiller ces bonshommes de paille que l'on place dans les champs nouvellement ensemencés pour effrayer les oiseaux pillards. Le rapprochement est d'autant plus légitime que c'est l'Angleterre, dont l'esprit pratique ne dédaigne aucun débouché, qui fournit à l'Irlandais les moyens de satisfaire à ce luxe d'un goût douteux.

Il existe entre les deux îles sœurs, — ainsi nommées sans doute

Digitized by Google

par antiphrase, car si elles sont sœurs, c'est à la façon des frères ennemis, — il existe entre elles un commerce réglé de vieux habits, et la valeur de ces loques envoyées d'Angleterre ne s'élèverait pas annuellement, au dire de la statistique, à moins de six millions. La somme est assez belle, et pourtant l'Irlandais, malgré sa bonne volonté, laisse disponible, paraît-il, un excédant assez considérable, puisqu'un Anglais trop ingénieux imagina, il y a une vingtaine d'années, de fabriquer avec un mélange de chiffons, de filasse et d'étoupes, grossièrement amalgamés par la pression d'une machine, une étoffe qui n'était pas beaucoup plus solide que le papier. Mais la spéculation ne réussit pas, malgré le bas prix de ses produits, et Paddy, fidèle aux vieux habits, persista dans son goût bizarre, dont la cause est assez difficile à démêler.

Est-ce chez lui amour du pittoresque? Est-ce vanité, et se laisse-t-il séduire par l'espoir que de loin, sinon de près, il aura l'air et la tournure d'un gentleman? C'est probablement l'un et l'autre, mais surtout vanité; car Paddy, bien que simple paysan, prétend posséder des ancêtres dont maint gentilhomme serait fier, et il n'a pas tout à fait tort. Un mot d'explication historique est ici nécessaire.

L'Irlande, peuplée, à l'époque de l'invasion romaine, comme la Gaule et la Grande-Bretagne, par les Celtes, fut conquise ensuite à plusieurs reprises par les maîtres de l'Angleterre, notamment par les Normands de Guillaume le Bâtard et par Cromwell. Les conquérants, toutefois, rencontrèrent d'héroïques et d'obstinées résistances. L'Irlande est, avec notre Bretagne, de tous les pays celtiques, celui qui se montra le plus hostile à l'invasion et le plus réfractaire à toute fusion avec l'étranger.

Comme le Breton, l'Irlandais a conservé jusqu'à ces derniers temps, avec les traits principaux du caractère celte, son langage primitif, un attachement invincible à ses coutumes et une inébranlable persistance dans sa foi. Il existe même dans l'esprit, dans les mœurs et dans la destinée de ces deux peuples d'origine commune, des ressemblances frappantes, et nous aurons, chemin faisant, occasion d'en signaler quelques-unes.

Malgré sa résistance, l'Irlande n'en fut pas moins obligée de plier sous le nombre, et chaque invasion fut suivie d'une de ces confiscations en masse considérées jadis comme la récompense légitime de la victoire, et dont le résultat était de substituer à l'aristocratie nationale une noblesse d'origine étrangère. Mais l'Irlandais dépossédé ne quitta pas sa terre. Il s'y attacha avec désespoir, réussissant ici à en dérober quelques lambeaux à l'a-

Digitized by Google

vidité du vainqueur, réclamant ailleurs, comme une compensation, le droit de cultiver pour le nouveau maître le sol qu'on lui enlevait. Le plus souvent, ce droit, il l'obtint, et, grâce à cette concession, le souvenir des splendeurs passées s'est transmis de génération en génération dans la race déchue, et, avec ce souvenir, des prédictions précieusement conservées et annonçant, en termes plus ou moins clairs, que les anciens jours reviendront pour les anciennes familles. Aujourd'hui encore, il n'est pas rare, surtout dans les districts les plus reculés, de rencontrer des paysans rappelant que la terre qu'ils cultivent de leurs mains fut jadis la propriété de leurs ancêtres. Aussi, quand il n'a pas dans les veines du sang des anciens rois celtes, Paddy descend-il tout au moins de ces nobles dépossédés, et, bien que son arbre généalogique ne soit pas sans lacune ni surtout sans taches de mésalliance, l'origine qu'il revendique n'en est pas moins souvent incontestable. Du reste, que ses prétentions soient ou non fondées, il les émet avec une assurance imperturbable, et elles lui inspirent parfois des exigences aussi comiques que celles de cette cuisinière dont parle l'évêque Berkeley et qui refusait d'enlever les cendres ou d'exécuter toute besogne trop grossière, *parce qu'elle descendait des anciens rois d'Irlande.*

Maintenant que nous sommes édifiés sur l'origine de Paddy, nous achèverons de faire sa connaissance en entrant chez lui.

II

LA CABANE DE PADDY. — LA PLUIE EN IRLANDE. — PADDY DANS L'EMBARRAS. — LES PLUS BEAUX PAYSANS DU MONDE. — LE CULTE DES SOUVENIRS.

La maison, ou plutôt la cabane de Paddy, est quelque chose de si étrange, qu'à moins de l'avoir vue, il est difficile de s'en faire une idée. Non que les dédales de la distribution intérieure ou le grand nombre des dépendances en rendent la description embarrassante. Rien, au contraire, n'est plus primitif; mais rien aussi n'est plus misérable ni d'un aspect plus repoussant. Qu'on se figure quatre murs en pierres sèches ou mal reliées entre elles par un ciment grossier, par-dessus un toit de chaume bientôt recouvert d'un tapis de mousse aux reflets veloutés et moirés, et deux trous dans les murs donnant issue, l'un aux habitants, l'autre à la fumée, rarement une fenêtre, — et l'on aura une

Digitized by Google

image à peu près exacte de la demeure habituelle du paysan irlandais. Il y ajoute quelquefois une loge adossée à l'un des murs, pour servir de retraite à son cochon. Mais c'est un luxe qu'il se refuse souvent, trouvant plus simple de partager sa cabane avec l'animal immonde qui constitue sa richesse et le plus clair de son revenu. Car généralement le petit fermier n'a pas de bétail, ou, s'il en possède, c'est une vache maigre, quelques moutons étiques parqués dans une misérable hutte ou dans un coin de sa propre demeure.

Si l'on surmonte la répugnance qu'inspire le bourbier formé devant la porte par les eaux ménagères et les égouts de toute sorte, et que le franchissant après en avoir chassé le cochon qui s'y vautre comme dans son élément, on pénètre dans l'intérieur, on y retrouve la même saleté, la même misère et, il faut bien le dire, la même incurie. Etroite et basse, la cabane forme une seule pièce dont le sol, en terre battue, bientôt émietté par le piétinement des volailles qui, de même que le cochon, y ont accès à toute heure du jour, n'est pas beaucoup plus solide que celui du chemin. A peine y a-t-on posé le pied, qu'on aperçoit çà et là des traces de la visite de ces hôtes incommodes et, si le cochon y possède son logis, une infecte litière de joncs séparés du reste de la pièce par une cloison trop incomplète pour en intercepter la vue et l'odeur.

Un lit dont la couverture en haillons ne cache pas toujours des draps, car, en plus d'un endroit, le paysan a pour couche unique deux litières de bruyère sèche entre lesquelles il se glisse et se tapit; — sous le lit, à côté d'un coffre où des loques gisent pêle-mêle, la corbeille en paille renfermant les pommes de terre qui sont, avec la farine d'avoine et quelques légumes, son unique nourriture, — une table, deux ou trois chaises, et parfois une armoire, constituent tout l'ameublement. Ajoutez-y un peu de vaisselle, des écuelles de bois et, sur un misérable feu de tourbe, un grand chaudron où cuit la pitance du jour, et vous aurez un tableau complet de la tanière où Paddy vit entassé avec sa famille toujours nombreuse; car il n'est rien moins que Malthusien, et ce ne sont pas les berceaux ni les lits d'enfant qui font défaut dans sa cabane.

C'est là que, dans une atmosphère de fumée qui l'étoufferait si la porte, toujours ouverte, ne venait en aide à la cheminée, il passe tout le temps qu'il ne donne pas à la culture de sa terre, l'Irlande n'ayant pas toujours ce ciel bleu et ce climat favorisé des pays chauds, qui rend l'homme indifférent à sa maison en l'habituant à une vie tout extérieure. C'est, au contraire, le

Digitized by Google

pays par excellence de la brume et du brouillard, et la pluie y tient l'habitant presque toujours enfermé. On connaît la réponse d'un aubergiste à un voyageur qui, arrivé depuis quinze jours, n'avait pu mettre le pied dehors tant la pluie tombait avec constance.

— Est-ce qu'il pleut toujours dans votre pays? demandait le voyageur inquiet.

— Oh! non, monsieur, répondit l'aubergiste; il y neige quelquefois.

C'est, à peu de chose près, l'exacte vérité.

Ainsi confiné dans son misérable logis, Paddy se trouve pendant de longues heures privé de la pure et vivifiante atmosphère qui, partout ailleurs, est la compensation des rudes fatigues de la vie en plein air du paysan. Trop heureux quand les alentours de sa cabane ne se trouvent pas, par sa propre faute, empestés d'émanations délétères, ce qui ne manque jamais d'arriver quand plusieurs maisons sont groupées en village, la réunion de leurs égoûts formant des cloaques qu'il se garde bien d'assainir. Or, les villages sont nombreux en Irlande. La nature expansive de Paddy répugne à l'isolement, et, autant que possible, il rapproche sa ferme de celle de ses voisins. Il est, en cela, pleinement d'accord avec sa femme

Un paysan qui habitait une hutte infecte dans un village était pressé par son propriétaire d'aller s'installer dans une maison neuve et commode, mais isolée, que ce dernier lui avait fait bâtir au milieu de ses terres. Le paysan était convenu, non sans difficulté, que le changement était tout à fait à son avantage. Cependant il hésitait.

— Ce sera bien de la dépense, disait-il, et puis ma femme va me demander une servante.

— Est-ce qu'elle est trop malade ou trop faible pour faire son ouvrage? répliqua le propriétaire étonné.

— Oh! ce n'est pas pour l'aider!

— Pourquoi donc?

— Pour causer avec elle.

Cette hésitation peint Paddy, toujours disposé à sacrifier le nécessaire au superflu, l'utile à l'agréable. Il est, d'ailleurs, tellement habitué à sa misère qu'il s'en inquiète peu tant qu'elle ne porte pas sur des besoins de première nécessité, et qu'il n'éprouve même pas le désir d'en sortir. Elle est pour sa paresse une excuse commode et toujours prête, et quand on lui fait observer qu'il pourrait au moins bâtir une loge pour son pourceau et balayer le devant de sa porte :

Digitized by Google

— Nous sommes si pauvres! répond-il en haussant les épaules d'un air insouciant.

Toutefois, il est incontestable que, depuis une trentaine d'années, il s'est produit dans les idées de Paddy et dans sa situation matérielle de notables améliorations, dues tant à l'initiative des propriétaires qu'à la diffusion croissante des lumières. La transformation qui achève de s'accomplir dans l'état du paysan breton s'opère dans le sien. Mais elle est beaucoup moins avancée, et si, dans certains comtés, de propres et d'élégants cottages ont pris presque partout la place des anciennes cabanes, dans beaucoup d'autres, ils sont encore bien clair-semés.

De tout temps, du reste, il fut nécessaire, pour être juste, d'établir sous ce rapport des distinctions entre les diverses provinces de l'Irlande. La plus septentrionale, l'Ulster, où Cromwell établit d'assez nombreuses colonies protestantes, a conservé depuis lors des habitudes d'industrie et des éléments de prospérité auxquels nulle autre n'a pu atteindre, tandis que le Connaught, où les catholiques, alors proscrits, furent rejetés en masse, ne s'est pas encore relevé de la malédiction passée en proverbe que le farouche conquérant lança, dit-on, au vaincu :

— Va en enfer ou en Connaught!

Mais, chose remarquable! ces différences, d'ailleurs moins accentuées maintenant, bien que souvent fatales à l'individu, n'ont pas sensiblement influé sur le développement de la race. Dans la plus pauvre, comme dans la plus riche province, ce n'est pas une population épuisée par sa lutte séculaire contre la faim et la misère, rachitique et souffreteuse, que l'on rencontre, mais une population florissante de santé, dont la beauté le dispute à la vigueur. Les hommes cachent souvent sous leurs haillons des formes admirables, qui font l'étonnement de l'artiste. Les femmes, grandes et bien faites, allient à la grâce des proportions une beauté de traits bientôt flétrie, il est vrai, par les rudes travaux des champs. Les enfants, les enfants surtout, car ils n'ont pas encore eu le temps de souffrir, — sont ravissants de fraîcheur et d'expression, et nulle part on n'en rencontre de plus jolis, avec des physionomies plus fines et plus intelligentes. Aussi, quand on a parcouru l'Irlande, ne s'étonne-t-on plus de ce mot dit un jour par O'Connell, le fameux agitateur, aux habitants des campagnes :

— Vous êtes les plus beaux paysans du monde!

Jamais flatterie ne s'éloigna moins de la vérité, tant le sang des vieux Celtes qui coule dans leurs veines est encore demeuré vivace!

Digitized by Google

Un des traits caractéristiques de l'Irlandais, et qui explique en partie la lenteur de ses progrès matériels, c'est son amour pour le toit où il est né, son attachement à toutes ses coutumes bonnes ou mauvaises. Comme le paysan breton, il répugne à toute innovation, non parce qu'il ne la comprend pas, — ceux qui l'ont prétendu l'ont certainement mal jugé, — mais parce que cette innovation, si avantageuse qu'elle puisse être, brise un de ces liens matériels ou invisibles qui rattachent les générations les unes aux aux autres, parce qu'elle détruit une de ces habitudes d'enfance qui réveillent toujours dans le cœur de tendres et pieux souvenirs. On le croira difficilement peut-être; mais il voit presque toujours avec peine un propriétaire substituer un propre et joli cottage à sa cabane enfumée. Ce sentiment de regret, un paysan l'exprimait un jour avec une naïveté touchante, en rentrant dans sa demeure ainsi transformée par la générosité d'une grande dame.

— Tout cela est fort beau, dit-il d'un ton moitié reconnaissant, moitié fâché; mais la bonne dame ne sait pas combien un pauvre homme comme moi a d'attachemeut pour tout ce qui lui rappelle le temps où il jouait au lieu de travailler. Ces seigneurs ne nous comprennent pas!

Ce culte des souvenirs, ce vif amour de la famille, source la plus pure et la plus profonde de celui de la patrie, se traduit par mille coutumes que l'on peut trouver bizarres aujourd'hui, mais qui toutes ont, dans leur symbolisme, un sens souvent gracieux et touchant, et il est un des meilleurs et des plus nobles côtés du caractère de Paddy. Aussi nous arrêterons-nous un instant à l'étudier.

III

L'ÉMIGRANT. — LA PROMESSE DE MARIAGE. — LA PRIÈRE A LA MORTE. — UN GÉNÉREUX VOLEUR. — LA DERNIÈRE JOIE DU CONDAMNÉ.

On a souvent prétendu qu'une des plus tristes et des plus douloureuses conséquences de la misère était de relâcher ou de briser les liens de la famille. Cela peut être vrai dans les villes, mais dans les campagnes il est loin d'en être toujours ainsi. Plus solidement assise sur le sol, enchaînée d'ailleurs à la terre par mille secrètes attaches, et surtout par la peine qu'elle se donne pour la cultiver, la famille y prend pour ainsi dire racine; et alors même

Digitized by Google

que le malheur l'en arrache, ce champ tant regretté devient comme un point de ralliement pour ses membres dispersés. Nulle part cet amour *irraisonné*, mais si naturel du paysan pour sa terre, n'est plus vif qu'en Irlande.

Parmi les milliers d'émigrants qui chaque année s'en vont, chassés par la misère, demander à un sol plus fertile ou moins encombré la paix qui leur manque, il n'en est pas un peut-être qui, du pont du vaisseau qui l'emporte, ne suive d'un regard attendri, au plus profond du brouillard où elle va disparaître, sa verte Erin, cette émeraude enchassée dans un anneau de la mer que les poëtes dont il aime la voix ont appelée :

La première perle de la terre et la première perle de la mer.

Pas un dans l'œil duquel l'espoir du retour ne brille à travers un voile de larmes. Et plus tard, dans les déserts de l'Australie et dans les plaines de l'Amérique, que la misère l'y poursuive ou que la fortune lui sourie, ce souvenir de la patrie absente ne l'abandonne point. C'est le désir de revoir le coin de terre où il est né qui lui donne le courage dont il a besoin pour sa tâche de chaque jour. Comment pourrait-il en être autrement? Ce coin de terre, pour lui, c'est la famille, et la famille, en Irlande, a si solidement noué tous ses liens, elle les consacre par tant de cérémonies qui frappent l'imagination ou saisissent le cœur, qu'on ne s'en détache point sans lui laisser la meilleure part de son être.

Tous ses actes, ceux-là même qu'ailleurs on traite souvent avec légèreté sont empreints d'une grande gravité et d'une solennité qui les rend indissolubles. Une promesse de mariage est une promesse sacrée, et celui qui la brise sans motif valable s'expose à la réprobation universelle, au mépris de tous. Que cette promesse soit donnée du consentement de la famille, sous le regard des parents assemblés, ou que les deux amants l'échangent dans un de ces entretiens secrets où s'échappe l'aveu longtemps retenu d'un amour partagé, elle n'en demeure pas moins obligatoire. Pris d'un commun accord, l'engagement ne peut être rompu que du consentement des deux parties, et c'est à l'endroit même où elles l'ont contracté qu'elles doivent se rendre, avec la promesse de l'amour disparu, l'anneau qui en était le gage et le témoin visible. La mort elle-même ne le brise pas.

Un matin un voyageur entrait dans une cabane qu'il allait visiter. Il allait porter quelques secours à une pauvre famille qui priait et pleurait auprès du cadavre d'une jeune fille morte de la veille. Tout à coup un jeune homme paraît sur le seuil, pâle et

Digitized by Google

défait. Il hésite un instant, puis s'avançant vers le lit et prenant la main de la morte :

— Suzanne, dit-il, en fixant sur ce visage à jamais immobile un regard humide et attendri, puisque Dieu n'a pas permis que vous soyez à moi, je vous rends toutes les promesses de mariage que vous m'avez faites. Puissiez-vous, dans le ciel où vous êtes maintenant, me délier aussi des miennes. Je vous en prie, Suzanne, et de cette prière, ajouta-t-il en se tournant vers les parents assemblés, qui firent un signe d'assentiment silencieux, je prends Dieu et vous tous à témoin. Puis, comprimant à grand peine les sanglots qui l'étouffaient, il s'éloigna d'un pas chancelant. Sans cette solennelle et douloureuse démarche, la morte eût emporté et retenu sa promesse dans la tombe.

Ainsi préparé, célébré d'ailleurs comme l'acte le plus important de la vie, le mariage est un contrat respecté non-seulement des deux parties, mais de tous; et l'homme devenu chef d'une famille acquiert une importance nouvelle. Sa vie, doublée et accrue de celles de tous les êtres dont il est le protecteur naturel, semble devenue plus précieuse. Devant l'homme assis à son foyer et entouré des siens, chacun se découvre avec respect. En face du père qui porte son enfant dans ses bras, la main d'un ennemi, levée pour frapper, s'arrête et retombe sans force. Le brigand lui-même sent s'éveiller en lui de lointains souvenirs d'enfance, oublie ses pensées de meurtre ou de rapine.

Un de ces voleurs légendaires auxquels l'imagination du peuple conserve longtemps un souvenir sympathique, parce qu'à de nombreux méfaits ils ont joint quelques actes de justice qui leur donnent un faux air de redresseurs de torts, un certain Crotty, dont le nom est encore souvent répété dans les montagnes de Commeragh, s'était attiré, par je ne sais quelles violences, la haine d'un fermier nommé Hearn. Aussi déterminé que vindicatif, doué de plus d'une force herculéenne, Hearn s'était juré qu'il livrerait à la justice le brigand mort ou vif; et c'était entre ces deux hommes une lutte acharnée et de tous les instants, une lutte de sauvages.

En Irlande, comme partout, deux ivresses sont nécessaires et fatales au voleur : celle de l'amour et celle du vin. La femme du brigand était fidèle et dévouée, mais l'eau de mort, le whisky, n'a pas d'amis, et Crotty, enivré un soir par un de ses lieutenants qui l'avait vendu, se réveilla le lendemain garrotté des pieds à la tête et prisonnier de Hearn.

— Je te tiens enfin en mon pouvoir, lui cria le fermier, à son réveil.

Digitized by Google

— Oui, cela devait arriver tôt ou tard, dit le brigand, répondant par un regard de mépris au regard de triomphe de son ennemi. Je le savais.

— Comment alors ne m'as-tu pas tué dix fois pour une, moi qui n'ai jamais fait un pas pour te fuir ou t'éviter? répliqua le fermier, qui disait vrai.

— Deux fois je t'ai tenu immobile et sans défiance au bout de mon fusil.

— Et tu n'as pas tiré?

— Non, la première fois c'était l'année dernière, pendant la nuit de Noël, je passais devant ta maison. L'idée me vint de regarder par la fente d'un volet. Tu étais à table au milieu des tiens, et la bûche flambait joyeusement dans le foyer, vous aviez tous un air si heureux que je n'eus pas le courage d'ensanglanter cette joie et de la changer en deuil. Je rabattis mon fusil déjà levé et je m'en allai... La seconde fois, il y a un mois à peine, tu pêchais dans le lac; j'étais là, derrière un buisson, à vingt pas de toi; mais ton fils était assis à ton côté; si je t'avais tué, il eût fallu que je tuasse aussi ce témoin, et je ne voulais pas avoir sur la conscience la mort d'un enfant assassiné sur le corps de son père.

— Et si c'était à recommencer!

— Si c'était à recommencer, je ferais de même, répliqua fièrement Crotty.

Ce brigand, d'ailleurs, était féroce. Un soir, s'arrêtant devant la fenêtre d'un paysan, et le voyant porter une pomme de terre à sa bouche, il paria d'enlever la pomme d'un coup de fusil, et, le pari ayant été tenu, il le gagna, mais en fracassant la mâchoire du pauvre diable. Cependant, bien qu'il se fît un jeu de verser le sang, il avait conservé intact ce respect de la famille, qui avait été une des religions de son enfance.

Il faillit devoir, sinon la vie, du moins un long répit, à l'une de ces vieilles coutumes respectées en Angleterre presque à l'égal des lois. Tout condamné à mort dont la femme était enceinte pouvait demander la grâce de voir son enfant avant de mourir, et souvent il obtenait le sursis nécessaire. A tort ou à raison, la femme de Crotty l'implora pour son mari. Mais le voleur était déjà célèbre par plusieurs évasions exécutées avec une rare audace. On craignit de nouvelles tentatives, la demande fut rejetée, et Crotty exécuté.

Le lendemain la veuve alla dire un dernier adieu à la tête du condamné, exposée sur la grille de la prison de Waterford. Puis, ayant appris qu'on la cherchait pour l'arrêter, elle s'enfuit dans

Digitized by Google

la montagne et se jeta du haut d'un rocher dans un lac pour ne pas tomber entre les mains des meurtriers de son mari.

Le dévoûment dont la femme de ce voleur fit preuve, les femmes d'Irlande l'ont souvent montré pour leurs maris et leurs enfants, pour leurs enfants surtout, qu'elles aiment d'un amour dont les tendresses et l'abnégation ne reculent devant aucun sacrifice. Souvent aussi, dans les temps de trouble, elles ont été entre le vaincu désolé et le conquérant impitoyable un intermédiaire inespéré, dont la voix suppliante, mais écoutée, a prévenu bien des désastres et apaisé bien des colères.

Plus d'une fille d'Irlande, par sa beauté, son esprit ou ses larmes, a sauvé les siens d'une ruine complète; comme cette héroïque enfant qui, seule, sans autre protection que son innocence ou sa faiblesse, vint intrépidemment demander au farouche Cromwell la grâce de son père, et l'obtint; comme aussi la fille de ce gentilhomme, qui voulut recevoir elle-même un brutal soldat venu pour s'emparer de son héritage, et le réduisit, au bout de quelques jours, à demander humblement à celui qu'il venait déposséder de demeurer dans son château et de l'accepter pour gendre.

Du reste, là où la famille est respectée, on peut être sûr que la femme possède un grand empire et a su se faire la part large au foyer commun. Cette influence, elle l'a, en effet, conquise en Irlande dans la plus pauvre cabane aussi bien que dans le château seigneurial; et le bien-être et la joie qu'elle sait répandre autour d'elle en échange de la considération qu'on lui accorde ne sont pas un des moindres attraits qui rendent si chère au paysan irlandais la cabane où il est né.

Mais ce n'est pas seulement pendant sa vie que chaque membre de la famille est entouré de l'affection des siens. Cette affection lui fait escorte au tombeau et l'accompagne de ses soins pieux jusque dans la mort.

IV

UN ENTERREMENT IRLANDAIS. — LE CERCUEIL. — L'ARBRE DU PATRIARCHE. — LA LANGUE DES SASSENACH. — UN FERMIER GALANT. — UN MORT A L'HEURE.

L'Irlandais est profondément catholique. Il l'est par la foi, par l'imagination, par le cœur; il l'est surtout par le souvenir des persécutions souffertes. Aussi ne peut-on s'étonner du culte

Digitized by Google

respectueux et poétique dont il entoure ses morts. Et nous ne parlons pas seulement de ces fréquentes visites aux cimetières, de ces longues prières sur les tombes parées comme des autels, qui sont communes à toutes les religions chrétiennes; mais de ces mille pratiques pieuses qui entretiennent, toujours vivante dans le cœur, et comme visible, l'image des êtres disparus, de ce commerce intime et de tous les instants avec les âmes envolées, qui est un des traits distinctifs du catholicisme. Pour l'Irlandais, la mort est une visiteuse redoutable, mais attendue et reçue avec résignation. Il pleure quand elle arrive, mais il ne se lamente ni ne récrimine. « Dieu l'a voulu, que sa volonté soit faite! » dit-il en baissant la tête, et il ne songe plus qu'à la rendre supportable à celui qu'elle frappe. Il veut que cet être cher qui va le quitter et qui a beaucoup souffert dans la vie, repose au moins doucement dans la mort. Et lui, insoucieux de sa demeure de tous les jours, il s'occupe avec angoisse de celle de ce mourant. Il lui faut un drap pour l'ensevelir, un cercueil, — un cercueil surtout, et c'est une grosse affaire! Le bois est rare en Irlande, il est cher, et la maladie a depuis longtemps emporté le peu d'argent qui se trouvait à la maison. Il l'aura cependant; depuis des années, il a prélevé sur sa maigre récolte quelques gerbes d'avoine, et, en retour de cette dîme régulièrement payée, le menuisier doit lui fournir les quatre planches de sapin où le pauvre dort son dernier sommeil.

Mais le menuisier n'habite pas toujours au village; il demeure à la ville, et la ville est loin. N'importe! il part, et ni la nuit, ni le vent et la pluie qui se déchaînent, ni les chemins effondrés ne l'arrêtent; et c'est un spectacle à la fois navrant et touchant que de rencontrer le lendemain ce père, cette mère qui s'en reviennent de la ville et chevauchent tristement avec le cercueil de leur enfant posé en travers sur le cou du cheval et placé là, devant leurs yeux, comme une preuve visible et palpable de leur malheur. Pourtant ils n'en détournent pas le regard. Ils n'ont pas cette lâche douleur qui abandonne à des mains mercenaires les soins pieux que la mort réclame. Ce sont eux qui l'ensevelissent : ce sont eux qui le veillent à genoux, eux encore qui l'accompagnent à l'église, au cimetière, le disputant du regard à la tombe, et ne s'en allant que lorsqu'ils ont vu tomber la dernière pelletée de terre. Ces douloureuses stations, ce sont autant de souvenirs qu'ils recueillent, autant de consolations pour l'avenir qu'ils emportent et qu'ils auraient perdues, s'ils n'avaient eu le courage d'affronter la mort et de la regarder en face.

Ils ont eu d'ailleurs sur ce chemin mouillé de leurs larmes une

Digitized by Google

escorte nombreuse, tout un cortége de parents et d'amis qui prennent une part passagère, peut-être, mais sincère, à leur douleur. Ils ont eu aussi, pour peu qu'il leur restât d'argent, ces pleureuses dont les voix lamentables retentissent par intervalles comme aux funérailles antiques, et semblent le cri modulé de cette foule en pleurs.

Et ce n'est pas seulement parmi les paysans que la mort est entourée de cet appareil et que l'on retrouve cette préoccupation du dernier instant. Elle est dans le caractère de tout Irlandais, quel que soit son rang dans la société, et O'Connell, le grand agitateur, nous en a conservé un exemple curieux et touchant.

Il avait un oncle, vieillard énergique, qui avait été l'artisan de sa propre fortune et avait acheté sur ses vieux jours la terre de Derrinane-Abbey, où il vécut noblement jusqu'à sa quatre-vingt-dix-septième année, soignant son domaine avec cet amour du propriétaire qui travaille non-seulement pour lui, mais pour les héritiers qui doivent continuer son œuvre. Il aimait, dans les derniers temps de sa vie, à s'asseoir sous l'ombre d'un énorme frêne, et il y restait de longues heures, écoutant le bruit mélancolique de la mer, dont les vagues se brisaient non loin de là sur des falaises rocheuses.

« Un jour que j'étais assis près de lui, sous cet arbre, racontait O'Connell, le vieillard, sortant de sa rêverie, me dit tout à coup :

« — Daniel, j'ai une grâce à vous demander.

« — A moi ? fis-je étonné.

« — Oui.

« — Et quelle est-elle ?

« — Je vous le dirai tout à l'heure. Mesurez-moi d'abord le tronc de ce frêne.

« Le vieillard était aveugle, ce qui explique sa demande, et j'accédai aussitôt à son désir.

« Lorsque je lui eus donné la mesure exacte de l'arbre :

« — Je pensais bien qu'il devait avoir atteint ce volume, dit-il avec une sorte de joie... La grâce que j'ai à vous demander, Daniel, reprit-il après un silence, c'est de faire abattre ce frêne.

« — Y songez-vous ! m'écriai-je. Quoi ! cet arbre que vous sembliez affectionner tout particulièrement, vous voulez le faire abattre ?

« — Oui.

« — Si c'est vraiment votre volonté, il sera fait ainsi que vous

Digitized by Google

le désirez. Mais vous n'aviez pas besoin de m'en demander la permission.

« — Pardonnez-moi. Ce domaine sera bientôt à vous, et je n'y veux plus rien faire sans vous consulter... Pour en revenir à cet arbre, je désire qu'on le débite en planches et que ces planches servent à faire mon cercueil. Je me suis toujours imaginé qu'il atteindrait un jour le volume nécessaire pour cet usage, et je vois que le moment est venu. Envoyez chercher le charpentier.

« J'obéis, et quand cet homme fut arrivé :

« — Il faut abattre ce frêne, charpentier, dit le vieillard, et faire en sorte de m'y trouver quatre planches d'un pouce et demi d'épaisseur. Ce sera facile, et j'espère que la longueur sera suffisante. C'est pour mon cercueil. Voyons! quelle sera la longueur nécessaire?

« Le charpentier toisa du regard la taille élevée de mon oncle.

« — Sept pieds, je pense, répondit-il.

« — Sept pieds! fit le vieillard. Mais je n'ai jamais eu que six pieds trois pouces, et l'âge a courbé ma taille. Il est vrai que la mort l'étirera. Cependant, six pieds cinq pouces doivent suffire. Contentez-vous de cette longueur.

« Et après avoir congédié le charpentier, il se mit, du ton le *plus* naturel, à parler d'autre chose. Mais ses ordres furent exécutés. Je fis abattre le frêne et construire le cercueil, et quelque temps après nous y couchâmes le patriarche, qui repose sous une des ailes de la vieille abbaye avec trois générations d'O'Connell. »

Au milieu de toutes ces consolations dont le paysan d'Irlande entoure l'agonie du mourant, celles de la religion ne sont pas oubliées, et le prêtre, son visiteur assidu, vient toujours l'assister à ce moment suprême. Heureux, lorsqu'ils en trouvent un qui entende la vieille langue des Celtes, la seule que le quart d'entre eux comprenne, celle que tous ils parlent de préférence, et dans laquelle ils aiment à accomplir les actes les plus solennels de leur vie, parce qu'elle est un souvenir et comme une protestation de leur nationalité effacée. Les vieillards attachent surtout à cela une grande importance.

Un prêtre ayant depuis longtemps oublié le peu d'irlandais qu'il avait appris au séminaire, est un jour appelé près d'une vieille femme qui se mourait. Elle commence sa confession en irlandais.

— Parlez anglais, ma bonne femme, lui dit le prêtre, je ne vous comprends pas.

Digitized by Google

Mais elle, rassemblant le peu de forces qui lui restent et se soulevant à demi :

— Croyez-vous donc, s'écria-t-elle, que je veuille prononcer ma dernière prière à Dieu dans la langue des Sassenach (des Anglo-Saxons) !

Et comme elle s'y refusait obstinément, on fut obligé d'aller chercher un autre prêtre.

Cet attachement de l'Irlandais au passé et à tout ce qui le rappelle, a pour résultat une pureté de mœurs comparativement très-grande. Ce n'est pas que la vertu de Paddy soit sans tache. Il est homme, et à ce titre, fort sujet à faillir. Mais, jusque dans ses faiblesses, il respecte certaines choses dont ailleurs on se rit volontiers. Ainsi l'adultère ne se rencontre qu'exceptionnellement dans les campagnes, où il couvre toujours de honte et de mépris les deux coupables, tandis qu'il n'est pas rare d'y voir des jeunes filles séduites. Le nombre en serait encore plus grand, si la bonne foi qui préside aux engagements sérieux et la précocité des mariages n'atténuaient le danger de relations auxquelles les mœurs n'apportent aucun obstacle. Nous disons le danger, car Paddy, avec sa nature primesautière et sa vive imagination, s'éprend facilement. Mais il oublie de même, bien que, sous l'impression du moment, il se répande en promesses et en protestations, qui se font d'autant mieux écouter qu'elles sont alors de bonne foi. Cependant, si son amour a l'éclat sans durée d'un feu de paille, il ne manque ni de grâce ni de poésie. C'est un fermier irlandais qui, voyant passer cette duchesse de Devonshire, célèbre autant par sa beauté que par l'amitié de Fox, s'écria, dans un transport d'admiration :

— Ah ! si j'étais le Dieu tout-puissant, je sais bien, milady, qui serait la reine du ciel !

L'hyperbole n'était ni sans esprit, ni sans finesse, et certes le pauvre homme méritait mieux un baiser de ces douces lèvres que le boucher de Londres, qui ne voulut donner qu'à ce prix son vote à Fox dans une élection vivement disputée.

Comme le Breton, l'Irlandais est simplement et grandement hospitalier ; mais il n'a pas sa méfiance jalouse pour tout ce qui regarde les coutumes nationales, et il admet sans difficulté l'étranger à ses fêtes, sauf à prendre la curiosité de l'intrus au piége de quelque mystification. Il excelle même à ce jeu, l'ironie étant une des armes de l'esprit qu'il manie le mieux, et le trait suivant n'est pas un des moins curieux qu'on lui prête.

Un Anglais était venu tout exprès dans un village pour assister à l'une de ces veillées qui jadis précédaient les funérailles.

Digitized by Google

Mais le malade dont on lui avait trop hâtivement annoncé la mort, s'étant avisé de guérir, l'embarras était grand. L'Anglais était riche, généreux; il avait promis de bien payer, et c'était vraiment dommage de perdre une si bonne aubaine. D'un autre côté, tout le monde se portait à merveille; personne n'avait envie de mourir pour donner à cet inconnu le spectacle de son enterrement. Un mauvais plaisant se dévoue. Il consent à contrefaire le mort à raison d'un shilling l'heure. Aussitôt les apprêts d'un enterrement magnifique sont commandés, et voilà mon Anglais qu'on mène et qu'on ramène dans la maison mortuaire pour lui montrer d'abord l'ensevelissement du corps, puis l'arrivée des pleureuses poussant toutes à la fois leur cri funèbre, *l'halluloo* modulé, souvenir de l'antique *lamentatio*, puis le souper des veilleurs, à côté desquels on l'invite à s'asseoir, et dont la tristesse, largement arrosée de wisky, se déride bientôt et fait place aux chansons et aux éclats de rire. Bref, on lui en donne pour son argent. Le lendemain, il allait partir fort satisfait, et il cherchait son porte-cigares, craignant de l'avoir perdu dans la foule, lorsque le mort de la nuit entre, le sourire aux lèvres, et le salue comme une vieille connaissance. C'était lui qui, la veille, tout en jouant son rôle, avait adroitement enlevé le porte-cigares de la poche de l'Anglais, et il le rapportait fidèlement. Mais il le rapportait vide, en ayant fumé le contenu sur son lit mortuaire pendant les absences de l'étranger, et il s'en excusait fort.

L'Anglais était homme d'esprit; il prit le parti d'en rire. Paddy met tant de gaieté dans ses tours les moins excusables, qu'il est, dans le fait, difficile de lui garder rancune.

Malheureusement, il est avant tout l'homme des contrastes, et ce paysan que nous avons vu si joyeux dans sa misère, si ferme dans sa croyance et si tendre dans ses affections, nous allons le trouver maintenant, lorsqu'à tort ou à raison, il se croit outragé et que le sang lui monte à la tête avec la colère, d'une cruauté qui rappelle les temps barbares. C'est en effet la férocité des anciens Celtes qui reparaît en lui, et nous n'aurons à citer que trop d'exemples qui l'attestent.

ERNEST DUPLESSIS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

L'ENTITÉ ALLEMANDE

Le mot est de M. Rouher, et nous doutons que jamais le ministre d'Etat ait trouvé expression plus juste; l'unité allemande ne restera, malgré les traités d'union douanière et militaire, malgré les spoliations illégales et les annexions violentes, qu'une idée abstraite. Tout comme les entités du moyen âge, elle ne deviendra jamais une réalité politique.

De même qu'il faut à un peuple, pour se constituer d'une manière durable en république, des traditions et des mœurs républicaines, un attachement profond à des fonctions et à des institutions devenues coutumes sociales avant d'être proclamées lois de l'Etat, de même il faut à une agglomération de petites nationalités un fond commun, des tendances identiques, des mœurs, des usages, des caractères conciliables pour parvenir à se constituer en une nation forte, puissante et une. Il faut encore que des générations aient tendu sans cesse et pendant des siècles vers ce but, instinctivement, à leur insu, emportées par le fait seul de leur développement historique. Il en fut ainsi de la France : elle nous présente, dès ses origines nationales, dès les rois de la troisième dynastie, des efforts continuels vers son unité et sa centralisation politique; ses rois les plus faibles, ses guerres les plus désastreuses, ses révolutions, ses discordes religieuses et civiles même, la virent chaque fois sortir de difficultés et de dangers momentanés plus forte et plus unie qu'auparavant. C'est que l'unité préexistait au fond : l'origine celtique et la domination romaine, l'intensité des croyances, les souvenirs mêmes des

Digitized by Google

rois de la conquête en avaient jeté les fondements, devant lesquels vinrent se briser une à une toutes les causes de division et de désordre. Aussi toutes les anciennes provinces, duchés et royaumes de France, en apparence si divers de langage, de caractère et d'origne, se groupèrent peu à peu, beaucoup plus d'eux-mêmes que par la domination, autour du petit duché de *l'Ile-de-France*, qui fut et resta le centre national.

En Allemagne, rien de semblable; ici tout est à faire. Les peuplades allemandes, les Francs, les Saxons, les Thuringiens, les Suèves, les Frisons, les Lorrains, les Boïes durent d'abord se former des institutions et des traditions politiques, se développer socialement et commercialement, créer des villes, produire des industries, régler leurs coutumes et leurs croyances, devenir de peuplades des peuples. De là une diversité profonde dans leur expansion dont les causes furent, pour les uns, des relations plus faciles avec des peuples déjà plus avancés; pour les autres, la fertilité du sol ou la facilité du commerce par les rivières; pour d'autres encore, la conversion à des croyances nouvelles ou la soumission à des chefs plus civilisés. La division fut partout, et le développement, également original et spontané, dépendit de circonstances en apparence fortuites, de différences qui paraissent légères, mais qui n'en subsistèrent pas moins et donnèrent ce caractère curieux à l'histoire de l'Allemagne que, chaque fois qu'un de ses empereurs ou rois parut concentrer toutes les forces nationales entre ses mains, la nation elle-même en sortit plus divisée ou plus amoindrie; la centralisation fut toujours momentanée, la division le fond véritable. Qu'est devenue l'Allemagne d'Othon le Grand, de Barberousse, de Henri de Luxembourg, de Charles-Quint? — L'Allemagne de M. de Bismarck, en apparence plus forte encore, est en réalité plus désunie que jamais. Il en fut ainsi à toutes les époques de son histoire et sous la domination de tous ses grands rois et empereurs. Ils voulurent également imposer l'unité d'en haut, mais la diversité survivant à tous les efforts et toujours renaissant d'elle-même, conduisait sans cesse à de nouvelles guerres intestines; et cela par une raison fort simple : en voulant imposer l'unité et la domination, ces rois et ces empereurs ne faisaient, en réalité, qu'étouffer le développement naturel du peuple même. La civilisation commence, se développe et se soutient par la famille, la bourgade et la commune, et non par des chefs militaires d'invasions et de conquêtes.

La civilisation de l'Allemagne fut aussi peu comprise par ses politiques que par ses historiens dans sa véritable beauté, dans sa

Digitized by Google

grandeur, dans son génie; comme sa langue, elle fut trop riche. Les premiers rois n'eurent point de résidence fixe, aucun pouvoir bien-déterminé; les anciennes coutumes durent disparaître, de nouvelles se former, la stabilité dut s'établir, l'hérédité se fixer dans les familles, les franchises des villes et communes devenir lois et droit. Ainsi se formèrent lentement autant d'Etats divers que de petits centres de progrès; ducs, comtes, palatins, évêques, archevêques, abbés, landgraves et burgraves, communes, villes libres et impériales surgirent avec des droits et des pouvoirs, des forces et des richesses tellement multiples et diverses, que l'action des rois dut toujours devenir une cause de troubles bien plus que de puissance. Ils ne furent jamais, comme le roi de Prusse actuel, que des chefs militaires et non des rois ou des empereurs véritables; et comme le roi de Prusse, ils persistèrent toujours dans leurs habitudes de conquêtes et de domination soit en Italie, soit en Allemagne, sans jamais pouvoir fonder un Etat stable et régulier; et comme le roi de Prusse encore, ils parcoururent sans cesse leurs Etats pour dompter les révoltés, ou pour se concilier les sympathies, sans pouvoir y réussir. Ils combattirent les grands feudataires et les maisons rivales, et élevèrent de nouveaux feudataires dans leurs propres familles; ils favorisèrent tantôt la petite noblesse, tantôt ils la combattirent; ils donnèrent des franchises aux villes et les reprirent quand ces villes auraient pu leur donner un soutien politique; et quand les dissensions religieuses éclatèrent, ils favorisèrent tantôt l'une, tantôt l'autre des croyances. Pleins d'indécisions, ils sévirent avec rigueur et acceptèrent des transactions avec complaisance; enfin, durant toute l'histoire d'Allemagne, la noblesse féodale aussi bien que la petite noblesse, la bourgeoisie aussi bien que la royauté, furent également impuissantes à fonder une domination régulière et à maintenir énergiquement un système quelconque de conduite politique.

Tous les empereurs allemands, depuis ceux des maisons de Franconie, de Saxe et de Souabe, jusqu'à ceux d'Autriche et de Prusse, — si jamais les rois de Prusse doivent porter la couronne impériale, — suivirent une politique également désastreuse et pour l'Allemagne et pour eux-mêmes. Ils s'imaginèrent constituer une Allemagne puissante et une en arrivant à agrandir leur maison et à étendre leur domination; méconnaissant, les uns et les autres, les véritables caractères de la civilisation de leur patrie, ils s'épuisèrent en vains efforts et laissèrent toujours la nation affaiblie et amoindrie dans sa puissance. Après

Digitized by Google

les royaumes d'Arles et d'Italie, ils perdent la Hollande, l'Alsace, la Lorraine, la Belgique; et aujourd'hui que, par une de ces guerres dont l'histoire est pleine, la maison de Prusse devient dominante, nous retrouvons au fond la même politique, une force momentanée en apparence considérable et en réalité le même but impossible à atteindre : Venise et Milan, le Luxembourg et le Limbourg sont perdus, l'Autriche n'est point soumise, et la Bavière et le Wurtemberg ne sont guère plus dépendants. Quant aux débris du grand empire allemand qui subsiste encore sous le nom de Confédération du Nord, ils continuent à nous présenter, sous d'autres noms, les mêmes phénomènes que par le passé : la noblesse n'est point devenue plus forte, la bourgeoisie reste également impuissante et la royauté dominante est également forcée de compter sur l'étranger, qu'il s'appelle aujourd'hui Russe, hier Italien, comme auparavant Suédois, ou Espagnol, ou Français.

Les rois de Prusse persévèrent dans les mêmes fautes que commirent tous leurs devanciers; au lieu de rompre avec le passé, ils le continuent; au lieu de chercher dans le maintien scrupuleux de la diversité, de la richesse et de la multiplicité du développement historique et social de l'Allemagne sa force et sa grandeur, au lieu de respecter les libertés de Francfort, de Hambourg et de Brême, au lieu de conserver la couronne au roi de Hanovre, à l'électeur de Hesse, au duc de Nassau, ils ont voulu imposer des traités militaires, et rester à la tête du parti féodal et militaire, dont ils suivent les exigences et les impulsions, comme firent tous les empereurs d'Allemagne depuis ses origines. Ils auraient simplement dû laisser agir l'Allemagne, encourager et soutenir partout ses tendances vers les libertés politiques; et peu à peu il serait peut-être sorti de ces Chambres et Parlements particuliers une Allemagne vraiment unie et compacte parce qu'elle eût été satisfaite et non étouffée. Cette unité seule est puissante qui sort du peuple; celle qui procède d'en haut sera toujours éphémère, parce qu'elle ne se maintient que par des abus de pouvoir et ne repose que sur les hasards du succès.

Malheureusement les aspirations de l'Allemagne populaire vers son unité et la liberté politique sont tellement faibles et ont si peu de consistance que nous doutons que la Prusse, même en suivant cette direction eût pu mieux arriver à ses fins. Comme la bourgeoisie et le peuple allemand avaient la partie belle, la veille de la guerre de 1866! comme ils auraient pu alors, et du coup, élever leurs rêveries à la hauteur d'un fait historique, et atteindre à la

Digitized by Google

fois l'unité et à la liberté, s'il y avait eu la moindre union et la moindre force dans leurs aspirations!

Tout le monde se souvient combien, à cette époque, tous les gouvernements allemands, ceux de l'Autriche, de la Bavière, du Hanovre, de la Hesse, de la Prusse, se trouvaient indistinctement et par leurs efforts continus dans une situation également contraire aux vœux de leurs Chambres et de leurs populations. L'opposition libérale avait acquis, en Prusse surtout, des proportions que nous croyions ne pouvoir assez admirer; et pour avoir moins d'éclat dans le Sud et en Autriche, les tendances vers la liberté en même temps que vers la constitution d'une Allemagne une, libre et indépendante, y existaient et s'y manifestaient tout comme en Prusse. C'est dans cette situation que la guerre fut déclarée, guerre antinationale s'il en fut, fratricide aux yeux de tout véritable Allemand, guerre de prépondérance de cabinets, sans valeur patriotique, réprouvée aussi bien dans le Sud que dans le Nord; le mécontentement fut général, l'indignation universelle. Que voyons-nous alors? — Au lieu d'une opposition prenant de nouvelles forces dans des instincts vigoureux de droit et de justice, au lieu de populations soulevées, au lieu de puissantes réunions politiques, au lieu de grands meetings, car ils étaient faciles dans ce moment de désarroi et d'inquiétude et pouvaient faire éclater au grand jour, et d'une manière triomphante, les grands sentiments de liberté et d'unité nationale, nous voyons alors cette même opposition et cette même Allemagne patriotique conduite comme un troupeau aux boucheries de Languesalza, de Traustein, de Sadowa, de Kissingen.

Mais là ne devaient pas encore s'arrêter les preuves de la faiblesse des sentiments et des aspirations unitaires de l'Allemagne. A quel triste spectacle assistons-nous le lendemain de Sadowa? — Toute conscience de droit et de justice a disparu, l'Autriche est écrasée, l'Allemagne du sud avilie, et le peuple prussien, loin d'en rougir, applaudit et oublie du soir au lendemain ses tendances de liberté politique et d'affranchissement de la commune patrie, ne rêvant plus l'unité allemande au nom du droit, de la liberté, de la justice, mais par le seul moyen d'abus de pouvoir de toutes sortes, d'empiétements continuels par violence ouverte ou par des menées inavouables. Toutes les notions d'une politique franche et loyale se trouvent détruites, tous les vestiges d'aspirations saines et claires ont disparu, et avec elles toute velléité d'opposition libérale. Ce n'est pas de l'Autriche que le gouvernement prussien a triomphé à Sadowa, elle est encore au-

Digitized by Google

jourd'hui ce qu'elle fut alors, mais c'est de son propre peuple et des plus belles aspirations de l'Allemagne.

Devenons libres d'abord, disaient les Allemands avant cette malheureuse guerre, nous obtiendrons ensuite par la liberté l'unité politique. Après Sadowa tout change, et tombés du haut de sentiments qui n'ont été que des rêveries, ils se contentent maintenant d'illusions et de sophismes purs. Devenons d'abord unis, répètent-ils, nous obtiendrons peut-être un jour par l'union la liberté politique. Comme si l'unité politique, réalisable jusqu'à un certain point, chez les peuples jeunes, par la violence et la conquête, pouvait le devenir également, par les mêmes moyens, chez les peuples pleinement développés et civilisés! les oppositions y sont trop considérables, les différences, malgré la similitude du langage, dans les sentiments et les idées, y sont trop profondes. On peut conduire les enfants par la force, mais ce n'est que par la persuasion que se conduisent les hommes faits; toute autre voie ne mène pas à leur union, mais à une opposition de plus en plus grande ou à une désorganisation intellectuelle et sociale complète.

Aussi l'Allemagne, loin de présenter aujourd'hui, à tout esprit observateur, le spectacle d'un peuple marchant vers son unité politique, ne lui présente-t-elle en réalité que celui d'une dissolution entière de tous ses éléments. Progressistes et démocrates, conservateurs purs et nationaux, réactionnaires et féodaux, grands-Allemands et Allemands-Prussiens, particularistes et séparatistes, protestants et catholiques, ultramontains et piétistes, tout cela se mêle et se sépare dans la constitution de partis sans force et sans lien ni comme opposition sérieuse, ni comme soutien assuré du pouvoir. L'Allemagne, politiquement plus divisée que jamais, s'émiette loin de se réorganiser. Donnez un bon général à l'Autriche, et en huit jours de temps la puissance prussienne ne sera plus qu'une ombre; c'est l'éternelle histoire de l'Allemagne depuis ses origines. Quant aux traités d'union douanière, qu'un bon économiste s'élève dans l'Allemagne du Sud, et ils cesseront du coup; les intérêts matériels y sont contraires, l'Allemagne du Sud s'appauvrit à mesure que l'Allemagne du Nord s'enrichit. Pour les traités militaires, ils sont non moins débiles : jamais les armées du Sud ne marcheront contre l'Autriche, ce n'est que difficilement que le roi de Prusse les conduirait contre la France, et jamais la Prusse, tant que l'Autriche restera debout, ne pourra compter sur elles. La Prusse le sait fort bien, aussi croit-elle ne pouvoir prendre assez de précautions; il lui arrivera de ses alliés ce qui est arrivé à l'Autriche et à tous les empereurs d'Al-

Digitized by Google

lemagne : ils attendront l'issue de la première bataille et trouveront mille raisons pour marcher à part; et c'est dans leur intérêt, car ils sentent et savent fort bien qu'en cas d'une guerre et d'un triomphe de la Prusse sur la France ou sur l'Autriche, leur autonomie, leur indépendance et leur caractère national courraient plus de dangers que les frontières de ces dernières. C'est l'entité allemande se subdivisant en de nouvelles entités, comme le moyen âge divisait les genres en espèces.

Mais tout cela n'est encore que le désordre à la superficie; il a des sources plus profondes. Dans le Nord comme dans le Sud, le malaise est général, partant il y a un mécontentement sourd au fond d'une soumission impuissante, et les dissensions et les discussions politiques se rencontrent jusque dans les moindres coteries, jusque dans le sein des familles. Unis le verre en main et quand on parle de Schiller et de Gœthe, de poésie et de rhythme, tout le désordre éclate quand on revient à la raison et à la réalité. C'est une situation déplorable, la France a tort d'en prendre le moindre ombrage. La Prusse n'est forte que de la faiblesse de l'Allemagne, et le tout n'est qu'une apparence, une entité, et rien moins qu'une réalité politique et sociale; les chiffres, les nombres, les traités y sont, mais ces chiffres reposent sur des additions d'unités inconciliables, et ces traités s'évanouiront aux premières difficultés.

Certes la Prusse a considérablement augmenté en force et en puissance; elle a un système militaire qui l'a conduite à des triomphes inattendus, elle jouit d'une situation financière des meilleures de l'Europe, elle possède une administration d'une exactitude scrupuleuse, et autour de Berlin se groupent les anciennes provinces, qui sont d'un dévouement sans bornes à leur roi. Ce sont ces éléments qui ont fait une grande Prusse, mais ils ne suffisent point pour faire une grande Allemagne. Le caractère prussien d'abord n'est pas allemand; moitié d'origine wende et slave, arrogant et fier, et en même temps servile et rampant, il est profondément antipathique à l'Allemand, qui est droit, franc et pousse la bonté jusqu'à la faiblesse. Aussi la Prusse n'a-t-elle pu se concilier les sympathies dans aucune ville, dans aucun pays conquis, annexé ou occupé. La Lorraine fut réunie à la France à peu près vers la même époque que la Silésie devint prussienne; la première est aujourd'hui profondément française, et la seconde redeviendrait autrichienne sans la moindre opposition; de même du Rhin et de la Westphalie; toutes ces provinces acceptent la domination de la Prusse non par patriotisme, mais parce qu'elle leur donne momentanément des garanties de force et d'adminis-

Digitized by Google

tration régulière que ni l'Autriche, ni aucune puissance de l'Allemagne ne leur offrirait. Mais la bureaucratie y est tyrannique, les impôts y sont poussés à l'excès, beaucoup plus considérables qu'en France, comparés à la différence de richesse des deux pays. Le système militaire y est excellent pour une guerre qui commence par des succès, mais ses armées de recrues ne résisteraient pas à une bataille perdue; la situation financière est parfaite, mais le moindre déficit y prend les proportions d'une ruine et force le gouvernement à des actes injustifiables.

La Prusse ne s'est assimilé aucune des provinces acquises depuis un demi-siècle, comment arriverait-elle à dominer l'Allemagne entière? L'occasion fut belle le lendemain de Sadowa, elle n'eut ni l'énergie ni la force de continuer dans ses succès, où les prendrait-elle aujourd'hui? Elle a cédé dans l'affaire du Luxembourg et du Limbourg, elle cédera encore dans celle du Danemark; c'est la réaction qui commence, et elle se fait de tous côtés. De là la nécessité de l'alliance russe.

On a affirmé, on a contesté à diverses reprises cette alliance : à propos des visites que les souverains de la Russie et de la Prusse se sont faites, à propos de chaque Bohême faisant de l'opposition à l'Autriche, à propos de chaque fusil passant en Roumanie. Toutes ces affirmations et contestations nous importent fort peu, mais ce qui est grave, c'est que cette alliance est dans la force même des choses. La Prusse n'a qu'un allié qui puisse la soutenir dans ses projets d'envahissement de l'Allemagne, et c'est la Russie; et la Russie n'a qu'une puissance qui, loin de s'opposer à son extension vers l'Orient, a au contraire le plus grand intérêt à la voir porter son ambition de ce côté, et c'est la Prusse. Mais ces considérations sont lointaines, il y en a d'autres plus immédiates : la situation de la Prusse vis-à-vis de l'Allemagne et celle de la Russie en face de la Pologne. La Russie n'assujettira jamais celle-ci complétement tant qu'il existera une Pologne prussienne et une Pologne autrichienne; la Pologne russe, si étouffée qu'elle soit, puisera toujours de nouvelles forces et en même temps de nouvelles causes de révolte dans ces autres lambeaux plus libres de son ancienne puissance. Quant à la Prusse, elle n'est forte en ce moment que de l'abaissement de l'Allemagne; plus la paix se maintiendra, plus cette dernière reviendra à elle-même, et plus l'opposition contre la Prusse féodale et militaire et contre l'ascendant russe redeviendra vivace. Si le parti libéral allemand fut impuissant à parvenir à la constitution d'une Allemagne unie et forte, le parti fédoal et militaire n'est pas moins impuissant à son tour à dominer l'Allemagne

Digitized by Google

entière; des rancunes trop intenses, des haines en quelque sorte historiques y font osbtacle, et une opposition vraiment nationale, peu à peu renaissante, achèverait de lui rendre la tâche trop lourde sans l'aide de la Russie.

Ce sont ces deux raisons : la situation de la Pologne, et celle de l'Allemagne du Sud et des provinces annexées de la Prusse, qui rendent, bien plus que l'ambition des deux gouvernements, une alliance entre eux probable et une entente certaine, non-seulement en vue d'éventualités à venir, mais déjà en vue des difficultés existantes.

Lord Stanley a dit, il y a quelque temps, que la Prusse avait tout à gagner à la conservation de la paix; c'est à notre avis une grande illusion : la Prusse, la véritable Prusse, n'a qu'à y perdre; il suffit de connaître un peu l'Allemagne pour en être profondément convaincu. Le parti libéral se reconstituera, les tendances démocratiques de la bourgeoisie et du peuple allemand renaîtront, et se fortifiant de tout ce que les provinces conquises et le Sud renferment de rancunes et de mécontentement dans toutes les classes de la société, ils réduiront à ses justes proportions la vieille Prusse, si gonflée par ses succès subits. Or, plus l'Allemagne reviendra à elle-même, plus la Prusse, la Prusse de Sadowa, tendra vers la Russie et y cherchera son point d'appui, non contre la France, mais contre l'Allemagne, contre l'Allemagne franchement constitutionnelle et libérale; et la même Prusse, qui a demandé à l'Italie une alliance de destruction complète contre sa sœur allemande, n'hésitera pas un moment à demander à la Russie et à ses cosaques un soutien contre la prépondérance inévitable d'une Allemagne libérale et affranchie.

La Prusse féodale et militaire est l'alliée naturelle de la Russie, l'Allemagne libérale et populaire est au contraire l'alliée de l'Autriche régénérée, et à son défaut, de la France.

Dans cette situation, que l'alliance russo-prussienne soit un fait accompli ou non, la politique de la France nous semble être d'une simplicité extrême, si elle veut être franchement une politique de paix : encourager par son exemple et par tous ses organes les tendances libérales de l'Allemagne, adopter un programme bien arrêté de politique, et sortir une fois pour toutes de sa politique d'incertitude qui fait la plus grande force de la Prusse. Car c'est en montrant la France toujours menaçante que la Prusse parvient à diviser le parti libéral, qu'elle obtient et raffermit ses traités d'union militaire, et qu'elle empêche l'Allemagne de se reconnaître dans toute sa force et dans toute son opposition contre elle. Du jour où la France sortira de sa politique incertaine et

Digitized by Google

hésitante, la Prusse commencera à choir comme elle s'est élevée, le parti qui fait sa force ne résistera point, et sa royauté de droit divin, née d'hier, et qui n'existe dans les traditions de l'Allemagne que comme le symbole d'abus et de violences de toutes espèces, ne lui survivra tout au plus que pour continuer à dominer la Prusse féodale.

Laissons donc faire l'Allemagne, imposons notre *veto* à toute infraction du traité de Prague, et par notre exemple et par notre volonté nettement exprimée, soutenons le parti libéral et progressiste, aidons-le à renaître et à reprendre confiance en lui-même, il représente la vraie Allemagne et toute la grandeur de son histoire; la Prusse ne pouvant plus lui faire peur de nous, n'en obtiendra plus de ces concessions qui n'aboutissent qu'à augmenter sa puissance aux dépens de l'Allemagne, aux dépens de sa fortune, de sa prospérité et de son indépendance.

Il est malheureux qu'en France on connaisse si peu l'Allemagne; les rodomontades et les prétentions du royaume des hobereaux réduites à leurs justes proportions, elle serait l'alliée la plus fidèle et la plus sûre de la France, moins égoïste que l'Angleterre, moins enfant que l'Italie, et plus puissante que l'Espagne.

FRÉDÉRIC STANZ.

Digitized by Google

UN ROB ROY NORVÉGIEN [1]

X

Il y avait déjà une heure qu'Henric attendait Anna sous le rocher du fjord de Grover. La nature en cet endroit avait formé une petite vallée encaissée par des murailles à pic et ouverte seulement vers le sud. Une forte source, sortant d'une gorge étroite, bruissait entre les énormes masses de pierres irrégulièrement entassées et se frayait un passage jusqu'à la mer dans un lit profond. Ici les arbres, disposés par étage les uns au-dessus des autres, se penchaient sur les eaux avec un aspect sauvage. Ils étreignaient de leurs racines ces amas de débris, ou bien, renversés et rompus par les ouragans, ils étouffaient sous leur poids d'autres pousses encore vivaces.

Henric avait posé son fusil sur un bloc de granit qui, tout couvert de mousse, témoignait néanmoins par la régularité de ses angles que la main de l'homme l'avait autrefois façonné. Trois pierres druidiques profondément enfoncées dans le sol s'élevaient à côté. Des caractères runiques, devenus méconnaissables, formaient, selon la tradition, le nom d'un des anciens chefs norvégiens, un de ces rois de la mer, qui avait été couché sous sa tombe de rochers. Devant ces pierres antiques, Dartley marchait de long en large d'un pas agité. Tantôt il écoutait la voix du vent qui effleurait la vallée sans pénétrer dans ses profondeurs, tantôt il s'appuyait contre un des vieux arbres et plongeait ses regards dans le torrent qui coulait à ses pieds. Chaque minute écoulée fatiguait sa

(1) Voir les livraisons des 10 et 25 décembre 1868.

Digitized by Google

patience, si bien qu'il finit par retourner aux pierres tumulaires, s'y assit brusquement et se mit à contempler d'un regard fiévreux les lointains sommets des montagnes qui étincelaient aux feux du soleil. Cependant des pas se firent entendre au-dessus de lui dans le rapide sentier qui descendait de la gorge, de petites pierres tombèrent des rochers surplombant le ruisseau, le bois sec d'un buisson craqua sous la main qui glissait en voulant se retenir... Henric tressaillit. Toutes les douleurs, toutes les espérances, toutes les inquiétudes qui remplissaient son âme se confondirent dans une sensation indéfinissable. Il sortit de derrière la tombe.

— Anna, s'écria-t-il, chère, bien-aimée Anna, Dieu soit loué, c'est toi enfin!

Il étendit les bras et se trouva... devant Oersteen!

L'assesseur, pâlissant d'effroi devant cette apparition de son ennemi mortel, fut obligé de s'appuyer au rocher. Son regard fixe, attaché sur Henric, était plein d'angoisse, d'horreur et de rage. Il voyait bien qu'il n'avait pas devant lui un esprit, que c'était Henric lui-même, dont le regard furieux le glaçait de terreur, dont les larges épaules et la haute stature lui semblaient plus menaçantes encore. Le sentier était étroit et glissant. A deux pas s'ouvrait béant le gouffre où mugissait le ruisseau. Derrière lui un roc presque à pic. La fuite était impossible en avant comme en arrière. Oersteen était là en face d'un ennemi aussi hardi que vigoureux, comme autrefois Gessler en face de Tell dans la vallée de Schecken.

Henric porta vivement la main à la poignée de son couteau.

Henric Dartley, dit Oersteen avec effort, je suis désarmé et je ne vous veux aucun mal. J'espère donc n'avoir rien à craindre de vous.

— Tu ne me veux aucun mal, répliqua Dartley, toi, le plus traître de tous les hommes? Ah! tu as le front solide pour le mensonge, mais il n'est cependant pas assez dur que je ne puisse le briser.

— Veux-tu donc commettre un meurtre? demanda Oersteen, en reculant d'effroi.

— Je ne suis pas un assassin comme toi! s'écria Dartley en lâchant son couteau, mais si tu as du courage, viens; nous viderons notre querelle comme des hommes de cœur. Il y a assez d'espace ici pour que je te paye de toutes tes méchancetés.

— Prétendez-vous me contraindre à une action illégale? répondit Oersteen.

— Une action illégale! Voilà bien le digne observateur de la loi! cria Dartley. Lâche coquin! faisais-tu donc une action légale

Digitized by Google

quand tu déchargeais ton fusil sur un homme qui fuyait devant toi ?

— Et sur qui l'a-t-il déchargé, Henric ? reprit une voix fraîche et rieuse du haut des rochers, sur une pauvre fille... Fi donc ! bailli, tu devrais être honteux de faire des choses semblables !

Les deux hommes levèrent les yeux et ils aperçurent Karina penchée au-dessus de leurs têtes. En un clin d'œil, elle se redressa et disparut. On entendit son pas dans le sentier, et bientôt elle fut en bas.

Elle n'était pas seule ; Anna l'accompagnait.

Henric se précipita au-devant de sa maîtresse ; Anna se jeta dans ses bras. L'assesseur demeura comme pétrifié.

— Qu'en dis-tu, bailli de Hammer ? reprit Karina. Vois-tu comme ils se sourient et s'embrassent. Tu fais à présent une autre mine que cette nuit, quand, perché sur l'abîme, tu écoutais avec ravissement le bruit d'une pierre que je faisais rouler dans le fjord pour te faire croire à la mort d'Henric. Hein ! comme je me suis jouée de toi ! Allons, un bon mouvement, et renonce à obtenir par la force la main d'une femme qui te hait.

Karina s'était placée devant Oersteen, comme pour protéger les deux amants. Celui-ci se demanda un instant ce qu'il devait faire. Enfin il repoussa brusquement Karina et fit quelques pas vers Henric et Anna.

— Si j'avais pu prévoir, dit-il en s'adressant à Henric, que la passion d'Anna pour vous, monsieur Dartley, braverait toute convenance et toute pudeur, j'aurais combattu, j'aurais étouffé mon amour. Mais à présent ce n'est pas à moi de prononcer ; je suivrai en tous points l'avis de notre vénéré prieur. Permettez-moi donc de retourner auprès de lui pour lui apprendre la scène à laquelle vous venez de me faire assister.

Il arrêta son regard sur Anna, qui toute tremblante cachait son visage dans le sein d'Henric ; puis il continua :

— Quant à vous, monsieur Dartley, vous m'avez pris ma fiancée, et par Dieu ! je vengerai cet outrage.

— Vous me trouverez toujours prêt à vous en rendre raison, Oersteen. Quant à présent, retournez au prieuré ; mais cette fois, ne mentez pas. Dites à M. Falhberg que sa fille est venue ici, qu'elle nous a trouvés tous les deux et s'est réfugiée sur ce cœur qui lui appartiendra tant qu'il battra.

— Ah ! pourquoi nous persécutez-vous ? M. Oersteen, dit alors Anna en pleurant.

— Je ne vous ai jamais persécutée, Anna, répondit l'assesseur. J'avais cru trouver le bonheur sur ma route, et un instant

Digitized by Google

j'avais espéré le saisir. Je m'éloigne, et, dans un moment, je serai dans la maison de votre père. Ne pensez-vous pas que vous devriez vous y rendre avec moi ?

— Avec toi ! s'écria Karina. Ah ! si elle m'en croit, elle se sauvera plutôt avec Henric au plus haut des fjelles et te fuira comme la peste.

— Te tairas-tu ?

— Je me tairai quand tu cesseras de tourmenter mademoiselle Anna.

— Oersteen, reprit Henric, Anna ne vous suivra pas, et je m'étonne que vous ayez osé lui en faire la proposition. Ce n'est pas qu'elle vous craigne, croyez-le bien, mais elle vous méprise, comme je vous méprise moi-même.

— Et moi aussi, et tout le monde, ajouta Karina.

— Patience ! patience ! murmura Oersteen.

— Allez donc, monsieur ; Anna, que j'accompagne jusqu'à la limite qu'il m'est défendu de franchir, sera bientôt elle-même au prieuré.

Oersteen n'insista pas davantage et s'éloigna aussi rapidement que la difficulté du chemin le lui permettait.

Tout en marchant, il songeait à son avenir détruit, à ses espérances renversées, et il sentait encore grandir en lui sa haine contre Dartley. Puis sa pensée le ramenait à des images plus douces. Il ne fallait pas encore désespérer. Que lui importait l'amour d'Anna ! Ce qu'il voulait, c'était satisfaire sa passion, c'était l'épouser même en dépit de sa résistance, même contre sa volonté. Il fallait contraindre le prieur à lui livrer sa fille. Une fois la bénédiction nuptiale donnée, tout serait dit ; les remords du père seraient inutiles, et son bonheur, — c'est ainsi qu'Oersteen appelait cette union où l'amour n'aurait aucune part, — son bonheur défierait toutes les malédictions. Quant à Henric, il le perdrait.

C'est dans cette situation d'esprit qu'il entra dans la chambre du prieur. Il se laissa tomber sur un fauteuil et se couvrit la figure de ses mains.

— Qu'avez-vous donc ? demanda vivement le prieur. Où est Anna ? que lui est-il arrivé ? serait-elle blessée ? morte ?

— Morte pour moi !

Et il raconta les choses à sa manière : Dartley avait voulu l'assassiner, et devant lui, en l'accablant d'outrages, il avait pressé sur son cœur Anna, qu'il appelait sa fiancée.

Le prieur entra dans la plus grande fureur.

— Que faire, que faire ? s'écria-t-il.

Digitized by Google

— Vous me voyez contraint de renoncer à nos plus chers projets.

— Quoi! vous repoussez la main d'Anna que je vous ai donnée. Mais n'avez-vous pas ma parole, n'ai-je pas la vôtre, Oersteen? Ce mariage est annoncé, sa rupture ferait naître les soupçons les plus injurieux pour elle, pour moi, pour l'honneur de ma maison. Oersteen, vous êtes mon ami. Vous savez qu'Anna est toujours pure, toujours digne de vous. Vous saurez bien lui faire oublier l'objet de sa passion. C'est moi qui vous en conjure, ne m'abandonnez pas, et soyez l'époux d'Anna.

Oersteen se laissa prier juste autant qu'il fallait pour que le père lui en fût reconnaissant; puis il ajouta :

— Je me rends à vos raisons; d'ailleurs je souffrirais trop si je devais renoncer à l'espoir de toute ma vie. Je resterai fidèle à ma parole; mais ne voyez-vous aucun moyen d'éloigner Henric et d'éviter que demain, par sa présence, il ne vienne troubler la cérémonie?

— L'éloigner, dites-vous; mais comment? sous quel prétexte?

— Ne connaissez-vous pas ses idées subversives, ses espérances criminelles?

— Il faudrait au moins une preuve.

— Nous la trouverons.

En ce moment, Anna rentrait avec le docteur. Il avait rencontré la jeune fille et Henric sur son chemin en revenant d'une excursion botanique. Il portait au bout de son bâton un petit paquet de plantes, les premières qu'il eût cueillies de l'année. En apercevant Dartley, il s'était écrié avec enjouement :

— Quelle sorte de plante est-ce donc que j'aperçois là? On l'arrache d'un endroit et elle y repousse comme si de rien n'était. Ami, vous êtes comme la tenace *circœa alpina*, l'herbe aux sorcières, qui, coupée en cinquante morceaux, donne cinquante mauvaises herbes au lieu d'une. Mais prenez garde, vous étreignez cette délicate *viola odorata*, comme si vous vouliez ne jamais vous en séparer, sans songer que vous pouvez l'étouffer, elle et vous.

— Ce serait un bonheur pour nous deux, dit Dartley avec amertume, car la vie est plus triste que la mort, et si vous saviez, docteur...

Le vieillard se boucha les oreilles et cria :

— Je ne veux rien entendre! Je ne puis ni vous aider ni vous conseiller; ainsi, ménagez vos plaintes pour une meilleure occasion. Falhberg est un fou furieux avec sa sagesse, et je n'ai qu'à

Digitized by Google

bien me tenir moi-même; il n'aurait qu'à lui prendre fantaisie de vouloir aussi me marier.

— Reconduisez seulement Anna à la maison et protégez-la, c'est tout ce que je vous demande, dit Dartley. Du courage, chère Anna, et compte sur moi.

Il l'embrassa violemment et s'éloigna à grands pas vers les montagnes.

Le docteur, s'acheminant aussitôt avec elle vers le prieuré, chercha par de douces paroles à relever ses esprits abattus.

— Sois sans crainte, mon enfant, lui dit-il; n'as-tu pas entendu ce qu'Henric a dit? Et au pis aller, ne suis-je pas là? Personne n'osera te faire violence, et nous saurons bien te défendre tous les deux.

Le docteur eut bientôt occasion de tenir sa promesse; car Anna était à peine entrée dans la maison que le prieur, rouge de colère, la prit violemment par le bras, et l'amenant devant lui :

— D'où viens-tu? qu'as-tu fait, fille éhontée? cria-t-il.

— Rien qui mérite ce nom, mon père, répondit Anna, pâle comme la mort.

— Rien! reprit Fahlberg, rien, malheureuse; toi qui, oubliant toute retenue, toute pudeur, ne crains pas de te déshonorer, de déshonorer ton père!

— Mon père! dit Anna, Dieu du ciel! qui a pu me calomnier ainsi?

— Silence! vociféra le prieur en levant la main pour la frapper.

Mais Magnus Alsen s'était élancé au devant du coup. Il jeta violemment ses plantes sur le parquet et marcha dessus; il se débarrassa également de sa canne et de son chapeau et se tournant vers la jeune fille tout en larmes :

— Va t'en, mon enfant, va dans ta chambre pour ne pas entendre ce que j'ai à dire à ton père qui oublie ce qu'il doit, je ne dirai pas à son ministère, à sa soutane, mais à sa dignité d'homme, au nom qu'il porte. C'est l'esprit malin qui le pousse à tout cela, l'esprit malin dans la peau d'un assesseur.

— N'oublie pas, dit le prieur, quelque peu confus, mais du ton d'un homme qui veut avoir raison quand même, n'oublie pas que tu es ici dans ma maison, Magnus, et que je t'ai défendu de te mêler de mes affaires.

— Ah! ah! fit tristement Magnus, je l'avais oublié, il ne te manquait plus que de mettre ton vieil ami à la porte. C'est bon, Christian, je m'en irai et je ne reviendrai pas de sitôt. Qui pourrait en effet m'attirer ici? Le spectacle de cette pauvre enfant

Digitized by Google

sacrifiée par toi, ses larmes, sa douleur ou bien ton repentir et ton désespoir alors qu'il sera trop tard. Je ne reviendrai pas, Christian, mais à moins que tu ne me chasses, je resterai jusqu'à demain pour attendre le dénouement de ce drame. Viens, mon enfant, et sèche tes larmes! Tu auras toujours un ami dans le vieux Magnus; il ne t'abandonnera pas plus que celui qui est là haut.

En prononçant ces paroles, il montra du doigt le ciel et les montagnes, de manière qu'on ne put savoir au juste de qui il voulait parler, puis il emmena Anna. Le prieur le regarda sortir sans ajouter une parole.

XI

Dartley avait passé tout le jour à errer dans les parties les plus sauvages de la montagne. Il avait été dans les plus petites vallées où le fjord étend ses bras innombrables et il avait remonté les ruisseaux qui se précipitent des glaces par les fentes des rochers. Parfois une cabane se rencontre sur un aride sommet, parfois c'est au fond d'une sombre vallée qu'une existence humaine s'est fait un gîte étroit et modeste où elle s'est réfugiée solitaire avec ses joies et ses douleurs.

Henric de Rothbergsland entrait dans ces habitations isolées et partout il était cordialement accueilli. Le feu pétillait dans l'âtre, la table était mise pour lui; mais ce n'était ni sur le feu ni sur les mets que Dartley arrêtait ses regards; il examinait avec attention la solive du milieu de la pièce où il est d'usage que chaque homme accroche ses armes. Le paysan prenait aussitôt son fusil, lui serrait la main, et ce serrement de main valait une promesse.

La nuit était venue quand Henric atteignit le gaard du fidèle Lars. Il ouvrit la porte et vit Karina seule, assise à côté du feu. Elle était immobile, la tête penchée, les mains jointes, le regard fixé sur la flamme. En entendant des pas, elle s'élança joyeuse, puis s'arrêta surprise et rougissante :

— C'est toi, Henric! s'écria-t-elle. Je croyais que c'étaient Niels Hansen et mon frère.

— Où donc est Lars? demanda Dartley.

— Il est allé pêcher avec Niels, et ni l'un ni l'autre ne sont revenus.

— Si un malheur leur était arrivé? dit Henric, devenu inquiet tout à coup.

Digitized by Google

— La main de Dieu protége tout le monde, répondit la jeune fille.

— Il est vrai que le temps n'a pas été assez mauvais aujourd'hui pour faire concevoir des craintes, reprit Henric.

Il s'assit auprès du feu, et Karina resta debout devant lui. Ses yeux inquiets se portaient tantôt sur la flamme, tantôt sur son hôte préoccupé et rêveur, tantôt sur la porte qui craquait de temps en temps. Elle contemplait Henric : il était pâle et défait. Une profonde douleur se lisait sur son front et dans ses yeux qui, d'ordinaire, brillaient d'un feu si clair. Il ne parlait pas, il cachait en soupirant son visage dans ses mains, et ce soupir faisait passer un frémissement dans le cœur de Karina.

— Je crains quelque malheur, dit-elle tout à coup. Trois pies étaient ce matin devant notre porte, elles ont crié toute la journée autour de la maison. Quand je suis sortie, elles m'ont suivie, et comme je voulais les chasser, elles se sont mises à voltiger autour de ma tête.

— Peut-être, dit Henric en souriant, est-ce un signe de mort.

— Peut-être !

— Et qui serait menacé, Niels, Lars ou moi-même?

— Ce n'est pas Niels.

— A coup sûr ce n'est pas Lars ; il est plus hardi et plus fort qu'un ours.

— Non, non, ce n'est pas Lars.

— C'est donc moi, Karina, que la mort menace?

— Oui, je tremble pour toi, Henric ; je te vois dans mes rêves suivi d'une ombre mortelle. Tiens ! l'entreprise que tu médites est dangereuse, et c'est avec terreur que je te vois t'y abandonner. Il en est temps encore, renonce à tes projets.

— Folle enfant ! s'écria Dartley en se levant, tes superstitions sont contagieuses, et je m'en vais de peur qu'elles ne me gagnent moi-même. Adieu. Lars et Niels me sont tous deux indispensables. Dès qu'ils seront revenus, envoie-les moi, je les attendrai toute la nuit. Il se pencha pour l'embrasser, et il ajouta :

— Tu m aimes donc bien, ma pauvre Karina?

— En doutes-tu?

— Alors, si je meurs, tu chanteras les chants de deuil et tu prieras sur ma tombe, n'est-ce pas?

Les yeux de la jeune fille se remplirent de grosses larmes. Elle ne répondit pas, mais une expression de douleur inexprimable se répandit sur son visage et tout son corps frissonna.

Comme effrayé d'une pensée soudaine, Henric prit son fusil et son chapeau.

Digitized by Google

— Bonne nuit, Karina; n'oublie pas ce que je t'ai recommandé!

— Adieu, Henric, répondit-elle en lui tendant la main.

Il était déjà à la porte. La jeune fille laissa retomber sa main et elle s'assit toute triste et toute troublée dans un coin de la chambre.

Pourquoi suis-je donc si affligée? se dit-elle; mais aussi pourquoi Henric me parlait-il de sa mort et de sa tombe, quand il était là, devant moi, vigoureux et bien portant? Ah! je voudrais que Lars fût de retour.

Elle se leva, prêta l'oreille, puis elle courut dehors et regarda le fjord à la lueur des étoiles. Les vagues se brisaient en écumant sur les rochers; il lui sembla entendre comme un bruit de rames au-dessous d'elle; mais les ombres noires des fjelles s'étendant sur les flots l'empêchèrent de rien découvrir. A plusieurs reprises, elle appela Lars par son nom, l'écho seul lui répondit de sa voix caverneuse; et, de plus en plus impatiente, elle vint reprendre sa place solitaire près du foyer et se plonger dans toutes sortes de rêveries et d'inquiétudes dont le sujet principal était toujours Henric Dartley.

Tandis qu'elle suivait en pensée le jeune seigneur de Rothbergsland, celui-ci était depuis longtemps rentré chez lui; il était assis devant ses livres et ses papiers, dans la grande salle de sa maison; il écrivait une lettre à laquelle il paraissait attacher une grande importance, il pesait chaque ligne, chaque mot, qui échappaient à sa plume, et s'arrêtait de temps en temps pour relire le commencement de son travail. Il ne remarquait pas que, collée à la vitre, une hideuse figure l'examinait avec attention du dehors, qu'elle se retirait précipitamment quand, par hasard, il levait la tête, et faisait place à une autre plus sinistre encore, qu'on marchait doucement autour de la maison et qu'un cliquetis d'armes retentissait dans la cour.

Cependant la vieille ménagère, attirée par le bruit, était sortie de sa chambre; elle ouvrit la porte de la cour pour voir ce qui s'y passait. A ce moment, elle vit comme un fantôme se dresser devant elle, et la porte se referma si violemment qu'elle tomba tout de son long. Les verrous furent alors poussés et Martha s'évanouit.

— Oui, il doit en être ainsi, se disait Dartley en considérant son écrit; oui, mon Anna bien-aimée, je prendrai encore soin de toi, quand même la mort viendrait m'arracher à ton amour!

Il écouta un instant le bruit qui se faisait dans la cour du *gaard* et se dit en souriant : Vraiment on pourrait croire qu'un

Digitized by Google

mauvais génie est à la porte et fait grincer les serrures. Ce sont mes amis, poursuivit-il en entendant des pas fermes dans la pièce voisine. C'est toi, Lars, n'est-ce pas? Cependant la porte s'était ouverte et personne ne répondait. Entrez donc, mes amis, dit-il alors en se retournant.

Un homme, aux larges épaules, portant l'habit bleu du marin, était à la porte, son chapeau sur la tête.

— Est-ce là le drôle? demanda-t-il d'une voix rude.

— C'est M. Henric Dartley, répondit un autre individu qui se trouvait derrière lui.

Dans la première surprise, Henric s'était levé d'un bond et s'apprêtait à se défendre. L'un des deux visiteurs s'avança de quelques pas et lui dit poliment :

— Ne me reconnaissez-vous pas, monsieur Dartley?

— Le capitaine Rosen! fit Henric avec surprise. Qui vous amène à cette heure à Rothbergsland?

— Vous allez le savoir. Asseyez-vous, et surtout gardez-vous de toute précipitation. Voici mon ami Munster, du vaisseau de Sa Majesté les *Trois-Sœurs*, qui désire faire votre connaissance, et qui vous demande de l'honorer d'une courte visite à son bord.

— Vous comprendrez, capitaine, répliqua Henric, que je décline votre invitation dans les formes où elle est faite.

— Vous ne la déclinerez pas, reprit le baron en appuyant sur les mots, vous ne pouvez pas la décliner.

— C'est-à-dire, reprit Henric, que vous voulez me contraindre à vous suivre.

— Nous n'emploierons la force que si vous nous y obligez.

— Mais de quel droit, s'écria fièrement Henric, pénétrez-vous dans la demeure d'un homme libre, dans la maison d'un citoyen norvégien pour y exercer un acte de violence?

— Je prends sur moi la responsabilité de mes actes, monsieur Dartley; du reste, soyez sûr qu'il ne vous arrivera aucun mal, vous quitterez seulement pour quelque temps cette contrée où votre présence est une occasion de trouble et de désordre. Il y va de votre propre intérêt.

— A quoi bon tant de façons, capitaine! s'écria le grossier Munster en prenant Henric par le bras. Ecoutez, mon gaillard, vous semez ici le mécontentement et la rébellion; aussi est-il bon que vous fassiez un petit voyage. Je saurai bien vous mettre au pas, en avant donc, obéissez.

Cette brutalité réveilla toute la colère de Dartley. D'un seul coup il renversa violemment le marin dont le chapeau alla frap-

Digitized by Google

per la muraille, puis il s'élança vers la porte. Rosen ne le retint pas.

— A vous autres ! cria-t-il.

Aussitôt Henric se vit assailli par une douzaine de robustes matelots, qui jusque-là avaient tranquillement attendu dans la cour. Il se débarrassa à plusieurs reprises et terrassa quelques-uns de ses agresseurs ; mais enfin il chancela, fut culbuté et solidement maintenu sur le sol.

Rosen avait pris la lumière et éclairait cette scène.

— Vous deviez bien penser, monsieur Dartley, dit-il, que nous avions pris nos précautions. Etes-vous disposé maintenant à vous soumettre ?

— A des brigands ! s'écria Henric en faisant un nouvel effort, jamais.

— Alors on vous liera, continua Rosen, et si vous vous obstinez à crier, nous serons forcés d'avoir recours à d'autres moyens plus pénibles encore.

Tout était préparé en vue de la résistance de Dartley, car au même instant il sentit ses bras liés derrière son dos.

Pendant ce temps, Rosen avait pris plusieurs papiers sur la table et lisait la lettre inachevée.

— Vous mettez le comble à votre iniquité en ouvrant et en lisant des lettres qui m'appartiennent ! s'écria Dartley.

Le capitaine ne fit pas attention : il continua attentivement sa lecture, plia le papier et le mit dans sa poche.

— Cette lettre, reprit-il ensuite, est la justification pleine et entière de mes actes ; elle est la preuve de vos menées et de vos intrigues. Il paraît que vous aviez des pressentiments de mort, monsieur Dartley, car cette lettre est en même temps une sorte de testament en faveur d'une jeune personne qui vous est chère.

— Monsieur !... dit Henric avec violence.

— Soyez sans inquiétude, reprit Rosen, vos affaires de cœur ne me regardent pas ; d'ailleurs vous ne mourrez pas ; si, par malheur, cela arrivait, je vous promets que votre volonté sera faite. Je respecte vos sentiments et vos dispositions.

— Respectez plutôt les droits d'un homme libre que vous foulez aux pieds ! dit Henric. Où est le mandat de l'autorité qui vous enjoint de m'arrêter ? Vous étranger, vous Danois, vous me rendrez compte un jour de tous les outrages qu'on m'aura fait subir.

— Je vous affirme, monsieur Dartley, répliqua l'officier, que je ne fais que me conformer à des ordres supérieurs. Partons. Mais auparavant, laissez-moi vous faire une recommandation : au

Digitized by Google

moindre cri, on vous bâillonne ; à la moindre tentative de fuite, vous êtes mort.

Un instant après, Henric était installé dans une chaloupe ; un chapeau ciré cachait son visage, et un grossier manteau de matelot complétait son déguisement.

La chaloupe descendait le fjord silencieuse et rapide. Les avirons ouvraient sans bruit la sombre surface des eaux, réveillant pour ainsi dire les vagues endormies. Des étincelles d'or jaillissaient à droite et à gauche en scintillant ; un sillon de feu suivait l'embarcation et se perdait au loin dans une lumineuse vapeur.

Henric penchait la tête ; son âme était pleine de dépit et de colère. Tantôt il se sentait accablé du poids de son infortune, tantôt une rage impuissante s'emparait de lui. Il songeait à ses espérances si subitement détruites. Il songeait à sa chère Anna et se préoccupait plus de l'avenir de la jeune fille que de ses propres douleurs. Mais une âme trempée comme la sienne ne pouvait s'abandonner longtemps à un stérile désespoir ; bientôt il reprit courage ; il releva la tête ; une lueur rougeâtre brillait sur le rivage. Une maison se trouvait là ; c'était le gaard de Bunserud. A la porte se tenait une femme, une torche de résine à la main, c'était la fidèle Karina. Henric la reconnut. Il suffisait d'un seul cri pour l'avertir du danger qu'il courait ; mais il ne cria pas, un sage pressentiment le retint. Il jeta un regard de côté et vit, à la lueur de la torche, le sombre visage du capitaine Munster tourné de son côté avec une expression de haine vindicative.

Il compta sur la Providence et aussi sur la perspicacité de Karina : elle se demandera, se disait-il, quelle peut-être cette chaloupe, où elle va, d'où elle vient, et grâce à ses pressentiments, qui sait si elle ne devinera pas tout de suite la violence qui m'est faite. D'ailleurs, Martha donnera l'alarme ! Tout n'est donc pas perdu.

Il fut interrompu dans ses réflexions par le bruit d'une barque qui passait de l'autre côté du fjord : il venait de reconnaître la voix de Niels Hansen qui chantait une vieille ballade. La barque disparut. Au même instant, Henric vit briller dans le lointain des lumières : on approchait du prieuré de Grover.

Le capitaine Rosen fit toucher terre.

— Monsieur Dartley, dit-il, je veux vous convaincre que votre arrestation s'est faite légalement.

Tandis qu'il sautait à terre, la porte du prieuré s'ouvrit. Un homme sortit avec précipitation ; un autre le suivit.

Digitized by Google

— Le tenez-vous? demanda le premier à haute voix.

Henric reconnut Oersteen. La honte, la colère, et la haine remplirent son cœur. Les trois hommes s'entretinrent avec mystère sous les arbres, puis ils se rapprochèrent lentement.

— Où est-il? demanda l'assesseur.

— Il nous a fallu le lier, répondit Rosen. Il est là dans la chaloupe contre le banc.

— Alors, dites-lui, prieur Fahlberg, reprit Oersteen, que le bien du pays exige son éloignement temporaire, et qu'il s'est préparé à lui-même ce qui lui arrive.

— Henric Dartley, dit le prieur d'une voix mal assurée, tu troubles de toute façon la paix publique; tu as également porté le désordre dans ma maison. C'est pourquoi tu seras retenu à bord de la *Naïade* jusqu'à ce que tu ne puisses plus nuire à personne; pourtant il ne te sera fait aucun mal et dans quelques jours tu recouvreras ta liberté.

— On verra cela, fit l'assesseur en se penchant vers Rosen.

— C'est l'affaire de Munster, répondit celui-ci.

— Prieur Fahlberg, répondit Henric avec calme, je te rends responsable, ainsi que l'homme qui est à tes côtés, de la violence qui m'est faite. On me prive de ma liberté et Dieu sait ce qu'on médite encore contre moi! Tout lié et tout maltraité que je suis, j'appelle la honte et l'opprobre sur ceux qui t'ont poussé à te faire le complice d'un attentat dirigé contre le fils de ton ancien ami, contre un citoyen norvégien. Tu en devras compte à la loi, mais encore plus à ta conscience. Dans ma détresse, le ciel m'enverra un sauveur.

Le prieur ne répondit pas, mais Oersteen s'écria à sa place :

— Nous saurons nous justifier devant la loi comme devant notre conscience; nous avons assez de preuves de tes projets criminels. Qu'on l'emmène!

— Conduisez-le à bord de *la Naïade*, Munster, et ne le perdez pas de vue jusqu'à mon retour, ajouta Rosen.

La chaloupe démarra, et les trois hommes restés à terre se dirigèrent vers la maison.

— A présent, se dit Oersteen, l'avenir est à moi.

XII

Un témoin de la scène précédente, une femme cachée derrière un arbre avait entendu les dernières paroles d'Henric, et, s'affaissant sur elle-même dans un muet désespoir, avait suivi

Digitized by Google

des yeux la chaloupe jusqu'à ce que le bruit des rames se perdît dans le lointain. C'était Anna qui, sans être remarquée, s'était glissée hors de la maison quand elle avait entendu Oersteen crier : « Les voici ! ils le tiennent ! » En reconnaissant ensuite la voix d'Henric, elle avait voulu parler et s'élancer auprès de lui ; mais la force lui avait manqué, et à présent elle s'en réjouissait, car une pensée hardie s'était tout à coup emparée d'elle et avait dissipé ses craintes.

— Oui, Henric ! s'écria-t-elle, le ciel t'enverra un sauveur, et ce sauveur ce sera moi ! A cette énergique pensée, ses yeux s'allumèrent d'un feu extraordinaire, et à travers les prairies et les marécages, elle se mit à courir vers les montagnes. Ses pieds ne tardèrent pas à être tout ensanglantés par les pierres et les ronces, mais elle ne sentait pas la douleur. Elle gravissait avec agilité des rochers que jusque-là elle n'avait pu regarder sans frémir. Elle s'élançait sur leurs degrés glissants, sans songer au précipice qui s'ouvrait béant à ses pieds. De sourds grondements ébranlaient la montagne; le vent entraînait avec lui dans la vallée des avalanches de neige et de glace; au loin, la surface de la mer brillait immense à la lueur des étoiles. Mais Anna ne regardait ni le ciel ni la mer : pour elle, il n'y avait d'étoile que la lumière qui brûlait dans la maison de Bunserud; et quand elle y fut parvenue, elle en poussa violemment la porte et s'arrêta au milieu de la pièce, toute chancelante et hors d'haleine.

Ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules; ses mains déchirées, ses vêtements en lambeaux, son visage tout en feu, meurtri par les branches des sapins et des bouleaux qu'elle avait été obligée d'écarter sur son passage, la rendaient presque méconnaissable.

Lars, qui était à table avec son compagnon, se leva tout effrayé. Karina courut à la jeune fille et la retint dans ses bras. Dans les traits bouleversés d'Anna elle lut le malheur d'Henric.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-elle vivement. Parle, Anna! Il s'agit d'Henric? Où est-il?

— Secours-le, Lars, cria Anna; ils l'ont emmené!

— Qui? demanda le paysan.

— Les Danois... sur leur vaisseau.

Lars resta un instant sans parler; puis, rejetant en arrière ses longs cheveux, il s'écria :

— C'était donc leur bateau que nous avons croisé, et rien ne nous a crié qu'Henric était leur prisonnier.

Anna raconta ce qu'elle avait entendu. Lars reprit :

— Ton père aussi, que Dieu le lui pardonne, a fait une mau-

Digitized by Google

vaise action, Anna! Heureusement tu la répares et, grâce à toi, nous sauverons Henric.

Il prit deux fusils, dont il tendit l'un à Niels, mit son couteau à sa ceinture et enfonça son bonnet rouge sur sa tête.

— Où vas-tu, Lars? demanda Anna.

— Délivrer Henric! répondit-il.

— Eh bien, je vais avec toi.

— Retiens-la, Karina, et adieu.

Anna insista :

— Tu ne comprends donc pas, dit-elle, que je veux vivre ou mourir avec Henric.

— Le veux-tu vraiment? dit Lars, touché de la vaillance de son amour.

— Je le veux!

— Après tout, reprit Lars, pourquoi t'empêcherais-je d'accomplir une action qui t'honore. Oui, tu viendras avec nous et tu partageras notre destin. Reste ici avec Niels et attends-moi. Quand vous m'entendrez revenir, vous descendrez au bord du fjord.

Il partit en toute hâte. Une demi-heure plus tard, il était devant Rothbergsland et voyait avec joie des barques arriver de tous côtés. A l'extrémité de chaque bateau brûlaient de grosses branches de sapins, comme c'est l'usage lorsque les pêcheurs vont, la nuit, avec leur lance à trois dents, à la pêche du saumon. Les pêcheurs s'y trouvaient, mais au lieu de la lance, ils portaient ce soir-là la carabine et le sac à balles. D'autres embarcations étaient amarrées au rivage. Ceux qui en étaient descendus, rassemblés en cercle, délibéraient d'un air désappointé.

Quand Lars s'approcha d'eux, plusieurs s'écrièrent : « En voilà du moins un qui pourra nous dire ce que nous devons faire. Henric Dartley nous a convoqués chez lui, mais on ne le trouve nulle part; la vieille Martha est devenue folle. Nous l'avons trouvée enfermée dans sa chambre, criant que le diable était dans la maison, qu'il lui avait frappé sur la tête. La maison est vide; la table, les chaises sont renversées. Que s'est-il passé, Lars? Où est Henric?

— Sur le vaisseau danois, répondit Lars; c'est là qu'il le faut aller chercher. Ils l'ont pris ici, dans sa demeure; mais nous lui rendrons la liberté. Je ne vous demande pas si vous le voulez, car je sais que vous le voulez tous. Donnez-moi vos mains, voisins!

Ils tendirent en silence leurs mains calleuses : le serment était prononcé.

Digitized by Google

Alors Lars poursuivit :

— Eteignez les feux et ne soufflez pas un mot. Nous sommes peu nombreux, mais nous sommes des hommes. Nous prendrons le vaisseau ou nous mourrons tous; toutefois, si cela se peut, vivons et laissons vivre les autres. La ruse vaut souvent mieux que la force, et sur la corvette, qui désormais appartient à la Norvége aussi bien que la mer et les rochers, nous avons des amis qui nous soutiendront. En route donc, suivez-moi; je veux être le premier à vous montrer le chemin.

Légères et rapides, les yoles descendaient le fjord. Sur les pierres du rivage, devant le gaard de Bunserud, un homme et une femme attendaient enveloppés dans des manteaux : c'étaient Niels et Anna. Ils s'embarquèrent sans bruit, et les silencieux esquifs reprirent leur marche. Dans le lointain, le prieuré de Grover projetait une lumière isolée. Anna baissa la tête et soupira. Elle pensa à son père, qui déjà peut-être la cherchait avec inquiétude... Peu à peu on vit s'écarter les sombres murailles de rochers, à travers lesquelles glissaient les embarcations des pêcheurs; les vagues arrivaient en moutonnant de la baie et renvoyaient, avec mille scintillements, la pâle clarté des étoiles.

Tout à coup Lars toucha l'épaule d'Anna et lui montra du doigt une sombre masse vacillant sur les flots. C'était la *Naïade* dont la mâture se dessinait dans l'ombre; au-dessous d'elle, la mer brillait avec sa blanche écume; au-dessus, la lune planait et semblait un œil mystérieux ouvert dans la nuit. Tout était silencieux sur le navire; l'âpreté du vent, le fin grésil qui commençait à tomber avait chassé les hommes de garde à l'entrepont. Une échelle de corde pendait sur le bordage, plusieurs chaloupes entouraient le vaisseau; mais quand, poussé par une forte vague, la yole de Lars en vint heurter violemment la paroi, une tête se montra par un sabord, et une voix rude demanda :

— Qui va là?

Niels Hansen se tenait à la pointe.

— C'est moi, Olof, dit-il à voix basse; moi, mon garçon, et quelques braves qui ont à te parler.

En même temps il grimpait à l'échelle avec l'agilité d'un chat et ses quatre compagnons le suivaient.

— Que veux-tu donc, Niels? demanda le matelot surpris.

Mais Lars, lui posant sa grosse main sur l'épaule, répondit :

— Nous sommes ici pour délivrer un homme que les Danois ont enlevé. Où est-il?

— En bas, chez le capitaine, répliqua Olof effrayé.

Digitized by Google

Déjà plusieurs des compagnons de Lars étaient sur le pont avec lui. L'officier de quart, voyant un groupe, s'était approché rapidement :

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il à haute voix.

— Es-tu Norvégien? répliqua Lars.

— Oui.

— Alors je vais te le dire. Nous occupons ce vaisseau par la volonté du pays, et nous le garderons jusqu'à ce que notre cause soit décidée par l'assemblée d'Eidsvold.

— Mais...

— Si tu résistes, si tu pousses un cri seulement, tu es mort!

Vingt bras s'avancèrent pour le saisir. L'officier se tut un instant, puis il reprit :

— Après tout, la cause que tu défends est celle de la patrie. Dussé-je y laisser la vie, je suis avec toi. Que faut-il faire?

— Nous aider à garder le vaisseau, et à faire respecter les droits de la Norvége.

Il serra fortement la main de Niels Hansen, et entraînant Anna, il descendit l'escalier qui conduisait à la cabine.

— Voici le moment venu, mademoiselle, lui dit-il tout bas; il faut agir. Il s'agit de tout gagner ou de tout perdre.

Ils entendirent bientôt la voix de Rosen.

— Vous êtes irrité, monsieur Dartley, mais un homme doit savoir se résigner à son sort, et le vôtre n'est déjà pas si dur. Dans quelques mois, vous reviendrez ici après avoir acquis de l'expérience. Vous aviez formé le projet de vous emparer de *la Naïade*, vous ne cherchez pas même à le nier. Je pourrais donc vous faire passer devant un conseil de guerre et condamner, si personnellement je ne vous avais pas des obligations.

— Et vous prétendez vous acquitter ainsi de ces obligations, répondit Dartley.

— Ce serait peine perdue de discuter plus longtemps avec vous sur ce sujet. La pièce est jouée; le temps se passe; le capitaine Munster vous attend, il a déjà le chapeau sur la tête et son verre est vide. Partez donc, et soyez prudent; c'est le dernier conseil que je vous donne.

— Oh! si j'avais été prudent! s'écria tristement Dartley; si j'avais suivi tes conseils, mon vieux Lars!

A ce moment, le paysan ouvrit la porte et se montra sur le seuil.

— Me voici, Henric, dit-il.

— Et moi aussi! s'écria Anna en passant vivement devant Lars. De ses mains blessées, elle étreignait son bien-aimé et le couvrait de baisers brûlants.

Digitized by Google

— Anna! s'écria Dartley; et il devina tout. Il embrassa ardemment la jeune fille, et d'une voix éclatante :

— Je savais bien, reprit-il, que vous ne m'abandonneriez pas; la pièce n'est pas finie, capitaine Rosen, et c'est un nouvel acte qui commence.

— Comment? demanda le baron interdit.

Une grande rumeur, des hourrahs se faisaient entendre sur le pont.

— Que se passe-t-il? Que signifie tout cela?

— Cela signifie, répliqua Lars, que là-haut on crie hourrah pour la Norvége et que tu ne commandes plus ici.

Le baron mit rapidement la main à son épée posée sur la table; mais le paysan s'était avancé avec calme.

— Je te conseille de laisser ce joujou-là tranquille, dit-il en souriant, si tu ne veux pas qu'il t'arrive malheur.

Les cris, les hourrahs redoublaient sur le pont; dans la cabine, les paysans réunis autour de Dartley lui serraient les mains et l'assuraient qu'il était libre, que la corvette était en leur pouvoir, et que tous les Norvégiens s'étaient joints à eux. Le capitaine vit bien que la résistance était inutile. Il déposa son épée.

— Monsieur Dartley, dit-il, je remets mon commandement entre vos mains. La sûreté de ce vaisseau royal, le soin de son équipage vous regardent. Vous aurez à répondre de vos actes devant le prince régnant.

— Devant les députés de la Norvége à Eidsvold, monsieur, répondit fièrement Dartley.

— Je suis sans doute votre prisonnier, ajouta le capitaine, je vous demande comme une grâce de rester où reste mon vaisseau.

— Assurément, répliqua Henric d'un ton sévère, les lois du pays feraient peu de façons avec un homme qui a violemment arraché un citoyen de sa demeure pour le déporter aux Indes. Cependant, en considération de cet heureux dénouement, et parce que des personnes que j'aime et que je respecte seraient enveloppées dans l'affaire, je ne me ferai pas accusateur. Allez à Bergen ou à Christiania; portez plainte; défendez-vous; sitôt le jour venu, vous aurez liberté pleine et entière.

— Et moi, demanda le capitaine Munster qui jusque-là s'était tenu immobile; que comptez-vous faire de moi?

— Toi, dit Lars, tu vas apprendre comment nous récompensons la violence et la brutalité.

— Laisse-le, interrompit Henric, il n'a été qu'un instrument

Digitized by Google

dans la main d'un autre. Tâche de t'échapper, continua-t-il en se tournant vers Munster, avant qu'on se saisisse de toi ; je ferai en sorte que tu arrives à ton bord.

Cependant les paysans se pressaient de plus en plus dans la cabine ; d'en haut des voix nombreuses appelaient Henric et Lars, et lorsqu'ils se présentèrent sur le pont étincelant de lumière des cris de joie les accueillirent. Henric Dartley tenait Anna par la main.

— Mes amis, dit-il, nous avons accompli ce que nous avions juré d'accomplir. Aucune injustice ne nous pèse sur la conscience et nous n'avons pas répandu de sang qui crie contre nous. Conduisons-nous toujours avec entente et sagesse, comme il convient à des hommes libres ; que le droit reste le droit et félicitons-nous de ce que les feux du matin, en éclairant les montagnes, n'apportent pas sur nos visages la rougeur de la honte.

XIII

Quand le soleil vint inonder de ses rayons la vallée de Grover, tous les sentiers qui longeaient les deux côtés du fjord se remplirent de monde et de mouvement. Les habitants des gaards, à pied ou à cheval, descendaient les pentes arides et escarpées des fjelles. Les étalons jaunes et gris, la crinière hérissée et enlacée de rubans rouges, hennissaient avec impatience et leurs yeux de feu étincelaient d'ardeur. Des brides ornées de têtes de serpent, des selles fort élevées et garnies de clous jaunes distinguaient les plus riches propriétaires, mais beaucoup d'autres étaient tout simplement assis sur le dos nu de leurs bêtes.

Il y avait aussi des femmes et des filles assises de côté sur de hautes selles. D'autres qui demeuraient sur des chemins plus fréquentés arrivaient en carriole ou en charrette. Sur le fjord, des barques à huit rames portaient des passagers revêtus de leurs beaux habits du dimanche, de blanches fourrures, de vestes rouges garnies de boutons de métal, soutachées en vert ou en jaune ; des foulards rouges retenaient leurs cheveux soigneusement nattés par derrière.

Partout c'étaient des cris de joie ; des amis, des connaissances, qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, se rencontraient ; vieillards et jeunes gens se secouaient la main et se rapprochaient pour causer amicalement, après avoir installé leur cheval ou leur charrette dans le voisinage du prieuré.

Digitized by Google

La plus grande animation régnait aussi chez Fahlberg. Le prieur, le juge, l'assesseur et administrateur du bailliage, ses adjoints, les employés subalternes et les *Lansmänner* y étaient réunis et tenaient conseil sur l'élection.

Le café fumait sur la table et le prieur avait déjà demandé sa fille à plusieurs reprises; mais les servantes qui avaient en vain frappé à sa porte n'avaient pas eu le courage de dire au vieillard qu'elles ne recevaient aucune réponse. Elles en avaient averti le docteur, qui se convainquit bientôt qu'Anna était partie, et, malgré toute la frayeur, toute l'inquiétude que lui causait la nouvelle, il ne put retenir un mouvement de joie. Aussi, quand le prieur s'enquit de nouveau de sa fille, il se pencha à son oreille :

— Ton enfant est où elle doit être, dit-il; elle ne peut se rendre ici. Occupe-toi maintenant de ton devoir de citoyen, d'autres devoirs viendront ensuite.

Une vive agitation se peignit dans les traits du prieur.

— Un nouveau malheur me menacerait-il? Magnus.

— Plus tard, tu sauras tout.

— Mon ami.

— Tu te dois d'abord à M. Oersteen.

Oersteen s'approcha enfin du prieur; il lui prit la main :

— Je vous remercie, mon père, dit-il, des démarches que vous avez bien voulu faire pour moi. A la suite de votre déclaration, les *Lansmänner* ont abandonné le projet de présenter votre nom aux suffrages, et le juge lui-même a parlé en ma faveur. Il ne vous reste plus à faire qu'un demi-effort. Recommandez-moi aux paysans qui déjà se rassemblent de toutes parts, et ma nomination est assurée.

Il entraîna le prieur vers la porte, mais comme ils en franchissaient le seuil, un coup de canon ébranla tous les échos de la montagne; un second, un troisième suivirent et bientôt la corvette, encore tout enveloppée de fumée et ouvrant au vent ses voiles blanches, tourna la pointe qui terminait le fjord. Le soleil éclairait les mâts du bâtiment au sommet desquels flottaient les couleurs. Cependant on cargua les voiles, on jeta l'ancre et, au milieu de la fumée et des coups de canon, les cris de joie des matelots arrivèrent jusqu'au rivage.

Des chaloupes furent mises à la mer, et la foule se précipita en masse à la rencontre de ces nouveau-venus.

— Le capitaine Rosen nous envoie un salut solennel en l'honneur de mon élection, dit Oersteen en souriant... Cela vient un peu trop tôt.

— Et même beaucoup trop tôt! cria le docteur. N'entendez-

Digitized by Google

vous pas ce qu'ils crient là-bas? Henric Dartley! hourrah pour Henric Dartley! Et, tenez, le voici lui-même. Anna, je crois, est à ses côtés!... Vraiment, oui, c'est Anna! Assesseur, la partie est jouée, tu as perdu!

Henric et Anna s'approchaient tous deux, entourés de leurs amis, Lars, Niels, Karina et de bien d'autres encore. Le prieur était tellement ému qu'il chancela et fut obligé de s'appuyer sur le bras du docteur.

— Mon paternel ami, dit Dartley d'une voix douce, serez-vous encore cruel envers moi, et me refuserez-vous ce cœur qui m'est si fidèlement attaché? Vous avez eu confiance en cet homme qui est à côté de vous, et qui frémit à ma vue. Lisez cette lettre que j'ai trouvée chez son ami, le capitaine Rosen, et voyez si vous devez tenir la parole que vous lui avez donnée.

Le prieur prit la lettre qui était adressée à un haut personnage. Il lisait de plus en plus vite; tout à coup il s'arrêta, frappa sur le papier, le mit violemment sous les yeux d'Oersteen et s'écria avec emportement:

— Est-ce vous qui avez écrit cela? Oui, c'est vous! Hier, devant moi, vous avez remis cette lettre au capitaine, et elle est de votre écriture! Vous raillez, vous méprisez l'amour de vos concitoyens pour la liberté. Vous conseillez au gouvernement danois d'agir avec vigueur contre les conjurés; vous indiquez les moyens de garder ici plein pouvoir.

— Je n'ai jamais dit, répliqua Oersteen avec un calme affecté, que je partageais les illusions insensées qui font le malheur de ma patrie. Je veux un roi qui gouverne la Norvége d'une main ferme et la rende heureuse, et je ne serai jamais de ceux qui, sous prétexte de liberté, ne veulent, comme Dartley, que le trouble et le désordre.

Dartley fit un pas vers lui, mais le prieur le retint par la main et lui dit avec dignité:

— Ne réponds pas, Henric, et laisse à tes concitoyens le soin de décider entre cet homme et toi.

Puis se tournant vers la foule:

— Vous avez tous entendu, dit-il, les paroles de M. Oersteen, êtes-vous toujours disposés à le choisir pour votre représentant.

Aucune main ne se leva.

— Il devait en être ainsi, dit l'assesseur avec un sourire forcé. Accomplissez votre projet, achevez de violer votre serment, prieur Fahlberg. Voici votre candidat, Henric Dartley, arrêté hier d'après vos ordres et conduit à bord de la corvette, aujour-

Digitized by Google

d'hui serré contre votre cœur paternel et envoyé à Eidsvold comme député.

Le prieur baissa la tête. Que Dieu me pardonne! dit-il en soupirant. J'ai gravement pêché et je me suis mis par là dans l'embarras. Choisissez qui vous voudrez, chers concitoyens. Henric Dartley vous dira lui-même s'il veut être votre député.

— Non, fit celui-ci en s'avançant, je ne puis l'être et ne le serai point. Voici l'homme à qui je donne ma voix.

En parlant ainsi, il se tourna vers Lars de Bunserud, lui tendit la main et le plaça à côté de lui. D'abord il se fit un moment de silence, puis un murmure approbateur courut dans la foule, et bientôt beaucoup de voix s'écrièrent :

Henric Dartley a raison! Hourrah pour Lars. Alors toutes les mains se levèrent, tout le monde répéta le nom de Lars et celui-ci se redressa fièrement.

— Vous m'avez choisi, mes amis, dit-il, et vous ne vous repentirez pas d'avoir envoyé un paysan au conseil. Je servirai mieux vos intérêts et ceux de la patrie que ce vilain bailli-là dont je veux dévoiler la conduite pour qu'il soit puni. La sagesse peut aussi se trouver sous la veste grossière. On m'a dit que des soldats, des paysans et des matelots se rencontreront à Eidsvold avec des gens riches et instruits, sans distinction de rang, comme cela doit être. J'irai donc et je vous ferai honneur, car il n'y aura là personne qui aime mieux sa patrie que Lars de Bunserud, le paysan de Grover.

Les électeurs, pleins de joie et de fierté, se pressèrent autour de lui pour lui serrer la main.

— Nous voulons être libres, libres comme l'étaient nos pères, s'écria Niels Hansen. Obtiens pour nous ce résultat à Eidsvold; de notre côté nous travaillerons à nous rendre dignes de la liberté, et quand nous l'aurons conquise, nous la conserverons plus précieusement que ce que nous avons de plus cher au monde.

Le prieur confondait dans ses embrassements Henric et Anna, et le docteur Magnus applaudissait à cette scène attendrissante.

Karina seule baissait la tête.

— Sœur, dit Lars, ne feras-tu pas comme mademoiselle Anna, et ne sens-tu pas dans ton cœur le désir d'unir ta vie à celle d'un brave garçon qui t'aime, comme le fait Niels.

— Et cela depuis longtemps, Karina, tu le sais, ajouta Niels.

Karina releva la tête, fixa un instant son regard sur Henric, qui, tout entier à son amour, ne songeait pas à elle; puis, prenant sa résolution, elle tendit la main à Niels :

Digitized by Google

— Tiens! Niels, dit-elle, voici ma main, et mon cœur avec.

— Merci, Karina, s'écria Niels.

En même temps, Karina se détournait pour essuyer une larme.

— Allons, je me charge de ta noce, Niels, dit le prieur, et je veux que ce soit la plus gaie qu'on ait jamais vue à Grover.

De vives acclamations accueillirent ces paroles, et le reste de la journée se passa pour tout le monde au milieu de la joie. Pierre Kluver reprit son bien sur les provisions de la corvette; le prieur lui acheta des comestibles de toutes sortes, et le prieuré fut rempli jusqu'au soir de joyeux convives.

Le lendemain matin, le vaisseau fut conduit à Bergen. Lars partit pour Eidsvold, et bientôt le cri de guerre retentit dans les montagnes. Henric rassembla cent volontaires qui rendirent des services signalés, mais quand la paix revint avec la liberté, quand le fjord et les fjelles brillèrent sous les rayons du soleil d'été, on célébra à Grover une noce dont on parle encore. Henric Dartley de Rothbergsland, Anna, Niels et Karina, avec Lars et le docteur Magnus pour garçons d'honneur, se rendirent à l'église, parés de fleurs et de rubans, à la tête d'un innombrable cortége que précédaient en grand costume chanteurs, violons et trompettes. Le soir, le docteur dansa avec les deux mariées la danse d'Halling, au grand divertissement de tous les assistants.

A présent ils vivent tous heureux au sein de la liberté et du bonheur domestique.

Quant à l'assesseur Oersteen, il a depuis longtemps disparu; il s'est réfugié en Danemark.

(Traduit de l'allemand de Theodor Mügge.)

HENRI DE SUCKAU.

Digitized by Google

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

En l'an 1531, Jacques Dubois (en latin Sylvius) publia la première grammaire de notre langue qui ait paru en France. Instruit, sagace, audacieux, Sylvius propose pour notre orthographe diverses améliorations dont les unes, plus ou moins modifiées, ont été admises au bout d'un siècle ou deux, et dont les autres ne sont pas encore réalisées. Depuis la publication du livre de Sylvius, on n'a cessé de s'élever contre les défauts de notre orthographe, et de réclamer des modifications plus ou moins utiles, plus ou moins faciles. On a déjà fait beaucoup ; il reste beaucoup à faire encore.

Les réformateurs se divisent en deux camps, les radicaux et les modérés. Les premiers veulent que l'orthographe peigne la parole, représente exactement la prononciation. Les autres admettent qu'il y a quelque chose à faire ; mais ils veulent procéder lentement, peu à peu, et s'arrêter bien avant d'avoir atteint le but des premiers (1).

Les adversaires de la réforme composent aussi deux catégories..... les vaudevillistes et les fétichistes.

Les vaudevillistes sont de beaucoup les plus dangereux. Demandez plutôt à M. Marle. M. Marle était un partisan intraitable de la *phonographie*. On lui décocha quelques vers, un couplet, peut-être un quatrain, finissant à peu près ainsi :

. . . . écrire comme on parle...
Mais quand on parle du nez !

(1) *Observations sur l'Orthographe* ou *Orthografie française*, suivies d'une histoire de la réforme orthographique depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, par Ambroise-Firmin Didot, 2e édition. Paris, Didot, 1868, in-8°.

Digitized by Google

Il ne s'en releva pas. C'est avec des arguments de cette force que, chez le peuple le plus spirituel de la terre, on combat victorieusement les propositions les plus sensées et les plus utiles.

Les gens sérieux, pour repousser toute réforme, invoquent l'Usage, l'Etymologie, le respect dû à l'Orthographe de nos classiques.

Il faut plus de courage qu'on ne pense pour affronter à la fois, et les faiseurs de quolibets, et des hommes respectables bien convaincus de l'excellence de leur cause. Dire aux premiers que le nez est un organe indispensable pour la bonne prononciation d'une langue quelconque; qu'il faut parler du nez pour parler bien; que lorsqu'on est enchifrené l'on parle mal parce qu'on ne parle pas du nez, ce serait s'exposer à passer pour un pédant. Dire aux autres, avec tous les égards qu'on leur doit, que l'usage, l'étymologie et l'orthographe de nos classiques ne sont pas précisément ce qu'ils s'imaginent, c'est une entreprise pleine de périls. Il s'est trouvé pourtant à toutes les époques, depuis bientôt trois siècles et demi, des hommes considérables qui ont eu ce courage. Un savant dont la longue carrière a été consacrée à l'étude des langues et des littératures anciennes et modernes et à la pratique de l'art typographique, un homme dont le caractère, le goût, la position sociale, commandent le plus profond respect, M. Ambroise-Firmin Didot, vient de grouper, d'analyser, de résumer les vœux, les systèmes, les opinions des réformateurs de l'orthographe qui l'ont précédé. Fort d'une connaissance approfondie de la matière, il demande à l'Académie française, de laquelle cela dépend absolument, un petit nombre d'améliorations, moins qu'il n'en désire assurément, mais plus qu'il n'en obtiendra, du moins je le crains.

I

M. Didot débute ainsi :

Remédier aux imperfections encore si nombreuses de notre orthographe, imperfections qui démentent la logique et la netteté de l'esprit français, serait chose bien désirable à un double point de vue : le bon et rapide enseignement de la jeunesse. la propagation de notre langue et de ses chefs-d'œuvre. Mais cette tâche est bien plus difficile que ne le supposent ceux qui, frappés des abus, ne se sont pas rendu compte de la nature des obstacles, ainsi que des efforts divers ten-

Digitized by Google

tés depuis trois siècles pour la solution d'un problème aussi compliqué.

C'est à l'Académie française, à cause même de sa légitime influence sur la langue et de l'autorité de son Dictionnaire, devenu depuis longtemps le code du langage, qu'il convient d'examiner, en vue de la nouvelle édition qu'elle prépare, les modifications à introduire dans l'orthographe, pour satisfaire, dans une juste mesure et conformément à ses propres précédents, aux vœux le plus généralement manifestés...

Grâce aux améliorations successivement introduites par l'Académie dans les six éditions de son Dictionnaire, améliorations attestées par la comparaison de celle de 1835 avec la première de 1694, ce qui reste à faire dans notre orthographe est peu considérable et pourrait même être admis en une seule fois, si l'Académie se montrait aussi hardie qu'elle l'a été dans sa troisième édition.

Jusqu'au commencement de ce siècle, son Dictionnaire, moins répandu, n'avait pas acquis l'autorité dont il jouit universellement, de sorte qu'il restait à chacun quelque liberté pour modifier l'orthographe, soit dans le manuscrit, soit dans l'impression. C'est ainsi qu'avaient pu et que pouvaient encore se faire jour les préférences en matière d'écriture de ceux qu'on nommait alors « les honnêtes gens », et dont la manière était désignée sous ce nom : l'*Usage*.

Mais l'usage, que l'Académie invoquait jusqu'en 1835 comme sa règle, n'a plus aujourd'hui de raison d'être; le Dictionnaire est là qui s'oppose à tout changement : chaque écrivain, chaque imprimeur s'est soumis à la loi; elle y est gravée. Les journaux, par leur immense publicité, l'ont propagée partout; personne n'oserait la braver. Ainsi tout progrès deviendrait impossible si l'Académie, forte de l'autorité qu'elle a justement acquise, ne venait elle-même au-devant du vœu public en faisant un nouveau pas dans son système de réforme, afin de rendre notre langue plus facile à apprendre, à lire et à prononcer, surtout pour les étrangers.

Que d'efforts et de fatigues quelques réformes pourraient encore épargner aux mères et aux professeurs! Que de larmes à l'enfance! Que de découragement aux populations rurales! Tout ce qui peut économiser la peine et le temps perdu à écrire des lettres inutiles, à consulter sa mémoire, souvent en défaut, profiterait à chacun. Car, avouons-le, personne d'entre nous ne saurait s'exempter d'avoir recours au dictionnaire pour s'assurer s'il faut soit l'*y*, soit l'*i* dans tel ou tel mot; soit un ou deux *l*, ou *n*, ou *p* dans tel autre; soit un *ph* ou un *th*, un accent grave ou un accent circonflexe, un tréma ou un accent aigu, un trait d'union ou même la marque du pluriel, l'*s* ou l'*x*, dans certains mots.

Après quelques autres considérations générales, M. Didot passe en revue les six éditions successives du Dictionnaire de l'Académie. Il note avec soin les modifications d'orthographe graduellement introduites dans cet ouvrage, et, engageant l'Académie à persister dans son système d'amélioration constante, i lui demande :

Digitized by Google

1° De régulariser l'orthographe étymologique de la lettre χ, *ch*, et de substituer aux θ, *th*, et φ, *ph*, nos lettres françaises dans les mots les plus usuels; d'ôter l'*h* à quelques mots où il est resté pour figurer l'esprit rude;

2° De supprimer, conformément à ses précédents, quelques lettres doubles qui ne se prononcent pas;

3° De simplifier l'orthographe des noms composés, en les réunissant le plus possible en un seul mot;

4° De régulariser la désinence orthographique des mots terminés en *ant* et en *ent;*

5° De distinguer par une légère modification (la cédille placée sous le *t*), des mots terminés en *tie* et *tion*, qui se prononcent tantôt avec le son du *t* et tantôt avec le son de l'*s ;*

6° De remplacer, dans certains mots, l'*y* par l'*i;*

7° De donner une application spéciale aux deux formes *g* et *g*, au cas où le *j*, dont le son est celui du *g* doux, ne serait pas préférable;

8° De substituer l'*s* à l'*x* comme marque du pluriel, à certains mots, comme elle l'a fait pour *lois* au lieu de *loix* (*lex*, la loi; *leges*, les lois).

M. Didot traite ensuite en particulier de chacune des modifications qu'il réclame; il signale les inconvénients et les inconséquences nombreuses de l'orthographe actuelle, et donne des listes très-étudiées et très-complètes des mots sur lesquels doivent porter les améliorations. Dans des appendices qui se succèdent, au nombre de sept, et qui occupent les deux tiers du volume, M. Didot a consigné le fruit de ses longues et laborieuses recherches sur divers points qui se rattachent à son sujet. Il s'occupe successivement :

Des dictionnaires français antérieurs à celui de l'Académie, en commençant par celui de Firmin Le Ver, de 1420, précieux manuscrit qui fait partie de son incomparable bibliothèque, et dont la publication est bien désirable;

De l'opinion de Ronsard sur l'orthographe étymologique;

De l'opinion de plusieurs membres de l'Académie française et de l'Académie des belles-lettres sur l'orthographe et la réforme orthographique;

Des réformes orthographiques proposées et accomplies. Cette partie du travail de M. Didot, qui occupe plus de deux cents pages, contient l'analyse claire et l'appréciation judicieuse de tous les travaux importants sur la grammaire et l'orthographe de notre langue publiés depuis le premier quart du seizième siècle jusqu'à nos jours. C'est une œuvre de bénédictin, que peu

Digitized by Google

de jeunes gens auraient le courage d'entreprendre, que peu d'hommes mûrs seraient capables d'exécuter.

Après ce travail viennent de précieux renseignements sur l'orthographe personnelle de Montaigne, La Fontaine, Bossuet, Racine, madame de Sévigné, La Bruyère et Voltaire, puis une curieuse étude sur les mots composés, et, enfin, les « adhésions de quelques écrivains au principe de la réforme ». Cette dernière partie du travail de M. Didot est presque la seule où il soit possible d'ajouter.

II

Avant de passer à l'examen des imperfections de notre orthographe et des améliorations proposées, il convient de jeter un coup d'œil sur les circonstances qui ont amené le mal, et, par suite, rendu le remède nécessaire.

Notre orthographe, ainsi que le reconnaissait en 1673 l'académicien Mezeray, « ne pèche presque qu'en lettres superflues. » Les unes proviennent de la défectuosité de notre alphabet; d'autres, des changements survenus dans la prononciation; d'autres, du caprice des calligraphes; le plus grand nombre résulte des efforts faits par les savants, presque toujours à contretemps, pour indiquer l'étymologie.

De nombreux idiomes étaient parlés dans les Gaules au moment de la conquête romaine. La langue des vainqueurs fut imposée aux vaincus. On sait ce que devint avec le temps le latin écrit. On ne saura jamais ce que pouvait être le latin parlé chez les diverses populations gauloises; mais il suffit de voir comment les descendants des Liguriens, des Ibères, des Aquitains, des Arvernes, des Belges, etc., prononcent aujourd'hui le français, pour être convaincu que leurs pères ne devaient pas tous parler le latin d'une façon identique. Les permutations de sons, le déplacement de l'accent, une obéissance inconsciente aux lois grammaticales, produisirent des différences fortement tranchées. Au lieu d'une langue latine unique, parlée dans toute la Gaule, on eut un nombre considérable de dialectes taillés dans la même langue, mais différant notablement les uns des autres, et sur lesquels l'invasion des Gaules par les Germains ne fut pas sans influence. Plus tard, les langues néo-latines, le provençal, le français, l'italien, l'espagnol, le catalan, le portugais, se fixèrent et devinrent des langues écrites (1). Conclure

(1) Je néglige à dessein le valaque et le romanche. Je demande grâce au lecteur

Digitized by Google

de ce fait que le latin a engendré plusieurs autres langues; qu'un beau jour, grâce aux progrès de la civilisation, le nombre des langues s'est accru, ce serait commettre une erreur. La civilisation ne multiplie pas les langues; loin de là, elle en diminue constamment le nombre. Dans le phénomène qui nous occupe, il n'y a pas création de langues nouvelles, et, partant, augmentation en nombre : il y a, au contraire, absorption d'un grand nombre d'idiomes par une demi-douzaine de langues, dont deux, le provençal et le catalan, ne comptent déjà plus (1).

J'ai parlé tout à l'heure de lois grammaticales. Je n'ai pas besoin de dire que, chez les Gaulois nos ancêtres, ces lois n'étaient pas écrites; mais elles n'en existaient pas moins. Elles existent partout où l'on parle une langue quelconque.

Dans chaque langue il y a un petit nombre de racines monosyllabiques. Les lettres, les syllabes, les mots qu'on ajoute à ces racines, avant ou après, joints ou isolés, sont des particules. Or, l'emploi de ces particules est régi par les lois grammaticales. Ces lois résistent longtemps à toute influence étrangère : un peuple peut changer complétement son vocabulaire sans que pour cela sa grammaire soit notablement modifiée. Le vocabulaire des langues néo-latines est presque tout latin, mais leur grammaire n'est pas latine au même degré, malgré trois siècles d'efforts malencontreux de la part des grammairiens. Elles ont toutes l'article, que le latin n'a pas; elles n'ont pas la déclinaison au moyen des désinences (2); elles n'ont que deux genres au lieu de trois; elles ont des temps du verbe qui manquent au latin, etc. Outre ces différences qui leur sont communes, elles en ont, chacune en particulier, de moins caractéristiques, mais qui ont bien leur importance.

De toutes les langues issues du latin, le français est celle qui s'en éloigne le plus.

Il a une redondance de pronoms qui n'existe pas en espagnol,

pour ce qu'il y a de personnel dans la façon dont je présente les faits relatifs à l'origine de notre langue. Je ne puis entrer ici dans les longs développements que ces questions comportent.

(1) De même qu'on regarde les langues néo-latines comme des débris du latin, de même on croit que le provençal s'est dissous dans les patois assez nombreux qu'on parle encore dans le midi de la France. Cela n'est pas exact. Faute d'une centralisation politique arrivée en temps utile, le provençal s'est éteint avant d'avoir absorbé les divers dialectes de la langue d'oc. Le contraire a eu lieu pour les dialectes de la langue d'oïl, qui ont été absorbés par le français moderne à l'époque où le pouvoir central s'est assis sur les ruines de la féodalité.

(2) La déclinaison existait dans le provençal, qui distinguait deux cas, le sujet et le régime. Elle existait au même degré dans l'ancien français. Elle en a disparu au quatorzième siècle. On n'en trouve aucune trace dans les autres langues néo-latines.

Digitized by Google

et qui est beaucoup moindre en italien. En français, le pronom précède toujours le verbe, bien que généralement il se trouve déjà dans la désinence. Nous disons *tu* aim*es*, *nous* aim*ons*, *vous* aim*ez*, *ils* aim*ent*, ce qui équivaut à *tu* aimes *tu*, *nous* aimons *nous*, *vous* aimez *vous*, *ils* aiment *ils* (1).

Il a contracté beaucoup plus que les autres langues les particules finales.

Latin.	*Espagnol.*	*Italien.*	*Portugais.*	*Français.*
Am*abam*,	Am*aba*,	Am*ava*,	Am*ava*,	J'aim*ais*,
am*abas*,	am*abas*,	am*avi*,	am*avas*,	tu aim*ais*,
am*abat*,	am*aba*,	am*ava*,	am*ava*,	il aim*ait*,
am*abamus*,	am*abamos*,	am*avamo*,	am*avamos*,	nous aim*ions*,
am*abatis*,	am*abais*,	am*avate*,	am*aveis*,	vous aim*iez*,
am*abant*.	am*aban*.	am*avano*.	am*avao*.	ils aim*aient*.

Enfin, il a, dans bien des cas, fait subir à la racine elle-même des modifications considérables. Si nous prenons le verbe *avoir*, nous trouvons que la racine, *hab*, invariable en latin, et qui varie peu dans les autres langues, devient en français *é* (*j'ai*), *a* (*tu as*), *av* (*j'avais*), *u* (*j'ai eu*), *au* (*j'aurai*). Ce sont des faits dont il faut tenir compte, et sur lesquels j'aurai à revenir.

Il n'y eut pas d'ailleurs dès l'origine une langue française unique, comme de nos jours. Notre vieille langue se divisait en plusieurs dialectes que distinguaient des particularités bien nettement accusées. Ces dialectes furent parlés longtemps avant qu'on leur fît les honneurs du parchemin. Ce n'est qu'au neuvième ou au dixième siècle que le vieux français s'élève à la dignité de langue écrite. Pendant le onzième siècle, il s'affermit et se développe. Au douzième et pendant la première moitié du treizième, il atteint à son apogée. Il produit alors une littérature pleine de séve et de vigueur, abondante, variée, qui déborde sur tout l'Occident. Partout on traduit, on imite, on développe ses productions. La littérature française est la première en date et la mère de toutes les littératures modernes.

Trois dialectes principaux, celui de l'Ile de France, le picard et le normand, contribuèrent à cette production luxuriante. On

(1) Nous ajoutons une *s* à la première personne de l'indicatif présent de certains verbes ; je vais, je viens ; c'est un tort. Mais nous sommes tellement habitués à cette lettre euphonique, que nous regardons sa suppression à la fin des vers comme une licence poétique. Par contre, nous avons supprimé presque partout le *t* final de la troisième personne. Lorsque nous le conservons, nous le prenons pour une lettre euphonique. Nous écrivons *aime-t-il*, tandis qu'il faudrait écrire *aimet-il*. Le fameux *vat en ville*, dont on se moque tant, est parfaitement correct.

Digitized by Google

les parlait depuis longtemps. Ils étaient assez éloignés du latin pour que ceux qui commencèrent à les écrire n'eussent pas l'idée de les rattacher par l'orthographe à la langue mère, que d'ailleurs ils ne connaissaient généralement pas. Ils n'eurent donc qu'une préoccupation : écrire comme on prononçait. Ils le pouvaient sans inconvénient. La langue s'était lentement élaborée, d'après des règles qu'on ne soupçonnait pas, mais qui, en fait, avaient été logiquement appliquées. Le radical du mot latin avait fourni le thème du mot français ; certaines voyelles s'étaient atténuées ; des consonnes avaient disparu ; d'autres s'étaient adoucies. En somme, les mots latins s'étaient transformés en mots français régulièrement faits et que tout le monde comprenait. Pour que la langue écrite fût comprise de tous comme la langue parlée, il n'y avait qu'à peindre la prononciation. Nos scribes empiriques y réussirent à merveille. On peut le dire hardiment, il n'existe pas d'orthographe plus parfaite que l'orthographe française de la fin du douzième siècle et du commencement du treizième. Les défectuosités de l'alphabet elles-mêmes y sont beaucoup moins sensibles que dans l'orthographe actuelle, parce que nos pères employaient les lettres d'une façon plus logique que nous.

Mais à partir de la seconde moitié du treizième siècle, les choses changent de face. La prononciation, qui va toujours en se modifiant, commence à ne plus être d'accord avec l'orthographe en usage, et l'orthographe persiste. On conserve les lettres qu'on a l'habitude d'écrire, bien qu'on ne les prononce plus. Puis bientôt commence la fusion des divers dialectes en une seule langue, et dès lors tout devient incertain, orthographe et prononciation. Enfin, pour mettre le comble à la confusion, les scribes lettrés, les savants, interviennent. Des malheureux qui ne connaissent ni l'histoire de notre langue, ni les règles d'après lesquelles elle s'est formée, veulent à toute force la ramener au latin, à grand renfort de lettres superflues. Saluons les étymologistes ! Beaucoup de mots latins étaient devenus si bien français, que nos savants passèrent à côté sans les reconnaître, et s'empressèrent d'enrichir notre langue d'une foule de mots équivalents, mais purement latins, qui tiennent maintenant une place honorable à côté des mots français d'ancienne formation, quand ils ne les ont pas supplantés.

Les calligraphes aussi s'en mêlèrent. Par amour de l'art, ils prodiguèrent les lettres longues, qui leur permettaient de faire montre de leur talent. C'est à eux que l'*y* doit d'avoir presque partout remplacé l'*i*.

Digitized by Google

III

On ne saurait s'imaginer ce que devint notre orthographe entre les mains des savants. Robert Estienne, dans son *Dictionnaire français-latin*, de 1540, « recueillit, dit M. Didot, une riche moisson de termes nouvellement imités du latin et même du grec, » et non-seulement il écrivit ces mots conformément à l'étymologie, « mais, de plus, il réintégra des lettres dites caractéristiques dans une grande partie des mots d'une époque antérieure. » Il est curieux de voir dans ce dictionnaire la prodigieuse accumulation de consonnes que peut produire un amour mal entendu de l'étymologie, surtout lorsqu'il se combine avec le respect de l'usage. Ce dictionnaire jouit longtemps d'une grande autorité. Il y eut même des lexicographes, tels que N. Duez (1659), qui trouvèrent le moyen de renchérir sur Robert Estienne. Aussi, malgré les efforts des réformateurs du seizième et du dix-septième siècle, l'orthographe savante perdit peu de terrain. Elle était encore dans tout son lustre lorsque l'Académie française publia la première édition de son dictionnaire, en 1694.

M. Gaston Paris a consacré au travail de M. Didot, dans le *Bulletin du Bibliophile* (juin et septembre 1868), deux articles très-savants et très-spirituels, cela va sans dire, mais peu indulgents pour l'Académie française. Je n'aime pas les Académies : j'ai de leur utilité tout à fait la même opinion que M. Gaston Paris, et depuis longtemps ; mais, précisément parce que je sais combien les assemblées délibérantes sont impropres à certaines choses, je sais gré à l'Académie française de ses bonnes intentions et du bien qu'elle a fait. Elle ne va pas vite en besogne : elle est moins avancée aujourd'hui, à certains égards, que n'était Richelet en 1680 ; mais elle a marché. Elle ne dirige pas le mouvement ; elle le suit même d'un peu loin ; mais, en définitive, elle le suit et le consacre. Notre esprit d'indépendance s'exerce sur tant de choses, qu'il en est d'autres sur lesquelles nous sommes incapables d'avoir une volonté. En fait de langue et d'orthographe, nous avons abdiqué entre les mains de l'Académie. Soumettons-lui nos vœux, mais ne lui reprochons pas trop amèrement ses erreurs. Le pouvoir n'est pas infaillible.

L'Académie française, fondée en 1635, avait pour but de « donner des régles certaines à la langue. » Elle devait publier un dictionnaire, une grammaire, une rhétorique et une poétique.

Digitized by Google

Elle ne s'occupa jamais sérieusement de ces deux derniers ouvrages. Elle renonça même à faire une grammaire, et se contenta d'approuver et de recommander celle de Régnier Desmarais, son troisième secrétaire perpétuel, qui parut en 1706. Restait le dictionnaire, dont elle s'occupa mollement jusqu'à l'époque où Louis XIV, succédant au chancelier Séguier comme protecteur de la Compagnie (1672), lui eut donné un logement au Louvre et quarante jetons à distribuer entre les membres présents. A partir de ce moment elle s'occupa de revoir et de compléter son travail, qu'elle mit au jour, comme je l'ai déjà dit, en 1694.

La besogne était difficile. Pour la mener à bonne fin, il fallait une connaissance approfondie de notre langue depuis ses origines, ce qu'on ne pouvait demander à personne en ce temps-là; il fallait un plan rationnel, une logique inflexible, choses qu'on ne pouvait exiger d'un corps comme l'Académie.

L'orthographe était arrivée au plus haut degré d'incohérence et d'incertitude qu'on puisse imaginer. Les académiciens, au nombre de quinze environ, qui entreprirent de débrouiller ce chaos, voulurent se faire un plan. Mézeray fut chargé de rédiger un manuel de règles orthographiques qu'on devait suivre. Ce travail, revu d'abord sur le manuscrit, puis sur une impression à petit nombre, par plusieurs académiciens, fut imprimé dans sa forme définitive (1). Il donne de curieux renseignements sur le système adopté par les auteurs du Dictionnaire.

Ce système est un éternel compromis, une perpétuelle contradiction. « La compagnie déclare qu'elle désire suiure l'ancienne orthographe, qui distingue les gents de lettres dauec les ignorants et les simples femmes. » Elle adopte donc l'orthographe prétendue étymologique; mais elle se hâte d'ajouter que, cette orthographe, « il faut la maintenir partout, hormis dans les mots où un long et constant usage en aura introduit une contraire. »

La compagnie déclare ailleurs, par la plume d'un de ses plus illustres membres, Bossuet, qu'elle « ne peut souffrir une fausse règle qu'on a voulu introduire d'écrire comme on prononce. »

Voilà donc le plan de l'Académie :

Elle repousse la seule base solide de l'orthographe, la prononciation;

Elle se fonde sur l'étymologie, qu'elle ne connaît que très-imparfaitement;

Elle admet les modifications introduites par l'usage.

(1) Il en a été fait une troisième édition en 1863, par les soins de M. Marty-Laveaux, à Paris, chez Gay, in-24.

Digitized by Google

C'est ce qu'on peut appeler une règle arbitraire tempérée par des exceptions également arbitraires.

Si l'Académie fût restée toujours fidèle à ce système, nous écririons encore comme elle écrivait en 1694. Heureusement elle s'est montrée généreuse : elle a éliminé beaucoup de lettres inutiles que l'usage avait introduites dans les mots; elle a sacrifié même la grande majorité de ses lettres étymologiques. Ce qui lui reste à faire, ce qu'on lui demande, c'est d'aller jusqu'au bout dans la voie où elle est entrée, et de faire disparaître des exceptions encore trop nombreuses, résultat inévitable du plan défectueux primitivement adopté. Je l'ai déjà dit, bien des étrangetés de l'orthographe vis-à-vis de laquelle se trouva l'Académie provenaient des défauts de notre alphabet; d'autres résultaient des changements survenus dans la prononciation; d'autres, du caprice des calligraphes; mais l'immense majorité provenait d'un amour aveugle pour l'étymologie. Nous allons voir quelles étaient les difficultés résultant de ces diverses causes, ce que l'Académie a fait pour les écarter, et ce qu'il reste encore à faire.

IV

Le premier obstacle que l'on rencontre lorsqu'on songe à la régularisation de notre orthographe, c'est l'imperfection de l'alphabet dont nous nous servons.

Dès 1660, la *Grammaire de Port-Royal* a formulé les principes d'une bonne orthographe; elle demandait :

1° Que toute figure marquât quelque son, c'est-à-dire qu'on n'écrivît rien qui ne se prononçât;

2° Que tout son fût marqué par une figure, c'est-à-dire qu'on ne prononçât rien qui ne fût écrit;

3° Que chaque figure ne marquât qu'un son... ;

4° Qu'un même son ne fût pas marqué par de différentes figures.

Cela paraît simple au premier abord, surtout lorsqu'il ne s'agit que d'un alphabet adapté à une seule et unique langue; mais les choses les plus simples n'entrent pas facilement dans la pratique. Il n'y a pas de nation en Europe qui puisse se vanter de posséder cet alphabet si désirable, et surtout de l'appliquer d'une façon rationnelle. Pourquoi cela? Charles Nodier, cité par M. Didot, p. 202, explique la chose à sa manière : « Ce qu'il y a d'embarrassant, dit-il, ce n'est pas de faire, tant bien

Digitized by Google

que mal, une espèce d'alphabet rationnel et philosophique propre à faciliter l'enseignement de la lecture et à rendre peu sensibles et même tout à fait nulles les équivoques et les ambiguités de l'orthographe; c'est d'appliquer cet alphabet à une langue écrite, sans altérer, sans détruire peut-être son esprit et son caractère. C'est surtout de le faire accepter par le peuple auquel on le destine, comme la forme d'un chapeau ou la coupe d'un habit. Voilà ce qui n'arriva jamais, et ce qui jamais n'arrivera. La religion en sait, je crois, la raison. Si la philosophie en sait une autre, qu'elle la dise. »

Nodier avait ce mérite, qu'il causait agréablement de bibliographie, de philologie, de choses qui d'habitude ne passionnent pas le public; mais il lui arrivait parfois de payer son lecteur, et sans doute de se payer lui-même, de phrases passablement creuses. La religion, mise en cause ici par lui d'une façon si inattendue, n'a pas encore répondu à son appel. Quant aux philosophes, ils auraient pu lui dire qu'il avait mal observé les faits. L'alphabet russe, que Nodier admirait tant parce qu'il ne savait pas quel usage déplorable on en fait, l'alphabet russe fut refondu par Pierre le Grand en 1704, et le peuple auquel il était destiné l'a très-bien accepté, bien qu'il fût habitué à un alphabet différent. L'Académie espagnole a modifié tout récemment encore l'alphabet espagnol. Le latin et presque toutes les langues de l'Europe furent imprimés d'abord en caractères gothiques, et maintenant on imprime partout avec des caractères latins, même en Allemagne. Le turc, le persan, l'hindoustani, s'écrivent avec des caractères arabes; les Maures d'Espagne écrivaient l'espagnol en lettres arabes, et les Juifs, répandus sur le monde entier, écrivent en caractères rabbiniques les langues des pays qu'ils habitent.

J'insiste sur ces faits, non pour prouver que Nodier s'est trompé, mais parce qu'on est trop généralement porté, dans notre pays, à partager l'erreur qu'il a commise. L'esprit de réforme, qui s'attaque à tant de choses, s'arrête net devant des fantômes. L'alphabet, par exemple, est tenu pour chose sacrée, immuable. On peut en citer une preuve qui a bien sa portée.

Volney, un partisan décidé de la réforme orthographique, et qui parlait de philologie en homme compétent, s'occupa pendant plusieurs années de sa vie de la création d'un alphabet commun aux langues de l'Europe et de l'Asie (1). Puis il fonda un prix

(1) Voy. Volney, *Simplification des langues orientales*, Paris, an III, in-8°; l'*Alfabet européen appliqué aux langues asiatiques*. Paris, Didot, 1819, in-8°.

Digitized by Google

annuel de 1200 francs, « pour provoquer et encourager tout travail tendant à donner suite et exécution à sa méthode de transcrire les langues asiatiques en lettres européennes régulièrement organisées. » Volney mourut en 1820. Dès l'année 1821, l'Institut déclarait, en phrases un peu longues, que : « Pour ne donner à l'intention du testateur ni plus ni moins d'étendue que lui-même ne l'a voulu, il ne faut ni chercher à résoudre le problème de la composition ou de l'invention d'un système de signes capables de représenter tous les sons et toutes les articulations que peut produire l'organe vocal, système dans lequel, *s'il pouvait être inventé*, les articulations des peuplades les moins connues de l'Afrique et de l'Amérique viendraient d'elles-mêmes se ranger aussitôt que l'oreille les aurait une fois reconnues et constatées, ni réduire la transcription dont il s'agit à un moyen convenu de représenter, pour une seule nation de l'Europe, à l'aide des lettres dont elle fait usage, les sons et les articulations d'une ou de plusieurs langues asiatiques. » Quelques années plus tard le sujet était retiré du concours, et depuis longtemps le prix Volney est décerné à des ouvrages fort estimables sans doute, mais auxquels le fondateur n'avait certes pas songé. Cependant ce projet, condamné chez nous, de l'application de l'alphabet européen aux langues asiatiques, a été repris ailleurs, étendu, développé; il est entré dans la pratique; on imprime aujourd'hui les langues des cinq parties du monde avec des caractères européens. Ce qu'il y a de plaisant, ou plutôt de triste, c'est que s'il prenait fantaisie à M. Lepsius, l'auteur du *Standard Alphabet* (1), de concourir pour le prix Volney, il serait exclu, parce que le projet qu'il a réalisé très-convenablement est depuis longtemps retiré du concours comme irréalisable.

L'alphabet latin, assez défectueux déjà lorsqu'il s'agit de rendre la langue latine, est plus impropre encore à rendre le français.

L'abbé de Dangeau, membre de l'Académie française, mort en 1723, comptait dans notre langue quinze voyelles, savoir :

Cinq voyelles latines, *a*, *é*, *i*, *o*, *u*;

Cinq voyelles françaises, *ou*, *au*, *eu*, *è* ouvert, *e* muet;

(1) *Standard Alphabet for reducing unwritten languages and foreign graphic systems to a uniform orthography in european letters*, by C. R. Lepsius. 2d ed. *London*, 1863, in-8°. L'auteur avait publié d'abord *Das allgemeine linguistiche Alphabet. Grundsætze der Uebertragung fremder Schriftsysteme und bisher noch ungeschriebener Sprachen in europæischen Buchstaben*. Berlin, 1855, in-8°. L'alphabet universel de M. Lepsius se compose de trente voyelles et de quarante-neuf consonnes, toutes représentées par des lettres européennes, simples ou accompagnées de points et d'accents.

Digitized by Google

Cinq voyelles nasales, *an*, *en*, *in*, *on*, *un*.

On pourrait porter ce nombre à plus de vingt en distinguant les longues des brèves; mais il faut éviter les complications inutiles.

Pour rendre ces divers sons, nous n'avons que cinq lettres.

Elles suffisent parfaitement pour rendre les sons brefs *a*, *e*, *i*, *o*, *u*.

On indique facilement l'*é* fermé au moyen de l'accent aigu, et l'*è* ouvert au moyen de l'accent grave.

L'accent circonflexe sert à marquer les voyelles longues.

Il y aurait beaucoup à dire sur les accents. Je trouve qu'on en abuse. Ils font une des plus grandes difficultés de notre orthographe, particulièrement pour les étrangers; ils ne servent pas à grand'chose, et parfois ils nuisent. L'accent circonflexe n empêchera pas certains méridionaux de prononcer *pâte* comme *patte*, et je ne crois pas qu'il faille prononcer *collége* comme *collégien*, malgré l'accent aigu. Je serais d'avis de supprimer partout l'accent circonflexe, et de n'employer les autres que sur l'*e* non muet des monosyllabes, sur le dernier *é* non muet des polysyllabes, et sur les adverbes qui sans cela pourraient être confondus avec d'autres mots.

Mais occupons-nous des diphthongues et des nasales.

C'étaient bien en effet des diphthongues, dans le principe, que ces réunions de deux voyelles, *au*, *eu*, *ai*, *oi*, puisque les deux voyelles se faisaient entendre. Aujourd'hui ce ne sont plus que des digrammes, puisque les deux lettres se combinent pour former un son unique. Nous n'avons en réalité qu'une diphthongue, *oi*, dans *oison*, etc.

Rien ne serait plus facile que de représenter *au* par *o* et *eu* par *ó* (1) ; *ai* et *oi* digrammes par *é* ou *è*.

Ici se présente une objection qu'on ne songerait peut-être pas à me faire, mais qui m'arrête néanmoins :

J'ai dit que le français s'éloignait beaucoup plus du latin que les autres langues néo-latines; qu'il contractait davantage les désinences, et qu'il introduisait des modifications considérables jusque dans la racine des mots. Or, autant je trouve puérile la précaution d'indiquer, au moyen des lettres prétendues étymologiques, la provenance latine ou grecque des mots de notre langue, autant il me paraît délicat de s'exposer à rendre méconnaissable la racine des mots français. Dans bien des cas, l'*u*

(1) Ici je compte sur l'appui des étymologistes : *ó* se rapproche beaucoup de l'*o* des mots latins, que nous rendons si souvent par *eu*.

Digitized by Google

représente le *b* (1), le *p*, l'*f* ou l'*l*. On aurait de la peine à reconnaître dans *j'oré* ou *j'orai* le futur du verbe *avoir*. L'inconvénient existerait même pour d'assez nombreuses désinences : on répugnerait à écrire *chevos* ou *chevoz* le pluriel du mot *cheval*. Bien que des modifications analogues ne soient pas sans exemple dans notre orthographe, je crains que cette difficulté ne s'oppose longtemps à la régularisation complète de notre alphabet, et ne nous oblige à conserver quelques digrammes, sauf à n'en faire usage que dans les cas de nécessité.

Les lettres doubles *æ*, *œ*, doivent être expulsées du petit nombre de mots où elles figurent encore. C'est ce que demandait Sylvius dès 1531.

Quant au digramme *ou*, je ne verrais pas d'inconvénient à le représenter par un simple *u*, comme les Latins et toutes les nations de l'Europe, sauf à représenter l'*u* français par un *ü* (2) tréma, comme les Allemands.

Pour les nasales, il faudrait tout simplement revenir au système de nos premiers imprimeurs, qui remplaçaient l'*n* finale par un *tilde* placé sur la voyelle.

On voit qu'à la rigueur rien ne serait plus facile que de représenter toutes les voyelles de notre langue par des signes simples. En ne tenant pas compte ici des accents, onze caractères suffiraient : a, e, i, o, ŏ, u, ü, plus *a*, *e*, *o*, *ŏ tildés* (3). Mais, je le répète, l'application rigoureuse du principe qui veut qu'un même son soit représenté par un seul signe peut être entravée par la nécessité de conserver aux dérivés l'apparence du mot primitif français.

Quant à la vraie diphthongue *oi* (*oison*, *voisin*), ou il faudrait se servir de la semi-voyelle w (*wazon*, *vwazin*), ou écrire par un *u* (*uazon*, *vuazin*).

A l'égard des consonnes, rien ne s'oppose à ce que nous introduisions dans notre alphabet une régularité dont il a grand besoin.

Il y a dans notre langue vingt articulations.

(1) Lorsqu'on veut singer la prononciation gasconne, on remplace le *b* par le *v*, et *vice versâ* ; c'est à tort. Les gascons ne prononcent ni *b* ni *v*. Ils ont pour les deux lettres un son identique, prononcé sans le secours des lèvres, et qui n'est autre chose qu'une semi-voyelle voisine de l'*u*. Il en est de même ailleurs ; autrefois les Espagnols écrivaient indifféremment *cibdad*, *civdad* ou *ciudad*.

(2) Il serait bon de placer le tréma *sous* la lettre, comme M. Lepsius, et non *dessus* : on laisserait ainsi la place libre pour le *tilde*, et l'on ne risquerait pas d'exposer le lecteur à prendre un *ü* pour deux *i*.

(3) J'omets à dessein la nasale *in* des mots *vin*, *lin*, bien qu'elle ne se prononce pas exactement comme *en* dans *moyen*. Elle se rapproche du son *ègne*, et il conviendrait de l'écrire *en*, mais avec l'*n* cédille dont je parlerai tout à l'heure.

Digitized by Google

Nous avons tout juste dix-neuf consonnes simples, plus une semi-voyelle, *y*.

Au premier abord, on croirait que cela doit aller tout seul.

On se tromperait grandement.

Sur ces dix-neuf consonnes, onze seulement ne représentent qu'un seul son et peuvent seules le représenter ; ce sont : *b*, *d*, *f*, *j*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *v*, *z*.

Quatre représentent chacune deux sons, et doivent être conservées pour en représenter un chacune, savoir :

G, prononcé *gue* et *je*, à conserver pour *gue;*

R, gutturale dans *rage*, dentale dans *orage*, à conserver comme dentale ;

S, prononcé *s* dans *sage*, *z* dans *usage*, à conserver comme *s* dans *sage ;*

T, prononcé *t* dans *nous portions*, *s* dans *portion*, à conserver comme *t*.

Trois représentent huit sons :

C, prononcé *g* dans *second*, *secrétaire*, *k* dans *cage*, *s* dans *cire ;*

Q, prononcé *k;*

X, prononcé *ks* dans *extrait*, *gz* dans *exemple*, *s* dans *soixante*, *z* dans *dixième*.

Il faut les supprimer parce qu'elles font double emploi.

Enfin, une *h*, qui ne représente rien du tout.

Voilà donc nos dix-neuf consonnes qui représentent vingt-sept sons (1), mais qui n'en peuvent logiquement représenter que seize.

Ce n'est pas tout : nous avons des réunions de deux consonnes pour représenter des sons qui peuvent être rendus par une consonne simple, telles que *ph* pour *f*, *th* pour *t*, *ch* pour *k* (dans *chaos*, etc.), *ll* pour *l* (*ville*), *ss* pour *s* (*assez*).

Nous en avons aussi pour remplacer des signes simples qui nous manquent ; ce sont :

Ch, dans *chat*, *cheval ;*

Gn, dans *montagne;*

Ll mouillées, dans *famille;*

Rh, *rr* (*r* gutturale) dans *rhume*, *carrière*.

En résumé, dix-neuf consonnes simples et dix consonnes composées produisent trente-sept articulations, et même quarante et une, c'est-à-dire plus du double de ce qu'il nous en faut.

(1) Et même trente et un. A la fin d'une syllabe suivie d'une voyelle, *d* devient *t*, *f* devient *v*, *m* et *n* prennent le son nasal.

Digitized by Google

Pour arriver à la régularisation de notre alphabet quant aux consonnes, il faudrait d'abord éliminer tous les signes, simples ou composés, qui font double emploi, puis adopter des caractères simples pour les quatre articulations qui nous manquent.

On pourrait représenter le *ch* par une *s*, le *gn* par une *n*, les *ll mouillées* par une seule *l*, l'*r* gutturale par une *r*, mais en mettant au-dessous de ces lettres une cédille. Tout autre signe convenu donnerait le résultat cherché; mais je crois la cédille préférable, parce qu'elle est facile à tracer à la main, qu'elle existe toute gravée chez les fondeurs de caractères et peut facilement s'adapter aux lettres proposées, qu'elle est moins sujette à se casser et plus apparente que les accents. On pourrait même se figurer qu'elle représente l'*h* que nous mettons après *c* dans *cheval*, après *r* dans *rhume*, et que les Portugais placent après *l* dans *molhar*, après *n* dans *senhor*. Mieux vaudrait adopter ce signe modificatif unique et qui n'a rien de disgracieux que d'emprunter l'*s* accentuée des Bohémiens, l'*l* barrée des Polonais, qui d'ailleurs représente un son différent, l'*n tildée* des Espagnols, etc. Il y a même une raison pour ne pas se servir de ce dernier caractère : c'est que déjà nous avons assigné au *tilde* un emploi au-dessus des voyelles nasales.

L'Académie s'est toujours montrée pleine de circonspection relativement aux réformes qui touchent à l'alphabet.

Par exemple, dès l'origine, l'*i* et le *j*, l'*u* et le *v* étaient employés l'un pour l'autre. Nos premiers imprimeurs n'employaient le *j* que très-exceptionnellement, et pour remplacer l'*i* à la fin des nombres en chiffres romains; l'*i* le remplaçait partout. L'U majuscule n'existait pas; on le remplaçait partout par le V. On imprimait VNE, ADIEV. Il existait dans les minuscules, mais on ne l'employait qu'au milieu ou à la fin des mots : on écrivait *œuure*, *neuue*, *neueu*. Il ne paraissait jamais au commencement : on imprimait *vne*, *vue*.

La distinction de ces lettres, demandée par Sylvius en 1531, par tous les réformateurs qui l'ont suivi, par des écrivains tels que le grand Corneille, pratiquée par les imprimeurs de Hollande dès le commencement du dix-septième siècle, a été consacrée par l'Académie dans la quatrième édition de son dictionnaire, en l'an de grâce 1762. N'en parlons plus.

C se prononce comme *k* devant les voyelles *a*, *o*, *u*, comme *s* devant *e*, *i*, comme *g* dans *second*, etc.

Pour le premier son, rien ne serait plus simple que de le remplacer partout par le *k*, si fort en usage dans les premiers monuments de notre littérature. Ainsi le demandaient Baïf et d'autres.

Digitized by Google

Ainsi le demande timidement M. Didot. On supprimerait du coup deux lettres, le *c*, qu'il faut proscrire parce qu'il fait double emploi pour trois sons différents, et le *q*, lettre ridicule qui, avec le secours de l'*u*, est arrivée à supplanter le *c*, après lui avoir longtemps servi d'auxiliaire. On écrivait autrefois *républicque*; on écrit maintenant *république*.

Pour donner au *c* le son de l'*s* devant les voyelles *a*, *o*, *u*, l'on se servit d'abord de lettres auxiliaires; on écrivit *cza*, *commencea*, etc.; mais le *ç* cédille, inventé par Geoffroy Tory, puis *découvert* par Meigret chez les Espagnols, fut employé de bonne heure par les imprimeurs, et l'Académie l'admit dès sa première édition. C'est un caractère inutile dans notre alphabet, et qu'on en devrait retrancher, puisqu'il occupe la place de l'*s*.

Le *g* est guttural devant *a*, *o*, *u*; c'est là son véritable rôle, le seul qu'il devrait jouer. Pas ne serait besoin, pour lui conserver ce son devant les autres voyelles, de le flanquer d'un *u*. Les Allemands se passent fort bien de cette lettre auxiliaire.

Il se prononce comme *j* devant *e*, *i*; mais, comme on veut lui donner ce son de *j* même devant *a*, *o*, *u*, l'on a recours à une lettre auxiliaire : on intercale un *e* entre le *g* et la voyelle, ce qui nous conduit tout doucement à prononcer *jeu* ou *gu* au lieu de *ju*. Nous disons et nous écrivons *envergure* pour *enverjure*.

Devant *n*, tantôt il conserve le son guttural, tantôt il se réunit à la consonne pour former une articulation particulière, représentée chez les Espagnols par l'*n tildée*. On hésite souvent entre ces deux valeurs différentes; quelquefois même on se trompe : bien des gens appellent *mag-nolia* un arbre qui doit son nom à François *Ma-gnol*.

Pour indiquer la prononciation *j*, on prenait autrefois une précaution ingénieuse : on plaçait un *i* devant le *g*; on écrivait *saige*, *raige*, etc.

Même procédé pour indiquer le son produit par la combinaison *gn*. Il en reste quelque chose : de là vient que nous disons *une montagne* et *monsieur de Montègne*.

Pour indiquer le son dur devant l'*n*, c'était différent : on plaçait une autre *n* devant le *g*. On écrivait *congnoistre*. Offusquée par la vue de tant de consonnes réunies, l'Académie, dès sa première édition, écrivit *connoistre*, laissant à la porte le *g* étymologique.

M. Didot propose de donner partout au *g* simple le son guttural qu'il a devant *a*, *o*, *u*, et d'indiquer la valeur de *j* par un point placé sur le *g*, ou tout simplement d'employer le *j*. Le dernier procédé est assurément le meilleur, et l'emporte de beau-

Digitized by Google

coup sur ceux proposés par Sylvius et par Robert Estienne. Quant au son produit par *gn* réunis, M. Didot rappelle les diverses propositions faites à cet égard et ne se prononce pas. Je tiens pour l'*n* avec la cédille. J'ai dit pourquoi.

L'*h* ne se fait sentir nulle part dans notre langue, C'est une lettre purement étymologique, qu'il faut supprimer complétetement (1).

L'*l* simple ne présente aucune difficulté. Il n'en est pas de même lorsqu'elle est doublée. Dans ce cas, tantôt elle se prononce comme *l* simple, tantôt elle a un son particulier, qu'on ne prononce bien que dans le midi de la France, en Espagne et en Portugal. C'est l'*l mouillée*. Les Parisiens prononcent à peu près *mouyée*, les Picards *mouliée*, etc.

N'oublions pas de noter qu'elle n'a ce son qu'après l'*i*, de sorte que pour l'obtenir après les autres voyelles on est obligé de faire précéder les deux *ll* d'un *i*, ce qui nous donne trois lettres pour un son.

Pour distinguer les deux sons, il suffirait de mettre une *l* simple partout où l'on prononce *l*. C'est ce qu'a déjà fait l'Académie pour un grand nombre de mots. Il serait facile de le faire pour tous ceux que l'on continue à mal-écrire. Cela ne jetterait pas une perturbation bien grande dans notre écriture. On s'y habituerait vite. Corneille se demandait avec anxiété comment on prononcerait *fidele* écrit avec une seule *l*. C'est ainsi qu'on l'écrit aujourd'hui.

Partant de là, on pourrait conserver les deux *ll* pour représenter l'*l mouillée*, sans adjonction d'*i* devant les voyelles *a*, *e*, *o*, *u*. Cela ne serait pas nouveau. Mais il vaudrait infiniment mieux adopter l'*l* avec la cédille, pour se conformer au principe qui veut qu'on n'ait qu'un ceractère pour représenter un son.

L'*m*, outre le son labial qu'elle a au commencement des syllables, et qu'il faut lui conserver, traduit la nasalité à la fin d'une foule de syllables. On la réduirait à son rôle naturel en admettant *le tilde* sur la voyelle pour représenter le son nasal.

De même pour l'*n*.

Le *q*, qui ne marche guère sans son *u* auxiliaire, serait partout remplacé par le *k*.

L'*r* a deux sons distincts; elle est gutturale dans *rage* et dentale dans *orage*. Il faudrait conserver l'*r* simple comme dentale,

(1) Il n'y a pas d'aspiration en français. L'*h* sert tout au plus à isoler, dans la prononciation, la lettre qui la précède de celle qui la suit. Je ne crois pas qu'il faille la conserver pour cet usage.

Digitized by Google

et adopter l'*r* avec cédille comme gutturale. On éviterait ainsi le redoublement de cette lettre.

L'*s* a deux sons différents. Il faudrait lui conserver celui qu'elle a dans *sage*, ce qui permettrait de ne jamais la doubler, et la remplacer par un *z* partout où elle sonne comme dans *usage*. Ce ne serait qu'une restitution, car le *z* a tenu longtemps dans notre écriture, et dès l'origine, la place qui lui appartient, tant à l'intérieur qu'à la fin des mots.

Le *t* conserverait le son qu'il a dans *tête*. Partout où il se prononce comme *s*, on le remplacerait par *s*. M. Didot propose de le marquer d'une cédille.

L'*x* a quatre sons différents, *ks*, *gz*, *ss*, *z*. Il faut le supprimer et le remplacer par *ks*, *gz*, *s*, *z*.

L'*y* est une semi-voyelle. On pourrait le conserver comme tel au commencement des syllabes, en le remplaçant partout ailleurs par un *i*; mais peut-être vaudrait-il mieux le supprimer.

Je parlerai plus loin des combinaisons *ch* = *k*, *ph* = *f*, *th* = *t*, qui sont purement étymologiques.

V

Les calligraphes introduisirent dans l'écriture, pour l'orner, quantité de lettres longues. C'est à eux que l'*y* doit sa grande fortune. Il était arrivé à remplacer l'*i* presque partout. L'Académie l'a supprimé en 1740 à la fin des mots, et ne l'a conservé que comme lettre étymologique, puis au commencement des syllabes, la seule place qui lui appartienne, et dans l'adverbe *y*, qu'on devrait écrire *i*.

Il serait trop long de passer en revue tous les enjolivements imaginés par les calligraphes. Il en est un cependant qu'il faut noter, parce qu'il a occasionné d'amusantes discussions. Dans les manuscrits du quinzième siècle et dans les premiers livres imprimés, les abréviations foisonnent. On avait inventé des signes pour remplacer des portions de syllabes et des syllabes entières. Un 9 supérieur remplaçait la terminaison *us*; on écrivait *vn*⁹ pour *unus*. Peu à peu ce 9 s'aligne avec les lettres et prend la forme d'un *g*. On écrit *ung*. Puis, aussi souvent au moins pour l'amour de la calligraphie que pour l'amour de l'étymologie, on ajoute le *g* à presque toutes les syllabes terminées en *in*. On écrit *baing*, *seing*, *soing*. C'est un usage général. Lors de la confection de son dictionnaire, l'Académie discuta gravement l'opportunité de supprimer ou de maintenir ce respectable *g*. On écrit sans *g*

Digitized by Google

bain, *soin*, et même *sein* (*signum*. Heureusement on l'a rétabli depuis dans ce mot). On voulait le conserver à *loing*, *coing*, *poing*. Perrault s'y oppose. « Je ne voudrais point, dit-il, de *g* à ces mots *loing*, *coing* et *poing*, particulièrement à *loing*. Il serait estrange de voir dans un madrigal : *Loing* de vos yeux. » — « Pour comprendre, dit M. Gaston Paris, la force de cette remarque, il faut se souvenir qu'alors on se dispensait bien souvent de l'apostrophe, et que les mots en question donnaient lieu à une équivoque peu galante... C'est pour cela que nous ne mettons plus de *g* à *loing*, tandis que nous en mettons encore à *coing* et *poing*, et surtout à *oing*, ce qui se comprend, car, si on écrivait *l'oin* comme *loin*, l'équivoque serait encore à craindre. Et voilà les bases imposantes de notre système orthographique ! »

VI

La plupart des diphthongues qui encombrent notre orthographe représentent la prononciation telle qu'elle fut à une certaine époque, soit généralement, soit dans l'un des dialectes qui se sont fondus dans la langue moderne.

On prononçait *créu*, *véu*, *éu*, *aléure*. Nous avons écrit longtemps *creu*, *veu*, *alleure*. En 1740, l'Académie a supprimé un grand nombre de ces *e* superflus; nous écrivons maintenant, conformément à la prononciation, *allure*, *cru*, *vu;* mais nous gardons l'*e* dans *eu*, que nous prononçons *u*.

Ici l'on prononçait *roi*, *roine*, *roïne;* là, *reï*, *reïne*. Nous avons conservé *roi*, que nous prononçons *roua*, et *reine*, que nous prononçons *rène*. Cette ancienne diphtongue *oi* se traduit si généralement, et depuis longtemps, par le son *é* ou *è*, qu'on a fini, après de longues luttes dans lesquelles s'est signalé surtout Voltaire, par l'abandonner. Depuis 1845, on peut, de par l'Académie, l'écrire *ai*, comme l'écrivirent parfois La Fontaine, Rabelais, et même les poëtes du douzième siècle. Quelques écrivains résistent encore, moins peut-être par conviction que pour ne pas rompre avec leurs habitudes. Au fond, l'un ne vaut guère mieux que l'autre : convention pour convention, autant vaut écrire *oi* qu'*ai* ce qu'on prononce *é* ou *è* (1).

(1) M. Gaston Paris a rappelé que la *Bibliothèque elzevirienne* a conservé l'*oi* tant qu'elle a été sous ma direction. Mon unique but était d'éviter le mélange de deux orthographes différentes dans des pages où texte, notes et citations se coudoyaient sans cesse. Dans des publications d'anciens textes que j'ai faites depuis, j'ai adopté la nouvelle orthographe pour mes notes, ce que j'ai cru pouvoir faire sans grand inconvénient parce que ces notes, au lieu d'être au bas des pages, sont à la fin des volumes.

Digitized by Google

VII

Passons à l'étymologie, et occupons-nous d'abord des mots venus du latin.

Dans le passage des mots du latin au français, beaucoup de lettres avaient été supprimées ou s'étaient adoucies, d'après des règles certaines et constamment appliquées, qui n'étaient pas bien connues au dix-septième siècle, mais qui n'étaient pas complétement ignorées même des auteurs du dictionnaire de l'Académie. On en trouve la preuve dans les *cahiers* rédigés par Mezeray : « L'ancienne orthographe, dit-il, ne pèche presque qu'en lettres superflues. Il ne faut pas les appeler ainsy quand elles seruent à marquer l'origine, mais quand elles y sont inutiles et mesme vitieuses; par exemple quand dans un mot qui vient du latin, de l'italien ou de quelqu'autre langue on a changé quelque lettre en une autre, si on y remet cette lettre-là auec celle mesme pour laquelle on l'a changée, on y en met une de trop, et c'est vouloir, pour ainsy dire, auoir tout ensemble la piece et la monnoye. » — « Cette observation, dit M. Gaston Paris, a passé dans l'imprimé, sauf la comparaison de la fin, qui est cependant juste et bien trouvée, mais qui parut à la plupart des académiciens « basse » et superflue. » Mais l'Académie n'en conserva pas moins un bon nombre de ces lettres qui représentaient la pièce mise à côté de la monnaie, et cela, tantôt par égard pour l'usage, tantôt par ignorance des règles.

Ainsi, « l'*f* finale se changeant en *v* dans ses dérivez, » on la supprime dans *veufve*, *neufve*, mais on la conserve dans *Genevieſve*.

« L'*l* se changeant en *u*, » l'Académie la supprime à *souldre*, *aultre*, mais elle la garde dans *faulx* (*falx*), *saulx* (*salix*), etc., d'où elle l'a retranchée depuis, et dans *pouls* (de *pulsus*), *aulne* (de *alnus*), *aulx*, *soulte*, etc., où elle s'est maintenue jusqu'à présent.

L'Académie conserva le *c* dans *faict*, *bienfaicteur*, *laict*, *extraict*; le *d* dans *advis*, *adjourner*, *advocat*, et à la fin des mots *crud*, *nud*, *bled*, etc.; l'*s* muette partout, même dans les mots où elle n'était pas étymologique, comme *gesner*, *traisner*, etc. Elle a supprimé presque toutes ces lettres inutiles dans sa troisième édition, en 1740.

L'étymologie des mots tirés du grec s'indique particulièrement au moyen de trois groupes de consonnes, dont deux ne repré-

Digitized by Google

sentent pas la vraie prononciation (ch = χ, ph = φ, th = θ), et de l'*y*.

M. Didot a dressé un tableau curieux de mots français qui, en grec, ont le χ. Il en trouve 38 qui s'écrivent actuellement par *c*, *k* ou *que* (*carte*, *kilo*, *monarque*, etc.); 74 qui s'écrivent par *ch* prononcé *k* (*archange*, *chélidoine*, *chirographaire*, etc.), et 37 où le *ch* est prononcé *à la française* (*charité*, *archée*, *monarchie*, etc.). Il propose de supprimer l'*h* dans tous les mots de la seconde catégorie où le *c* serait naturellement prononcé *k* (c'est-à-dire devant *a*, *o*, *u*, *l*, *r*), et de faire passer les mots restants, au nombre de dix, dans la troisième catégorie. On prononcerait alors *archétype*, *archiépiscopal*, *chirographe*, etc., comme *Achéron*, *chimie*, etc. C'est ce que font déjà bien des gens. Je ne sais quelles raisons pourrait avoir l'Académie pour repousser cette proposition, alors qu'elle a déjà supprimé l'*h* dans 38 mots; mais je trouverais plus simple de représenter le son *k* par un *k*, et le *ch* de *chimie* par le caractère que j'ai proposé, l'*s* avec cédille.

Notre *f* ressemble au φ par sa forme, et le représente parfaitement quant au son. Ce fut une idée singulière d'aller chercher la combinaison *ph*, caractère composé, pour traduire un caractère simple dont on avait l'équivalent. Dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie, le *ph* foisonne. Elle l'a fait successivement disparaître d'un grand nombre de mots, où elle l'a remplacé par *f*. Mais, pour ne pas rendre l'orthographe trop facile, elle l'a conservé dans environ deux cents mots. M. Didot demande qu'on renonce complétement au *ph*, comme l'ont fait depuis longtemps les Espagnols, les Italiens, etc., ou qu'au moins on le fasse disparaître des mots usuels. De grâce, qu'on nous délivre de cette absurde accumulation de lettres!

Le θ représente un son qui n'existe pas dans notre langue. Nous avous beau le traduire par *th*, nous le prononçons toujours comme un simple *t*. L'Académie ne voit sans doute pas elle-même grand inconvénient à l'écrire comme on le prononce, puisqu'elle a supprimé l'*h* dans beaucoup de cas. Elle s'est conservée dans 77 mots usuels et dans 66 mots d'un usage exceptionnel. M. Didot demande qu'on la supprime partout, ou tout au moins dans les mots d'un usage ordinaire. Une mesure radicale serait assurément la meilleure.

L'*y*, si cher aux calligraphes, si abondant aux seizième et dix-septième siècles, si largement accueilli d'abord par l'Académie, a été petit à petit chassé de presque toutes ses positions. Il n'est plus employé qu'au commencement des syllabes, et comme lettre

Digitized by Google

étymologique dans les mots tirés du grec. Là encore, il a perdu beaucoup de terrain. L'Académie l'a successivement remplacé par l'*i* dans une foule de mots. Elle écrit maintenant *abîme*, *amidon*, *anévrisme*, *chimie*, etc. Dans la cinquième édition de son Dictionnaire, on lit même *analise*, *analiser*; mais, dans la sixième, elle lui a rendu sa place dans ces deux mots. M. Didot voudrait qu'on le fît disparaître des mots d'un usage général. J'ai déjà dit à quel rôle il faudrait le réduire, si l'on ne veut pas le supprimer tout à fait.

VIII

Dans la question des lettres doubles, l'Académie partit d'un principe faux, à savoir : que les consonnes sont doubles dans le français quand elles le sont dans le latin; mais, comme les savants n'étaient pas encore parvenus à tout gâter, il se trouva que cette prétendue règle était sujette à bien des exceptions. L'Académie eut l'ingénieuse idée de se placer au point de vue purement empirique. Sans autrement tenir compte du principe, elle se mit bravement à passer en revue toutes les consonnes, décidant que telle lettre n'était point doublée après *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, puis donnant la liste des mots écrits conformément à la règle, mais y joignant immédiatement une liste, souvent non moins longue, des mots faisant exception. Ces graves décisions se formulaient ainsi : « *L* après *o* n'est point double. Exceptez *folle*, FOLLEMENT et *molle*, d'où vient *amolir*, *banderolle*, *bricolle*, *décoller*, *collier*, *collet*, *collerette*. Ils viennent du latin *collum*, qui en a deux. Il n'y a qu'un *l* à *folie* et FOLEMENT. » Heureusement ces choses-là ne se décidaient pas sans discussion. Tallemant avoua qu'il avait assez de peine à comprendre comment le mot *follement* pouvait figurer à la fois dans la règle et dans l'exception. On mit deux *l* à *follement*, mais on n'en mit qu'une à *folie*.

Cette partie du travail de l'Académie est, sans contredit, la plus défectueuse. C'est aussi celle qui embarrasse le plus quiconque veut écrire notre langue. Mais, de même que certains parents s'attachent de préférence à leurs enfants malingres et contrefaits, de même l'Académie est inflexible sur le chapitre des lettres doubles. Elle a renoncé petit à petit à beaucoup de lettres superflues, à beaucoup de lettres étymologiques même; elle n'a pas abandonné une de ses lettres doubles. Si inconséquente, si

Digitized by Google

erronee que soit à cet égard son orthographe, elle n'y change rien. Dans la dernière édition de son Dictionnaire comme dans la première, nous trouvons *accompagner* et *acoquiner*, *vallée* et *avaler*, *homme* et *homicide*, *donner* et *donation*, *grappe* et *grapiller*, *correspondant* et *coreligionnaire*, *dyssenterie* et *dysurie*, *démaillotter* et *emmailloter*, *tabletier* et *aiguillettier*, *abattre* et *abatage*, *abattoir* et *abatis*. Quelle logique, et souvent quel respect de l'étymologie, même telle qu'on l'entend!

J'ai dit que l'Académie ne changeait rien à cette orthographe : je me trompais. Elle a supprimé quelques lettres doubles, un bien petit nombre, comme dans *salon*, *étaler*, *calus* (elle a gardé *salle*, *installer*, *calleux*), mais elle s'est bien rattrapée : elle nous fait écrire *trappe*, *flatter*, *chatte*, etc., au lieu de *trape*, *flater*, *chate*, qu'on trouve dans sa première édition.

M. Didot demande la suppression des lettres doubles, mais il admet des exceptions. Il veut qu'on les conserve, au moins provisoirement, dans les mots de création savante, *alllusion*, *collusion*, etc., et devant l'*e* muet final. Je crois qu'il vaudrait mieux une réforme radicale : Plus de lettres doubles! c'est simple et facile à retenir.

IX

M. Didot s'est beaucoup préoccupé de la question des mots terminés en *ant* et en *ent* prononcé *ant*. Nous écrivons *le contenant* et *le continent*, *le cédant* et *le précédent*, *l'avenant* et *l'expédient*, etc. Pourquoi pas une orthographe unique et conforme à la prononciation? M. Didot admet des exceptions, particulièrement pour les adverbes en *ment*, à cause du latin *mente*. Je ne crois pas qu'il faille se préoccuper de l'étymologie ici plus qu'ailleurs. On pourrait m'opposer l'exemple des Espagnols et des Italiens, qui écrivent *mente*. Mais cela prouverait seulement qu'ils sont plus sages que nous, puisqu'ils écrivent comme ils prononcent.

M. Didot voudrait aussi qu'on écrivît en *ance* les mots en *ence* (au nombre de treize!). Je vais plus loin, et je demande qu'on les écrive en *anse*, ou même en *ase* avec le *tilde* sur l'*a*, ainsi que les mots terminés en *ense*. En d'autres termes, je demande qu'on applique les principes, et qu'on ne représente jamais le son *a* par un signe autre que l'*a*.

Le *t* de ces syllabes *ant* et *ent* a eu des fortunes diverses.

Digitized by Google

D'abord on ne l'écrivait qu'au singulier. Introduit par Dolet, en 1540, dans les mots au pluriel, il fut d'abord admis par l'Académie. Elle le supprima dans sa troisième édition (1740); mais, pour se conformer à la règle qui veut que le pluriel se forme par la simple addition d'une *s* au singulier, elle rétablit ce *t* dans tous ses droits en 1835. Je trouve bon qu'on le maintienne. Il aide à la formation régulière, non-seulement du pluriel (*amant*, *amants; prudent*, *prudents*), mais encore à celle du féminin (*amant*, *amante; prudent*, *prudente*); mais, comme conséquence, je demande avec M. Didot qu'on supprime l'*x* comme marque du pluriel, et qu'on le remplace, non par une *s*, comme le veut M. Didot, comme le demandait Sylvius dès 1531, mais par un *z*. Il est absurde d'écrire des *choux*, des *choix*, etc., quand on écrit des *clous*, des *anchois*, etc. Il est absurde de terminer par *eux* au masculin des mots qui font *euse* au féminin (*heureux*, *heureuse*, etc.). Lorsqu'on rétablit le *t* dans *prudents*, qui fait *prudentes*, il faut terminer le mot *heureux* de façon à ce qu'il fasse *heureuse* par la simple addition d'un *e*.

Si je propose de remplacer l'*x* par un *z*, c'est parce que l'*s* ne doit avoir qu'un son, celui qu'il a dans *sage*.

Le *z* comme signe de pluriel est loin d'être une nouveauté. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir un livre du seizième ou du dix-septième siècle. Au seizième siècle surtout, on trouvera le *z* comme signe du pluriel même après les consonnes.

Il ne faut pas oublier, bien que ceci n'ait qu'une importance secondaire, que, lorsque le mot qui suit commence par une voyelle, la marque du pluriel a toujours le son du *z*. On prononce *bonz-amis*, *beauz-habits*.

On pourra faire deux objections :

L'une, c'est que le *z* final donne l'accent à l'*e* dont il est précédé. Il n'en a pas toujours été de même, et ce sera revenir à un ancien usage que de changer cela. L'*e* devant *z* final sera muet lorsqu'il ne sera pas accentué. On écrira tu *avouez* et des *avouéz*.

L'autre, c'est qu'il n'y aura plus de différence entre vous *avouéz* et des *avouéz*. Personne ne s'y trompera, pas plus qu'on ne se méprend à la valeur du mot *son*, qui, toujours écrit de même, a plusieurs significations différentes.

X

Les mots composés sont une des difficultés de notre langue. On ne sait s'il faut les réunir, comme *passavant*, *porteballe*, etc.,

Digitized by Google

ou les séparer par un tiret, comme *passe-debout*, *porte-drapeau*, etc. ; on ne sait s'il faut placer l'*s* du pluriel au milieu du mot, comme dans *chefs-d'œuvre*, ou à la fin, comme dans *coq-à-l'ânes*. M. Didot relève cinq façons différentes de placer le signe du pluriel dans le mot composé *garde-malade*. Il propose de supprimer le tiret et de traiter les mots composés comme des mots simples, ce qui éviterait bien des embarras.

XI

On s'est demandé quelquefois s'il ne fallait pas modifier la consonne finale, selon que le mot suivant commence par une voyelle ou par une consonne. Ce serait aller trop loin, et s'exposer à faire en français des mots d'une phrase entière, comme en sanskrit. Chaque mot doit avoir isolément son orthographe propre, indépendamment de ce qui le précède ou le suit. La règle de la relation des mots au point de vue de la prononciation est très-simple. Sauf quelques exceptions, les consonnes finales sont muettes lorsque le mot suivant commence par une consonne, et se font entendre lorsqu'il commence par une voyelle.

Quelques consonnes, dans ce dernier cas, changent de son : *d* devient *t* (*grand homme*); *f* devient *v* (*neuf amis*). C'est facile à retenir.

On a déjà fait quelque chose pour l'accord des mots entre eux dans la prononciation : *a* s'élide dans *l'amie*, *e* dans *l'ami*, *i* dans *s'il*, etc. Il ne faudrait pas aller plus loin dans cette voie.

XII

J'ai dit ce qu'il faudrait faire pour nous donner une orthographe régulière. J'ai parlé de modifier l'alphabet, et j'ai montré que cette entreprise n'est pas aussi audacieuse, aussi surhumaine qu'on pourrait le croire. Je demande qu'on écrive comme on prononce, ou plutôt comme on doit prononcer, sans se préoccuper de l'Etymologie, de l'Orthographe des classiques et de l'Usage.

L'Etymologie, M. Didot l'a dit, ce n'est plus un système, c'est le désordre. L'orthographe actuelle de l'Académie s'en écarte neuf fois sur dix ; les lettres étymologiques se sont conservées dans un petit nombre de mots par suite d'exceptions que rien

Digitized by Google

ne justifie. Il faut les supprimer partout ou les rétablir partout. Pas de moyen terme ! L'Etymologie ne sert d'ailleurs de rien. Les Espagnols et les Italiens n'en tiennent aucun compte, et s'en trouvent bien. Elle est inutile pour les ignorants et superflue pour les savants. Qu'on écrive *aphthe* ou *afte*, cela revient au même pour celui qui sait le grec et pour celui qui ne le sait pas. Celui-là reconnaîtra bien le mot de quatre lettres ; celui-ci ne sera pas plus avancé parce qu'il y en aura six.

Se retrancher derrière l'orthographe de nos classiques, c'est se placer sur un terrain peu sûr : l'orthographe des classiques a suivi, dans les éditions successives de leurs œuvres, celle de l'Académie. On imprime aujourd'hui Molière et Racine avec les *ai* de Voltaire, et bien des gens qui les admirent seraient fort empêchés s'ils devaient les lire dans les éditions originales. Ce qu'ils trouveraient là, d'ailleurs, ce n'est pas l'orthographe des classiques, mais celle de leurs premiers imprimeurs, qui n'avaient pas d'orthographe. M. Didot reproduit des morceaux très-concluants de Montaigne, de La Fontaine, de Bossuet, de Racine, de Boileau, etc. Je donne d'après lui un fragment d'une lettre autographe de madame de Sévigné à madame de Grignan :

« I'ariue hier a cinq heures au pont de Se, apres auoir veu le matin a Saumur ma niece de Busy, et entandu la messe a la bonne Nostre Dame, ie trouue sur le bort de ce pont vn carosse a six cheuaux qui me parut estre mon fils. Cestoit son carosse et labé Charyer quil a enuoyé me receuoir... »

C'est assez pour donner à réfléchir aux partisans de l'orthographe des classiques.

Reste à parler de l'usage. Ceux qui l'invoquent tombent dans une confusion que M. Sainte-Beuve a signalée à propos du livre de M. Didot. L'usage modifie incessamment la prononciation et le vocabulaire de notre langue, mais il ne peut rien sur l'orthographe, qui ne reproduit pas la prononciation, et qui d'ailleurs a son code. Depuis la première édition du Dictionnaire de l'Académie, les imprimeurs se sont toujours conformés à l'orthographe officielle. Les changements qu'a opérés l'Académie, elle les a opérés de son plein gré. Les écrivains, les imprimeurs, ne les lui ont pas imposés; ils les ont simplement acceptés. Quant aux changements que l'usage introduit dans la prononciation et dans le vocabulaire, il n'est pas permis de les nier. Au point de vue du vocabulaire surtout, l'Académie elle-même subit son influence. A chaque édition elle admet un certain nombre de mots nouveaux, de locutions nouvelles. Pour sa septième édition, elle n'aura que l'embarras du choix. Cet embarras ne sera pas mince, et il est

Digitized by Google

à désirer qu'elle se montre circonspecte. Elle est exposée à grossir considérablement son Dictionnaire sans enrichir notre langue de beaucoup.

On n'a jamais été bien d'accord sur la manière dont s'établit ce qu'on appelle l'*usage*. Malherbe en appelait aux crocheteurs du Port-au-Foin. Regnier l'en raillait, et Regnier avait raison. Ceux qui veulent, encore de nos jours, la souveraineté du peuple en matière de langage, devraient bien nous dire de quel peuple il s'agit. Où chercherons-nous l'art de bien dire? Dans l'*armoire* de la portière? Au *cintième* de l'artisan? *J'irons-t-y* consulter les paysans des environs de Paris?

Autrefois, on invoquait l'usage de la cour, et avec raison, parce que la cour se composait de tout ce que la nation avait de plus instruit, de plus éclairé, de plus poli. Les poëtes, les artistes, les écrivains tenaient à la cour. Aussi la cour s'intéressait-elle vivement aux choses de l'esprit. Aujourd'hui, la cour a bien autre chose à faire. Même en dehors de la cour, il y avait encore des « honnêtes gens », c'est-à-dire des gens instruits et bien élevés, dont on invoquait l'exemple. Aujourd'hui, ce ne sont pas les « honnêtes gens » qui donnent le ton. Ce qui donne le ton, c'est un mélange singulier d'êtres inutiles pour le moins, d'oisifs et d'affairés, de *gentlemen riders* et de boursiers, de joueurs et d'escrocs, de dupes et de filous, de marchands de modes et de *pennyliners* (je ne parle pas des femmes), qui compose en grande partie le public des premières représentations, du bois, des bains, des courses, des poules, ce public, en un mot, qu'on appelle « tout Paris ».

Ce qui le préoccupe avant tout, cet intéressant public, c'est de paraître anglais. Tout ce qu'il trouve chez nos voisins de ridicule, de laid, de mauvais, il l'adopte et l'exagère. Au point de vue du langage, cette anglomanie est doublement pernicieuse. Dans un sens, elle énerve la langue et l'appauvrit. Nous avons déjà, comme les Anglais, une aversion insurmontable pour une foule de mots fort innocents. On n'ose plus lire Molière tout haut... Que dis-je, Molière! On n'oserait pas lire l'alphabet!

D'un autre côté, on introduit de force dans notre langue, et par masses, d'affreux mots dont on se sert sans les comprendre. Tout le monde s'en mêle : nos législateurs nous donnent les *chèques*, nos édiles les *squares;* au *high life* nous devons tout le vocabulaire anglais de l'écurie, du gaillard d'avant, de la friperie et des tripots. Ce n'est pas tout. Ce public hétéroclite ouvre la porte à deux battants à toutes les excentricités du langage. Qu'une locution risquée tombe de haut, des complaisants

Digitized by Google

la ramassent, s'en parent comme d'une livrée de plus; les badauds la répètent, « tout Paris » l'adopte; elle passe dans les journaux, elle *s'affirme*. Que de gens, à une certaine époque, vous abordaient..... uniquement pour vous quitter en vous disant *à revoir!* Ce qui vient d'en bas n'est pas moins bien accueilli. Les lexicographes de la *langue verte* sont sur les dents. Ils sont débordés. Je ne dis rien de la langue du *report*, du *déport* et du *fin-courant*. Celle-là, trop de gens savent ce qu'elle coûte et ce qu'elle vaut. Voilà ce que l'usage fait de notre langue. Il faut réagir contre cette impulsion, ou bientôt le français aura vécu.

En résumé, ni l'étymologie, méconnue ou abandonnée par l'Académie neuf fois sur dix; ni l'orthographe des classiques, qui n'existe pas; ni l'usage, qui n'a rien à voir là-dedans, rien ne s'oppose sérieusement à ce qu'on réforme radicalement notre orthographe. Les principes sont connus : il n'y a qu'à les appliquer.

M. Didot, après avoir rappelé que l'Académie, dans la troisième édition de son Dictionnaire, en 1740, modifia l'orthographe de plusieurs milliers de mots, ce dont personne ne se plaignit jamais, dit avec raison qu'elle pourrait opérer maintenant d'un seul coup toutes les modifications qu'il réclame. Elle pourrait faire plus encore : elle pourrait adopter des règles et supprimer les exceptions. Elle s'en gardera bien. Elle risquera peut-être quelques améliorations partielles, qui ne feront qu'augmenter le désordre et la confusion, et notre orthographe fera longtemps encore le désespoir des étrangers, des enfants, des « faibles femmes » et des « ignorants », et même de pas mal d'académiciens. M. Marle proposait un prix de 300 fr. à quiconque écrirait sans fautes d'orthographe, sous sa dictée, trente lignes de mots usuels. Le prix est encore intact, et je n'espère pas que la septième édition du Dictionnaire de l'Académie simplifie les choses au point de faire surgir beaucoup de concurrents.

PIERRE JANNET.

Digitized by Google

LE CONFLIT TURCO-GREC

La situation actuelle entre la Turquie et la Grèce a été créée par la diplomatie dès 1830. Lorsqu'après neuf ans d'une guerre d'extermination entre les Grecs insurgés et les Turcs, les trois grandes puissances européennes intervinrent pour arrêter cette lutte héroïque mais inégale, que fit la diplomatie? Au lieu de trancher nettement la difficulté, d'établir un état de choses stable, elle eut recours à un arrangement, qui ne fut même pas un palliatif; au lieu d'apporter un remède au mal, elle en créa un plus grand. L'insurrection des Grecs en 1821, qui avait été précédée d'autres levées de boucliers restées sans succès, avait pour cause l'incompatibilité de la coexistence des deux races. Où se trouvait donc le remède? Nécessairement dans la séparation des deux éléments inconciliables. Toutes les provinces insurgées où l'élément grec était en grande majorité auraient dû être constituées en un seul Etat homogène. Que fit la diplomatie? Elle sépara brusquement ces pays unis par la nationalité, la religion, la langue, les traditions et la lutte commune, forma des unes un petit Etat et replaça les autres sous le joug turc, tantôt sans conditions, tantôt avec des garanties illusoires, comme, par exemple, l'île de Candie. Que devait-il advenir de cet arrangement diplomatique? Les parties de cette nationalité vivace, séparées aussi arbitrairement, devaient constamment faire des efforts pour se réunir. C'est ce qui advint. De toutes les provinces grecques replacées par la diplomatie européenne sous le joug turc, l'île de Crète fut celle qui protesta le plus vigoureusement. Toutes les garanties que les protocoles lui avaient assurées furent fou-

Digitized by Google

lées aux pieds par le gouvernement turc ! Pressurée par ses dominateurs, cette malheureuse population se souleva successivement contre ses oppresseurs en 1841, en 1848, en 1858, et ce ne fut qu'après une longue et héroïque résistance qu'elle succomba de nouveau devant le nombre.

La Thessalie, l'Epire, la Macédoine ne furent pas plus heureuses que la Crète. Le royaume de Grèce ne se trouvait pas à même de venir en aide d'une manière effective à ces provinces insurgées ; d'ailleurs son action était neutralisée par son gouvernement qui subissait l'influence de la diplomatie étrangère. Ce royaume n'était pas viable lui-même ; enserré dans les terres les moins fertiles, ayant reçu pour lot les îles les plus improductives, grevé de frais au-dessus de ses ressources, frappé en quelque sorte d'impôts moraux fort élevés, recevant dans son sein l'exubérance intellectuelle de toute la race grecque encore sous la domination ottomane, et n'ayant presque aucune réssource matérielle pour parer à tous ces besoins. En résumé : des terres peu fertiles ou difficiles à cultiver, une configuration orographique rendant les communications difficiles et souvent impossibles, des obstacles de toute sorte opposés au développement de l'industrie et de l'initiative individuelle par le rétrécissement des frontières, et par l'impossibilité de fournir une carrière à l'activité de la race se condensant de tous les points de l'orient dans la capitale de ce petit royaume. La conséquence naturelle de cet état de choses est un besoin d'expansion naturelle qui se fait surtout jour lorsque les autres membres épars de la famille tendent les bras vers leurs frères libres. Aussi la Grèce libre n'a pu jamais rester insensible aux souffrances de la Grèce esclave. Le gouvernement grec, ainsi que nous venons de le dire plus haut, sous l'influence de la pression diplomatique, s'opposait autant que faire se pouvait à ces tendances nationales ; mais il avait la main forcée par les aspirations populaires à la tête desquelles il finissait insensiblement par se placer lui-même.

Ces tendances nationales étaient si naturelles, que quelle que fût non-seulement l'indifférence, mais nous dirons l'opposition du gouvernement grec, elles devaient se produire. Comment empêcher que le frère se retourne du côté de son frère ? Il n'était pas nécessaire d'organiser une propagande ; elle se faisait par la nature des choses elles-mêmes. Si l'expansion de l'hellénisme en Orient n'eût tenu qu'à l'action du gouvernement, depuis longtemps ce sentiment aurait cessé d'exister.

A examiner les procédés du gouvernement grec dans ses relations avec la Grèce esclave, on dirait qu'il s'est évertué à s'alié-

Digitized by Google

ner toutes les populations grecques restées sous la domination turque. Quels étaient les moyens de propagande officielle en quelque sorte? La nomination, dans toutes les villes de la Turquie, de consuls intelligents, d'hommes comprenant leur haute mission; la surveillance des maîtres grecs sortis des écoles d'Athènes et établis en Turquie; l'entretien de relations avec ces missionnaires de la science par l'envoi gratuit de livres, par la demande de rapports littéraires et scientifiques, par l'attache de ces professeurs à une société savante dont le siége aurait été établi à Athènes, par la fondation de prix littéraires et scientifiques ayant pour sujets les contrées non libres; l'établissement de relations entre le clergé de la Grèce libre et de la Grèce esclave; la facilité des rapports entre les habitants des deux parties de cette Grèce mutilée; l'envoi de missions scientifiques et littéraires; la promotion rapide dans l'armée de Grecs originaires de la Grèce esclave; la visite des ports de la Turquie par des bâtiments de guerre, ne fût-ce que par des chaloupes canonnières; la célébration des anniversaires des grands faits de l'insurrection de 1821; la création de musées nationaux où on aurait recueilli tous les souvenirs de la guerre de l'indépendance; la sanctification de cette guerre de l'indépendance si bien dénommée la *lutte sacrée;* la profusion en masse de brochures sur des sujets nationaux dans les provinces esclaves; l'association des hellènes dans les grands centres, comme à Smyrne, à Constantinople, où on compte quatre cent mille Grecs dont cent mille originaires de la Grèce libre (1), nouveau cheval de bois dans la nouvelle Troie. Le gouvernement grec ne fit rien, et se contenta de vivre au jour le jour d'expédients et de misères locales. Mon sujet n'est pas ici d'examiner l'action de ce gouvernement à l'intérieur du pays indépendant; je veux seulement constater son inaction dans la propagande de l'hellénisme dans les provinces grecques de la Turquie; toutes les fois que le gouvernement grec a agi dans ce sens, il a dû le faire poussé par la force des choses. En tant que gouvernement, non-seulement il n'a jamais troublé la quiétude du gouvernement turc, mais il a fait de son mieux pour éviter toute collision, tout conflit avec lui; et toutes les fois que la Grèce s'est trouvée aux prises avec la Turquie, la rupture s'est toujours produite malgré le gouvernement grec. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore le gouvernement grec est en conflit avec le gouvernement turc; c'est ainsi qu'il le sera demain, qu'il le sera toujours si on n'apporte un remède efficace,

(1) Quarante mille environ ont conservé leur qualité de sujets du royaume de Grèce.

Digitized by Google

radical à la situation créée par la diplomatie en 1830. Tant qu'une partie du corps hellène sera libre et que l'autre sera attachée, celle-ci tâchera de rompre ses liens et l'autre lui viendra toujours en aide. C'est dans l'ordre de la nature et rien ne saurait s'y opposer. La diplomatie elle-même, en créant en 1830 le royaume de Grèce, a reconnu implicitement cet état de choses; elle établissait le royaume de Grèce qui devait être un refuge pour la nationalité grecque — une sorte de république de Cracovie; — elle demandait et obtenait certains priviléges et garanties pour les Crétois qu'elle replaçait sous le joug ottoman; elle décrétait l'autonomie de l'île de Samos... Donc elle reconnaissait que son œuvre était imparfaite, provisoire; ce n'était pas la paix, c'était un armistice qu'elle faisait conclure aux deux races.

Plus tard, elle reconnaissait d'une manière plus manifeste encore que son œuvre était provisoire, que la reconstitution de la nationalité grecque devait se compléter sinon en une seule fois du moins graduellement, et elle intervenait à chaque insurrection pour prêcher aux Grecs esclaves la patience et aux Grecs libres les tempéraments politiques. En 1858, des troubles éclatèrent dans l'île de Candie; on accusa comme toujours le gouvernement grec d'en être le fauteur. M. Wyse, ministre d'Angleterre à Athènes demanda officieusement, de la part de lord Palmerston, à M. Rangabé, alors ministre des affaires étrangères de Grèce (1), comme une faveur personnelle, le rappel de M. Canaris, consul de Grèce à la Canée, qu'on considérait comme l'instigateur de l'insurrection. M. Rangabé se fit apporter, séance tenante, les dossiers de la correspondance officielle et semi-officielle du ministère, et les mettant sous les yeux de M. Wyse, lui dit :

— Vous savez le grec... lisez...

Le ministre d'Angleterre hésita à faire ce que lui demandait le ministre grec, mais il finit par se rendre. M. Wyse parcourut d'un bout à l'autre cette volumineuse correspondance, et resta on ne peut plus surpris de ce qu'il y lut. Le gouvernement grec y engageait constamment son représentant à la Canée à employer toute son influence pour engager les Crétois à se réconcilier avec les Turcs, et à ne pas compromettre les intérêts communs de l'hellénisme par des soulèvements intempestifs.

Au milieu de l'année 1866, un de mes amis d'enfance était nommé consul de Grèce, au poste qu'occupait en 1858 M. Canaris, à la Canée. Quelque temps après son arrivée dans cette

(1) Aujourd'hui ministre de Grèce à Paris.

Digitized by Google

ville, il m'écrivait : « Quel beau pays! Que de sites pittoresques! Quelle fertilité et quel climat! Quelle douceur dans l'air... comme le souffle des nuits est doux et caressant! Et la population? mâle, saine, la plus belle population que j'aie vue! Et quel patriotisme, mon cher ami. Et dire qu'à Athènes personne ne s'en doute! Bien plus, personne, ni gouvernement, ni individus, ne se soucie de ces pauvres Crétois qui ne rêvent qu'une chose : leur annexion à la Grèce. »

J'ai là sous la main toute la correspondance de cet ami; j'y retrouve les germes de la dernière insurrection; ce sont d'abord des injustices administratives, puis la violation des priviléges; viennent ensuite des mesures oppressives, qui sont suivies par des protestations sous la forme de réunions sur la montagne; emploi de la force pour disperser ces réunions; recours des plaignants au sultan sous forme de pétition; rejet des demandes; recours aux armes; suppliques envoyées, par l'entremise des consuls, à l'Europe chrétienne, garante du hatt-houmayoun. Dans cette agitation, le royaume de Grèce ne donne encore aucun signe de vie; la Turquie, elle, ne fait aucune concession, et traite les insurgés en vil troupeau d'esclaves; le sang coule; des Français, des Anglais, des Italiens, des Américains accourent au secours des victimes, et les Grecs libres n'accourraient pas! Serait-ce naturel, serait-ce dans l'ordre des choses? C'est alors que, pour la première fois, des comités se forment dans tout le royaume; un vieillard y conduit son fils unique, et s'adressant aux membres d'un de ces comités, leur dit :

— Je n'ai que ce fils... toute ma fortune... je l'offre à la patrie.

Des jeunes gens, naguère musqués et gantés de jaune, se transforment en soldats éprouvés, et se jettent bravement dans la mêlée; les uns sont tués, les autres sont faits prisonniers; l'un de ces derniers est conduit à Constantinople.

— Qu'avez-vous, vous, Grec du royaume, à démêler avec les raïas de Crète? lui demande dans son interrogatoire un ministre turc.

— Ce sont mes compatriotes, répond le malheureux jeune homme, et tant qu'eux et tous les autres Grecs sous votre domination ne seront pas libres, nous combattrons pour eux!

L'Europe s'émeut; toutes les puissances interviennent auprès de la Turquie pour l'engager à mettre fin à cette lutte honteuse pour notre siècle; la France propose de consulter les populations par le suffrage universel; puis, plus tard, propose

Digitized by Google

de constituer une commission mixte pour examiner sur les lieux les griefs des Crétois et connaître leurs vœux ; la Turquie répond par des fins de non-recevoir. Des massacres ont lieu, et les bâtiments de guerre des puissances européennes reçoivent à leur bord les femmes et les enfants des victimes afin de les transporter en lieu sûr; la Grèce, qui aurait dû être la première à concourir à cette œuvre d'humanité, s'abstient d'envoyer ses propres bâtiments, afin de ne pas blesser les susceptibilités de la Turquie. Elle ne peut pourtant se refuser à offrir l'hospitalité aux victimes de la barbarie turque, et cette hospitalité devient la plus lourde charge de ses finances.

Le royaume de Grèce s'est trouvé, on le voit, forcément engagé dans la lutte, et chaque fois qu'une province grecque s'insurgera contre la Turquie, le royaume de Grèce sera obligé, ou de se mettre ouvertement en guerre avec la Turquie, ou de venir sous le manteau en aide à la province insurgée. Cette dernière attitude est celle qui offre encore le moins de danger à la Turquie elle-même, qui paraissait l'avoir compris. En effet, Photiadès-Bey, le ministre de la Porte à Athènes, était trop bien renseigné pour ne pas connaître l'action du gouvernement grec. Adamantidès-Bey, consul général de Turquie à Athènes, mort récemment, se trouvant de passage à Paris il y a deux ans, me disait : « Nous savons tout ce que fait votre gouvernement... Ainsi nous n'ignorons pas que M. Botzaris, le ministre de la guerre (1), en sortant du conseil des ministres, va siéger au comité des Crétois... Nous faisons semblant de ne rien voir pour ne pas précipiter les choses... Ce serait pire... Ces diables n'auraient alors plus aucun ménagement... Aujourd'hui ils ne peuvent déployer ouvertement toutes leurs ressources, tous leurs moyens; si nous les mettions au pied du mur, ils mettraient le feu aux poudres... Aali-Pacha, mon maître, est un homme extrêmement prudent... Il sait tout... Il fait semblant de ne rien savoir. »

Le gouvernement grec se renferma derrière le statut constitutionnel et les lois du pays pour laisser aux individus toute facilité de venir en aide à l'insurrection crétoise. Y aida-t-il sous main? Nous croyons qu'en 1866 M. Bulgaris, alors président du conseil des ministres, eut tort de ne pas l'avouer confidentiellement à M. Moustier, de passage à Athènes; le fait est que le gouvernement grec a toujours désavoué ce concours et ne pouvait l'avouer; on le savait et on ne pouvait le lui reprocher officiellement; si le gouvernement grec eût refusé ce concours,

(1) Dans le ministère Koumoundouros.

Digitized by Google

quel qu'il fût, il aurait été renversé par un soulèvement de la nation.

La Turquie, dont les journaux annonçaient tous les jours des victoires imaginaires, s'épuisait dans ses tentatives de réprimer l'insurrection; ses troupes étaient harcelées par les Crétois, décimées par la maladie; sa flotte essayait vainement d'empêcher le ravitaillement des insurgés par les bateaux grecs au service du comité d'Athènes; désespérant de venir à bout de l'insurrection dans son foyer, elle sortit de sa prudence habituelle et vint s'attaquer à la Grèce elle-même. Les récriminations officielles de la Turquie contre la Grèce avaient, pendant un certain temps, gardé une certaine réserve; la Turquie elle-même sentait que la Grèce était dans son rôle naturel en secondant les aspirations des Grecs restés sous sa domination. La Porte n'avait pas oublié qu'en 1862, après l'expulsion du roi Othon, l'Angleterre, sa fidèle amie, avait fait auprès d'elle des démarches officieuses pour obtenir par les moyens diplomatiques l'annexion de la Thessalie et de l'Epire au royaume de Grèce (1). Enfin les paroles de M. de Moustier au chargé d'affaires d'Angleterre à Paris retentissaient encore à ses oreilles : « Si j'étais le Sultan, avait dit l'ancien ministre des affaires étrangères, je céderais à la Grèce non-seulement la Crète, mais l'Epire et la Thessalie. » Aussi, sans même prendre en considération les conseils que pouvait lui avoir donnés la Russie, la Turquie connaissait suffisamment les dispositions de l'Europe pour ne pas taxer de trop d'ambition le gouvernement grec.

Le désir de se compléter dans le royaume de Grèce n'est pas de l'ambition, c'est une aspiration de la nature même, une nécessité de la constitution de cet Etat. Aussi, quel que soit le ministère au pouvoir en Grèce, il aura les mêmes aspirations et suivra la même conduite que ses prédécesseurs. La Turquie avait donc conservé dans ses plaintes contre la Grèce une certaine modération et une certaine mesure. Un changement de langage s'opéra chez elle vers le commencement de 1868. Ses récriminations contre la Grèce gardèrent moins de ménagements. De guerre lasse, les grandes puissances européennes avaient déclaré, d'un commun accord, à la Turquie, qu'elles cessaient de lui prêter leur appui moral auprès de ses populations chrétiennes, la laissant seule responsable de toutes les conséquences de son attitude. Cette démonstration politique, dont l'initiative est due à la Russie,

(1) Il y a quelques mois, cet aveu a été fait par un membre du gouvernement anglais en plein parlement.

Digitized by Google

n'eut pas les effets salutaires auxquels on s'attendait; la Turquie n'y vit qu'un recul des puissances et un échec de la Russie. Simultanément la France modifia soudain, presque brusquement, sinon sa politique, du moins ses allures dans la question crétoise; on attribua ce revirement imprévu à un rapprochement plus intime avec l'Angleterre, imposé par les bruits d'alliance de la Prusse et de la Russie; l'Angleterre accentua encore davantage son opposition à tout changement territorial en Turquie; l'Autriche chercha à relever le moral accablé du gouvernement turc, et la Russie se tint dans une réserve qui touchait de bien près à l'indifférence ou à l'impuissance.

Ce fut vers cette époque que les insurgés crétois élurent des députés au parlement hellénique; on connaît cet incident qui émut à un si haut point la diplomatie. Le gouvernement grec n'osa pas suivre l'exemple du gouvernement piémontais, et les députés crétois ne furent pas admis au parlement. Cet échec de l'insurrection rendit plus hautain le gouvernement turc; il avait déjà obtenu que le transport en Grèce des réfugiés crétois ne se fît plus par les marines des grandes puissances, qui s'y étaient toutes prêtées avec tant d'humanité; la Turquie, qui assurait que l'insurrection de l'île de Crète était réprimée, prétendit alors que le gouvernement grec s'opposait par la force au rapatriement des Crétois réfugiés en Grèce. Les représentants de la France à Constantinople et à Athènes prêtèrent à cette occasion, au gouvernement turc et à ses agents, un appui au delà des limites de leurs instructions; M. Gobineau, ministre de France, se servit d'un langage comminatoire qui fut l'objet d'une circulaire du ministre des affaires étrangères aux ministres de Grèce à l'étranger. Des explications satisfaisantes furent données par le gouvernement français au gouvernement grec, et quelque temps après M. Gobineau fut rappelé. L'incident n'eut pas d'autres suites.

La question du rapatriement des Crétois prit chaque jour de plus grandes proportions; tandis que l'insurrection tenait ferme dans les montagnes et dans les plaines de la Crète, le ministre turc à Athènes cherchait querelle au gouvernement grec au sujet de quelques réfugiés crétois, au rapatriement desquels, selon lui, on avait opposé des obstacles. Ce sujet de plainte s'envenima de plus en plus. Le 19 novembre (1er décembre 1868), le ministre de Turquie à Athènes adressait à ce propos à M. P. Delyannis, ministre des affaires étrangères, une note dont le ton faisait prévoir une rupture imminente. Le 21 novembre (3 décembre) une nouvelle note de Photiadès-Bey insiste plus vivement sur les plaintes formulées dans la précé-

Digitized by Google

dente. Le jour, suivant 22 novembre (4 décembre), une nouvelle note du ministre de Turquie résume les plaintes déjà énoncées et en formule de nouvelles. Nous citons une partie de cette dépêche : « ... Les enrôlements de volontaires effectués dans quelques parties de la Grèce et dans la capitale même, sous les yeux du pouvoir central, dans le but avoué d'envahir une province de l'empire ottoman ; les mouvements continuels de ces volontaires, dont on a vu une partie traverser la capitale, bannière déployée, pour se rassembler sur quelques points du royaume, où des préparatifs avaient été faits en vue de les équiper et de les munir d'armes et de provisions de toutes sortes, et même de canons tirés, d'après l'opinion publique, unanime à confirmer ce point, de l'arsenal de Nauplie, et destinés à être servis par des artilleurs sortis des rangs de l'armée hellénique; l'indication d'officiers hellènes chargés de commander ces bandes et de les conduire à leur destination; enfin les obstacles si ouvertement opposés au rapatriement des familles crétoises émigrées en Grèce, les violences exercées contre elles et leur captivité sur le sol hellénique, au mépris des lois qui garantissent la liberté individuelle... La Sublime-Porte ne saurait tolérer plus longtemps un état de choses si propre à blesser la dignité et à léser les intérêts les plus essentiels et les plus légitimes de ses sujets, et j'ai reçu l'ordre, monsieur le ministre, de réclamer instamment la cessation et la répression de ces actes si audacieusement hostiles, qu'ils cherchent à peine à se dissimuler. »

L'orage grossissait à vue d'œil. Le 5 décembre les ministres de France, d'Angleterre et de Russie eurent une entrevue avec le ministre des affaires étrangères de Grèce. A la suite de cette entrevue, M. Delyannis leur adressa la note suivante (1) :

Le ministre des affaires étrangères aux représentants de France, de la Grande-Bretagne et de Russie à Athènes.

Athènes, le 27 novembre 1868 (9 décembre).

Le soussigné, ministre des affaires étrangères de S. M. le roi des Hellènes, a l'honneur d'informer MM. les représentants de France, de la Grande-Bretagne et de Russie qui l'ont entretenu lundi dernier, par délégation de LL. EE. les ambassadeurs des mêmes puissances à Constantinople, du conflit qui est sur le point d'éclater entre la Grèce et la Turquie, qu'il a porté à la connaissance de Sa Majesté et à celle de ses collègues au cabinet, les quatre points mis en avant par la Sublime-Porte et sur lesquels on désire que le gouvernement de Sa Majesté donne une réponse satisfaisante.

(1) Cette note n'a été publiée par aucun journal ni grec ni étranger.

Digitized by Google

Ces quatre points sont : 1° dissolution par le gouvernement hellénique du corps de Pétropoulakis; 2° défense aux bâtiments grecs *armés* de faire des voyages en Crète; 3° protection des familles qui veulent rentrer en Crète; 4° respect des droits de la Porte et des traités.

Le soussigné n'a aucune difficulté de répondre aux désirs de LL. EE. les ambassadeurs, en donnant les informations suivantes aussi brièvement que possible.

Le gouvernement du roi ne saurait dissoudre le corps de Pétropoulakis ou tout autre corps de citoyens allant en volontaires, à leurs risques et périls, guerroyer à l'étranger, où bon leur semble, la constitution de l'État ne lui permettant pas de gêner à cet égard la liberté des citoyens hellènes et le droit des gens ne l'y forçant point; seulement le gouvernement royal n'a point permis que des officiers, sous-officiers et soldats en activité de service se réunissent à ces bandes. En dernier lieu, vis-à-vis de ce même chef de volontaires Pétropoulakis, le gouvernement a pris des mesures sévères en faisant poursuivre et ramener de force à leurs rangs les soldats de la ligne qui avaient déserté pour le suivre. Le soussigné fait observer, au reste, que, depuis trois ans environ que dure l'insurrection de Candie, plusieurs centaines de volontaires sont allés en Candie et s'en sont retournés pour la plupart sans que ce fait ait été considéré comme une preuve de mauvais vouloir de la part du gouvernement royal, et comme une violation du droit des gens ou des traités existants. Le gouvernement royal continuera à remplir, à cet égard, ce que la neutralité qu'il a observée lui impose, en ne permettant pas à des officiers et à des soldats qui sont à son service, de faire partie des bandes desdits volontaires.

Le gouvernement du roi n'a jamais permis et ne permettra pas non plus à l'avenir, aussi longtemps que les bons rapports continueront à exister entre lui et celui de la Sublime-Porte, à des bâtiments grecs *armés* dans ses ports d'aller ravitailler l'insurrection de Crète; mais les institutions du pays ne lui permettent pas, et le droit des gens ne l'oblige point, d'empêcher des navires appartenant à des particuliers ou à des sociétés de commerce de faire ce service à leurs risques et périls, et le soussigné fait remarquer que les informations qui prétendent que, soit *l'Arcadion*, soit *l'Énossis*, ont été armés en guerre dans les ports du royaume, sont erronées et inexactes.

Le gouvernement de Sa Majesté, suivant en cela les principes libéraux des institutions nationales qui assurent à tout habitant de l'État une pleine et entière liberté de locomotion ou autre, a accordé déjà et ne cessera d'accorder sa protection à tout émigré crétois qui voudrait rentrer en Crète. Le gouvernement hellénique n'a aucun intérêt à garder de force ces émigrants sur son sol, où ils ont été transportés, par humanité, par les navires des puissances étrangères. On ne saurait donner une meilleure preuve des bonnes dispositions du gouvernement royal à cet égard que sa conduite depuis qu'un certain nombre de ces émigrants, non certes spontanément, mais travaillés de toute manière, nt manifesté le désir de retourner en Candie. Plus de quarante con-

Digitized by Google

vois sont déjà partis, et le gouvernement du roi n'a jamais hésité, malgré la surexcitation du sentiment national en Grèce, par suite de cette longue et interminable affaire de Candie, à employer tous les moyens de police que la loi permet, pour repousser la violence exercée dans deux ou trois circonstances par d'autres Crétois, en vue d'empêcher le départ de leurs compatriotes.

Le gouvernement est fermement décidé à continuer d'accorder la même protection aux émigrés crétois qui, de leur propre gré et volonté, manifesteraient l'intention de quitter le territoire du royaume.

Quant au quatrième point, relatif au respect des droits de la Porte et des traités, bien que le soussigné n'en saisisse pas exactement le sens et la portée, il n'hésite pas à déclarer que le respect des droits de chaque État et des traités existants entre deux ou plusieurs États est une obligation à laquelle le gouvernement de Sa Majesté hellénique n'a jamais manqué, et, pour ce qui est de ses relations avec la Porte, il s'est trouvé lui-même, soit à propos du brigandage qui désole les provinces frontières, soit à propos d'autres nombreux intérêts des sujets hellènes en Turquie, dans le cas d'invoquer ce respect des droits et des traités; mais ces différends, comme les autres sujets impliqués dans les trois autres points ci-dessus, n'ont jamais été considérés, ni ne sauraient l'être en toute justice, comme des motifs suffisants d'une rupture des relations entre les deux États voisins, rupture injustifiable, et dont la responsabilité et les graves conséquences doivent retomber sur celui qui la provoque.

Le soussigné saisit cette occasion, etc., etc.

Signé : P. Delyannis.

A la suite de la remise de cette note, on croyait à Athènes, malgré les avis de la légation de Grèce à Constantinople, que la Porte attendrait, avant de prendre des mesures extrêmes, le résultat des négociations des représentants des grandes puissances. Une grande pression était exercée par eux à Athènes, et le gouvernement grec commençait déjà à fléchir lorsque, inopinément, le 10 décembre, le ministre de Turquie à Athènes remit au ministre des affaires étrangères la note bien connue, reproduite par tous les journaux.

Même après la remise au gouvernement grec de ce document injurieux, les ministres des puissances étrangères ne désespérèrent pas d'amener le gouvernement grec à faire toutes les concessions possibles à la Turquie. Ils lui représentèrent que la Grèce pouvait sans déroger à sa dignité accéder aux demandes de la Turquie, étant un Etat beaucoup plus faible que son puissant voisin, et surtout parce que les intentions de l'Europe étaient d'exercer, à l'effet de garantir la paix générale, une plus grande pression à Athènes qu'à Constantinople. Sous l'influence

Digitized by Google

de ces vives représentations, appuyées avec une grande énergie, les ministres grecs se réunirent en conseil sous la présidence du roi; ce conseil dura six heures, et tous en sortirent convaincus que la soumission aux conditions de l'ultimatum turc était non-seulement une injure à l'honneur du pays et à la dignité de la couronne, mais qu'elle serait désastreuse pour les intérêts nationaux.

Nous croyons inutile de reproduire la réponse du gouvernement grec à l'ultimatum turc, également publiée par tous les journaux.

On connaît les incidents qui se sont produits depuis la rupture des relations diplomatiques entre les deux Etats. La diplomatie s'est placée entre la Grèce et la Turquie; une conférence à laquelle prendront part toutes les puissances signataires du traité de Paris de 1855, et à laquelle la Grèce n'aura qu'une voix consultative, se réunira à Paris dans les premiers jours de ce mois; l'action de la conférence sera circonscrite; elle ne pourra dépasser les limites indiquées en quelque sorte par les cinq points formulés par l'ultimatum turc. Qu'est-ce à dire? Que l'Europe imposera moralement, et au besoin par la force des armes, l'acceptation de ces cinq points? Est-on sûr de l'unanimité de toutes les grandes puissances sur les mesures de répression à prendre contre la Grèce, dans le cas où celle-ci ne consentirait pas à subir la volonté de la conférence? Et de ce désaccord de quelques-unes une guerre européenne ne pourrait-elle surgir à l'improviste? Localiser la guerre serait impossible; une guerre entre la Grèce et la Turquie ne ressemblerait en rien aux guerres entre deux Etats de l'Europe; la guerre entre la Turquie et la Grèce serait une guerre qui se prolongerait indéfiniment; ce serait une guerre désespérée où tous les moyens seraient bons : incendies, pillages, pirateries, massacres; on verrait des désastres tels, qu'ils feraient frémir l'Europe et la forceraient d'intervenir; une fois les principales villes de la Grèce détruites par la flotte turque, le commerce grec compromis, la marine réduite à l'inaction, les Grecs ne s'arrêteront plus et recommenceront la lutte de 1821, qui a duré neuf ans; la diplomatie le sait, et elle ne laissera jamais descendre les combattants dans la lice. La conférence n'aura beau jeu que si la Grèce accepte humblement ses arrêts; dans ce dernier cas, la partie sera simplement ajournée; la paix en Orient sera assurée pour quelques mois; le péril d'une conflagration générale sera conjuré, la diplomatie se réjouira une fois de plus d'avoir garanti la paix de l'Europe, et elle ne se doutera pas qu'en éteignant l'incendie crétois elle aura allumé

Digitized by Google

un foyer dont les flammes pourront facilement s'étendre jusqu'aux extrémités de l'Europe. Les Grecs, humiliés par l'Europe, voudront se venger; ils rendront la royauté responsable de leur échec, et guidés par une mauvaise conseillère, la colère, ils jetteront à terre ce trône déjà une fois renversé et si péniblement relevé il y a cinq ans à peine; la république sera peut-être proclamée, et, en tout cas, l'anarchie et le désordre s'installeront dans tous ces parages où, quoi qu'en disent les détracteurs de la Grèce, le progrès marche à grands pas.

Nous nous résumons : cette fermentation tantôt à l'état latent, tantôt à l'état actif, qui trouble d'une manière permanente l'Orient, persistera aussi longtemps que durera cet état contre nature maintenu par la diplomatie; si les nationalités doivent avoir une existence propre, c'est surtout en Orient, où elles sont séparées par les éléments les plus indestructibles. Les réformes proposées, décrétées pour la fusion des races en Orient sont des théories impraticables; demander aux Turcs l'exécution de ces réformes est leur demander l'impossible; le Turc le mieux disposé se trouvera vis-à-vis du raïa comme le charretier en face d'un cheval récalcitrant que la loi Grammont protége. Civilisez, si vous le pouvez, le Turc, le raïa ne restera pas moins pour lui un être inférieur dont il ne fera jamais son égal; d'une autre part vous n'amènerez jamais le Grec à rester coi tant que ses frères ne seront pas libres; renversez du pouvoir M. Bulgaris et faites-y monter M. Koumoundouros, l'un et l'autre penseront de la même manière; le roi Othon pensait comme pense le roi Georges, et le successeur du roi Georges pensera absolument comme lui; la république et la royauté ne poursuivront que le même but. Mais la diplomatie veut garantir à tout prix l'intégrité de la Turquie. Dans ce cas elle doit supprimer la Grèce. Qu'en adviendrait-il? Que la diplomatie y songe? Le jour où le royaume de Grèce sera supprimé de la liste des Etats indépendants, ce jour-là, la Russie aura acquis cent mille marins habiles et intrépides.

MARINO P. VRÉTO.

Digitized by Google

DE GIBRALTAR A CADIX

SOUVENIRS DE VOYAGE

J'étais à Gibraltar depuis six semaines environ, et je commençais à trouver monotone de n'avoir jamais sous les yeux que les batteries, les casemates, les casernes qui en font le plus bel ornement. J'étais fatigué de visiter dans leurs moindres détails les galeries que la patience anglo-saxonne a creusées à travers la masse du rocher, et qui s'élèvent en spirales jusqu'au faîte du Peñon. Je me décidai donc à reprendre mes excursions à travers l'Andalousie. Rien n'était plus simple que de quitter Gibraltar au moyen d'un des nombreux vapeurs qui y font escale, et qui m'eût transporté en quelques heures à Cadix où je voulais me rendre. Quand la mer est belle, ce mode de transport est rapide et fort agréable; mais il a, pour un véritable touriste, un grave inconvénient, c'est de ne laisser absolument rien voir du pays situé entre le point de départ et le point d'arrivée. Enfin, la mer m'inspire, ainsi qu'à tous les cœurs sensibles, une répulsion, hélas! trop justifiée; de telle sorte, qu'à moins d'absolue nécessité, je préfère employer la voie de terre. Malheureusement, ou heureusement, suivant que l'on se place au point de vue du bien-être ou du pittoresque, il n'y a pas de route entre Gibraltar et Cadix. Il n'existe que des sentiers tracés à travers monts et vallées par le pied des mulets. Ces sentiers passent souvent dans des endroits capables de donner le vertige à une chèvre. Parmi ces sentiers, l'un, plus long mais plus sûr, passe le long de la côte, un autre s'enfonce résolûment dans les terres, escalade la montagne et redescend dans la plaine de Cadix, où l'on retrouve les routes carrossables. Ce chemin est très-accidenté, dangereux même entre Jimena et Alcola de los Gazules, mais il permet, lorsque l'on est parvenu à son point culminant, d'admirer un

Digitized by Google

des plus beaux panoramas qu'il soit donné à l'homme de contempler. Nous étions alors à la fin de mai, le vent de *poniente* soufflait depuis plus d'un mois, le baromètre était au beau fixe, jamais je n'avais vu l'air plus pur et plus diaphane; c'était donc, ou jamais, l'occasion de prendre le chemin de la montagne et de voir enfin ce spectacle si vanté de la Divisoria.

Je résolus de partir de grand matin, afin de pouvoir faire halte pendant les heures les plus chaudes du jour et d'arriver à Jimena, où je devais coucher, avant la tombée de la nuit. Je me mis immédiatement en quête d'un arriero qui pût me servir de guide et porter mon bagage, et j'eus le bonheur d'en rencontrer un d'assez bonne composition avec lequel je fis marché à l'avance, afin d'éviter le prix exagéré qu'il n'eût manqué de me demander à destination. Une fois toutes les conditions bien posées, bien arrêtées, et lorsque mon homme fut bien convaincu qu'il n'avait pas affaire à un voyageur novice, il devint d'excellente humeur, et il fut convenu qu'il viendrait se mettre à mes ordres à la pointe du jour. Le gaillard fut exact et le lendemain, dès l'ouverture des portes, je sortis de Gibraltar en compagnie du seigneur Andres perché sur le dos d'une mule, dont les flancs étaient ornés d'un large apparejo de jonc tressé dans lequel étaient mon bagage et nos provisions; précaution utile s'il en fut, car mes pérégrinations en Espagne m'avaient depuis longtemps appris qu'en fait de comestibles on trouve dans les posadas tout ce que l'on a soin d'apporter soi-même.

Après avoir franchi rapidement l'étroite bande de sable qui relie le rocher de Gibraltar à la terre ferme, nous arrivâmes à la ligne de douane espagnole où l'on est quelquefois soumis à une visite des plus minutieuses; mais, soit que ma figure n'eût rien qui ressemble à celle d'un fraudeur endurci, soit que mon bagage semblât au carabinero trop mince pour contenir beaucoup de contrebande anglaise, toujours est-il que la visite fut des plus débonnaires, et qu'après quelques minutes d'arrêt, le « Vaya. u^d^. con Dios » traditionnel me permit de continuer mon voyage.

Après le poste de douane, on rencontre un village de pêcheurs composé de quelques cabanes construites en roseaux et en terre délayée, et dont l'aspect ne déparerait pas un paysage des temps primitifs. Sur le devant des portes, des enfants, la plupart nus comme au jour de leur naissance, se roulaient dans le sable en compagnie de chiens, de volailles et de porcs noirs qui semblaient faire partie de la famille. Quelques-uns de ces enfants portaient une chemise, mais elle était en si mauvais état, que la

Digitized by Google

décence n'y gagnait rien et que la propreté y perdait beaucoup; des femmes, vieillies avant l'âge par la misère et la fatigue, raccommodaient les filets ou tressaient des nattes; plus loin, une grande et belle fille étendue sur le sable, la tête appuyée sur les genoux d'une amie, se laissait philosophiquement débarrasser des parasites nombreux qui avaient élu domicile dans son abondante chevelure noire. Le tableau ne manquait pas de couleur, et les fières ladies qui, chaque jour, sortent de Gibraltar pour aller faire un temps de galop sur la plage, doivent avoir souvent occasion, en traversant la Leña, de prononcer un assez joli chapelet de « shoking,» d'autant plus que la nature est précoce en Andalousie et que parmi ces enfants des deux sexes, si peu ou si mal vêtus, il en était plusieurs d'assez avancés en âge. A mon aspect, toute cette marmaille accourt me demander l'aumône, et je ne puis me débarrasser de ses importunités, après lui avoir donné les quelques cuartos que j'avais en poche, qu'en lançant mon cheval au galop. Nous suivions le bord de la plage en obligeant nos bêtes à marcher dans l'écume produite par le remous des vagues venant mourir dans leurs jambes, car la route consiste purement et simplement dans la bande de sable longeant la mer, et qui, sans cesse baignée par le bris des lames, acquiert par l'humidité une sorte de solidité relative. Cette route, d'un nouveau genre et dont l'entretien est peu coûteux, a une largeur de deux ou trois mètres au plus, dont on ne peut s'écarter, car d'un côté, le sable, desséché par le soleil et tamisé par le vent, est tellement fin, qu'un cheval y entre jusqu'à mi-jambe, et de l'autre, la déclivité de la côte s'enfonçant dans la mer est telle, que l'on perdrait pied à quelques mètres du rivage.

Après avoir cheminé quelque temps de la sorte, on tourne brusquement à droite et on abandonne le bord de la mer pour s'enfoncer dans l'intérieur. On trouve alors un fragment de route régulièrement tracée qui va de la plage à San Roque. Cette route est soi-disant carrossable, mais elle n'est réellement possible que pour les calesas du pays, sortes de cabriolets très-étroits de caisse, très-évasés de capote et montés sur deux roues énormes. La suspension de ce véhicule se réduit à deux courroies passant à plat sous la caisse et la fixant ainsi à un châssis carré adhérent à l'essieu. Les ornières de la route, combinées avec ce mode de suspension impriment aux calesas un balancement si dur, qu'il faut avoir non-seulement le cœur, mais les entrailles doublés d'un triple airain pour affronter ce mode de transport de Gibraltar à San Roque.

La route est bordée par des haciendas assez bien cultivées et

Digitized by Google

qui fournissent aux habitants de Gibraltar les fruits et les légumes nécessaires à leur consommation. Les arbres dominants sont, comme dans toute l'Andalousie, l'olivier et l'oranger. Depuis quelques années, quelques propriétaires ont planté des vignes qui ont parfaitement réussi et leur donnent un revenu considérable, dû surtout à la vente du raisin pour la table. Les quelques habitations que l'on aperçoit rappellent les pays barbaresques, par leur construction de forme cubique, leurs toits en terrasse, leur cour intérieure où jaillit une fontaine. Du reste, quiconque a visité la côte septentrionale de l'Afrique avant de venir en Espagne, doit être frappé de l'analogie existant entre ces deux pays. A chaque instant, en Andalousie, le sol ou les habitants rappellent au voyageur un paysage ou une scène de mœurs de la terre africaine.

A moitié route à peu près de San-Roque on rencontre un monument funéraire élevé à la mémoire d'un jeune officier d'origine sarde, tué en 1810 à cette même place pendant une sortie tentée par la garnison anglo-espagnole de Gibraltar. L'inscription ajoute qu'il soutint seul une lutte héroïque contre cinq hussards français, et qu'il en mit trois hors de combat avant de succomber. Ce petit monument, très-soigneusement entretenu, est un des nombreux témoignages de la rancune nationale conservée par les Espagnols à l'égard des Français. Les sentiments douloureux laissés en Espagne par l'injuste invasion de Napoléon sont loin d'être effacés, et pour s'en convaincre, il suffit d'assister à la cérémonie du Dos de Mayo, à Madrid.

Mais cette antipathie pour les Français n'est-elle pas quelque peu entretenue par nous-mêmes? Ne faut-il pas, en bonne conscience, convenir que les voyageurs de notre cher pays font en général tout ce qu'il faut pour froisser les susceptibilités étrangères? Je ne veux pas, et pour cause, parler de ceux de nos compatriotes qui, peu désireux de se brouiller avec les tribunaux, mauvais appréciateurs de leurs mérites, sont allés porter à l'étranger une foule de talents divers, incompris ou mal jugés dans leur ingrate patrie; ceux-là, Dieu merci, ne sauraient être comptés pour quelque chose dans l'opinion que l'on peut avoir de la France. Mais en dehors de ces naufragés de la vie à outrance, il est des hommes sérieux, des touristes honorables qui se rendent en Espagne avec des idées très-arrêtées, et qui ne s'inquiètent en rien des susceptibilités très-délicates qu'ils froissent à chaque instant par leurs discours ou leur manière d'être. D'ailleurs, convenons que le Français ne se trouvant, et avec raison, nulle part aussi bien que chez lui, est par cela

Digitized by Google

même peu fait pour voyager. Il regrette sans cesse ce qu'il a laissé derrière lui : sa maison si commode, sa table si bien servie, son lit si bien fait, ses habitudes journalières et jusqu'à sa langue qu'il s'étonne de très-bonne foi de ne pas voir comprise du monde entier. Aussi, dès leur entrée en Espagne, nos chers compatriotes se plaignent à qui veut les entendre de la nourriture, du chaud, du froid, du soleil, de la pluie, des voitures, des chemins de fer, et la conclusion ordinaire est celle-ci : « Quel chien de pays ! En France, nous avons ceci ; en France, nous faisons comme cela. » Eh ! d'accord ! mais que n'y restez-vous ! dit alors l'Espagnol, et plus il appartiendra aux classes élevées de la société, plus il comprendra que ces plaintes sont fondées, plus il souffrira dans son orgueil national de voir l'état arriéré de sa patrie constaté et souvent ridiculisé à haute voix par un Français, alors qu'à tort ou à raison il nous attribue la majeure partie des malheurs qui ont déterminé l'abaissement de l'Espagne.

Pour moi, que des voyages entrepris dès ma jeunesse ont habitué à prendre rapidement et sans privation aucune les mœurs diverses des pays où j'habite, je dois dire que je me suis très-vite familiarisé avec les coutumes espagnoles, qui valent bien les nôtres. Je trouve d'ailleurs qu'il est si simple de rester chez soi lorsque l'on ne veut renoncer ni à ses habitudes, ni à son bien-être de chaque jour, que je ne puis comprendre l'homme allant chercher au loin fatigues, ennuis et privations, s'il ne sent au dedans de lui-même cet amour de l'inconnu, qui non-seulement nous aide à supporter tous les mécomptes du voyage, mais encore y fait trouver le charme et la saveur du fruit nouveau.

Voici le plan de conduite que je m'étais tracé, et dont je me suis toujours admirablement trouvé.

Ne jamais exhaler devant un Espagnol la mauvaise humeur que pourrait me causer le piteux état des routes, des hôtels, des voitures, et surtout ne jamais établir de comparaison avec les routes, les hôtelleries, les voitures françaises.

Ne jamais faire d'allusions à l'invasion napoléonienne de 1802 à 1812, et si par malheur je venais à être interpellé à ce sujet, ne pas craindre de la qualifier d'agression odieusement injuste, et de la déplorer dans ses conséquences politiques comme ayant désuni à jamais deux peuples qui auraient un égal intérêt à rester sincèrement unis ; enfin ne jamais laisser échapper une occasion de faire connaître l'admiration très-réelle que je ressentais pour toutes les belles choses semées à profusion dans ce pays priviligié et sorties soit de la main de Dieu, soit de celle de l'homme.

Digitized by Google

A l'aide de ce plan de conduite (que je recommande à tout voyageur), j'ai parcouru l'Espagne dans tous les sens, et partout j'ai rencontré l'accueil le plus affable. Du reste, certain proverbe composant avec ses confrères la sagesse des nations, « *Un clou chasse l'autre*, » trouve son application en Andalousie, où le voisinage de Gibraltar fait rejeter au second plan la rancune vouée par les Espagnols à tout ce qui porte le nom de français. Cela s'explique aisément, et il suffit de jeter les yeux sur la carte pour comprendre que l'occupation de Gibraltar soit aussi sensible de nos jours à l'Espagne, que l'occupation de Calais l'a été pour la France à une autre époque.

Tout en faisant ces réflexions ou quelques autres du même genre, je m'étais volontairement laissé conduire par mon cheval, et je fus soudain distrait de ma rêverie par une voix nazillarde qui psalmodiait une litanie. Mon cheval s'était brusquement arrêté, et j'aperçus alors à quelques pas devant moi un de ces mendiants espagnols qui semblent être détachés d'une des eaux-fortes de Callot, et s'être animés d'une vie réelle sous le chaud soleil des Espagnes tout exprès pour réjouir la vue des artistes. L'inimitable Théophile Gauthier a trop bien dépeint les inénarrables guenilles qui composent les vêtements de ces gueux pittoresques pour que j'ose en esquisser la description après celle d'un pareil maître. Je me bornerai donc à dire qu'il n'est jusqu'ici que deux moyens connus de se bien rendre compte du mendiant espagnol : aller le voir ou lire le portrait que Théophile Gauthier en a tracé dans le livre où il a raconté son voyage en Espagne.

Quoi qu'il en soit, il m'importait de continuer ma route, et je mis la main à ma poche pour jeter quelque menue monnaie à l'obstacle vivant qui arrêtait ma monture. Mais je m'aperçus alors que mes libéralités aux marmots de la Liña m'avaient laissé sans un cuarto, et j'échangeai avec le mendiant le dialogue suivant, que je reproduis parce qu'il ne manque pas de couleur locale :

— Que quieres, hombre? Homme! que veux-tu?

Ici j'entame brusquement l'entretien. Je domine mon interlocuteur de toute la hauteur de mon cheval, de toute l'élévation de ma condition sociale, ma parole est brève et impérative, je ne manque pas de bien faire sentir au malheureux la distance qui nous sépare en me servant du tutoyement, forme de langage qui caractérise nettement ma supériorité.

— Señor cavallero! de me V une bendita lemosna por Dios y la Virgen Santissima. — Seigneur gentilhomme, daigne votre grâce me donner une aumône bénie au nom de Dieu et de la très-sainte Vierge.

Digitized by Google

Le mendiant cherche à toucher mon cœur et surtout à délier les cordons de ma bourse. Il flatte ma vanité en me donnant des titres qui doivent agréablement chatouiller ma fibre orgueilleuse, en même temps il cherche à m'inspirer une compassion salutaire en me rappelant Dieu dont la main puissante peut me précipiter moi-même dans l'abîme de misère où il croupit.

— No tengo suelto, Dios le ampase hermano. — Je n'ai pas de monnaie, Dieu vous assiste, mon frère.

J'ai voulu le secourir, mais je n'ai pas trouvé de monnaie assez petite; mon avarice m'empêche de toucher à ce qui m'est presque nécessaire; je sens intérieurement une certaine honte de céder à ce sentiment d'égoïsme, ma voix s'adoucit, et je traite en frère celui que je viens de brusquer il y a un instant.

— Tantas gracias, vaya V. con Dios. — Mille remerciements, que votre grâce aille avec Dieu.

Le pauvre a reconnu que j'ai eu un bon mouvement. Il est assez philosophe pour savoir que cette bonne intention ne pouvait aller plus loin qu'un ou deux cuartos; il m'en sait gré cependant et répond à mes paroles amicales en faisant des vœux pour moi.

Après cet échange d'aménités, mon homme se rangea sur le bas-côté du chemin, remit sur sa tête son chapeau en lambeaux, se drapa dans la guenille bariolée qui lui servait de manteau, le tout avec la dignité grave d'un grand de première classe. C'était aussi beau que Frédérick Lemaître dans le rôle de Don César de Bazan.

Pendant que je l'admirais, mon mendiant avait repris sa litanie, qui me paraissait être un récit de la Passion; le bonhomme en était à l'interrogatoire devant Caïphe, et il peignait ainsi la situation de l'homme-Dieu en modulant à l'infini la dernière voyelle.

« Y el pobreuto que no sabia naaaaa. » — (Et le pauvret qui n'y comprenait rien.) — Je ne pouvais en croire mes oreilles. Etait-ce bien le grand drame du Golgotha que cette complainte habillait de la sorte? Les vers suivants (et je regrette bien aujourd'hui de les avoir oubliés) ne me laissèrent aucun doute, et il fallut bien reconnaître que l'auteur inconnu de ce chef-d'œuvre avait bel et bien fait de Jésus-Christ une sorte de pauvre diable, amené tout penaud, et sans bien savoir pourquoi, devant quelque chose comme un juge d'instruction sévère, qui cherchait à entortiller le « pauvret » par ses questions captieuses. A cette découverte, je ne pus garder mon sérieux, et tout en rendant la main à mon cheval, je partis d'un tel éclat de rire que la gravité du

Digitized by Google

chanteur en fut un moment déconcertée. Mon hilarité n'était pas encore calmée lorsque j'atteignis les premières maisons de San Roque.

Ce bourg, car malgré sa prétention à être une ville, c'est à peine autre chose qu'un village, ce bourg est situé à huit kilomètres de Gibraltar, sur une hauteur qui domine toute la rade. Je devais m'y arrêter pour prendre le chocolat, etc. A cet effet, je me rendis chez une brave femme que je connaissais de longue date et qui tient à San Roque la seule casa de huespedes où l'on puisse trouver une nourriture possible et un lit convenable.

En mettant pied à terre à la porte de mon hôtesse, je vis que le patio était occupé par une demi-douzaine de chevaux ou de mulets tout équipés. J'appris avec plaisir que ces montures attendaient plusieurs personnes de Jimena, arrivées la veille à Gibraltar par le bateau de Cadix, et qui aussitôt débarquées s'étaient fait conduire à San Roque où elles avaient passé la nuit. En attendant que le chocolat fut prêt, j'entrai dans la salle commune, encore déserte à cette heure matinale. J'ouvris la fenêtre et j'allai me placer sur le balcon pour contempler, encore une fois, le beau panorama de la rade, avant de le perdre de vue et probablement pour jamais. Le spectacle était digne de ravir un poëte, et je regrette vivement de n'avoir pas à ma disposition une de ces plumes d'or qui seules seraient dignes de retracer un semblable tableau.

Du point culminant où se trouve San Roque, on embrasse un panorama d'une immense étendue : la rade, qui s'étale en demi-cercle, forme le premier plan. Ce jour-là le temps était si calme que c'est à peine si un souffle d'air venait de temps à autre rider ses eaux, dans lesquelles se reflétait l'azur intense du ciel. Le soleil, qui commençait à s'élever derrière le Peñon, accrochait une paillette d'or à chacune des mille facettes produites par le clapotis des petites vagues soulevées par la brise du matin. En face de moi, et comme au fond du tableau, s'élevait la côte africaine, et l'air était si pur que la distance semblait presque nulle et que je pouvais sans peine suivre tous les contours du Riff, qui jaillissait tout violacé d'une mer entièrement bleue. Au-dessus du Riff, et dans le lointain, se dressait une grande ligne blanche, formée par les pics neigeux de la Sierra Bullonnes, que le soleil prenait en écharpe et qu'il faisait en certaines places resplendir comme un métal en fusion.

J'avais à ma gauche le Rocher de Gibraltar, sa ligne de fortifications de mer, toute hérissée de canons, la flotte anglaise à l'ancre derrière l'inexpugnable forteresse, la ville avec ses maisons

Digitized by Google

jaunes et roses, et les vieux remparts arabes du château de Tank.

A droite s'étageait Algésiras, avec ses maisons blanches, ses églises à coupoles d'un style étrange, qui rappelle le clocher et le minaret; tout le fond de ce côté du tableau était formé par les montagnes qui servent de contre-forts à la grande chaîne de la Sierra Nevada, et au milieu desquelles se dressait fièrement le Divisoria que je devais escalader le lendemain.

Tout cela formait un spectacle splendide, d'une lumière intense, où le grand Maître de toutes choses avait prodigué les teintes les plus belles, les dégradations les plus inimitables, en un mot toutes les ressources infinies de sa palette divine.

Les oppositions d'ombre et de lumière donnaient par leur contraste une telle saillie aux points lumineux, que je distinguais avec la lorgnette des petits dés blancs qui, de l'autre côté du détroit, ressortaient de l'ombre violacée où était plongée la côte africaine.

Chacun de ces points blancs était une maison mauresque dont le soleil faisait ressortir les parois blanchies à la chaux. Un poëte aurait pu certes les comparer aux marguerites qui tranchent au printemps sur l'émeraude de nos prairies normandes.

En dehors de sa beauté radieuse, la rade de Gibraltar évoque tout un monde de souvenirs. N'a-t-on pas sous les yeux ces deux colonnes d'Hercule, que les vieux poëtes classiques ont rendues si familières à nos jeunes années? Autrefois les souverains espagnols les faisaient, à bon droit, figurer au revers des monnaies frappées à leur effigie.

Hélas! elles sont restées sur les monnaies, mais non en la possession de l'Espagne! car il y longtemps que l'Angleterre possède la plus belle des colonnes d'Hercule et qu'elle y a fait des travaux immenses pour fortifier encore ce que la nature avait fait imprenable.

Comme contraste et comme antithèse ironique, en face de Gibraltar, dernier mot de la science et de la civilisation, se dressent menaçants les rochers du Riff, habités par des peuplades ayant conservé toute la sauvage férocité des âges primitifs. Et l'œil peut considérer à la fois la flotte cuirassée de l'Angleterre et la chaloupe à voile triangulaire du pirate africain.

C'est dans cette rade, sur cette plage que débarquèrent les hordes arabes qui renversèrent la monarchie chrétienne de Rodrigue, s'étendirent comme un torrent sur l'Espagne et sur le midi de la France, et qui, sans Charles Martel et la bataille de Tours, nous auraient appris à chanter « Allah, illa Allah, » au lieu de *Pater noster*.

Digitized by Google

Le vent de Poniente, qui soufflait depuis un mois, obligeait les navires venant de la Méditerranée à se mettre à l'abri dans les eaux d'Algésiras, en attendant une saute de vent qui leur permît de franchir le détroit. Mais tandis que tous les navires à voiles étaient, de par le vent, placés sous le feu des terribles canons de Gibraltar, j'aperçus un bâtiment qui passait au large, et qui, longeant la côte d'Afrique, pouvait profiter des courants qui, avec la marée, portaient vers l'Océan. Un long panache de fumée que ce bâtiment laissait après lui prouvait que si Gibraltar est toujours la clef du détroit, la porte a été enfoncée par la vapeur.

Pendant que je me laissais aller à mon admiration, le chocolat avait été préparé, et la *criada* vint me prier de passer au *comedor*. Je quittai mon observatoire et suivis la messagère. C'était une fille de seize ans au plus, réalisant dans toute sa beauté le type andalou-arabe; mais pourquoi ces descendantes des belles mauresques ont-elles perdu avec la religion du prophète l'habitude des ablutions?

Je trouvai réunies au comedor les diverses personnes qui se préparaient à partir pour Jimena, et j'échangeai avec elles les longues formules de salutations exigées par la politesse andalouse. Le déjeuner, composé d'une petite tasse de chocolat, d'un grand verre d'eau claire fut vite expédié, et quelques instants après nous quittions San Roque.

Notre caravane composée de neuf personnes chevauchant à la file, ne manquait pas d'un certain pittoresque. Le chemin n'était plus indiqué que par les sentes tracées par le pas des mules, aussi chaque cheval mettait religieusement les pieds à l'endroit que venait de quitter celui qui le précédait. Notre marche était ouverte par un arriero métis d'andalou et de gitano qui, dans une rixe, avait eu le nez ouvert en deux par un coup de couteau. Cet accident donnait à sa figure un faux air d'épagneul à deux nez, du plus plaisant effet. Mais cela ne lui avait rien enlevé de sa bonne humeur, car il ne cessa de chanter ou de parler tout le long de la route. Quand par hasard il interrompait son chant, c'était pour entamer une discussion sans fin avec la personne qui le suivait : Je n'ai jamais vu bavard de cette force, car il se racontait à lui-même d'interminables histoires plutôt que de laisser un seul instant sa langue en repos : « au demeurant le meilleur fils du monde. »

De San Roque à Jimena on suit deux vallées formées par les torrents de Guadarranque et Guadiaro, dont les bassins sont séparés par la forêt de l'Almorayma, immense possession de

Digitized by Google

vingt lieues carrées qui appartient au duc de Medina Cœli, et lui rapporte à peine cent vingt mille francs. La fortune territoriale de ce grand personnage est évaluée à 2 millions de revenus, ce qui à un pareil taux représenterait une surface de 600,000 hectares. Espérons donc, pour le bien-être de l'Espagne, que l'Almorayna est une exception. La forêt est remplie de gibier, et deux fois par semaine les officiers anglais de Gilbratar viennent s'y livrer à leur plaisir favori de la chasse au renard. Ils ont une excellente meute, de bons piqueurs, et leurs chasses sont vraiment fort belles. Mais la forêt n'étant nullement percée et le sol étant des plus accidentés, il arrive assez fréquemment des accidents graves, qui seraient bien plus nombreux encore, sans la sûreté de jambe des chevaux arabes que montent généralement les chasseurs, et sans l'incomparable talent d'écuyer que possèdent les Anglais. De jeunes dames et même de jeunes miss prennent souvent part à ces chasses, et ce n'est pas elles qui montrent le moins de hardiesse à se lancer à fond de train à la suite de la meute.

Pendant mon séjour à Gibraltar, j'avais eu occasion d'assister à plusieurs de ces chasses, et malgré la solidité à cheval, que je dois à une longue pratique, il me faut avouer que j'avais été singulièrement distancé par des adolescents imberbes, que du haut de mes moustaches, je regardais comme de véritables enfants, mais qui déployaient dans cet exercice périlleux, une hardiesse et une habileté à toute épreuve. Il est vrai que l'éducation anglaise, mettant en pratique le précepte romain, « *Mens sana in corpore sano* », fait bien plus que la nôtre, une large part aux exercices pouvant développer la vigueur corporelle.

Dans la vieille Angleterre, en dehors de l'équitation réservée là comme ailleurs aux familles riches, il existe une foule de jeux, d'exercices en grand honneur, et à portée des enfants de toutes classes. Ces jeux, pour la plupart, exigent un grand déploiement d'énergie physique et morale, et ils soumettent la jeunesse à une sorte d'entraînement qui doit, sinon faire naître, du moins développer prodigieusement le sang-froid et la tenacité qui caractérisent si bien nos voisins d'outre-Manche.

Il me souvient qu'étant à Londres, il y a quelques années, je fus engagé par plusieurs de mes amis, à venir assister à un match de crickett, qui devait avoir lieu à Sydenham, entre les élèves de deux colléges rivaux. Ces messieurs s'intéressaient d'autant plus au résultat de la partie, que leurs enfants étaient au nombre des champions. Tout le monde sait que les joueurs de crickett sont exposés à recevoir des horions quelquefois assez sérieux, et ce

Digitized by Google

jour-là le malheur voulut que le fils d'un de mes amis reçût en pleine figure une balle lancée à toute volée, et d'une telle force, qu'elle lui meurtrit la joue, lui déchira la lèvre inférieure et lui cassa deux dents. Le malheureux enfant rendait le sang à pleine bouche; toutefois, il était chef d'un des deux camps, et après s'être, avec l'aide de son père, enveloppé la figure comme il put, il continua la partie, qui, malgré cela, fut perdue de son côté.

J'attribuai l'acharnement qu'il avait montré à la surexcitation du jeu qui l'empêchait de sentir la douleur, d'autant plus que pendant que nous regagnions Londres, notre jeune héros se mit à gémir, et même à verser quelques larmes. Il se plaignait, et avec raison je crois, de ce que chaque secousse de la voiture lui répondait dans la tête et lui causait des douleurs intolérables.

Je crus alors le moment arrivé de placer quelques mots bien sentis sur l'insouciance coupable de l'autorité qui tolérait des jeux dangereux pour des enfants; et m'adressant au jeune blessé, j'ajoutai que je ne doutais pas qu'il fût guéri pour toujours de la manie du crickett.

— Oh! non! me répondit-il; je suis chef de mon camp, dimanche prochain, les autres nous donnent une revanche, et j'espère bien que cette fois nous les battrons.

Je m'attendais à voir le père s'interposer, et déclarer qu'il ne l'entendait pas ainsi; mais, quel fut mon ébahissement lorsque je le vis, au contraire, prendre la main de son fils, la secouer plusieurs fois avec ce flegme britannique que rien ne peut rendre, et ajouter enfin ces seuls mots : « *Very well, sir*, » et en acccentuant, même un peu plus que de raison, le titre de Monsieur, passablement cérémonieux dans la bouche d'un père parlant à son fils.

Je me renfonçai dans mon coin, et je me fredonnai à moi-même les vers de Béranger.

> Le sang jaillit! battez des mains,
> Dieu! que les Anglais sont humains!

Mais voilà que tout à coup il me sembla entendre, au dedans de moi-même, une petite voix passablement gouailleuse qui me disait : « — O Français léger, ne verras-tu donc jamais que le rôle extérieur des choses! Tiens, écoute et profite. » Et alors, par une singulière hallucination (ou peut-être bien m'étais-je endormi), voilà que le bruit monotone des roues sur le pavé m'apporte l'explication suivante donnée par le père à son fils :

« Mon enfant, disait cet homme sensé, si je t'ai félicité il y a un instant, c'est parce que tu as su comprendre qu'en te mettant

Digitized by Google

de ton plein gré à la tête de tes camarades, pour repousser le défi de vos rivaux, tu as engagé ta responsabilité, et qu'il faut en subir les conséquences jusqu'au bout.

« J'ai remplacé, en te félicitant, un mot d'affection par un titre cérémonieux, parce que j'ai voulu te faire comprendre que tu méritais d'être traité en homme, pour avoir pensé et agi en homme. Enfin mon fils tu as été blessé, et cependant tu n'as pas renoncé à la lutte : C'est bien, enfant, plus tard tu connaîtras le jeu de la vie, jeu terrible parfois ; qui peut savoir si tu ne déchireras pas ta chair aux ronces du chemin, si tu ne rougiras pas de ton sang les pierres de la route ; mais alors, de même qu'aujourd'hui, oublie ta souffrance pour voir le résultat que tu t'es proposé d'obtenir ; va toujours en avant, et lorsque tu auras atteint le but, alors, mais seulement alors, tu seras récompensé de ta peine et de ta douleur. »

Voilà donc tout ce qu'il y avait dans ces trois mots « *very well sir!* » Décidément Figaro avait raison, et la langue anglaise est d'une merveilleuse concision.

Mais revenons à l'Almorayma. Nous marchions depuis trois longues heures, le soleil s'était élevé et nous dardait perpendiculairement ses rayons sur la tête. La brise avait disparu, la chaleur était croissante, la nature entière semblait accablée, car on n'entendait même pas un chant d'oiseau ou un bruissement d'insecte. Nous avions successivement traversé un large plateau sablonneux, couvert de pins parasols, et une belle vallée toute boisée de chênes-liége et de chênes-verts, mais je suis obligé d'avouer que je ne regardais pas grand'chose.

M'en rapportant complétement à mon cheval, je m'étais peu à peu laissé envahir par une torpeur somnolente, ma tête alourdie se balançait agréablement sur mes épaules, et lorsqu'une secousse un peu brusque venait me tirer de mon engourdissement, j'ouvrais à moitié un œil que je refermais au plus vite.

Bêtes et gens étaient harassés, et nous avions hâte d'arriver à la venta del agua del Quejigo, où nous devions faire halte pour le déjeuner et la sieste. Enfin, nous aperçûmes les grands arbres qui entourent cette bienheureuse venta, chacun se redressa sur sa selle, nos bêtes elles-mêmes sentant l'écurie, allongèrent le pas, et vers midi, nous mîmes pied à terre auprès de la source qui a donné son nom à cette posada perdue au milieu de l'Almorayma.

LÉON HECKISS.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

9 décembre 1869.

L'année 1869 ne semble pas commencer plus heureusement que sa devancière n'a fini. Aux embarras déjà connus, légués par 1868, qui restera célèbre dans les fastes judiciaires, se sont déjà ajoutés des embarras nouveaux. Jamais les tristes conséquences de la pérennité omnipotente d'un ministre n'ont mieux éclaté aux regards de tous. Si on en doutait, il suffirait de relire le texte des allocutions impériales prononcées à l'occasion du 1er janvier. A toutes, un certain air de mélancolie est commun : dans celle spécialement consacrée au clergé et dite en réponse des vœux formés par Mgr l'archevêque de Paris, on ne saurait ne pas être frappé de son caractère de préoccupation intime. « On peut voir par ce qui se passe, a dit le souverain en terminant, combien il est indispensable d'affirmer les grands principes du christianisme qui nous enseignent la vertu pour bien vivre et l'immortalité pour bien mourir. »

Ces paroles solennelles, imitées de la dernière façon de Louis XIV devenu pénitent sous le regard de madame de Maintenon, nous paraissent aussi mystérieuses que la dernière métamorphose ministérielle. Non pas qu'il ne soit très-aisé d'expliquer et même de commenter ce sermon impérial; mais c'est que justement son véritable sens nous échappe; c'est que dix explications les plus opposées peuvent se produire avec une égale valeur, et enfin, c'est que nous ne pouvons clairement en apprécier la portée. Toutefois, deux idées qui y sont contenues sont bien faites pour donner matière à de graves réflexions. Et d'abord, « qu'est-ce qui se passe? » C'est la première fois, depuis le commencement du règne, que le souverain appelle ainsi l'attention du clergé sur *ce qui se passe*. De quoi s'agit-il? Est-ce de la politique, de la religion, de la discorde au camp des ministres, du désarroi des affaires, de la chute des Law du temps, du sans-façon et des largesses

Digitized by Google

de l'administration ou de la surintendance des beaux-arts? ou bien enfin est-ce l'esprit de doute qui envahit toutes les classes de la société que le pouvoir a voulu signaler à l'attention des prélats réunis autour du trône? Pour nous, nous croyons que c'est sur ce point que s'est arrêtée la pensée du chef de l'État, et cela avec intention. L'élu du 2 décembre n'a pu oublier de quel secours avait été à sa politique intérieure l'action du clergé. A la veille de la grande lutte électorale qui va s'ouvrir, il a cru habile d'associer encore cette fois l'influence religieuse à la préparation des esprits. Des pétitions vont être portées au sénat pour signaler l'audace subversive de certaines théories qui se sont affirmées en ces derniers temps. L'occasion a paru propice au pouvoir d'inviter la religion à descendre de nouveau dans l'arène politique, sous prétexte d'opposer sa morale aux envahissements du matérialisme. Mais le discours impérial a péché par où pèche depuis longues années toute la politique des Tuileries. Commencé dans un sens, par un brusque détour, il s'est achevé en un sens opposé. Le souverain n'a trouvé « indispensable que d'affirmer les grands principes du *christianisme*. » Devant un clergé français et *catholique*, ces avances de la couronne ainsi formulées devaient échouer. A l'heure où la question de vie ou de mort s'agite pour la papauté temporelle, où le concile va remuer Rome jusques dans les entrailles, une expression aussi élastique, affirmant si peu les espérances du saint-siége, ne pouvait que provoquer parmi les prélats une fâcheuse surprise, peu favorable à l'entente d'un futur concert politique sur le terrain électoral.

Aussi assistons-nous depuis quelques jours à une explosion de plaintes dans un certain camp, tout surpris de cette contradiction impériale. Pour nous, ce manque de logique ne nous surprend point : il est inhérent au système actuel. La France n'est plus maîtresse aujourd'hui des événements, et il ne dépend plus du gouvernement français de rien garantir dans l'avenir; pourra-t-il même garantir le passé placé sous l'égide des traités? Il est hors de doute que *ce qui se passe* est attristant, digne de préoccuper sérieusement l'opinion publique; mais nous ne saurions l'envisager au même point de vue que le pouvoir. Cet esprit de doute, à dénoncer comme l'ennemi dangereux, pour nous, ce n'est pas l'esprit de doute religieux, c'est l'esprit de doute politique d'où dérivent toutes les défaillances qui se produisent aujourd'hui aux différents échelons de la société. Les violences et les attaques antireligieuses, qui prêchent la négation de tout, ne nous effrayent pas, et nous sommes peu partisan des pétitions coercitives annoncées au sénat. Que ces excès se produisent librement : le bon sens public en fait justice. Étouffez les voix des néophytes : ils se poseront en persécutés, et avec raison. Vous ferez leur force. C'est le premier feu de la liberté de réunion. Les doctrines socialistes s'étalent au grand jour, c'est leur droit. La liberté n'admet pas d'exceptions. A d'autres doctrines plus salutaires de les combattre. Ce serait désespérer de l'humanité que de prendre peur devant des paradoxes, et si vous craignez que les populations se laissent corrompre par des idées décevantes, idées théo-

Digitized by Google

riques que la pratique la plus simple repousse, que le gouvernement qui semble se plaindre aujourd'hui de pareils excès ne se fasse pas leur complice involontaire en ne permettant pas ou en entravant des réunions destinées justement à combattre ces fâcheuses tendances. Que tout ne s'efface pas devant des craintes électorales; que les citoyens, traités en ennemis lorsqu'ils ne sont qu'opposants à certains empiètements, puissent librement s'adresser aux masses et contre-balancer les influences mauvaises. Là seulement est le vrai remède à ce qui se passe.

Si nous voulons entrer dans un autre ordre d'idées, oui, ce qui se passe est bien affligeant, et la presse officieuse, toujours prête à exalter les conquêtes du régime actuel, n'a certes pas lieu de se féliciter aujourd'hui ; car nous assistons au désordre de l'ordre. Outre que l'empire qui se flattait d'avoir terrassé les mauvaises doctrines n'y a pas réussi, comme l'en louaient les officieux, l'événement grave et douloureux, qui vient de se passer dans une des premières villes du Midi, unique dans les annales de la France, propre à provoquer l'indignation de toute notre magistrature, en est une triste preuve. Si M. Pinard a eu son 3 décembre à Paris, M. Baroche a trouvé son 4 janvier à Toulouse. Dans ces deux batailles perdues, la dernière restera encore la moins glorieuse. M. Séguier, procureur impérial, qui ne devait ni ne pouvait oublier ses traditions de famille, a rappelé à M. le garde des sceaux « que la cour était faite pour rendre des arrêts et non des services. » M. le ministre de la justice était le seul à qui ces belles paroles n'eussent pas dû être rappelées. Dépositaire de la loi, M. le garde des sceaux « fait surveiller par une police occulte la magistrature, et impose par avance des conclusions contre les prévenus des délits de presse. » Voilà les deux griefs invoqués par M. le baron Séguier dans sa lettre adressée au procureur général et devenue publique sur sa demande; voilà les deux motifs qui ont provoqué son éclatante démission. Il est impossible que, devant cette émotion qui va gagner le pays entier et frapper d'étonnement les magistratures des pays voisins, le gouvernement ne fournisse pas des explications complètes. Quelle que soit l'irresponsabilité d'un ministre, il y aurait péril à laisser s'accréditer sur notre sol cette opinion que tous les procès de presse, qui depuis un an ont passionné l'opinion publique, n'ont pas été jugés librement. Il est impossible que la police, mêlée désormais à tout, ait dans ses mains la faveur ou la disgrâce du magistrat. Au lieu d'être un simple agent, ce serait donc elle qui serait investie de l'autorité suprême. L'ombre de Berryer a dû tressaillir de ce coup porté à la dignité de la plus noble et de la plus vieille institution française. Nous pouvons donc relire et croire les pages éloquentes de ce brûlant réquisitoire échappé l'an dernier des lèvres indignées du grand orateur dans l'enceinte du Palais-Bourbon et trouvées si osées !

Les partisans du pouvoir personnel sont-ils assez satisfaits de tout ce qui se passe, selon une auguste expression? Si la plainte, noblement exprimée, du procureur impérial de Toulouse est fondée, croient-ils

Digitized by Google

que le trône doive être déclaré responsable de pareils agissements? Depuis longtemps, nous cherchions la véritable explication des *manœuvres à l'intérieur;* M. le garde des sceaux s'est chargé de nous la donner complète, à en croire M. Séguier. Et quelles manœuvres que celles qui réduisent un magistrat à une démission « imposée par les reproches injustes et blessants qui lui sont prodigués pour avoir voulu servir l'Empereur avec la modération et la dignité recommandées par M. le garde des sceaux dans sa circulaire du 4 janvier 1868! » Quoi! M. le garde des sceaux fait une circulaire publique, et ceux qui n'y voient pas une parade devant l'opinion, une arme en réserve en vue des exigences parlementaires, mais qui la prennent au sérieux et l'appliquent, ceux-là sont blâmés à huis-clos, poursuivis de reproches injustes et blessants partis de la même main. Pourquoi ces deux langages? Le respect de soi, à défaut de celui des autres, n'admet qu'une parole. Ces mêmes partisans du pouvoir personnel sont-ils satisfaits du trouble apporté dans le camp des officieux, où un écrivain, M. Robert Mitchell, s'est permis de trouver gênante la pression que M. le ministre d'Etat tendait, d'après son propre aveu, paraît-il, à exercer sur sa plume. De pareilles velléités d'indépendance sont impardonnables, et, ce qui nous confond, c'est que depuis dix-sept ans on ne les ait pas désapprises sous l'influence de l'école ministérielle.

Si la discorde est au *Constitutionnel*, si un scandale afflige la justice, le dernier changement ministériel, à en croire la polémique engagée, n'aurait pas été non plus des plus heureux. L'accord parfait entre le chef d'orchestre, c'est-à-dire M. Rouher, comme l'appelle le *Moniteur universel*, et M. le maréchal Niel n'existe plus. Le nouvel élu, M. Forcade de la Roquette, regretterait déjà le calme de son ancien département. Quant à M. le marquis de la Valette, il est tout occupé de la conférence qui s'ouvre à l'heure où nous traçons ces lignes. N'est-il pas assez piquant de voir M. le marquis de Moustier, retenu à l'hôtel du quai d'Orsay par la maladie pour laquelle on a eu tant de ménagements, et forcé de vivre à côté de diplomates qui vont chaudement discuter la direction qu'il a donnée aux affaires de Crète. Il est fait grand bruit de cette conférence, qui va se tenir dans le même sanctuaire que celle de 1856. Il est certes trois puissances dont les représentants seront tentés de faire un retour vers le passé. Où est donc ce petit Piémont, dont quelques bataillons et escadrons composaient toutes les forces sur les rives de la Tchernaia? La modeste Prusse, si docile alors aux exhortations de notre ambassadeur, M. Armand Lefèvre, s'occupe aujourd'hui du traité de Paris, et c'est elle qui a eu l'initiative, à en croire le journal officiel, de cette réunion extraordinaire! Où sont donc les clefs de Sébastopol? Lorsque les puissances vont parler, auront-elles encore devant les yeux le drapeau français flottant sur les hauteurs de Malakoff?

A l'exemple du Piémont sous M. de Cavour, de la Prusse à peine remise de l'humiliation autrichienne, la Grèce, qui n'a pas droit à un fauteuil dans la conférence, mais qui aspire à un tabouret en attendant

Digitized by Google

mieux, va chercher à se glisser parmi les grandes puissances, certaine de trouver au moins deux introducteurs dans le sein du conseil. Il nous semble qu'on se berce en ce moment d'étranges illusions, si on ne veut s'apercevoir que la conférence ne sera que le second acte d'une comédie où aucun des acteurs ne parviendra à se tromper mutuellement. Nous laissons à notre honorable collaborateur M. Marino Vreto, très-versé dans les affaires de son propre pays, le soin de dévider les fils de l'écheveau si embrouillé, et avec intention, par tous les cabinets. Mais nous nourrissons cette crainte secrète de voir encor cette fois la France jouée par les subtilités russes et les connivences prussiennes. Les airs de modération que se donne la Turquie au dernier moment, et qui semblent si bien calculés d'avance à Paris, où on désire établir le contraste entre l'agitation hellénique et la bonhomie turque, ne nous rassurent nullement sur l'issue d'un entretien international où, chose étrange, il sera traité de toute autre chose que du sujet lui-même. En un mot, quel est le fond du débat? le désir d'autonomie et d'indépendance de l'île de Crète, c'est-à-dire le principe du vœu des populations si largement affirmé dans la circulaire La Valette, restée célèbre. De cela, il ne sera rien dit. On s'occupera avant tout de la « dignité » du ministère turc, et le *statu quo* en est une des premières conditions. Et c'est pour arriver à ce résultat comique que la Crète, depuis trois ans, fait des efforts désespérés; que la Grèce, depuis dix-huit mois surtout, nargue la Turquie par une complicité qu'elle n'essaye même pas de voiler; que la Russie promet son concours au roi Georges; qu'en ce moment les levées d'hommes et d'impôts s'exécutent sans murmure sur les rives de l'Archipel, et que l'escadre américaine, qui se plaît dans ces parages, contemple la belle nature chantée par Homère. Vraiment, c'est se payer trop aisément de mots vides de sens que de croire un seul instant que la conférence, qu'on annonce devoir se terminer en deux ou trois séances, va sauver définitivement l'Europe de l'éternelle question d'Orient. Nous ne croyons plus aux sauveurs : les espérances pacifiques échangées par les cabinets, c'est de la monnaie de cour distribuée aux peuples pour les mieux disposer à payer à leur tour, en véritables écus, les fantaisies de la diplomatie, qui souhaite la guerre, afin de trouver l'occasion de conclure des traités de paix. Cette conférence, dont le but est de confirmer et de consolider le traité de 1856, ne sera pas plus efficace que ce même traité, et, du jour où la Russie sera disposée à agir, on se rappellera que, qui déchire les traités, invite à les déchirer. Nous recueillons les fruits d'Auxerre : ils seront aussi amers que ceux de Sadowa.

Ce sont ces fruits que nous voulons récolter partout : nous ne sommes pas, à ce qu'il paraît, guéris des interventions. Malgré tous les démentis des journaux officieux, s'il fallait en croire certains renseignements que nous savons exacts d'ordinaire, la réaction en faveur du prince des Asturies serait secrètement conseillée par le gouvernement français. Nous nous plaisons à repousser ces soupçons; mais toujours est-il que les visites fréquentes échangées du palais des Tui-

Digitized by Google

leries au pavillon de Rohan y prêtent le flanc. L'agitation à Paris de M. Olozaga, qui nous semble jouer un double jeu, les intrigues de la belle-mère du général Prim, les propos de l'ex-reine Isabelle qui se berce hautement de l'illusion de revoir Madrid *sous peu;* tout cela est fort inquiétant, non que de pareils châteaux de cartes aient chance de prendre forme en Espagne, où le retour de la dernière des Bourbons serait aussi insensé que monstrueux, surtout quand elle prétend devoir s'imposer à la population sous le couvert de Prim régent et du prince roi. Une pareille tentative doit soulever la réprobation publique, et le silence du général Prim semble une complicité, que les désordres de Malaga accusent encore davantage.

A cette heure, la guerre civile au delà des Pyrénées est dans son plein : le gouvernement provisoire ne sait plus ce qu'il doit faire ; il ne l'a jamais su, parce qu'il comptait dans son sein (il y a trois mois, dès le début de la révolution, nous l'avons signalée) une influence fatale. Toutes les fautes, toutes les hésitations du gouvernement provisoire ont été le contre-coup des incertitudes de l'ancien général en chef du Mexique, inquiet de l'heure favorable pour étendre une main avide de saisir une couronne, assez ambitieux pour sacrifier son pays, pas assez audacieux pour livrer une dernière partie. Conspirateur à Madrid, à Vichy, à Paris, à Bruxelles et à Londres, il conspire encore, et à défaut de la royauté, la régence lui sourit. Mais à ce jeu, l'Espagne s'use, les mauvaises passions reprennent le dessus, et ce 93 que nous redoutions s'avance menaçant si les Cortès ne peuvent parler à temps.

A cette heure, les parlements sont encore silencieux. Celui de Florence va avoir à se préoccuper sérieusement des troubles qui ont éclaté dans les environs de Parme et sur plusieurs autres points de l'Italie à propos de la rentrée de l'impôt sur la mouture. Cet expédient, dont M. Cambray-Digny avait si bien auguré, ne réalise pas toutes les espérances des financiers. Pour nous, nous sommes habitués à ces déconvenues, et malgré l'éloge magistral que s'est récemment décerné M. le préfet de la Seine, toujours prêt à se confesser et à s'absoudre avec la même facilité, notre Corps législatif, qui doit prendre place sur ses bancs le 19 janvier, aura à enregister, sinon à blâmer, de nouveaux déficits dans les finances de la Seine. Si la saison qui s'annonce mauvaise pour l'état sanitaire, les semailles et le commerce maritime, inspire déjà des inquiétudes légitimes pour les recettes prévues, cette masse de population flottante, qu'on ne saurait employer indéfiniment à démolir, mais qui, une fois qu'elle a goûté du séjour parisien, ne veut plus s'éloigner de la capitale, commence à préoccuper M. le baron Haussmann. Malgré tout, on peut s'attendre à voir M. le préfet de la Seine aborder hardiment le contrôle législatif : cette fois, M. Baroche ne pourra « imposer des conclusions par avance à MM. les juges, » à parler le style du descendant des Séguier qui, s'il est bien inspiré, se présentera légitimement au suffrage de ses concitoyens pour les futures élections. Ce sera le pendant de M. Gambetta : entre eux

Digitized by Google

deux se détachera la silhouette indépendante de M. Pinard; un pareil groupe, formé de la main des ministres, sera instructif pour l'éducation scientifique dn Prince Impérial, au point de vue de la résistance des corps. La session s'annonce courte : quelle que soit sa brièveté (nous ne faisons pas l'injure à l'administration de croire qu'une dissolution pourrait rejeter les élections générales de six mois) les cinq circonscriptions dont les électeurs devraient être, sinon légalement, du moins loyalement convoqués, seront-elles satisfaites de ne compter au Palais-Bourbon personne pour représenter et défendre leurs intérêts? Pourquoi de pareilles exceptions, quand hier encore le candidat officiel, M. Auvray, devenait successeur de M. Havin. Est-ce par crainte de choix désagréables? désagréables à qui, au souverain? Qu'importe au souverain qui veut marcher d'accord avec le suffrage universel, que celui-ci s'exprime d'une façon ou d'une autre, si c'est librement? Cela ne peut le toucher : mais disons plutôt désagréables au ministre. Tout ceci est de la petite politique de petit ministre; c'est elle qui, toujours inhabile, dépouille *le Moniteur* au profit d'une nouvelle combinaison illégale; qui, devant un arrêt (défavorable à ses prétentions) du tribunal du commerce, veut que la Cour juge et casse séance tenante; qui, s'apercevant enfin qu'elle a fait fausse route, signe un décret nocturne maladroitement divulgué. Décidément au-dessus des simples mortels, on n'a pas la main heureuse, même quand on touche aux tableaux de l'État. M. Rouher, à qui certes il a été jeté un sort, fera bien de profiter du séjour des troupes françaises à Rome pour y faire un pèlerinage et s'y faire exorciser; ou bien, comme le dit encore *le « Moniteur universel,* » dont les accès de franchise sont d'autant plus remarquables qu'ils étaient devenus rares, si Richelieu et Mazarin revenaient sur cette terre, M. le ministre d'État risquerait fort de ne pas être salué par ces grands politiques du titre de collègue. Que diraient à M. Baroche les Lhôpital, les Molé, les d'Aguesseau, si la France pouvait être assez heureuse pour les ressusciter?

Cte E. DE KÉRATRY.

Digitized by Google

LA POÉSIE ET LES POÈTES EN 1868

I

Quand on parle maintenant des poëtes, il est de bon ton de s'écrier que la poésie est morte. Les critiques qui expriment leur opinion d'une façon si peu encourageante, ressemblent à ces vieillards grelottants qui calomnient le soleil, et prétendent que les printemps d'aujourd'hui n'ont plus la sève des printemps d'autrefois. Ce n'est pas la chaleur des rayons, c'est le sang de leurs veines qui s'est appauvri; ce n'est pas la poésie qui se meurt, mais bien la critique des œuvres d'imagination. En ce qui concerne particulièrement les poëtes, il y a un véritable déni de justice. Au lieu de chercher à répandre la culture et le goût poétiques, les critiques ont trouvé plus commode de nier la poésie, et depuis longtemps déjà ils n'ont plus, pour ceux qui écrivent en vers, qu'une bienveillance banale ou une indifférence dédaigneuse. — Chez les Anglais, que nous avons l'habitude de traiter de gens positifs, la poésie est encore aujourd'hui un besoin, et des œuvres, inférieures comme valeur artistique et intellectuelle aux *Poëmes antiques*, aux *Poëmes barbares*, aux *Émaux et Camées*, trouvent non-seulement des lecteurs, mais des acheteurs nombreux. S'il n'en est plus de même chez nous; si, par exemple, les œuvres si originales et si remarquables de M. Leconte de Lisle sont recherchées par un trop petit nombre d'admirateurs et n'ont pas pénétré dans la masse du public, la faute en est certainement à la critique contemporaine qui n'a pas fait son devoir. Je le répète, c'est elle qui est morte, et non la poésie.

La poésie ne meurt pas. Elle est éternelle comme toutes les grandes émotions humaines, éternelle comme l'amour, comme la colère et la douleur. Sa source coule toujours; son courant est plus ou moins large, plus ou moins limpide; parfois il se perd sous les herbes, parfois il se divise en ruisseaux tapageurs, mais il ne tarit jamais. Si la plupart des

Digitized by Google

romantiques de 1820 et de 1830 ont fait silence, la parole de Victor Hugo domine toujours le bruit des foules; si Musset, Brizeux, de Vigny et Baudelaire sont morts, si M. Leconte de Lisle se tait trop longtemps, de jeunes voix s'élèvent à leur tour. Toujours la source poétique répand l'eau de son urne et murmure ses mélodies. Il ne se passe point de saison sans qu'un nouveau chant ne résonne dans son lit sonore, et l'année qui vient de finir a eu, elle aussi, sa part de chansons. Elle a eu mieux que des refrains épars, elle a eu de longs poëmes, et parmi eux, la *Pernette* de M. V. de Laprade (1).

Pernette est un poëme de la vie agreste dont la scène se passe aux derniers jours du premier empire, dans les montagnes du Forez. Tandis que la guerre gronde au loin, deux jeunes gens, Pierre et Pernette, échangent des promesses d'amour. Les parents sont d'accord, et on fête déjà les fiançailles, quand une nouvelle éclate au milieu de ce bonheur : l'empereur vient de décréter qu'il lui faut encore deux cent mille hommes, et Pierre devra partir, bien que sa mère l'ait déjà racheté trois fois. Les parents des deux fiancés s'indignent, Pierre se révolte et maudit cette loi de la guerre qui l'arrache à l'amour de Pernette. Puis, cédant aux conseils de ses amis, il se joint à une troupe de réfractaires et gagne la montagne voisine, afin de vivre libre auprès de sa fiancée. Cependant les événements se pressent; l'empereur, après vingt batailles, succombe; la France est envahie, et Pierre, qui n'a plus à redouter les décrets impériaux, va regagner son village, lorsqu'il apprend que tout le pays, occupé par les soldats étrangers, va être livré au bon plaisir des envahisseurs. Cette fois, il se sent remué par une émotion guerrière ; le conscrit réfractaire fait place au patriote. Pierre, à la tête de ses compagnons, les francs-chasseurs de la montagne, défend pied à pied le sol de ses ancêtres, et, frappé d'une balle, expire dans les bras de son amie. Mais, avant que la mort n'ait roidi sa main, un prêtre l'a mise dans celle de la jeune fille, et Pernette ne quitte sa robe de fiancée, que pour revêtir des habits de veuve.

La donnée est simple et touchante. Elle fait songer à *Hermann et Dorothée*. M. de Laprade, en préparant son beau livre du *Sentiment de la nature*, aura relu l'œuvre de Gœthe, et, frappé par cette admirable idylle, il aura voulu à son tour s'essayer dans le genre difficile dont *Hermann et Dorothée* est le type. Notre vers français se prête peu à la poésie de la vie réelle. Nous n'avons pas, comme les Allemands et les Anglais, une forme poétique qui s'élève au-dessus de la prose, tout en restant familière. La versification pompeuse et solennelle du dix-septième siècle nous a fait perdre la tradition du vers naturel et narratif. Lafontaine et Molière l'avaient seuls gardée, et depuis, nous l'avons retrouvée difficilement. Gœthe, en racontant les menus détails de la vie bourgeoise, sait rester aussi simple, aussi grand qu'Homère lorsqu'il fait parler Priam ou Nausicaa. Mais, en France, le langage de

(1) 1 vol. in-8°; Didier.

Digitized by Google

la vie de tous les jours et le style poétique ont été si longtemps séparés, que, dans l'épopée domestique, nos poëtes risquent toujours de devenir prosaïques en cherchant le mot propre, ou de sortir du naturel en s'efforçant de trouver une forme plus élevée.

L'auteur de *Psyché* et des *Poëmes évangéliques* a fait de courageux efforts pour vaincre cette double difficulté, et il y est parvenu presque toujours. Un souffle robuste et salubre anime cette épopée de la vie agreste. Il y a tels morceaux, comme le début du premier chant, le discours du vieux soldat de l'an II, les scènes entre Pierre et Pernette, sur la montagne, qui peuvent être cités comme d'heureux modèles de poésie familière. Sans cesser d'être simple, le poëte a trouvé d'éloquentes paroles pour chanter la nature et la liberté, pour maudire la guerre, comme dans le passage du chant II :

« . . . . . J'entends venir maint récit de bataille;
Mais nul ne sait pourquoi l'on saigne et l'on travaille;
Une âpre ambition met les pays en feu,
Et l'on meurt pour un homme adoré comme un dieu.
Tous les ans nous voyons de sinistres visages
Compter tous les berceaux, tous les feux des villages.
On fauche tous les ans nos robustes garçons
Comme l'orge et le seigle au moment des moissons;
On prend tout ce qui vaut! Et l'on nous laisse à peine
Les impotents marqués pour une fin prochaine.
Deux bras forts sont d'un prix qu'on ne peut plus payer.
Chaque jour le canton voit s'éteindre un foyer.
Nos filles sans maris et nos terres en friches,
C'est notre lot à tous, aux pauvres, même aux riches. »

Une sève généreuse fermente dans l'œuvre entière, et de généreuses pensées remplissent les cœurs vertueux de tous les héros du poëme. Je me permettrai même, à propos de l'uniformité de cette note vertueuse, d'adresser un léger reproche au poëte. Je trouve ses personnages trop parfaits. Je voudrais chez eux, non pas précisément des défauts, mais au moins des faiblesses qui les rendraient plus vivants et plus humains. Gœthe a su jeter plus de variété et plus de mouvement dans son poëme, en donnant aux personnages du second plan certains travers qui égayent le récit et en augmentent la vérité. Hermann et Dorothée sont parfaits, mais le père de Hermann est emporté, vaniteux et très-accessible à la flatterie ; l'apothicaire est bavard et dénoue difficilement les cordons de sa bourse. Ces détails comiques servent de contrastes et font sur le lecteur une vive impression. M. de Laprade, en suivant cet exemple, aurait évité d'imprégner tous ses héros de la même honnêteté un peu sermonneuse, qui leur fait parfois parler un langage trop abstrait, et les élève trop au-dessus des infirmités humaines.

A part ce défaut de variété dans les caractères, le poëme de *Pernette* est certainement une des meilleures œuvres de M. de Laprade. On ne peut qu'applaudir à cette nouvelle manifestation de son talent, et le poëte a le droit de se glorifier d'avoir trouvé des accents si émus et des

Digitized by Google

couleurs si naturelles pour célébrer son cher pays du Forez. Il peut remercier cette muse de la poésie rustique qu'il a invoquée avec bonheur dans l'un des chants de son idylle :

« Muse de mon pays, mais fille aussi du ciel,
Vierge au front ceint d'airelle et de bruyère rose,
Muse invisible à tous et qui voit toute chose!
Ouvre à mes yeux obscurs, écartant le brouillard,
Les larges horizons qu'embrasse ton regard,
Et pour voler plus près des antiques modèles,
Donne à ton faible enfant le souffle et le coup d'aile! »

J'ai prononcé le nom de Gœthe à propos du poëme de M. de Laprade; celui de Châteaubriand vient naturellement à l'esprit, quand on lit les vers de madame A. Penquer. Sa *Velléda* (1) a été inspirée par un épisode des *Martyrs*. Bretonne, madame Penquer a repris pour son compte et développé en beaux vers la légende d'Eudore et de Velléda; elle a voulu évoquer à son tour le vieil esprit celtique qui dort dans les bruyères de sa terre natale. Tous ceux qui ont visité la Bretagne savent le charme que ce pays merveilleux exerce sur l'imagination. Dès qu'on y a mis le pied, on se sent comme transporté dans un monde antérieur. Des landes nues et mélancoliques défendent encore la vieille province contre les envahissements de la civilisation moderne, et sur leur étendue verdoyante les bruits de notre vie prosaïque viennent mourir. Plus on avance et plus on est intimement pénétré par les ressouvenirs d'une époque disparue. — Les prairies semées de blocs de granit, les sources miraculeuses à l'ombre des chênes, les manoirs solitaires, les enfants farouches se reculant dans l'ombre des portes basses et cintrées, les lavoirs perdus dans la campagne et les laveuses qui s'y rendent, vêtues à la mode antique avec leurs fraises empesées et leurs blancs visages où brillent

« Leurs grands yeux vert de mer aux nuances ambrées (2); »

les hommes aux costumes sévères, à la démarche pensive, parlant une langue étrange et énergique : tout cela vous initie à une autre civilisation, à un autre mode de vivre, de croire et de penser. Mais c'est surtout, lorsqu'après avoir franchi les Montagnes noires, on découvre la côte, que le charme agit complétement. A la vue de ces presqu'îles déchirées que l'Océan étreint de toutes parts, de ces pointes rocheuses où les vagues blanchissent, de ces baies vertes et lumineuses où le flot vient mourir sur des plages peuplées de pierres druidiques; en présence de cette solitude et de cette grandeur, de ces monuments et de ces hommes d'autrefois, on se dit qu'on foule une terre où rien ne s'oublie, ou rien ne meurt, et on se sent gagné par l'esprit religieux des âges celtiques.

(1) 1 vol. in-8°; Didier.
(2) *Velléda*, chant II.

Digitized by Google

C'est cette époque que madame Penquer a voulu faire revivre dans ses vers, c'est dans ce grand cadre qu'elle a placé ses personnages. Les lecteurs de la *Revue* connaissent l'un des chants du poëme : *la Forêt sacrée* (1), et ils ont déjà pu apprécier la chaleur passionnée qui anime cette œuvre. L'analyse d'un amour violent, d'abord vaillamment combattu, puis fatalement vainqueur, la remplit tout entière. Après de longs combats, Eudore et Velléda se rencontrent par une nuit d'orage, à l'extrémité de la pointe du Raz, et tandis que la tempête retentit comme un tonnerre dans les roches couvertes d'écume, les deux amants échangent des baisers et succombent à la passion qui les dévore. Cette scène ne manque ni de force ni de grandeur; elle est traitée avec un emportement qui, par sa franchise, fait oublier certains détails un peu vifs et sauve la situation. C'est un des morceaux les mieux réussis du poëme, et j'en dirai autant du chant XI, où les rapides instants de bonheur qui suivent la faute de Velléda sont décrits avec beaucoup de charme et de sentiment. Je détache de ce chant quelques vers qui me paraissent assez bien donner la note à la fois tendre et passionnée de madame Penquer.

« Extases de l'hymen, charme de l'amour tendre,
Ivresses d'un baiser permis, qui peut vous rendre ?
Qui peut vous rendre, ô joie, ineffable douceur?
Être unis par la main, être unis par le cœur,
L'un à l'autre appuyés, l'âme à l'âme asservie,
Sentir que l'on est deux à marcher dans la vie,
Que ce qui nous émeut fait battre un autre sein,
Que nos plaisirs d'hier ont tous un lendemain,
Que jour à jour, projets, travaux, sollicitudes
Renouvellent pour deux les mêmes habitudes...
. . . . . .
Qui peut vous rendre, ô joie ! ô *félicité sainte?*
Regarder un amant qu'on aime sans contrainte,
Être époux et savoir que l'amant est époux !... »

Ce poëme est moins un récit épique qu'une longue élégie amoureuse. Il était difficile d'intéresser le lecteur à l'éternelle histoire de deux amants qui se fuient et se rencontrent, se repoussent et se cherchent pendant douze chants. Madame Penquer y a souvent réussi, mais elle a compris elle-même la difficulté, et sentant le besoin de rompre l'uniformité de cette situation, elle a brodé la trame de son poëme avec des récits historiques, des souvenirs légendaires et surtout avec la description des côtes bretonnes, parcourues par ses héros. La partie descriptive de *Velléda* me paraît, je l'avoue, moins heureusement traitée que la partie purement passionnée. Si le langage de la passion, toujours un peu redondant et exubérant, peut se passer de précision, il n'en est pas de même du style narratif ou descriptif. Il faut là une netteté de dessin, une propriété de termes, une sobriété de couleur, qui font parfois défaut à madame Penquer. Aussi, dans son œuvre, ce qui attirera

(1) V. la *Revue* du 10 septembre 1868.

Digitized by Google

le lecteur et l'intéressera, ce sera moins le talent du paysagiste et du narrateur épique, que les effusions lyriques du poëte; ce sera la tendresse de la femme plus que la science de l'artiste.

Si je voulais trouver un vrai poëte paysagiste, je n'aurais pas à chercher bien loin. J'ai là, près de moi, *les Charmeuses*, de M. André Lemoyne (1), — un livre édité avec luxe, orné de jolies eaux-fortes par MM. de Bellée, Feyen-Perrin et Ed. Leconte, et d'où s'exhale une fine senteur agreste. Le domaine de M. André Lemoyne est de peu d'étendue; c'est le creux d'un vallon boisé, avec un ruisseau qui chante sous les cressons, un bout de pré dans le lointain, et un coin de ciel entre les arbres. L'horizon est borné et le paysage est tout intime; le poëte en connaît les moindres détails. Il sait la forme de chaque feuille et le nom de chaque fleur; il a compté les oiseaux qui viennent boire à l'eau vierge de son ruisseau et les papillons qui viennent y danser dans un rayon de soleil. Il a noté tous les changements que chaque heure du jour apporte à ce pli de terrain : les murmures du matin, les crépitements de midi, les bruissements du soir, et il décrit ces menus accidents avec un bonheur d'expression, un sentiment délicat et une finesse de touche qui vous font dire : « J'y étais! » et qui vous charment. Je n'en veux pour preuve que le tableau de cette source *Sous les hêtres :*

« Le beau loriot jaune et la mésange bleue,
Souvent de compagnie avec le merle noir,
Doux chanteurs buvant frais, viennent d'un quart de lieue,
Réjouis du bain pur et charmés du miroir.

Le plus riche voisin de la source limpide,
Parfois comme un éclair s'échappe des roseaux,
C'est un martin-pêcheur au vol droit et rapide,
Emportant sur son aile un reflet vert des eaux.

Blutée à petit jour par les feuilles de hêtre,
Une lueur discrète éclaire les ravins
Peuplés d'esprits follets que j'aime à reconnaître :
Sphinx, papillons nacrés, faunes et grands sylvains.

Sous la haute forêt le cœur troublé s'apaise.
Les plus fraîches senteurs m'arrivent à la fois.
Est-ce un parfum de menthe, un souvenir de fraise?
Est-ce le chèvrefeuille ou la rose des bois? »

Le volume contient peu de pièces, et on peut les recommander presque toutes : *Les trois Vieilles*, *Chanson normande*, *les Gardiens du feu*, *Matin d'octobre*, *Nuit tombante*, etc. On retrouve dans toutes la sincérité, la netteté et la saveur de celle que je viens de citer.

L'auteur des *Dernières élégances* (2), M. Charles Coran, est un artiste aussi. Un premier recueil déjà lointain, *Onyx*, l'avait signalé

(1) 1 vol. grand in-8°; F. Didot.
(2) 1 vol. in-8°; Lemerre.

Digitized by Google

comme un ciseleur habile et spirituel, très-amoureux de la grâce et de la forme. Son second volume le montre encore sous le même aspect, mais avec moins de jeunesse et plus de recherche. Son livre vous fait l'impression du château de la Belle au bois dormant; seulement ce château est une petite maison de la fin du dix-huitième siècle, et la princesse, endormie pendant une lecture des *Contes moraux*, s'est réveillée en l'an 1868, vêtue à la mode ancienne, avec un œil de poudre et un soupçon de rouge. Quand on parcourt ce volume plein de petites pièces mignardes, badines et raffinées : *Scène de Vendanges*, *Rose Rosette*, *Leçon d'inconduite*, *Clair de lune*, etc., on se croit transporté dans un boudoir Louis XV, longtemps clos et sentant le renfermé;—les boiseries sculptées encadrent des tapisseries mythologiques dans le style de Boucher; le clavecin blanc et or sommeille dans un coin, et sur le pupitre s'entr'ouvre la partition du *Devin de Village*; la bibliothèque en bois de violette est mignonne comme une étagère; sous la poussière on peut y lire des titres affriolants, *les Liaisons dangereuses*, *les Bijoux indiscrets*, *le Sopha;* — les meubles de satin fané sont moelleux et commodes; un petit lustre aux pendeloques de cristal fait discrètement sourire dans leurs cadres des gravures d'après Baudouin ou Fragonard : le *Verrou*, l'*Escarpolette* ou le *Matin;* tout le boudoir est élégant et coquet, mais il est décoré à la mode de *ma mère-grand*, et on y respire un parfum vieillot. — Je dirai de même à M. Coran : vos vers sont frétillants, hardis et spirituels, la forme en est recherchée et soignée, mais ils s'expriment dans une langue que nous ne parlons plus; nous chantons encore la volupté, mais nous ne la comprenons point sans la passion qui la relève et la sauve.

On ne pourrait pas faire le même reproche à M. Laurent-Pichat, et son nouveau recueil, *Avant le jour* (1), est tout plein des inquiétudes de la vie moderne et tout résonnant des claires fanfares de l'avenir. M, Laurent-Pichat est une figure sympathique. Caractère chevaleresque, âme à la fois rêveuse et active, rien de ce qui est généreux ne lui semble impossible, rien de ce qui est beau ne lui est indifférent. Il aime l'art et la liberté; les causes désespérées l'attirent; il se dévoue pour elles avec une exaltation et une ardeur souvent mal récompensées, et, tout meurtri des coups portés dans la mêlée, il se relève bravement et va se rejeter dans la bataille. Le livre est le reflet de l'homme; on retrouve dans ses vers les mêmes qualités d'élévation et de générosité, la pensée n'y est jamais étroite ou banale; les strophes s'élancent fièrement vers l'idéal; je regrette de ne pouvoir citer ici *Nouvelle sève*, *Aux Fils des nôtres*, *l'Urubu*, etc., pièces éloquentes et hardies, qui peignent bien cette vaillante nature de poëte polémiste et de penseur.

II

Les poëtes que je viens de nommer sont nos aînés, et leurs débuts, à presque tous, remontent à une époque antérieure à 1848; les livres

(1) 1 vol. in-18; Lemerre.

Digitized by Google

dont il me reste à parler sont tous signés par des noms nouveaux. Parmi ces jeunes poëtes, quelques-uns essayent encore leur voix; d'autres, plus heureux ou plus hardis, s'affirment déjà et chantent des mélodies souvent bizarres, parfois originales; tous sont amoureux de leur art, tous sont ardents, consciencieux et convaincus. Au milieu des préoccupations positives de la société actuelle, le travail de ces esprits sincèrement épris de poésie offre un spectacle intéressant, et la critique, au lieu de railler ce mouvement, aurait dû l'étudier et l'encourager. Il y a là une séve en fermentation, un réveil. Ce n'est pas encore la pleine floraison du printemps, mais ce n'est plus l'hiver; les premiers frissons d'avril ont commencé à gonfler l'écorce, les bourgeons se fendent, et de quelques branches sont déjà sortis des bouquets de feuilles vertes. Tous les sentiers poétiques sont foulés par les nouveaux arrivants; les uns, comme MM. Armand Silvestre et J.-M. de Heredia, s'ingénient à rendre au sonnet une perfection de couleur et de sonorité qu'on n'avait point retrouvée depuis le seizième siècle; les autres, comme MM. Albert Mérat et Léon Valade, traduisent avec une fidèle exactitude et un sentiment délicat, l'un des plus beaux poëmes de Henri Heine, *l'Intermezzo* (1); — tous se préoccupent sérieusement des questions de rhythme et de forme, et tous, dans leur haine pour le vers facile, l'expression prosaïque et la convention, poussent parfois jusqu'à l'excès la recherche des mots pompeux, des images étranges et des rimes opulentes.

Assurément la forme n'est pas le seul élément de l'œuvre d'art, mais il est aussi impossible de concevoir une poésie sans forme qu'une âme sans corps. Dans l'art, la pensée ne pouvant se traduire qu'au moyen de procédés matériels, il est nécessaire que l'artiste considère le style comme une condition essentielle de la vitalité de son œuvre. Là où la forme est insuffisante, la pensée se perd ou plutôt elle n'arrive même pas à se manifester. Cette préoccupation de la facture est donc un devoir pour les poëtes, et ceux qui les raillent à ce propos prouvent par là-même leur incompétence en matière de critique d'art. L'étude des questions de métrique et de style peut sans doute jeter parfois quelques esprits dans des exagérations singulières, mais elle est pour les artistes bien doués une gymnastique excellente; elle sert à éprouver les vrais poëtes. Les rimeurs qui n'ont rien dans le cerveau se lassent bien vite de chercher des vêtements bizarres pour en revêtir des fantômes d'idées; au contraire, les poëtes dont le talent est sain et robuste dépouillent peu à peu les ornements lourds ou prétentieux dont ils se sont embarrassés, et finissent par se révéler dans une forme simple et personnelle.

L'important est de ne point se laisser égarer par une apparence et de ne point croire qu'un certain talent de facture suppose toujours une faculté poétique. A une époque où l'étude des procédés a fait un si grand progrès, c'est là souvent le reproche qu'on peut adresser aux

(1) 1 vol. in-18; Lemerre.

Digitized by Google

débutants. Ils sont habiles à ciseler le vers et à trouver la rime riche, mais ils lâchent la proie pour l'ombre et prennent la mémoire pour de l'imagination. Je ne dirai pas à M. Gabriel Marc, l'auteur des *Soleils d'octobre* (1), que le sentiment poétique est absent de son volume; ses amis me répondraient en me citant la *Chanson de l'Idéal*, par exemple, ou quelques paysages de l'*Auvergne;* mais je l'engagerai, maintenant qu'il connaît la partie matérielle de son art, à étudier davantage sa propre pensée et à regarder de plus près la nature, afin de trouver dans cette double observation une inspiration plus forte et plus personnelle.

M. Henri Cazalis, un débutant aussi, joint à un sérieux talent d'exécution un sentiment plus vif et plus original. Son recueil, *Melancholia* (2), a de la couleur et du parfum : couleur grise et parfum inquiétant, qui font au lecteur l'impression de certaines plantes exotiques et maladives. M. Cazalis est un rêveur et un panthéiste; la mélancolie allemande l'a touché de son aile humide, et quelques-unes de ses pièces courtes rappellent la fantaisie amère de Heine ou l'ivresse triste de Lenau. En voici une qui me semble assez caractériser le talent du poëte :

« Ainsi qu'un habile et fin ciseleur
Mêle en son travail l'ébène et l'ivoire,
Dieu dans la nuit sombre a mis une fleur,
La lune d'argent, fleur de l'ombre noire.

Ainsi qu'un sultan qui devant ses yeux
Fait danser, le soir, de beaux corps sans voiles,
Dieu *pour se charmer* fait devant les cieux
Sur un rhythme pur danser les étoiles.

Ainsi qu'un vieux roi qui veut par du bruit
Distraire un instant ses pensers moroses,
Dieu dit aux soleils plongés dans la nuit
D'aller éveiller l'océan des choses.

Et l'éternité s'éclairant soudain,
Tout frissonne, et chante, et crie, et s'élance,
Et l'instant d'après, d'un signe de main,
Dieu fait tout rentrer au sein du silence. »

Beaucoup d'autres petites pièces du recueil répètent cette note étrange et mélodieuse. Elles se succèdent toutes, sobres, bien rhythmées, imprégnées de la même tristesse mal définie. Seulement cette rêverie brumeuse enveloppe trop uniformément les vers de M. Cazalis et donne à chaque morceau l'aspect monotone d'un paysage dont le brouillard a éteint les couleurs et noyé les contours.

La muse de M. André Lefèvre parle une langue plus précise et plus virile; sa voix est plus forte, sa personnalité est plus accusée. C'est la

(1) 1 vol. in-8°; A. Lemerre.
(2) Même édit.; 1 vol. in-18.

Digitized by Google

muse philosophique. M. André Lefèvre n'est pas le seul, parmi les nouveaux venus, qui ait demandé des inspirations à la philosophie. M. Sully Prudhomme, l'un des poëtes les mieux doués de la jeune école, a déjà puisé à cette source, et ses deux recueils, les *Stances* et les *Épreuves*, ont révélé au public un artiste plein d'un sentiment à la fois délicat et profond. M. Lefèvre est moins tendre, et sa pensée est plus nette, mais, par contre, son talent a moins de grâce et moins de charme. Son dernier volume, l'*Épopée terrestre* (1), s'annonce comme une sorte d'évangile poétique de l'école positiviste, et les doctrines matérialistes ont donné, en effet, à l'œuvre du poëte un peu de leur dureté et de leur sécheresse. Il est toujours difficile de faire parler à un art une langue qui n'est pas la sienne, et le poëme philosophique est un genre périlleux. On s'y heurte à un double écueil; si l'on veut conserver la rigueur scientifique, on est forcé de s'exprimer dans un langage abstrait et dogmatique qui répugne à la poésie; si, au contraire, on tient avant tout à rester poëte, adieu l'exactitude, on perd pied et on s'envole dans les régions nuageuses de la fantaisie. — Il y a tel morceau de M. André Lefèvre, *les Doctrines*, par exemple, ou *Deus ex machinâ*, qui gagnerait à être écrit en simple prose; les termes techniques, les discussions théologiques y abondent; la forme en est lourde et parfois incolore. Je me hâte d'ajouter qu'à côté de ces pièces trop prosaïques, il y en a d'autres très-réussies, d'une allure hardie, d'un style nerveux et d'une grande vigueur de pensée. Je citerai notamment, et à part quelques réserves, le *Poëme du blé*, *le Lac de Goube*, *Chimères du Désir*, *A la mémoire d'un Mort*, et surtout la grande pièce qui a pour titre : *Discite justitiam*. Cette dernière est, à mon avis, la meilleure du livre. Le poëte y expose les doctrines de l'école scientifique moderne avec une lucidité remarquable, une grandeur éloquente et un rare bonheur d'expression.

Je ne suis pas assez compétent pour discuter ici la valeur des doctrines chantées par M. André Lefèvre; mais, au point de vue littéraire même, je dois noter l'impression que laisse la lecture de ses poëmes. Elle est amère et peu fortifiante. Si cette doctrine cruelle est le dernier mot de la science; si la substance éternelle, au lieu d'avoir pour attributs l'éternelle pensée et l'éternelle étendue, n'a que deux éléments : la force brutale et la matière inerte, alors il faut s'écrier comme le *Stéphen* de Dickens dans *Hard Times* : « C'est un cauchemar, le monde entier est un cauchemar, j'en veux sortir et le plus tôt sera le mieux (1) ! » Il ne faut plus nous parler de conscience, de justice et de liberté; la vie est un écrasement dont la fin logique est le suicide, et, dans ce cas, je suis tenté de dire avec les spiritualistes que M. Lefèvre évoque très-éloquemment et auxquels il ne me paraît pas avoir fait une réponse suffisamment victorieuse :

(1) 1 vol. in-18; Marpon.

(1) 'T 'is a muddle; 't 'is just a muddle alltogether, and the sooner. I am dead, the better. — Dickens. — *Hard Times*.

Digitized by Google

« Si le néant ouvert tout entier nous réclame,
Si tu dois par morceaux nous arracher notre âme,
Si le hasard savant qui dirige tes coups
Nous ravit à jamais nos mères, nos époux,
Êtres chers dont la vie est une part des nôtres,
Mourons et qu'une mort nous délivre des autres.
Courage, humanité, par le fer, le poison,
Par le bain de Sénèque, échappe à ta prison ! »

Le volume de mademoiselle Louisa Siéfert, *Rayons perdus* (1), n'a rien à démêler avec la science. C'est l'histoire d'une âme simple, aimante et souffrante. Ce petit livre, dont la forme est parfois encore molle et indécise, nous révèle un caractère, et un caractère sympathique. Les pièces courtes qui le composent sont unies par un lien délicat et douloureux : l'amour dédaigné. Avec une ingénuité fière et chaste, l'auteur nous dit comment elle a aimé et comment son amour est resté inaperçu. Elle a pris pour un sentiment plus vif ce qui n'était qu'une passagère admiration ; elle s'est bercée avec cette chimère jusqu'à ce que l'étreinte de la réalité l'ait désillusionnée. Et quand ses yeux ont été ouverts à la cruelle vérité, elle a refermé lentement sa blessure, et elle a vécu encore du souvenir de cette ombre d'amour si vite envolée. Il y a un sentiment très-vrai et très-touchant dans les pièces qui terminent son livre et qu'elle a nommées *les Rêves*. Dans sa solitude, elle se complaît à songer à ce qu'aurait été sa vie, si son amour eût été partagé ; elle se voit successivement fiancée, jeune épouse, jeune mère, heureuse aïeule, et avec une voix qui fait venir les larmes aux yeux, elle chante ces bonheurs qu'elle ne connaîtra pas. Elle trouve alors des accents éloquents, comme ceux-ci, quand elle parle de ces époux qui vieillissent en s'aimant toujours :

« C'est une chose auguste et vraiment solennelle
De voir ces vieillards blancs de la neige éternelle
Garder encor leur doux sourire d'autrefois.
On dirait le rayon de pourpre lumineuse
Que le soleil couchant de l'automne vineuse
Jette aux glaciers sereins sous leurs cieux déjà froids.
L'amour qui les unit, voici cinquante années,
Avec la chaste odeur qu'ont les roses fanées,
S'exhale de leur cœur comme un souffle enchanté ;
Et la foi qui soutient leurs âmes éprouvées,
Qui raffermit leurs mains vers le Seigneur levées,
Les baigne d'immortalité. »

C'est toujours une chose délicate pour une femme que de parler d'amour, et surtout de son propre amour. Au rebours de la généralité des femmes poëtes, mademoiselle Louisa Siéfert a su exprimer sa douleur à la fois avec naïveté et dignité. La plupart de ses sœurs en poésie élégiaque sont tellement indiscrètes dans le récit de leurs amours trahies, tellement amères dans leurs reproches contre l'infi-

(1) 1 vol. in-18 ; Lemerre.

Digitized by Google

dèle, qu'elles arrivent à provoquer un sentiment opposé à celui sur lequel elles comptaient. Ce n'est pas elles qu'on plaint, c'est l'amant qu'on ne voit pas et qui a dû bien s'ennuyer. Mademoiselle Siéfert, au contraire, nous intéresse à sa douleur, parce qu'elle la raconte avec simplicité et bonne foi. Elle n'est pas tellement absorbée par sa propre personnalité, qu'elle n'ait le temps de nous parler de celui qu'elle aime, et c'est à quoi on reconnaît qu'elle aime véritablement. Son amour n'est pas égoïste, il ne l'empêche pas de se préoccuper des misères des autres, et çà et là, dans son recueil, on trouve des pièces purement objectives et pleines de détails finement observés : *la Lande des rochers; Aujourd'hui, hier, demain; les Enfantines* et ce délicieux *Pantoum* dont je veux citer quelques vers :

« Discrets, furtifs et solitaires,
Où menez-vous, petits chemins ?
Vous qu'on voit pleins de frais mystères,
Vous cachant aux regards humains ?

« Où menez-vous, petits chemins
Tapissés de fleurs et de mousse ?
Vous cachant aux regards humains,
Que votre ombre doit être douce !

« Tapissés de fleurs et de mousse,
Abrités du froid et du vent,
Que votre ombre doit être douce
A celui qui s'en va rêvant... »

. . . . . .

« Le voyageur vous voit et passe,
Il se retourne en soupirant :
Peut-être ouvririez-vous l'espace
A son cœur malade et souffrant ?

« Il se retourne en soupirant,
Emporté plus loin dans la vie,
A son cœur malade et souffrant,
Votre silence fait envie.

« Emporté plus loin dans la vie,
Le voyageur reviendra-t-il?
Votre silence fait envie,
O chers petits chemins d'avril. »

Si j'avais assez d'autorité pour donner un conseil à mademoiselle Louisa Siéfert, je lui dirais : cette jolie pièce des *Petits chemins* et certaines pièces des *Rêves* sont l'indice de votre véritable voie. Laissez de côté la poésie purement subjective, toujours hasardeuse et fatalement vouée à la monotonie, et frayez-vous un chemin si petit qu'il soit vers un pays aux horizons moins bornés, vers une poésie qui soit moins personnelle, tout en restant très-humaine.

Digitized by Google

Je donnerais volontiers un conseil du même genre à M. François Coppée, un poëte dont j'aime beaucoup le talent. Dans ses *Intimités* (1), je trouve qu'il a franchi avec trop peu de discrétion le mur privé de la vie amoureuse. Son petit livre a été bien accueilli, surtout par les femmes, toujours friandes de fruits défendus. Mais, en dépit de ce bon accueil, je n'engage pas M. Coppée à persister dans cette voie dangereuse. Il ne faut pas confier au public de ces secrets qu'on ne dirait pas sans rougir à son meilleur ami, et il y a, dans les choses de l'amour, certains détails intimes qu'on profane en les révélant. Même dans les passages de ce livre où j'admire le plus vivement le fin talent de l'artiste, je rencontre certains vers qui me choquent comme certains parfums irritants. Toutes ces senteurs de boudoir, toutes ces révélations voluptueuses exhalent quelque chose de fiévreux, de maladif et d'alangui, et on finit par se sentir dans un milieu où l'air n'est pas très-pur. Aussi respire-t-on avec joie la saine odeur de deux ou trois petites pièces, à la fois exquises de forme et de sentiment. Il y en a une surtout que je ne puis m'empêcher de citer tout au long :

« Le soleil froid donnait un ton rose au grésil
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée,
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute et s'était dit : Ils seront généreux.
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures ;
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude sous le manchon.
Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes ;
Mais la gaieté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver. »

Le livre des *Intimités* est un péché mignon qu'on pardonnera facilement à M. Coppée, à condition que le poëte donnera bientôt à la critique l'occasion d'étudier, dans une œuvre plus importante, les qualités sérieuses de son talent.

(1) 1 vol. in-18; A. Lemerre.

Digitized by Google

Si la vitalité de la poésie avait besoin d'une dernière preuve, nous la trouverions dans cette particularité assez caractéristique : les poëtes de ce temps-ci ont trouvé un libraire qui s'est chaleureusement dévoué aux intérêts de la muse. Un éditeur intelligent et courageux, M. Alphonse Lemerre, a offert aux volumes de vers une hospitalité précieuse, et cette année encore, il vient de donner un nouveau gage de sa confiance dans l'avenir de la poésie, en publiant, avec le concours de nos aqua-fortistes les plus connus et sous l'heureuse direction de M. Ph. Burty, un magnifique volume où la plupart des artistes et des poëtes contemporains se trouvent représentés par une eau-forte ou un sonnet. Le volume des *Sonnets et Eaux-fortes* (1) contient des dessins remarquables de MM. E. Lévy, C. Nanteuil, Giacomotti, Leys, Edwards, Claudius Popelin, Lansyer, Héreau, Flameng, Daubigny, Millet, Ribot, Feyen-Perrin, Michelin, Solon, etc. En regard des eaux-fortes, les sonnets se détachent sur les larges pages blanches, comme autant de fleurs curieuses ou rares sur les feuillets d'un herbier. Par un caprice de roi, Victor Hugo n'a pas donné de vers, mais il a illustré d'un dessin étrange le sonnet de M. Paul Meurice. Nos maîtres de 1830 : MM. Émile et Antoni Deschamps, Auguste Barbier, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, ont tous apporté leur tribut. M. Sainte-Beuve y figure avec un charmant sonnet amoureux : *le Pont des Arts*. Presque tous les noms connus du public sont là, quel que soit leur drapeau littéraire : M. de Laprade non loin de M. Vacquerie, M. Th. de Banville et M. L. Bouilhet près de M. Autran. La *Rêverie* de M. Laurent Pichat est voisine du *Combat homérique* de M. Leconte de Lisle, et le délicat ciseleur lyonnais, M. Joséphin Soulary, se trouve placé à peu de distance du fin paysagiste saintongeois, M. André Lemoyne. Les jeunes poëtes n'ont pas non plus manqué à l'appel. Parmi leurs sonnets presque tous méritants, je remarque à la volée : *le Sphinx*, de M. Cazalis; *un Sénateur romain*, de M. Anatole France; *les Conquérants*, de M. José-Maria de Heredia; *la Chute*, par M. Léon Valade; *la Fontaine*, de M. George Lafenestre, un délicat qui n'écrit pas assez souvent, et qui, dans son sonnet, sait parler en beaux vers des blanches filles de Douarnenez :

« L'eau sanglote à pleins bords dans les vases qu'on penche;
Tandis qu'elles, debout, le bras nu sur la hanche,
Babillent sans veiller à ces pleurs ralentis,

Ou parfois plongent l'œil au bleu des grandes lames
Qui déferlent sans trève, au loin jetant leurs âmes
Vers des cieux inconnus et des marins partis. »

Je garde pour la fin et je veux citer un fragment du sonnet de

(1) A Lemerre; 1 vol. in-4°, tiré à 350 exemplaires.

Digitized by Google

M. Sully Prudhomme : *Silence et nuit des bois;* les deux tercets suivants sont parfaits comme sentiment et comme couleur :

« La nuit des bois fait naître une aube de pensées,
Et, favorable au vol des strophes cadencées,
Leur silence est ailé comme l'oiseau qui dort.

Puis le cœur, dans les bois, se donne sans effort :
Leur nuit rend plus profonds les regards qu'on y lance,
Et les aveux d'amour se font de leur silence. »

On le voit, la poésie n'est pas encore morte, quoi qu'en dise la critique. Et maintenant, pour conclure, je dirai aux poëtes : Ne vous effrayez pas du silence qui se fait parfois autour de vous; redoublez d'efforts et tenez-vous prêts pour le jour où cette indifférence apparente fera place à un intérêt plus vif. Le public reviendra à la poésie. Les peuples sont de grands enfants qui veulent des contes et des chants pour bercer leurs douleurs et apaiser leur inquiétude. Or, dans l'époque de crise où nous sommes, qui sait à quelles douleurs, à quelles épreuves, peut-être prochaines, nous sommes réservés? Le jour où la société, brusquement réveillée de son sommeil, se sentira troublée dans sa quiétude ou dans ses plaisirs matériels, ce jour-là, soyez-en sûrs, elle se retournera vers les joies pures de l'esprit, et elle demandera des chants à la poésie, cette suprême et éternelle consolatrice.

André Theuriet.

Digitized by Google

NOTICE SUR M. LE DUC DE LUYNES

Par M. Huillard-Bréholles, in-8° de 160 pages, Paris, Plon.

De quelque point de vue qu'on se place pour juger M. le duc de Luynes, mort à Rome, au mois de décembre 1867, un esprit impartial le classera parmi les hommes les plus honorables de notre temps ; et, bien que, par ses opinions politiques, non moins que par les tendances religieuses qui marquèrent ses dernières années, il n'appartienne point aux idées qui sont les nôtres, nous n'hésitons pas à déclarer que cette honnête existence mérite en plus d'un point de servir de modèle. De 1848 à 1851, représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative, auxquelles soixante mille voix l'avaient successivement élu, M. de Luynes, suivant ses convictions, vota le plus habituellement avec la droite. Il prit une faible part aux débats intérieurs des assemblées ; il s'associa de préférence aux travaux parlementaires auxquels des études spéciales l'avaient préparé, et qui intéressaient les arts et l'industrie du pays. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à une carrière pour laquelle il montrait peu d'inclination. Dans ces jours critiques, il crut de son devoir de s'unir aux représentants qui allèrent à la mairie du dixième arrondissement proclamer la déchéance du président; il y fut arrêté et de là transporté au mont Valérien, où on le retint plusieurs jours prisonnier. Sans avoir désiré la république, il ne la vit pas, sans regret, tomber après une expérience si courte. En politique, ce qu'il estimait par-dessus toute chose, c'était la probité ; pour mieux dire, la politique lui apparaissait comme la science du gouvernement appliquée par les moyens que conseille l'honnêteté, sans arrière-pensée d'influence ni d'ambition personnelle. Conformant sa conduite à ces principes, il obtint, à la Chambre, la sympathie sérieuse de plusieurs des hommes qui représentaient des opinions très-différentes des siennes, et lui-même, depuis 1851, ouvrit plus d'une fois une main discrète pour venir au secours de quelques-uns de ses anciens collègues de la gauche que l'orage de décembre avait emportés ou rejetés loin de leur patrie.

Digitized by Google

De ce moment, M. de Luynes, renonçant à toutes les fonctions qu'il avait pu remplir jusqu'alors, telles que celles de conseiller général du département de Seine-et-Oise ou de membre du conseil de surveillance de l'assistance publique, rentra dans la vie privée. Elle ne coûtait point à son caractère ami de la simplicité. Les almanachs et les livrets se sont obstinés pendant bien longtemps à ajouter au nom du duc de Luynes le signe indicatif d'officier de la Légion d'honneur. La vérité est qu'il n'était pas même chevalier. Sauf l'ordre du Mérite civil de Prusse, que le roi Frédéric-Guillaume IV lui envoya en 1852, et qu'il ne put refuser, il n'accepta jamais aucune décoration. Maître d'une fortune exceptionnelle, il tint à honneur de s'en servir pour seconder les progrès de la science et répandre le bien. Il s'était tracé pour son usage personnel des règles de conduite sur un livret connu de lui seul, et dont le titre énigmatique D. D. R. signifiait *Devoirs des riches*. La vie morale était l'objet particulier de ses méditations, que fortifiait une fréquente lecture des principaux philosophes de l'antiquité et des temps modernes. Ces règles que lui montrait la conscience, il savait les pratiquer. En 1848, réduit à une gêne momentanée par l'effet des événements, il fit fondre son argenterie et emprunta même à l'un de ses serviteurs, pour venir en aide à la population ouvrière du faubourg Saint-Antoine. Une médaille commémorative de ce bienfait fut offerte à M. de Luynes par les familles qu'il avait secourues; elle portait cette double inscription : *A M. d'Albert de Luynes, représentant du peuple, les femmes du faubourg Saint-Antoine reconnaissantes. — Vingt familles sauvées. Du travail assuré à douze cents femmes.* En 1866, lorsque le choléra vint à sévir dans le département de la Somme, M. de Luynes se rendit aussitôt en ses propriétés de Picardie. Durant un mois, on le vit prodiguer en personne les soins et les consolations, jusqu'à entrer seul dans des chaumières isolées, où gisaient sans secours des malheureux que l'épidémie avait frappés. Il est inutile d'ajouter que des bienfaits d'une autre nature furent aussi l'effet de sa générosité. Des créations d'écoles, des subventions aux instituteurs, des constructions de mairies, des dotations aux bureaux de bienfaisance, l'établissement du grand hospice de Chevreuse, des ouvertures et rectifications de routes, des prix créés pour les comices agricoles, telles sont les œuvres utiles dues à son initiative.

Un trait particulier prouve combien le duc de Luynes était attaché à ce qu'il jugeait être son devoir. Apprenant que M. le comte de Chambord se trouvait engagé en de certaines difficultés, il mit toute sa fortune à sa disposition. Dans cette offre, faite spontanément au descendant de Louis XIII, il ne croyait qu'acquitter une dette contractée par son aïeul. Comme il le marquait dans une lettre écrite en cette occasion, *la reconnaissance ne se prescrit point*. Cette anecdote, si honorable pour M. de Luynes, a le malheur, il est vrai, de rappeler l'origine équivoque de la fortune des d'Albert. Le duc de Luynes n'ignorait pas l'accusation qui pesait et pèse encore aujourd'hui sur le chef de sa famille. N'ayant d'autres lumières sur ce point que les

Digitized by Google

clartés incomplètes de l'histoire, il demeura, comme elle, dans une incertitude qui dut agiter plus d'une fois en secret son âme scrupuleuse.

Quant aux services qu'il rendit à la science, ils furent de diverse nature. Il aida les savants de ses libéralités dans la poursuite de travaux qu'ils avaient entrepris; plus souvent il prit lui-même l'initiative d'œuvres importantes, qu'il confiait à des hommes d'une capacité reconnue ou dont il devinait le mérite. Il mit ainsi en lumière des talents dont la science s'honore. L'art, l'histoire, l'archéologie, la numismatique, matière habituelle de ses propres études, étaient généralement l'objet de ces publications auxquelles il présidait ou qu'il soutenait de ses dons. Sans être insensible à l'honneur d'associer son nom à ces travaux, il exigeait du moins que leurs auteurs en eussent seuls, aux yeux du public, le mérite et la responsabilité. Au nombre des ouvrages ainsi parus sous ses auspices, nous citerons l'*Histoire diplomatique de Frédéric II*, en douze volumes in-4°, qui coûta quinze années d'études assidues dans les principales archives de l'Europe, et qui, par l'importance de son sujet, peut être regardée comme une source de premier ordre pour l'histoire du moyen âge au treizième siècle. Cet ouvrage, qui valut à son auteur, M. Huillard-Bréholles, une notoriété considérable dans le monde savant, est le titre légitime qui doit lui ouvrir très-prochainement les portes de l'Institut.

M. de Luynes n'écrivit guère lui-même que des mémoires, dont quelques-uns furent, à la vérité, très-remarqués. En 1864, sentant ses forces diminuer, il voulut employer ce qu'il lui en restait à un voyage d'exploration autour de la mer Morte. On a commencé de publier les résultats de ce curieux voyage. Ce fut en quelque sorte l'adieu de M. de Luynes à la science. Avant d'entreprendre une expédition qui n'était pas sans périls, il voulut laisser à la bibliothèque de la rue Richelieu ses médailles, sa collection d'antiques et de pierres gravées. Rarement don pareil avait été fait en France à une collection publique. Voici, d'après le *Moniteur*, la note de ces objets précieux :

6893 *médailles antiques;*
373 *pierres gravées, camées et intailles, y compris les cylindres, les cônes et autres pierres de travail oriental;*
188 *bijoux d'or;*
39 *statuettes de bronze;*
43 *armures et armes antiques;*
85 *vases peints de travail grec et étrusque;*
Et un grand nombre d'autres monuments de nature diverse.

De retour en France, M. de Luynes, qui s'était réservé de traiter la partie archéologique de son voyage, s'occupa de rassembler les monuments de ce travail, et il était sur le point de le livrer à la publicité quand il se rendit à Rome, où la mort le surprit. Il arriva dans cette ville la veille de la bataille de Mentana, et l'un de ses derniers actes

Digitized by Google

fut de se dépouiller de son manteau, au dommage de sa propre santé, pour garantir du froid un soldat blessé.

Voilà, certes, une vie honorablement dirigée et susceptible, comme nous l'avons dit, d'être, par plus d'un côté, proposée pour modèle. Néanmoins, elle ne réalise pas tout à fait à nos yeux l'idée que nous nous faisons d'une de ces existences privilégiées, où des moyens exceptionnels permettent de satisfaire à tous les élans de la générosité. La fortune dont disposait M. le duc de Luynes le mettait à même de créer des œuvres originales, de fonder des institutions qui fussent en rapport avec de naissantes aspirations, avec des idées nouvellement élaborées, et qui, par leur nouveauté même, ont tant de peine à s'incorporer dans les faits. Dans l'éducation populaire, si importante aujourd'hui pour les destinées de notre patrie, que de choses il eût pu faire! Mais avec un rare sentiment du devoir, une honnêteté scrupuleuse, un cœur porté à la magnanimité, M. de Luynes possédait à un degré insuffisant l'intelligence des choses contemporaines. Homme de goût et de savoir, il en était demeuré, en ce qui regarde l'avenir des sociétés, aux idées libérales de la noblesse de 1789. Sa générosité se fût sans doute portée vers d'autres voies, si le sort l'eût fait vivre dans un pays comme l'Amérique, véritable patrie de l'initiative individuelle, où un homme qui veut être utile et en possède les moyens, rencontre partout autour de lui des inspirations capables de diriger ses libéralités. Quoi qu'il en soit, la vie de M. le duc de Luynes est l'une de ces existences qu'on aime à connaître et qui provoquent la conscience à des retours salutaires sur elle-même. Elle a trouvé dans M. Huillard-Bréholles un narrateur digne d'elle. Lié par des rapports d'amitié avec M. de Luynes, il a pu montrer dans tout son jour un caractère qui aimait à s'effacer, et, par les ressources variées de son propre savoir, il a su apprécier, dans leur mesure, les services que M. de Luynes a rendus à la science. Dans cette notice, écrite avec goût, on sent que le cœur a guidé plus d'une fois la plume de l'auteur. C'est un livre qui honore tout à la fois l'homme qui en est le sujet et celui qui l'a écrit.

FÉLIX ROCQUAIN.

Digitized by Google

MOUVEMENT DES IDÉES GÉNÉRALES

M. Funck Brentano se propose de publier successivement une étude approfondie des *sciences humaines, philosophie, médecine, morale, politique*. Le premier volume, qui contient la philosophie, vient de paraître (1). Nous l'avons parcouru avec toute l'attention que mérite un travail si considérable. L'histoire de la philosophie, en ce qui regarde les écoles anciennes, contient des aperçus intéressants, et elle peut être consultée avec fruit, mais la méthode et la partie moderne laissent beaucoup à désirer. Et d'abord, M. Funck Brentano, tout en exposant avec beaucoup de facilité les questions philosophiques, n'a point, lui-même, une juste idée de la philosophie. La *science des sciences*, la *science par excellence*, pour lui, n'est pas une science, mais un art comme la peinture et la poésie. Les raisons qu'il produit à l'appui de sa thèse ne manquent pas d'être originales. « La science, dit-il, c'est la vérité découverte ; et la spéculation, dans son sens le plus large, c'est la recherche de la vérité ; comme telle, c'est un art.

« Aussi, autant la philosophie est différente des sciences, autant sa ressemblance avec les arts est remarquable. Tandis que les sciences ne suivent que d'une manière fort indépendante le mouvement historique, et que leurs conquêtes leur restent acquises d'une manière durable, en philosophie, comme dans les arts, principes, méthodes, résultat, tout change avec le caractère individuel, l'état social, les goûts du moment.

« Comme dans les arts, nous voyons des écoles, des manières, des maîtres et des disciples, des époques de grandeur et de décadence, des transformations subites et des retours soudains. »

(1) 1 vol. in-8°, chez Lacroix, Verboeckhoven et C°.

Digitized by Google

Sur le chapitre « des *manières* » en philosophie, nous avouons très-humblement notre ignorance profonde, mais nous croyons savoir que toutes les sciences ont des écoles, des maîtres et des disciples, des époques de grandeur et des jours de décadence, des transformations subites et des retours imprévus, et, cependant, personne ne s'est avisé, jusqu'ici, de confondre, à cause de cette analogie, les sciences avec les arts.

Qui oserait dire que la médecine, le droit, la politique ont conservé, en 1868, le même caractère qu'ils avaient en 1768? qu'ils n'ont pas suivi le mouvement historique et changé avec le changement de l'état social?

L'art, qui vit de convention, qu'a-t-il, au fond, de commun, avec la philosophie, qui dédaigne tout ce qui est conventionnel, et ne s'attache qu'aux réalités matérielles, morales ou intellectuelles?

Lorsque l'auteur définit la philosophie « l'art de grouper et de découvrir une série d'idées au sujet des principes des choses, de manière à satisfaire notre besoin de vérité, » il ne s'aperçoit point de la contradiction flagrante qui éclate entre ces termes. Il ne s'agit pas, en philosophie, de grouper des idées à l'instar des arrangements de logogriphes, pour obtenir certains effets d'optique et se créer des illusions, dans le but de satisfaire un certain besoin de vérité factice, mais bien de trouver les grandes et utiles vérités que nous cherchons, et les idées les plus exactes et les plus précises, pour les démontrer, sans nous préoccuper de l'effet que nos découvertes pourront produire dans le paysage.

En ouvrant ce volume, nous espérions y trouver la solution scientifique de quelques-uns de ces terribles problèmes qui s'agitent dans la société contemporaine, mais notre attente a été déçue. L'auteur semble avoir évité, de parti pris, de toucher aux grandes questions du jour qui ont pour nous un si vif intérêt. Il nous entretient longuement des anciens systèmes de philosophie, des méthodes qui naguère encore divisaient le monde des savants, le sensualisme et le spiritualisme, et il ne s'aperçoit pas qu'aujourd'hui il n'existe plus, en réalité, ni spiritualisme, ni sensualisme, ni philosophie.

Toutes les anciennes doctrines, avec leurs hypothèses et leurs conclusions, ont été comparées, discutées, et démolies l'une par l'autre. De tous les systèmes qui ont passionné nos ancêtres, aucun n'a pu résister à l'action de la critique. Avec un effort de bonne volonté et beaucoup d'imagination, on peut se figurer encore des châteaux magnifiques là où il n'existe plus que des ruines; distinguer même, pour ne pas contrarier son maître, les étoiles à midi, comme le courtisan du roi de Perse; mais pour ceux qui abordent l'étude de la philosophie sans parti pris, uniquement pour satisfaire leur esprit, il n'y a plus aucun moyen de se faire illusion : le sensualisme, le spiritualisme, le matérialisme paraissent enfin réellement ce qu'ils sont, des non-sens. Et, avec les systèmes, la critique moderne a renversé une grande partie des affirmations anciennes, qui semblaient établies sur des bases

Digitized by Google

inébranlables pour les siècles. Elle a fait autour d'elle un grand vide, mais elle n'a rien fondé et ne peut rien fonder. La philosophie nouvelle est encore à naître ; et de l'ancienne, il ne nous reste plus que des débris informes.

De profonds penseurs de notre temps se sont vivement préoccupés des dangers que présente le prolongement indéfini de cet interrègne, qui a pour conséquence le trouble et l'affaissement du sentiment du bien parmi les sociétés modernes, et ils ont senti la nécessité de réunir les éléments d'une nouvelle doctrine philosophique qui, laissant de côté les méthodes surannées du spiritualisme, du sensualisme et du fatalisme matérialiste, réponde, selon l'expression de M. Vacherot, « à toutes les exigences de la conscience, sans rien abandonner des droits de la raison et des procédés de la science. »

La nouvelle doctrine en voie de formation a fait école. Ses adeptes ont pris pour base le rationalisme de Kant, et se proposent d'enseigner les principes de la pure morale; mais pour entreprendre la réforme des mœurs d'un peuple libre et se donner comme instituteurs des nations, il ne suffit pas d'enseigner des principes en jetant aux quatre vents des périodes sonores; il faut encore avoir et inspirer la croyance et la foi dans ce qu'on enseigne. Qu'y a-t-il à espérer du néo-kantisme qui, par une flagrante contradiction, commence à combattre, par principe, au nom de la raison, ce qu'il doit inculquer, en pratique, au nom de la morale?

Toute école philosophique sérieuse, qui aspire à l'honneur d'agir efficacement sur l'esprit du peuple, commence à poser ses principes, à arrêter ses croyances et à définir ses dogmes, et au lieu de flatter les passions populaires et suivre le courant des faiblesses vulgaires, cherche, au moyen de la persuasion, à faire prévaloir ses idées parmi la foule. La nouvelle école néo-kantienne est impuissante à enseigner la morale au peuple, parce qu'on ne peut imposer de morale à un peuple libre que par le sentiment et par la foi, et que le rationalisme kantien est la négation de la morale, de la croyance, de la foi, ainsi que du principe transcendant, sans lequel il n'y a ni liberté, ni responsabilité, ni vice, ni vertu, ni morale, ni humanité.

M. Funck Brentano fait observer à son tour que la philosophie ne naît et ne vit que par l'indépendance de la pensée. Rien de plus vrai jusque-là; mais il ajoute que partout où cette indépendance s'affaisse sous le poids de définitions dogmatiques, ou de croyances, ou de principes absolus, la philosophie meurt, devient de la foi ou dégénère en sophistique.

Nous avons toujours pensé que la foi, la croyance et les principes absolus pouvaient très-bien se concilier avec l'indépendance de la pensée. M. Funck Brentano est d'un avis contraire. Selon lui, point de croyances, point de principes absolus, ou point de philosophie. La philosophie est la recherche ardente de la vérité. Toutes les vérités découvertes et démontrées forment, selon leur degré d'évidence, des principes absolus, des croyances ou des dogmes. En conséquence, toute

Digitized by Google

spéculation scientifique ou littéraire qui ne peut vivre à côté de principes absolus, de croyances et de dogmes, sera une œuvre d'art ou de littérature, un livre plein de science, riche d'imagination, tout ce qu'on voudra, mais il ne sera jamais une philosophie.

J. TRUCCHI.

IMP. L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC.

Par procuration de M. le Cte E. DE KÉRATRY,
Directeur, gérant responsable,
A. CADOU.

Digitized by Google

L'ALGÉRIE

HIER ET DEMAIN

Pourquoi la question algérienne est-elle devenue une question de parti? L'Algérie devrait être en politique un terrain neutre, où tous, sans distinction d'opinion, nous ne songerions qu'à un grand intérêt national, la prospérité de notre colonie africaine. Il faudrait, quand il s'agit de l'Algérie, que chacun oubliât complétement qu'il appartient à l'opposition ou au parti gouvernemental. Les affaires de l'Algérie devraient être une de ces questions réservées, où l'on se prononce, non par esprit de parti et pour voter avec ses amis politiques, mais d'après son opinion personnelle et aussi bien avec ses adversaires qu'avec ses amis. Cependant nous voyons chaque année les affaires de l'Algérie discutées uniquement comme une question de parti. Les intérêts et les droits de nos Français d'Afrique, qui donc les revendique et les soutient? L'opposition toute seule, au Corps législatif et dans la presse. Qui combat ces réclamations? les ministres. Qui les repousse? une majorité trop docile. L'Algérie, — et c'est pour elle un grand malheur, — se trouve transformée en un champ de bataille politique où luttent entre eux le gouvernement et l'opposition.

Cette situation est le résultat de la politique actuelle. Par la constitution qu'il a donnée à la France, l'Empereur s'est réservé, à lui et au Sénat, l'Algérie et les colonies, ne laissant au Corps législatif que le vote du budget de nos possessions d'outre-mer. Demander pour l'Algérie autre chose que ce qui existe, c'est

Digitized by Google

donc s'élever contre la politique impériale, ce que les ministres ne peuvent permettre, ce que la majorité et ses journaux sont trop aimables pour accepter. Les revendications des Algériens ne sont donc soutenues que par les hommes d'opposition, et une grande affaire nationale s'abaisse au niveau d'une question de parti. Cela étant, rien ne se fait. L'opposition réclame, le ministre refuse et la majorité repousse.

Si l'Algérie avait été prospère, on aurait pu persévérer dans la politique actuelle. Mais tout va mal en Algérie. Le rétablissement du gouvernement militaire a été le signal d'un temps d'arrêt dans la colonisation. La République avait donné un grand essor à l'Algérie par ses colonies de 1848 et par l'octroi de la liberté; l'empire, en accordant le libre-échange entre l'Algérie et la France, et en créant le gouvernement civil, avait assuré la prospérité de la colonie. En changeant de système, il a arrêté court le progrès. Depuis 1858, d'après la chambre consultative d'agriculture d'Alger, le prix de vente des terres et leur loyer ont baissé en Algérie. En même temps, la misère a augmenté dans les tribus arabes du territoire militaire, et quand sont survenues de mauvaises années, 500,000 Arabes ont péri en moins de deux ans. Aujourd'hui le mal est devenu permanent. La colonisation est stationnaire, et la race arabe dépérit. Il y a donc pour le gouvernement nécessité et urgence à prendre un parti, d'après l'examen impersonnel et décisif qui paraît se faire maintenant. Il ne peut, en effet, que persévérer dans les voies actuelles, ou que changer résolûment le système administratif de l'Algérie.

Si on persiste dans la politique actuelle, on ne fera qu'ajourner la question en la rendant plus difficile à résoudre. Il est possible qu'une série de bonnes récoltes diminue la misère des indigènes; mais la disette n'est qu'un fléau passager, tandis que la race arabe est en proie à des maux plus redoutables, parce qu'ils sont permanents. Le despotisme des chefs indigènes et le pouvoir sans contrôle des bureaux arabes écrasent les tribus. L'ajournement de la constitution de la propriété individuelle décourage du travail les indigènes, et les empêche de se procurer, par la vente des terres qu'ils ont en trop, le capital indispensable pour cultiver l'étendue nécessaire à leur subsistance. Quant aux colons, que l'on semble punir d'avoir été fonder par delà la mer une France nouvelle, en les privant de l'exercice de leurs droits politiques, ils n'ont, pour défendre leurs droits, ni conseillers généraux élus, ni députés au Corps législatif, ni liberté de la presse. Comprimés par le pouvoir militaire, soumis

Digitized by Google

aux tracasseries d'une administration vétilleuse et paperassière, inquiets de l'avenir et tourmentés du cauchemar du royaume arabe, ils n'augmentent pas leurs entreprises; ils souffrent, mais ils tiendront bon; et dans dix ans ils seront encore là, irrités et indomptables, car la colonisation est vivace : elle userait, l'un après l'autre, dix maréchaux.

Pourquoi l'Empereur, au lieu de persévérer dans une politique que l'expérience a condamnée, n'entrerait-il point dans une voie nouvelle? Il s'est trompé sur l'Algérie, ou plutôt il a été trompé par des renseignements incomplets, venant d'un seul côté, et dictés souvent par des intérêts privés ou par l'esprit de corps. Nous sommes convaincus que maintenant il est désabusé. Le mal est réparable, et ce serait une bonne tactique que de supprimer la question algérienne, et d'enlever à l'opposition la clientèle de l'Algérie : or, on supprimera la question en la résolvant. Rien de plus facile à l'Empereur, et de plus utile à notre colonie et à la France. Voici les traits principaux de la politique qu'on pourrait adopter.

Il faudrait accorder à l'Algérie la liberté politique et la liberté administrative. On rendrait les conseils généraux électifs; on ferait entrer pour une large part, dans le conseil supérieur, les délégués choisis par les conseils généraux. Chaque province enverrait un deputé au Corps législatif. La liberté de la presse serait établie. L'Algérie passerait ainsi du gouvernement absolu à la liberté. La constitution qui nous régit permet à l'Empereur d'opérer, quand il le voudra, cette transformation bienfaisante, qui ne causerait aucun effroi aux esprits les plus défiants du développement de la liberté; comment la liberté, une fois établie en Algérie, deviendrait-elle un danger pour la France? Quant à la crainte prétendue de voir nommer en Algérie trois députés de l'opposition, nous n'admettons pas que l'esprit de l'Empereur descende à des pensées aussi mesquines.

Mais la liberté politique ne suffit pas à la prospérité de l'Algérie. Il lui faudrait la liberté administrative, c'est-à-dire la décentralisalisation, moins de tutelle, les affaires de la commune et du département faites par le pays lui-même. Si dans un vieux pays comme la France, où presque tout est prévu et réglé, la tutelle administrative ralentit et entrave la marche des affaires, que sera-ce dans un pays neuf, où l'imprévu est l'état normal, où il importe plus de faire vite et à propos que de faire suivant les règles, où l'isolement exige de l'initiative et un grand développement de l'énergie individuelle? La France est assez forte pour porter le poids des lenteurs, des paperasses,

Digitized by Google

des minuties réglementaires; l'Algérie en est écrasée. Il est urgent de la délivrer.

L'assimilation à la France est encore un besoin de l'Algérie. Il faudrait qu'elle fût de droit, qu'on n'y dérogeât que par disposition expresse et motivée, et seulement lorsque cette dérogation serait rendue nécessaire par quelque impossibilité résultant des lieux, des coutumes, de la religion, ou quand elle aurait pour but de simplifier et faciliter la marche des affaires. A part ces exceptions, moins nombreuses qu'on ne le croit, l'assimilation administrative, judiciaire et légale de l'Algérie à la France devrait être établie.

L'établissement de la liberté et l'assimilation de l'Algérie à la France auraient pour conséquence la suppression du gouvernement militaire. C'est un pouvoir exceptionnel, et par suite incompatible avec le régime du droit commun. C'est, de plus, un gouvernement absolu par essence, et par conséquent inconciliable avec la liberté; or, sans liberté, un pays neuf ne peut pas vivre. Enfin le gouvernement militaire, quelque intelligent qu'il soit, est essentiellement incapable de résoudre la question algérienne. Il faut insister sur ce dernier point.

La question algérienne est, avant tout, un problème économique, se compliquant de difficultés juridiques. Il s'agit d'abord de trouver les vraies conditions d'existence d'une population qui s'installe sur un sol nouveau. Il faut savoir comment on peut l'aider, et comment on peut, sans intention, lui nuire très-souvent. Il faut laisser faire, tâcher de comprendre, diriger ou conseiller rarement, ne jamais commander, et se borner à concourir indirectement au résultat, par des mesures ou des travaux ne constituant pas une ingérence dans une œuvre qui doit, pour réussir, rester individuelle et spontanée. Or un administrateur français est rarement capable de comprendre une pareille tactique, contraire à toutes ses traditions; un militaire, jamais. Habitué au commandement et à l'obéissance passive, vivant dans une société artificielle où tout est simplifié, prévu et réglé de main d'homme, il n'a aucune idée nette de la complexité infinie de la vie naturelle. Il saura commander à des subordonnés, faire marcher une machine administrative ou un automate; mais quand il se rencontre avec un être vivant dans sa liberté, se pliant avec souplesse à toutes les conditions variables de la vie naturelle et d'une société qui commence, il ne comprend plus; il est gêné et il gêne. Joignez à cela la distance où se trouve son esprit de tout ce qui est production, agriculture, commerce, ces faits dont il ne se doute pas, cette lan-

Digitized by Google

gue des affaires qu'il n'entend pas, et voyez-le se croyant obligé, — c'est sa tradition, — de se mêler de tout. Passe encore s'il voulait bien être le roi Soliveau; mais ne faut-il pas qu'il commande?

Nous reconnaissons aux chefs de notre armée une capacité supérieure dans les choses du métier et dans tout ce qui s'y rattache de près ou de loin, mais il ne nous semble pas qu'ils aient, par dessus tous les autres hommes, le privilége de l'universalité. Ils ne savent beaucoup sur un point qu'à la condition d'ignorer beaucoup sur les autres. De plus, nous constatons en eux un développement aussi complet et aussi parfait que possible de l'esprit militaire, et par conséquent l'absence totale de l'esprit civil, sans lequel on ne peut coloniser. Sans doute il peut exister parmi eux des hommes qui réunissent les connaissances et l'esprit militaire aux connaissances et à l'esprit civil; mais la réunion de qualités aussi opposées est difficile : elle suppose une supériorité exceptionnelle. Pour que le gouvernement militaire fût bon, il faudrait que, depuis le gouverneur-général jusqu'aux capitaines qui sont chefs de bureaux arabes, toute notre administration algérienne ne fût composée que d'hommes supérieurs. Cette nécessité est la condamnation du régime militaire. Il faudra donc supprimer le régime militaire, et ramener les bureaux arabes du service administratif au service de sûreté, en les transformant en une gendarmerie spéciale.

Quant aux tribus arabes du territoire militaire, on sait que leur misère est à son comble. Dans les bonnes années, les indigènes souffrent; dans les mauvaises, ils périssent. On sait qu'au contraire en territoire civil, où il n'y a plus ni chefs indigènes ni chefs de bureaux arabes, la population indigène est en progrès. Il faut donc arriver à la suppression du territoire et du régime militaire, et à l'extension du régime civil au Tell tout entier.

L'application immédiate du Code civil à la terre arabe, en ce qui touche à la propriété foncière, est une mesure nécessaire. L'exécution en est facile. On ignore généralement qu'en pays arabe la propriété rurale n'existe pas, et qu'en droit arabe, il n'est pas question de propriété rurale. La propriété foncière n'existe que dans les villes, dans leur petite banlieue, et, par suite de l'influence des Turcs, dans la plaine de la Mitidja. En fait de droit de propriété, nous n'avons donc dans les tribus rien à réformer : tout est à créer. Ce qu'il y a de plus simple, c'est donc d'implanter purement et simplement sur ce terrain neuf, où la propriété n'existe ni en fait ni en droit, la

Digitized by Google

législation française sur la propriété foncière. Il faut qu'elle s'acquière suivant nos lois, et que tous les contrats et obligations qui s'y rapportent soient réglés par le Code civil.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir indiqué dans ce qui précède toutes les réformes urgentes en Algérie. Nous savons que le gouvernement s'occupe activement d'en préparer un bon nombre. Nous croyons qu'il entre dans une bonne voie, qu'il y voit clair actuellement, et nous espérons beaucoup pour la colonie des résolutions qui se préparent. Les lecteurs de la *Revue moderne* se rappellent peut-être avec quelle vivacité nous attaquions la politique coloniale en vigueur jusqu'ici. Nous serons très-heureux de pouvoir changer de langage.

A côté de la question générale des réformes, il en existe une autre d'un intérêt pressant.

La famine recommence en pays arabe. Depuis juin 1867, elle n'a jamais cessé complétement; mais après l'automne et l'hiver désastreux de 1867-1868, une bonne récolte et le retour de la belle saison l'avaient en partie suspendue. Avec l'hiver, la famine revient. Déjà les journaux de l'Algérie enregistrent de temps à autre des levées de cadavres d'indigènes morts de faim. Nos correspondants nous parlent de la grande misère qui règne dans les tribus. Le *Courrier de Tlemcen* fait un tableau sinistre des femmes arabes qu'on voit circuler, pâles et décharnées, semblables à des cadavres ambulants. Non loin de Constantine, on constate que les indigènes recommencent à mourir de faim. Un flot d'émigrants, chassés par la faim du territoire militaire, arrive à Blida pour se répandre de là sur le territoire civil, et y vivre de mendicité et dans le vagabondage : triste symptôme d'une misère que le gouvernement militaire ne parvient pas à cantonner et à cacher au fond des tribus; démenti trop clair donné par les faits à son imperturbable optimisme.

Le retour de la famine était un fait prévu et prédit. On pouvait à l'avance en déterminer la cause, en mesurer l'étendue et en fixer la date. La famine actuelle est le résultat de la diminution des cultures en 1867; elle frappe spécialement ceux des Arabes qui, n'ayant pu faire des semailles en 1867, n'ont rien récolté en 1868; elle devait éclater au commencement de l'hiver, au moment où la neige couvre la montagne et les hauts plateaux, où tous les produits spontanés de la plaine, les cœurs de palmier-nain, les figues de barbarie, les artichauts sauvages, sont déjà épuisés.

Lorsque la récolte manqua en 1867, la misère des Arabes eut pour résultat de diminuer les ensemencements et par suite la

Digitized by Google

récolte de 1868. Si cette diminution s'était répartie également sur tous les cultivateurs, le mal n'aurait pas été grand ; la fécondité exceptionnelle de cette année pouvait compenser le peu d'étendue des cultures, et le produit total eût été suffisant. Malheureusement un grand nombre d'Arabes, manquant de semences et de bœufs de labour dans l'automne de 1867, n'ont pas pu faire de culture. Ils n'ont donc rien récolté cette année, et comme d'autre part ils n'ont rien gagné, il leur est impossible d'acheter du blé. Actuellement ils meurent de faim au milieu de l'abondance générale.

Il y a eu deux périodes dans la famine. La première s'étend de juin 1867 à juin 1868. La famine avait alors pour cause le manque de récolte en 1867, et elle frappait indistinctement tous les cultivateurs arabes. La seconde a commencé après la récolte de 1868. Elle est subie, non pas par tout le peuple arabe, mais seulement par la fraction des laboureurs qui n'ont pas cultivé en 1867 et pas récolté en 1868. C'est une famine partielle et en quelque sorte personnelle. Il y a moins de victimes que dans la période précédente, mais ces victimes souffrent actuellement comme souffrait naguère la population tout entière, et elles vont mourir dans la même proportion.

Ces laboureurs sans travail ne peuvent guère attendre de secours de leurs voisins plus heureux, qui n'ont pas interrompu leur culture en 1867, ou qui l'ont reprise en 1868. Ceux-là ne sont pas en proie à la famine, mais ils sont dans la misère. La crise actuelle a aggravé leur position. On sait que la misère est l'état normal du cultivateur arabe en territoire militaire. Un coup d'œil jeté sur la condition des agriculteurs et le droit coutumier qui les régit suffira pour comprendre quel doit être leur sort dans les mauvaises années.

La culture arabe se fait presque exclusivement par l'association de deux classes : celle des nobles ou des riches, qui possèdent la terre et le capital ; celle des *khammès*, qui représentent la main-d'œuvre.

Le khammès est un colon partiaire. Dans l'association agricole qu'il forme avec un maître, son apport consiste uniquement dans le travail de ses bras. Le maître fournit la terre, le bétail, la semence et des avances en argent et en vivres. La récolte faite, on partage, et le khammès reçoit pour sa part un cinquième du produit brut, semences non déduites.

Cette société agricole se forme en octobre et cesse de droit au partage de la récolte. Elle s'applique à l'unité agraire de l'Algérie, la *djabda* (charrue), dont l'étendue varie de 8 à 15 hec-

Digitized by Google

tares. Voici quelles sont les obligations naturelles qu'elle impose au khammès et au maître.

Le khammès est tenu au labourage, au sarclage, et s'il y a lieu à l'arrosage des terres et au curage des rigoles. Il doit prendre soin des bêtes de travail, et confectionner lui-même, avec du diss ou de l'alfa fourni par son maître, le joug et le collier des bœufs. Quant aux autres travaux agricoles, il les fait de moitié avec son maître ou avec des ouvriers fournis par celui-ci. Ainsi la récolte des blés et leur transport au gerbier, le dépiquage, le vannage et le criblage, la garde jour et nuit des blés depuis la récolte jusqu'au partage, le transport aux silos et l'enmeulage des pailles sont la tâche commune de l'un comme de l'autre des deux associés.

En revanche, le maître doit à son khammès des moyens de travail et des moyens d'existence. Il lui fournit des semences; il lui prête du bétail pour les labours, les transports et le dépiquage, et de plus, un aiguillon garni d'un râcloir en fer pour nettoyer la charrue, une fourche à quatre branches et une planchette servant au criblage. Il lui donne du cuir pour qu'il se fasse des sandales. Enfin, pour que le khammès puisse vivre jusqu'à la récolte, son maître lui fait, en le prenant à son service, une avance en argent ou en blés, qui varie de 25 à 300 francs; de plus, il est tenu, en cas de besoins du khammès, et il peut être contraint par le cadhi, à faire une avance mensuelle de grains pendant la durée des travaux d'hiver et de printemps, c'est-à-dire au moins pendant quatre mois. Enfin, il peut ajouter à ces avances obligatoires d'autres avances volontaires. Lors du partage de la récolte, il rentrera dans ses fonds, car il a, sur le cinquième revenant au khammès, un privilége qui n'est primé que par celui du trésor (1).

Le chiffre des avances en argent et en vivres varie naturellement suivant l'état d'aisance ou de pauvreté du maître, et suivant la concurrence que se font les khammès. Quand les silos sont pleins et que la récolte s'est bien vendue, le maître fournit assez largement aux besoins du khammès. Ses avances n'ont alors de limites que dans sa prudence. Il pourrait sans danger prêter à son khammès jusqu'à concurrence d'un cinquième de récolte, année moyenne. Lorsque les affaires vont bien, et qu'il y a plus

(1) On consultera avec fruit sur la condition légale des cultivateurs arabes, *le Recueil des coutumes agricoles en pays arabe*, publié en avril dernier à Constantine par *M. Federmann*, interprète principal; et sur leur situation dans la crise actuelle, les dépositions faites à l'enquête agricole, et avant tout, les *Procès verbaux des séances* de la Chambre consultative d'agriculture. Alger, 1868.

Digitized by Google

de capital disponible que de bras pour l'appliquer à la culture, le khammès fait la loi au maître, et exige de fortes avances. Mais en 1867 et en 1868, les maîtres étaient apauvris et ne pouvaient employer tous leurs khammès. Ils ont donc offert moins d'avances, et les khammès en ont moins exigé. Les prêts en argent ont tendu à se rapprocher du minimum fixé par la coutume; les avances obligatoires de vivres se font difficilement, et il ne faudra pas songer à des avances volontaires. Aussi les khammès les plus heureux, ceux qui ont pu contracter un engagement et cultiver la terre, se trouvent-ils actuellement dans une situation plus fâcheuse que de coutume. Déjà épuisés par une série de mauvaises années, ils trouvent chez leurs maîtres moins de secours que par le passé. Il leur faudrait encore une excellente récolte pour sortir de la misère et se relever jusqu'à n'être plus que dans la pauvreté. Quant à l'aisance, il n'y a pas à y songer pour un khammès.

Telle est la situation actuelle des tribus arabes en territoire militaire. La France va encore avoir à lutter en Algérie contre un fléau qui diminue, mais qui ne disparaît point. Il faut secourir la partie de la population agricole qui n'a pu cultiver cet automne. Il faut surtout remettre sur pied l'agriculture arabe, en remplaçant par des capitaux français le capital indigène, qui fait défaut. Sans cela, la famine partielle se reproduira chaque année, jusqu'à ce que les agriculteurs qui manquent de moyens de culture disparaissent par extinction.

Un document, publié à Constantine, nous apprend l'échec inévitable d'une tentative mal conçue du gouvernement militaire pour restaurer l'agriculture indigène, au moyen d'associations entre les Arabes et les colons.

Le 8 octobre dernier, le maire de Constantine convoquait trente des notables pour prendre communication d'une dépêche préfectorale, à lui adressée par ordre supérieur. Le préfet invitait les colons à former avec les indigènes des associations agricoles, dans lesquelles ils fourniraient le capital et les indigènes la main-d'œuvre. Les colons acceptèrent en principe; ils déclarèrent qu'ils préféraient se borner à faire des avances, et qu'ils se contenteraient d'un intérêt modéré, mais qu'il leur fallait des garanties de remboursement; sans garanties, disaient-ils « l'affaire ne serait plus qu'un jeu; l'intérêt s'éléverait à la hauteur du risque et les honnêtes gens y resteraient étrangers. » Une commission, nommée par eux, écrivit le jour même au préfet à quelles conditions ils prêteraient leur concours.

Les colons demandaient des garanties contre la mauvaise foi

Digitized by Google

possible des indigènes et contre le risque d'une mauvaise récolte. L'administration militaire voulait-elle consentir à surveiller dans les tribus les ensemencements, le bétail et la récolte, de manière à ce que la semence ne fût pas portée au marché au lieu d'être mise en terre, que le bétail ne fût pas volé ou vendu frauduleusement et les récoltes détournées, au détriment du prêteur? En cas de récolte insuffisante, la terre servirait-elle de gage au créancier? Le gouvernement exempterait-il de la dîme les blés fournis par les indigènes en remboursement des avances? Si la récolte était mauvaise, le gouvernement consentirait-il à ce que le créancier eût privilége sur le Trésor, de telle sorte que la dette fût remboursée avant le payement de l'impôt?

Le préfet avait déjà écrit que le gouvernement ne se chargerait pas de garantir l'exécution des conventions à intervenir. Le général commandant la division, dans sa réponse aux colons, en date du 19 octobre, écarta la question de surveillance administrative des ensemencements; il ne promit, pour prévenir le vol ou la vente frauduleuse du bétail prêté, que l'intervention morale de l'administration et l'action de la police judiciaire; quant à s'occuper de ce que la part des récoltes futures, revenant aux prêteurs, leur fût réservée et mise à l'abri de toute atteinte, il s'y refusa, renvoyant les créanciers à l'emploi des moyens légaux.

Cette réponse était une fin de non-recevoir, fort peu encourageante, car il est impossible aux colons d'exercer personnellement dans les tribus, sur les semailles, le bétail et les récoltes sur pied, la surveillance que l'administration se refusait à faire. Les colons se rappelaient et ils se disaient qu'en 1859 la maison Carlos-Mazurel, de Turcoing, avait fait aussi, avec encouragement du général Deligny, des avances aux Arabes sur laines à livrer, et que 170,000 fr. lui restent encore dus, par la faute, dit-on, des bureaux arabes. Cependant, ils n'insistèrent point, convaincus que l'administration ne voulait pas s'engager, mais qu'en fait elle protégerait leurs intérêts. La discussion ne porta donc sérieusement que sur deux points : la garantie territoriale, et le privilége sur le Trésor, réclamé par les prêteurs.

Sur tous les points, on rencontre dans la législation des obstacles insurmontables.

Les colons demandaient que leur créance passât avant l'impôt. Ils disaient : « L'impôt arabe est une dîme sur les blés. Or, sans les avances que nous allons consentir, il n'y aurait point de culture, et partant, pas de matière imposable, pas d'impôt. N'est-il donc pas naturel que nos avances, qui vont donner naissance

Digitized by Google

à la matière imposable, nous soient remboursées avant tout prélèvement d'impôt? » La demande était fondée en équité, mais contraire à la loi. Le général Dargent répondit avec raison le 19 octobre : « La législation attribue à l'Etat, qui perçoit l'impôt, un privilége sur les autres créanciers. L'administration algérienne ne peut méconnaître ce principe. »

La garantie territoriale échappait également.

D'abord, le créancier ne pouvait user de la ressource extrême de l'expropriation à fin de remboursement. Elle lui est interdite par le décret impérial du 13 décembre 1866, qui déclare insaisissable, « pour dettes contractées antérieurement à la constitution régulière de la propriété, les terres réparties en exécution du sénatus-consulte du 22 avril 1863. » La propriété individuelle n'est pas encore régulièrement établie dans les tribus; les prêts à intervenir ne pouvaient donc donner lieu à une saisie des terres. Les accessoires de la terre ne fournissaient pas non plus de garantie, car le même décret établit que « les fruits naturels de ces terres non encore déplacés, les animaux et ustensiles servant à leur exploitation, sont également insaisissables, pendant cinq années, pour les mêmes dettes. » Ainsi le décret de 1866 en enlevant au créancier la garantie qu'offre la terre, allait rendre impossibles les prêts à faire aux particuliers. Il a pour but de préserver la propriété de l'indigène, mais en fait il le condamne à mourir de faim, faute de pouvoir donner sa terre en gage.

Cette garantie territoriale qu'on ne trouvait pas chez les particuliers, on la chercha dans la collectivité de la tribu. Les colons demandèrent, et il leur fut accordé, que les emprunts seraient contractés devant notaire par les *Djemmâa*, qui font fonction de conseil municipal. On leur dit que les tribus engageraient leurs communaux. Les colons désiraient que cette garantie fût portée au contrat comme vente à reméré, rendue exécutoire après un délai de deux années. Il leur fut répondu, sans autre explication : « Cette demande ne saurait recevoir un accueil favorable. » Il ne restait donc plus, comme unique garantie territoriale, que l'hypothèque sur les communaux. L'administration militaire la proposa et les colons allaient l'accepter, lorsqu'ils reconnurent qu'elle était interdite par la loi.

L'article 59 de l'ordonnance organique du 28 septembre 1847 interdit aux communes, disent les colons de Constantine, d'engager les biens consacrés à un usage public. Les tribus ne pourront donc pas hypothéquer à notre profit leurs communaux. De plus, les intérêts de nos créances ne seraient pas mieux garantis

Digitized by Google

que le capital lui-même. D'après la jurisprudence du conseil d'Etat, les créanciers d'une commune ne peuvent exercer contre elle aucune action judiciaire pour arriver à l'exécution de leurs titres. Nous n'aurions donc pas le droit de faire des poursuites contre les tribus et de former des saisies-arrêts. Notre seul recours, pour obtenir payement, serait la voie administrative; mais l'administration se renfermerait nécessairement dans les limites du budget de chaque tribu. Dès lors, il n'y aurait pour nous aucune certitude quant aux dates des paiements et à leur quotité.

Les colons ne trouvèrent donc de garantie territoriale ni chez les particuliers ni dans la tribu. Un décret impérial enlève à la propriété privée son caractère de gage profitant au prêteur. Une ordonnance royale interdit l'hypothèque sur les communaux. La jurisprudence du conseil d'Etat rend aléatoire le payement des intérêts. L'administration algérienne se refuse à la vente des communaux, et même à la vente à reméré, qui cependant n'est que conditionnelle. D'où il résulte, comme disent les colons, que, dans cette association proposée entre le capital et la terre, « le capital se donnerait, tandis que la terre échapperait au gage ! »

Dans des conditions pareilles, l'affaire devenait impossible. Les colons décidèrent qu'en l'absence de toute garantie, ils n'engageraient pas leur fortune et leur crédit dans cette grande opération de l'approvisionnement des tribus. Leur lettre du 23 octobre, qui notifie cette résolution, ajoute que déjà il est bien tard, car les labours vont commencer, et qu'en conséquence les combinaisons cherchées risquent de réussir seulement lorsque la saison de semailles sera passée. Elle déclare qu'il ne reste plus qu'un seul moyen de venir immédiatement au secours des indigènes : la garantie par l'Etat de l'exécution des contrats, sauf recours du Trésor contre les tribus qui n'auraient pu se libérer. Nous ne voyons pas que le gouvernement ait accueilli cette proposition dernière.

Cependant on espérait encore. On croyait que les Djemmâa consentiraient à se déclarer garantes des prêts en nature ou en argent que des Français feraient aux divers membres des tribus. A cette condition, des négociants offraient des avances aux particuliers. Mais l'aristocratie arabe est peu disposée à se porter caution du peuple. « L'initiative individuelle des capitaux français échoua, dit le mémoire de Constantine, devant l'invincible résistance des Djemmâa. Il n'est pas de l'essence des aristocraties terriennes, chez les Orientaux surtout, de se sacrifier aux Fellahs. Ceux qui possèdent des grains dans les tribus se soucient

Digitized by Google

peu, en général, de les donner ou d'en délivrer, sous leur responsabilité, à leurs frères nécessiteux. »

C'était une grande pensée que d'associer le capital européen et la main-d'œuvre indigène. On aurait par là rétabli sur son ancien pied l'agriculture arabe, augmenté l'étendue des cultures et fourni à tous les laboureurs des moyens de travail et d'existence. L'administration montrait le but; les colons y marchaient avec ardeur. Cependant l'entreprise a échoué. Et pourquoi? C'est que les colons n'ont pas trouvé dans l'opération en projet les garanties sans lesquelles il y aurait eu de leur part folie à s'y engager. La législation française et le maintien déplorable du régime, chez les Arabes, de la propriété collective, les privaient de tout gage territorial; l'Etat ne leur accordait pas la garantie du Trésor; l'aristocratie arabe refusait de se porter caution des cultivateurs. Il ne fut donc pas possible aux colons de fournir aux indigènes les secours qu'ils leur préparaient. Aussi une partie des masses attachées à la glèbe s'est-elle trouvée sans ressources pour labourer et pour semer. Le régime de la propriété collective et de l'indivision ne lui permet pas d'aliéner une partie de ses terres pour se procurer des moyens de culture. « Le sol, qui est en Europe la première des richesses sociales, reste impuissant en Algérie à nourrir ceux qui la détiennent. Ils meurent sur ce trésor sans pouvoir ni le vendre, ni l'hypothéquer, ni en tirer subsistance. »

CHARLES DU BOUZET.

Digitized by Google

MŒURS ET TYPES IRLANDAIS [1]

V

UNE SCÈNE DE NUIT EN IRLANDE. — LES ENFANTS BLANCS. — UN HOMME ENTERRÉ VIVANT. — LE COUPEUR D'OREILLES. — LES NIVELEURS.

La nuit est venue, une de ces nuits d'automne froides et noires qui sont communes en Irlande. De gros nuages courent lourdement dans le ciel, chassés par le vent d'ouest, et tandis que de leurs masses amoncelées s'échappent de larges gouttes de pluie, la lumière de la lune, glissant par intervalles à travers les déchirures de leurs flancs, éclaire tout à coup de lueurs blafardes la campagne endormie. Dans ce canton sauvage, où l'on distingue à peine çà et là quelques cabanes isolées, pas un être vivant ne trouble le silence de la nuit. On n'entend que la plainte du vent à travers les arbres, qui courbent leurs têtes frissonnantes sous son souffle glacé et secouent leurs feuilles sur la terre du chemin encore humide de la pluie du jour. Tout à coup, cependant, un galop lointain retentit. Il s'approche, et là-bas, dans ce sentier qu'ombragent de grands arbres, par une éclaircie, on croit apercevoir comme de blancs fantômes qui passent rapides et fugitifs. Ce n'était point une illusion. Les voici qui débouchent du sentier, un à un. Ce sont des cavaliers, tous vêtus de longues chemises blanches qui les enveloppent comme des suaires et leur donnent un air sinistre. Ils s'engagent dans le

(1) Voir la livraison du 10 janvier.

Digitized by Google

chemin et s'en vont, l'air inquiet et soupçonneux, cherchant l'ombre des arbres et l'abri des buissons. Bientôt ils n'apparaissent plus dans la nuit que comme des formes vagues et indécises. Puis soudain ils s'évanouissent, et le silence et la solitude règnent de nouveau sur ce chemin, un instant troublé par leur passage.

Mais un homme vient de paraître à l'extrême horizon — sans doute quelque riche fermier qui s'est attardé à la ville, ou l'intendant du lord qui revient de sa tournée.

Il va bon train, non qu'il soit inquiet, — tout est si calme et si paisible autour de lui, — mais il a hâte d'arriver, et il presse sa monture.

Tout à coup il pousse un cri, un seul! Des buissons qui les cachaient, de l'obscurité qui les enveloppait, les cavaliers ont surgi, se ruant tous à la fois sur cet homme sans défiance, et le voilà en un instant désarmé, baillonné, garrotté, puis emporté dans leurs rangs comme dans un tourbillon. Ils sont revenus sur leurs pas, et galopent audacieux, triomphants, sans souci de la lumière révélatrice qui les inonde et du bruit retentissant de leur course effrénée. Peu leur importe à présent; ils tiennent leur proie.

Où donc l'entraînent-ils? Regardez au bout de ce sentier, dans ce vallon désert. Ils viennent de s'arrêter. Le prisonnier, jeté à bas de son cheval, est là, debout au milieu d'eux, pâle, tremblant, les traits décomposés par de mortelles angoisses. Il demeure immobile, car il sait que toute résistance serait vaine, et un reste de courage, qui le soutient encore, lui donne la dignité du silence. Au milieu de ce champ où ils l'ont conduit, sous ses pieds, est une tranchée longue de six pieds, large de trois, qu'on vient d'ouvrir — quelque chose comme la fosse d'une tombe. Il vient d'y glisser, poussé par derrière, et des mains impitoyables l'y retiennent couché, tandis que la terre, jetée de tous côtés, retombe sur son corps avec un bruit mat, et le recouvre bientôt d'une couche épaisse.

L'ont-ils donc enseveli vivant? Non. La tête, maintenue hors de la fosse, a été respectée; elle demeure libre pendant que le corps s'enfonce sous le piétinement de ces furieux, qui trépignent sur cette terre fraîchement remuée pour la rendre compacte; et c'est un spectacle à la fois hideux et grotesque que celui de ce visage à fleur de terre, dont la physionomie, bouleversée par l'agonie de la peur, n'a plus rien d'humain. Alors un cavalier s'avance :

— Cet homme m'appartient, dit-il; il m'a chassé de ma ferme et réduit à la misère.

Digitized by Google

Une autre fois il dira : — C'est un traître qui m'a dénoncé.

Ou bien encore : — C'est un protestant qui nous persécute.

Et ses compagnons, s'éloignant sans mot dire, remontent à cheval et se dispersent dans la campagne.

La victime est demeurée seule en face de son bourreau. Elle se tait toujours. Quelquefois cependant l'imminence du danger lui délie la langue. Elle ne prie pas, elle n'ose; elle demande à racheter sa vie : les offres, les promesses se succèdent, elle espère déjà, — espoir bientôt déçu !

Un ricanement sauvage, une plaisanterie atroce lui coupent brusquement la parole.

C'est Paddy qui donne enfin libre cours à sa colère. Sa haine, longtemps contenue, a fait explosion. Elle est affreuse ! En face de ce malheureux livré à sa vengeance, il ne connaît plus ni la pitié, ni aucun sentiment humain. Il a, dans sa rage folle, des emportements d'enfant, des raffinements de cruauté dignes d'un sauvage. Il l'accable tour à tour de railleries et d'invectives; il le nargue, il le frappe, il danse autour de lui en poussant des cris féroces, et sa danse, ses hurlements l'enivrent. Soudain la victime pousse un cri de douleur, puis un second. Ses deux oreilles sont tombées sous le couteau de Paddy et son sang coule. Mais Paddy, saisi de vertige, ne voit rien, n'entend rien. Il va toujours, redoublant ses cris, ses gestes insensés, jusqu'à ce que las, brisé et rappelé à la raison par l'épuisement, il saisisse une lourde pierre et mette fin aux tortures de sa victime en lui écrasant la tête sous cette masse énorme.

Plus pitoyable quelquefois, ou plutôt plus raffiné dans sa vengeance, il ne tue pas son ennemi; il le laisse sanglant, mutilé, exposé pendant toute une longue nuit au froid, à la pluie, et parfois aux attaques des bêtes fauves. Alors on s'émeut, lorsqu'au matin on trouve cet homme enseveli et demi-mort, et après l'avoir délivré, on cherche de tous côtés, on l'interroge lui-même. Il pourrait parler, car ces cavaliers, il les a presque tous reconnus malgré le masque ou la poussière de charbon qui couvrait leurs visages. Il sait surtout, à n'en pouvoir douter, le nom de son bourreau. Il se tait pourtant. Est-ce donc lâcheté? Non. Mais ces hommes ne sont point des malfaiteurs isolés. Ils font partie d'une vaste association qui couvre tout le pays, et qui s'y maintient puissante et impunie par la menace et la terreur. Parler, ce serait s'exposer à une mort certaine. Il n'a pas ce courage, et à peine ose-t-on l'en blâmer après ce qu'il a souffert. Tout le monde d'ailleurs suit son exemple, et les recherches demeureront vaines.

Digitized by Google

Chacun sait cependant que ces cavaliers sont des *Enfants blancs* (Whiteboys), ainsi nommés à cause de la chemise dont ils recouvrent leurs habits pour se reconnaître les uns les autres dans les luttes qu'ils soutiennent quelquefois contre les détachements envoyés à leur poursuite. On les dénoncera peut-être; mais pas un paysan n'osera témoigner publiquement contre eux. C'est qu'on les appelle aussi les *niveleurs* (levellers), et que ce nom, plus redouté que l'autre encore, ils ne l'ont que trop bien mérité. Souvent en effet, ce n'est pas à l'homme lui-même qu'ils s'adressent, mais à ce qu'il estime le plus après la vie, et qui souvent lui est aussi cher, à sa propriété.

Ils s'en vont alors sur la ferme qu'ils ont vouée à la ruine, fauchant les blés verts, mutilant les bestiaux parqués dans les pâturages, coupant les arbres, retournant à coup de pioche le gazon des prés. En quelques heures, ils ont anéanti le travail de plusieurs générations, et passé sur une terre fertile le niveau sauvage de la destruction.

C'est au dix-huitième siècle que ces actes se passent, de 1760 à 1775.

Vingt années se sont écoulées et les enfants blancs ne sont plus qu'un souvenir. Leur sang a rougi les chemins; leurs cadavres ont séché aux potences où la justice les avait enchaînés, et cependant tant d'exemples terribles sont demeurés inutiles. Voici encore de nouvelles scènes de violence et de cruauté.

VI

AUTRES SCÈNES DE NUIT. — LES CARDEURS. — LES FLAGELLEURS. — LES CARAVETS

Au fond de cette vallée solitaire où la brume de la nuit, blanche vapeur irisée par les rayons de la lune, semble la respiration condensée de la nature assoupie, dans cette maison assise au pied des arbres et comme enfouie dans un repli de terrain, bêtes et gens, tout dort de ce profond sommeil dont la torpeur bienfaisante repose des fatigues du jour. Le chien de garde lui-même a fermé les yeux. Du seuil où il est couché, il a prêté l'oreille en promenant son regard toujours inquiet sur la campagne environnante, et le silence de cette belle nuit d'été, est si grand, l'immobilité si complète, qu'il a cru pouvoir se départir un

Digitized by Google

instant de sa vigilance habituelle. Tout à coup cependant il se dresse effaré.

A l'entrée de la cour, une bande d'hommes vient de paraître Ils ont l'air hésitant, le regard inquiet, et le bruit de leurs pas, éteint par d'épaisses semelles d'étoffes est si léger qu'il n'avait pas même éveillé le chien endormi. Furieux, l'animal s'est élancé à leur rencontre en aboyant. Mais un mot dit tout bas, d'une voix connue, arrête son élan. Il s'avance caressant, et cet homme qu'il allait mordre, et dont maintenant il lèche la main, le saisissant à la gorge, lui plonge dans le cœur la lame ouverte d'un couteau et l'étend mort à ses pieds.

Alors la bande fait irruption dans la cour; la porte, soulevée par un levier puissant, saute hors des gonds, et la maison envahie s'éclaire tout-à-coup de la lumière d'une torche. Réveillés en sursaut, les habitants se sont dressés dans leur lit en poussant un cri d'effroi. Le maître de la maison a fait un mouvement comme pour couvrir de son corps sa femme et ses enfants menacés. Puis, soudain une pâleur livide s'est répandue sur ses traits. Ces hommes, il les a reconnus ; ce qu'ils viennent faire, il le devine sans doute.

L'un d'eux, le chef de la bande, celui dont le couteau a traitreusement égorgé le chien de garde, s'est précipité sur le fermier et l'a jeté hors du son lit.

— Que me voulez-vous donc? demande le malheureux en balbutiant. Que vous ai-je fait?

— Tu le demandes! s'écrie le brigand. Tu ne m'as donc pas reconnu?

Et saisissant la torche, il la secoue, pour que la lumière ravivée illumine plus nettement son visage.

— Grâce! dit le fermier épouvanté.

— Grâce! as-tu donc eu pitié de mon frère, quand tu l'as dénoncé? M'as-tu épargné, moi que tu voulais faire jeter en prison comme rebelle? Non. Eh bien! comme tu as agi envers nous, nous allons agir à ton égard.

Et sur un geste de leur chef, les brigands ont saisi le malheureux, ils l'ont dépouillé de son dernier vêtement et attaché à l'une des colonnes qui soutiennent le baldaquin du lit.

Retenus immobiles sur leur couche par des couteaux menaçants, la femme, les enfants détournent la tête. A peine osent-ils pleurer tant ils ont peur d'exaspérer par un cri, par une prière inopportune la colère de ces hommes acharnés à leur vengeance, et sur cette scène de désolation silencieuse, la flamme vacillante de la torche ette ses lueurs sinistres. Alors un brigand s'avance,

Digitized by Google

brandissant un de ces larges peignes aux dents aiguës et tranchantes avec lesquels les paysans cardent la laine. Il l'abat brutalement sur le dos de l'homme garrotté. Le fer, enfoncé par une main impitoyable, pénètre profondément dans la chair, le sang jaillit, et chaque dent du peigne labourant la peau, y trace un long sillon. L'homme pousse des hurlements affreux, la femme s'évanouit, les enfants éclatent en cris de terreur. A peine les brigands semblent-ils s'en apercevoir. Immobiles, ils épient d'un œil féroce les tressaillements de cette chair qui palpite sous l'instrument barbare. Tout au plus répondent-ils à ces cris par un ricanement ironique.

Mais l'homme s'est tu. Terrassé par la douleur, il vient de s'affaisser sur lui-même.

Le bourreau s'arrête enfin, et le chef de la bande, faisant un pas vers sa victime :

— Aujourd'hui nous avons pris ton sang, lui dit-il d'une voix terrible ; demain, si tu parles, nous prendrons ta vie !

Et le laissant atterré sous le coup de cette menace, les brigands s'éloignent et disparaissent bientôt dans la brume épaissie. Ceux-là, on les appelle les *Cardeurs*. Nous n'avons plus besoin de dire pourquoi.

Ailleurs, l'homme qu'ils ont ainsi surpris, ils l'entraînent hors de sa maison, ils l'étendent garrotté sur son aire, puis armés de lourds fléaux, ils l'y martellent de coups incessants, et l'y laissent meurtri, inanimé, souvent blessé à mort.

Ils se nomment eux-mêmes les *Flagelleurs* (trashers) ; mais ce sont, sous des noms différents, les mêmes hommes que les *Cardeurs*.

Dix années se sont encore écoulées, et nous sommes en 1805. *Cardeurs*, *Flagelleurs*, et bien d'autres dont nous parlerons tout à l'heure sont depuis longtemps oubliés. Mais la tradition sanglante qu'ils continuaient n'est pas perdue.

Elle s'est affaiblie, toutefois. Ces associations clandestines, plus rares, sont moins puissantes, moins étendues. Malheureusement ce qu'elles ont perdu en force, elles semblent vouloir le regagner en violence. On en peut juger en les voyant à l'œuvre.

Regardez cette maison là-bas, qui se dresse isolée au milieu de la lande. Une lueur rougeâtre l'enveloppe et la couronne comme une auréole, la lueur sinistre de l'incendie.

Nul espoir de secours. La lande est déserte, et aussi loin que la vue peut s'étendre on n'aperçoit pas une habitation, pas un être vivant. Mais la maison elle-même est-elle donc abandonnée?

Digitized by Google

La flamme l'entoure déjà d'une ceinture de feu, et dans son intérieur, où la fumée pénètre à flots, tout demeure plongé dans un silence de mort. Non, elle est habitée. Un cri vient d'y retentir, un cri de douleur et d'épouvante, bientôt suivi de mouvements confus et tumultueux. Une fenêtre s'ouvre, et au milieu d'un nuage de fumée, la tête d'un homme poursuivi par la flamme paraît tout à coup. D'un bond désespéré, il a franchi la fenêtre, il a franchi le cercle de feu. Il est sauvé!

Il est perdu. Plus impitoyable que l'incendie, un second cercle l'arrête : un cercle d'hommes armés de piques et de fusils, qui surveillent, farouches et défiants, l'œuvre du feu et qui se tiennent prêts à lui rabattre sa proie, si elle essaye d'échapper.

— Sauvez-moi! Sauvez mes enfants! s'écrie l'homme.

Un coup de feu lui répond. Frappé au front, il tombe à la renverse, et son corps disparaît dans le brasier béant. Cependant l'incendie marche. La maison n'est bientôt plus qu'une énorme masse de flammes. Alors une femme paraît à la fenêtre. Ses vêtements, son corps sont horriblement brûlés. Mais au-dessus de sa tête, au dessus du feu, elle tient dans ses mains un petit enfant, son dernier-né.

— Sauvez du moins celui-là! s'écrie-t-elle en suppliant. Il est innocent, lui; il ne vous a jamais fait de mal.

— Non, vous périrez tous! répond une voix farouche.

Et l'enfant, percé d'un coup de pique, est lancé au milieu des flammes, où sa vie s'éteint dans un effroyable cri de douleur. C'en est trop, même pour ces hommes. Un murmure d'horreur s'élève de leurs rangs.

Mais l'assassin, le réprimant d'un coup d'œil de menace :

— Ainsi périssent tous les traîtres! dit-il d'une voix terrible.

Et après avoir jeté un dernier regard sur cette maison, qui n'est plus qu'un monceau de décombres embrasés, il s'éloigne avec ses hommes.

Raillant le supplice qui les attend, ces incendiaires s'appellent les Caravets, c'est-à-dire les hommes de la cravate ou de la corde au cou. Ils n'ont pas dégénéré, on le voit, de la férocité de leurs prédécesseurs. Mais du moins ils sont les derniers représentants de ces jacques ou de ces chouans qui, depuis des siècles, désolent l'Irlande. Le caractère de ces révoltes toutes locales, mais persistantes et presque continues, est double, en effet. Elles tiennent à la fois des jacqueries du moyen âge et de la chouannerie moderne. Il nous sera facile de le démontrer en recherchant leurs causes premières, recherche qui nous permettra de ratta-

Digitized by Google

cher à une rapide exposition d'ensemble les tableaux isolés que nous venons de tracer.

VII

DOUBLE ORIGINE DE LA CHOUANNERIE IRLANDAISE. — LA MALÉDICTION D'UN VIEUX CELTE. — PADDY RUINÉ. — LA MAIN SANGLANTE. — LE SAUMON *NAIANT*. — ORIGINE DES CHIENS D'IRLANDE. — LA POLICE CONSTABULAIRE.

Pour trouver l'origine de la chouannerie irlandaise, il faut remonter bien haut dans l'histoire, — jusqu'à la conquête de l'île par les Anglo-Normands. Cette conquête fut longue, difficile et mêlée de succès divers. A peine chrétiens, les Celtes irlandais disputaient le terrain pied à pied, repoussant tout de leurs ennemis : lois, mœurs, coutumes et langage. Souvent vaincus, jamais soumis, à la guerre ouverte, en rase campagne, ils substituèrent bientôt une guerre de partisans, une lutte sourde, mais sans trève ni merci.

Tandis que les chefs indigènes, retenus moitié de gré, moitié de force, à la cour du gouverneur, en partageaient les fêtes, leurs *kernes* ou tenanciers rabattaient sur leurs visages leurs longs cheveux tressés, véritable masque de bandit, et s'en allaient de nuit ravager les établissements anglais ou mettre à sac le château d'un noble normand, intronisé dans l'héritage d'un des leurs. Puis, le lendemain, dispersés, méconnaissables, ils retournaient tranquillement à leurs travaux, tandis que les soldats normands erraient de tous côtés à la poursuite des brigands introuvables. Ces kernes sont les ancêtres directs des chouans irlandais ; leurs ravages, rien ne put les faire cesser, ni les répressions sanglantes, ni l'ordre cent fois donné de couper leurs longs cheveux, ni les serments solennels exigés des chefs indigènes, qui riaient sous cape et souvent avaient part au butin ; car jamais, il faut le dire, l'Irlandais du vieux temps ne se crut engagé par un serment prêté sur une bible anglaise. Ces pillages duraient encore, et l'île était loin d'être soumise tout entière, lorsque les troubles de la réforme et la révolution d'Angleterre compliquèrent la lutte d'un nouvel élément de discorde.

Tandis que l'Angleterre et l'Ecosse embrassaient les idées nouvelles, l'Irlande demeurée obstinément catholique prenait en main la cause des rois proscrits, et pour la réduire, il ne fallut rien moins que la présence de Cromwell lui-même et de sa terrible

Digitized by Google

milice des *côtes-de-fer*. La campagne fut courte, mais épouvantable. L'inexorable conquérant parcourut l'Irlande comme une trombe, anéantissant tout ce qui lui faisait obstacle, et jonchant sa route de ruines et de cadavres. Aussi sa mémoire est-elle demeurée en exécration dans le pays. Aujourd'hui encore les mères qui veulent effrayer leurs enfants les menacent de Cromwell, et tout bon Irlandais ne prononce jamais son nom sans le faire suivre d'une malédiction.

Pour la première fois, l'Irlande était complétement soumise, et soumise à des lois qui plaçaient les catholiques dans une condition fort analogue à celle que la révocation de l'édit de Nantes fit en France aux protestants. Mais l'abattement fut court. Le souvenir des kernes n'était point oublié. Il eurent bientôt des imitateurs.

Les premiers furent les rapparies ou tories, car on sait que les brigands d'Irlande ont eu l'honneur de donner leur nom à l'un des deux grands partis qui se succèdent alternativement au pouvoir en Angleterre. Puis vinrent les enfants blancs ou niveleurs, dont nous connaissons les hauts faits; puis les garçons du bon droit (rightboys) et les garçons du chêne (oakboys), ces derniers portant comme signe de ralliement une branche de chêne à leur chapeau.

Les crimes de ces hommes, la plupart véritables brigands cachés sous un masque politique, soulevèrent bientôt des représailles. Les protestants menacés s'organisèrent pour la résistance, et les garçons du point du jour (peep-o-day-boys), orangistes fanatiques que la passion religieuse entraîna bientôt au delà des bornes d'une défense légitime, rendirent meurtre pour meurtre, incendie pour incendie.

Ces luttes n'étaient pas apaisées que la guerre d'Amérique et bientôt après le contre-coup de la Révolution française vinrent les raviver. C'est alors l'époque des cardeurs, des flagelleurs et des caravets, dont les bandes, soutenues parfois par les populations soulevées, eurent, comme les chouans bretons, leurs jours de lutte en plein jour et même en rase campagne, et pénétrèrent parfois dans les villes. C'est aussi l'époque des croppies (tondus), ainsi nommés parce qu'ils portaient les cheveux coupés ras, comme les jacobins de France, des porteurs de vieux gilets (shanavets) et de bien d'autres qu'il serait trop long de nommer. A quoi bon d'ailleurs? Ce sont, sous des noms différents, les mêmes passions politiques et religieuses, les mêmes crimes.

Par le côté politique, la chouannerie irlandaise offre, on le voit, les plus grandes analogies avec la chouannerie bretonne.

Digitized by Google

Mais cette origine n'est ni la seule, ni la plus importante, et ce n'est pas la haine politique, ce n'est pas même le fanatisme religieux qui envoyait à ces bandes leurs recrues les plus nombreuses, ni surtout les plus féroces. C'est un autre sentiment que nous allons expliquer.

Ce que nous avons dit de la demeure de Paddy et du misérable bétail qu'il y élève n'a pas dû donner une haute idée de ses connaissances agricoles. Elles sont en effet arriérées à un point inimaginable ou plutôt trop facile à se figurer quand on saura que, pour cultiver la terre, il a, jusque dans ces dernières années, suivi les mêmes pratiques et employé les mêmes instruments que les kernes ses ancêtres.

Cette routine invétérée est le mauvais côté du respect des traditions, de l'attachement au passé que nous avons vu, dans un autre ordre d'idées, produire de si nobles résultats. L'Irlandais n'a que trop redouté la malédiction lancée par un vieux chef celte, dans un paroxysme de rage, contre les envahisseurs normands.

— Je maudis, s'écria-t-il, tous ceux de mes descendants qui apprendront la langue anglaise, qui bâtiront des maisons ou qui sèmeront du blé, au risque d'attirer les Anglo-Saxons en Irlande!

Si Paddy parle ou comprend l'anglais, sa hutte informe mérite à peine le nom de maison, et quant au blé, à peine en cultive-t-il la quantité strictement nécessaire pour payer sa ferme ou distiller son whisky, un champ de quelques acres ensemencé en pommes de terre suffisant à le faire vivre avec sa famille. Sa paresse y trouve d'ailleurs son compte.

Ce serait un tableau curieux, mais qui nous entraînerait trop loin, de le présenter sous ce point de vue et de le montrer, ici emportant, lorsqu'il change de ferme, jusqu'aux pierres de sa maison, qu'il reconstruit ensuite en quelques jours avec l'aide de ses voisins, non sans interrompre fréquemment la besogne par des danses, ni sans l'arroser de whisky; là, nomade, suivant de pâturage en pâturage le maigre troupeau qui constitue toute sa richesse et chargeant, pour l'y suivre, ménage et enfants sur le dos d'un poney qu'il conduit à pied.

Nous rappellerons seulement ces ordonnances du temps passé maintes fois renouvelées, mais demeurées toujours lettres mortes, qui défendaient de labourer au moyen d'un râteau attaché à la queue d'un cheval, d'arracher la laine aux moutons vivants, certaines ménagères trouvant plus expéditif de la couper au fur et à mesure de leurs besoins sur le dos de la bête et souvent au hasard, au lieu de procéder à une tonte régulière, — d'enlever l'écorce des

Digitized by Google

vieux arbres, de bâtir des maisons sans cheminée et de se conformer à maintes coutumes aussi rationnelles. Ces ordonnances suffisent à faire comprendre avec quelle facilité Paddy devait se ruiner, pour peu que l'année fût mauvaise, surtout si l'on songe que le propriétaire, presque toujours absent, a l'habitude de louer sa terre à des intermédiaires étrangers au pays et, par suite, n'ayant d'autre souci que de tirer du domaine le plus haut revenu possible.

Voilà donc, neuf fois sur dix, Paddy incapable de payer son fermage, laissant parfois les années s'accumuler les unes sur les autres, et finalement menacé d'expulsion. Il va falloir qu'il abandonne la maison où il est né, qu'il se sépare de cette terre à laquelle il tient comme à la chair de son corps. Moment terrible, déchirant, qu'il n'envisage jamais sans trembler. Malgré toutes ses ruses, et il en a d'incroyables, malgré toutes ses tentatives pour le reculer, le voilà venu. Il s'éloigne la mort dans l'âme, non sans protester. Il rappelle ce droit de cultiver *sa* terre à perpétuité, que le conquérant a cédé au vaincu; il se dit, bientôt il se croit lésé, et trop souvent il n'a pas tout à fait tort; sa tête se monte; il accuse et le propriétaire qui le chasse, et l'homme de loi qui a exécuté l'ordre, et le fermier qui a pris sa place. Contre tous, il demande vengeance. Or la vengeance est là toute prête, dangereuse, il est vrai, mais assurée, complète. Cette tentation horrible, il la repousse d'abord, mais elle l'obsède, elle le poursuit partout; il y cède enfin, et un jour il part et s'en va grossir de sa misère et de son désespoir ces bandes dévastatrices qui renferment déjà tant de ses semblables, et qui, jacqueries permanentes, couvrent du drapeau d'un parti leurs vengeances particulières. Et c'est ainsi que, ravivées de loin en loin par des luttes nationales, mais sans cesse entretenues par la haine du pauvre contre le riche, elles se sont perpétuées jusqu'au commencement de ce siècle.

Même à présent, dans aucun pays, les crimes agraires ne sont aussi communs qu'en Irlande, et tout concourt à perpétuer ce malheureux état de choses. Justement effrayé des dispositions hostiles de ses tenanciers, le propriétaire, nous l'avons dit, fuit sa terre et en livre l'exploitation à des tiers dont la cupidité aggrave le mal.

Le paysan, affamé, misérable, accuse de sa détresse non-seulement l'intermédiaire qui l'opprime, mais le propriétaire dont l'incurie a produit le mal, et sa haine s'en accroît d'autant. Il se refuse à toute amélioration, persuadé, non sans raison, qu'elle serait un accroissement de labeur dont il aurait la peine et un parasite avide le profit.

Digitized by Google

De part et d'autre on récrimine, on s'accuse, et tandis qu'une confiance réciproque serait nécessaire pour mettre un terme à cette déplorable situation, les défiances redoublent et s'enveniment. Et si l'on songe qu'à cette cause de division s'ajoutent l'antagonisme des races, les dissidences religieuses et le malaise toujours produit par de profondes inégalités sociales, on ne s'étonnera plus que, depuis des siècles, l'Irlande tourne dans un cercle vicieux dont elle n'a pu encore trouver l'issue, et que la *non-résidence*, l'*absentéisme* des propriétaires ait pour conséquence fatale le crime ou la révolte.

L'insulaire dépossédé défend sa terre comme ses ancêtres en ont pris possession, par des actes sanglants et farouches, comme ont fait par exemple les O'Niel, une des plus anciennes familles de l'Ulster.

Au dire de la tradition, l'Irlande fut jadis conquise et occupée par un peuple venu d'Egypte, par les Niuls, dont le roi avait épousé la fille de Pharaon et même contracté alliance avec Moïse. Ce roi, avant de tenter l'entreprise, avait déclaré que l'Ulster tout entier serait donné en partage à celui qui, le premier, poserait le pied sur le sol irlandais. Que fit l'ancêtre des O'Niel? Lorsque son navire fut en vue de la côte et que de toutes parts ont se préparait au débarquement, il prit sa hache, s'abattit la main gauche et la jeta toute sanglante sur le rivage, tranchant, par ce sauvage sacrifice, la question à son avantage (1).

Cependant, si les haines et les défiances subsistent toujours, les crimes qu'elles engendraient ont notablement diminué, et on le doit en grande partie à une institution créée par sir Robert Peel. Nous voulons parler de la police constabulaire, troupe fort analogue à notre gendarmerie, dont les postes furent disséminés sur toute la surface du pays, et dont les soldats, tous hommes d'élite et choisis sans distinction de religion et de parti, n'eurent

(1) En souvenir de ce fait, les O'Niel portent une main sanglante dans leur blason. Souvent aussi, au-dessous de la main, ils placent un saumon naïant (nageant). Autre légende : Un neveu de Noé, nommé Fintan, voyant son oncle travailler à l'arche, se prit à réfléchir. Comme, en sa qualité d'ancêtre futur des Irlandais, c'était un garçon qui ne manquait pas d'astuce, il se douta de ce qui se préparait, et frétant aussitôt un navire, sur lequel il s'embarqua avec ses amis et connaissances, il cingla vers d'autres rivages. Mais surpris par le déluge en vue de l'Irlande, il fit naufrage. De tous les passagers, deux seulement furent sauvés, Fintan et sa femme Cesarea, encore fût-ce à la condition de se métamorphoser en saumons. Ils reprirent toutefois la forme humaine dès que l'île commença à surgir des flots, et naturellement ils la repeuplèrent.

Les réminiscences bibliques et orientales sont, du reste, fréquentes dans les traditions irlandaises. Ainsi c'est encore à l'ancêtre des O'Niel, ou à la colonie égyptienne dont il faisait partie, que l'on attribue l'introduction de la culture du lin dans l'île, et les chiens d'Irlande prétendent, ou du moins on prétend pour eux, qu'ils descendent en droite ligne de Bran, le chien de Noé, sauvé dans l'arche avec son maître.

Digitized by Google

d'autre consigne que de faire respecter l'ordre public. Précisément pour cette raison, ils furent d'abord très-mal vus; on les appelait ironiquement les *peelers*. Mais ils rendirent de si fréquents et de si incontestables services qu'ils eurent bientôt conquis la sympathie générale. Grâce à eux, les crimes agraires collectifs ont disparu, et les attentats individuels, beaucoup moins fréquents, ne demeurent presque jamais sans répression. Ils sont même assez fortement organisés pour résister à l'émeute, et ils l'ont prouvé dernièrement encore lors de la prise d'armes des fenians. Mais ce n'est pas seulement la chouannerie irlandaise que l'ordre rétabli dans les campagnes a fait évanouir, c'est aussi un certain nombre de types curieux ou bizarres qui se sont effacés et devant la surveillance des constables, et devant le progrès croissant des lumières. Il en est même un que nous devons présenter au lecteur avant d'aller plus loin.

VIII

UN TYPE DISPARU : LE BUCCOAGH. — LA FILLE DU VIEUX LORD. — L'ORGIE DANS LA CABANE. — LE BOHÉMIEN D'IRLANDE.

Sur ce chemin poudreux, à l'heure de midi, tandis que, dans la campagne embrasée par les feux d'un étincelant soleil de juillet, tout dort ou se tait sous l'abri des arbres et des buissons, un homme s'avance d'un pas allègre, bravant la fatigue et la chaleur. C'est une étrange figure, avec sa grande taille, sa mine hardie et sa démarche soucieuse. Il porte fièrement les haillons multicolores qui le couvrent sans le vêtir, et le sac au dos, ou l'épaule chargée du bissac traditionnel, il s'en va tête haute, frappant le sol avec son bâton d'un geste magistral, et prenant possession du chemin comme de son domaine. Le chemin du roi, n'est-ce pas, en effet, le domaine du mendiant?

Examinez ce visage qu'encadrent de longs cheveux gris couverts d'un feutre déteint crânement posé sur l'oreille. L'intelligence en éclaire les traits, mais de lueurs fauves et sombres. Comme ce regard effronté sait toiser un homme et jauger sa bourse, et comme son expression ironique est bien d'accord avec le sourire narquois de sa bouche sensuelle. Même lorsque le rire l'illumine, cette sombre physionomie colorée par le whisky et comme tannée par les intempéries de l'air, a, sous son masque

Digitized by Google

de bonne humeur, quelque chose de sinistre. Elle porte l'empreinte visible des passions mauvaises, et il y a dans ses traits fortement accentués et dans le jeu mobile de ses muscles amaigris je ne sais quoi de faux et de menaçant qui met en défiance. On sent d'instinct qu'il ne ferait pas bon rencontrer cet homme la nuit, au coin d'un bois ou d'un chemin désert. Et l'on dirait, à son air de froide bravade et à sa mine impérieuse, qu'il a conscience de l'impression qu'il produit.

Ce qu'il désespère d'obtenir de la sympathie, il le réclame de la peur. Le corps est, du reste, en harmonie avec le visage. Il est robuste, mais usé, cela se voit, plus par les excès que par l'âge et le travail. Cet homme est une ruine, mais une ruine encore solide; et sa charpente vigoureuse, le vice l'a ravagée sans pouvoir la détruire.

Il vient de s'arrêter à l'entrée d'une avenue et s'accoude sur la barrière qui la ferme après avoir laissé glisser son bissac à terre. Son regard, auquel rien n'échappe, a vu le vieux lord et sa fille descendre du château. Ne croyez pas qu'il aille à leur rencontre. Il sait trop bien que la compatissante jeune fille ne laissera pas échapper cette occasion de faire l'aumône, et il n'a garde de lui éviter un seul pas. Le bienfait glisse sur ce cœur bronzé sans y laisser de traces, et il se raille en lui-même, comme d'une duperie, de la charité dont il profite.

Il a pris, sans embarras ni fausse honte, comme une chose attendue, la pièce blanche qu'elle lui présente, et il repart, laissant, en guise de remercîment, à la jeune fille un compliment qui la fait rougir, au vieux lord un bon mot qui le déride. Quelquefois il échangera avec ce dernier deux ou trois phrases sur la moisson, sur l'événement du jour, et, si vous l'entendiez, vous seriez surpris de la pureté de son langage, de l'à-propos et de la convenance de ses reparties. Il parle la langue du vieux lord comme tout à l'heure il parlait celle de ce paysan qu'il a rencontré sur la route. C'est qu'il n'est point né mendiant. Il a tenu son rang dans la société et pouvait s'y faire la plce belle. Mais le vice, qui l'étreignait de sa robe de Nessus, l'a fait rouler de chute en chute jusqu'à ce dernier degré d'abjection. Il n'en est que plus redoutable. Dans cette âme aigrie, l'intelligence, morte pour le bien, a conservé toute sa puissance pour le mal.

Cependant le soleil baisse, et du haut de cette côte où il s'arrête pour souffler, il promène son regard sur la campagne, cherchant le gîte où il passera la nuit. Il n'a que l'embarras du choix. Partout on l'aime ou on le redoute, et partout il sera bien accueilli. Il vient de se décider et s'engage dans le sentier qui

Digitized by Google

conduit à cette ferme qui se mire dans l'eau dormante d'un ruisseau dont la chaleur a tari la source. La porte est ouverte; il entre, et chacun s'empresse à sa rencontre. L'homme avance une chaise, la femme prend son bissac pour le mettre en lieu sûr, la jeune fille lui sourit, et lui, répondant à peine aux bienveillantes questions dont on l'accable, s'empare, l'été, du coin le plus frais, l'hiver, de la meilleure place au foyer. Comment ne serait-il pas le bienvenu? Au mari il apporte, dans une poche cachée de sa souquenille, une bouteille de whisky de contrebande; à la femme un lièvre, un coq de bruyère pris au collet dans la réserve du vieux lord. Une autre fois, c'est un saumon qu'il a dérobé de nuit dans le filet toujours tendu des pêcheurs, et, — chose que la ménagère n'apprécie pas moins, — il a, dans son bissac, un vieux livre de cuisine sale et gras, où il a bientôt fait de trouver une recette pour apprêter ces mets inconnus sur la table du pauvre. Est-elle embarrassée? il lui donne un coup de main, et le voilà qui plume, vide, apprête et se démène activement devant le foyer, dont la clarté joyeuse illumine la cabane, et d'où s'élève bientôt une odeur inaccoutumée de ripaille.

Il est homme de ressources, on le voit, ennemi de la tristesse avant tout, et la chassant en un tour de main s'il la trouve au gîte qu'il a choisi. Alors à la femme qui pleure auprès de son enfant malade, il promet un remède d'une efficacité douteuse peut-être, mais il a dans la voix une assurance qui l'apaise et la réconforte; au mari dans l'embarras, il donne un conseil qui lui rend l'espoir.

La jeune fille, mélancoliquement assise à l'écart, avait l'air soucieux. Depuis qu'il a échangé avec elle ce regard d'intelligence, voyez comme son front s'est éclairci, comme elle trottine légèrement par la chambre, empressée à le servir et riant aux éclats de ses moindres saillies. Soyez sûr qu'il lui apporte la bonne nouvelle qu'elle n'espérait plus, et qu'il a déjà trouvé moyen de lui en glisser quelques mots à l'oreille.

Mais la table est servie, et chacun y prend place. C'est lui qui a donné le signal, et c'est lui qui préside, faisant à chacun la part abondante et large, et versant le whisky d'une main généreuse, sans s'inquiéter du lendemain. Il est là dans son élément. Bientôt les voix se mêlent; les cris, les éclats de rire, les chansons jaillissent de toutes parts, et l'orgie commencée se prolonge bien avant dans la nuit. C'est encore lui qui la dirige, tantôt s'abandonnant sans arrière-pensée à sa gaieté cynique, bientôt devenue contagieuse, tantôt donnant un tour sombre à cette débauche, et s'en aidant pour souffler dans les cerveaux

Digitized by Google

allumés le feu de la haine et de la convoitise. Car il est le boute-feu de toutes les révoltes, le conseiller impitoyable des crimes agraires.

Ici, c'est le souvenir des anciens temps qu'il réveille par un chant national, ou par un appel aux traditions, aux légendes, à tout ce qui peut faire vibrer une corde dans ces cœurs naïfs et impressionnables. Là, c'est le récit des misères qu'il a rencontrées chemin faisant, des persécutions imaginaires ou réelles dont il a été le témoin, qu'il présente sous une forme dramatique et navrante. Puis, lorsque la colère et l'indignation ont exalté les têtes, il ajoute, en forme de conclusion, que les choses n'iraient pas de la sorte si chacun savait se faire justice, et il achève sa pensée en montrant d'un geste significatif le fusil suspendu au manteau de la cheminée.

Le jour est venu; il a cuvé son ivresse dans un coin de la cabane, et reprend, après un léger repas, sa course vagabonde à travers le pays. Il n'ira pas loin sans être arrêté. Au détour du chemin, la jeune fille l'attend. Elle l'aborde avec anxiété.

Lui, qui sait bien ce qu'elle lui veut, sourit et ne se presse pas.

Il apporte des nouvelles, une lettre de celui qu'elle aime et qu'on ne lui permet pas de voir, ou bien il doit emporter une réponse. Au besoin même, il l'écrit; il a, caché dans un coin de son bissac, tout ce qu'il faut pour cela. Il y cache aussi un vieux jeu de cartes, interprète infaillible de l'avenir, qui lui sert à calmer les craintes de cœur de la naïve enfant. Qu'elle se console et espère : son amant lui sera fidèle et l'épousera. Les cartes sont trop bien apprises pour dire autre chose. Alors, tout heureuse, elle glisse quelques gros sous dans la main du vagabond qui s'en va, riant sous cape, à la recherche d'autres dupes.

C'est là sa vie, vie de paresse, de débauches et d'aventures, qu'il aime et qui suffit amplement aux besoins de chaque jour. N'est-il pas assuré, la nuit venue, de trouver partout un souper et un gîte? Encore, ce gîte, ne le réclame-t-il pas tous les soirs. Il a plus d'un métier qui s'accommoderait mal du grand jour. C'est la nuit qu'il visite les réserves de chasse, les filets de pêche ou les jardins clos de murs; c'est aussi la nuit qu'il prend part à de pires expéditions.

Si l'on croit ce que l'on conte tout bas, il est aux bandes de chouans et aux voleurs de grand chemin ce que le chacal est au tigre. Il flaire et prépare les bons coups. Il en dresse le plan. Il guide aussi ces hommes souvent venus de loin à travers les dan-

Digitized by Google

gereux sentiers des tourbières, dans le dédale des chemins creux ; il leur ouvre les portes, et, pour prix de ces services, il a large part au butin. Aussi, parmi ces pièces d'or qu'il entasse une à une dans la ceinture de cuir cachée sous ses haillons, s'en trouve-t-il qui sont tachées de sang.

Ce mendiant cynique, ce bohémien enfant du pays, ce *Buccoagh*, comme on l'appelle, ne le cherchez plus aujourd'hui sur les chemins de l'Irlande, vous ne l'y trouveriez pas. Il s'est transformé du moins. Les larges routes, les chemins de fer qui sillonnent le pays, et plus que tout cela, ces postes de constables disséminés sur toute la surface du pays comme autant d'yeux vigilants, entravaient ses pas et gênaient ses allures. Il s'est réfugié dans les villes ou misérablement éteint dans la prison du comté. Mais la mendicité n'a point disparu avec lui, et l'Irlande en demeure toujours la terre classique par excellence.

IX

SCÈNES DE MENDIANTS. — RÉPONSE D'UNE IRLANDAISE A THACKERAY. — LES MAISONS DE PAUVRES. — UN CHATEAU POUR UN LIARD.

En mettant le pied sur la terre d'Irlande, le voyageur est assailli par des troupes de mendiants, et ces mendiants, partout il les retrouve, sur les chemins, dans la rue, à la porte de l'hôtel, aux abords des monuments publics. Partout aussi ils l'accompagnent, le harcelant de leurs lamentations, ou le poursuivant du spectacle toujours renouvelé de leur hideuse misère. Hideuse est le mot ; car on ne saurait s'imaginer rien de plus triste et de plus répugnant à la fois que ces bandes d'hommes, de femmes et d'enfants qui se heurtent, se mêlent et se bousculent. Ils étalent à l'envi leurs plaies et leurs difformités ; ils déchirent l'oreille la moins délicate par leurs cris et leurs glapissements, et ils promènent, avec une rapidité à donner le vertige, leurs grimaces et leurs contorsions devant le regard ébloui. On dirait d'un monstre à mille têtes grouillant dans la boue du chemin ou dans la fange de la rue, et offrant en raccourci le tableau de toutes les infirmités humaines. Devant ces plaies mises à nu et ces haillons sordides où pullule la vermine, en face de l'affreuse odeur qui s'en exhale, l'étranger hésite un instant. Puis l'horreur l'emporte sur

Digitized by Google

la pitié, son cœur se soulève, il s'enfuit, et il lui faudra bien des jours pour qu'il s'habitue à soutenir, sinon sans dégoût, du moins sans répugnance marquée, la vue de pareilles scènes.

Tel est, à peu de variantes près, le tableau que tracent de la mendicité en Irlande les voyageurs qui, depuis un siècle, ont visité le pays. Ses traits les plus repoussants commencent, il est vrai, à s'effacer. Des émigrations continues, bien que les vides qu'elles font dans la population se comblent avec une rapidité surprenante, les progrès de l'agriculture, ceux plus lents de l'industrie et du commerce, ont insensiblement créé de nouveaux besoins et, par suite, diminué le nombre des bras inoccupés. Ce qui reste de cette mendicité antique est toutefois assez considérable pour que l'Irlande soit encore le pays d'Europe où cette plaie du corps social est le plus invétérée et s'offre sous l'aspect le plus propre à offenser le regard.

Comme il arrive toujours en pareil cas, elle y est devenue d'ailleurs un métier, une industrie qui se transmet de père en fils, et où, paraît-il, certains vieux mendiants sont passés maîtres. De là ces plaies hideuses, ces étalages affectés de misère et de saleté qui impressionnent si désagréablement l'étranger, mais où l'art entre heureusement pour une part assez large. Si triste que soit ce métier, Paddy l'exerce en effet sans que son égalité d'humeur en reçoive de trop profondes atteintes. Il a vite pris son parti de la misère comme du reste, et il ne songe plus qu'à s'y arranger de son mieux. N'allez pas prendre trop au sérieux ces cris lamentables dont il vous étourdit, ces récits navrants qu'il débite d'un air si convaincu. Si souvent ils sont vrais, souvent aussi ils ne sont qu'un piége tendu à la pitié crédule. En voulez-vous la preuve? Retenez votre main prête à s'ouvrir, et bientôt ils auront changé de ton. N'ayant pu vous faire pleurer, ils cherchent à vous faire rire, et les voilà qui s'attaquent à eux-mêmes ou qui, se prenant de paroles avec leurs voisins, simulent une querelle acharnée, et jouent parfois des scènes qui seraient d'un comique désopilant, s'il n'y avait dans cette grimace de la misère s'avilissant elle-même, et comme à plaisir, quelque chose de plus poignant encore que dans le cri de la faim ou dans les pleurs de la souffrance.

Ils ont, d'ailleurs, une finesse et une sûreté de coup d'œil qui savent trouver le chemin des bourses les mieux fermées, une audace et une vivacité de reparties qui dérident les visages les plus graves.

Thackeray, le célèbre romancier, demandait un jour en plai-

Digitized by Google

santant à une mendiante irlandaise quelle aumône elle attendait de sa générosité.

— Oh ! monsieur, dit la vieille femme en toisant Thackeray, dont la taille atteignait près de six pieds anglais, un gentleman, qui ne vous allait pas à l'épaule, vient tout à l'heure de me donner une pièce de douze sous.

Cet éloge indirect de sa belle taille, un des avantages physiques que prise le plus le paysan irlandais, n'était-il pas un moyen ingénieux de le taxer au double?

Si les mendiants encombrent ainsi les rues des villes et les chemins du pays, au grand ennui du reste de la population, ce n'est assurément ni faute d'asiles, ni faute d'assistance.

Maisons de pauvres, hôpitaux et hospices, sociétés de secours de toute forme et de toute nature ont été prodigués depuis longtemps par la charité publique et privée, et établis dans ces conditions de confort qui distinguent les créations anglaises. Mais Paddy, qui accepte volontiers l'assistance à domicile ou dans la rue, montre pour toute maison de refuge, sous quelque nom qu'on la déguise, une horreur invincible. Il n'y trouve point ce qui, pour lui, est plus indispensable que l'abri d'un toit ou la certitude d'une nourriture assurée : la vie au grand air et la liberté du vagabondage. On l'y sépare des siens, d'ailleurs, sa foi y court souvent de véritables dangers. Puis ces grandes maisons aux fenêtres grillées et aux portes si bien closes lui semblent avoir un faux air de prison, et s'il y entre, poussé par la faim, soyez sûr qu'il n'y restera pas longtemps. Comme le *Buccoagh*, bien qu'à un moindre degré, il a dans les veines du sang du *Vieux Vagabond* de Béranger.

M. A. Pichot, dans son *Voyage en Irlande*, un des livres les plus complets et les plus intéressants qui aient été publiés sur ce pays, raconte un fait qui peint bien cette répugnance de l'Irlandais. Il voyageait avec un ministre protestant qui, tout en versant d'abondantes aumônes dans les mains tendues qui l'imploraient, ajoutait volontiers à sa pièce de monnaie de sages conseils ou même un reproche à l'adresse des fainéants.

— C'était bien la peine, leur dit-il une fois, de bâtir des maisons de pauvres dans toutes les paroisses, si vous les laissez vides !

Mais Paddy ne se déconcerte pas pour si peu. Chacun eut bientôt trouvé sa réponse.

— Je voudrais bien vous y voir, dit l'un.

— Faut bien laisser de la place pour les vieux, répliqua un autre.

Digitized by Google

— Et qui donc consolerait ma pauvre femme? s'écria un troisième d'une voix lamentable.

Et tous de rire et de s'enfuir en gambadant.

Il est, du reste, heureux pour lui qu'il porte si légèrement sa misère, car elle n'est pas près de s'éteindre, et alors même qu'une réforme nécessaire et d'ailleurs promise modifierait les institutions qui contribuent pour une large part à le maintenir dans cet état de détresse et d'abaissement, l'Irlande ne comptera toujours que trop de mendiants.

Son pire ennemi, Paddy le porte en lui-même, et c'est son amour effréné du plaisir, la fougue d'imagination, qui sans cesse éparpille son activité sur mille objets inutiles ou étrangers à celui qui devrait l'occuper, son insouciance du lendemain, et surtout le manque de cette persévérance tenace et infatigable que son voisin John Bull possède à un si haut degré, et sans laquelle aucune œuvre ne peut être conduite à bonne fin.

Ce défaut de Paddy, la légende l'a fait ingénieusement ressortir, et sa conclusion est plus éloquente que tout ce que nous pourrions ajouter.

Un Irlandais nommé John Archdeken s'en était allé, en sa qualité de catholique, servir dans les armées du roi d'Espagne, Philippe II. La guerre est d'habitude un métier où l'on s'enrichit peu. Ce qu'on prend un jour à l'ennemi, l'ennemi vous le reprend volontiers un autre jour, sans compter qu'il en est du butin comme de tous les biens mal acquis, il ne profite guère. Si bien que notre brave soldat, après plusieurs campagnes, s'en revenait chargé de gloire, mais léger d'argent et trop heureux d'en être quitte à ce prix. Grand fut son étonnement de trouver, à la place de la modeste cabane où il avait laissé sa femme, un magnifique château. Après s'être frotté les yeux, pour se convaincre qu'il était bien éveillé, il frappe à la porte, s'informe et se nomme. Aussitôt on le prie d'entrer en lui disant qu'il est chez lui.

Stupéfaction nouvelle du vieux soldat, qui veut demander des explications; mais il n'en a pas le temps. Sa femme arrive, se jette à son cou et lui demande comment il trouve sa nouvelle demeure.

— Superbe! répond John Archdeken. Seulement si tu comptes sur ce que je rapporte pour la payer...

— Tout est payé, interrompt vivement la femme.

— En vérité? dit le soldat, pris d'une inquiétude d'une autre nature. Et par qui?

— Par moi.

— Et ce château te coûte?

Digitized by Google

— Un liard.

Elle ne mentait pas. En femme avisée qu'elle était, elle avait elle-même fait marché avec toute l'armée des ouvriers : maçons, charpentiers, etc., stipulant que, pendant la durée des travaux, elle serait, à l'exclusion de tout autre marchand, chargée de leur fournir ce dont ils auraient besoin. Or, comme les travailleurs, se trouvant bien logés, bien nourris, en prirent à leur aise, comme, de son côté, elle se garda bien d'activer leur zèle et que, d'ailleurs, elle achetait en gros tout ce qu'elle leur revendait en détail, il se trouva, tous comptes faits, qu'à la fin des travaux, la balance en faveur des ouvriers était... d'un liard.

Hélas ! que de châteaux le rusé John Bull a ainsi construits aux dépens de son pauvre cousin Paddy, que de routes il a ouvertes, que de batailles il a gagnées, que de contrées il a conquises ou défrichées sans qu'il lui en coûtât beaucoup plus cher qu'à l'habile femme de John Archdeken, qui, certes, comptait trop bien pour n'avoir pas du sang anglais dans les veines !

Aussi, et c'est là le vœu par lequel se termine presque fatalement toute étude sur l'Irlande, qu'elle soit légère ou sérieuse, est-il plus que temps que cette exploitation cesse et que Paddy, enfin rendu à lui-même, trouve, tout au moins, dans son autonomie comme individu et comme nation, le libre exercice de ses éminentes facultés, et s'il en est besoin, une atténuation à ses fautes.

ERNEST DUPLESSIS.

Digitized by Google

LES SOIRÉES DES ÉMIGRÉS A LONDRES

MAURICE ZAPOLYI

I

. . . . . .

— Le nom que je porte n'est pas le mien, continua le colonel Zapolyi. Je n'ose plus nommer le village où je suis né. Ce qui est joie et gloire pour les autres est un souvenir de honte et d'horreur pour moi.

Mon père était noble. Depuis douze siècles, mes ancêtres campaient dans les montagnes de la partie orientale de la Transylvanie qui fait frontière à la Moldavie. Nous sommes Székely, sicules, c'est-à-dire, cette branche des magyars qui descend d'une bande primitive de l'armée d'Arpad, les derniers débris des Huns qui survécurent, dans l'abri des monts, à la destruction de l'empire d'Attila. Ce pays, ainsi que la lisière de territoire qui s'étend tout le long de l'empire du sultan jusqu'à l'Adriatique, forme les Confins militaires, où, sous la domination de l'Autriche, tous les hommes sont soldats. L'administration est militaire. Le régime, celui du régiment. Le colon ne possède pas la terre qu'il exploite; il en jouit l'usufruit. La terre paternelle passe de droit au fils, qui prend au régiment la place du père retraité. Alors, le père cultive, tout en restant dans la réserve. Les autres enfants n'ont aucun droit. Mon frère aîné, mort plus tard en Italie, était au service à cette époque, et mon père cultivait le lopin de terrain que, pendant six siècles, nos ancêtres

Digitized by Google

se transmettaient, le payant, à chaque génération, de leur sang et de leur liberté.

C'était en 1845. J'avais quinze ans et vivais avec mon père qui venait de se remarier à une jeune femme noble slovaque. Le ménage était heureux. Mon père travaillait rudement. Il se respectait beaucoup, ayant un haut sentiment de la dignité de l'homme, quel que soit le métier qu'il exerce, et une grande fierté de son origine, malgré la pauvreté. Il aimait sa femme comme aiment les vieillards valides que le vice n'a pas corrompus. Il l'estimait parce qu'elle était respectable, et parce qu'elle m'aimait. Il y avait une profonde harmonie d'âme entre nous tous, parce que notre père, ayant la religion du devoir et de la justice, nous avait façonnés sur son type.

Hélas! le serpent se glissa dans notre pauvre Eden. Le serpent aime les buissons de fleurs!

Ce serpent se nommait le colonel Schaffner, — un Allemand.

Un jour, il vit ma mère et tomba amoureux d'elle, comme s'il eût été un jeune homme de vingt ans. Ni son âge, sa laideur, ses habitudes de libertin, d'ivrogne et de bourreau, ni la loyauté et le devoir d'une femme mariée qui respecte et chérit son mari, ne lui semblèrent un obstacle. Ce trapèze disgracieux et difforme prétendit être aimé. Il imposa son amour par des menaces atroces. Il persécuta, effraya la pauvre femme. Que faire? A bout d'humiliations, craignant un malheur, apercevant des guet-apens, écœurée, elle dénonça la persécution et le persécuteur à son mari. Le brave homme rougit, puis pâlit, et se tut. Nous soupâmes. Mon père lut un chapitre de la Bible, — nous sommes protestants — puis nous allâmmes nous coucher.

Mon père ne dormit point. Il jugea son colonel.

A l'aube, nous étions tous debout. Mon père s'apprêtait à se rendre au champ, moi à l'école. Chez les protestants de Hongrie l'instruction des enfants n'est pas négligée.

— Que dois-je faire? demanda enfin timidement ma mère.

Elle n'avait pas besoin d'indiquer plus explicitement la question. Elle voyait la pensée de son outrage cristallisée dans les yeux de mon père.

— Dis-lui de venir demain soir... Je pars en voyage la nuit prochaine.

Un ébahissement douloureux se peignit dans les yeux de cette pauvre femme. Elle ne comprit point l'ordre, ou elle eut peur de le comprendre. Cependant elle n'eut garde de répliquer. Chez nous, la femme est un objet aimé, respecté, mais inférieur à l'homme. Elle est la joie, mais non pas le conseil de la famille.

Digitized by Google

Elle est une utilité. Elle est l'amour, mais elle n'a pas de jugement et d'autorité dans le foyer domestique. C'est l'aînée des filles. Ma mère ne demanda donc pas compte à son mari de l'ordre étrange, choquant qu'il donnait. Elle obéit.

Le lendemain, ni moi ni mon père nous ne sortîmes. Ma mère dit dans le village que nous étions partis la nuit. Le soir arriva.

Le colonel ne se fit pas attendre. Je le vois encore. Il s'était rasé; il s'était lavé. Il avait moins bu que de coutume, car le vin empiète sur l'amour. Il avait arboré son grand uniforme et toutes ses décorations. Ses moustaches luisaient comme un florin neuf. Il n'avait fumé que le cigare, et encore le moins possible peut-être, car l'odeur de la pipe ne le précéda point, ne l'annonça pas avant qu'il entrât. Il portait un panier de provisions pour le dîner. Ses jambes, singulièrement entortillées, flageolaient. Il buvait déjà par l'esprit à la coupe des ivresses qu'il venait chercher. Il entra en riant, les bras ouverts, attendant que ma mère s'y précipitât. Le comte de Schaffner n'admettait pas que mon père, simple soldat, simple colon, pût être trente fois plus comte que lui — comte de fabrique impériale — et partant que ma mère ne dût être profondément touchée des embrassements qu'il daignait lui porter. Un léger bruit lui fit tourner la tête.

C'était mon père qui fermait la porte derrière lui.

Le colonel s'arrêta court et ses bras tombèrent. Il ne comptait point sur un pareil témoin de son bonheur.

Notre maison, au milieu d'un large verger, se composait de trois pièces : un seul étage, mais une cave pour sous-sol. Elle était située à l'extrémité du village. Pas de voisins. Des collines, étagées l'une sur l'autre, dentelaient l'horizon bleu. C'était le mois de mai : les arbustes, les arbres, les fleurs des plates-bandes qui entouraient la maison, tout chantait sous les baisers du printemps et attirait le regard.

Après avoir fermé la porte à clef, mon père alla fermer la fenêtre. Ma mère alluma deux chandelles. Je regardais sur le seuil de la porte de ma chambre. Pas un mot dans tout cela. On entendait les derniers petits cris de l'hirondelle qui hâtait la construction de son nid. Mon père ouvrit un vieux bahut, à côté de la cheminée, et en tira deux épées, deux sabres et deux pistolets. Les épées étaient deux fleurets qui servaient à mes leçons d'escrime et qu'il avait aiguisés dans la journée. Il déposa ces objets sur la table, où ma mère avait déposé les deux flambeaux, boucla son pantalon solidement, et retroussa les manches de sa chemise, qui en s'ouvrant sur la poitrine, laissa voir deux cicatrices de blessures gagnées au service de l'Autriche.

Digitized by Google

— J'aurais le droit de vous tuer, dit mon père au colonel : je vous fais l'honneur de vous battre avec moi, et l'avantage de choisir les armes et de tirer le premier.

Le colonel comprit à la fin. Il connaissait la trempe de mon père, et le voyait là, se dressant devant lui comme un colosse, inflexible, solennel comme le droit. Il regarda autour de lui. Pas d'issue. Il arrêta le regard sur le regard immobile et sans colère de mon père. Pas de merci. Il se vit mort. Que faire? Il paya d'audace.

— Demain, repondit le colonel, prenant une mine sévère, vous vous constituerez prisonnier pour avoir insulté et menacé votre supérieur. Le conseil de guerre vous condamnera à mort. Je vous ferai grâce, en vous laissant passer seulement trois fois par les verges, entre deux haies de trois cents hommes.

— Demain, répliqua mon père, vous ferez ce que vous pourrez. Pour le moment vous ferez ce que je veux. Choisissez les armes.

— Je ne me bats pas avec mon inférieur. Vous avez servi vingt-cinq ans, vous devez savoir cela.

— Si vous ne vous battez pas, je serai obligé de vous battre, de vous souffleter.

— Je ne m'opposerai pas. Demain, je vous ferai rendre les soufflets par le bourreau avant de vous pendre.

Toute discussion était inutile. Mon père s'approcha du colonel et le souffleta rudement. Le comte de Schaffner resta bravement impassible, bien que sa tête fléchît à droite et à gauche sous la puissante main de l'outragé. Il croyait en être quitte, après la correction, et regarda du côté de la porte. Mon père avait tout prévu : il connaissait l'homme. Aussi, il fit un signe à ma mère qui retira du bahut un paquet de corde fine. Le colonel trembla. Il devint blanc comme le linge qu'il avait probablement porté à son premier rendez-vous d'amour.

— Vous allez me pendre donc? s'écria-t-il.

Mon père ne répondit pas. Il déroula la corde, s'approcha de l'homme, et d'un coup de poing dans la poitrine, d'un coup de pied dans les tibias, le jeta par terre. Avant que le colonel eût compris ce qu'on allait faire de lui, il se trouva les deux poignets solidement garrottés, les deux pieds fortement liés aux chevilles, les mains et les pieds liés ensemble derrière le dos, en sorte que le trapézoïde ne formait plus désormais qu'une boule. Ma mère ouvrit la trappe qui fermait la cave. Mon père traîna le colonel, qui criait cette fois comme un perroquet en colère, et le roula en bas, sur un plan incliné de vingt-deux marches.

Digitized by Google

— Au secours, on m'assassine ! fut le dernier cri que poussa le colonel en arrivant au fond.

La trappe s'abattit sur lui, et l'on n'entendit plus qu'un gémissement étouffé. Ma mère mit le couvert et tira du feu une casserole où mijotait un poulet en morceaux dans une sauce rouge excellente. Nous mangeâmes comme si rien ne se fût passé. Puis mon père lut, comme à l'ordinaire, un chapitre de la Bible avant de s'aller coucher. Lorsque la prière fut terminée, il dit, en s'adressant à ma mère :

— Ma *perle*, Maurice et moi, nous quittons la maison et le pays immédiatement. Tu resteras ici cinq jours, puis tu retourneras dans ta famille. Ton frère viendra te chercher. Pendant ce temps, tu porteras, tous les jours une croûte de pain d'une livre et une cruche d'eau au chien là-bas. Quand toi et ton frère serez partis à votre tour, le diable aura soin de sa proie. Vous vous mettrez en route la nuit. J'irai te voir dès que j'aurai un abri pour t'y conduire. Que Dieu nous protège et qu'il nous bénisse !

Mon père embrassa sa femme religieusement, et nous sortîmes de cette maison heureuse, que nos ancêtres avaient habitée pendant des siècles, de ce village où mon père était estimé par tous, et béni par les pauvres. Le dernier son qui frappa nos oreilles fut le hoquet de la pauvre femme qui restait seule à tenir tête à l'arrière-garde ennemie.

Hélas ! nous ne devions plus la revoir.

Voici ce qui arriva :

Ma mère resta trois jours avant de porter à boire et à manger au prisonnier. Elle était effrayée du rugissement sourd qui retentissait sans cesse à ses oreilles, et du tapage qu'elle entendait, le colonel se roulant et se cognant à tous les angles, à tous les ustensiles de la cave. Enfin, le troisième jour, elle descendit pour obéir aux ordres de son mari. Le colonel n'avait pas réussi à se délier. Mais la corde pénétrait dans sa chair aux poignets et meurtrissait terriblement les chevilles. Il semblait tellement épuisé, qu'en entendant ma mère s'approcher, il ne poussa qu'un faible gémissement. Ma mère craignit un instant qu'il ne râlât le dernier souffle. Elle posa la lumière sur la dernière marche de l'escalier, alla vers l'homme, tapi derrière une barrique. Elle avait la cruche et la croûte dans les mains. Elle les lui montra et dit :

— Mangez et buvez.

Elle tendit les deux mains à la fois, laissant à l'homme le choix de manger avant de boire, de boire avant de manger. La tête du colonel était projetée en arrière, livide, presque noire, le cou

Digitized by Google

tordu, les veines grosses comme deux cabestans; les yeux semblaient deux taches de sang; la bouche, ensanglantée aussi, restait ouverte. La corde qui passait autour du cou, avant de relier les pieds aux mains, avait rongé la cravate et entamé la chair. Sa respiration paraissait suffoquée. Ma mère eut pitié. Elle prenait un petit couteau dans sa poche pour couper cette corde, lorsqu'elle sentit happer sa main. Deux rangées de dents terribles la saisirent, la serrèrent, brisant dans la morsure jusqu'aux os. Ma mère jeta un cri. Le colonel la poussa, se ruant sur ses pieds de tout le poids de son corps, et la renversa. La pauvre jeune femme était faible, étant enceinte et malade. Le colonel se glissa sur elle et l'atteignit à la figure où il la mordit horriblement. Les cris auraient ébranlé la maison et réveillé les morts. Soudain, une tête parut à l'orifice de la trappe. C'était mon oncle que nous avions envoyé.

Il arrivait à temps pour délivrer sa sœur, si belle tantôt et maintenant si atrocement, si affreusement mutilée. Mais il n'arrivait pas à temps pour la sauver.

La disparition du colonel avait donné l'alarme. Notre départ, l'arrivée de l'oncle, éveillèrent des soupçons. On cherchait déjà le comte de Schaffner partout. Le juge du siége se présenta pour faire une visite domiciliaire chez nous, ainsi qu'il avait fait ailleurs. La vue de ma mère, les cris sourds qui sortaient du caveau dénoncèrent l'œuvre de mon père. Ai-je besoin d'ajouter autre chose? Trois mois après, la malheureuse femme était pendue, mon oncle mis au secret, la maison, le verger, le mobilier, nos hardes, tout confisqué.

Le colonel avait présidé la cour martiale qui avait rendu l'arrêt.

Mon père aussi était condamné au gibet, et l'on promettait une prime à qui le dénoncerait et le livrerait.

La prime était inutile. C'était moi qui devais le perdre.

Nous avions marché droit, sans nous arrêter, à la *puszta*, c'est-à-dire, à la plaine de la Hongrie magyare. Mon père m'avait laissé chez un cousin de ma vraie mère, sa première femme, près de la Tisza, et lui, après un jour de repos avait rejoint Rosza Sandor, son ami.

Rosza Sandor était un peu ce que les Italiens appellent un brigand. Fameux par ses audacieux coups de main, arrêté, il s'évada et il errait sur la *puszta* depuis des années, se conduisant en brave et honnête homme, ne haïssant et ne faisant de mal qu'aux Autrichiens. Plus tard, Rosza Sandor commanda un escadron de volontaires, ses husards à lui, qui servirent la révolution

Digitized by Google

avec fidélité mais trop de colère. Rosza Sandor tenait encore la campagne en 1856, malgré la récompense de 10,000 florins promise par l'Autriche victorieuse à qui le capturerait. Mon père resta avec Rosza Sandor six mois. Quand il fut sûr que la justice autrichienne avait perdu ses traces, nous nous fixâmes dans un village de la *puszta*, sur les domaines du prince Nyraczi, qui nous loua une maison et un verger.

Mon père prit le nom de Paul Nagy.

II

Six mois après notre installation dans la nouvelle demeure, un soir, mon père m'embrassa et partit, en me disant qu'il allait venger l'assassinat de sa femme. Il revint six jours après, mais il s'abstint de me communiquer le résultat de son expédition. N'osant l'interroger, j'inspectai ses armes. En partant, il avait dans la poche un pistolet et quatre cartouches. A son retour, une cartouche manquait. Quelques semaines plus tard, le juge seigneurial racontait que le colonel comte Schaffner, d'un siége sicule, près de la frontière de Moldavie, avait été tué à sa porte, un soir, d'un coup de pistolet, et que l'assassin se dérobait encore à la justice.

Ce fut tout.

La justice autrichienne ne fut jamais heureuse dans ces pays de confins militaires.

Trois ans se passèrent. La fortune nous comblait. Mon père était *jobbagy*, c'est-à-dire colon du prince Nyraczi, et possédait un quart de *session*, c'est-à-dire un lot de seize arpents de sol labourable, six de prairie et quatre arpents de pâturage, avec une maison et un verger, pour lequel lot il payait une redevance annuelle de vingt-quatre jours de travail avec des bestiaux, deux florins de taxe, le neuvième au seigneur, sans compter la dîme aux prêtres. Nous prospérions.

J'atteignais mes dix-neuf ans.

Une étourderie nous précipita dans l'abîme.

C'était un dimanche du mois d'octobre. Je portais un beau costume de paysan magyar, c'est-à-dire, une belle chemise à larges manches plissées ; un gilet à boutons d'argent ; un large pantalon bleu clair retombant sur les bottes à la hauteur des genoux ; un manteau à manches, de laine blanche, brodé de couleurs éclatantes, enjolivé d'astrakan, orné de belles agrafes, jeté sur les épaules, et tenu sur la poitrine par une chaîne en

Digitized by Google

acier. J'avais sur la tête une magnifique toque en drap violet bordée d'astrakan aussi avec une plume de héron. Je passais pour beau. Ce mot, au moins, se trouvait sur toutes les lèvres, et me faisait déjà palpiter quand la bouche d'une jeune fille le prononçait. Cependant, je n'étais pas content de mon sort. Je me savais noble et pouvant aspirer à tout; la condition de mon père, le meurtre qu'il avait accompli, la sainte vengeance qu'il avait tirée de son outrage, l'obligeaient à se cacher, me forçaient à taire notre nom et à rester paysan. Je m'insurgeais contre la destinée, et préparais une revanche en m'instruisant.

Quand toute la Hongrie éprouva comme une espèce de frémissement électrique aux étincelles-foudre des strophes de Petöfi, je bondis comme les autres, tandis que le visage de l'Autriche blémissait de la pâleur de l'angoisse. Je demandai : Qui est ce puissant, qui remue chaumières et châteaux, capitales et villages, jeunes filles et soldats? On me répondit : C'est le fils d'un cabaretier-boucher de la *puszta*, un cabotin manqué! Mon âme éclata. Je pouvais atteindre à tout.

Mon père devinait la vie intérieure de mon esprit. Les rides de son front s'assombrissaient. Il savait qu'il m'avait serré au cou le carcan du plébéien, tant qu'il vivrait, et peut-être encore après sa mort, si la dégradation qui suivait sa condamnation se projetait sur sa descendance.

Ce dimanche-là, je me dandinais sur la place du village, entre les quatre églises qui se font face et un peu mauvaise mine : la grecque, la catholique, la protestante et la synagogue. Un cheval, monté par une jeune fille en amazone verte, le visage caché sous un épais voile, passa au galop et m'éclaboussa. Deux autres cavaliers la suivaient : le prince de Nyraczi et un domestique.

Les villages de Hongrie sont une espèce de Venise. Au milieu de chaque rue coule ou croupit un marais, un ruisseau, un cloaque que l'on franchit sur des ponts fixes ou mobiles, et où barbottent des oies, des porcs monstrueux. De jolies vaches blanches, coquettes, s'arrêtent aux bords et s'étonnent de s'y voir aussi laides. La jeune fille qui m'avait involontairement couvert de bourbe infecte, était la fille du prince, arrivée l'avant-veille d'une pension de Vienne en vacances dans le château de son père. Je ne l'avais pas vue. On la disait surprenamment belle et mutine. Elle allait à la chasse dans un petit bois réservé dans les domaines du prince, une oasis de chênes, de pins, d'ormes, sur cette plaine interminable de la Hongrie, où ces forêts en miniature sont rares comme les îles dans l'Atlantique.

Digitized by Google

La cavalcade passa comme une flèche.

On me savait coquet, on rit de mon infortune. Je rentrai pour me nettoyer. Puis une envie me prit, une envie irrésistible : voir la jeune châtelaine! Je m'armai, je ne sais pourquoi, du fusil de mon père, et me lançai dans les champs vers le petit bois. Je l'atteignis vite. On y chassait déjà : le pétillement des coups de feu l'annonçait. Je franchis la haie et je me blottis derrière un arbre dans une espèce d'allée que la chasseresse devait sans doute traverser d'un moment à l'autre. Peu après, en effet, un bruit de galop retentit derrière moi. Ce n'était pas la jeune fille, mais son père, suivi de quelques gardes-chasse. On me découvrit.

— Que fais-tu là? me cria le prince le premier, d'un ton hautain, d'aussi loin qu'il me vit.

Pouvais-je lui dire : Je guette votre fille! Je rougis, je me confondis. Sans y songer, une réponse s'échappa de mes lèvres :

— Je suis à l'affût d'un chevreuil. Je chasse.

Le prince fit un signe. Les gardes-chasse me saisirent et m'emmenèrent.

Le jugement ne se fit pas attendre. La procédure ne fut pas longue. Le cas n'admettait pas de circonstances atténuantes. Les nobles en Hongrie n'ont pas exclusivement le droit de chasse : les *capacités* et les *honoratiores* le possèdent aussi. Il eût été peut-être douteux que j'eusse pu exercer ce droit partout ailleurs, mais il était interdit à tout le monde de chasser dans les bois réservés. J'avais violé la loi.

Traduit le lendemain à huit heures devant le tribunal seigneurial composé de cinq juges, dont le prince Nyraczi avait choisi le président, à huit heures et un quart j'avais été jugé et condamné, condamné à recevoir vingt-quatre coups de bâton. Ils aggravaient la peine, n'ayant que le droit de me condamner à douze coups. N'importe, le nombre n'y faisait rien. Le souci de la douleur physique non plus.

Je m'attendais à une amende, mon père aussi. Je l'apercevais dans un coin de la salle du tribunal, et je n'ai jamais vu de ma vie une figure d'homme se décomposer de la sorte et d'une façon si soudaine. Peut-être sa figure réfléchissait la décomposition de mon visage. Cette peine, c'était le déshonneur, c'était ma mort morale. Les yeux de mon père, injectés de sang, déchargeaient la foudre, ses lèvres gonflées et livides tremblottaient. Tous ses traits se crispaient comme sous un choc galvanique. Il balbutia des mots que l'on ne comprit pas. Ses narines élargies donnaient passage à une respiration saccadée,

Digitized by Google

tumultueuse. Je craignis un instant qu'un coup d'apoplexie le foudroyât.

Les juges, remarquant la transformation hideuse et terrible de cette belle tête de vieillard dont les blancs cheveux se hérissaient sur les tempes, s'arrêtèrent à le regarder, attendant qu'il eût pu trouver la parole. Il paraissait évident qu'il avait quelque chose à dire. Le silence se fit. Je tombais anéanti sous le poids de mon malheur. L'arrêt n'admettait pas l'appel, cependant mon père se taisait toujours. Le président, las de ce silence, fit un signe. Les gendarmes mirent la main sur mon épaule et on allait m'emmener dans la cour pour exécuter la sentence.

— Arrêtez, s'écria à la fin mon père, faisant un effort suprême sur lui-même.

Le président fit un autre geste, les mains des gendarmes s'abaissèrent.

— Vous cherchez depuis trois ans celui qui châtia, puis tua le colonel comte de Schaffner?

— Il y a mille florins de prime pour celui qui le livrera, dit le président.

— Eh bien, continua mon père, l'homme que vous cherchez c'est moi.

— Vous?

— Moi-même, mais je suis noble, je suis comte. Vous ne pouvez donc infliger la peine du bâton à mon fils. Je me livre au gibet pour mon crime, je paye l'amende pour mon enfant.

Un moment de silence s'ensuivit, moment terrible pour tout le monde, d'angoisse pour mon père, de terreur pour moi. Il avait révélé son vrai nom. Le président et les cinq juges échangèrent quelques mots entre eux, à voix basse. Leur délibération fut courte, néanmoins elle nous sembla durer un siècle. Enfin le président dit :

— L'exécution de l'arrêt contre le jeune homme n'admet pas de sursis. Le cas n'est pas prévu par nos lois. La sentence aura donc son cours. Quant au meurtrier du comte de Schaffner, il sera envoyé au siége sicule où le crime fut consommé, et consigné aux autorités locales.

C'était tout.

La cour se leva et sortit.

Un frisson courut dans toute l'assemblée.

Je reçus le châtiment des verges.

Mon père fut pendu.

Je luttai pendant quarante-huit heures contre la tentation du suicide. Je ne bus, ne mangeai, ne dormis durant tout ce temps.

Digitized by Google

Mon cerveau agitait le kaléidoscope du délire. Le troisième jour, un des juges vint me porter les mille florins de prime, prix du sang de mon père. Il recula effrayé devant la menace de mon simple regard, il glissa dans la mare devant la porte, se releva en criant et s'enfuit. Le soir je quittai le village.

Trois ans auparavant, en venant, j'avais apporté dans les yeux la chère nostalgie de mes montagnes transylvaines. Pendant longtemps j'en avais eu le mirage le soir, croyant voir au loin, à travers l'azur blafard du ciel cendré de Hongrie, des points de saphir border la plaine comme un collier à l'extrémité de l'horizon. Maintenant, je m'éloignais en laissant la *puszta*, avec l'anxiété de qui quitte le foyer aimé et se plonge dans l'inconnu infini. Le soleil rouge se couchait et entourait d'un nimbe d'or la perspective éloignée. Le ciel gris chatoyait de paillettes lumineuses, comme un voile brodé de lames d'or. Une plaine à perte de vue, ciel et terre, sans ondulation, s'évasait devant moi, se dérobant peu à peu sous l'invasion des ténèbres qui s'avançaient de l'Orient. La Tisza, aux berges plates, au courant bleu endormi, glissait solennellement vers le Danube jaune, qui se meut comme un boa repu et la boit pour la revomir bientôt dans les flots tourmentés de la mer Noire. Au loin, fort clair-semés, quelques villages blancs aux clochetons byzantins dorés, qu'on prendrait pour des troupeaux en repos, mouchettent le sol jaunâtre, et de temps en temps un champ de tabac aux larges feuilles, des roseaux, des tournesols au cœur noirci, des bouquets d'arbres aux feuilles vert-pâle frissonnant sous la bise à peine réveillée du soir. Puis, çà et là, des espèces de grues à l'aspect sinistre, qui se dressent comme des potences noires et qui servent à puiser l'eau du fond des puits aux margelles invisibles. Puis encore des groupes de jeunes filles aux bras et aux pieds nus, à la peau brune, aux jupes relevées, aux nattes flottantes, belles et calmes, qui saluent d'un sourire dont le voyageur garde le souvenir. Du côté de l'Occident, où la lumière était plus vive, j'apercevais se levant lentement du sol comme des flocons de coton, le brouillard blanc, ce duvet meurtrier des marais, qui s'embusque en guet-apens dans la plaine et tue qui le respire. Puis enfin des meules de chaume comme des dromadaires couchés dans les haltes du désert, et quelque pâtre mélancolique, songeur, indolent, qui suit le balancement des rares nuages se baignant dans l'immensité. Que rêve-t-il ce solitaire de la *puszta*?

Chaque Hongrois est l'embryon d'un poëte, d'un gentilhomme, d'un soldat, d'un patriote et d'un fou — Don Qui-

Digitized by Google

chotte grave, capable de tous les héroïsmes et de toutes les frivolités.

Cette plaine de la Hongrie est d'une grande tristesse, la solitude animée, le vague de l'Orient qui tressaille sous les étreintes de l'Occident. J'emportai les larmes dans les yeux et le découragement dans le cœur. Chaque pas que je faisais vers l'ouest, c'était un pas dans l'exil, et je sentais les fibres de la patrie tomber une à une de mon cœur comme on arrache les pétales d'une fleur. La nuit vint. Je me laissai choir dans un sillon de blé coupé et je pleurai.

Un seul avenir s'ouvrait désormais devant moi. Je l'acceptai sans hésiter. C'était une création à commencer. Je pris le nom que je porte et je me fis soldat. J'entrai dans un régiment de hussards, à Vienne. On m'envoya en Bohême, puis en Italie, puis en Pologne. J'y passai quatre ans.

La révolution de 1848 me trouva en Galicie lieutenant, promu seulement de la veille.

III

Mon régiment avait changé trois fois de colonel. Le dernier était un Allemand, le comte Ferdinand Tichter. Secrétaire de son prédécesseur, un Hongrois, le comte autrichien désira que je restasse en place. Le colonel Tichter me déplut irrémissiblement dès la première heure. En revanche, j'aimai sa femme dès la première minute.

Six mois après, il nous arriva coup sur coup la nouvelle de la révolution en Italie, de la révolution en France, de la révolution à Vienne. Je ne saurais vous dire l'impression opposée que ces rafales d'équinoxe produisirent sur le régiment, tout entier hongrois, et sur le colonel, petitement et orgueilleusement tudesque. La nouvelle du 15 mars de Pesth mit le comble à l'exaspération de celui-ci, à la haine de ceux-là.

Déjà la diète de Presbourg avait pris une attitude révolutionnaire. Quand la nouvelle de l'insurrection viennoise se répandit à Pesth, quatre jeunes gens, dont Petöfi était le souffle, firent irruption dans les écoles et entraînèrent les étudiants dans la rue de Hatvan. Ils se présentèrent devant l'imprimerie Landerer et demandèrent l'impression immédiate des *douze articles* — nos *Droits de l'homme* — et d'un chant de Petöfi.

— Je ne puis, répondit l'imprimeur. Les écrits manquent de l'*imprimatur* d'un censeur.

Digitized by Google

— Vous le devez, répondit Vasvati.

— Alors, emparez-vous de mes presses, suggéra l'imprimeur, et j'obéis à la violence.

— Je mets la main sur vos presses, s'écria Jokay, et j'ordonne aux ouvriers de travailler.

— Et j'ajoute, reprit Bulyovsky, que nous ne partirons pas d'ici avant que l'œuvre ne soit terminée.

Les ouvriers ne demandaient pas mieux. La foule autour de l'imprimerie augmentait de minute en minute. Un quart d'heure après, le premier exemplaire des deux pièces paraissait. Petöfi monta sur une table, et lut. La pluie tombait à verse : la foule était restée immobile. Par les douze articles, on demandait toutes les libertés, l'égalité devant la loi, l'abolition des priviléges, l'autonomie de la Hongrie, gardant le roi, empereur à Vienne. On exigeait que les soldats hongrois ne fussent pas envoyés à l'étranger, et que les régiments étrangers fussent éloignés du pays. Les acclamations de la foule devinrent frénétiques. Pour la foule, comme pour les enfants, le cri est une force. Petöfi lut alors sa poésie.

Petöfi avait à peine vingt-quatre ans, une taille petite, une figure maigre illuminée de deux yeux noirs éclatants, l'aspect farouche, l'abord difficile, la veste des paysans, et point de cravate. Tous le connaissaient : on l'aimait ou détestait avec excès. Il était fier, brusque, brutal dans sa franchise, démocrate absolu et entier, courageux jusqu'à l'étourderie. Bem, plus tard, le prit pour son aide de camp : ils étaient dignes d'être amis. Je vous raconterai tantôt comme il mourut. Le chant qu'il lut est intraduisible. Ayez-en le reflet, le reflet du soleil des régions boréales en hiver.

La patrie appelle, ô Hongrois !
Debout ! à présent ou jamais !
Être esclave ou bien être libre,
Voilà la question, choisis.
Par le nom du dieu des Hongrois
Nous jurons !
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves !

Cette strophe fut la mèche qui met le feu à la mine. Une voix immense, la voix de tout un peuple, éclata dans le cri : Nous jurons !

Oui, ils jurèrent et ils tinrent le serment.

Petöfi continua :

Digitized by Google

Jusqu'ici nous fûmes esclaves
Et nos pères furent maudits.
La mort les délivra. Purent-ils
Dormir sous un sol asservi ?
Par le nom du dieu des Hongrois,
Nous jurons !
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves.

— Nous jurons ! cria la foule de nouveau, avec le roulement du tonnerre.

Petöfi reprit :

Misérable est celui qui n'ose
Maintenant mourir, s'il le faut;
Pour qui sa vie — un chiffon ! — pèse
Plus que l'honneur de la patrie.
Par le nom du dieu des Hongrois
Nous jurons !
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves.

— Nous jurons ! éclata la foule, levant les mains au ciel pour le prendre à témoin.

Petöfi continua. On aurait dit que sa voix sonnait le glas de l'Autriche.

Oh ! le sabre, plus que la chaîne,
Brille ; il orne mieux le bras.
Mais nous avons porté la chaîne...
Viens ! viens ! vieux sabre de nos pères !
Par le nom de dieu des Hongrois
Nous jurons !
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves.

— Nous jurons ! hurla la foule, et tous ceux qui portaient un sabre le brandirent. Les deux villes, Pesth et Bude, frissonnèrent à l'écho de ce serment.

Petöfi, fort ému, déclama l'autre strophe :

Le nom hongrois va resplendir,
Couronné de sa gloire antique :
De la honte dont tant de siècles
L'ont souillé, nous le laverons !
Par le nom du dieu des Hongrois
Nous jurons !
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves.

— Nous jurons ! retentit, comme le chœur antique dans les fêtes patriotiques de la Grèce, l'immense voix des deux villes.

Digitized by Google

Petöfi acheva son hymne :

Sur les collines de nos tombes,
Nos petits-fils agenouillés,
En disant de saintes prières,
Prononceront nos noms sacrés.
Par le nom du dieu des Hongrois
Nous jurons !
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves !

— Nous jurons ! répéta la foule, et elle entonna le refrain entier, le revêtant d'une musique improvisée, et ajoutant : Vive la Hongrie ! vive la liberté !

Quand je lus, à la table des officiers, le récit de cette scène et le chant de Petöfi, que j'avais reçu le premier, il ne resta plus un verre, il ne resta plus une assiette sur la table : tout partit comme par un éclat de bombe. Le lendemain, le colonel, instruit des détails de cette scène, nous mit tous aux arrêts. Sa femme nous envoya du vin de Champagne et des fleurs. Nous répandîmes la poésie de Petöfi au milieu des soldats.

A partir de ce jour, notre vie fut un accès de fièvre en permanence. Les nouvelles de notre patrie se succédaient de plus en plus heureuses. Le *comité de sûreté publique* décrète, organise, arme la garde nationale ; un ministère hongrois responsable est nommé, et en font partie : Louis Batthyany, ce chevalier de la Hongrie ; Deak, qui devait être plus tard le Fabius de l'autonomie hongroise ; cet Etienne Szechenyi, que pendant trente ans on trouva à la tête de tous les progrès, de toutes les audaces, de toutes les grandes choses et des grandes idées de son pays, et que la catastrophe de la révolution devait frapper de folie : le prince Eszterhazy, qui, en mission comme député de la Diète, auprès de l'archiduc François-Charles, père de l'empereur François-Joseph, et prié d'attendre, parce que l'archiduc dînait, s'écria : « Son Altesse peut bien manger un plat de moins lorsque la monarchie est en danger. » Enfin, Kossuth dont l'âme patriotique souffla sur la Hongrie et qui lui rendit le soleil qui avait éclairé les Jean Hunyad, les Jean Zapolya, les François Rakoczy, les Bethlen, les Bocskay.

Le mouvement se propagea aux autres races, aux autres pays de la couronne de Saint-Etienne : Slovaques, Ruthènes, Vindes, Croates, Serbes, Valaques, Saxons, Sicules, Transylvains. Tous se levèrent au bruit de la grande parole : liberté ! égalité ! tous bénirent l'initiative des Magyars. La Diète de Kolosvar voulut avoir sa nuit du 4 août. Le grand patriote Nicolas Wesselenyi,

Digitized by Google

sortant des cachots de l'Autriche, octogénaire, aveugle, surgit au milieu d'une assemblée frémissante, et s'écria, en parlant des paysans :

— Qu'ils ne soient plus de la plèbe ! qu'ils soient citoyens libres !

— Qu'ils le soient ! répondit d'une seule voix, comme un seul homme, l'assemblée en se levant.

— Qu'ils soient égaux devant la loi, comme nous le sommes ! reprit Wesselenyi.

— Qu'ils le soient ! répétèrent les députés hongrois.

— Qu'ils soient nos frères, et qu'ils aient en commun avec nous tous les droits et tous les devoirs !

— Qu'ils le soient ! cria l'assemblée couvrant d'applaudissements la parole de l'orateur.

— Oui, continua Wesselenyi; oui, qu'à dater du jour de la Trinité, tous participent aux bienfaits de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, cette autre sainte Trinité politique !

Et il s'assit, tandis que l'assemblée, toujours debout, applaudissait et sanctionnait le pacte nouveau, et tandis que le cliquetis des sabres et mille vivat annonçaient au dehors qu'il n'y avait plus en Transylvanie que des hommes libres.

Cette concorde, cette liberté, étaient la condamnation de la monarchie autrichienne. Elle le sentit et avisa.

Le siége du gouvernement hongrois fut transféré à Bude-Pesth. Les nationalités annexées en devinrent jalouses. Cela suffisait. Le levier était trouvé, ou plutôt était créé. L'Autriche, qui avait déjà écrasé l'Italie, s'en empara. Les Croates donnèrent l'exemple. Le ban Jellachich, l'ami heureux de l'archiduchesse Sophie, la fatale amie du malheureux duc de Reichstadt, commença le branle. « Mon cœur est avec vous ! » lui avait dit cette archiduchesse, mère de François-Joseph. Les Serbes suivirent, puis les Saxons, puis les Roumains, puis les confins militaires.

La Diète se réunit à Pesth. Elle vota une levée de 200,000 hommes et un emprunt de 42,000,000 de florins. L'élan était donné. Les hostilités commencèrent. Le roi, appelé à Bude, refusa de s'y rendre.

Les Serbes battirent l'armée hongroise à Szent-Ramas, où apparut ce fameux Janku, auquel, plus tard, François-Joseph devait dire le : *multum fecisti, Janku, vere multum fecisti !* qui le fit passer comme un lettré. Le Palatin essaya d'un coup d'état. Jellachich franchit la Drave. La Diète, qui voulait encore rester dans la légalité, envoya une députation au roi.

Digitized by Google

La cour se moqua d'elle.

La députation comprit à la fin.

— Au revoir sur la Drave! dit Batthyany à Jellachich.

— A Pesth, s'il vous plaît! répondit le beau Croate, je vous épargne la peine de me rendre visite.

Et il se mit à la tête de son armée, accompagné de tous les vœux de la cour.

— Nous sommes attaqués de huit côtés à la fois, s'écria Kossuth au milieu de la Diète.

Le Palatin s'enfuit. La Hongrie se leva.

Déjà on avait appelé les troupes hongroises de l'Italie, mais Radetzki avait refusé de les lâcher. Le 20 août, le roi signa le décret par lequel les régiments hongrois, dans les autres provinces de l'Empire, étaient rappelés en Hongrie. Le décret fut communiqué au colonel Richter, ainsi qu'aux autres chefs de corps. Le colonel le déchira, sous prétexte que ce n'était pas le ministre de la guerre de l'Empire ou de l'empereur qui le lui signifiait, mais le ministre du royaume de Hongrie et du roi. Le colonel était autrichien dans l'âme, c'est-à-dire idolâtre de la force. Par conséquent, le décret du droit ne lui semblait pas légal. Mais il était plus que légal pour nous.

Nous attendîmes pendant cinq jours l'ordre du départ. L'ordre ne vint pas. La comtesse me dit : Il ne viendra jamais.

Le capitaine du 4e escadron donna le signal.

Un matin, un son de trompette d'appel à une heure inusitée nous fit relever la tête. Les appartements du colonel donnaient sur l'immense cour de la caserne. Il était en train de feuilleter la correspondance et les journaux arrivés de Vienne, et maugréait fort. La comtesse lisait auprès de lui les journaux hongrois, et semblait radieuse. A cette fanfare inattendue, le colonel se leva et courut à la fenêtre. Il poussa un juron et se précipita vers l'escalier. Il avait un bonnet rouge sur la tête, la pipe à la bouche, des pantoufles et une robe de chambre. En descendant, il prit une cravache. C'est ainsi qu'il se présenta devant le 4e escadron, déjà en ordre et sur le point de se mettre en marche.

— Qu'est-ce que cela! s'écria le comte Richter, foudroyant du regard le capitaine.

— Colonel, répondit celui-ci se plaçant devant l'escadron, nous partons.

— Et où allez-vous?

— A Pesth, colonel.

— De qui tenez-vous l'ordre du départ?

Digitized by Google

— Du ministre de la guerre, Lazare Meszaros.

— Je ne connais pas vos polichinelles, moi. Je suis le maître du régiment, et il ne reçoit d'ordre que de moi.

— Colonel, il y a un maître à tous, roi pour nous, empereur pour vous. Il a sanctionné le décret du 20 août.

— Vous allez vous constituer aux arrêts, et un conseil de guerre jugera votre réponse.

— A Pesth, oui. Ici, non.

Presque tout le régiment était accouru. Le colonel avisa le capitaine du deuxième escadron qui avait réuni les siens; ils allaient monter à cheval.

— Capitaine, lui dit-il, emparez-vous du capitaine du quatrième, et faites désarmer l'escadron entier.

— Colonel, répondit poliment le capitaine du deuxième, donnez cet ordre à un autre, je pars. Nous partons avec le quatrième escadron.

Le trompette sonna l'ordre de marche, les deux escadrons quittèrent Marienpol. Le colonel lança un épouvantable juron et rentra.

Nous nous attendions que le lendemain l'Autrichien se serait mis à la tête des deux autres escadrons et aurait rejoint le deuxième et le quatrième. Il n'en fit rien. Le jour suivant, tous les officiers et les sous-officiers le sommèrent de partir. Il fallut s'exécuter, se sachant surveillé.

— Ne vous fiez pas à lui, me dit le soir la comtesse. Il médite un coup. Je ne sais lequel, une trahison sans doute.

— Y a-t-il du danger pour vous, madame?

— Je ne sais. Veillez sur moi.

Ce « veillez sur moi » était l'aveu que je sollicitais depuis six mois. Elle savait que je l'aimais comme un fou et que je me taisais. Son mari lui-même me semblait avoir des soupçons sur ma passion. La comtesse n'avait rien fait pour m'encourager, mais j'avais deviné que mon amour l'avait touchée et que peut-être elle le partageait. Etait-elle belle, mon Dieu, quand son regard enivré s'arrêtait sur moi et m'enveloppait d'une auréole lumineuse!

Nous partîmes au milieu des applaudissements de tous les habitants de la ville : les femmes nous envoyaient des baisers, les vieillards des bénédictions, les jeunes gens des souhaits. Le colonel resta toujours à la queue du régiment, sous prétexte d'être près de sa femme qui nous suivait à cheval. Il me garda auprès de lui pour transmettre au régiment ses ordres en hongrois qu'il ne parlait pas. Nous arrivâmes au Dniester. Il pleu-

Digitized by Google

vait depuis trois jours : la rivière était donc grosse et sale. Il fallait la passer à la nage. Le premier escadron se lança dans le fleuve, le troisième suivit. Le colonel ne bougea pas. Quand tout le monde fut de l'autre côté, il saisit avec violence la bride du cheval de sa femme en lui disant :

— Suis-moi.

— Au secours! s'écria la comtesse, lui arrachant la bride des mains.

Je m'interposai.

— Madame la comtesse veut-elle continuer le voyage vers son pays? demandai-je.

— Je le veux.

Pour toute réponse, le colonel tira un pistolet de ses fontes et fit feu sur moi. Il me manqua. Je ripostai. Il tomba. Le colonel Tichter était un colosse. Je m'emparai à mon tour des brides du cheval d'Amélie et nous nous lançâmes dans le fleuve. On nous accueillit à l'autre rive par des hourras formidables : mes camarades avaient tout vu. Nous continuâmes la marche. Nous manquions de vivres et d'argent. Le peu de pain que les paysans nous fournissaient, nous le donnions aux chevaux et nous nous nourrissions de trognons de choux, de maïs et des légumes crus que nous pouvions ramasser. Nous avions hâte d'arriver.

D'autres régiments et débris de régiments firent comme nous.

Nous fîmes notre entrée à Bude le jour mémorable du 28 septembre 1848.

La cour de Vienne avait désormais jeté le masque. Elle ne conspirait plus, elle attaquait. Le 25 septembre, elle lança deux manifestes royaux. Par le premier, le roi accusait de révolte la diète, les ministres, la nation, et nommait le général comte Lamberg, hongrois de naissance, autrichien de cœur, commissaire royal dans tout le pays, commandant de toutes les forces armées. Par le second manifeste, le roi ordonnait aux soldats de rentrer sous leurs anciens drapeaux.

L'assemblée s'était réunie le 27 septembre au soir et avait décrété : Que les manifestes étaient illégaux et inconstitutionnels; que la nominatiou de Lamberg était nulle; que les troupes ne devaient pas obéir sous peine de trahison. Kossuth rédigea une proclamation au pays dans ce sens, et le lendemain elle tapissait tous les murs de Bude et de Pesth.

L'agitation des deux villes était au comble. Le général Lamberg la brava.

Il logeait dans un hôtel de Bude. Le matin, vers les dix heures, il prit un fiacre et se fit conduire à Pesth chez Georges

Digitized by Google

Mailath, juge du royaume. Nous venions de traverser Bude aux acclamations frénétiques d'une foule immense et d'un peuple armé de faux qu'on avait saisies dans un dépôt public. Notre vue redoubla leur enthousiasme et leur exaspération.

Je me séparai de mes camarades, la comtesse m'ayant prié de l'accompagner chez elle. J'avais pâli, mais j'avais obéi. Elle allait chez son père. A la porte de ce magnat, je voulus me retirer, et, le désespoir dans la voix, je lui dis adieu. Elle m'ordonna de monter. Lorsque nous fûmes dans le salon, elle me dit :

— Monsieur Zapolyi, veuillez attendre un instant, je vais vous présenter à mon père.

— Au prince Nyraczi?

— Au prince Nyraczi.

— Jamais.

— Pourquoi donc, s'il vous plait?

— Par la raison, madame, que je suis le fils de Paul Nagy. Je suis ce jeune homme déshonoré auquel votre père fit donner vingt-quatre coups de bâton pour le crime... d'avoir essayé de vous voir. Je ne l'ai pas pardonné.

Amélie se laissa choir sur un fauteuil et sembla abattue. Je restai debout croyant voir le spectre de mon père pendu qui me criait : Vengeance! Soudain, la comtesse se leva, s'élança à ma rencontre les bras ouverts et s'écria :

— Maurice, je t'aime.

Depuis lors, j'ai cru aux visions du paradis.

Cinq minutes après je sortis de l'hôtel et il me sembla que j'émergeais d'une étoile pour tomber dans la nuit éternelle. Je courus, j'avais besoin d'air et d'espace. La vie me débordait, me suffoquait. Je m'arrêtai un instant pour respirer à l'extrémité de ce splendide pont du Danube qui réunit Pesth à Bude. La journée était radieuse. Le ciel me semblait endimanché d'une robe d'azur, plus limpide que d'ordinaire, pour se réjouir de la fête de mon cœur. Le Danube, au regard jaune, à la marche tranquille et lymphatique, barbotait quelque chose de rauque et d'indéterminé, mais n'ayant pas cet accent de colère que l'on devine dans le grognement du Pô et du Saint-Laurent. Au-delà, le rocher abrupt et mystérieux qui porte la citadelle et surplombe dans le fleuve. En arrière, des collines brunes aux coteaux de vignes coupés par des ravins le long desquels montent des villas, des guinguettes, des cafés, des châlets aux clochetons guillochés, et plus loin encore, bien loin, à l'extrême horizon, au milieu d'une vapeur violette, des points bleus comme une poignée de turquoises, les premiers chaînons des Carpathes. Je voyais tout

Digitized by Google

cela à la fois par un regard intérieur qui aurait embelli et rendu lumineuse une boutique de charbonnier, lorsque un fiacre traversa le pont et une tête, coiffée d'un chapeau de général, s'avança pour me regarder : c'était le comte Lamberg.

On le vit, on le reconnut.

Ce ne fut qu'un éclair. Une foule, sortant tout d'un coup, je ne sais d'où, se rua sur lui, renversa le fiacre, les chevaux, le cocher, le tira dehors, le traîna, le tua, lui coupa la tête. J'avais vu un homme vivant qui me toisait d'une mine farouche, une minute après je vis une tête pâle et sanglante au bout d'une pique. Un frisson courut toute la ville. La foule armée de faux fit irruption dans la salle de l'assemblée. Le président s'élança vers son fauteuil et avec un geste de roi s'écria :

— Au nom de la loi, je vous ordonne de sortir.

Les cris s'éteignirent en un instant, et les hommes ensanglantés sortirent, comme des moutons, sans répondre une seule parole.

Le lendemain, Moga battait Jellachich à Pakozd, lui laissant l'infamie de tirer le premier coup de feu. Cinq jours après, Görgey désarmait dix-huit cents austro-croates, et le 7 octobre, Maurice Perczel atteignait le corps de Roth et Philippovich, fort de sept mille cinq cents hommes, et l'obligeait à poser les armes.

IV

L'homme qui avait trempé dans le coup d'Etat contre l'autonomie hongroise et avait envoyé Lamberg, le comte Latour, ministre de la guerre en Autriche, fut pendu à une lanterne par le peuple viennois dans l'insurrection du 6 octobre. Moga, qui poursuivait l'armée de Jellachich marchant sur Vienne, ayant hésité à passer la Laytha à temps, fut enfin battu près de Schwechat, en vue de la capitale de l'empire, par Windischgraetz qui avait déjà écrasé Vienne, et qui allait maintenant marcher contre la Hongrie. La guerre que nous faisions en Transylvanie contre les Valaques, les Saxons, les Autrichiens, les Serbes, malgré quelques brillants combats, restait, somme toute, malheureuse, et l'armée se retirait sur la Maros tandis que Schlick envahissait la Hongrie septentrionale. Notre cause était sérieusement menacée, la patrie sérieusement en péril. Le *Comité de défense*, qui concentrait dans ses mains tout le pouvoir exécutif, se montra à la hauteur de sa tâche, et Kossuth, qui le résumait presque, remplissait déjà de sa personne toute l'ombre qu'avait laissée l'effacement de la maison de Habsbourg. On demanda de nou-

Digitized by Google

velles levées de *honveds* — défenseurs de la patrie — et il y eut plus d'hommes que nous n'avions d'armes. On créa une cavalerie, une artillerie. Les chefs tièdes, incapables, douteux, furent remplacés : Damjanich prit la place de Kiss dans le sud, Görgey celle de Moga dans le nord, Windischgraetz s'ébranlait.

J'avais obtenu un brevet de capitaine dans mon régiment, qu'on avait complété en suppléant aux quatre autres escadrons qui, se trouvant en Bohême, n'avaient pu réussir à s'évader comme nous. Je commandais le septième escadron détaché pour l'armée du nord. Görgey me nomma son aide-de-camp.

Kossuth, en livrant le commandement en chef de l'armée du nord au major Görgey, avait dit à l'assemblée : « J'ai tiré un bon numéro de l'urne du destin! » Kossuth avait peut-être lu ce numéro à l'envers. Je n'avais pas encore vu Görgey. J'avais applaudi quand il avait fait exécuter l'arrêt du conseil de guerre de Csepel et fait pendre le comte Zichy qui, en allant au devant de Jellachich, avait introduit l'ennemi dans la patrie. Mais j'avais conçu immédiatement des doutes sur son caractère lorsque, se brouillant avec son chef Maurice Perczel, il réussit à le faire passer comme incapable et se fit attribuer la prise du corps de Roth et Philippovich. Lorsque je le vis à son quartier-général de Pozsony, je ressentis comme un choc au cœur.

Arthur Görgey était militaire. Il avait fait ses études à l'Académie militaire de Tuhn, en Autriche, puis il avait passé cinq ans dans la garde-noble hongroise. Nommé lieutenant dans un régiment de hussards, n'ayant pas les moyens d'avancer rapidement, fatigué de la vie de garnison, il donna sa démission et se retira à Prague pour y étudier la chimie. Là il avait demandé une riche et noble héritière en mariage, mais ne l'ayant pas obtenue, il épousa son institutrice, une Française. Son caractère déjà transudait : ambition, envie, rancune, orgueil, vengeance! Görgey dissimulait peu la lie de son cœur quand il le pouvait sans inconvénient, et se vengeait peut-être ainsi de la nature qui, par la composition de sa personne, donnait l'éveil aux observateurs.

Grand, élancé, mince, souple, son corps de dandy s'achevait par une tête de femme, petite et pas belle. Il avait des cheveux châtains, rares, coupés en brosse, avec l'intention de donner plus d'ampleur et un peu de clarté à un front troublé. Ses yeux gris, remuants, irritables, n'avaient pas cette arrière cloison des hypocrites qui masque dans l'abîme de la prunelle les abîmes de l'âme. Il les voilait par des lunettes d'or, qui ternissaient ce que cette figure avait de pétulant. Une moustache pauvre et fine

Digitized by Google

rehaussait la pâleur bleue et la minceur avide des lèvres, toujours courroucées, si un sourire moqueur cessait de les crisper. Cette physionomie courte sur une stature élevée, ces traits plats sur un corps dégagé, ce visage où la nature avait écrit une idée et où la préméditation substituait un masque, me donnèrent à réfléchir. Görgey remarqua que je l'observais. Et s'il avait pu se douter que je braquais sur lui mon attention acharnée, comme un microscope qui le sondait jusqu'au fond des entrailles et dépeçait sa pensée, il m'eût à coup sûr placé, à la première occasion, dans une position à me faire tuer. Déjà, il désapprouvait ma conduite envers le colonel Tichter. Il avait très-peu de barbe et était pâle. Il n'avait de martial que le maintien et les habitudes. Peu abordable, au contact choquant, redoutant de se révéler avant l'heure et hors de propos, il surveillait ses paroles, excepté dans l'ironie et dans la médisance qu'il avait fort colorées. Du reste il donnait à sa pensée des formes poétiques et ne manquait pas d'éloquence. Sa tenue rigide imposait le respect. Sa démarche, sûre d'elle-même, grave, fière, impérieuse, où débordait l'orgueil, s'accordait avec le ton bref de sa parole, et le timbre brusque de son accent. Il corrigeait par l'arrogance de l'âme et de l'homme ce qui pouvait manquer de guerrier et de chevalier au militaire et au général.

Avec cela, excellent cavalier, sobre, patient, d'un beau courage personnel, qu'il s'imposait par un effort de volonté dans les circonstances décisives. D'ailleurs la vue du sang ne le troublait guère. Le danger des autres l'émouvait peu. Il ne le fuyait point, le danger, mais il ne le cherchait pas non plus, comme nous verrons. Il n'épargnait pas les souffrances à ses troupes, mais il les partageait, et dormait avec elles sur la neige par des froids de 18 degrés Réaumur, sans dîner après une suppression du déjeuner, sans souper après une supression du dîner. On se reposait d'un combat par une marche, d'une marche par une bataille. Très-sévère sur la discipline, injuste seulement envers ses ennemis et envers ceux qu'il jalousait, enviait ou redoutait. Plein de talent personnellement, mais nullement disposé à reconnaître le talent des autres, fort enclin à abaisser le mérite qui l'offusquait, sans générosité enfin, sans noblesse.

Les soldats l'aimaient : ils ne voyaient que la personne; les officiers, sauf ses créatures, le détestaient et se méfiaient de lui : ils sondaient l'âme.

Görgey méprisait tout ce qui n'était pas militaire. Il considérait le *civil* comme un intrus, un intrigant ou une brute. Kossuth, qui l'avait créé, tombait sur son cœur abject comme une goutte

Digitized by Google

d'acide sulfurique qui brûle sans trève ni merci. Görgey savait exécuter très-habilement les plans d'autrui, mais il était incapable d'en concevoir un à lui. Son esprit manquait d'initiative; il n'avait pas la boussole de l'indéfini. Après une victoire, il ne savait plus que faire. La pléthore du succès l'accablait et le rendait inepte, comme l'excès de l'amour tue l'amour. Toutes ses passions occultes s'insurgeaient alors, et il s'épuisait à les cacher ou à les déguiser sous une forme honnête, si l'explosion lui préparait un obstacle. Tout était viril en lui. Rien n'était élevé. Son intelligence nageait dans la vision des grandeurs les plus effrénées, tandis qu'il devait s'imposer une conduite modérée. Il sentait toute la supériorité morale et intellectuelle de Kossuth. La Hongrie tout entière caressait cette croyance, exprimait cette conviction. Görgey entreprit une œuvre de ténèbres, au bout de laquelle, en démasquant ses batteries, il devait faire retomber son pays au fond d'un gouffre. Araignée du mal il tissait la toile du désastre pour y envelopper une œuvre divine, la résurrection d'un peuple!

Görgey avait l'âme autrichienne. Il ne comprenait donc ni la liberté, ni la nationalité, ni l'indépendance, ni l'autonomie d'une race, ni la suprématie et la maturité d'une civilisation. Il n'avait dans ses yeux qu'une seule lumière : celle de la force. Il se battait contre l'Autriche, non pas par haine d'une institution ou d'un principe, mais parce qu'il avait de la rage concentrée contre les généraux autrichiens et convoitait de remplacer l'Autriche quelque part, pour la replacer ensuite, se faisant dans l'œuvre et dans l'empire une part à la hauteur du service rendu. L'Autriche ne s'est-elle pas montrée généreuse pour certains mérites, la maison de Habsbourg pour certains crimes?

Dès la seconde entrevue que j'eus avec Görgey, je le compris tout entier. Je disséquai sa pensée et je le jugeai. Dès lors, je le haïs. Il s'en douta, et me garda auprès de lui pour me séduire ou pour me perdre. Mais j'aurai à vous reparler de lui.

Windischgraetz, après les premiers pas, resta immobile. Il hésitait à engager un combat où il redoutait d'être écrasé. Cependant, lorsque la diète hongroise refusa, après l'abdication du vieil empereur, le nouvel empereur et roi, François-Joseph, le maréchal autrichien fut forcé d'agir sérieusement. Il s'avança, par conséquent à la tête de 50 ou 60,000 hommes. Görgey n'avait que 23 ou 24,000 hommes disséminés sur une grande étendue, sur la rive droite du Danube, et le corps de Perczel, 5 ou 6,000 hommes, qui devait le rejoindre, était encore sur la Drave. Görgey commanda la retraite et manda cette résolution

Digitized by Google

à Kossuth. Il m'appela le soir et m'enjoignit de partir à l'instant pour porter sa dépêche à Pesth.

— Général, lui dis-je, je suis capitaine et je n'ai pas encore assisté à une bataille. On va se battre, tout en se retirant. Puis-je vous demander la faveur de rester?

Görgey, avec un sourire goguenard, me répondit :

— On ne se battra pas. Partez.

Je partis.

Le lendemain, Görgey avait changé d'avis.

Sa première inspiration était cependant bonne. Il l'avait adoptée, à la suite d'un conseil d'officiers supérieurs. Maintenant il exécutait cette même retraite sous la pression immédiate des bataillons autrichiens qui affluaient de toute part et l'entouraient. Aussi elle fut brillante mais désastreuse.

L'hiver se montrait rude. L'immense plaine de la Hongrie était une nappe de neige, tachetée ici et là par des marais traîtres, comme celui du Hansag qui engloutit un quart de la brigade de Léopold Zichy. L'atmosphère avait la couleur du plomb, où flottaient parfois, comme des voiles déchirées par la tempête, des haillons de brouillard sale, se mouvant lentement, tombant d'aplomb. Il n'y avait plus de bleu que dans les yeux électrisés de nos honveds. Il faisait un froid terrible. Les nuits étaient noires. Plus de trace de routes, et celles qui approchaient des courants d'eau, défoncées et impraticables. Il fallait marcher à travers les champs, au hasard. Les troupes légèrement habillées et trop surchargées, accomplissaient des marches interminables, toujours sur le qui vive, ne prenant haleine que pour repousser l'ennemi, ne se garant à droite que pour se trouver en face d'un danger à gauche. Malgré les beaux combats de Kmety à Pahrendorf et de Guyon, le vaillant et habile anglais, à Nagy-Szombath, qui couvrirent la retraite, malgré le combat d'arrière-garde à Raab, qu'il fallut évacuer, la marche rétrograde continua. Görgey fut culbuté à Babolna, et Perczel subit une défaite à Moor, défaite qui aurait pu être une victoire si Görgey fût venu à son aide. Il ne le voulut pas.

Le 1er janvier, la diète quitta la capitale et tranféra le siége du gouvernement à Debreczen, derrière la Tisza, au milieu d'une plaine immense, où les villages, entièrement magyars, sont fort clairsemés. Le 8 janvier, à midi, l'arrière-garde hongroise évacuait aussi Bude-Pesth. Quelques heures plus tard, l'armée autrichienne entra dans la ville, et le drapeau noir jaune remplaça les trois couleurs nationales, blanche, verte et rouge, comme celles de l'Italie.

Digitized by Google

En présentant ma dépêche, je vis pour la première fois Kossuth. Cette entrevue ne dura qu'un instant, mais elle fut caractéristique. Kossuth me connaissait déjà : Amélie lui avait parlé de moi, comme une femme enthousiaste parle d'un beau jeune homme qu'elle aime, et Kossuth avait bu mon éloge dans une parole étincelante comme une strophe d'Hugo, coulant des lèvres de la plus belle des Hongroises. Je lui demandai de quitter Görgey et d'être envoyé comme aide-de-camp, comme simple soldat même, au genéral Bem qui opérait en Transylvanie.

— Pourquoi cela?

— Parce que avec Bem on se bat, et qu'avec Görgey on se retire; parce que Bem est un patriote fidèle aujourd'hui, fidèle toujours, et que Görgey murmure aujourd'hui, et trahira demain.

Kossuth prit un air sévère et se tortilla la moustache. Puis il dit :

— Vous méritez une punition pour parler ainsi de votre chef.

— Je l'accepte. Seulement veuillez l'ajourner de six mois. Si à cette époque, ma prophétie...

— Assez. Allez attendre les ordres du ministère de la guerre et soyez prêt à partir dans la nuit.

Kossuth tomba dans une profonde rêverie. Je sortis lentement.

Trois heures après, je partais pour la Transylvanie, comme aide-de-camp du général Bem.

Je n'eus pas le courage d'aller voir Amélie. Je lui écrivis.

La proclamation de Görgey, datée de Vaez, le 6 janvier, vint prouver à Kossuth que j'avais droitement jugé le caractère de ce général. Görgey se rebellait contre l'autorité de la diète.

V

En attendant je courais la *puszta*.

J'avais traversé ce pays autrefois, la mort dans le cœur, le désespoir dans les yeux, à la rencontre de l'inconnu, par un soleil mélancolique et blême. Je le traversais à présent, l'amour dans l'âme, l'espérance chantant dans mes rêves, à la recherche de la gloire. Sous le ciel bas, sombre, chargé de neige, qui tombait à larges flaques, tourbillonnant quelquefois sous une boutade de vent qui la pulvérisait, je me le rappelle, oh! comme tout était endormi quatre ans auparavant! Le paysan était serf. Le seigneur sujet. L'Autriche était quelque chose de ténébreux, de mysté-

Digitized by Google

rieux, lointaine mais sacrée, inviolable, mais les sourcils froncés, chargés de menaces : on en parlait bas et en détournant la tête. La femme s'occupait du ménage. La jeune fille s'enrubanait et songeait au premier baiser qu'on lui avait donné, ou au premier baiser qu'elle attendait. L'enfant jouait, se roulant dans la mare avec le jeune porc ou se chamaillant avec les oies. L'air était muet ou il charriait des refrains monotones. Le sabre et la plume étaient un objet d'habillement. Le juif haïssait. Le prêtre catholique regardait à Vienne et à Rome.

A présent, le vassal est égal à son maître et ne paye plus de corvée, le maître est citoyen. L'Autriche frappe, mais son prestige est éteint. Le nom de *sainte-patrie* résonne dans tous les échos. On se bat contre le soldat impérial comme jadis contre le turc. La femme coud la tunique de son mari, de ses fils qui s'envolent dans les honveds, attend des nouvelles de l'armée, écrit les nouvelles du village ou de la maison à ses chéris, espère, prie, pleure, craint, se réjouit. La jeune fille est dans l'anxiété des batailles où est son bien-aimé, où ira demain son fiancé. L'enfant joue au soldat. Les juifs, les prêtres catholiques bénissent la patrie, ont une patrie.

Mon voyage à travers la *puszta*, malgré la solitude de l'hiver, malgré l'obscurité de la nuit, me sembla une fête. Je rencontrais partout, jour et nuit, des bandes de citoyens qui allaient s'engager comme volontaires ou répondaient à l'appel comme conscrits. Partout un sourire, nulle part le cadavre froid de l'espérance frappée à mort par l'insuccès. Dans chaque bouffée d'air où l'homme avait respiré, une strophe ardente de Petöfi. Partout des sabres, des plumets, de beaux habits pour fêter le combat. Heureux qui avait un fusil ou un pistolet : tous avaient un cœur. Heureux qui pouvait me recevoir dans sa chaumière. Je dis chaumière. Le château, hélas! était autre chose. Un mot que je jetais, en passant au galop par un village, se propageait de clocher en clocher. Le carillon répondait au tocsin. Où je jetais un cri, poussaient des hommes.

Je rencontrai les premières colonnes de l'armée du sud que le gouvernement appelait à la défense de la ligne de la Tisza. Je pus serrer la main à Damjanich, celui que Klapka nomme l'homme de fer, l'énergique commandant des formidables *casquettes rouges*, le 9e honveds. En quittant le Banat, il adressa aux Serbes une proclamation, où il leur ordonnait de se tenir tranquilles pendant son absence et de respecter hommes et propriétés, Magyars ou Allemands, et concluait :

« S'il vous arrive de ne pas faire cas de mes exhortations, si

Digitized by Google

vous persistez dans vos exploits sanglants et liberticides, je vous le jure, je dévasterai vos contrées et vous poursuivrai aussi longtemps que sur le sol hongrois un Serbe existera, et alors, pour qu'il ne reste plus en Hongrie la moindre trace de votr race traîtresse, je me tuerai. »

Damjanich était Serbe.

J'aurais voulu me battre sous ses ordres si je n'eusse pas eu le bonheur d'aller combattre avec Bem.

Je suivis le Danube à l'aspect terreux et triste qui, malgré la température de 20 degrés au-dessous de zéro, n'était pas gelé et ressemblait à un fil de cuivre un peu oxydé sur un bouclier d'acier réfléchissant la lune. Enfin, j'arrivai à la frontière de la Transylvanie, cette province qui est une forteresse, entourée par les Carpathes, ouverte à la Hongrie seulement par trois portes : trois défilés.

Bem m'avait précédé de six jours.

Je le rattrapai, le 22 décembre, dans la direction de Déez et lui présentai la dépêche de Kossuth. Je dis mal dépêche, je dois dire le billet. Bem, en entrant au service de la Hongrie, avait mis pour condition de ne dépendre que directement de Kossuth, *du chef du gouvernement*.

— De l'ami, avait répondu Kossuth. Et il lui tint parole.

Kossuth lui écrivait ces simples mots : « Mon ami, je t'envoie un jeune homme qui veut se faire tuer ou devenir général. Il a le diable au corps, c'est-à-dire un amour dans le cœur, où rayonnent les deux plus jolis yeux de myosotis de la Hongrie. Fais ce que tu peux pour les deux jeunes gens. Prends le capitaine pour ton aide-de-camp et tu seras plus heureux que moi ; la jeune femme embrassera peut-être ta tête chauve. »

Bem fixa sur moi ses yeux gris d'aigle. Nos regards se croisèrent. Nous nous sondâmes réciproquement. Dès ce moment nous fûmes amis.

— C'est bien, dit le général, je vous prends pour aide-de-camp. En selle.

L'armée hongroise de Transylvanie, partagée en trois corps, montait en tout à 10,950 hommes d'infanterie, 1335 cavaliers, 24 canons, la moitié gardes nationaux. Le général autrichien Puchner commandait à 20,000 hommes de troupes régulières et à plusieurs milliers de levées en masse valaques et saxonnes pourvues de 60 canons, partagées aussi en trois colonnes. Les colonnes hongroises, commandées par Baumgarten, par Dobay, par Czetz, avaient rencontré l'ennemi en marche. Le 18, Baumgarten écrasa Urban, ce chacal de l'armée

Digitized by Google

autrichienne. Le 19, Dobay battit Wardener. Le 20, Czetz, qui a écrit l'histoire de cette campagne, brisa la troisième colonne austro-valaque. Le 23, Bem rencontra la brigade impériale de Jablonovski, l'attaqua à la baïonnette et la culbuta. Nous nous précipitâmes alors vers Kolosvar. La marche était tellement forcée, que nous grignotions un morceau de pain noir sans nous arrêter et ajournions le sommeil à la fin de la campagne, disait Petöfi, qui était aussi aide-de-camp de Bem. Nous arrivâmes à Kolosvar, la capitale de la Transylvanie, le 23 décembre, le jour même que Bem avait fixé d'avance au comité de défense. Les Autrichiens n'acceptèrent pas la bataille et nous entrâmes dans la ville qu'ils évacuèrent.

— Bien! dit Bem, voilà notre lettre de change payée.

Il proclama une amnistie générale; mais tandis qu'on le cherchait pour l'acclamer, nous étions en route. Le 29, nous avions en face Urban et Jablonovski, retranchés dans une excellente position près de Bethlen. La fusillade et la canonnade commençèrent. Tout d'un coup Bem s'écrie :

— Finissons-en avec les chiquenaudes, à la baïonnette.

Une heure après, les Austro-Valaques étaient en déroute.

Bem poursuivit Urban; Riczko, Jablonovski. Le 31, Bem et Riczko battirent de nouveau l'ennemi. Nous nous arrêtâmes. Les munitions étaient finies. Les nouvelles munitions arrivèrent le 2 janvier. Le 3 janvier 1849, Bem atteignit les Autrichiens près Tihucza, postés dans un défilé formidable. Le combat dura toute la journée. Le soir, les impériaux, hachés sur leurs derrières, délogés, mis en fuite, décimés, pris de terreur, couraient sur les sommets des montagnes où les chèvres auraient eu le vertige, jetant sacs et fusils, et ceux qui ne roulèrent pas dans les précipices ou ne s'enfoncèrent pas dans les abîmes de neige, traversèrent la frontière et s'arrêtèrent, à demi-gelés, dans la Bukovine.

— Quelle savonnade! s'écria Bem le soir.

En effet, le nord de la Transylvanie était nettoyé d'Autrichiens.

— Mes enfants, dit Bem, il fait froid, nous n'avons rien. Que diable ferions-nous ici? Nous y gèlerions. Allons nous chauffer dans le midi, Puchner nous donnera du feu.

Depuis quinze jours, nous n'avions dormi que trois nuits, et nos repas n'avaient été substantiels que lorsque nous avions mis la main sur l'ordinaire préparé par les austro-serbes. Nous répondîmes par un seul cri :

— En marche, papa!

Digitized by Google

On appelait le général : Papa Bem.

Puchner s'avançait à la recherche de l'armée hongroise. Nous le rencontrâmes dans les environs de Galfalva le 17 janvier. On se battit cinq heures.

— Avalez-moi ces drôles! s'écrie Bem.

On les chargea à la baïonnette. Puchner s'enfuit avec les restes délabrés de sa colonne dans la direction de Nagy-Szeben (Hermannstadt).

— Sus aux chiens! hurla Bem.

Et nous talonnâmes les fuyards, toujours l'épée dans les reins, pendant quatre jours. Il neigeait, il ventait. Pas de route. A travers des ravins, des montagnes, des torrents profonds comme des rivières, des terrains effondrés gelés à peine à la surface pour nous tendre une embûche, les bagages en arrière. Le pain toujours un problème, sans tabac... et pas une plainte! Quelle volupté que la guerre pour une idée, lorsqu'on a foi dans un chef doué de toutes les grandeurs morales! Nous nous arrêtâmes le 21 devant Nagy-Szeben, ville entourée d'une enceinte continue, munie de pièces de position, hérissée de redoutes, de retranchements avancés, défendue par 11,000 hommes, force gardes nationaux et 54 canons. Bem n'avait sous ses ordres que 4,500 fantassins et 450 chevaliers qui marchaient depuis quatre jours et 18 bouches à feu de petit calibre.

— Général, faut-il commander l'assaut? lui dis-je.

— Parbleu!

— Vous ne voulez donc pas attendre les 1,700 hommes qui vont arriver avec Czetz?

— Mettons-nous à table, nous les attendrons en mangeant.

Il lança la légion allemande et les Sicules. Repoussés. Il les lança encore. Repoussés de nouveau, il les lança pour la troisième fois. Ils reculèrent.

— En avant les hussards, cria Bem, se mettant à leur tête lui-même.

Une volée de mitraille nous culbuta.

— Czetz est arrivé, général.

— En avant tous.

Les Autrichiens sortent en masse, quatre batteries en tête. L'aile gauche et le centre sont débordés, les nôtres fuient. Puchner poursuit. Bem reste en arrière avec un escadron des hussards de Mathias et une batterie qu'il pointe en personne. Puchner s'arrête, puis il rentre dans la ville. Bem s'établit peu loin, à Iselindek. Huit jours se passent. Le 30 janvier, Puchner revient et nous entoure.

Digitized by Google

— Quel bonheur! s'écrie Bem, nous en aurons jusqu'au cou. Donnez-vous-en à cœur joie, mes enfants.

Puchner attaqua, puis il retourna à la charge, puis il retourna encore. Battu, repoussé, fort entamé, disloqué, Puchner fait sonner la retraite et rentre le soir à Nagy-Szeben.

Ces combats de tous les jours avaient réduit nos forces à un nombre vraiment exigu. On nous promettait des renforts qui devaient être vers Déva. Nous allâmes à leur rencontre. Puchner lança sur nos derrières 12,000 hommes et du canon. Nous étions 2,000.

— Que faire, général? demandai-je.

— Dame! quand on ne peut pas se défendre, on attaque, répondit Bem sans retirer la pipe de sa bouche. Faites sonner la charge.

Nous fûmes écrasés. Notre armée se trouva réduite à 1,300 hommes, 6 canons et pas de munitions. Nous atteignîmes Szerdahely. Les Saxons nous amoindrirent encore en tuant nos blessés, que Bem faisait évacuer sur Szasz-Sebey. Un cri d'indignation se leva. Bem n'eut pas le temps de pointer ses canons. Les fantassins se ruèrent, la baïonnette au poing, sur la ville. Une demi heure après elle était balayée. Bem s'établit derrière une enceinte fortifiée qu'il improvisa. Puchner ne nous y laissa pas tranquilles.

— Ce diable d'homme ne me donne pas le temps de bourrer ma pipe, dit Bem. C'est bien. Ça nous économise du tabac. Allons-nous-en, enfants.

Et toujours luttant, sans être jamais entamés, nous arrivâmes à Szaszvaros. Bem fut blessé d'un éclat de mitraille à la cuisse.

Le 7 février, il nous arriva du renfort : deux compagnies de honveds et deux escadrons de gardes nationaux à cheval. Ils nous apprirent en outre que 7,700 hommes, ayant 28 canons, les suivaient. Puchner vint nous offrir le combat, Bem l'accepta.

— Jouons une niche à nos confrères, dit Bem. Quand ils arriveront, ils trouveront la besogne finie. *Tarde venientibus ossa!* En avant.

On nous accabla. Nous perdîmes nos quatre derniers canons.

— Les drôles ont attrapé la goutte en route, allons voir ça.

Bem partit à l'instant même pour Piski. Je fus le seul qui l'accompagnai.

Nous trouvâmes en effet les 7,700 hommes et les 28 canons. Le 9 janvier, nous étions en face des Autrichiens.

Cette bataille fut dramatique. Les honveds repoussèrent l'ennemi qui s'avançait sur le pont du Sztrigy devant la ville, puis

Digitized by Google

ils traversèrent la rivière sur les glaçons et le chargèrent. Les hussards de Mathias reculaient. Bem, malgré la violence de la fièvre que lui avaient donné la blessure et la longue course au galop que nous avions faite, vint prendre le commandement. L'ennemi fut refoulé en désordre, la cavalerie lui donna la chasse. Mais voilà que nous tombons dans une embuscade. L'ennemi prit l'offensive. Nous avions consommé les munitions.

— Quoi! s'écria Bem, ces faquins danseraient aux violons que nous avons payés! A la baïonnette donc!

Les Autrichiens aussi n'avaient plus de munitions.

Le soir, nous étions maîtres de la victoire, qui restait douteuse le matin, qui nous souriait à midi, qui nous abandonnait à trois heures.

Bem, avec son coup d'œil fatidique, vit alors la position de la campagne.

Puchner n'avait plus de base à ses opérations.

Notre base à nous la plus sûre, la plus propice, était le pays des Sicules, des amis, où nous aurions trouvé des hommes, des armes, des provisions de toute sorte.

Bem ordonna à l'instant une merveilleuse marche de flanc. Nous passâmes sous les murs même de la forteresse de Karolyvar, sous le feu du canon ennemi. Nous grimpâmes par des montagnes couvertes de neige, ravinées, glissantes, à pic sur des gouffres qui nous aspiraient, environnés par une rafale qui coupait la respiration et suffoquait hommes et bêtes. Nous nous coulâmes en glissoire sur des champs de neige durcie, qui quelquefois nous engloutit, passant par des gorges où quatre hommes de front avaient de la peine à avancer, bloqués par l'ouragan qui s'engouffrait avec le bruit et la force de maintes pièces d'artillerie qui tonnent. Nous franchîmes des torrents qui charriaient des blocs de pierre et des blocs de glace, formant des tourbillons traîtres, les hommes aidant les bêtes, traînant les canons à bras, chargés de bagage, mal nourris, légèrement vêtus, gelés, sans tentes, sans repos, sans sommeil... Et nous chantions les refrains de Petöfi, qui marchait toujours à la tête et qui était le premier au combat, tandis que les échos de la montagne répercutaient les vivat à papa Bem! répétaient le fameux couplet sur la barbe du général polonais que Petöfi appelait « un étendard blanc. »

Le 15 février, nous atteignîmes Medgyes.

J'y trouvai Amélie.

PETRUCCELLI DELLA GATTINA.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

ET LA SORBONNE

L'enseignement supérieur est vis-à-vis de l'enseignement secondaire et primaire dans le même rapport que les revues vis-à-vis des journaux. Ce que veut le lecteur des feuilles quotidiennes ce sont des notions élémentaires et pratiques de politique, de choses financières, d'art, de théâtre, de littérature : ce que demande le lecteur des revues ce sont des travaux de généralisation ou des études approfondies que ne comporte pas le cadre nécessairement restreint d'une publication éphémère. C'est parmi les lecteurs des revues, il n'est pas téméraire de l'affirmer, que se recrutent la plupart des auditeurs des établissements supérieurs; et c'est parmi les professeurs de l'enseignement supérieur que les revues elles-mêmes (et la nôtre en offrirait plus d'un exemple) vont chercher en partie leurs collaborateurs. Il ne sera donc pas sans intérêt au moment où l'année scolaire vient de s'ouvrir, où des réformes importantes s'exécutent, de faire connaître, en quelques pages, la nature des cours qui ont lieu dans nos grands établissements, le caractère des professeurs, la valeur des idées nouvelles qui, à la grande joie des uns, à la grande terreur des autres, commencent à pénétrer dans notre enseignement supérieur. Pour ceux de nos lecteurs qui suivent les cours, ce travail ne sera guère qu'un *memento* peut-être utile à consulter; il apprendra quelque chose à ceux qui résident en province, ou qui vivant à Paris ont rarement occasion de s'aventurer dans le quartier latin, ne connaissent la Sorbonne ou

Digitized by Google

le Collége de France que par ouï-dire, et l'Odéon pour y avoir vu jouer quelque comédie de Ponsard. Ce sera pour eux comme un de ces récits de voyages, que l'on aime à lire les soirs d'hiver au coin du feu en rêvant que l'on a réellement franchi les déserts, traversé les grands fleuves, découvert les sources du Nil ou fumé le calumet de paix dans les lointaines solitudes du Far-West.

Mais avant de commencer ce voyage austère, d'ailleurs peu fatigant, auquel nous convions nos lecteurs et même nos lectrices, il nous faut d'abord signaler une question de principes devant laquelle nous ne pouvons passer indifférents. Nous disions tout à l'heure que l'enseignement supérieur s'applique surtout à généraliser, à extraire la quintessence des notions vulgaires pour la présenter au public, parfois aussi à approfondir ce que l'enseignement secondaire se contente d'effleurer. Et voici qu'aujourd'hui on vient contester ce caractère de notre enseignement supérieur, on veut lui ôter les brillantes qualités qui ont fait jusqu'ici son prestige, pour le réduire à n'être plus que l'enseignement aride et technique de sciences réduites à une mathématique exactitude; on veut lui enlever le grand public qu'il rassemblait autour de ses chaires pour substituer à ce public des *classes* d'étudiants groupés autour d'un maître, prenant des notes, aspirant à devenir aussi savants et même plus savants que le professeur, à faire marcher la science sans nul souci du vulgaire et des profanes.

Les fréquentes relations que nous avons avec nos voisins d'outre-Rhin — et plaise à Dieu qu'elles se multiplient chaque jour, — nous ont amenés à établir entre eux et nous des comparaisons qui n'ont pas, paraît-il, tourné à l'avantage des méthodes françaises. Les articles de notre savant collaborateur, M. Hillebrand, ont mis nos lecteurs au courant des réformes proposées. La génération nouvelle demande pour nos facultés une transformation absolue et radicale; à l'entendre, il faut en finir avec un système qui a fait son temps, supprimer ces leçons oratoires, ces généralisations brillantes, bonnes tout ou plus à amuser quelques oisifs, exclure les curieux et les dilettanti du temple de la science, n'admettre à ses austères enseignements, comme à un noviciat, que ceux qui ont fait le vœu de lui consacrer leur vie tout entière. Que deviendra le public ainsi chassé du sanctuaire, privé des hautes et nobles distractions que l'Etat lui distribuait libérament (surtout en province), c'est ce dont on s'enquiert assez peu. Imaginez, dans l'état actuel des choses, à quoi se réduirait a vie n te llectuelle d'une ville de province voyant sa Faculté

Digitized by Google

remplacée par un lycée d'un ordre supérieur où l'on n'admettrait que des étudiants. Pour être logique dans le système que nous indiquons, il faudrait fermer aussi les bibliothèques au grand public (on l'a sérieusement proposé) et ne les ouvrir, moyennant cartes et certificats *ad hoc*, qu'à des esthéticiens par A + B, à des philosophes diplômés, à des savants patentés. C'est l'extrême conséquence d'un système qui, s'il était poussé jusqu'à ses dernières limites, ne tendrait à rien moins qu'à faire de la haute culture le partage d'un petit nombre d'élus voués à l'avancement d'une science dont eux seuls et leurs disciples profiteraient, et qui écriraient sur la porte de leur amphithéâtre :

Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos élèves.

Nous sommes, quant à nous, plus humains; nous croyons que la science peut avoir ses officines et ses sanctuaires, mais qu'elle a le droit et le devoir de communiquer à la plus grande masse possible de curieux ou de volontaires le résultat de ses travaux et les conséquences de ses découvertes. Nous croyons que si l'enseignement *esotérique* est une bonne chose, il doit être complété par un enseignement *exotérique*. Le travail du savant peut, selon nous, se comparer à celui d'une pompe tour à tour aspirante et foulante. Oui, il faut s'appliquer à perfectionner les engins qui permettent de purifier et d'élever de plus en plus les ondes salutaires; mais, ces ondes, il faut ensuite les déverser par de nombreux canaux dans les rues et les carrefours. Tout le monde n'a pas le temps ni l'obligation d'avoir des connaissances vastes et approfondies; mais tout le monde peut avoir des notions sérieuses, utiles et pratiques : la science, si surperficielle qu'elle soit, ne doit être un objet de luxe pour personne, et jusqu'à nouvel ordre ce serait, selon nous une grande imprudence que de supprimer un enseignement qui, en somme, apprend quelque chose à ses auditeurs, leur donne souvent le goût et parfois même les moyens de pénétrer plus avant dans la science; enseignement qui, malgré ses défauts, élève et maintient le niveau intellectuel de notre nation, qu'on ne doit pas condamner à la légère par ce qu'il passe, sans le pénétrer, sur l'esprit de quelques oisifs ou de quelques fruits secs.

On nous fera, il est vrai et on l'a déjà fait, une observation qui ne manque ni de justesse ni d'importance. Le professeur, obligé de se mettre à la portée d'un auditoire qui n'est pas toujours à la hauteur du progrès scientifique, ne sera-t-il pas tenté de lui faire des concessions? Ne s'abandonnera-t-il pas trop aisément

Digitized by Google

à cette paresse qui est, hélas! quoique nous fassions, la maîtresse qualité de l'esprit humain? Ne sacrifiera-t-il pas l'avancement de la science aux nécessités de la vulgarisation? Cela est fort possible et nous sommes loin de prétendre qu'il n'y ait rien de mieux à faire que ce qui s'est fait jusqu'à nos jours. Oui, il est vrai que la France doit travailler, elle aussi, au progrès de son enseignement et qu'elle ne doit pas se contenter de traduire en un brillant langage les découvertes des autres. Il est bon de prendre des mesures pour que nos grands établissements soient en état de rivaliser, le plus tôt et le mieux possible, avec ceux d'outre-Rhin. Mais est-ce à dire qu'il faille pour cela renoncer à nos traditions nationales, à cet *argute loqui* dont les Romains faisaient dans l'antiquité la qualité essentielle de notre race; nous ne le croyons pas. L'art de généraliser, de peindre les passions, d'analyser le cœur humain, de tracer à grands traits les époques de l'histoire, cet art nous appartient en propre, et c'est à lui que nous devons cette littérature cosmopolite que l'Europe entière nous envie. Comme on l'a très-bien dit : Chez nous, la science ne prend pas des airs farouches; elle ne se perd pas facilement dans l'étude aride des phénomènes isolés; elle les groupe avec harmonie et remonte avec impatience à la loi qui les gouverne (1). Renoncer brusquement à nos qualités naturelles, ce serait nous exposer à une perte sans compensation; beaucoup d'esprits ne sont encore prêts, ni parmi les professeurs ni parmi les auditeurs à une transformation aussi radicale. Tout ce que l'on peut désirer c'est que les professeurs actuels, tout en restant fidèles à la tradition, en continuant à parler pour le grand public, ne négligent pas les recherches personnelles, les travaux critiques, et qu'à côté du grand auditoire qui ne veut connaître que les résultats de leur travail, il s'en crée un autre plus restreint et plus sérieux (*privatissimi*, *seminarium*, comme on dit en Allemagne), qui assiste avec eux à l'enfantement même de la science, à l'élaboration des bonnes méthodes, apprenne à les appliquer lui-même et montre que la France sait non-seulement transmettre les découvertes des autres, mais encore découvrir par elle-même.

Cette grave question, ce conflit de la méthode française et germanique, n'a pas échappé à l'attention de la Revue. Nos lecteurs n'ont pas oublié les travaux de M. Hillebrand sur l'*Enseignement supérieur en Allemagne* (2). Nous les y renvoyons. Al-

(1) Voyez la *Revue des Cours littéraires*, nos 37 et 38 (année 1868).
(2) Voyez la Revue du 10 mars.

Digitized by Google

lemand de naissance, naturalisé français par vingt ans de séjour parmi nous, professeur aujourd'hui dans une des plus importantes Facultés de province, M. Hillebrand était plus apte que personne à nous faire connaître l'organisation des Universités allemandes. Dans les articles auxquels nous faisons allusion, dans son récent volume d'*Études italiennes*, M. Hillebrand a prouvé qu'un Allemand peut, sans déroger, s'assimiler certaines qualités françaises. Nous souhaitons que nos professeurs imitent son exemple; que, sans refuser au public ce qu'il attend d'eux, ils sachent, par un travail persévérant, par des relations de plus en plus fréquentes avec l'Allemagne, étendre le cercle de leurs études, rectifier leurs méthodes, mais sans faire violence à la nature de leur esprit, sous peine d'arrêter le mouvement scientifique au lieu de l'accélérer.

C'est ce que paraît avoir bien compris M. Duruy. Depuis qu'il dirige l'instruction publique, il n'a cessé de rechercher les progrès dont elle peut être susceptible, soit sur les bancs des écoles, soit dans les amphithéâtres des Facultés. Quelques-unes de ses innovations ont excité de grandes colères chez ceux-là même dont elles venaient déranger les habitudes et troubler le repos. On a dû cependant reconnaître que ces innovations étaient inspirées par un désir du mieux, qui mérite toutes nos sympathies, surtout si l'on considère les résistances de la routine, les réclamations maladroites des ultra-catholiques, les obstacles économiques contre lesquels a dû lutter le ministre réformateur. Avant d'opérer les réformes que demandaient avec instance des esprits plus scientifiques que pratiques, le ministre a voulu ouvrir une enquête générale sur l'enseignement supérieur. M. Hillebrand a été envoyé en Allemagne, MM. Demogeot et Montucci en Angleterre, M. Hippeau aux Etats-Unis. Ces missions ne sont pas stériles. Récemment le ministre, dans un rapport à l'Empereur, nous a fait connaître sa pensée, et les conclusions de son rapport sont, en somme, celles que nous signalions tout à l'heure : alliance raisonnée de l'exposition française et de l'investigation germanique. Le rapport n'a été suivi d'aucun décret, il n'émet qu'une seule idée pratique, celle d'obliger les professeurs des Facultés de province à faire trois leçons par semaine. Quant aux professeurs de Paris, le ministre, qui connaît leur talent, leur zèle et leurs nombreuses occupations, ne leur demande rien de nouveau. Mais, sans toucher aux attributions de l'antique Sorbonne, il a cru pouvoir les compléter par l'établissement des cours libres de la salle Gerson, de l'Ecole des hautes études et des cours supérieurs pour les jeunes personnes. Ces nouvelles institutions, sur

Digitized by Google

lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, sont le résultat de la crise pacifique que traverse en ce moment l'enseignement supérieur, et sur laquelle il était nécessaire d'éclairer le lecteur avant d'entrer dans l'examen des différents cours de la Sorbonne. C'est le seul établissement dont nous voulions nous occuper aujourd'hui, car il est le seul dans lequel les innovations ont été introduites.

II

Autrefois la Sorbonne, comme on sait, n'était guère qu'une école de théologie, glorieuse école, la première peut-être du monde, à la juger par les grands docteurs qu'elle a produits.

Au dix-huitième siècle, la Sorbonne, si libérale en face des excès de l'ultramontanisme, ne sut pas toujours reconnaître ce qu'il y avait de bon et de vraiment chrétien dans les dogmes nouveaux que proclamait la philosophie. Aujourd'hui, grâce à Dieu, sans répudier sa tradition, elle a su faire la part des idées du siècle, et de même qu'elle a reçu dans son antique édifice les sciences et les lettres, elle ne rougit pas de leur emprunter ce qu'elles ont de plus élevé, de marcher de concert avec elles, et si elle ne peut pas toujours admettre leurs conclusions, si parfois elle est obligée de les combattre, elle le fait sans amertume et sans passion. Elle s'est pénétrée de cette tolérance que les siècles précédents avaient moins connue, et sans renoncer au divin qui est son domaine, elle est devenue plus humaine dans sa méthode et dans ses enseignements. C'est sur Dieu qu'elle fonde sa doctrine : c'est à la raison qu'elle en demande l'approbation. Elle voit sans inquiétude les exigences de cette raison; elle ne réclame d'elle que de la bonne foi ; elle est prête à entrer en lutte avec elle sur le terrain même de la critique. C'est ce qui résulte du discours par lequel M. l'abbé Loyson ouvrait, l'autre jour, l'année scolaire de la Faculté. Ce discours est une vraie profession de foi, une déclaration de principes. Nous en citerons quelques fragments :

La théologie a pour base indestructible les vérités de la foi; elle a pour instrument la raison ; et tout de même que les sciences, inspirées et illuminées par les premiers principes de la raison, les rendent plus éclatants et plus féconds, tout de même la théologie, inspirée et illuminée par les vérités de la foi, porte à son tour la lumière dans leur obscurité, et, je n'hésite pas à le dire, les range sous la loi du progrès, qui est la loi universelle.

Digitized by Google

Assurément, le dépôt de la foi ne varie point. Avec les dernières lignes des saintes Écritures et avec les dernières paroles inspirées des apôtres, la révélation est entière, nul n'y peut retrancher, nul n'y peut ajouter; mais en combien de sens n'est pas flexible un texte écrit, et de quels alliages difficiles à discerner n'a-t-on pas pu surcharger le texte originel! C'est là, en effet, messieurs, un péril de la révélation. Dans le siècle antérieur à Jésus-Christ, elle s'était altérée chez toutes les nations. Seul le peuple hébreu l'avait conservée... Et cependant que de perversions Jésus-Christ releva dans les traditions des scribes et des pharisiens!... Jésus-Christ a abandonné sa révélation aux mêmes dangers... On ne peut ouvrir la *Somme* de saint Thomas sans être frappé du respect du grand docteur pour la philosophie... Et le tort des successeurs de saint Thomas ne saurait être de pratiquer, à l'égard de la science, le même culte que lui.

La théologie doit modifier les opinions qui lui ont été dictées autrefois par la science, après que la science a reconnu ses erreurs. Grâce à Dieu, les théologiens dignes de ce nom ne s'attardent pas dans l'ornière, et si toutes les transformations que les découvertes modernes ne peuvent manquer d'introduire en quelques points de la théologie ne sont point encore opérées, c'est qu'un grand nombre de ces découvertes sont plutôt en voie d'enfantement qu'à l'état de doctrines acquises définitivement. La théologie n'a pas à devancer la science; en le faisant, elle ne faillirait pas moins à son devoir qu'en s'obstinant à repousser ses résultats avérés. Dieu, en effet, a distribué aux diverses sciences le champ de la vérité, puisqu'il n'y a pas d'homme qui ait le temps et la capacité de le cultiver tout entier : à chaque science donc son objet propre; à la théologie, l'étude et la défense de la révélation; à la philosophie et aux autres sciences d'approfondir les secrets du monde, de la nature humaine, tant spirituelle que corporelle, et de ce que la raison peut connaître de Dieu par ses propres ressources.

Il y a donc des sciences diverses, et dans ces sciences, des divisions; puis il y a des écoles selon les points de vue où chacun se place; il y en a aussi bien en théologie que dans les autres sciences...

Le progrès est la loi de la théologie, parce qu'il est la loi de la philosophie et des sciences, la loi même de la raison.

Le progrès de la théologie s'accomplit sous l'autorité de la foi, par la liberté des écoles.

Loin donc qu'il y ait entre la raison et la théologie d'inconciliables divergences, comme nos adversaires le prétendent et comme certains d'entre nous, par leurs vues systématiques, semblent s'être donné la triste mission de l'accréditer, les sciences sont les auxiliaires de la théologie, surtout la critique historique et la philosophie. Saluons donc, dans cette fête de la théologie, à la veille du jour où elle va reprendre le cours de ses travaux, saluons toutes les sciences, saluons particulièment la critique historique et la philosophie...

J'entends la vraie philosophie, la philosophie du spiritualisme, cette alliée de toutes les bonnes causes, comme l'a dit le maître illustre dont

Digitized by Google

le souvenir sera toujours l'hôte vénéré de ces murs, et dont il me semble que la vieille amitié, au sein du monde invisible où il habite, sourit à mes paroles.

Ces nobles paroles ont reçu l'adhésion du doyen de la Faculté, Mgr l'évêque de Sura, dont les idées libérales ont plus d'une fois (témoin sa récente polémique avec *l'Univers*) soulevé les colères des ultramontains. Elles ont reçu également l'approbation de Mgr Darboy dont nous aimons à reproduire les paroles suivantes :

« Certains hommes qui défendent la religion ne feraient pas mal d'avoir un peu plus de raison, et certains hommes qui se croient les représentants de la raison feraient bien d'avoir un peu plus de religion... »

Le discours de M. l'abbé Loyson ne faisait d'ailleurs que rappeler les doctrines qu'un an auparavant M. l'abbé Freppel exposait à la fête des écoles au Panthéon. Lui aussi, il proclamait l'harmonie des sciences humaines avec la religion et déclarait que la science et la foi ne doivent pas nourrir de défiances réciproques. En présence des excès de certains esprits, il est bon de signaler ces nobles idées. — M. l'abbé Loyson a été appelé à remplacer le P. Gratry dans la chaire de morale évangélique. Il a choisi un sujet qui ne manque ni d'intérêt ni d'actualité : *Des Erreurs contemporaines* relatives *aux fondements de la morale*. Ses leçons seront le complément de celles que son frère, le Père Hyacinthe, exposait naguère dans ses belles conférences de Notre-Dame.

M. l'abbé Freppel n'est pas remonté dans sa chaire : le cours d'éloquence sacrée est confié à M. l'abbé Bernard, ancien aumônier du lycée Saint-Louis, qui traite de l'éloquence au quatrième siècle et des écrits de Saint-Ambroise. Sujet classique et digne d'intéresser tous ceux qui admirent dans le grand évêque de Milan la noblesse du caractère et la hauteur du génie. La chaire d'histoire est occupée par M. l'abbé Perraud ; il traite des controverses religieuses du seizième siècle. L'éminent orateur, l'habile historien de l'Oratoire est bien connu. En rendant justice à son talent et à son zèle, qu'il nous soit permis de déplorer la perte immense que la Sorbonne a faite dans la personne de son ami et prédécesseur, l'abbé Perreyve. Le disciple bien aimé de Lacordaire avait eu l'honneur d'enseigner à la Sorbonne à l'âge où l'on étudie encore. Il est mort à trente-deux ans, dans toute la force de la jeunesse, dans tout l'éclat d'un talent déjà épanoui et qui allait nous donner ses plus beaux fruits. La Sorbonne

Digitized by Google

portera longtemps le deuil de cette âme si belle et si tôt disparue. Quelques-uns des écrits de l'abbé Perreyve perpétueront sa mémoire parmi les amis de la religion et du libéralisme, et la postérité s'associera aux éloges que le plus catholique des protestants, M. Guizot lui décernait naguère en pleine Académie. La théologie morale est professée par M. l'abbé Méric qui traite de l'histoire générale des dogmes. C'est là un sujet austère auquel des profanes comme nous ne peuvent pas se permettre de toucher. Il ne nous appartient pas non plus de juger le cours de Droit ecclésiastique professé par M. l'abbé Bourret (législation civile et ecclésiastique sous les Valois), ni celui d'Ecriture sainte. M. l'abbé Fabre d'Envieu traite de l'Inspiration divine dans l'Ecriture et de l'authenticité du Pentateuque. Nous nous sentons un peu plus compétent pour parler de l'abbé Bargès, le savant professeur d'hébreu. On a pu, avec une certaine raison, contester quelques-unes des théories de M. Bargès sur les divisions des langues; mais ses adversaires eux-mêmes rendent hommage à sa profonde connaissance des idiomes sémitiques. « Il est plus rabbin que les rabbins eux-mêmes, nous disait un jour un savant israélite, il possède mieux que personne les livres talmudiques, et les Juifs eux-mêmes ont beaucoup à apprendre à son cours. »

Cette science même de M. l'abbé Bargès nous fait regretter la suppression, provisoire, nous espérons, de la chaire d'hébreu, une des plus antiques du collége de France, que M. Renan eût remplie avec tant d'éclat, et où M. Munck, son successeur, avait créé un enseignement si élevé et si impartial. La science religieuse n'a qu'à gagner à la concurrence de la science laïque, et, si l'on veut, rationaliste. Et ce n'est pas en réduisant celle-ci au silence qu'on sert les intérêts de la foi. Il est à regretter d'autre part que le public du Collége de France apporte dans son enceinte des préoccupations politiques ou autres dont la manifestation maladroite ne fournit que trop souvent des armes aux ennemis de la liberté.

A côté de la Sorbonne théologique se place la Sorbonne littéraire ou Faculté des lettres. On sait de quel éclat elle a brillé sous le triumvirat des Guizot, des Villemain et des Cousin. Tout en respectant la tradition de ces maîtres, leurs successeurs aspirent à faire pénétrer dans l'enseignement des méthodes plus rigoureuses, et la Sorbonne n'a pas dégénéré entre leurs mains. Deux chaires de philosophie forment la transition naturelle entre la Faculté de théologie et celle des lettres. L'une est consacrée à la philosophie elle-même, l'autre à son histoire. Elles sont occu-

Digitized by Google

pées par MM. Caro et Janet. M. Caro traite de l'*Idée de Dieu dans ses rapports avec la science contemporaine*. C'est à peu près le titre d'un de ses livres les plus estimés. Profondément spiritualiste, rompu au maniement de la plume et de la parole, M. Caro verra sans doute prochainement s'ouvrir devant lui les portes de l'Institut où siége déjà son collègue M. Janet. Familier avec les théories de l'Allemagne, habile à les interpréter (ce qui n'est pas toujours facile, même pour les Allemands), M. Janet est lui aussi, comme ses regrettables prédécesseurs MM. Saisset et Garnier, l'un des plus intrépides défenseurs du spiritualisme. Il expose la philosophie de Kant et celle de ses successeurs. C'est là un sujet qu'il possède fort bien, et les Allemands qui ont déjà traduit quelques-uns de ses livres trouveront eux-mêmes profit à son cours. C'est une bonne fortune pour le public de voir deux professeurs attachés chacun à une certaine portion de la science et se trouvant chacun dans son élément. Mais cela n'arrive pas toujours : et à ce propos qu'il nous soit permis de déplorer cette réglementation administrative à laquelle échappent les universités autonomes d'Allemagne et qui pèse si lourdement sur la Sorbonne. La science a été pour ainsi dire divisée en casiers numérotés : Philosophie, proprement dite, histoire de la philosophie, histoire ancienne, histoire moderne, poésie française, éloquence française. Tant qu'un professeur est établi dans une chaire, il lui est défendu de chasser sur les terres du voisin : vienne une vacance, un avancement, il saute pieds joints de l'histoire dans la théorie, de la prose dans la poésie. Cette rigoureuse délimitation des matières d'enseignement détourne trop souvent les professeurs de la spécialité à laquelle ils s'étaient consacrés pendant de longues années pour les jeter dans des études nouvelles, et qui les trouvent mal préparés. Obligés de s'imposer un énorme surcroît de travail, ils privent la science des progrès qu'elle pourrait attendre d'hommes spéciaux obéissant uniquement à leur vocation intellectuelle, et non pas aux inflexibles exigences d'un programme que l'on peut bien parfois tourner, mais auquel il est impossible de se dérober. Ainsi il peut fort bien arriver que M. Caro, par la nature de ses études soit amené à l'examen de telle ou telle période philosophique, que M. Janet arrive à certaines découvertes psychologiques qu'il serait utile d'approfondir et d'exposer au public. Eh bien ! ni l'un ni l'autre ne pourront sortir du programme. Peut-être à Paris l'autorité universitaire fermera-t-elle les yeux. Mais Dieu sait à quels ennuis les exposerait en province le zèle d'un recteur formaliste ou d'un inspecteur peu intelligent. Encore une

Digitized by Google

fois il y a dans nos classifications symétriques un grand danger pour l'enseignement : il serait grand temps que nos professeurs fussent débarrassés de ces entraves surannées.

L'enseignement de l'histoire est partagé entre MM. Wallon et Geffroy. Chargé de l'histoire moderne, M. Wallon, s'il voulait faire une seconde édition de l'histoire de l'*Esclavage dans l'antiquité*, serait obligé de mener de front un double travail et ne pourrait associer ses auditeurs aux nouvelles découvertes qu'il pourrait faire ; son programme l'attache à l'histoire moderne, au règne de Louis XIII, et il lui faudra étudier tout ensemble, *le Digeste* pour lui, et *Madame de Motteville* pour le public. Certes, le docte académicien ne redoute pas le travail. Sa récente histoire de Jeanne d'Arc, déjà parvenue à sa deuxième édition, ses livres sur l'Evangile attestent la profondeur de son érudition et l'étendue de son activité. Mais le mérite des professeurs n'enlève rien aux inconvénients que nous avons signalés. Voici par exemple M. Geffroy à qui ses études sur les peuples scandinaves ont acquis une notoriété méritée ; ces études sont neuves chez nous : M. Geffroy en est avec MM. Riant et de Beauvois, le seul représentant ; il nous a donné sur elles de beaux et bons livres ; il en pourrait produire d'autres ; mais le règlement impitoyable l'enchaîne à l'enseignement de l'histoire ancienne et il lui faut traiter des commencements de Rome, sujet qui l'oblige à laisser de côté ses études favorites pour se mettre au courant de la science, qu'il aurait pu faire avancer dans une autre voie.

Hélas ! quand aura-t-on compris que dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre politique, la liberté est la seule, la vraie condition du progrès.

M. Saint-Marc Girardin est descendu de sa chaire et a chargé M. Lenient de le remplacer. L'intéressante étude de M. Lenient sur la satire en France au moyen âge permet d'espérer une suite de leçons piquantes et instructives. M. Saint-René Taillandier qui, l'an dernier, suppléait M. Saint-Marc Girardin, a succédé au regrettable M. Gandar dans l'enseignement de *l'Éloquence française* (1). Titre un peu vieilli et qui, heureusement, n'oblige pas le professeur ! Jean-Jacques Rousseau et son siècle, tel est le sujet de son cours. Les nombreuses publications de M. Saint-René Taillandier ont rendu son nom populaire ; elles avaient surtout pour objet l'Allemagne et les pays étrangers. Mais M. Taillandier a profondément pénétré dans l'étude de la littérature

(1) Voyez sur M. Gandar une notice de M. Janet dans la *Revue* du 10 mars 1868.

Digitized by Google

française, et nous croyons savoir qu'il publiera prochainement le résultat de ses études. M. Patin, le doyen actuel de la Faculté, l'auteur des célèbres *Études sur les tragiques grecs*, a cédé à M. Martha sa chaire de poésie latine. M. Martha traite des comédies de Plaute. M. Berger continue sur l'éloquence latine étudiée dans César ses piquantes leçons, fort goûtées des érudits et des esprits délicats, et qui donnent lieu d'attendre un livre des plus curieux. Puisse-t-il l'écrire un jour. La littérature grecque n'a eu jusqu'ici qu'une seule chaire. Elle est occupée par M. Egger. Il traite de l'art historique en Grèce depuis ses origines jusqu'au siècle d'Auguste. Tour à tour grammairien, critique, philologue, historien, M. Egger est assurément l'un des hommes les plus actifs de notre siècle. A la Sorbonne, à l'Institut, dans les diverses sociétés savantes dont il est membre, M. Egger est toujours sur la brèche : ses travaux que nous ne croyons pas même devoir rappeler ici, réunissent et concilient ces deux méthodes française et germanique dont nous avons signalé le conflit. M. Egger laissera un durable souvenir, non-seulement par ses écrits, mais surtout par l'influence qu'il a exercée sur les études dites Humanités, influence dont les générations universitaires garderont longtemps la salutaire empreinte. Personne n'aura plus contribué que lui à propager la littérature et la philologie grecque.

MM. Mezières et Himly sont aujourd'hui les deux plus jeunes professeurs de la Sorbonne. Les travaux de M. Mezières sur la littérature anglaise et italienne lui ont valu, de l'Académie française, des distinctions méritées; la chaire d'Ozanam n'a pas déchu dans ses mains ; l'étude du théâtre de Gœthe qu'il aborde cette année, nous vaudra sans doute sur le théâtre allemand quelque livre analogue à ceux que M. Mezières a déjà donnés sur Shakespeare. M. Himly, professeur de géographie a moins produit que ses collègues ; nature essentiellement critique, il est de ces esprits qu'effraye pour ainsi dire le progrès perpétuel de la science et qui redoutent, comme le disait Horace, d'avoir à renier vieillards, ce qu'ils ont appris dans leur jeunesse. Il prête à l'enseignemet de la géographie l'attrait d'une parole vive et d'une profonde érudition. Il est le champion le plus redoutable de ces luttes académiques appelées thèses de doctorat, où la Faculté entière vient argumenter contre le candidat, solennités universitaires qui n'étaient jadis qu'une joute d'éloquence, et dont M. Leclerc, pendant son décanat, a fait des discussions scientifiques du plus haut intérêt.

C'est qu'en effet ce n'est pas une sinécure que le professorat

Digitized by Google

de la Sorbonne. Ceux qui viennent entendre une de ces leçons que l'on accuse d'être superficielles, ne se doutent guère du travail préliminaire qu'exige une heure de parole. Ils ne savent pas quelles occupations pèsent sur le professeur. La moitié du traitement doit être payée par le revenu des examens, et ces examens constituent l'une des plus pénibles fatigues de l'enseignement. Les examens sont de trois ordres : baccalauréat, licence et doctorat. Trois sessions de baccalauréat ont lieu par an, en avril, août et novembre; il en est qui durent des mois entiers. Triste et rude labeur pour des hommes dont la science devrait réclamer tous les loisirs, d'être réduits à corriger pendant des mois entiers des versions semées de contre-sens, des discours latins pavés de barbarismes, des dissertations philosophiques où le bon sens ne trouve pas toujours son compte. Aux sessions de baccalauréat se joignent celles de *licence* pour les jeunes professeurs qui viennent demander leur brevet de capacité (*licentiam docendi*). Pour être plus intéressantes, elles n'en sont pas moins très-fatigantes. Enfin les séances de doctorat de plus en plus fréquentes (il s'en tient à Paris jusqu'à quatre en un mois) viennent encore écourter les rares loisirs du professeur. Pour être reçu docteur ès-lettres, il faut d'abord écrire deux thèses, l'une en latin, l'autre en français. La thèse française atteint souvent les proportions d'un fort volume in-octavo. Les manuscrits des deux thèses sont soumis à deux professeurs qui doivent les examiner. Imprimées, elles sont distribuées aux différents professeurs qui viennent ensuite dans une séance publique en faire la critique devant le candidat qui les défend; placé sur un terrain qui lui est familier, le candidat a, on le comprend, un grand avantage sur les professeurs, et il faut parfois à ceux-ci plusieurs semaines de travail opiniâtre pour étudier sérieusement le sujet des deux thèses. La soutenance dure six heures et nous savons, par expérience, que si elle est rude pour le candidat, elle ne l'est pas moins pour les professeurs qui argumentent contre lui. Si l'on songe que quelques-uns des professeurs sont encore membres de l'Institut ou de grandes sociétés savantes, qu'ils font partie de commissions diverses, écrivent des livres, collaborent à des Revues; certes, on conviendra que leur position n'est pas une sinécure, et qu'avant de diriger d'abord telles ou telles critiques contre leur enseignement, il conviendrait d'abord de les décharger d'une partie de leurs occupations. Parler du progrès scientifique est chose facile; mais il faudrait singulièrement alléger la tâche des professeurs de Paris, si on veut les faire entrer dans ces voies nouvelles qu'on leur signale si complaisamment.

Digitized by Google

III

À côté de l'ancienne Sorbonne, ou dans son enceinte, se sont groupées, depuis l'avénement de M. Duruy, quatre institutions nouvelles dont nous devons dire maintenant quelques mots. La Sorbonne jusqu'ici ne permettait pas aux dames l'accès de ses amphithéâtres ; elles en étaient exclues, non par un règlement quelconque, mais par un simple usage. Aucun arrêté ministériel ne les en a jamais bannies. Le Collége de France et les Facultés de province leur sont ouverts, et elles n'en forment pas l'auditoire le moins attentif ou le moins intelligent. M. Duruy, frappé du succès qu'obtiennent les conférences libres où des femmes mêmes (mesdames Maria Deraismes et Clémence Royer) se sont fait entendre avec succès, a institué à la Sorbonne des conférences du soir littéraires et scientifiques. Elles ont lieu dans la grande salle de la Sorbonne qui contient aisément plusieurs centaines d'auditeurs. Des cartes d'entrée gratuites sont délivrées sans distinction de sexe à toutes les personnes qui en font la demande; les demandes sont si nombreuses qu'il est impossible de satisfaire à toutes. Les soirées de la Sorbonne, comme on les appelle, ont un double avantage ; elles initient le grand public à des notions qui n'étaient jusque-là réservées qu'à un petit nombre d'élus; elles donnent, soit à des professeurs de l'enseignement secondaire, soit à des professeurs des Facultés provinciales, l'occasion d'essayer leurs forces devant un auditoire délicat et choisi. Elles excitent une certaine émulation entre les professeurs de Paris et leurs collègues des départements. On a dirigé quelques critiques contre cette institution. On y a vu une concurrence faite par le gouvernement aux conférences libres qui, elles, sont obligées de faire payer leurs auditeurs, quelque chose d'analogue à l'établissement du *Petit Moniteur*, destiné à paralyser, ou même à ruiner la presse indépendante. Nous ne croyons pas qu'il en soit ainsi ; en tout cas, les résultats de l'entreprise n'auraient pas répondu à son but. En donnant au public le goût de hautes et libérales distractions, on lui a inspiré le désir de les rechercher. Le succès constant des conférences du boulevard des Capucines, le récent triomphe de M. Jules Favre à la *Réunion littéraire* de la salle Valentino prouvent que le public parisien sait prendre son bien où il le trouve. Il n'y a à désespérer de rien, tant qu'à l'initiative du gouvernement saura répondre l'initiative individuelle.

Digitized by Google

Préoccupé de l'enseignement des femmes, jusqu'ici, il faut le reconnaître, si négligé, le ministre a voulu qu'elles eussent des chaires et des cours particuliers et qu'elles vinssent demander à la Sorbonne elle-même des leçons plus viriles que celles qu'on leur donne dans les familles, dans les pensionnats ou dans les maisons religieuses. Des professeurs de l'Université ont été chargés de ce nouvel enseignement : combattue en province par diverses influences, l'innovation de M. Duruy a rencontré à Paris un véritable succès. Déjà un journal spécial, *l'Echo de la Sorbonne* (1), s'est fondé pour propager l'enseignement des jeunes personnes. Espérons que l'intervention de l'État excitera dans les institutions une émulation qui, quoiqu'en disent les pessimistes, ne saurait manquer de porter d'heureux fruits. Nous avons sous les yeux quelques-unes des leçons de l'année dernière, elles sont fort remarquables ; elles ne dépassent point la portée de leur auditoire, le professeur l'élève jusqu'à lui sans abaisser la dignité de son enseignement. Témoin l'excellent livre de M. Paul Albert (2), désormais célèbre par le conflit qu'il a soulevé entre M. Sainte-Beuve et la direction du *Moniteur*. Cet excellent livre n'avait pas besoin du bruit qui s'est fait autour de lui pour attirer l'attention du public. Nous partageons, quant à nous sur le droit des femmes à l'instruction, les idées récemment exposées ici même par notre collaborateur M. Rocquain, et nous avons moins peur des *bas bleus* — phénomène assez rare — que de ces femmes frivoles qui, après avoir brillé d'une grâce éphémère, ne savent ni élever leurs enfants, ni vieillir avec dignité. On peut d'ailleurs affirmer une chose, c'est que le bas bleu disparaîtra dès que les femmes seront plus instruites.

Une autre institution qui gravite également autour de la Sorbonne, à laquelle il n'est pas, croyons-nous, téméraire de la rattacher, c'est celle des *cours libres* dits de la *salle Gerson*. Ils ont de commun avec la Sorbonne, non-seulement le local où ils se donnent, mais aussi la nature même de leur enseignement. Ils datent de 1867. L'an dernier, ils s'appelaient *cours annexes*. Des susceptibilités faciles à comprendre ont fait changer ce nom en celui de cours libres. Soit, le nom nous importe moins que la chose. Le ministre nomme les professeurs, met à leur disposi-

(1) Nous avons sous les yeux les premiers numéros (octobre, novembre et décembre) de cet intéressant recueil rédigé par MM. Émile Chasles, A. Pagès, de Montmahout, et nous n'hésitons pas à le recommander à tous ceux que préoccupe l'enseignement des jeunes personnes.

(2) La Poésie, leçons faites à la Sorbonne pour l'enseignement secondaire des jeunes filles par Paul Albert. Un vol. in-8°, Paris, Hachette.

Digitized by Google

tion un des bâtiments de l'Université, la publicité officielle, et donne à quelques-uns d'entre eux une subvention qui, du reste, n'est pas obligatoire. Son but, en ouvrant ces cours, paraît avoir été de trouver et de créer des hommes spéciaux pour diverses branches de l'enseignement, de fournir l'occasion de se produire à de jeunes professeurs que leur jeunesse même empêche d'arriver aux chaires déjà existantes, et qui ne veulent point se consacrer à l'enseignement technique des lycées. Comme on le sait, chez nous, les Facultés recrutent en général leurs professeurs parmi ceux des établissements secondaires. Et l'on peut, sans être taxé de hardiesse et d'hérésie, avouer que l'enseignement du vers latin et du thème grec, chose fort bonne en soi, n'est pas la meilleure préparation à l'exposition des sciences philologiques ou de l'histoire littéraire. L'enseignement supérieur ne découle pas de l'enseignement secondaire; il en est à certains points de vue l'antithèse absolue. Tel brille dans un lycée, par ses qualités pédagogiques, qui s'éclipse dans une faculté; M. Michelet, si grand au Collége de France était, assure-t-on, fort médiocre dans une chaire de collége royal. Il est évident que si, dès l'âge de vingt-cinq ou trente ans, de jeunes professeurs peuvent se préparer à l'enseignement supérieur, essayer leurs forces et les augmenter par la pratique, leur talent au lieu de se dévoyer, ne pourra que se fortifier, et qu'ils assureront à nos Facultés des professeurs dignes d'elle.

Quelques-unes des chaires libres de la salle Gerson traitent de matières nouvelles en France; d'autres font double emploi avec celles qui existent déjà. La science fait son profit des unes et des autres. En Allemagne, le premier docteur venu peut, avec le titre de *privat docent*, monter dans la chaire que vient à peine de quitter le professeur en titre, traiter le même sujet que lui, et, s'il vaut mieux que lui par la méthode ou l'érudition, lui disputer son auditoire et même ses honoraires, puisque les étudiants ont le droit de payer celui qu'ils préfèrent. Il s'établit entre les anciens et les nouveaux une perpétuelle concurrence qui tourne en somme au profit des maîtres et des élèves. Dès que les cours libres auront acquis plus de notoriété, dès qu'ils seront en possession de certains droits qui leur paraissent contestés jusqu'ici, dès que le public aura pris le chemin de la salle Gerson (et il commence à le connaître) on verra s'engager entre les professeurs cette lutte à ciel ouvert que souhaitait le héros homérique. Peut-être alors essayera-t-on d'introduire quelque chose d'analogue dans nos provinces plus réfractaires aux innovations, peut-être l'institution des *privat docents* entrera-t-elle

Digitized by Google

dans nos mœurs. Nous ne croyons pas, quant à nous, qu'il y ait rien de plus propre à accélérer cette transformation de l'enseignement supérieur que souhaitent tant de bons esprits, et dont nous avons signalé l'importance sans en dissimuler les difficultés.

D'ailleurs, les professeurs de la salle Gerson ne sont pas seulement des jeunes gens : *oratores novi*, *stulti*, *adolescentuli*, comme disait le vieux satirique latin. On compte parmi eux des hommes d'expérience, heureux de consacrer, eux aussi, leurs loisirs à la science, et de communiquer au public le fruit de leurs travaux. Tel est, par exemple, M. Eichhoff, correspondant de l'Institut, ancien professeur à la Faculté des lettres de Lyon, bien connu par ses ouvrages sur la langue et la littérature indienne et sur les littératures étrangères. Dans une de ses leçons il expose la langue et la littérature sanscrites dans leurs rapports avec celles des nations européennes ; dans l'autre, l'histoire de la poésie anglaise jusqu'à Walter Scott et à Byron. A côté de lui un jeune professeur, archéologue et latiniste distingué, M. Charles Morel, docteur en philosophie de l'Université de Bonn, et l'un des directeurs de la *Revue critique*, expose l'état actuel, les principes généraux et les méthodes de la philologie classique. C'est là un cours curieux qui, jusqu'ici, manquait à nos facultés, où l'étude de la philologie n'était que le corollaire de l'explication des auteurs grecs et latins. Aujourd'hui elle est devenue une science jouissant d'une vie propre, et que doivent étudier tous ceux qui s'occupent de la publication ou de l'interprétation des textes anciens.

La Faculté des lettres n'a pas voulu rester en arrière, et on annonce la prochaine création d'une chaire de philologie grecque à la Sorbonne. — La grammaire française est enseignée par M. Gaston Paris. Ce titre modeste de *Grammaire française* fera peut-être sourire les profanes. Ne savons-nous pas tous les règles de notre langue pour les avoir apprises dans Lhomond ou dans Noël et Chapsal ? Mais combien peu d'entre nous connaissent l'histoire de ces règles et leur raison d'être ! M. Gaston Paris, que son beau livre sur l'histoire poétique de Charlemagne désignait naguère aux suffrages de l'Académie française, connaît mieux que personne les transformations de notre langue ; son cours, espérons-le, sera publié un jour, et il prouvera que la France, elle aussi, peut avoir de grands romanistes, comme les Dietz, les Bartsch, et tant d'autres qu'elle est obligée d'envier à l'Allemagne. M. Paris a été leur élève, et il est digne d'être leur émule.

Digitized by Google

Les langues orientales ne sont pas négligées par les professeurs des cours libres; l'hébreu est enseigné par M. Latouche, de la Bibliothèque impériale, le sanscrit par M. Hauvette Besnault, qui aura eu le mérite de créer, à Paris, l'enseignement vraiment pratique de cette langue. Notre collaborateur M. Paul Grimblot explique des textes palis; il y joint l'exposition de l'histoire du Bouddhisme d'après les livres sacrés. Deux nouveaux cours viennent d'être ouverts, l'un pour l'épigraphie assyrienne par M. Ménant, l'autre de langue arabe par un jeune orientaliste, M. Derenbourg. Les littératures étrangères sont représentées par MM. Bossert, de Backer et Louis Leger. M. Bossert, docteur ès-lettres, traite de la Société littéraire en Allemagne d'après la correspondance de Gœthe; son cours est le complément de celui de M. Mezières, dont M. Bossert rappelle la méthode facile et élégante. M. de Backer expose l'histoire de la littérature hollandaise encore à peu près ignorée chez nous, et qui mérite une sérieuse attention, à la juger seulement par le rôle que la Hollande a joué en Europe. Il ne nous est pas possible, on le comprend, de parler du cours de littératures slaves que nous avons inauguré cette année. Nous ne nous croyons pas cependant le droit de le passer sous silence. L'histoire littéraire des Slaves du Sud (Serbes, Croates et Bulgares) qui est l'objet de ce cours, acquiert peut-être un certain intérêt au moment même où la question d'Orient s'impose de nouveau à l'attention trop souvent distraite de l'Occident. Il serait grand temps d'accorder aux choses slaves plus d'étude qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour. Nous avons à Paris des chaires pour les langues *reconnues d'utilité publique* pour la politique et pour le commerce; on y enseigne l'arménien, le tamoul, le malais; nous ne nous en plaignons pas; mais on n'y enseigne ni le russe, ni le serbe, langue diplomatique des slaves de Turquie, et c'est là une lacune qu'il serait bon de réparer (1).

(1) Il ne sera pas inutile, vu la nouveauté des cours libres, de donner ici les jours et les heures des leçons.

Grammaire comparée, M. Eichoff. Les lundis à 2 heures.

Philologie classique, M. Charles Morel. Les lundis et mercredis à 9 heures.

Grammaire française, M. G. Paris. Les mardis et vendredis à 9 heures.

Langue hébraïque et chaldaïque, M. Latouche. Les mardis et samedis à 2 heures.

Sanscrit, M. Hauvette Besnault. Les lundis et jeudis à midi et demi.

Langue et littérature pâlies, M. Grimblot. Les mardis et vendredis à 3 heures.

Littérature anglaise, M. Eichoff. Les mardis à 1 heure.

— *néerlandaise*, M. de Backer. Les mercredis à 3 heures.

— *allemande*, M. Bossert. Les mardis à 2 heures.

Langue et littérature slaves, M. Leger. Les jeudis à 11 heures et les samedis à 1 heure.

Digitized by Google

Terminons cette revue trop longue, et cependant très-incomplète, en signalant la plus récente institution de M. Duruy, l'*Ecole pratique des hautes études*. Elle a pour but de former des étudiants en philologie ou en histoire, comme nous avons déjà des étudiants en droit ou en médecine. Ses directeurs sont : MM. Rénier, Waddington, Alfred Maury, trois membres de l'Institut dont les titres n'ont pas besoin d'être rappelés, et M. Bréal. M. Bréal, par sa belle traduction de Bopp, par son cours si solide et si clair au collége de France, a le mérite d'avoir réellement créé en France l'enseignement de la grammaire comparée. Tous ses auditeurs sont devenus ses élèves, et il exercera sur la génération actuelle une sérieuse et durable influence. Des professeurs distingués, M. Tournier, le savant helléniste ; MM. G. Pâris et Morel, que nous avons déjà rencontrés à la salle Gerson, sont attachés à l'école en qualité de répétiteurs. N'y entre pas qui veut : tout candidat subit un examen ; s'il est admis, il reçoit une carte comme l'étudiant en médecine ou l'étudiant en droit, suit des cours, fait des recherches sous la direction des professeurs et remplit, au besoin, des missions scientifiques. Tous les trois mois, il remet au comité de surveillance une note sur ses travaux. A la fin de ses études, il subit un examen qui est suivi de la délivrance d'un diplôme. Ce diplôme peut tenir lieu de celui de licencié et ouvrir à l'élève l'accès du doctorat ès lettres en lui épargnant des compositions techniques et souvent peu utiles (vers latins, thème grec), que réclame le programme de la licence. Une prescription fort sage déclare que nul élève ne sera chargé d'une mission scientifique à l'étranger, s'il ne justifie de la connaissance suffisante de la langue du pays où il est envoyé. Plût à Dieu que cette règle fût introduite dans notre diplomatie ! On ne peut encore juger une institution qui commence à peine à fonctionner. Nous croyons, quant à nous, que l'idée en est bonne, et que les esprits libéraux doivent applaudir aux tentatives du ministre pour renouveler l'enseignement supérieur. Hier encore, le *Grenzboten*, de Leipzig, la *Quarterly Review*, de Londres, leur donnaient une entière approbation, et la *Revue moderne* ne se croit nullement tenue de désapprouver des réformes utiles, parce qu'elles sont dues à l'initiative d'un ministre français.

LOUIS LEGER.

Digitized by Google

REVANCHE DE FEMME

Ce que Lyon a de plus beau, ce n'est, en dépit de l'opinion courante, ni la double ligne de ses quais ombragés, ni ses rues monumentales qui lui donnent un faux air de capitale, ni ses deux fleuves qui font payer aux Lyonnais leur voisinage imposant en tributs d'angines et de rhumatismes éclos de leurs brouillards compactes, c'est sa banlieue. Cette assertion révoltera sans doute les Lyonnais épris de leur ville, patriotes de clocher jusqu'au fanatisme. Lyon, en effet, est plein d'honnêtes gens, de gens instruits, intelligents même parfois, qui poussent jusqu'au culte, jusqu'à la dévotion l'amour de leur vieille cité. D'autres villes sont plus illustres, plus pittoresques ou plus gaies que Lyon; nulle n'est plus aimée. Ce n'est pas comme l'on aime généralement sa patrie que les indigènes des Terreaux, des Brotteaux et de Perrache chérissent leur ville; ils ont pour elle la faiblesse d'un amant pour sa maîtresse; ils admirent tout d'elle, surtout ses imperfections; ils la possèdent à tous les temps du verbe, car Lyon est peuplé de savants, d'archéologues qui passent leur vie à compulser des parchemins, à déchiffrer des inscriptions, à collectionner des médailles pour s'enquérir du passé de Lyon, des hommes célèbres qui l'ont embelli ou seulement visité, et je craindrais de faire sourire aux dépens de gens que j'estime en révélant l'avenir qu'ils rêvent pour leur patrie.

Paris n'a qu'à se bien tenir s'il veut conserver le privilége qu'un aveugle hasard lui a donné sur les autres villes de France. Il montre bien sa pénurie en quêtant de ci, de là, un canal, une rivière, quelques gouttes d'eau enfin pour suppléer à sa petite Seine, ce méchant ruisseau presque à sec, et en appelant à

Digitized by Google

lui des ressources des quatre coins du globe, tant il lui est impossible de se suffire. Lyon est plus riche ; Lyon se suffit, matériellement et intellectuellement parlant.

Tandis que les Revues parisiennes traitent des sujets les plus divers, tandis que leurs directeurs se plaignent du peu de variété des matières que leur amassent cent collaborateurs tournés chacun vers un horizon différent, Lyon a sa Revue, fort bien écrite du reste, mais dont le programme, suivi religieusement depuis trente ans, se circonscrit dans le territoire du Lyonnais. Et chose qui surprendra ! après ce long temps de publication, elle trouve toujours quelque chose à dire sur un sujet qu'on croirait épuisé. Dans trente ans, et au delà, cette Revue, à laquelle je souhaite heureuse vie, et qui d'ailleurs est fort valide, célébrera encore les grandeurs passées, présentes et futures de Lyon, tant il est vrai qu'on n'a jamais tout dit sur n'importe quel sujet.

D'après cet aperçu des idées régnantes à Lyon, il est aisé de juger du peu de faveur qu'y obtiendrait la préférence accordée aux paysages qui l'environnent sur ses monuments et ses agréments personnels. Mais les étrangers, gens sans passion, et par conséquent remplis d'impartialité, préfèrent au désert sablonneux de Bellecour, à son parc sans ombre, à sa Bourse écrasée, la belle vallée d'Oullins, Ecully et ses villas charmantes, Collonges, l'île Barbe, et avant même tous ces sites gracieux, le côteau de Sainte-Foy que Jean-Jacques, qui se connaissait en belle nature, décrit dans un admirable passage de ses Confessions, et où il passa une nuit, caché au bord d'un sentier, dans les rêveries d'une délicieuse insomnie.

Deux jeunes femmes qui se promenaient par une belle journée de septembre 1867 dans le parc d'une villa située au-dessus de ce sentier de Sainte-Foy, immortalisé par le souvenir de Rousseau, causaient précisément du contraste, visible pour elles qui dominaient la ville, de sa laideur, de son aspect maussade, avec la beauté mouvementée du côteau qui déployait autour d'elles ses plis verdoyants.

« Suzanne, dit la plus jeune des deux femmes en s'accoudant à une terrasse de pierre sculptée qui surplombait hardiment un précipice de cent pieds, mais un précipice fleuri et riant, je me réconcilie avec votre Lyon enfumé. Il m'a déplu quand je l'ai visité hier ; les ruelles de la Croix-Rousse m'ont serré le cœur ; et, sans reproche, les églises sont bien pauvres et peu soignées pour appartenir à une ville qui est la plus catholique de France. Eh bien ! d'ici, mon impression est différente ; maintenant que

Digitized by Google

cet amas de murs gris et noirs prend des reflets de cuivre et flambe sous le soleil couchant, je le trouve presque beau.

— Tu peux tirer de ces différentes appréciations une conclusion aussi juste que philosophique, ma chère Allemande, et je m'étonne que tu ne l'aies pas déjà trouvée.

— Quelle conclusion, amie ?

— C'est, petite Lina, que si l'on veut admirer n'importe quoi, il faut le regarder de loin.

— Ma tante est méchante aujourd'hui ; elle a de l'esprit à la française, répondit la jeune fille en faisant une moue qui allongea ses jolies lèvres roses et contracta ses sourcils châtains, doucement arqués au repos.

— Ne décompose pas ta figure à chaque instant, Lina, dit la tante avec gravité. Pendant que nous vivions en famille, je t'ai laissée te livrer à ta vivacité, à ton naturel aimable, et j'aimais à voir se traduire tous tes sentiments sur ta gentille physionomie ; mais songe que tu vas être présentée tout à l'heure à trente personnes, et souviens-toi qu'en France, le beau idéal du maintien pour une jeune fille consiste dans un certain calme modeste dont elle ne doit jamais se départir. »

Par une malice que ses dix-huit ans rendaient excusable, Lina fit subir à ses traits trois ou quatre brusques transformations pendant qu'elle écoutait la petite leçon de sa tante ; elle fut tour à tour attentive, étonnée, perplexe, puis bouleversée par le conseil sous forme d'aphorisme qui la termina.

« Un certain calme modeste ! dit-elle enfin en riant de ce franc rire de l'adolescence qui est comme un chant de jeunesse et de bonheur, et de quels éléments se compose-t-il, ce *certain calme ?* Un tiers de stupidité, un tiers de dissimulation et un tiers de respect pour la grimace convenue et consacrée, voilà son analyse exacte. Mon amie Suzanne se moque de ma simplicité allemande. Oui, oui, dit-elle, à un geste de dénégation de sa tante, je lis dans vos livres à toute page : « La naïveté allemande, la rêverie allemande. » Et vous abusez des avantages que vous donne sur nous votre talent de bien dire. Si vous ne railliez pas, prendriez-vous ce ton de pédagogue qui sied si mal à votre charmante figure ?

— Tu crois t'en tirer par des compliments, petite rusée, dit la jeune femme en arrangeant les plis de sa robe blanche que Lina avait chiffonnés en l'embrassant, mais je ne te tiens pas quitte à si bon compte. Ceci est sérieux, mon enfant. Je te le répète, nous ne sommes plus en Allemagne, dans ce pays de la bonne foi où chacun peut être soi-même et gagne à rester une

Digitized by Google

personnalité ; nous sommes en France, et en France, une femme, et à plus forte raison, une jeune fille, ne peut se permettre de montrer trop vivement son caractère et ses impressions. On t'étudiera ce soir ; je n'ose dire : on t'espionnera, et pourtant ce mot ne serait peut-être pas trop fort ; mon retour éveille la curiosité ; on cherchera à deviner pourquoi et comment je t'ai amenée ici. Le monde juge du premier coup, et si tu veux lui plaire, il faut suivre le programme que je t'ai tracé.

— Suzanne, vos avis vont me rendre timide et plus embarrassée qu'un enfant de dix ans. Je ne vais savoir ni parler, ni marcher, ni même respirer devant vos Lyonnais. Ah ! ce n'est plus là ma bonne Allemagne !

— Regrettes-tu de l'avoir quittée ? lui demanda la jeune femme avec émotion.

— Non, puisque je suis avec vous ; mais si tout ce monde est malveillant, mérite-t-il qu'on lui fasse le sacrifice de sa franchise ? S'il faut acheter ses faveurs si cher, comment pouvez-vous l'aimer, Suzanne, et que sommes-nous venues faire ici ?

— Oui, répéta la jeune femme avec mélancolie, que sommes-nous venues faire ici !... et elle se rejeta sur un banc rustique et tomba dans une rêverie si triste que Lina n'osa pas l'en distraire. Un groupe d'invités, qui parut au bout de la grande allée de platanes, fit sortir Lina de sa réserve :

« Suzanne, voici l'ennemi ! dit-elle en feignant plaisamment un air alarmé.

— Allons donc à l'assaut ! répondit la jeune femme en secouant la tête comme pour renvoyer bien loin la méditation pénible dans laquelle elle était tombée. Puisqu'ils sont loin, je m'en vais te les nommer tous l'un après l'autre, d'après le vieux procédé homérique. Et, d'abord, ajouta-t-elle en se levant et en se dirigeant vers les nouveau-venus qui étaient encore à une centaine de pas, tu vois cette vieille dame en robe verte ?

— Oui, cette personne sèche et longue, qui ressemble à une cigale gigantesque avec son costume vert pomme !

— Irrévérencieuse ! c'est madame de Craye, une des femmes les plus pieuses, les plus respectées et les plus redoutées de Lyon. Elle est dame de charité et présidente de bon nombre d'œuvres. On la respecte à cause de sa vertu très-prônée, on la redoute ponr son rigorisme. Le vieux monsieur qui sautille à côté d'elle, comme si le sable de l'allée lui coupait les pieds, c'est M. Chainay, un savant, grand musicien à ses heures perdues.

— Ah !... j'aurai donc des intelligences dans le camp ennemi si celui-là est musicien !

Digitized by Google

— Oui, Lina. Cette belle dame, en robe rose, est une de nos élégantes lyonnaises, madame Paule Vassier; nulle ne sait mieux qu'elle la mode de demain; nulle ne juge plus sévèrement les anachronismes de costume et les fautes de goût. Ne lui parle que de chiffons, si tu veux qu'elle t'écoute et ne bâille pas en l'entendant discuter la coupe d'un corsage et la disposition d'une garniture; elle te croirait sans esprit.

— Et ces trois messieurs qui l'entourent?

— Ils font nombre et ne méritent pas une mention particulière. Quant à la dame en noir qui marche à leur droite et dont les repentirs blonds se meuvent avec la régularité d'un balancier de pendule, elle va t'accabler de caresses et te jurer, à première vue, qu'elle t'adore. C'est madame Demaux, une dévote doucereuse et curieuse, aussi insinuante qu'une couleuvre et pas tout à fait aussi inoffensive.

— Suzanne, vous m'effrayez avec vos petits portraits. Suzanne, je comprends l'effroi des conscrits. Je déserte, je déserte. Nous voici au détour de la grotte; je vais m'y abriter pendant votre première escarmouche, et rêver à mes moyens de défense. »

Sans tenir compte des encouragements de sa tante, Lina quitta son bras et s'enfonça dans le petit sentier couvert qui descendait à la grotte.

A peine madame Suzanne Brülher eut-elle rejoint ses convives que leur nombre s'augmenta d'un nouveau groupe dispersé autour des corbeilles du parterre. L'heure du dîner n'était pas encore sonnée, mais s'autorisant de la liberté que donne la villégiature, ses invités étaient presque tous venus un peu tôt sous prétexte de se dédommager plus vite des deux années d'absence de la jeune femme; ils étaient amenés secrètement par le désir de l'observer, et pour juger par sa physionomie, son attitude et l'état de sa maison, si elle avait enfin pris son parti de son veuvage et si son procès en Allemagne avait eu un heureux succès pour sa fortune.

La vie de province rend inquisiteur. Basée sur les intérêts matériels et se mouvant, à peu d'exceptions près, dans leur cercle borné, cette existence terre à terre est occupée à des calculs discutés avec la passion que l'on porte à tout objet ardemment poursuivi.

L'on s'intéresse aux questions dont on fait son unique affaire, en dehors même de toute pensée personnelle. Il était donc naturel que les convives de madame Brülher fussent piqués de curiosité à son sujet. Deux ans auparavant, lorsque son mari,

Digitized by Google

riche banquier de Lyon, mourut subitement d'un accident de voiture, mille bruits fâcheux coururent à l'occasion de ce malheur. On était allé jusqu'à dire que la catastrophe dans laquelle M. Brülher avait perdu la vie n'avait été qu'un suicide habilement mis en scène, et causé par des désastres de Bourse.

Quand les premiers temps du deuil furent passés, madame Brülher partit avec sa mère, madame de Livaur, pour aller soutenir en Allemagne un procès que lui intentait la famille de son mari. On n'avait donc rien su à Lyon de ses arrangements d'intérêt, et la curiosité avait été tenue en suspens, car Suzanne et sa mère s'étaient abstenues de toutes confidences à ce sujet dans leurs correspondances avec leurs intimes. Plusieurs personnes les avaient crues ruinées ; d'autres, plus bienveillantes, avaient remarqué que leur maison de la place Napoléon et la villa de Sainte-Foy n'avaient pas été vendues ; puis, faute d'aliment, la discussion s'était arrêtée là, et lorsque la conversation tombait sur madame Brülher, dont l'élégance et la beauté avaient fait sensation pendant six ans à Lyon, ses anciennes rivales disaient que Suzanne n'avait pas pu se résoudre à donner le spectacle de sa déchéance sur le théâtre de ses anciens triomphes et qu'elle s'était exilée pour toujours.

On s'était fixé généralement à cette opinion lorsque le bruit du retour de madame Brülher se répandit ; elle-même alla bientôt après faire dans la ville l'indispensable tournée de visites que lui imposait sa qualité de nouvelle arrivée ; mais à cette époque de l'année, la villégiature commençait à disperser la société lyonnaise. Madame de Livaur et sa fille trouvèrent peu de monde, et pour satisfaire aux désirs de sa mère qui s'accommodait mal de sa solitude à Sainte-Foy, madame Brülher avait envoyé aux personnes de sa connaissance dont les maisons de campagne étaient situées à Sainte-Foy, à Sainte-Irénée et au Point-du-Jour, cette invitation à dîner, à laquelle nul convive ne manquait, contre l'habitude.

On s'accorda pour trouver Suzanne très-changée. Ce n'est pas qu'elle eût vieilli en Allemagne. La vie qu'elle y avait menée entre les mémoires d'avocats et les considérants des tribunaux civils n'étant guère propre à émouvoir et, par conséquent, à altérer les traits. Mais avant son départ, la beauté de Suzanne était autre qu'à son retour. Elle avait autrefois un charme passionné qui lui attirait les calomnies des femmes et l'admiration des hommes ; on lui voyait maintenant avec surprise un sourire plus profond que tendre, plus railleur que gai, et l'on trouvait à ses yeux noirs une fermeté de regard et parfois une acuité inac-

Digitized by Google

coutumées ; au lieu d'être noyé comme autrefois dans une fluide langueur, ce regard arrivait droit au visage de ceux à qui elle parlait, et assez fixe pour causer de l'embarras ; ses traits avaient maintenant des lignes plus nobles, mais plus hautaines ; Suzanne avait beau recevoir ses convives avec grâce, ils se tenaient sur leurs gardes, sentant bien que la femme de vingt-huit ans qu'ils revoyaient ne ressemblait pas à la femme de vingt-six qui les avait quittés et que c'était là une nouvelle connaissance à faire.

Une personne qui n'avait point changé, c'était madame de Livaur. Elle s'empressait autour de ses invités avec sa bonhomie bienveillante, s'enquérant des événements survenus pendant son absence, et disant uniformément à ceux qui lui demandaient comment ces deux années avaient passé pour elle et sa fille :

— Nous nous ennuyions. Nous vous regrettions ; mais nous ne pouvions revenir. Les affaires !... Vous concevez, les affaires !...

A cette raison suprême, chacun opinait du bonnet en regrettant que madame de Livaur eût une conversation si insignifiante. Elle n'était pourtant pas aussi bornée qu'on le croyait, mais ayant remis les rênes du gouvernement entre les mains de sa fille, et s'étant réservé le domaine de l'administration intérieure, madame de Livaur s'abstenait de juger l'autorité qu'elle avait abdiquée, et eût-elle désapprouvé les actes de Suzanne, que par instinct conservateur et par amour maternel, elle eût couvert la couronne, comme on dit en style parlementaire.

A six heures et demie, le grand salon était plein de groupes formés au hasard suivant l'apparence ; mais un observateur aurait pu reconnaître dans leur disposition les sympathies particulières de ceux qui les composaient. A un signal presque imperceptible de sa fille, madame de Livaur comprit que quelque chose l'inquiétait, et manœuvrant habilement entre le désordre des poufs, des pliants et des fauteuils, elle parvint jusqu'à Suzanne, qui était assise à l'angle de la cheminée dont une énorme jardinière de vieille faïence, garnie de fleurs, dissimulait le foyer.

— On va annoncer le dîner, dit madame Brülher à l'oreille de sa mère, et Lina n'est pas là. J'ai à la présenter. Où peut être cette enfant ?... Je l'ai effarouchée tout à l'heure ; c'est une maladresse. Trouvez-la, je vous prie, et rassurez cette petite sauvage.

— Pas si sauvage, répondit la bonne madame de Livaur en souriant, car je viens de la voir sortant de la serre avec madame Demaux et Julien Deval.

— Mère, vous avez invité M. Deval ? dit vivement Suzanne en

Digitized by Google

rougissant jusqu'au front. Vous ne vous souvenez donc pas qu'il me déplaît avec ses airs doucereux et compassés.

— Ne te fâche pas, Suzanne. Ayant invité sa sœur chez laquelle il demeure, j'ai cru ne pouvoir leur faire à tous les deux une impolitesse, et puis cette aversion dont tu parles est de fraîche date; je ne te la connaissais pas. Quant à Lina, la voici...

Dans le moment même, en effet, la jeune fille faisait son entrée au salon par une des portes-fenêtres du jardin, et ce ne fut pas une entrée d'enfant timide et embarrasssée; donnant le bras à M. Deval, elle l'arrêta par un mouvement net plein de gentillesse pour qu'il laissât passer la première madame Demaux qui les accompagnait, puis elle traversa avec aisance les passages étroits que laissaient entre leurs cercles les petits comités réunis autour des tables et des canapés, et elle arriva près de madame Brülher, toujours au bras de Julien Deval qui vint saluer la maîtresse de la maison.

Suzanne accueillit le jeune homme avec cette banale politesse qui est un voile commode pour le public, mais qui ne trompe pas les gens intéressés à en pénétrer le mystère; aussi dès que les compliments de rigueur furent échangés, Julien Deval, peu satisfait sans doute de cette réception, se tourna vers Lina qui s'était établie sur un pliant auprès de sa tante, et tous les deux se mirent à causer en allemand, comme de vieilles connaissances. Madame Brülher, étonnée du maintien dégagé de sa nièce, ne pouvait comprendre les regards fins et les gestes bizarres que celle-ci lui adressait. Contrariée de n'être pas entendue, Lina dit tout à coup en cherchant autour d'elle avec l'étourderie d'un enfant :

— Ah! quel ennui! J'ai oublié mon éventail dans la serre!

Et Julien Deval s'empressa naturellement d'aller l'y chercher; alors la jeune fille se pencha vers Suzanne et lui dit d'un air mutin :

— Je ne savais comment le renvoyer, et j'ai de graves choses et de très-pressées à vous apprendre, Suzanne.

— Sais-tu que je t'admire, Lina! Tu as l'aplomb d'un vieux général. M. Deval et toi, vous voilà à première vue très-amis.

— Oh! très-amis, très-amis, et j'ai de l'aplomb, parce que mon plan de bataille est décidé; mais s'il est bon, il n'est pas parfait, car il a subi un échec à la première hostilité.

— Contre M. Deval?

— Contre lui-même puisqu'il entend l'allemand, car ce soir et pendant quelque temps encore, je ne veux pas dire une

Digitized by Google

syllabe française. Vous allez présenter une nièce muette par grâce d'ignorance.

— Ce n'est pas possible. Quelle figure ferais-tu ? Allons, c'est une plaisanterie.

— Une plaisanterie sérieuse, comme tant d'autres. J'ai déclaré formellement à M. Deval que je ne sais pas le français, et vous ne pouvez me démentir sous peine de me faire passer pour sotte ou folle à ses yeux.

— Mais ma mère livrera ton secret sans le vouloir.

— Non, je l'ai rencontrée et je lui ai glissé le mot d'ordre à l'oreille entre deux baisers.

En dépit d'elle-même, madame Brülher dut cesser de lutter contre le singulier projet de sa nièce ; l'entrée de Lina avait fait sensation, et les invités refluaient peu à peu du fond du salon vers la cheminée pour voir cette jeune parente dont ils ne s'expliquaient pas la présence à Lyon. Suzanne la leur présenta et elle accomplit cette formalité avec un embarras qui fut interprété diversement, car on savait qu'elle avait ramené d'Allemagne une nièce de son mari, et les uns avaient déjà supposé que la charge de Lina était ce que madame Brülher avait recueilli de plus clair de la succession en litige, tandis que d'autres avaient prétendu que la fortune reconquise appartenait toute à cette jeune fille dont madame Brülher ne devait avoir que la tutelle. Il est bien entendu que ces deux suppositions étaient toutes gratuites, aucun indice ne pouvant faire pencher ni vers l'une ni vers l'autre ; aussi l'embarras visible de madame Brülher confirma dans leur manière de voir ceux qui tenaient pour la seconde alternative, tandis que les personnes bienveillantes qui s'étaient fixées à la première s'étonnaient de l'air composé de Suzanne et de l'inquiétude que madame de Livaur ne pouvait dissimuler.

Madame de Livaur se reprochait déjà d'avoir cédé la première au caprice de Lina ; elle en redoutait le succès et surtout les conséquences, et songeait au juste blâme que cette mystification pouvait attirer à elle et à sa fille, si un hasard la découvrait ; elle regrettait d'abuser de la bonne foi de ses convives, mais il était trop tard pour reculer.

Elle allait d'un groupe à l'autre, répondant avec préoccupation aux compliments qu'on lui adressait au sujet de Lina : « Oui, c'est une enfant fort gentille, bien qu'un peu espiègle. » Et autres banalités un peu restrictives des éloges reçus qui prêtèrent à croire, bien à tort, que Lina était peu aimée dans sa nouvelle famille.

Quant à Lina, elle jouait à merveille son rôle de sourde-

Digitized by Google

muette. On félicitait sa tante Suzanne d'avoir une si charmante compagne, et elle gardait sur ses lèvres le sourire indécis des gens qui entendent parler une langue inconnue ; les compliments les plus directs ne lui arrachèrent pas la moindre émotion délatrice, et la *naïve Allemagne* dupa ce soir-là complétement la France.

Le dîner fut ce que sont toujours les repas qui réunissent un trop grand nombre de convives. Malgré les efforts de la maîtresse de la maison, une conversation générale ne parvint pas à s'établir ; les beaux parleurs (il y en avait trois ou quatre) se renvoyèrent le dé de temps en temps et dominèrent le murmure des à-parté. Au dessert, le brouhaha fut à la fois confus et assourdissant, et il fallut, pour l'interrompre, une proposition solennelle de M. Chainay.

Galant à l'ancienne manière française, c'est-à-dire ayant conservé la tradition de cette amabilité chevaleresque, si fort passée de mode, M. Chainay invita tout le monde à porter un toast à l'heureux retour de madame Brülher et pour le célébrer le premier, il adressa à la jeune femme un petit discours dont la cordiale bonhomie, relevée d'une pointe de préciosité, appela les applaudissements de l'assemblée. Suzanne accueillit avec émotion ces témoignages de sympathie ; elle avait d'ailleurs une fort ancienne amitié pour le vieux M. Chainay dont elle appréciait le talent musical et la galanterie respectueuse. Les hommes ne savent pas tout ce qu'ils perdent à affecter avec les femmes un ton cavalier et des façons trop hardiment britanniques ; la preuve que ce laisser-aller leur est tout à fait désagréable, c'est qu'un homme, quelque vieux et laid qu'il soit, est certain d'obtenir d'elles une attention gracieuse lorsqu'il ne sacrifie pas au mauvais goût régnant.

La motion de M. Chainay eut pour effet de rompre les conversations particulières ; chacun voulut avoir part à cette aimable bienvenue et Suzanne fut assaillie de tant de félicitations, et de si vives, qu'elle en fut embarrassée malgré sa grande habitude du monde, et qu'elle fut heureuse de les éluder en donnant le signal de quitter la table. Après le café, les joueurs de whist s'établirent aux tables de jeu ; quelques jeunes gens s'esquivèrent au jardin pour jouir d'une promenade au clair de lune après deux heures passées dans l'atmosphère chaude de la salle à manger ou pour fumer un cigare, et les femmes causèrent.

Le désordre d'un salon dans les premiers moments d'une soirée presque intime présente un spectacle harmonieux ; Julien Deval qui était sorti avec les autres jeunes gens, mais qui ne fumait

Digitized by Google

pas, avait laissé ses amis s'enfoncer dans les bosquets et les allées, et il était revenu près d'une fenêtre dont le store n'était qu'à demi-baissé. Dissimulé par un chèvre-feuille d'automne qui déployait son voile flottant et fleuri devant la baie de la fenêtre, il regardait les charmants tableaux que lui offraient, sans le savoir, les femmes groupées sur les divans du salon ; les boiseries grises rechampies d'or formaient un fond doux qui faisait saillir sans les heurter toutes les toilettes; la clarté des lustres et des bras appendus à chaque panneau jetait des lueurs sur les chevelures parfumées, glaçait de bleu les tresses brunes et d'or mat les boucles blondes; mais l'œil du jeune homme ne faisait que glisser sur la belle Paule Vassier, qui seule, avec madame Brülher et Lina, pouvait revendiquer la royauté de cette petite fête, de par le droit de son élégance et de sa grâce; il s'arrêtait encore moins sur les quelques jeunes filles qui s'abritaient timidement tout près du giron maternel. L'attention de Julien Deval était partagée entre Suzanne et sa nièce.

Il les comparaît, hésitant entre le charme du souvenir et celui de l'inconnu. Suzanne lui apportait des émotions nouvelles, d'autant plus séduisantes qu'elles faisaient revivre son passé et la période la plus poétique de sa vie; pour elle et à cause d'elle, il avait souffert, il avait tremblé et si quelque chose avait gâté et troublé autrefois ce sentiment, il ne s'en souvenait plus en la retrouvant si belle et surtout si imposante. Il y a dans le calme d'une femme qui a aimé et qui semble avoir oublié son amour, quelque chose de fascinant comme le calme d'un abîme. Cette sérénité qu'on voudrait croire menteuse brave la curiosité et l'excite d'autant; on s'en irrite, et l'on éprouve l'irrésistible désir de sonder ce mystère. Mais à quoi bon cette poursuite sujette à déboires et à regrets lorsque, à côté de ce succès aléatoire, se présente une félicité pure, qu'aucun doute n'effleure, qu'aucune rancune ne ternit? et le regard de Julien Deval quittait Suzanne pour aller chercher Lina.

Cette petite personne dont la figure ronde rappelait vaguement une jolie tête de chatte blanche avec sa chevelure roulée en grosses touffes ondulées, ses oreilles roses émergeant d'un flot de boucles blondes, sa bouche mutine, son nez droit, son œil caressant, ses joues à fossettes estompées par un duvet aussi blanc que celui d'une pêche à demi-mûre, offrait le plus attrayant contraste avec la beauté altière de Suzanne. Chez Lina, point d'épreuves à subir, pas d'estime à regagner, point de passé à reconstruire. Elle s'était montrée dès l'abord si gentille et si naturelle que Julien Deval croyait avoir compris le premier et le

Digitized by Google

dernier mot de cette âme encore enfantine. Le triomphe sur les souvenirs de Suzanne pouvait être glorieux, mais les difficultés de l'obtenir étaient grandes et ce triomphe vaudrait-il tout ce qu'il coûterait? La femme donnerait-elle à l'amour tout ce que la jeune fille lui promettait par sa vivacité étourdie et la douceur de sa physionomie? Mais tout à coup, distraite de la conversation, Suzanne s'accoudait sur son fauteuil; son grand œil noir errait indécis avec cette mélancolie passionnée qui était autrefois son expression habituelle, et Julien trouvait Lina insignifiante et dévorait Suzanne du regard.

En dépit des gens positifs qui n'admettent aucune des puissances mystérieuses dont l'influence ne peut se démontrer, il est certain qu'on se sent regarder, même lorsqu'on ne se sait pas l'objet d'une attention particulière. Ce magnétisme cause à celui qui le subit une inquiétude qui va jusqu'à l'angoisse, et Suzanne se réveilla d'une de ses courtes rêveries en cherchant autour d'elle quelle personne tentait de lui en ravir le secret; elle parcourut le salon du regard sans découvrir l'indiscret et souriait déjà de son erreur lorsqu'elle aperçut Julien Deval sous le rideau de chèvrefeuille. Son premier mouvement fut d'appeler celui de ses gens qui portait en ce moment des bougies à une nouvelle table de jeu et de lui commander d'aller baisser le store; puis elle pensa que cet ordre donnerait une satisfaction au jeune homme en lui prouvant que sa manœuvre avait été remarquée, et elle reprit sa causerie avec les femmes qui l'entouraient; mais elle n'était plus à l'aise; cette muette insistance la gênait et au bout d'un quart d'heure, elle proposa un peu de musique. Cette offre fut accueillie avec plaisir, car Lyon tout entier est mélomane : ceci dit à la louange d'une ville qui se délasse de ses préoccupations industrielles et commerciales d'une manière artistique.

M. Chainay fut mis en réquisition; mais il se récusa et prétendit qu'il appartenait à la maîtresse du logis d'ouvrir le concert. Madame Brülher se souciant peu de faire de la musique devant tant de monde et la première, appela Lina et lui passa ses droits et ses devoirs.

Lina ne se fit pas prier; jouer du piano est pour une Allemande une chose aussi simple que, pour nos jeunes filles, faire de la tapisserie : elle ignorait les mines boudeuses ou résignées que se permettent les Françaises forcées d'exhiber leur petit talent, et elle alla droit à la bibliothèque du piano pour y choisir un cahier. M. Chainay aurait désiré lui donner quelques conseils; mais il ne savait pas l'allemand et n'osait pas appeler à son

Digitized by Google

secours madame Brülher qui était assise entre madame Demaux et madame de Craye; aussi il saisit au passage Julien Deval qui rentrait pour déjouer la tactique savante par laquelle Suzanne s'était dérobée à son observation en tournant le dos à la fenêtre après avoir décidé le programme du concert. M. Chainay alla donc au devant du jeune homme et l'amena au piano en lui disant :

— Puisque vous avez seul l'heureux privilége de pouvoir causer avec mademoiselle Brülher, voulez-vous être mon interprète auprès d'elle?

— Avec le plus grand plaisir, répondit Julien Deval qui venait de se décider à piquer Suzanne en se posant en attentif auprès de sa nièce.

— Eh bien! je la vois qui feuillette Beethoven et qui hésite entre lui et Sébastien Bach. Dites-lui, je vous prie, qu'on ne goûtera pas cette musique-là. Pour deux ou trois enthousiastes, en me comptant, qu'elle charmerait, elle laisserait les autres peu satisfaits ou inattentifs. Ne nous le dissimulons pas, nous ne comprenons pas encore la sublimité des maîtres allemands; nous les louons très-fort pour cacher qu'ils nous fatiguent. Nous apprécions les mélodies claires, les jolis *flons flons*, mais le sublime! Ah! c'est trop haut pour nous.

— Et comment vais-je exposer cette théorie à mademoiselle Brülher? J'y ai quelques scrupules, répondit Julien Deval. Croyez-vous que je lui donnerai bonne opinion de nous en lui disant : « Mademoiselle, comme vous avez affaire à un auditoire de niais, jouez-nous, je vous prie, une polka ou *Au Clair de la Lune*, sans quoi vous nous endormirez. »

Lina écoutait, on le comprend, mais elle feuilletait les cahiers avec une gravité admirable. Julien s'approcha d'elle et lui transmit les conseils de M. Chainay en les agrémentant de quelques railleries à l'adresse de l'auditoire. Lina répondit au jeune homme :

« Musique allemande, musique ennuyeuse, c'est l'opinion française, je le sais. Allez rassurer tout le monde. Je vais jouer un petit air italien. »

Puis elle prit un autre cahier, en montrant à M. Chainay qu'elle choisissait la deuxième des quinze sonates pour piano de Mozart, dont le style rappelle la manière italienne.

Lina mit toute sa vivacité de jeune fille, tout son amour-propre d'allemande à faire saillir l'originalité de cette sonate : la mélancolie de l'andante, les capricieuses arabesques dont les variations entourent la mélodie, le mouvement superbe du menuet et enfin

Digitized by Google

l'élan fulgurant du finale *alla turca*. Le succès fut complet; on applaudit avec conviction, car on savait gré à l'étrangère d'avoir joué de la musique *gaie* et d'avoir sacrifié ses prédilections nationales au plaisir de tous. Quelques personnes, un peu plus érudites, avaient reconnu le célèbre menuet et félicitaient le *maître italien* d'avoir su tirer si bon parti d'une idée allemande, de l'avoir dégourdie et dégelée. M. Chainay, lors même que Lina ne lui eût pas montré sa petite supercherie, connaissait trop le catalogue des œuvres de Mozart pour se tromper aussi grossièrement, mais il crut avoir entendu cette sonate pour la première fois, tant Lina l'avait bien comprise et rendue.

Peut-être faut-il, pour saisir toutes les intentions de cette musique, pour en saisir le caractère et en exprimer les nuances, une âme heureuse, délicate, portée à un léger dédain de la vulgarité et des sots. A cette époque de sa vie, Lina était telle qu'il fallait pour la jouer, et si M. Chainay ne sentit pas tous les motifs de son identification avec le maître qu'elle traduisait, il rendit pourtant pleine justice à son talent, et s'autorisant de sa vieillesse et de l'impossibilité où il était de faire entendre à la musicienne ses éloges et ses remerciements, il baisa le bout de ses doigts déliés.

Julien Deval, qui venait de faire le tour du salon pour récolter des compliments à rapporter à Lina, vint lui faire part de l'enthousiasme général; peu connaisseur en musique, il avait moins écouté que regardé la jeune fille et il avait plus remarqué son front inspiré, le pétillement de ses yeux à peine fixés sur le cahier, car Mozart lui était familier, que le brillant et la netteté de son jeu; mais il fit mal à propos l'entendu pour lui plaire et il joignit au faisceau de compliments qu'il mit à ses pieds son tribut personnel; il s'engagea dans une dissertation sur les différentes écoles, et dit qu'après tout la part des maîtres allemands est assez belle, puisqu'ils ont gardé le sentiment et le sublime de l'inspiration en ne laissant aux Italiens que le privilége de la grâce et de l'esprit.

« Témoin ce joli morceau, » conclut le pauvre garçon, qui se croyait si fort sur ce sujet qu'il disait une phrase en français et l'autre en allemand pour être entendu à la fois de Lina et de M. Chainay.

Le vieux musicien éclata de rire : « Mon cher Julien, s'écria-t-il, votre ami Christian Crzeski, s'il était ici, vous dirait ce que disent les Polonais aux gens embourbés dans un mauvais pas : « *Attelez des bœufs à votre char!* »

Lina se tourna d'un autre côté pour ne pas trahir son envie

Digitized by Google

d'imiter cette hilarité; mais Julien, assez obstiné de sa nature, n'écouta pas cet avertissement charitable et continua son parallèle des génies différents selon la race et les traditions. Par bonté de cœur ou par sympathie pour un jeune homme qui savait parler sa langue, Lina se reprocha de le mystifier et regretta de le rendre peut-être ridicule aux yeux de son vieil admirateur qui ne cessait de rire, car elle dit à Julien Deval en lui montrant le frontispice du cahier de musique :

« Œuvres de Mozart! Pardonnez-lui d'avoir eu de l'esprit quelquefois malgré sa nationalité, et pardonnez-moi de l'avoir fait applaudir ici malgré la prévention générale. »

Julien resta interdit en voyant que la candeur elle-même a ses ruses et l'innocence ses malices. Il ne commit point la faute de laisser percer son dépit et il s'amusa le premier de son erreur. C'était tirer le meilleur parti possible d'une situation difficile. Il railla cette manie de juger légèrement qui est si française, et s'il regagna par ce naturel dans l'esprit de Lina tout ce qu'il avait perdu par son ignorance prétentieuse, Lina devint pour lui un être moins simple, moins uni, plus intéressant. Puis tout succès élève qui l'obtient. La musicienne qu'on venait d'applaudir et que M. Chainay disait être accomplie, ne ressemblait plus pour lui à cette jolie petite fille qui perdait tant à être comparée à Suzanne, et Julien s'attacha à ses pas avec une insistance qui finit par contrarier Lina. Non pas que M. Deval lui fût antipathique, loin de là, mais elle voulait profiter de son état de sourde pour entendre et de muette pour faire parler les autres; aussi, quand d'autres personnes eurent pris possession du piano pour jouer des *caprices* plus ou moins brillants, des valses de concert farcies de fioritures, de platitudes et de réminiscences musicales, elle échappa au jeune homme et s'en alla se poser tantôt près d'un groupe d'invités, tantôt près d'un autre, impassible en apparence, mais ne perdant rien de ce qui se passait autour d'elle.

Lina fit son profit de son observation. Que son rôle fût tout à fait délicat, c'est douteux; mais à cet âge où l'on ne voit les conséquences extrêmes de rien, où la légèreté des décisions n'est pas entravée par les conseils de l'expérience, on va devant soi, suivant l'impulsion du moment, confiant dans sa droiture d'intention, et l'on finit par commettre des indélicatesses quand on n'a projeté qu'une malice et par s'embarrasser dans de graves intérêts là où l'on n'a vu qu'un jeu.

Le lendemain de cette réunion, Lina était grave contre son habitude. Au lieu de chanter et de sauter, comme il lui arrivait

Digitized by Google

chaque jour malgré ses dix-huit ans, elle restait pensive dans un coin du salon. Au déjeuner, elle ne mangea point; tourmentée, plaisantée au sujet de son attitude extraordinaire, elle prit un tel air d'embarras, de mystère et de contrariété, que madame Brülher se promit d'avoir le mot de cette énigme; mais comme elle savait que la jeune fille se livrait peu devant madame de Livaur, dont l'âge et le bon sens positif lui imposaient, elle proposa à sa nièce une promenade après le déjeuner. Toutes les deux prirent leurs chapeaux de paille et firent quelques tours de jardin en silence. Enfin Suzanne demanda à Lina ses impressions de la soirée de la veille; Lina répondit à peine, entrecoupant ses phrases de courses autour des corbeilles de fleurs pour couper avec un sécateur des roses flétries sur leurs tiges, pour redresser le tuteur d'un fuchsia qui entraînait au niveau de la pelouse sa gerbe de clochettes pourprées, pour ramasser une orange sur le sable de l'allée. Suzanne ne voulait pas forcer les confidences de la jeune fille; mais elle était femme, c'est-à-dire curieuse; aussi dit-elle bientôt que le soleil la fatiguait et elle entraîna sa nièce vers la grotte.

Cette grotte ménagée au-dessous des serres et faite de roches artificielles, était un charmant spécimen de ce que l'architecture de jardin sait créer; de ses parois fendillées tombaient des plantes grimpantes; dans les moindres cavités, des verveines rouges et roses, des géraniums dressaient leurs touffes odorantes; devant sa voûte, une petite pièce d'eau étalait sa nappe bleue à la surface de laquelle s'épanouissaient des lis et des nymphéas jaunes entourés de la collerette verte de leurs larges feuilles. De là, on n'apercevait plus la ville gisante au bas du côteau, car un rideau d'arbustes en masquait la vue. C'était afin de laisser à ce *retiro* toute sa sauvagerie cherchée qu'on lui avait donné pour seul horizon la vaste plaine du Dauphiné, les lointaines collines à l'est et à l'ouest la vague silhouette du Mont-Blanc.

Là, par un effort d'imagination, en fermant l'oreille à ce bourdonnement confus qui monte de Lyon jusqu'aux hauteurs de Sainte-Foy, on pouvait se croire dans une solitude, loin des tourments, des convoitises, des commérages de la ville; mais ce jour-là, ces petites misères, ces commérages vinrent y trouver Suzanne dès qu'elle eut délié la langue de Lina et qu'elle l'eut amenée, par de subtils détours, à lui faire des confidences.

« Suzanne, dit la jeune fille, vous aviez bien raison hier de me mettre en garde contre tout ce monde; vous aviez plus raison que vous ne le croyiez vous-même. Suzanne, ces gens-là sont de

Digitized by Google

méchantes gens; laissons-les à leur pauvreté d'esprit et de cœur. Repartons.

— Enfant! le monde est toujours et partout le même. On a beau le fuir, il vient trouver les solitaires. Dès que Robinson eut adopté Vendredi, il se donna en lui un juge et un critique. Tu ne changeras rien au train habituel, à la pente de la nature humaine, et toi-même tu as ta part de ce travers originel, puisque te voilà disposée à dire du mal de nos hôtes d'hier au soir. J'imagine qu'ils ont commis à ton préjudice ou au mien des injustices assez graves pour motiver ton indignation. Paule Vassier aura trouvé ta robe mal coupée ou ta coiffure trop simple. Madame de Craye, impitoyable sur les fautes d'étiquette, aura jugé ma table mal servie ou les honneurs que je lui ai rendus peu mesurés à son mérite, et la musique aura gêné par son tapage les laborieuses combinaisons des joueurs d'échecs et de whist.

— Riez, riez, Suzanne! Si ce n'était que cela!... J'avoue que d'abord, en entendant critiquer mon air étrange ou étranger, comme vous voudrez, et la bien naturelle amabilité avec laquelle j'ai répondu aux propos gracieux de ce jeune homme, je me suis sentie dans la position d'une personne mal élevée qui écoute aux portes et qui est forcée de se dire : « C'est bien fait! J'ai ce que mérite mon indiscrétion. » Tant que je suis restée le seul but des railleries, j'ai fait mon profit de la leçon au lieu de m'en offenser; mais je me révolte contre la malveillance lorsqu'elle s'attaque aux personnes que j'aime, et surtout lorsqu'elle va jusqu'à la calomnie.

— Voilà un bien gros mot! chère enfant.

— Un mot très-laid qui désigne une chose plus laide encore, Suzanne. Pourquoi ces gens-là viennent-ils chez vous s'ils ne vous trouvent pas estimable? Quand vous leur faites l'honneur de les inviter, comment osent-ils, dans votre salon, abuser de votre hospitalité pour épier vos moindres gestes, vos plus simples paroles et les défigurer par des interprétations perfides?

— Il serait peut-être plus juste de penser que tu as mal compris ou mal appliqué les paroles que tu as saisies. Tu parles correctement le français, Lina, mais plutôt par principes que par habitude; les finesses de la conversation, les demi-mots par lesquels on l'abrége t'en auront déguisé le vrai sens. Crains les erreurs de la prévention. Conviens que tu es venue hier au salon comme à une bataille, c'est là le mot dont tu t'es servie. Prends donc garde de renouveler les exploits de don Quichotte et de t'attaquer à d'inoffensifs moulins à vent.

Digitized by Google

— Depuis six mois que je vis près de vous, Suzanne, vous m'avez habituée, par nos luttes amicales, à ces finesses de langage que vous invoquez à tort en faveur de gens qui ne les pratiquent guère. Si je suis triste depuis hier, c'est que j'ai le devoir pénible de vous mettre en garde contre des ennemis dont vous ne vous défiez pas; c'est sans aucun ménagement, sans aucun artifice oratoire que madame de Craye parle de ce qu'elle nomme votre légèreté passée; à moins que vous ne preniez pour une atténuation ce que je prends pour une aggravation, c'est-à-dire les soupirs et les regards blancs vers le ciel de madame Demaux, que vous appeliez hier la couleuvre et qui est plutôt de la famille des vipères. Celle-là souhaite que vous ayez gagné en Allemagne des idées plus rassises, plus saines, tout en ajoutant qu'elle regrette que votre toilette, trop jeune pour votre âge, n'annonce pas une conversion solide.

— Enfant, ceci n'a pas l'importance que tu lui donnes. Madame de Craye ne peut pardonner ses cinquante ans à mes vingt-huit ans, et madame Demaux, vouée aux couleurs sombres par la disgrâce de son teint enflammé, devait être offusquée de ma robe blanche et lilas. Il y a là de quoi sourire et non pas s'indigner.

— Vous voulez que je sourie, Suzanne, lorsqu'on accuse de coquetterie le moindre mot obligeant adressé au premier venu, lorsqu'on murmure avec des grimaces confites dans l'hypocrisie et des clins d'œil moqueurs : « C'est comme autrefois... rappelez-vous... cela recommence... » Vous voulez que je sourie quand on vous dépouille de toutes les belles qualités que je vous connais, quand on est si acharné contre vous, qu'on attaque par contre-coup la seule personne qui ait osé vous défendre!

— Lina, quelle est-elle? Puisque tu me désignes mes accusateurs, il est juste que tu me nommes mon avocat.

— Faites amende honorable, car c'est la seule personne dont vous m'ayez dit un peu de mal hier, c'est madame Paule Vassier. Elle n'est ni aussi insignifiante ni aussi sotte que vous vous l'êtes figuré, et elle vous a soutenue avec autant d'esprit que d'entraînement sympathique. Elle a dit que les succès offensent les femmes qui n'en obtiennent pas et qu'il est aisé de voir qu'elles voudraient s'en procurer à tout prix, puisqu'elles soupçonnent la gratuité des hommages offerts aux personnes aimables et belles. Mais ces vieilles Parques se sont bien vengées de la réplique; elles ont murmuré tout bas le mot d'intrigue et je ne sais quelle histoire; je me rappelle seulement qu'un nom slave, polonais ou russe, revenait dans toutes les bouches.

Digitized by Google

— Un nom slave! s'écria Suzanne vivement. Puis elle ajouta après quelques minutes d'hésitation : « Serait-ce celui de Christian Crzeski?

— Précisément, répondit la jeune fille.

— Et tu dis que Paule m'a défendue avec courage? demanda la jeune femme avec intérêt.

— Oh! avec beaucoup de cœur et de sincérité. Je l'ai vue rougir d'impatience lorsqu'on disait du mal de vous; si j'avais pu, je l'aurais embrassée lorsqu'elle a assuré qu'en dépit de vos envieux vous étiez une personne d'une âme élevée et de principes inattaquables.

— Eh bien! dit Suzanne, le bonheur de trouver une amie compense bien la déception de se savoir entourée de malveillants. Admettant que tout doit se payer dans la vie, peut-être dois-je accepter comme une punition du jugement précipité que j'ai porté contre Paule Vassier les méchancetés que tu m'apprends et que je soupçonnais en partie. Ma suprise, mon plaisir l'emportent sur le ressentiment de l'injure reçue. Cette Paule! au couvent, elle était une petite fille que j'étais déjà adolescente. Cinq ans de plus sont une telle différence d'âge! je l'ai toujours traitée en enfant. Quand je l'ai vue, à peine mariée, passer sa vie à chiffonner et à s'habiller, je me suis dit qu'elle n'avait fait que changer de poupée et je n'ai pas pensé que cette frivolité cachait des sentiments généreux. Tu vois par mon exemple, Lina, qu'avec une certaine impartialité on peut tomber dans le tort des charitables personnes qui m'ont sacrifiée hier sur l'autel de leur rigorisme étroit. Si nous faisons l'examen de conscience des autres, n'oublions pas d'y joindre le nôtre, Lina. Et puis, bien que nous n'ayons pas obtenu ces éclaircissements par des moyens très-avouables, ne négligeons pas d'en profiter. Je verrai Paule Vassier, je lui témoignerai l'amitié qu'elle mérite et peut-être serai-je assez heureuse pour l'aider à conjurer les sortiléges, les mauvais sorts que jettent sur tout ce qui est jeune ces dragons d'austérité, ces vétérans rechignés de la sainte armée de la vertu.

— Vous dites cela à ravir, Suzanne, dit Lina en riant. C'est vrai, la méchante humeur de ces femmes peut faire croire qu'elles sont sages à leur cœur défendant, et qu'elles enragent de l'être. Donnez des conseils à la gentille madame Vassier; on l'épie, on parle de scandale et de l'exclure de je ne sais quelle assemblée de charité. Et par une contradiction qui m'étonne, on dit le plus grand bien de ce jeune homme dont le nom est si difficile à prononcer.

Digitized by Google

— Christian Czreski! dit Suzanne avec une ironie chargée d'amertume, c'est bien naturel, Lina. Il a des principes, il pratique, puis enfin sa qualité d'homme lui donne un privilége d'impunité. Blâme-t-on Julien Deval de t'avoir trouvée aimable? Et toi, l'on t'a blâmée de n'avoir causé qu'avec lui. En résumé, nos Lyonnaises t'ont déplu; mais les hommes sont meilleurs et plus dignes. Tu as apprécié l'excellent M. Chainay.

— Ah! beaucoup. Il comprend Mozart, lui! M. Deval traduisait très-mal tout ce qu'il me disait à ce sujet, et je souffrais d'avoir un interprète qui gâtait aussi mes réponses; j'espère pourtant qu'il n'aura pas vu en moi, comme les autres, une petite tudesque très-bornée.

— Mais quelle manie de critique! Le seul homme qui ait pu te parler, M. Deval, tu le déclares peu intelligent. Il n'y a que M. Chainay à qui tu fasses grâce, par respect pour Mozart. L'amour de la médisance est une maladie contagieuse, Lina. Tu l'as gagnée hier au soir.

— Vous ne me comprenez pas. M. Deval parle mal de musique, parce que c'est un sujet auquel il n'entend rien; mais ceci à part, il est bien élevé et fort agréable.

— Ah! tu trouves? dit Suzanne avec une nonchalance dédaigneuse et en regardant sa nièce sans aucune préméditation de curiosité; mais ce regard eut un effet inattendu sur la jeune fille qui rougit de cette belle rougeur que fait monter aux joues la flamme inquiète et pudique de l'adolescence. Suzanne fut alarmée de ce symptôme d'émotion, et elle se promit de ne pas laisser Lina s'appesantir sur les souvenirs de la soirée de la veille; elle se proposa de la distraire, de l'occuper par des visites et des excursions afin de renouveler et de changer ses idées. Suzanne connaissait la nature positive et indécise à la fois de Julien Deval; elle savait par quel système de froid calcul il édifiait sa renommée et sa fortune et elle ne voulait pas, tout sentiment personnel à part, que l'esprit poétique et ingénu de Lina vînt se briser contre cette prose ingrate et sèche.

Julien Deval était un de ces hommes qui peuvent se promettre sans fatuité un grand succès dans l'agglomération lyonnaise. Les éléments de réussite changent selon le milieu dans lequel on poursuit la fortune. A Paris, avec de l'esprit, du savoir-faire et de la hardiesse, on parvient à acquérir de la notoriété, et partant, une position. Les conditions sont autres à Lyon; c'est de la religion et un certain sérieux, mi-pédant, mi-modeste qu'il faut afficher.

Les Lyonnais ont l'esprit pratique des Américains; il en est

Digitized by Google

peu qui se refusent à ce joug que l'opinion publique leur impose. Julien Deval avait adopté, dès ses débuts, avec une ardeur anxieuse d'être distinguée, les sentiments, le langage et l'allure indispensables pour devenir l'avocat en titre de la pieuse bourgeoisie et de la banque opulente. Si cette habileté prouvait son esprit, elle ne témoignait pas aussi favorablement de sa franchise ; car, dans le tête-à-tête, il faisait parfois bon marché de ses principes officiels et de son rigorisme étudié.

Les gens les plus austères ont des indulgences spéciales au service des jeunes hommes bien pensants. Si l'on avait blâmé madame Brülher, cinq ans auparavant, lorsqu'elle avait accueilli complaisamment les assiduités de Julien Deval, le bonheur présumé de celui-ci n'avait pas porté atteinte à sa bonne réputation, désormais consacrée.

On avait pardonné à Julien ses succès auprès d'une femme du monde, et on ne l'aurait pas excusé si, respectant en catholique fervent le sacrement du mariage, il s'était permis quelques liaisons faciles. Par suite de ce positivisme qui est essentiellement lyonnais et auquel, après tout, la ville doit sa prospérité, on loua le jeune avocat de rompre toute relation avec la maison Brülher quand madame Demaux, sa sœur, lui eut trouvé un riche parti.

On ne s'enquit pas autrement de la réalité de cette liaison entre madame Brülher et l'avocat ; elle s'était manifestée par ces imprudences que commettent des jeunes gens épris et peu rompus aux habiletés discrètes de la galanterie. Par le fait seul que Suzanne rougissait en voyant Julien, elle fut atteinte et convaincue de partager sa passion. Si l'on ne médit qu'à voix basse, c'est qu'aucune démarche compromettante ne fut surprise, c'est aussi que la haute position de M. Brülher couvrait la conduite de sa femme, c'est enfin que Suzanne gardait une réserve qui tenait loin d'elle toute perfide amitié et une bienveillance qui désarmait les plus méchants.

D'ailleurs les commentaires les plus envenimés s'étaient arrêtés lorsqu'après la rupture du mariage projeté, on avait vu Suzanne résister ouvertement au repentir de Julien Deval ; à partir de ce moment, l'opinion générale fut qu'elle se lançait dans la haute coquetterie pour échapper à un retour de passion. On lui connut dix adorateurs et l'on n'en soupçonna aucun d'être heureux. Avait-on raison davantage cette fois? La première supposition étant douteuse, celle-ci était-elle plus assurée? Ceux qui affirmaient des deux côtés se croyaient dans le vrai, mais ils n'avaient aucune donnée positive ni sur le bonheur de Julien, ni

Digitized by Google

sur l'échec proclamé des autres admirateurs de madame Brülher.

Au retour de celle-ci, il devait y avoir une recrudescence d'intérêt au sujet de tout ce qui la touchait. Elle arrivait avec une position à refaire, car on ne pensait pas qu'elle se résignât à la solitude du veuvage à vingt-huit ans, et l'on chercha tout d'abord quels partis en rapport d'âge et de fortune elle pourrait trouver. Julien Deval, encore célibataire à trente-deux ans après trois mariages manqués, calculait de son côté ses chances de succès auprès de Suzanne, et il écoutait, pour s'édifier, la kyrielle de veufs ou d'hommes à marier de son âge qu'on énumérait à ce propos. Mieux avisé que les indifférents, il se disait qu'aucun de ces prétendus prétendants ne pouvait lui être opposé et il n'en redoutait qu'un auquel personne ne songeait. C'était l'ami d'enfance de Suzanne, Christian Czreski.

Dans le temps où l'on accusait madame Brülher de se venger de ses déceptions sentimentales en désespérant tous ses admirateurs par sa coquetterie, Julien ne s'était pas trompé, comme tout le monde, à cette tactique féminine; il avait bien vu le cercle des soupirants éconduits, mais en dehors de ce cercle et sur un autre plan, un jeune homme que nul n'accusait de songer à mal, tant on était habitué à le voir familier chez madame de Livaur et chez madame Brülher, tant sa froideur proverbiale éloignait le soupçon. L'œil de Julien avait été plus clairvoyant et en reliant le faisceau de ses souvenirs, il craignait de trouver un rival dans Christian Czreski. On parlait depuis quelque temps, il est vrai, des assiduités du jeune polonais auprès de madame Vassier, mais un Lyonnais sait toujours sacrifier le goût le plus vif à une belle occasion de mariage, et par sa mère et ses façons de vivre, Christian Czreski était lyonnais.

Julien le rencontrait journellement, car ils étaient du même cercle, mais quelques années de différence entre eux ne leur avaient jamais permis d'intimité. Puis l'intimité suppose la confiance, l'abandon, et lorsqu'on est entraîné par le courant d'une vie active et affairée, on n'a pas le temps d'en rien distraire pour ces deux sentiments. On ne s'écoute ni penser ni sentir; on va, on va, tout haletant, dans la fièvre de l'action, sans cette consolation de s'épancher dont on finit par méconnaître le besoin parce qu'on en ignore le bienfait. Le temps est de l'argent. Cet axiome anglais est en train de recevoir ses grandes lettres de naturalisation française et pour s'épargner un verbiage inutile, on devient sec de cœur si on ne l'était déjà à l'avance.

Cependant, un soir que Julien Deval lisait les journaux dans

Digitized by Google

un des salons du cercle, il fut assez heureux pour trouver, sans la chercher, une occasion de parler de madame Brülher à Christian Czreski.

Lassé par une déveine persistante à l'écarté (on joue gros jeu dans les cercles lyonnais et Christian était joueur), le jeune Polonais avait laissé les cartes et s'était installé pour fumer sur le balcon avec quelques amis. Le nom de madame Brülher fut jeté par l'un d'eux à propos de nouveaux attelages. Elle s'était montrée la veille au parc de la Tête-d'Or dans une élégante calèche anglaise traînée par deux bais demi-sang assez beaux pour faire sensation à Lyon. Julien jeta son journal pour aller écouter ce qu'allait dire Christian Czreski, grand amateur de chevaux en sa qualité de Polonais et d'homme oisif. Mais Christian entama une critique dogmatique à propos du trot des deux bais, et il finit par un éloge bien senti des harnais britanniques sans rien ajouter sur madame Brülher.

Par bonheur pour la curiosité de Julien Deval, Lyon possède des échantillons assez réussis de cette variété d'êtres frivoles et niais, pontifes baroques de la mode, auxquels on inflige à Paris un nom aussi juste que difficile à écrire. Il est dommage que cette appellation soit en même temps la mieux imagée et la moins délicate, car nulle autre ne pourrait exprimer aussi bien la sottise puérile, les façons déhanchées, l'époumonnement d'esprit et de corps d'une partie de la jeunesse française.

Pour un membre de cette grande famille des sots, si un bel équipage est un mérite, une toilette réussie en est un presque aussi digne d'éloge, et Joannis de Craye prétendit qu'on faisait tort à madame Brülher en ne louant que sa calèche anglaise et en ne disant mot de son costume gris et rose qu'aucune couturière de Lyon n'aurait osé rêver, et à son tour, il décrivit toutes les parties de ce costume avec l'aisance d'une personne du métier.

Christian haussa les épaules. Les questions de chiffons occupent peu les hommes de cheval qui ajoutent plus d'importance à une boucle de harnais qu'aux nœuds d'une robe de femme. Joannis se récria sur une telle inintelligence des belles choses, et répéta que la toilette de madame Brülher était un adorable chef-d'œuvre, mais que celle de sa nièce était manquée.

« On avait oublié peut-être de la traduire en français, dit Christian.

— C'est cela ! répondit Joannis fier de faire de la littérature une fois dans sa vie, elle était fade comme les tartines de la Charlotte de Gœthe. Du blanc, du blanc et encore du blanc !

Digitized by Google

— C'est cela ! Trop d'innocence et de poésie germaniques à la clé ! répliqua Christian qui était volontiers assez moqueur. Mais ce n'est pas la faute de la couturière, croyez-le, Joannis. Je gage vous dessiner un costume aussi piquant que ceux de Gavarni, planter au-dessus une tête bien allemande, et vous lui trouverez un faux air d'uniforme de pensionnaire.

— Faites ! faites ! cria-t-on à Christian dont on connaissait le talent de dessinateur.

On rentra au salon. Le jeune homme s'exécuta de bonne grâce, et en quelques coups de crayon, il dessina une figure langoureuse et nuageuse dont l'expression donnait un air lamentable et passé aux affiquets excentriques dont il l'avait entourée. Le vélin passa de main en main ; l'on rit beaucoup de cette spirituelle saillie, mais Julien, qui avait vu Lina de plus près que tous ces jeunes gens, dit à Christian :

« Si la caricature est fort réussie, elle est tout à fait de fantaisie, car mademoiselle Brülher ne lui ressemble en rien et elle est femme à porter la toilette aussi intrépidement qu'une Française. Vous ne l'avez donc pas encore vue, vous, un habitué de la maison ?

— Je n'ai pas eu l'idée un seul instant de faire la caricature de cette jeune personne, répondit Christian dont les instincts nobles s'éveillèrent à ce soupçon ; j'ai dessiné une allemande et pas précisément mademoiselle Brülher à laquelle je n'ai pas pensé. Je serais désolé de manquer à une jeune fille, même ne la connaissant point. J'ai salué madame Brülher au parc hier, mais je ne suis pas encore allé chez elle. J'attends pour m'y présenter le retour de mon père qui est encore aux eaux.

— C'est singulier ! dit Joannis de Craye. M. Deval qui avait peut-être de bonnes raisons pour n'être pas bien accueilli à Sainte-Foy a été du premier dîner, et vous qui avez tutoyé mademoiselle de Livaur, quand elle était petite fille, et qui êtes resté l'ami de madame Brülher, vous n'êtes pas allé la voir depuis un mois qu'elle est de retour ?

Christian Czreski se mordit les lèvres ; puis au bout d'un instant, avec une aisance et une hauteur patriciennes, il changea de propos sans répondre à cette question trop directe. Julien Deval comprit qu'il existait entre Suzanne et celui qu'il croyait son rival, un sujet de mésintelligence, mais il ne put deviner de quel côté étaient les torts et de quel côté la rancune. Le fait lui suffisait en lui-même et il venait de lui être acquis ; il en prit acte avec plaisir.

Pendant qu'on s'occupait ainsi d'elle, madame Brülher es-

Digitized by Google

sayait de réconcilier sa nièce avec la vie lyonnaise et tentait de lui faire abandonner ses premières impressions défavorables à la ville qu'elle devait habiter. Elle la conduisait souvent dans ce beau parc de la Tête-d'Or auquel on ne peut reprocher que de manquer d'ombre. Il est vrai qu'il se corrige de ce défaut tous les ans et qu'il le rachète par sa variété d'aspects et la limpidité de ses eaux renouvelées par le Rhône, auprès desquelles le lac du bois de Boulogne n'est qu'un marais infect. Ce parc n'a pas la tristesse froide de notre bois inhabité; ses prairies sont peuplées de cerfs et de chevreuils; et les axis eux-mêmes, les plus sauvages de cette famille silvestre, se laissent approcher et permettent aux promeneurs de flatter leur pelage tacheté. Au pied des saules qui enchevêtrent leurs branches grises le long du ruisseau, barbottent des flottilles de canards de Chine, aux ailes peintes, glacées de bleu et de vert, aux yeux bordés de jaune et d'incarnat. Partout l'animation et la vie. Ici, les paons blancs ouvrent l'éventail neigeux de leurs plumes et se pavanent avec un aristocratique orgueil. Par émulation, les autres paons déploient leur arc-en-ciel fastueux qui s'étale au soleil avec la mouvante splendeur d'un jet de pierreries. Dans un enclos voisin, des hérons, moins dédaigneux que celui du bon La Fontaine, s'escriment à coups de leurs longs becs pour se disputer une tanche qui se débat blessée au bord de leur étang. Des vols de ramiers tournoient et s'abattent, avec des roucoulements modulés en soupirs et de vifs bruits d'aile. Plus loin, les chèvres du Thibet s'accroupissent au seuil de leur étable rustique; le petit chevreau accourt en bondissant à l'appel d'un enfant et fourre son nez rose jusque dans les poches du baby pour y chercher le morceau de pain que cet appel lui a promis. Déçu par la malice de l'espiègle, le chevreau se dresse sur ses pieds de derrière et, de sa tête encore sans armes, il essaye de frapper son mystificateur. L'enfant rit et flatte l'animal en tirant les touffes de laine frisée qui se dressent entre ses cornes naissantes. Alors se refusant à cette familiarité que le don attendu vainement ne justifie pas, le chevreau secoue ses oreilles, darde son regard jaune d'or en éclairs obliques, et s'enfuit vers le râtelier chargé d'herbe fraîche et de foin; mais si l'enfant croit à cette rupture et part en suivant la palissade, l'animal gourmand revient sur ses pas, l'agace de nouveau, le suit, quitte à se fâcher encore si l'autre recommence son jeu qui finit toujours à la satisfaction commune, car l'enfant, comme tous les êtres faibles, aime à se voir implorer, et il cède enfin à cette persistance et à son désir de se montrer généreux. Mais il apprend là ce que vaut la reconnaissance, car

Digitized by Google

ses provisions épuisées, le chevreau revient au pacage. Peut-être son bon sens d'animal lui dit-il que le bienfait a été assez payé par les efforts tentés pour l'obtenir !

On se ferait une pauvre et fausse idée du parc de la Tête-d'Or si l'on y voyait une sorte de réduction du Jardin des Plantes de Paris. Ce dernier, établi sur un plan très-restreint, donne aux animaux un espace trop étroit ; ils souffrent visiblement dans leurs parcs ; leur aménagement manque d'ampleur et de luxe. Rien de semblable à la Tête-d'Or. Partout de vastes enclos, des eaux vives, de vraies prairies où les chevaux à l'élevage fournissent des courses désordonnées. Les poulains à tous poils hennissent en voyant passer des voitures ; ils regardent d'un œil large et rêveur les attelages dociles en paraissant se demander si ces êtres sont de la même race qu'eux et s'ils seront jamais, eux aussi, soumis à ces entraves. En attendant, ils se ruent dans l'herbe parfumée, ignorants du joug, le pied léger et sans fer, la bouche vierge du mors et la crinière au vent.

Voilà le troupeau des vaches suisses qui passe ! La première, fière de ses sonnettes, balance sa lourde tête brune et imprime à son collier un mouvement qui le fait tinter à chaque pas ; laissant sur leur passage une douce odeur laiteuse, elles rentrent à la ferme qui est une vraie ferme avec son étable gardée par d'énormes chiens, ses vachères à jupon court qui servent des bols de lait fumant sous la feuillée, et à côté du bol, des quartiers de pain noir qui font le régal des promeneurs. Mais pour les estomacs plus difficiles, voici au bord du lac le joli châlet de Grand. On y trouve tous les raffinements de la gastronomie, et l'on y dîne sous la véranda de bois découpé en plongeant du regard sur le lac sillonné par cent canots, avec le coteau de Saint-Clair pour perspective.

De quelque côté qu'on visite le parc de la Tête-d'Or, il mérite l'attention. La partie des serres est entourée d'immenses corbeilles de fleurs harmonieusement groupées. Sous les verrières qui protégent les plantes du tropique, l'intelligente direction a placé les êtres qui vivent dans ce climat enchanté. Des aras et des perroquets perchent à côté des plantes superbes de leur patrie, et dans cette atmosphère chaude qui leur convient, reposant leurs regards sur cette végétation luxuriante au sein de laquelle ils sont nés, il gardent toute leur vitalité, toute la beauté de leur plumage qui se ternit et s'efface toujours dans la captivité séquestrée de nos habitations.

Si l'on quitte les serres, si on laisse toute cette région aristocratique et les allées que suivent les cavaliers et les équipages, on

Digitized by Google

trouve sous la saulaie d'autres paysages et d'autres promeneurs. Là, le dimanche surtout, les *canuts* lyonnais (le terme est consacré) se réunissent par compagnies nombreuses. Là, on danse aux chansons, l'on s'ébat avec abandon et naïveté. Après les rudes travaux de la semaine, après les longues journées passées courbés en deux sur un métier, ces jeunes corps éprouvent un besoin de mouvement et d'agilité qui se traduit le dimanche en bonds, en courses folles, et enfin en danses champêtres. Les autres promeneurs évitent ce coin hanté par le populaire, mais Suzanne et Lina, qui le visitèrent plusieurs dimanches de suite, prirent plaisir à contempler les évolutions, les ronds, les entrechats, les saillies de ces braves gens. Pourquoi trouver vulgaire le bon rire qui se joue sur les lèvres de l'ouvrière heureuse de sa jeunesse, un jour par semaine seulement, et contente de s'ébattre en famille? Ces bals improvisés, ces quadrilles aux chansons toujours embrouillés, mais aussi égayés par mille incidents, ces amusements publics, si pleins de laisser-aller qu'aucun de ceux qui y prennent part ne daigne remarquer qu'on les regarde et ne sacrifie une seule de ses gambades à la crainte d'être raillé par *des personnes distinguées*, sont particuliers à la population lyonnaise et font tout à fait son éloge.

Voilà le vrai Lyonnais, le Lyonnais pur sang, alerte de corps, rond d'esprit, d'une gaieté aiguisée d'une pointe de malice, car ses jeux ne vont pas sans plaisanteries narquoises, et il ne faut pas oublier que Lyon est la patrie de Guignol, le type du bon sens bonhomme et gouailleur. Si les classes supérieures ont emprunté à Paris ses mœurs faciles, les classes ouvrières sont restées plus saines, sauvées de l'affaiblissement de la moralité par le travail et le respect de la famille. Enfin, un trait du caractère lyonnais, c'est que tous les canuts ont l'amour, et plus que l'amour, la passion de la nature, que le vrai Parisien ne connaît pas, et voilà pourquoi le saulaie du parc est leur salle de danse et pourquoi leurs plaisirs restent purs, parce qu'ils sont pris en masse et laissent les jeunes filles sous l'œil des mères et les maris aux côtés de leurs femmes.

Suzanne était assez peu populaire de sa nature, non par dédain, mais par délicatesse d'instinct et d'éducation; cependant la franche gaieté de ces fêtes d'ouvriers lui était agréable; quant à Lina, elle admirait de bon cœur ces belles filles au teint mat, aux yeux cernés par la fatigue et le manque d'air des ateliers, dont la carnation un peu épaisse, comme celle de toutes les Lyonnaises, empruntait à l'atmosphère pure du parc un rose et une transparence inaccoutumés. Elle avouait sans

Digitized by Google

honte à sa tante que ses pieds dansaient sous sa robe au rhythme accéléré des chansons et du violon qu'un vieux canut râclait avec un entrain et un orgueil extrêmes.

Tout ce qui est cérémonie ou fête publique est sûr de plaire aux Allemands. Bien que l'esprit de caste existe encore chez eux, ils n'ont pas cette morgue qui nous éloigne des foules. C'est sans doute notre effréné désir d'égalité qui nous fait maintenir le rang que nous nous croyons dû avec une féroce vanité. Au contraire, l'absence acceptée d'égalité sociale fait que les Allemands ne craignent pas de compromettre leur dignité, que personne ne conteste, en coudoyant familièrement la foule à l'occasion.

Si Lina fut enchantée de ses promenades au parc, elle fut moins satisfaite de Bellecour. Montrant à sa nièce toute la ville de Lyon, Suzanne ne pouvait manquer de la conduire à la musique. Ces concerts en plein vent, donnés par les régiments en garnison, sont très-suivis, mais surtout par les oisifs et la bourgeoisie du quartier de Perrache. Il va sans dire que les personnes qui se piquent d'appartenir à la très-bonne compagnie ne s'y montrent guère, à moins qu'elles n'aient des enfants à promener, car si le parc de la Tête-d'Or est le Bois de Boulogne de Lyon, Bellecour en est les Tuileries.

C'est aussi le Boulevard Italien; tout homme marquant à Lyon dans l'administration, la magistrature, les arts ou les lettres traverse au moins une fois par jour Bellecour. Cette place est un point central entre les Terreaux, Perrache, la Guillotière et le quartier Saint-Jean. On y passe les revues militaires dans l'immense zone réservée en deçà des jardins, qui ne forment qu'une bande de verdure flanquée de quatre allées d'arbres, de la Charité à l'état-major de la place. C'est au milieu d'un des massifs que se groupe le cercle des musiciens, et l'heure du concert journalier réunit une foule nombreuse qui, suivant des habitudes consacrées, s'est choisi des points de répère très-distincts.

Dans l'allée de platanes la plus voisine de la rue Bourbon, passe et repasse l'escadron volant des beautés légères qui rivalisent de toilettes et d'extravagantes allures, là comme partout; cette allée leur est tacitement réservée, comme le côté opposé, en face du bassin, est acquis aux jeunes mères qui surveillent les jeux de leurs enfants. Ici, les mines hardies et les œillades provocantes; là-bas, à demi-voilés par l'ombre des grands arbres, les charmes discrets, les honnêtes sourires, les grâces chastes et timides. La foule est moins pressée, moins importune de ce côté et nul ne s'en plaint; la turbulence des enfants anime seule

Digitized by Google

ce coin isolé où la musique arrive adoucie, dépouillée de ses éclats cuivrés et d'autant plus agréable à l'oreille.

Comment définir cette foule qui parcourt les quatre allées? elle est aussi mêlée que nombreuse. Elle fait se heurter et se coudoyer le fantassin ahuri par le bruit et les toilettes, le cavalier dont la démarche maladroite et les éperons ravagent toujours quelque traîne égarée sur le sable, le don Juan de comptoir orné de sa cravate claire, de son feutre à ruban bleu de ciel et de son verbiage copieux, l'élégant Lyonnais qui, suivant la mode en vigueur depuis quelques années, chemine fortement appuyé sur sa canne comme s'il était boîteux, l'ouvrier sans ouvrage, à la face blême, au corps décharné, qui vague, chancelant, en comparant peut-être tout ce luxe à la misère du logis affamé; les officiers pimpants, à moustache victorieusement retroussée; enfin, l'industriel et le boursier qui marchent la poitrine en avant, la tête rejetée en arrière, frappant du talon, en hommes pénétrés de leur importance sociale.

Tous ces types et une quantité d'autres se présentent à l'observation, et forment une jolie collection de pantins dont on voit facilement le fil. L'étude des physionomies est aussi variée qu'amusante, car elle n'exige pas une grande pénétration. Point de masque à arracher ni même à dénouer. Chacun est si occupé de soi qu'il laisse lire dans sa démarche et dans son air tout ce qu'il pense, et cette naïveté d'allures a du piquant pour qui sait la comprendre.

Il va sans dire que madame Brülher, peu habituée à se montrer à Bellecour, se dirigea, le soir où elle voulut faire entendre la musique militaire à Lina, vers l'allée solitaire où elle avait chance de rencontrer des femmes de sa connaissance. Le hasard la servit à souhait, car, dès le premier tour, elle aperçut madame Vassier toute seule avec sa petite fille que tenait une nourrice bressanne dont le chapeau de dentelle noire, attaché par une chaîne d'or, faisait l'admiration des badauds.

Saluer Paule Vassier et venir prendre près d'elle deux fauteuils inoccupés, ce fut la première inspiration de madame Brülher; elle avait vu assez peu Paule Vassier, et chaque fois dans une réunion nombreuse, depuis le dîner de Sainte-Foy, et elle saisit cette occasion de lui témoigner sa sympathie. Elles causèrent amicalement; Suzanne donna tout de suite un tour familier à cette conversation à laquelle Lina prit part à de rares intervalles, car la jeune fille, à Lyon depuis un mois, avait renoncé à son caprice de mutisme par le conseil de sa tante; seulement, afin que la transition fût vraisemblable, elle parlait peu, ayant l'air

Digitized by Google

de chercher ses paroles en personne peu accoutumée à manier la langue française.

Au bout d'une demi-heure, Suzanne s'aperçut que Paule Vassier, d'abord toute à la conversation, devenait préoccupée, songeuse, rougissait de temps à autre en regardant, comme malgré elle un point que son interlocutrice ne pouvait voir sans se tourner complétement sur son fauteuil. Madame Brülher fut plus gênée que la jeune femme en devinant qu'elle l'embarrassait, et malgré ses efforts pour dissimuler qu'elle comprenait la délicatesse de la situation sans en soupçonner les motifs, la causerie languit. Si elle n'avait craint de paraître susceptible, elle serait partie par discrétion. Puis enfin, comme la curiosité féminine ne perd jamais ses droits, elle fut tentée de regarder ce qui occupait tant Paule Vassier. Mais le moyen de se retourner sans dire à sa nouvelle amie : « Je veux savoir ce qui vous trouble! » Elle restait donc immobile, jetant de temps à autre quelques paroles auxquelles Paule Vassier répliquait un peu de travers, en propos interrompus, tant elle était distraite.

Un gros ballon, lancé par un enfant étourdi et qui vint justement frapper Suzanne entre les deux épaules, lui fit faire un brusque soubresaut qui servit sa curiosité. Si son mouvement fut instinctif, elle eut la présence d'esprit d'en profiter, et elle aperçut de l'autre côté de l'allée, à vingt pas à droite environ, Christian Czreski assis sous un arbre et regardant Paule Vassier. Cette station à Bellecour d'un homme qui avait fait profession de dédaigner la musique militaire et ces réunions si mêlées expliquait assez l'émotion de la jeune femme. La vue de Suzanne qu'il n'avait pas reconnue, n'apercevant d'abord que ses épaules, contraria Christian, car il se leva au même instant et s'éloigna.

S'esquiver en homme surpris, c'était un nouvel aveu, mais Christian Czreski n'en était pas à sa première maladresse et Suzanne sourit en s'apercevant que son ami d'enfance n'avait pas fait de progrès en tactique amoureuse. Heureusement pour les deux jeunes femmes qui ne savaient que se dire, madame Demaux survint qui se jeta dans un bavardage sans commencement ni fin. Madame Vassier, ayant ses raisons pour ne pas aimer beaucoup la nouvelle venue, dit, au bout d'un quart d'heure, que sa fille avait besoin de dormir et partit suivie de la nourrice. Madame Brülher eût désiré s'esquiver aussi, mais Lina s'était éloignée de quelques pas pour assister à un grand concours de sauterie à la corde, et Suzanne ne pouvait la rappeler sans être impolie envers madame Demaux ; elle resta donc et subit un de ces interrogatoires par faits et articles, que les femmes de l'es-

Digitized by Google

pèce de madame Demaux se permettent avec tout le monde, sous le fallacieux prétexte d'un grand intérêt, d'une sympathie irrésistible pour les patients soumis à ce supplice. Il ne fut pas difficile à Suzanne de deviner qu'à la curiosité naturelle de la sœur de Julien Deval, se joignaient des vues particulières. Avec une brusquerie qui singeait la franchise, avec une impatience dissimulée sous un voile d'amitié, madame Demaux s'enquit de la position de Lina, des avantages que comptait lui faire sa tante, et enfin elle conclut en disant qu'il y avait deux mariages à faire dans la maison Brülher et deux heureux en perspective qui trouveraient bien des jaloux.

Une telle importunité paraîtrait bien indiscrète et même inconvenante à Paris, où la vie privée est plus cachée qu'en province et où le type de madame Demaux est presque inconnu. Une femme de cette nature serait vite reléguée dans la catégorie des commères mal élevées; mais en province, la fortune et la position sociale font autorité et donnent un brevet d'impunité à tous les travers de caractère. On souffre certaines gens comme on supporte au besoin un courant d'air gênant ou une grosse averse; on les accepte au même titre qu'une incommodité impossible à conjurer, et l'on ne se venge d'eux que par le soupir de soulagement qui suit le moment de leur départ.

Si Suzanne n'avait pas déjà compris le motif des assiduités de Julien Deval à Sainte-Foy et la cause de l'amitié que sa sœur affectait pour madame de Livaur, elle en eût deviné les intentions par cet interrogatoire qui sondait des questions d'intérêt si délicates. Evidemment Julien hésitait entre elle et Lina, et il avait chargé sa sœur de pressentir madame Brülher sur ses sentiments afin de ne pas faire un pas de clerc irrémédiable, et de s'adresser à celle des deux femmes auprès de laquelle il pouvait se promettre un succès. Echouer auprès de l'une, c'était renoncer à toutes les deux, et Julien était las du célibat, de la sécheresse de sa solitude et de ses aventures furtives.

Madame Brülher était habituée de longue date aux manœuvres tortueuses et emmiellées de madame Demaux; elle répondit que la fortune de Lina n'était pas encore réglée et qu'elle-même n'avait aucune décision prise pour l'avenir. Satisfaite de son état pour le moment, elle ne savait s'il lui agréerait longtemps. Enfin elle sut esquiver sans affectation toute réponse directe. Mécontente de cet échec, madame Demaux s'en vengea sur la jeune femme qui venait de les quitter. N'ayant pas réussi à servir les intérêts de son frère, elle essaya de calomnier madame Vassier afin d'arracher contre elle quelque blâme à madame Brülher et

Digitized by Google

de pouvoir mettre ensuite au compte de celle-ci tout ce qu'elle-même allait dire contre Paule. Cette manœuvre machiavélique est fort en honneur dans le camp des prudes dont madame Demaux faisait partie.

— Quelle charmante petite fille a madame Vassier, dit-elle, et quel bon mari! Un trop bon mari qui a le tort de ne pas savoir diriger sa femme et de la laisser agir à sa fantaisie. Je ne doute pas de sa vertu certainement, je suis trop indulgente et trop sincèrement pieuse pour me permettre des jugements si téméraires; mais c'est surtout quand on est jeune qu'il faut éviter même l'apparence du mal. Une personne charitable devrait bien avertir madame Vassier que les assiduités de M. Czreski la compromettent beaucoup. Partout où elle est, il se montre. Je viens encore de l'apercevoir rôdant de ce côté.

— Mais, madame, dit Suzanne, rien ne dit qu'il soit ici pour elle?

— Eh! que vient-elle faire à Bellecour sinon s'y faire regarder?

— A ce compte, madame, vous et moi nous pouvons être soupçonnées d'y être conduites par le même motif?

— Vous me faites bien de la peine, répondit madame Demaux en secouant la tête mélancoliquement et en montrant le blanc de ses yeux, tant elle élevait les prunelles vers le ciel comme pour protester de l'innocence de ses critiques. Vous paraissez croire que j'éprouve du plaisir à blâmer cette pauvre jeune femme. C'est mon affection pour madame Vassier qui me porte à m'occuper de ses intérêts. Je ne suis pas sévère du tout. Je suis même connue pour mon indulgence. Je sais compatir aux faiblesses humaines. Je sais combien le cœur d'une femme est facile à blesser, et c'est pour cela que je voudrais qu'on éclairât les personnes inexpérimentées dont la vigilance s'endort. Ce n'est pas moi qui parlerais si vite, comme madame de Craye, de rayer madame Vassier de la liste des dames patronesses de l'œuvre de ***. Je vous assure qu'à la dernière réunion, j'ai parlé contre cette mesure trop rigoureuse. Madame Vassier se fait beaucoup de tort par son imprudence. Elle a pris des airs évaporés, qui réussiraient à Paris peut-être, mais qui ne s'acclimateront pas à Lyon. Que voulez-vous? nous sommes arriérés peut-être, mais nous tenons à nos vieux usages, et nous croyons que le plus beau maintien d'une jeune femme, c'est la dignité et la modestie.

Madame Demaux eût continué longtemps encore son homélie, empoisonnée de médisance, mais Lina revint après avoir assisté

Digitized by Google

aux jeux d'une bande d'enfants que la tombée de la nuit dispersait, et madame Brülher prit congé de son interlocutrice dont la méchanceté doucereuse lui était à charge. Il n'est si mauvaise rencontre dont on ne tire quelque profit. Indécise d'abord sur la question de savoir si elle se rendrait à une invitation que lui avait faite madame Vassier, elle se résolut à l'accepter, et huit jours après elle arriva des premières avec sa mère et Lina chez Paule, qui donnait une petite soirée intime.

M. Vassier était un fabricant de soie de la vieille souche, absorbé par ses affaires, leur consacrant son temps, son esprit, toutes ses facultés. Au demeurant, un excellent homme, n'ayant d'autre tort que celui de se croire un mari sans reproche parce qu'il était fidèle à sa femme, sans songer qu'il y a plusieurs sortes de fidélité et qu'elle est presque négative, celle qui n'apporte dans les tête-à-tête que des préoccupations d'intérêt et des distractions commerciales. Bon époux, bon père de famille, suivant la locution vulgaire, M. Vassier eût été surpris si on lui avait dit une chose vraie pourtant, à savoir que sa femme était solitaire à ses côtés et par sa faute à lui. A quoi manquait-il donc? Quelle loi du cœur méconnaissait-il? Celle qui exige de deux êtres unis pour la vie une intimité parfaite, une communion de sentiments.

L'unique pensée de M. Vassier, c'était sa fabrique; il en apportait les soucis jusque chez sa femme, et comme il ne l'initiait pas à ses travaux, il en résultait entr'eux un silence pénible. Si madame Vassier avait été moins jeune, peut-être eût-elle osé apprendre à son mari que les heures d'épanchement et de joie intérieure sont un doux repos des fatigues commerciales; mais elle avait été blessée dès les commencements en voyant que son mari lui donnait si peu en échange de sa vie entière qu'elle lui avait vouée. Le moyen, d'ailleurs, de ne pas prendre cette tiédeur d'affection pour de l'indifférence, quand on est poursuivie par une passion romanesque qui s'annonce persistante, dont les empressements sont flatteurs pour l'amour-propre et fascinants pour le cœur! C'est là l'histoire de bien des femmes, et Paule Vassier en était à ce moment d'indécision où l'on veut et où l'on ne veut pas, où il suffit du moindre incident pour jeter dans la voie de la passion ou pour ramener dans la route du devoir.

Cette soirée fut décisive pour elle en ce sens qu'elle accentua sa situation en lui en manifestant les risques et les dangers.

La première personne qu'aperçut Suzanne chez madame Vassier, ce fut l'inévitable Christian Careski. Il vint la saluer avec beaucoup d'empressement et elle l'accueillit avec amitié; le jeune

Digitized by Google

homme fut très-sensible à ce ton enjoué sur lequel il ne comptait pas et qu'il n'eût pas osé prendre de lui-même, et il quitta l'air un peu guindé avec lequel il avait abordé madame Brülher pour causer avec elle avec plus d'abandon. En dépit des insinuations de madame Demaux, qui avait laissé entendre à Suzanne que les notabilités pieuses abandonnaient la maison de madame Vassier, la réunion était nombreuse et honorée de la présence de quelques personnes marquantes dans la haute dévotion. Madame de Craye promenait dans les trois salons son long corps décharné, sa face d'ascète et ses yeux ardents, à paupières charbonnées, qui scrutaient toutes les physionomies avec une pénétration et une insistance d'inquisiteur. Peut-être n'était-elle venue que pour espionner chrétiennement madame Vassier afin de juger s'il fallait rendre contre elle l'arrêt de proscription projeté. Ce soupçon ne fit que traverser d'abord l'esprit de Suzanne, mais il prit pour elle les proportions d'une certitude après un incident qui faillit amener les plus graves conséquences.

Madame Vassier faisait les honneurs de sa maison avec beaucoup de grâce, s'occupant des personnes âgées, disant à chacun un mot agréable, évitant surtout de regarder Christian Czreski, car elle se craignait elle-même et redoutait les observateurs. Mais autant elle était réservée, autant Christian se montrait imprudent; il se trouvait à chaque instant sur son passage, changeait de place lorsqu'il ne pouvait plus la contempler à souhait, et saisissait la moindre occasion de lui adresser la parole. Il ne lui disait à coup sûr que des choses indifférentes, car elle avait soin de lui répondre à haute voix, mais il lui parlait d'un air de mystère et avec un accent composé fort compromettant. Suzanne se demandait quel était le mot de cette étrange conduite; elle le devina en s'apercevant que Christian, dans un moment où Paule venait de poser son éventail sur un guéridon, le saisissait et glissait un billet entre ses branches. Rien n'était plus maladroit, car le guéridon était en pleine lumière, mais Christian s'était cru habile et mal observé; il avait compté sans la clairvoyance de madame de Craye qui suivait tous ses mouvements dans la glace voisine.

Quand Paule eut repris son éventail en le serrant avec embarras dans ses deux mains (car elle était contrariée d'une imprudence qu'elle n'avait pas autorisée), madame de Craye se leva du coin dans lequel elle était blottie, et lui dit :

— Mais quel éventail avez-vous donc là, chère madame? C'est un point d'Angleterre sur de la moire rose, je crois. Le joli travail! Puis-je le voir?

Digitized by Google

Paule, saisie par cette demande perfide, restait interdite et tremblante, n'osant refuser, n'osant donner le malencontreux éventail, et n'ayant pas l'aplomb nécessaire pour faire disparaître le billet révélateur. Elle s'efforçait de sourire, mais elle perdait la tête, tant la situation était horrible dans son apparente simplicité, lorsque Suzanne vint à son secours par une inspiration soudaine.

— Paule, lui dit-elle en reprenant le familier langage du couvent et en saisissant l'éventail qu'elle déploya largement, il n'y a que vous pour trouver d'aussi jolies babioles. Madame de Craye a raison. Mais voyez donc les beaux papillons en dentelle? Quelle ténuité de tissu! Ce n'est pas du point d'Angleterre, madame, c'est de l'Alençon qu'on dirait tissé avec des fils de la Vierge. Paule, n'ouvrez pas trop cet éventail, ma chère; ces papillons sont si finement ailés qu'ils s'envoleraient, je le gage.

En disant ces futilités d'un ton naturel, Suzanne tournait et retournait l'éventail, fermait et secouait ses branches d'ivoire sculpté sous les yeux de madame de Craye sans en faire tomber le billet qu'elle avait glissé avec prestesse dans sa main gauche et de là, dans son mouchoir.

Paule pâlit et rougit, en comprenant qu'elle était sauvée. Cependant elle ne put s'empêcher d'être inquiète du sort de son billet; car nulle femme n'en voit de sang-froid une autre en possession de ses secrets. Une partie de la soirée se passa sans qu'elle osât parler à Suzanne, de peur d'éveiller les soupçons de madame de Craye, mais vers onze heures, madame Brülher, après avoir fait un signe imperceptible à la maîtresse de la maison, s'achemina vers un petit boudoir qu'elle croyait solitaire, pensant que Paule l'y suivait. Elle fut surprise d'y trouver Lina qu'elle avait oubliée pendant l'incident qu'elle avait si heureusement conjuré. La jeune fille était assise entre madame de Livaur et M. Chainay et elle causait avec Julien Deval qui ne l'avait pas quittée de la soirée. Cette instance du jeune avocat rappela à Suzanne les questions que madame Demaux lui avait faites à Bellecour, et elle se promit d'avoir le vrai mot des sentiments de Julien, car elle était plus jalouse du bonheur de Lina, que possédée par sa rancune; elle n'affecta donc aucun mécontentement de cet à-parté consacré par la présence de madame de Livaur, et elle parut s'intéresser à la conversation de ce petit cercle jusqu'au moment où Paule Vassier vint la rejoindre, délivrée de la crainte d'être observée, car madame de Craye avait pris congé.

En voyant arriver la maîtresse de la maison, madame Brülher

Digitized by Google

prétendit avoir à réparer quelque chose à sa coiffure, et toutes les deux passèrent dans la chambre à coucher.

Dès qu'elles furent seules, le premier mouvement de Paule Vassier fut d'embrasser Suzanne en fondant en larmes.

— Quel enfantillage! dit Suzanne en lui rendant ses baisers de bon cœur et en essuyant ses larmes. Il ne faut pas pleurer : vous ne pouvez pas vous le permettre ce soir. Une femme qui reçoit quarante personnes, c'est un soldat sur la brèche. Il doit sourire même aux blessures, à plus forte raison lorsqu'il a dérouté l'ennemi. Allons! ne pleurez plus, car nous avons victoire gagnée : voici votre bien. » Et elle lui tendit le petit billet si adroitement intercepté.

— Suzanne, vous m'avez sauvée. Vous avez été aussi spirituelle que généreuse. Soyez mon amie, voulez-vous?

— Prenez garde. Vous ne savez pas ce que vous me demandez-là. Je suis peut-être très-sévère, bien que d'une autre manière que madame de Craye. Je ne comprends pas l'amitié sans une entière confiance.

— Oh! Suzanne, je vous dirai tout! s'écria la jeune femme en serrant les mains de madame Brülher avec effusion.

— Et vous ne m'en voudrez pas si je vous gronde quelquefois, si je vous apprends la vie, à vous qui ne la savez pas encore, et si je tranche à vif peut-être dans vos illusions?

— Suzanne, pourquoi m'avez-vous rendu ce service?

— Parce que je vous aime, et pour une autre raison que vous saurez plus tard.

— Eh bien! si vous m'aimez, tout ce que vous me direz vous sera inspiré par le cœur et je vous en serai reconnaissante.

— Peut-être... Si vous saviez! murmura Suzanne, rêveuse.

— Je sais que je suis entourée de gens qui cherchent à surprendre mes étourderies et les fautes que je semble autoriser, et que vous les cachez généreusement. Votre amitié me sera précieuse.

— Pas dans le sens que vous croyez, répondit Suzanne avec un sourire fin. Mais n'importe, cela n'en vaudra que mieux. Pouvez-vous venir passer la journée demain à Sainte-Foy?

— Avec un grand plaisir. J'ai tant de choses à vous confier!

— Je vous attendrai, Paule, et cette journée pèsera, j'en suis certaine, sur votre avenir.... et sur le mien aussi, peut-être.

S. Blandy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

TABLEAUX DE LA VIE POLYNÉSIENNE

—

UNE MATINÉE A TAHUATA [1]

Tahuata (îles Marquises), 16 janvier.

I

Ce matin à six heures j'ai quitté la frégate avec mon ami Harold de K***, lieutenant de vaisseau. Une yole nous a débarqués sur la grève d'Anamiaï, où m'appelait mon service, puis nous avons gravi la montagne qui nous séparait de Vaïtahu.

Après une marche pénible, une véritable escalade, tantôt sur un sol pelé où le pied des insulaires vaguement a indiqué un passage; tantôt par des sentiers étroits, tortueux, hérissés de cailloux aux pointes aïgües, embarrassés d'herbes revêches et d'arbustes dont les racines semblent ramper tout exprès pour faire trébucher les passants, nous sommes arrivés à Vaïtahu au milieu du jour, brisés de fatigue, tout en nage, les pieds endo-

(1) La rade principale de Tahuata se compose de deux baies séparées par une montagne. La plus grande, qui se nomme Vaïtahu, fut occupée par les Français durant quelques années; la plus petite se nomme Anamiaï. L'u se prononce ou en polynésien.

Digitized by Google

loris et la tête pesante, tant le soleil nous a opprimés pendant notre ascension.

Vanoa, fille de Panoö, l'un des notables de l'île, habite une case qu'on entrevoit de la grève sous les noirs ombrages de la vallée. Son œil exercé nous a reconnus au penchant du morne. Depuis longtemps faite aux habitudes d'Harold, elle s'est empressée d'étendre devant sa porte, sur la plate-forme de galets, soubassement accoutumé des demeures polynésiennes, ses plus belles nattes de roseaux. Ce lit de repos est destiné à l'*ikoa* (1) de son père. Harold, en effet, a conclu avec Panoö le singulier pacte d'alliance qui l'autorise à commander en maître dans cette case.

Vanoa nous attend au seuil. Son front est ceint de fleurs, sa poitrine couverte de guirlandes où les baies cramoisies du *pandanus* éclatent parmi les feuilles ingénieusement tressées. Une vaste étoffe blanche de papyrus aux cassures rigides la drape comme une nymphe. On en voit sortir une épaule ronde couleur de santal, un bras délicat et une jambe fine où le tatouage a incrusté des anneaux, des mitaines, des cothurnes azurés. A cent pas, c'est Eucharis! De près, hélas! l'illusion s'évanouit. Le galbe entier offre certes encore une rare élégance de lignes; mais le visage est timbré au cachet de certaines races asiatiques. Les pommettes y sont saillantes, les yeux bridés, le front étroit, la chevelure rebelle, et la peau, qui est du grain le plus fin, reluit sous l'*éka moa* (2) qui la colore en jaune et répand son affadissante odeur.

Nous échangeons la formule habituelle du salut. Harold y joint une privauté qui serait en France d'un goût fort suspect, mais aux Marquises elle équivaut à la simple poignée de main d'un ami.

L'indigène nous offre du *kaku* (3) sur une feuille de *ti*, nous buvons à même le lait rafraîchissant d'un coco, et bientôt après, le cigare aux lèvres, Harold s'étend sur les nattes, la face au ciel, la nuque appuyée sur un tronc de *fao*, ce bois aussi léger, aussi blanc que la moelle du sureau, tandis que je m'assieds au pied d'un hibiscus impénétrable aux rayons du soleil.

J'ai ouvert mon album et préparé mes crayons; mais avec un ineffable charme j'écoute les conseils de paresse, de molle et sensuelle rêverie que, dans ces régions équatoriales, l'esprit des voluptés se plaît à chuchotter aux fragiles mortels. Ils m'arrivent

(1) Ami, frère par alliance.

(2) Huile de coco qu'une décoction de *curcuma* teint en jaune.

(3) Sorte de bouillie faite avec le fruit de l'arbre à pain, le coco râpé et l'arrow-root.

Digitized by Google

de toute part, mêlés à je ne sais quelles tièdes haleines, aux voix de la mer, aux perfides arômes des *vavaos* et des *gardenias* (1). Le feuillage est plein de gaietés babillardes et de frissons d'ailes. Parfois, sous un effort inattendu de la brise, les ombelles des cocotiers s'infléchissent doucement comme ces échines de chats caressées par une main de femme, et la petite colombe verte et pourprée de l'Archipel s'y balance confiante et joyeuse. Au fond du paysage, à travers les troncs d'arbres bigarrés d'ombre et de soleil, brille d'un côté la mer semblable à du vif argent, de l'autre se dresse, tapissé de plantes chevelues, de broussailles aux tons fauves et roussis, le versant de la montagne qui barricade l'horizon.

Des femmes groupées à quelques pas psalmodient le *comumu* (2). Le choc sonore de leurs petites mains inégalement fermées en marque la cadence. Cette mélopée lente, plaintive, discrètement voilée, caressante dans sa monotonie comme le chant des nourrices, berce doucement le *kief* auquel je m'abandonne avec la ferveur d'un adepte, et j'admire la vertu de cette musique primitive, au mineur énervant, pour apporter à l'agitation des sens et à la fatigue des membres, le calme, la paix, le bienfaisant repos. De temps à autre s'élève, solennelle et grondeuse, la voix de la mer qui roule et entrechoque les galets de la plage. On dirait qu'elle jette une menace à travers la douce mélancolie de cette heure charmée pour en mieux faire apprécier le bienfait.

II

Il me serait difficile de dire à quoi l'on pense en de pareils moments. Ce n'est à coup sûr point au passé, non plus qu'à l'avenir. Il semble qu'on ait respiré jusqu'à l'enivrement le népenthès, cette fleur de l'oubli. On éprouve un singulier bien-être à ne songer à rien, mais on comprend qu'il est doux de vivre, et l'on savoure cette sorte de torpeur voluptueuse que m'ont souvent révélée, pour ma part, la langueur des lassitudes extrêmes, l'endolorissement des courbatures, voire certaines phases de la fièvre.

Si mes yeux se perdaient à la voûte des arbres où de rares déchirures laissaient voir le bleu lapis du ciel, ils suivaient la

(1) Ces différentes fleurs ont le violent arôme des tubéreuses et des magnolias.
(2) Chant parfois improvisé.

Digitized by Google

chasse des salanganes enfermant les moucherons dans la spirale sans merci de leur vol; ils s'intéressaient aux folâtreries des *kurukus*, dont l'aile turbulente fouettait, faisait claquer les feuilles épaisses et vernies qui, sous une flèche indiscrète du soleil, parfois rayonnaient comme des miroirs; s'ils s'abaissaient vers le sol ils accompagnaient dans leurs explorations quelques marcassins noirs et bossus de l'espèce *tapu* (1), trop familiers d'allures pour qu'une affinité touchante ne les unisse pas aux indigènes aussi intimement qu'un des leurs le fut jadis à un grand saint. Je les voyais errer reniflant, fourgonnant à travers les rameaux jaunes et les feuilles mortes, fouissant l'humus des végétations disparues, poussant d'un groin visqueux les galets, les croissants filandreux et rougeâtres des cocos dont les noix entières ou brisées, éparses comme des boulets ou des éclats de bombes se montraient nombreuses aux environs.

Hélas! pourquoi faut-il que le parfait bien-être ne soit pas de ce monde! Cette douce quiétude bercée par les chants, charmée par l'éclat du paysage, enivrée par les puissants arômes des tropiques, fut troublée à l'improviste et nous n'en pûmes bientôt plus jouir qu'à de brèves intermittences.

Fut-ce l'espièglerie d'un faune jaloux qui dirigea vers le bosquet tout un vol de *nonos?* (2) Je ne le saurais dire. Toujours est-il que dominant la sonore cadence des *comumus* et la puissante clameur des flots, je reconnus la fanfare aigre, ténue, acérée de cet atome ailé, de ce tigre imperceptible altéré de sang et acharné après l'épiderme tendre de l'européen nouvellement débarqué. Harold semblait surtout être l'objet de leurs escarmouches. Dès que s'éteignait le bruit de leur clairon de guerre, pour peu qu'une légère contraction de son visage indiquât à Vanoa accroupie à son chevet que l'ennemi venait de tromper sa vigilance, la jeune fille arrachait l'insecte à sa proie et l'écrasait en le roulant entre l'index et le pouce de sa main fine, puis elle se prenait de nouveau à balancer sur le front de mon ami un large éventail du pays, tressé en vetiver blanchi à la chaux et dont le manche en bois de fer sculpté offrait un bizarre assemblage de tikis (3) et de salamandres. L'importune agression dont j'étais moi-même victime m'empêchait seule de passer de la rêverie au rêve. L'observation heureusement ne manquait ni de motifs ni de charme.

Devant moi se dressait voisine la case d'un vieux *tahua* (prêtre).

(1) Porcs difformes assez rares et qui, pour cela, sont sacrés (*tapu*).
(2) Moustique très-petit.
(3) Image d'un dieu polynésien. On la rencontre partout aux Marquises.

Digitized by Google

Deux *tikis* énormes et des bambous réunis en faisceaux par des amarrages en pitre de différentes couleurs étaient fichés dans la plate-forme près de la porte. Le tahua en sortit tenant un tison enflammé, rassembla des écales de cocos et des branches mortes autour d'un *meï* (1) et alluma le petit bûcher d'où jaillirent bientôt des aigrettes pétillantes et une spirale de fumée. — J'ai tracé ailleurs et en ces termes le portrait de ce bizarre personnage : « On imaginerait difficilement un être plus étrange, plus fantastique que ce grand vieillard maigre et bleu à la face de lion. Ses paupières rougeâtres, ses petits yeux éraillés, sanglants, s'ouvraient comme deux tâches rouges sur un masque indigo que couronnait une chevelure blanche éparpillée en flammes et d'où pendait une barbe rare qui descendait en fourche de l'extrémité du menton sur la poitrine. Ainsi vu, près d'un brasier, se détachant sur le cadre sombre de sa porte, accroupi, l'échine courbée, le menton entre les genoux, croisant sur ses jambes des mains longues et osseuses, les lèvres sans cesse remuantes de paroles mystiques que maintes fois nous lui avions entendu murmurer avec une gravité sacerdotale, on l'eût pris pour un guèbre adorateur du feu, pour un de ces fakirs qu'on représente ankylosés par des extases sans fin à la bouche noire des cryptes. Les idoles difformes qui près de lui se tenaient immobiles entre les faisceaux symboliques de roseaux blancs semblaient, malgré leur regard de gypaëte et leur rictus menaçant, des créatures débonnaires comparées à ce mangeur de chair humaine — il s'en vantait le vieux cannibale — en qui se fût avantageusement incarné le mauvais génie des théogonies polynésiennes (2). »

III

Un matelot baleinier, génois d'origine, cruellement maléficié par Vénus et abandonné sur Tahuata pour le même motif que Philoctète sur Lemnos, vint s'asseoir auprès de nous. Ce malheureux, dont l'Esculape de notre frégate, Mercure aidant (puisse-t-on me pardonner cette déplorable mythologie), avait entrepris la guérison, servait d'interprète aux français. A peine âgé de trente ans, il avait cette tête chauve, cette face terreuse,

(1) Fruit de l'arbre à pain.
(2) *Les Derniers Sauvages*. Un vol. in-18. Paris, Hetzel.

Digitized by Google

ce regard atone, ce corps cassé, tremblotant, cette décrépitude enfin dont certaines maladies, mieux encore que les années, affligent notre race imprudente. L'infortuné pourtant supportait avec un courage, une résignation exemplaires sa mauvaise destinée, et demandait à la chaleur de midi quelque trève aux douleurs sans nom qui le torturaient surtout durant les nuits orageuses. Tourné vers nous et le dos au soleil, il tenait entre ses doigts que l'exostose coudait aux articulations, une pipe qui, faite d'un os peut-être de chrétien comme lui, offrait le type hideux et consacré des *tikis*, sculpté par un indigène.

Tandis que j'étudiais avec passion pour en garder le souvenir, tout ce que le dessin ne pouvait fixer de cette nature bizarre et charmante, ces ombrages amis du *far niente* rêveur, les inflexions de ces rameaux, ces souffles invisibles, ces rapides déplacements d'ailes ouvertes, ces causeries de colibris et de perruches, ces jeux bizarres de la lumière et de l'ombre, ce feuillage mariant tous les tons verts, et surtout ce personnel étrange qui m'environnait ; je fus distrait par Harold qui, éprouvant au poignet la cuisson révélatrice de l'attaque d'un moustique, sans se déranger, en vrai sybarite tendait son bras à Vanoa. Celle-ci constata délicatement du doigt la partie lésée, se leva, entra dans sa case et en rapporta une sorte de courge aux flancs rougeâtres et huileux. Relevant aussitôt la chemise d'Harold, du poignet à l'épaule elle opéra sur son bras droit un doux massage. Mon ami, doué d'un flegme sans égal, la laissait se livrer en toute liberté à cet aimable exercice. Avec une impartialité pleine de zèle, l'indigène fit à son tour participer le bras gauche à la bienfaisante lotion, mais une certaine odeur écœurante et bien connue, ayant affecté l'odorat du patient, il jeta par hasard les yeux sur les membres si onctueusement flattés, et s'aperçut alors qu'ils étaient ruisselants d'*éka moa* et teints en jaune comme le baudrier d'un gendarme. N'osant faire un mouvement de peur de souiller ses habits, il resta les bras ouverts comme un crucifié, m'appelant à son aide et me priant de retirer d'une poche qu'il m'indiquait un mouchoir, dont je me servis incontinent pour l'essuyer et qui, richement jauni par la décoction végétale, aurait pu servir de pavillon à un lazaret. — Vanoa voyait avec stupéfaction anéantir son œuvre, bien qu'elle s'efforçât d'expliquer que cet enduit devait préserver des piqûres : mais Harold lui ayant fait comprendre sa répugnance pour ce cosmétique, elle mit une parfaite bonne grâce à l'en débarrasser. Puis la chose faite, le coude sur un genou et la main perdue dans les ondes noires et vagabondes de sa chevelure, comme la Minna de

Digitized by Google

Tony Johannot, elle se prit à l'éventer de nouveau, et à différentes reprises se penchant sur son visage, elle murmura un mot d'invention nouvelle aux marquises : *Ferani!* (français) que sa voix euphonique et rebelle à notre r, prononçait : *fenani!*

— Génois ! dit Harold qui poursuivait je ne sais quelle rêverie, demandez donc à Vanoa si elle m'aime ?

L'interprète hésita un instant, déclara que cette question ne se pouvait traduire (1), et nous indiqua sous quelle forme il la fallait poser pour qu'elle fût comprise à Tahuata.

Harold était sans doute suffisamment renseigné à cet égard, car il jugea inutile de poursuivre. Mais un instant après :

— Pensez-vous que ces femmes soient susceptibles d'attachement, de fidélité ; conservent-elles un souvenir durable des bons procédés ?

— Ni plus ni moins que les autres femmes, répondit l'interprète que son infortune rendait farouche, inique même dans ses jugements, et qui enveloppait de la même réprobation le sexe tout entier.

— Enfin continua mon ami, Vanoa me croit-elle bon ?

— Le Génois traduisit la question. Vanoa répondit quelques mots. Alors l'interprète :

— Elle s'imagine, capitaine, que vous désirez savoir si vous êtes bon... à manger.

— Qu'à cela ne tienne, fit Harold en riant, demandez-lui donc quelle partie de mon corps serait la plus appétissante si j'étais rôti.

Le Génois répéta la phrase. Vanoa, appuyant alors l'extrémité de son index sur l'œil gauche d'Harold, leva deux fois les paupières et les sourcils, ce qui, dans les habitudes indigènes, signifie : oui ; ou si l'on indique un objet : ceci.

Je me souvins en effet d'avoir entendu dire au prêtre voisin que l'œil, considéré comme le plus friand morceau du corps humain, était présenté aux chefs civils et religieux sur une feuille de *ti*, dans ces repas fanfarons où pour célébrer une victoire, on mange le corps d'un ennemi. Harold étonné se dressa sur le coude et se retourna vers la jeune fille, qui souriait malignement pour montrer ses perfides petites dents de perle.

— Elle plaisante, à coup sûr, fit le Génois, car je ne sache pas qu'une femme ait jamais *goûté de nous*. Et il nous expliqua que, non-seulement les femmes n'assistaient jamais aux festins horribles dont je parle, mais qu'elles fuyaient même, encore longtemps après, les hommes qui y avaient participé.

(1) Il avait tort, le mot existe ; *hénénao* veut dire : aimer d'amour.

Digitized by Google

— Mais enfin, Vanoa, dit Harold insistant; si je mourais serais-tu joyeuse ou pleurerais-tu ?

Alors comme si elle psalmodiait des versets. *Fenani, fenani*, si tu mourais, je pleurerais longtemps, longtemps, et je piquerais ma chair avec des coquilles pointues et des dents de requin; je te couvrirais d'une *tapa* (1) fine et je m'endormirais près de toi enroulée dans cette *tapa*, puis je te mettrais dans le *paha* (2) et le *paha* a côté de moi sur ma natte, et, la nuit, je frotterais ton corps avec de l'huile de coco parfumée en chantant les *comumus* de la mort. — *Fenani, fenani* quand ton esprit aurait tout à fait quitté ton corps, je mettrais tes ongles à mon col, tes dents à mes oreilles, tes cheveux clairs à mes mains et à mes pieds, ta barbe au *penne* (3), un de tes os sculpté au manche de mon éventail...

L'interprète traduisait à mesure.

— Bon, dis-je, vous allez voir qu'elle finira par couvrir de votre peau les *tamtams* des *koïkas* (4), un utilitaire n'imaginerait pas mieux.

Le Génois transmit la supposition.

— Non, répondit Vanoa avec l'imperturbable sérieux de la candeur, non, elle serait trop fine; celle du requin ou du chien de mer sont plus fortes et valent mieux !

IV

Si touché que fût Harold de la destination réservée à ses reliques, au cas où Vanoa en pourrait disposer, il eut la faiblesse de souhaiter et d'espérer encore des années d'existence, dût l'engloutir ensuite cette vulgaire fosse de la patrie où lon se dépêche de se débarrasser de nous. Pour moi, j'éprouvais le besoin de consacrer au bizarre entretien qui m'avait si fort intéressé quelques strophes comme le moyen le plus propre à lui donner un certain relief. La disposition d'esprit se trouvant d'ailleurs favorable, je m'empressai d'en profiter. Je me mis donc à griffonner sur mon album :

(1) Étoffe indigène, fabriquée au moyen du battage, avec l'écorce du mûrier à papier.

(2) Cercueil en forme de pirogue.

(3) Les ongles figurent dans les colliers, les dents concourent à faire des pendants d'oreilles, les barbes ornent les coiffures en plumes nommées *tavaha* et *penne*.

(4) Tambours des fêtes publiques ou *kotkas*.

Digitized by Google

A Tahuata, près du rivage,
Où le flot tourmente avec rage
Son lit mouvant de galets bleus...

Je vous épargne la description du bosquet où nous étions, et aussi celle de l'inviolable demeure du prêtre, vigilant gardien des *tikis* de Vaïtahu. Je représentais également :

Accroupi sur la plate-forme,
Auprès de l'idole difforme
Et des blancs faisceaux de bambous,
Le vieux prêtre, vivante page,
De l'art mourant du tatouage,
Le menton entre les genoux...

Appliquant ensuite au portrait de Vanoa le procédé ordinaire, j'allumai dans son regard l'étincelle tropicale, c'était justice; je fis briller à ses lèvres rayées d'azur par le tatouage, un sourire argenté, c'était mon droit; je couronnai de *gardenias* son front de cuivre pâle sous des cheveux noirs abrité, c'était la vérité et de plus de la couleur locale. Enfin désireux de concentrer dans cette peinture tout ce qui me semblait devoir le mieux caractériser la physionomie générale d'une Polynésienne, mon regard, en train de chercher sur les différents visages qui m'environnaient certains traits saillants destinés à fournir un type complet, fut distrait de son étude par un épisode devant lequel vient d'hésiter ma consciencieuse chronique.

V

Devant moi se trouvaient deux femmes, deux jeunes filles. L'une assise, l'autre agenouillée à ses pieds et inondant d'un flot de cheveux noirs le giron de la première. Celle-ci plongeait ses doigts effilés dans les profondeurs de la toison et se livrait à ce genre de chasse que, avec un parfait détachement des pruderies exagérées, l'illustre peintre des vierges et des grands d'Espagne, n'a pas dédaigné de prendre pour sujet d'une de ses toiles : témoin le mendiant qu'on peut admirer au Musée du Louvre. La chose n'avait du reste jusque-là rien que de fort naturel. Dans nos pays civilisés on la voit pratiquer, sans vergogne, au seuil des églises et des chaumières; mais pour signaler un détail de mœurs, un raffinement particulier à ces peuplades primitives, j'éprouve un embarras réel, tant l'euphémisme, ce trope

Digitized by Google

favori de M. Prudhomme, se montre parfois dénué d'entregent. Mais, comme après tout, l'amiral du Petit-Thouars, atteignant le même sujet, n'y met pas la moindre circonspection, peut-être me sera-t-il permis de bannir mes scrupules, et à son exemple, de sacrifier les convenances à la vérité.

Le produit de cette battue, que je viens de dire, était au fur et à mesure consciencieusement remis à la propriétaire du terrain exploité. Celle-ci le parquait dans sa main fermée en tabatière. Je me sentis alors la fantaisie curieuse de connaître le sort de ces déportés, dont la garde devenait assez difficile. Je ne tardai pas à être fixé sur ce point. La chasseresse en prit une partie. Sa compagne conserva l'autre et s'avança vers nous, la main tendue. Je laisse à penser si nous reculâmes avec horreur. La jeune insulaire, surprise du mauvais accueil fait à sa politesse (1), sourit dédaigneusement et, la tête renversée en arrière, les paupières demi-closes, la main collée aux lèvres...

Quand, remis de la révoltante impression que m'avait causé cette phthiriophagie, je voulus continuer mon idylle, j'appelai en vain la muse; elle s'était envolée la main sur les yeux ! Que me restait-il à faire? Essayer de la suivre au pays des rêves. Ce fut facile. Je n'eus pour cela qu'à céder aux sollicitations de la fatigue. Album et crayons roulèrent sur le sol, mon âme ouvrit l'aile et je partis... hélas ! pour Lilliput, j'imagine, car il me sembla bientôt qu'une armée me criblait comme Gulliver à coups d'aiguillons.

J'eusse, malgré tout, dormi comme les sept dormants, si la main rude d'un matelot ne m'avait dressé debout en même temps que sa voix me criait dans l'oreille : « Le pavillon qui rappelle à bord le canot-major est en tête de mât ! » Je me secouai alors de mon mieux. Harold était déjà sur pied. Avec lui, je gagnai la plage, et, tandis que le canot, bercé par la houle, nous ramenait à la frégate, le soleil couchant embrasait la mer et déployait une gerbe de flammes à l'horizon.

(1) Cette politesse équivaut à l'offre d'une fleur ou de quelques pastilles chez nous. — Du Petit-Thouars (*Voyage autour du Monde sur la frégate* la Vénus).

MAX RADIGUET.

Digitized by Google

OUVERTURE ET TENUE DES ÉTATS

REMONTRANCES QUI Y FURENT FAITES

—

BLOIS, 1588-1589

En ce temps où le parlementarisme devient une religion politique, où la décentralisation de l'autorité devient un dogme, alors que chacun se plaint, les uns de la tiédeur, les autres de la violence de nos harangues parlementaires, il m'a paru intéressant de reconstituer une des sessions les plus célèbres des siècles éteints et de présenter naïvement les faits, sans les apprécier ni les discuter.

C'est donc une besogne de compilateur que j'ai entreprise. L'imagination en pareille matière eût été plus gênante qu'utile.

L'assemblée que j'ai choisie est celle que convoqua à Blois, en 1588, Henri III, chassé de Paris par la Ligue, celle où fut lu l'Edit d'Union que les trois Etats jurèrent de garder fidèlement, et pendant laquelle fut résolu et accompli l'assassinat du duc de Guise.

Les documents que j'ai consultés datent des premières années du dix-septième siècle. Je m'en suis bien pénétré, puis j'ai tenté d'écrire avec le désintéressement d'un mort.

Henri III, fort écœuré par le souvenir de la journée des Barricades, se souciait peu de rentrer à Paris. Prétextant la nécessité de régler par lui-même les préparatifs des Etats, de déter-

Digitized by Google

miner le lieu des séances, de régler l'étiquette et d'assigner aux députés leurs logements, il partit le premier pour Blois. En l'absence du seigneur de Roddez, grand maître des cérémonies, le seigneur de Marle, l'un des maîtres d'hôtel, eut la charge de l'ordinaire. C'est à lui qu'incomba le soin d'assurer l'installation si difficile d'une aussi nombreuse et aussi importante compagnie; à lui que fut confié le soin de conduire auprès du roi, aussitôt leur arrivée, les députés de tous ordres, Henri III désirant les reconnaître et les entretenir les uns après les autres. Quelque empressement que chacun mît à se rendre aux Etats, l'assemblée n'était pas complète quand arriva le jour fixé pour la première séance; aussi le roi en retarda-t-il l'ouverture d'un mois.

Il importait d'appeler les bénédictions célestes sur d'aussi graves délibérations. Henri III organisa donc une procession solennelle qui partit de l'église Saint-Sauveur en la grande cour du château de Blois, et se rendit à celle de Notre-Dame des Aydes, dans le faubourg de Vienne. Cette cérémonie eut lieu le dimanche 2 octobre.

En tête marchaient les communautés des églises. Ensuite venaient quatre par quatre, les députés du peuple, ceux de la noblesse et ceux des ecclésiastiques; puis les abbés, évêques, archevêques et cardinaux. Sous le poële que soutenaient quatre chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, l'archevêque d'Aix portait le Saint-Sacrement. Henri III suivait à pied, entouré des reines, princes et princesses.

Le lendemain, 3 octobre, devaient s'ouvrir les Etats, mais on résolut d'attendre jusqu'au 17 les princes du sang et quelques derniers retardataires. Le temps fut employé à régler définitivement les préséances, à fixer l'emplacement des conférences, et à élire les présidents et officiers de chaque ordre.

Le Clergé se réunit aux Jacobins. Il eut pour présidents : Messieurs les cardinaux de Bourbon et de Guise, et, en leur absence, Monsieur l'archevêque de Bourges. Les secrétaires furent : Maître Yves le Tartier, doyen de l'église de Saint-Etienne de Troyes, et Jean Martin, chanoine de Périgueux, députés du clergé pour les dites villes.

La Noblesse se réunit au palais. Elle eut pour présidents : Messieurs les comte de Brissac et baron de Maignac. Les secrétaires furent les sieurs Florimond de Dorne, seigneur de Dorne et bailli de Saint-Pierre-le-Moutier; Claude de Moniourna, sieur de Sindré, députés du Bourbonnais, et François d'Alonville, sieur d'Oisonville, député du bailliage et duché d'Etampes.

Digitized by Google

Le Tiers-Etat se réunit à la Maison de Ville. Il eut pour président : Michel Marteau, prévôt des marchands de Paris, et pour secrétaire Jean Courtin, sieur de Nanteuil, député pour le Tiers-Etat du bailliage de Blois.

Après trois jours de jeûnes et d'abstinence de chair, le roi communia au château, les princes et seigneurs dans diverses églises, les autres députés des trois ordres au couvent des Jacobins, où Mgr le cardinal de Bourbon officia.

Enfin, le 16 octobre, les préséances étant réglées, les princes du sang étant arrivés, les âmes s'étant épurées, on ouvrit la salle des Etats.

C'était une galerie longue de 22 toises (près de 43 mètres) et large de 9 ($17^m,15$), tendue, aussi bien au plafond que sur les murailles, de riches tapisseries à personnages rehaussées de fils d'or. Les fermes du comble étaient soutenues par six larges piliers recouverts de velours violet parsemé de fleurs de lys d'or. Sur un dais élevé de trois marches, long de 5 toises ($9^m,75$), large de 4 ($7^m,80$), dressé entre les troisième et quatrième piliers, était un marchepied long de 14 pieds ($4^m,60$), large de 8 ($2^m,60$), sur lequel s'élevait un second marchepied plus petit. C'est au haut de cet échafaudage qu'était posée la chaire du roi. A droite, sur le grand marchepied, la chaire de la reine mère, Catherine de Médicis, à gauche celle de la reine, Louise de Lorraine, femme du roi. Derrière leurs majestés les capitaines des gardes, et, échelonnés sur l'échafaud, les deux cents gentilshommes portant la hache ou « bec de courbin ».

Il y avait de chaque côté du roi deux bancs parallèles recouverts de velours violet fleurdelisé. Sur celui de droite, le plus proche de sa majesté, étaient assis les princes du sang, le cardinal de Vendôme, le comte de Soissons et Monseigneur de Montpensier. Sur le plus reculé des deux bancs de droite avaient pris place les ducs de Nemours, de Nevers et de Retz. Sur le premier des bancs de gauche se tenaient les cardinaux de Guise, de Lenoncourt, de Gondy ; derrière eux, deux pairs d'Eglise, et enfin, les évêques de Langres et de Châlons.

Une chaire à bras, découverte, tendue de velours violet fleurdelisé, avait été dressée devant le grand marchepied, sur le dais, pour Monsieur de Guise, en sa qualité de grand maître de France ; la face tournée vers l'assemblée. Sur ce même dais, à gauche, était la chaire de M. de Monthelon, garde des sceaux, qui se tenait le visage tourné du côté des princes du sang et le dos du côté des cardinaux de Guise et de Lenoncourt.

La place du duc de Mayenne, grand chambellan de France,

Digitized by Google

avait été réservée aux pieds du roi; elle demeura vide ainsi que celles des maréchaux de France, sur le dernier degré de l'échafaud.

Dans la salle, à droite de la chaire royale, était la table de MM. les secrétaires d'Etat. Seuls, M. de Ruzé, sieur de Beaulieu, et M. de Revol, assistaient à la séance, tournant le dos au roi. Devant eux, à genoux et tête nue, se tenaient les hérauts. De chaque côté de cette table étaient placés les siéges de Messieurs des Affaires du roi : à dextre, M. de Bellegarde, premier gentilhomme de la chambre; M. l'archevêque de Lyon, M. Miron, premier médecin du roi, et à senestre, M. de Longnac, également premier gentilhomme de la chambre; M. d'Escars, M. de Souvray, M, d'O; ces trois derniers commandeurs de l'ordre du Saint-Esprit.

A l'extrémité des siéges réservés à Messieurs des Affaires, se trouvaient deux bancs posés en large, entre lesquels on avait ménagé un espace libre de deux ou trois pas. Sur les deux de droite se tenaient Messieurs du Conseil d'État de robe longue. C'étaient MM. d'Espesses, avocat du roi au parlement de Paris; de Chastelliers; Faulcon, sieur de Ris; Marcel, intendant des finances; de la Guesle, procureur général du roi; de Champigny, de Pontcarré, de Villeroy; Viart, président de Metz; Petremol, sieur de Rosières, intendant des finances, et de Thou, sieur d'Emery.

Sur les deux bancs de gauche étaient assis Messieurs du Conseil d'Etat de robe courte.

C'étaient M. de Schomberg, comte de Nanteuil; de Clermont d'Antragues, de la Châtegneraye, de Rochefort, de Pongny, de Richelieu, de Liancourt, de la Châtre, de Grillon, de Birague, de Chamerault, de Manou, commandeurs de l'ordre du Saint-Esprit, et de Manneville.

A droite, derrière les bancs de Messieurs du Conseil de robe longue et placés en long devant l'échafaud, étaient huit bancs pour les députés du clergé; et, disposés de même, à gauche, derrière Messieurs du Conseil de robe courte, neuf bancs pour les députés de la Noblesse. Enfin, près de ces derniers et placés dans la largeur, il y avait un banc destiné à Messieurs les Secrétaires des requêtes et après eux Messieurs les Secrétaires de la maison et couronne de France.

Une forte barrière, haute de trois pieds, entourait cette partie de l'assemblée. Une seule porte y avait été menagée vis-à-vis du roi. Par dedans l'enclos de ces barrières, et tout à l'entour étaient les bancs des députés du peuple. Un passage de sept

Digitized by Google

pieds avait été ménagé en dehors de la barrière, et des gradins de huit et neuf marches avaient été dressés pour le Légat, les Ambassadeurs, les Seigneurs et les Dames.

Maintenant que nous savons comment était disposée la salle et quelle place on avait assigné à chacun, nous pouvons nous occuper du cérémonial.

Une large fenêtre donnant sur la cour du château fut ouverte. Près de cette fenêtre se tenait un huissier qui, l'heure étant venue, appela successivement tous les députés, dans l'ordre assigné par l'étiquette. Ceux que l'on avait appelés se présentaient à la porte de la barrière. Ils étaient reçus par les hérauts du titre de Normandie, d'Alançon et de Valois, qui, une fois qu'ils étaient entrés, refermaient la porte et les conduisaient à l'entrée des barrières de la salle. Là, les hérauts de Bretagne et du Dauphiné les attendaient et les présentaient aux seigneurs de Roddes et de Marle, maîtres des cérémonies, qui leur désignaient la place qu'ils devaient occuper. Ceux-ci une fois placés, l'huissier en appelait d'autres pour lesquels le même cérémonial était observé.

D'abord prirent place les 134 députés du clergé parmi lesquels on comptait 4 archevêques, 21 évêques et 2 chefs d'Ordre; les 130 gentilshommes de la noblesse; les 191 députés du Tiers-Etat, tous gens de justice ou de robe courte. Soit : quatre cent cinquante députés pour les trois ordres.

Après qu'ils furent tous entrés, les hérauts fermèrent les portes. Pendant tout le temps qu'avait duré cette cérémonie, M. de Guise, vêtu de satin blanc, portant la cape retroussée à la bijarre, assis en sa chaire, avait promené ses regards sur l'assemblée, comptant ses amis, réconfortant les indécis, encourageant les timides d'un regard et souriant aux résolus.

Lorsque tout le monde eut pris place, il se leva, salua l'assemblée et suivi des deux cents gentilshommes et capitaines des gardes, alla au-devant du roi. Henri III entra, plein de dignité, lançant à son tour sur l'assemblée un regard assuré. Chacun se leva et se découvrit en le voyant entrer. Unc fois qu'il eut pris place, il fit signe à tout le monde de s'asseoir. Une fois le calme rétabli, le roi annonça son désir de parler.

Il s'exprima comme suit :

Messieurs,

Je commencerai par une supplication à notre bon Dieu, duquel partent toutes les bonnes et saintes opérations, qu'il lui plaise m'assister de son saint esprit, me conduisant comme par la main en cet acte si célèbre, pour m'acquitter de ce que j'entreprends aussi dignement

Digitized by Google

que l'œuvre est sainte, désirée, attendue et nécessaire pour le bien universel de mes sujets.

C'est la restauration de mon État par la réformation générale de toutes les parties d'iceluy que j'ai autant recherchée, et plus, que la conservation de ma propre vie. Joignez-vous donc à cette très-instante requête que je lui en fais, lui demandant qu'il renforce de plus en plus la constante volonté qu'il a déjà enracinée pour ce regard en mon cœur. Et qu'aussi tellement il vous arrache toutes passions particuculières, si quelques-uns en avaient, que rejetant tout autre parti que celui de votre roi, vous n'ayez miré qu'à embrasser l'honneur de Dieu, la dignité et autorité de votre prince souverain, et à restaurer votre patrie, de manière qu'il s'en ensuive une si louable et fructueuse résolution, accompagnée de si bons effets, que mon État en recouvre son ancienne splendeur. Ce sera un ouvrage digne du rang où je suis colloqué, et qui témoignera votre capacité et loyauté.

Celui que j'ai à présent invoqué pour secourir et moi et mon État, lequel est scrutateur de nos cœurs, peut rendre s'il lui plaît témoignage, qu'aussitôt qu'il me constitua pour vous commander, il me vint un regret incroyable de vos misères publiques et particulières, et un soin qui m'a toujours augmenté d'y apporter les salutaires remèdes, avec une fin aussi heureuse qu'elle y est plus que nécessaire.

Quelle douleur pouvez-vous penser qui m'a jusques ici rongé depuis ces dernières années, où l'âge et l'expérience m'ont rendu plus capable d'appréhender la désolation, foule et oppression de mon pauvre peuple, avec ce qu'il semblait que mon règne était réservé à allumer le juste courroux de sa divine Majesté, que je connais être justement sur nos têtes, et pour mes offenses et pour celles de mes sujets en général.

Je m'efforçais pour cette cause le plus que je pouvais d'étouffer la corruption et le désordre qui y avaient pris une si violente habitude, et de résister aux maux que je n'avais pas tous faits, et à quoi de mon seul mouvement, s'il y avait du relâche, je l'y apposais. Car je dirai sans me vanter, qu'il n'y a eu quasi voie pour réformer la dépravation de mon État, dont je ne me sois souvenu pour essayer de l'établir, si j'eusse été aussi bien secondé comme j'étais très-bien de vous, *Madame*, et que la nécessité et ma bonne volonté le méritaient.

Mais je ne puis trop déclarer combien je l'ai toujours été de la reine, ma bonne mère : ce qui ne se peut assez dignement représenter, et dirai qu'entre tant d'autres et si étroites obligations dont elle tient tous mes sujets attachés, ils lui en ont une singulière, et moi particulièrement, qui avec vous, en cette si notable assemblée, lui en rends grâces très-humbles.

C'est qu'elle n'est pas cause seulement par la grâce de Dieu que je suis au monde pour votre roi ; mais par ses continuels et saints records, louables actions et vertueuses exemples, m'a tellement gravé en l'âme une droite intention à l'avancement de l'honneur de Dieu, de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, et réformation de mes États, que ce que j'ai témoigné par ci-devant, de tendre à toutes choses

Digitized by Google

bonnes, à quoi plus que que jamais je suis résolu, vient d'elle, n'ayant pas pleint ses labeurs, indispositions et incommodités, même de son âge, où elle a reconnu de pouvoir servir à cet État, l'ayant tant de fois conservé qu'elle ne doit pas seulement avoir le nom de Mère de votre roi, mais aussi de Mère de l'État et du Royaume.

Or étant mon principal soin et plaisir que de pouvoir restaurer cette belle monarchie, et ne jugeant pas les remèdes particuliers, être pour ce temps si convenables, je me résolus, à la convocation de mes États-Généraux, auxquels comme en toutes choses pour le bien du royaume, il lui plut grandement m'y fortifier.

Incontinent que je reconnus de les pouvoir assembler, je n'y perdis une seule heure de temps, quelque diversités de mouvements qui eussent semblé s'y opposer, et avec lesquels par avanture beaucoup estimaient que je serais tant traversé, qu'il me les faudrait ou différer ou remettre du tout.

Vous voyez toutesfois si j'ai eu la résolution aussi ferme qu'un bon Roi doit pour le bien général de tous ses sujets, ce qui est tant ancré dans mon âme, que je ne respire plus que la conservation de l'honneur de mon Dieu et la vôtre.

Cette tenue d'État est un remède pour guérir, avec les bons conseils des sujets, et la sainte résolution du prince, les maladies que le long espace de temps, et la négligente observation des ordonnances du royaume, y ont laissé prendre pied, et pour raffermir la légitime autorité du souverain, plutôt que de l'ébranler ou de la diminuer, ainsi qu'aucuns mal avisés ou pleins de mauvaise volonté, déguisant la vérité le voudraient faire accroire.

Car la bonne loi rétablie, et bien observée fortifie entièrement le sceptre en la main du bon Roi et lui assure du tout la couronne sur la tête, contre toutes sortes de mauvais desseins.

Vous pouvez donc connaître par ma constance qui seule a résisté à infinis empêchements, qu'aucuns n'ont manqué d'opposer à ce bon œuvre la sincérité de mon intention même, puisque la tenue des États est ce qui rompt autant les mauvais desseins des princes qui ont l'âme aussi traversée, et peu désireuse du bien, que la mienne sera toujours très-prompte, et du tout disposée à ne vouloir ni rechercher autre chose, où je sois confondu misérablement.

Je n'ai point le remords de conscience, des brigues ou menées que j'aie faites, et je vous en appelle tous à témoins pour m'en faire rougir, comme le mériterait quiconque aurait usé d'une si indigne façon que d'avoir voulu violer l'entière liberté, tant de me remontrer par les cahiers tout ce qui sera à propos pour confirmer le salut des particulières provinces, et du général de mon royaume, qu'aussi d'y faire couler des articles plus propres à troubler cet État qu'à lui procurer ce qui lui est utile.

Puisque j'ai cette satisfaction en moi-même et qu'il ne me peut être imputé autrement, gravez-le en vos esprits, et discernez ce que je mérite d'avec ceux, si tant y en a, qui eussent procédé d'autre sorte, et

Digitized by Google

notez que ce qui part de mes intentions ne peut être reconnu ni attribué par qui que ce soit, pour me vouloir autoriser contre la raison : car je suis votre Roi donné de Dieu, et suis seul qui le puis véritablement et légitimement dire. C'est pourquoi je ne veux être en cette monarchie, que ce que j'y suis, n'y pouvant souhaiter aussi plus d'honneur ou plus d'autorité.

Favorisez donc et je vous en prie, (mes bons sujets) ma droite intention, qui ne tend qu'à faire reluire de plus en plus la gloire de Dieu, notre sainte religion catholique, apostolique et romaine, à extirper l'hérésie en toutes les provinces de ce royaume, y rétablir tout bon ordre et règle, soulager mon pauvre peuple tant oppressé, et relever mon autorité abaissée injustement, et je le désire, non pas tant pour mon intérêt particulier, comme pour le bien qui vous en redondera à tous.

Entre toutes les sortes de gouverner, et commander aux hommes, la monarchie excelle les autres : le profit que vous et les vôtres en avez tiré sous la légitime et douce domination de mes prédécesseurs, vous y convie assez à louer sa divine Majesté, de vous avoir fait naître, et sous un, lequel étant de la même grâce, n'a pas seulement hérité de la royauté, mais du même et plus grand zèle, s'il se peut, à augmenter la gloire de notre bon Dieu, et à vous conserver tous, comme je vous promets que mes actions le confirmeront.

Ce que la malice du temps a enraciné de mal en mes provinces, ne me doit être tant attribué, non que je m'en veuille du tout excuser, comme à la négligence, et par avantures à aucuns autres défauts, de ceux qui par ci-devant m'ont assisté, à quoi j'ai déjà commencé de mettre ordre ainsi que vous l'avez vu. Mais je vous assure bien que j'aurai tellement l'œil sur ceux qui me serviront à l'avenir, que ma conscience en sera déchargée, mon honneur accru, et mon État restauré au contentement de tous les gens de bien, et forcera ceux, lesquels toutefois contre la raison, ont mis leur affection en autre endroit qu'au mien, de reconnaître leur erreur.

Les témoignages sont assez notoires, et même par aucuns de vous autres, qui vous y êtes honorés en m'y assistant, autant et depuis que d'être votre roi, de quel zèle, et bon pied, j'ai toujours marché à l'extirpation de l'hérésie et des hérétiques : A quoi j'exposerai plus que jamais ma vie, jusques à une mort certaine, s'il en est besoin, pour la défense et protection de notre sainte foi catholique, apostolique et romaine, comme le plus superbe tombeau où je me pourrais ensevelir, que dans les ruines de l'hérésie.

Non-seulement les batailles que j'ai gagnées, mais cette grande armée de Reîtres, de laquelle sa divine bonté m'a choisi à l'honneur de son saint nom et de son Église, pour en rabattre la gloire, en est une suffisante preuve, de quoi les trophées et dépouilles en demeurent à la vue d'un chacun.

Se trouvera-t-il donc des esprits si peu capables de la vérité, qui puissent croire que nul ne soit plus enflammé, à vouloir leur totale ex-

Digitized by Google

tirpation, ne s'en étant rendu de plus certains effets que les miens?

Et quand l'honneur de Dieu, qui m'est plus cher que ma propre vie, ne me serait en telle recommandation, de qui est-ce que les hérétiques occupent et dissipent le patrimoine, de qui est-ce qu'ils épuisent les recettes, de qui aliènent-ils les sujets, de qui méprisent-ils l'obéissance, de qui est-ce qu'ils violent le respect, l'autorité et la dignité? Et je ne voudrai pour le moins autant que nul autre leur ruine, dessillez vos yeux, et jugez chacun de vous quelle apparence il y a.

. . . . . .

Je supplie tous mes sujets de se résoudre à apporter autant de droiture, d'affection et fidélité aux fonctions dont je les ai pourvus ou pourvoirai, qu'il sera requis pour la décharge de ma conscience et de la leur, à quoi je ne suis pas résolu pour endurer dorénavant aucun manquement.

M'astreignant par serment d'ici et déjà de ne donner jamais de réserves, de quoi que ce soit, révoquant celles qui ont été ci-devant obtenues, les déclarant désormais toutes de nulle valeur, n'entendant plus y être obligé, comme chose qui pouvant convier à vouloir en pourchasser la mort d'autrui, est trop damnable, et pour moi et pour ceux qui les impètrent.

Je déclare aussi que je ne donnerai plus de survivances, me remettant pour celles qui sont accordées à en faire comme vous m'en conseillerez.

Il est très-nécessaire de régler les évocations, les grâces, rémissions et abolitions, et que la justice soit plus propre et moins à la charge du peuple, et les crimes soient exactement punis.

Vous n'oublierez aussi l'enrichissement des Arts et des Sciences, l'embellissement des villes de mon Royaume, le règlement du commerce et de la marchandise, tant de la mer que de la terre, retranchement du luxe et des superfluités, et taxation des choses qui sont montées à un taux excessif.

Le rafraîchissement des anciennes ordonnances concernant l'autorité et la dignité du prince souverain, et la révérence qui lui est due et à ses magistrats, sera embrassé par vous ainsi que la raison le veut.

La juste crainte que vous auriez de tomber après ma mort sous la domination d'un roi hérétique, s'il advenait que Dieu nous fortunât tant que de me donner lignée, n'est pas plus enracinée dans vos cœurs que dans le mien. Et j'atteste devant Dieu que je n'ai pas mon salut plus affecté, que j'ai de vous en ôter et la crainte et l'effet.

. . . . . .

Il me fâche infiniment que je ne puis maintenir ma dignité royale et les charges nécessaires du royaume sans argent : car c'est ce qui me passionne le moins en mon particulier que d'en avoir; mais c'est un mal nécessaire. La guerre aussi ne se peut dignement faire sans finances, et puisque nous sommes en quelque beau chemin d'extirper cette maudite hérésie, il est besoin de grandes sommes de deniers pour y parvenir, sans lesquelles, il ne faut point déguiser la vérité, les

Digitized by Google

forces seront plus à notre dommage qu'à notre profit, et toutefois, il ne se peut faire aucun bon exploit sans en avoir.

Je me promets donc pour ma part, n'y voulant rien épargner, vous y apporterez aussi par effet le zèle que vous m'avez toujours assuré porter au service de Dieu et au bien de l'État.

C'est pourquoi il faut, vous faisant voir par le menu le fonds de mes finances, que vous ayiez la considération que remontra le Sénat romain à un Empereur, lequel comme je voudrais, désirait de supprimer tous les subsides, lui disant que c'étaient les nerfs et les muscles qui contenaient le corps de l'État et lesquels étant ôtés, il venait à se dissoudre et désassembler.

Et toutefois je dirai, que plut à Dieu que la nécessité de mon État me contraignit à en avoir et que je pusse faire tout d'un coup ce beau présent à mon peuple, et que ma vie s'en abrégeât, ne désirant vivre qu'autant que je serai utile au service de Dieu et à votre conservation.

Quant au reste, de l'ordre requis en mes finances, tant pour le soulagement de mon peuple, soit sur le nombre effrené des officiers qui y sont, ou pour les autres particularités, je m'assure que vous y aurez l'égard nécessaire, par les propositions que vous m'en ferez, comme étant l'un des principaux points, sur lequel et nous et tout le général de l'État sommes en bonne partie appuyés.

Aussi va-t-il de nos âmes de pourvoir aux dettes que je n'ai pas toutes faites, et lesquelles étant celles du royaume vous en devez avoir le soin, à quoi la foi publique et la prud'homie oblige les hommes, vous verrez quelles elles sont.

Le Roi étant le tableau sur lequel les sujets apprennent à se former, c'est pourquoi avec mon inclination naturelle, je mettrai peine d'établir un tel réglement en ma personne et en ma maison, qu'ils serviront de patron et d'exemple à tout le reste de mon royaume.

Or afin de vous témoigner par effet, ce que vous pouvez désirer de moi, et que j'ai très-gravé dans l'âme pour le regard de cette célèbre assemblée, ayant pris l'entière résolution sur vos cahiers, que je vous prie que ce soit au plus tôt, et avec vos bons avis et conseils (selon que je vous le déclarerai) le lendemain en l'Église, à ce que moi et tous mes sujets le sachent, et tiennent pour Loi inviolable et fondamentale et que nul n'y puisse contrevenir qu'à sa honte et infamie, et qu'il ne soit déclaré pour jamais criminel de lèse-majesté, et déserteur de sa patrie. Je me veux lier par serment solennel sur les saints Évangiles, et tous les princes, seigneurs et gentilshommes, qui m'assistent en cet office, avec vous les députés de mes États, participant ensemble au bienheureux mystère de notre rédemption, d'observer toutes les choses que j'y aurai arrêtées, comme lois sacrées, sans me réserver à moi-même la licence de m'en départir à l'avenir, pour quelque cause, prétexte ou occasion que ce soit selon que je l'aurai arrêté pour chaque point. Et l'envoyer aussitôt près de tous les parlements et baillages de mon royaume, pour être fait le semblable, tant par les ecclésiastiques, la noblesse, que le tiers-état, avec déclaration que qui s'y

Digitized by Google

opposera, sera atteint et convaincu du même crime de lèse-majesté.

Que s'il semble qu'en ce faisant, je me soumette trop volontairement aux lois dont je suis l'auteur, et qui me dispensent elles-mêmes de leur empire, et que par ce moyen je rende la dignité royale aucunement plus bornée et limitée que mes prédécesseurs : c'est en quoi la vraie générosité de bon prince se connaît, que d'adresser ses pensées et ses actions selon la bonne loi, et se bander du tout à ne la laisser corrompre. Et me suffira de répondre ce que dit ce roi à qui on remontrait, qu'il laisserait la royauté moindre à ses successeurs, qu'il ne l'avait reçue de ses pères, qui est, qu'il la leur lairrait beaucoup plus durable et plus assurée.

Pour finir mon discours, après avoir usé de l'autorité et commandement je viendrai aux exhortations et aux prières, et vous conjurerai tous par la révérence que vous devez à Dieu, qui m'a constitué sur vous pour représenter son image, par le nom de vrai Français, c'est-à-dire de passionnés amateurs de leur Prince naturel et légitime, par les cendres de la mémoire de tant de Rois mes prédécesseurs, qui vous ont si doucement et heureusement gouvernés, par la charité que vous portez à votre patrie, par les gages et otages qu'elle a de votre fidélité, vos femmes, vos enfants et vos fortunes domestiques, que vous embrassiez à bon escient cette occasion, que vous vacquiez du tout au soin du public, que vous vous unissiez et ralliez avec moi pour combattre les désordres et la corruption de cet État, par votre suffisance, par votre intégrité, par votre diligence, bannissant toutes pensées contraires, et n'y apportant à mon exemple que le seul désir du salut universel et aussi alliénés que moi de toute autre ambition, que celle de bons sujets, comme je n'ai que celle de bon Roi.

Si vous en usez autrement, vous serez comblés de malédictions, vous imprimerez une tache d'infamie perpétuelle à votre mémoire, vous oterez à votre postérité ce beau titre de fidélité héréditaire envers votre Roi, qui vous a été si soigneusement acquis et laissé par vos devanciers.

Et moi je prendrai à témoins le ciel et la terre, j'attesterai la foi de Dieu et des hommes, qu'il n'aura pas tenu à mon soin ni à ma diligence, que les désordres de ce Royaume n'aient été réformés : mais que vous avez abandonné votre Prince légitime, en une si digne, si sainte et si louable action.

Et finalement, vous ajournerai à comparaître au dernier jour devant le juge des juges, là où les intentions et les passions se verront à découvert, là où les masques des artifices et des dissimulations seront levés pour recevoir la punition que vous encourrez de votre désobéissance envers votre Roi et de votre peu de générosité et loyauté envers son État.

A Dieu ne plaise que je le croie, mais plus tôt que vous y gouvernerez, comme je me le promets de vos prud'hommies, affection et fidélité, ét vous ferez œuvre agréable à Dieu et à votre Roi, vous serez bénis de tout le monde, et acquerrez la réputation de conservateurs de votre Patrie.

Digitized by Google

Ce discours provoqua les plus chauds applaudissements. Une fois l'enthousiasme apaisé, M. de Monthelon, garde des sceaux, fit deux profondes révérences et prit la parole pour louer le zèle et la sagesse des intentions du Roi, pour affirmer le respect et l'obéissance absolus dus au souverain. Il ne doute pas des bons effets de la convocation des Etats. Il ne peut manquer d'en résulter d'aussi heureuses conséquences que celles jadis obtenues sous Philippe le Bel, Jean Ier et Charles VIII. Il conjure l'assemblée de ne pas ménager ses sages avis et de seconder de tout son pouvoir la bonne volonté du roi. Après avoir déploré les désordres dont souffre le pays, il exhorte le clergé à rétablir la splendeur et la dignité ecclésiastique, prenant à cet effet pour modèle et pour base, les règlements contenus dans les saints Conciles : « comme il se fait qu'étant les ruisseaux troublés, on recourt à la source. » Si la doctrine sacrée, si les sages enseignements dus au peuple lui avaient été soigneusement administrés, l'on n'aurait pas vu naître et se propager les hérésies, les vices qui désolent ce royaume, le mépris des lois, la désobéissance aussi bien au Roi qu'aux Seigneurs, Pages et Magistrats.

Il ajoute que les idées d'obéissance ne jettent de profondes racines dans le cœur des sujets, qu'alors que les pasteurs en ont prêché la nécessité et donné l'exemple; invoquant ce passage de l'Ecriture dans lequel il est dit que la parole de Dieu est vive et efficace, et qu'elle pénètre plus avant que tout glaive à deux tranchants.

Il leur rappelle qu'à bien des reprises le Roi les avait rappelés au devoir, soit par ses édits, soit par ses ordonnances, mais que ses exhortations étaient demeurées sans effets. Bien des fois il s'est plaint des injustes provisions, des incapables admissions aux charges ecclésiastiques, de l'ambition et de l'avarice, de la multiplicité des bénéfices contre les canons et décrets, de la non résidence aux charges de l'Eglise, au mépris du droit divin, de la corruption et de la dépravation des monastères et de leurs règles et disciplines perdues et inobservées, à ce point, qu'il restait peu d'ordres où plusieurs moines n'eussent oublié leurs promesses et leurs vœux. Exception faite toufefois de quelques saints personnages « perles de religion », lesquels « par la perfection de leur vie, bonnes œuvres, prières et oraisons avaient surmonté les obscurités et brouillards de ce monde, pénétré les nuages, et si près approché du ciel, qu'ils étaient, comme dit saint Bernard, *in susurro cum Deo*, avec des extases et ravissements d'esprit, détournant par ce moyen l'ire de Dieu. »

S'adressant alors à la noblesse, il lui rappelle que sa vertu a

Digitized by Google

été célébrée dans toutes les histoires, et lui recommande de continuer à donner l'exemple de la piété, de la bonté et de la justice. Se basant sur force exemples puisés, tant dans les histoires païennes que dans les chroniques de France, il s'efforce de faire ressortir l'horreur trop répandue des jurements et blasphèmes du nom de Dieu, alors que le serment ancien des nobles était de jurer seulement : foi de gentilhomme; ce qui ne se faisait jamais qu'avec révérence et respect et dans les seuls cas qui en fussent dignes.

Il fait ensuite ressortir les maux qui résultent « des duels et combats privés », dont le seul nom inspire l'horreur au vrai chrétien, et qui ont été de tous temps défendus et punis par les lois.

Il rappelle à la noblesse que prononçant chaque jour ces paroles : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » elle est tenue d'agir conformément à son oraison, et qu'en s'y conformant, elle conserve et ses amis et sa personne, tout en donnant ce glorieux exemple, d'avoir su commander à soi-même et à ses passions. Que d'ailleurs le roi et la justice sauraient la venger de manière à la satisfaire pleinement. Aux vices énumérés ci-dessus, il ajouta l'occupation des bénéfices, des hôpitaux et maladreries fondés par leurs prédécesseurs, ajoutant que ce n'était pas seulement un abus, mais encore une impiété. Enfin il leur rappela les glorieuses traditions que leur avaient léguées leurs ancêtres.

Il s'adressa ensuite au tiers état, lui remontrant que sa principale préoccupation devait être la justice et la police. Que toutes monarchies qui ne reposaient pas sur la justice ne pouvaient être stables. A ce propos, il rappela la réponse de Trajan au roi des Parthes qui lui demandait d'adopter l'Euphrate comme délimitation de leurs Etats. — « Ce ne sont pas les fleuves qui servent de frontières à l'empire romain, c'est la justice. » Un royaume sans justice est un pays de brigandages. — Il s'éleva contre la justice distributive, énuméra les abus, les longueurs, les fraudes et les subtilités qui en sont la conséquence, et compara à un navire assailli par la tempête qui ne trouve devant lui à l'entrée du port de salut, que des écueils, des rochers et des courants contraires, le malheureux qui attend l'issue d'un procès. Trop souvent ceux qui ont mis leur confiance en la justice, espérant voir leurs revenus s'accroître, se sont trouvés, au contraire, ruinés et misérables.

Ces abus ont pour cause la multiplicité des offices qui pèse sur le royaume, les mauvaises mœurs et l'ignorance de quelques

Digitized by Google

magistrats. Le roi ne s'est pas fait faute d'adresser à qui de droit ses remontrances, mais il eût autant valu ne rien dire, car les effets en furent nuls et infructueux.

Dans une société bien policée, chacun a sa fonction à remplir sous le commun niveau des lois, mais le malheur est qu'à cette heure il semble que les lois ne soient que des papiers écrits.

Il fit ressortir les conséquences funestes du relâchement dans l'application des lois et ordonnances faites pour punir les jureurs, blasphémateurs, joueurs, débauchés, usuriers, injustes acquéreurs, négociateurs de mauvaise foi, mal-vivants, piliers de mauvais lieux et tous autres vices; les débauches des universités, la vie licencieuse.

Le garde des sceaux parla ensuite des dettes du roi. Il rappela l'empressement et l'ardeur de Sa Majesté à faire la guerre aux hérétiques, sa piété et sa dévotion à l'Eglise romaine. Il vanta fort les mérites, les actions et les conseils de la reine, mère du roi, et termina par un appel à la concorde. Tout, dit-il, fait un devoir aux membres d'une assemblée aussi importante d'unir leurs efforts pour assurer l'obéissance au Roi et le respect à l'Eglise catholique, apostolique et romaine. — S'ils agissent ainsi, on verra la monarchie couronnée de bénédictions sous l'autorité du roi très-chrétien; — s'ils agissent autrement, ils auront ce remords éternel d'avoir failli à Dieu premièrement, puis au Roi et à leur pays.

M. l'archevêque de Bourges, patriarche et primat d'Aquitaine, remercia le roi de la bienveillance qu'il daignait manifester à ses sujets. La pauvre France, travaillée depuis vingt années, commence à reprendre haleine et respirera plus librement maintenant qu'elle a entendu la « douce-agréable » voix de son roi, témoigner de sa tendresse plus que paternelle pour ses sujets. Il sera aimé, honoré, chéri en son royaume, comme autrefois Hercule, Thésée et ces autres héros protecteurs qui ont vaincu et anéanti des monstres et des géants. »

Dieu, jadis, touché des afflictions de son peuple, lui a envoyé un Moïse, un Josué, un David, un Josaphat, un Ezéchias et d'autres bons rois; de même la Providence a donné à ce royaume désolé un roi qui, dès ses plus jeunes ans, a été animé du souffle de Dieu. Comme l'aiglon s'élançant hors du nid, Sa Majesté, inspirée de l'esprit vigoureux et généreux de ses ancêtres, a manié la foudre divine, faisant bon marché de sa vie pour le plus grand honneur de Dieu et le repos de son royaume. Passant et repassant au milieu d'un grand nombre de nations différentes

Digitized by Google

lors de son voyage de Pologne, elle a acquis une telle expérience des affaires les plus diverses, que, par sa seule prudence et l'œil de sa vertu, elle a dispersé une grande et puissante armée d'étrangers, Reîtres et Suisses.

Sa Grandeur ne doute pas que sous un Roi si bon, si grand, on ne voie l'hérésie réprimée et anéantie, la paix assurée, le service de Dieu rétabli, les églises restaurées et réédifiées, les villes libres sans arquebuses ni tabourins, le Temple de la guerre fermé, celui de la Paix ouvert à chacun, les lois florissantes, la charité abondante, et, grâce à cette union, sous l'obéissance de Dieu et du roi, qui en son image porte le glaive de la justice en terre, commencer dès ce monde le règne du Christ, et notre pays avoir comme un avant-goût de ce royaume céleste auquel nous aspirons.

Il est l'interprète de tous lorsqu'il s'écrie : *Vive rex in sempiternum.* Vivez, Sire, vivez éternellement. Votre France chante toute d'une voix : *Benedictus Deus qui misit talem voluntatem in cor regis.* Puisse Dieu assister, fortifier et conduire notre roi à une heureuse fin pour son plus grand honneur et sa plus grande gloire.

Le baron de Senecey se leva ensuite. Il remercia très-humblement le Roi au nom de la noblesse pour le bonheur et l'honneur qu'elle avait reçus lorsqu'il avait plu à Sa Majesté de la convoquer à l'occasion des États Généraux pour entendre ses saintes et salutaires intentions. Au Roi seul appartient le soin de rétablir l'honneur de Dieu, de la religion catholique, apostolique et romaine, et d'assurer tout ce qui est nécessaire au bonheur du peuple. La noblesse promet au roi la fidélité, le zèle, l'affection et la générosité qui ont de tout temps été propres aux gentilshommes français à l'endroit de leurs Rois et princes souverains. Elle offre à Sa Majesté le très-humble service de ses âmes, vies et personnes, dans le but de la faire respecter, honorer, redouter et reconnaître par tous, ainsi que l'ordonnent les droits divins et humains; dans le but aussi de purger le pays de l'hérésie qui le désole et de lui rendre sa première dignité, sa première splendeur. A cette fin, ils s'exposeront franchement, gravement et librement, sous son autorité, tant qu'il leur restera une goutte de sang.

Le Prévôt des marchands de Paris, président pour le Tiers Etat, après s'être agenouillé, dit au nom de ceux de son ordre, que, puisqu'il avait plu à Sa Majesté d'ouvrir son cœur, d'exprimer ses saintes intentions à son peuple et de l'assurer de sa charité toute paternelle, ses très-humbles, très-obéissants, très-

Digitized by Google

fidèles sujets du Tiers Etat remerciaient d'abord Dieu, qui avait daigné prendre leurs misères en pitié, et rendaient ensuite grâce à Sa Majesté, qui représente la Providence sur terre, d'avoir daigné prendre en considération leurs très-humbles requêtes, écouté leurs griefs et doléances, et montré un vif désir de rendre la force à son peuple, auquel il ne reste que la parole, encore bien faible et bien débile. Le Tiers Etat est bien reconnaissant au Roi de ne rien négliger pour rendre à la sainte religion sa pureté primitive, en extirpant l'erreur et l'hérésie, pour rétablir les traditions méconnues et soulager son pauvre peuple. Tous protestent que leurs très-humbles et fidèles services sont acquis à Sa Majesté jusqu'à leur dernier soupir.

Cette harangue termina la première séance.

La seconde séance eut lieu le mardi 18 octobre. On observa le même cérémonial que pour la première.

Henri III avait été sollicité par l'archevêque d'Ambrun, le comte de Brissac et l'avocat Bernard, députés des trois ordres, de renouveler le serment d'union déjà prêté à Rouen. Bien qu'il trouvât quasi-injurieuse cette requête, en ce qu'elle témoignait peu de confiance dans une promesse solennellement donnée, il voulut bien faire à la Ligue cette concession dont la réalisation prit place au début de la seconde séance.

Un héraut ayant commandé le silence, le Roi rappela qu'il avait, au mois de juillet précédent, donné l'Edit d'Union avec la ferme résolution d'en faire la loi fondamentale et immuable de son royaume; que voulant engager à tout jamais, lui comme tous ses sujets, sa postérité comme la leur, il entendait que l'Edit fût lu et juré en corps d'Etat.

M. de Beaulieu ayant fait cette lecture, le roi commanda à Mgr l'archevêque de Bourges de faire sur ce sujet une exhortation, après laquelle les assistants se levèrent et jurèrent tout d'une voix d'observer l'Edit d'Union. Les ecclésiastiques firent ce serment, la dextre posée sur la poitrine, les autres les mains tendues vers Dieu.

M. de Beaulieu reçut ordre de dresser acte de ce qui précède, à cette fin d'en rendre la mémoire impérissable. La joie était telle qu'on n'entendait plus que des cris de : Vive le roi ! Puis chacun suivit Sa Majesté et s'en fut en l'église Saint-Sauveur, où se chanta un *Te Deum laudamus*.

Le roi daigna rassurer le Prévôt des marchands de Paris et lui dire qu'il faisait au bonheur de son peuple le sacrifice de ses ressentiments personnels, mais il ajouta que toute faute nouvelle serait mortelle et irréparable.

Digitized by Google

La Ligue se mit de plus belle en campagne dans le but de ne laisser au Roi qu'un semblant de pouvoir, de le placer sous sa tutelle et d'écarter le Roi de Navarre de la succession au trône.

Le Roi ne cesse plus d'entendre quelque remontrance bruire à ses oreilles. On lui reproche ses déportements, ses libéralités, ses mignons, ses édits et les oppressions dont son peuple est victime; on lui expose la tiédeur croissante des catholiques, las d'être écrasés d'impôts et de subsides, furieux d'être contraints à vivre avec ceux qui ont profané et brûlé les églises, pillé et saccagé les biens du clergé; on lui reproche de se préoccuper plus des injures faites à l'Etat que de celles faites à Dieu, le conviant a sévir contre les obstinés et lui rappelant que là où le crime de lèse-majesté divine demeure impuni, le crime de lèse-majesté humaine cesse d'être un crime.

Le Roi s'occupait de trouver le remède aux maux qui lui étaient signalés, lorsque des avis lui parvinrent que le duc de Guise tramait quelque chose contre lui. Le duc d'Epernon lui écrit dans ce sens, M. le duc de Mayenne lui envoie un de ses chevaliers d'honneur, et le duc d'Aumale charge madame d'Aumale de l'informer qu'un attentat se tramait contre la personne royale.

Il n'entre pas dans mon cadre de retracer les menées qui amenèrent la mort du duc de Guise, d'énumérer les griefs inscrits sur le registre des actions de ce prince et discutés en conseil, de raconter la sanglante journée du 23 décembre 1588 et de rechercher quelles en furent les conséquences politiques; je ne veux m'occuper que des Etats.

Le Roi, qui apprenait chaque jour quelque progrès de la Ligue, quelque soulèvement nouveau, comprit que, s'il demeurait inactif, la France entière aurait vite suivi l'exemple de Châlon, Dijon, Troyes, Paris et Orléans. Il dut prendre le parti de laisser la besogne des Etats imparfaite et de songer sérieusement à la sûreté de sa personne. Il entendit donc les 4 et 16 janvier 1589 les remontrances des députés des trois ordres.

Mgr l'archevêque de Bourges, président de l'ordre des ecclésiastiques depuis la mort du cardinal de Guise; messire Ch. de Cossé, comte de Brissac, seigneur d'Estelant, grand panetier et grand fauconnier de France, pour la noblesse; M. Bernard, avocat au parlement de Dijon au nom du tiers état, prononcèrent chacun une harangue dont l'ensemble peut se résumer comme suit.

Il est de notre devoir de représenter à Votre Majesté entre autres excès, deux abus qui par concomitance engendrent tous les autres, disent les députés au Roi. Premièrement, l'octroi

Digitized by Google

inconsidéré des bénéfices à des hommes de guerre, voire à des gens mariés. A part de rares et précieux exemples, vos évêques, au lieu d'éloigner à force de prières le courroux de Dieu qui pèse sur notre pays, vivent pompeusement en votre cour et de par tout le monde, avec un arroi de serviteurs débauchés qui font fuir les honnêtes gens bien loin d'eux.

Les abois des chiens, les piaulements d'oiseaux et toutes les voix de dissolutions retentissent en leurs palais, au lieu des hymnes et des cantiques. On ne voit en eux qu'ignorance, paillardises et scandales, si bien qu'ils chassent plus de gens des églises que ne le font tous les prédicants de l'hérésie unis ensemble. Vos monastères et abbayes se remplissent de faux pasteurs, qui sont entrés dans la bergerie du Seigneur non par la porte, mais par dessus les murailles, par fraude ou corruption, comme de vrais larrons.

Le second de nos griefs majeurs, Sire, est la vente qui se fait des offices et charges de judicature, dont il résulte que les pires sont les plus honorés et les plus ignorants, les plus estimés; que les forts oppriment les faibles; que, sans scrupule, on détaille au plus offrant la justice payée en gros; que les villes comme les campagnes sont peuplées d'assassins impunis; qu'il n'y a plus ni ordre dans la police, ni bonne foi dans le commerce, ni respect pour la loi, ni amour pour la vertu.

Quelle excuse allèguerez-vous, Sire, à ceux qui vous feront ce reproche de vous montrer plus soigneux lorsqu'il s'agit du choix des personnes que vous attachez à votre service personnel, que de celles que vous destinez au service de Dieu? Votre Majesté n'appréhende pas assez la gravité de cette faute qui a pour douloureux effet que des millions d'âmes se perdent. C'est un grand crime à ceux qui devraient vous en avertir que de ne le faire pas, et il y va pour eux comme pour vous, Sire, du salut éternel. Mais comment espérer que ceux qui vous environnent vous donneront ces avis salutaires, puisqu'ils n'ont en vue que leurs intérêts propres? Il vous faut dégrader et punir de mort un grand nombre des plus manifestes prévaricateurs. Cela s'est fait jadis en votre royaume, à la suite des Etats, et il en résulta un grand soulagement.

Préoccupez-vous aussi de l'insolence de la gendarmerie, de la violence des soldats qui, parricides éhontés, se font un jeu de piller, désoler, violer et saccager la France, notre mère commune. Les villageois, effrayés fuient de tous côtés, laissant inculte le sol fertile, et désertent la maison de famille. Le peuple n'est pas seulement la pâture des soldats enrôlés et levés sous les

Digitized by Google

commissions royales, il est non moins travaillé par ces partisans maudits, qui par importunité et subtilité ont épuisé les finances, et mis vos sujets à la besace. Ces maquignons d'offices, cette vermine, cette couvée de harpies, éclose pour le plus grand désastre du royaume, ont fureté jusqu'aux cendres des maisons dans lesquelles ils ont apporté l'incendie. Ils marchent ivres de leur crédit, le sergent en croupe, afin de faire exécuter vos sujets à la première sommation. Ils savent à propos forcer les consciences, violenter l'autorité et la religion des cours souveraines, par barrement de gages, etc.

Et alors que le soldat est sans solde, que les gages des officiers sont retranchés, que les pensions des étrangers, que les rentes sont dues, que le domaine est engagé et que les finances sont dissipées, il n'est question que de lever de nouveaux impôts qui retombent, dru comme grêle, sur un pauvre paysan détroussé, mourant de misère, qui n'a plus que la peau sur les os, et sur la peau une chemise en guenilles.

Nous vous supplions donc, Sire, d'avoir sans cesse l'œil fixé sur votre pauvre peuple, pour que, sachant votre regard tourné de son côté, on se tienne en garde, de peur d'offenser Votre Majesté. Nous recommandons aussi ces martyrs à la faveur et bienveillance de la Reine, votre très-sage et très-respectée Dame et Mère, aussi bien qu'à la Reine, votre très-chère épouse. Le reste regarde en la majeure partie le chef de votre justice et garde de vos sceaux, dont l'intégrité et les mérites sont trop connus pour que nous doutions de son ardeur à faire respecter vos ordonnances.

Mettez-vous dès à présent en quête des gens de bien, remplissez d'eux vos conseils, et Dieu y présidera. Dieu est toujours dans l'entourage des gens de bien, et les plus simples choses qu'ils entreprennent avec son aide réussissent mieux et font plus d'honneur que toutes celles qui sont engagées par la ruse la plus habile. Il est vrai que les honnêtes gens ne vont pas par grandes troupes et ne font pas tapage ; il faut prendre la peine de les chercher. Que de trésors de vertu et de bon vouloir, on pourrait trouver dans chaque province ! que de courage, de hardiesse, quelle sainte magnanimité sont en l'état de noblesse ! Non pas cette noblesse vilaine et blasphématrice, vraie peste en votre royaume, mais celle qui n'a jamais vu votre cour, demeurant sainte et loyale en sa maison, sans que ses services aient été requis. Mais ces hommes-là ne sont connus que de Dieu et de quelques gens de bien, parce qu'il faut aller à eux, qui ne vont pas au-devant des charges et honneurs ; prêts à mourir obscurs

Digitized by Google

pour la plus grande gloire de Dieu et du Roi. Pourquoi un tel zèle n'est-il pas logé en votre cour, où l'on ne cherche que de nouveaux moyens de recouvrer de l'argent à force d'impôts? C'est se tromper grandement que d'agir de la sorte. Un ancien sage l'a dit : Ce n'est pas le sceptre d'or massif qui fait aimer le prince, mais l'obéissante amitié de ses sujets, laquelle provient du bon ordre, de l'esprit de justice et du choix judicieux et honnête des personnes ayant charge d'administrer l'Etat.

On examina ensuite les cahiers de remontrance du tiers Etat, tous remplis de doléances à l'infini. La moindre ville de France fournit la matière d'un long discours. On se plaint de l'excès des tailles et subsides, du don, de l'octroi, des fouages, des aides, douanes, équivalant, impositions et gabelles, solde de 50,000 hommes, taillon, augmentation de la gendarmerie, impositions sur l'entrée des vins, emprunts généraux et particuliers, subvention de 100 sols pour procès, rachat des communes, nouvelle subvention du pavé sur les villes closes, augmentation ou diminution du prix des monnaies, crue, surcharge de 2, 3 et 4 sols par livre, sur la somme universelle des tailles, gros du vin et huitième du vin qui se vend en détail, pied fourché et autres superimpositions.

Le peuple se plaint des calamités et oppressions publiques qui le laissent aussi dénué de graisse qu'un écorché.

La noblesse se plaint des services sans récompenses et de la mauvaise répartition des libéralités royales.

Le clergé crie le plus fort et se plaint de voir que tous les sacrifices qu'on lui a imposés, toutes les charges qu'il a subies n'ont en rien profité à la religion.

Le Roi ayant commandé aux députés d'aviser à soulager son peuple auquel il avait à cœur de rendre le repos, il en résulta l'édit de suppression des officiers de nouvelle création et l'ouverture de la décharge des tailles. On avisa au moyen de mettre en bon ordre les finances; on poursuivit ceux qui, ayant eu le maniement des fonds, avaient abusé de la confiance du Roi, et on les contraignit d'en rendre un compte minutieux; on représenta à Sa Majesté la perte et le peu de soins qu'elle avait eue relativement aux contrats de partie du sel, pour les six années finies le dernier jour de septembre 1588. Le dommage constaté était de 836,000 écus pour chaque année, et pour les six autres années, 4 millions, 8,000 écus pour n'avoir pas mis les fermes du tirage du sel à leur juste valeur. Cet avis fut donné par les présidents Mallet et Bobier, qui n'avaient pas employé moins de cinq ans à reconnaître les secrets de ce négoce frauduleux.

Digitized by Google

Depuis deux semaines, le roi examinait en personne les cahiers des trois Etats dans l'espoir d'adoucir les maux qui lui étaient signalés, lorsque les députés qui recevaient à chaque instant l'avis de soulèvements dans leurs provinces, le prièrent de les licencier. Sa Majesté entreprit de les conserver jusqu'à l'entier dépouillement des cahiers, mais jugeant que ce serait les retenir contre leur gré, il fit publier quelques dispositions nouvelles, entre autres, le rabais du quart des tailles et les congédia.

Les Etats ouverts le 16 octobre 1588 furent clos le 16 janvier 1589.

Les plus sinistres présages escortaient l'année naissante. L'Italie pleine de proscrits, l'Espagne et le Portugal, le Turc et l'Allemagne aux prises, l'Aragon en armes, l'Angleterre pleine de conspirations, les Flandres soulevées, et par dessus tout la France sacrifiée, déchirée, livrée en pâture aux ambitions les plus rapaces.

Telle était la situation de l'Europe il y a deux cents quatre-vingts ans.

MAXIME.

Digitized by Google

MÉMOIRES

1826-1848

DEUXIÈME SÉRIE [1]

XVI

CONSÉQUENCES DE LA MORT DU DUC D'ORLÉANS. — VIEILLESSE DU ROI. — LE DUC DE NEMOURS. — MES RAPPORTS AVEC M. GUIZOT; SON INTÉRIEUR. — PROCÈS HOURDEQUIN. — MORT DE MADAME BERRYER.

Dans le chapitre précédent, j'ai usé de nombreuses citations; mon excuse est la nécessité de faire connaître les hommes nouveaux, leurs qualités d'orateur; d'indiquer les transformations, les positions prises par les membres les plus considérables du Parlement. Depuis lors et jusqu'à la fin du règne, la ligne adoptée par chacun d'eux varie peu : les radicaux affirment et développent en toute occasion l'idée républicaine; les légitimistes, empruntant ses armes à la liberté, battent en brèche le trône constitutionnel; des amis maladroits le sapent et le minent en voulant l'amender; les ambitieux mécontents travaillent sans relâche à un changement de ministère, tandis que M. Guizot s'immobilise à la tête des satisfaits.

Malgré la majorité imposante qui vota la loi de régence, malgré les efforts combinés des amis de la dynastie pour l'affermir, le mal causé par la mort du duc d'Orléans fut incurable.

(1) Voir 1re série, livraisons des 25 mars, 25 avril, 25 mai, 25 juin et 25 juillet. — 2e série, livraisons des 25 octobre, 25 novembre et 25 décembre.

Digitized by Google

Je n'ai guère connu de ce prince que les apparences : séduisant, réservé, capable de commander aux autres et à lui-même, formé, pétri par son père, en admettant qu'il n'en dût être que la continuation, il avait sur lui l'incontestable supériorité de la jeunesse ; au roi, qui lui communiquait son expérience, il communiquait à son tour les idées de l'heure présente ; l'influence était réciproque. En le perdant, Louis-Philippe resta seul livré à ses soixante-neuf ans, car le duc de Nemours n'eut sur lui aucune action, et une trop grande différence d'âge lui fit dédaigner plus tard comme inconsidérés et presque irrespectueux les avis de ses plus jeunes fils. A cette époque commence, selon moi, le déclin de sa royauté. Je ne puis que m'associer aux réflexions de mon ami M. Dupont White, lorsqu'il remarque que, « si les rois meurent vieux, on voit dans le même homme une succession d'hommes et d'esprits du degré le plus inégal, l'impéritie qui vient des années étant un fait naturel et physiologique » (1), et les partisans de la monarchie devraient au moins adopter sa proposition d'une limite d'âge.

Sans avoir été de son intimité, j'ai connu le duc de Nemours, que la loi venait de désigner comme régent. Rarement l'opinion publique s'est plus complètement trompée qu'à son égard : après la Révolution de juillet, les légitimistes, l'opposant à son père et à son aîné, le réclamaient comme un des leurs ; ils lui supposaient des regrets, même des remords de ce qu'ils appelaient *l'usurpation de la branche cadette*. De ces faux bruits lui vint une réputation d'aristocratie, de morgue, de raideur. La vérité est que, n'étant porté d'aucune passion vers l'exercice de la puissance, il n'avait senti aucune joie à être rapproché du trône : sa raideur était de la timidité, sa morgue de l'embarras ; une fois la glace rompue, on le voyait bienveillant, facile, enjoué, désireux de loisir et de liberté

« Que vous êtes heureux ! me disait-il un jour, vous pouvez circuler, vivre à votre guise ; vous n'êtes pas sans cesse reconnu, observé, épié. »

Et d'un accent vrai, il déplorait sa servitude, le supplice d'être prince partout, toujours. Dépourvu d'ambition, il aurait accompli sans peine ses devoirs de régent constitutionnel, et le gouvernement parlementaire aurait sous lui fonctionné régulièrement.

Ainsi que je l'ai dit, j'allais de temps à autre au ministère des affaires étrangères. Un soir, la conversation étant tombée sur une question de politique extérieure, M. Guizot me prit à part :

(1) *Le Progrès politique en France*, par Dupont White.

Digitized by Google

« Vous parlez bien, me dit-il ; mais, comme tous les hommes d'opposition qui n'ont pas été aux affaires, vous ne savez jamais le vrai, le fond des choses. Voici ce que je vous offre : je mettrai à votre disposition les correspondances confidentielles aussi bien que les pièces destinées aux débats publics; quand vous les aurez lues, vous me ferez connaître le sens, le canevas de votre discours. Si, des armes que je vous aurai fournies, devait résulter un dommage sérieux pour ma politique, je vous le ferai connaître; en tout cas, j'ai confiance dans votre loyauté. »

J'étudiai de la sorte les questions d'Espagne, de Grèce, etc. J'appris beaucoup, et j'ai plaisir à en marquer ici ma reconnaissance.

Je ne crois pas manquer à la discrétion que je m'étais imposée en extrayant de ces correspondances un curieux exemple de vanité folle, mais inoffensive. Le comte de Salvandy, nommé ambassadeur extraordinaire près de la jeune Isabelle, écrivait à son entrée en Espagne : « Rien ne peut rendre l'accueil enthousiaste des populations; mais leur enthousiasme s'adresse bien moins à l'envoyé de la France qu'à l'auteur d'*Alonzo* (1). »

Par suite de ces travaux, je déjeunais souvent à l'hôtel des Capucines, avec le ministre, sa mère, ses deux filles, sa belle-sœur, madame de Meulan, tantôt le baron de Barante ou quelque célébrité européenne, comme le baron de Humboldt, l'auteur du *Cosmos*, causeur spirituel et infatigable.

La noble figure de madame Guizot est gravée dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connue : un petit bonnet de veuve, des vêtements sombres, la dignité du maintien; ses traits semblaient taillés dans un marbre antique légèrement jauni par le temps; l'énergie, la foi indomptée, l'indépendance, la résignation, la sérénité après la souffrance se lisaient sur sa physionomie. Au terme d'une longue vie, ses qualités, à l'état pur et natif, n'avaient pas été usées par le frottement du monde; la société ne lui avait rien enlevé de son individualité : elle était ce que son fils aurait voulu être, la chose la plus rare en France, un caractère. Je ne doute pas que ses conseils n'aient été maintes fois utiles à l'homme public : elle devait l'encourager à donner ou maintenir une démission, à ne pas joindre à ses fautes la responsabilité de mesures qu'il savait être des fautes, à ne pas subalterniser son intelligence, à ne pas condescendre aux volontés obstinées d'un vieillard, fût-il roi.

Madame de Meulan, autrefois blonde, une laide négligée,

(1) Roman oublié du comte de Salvandy.

Digitized by Google

instruite, bonne, aimable, de jugement droit, assidue, dévouée, dirigeait le *Home*. Confiées à ses soins, ses nièces, deux têtes entre l'enfance et la jeunesse : l'aînée au regard doux, rappelant sans doute la mère qu'elle avait perdue; l'autre plus vive, plus animée, plus semblable à son père, tempéraient l'austérité de cet intérieur. En créant leurs corps distingués, frêles et délicats, on aurait dit que la nature avait voulu économiser la matière; la prédominance des facultés intellectuelles et morales, trop cultivées au détriment du physique, intéressait et inquiétait.

J'ai toujours attaché un grand prix à l'équilibre, à l'égalité de développement et de soin entre ces deux parties indivisibles de notre être, que le christianisme a arbitrairement séparées et opposées l'une à l'autre. Comme j'exprimais d'une manière générale mes idées à ce sujet, je trouvai dans M. Guizot un contradicteur absolu : c'est un des traits les plus accusés de sa personnalité que le mépris des qualités physiques, surtout de la force musculaire. La prétention des spiritualistes est de dominer la matière : l'ancien chef de l'école doctrinaire, Royer-Collard, janséniste impitoyable, a fourni de fréquentes applications de la rigidité de ses principes; son sucsesseur, plutôt que son ami, le calviniste M. Guizot, n'a pas eu moins d'aptitude à refouler les affections terrestres. Son stoïcisme a éveillé une admiration que je ne partage pas : si le dix-huitième siècle a commis des excès de sensibilité, s'il a prodigué les larmes, il ne faut pas trop s'enorgueillir de les avoir taries; une certaine sécheresse m'a toujours paru, au milieu des afflictions, le plus puissant auxiliaire d'une parfaite possession de soi-même. M. Guizot fait mentir la belle image de Montaigne, comparant aux épis vides la tête droite et creuse des sots, aux épis pleins et mûrs le front courbé des savants, chargé de connaissances et de réflexions, car il porte la tête non-seulement droite, mais penchée en arrière. Cette attitude tient à deux causes : son optimisme et sa passion de l'autorité. Personne n'a contesté la beauté de son regard; son sourire est indulgent et fin; son rire, au contraire, dérange et vulgarise la noble expression de ses traits. Sa conversation, la confiance qu'il me témoignait, mes progrès dans son intimité m'attachaient à lui de plus en plus : je jouissais de sa supériorité, car son talent à la tribune a constamment grandi jusqu'en 1848, et ce n'est qu'à l'user que je me suis rendu compte des qualités essentielles qui manquaient à l'homme d'Etat. Son ambition était juste et méritoire, mais on doit lui reprocher d'avoir aimé le pouvoir, d'en avoir eu la vanité, d'en avoir fait un but, non un moyen; d'avoir exagéré jusqu'à la bravade le courage de l'im-

Digitized by Google

popularité, affrontant l'opinion non-seulement pour faire prévaloir ses convictions, mais pour défendre des idées qu'il avait combattues au sein du conseil et qu'il avait eu le tort de se laisser imposer; d'avoir ainsi inutilement grossi, amoncelé les haines qui l'ont rendu dangereux, puis impossible. Il consumait son énergie dans la résistance au mouvement, redoutait l'initiative, l'action, la décision; enfin tout ce luxe d'impopularité, ses défis, ses superbes dédains, autant d'expédients à l'aide desquels il faisait illusion, autant de protestations contre le défaut qu'il aurait voulu se cacher à lui-même, sa faiblesse. Oui, l'homme inflexible au milieu des orages parlementaires cédait, cédait sans cesse au souverain; il le sentait, et sa réputation d'inébranlable fermeté le consolait à peine de sa complaisance. Aussi l'étendue des connaissances, l'élévation des idées, la majesté du langage, l'honnêteté personnelle, le désir du bien n'ont pas suffi à en faire un grand citoyen : il a été l'orateur du roi, non le ministre de la nation. Témoin des grandes choses accomplies en Angleterre par un ministère conservateur, quand à la voix de sir Robert Peel le Parlement substituait l'échelle mobile au droit énorme sur l'entrée des céréales, supprimait les droits prohibitifs, réduisait à 5 pour 100 les tarifs sur tous les objets de consommation, et, pour ramener l'équilibre dans les finances, votait la taxe proportionnelle sur le revenu au-dessus de 150 livres sterling; quand, grâce à ce génie simple et pratique, la liberté commerciale était fondée, M. Guizot devait naturellement être tenté de l'imiter; il le fut en effet et conçut de vastes desseins d'amélioration des intérêts matériels; il les annonça, il y crut; seulement il les remit, et, de session en session, ne les réalisa jamais.

J'ai toujours jugé l'instruction primaire non moins indispensable que l'enseignement supérieur, et les progrès matériels nécessaires aux classes laborieuses non moins urgents que les réformes libérables, profitant d'abord à la bourgeoisie; j'avais donc suivi avec admiration les discussions de la Chambre des communes et les résultats économiques obtenus par sir Robert Peel. Je me trouvais tout disposé à partager les espérances du ministre français, et, pendant plusieurs années, j'ai vécu sur ses promesses.

Les questions des sucres, linière, vinicole, demandaient une solution; l'union douanière avec la Belgique était proposée, mais des obstacles politiques arrêtaient les projets du gouvernement. Une fraction de la majorité était composée de députés des bassins houillers et de maîtres de forges, conservateurs non-seulement du *statu quo* politique, mais avant tout des droits prohibi-

Digitized by Google

tifs ou protecteurs de leur industrie. Comment, avec de tels alliés, faire un pas vers le libre échange? Et M. Thiers qui, dans la loi de régence, s'était montré si profondément dynastique, n'était-il pas là, lui l'administrateur des mines d'Anzin, le défenseur constant, acharné, des priviléges du travail national, prêt à devenir le représentant au pouvoir de ces mécontents qui auraient déplacé la majorité? Situation inextricable. En supposant que le chef du ministère la voulût, une réforme libérale lui eût aliéné le roi, une réforme économique, la Chambre. Il ne pouvait sortir de son inertie qu'au prix du pouvoir; mais s'il avait consommé volontairement le sacrifice, si avec les ressources de son magnifique talent d'orateur il avait fait voter, à l'assemblée suprise, par une majorité temporaire, une grande mesure d'intérêt général, qu'il eût été beau de tomber ainsi, et quelle force il eût puisée dans sa chute! Il devait encore sur ce point recevoir de sir Robert Peel une glorieuse leçon. Au lieu de cela, M. Guizot répondait aux représentations des chambres de commerce : « Nous aviserons; » aux plaintes des six millions de travailleurs vivant de la culture de la vigne : « Soyez forts, nous vous soutiendrons ; » aux partisans de l'union douanière : « Patience, sachons attendre. » Il serait injuste, en condamnant son système de temporisation, de ne pas tenir compte de l'indifférence routinière des masses, et, dans la Chambre, de l'ignorance des uns, de la partialité intéressée des autres. Mais les remèdes à ces maux s'appelaient : La gratuité de l'instruction primaire, la liberté de réunion, l'esprit d'association. Comment son plus beau titre, l'honneur d'avoir commencé l'organisation de l'instruction primaire, d'en avoir doublé le budget en 1833, ne l'a-t-il pas encouragé à persévérer?

C'est avec répugnance et contraint par la vérité que je me résigne à amoindrir les hommes considérables de notre pays; pourtant il est un défaut commun en France à tous ceux qui se succèdent au pouvoir, funeste héritage de plusieurs siècles de monarchie : c'est la coutume de couvrir, de pallier, de justifier les erreurs et les méfaits des agents de l'autorité. Que le chef d'une association de malfaiteurs en lutte contre la société les soutienne, rien de plus naturel; mais conçoit-on que le gouvernement prenne fait et cause pour des fonctionnaires qu'il a dû choisir dans l'élite des honnêtes gens, quand l'un d'eux trompe sa confiance par un acte d'improbité? N'importe, l'autorité ne doit jamais avoir tort, voilà le dogme; dangereux anachronisme, erreur mortelle au respect de l'autorité, mortelle plus tard à la monarchie de Juillet.

Digitized by Google

L'affaire Hourdequin est la première en date d'une succession de procès et de scandales, symptômes d'une corruption qui n'avait chance d'être guérie que par la sévérité du gouvernement sollicitant la rigueur des magistrats.

Au lieu de cela, nous voyons l'administration en majorité recommander l'indulgence envers les employés dont le déshonneur la gagne, et se plaindre de la courageuse fermeté du président de la cour d'assises, M. de Froidefond des Farges. Ce procès révèle de graves enseignements : la généralisation de l'immoralité et de l'improbité chez les employés subalternes, la connivence ou l'insouciance coupable de leurs supérieurs. La préfecture de la Seine est seule en cause, néanmoins déjà une partie du ministère voudrait, dans l'intérêt fort mal entendu du pouvoir, étouffer ces débats. Le président, M. de Froidefond des Farges, est blâmé, menacé, tombe en disgrâce; sa conduite, déférée au conseil des ministres présidé par le roi, trouve des censeurs, mais aussi des apologistes, je les nomme avec joie : MM. Guizot et Villemain; tous deux ont compris qu'une politique habile autant qu'honnête devait pousser au châtiment de tout fonctionnaire atteint de prévarication. Pourquoi, avec un sentiment si net des devoirs de l'homme d'Etat, le chef moral du 29 octobre n'a-t-il pas persévéré ?

Quelques lignes, empruntées aux journaux de 1842, donneront une idée de l'émotion publique pendant ces débats. On lit dans le *Commerce* du 15 novembre :

Les séances de la cour d'assises de la Seine continuent à préoccuper vivement l'esprit public. Tout le monde comprend qu'on ne peut plus conserver à la tête de l'Hôtel de Ville les administrateurs qui, pendant des années entières, ont pu ignorer tant de malversations et ont fermé les yeux sur elles...

... Il semble que ces premiers scandales ne soient que les avant-coureurs de beaucoup d'autres. On ne s'aborde plus dans Paris sans entendre raconter une foule de détails qui tendraient à prouver que la corruption et la fraude ont fait des progrès qui remonteraient haut et loin.

... Les paroles sévères et nobles du président de la cour d'assises, sa conduite digne et ferme pendant tous ces débats sont déjà d'heureux symptômes des alarmes que ces progrès du mal jettent dans le cœur de tous les hommes honnêtes...

Nous avons remarqué en effet que le président de la cour d'assises avait plusieurs fois laissé percer la pensée que la sévérité n'était pas partout également applaudie... Cela est tout simple d'ailleurs : un gouvernement corrupteur ne peut pas voir avec tranquillité flétrir la corruption.

Digitized by Google

Le même journal, dans son numéro du 20 novembre :

Ces débats, ces désordres, ces révélations scandaleuses resteront comme un des symptômes, comme une des manifestations les plus graves de ce mal profond qui, par l'administration, décompose la société.

Enfin, j'emprunte à la *Gazette des Tribunaux* une partie du résumé du président à l'audience du 19 novembre :

... A l'occasion des soustractions de plans dont sont accusés plusieurs de ceux que vous allez juger, il était de toute nécessité, et dans leur intérêt et dans celui de la société, de révéler le désordre criminel du bureau des plans, la dilapidation des deniers publics et les manœuvres frauduleuses de certains employés et d'agents d'affaires au sujet de la confection et de l'emploi de ces plans. Il fallait que vous sussiez qu'en peu d'années, comme le disent les trois chefs de division de la préfecture, neuf cent mille francs avaient été absorbés pour le travail et la confection des plans, et qu'un résultat peu satisfaisant avait été obtenu; que, d'après le dire de ces mêmes hommes, le matériel de ce bureau était comme une proie jetée aux agents d'affaires.

A l'occasion des accusations de suppression de pièces et de corruption portées contre certains employés, il fallait vous prouver l'organisation d'un système arrêté depuis longtemps dans le bureau de la grande voirie, par des employés de connivence avec des agents d'affaires, pour décourager les citoyens, les conduire à leur ruine et les forcer à vendre à vil prix leurs propriétés ou leurs droits.

Il fallait vous faire entendre leurs plaintes restées impuissantes, et sur lesquelles, d'après la déposition et l'aveu d'un témoin important par sa position, on s'était blasé. Il fallait vous représenter le riche comme le pauvre, le puissant comme le faible victimes de ce système odieux et ruineux.

il était du devoir du magistrat de porter les plus sévères investigations sur ces faits : dans l'intérêt de l'administratisn, pour corriger les abus et maintenir la confiance; dans l'intérêt des particuliers, pour assurer la garantie de leurs droits et deleurs propriétés.

Deux accusés furent acquittés.

Trois condamnés :

Morin, à trois ans de prison;

Boutet, à trois ans de prison;

Hourdequin, à quatre ans de la même peine.

Le comte de Rambuteau, préfet de la Seine; M. Alexis de Jussieu, chef de division, ont été maintenus dans leurs fonctions.

Digitized by Google

Le 15 novembre de cette même année, madame Berryer, mon excellente amie, mourut à Augerville. Elle se faisait saigner de temps en temps, et soit que la lancette employée eût gardé le virus de quelque plaie, soit toute autre cause, une phlébite l'enleva en deux jours. La douleur de son mari fut extrême; il perdait en elle la compagne des bons et des mauvais jours, le conseiller prudent et résolu, la femme d'ordre et de dévouement. A cette perturbation violente de son existence venaient se joindre la lassitude, le découragement politique, l'amertume des ingratitudes dont il souffrait dans son parti. Il revint à une pensée de sa jeunesse, celle de quitter le monde pour le cloître, la tribune pour la chaire. En effet, élevé à Juilly par les Pères de l'Oratoire, il s'était senti, au moment de s'en séparer, un désir d'entrer dans les ordres que sa famille avait eu quelque peine à combattre. Un an plus tard, travaillant chez l'avoué, il passait au théâtre les soirées qu'il pouvait dérober à l'étude, se prenait d'enthousiasme pour la Comédie-Française et la belle Contat à son couchant; je l'ai entendu parler du charme de cette intimité passagère, qui avait fait naître un instant en lui comme une velléité d'aborder la scène, et dont il n'avait gardé que l'art incomparable de bien dire. On sait quels furent dès le début l'avocat et plus tard l'orateur; mais au travers des préoccupations d'affaires, des bouleversements politiques, des triomphes oratoires, des jouissances mondaines, une idée dominante le ramenait toujours vers la carrière du prédicateur; des dégoûts, un cuisant chagrin lui inspiraient la résolution de renoncer aux luttes des partis, car sa foi était plus religieuse que politique. J'ai déjà dit comment, après la révolution de 1830, le catholicisme lui avait paru un obstacle à la proposition de Chateaubriand de devenir ensemble les guides d'une France républicaine, comment, à toutes les époques, il faisait sa lecture favorite des sermons de Bossuet et de Bourdaloue; je citerai encore le résumé d'une causerie de Berryer notée en 1841; il racontait :

« En 1837, un soir, chez le prince Paul de Wurtemberg, la conversation tourna sur la religion; le prince parlait en faveur du protestantisme. Tout à coup Thiers se tourna vers moi et me dit : « Je voudrais bien que quelqu'un pût me démontrer d'une « façon persuasive le droit divin du christianisme; vous seul, « mon cher, y eussiez réussi, et je vous y attends; car vous étiez « né prêtre, vous aviez au suprême degré le talent de la chaire, « et qui sait?... » Cette apostrophe était d'autant plus singulière qu'à cette époque je n'avais encore eu aucune intimité avec Thiers, et il ignorait complétement les agitations d'esprit que

Digitized by Google

ma vocation pour l'état de prêtre a apportées dans toutes les phases de ma vie. »

La mort de madame Berryer l'avait porté d'un élan qui semblait définitif vers la conversion et la retraite. Informé de sa détermination, je me mis à son point de vue, ne songeant qu'à sa gloire. Dès la fin du dix-septième siècle, l'éloquence sacrée n'avait plus eu de représentant; la chaire était vide : je l'imaginai quittant un parti sans avenir pour propager la foi qui vivait dans son cœur, prêchant la parole sainte, entraînant de la voix et du geste, attendrissant par ses larmes les âmes rebelles : c'est de lui que Jean-Jacques aurait pu dire : *Sa voix sonnait au cœur;* aux premiers mots qui tombaient de ses lèvres, on l'aimait, on pensait avec lui. Dans mon zèle amical, je lui écrivis pour le féliciter. Je m'étais trop hâté; il devait donner de longues années encore à la chose publique. Toutefois de ce jour jusqu'en 1848, son génie est moins fier, moins sûr de lui-même, il exerce moins d'empire sur l'assemblée.

XVII

1843, SESSION : DISCUSSION DE L'ADRESSE, DROIT DE VISITE, FONDS SECRETS, LOI DES SUCRES. — UNION DOUANIÈRE AVEC LA BELGIQUE; TRAITÉ DE COMMERCE AVEC L'ANGLETERRE, AJOURNÉS. — INSUFFISANCE DE CUNIN-GRIDAINE, IMPUISSANCE DU MINISTÈRE DANS LA QUESTION COMMERCIALE.

L'Europe était calme à l'ouverture de la session de 1843 : Les deux cabinets d'Angleterre et de France s'étaient rapprochés; le maréchal Soult et sir Robert Peel, lord Aberdeen et M. Guizot suivaient en Orient et en Espagne la même politique.

Le droit de visite seul restait en suspens. Se conformant à la volonté du parlement exprimée dans l'amendement de M. Jacques Lefebvre, le gouvernement avait dû refuser la ratification du traité complémentaire signé par notre ambassadeur à la fin de 1841. Du passage aux affaires de lord Palmerston et de M. Thiers il était resté en France une animosité qui s'attaquait au principe même du droit de visite; on demandait l'abrogation des conventions de 1833 et 1831; c'est dans ce sens que parlèrent à la chambre des pairs la plupart des orateurs.

Seul, j'osai déclarer injuste et impolitique le dessein de rompre ou d'éluder ces traités : je remontai à leur origine; elle avait été

Digitized by Google

une concession à l'esprit libéral né de la révolution de Juillet; Lafayette, de Tracy, Odilon Barrot en étaient les parrains; proposés par le duc de Broglie et M. Thiers, ministres, l'opposition à la chambre et dans la presse les avait obtenus de la majorité conservatrice. Dans la pratique, jusqu'en 1837, ils n'avaient donné lieu de part et d'autre à aucune réclamation; c'est seulement lorsqu'il y avait eu refroidissement entre le comte Molé et lord Palmerston que celui-ci rédigea des instructions spéciales dont l'exécution avait éveillé la susceptibilité de nos marins. Depuis sa chute, ces instructions, examinées, sur la demande de lord Aberdeen, par le conseil de l'amirauté, avaient été déclarées illégales et annulées. La pensée du traité de 1841 appartenait-elle au ministère actuel des affaires étrangères? Non, le projet s'était élaboré lentement depuis cinq ans; il avait reçu l'approbation de tous les ministères, y compris celui du 1er mars. D'où venait donc l'acharnment avec lequel l'opposition, mêlée à une fraction considérable de conservateurs, l'avait combattu?

La question d'Orient était close, la question d'Espagne stagnante, l'Europe était au calme; mais l'ouverture de la session des chambres approchait; l'opposition de toutes nuances était en quête d'une idée, elle cherchait vainement un thème à discussion sur la politique extérieure contre un ministère déjà vieux d'un an. (Mouvement.)

... Ce sont deux journaux conservateurs, la *Presse* et le *Globe*, qui ont soulevé les objections contre le droit de visite... Sans hésitation et presque sans réflexion, l'opposition tout entière se jeta sur cette idée... Que dire de plus, elle eut la main heureuse. (Murmures d'approbation.)

... Il fallut bien, pour se servir utilement de cette machine de guerre, que l'opposition se résignât à de durs sacrifices, comme par exemple de renier tout son passé, d'abandonner ses plus chères théories, de méconnaitre ses enfants d'adoption, ses créatures, ses traités de 1831 et 1833. N'importe! Les revirements brusques n'ont d'inconvénients que pour ceux qui sont au pouvoir... Enfin elle avait cet immense avantage de marcher de concert avec une portion notable des conservateurs; mêlée dans leurs rangs et confondue avec eux, elle pouvait espérer de renverser le ministère sans trop effrayer le pays.

Le ministère, éclairé lui-même par la discussion sur les inconvénients de l'extension des zones, ne crut pas devoir faire de l'adoption du traité une question de cabinet; fort de la volonté des chambres, il refusa d'abord de le ratifier, et plus tard demanda à s'en retirer.

Il pouvait arriver qu'une rupture s'ensuivît entre les deux gouver-

Digitized by Google

nements. Cependant telles étaient les bonnes dispositions du cabinet anglais que sir Robert Peel et ses collègues passèrent outre, et malgré l'expression du mécontentement des associations des amis des noirs, si puissantes en Angleterre, sans aigreur, sans récrimination, il laissa d'abord ouvert, pendant un an, le protocole du traité de 1841, puis il consentit à l'annulation du traité.

Cette conduite du ministère anglais, j'ignore si elle a frappé tous mes collègues autant que moi. Cependant je n'hésite pas à dire hautement que, dans cette conduite de sir Robert Peel et ses collègues, je vois une compensation, une réparation envers la France du mauvais procédé de lord Palmerston au 15 juillet.

A l'opposition, l'année dernière, l'annulation de ce traité suffisait; mais c'était à une condition, c'est que le ministère ne l'obtiendrait pas. Forcée d'exiger davantage aujourd'hui pour continuer d'être opposition, elle demande l'abrogation des traités de 1831 et 1833.

Quelle conduite devons-nous conseiller au gouvernement? Sans doute il y aurait injustice à exiger de lord Aberdeen ce que nous n'avions pas cru devoir exiger de Palmerston; mais laissons ces considérations d'équité.

J'oserai dire qu'au point de vue de notre intérêt, nous restreignant à l'égoïsme national, nous aurions tort d'exiger aujourd'hui la modification des traités de 1831 et 1833. Et en effet, depuis que nous avons conclu ces traités, toutes les marines secondaires ont adhéré, à notre exemple, au droit de visite.

Or, quelle a été la politique constante de la France, la bonne, la sage politique? C'est de rester à la tête des marines secondaires, pour faire contre-poids à la puissance navale de l'Angleterre.

Eh bien, que ferions-nous par une modification actuelle de ces traités?

Nous nous retirerions, il est vrai, nous nous affranchirions du droit de visite, mais nous laisserions exposées à ce droit toutes les marines secondaires; nous les y laisserions exposées quand leurs seules garanties, en adhérant aux traités, étaient dans le droit de visite réciproquement exercé par la France. Par une retraite inconsidérée, nous les abandonnerions sans défense au joug de l'Angleterre. (Mouvements divers.)

Après avoir combattu un à un les arguments de ceux qui demandaient la rupture des traités comme attentatoires au grand principe de la liberté des mers :

Enfin les plus habiles, les plus retors parmi nos adversaires nous disent : Laissez nous faire, nous trouverons bien moyen, par l'article 5, d'arriver, sans les rompre, à l'abolition des traités.

Digitized by Google

L'article 5 est ainsi conçu :

« Des bâtiments de guerre réciproquement autorisés à exercer la visite seront munis d'une autorisation spéciale de chacun des deux gouvernements. »

Il est certain que, si l'on tirait de cet article la conclusion que nous avons le droit de ne délivrer aucun brevet, nous arriverions tout naturellement à l'annulation des traités. Mais évidemment cette interprétation est purement littérale, contraire à l'esprit des traités, et je ne crains pas de le dire, si le gouvernement suivait l'avis de ces subtils conseillers, il perdrait dans l'estime des peuples à se faire ainsi procureur ou casuiste, et il ne gagnerait rien comme éloignement des chances de guerre, à amortir, au moyen d'un sophisme, une résolution injuste, mais grande du moins par son danger.

Ainsi, au bout de tous ces moyens, il y a rupture et peut-être guerre.

Je dirai en terminant à l'opposition : Libre à vous de tenter la chute du ministère sur cette question ; mais je vous mets au défi d'élever au pouvoir un ministère qui serve votre politique à l'égard des traités; je vous mets au défi de former un ministère qui remplisse au pouvoir les engagements qu'il aura pris dans vos rangs; et si, par un hasard qui, je l'espère, n'aura pas lieu, vous parvenez à rencontrer une telle combinaison d'ambitions désespérées, je vous mets au défi surtout de trouver une majorité qui l'appuie.

Après moi, le marquis de Brézé fit entendre, au nom de l'extrême droite, des récriminations amères contre la politique du cabinet.

Le ministre des affaires étrangères, résumant les débats, se félicita de l'amélioratios de notre situation au dehors; en Egypte, en Syrie, à Constantinople, en Espagne. Quant au droit de visite, refuser au bout de dix ans l'exécution des traités de 1831 et 1833, c'était une faiblesse ou une folie; il n'y consentirait jamais. C'était sur la demande, par les efforts de la France que les traités de 1831 et 1833 avaient été généralisés, acceptés par les autres puissances; se retirer c'était livrer les autres puissances au droit de visite de la seule Angleterre. Était-ce à dire qu'il n'y eût rien à faire? Non, il fallait en exiger l'exécution, négligée depuis dix ans; mais leur révocation ne pouvait avoir lieu que s'ils devenaient sans objet, par la cessation absolue de la traite des noirs, ou si des faits nouveaux venaient révéler des dangers inaperçus.

M. de Broglie, rapporteur, ayant eu la plus grande part autrefois, comme ministre, aux mesures adoptées pour la suppression de la traite des noirs, prit également la défense des traités.

L'adresse fut votée à une immense majorité.

Digitized by Google

A la Chambre des députés, la commission, favorable au ministère, avait néanmoins introduit un paragraphe au sujet du droit de visite, dans lequel elle se reposait sur la vigilance et la fermeté du gouvernement de la stricte exécution des traités; mais frappée de leurs inconvénients elle appelait de tous ses vœux le moment où le commerce de la France serait replacé sous la surveillance exclusive du pavillon national. Le débat fut long et animé, mais ne produisit de part et d'autre aucun argument nouveau. M. Guizot, au nom du ministère, déclara que quand le cabinet croirait que les traités pourraient se dénouer d'un commun accord, il l'entreprendrait, pas auparavant, mais alors certainement.

Lamartine accentua encore davantage son opposition, motivée non sur telle ou telle faute, mais sur le système du gouvernement dont il faisait remonter la responsabilité plus haut que le ministère.

L'adresse obtint une énorme majorité.

Dans l'intervalle qui précéda le vote des fonds secrets, MM. Dufaure, Passy et leurs amis s'étaient détachés du ministère, et l'opposition entra en lutte avec ces nouvelles forces. Mis en demeure par M. Desmousseaux de Givré d'expliquer la cause de sa défection, M. Dufaure répliqua, au nom de ses amis, qu'aucun engagement ne les liait au cabinet du 29 octobre, et qu'ils croyaient arrivé le moment de réformes sages et modérées.

En vain Lamartine s'écria :

« Oui, je vous le dis avec l'accent du découragement le plus réfléchi, il est temps que ce jeu finisse, car il n'y a plus de milieu, il faut que la France cesse d'être la France, ou que vous cessiez de la gouverner. »

Une majorité de 45 voix accorda sa confiance au cabinet.

Il est à remarquer que dès lors, à part quelques concessions que Lamartine fit encore à son passé, Ledru-Rollin et lui tiennent le même langage, et dirigent tous deux leurs attaques non contre le ministère, mais contre le système imposé à tous les ministères.

A plusieurs reprises, le chef moral du ministère du 29 octobre s'était annoncé comme le protecteur éclairé des intérêts matériels du pays, et il avait évidemment le désir de leur venir en aide, mais le talent de M. Guizot, élevé, généralisateur, supérieur dans les débats de la politique ou de la diplomatie, manquait d'aptitude aux questions commerciales; les connaissances économiques lui faisaient défaut; il n'avait pas ce goût des chiffres, cette facilité applicable à tous les sujets qui permettait

Digitized by Google

à M. Thiers d'être le *maître Jacques* d'un cabinet. M. Cunin-Gridaine était insuffisant; ne pouvant différer plus longtemps d'apporter une solution à la question des sucres, il présenta un projet de loi contenant une échelle mobile de tarifs pour le sucre indigène et le sucre des colonies. Ce système eut le malheur d'être rejeté par la commission, qui lui substitua un droit fixe annuel, augmenté d'année en année, jusqu'à égalité d'impôt entre les deux sucres; c'est ce projet, amendé quant aux chiffres, par MM. Garnon, Passy et Muret de Bord, qui fut adopté.

Le ministre s'était vu contraint d'ajourner l'union douanière avec la Belgique.

Un échec non moins grave est celui du traité de commerce négocié avec l'Angleterre par lequel, en échange d'une diminution considérable des droits d'entrée sur nos vins, eaux-de-vie, articles de modes, etc., nous accordions un dégrèvement égal sur les houilles et les fers. Ce traité, annoncé par sir Robert Peel à la chambre des communes, fut différé, puis retiré par M. Guizot. Sans doute il recula devant la crainte de diminuer sa majorité, et, dans l'état d'animosité du sentiment national, de donner prétexte aux accusations de condescendance envers l'Angleterre; mais il n'aurait pas faibli s'il s'était senti de force de démontrer tous les avantages du double abaissement des droits pour la masse des consommateurs. Il possédait la conviction nécessaire pour approuver la mesure, non les connaissances spéciales pour les défendre et les faire triompher dans le parlement. A son défaut, cet ensemble de lois et de traités, dont il devinait l'utilité pour le pays, dont il pressentait l'avantage pour la durée de sa politique, auraient dû être soutenus par un ministre du commerce d'un grand talent et d'une grande volonté : c'est ce second qu'il lui aurait fallu trouver, il ne le chercha même pas.

XVIII

OUVERTURE DES CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS, DE PARIS A ROUEN. — UTILES CONSÉQUENCES DE L'ASSOCIATION DES CAPITAUX ANGLAIS. — CHEMIN DU NORD AJOURNÉ. — CONCESSION DES LIGNES D'ORLÉANS A TOURS ET D'AVIGNON A MARSEILLE. — CLÔTURE DE LA SESSION.

Le 2 mai eut lieu l'ouverture du chemin de fer de Paris à Orléans; les fils du roi, ministres, pairs et députés, tout un monde officiel, les journalistes, quelques hommes de plaisir,

Digitized by Google

presque tous membres du Jockey-Club, assistaient à l'inaugution. Arrivés à Orléans, pendant que le canon et les cloches accompagnaient la voix de l'évêque bénissant les locomotives, à table, nous portions gaiement la santé de G. Delahante. Ce jour-là il fut décoré, et c'était justice ; car avec M. Banès il avait accompli la tâche difficile d'organiser pour la première fois dans notre pays le service et l'exploitation d'une grande ligne. Le conseil d'administration, mêlé de Genevois et de nationaux, banquiers en majorité, se distinguait par le puritanisme de son désintéressement : aucun traitement, mais toutes facilités offertes à la spéculation. L'établissement de la voie n'avait pas rencontré de sérieuses difficultés : plusieurs ponts, mais ni tunnels ni viaducs. L'entreprise était éminemment française : l'ingénieur sortait du corps des ponts et chaussées, et parmi les employés, conducteurs, mécaniciens, chauffeurs, dans les ateliers de réparation et de construction, on ne comptait pas un étranger.

L'ouverture du chemin de Paris à Rouen, qui se fit le lendemain, présentait un contraste frappant. D'abord la composition du conseil : le président, à peu près honoraire, Jacques Laffitte, âgé de soixante-seize ans, déchu de son ancienne splendeur, était retenu par la maladie ; sous son patronage, son neveu, Charles Laffitte, Edward Blount et C°, à la tête d'une honorable maison de banque de second ordre, avaient créé l'entreprise. Le premier avait épousé miss Coningham ; Blount, cadet de noblesse catholique, tenait par lui-même et par la famille de sa femme à l'aristocratie anglaise. Leurs relations de l'autre côté de la Manche les avaient mis à même de lancer une affaire appelée à des bénéfices certains, pourvu qu'elle fût bien conduite. Comme gage de sécurité, les souscripteurs exigèrent pour ingénieur Williams Locke, le plus capable après Stephenson, pour entrepreneurs Mackensie et Brassey, et le droit de fournir la moitié des membres du conseil d'administration. Naturellement, les plus gros porteurs, MM. Chapeleine, Attwood, Lawrence, Usielly, le directeur du *Morning Chronicle*, sir John Easthope, composèrent cette moitié ; du côté français, outre les trois que j'ai déjà nommés, MM. de L'Espée, de Kersaint, Alban de Villeneuve, député, et Williams Reed, qu'on eut la complaisance de considérer comme notre compatriote, vrai tour d'adresse, car je n'ai jamais connu d'échantillon plus fortement estampillé de la race britannique ; enfin le secrétaire de la compagnie, Adolphe Thibaudeau, également spirituel et disert en anglais et en français. Un traitement leur était alloué comme rétribution de leur peine.

Digitized by Google

La cérémonie présenta peu d'incidents : des croix d'honneur distribuées à l'ingénieur Locke et au nouveau chef d'exploitation Dussart, ex-rédacteur du *National ;* le clergé s'efforçant par des démonstrations publiques en faveur de l'industrie nouvelle de reprendre son rôle de *religion d'État.* Mais le parcours avait offert un puissant intérêt : de grandes difficultés vaincues à travers un pays riche et pittoresque, la Seine, suivie et passée d'une rive à l'autre, sur une série de ponts élégants et hardis, cinq tunnels, dont un, celui de Rolboise de 3,600 mètres, avaient impressionné et provoqué l'admiration.

Et pourtant les obstacles moraux avaient été encore plus ardus à surmonter : ce fut, dès l'origine, une lutte continue, acharnée entre la théorie et la pratique, entre l'esprit de corps des ponts et chaussées et l'indépendance des ingénieurs séculiers, entre la réglementation et la liberté, entre les partisans traditionnels des travaux d'art méthodiquement, longuement, coûteusement édifiés, destinés à devenir des monuments, et les novateurs étrangers, uniquement préoccupés de l'intérêt commercial, terminant en hâte des travaux utiles, hardis, économiques, parfois peu durables ; joignez à tout cela, des deux parts, les rivalités, les jalousies, les préjugés nationaux, et vous comprendrez la tâche lourde et délicate de conciliation accomplie par les administrateurs et le secrétaire du conseil.

Sur les plans et sous la volonté de fer de Locke, sous la direction des entrepreneurs Brassey et Mackensie et la surveillance de sous-ingénieurs libres, dix mille ouvriers anglais avaient achevé, en deux ans, ces immenses travaux. Les fêtes que leur donnaient les entrepreneurs présentaient le spectacle curieux des mœurs britanniques : des repas homériques, des bœufs entiers rôtis, entourés comme par un édifice ardent en charbon de terre, dépecés et mangés en un seul festin, des tonnes de bière, de vin, d'eau-de-vie, des chants moins harmonieux que patriotiques.

Le côté essentiel et grave, c'est que ces ouvriers anglais étaient bientôt imités par des milliers de terrassiers français, c'est que MM. Buddicome et Ce, établissant à Sotteville des ateliers de construction de locomotives, wagons, etc., chargés de la traction, et, dans ce double but, transportant de leur pays 1,500 mécaniciens, les remplaçaient peu à peu, si bien qu'un jour il ne resta plus que trois Anglais dans leur usine.

Au-dessus de cet enseignement mutuel, de cette initiation des Français par leurs voisins à l'industrie des chemins de fer, je signalerai des résultats d'un ordre plus élevé et d'une impor-

Digitized by Google

tance capitale. En nous apportant leur argent, leur crédit, leur puissance d'association, les souscripteurs n'avançaient pas seulement d'un quart de siècle l'achèvement de nos voies ferrées ; ils faisaient mieux pour ramener l'union entre les deux peuples que toutes les conventions, les plus éloquents discours contre la guerre, et les plus beaux morceaux de rhétorique humanitaire. C'était déjà beaucoup de les rapprocher par le temps, mais plus encore de les mêler par l'intérêt. Quand les capitalistes anglais sont devenus actionnaires pour des centaines de millions de nos chemins de fer français, ils ont rendu sincères, presque forcées les protestations de leurs ministres du désir de vivre avec nous en bonne intelligence ; ils sont venus en aide à l'esprit de modération et de sagesse de sir Robert Peel et de ses collègues ; ils ont neutralisé les haines arriérées de lord Palmerston ; ils ont contribué autant que Cobden et Bright à grossir la ligue du *libre échange* et des *amis de la paix*.

A qui revient l'honneur de l'heureuse conception qui a déterminé le premier essai?

Adolphe Thibaudeau, esprit ingénieux, sagace, observateur, réfugié républicain de 1834, avait vécu à Londres jusqu'à l'amnistie ; il y avait étudié l'industrie des chemins de fer. De retour à Paris, la tête pleine de projets, il avait été le promoteur infatigable, l'écrivain et l'orateur de la compagnie de Rouen ; mais nos principaux financiers, après l'avoir appuyée de leur nom et de leurs souscriptions quand de fortes primes semblaient inévitables, l'avaient honteusement abandonnée dans la crise de découragement de 1838, suite des spéculations insensées sur le cul-de-sac de Saint-Germain et les deux lignes de Versailles.

Impuissant chez nous, l'esprit d'association florissait chez nos voisins. Thibaudeau porta à Charles Laffitte et Blount ses plans, ses idées, ses espérances, mit à leur service son talent de rédaction et d'exposition, et ceux-ci, avec le concours de leurs correspondants de Londres, MM. Devaux et Usielly, formèrent le noyau de la compagnie anglo-française.

Le succès fut éclatant.

Depuis plusieurs mois, notre administration de Rouen au Havre offrait un second exemple de la fusion des mêmes éléments.

Après les ouvertures d'Orléans et de Rouen, trois projets furent soumis aux chambres : celui du chemin de fer du Nord subit l'ajournement ; on vota la ligne d'Orléans à Tours, construite, selon la loi de 1842, en partie par l'Etat, et concédée à une com-

Digitized by Google

pagnie dont le duc Mouchy était le président, et Mackensie et Brassey les entrepreneurs; elle continuait l'association d'hommes et de capitaux entre les deux nations. Enfin, on adopta la ligne d'Avignon à Marseille, ayant pour directeur M. Talabot.

La session fut close.

XIX

LA REINE D'ANGLETERRE AU CHATEAU D'EU. — PÈLERINAGE DE BELGRAVE-SQUARE. — DISCUSSION DE L'ADRESSE DE 1844. — BELGRAVE-SQUARE; LES DÉPUTÉS FLÉTRIS. — TAITI; FONDS SECRETS.

Le 2 septembre, sur l'invitation du roi des Français, la reine Victoria, accompagnée de lord Aberdeen, traversait la Manche à bord de son yacht et descendait au Tréport. Louis-Philippe et le prince de Joinville, lord Cowley et M. Guizot étaient allés au-devant d'elle; Marie-Amélie, avec le reste de la famille d'Orléans, le comte de Saint-Aulaire, le maréchal Sébastiani, les aides de camp l'attendaient au rivage, et tous ensemble se rendaient au château d'Eu. Entre les deux souverains l'entrevue avait été cordiale, et, de la part du roi, tendre et presque paternelle. Le séjour se prolongea : entre les chefs des deux Etats et les ministres des deux pays, des rapports plus intimes s'établirent, des conversations utiles, libres, amicales, s'échangèrent; mais le cabinet anglais, respectant d'anciennes prescriptions, n'osa pas autoriser sa souveraine à visiter Paris. Cette fâcheuse circonspection empêcha le voyage de porter ses fruits; il fut un grand événement pour le roi et son gouvernement, moindre pour la nation. La présence de la jeune reine dans notre capitale aurait peut-être apaisé au sein des masses les souvenirs irritants, ravivés depuis le traité du 15 juillet.

Quoi qu'il en soit, dans le monde politique européen, l'effet fut considérable; le parti légitimiste surtout s'en émut, et essaya d'en faire oublier l'importance par une contre-manifestation.

Pendant les années précédentes, le duc de Bordeaux avait successivement habité Vienne, Dresde et Berlin, accueilli avec égards, mais avec prudence par les souverains, surveillé par nos ambassadeurs, qui usaient de leur influence pour empêcher un séjour trop prolongé. Au mois d'octobre, le duc de Lévis prévint lord Aberdeen de l'intention du prince de visiter l'Angleterre; le ministre anglais informa le gouvernement français, qui, de son

Digitized by Google

côté, ne tarda pas à apprendre qu'à Paris les plus zélés partisans de Henri V s'agitaient pour aller en troupe porter leurs hommages à leur roi. Une correspondance diplomatique s'ensuivit, et le chef du *Foreign office* ayant fait savoir que, reconnaissante de l'hospitalité reçue, et mécontente du rôle que le duc de Bordeaux s'apprêtait à jouer dans la libre Angleterre, la reine serait disposée à ne pas lui donner audience, notre ambassadeur requit l'exécution de cette preuve d'amitié; elle était, d'ailleurs, la seule que la souveraine constitutionnelle pût donner, car le prétendant jouissait du droit d'asile commun à tout les étrangers. Il tint une petite cour à Belgrave Square, reçut foi et hommage de trois cents jeunes légitimistes, la fleur du parti, qui avaient choisi pour interprète le nouveau duc Jacques de Fitz-James. Le salon retentit des cris de : *Vive Henri V!* Cette démarche, qui ne devait être suivie d'aucun acte, et qui, par le dénombrement des pèlerins, ne servait qu'à constater l'impuissance du parti, encourut d'abord le blâme des hommes plus expérimentés; malheureusement, après l'avoir déconseillée, désapprouvée, Berryer s'y laissa entraîner; le chef obéit aux soldats.

En somme, deux mille personnes des deux sexes s'étaient rendues en pèlerinage à Belgrave-Square; il y avait eu des effusions et des larmes; un enthousiasme de bonne compagnie. Tant que les réceptions avaient duré, au faubourg Saint-Germain on se communiquait les correspondances racontant les *mots* de Henri V, les protestations de ses sujets fidèles; on s'animait, on se montait jusqu'au délire. Quelqu'un m'écrivit au sortir d'une de ces réunions : « ... Madame de Crèvecœur, renchérissant sur les plus exaltés, a proposé d'envoyer de Paris douze ouvriers à Belgrave-Square pour y prendre l'amour du roi et le rapporter au peuple. »

Deux ou trois fonctionnaires, victimes de leur dévouement à la *branche aînée*, furent destitués; jusqu'à l'ouverture des chambres, la persécution n'alla pas plus loin.

En 1842, la mort ayant frappé M. Humann, M. Lacave-Laplagne avait été nommé ministre des finances. Après la clôture de la session de 1843, M. Guizot m'avait annoncé comme certain le remplacement du ministre de la justice, Martin (du Nord) et de Teste, ministre des travaux publics. Sa prévision ne se réalisa qu'à demi : Louis-Philippe ayant désiré garder Martin (du Nord), Teste seul reçut sa démission, et encore, comme compensation, fut-il élevé à la pairie et au poste de président à la cour de cassation. C'est ainsi que les intentions de M. Guizot et de ses collègues mollissaient devant la volonté

Digitized by Google

royale, ou n'obtenaient satisfaction qu'au prix de coupables complaisances.

Le successeur de Teste, M. Dumont, ami particulier des ministres de l'intérieur et des affaires étrangères, orateur plein de talent, une force à la tribune, manquait également de résistance dans le conseil.

Comme on s'y attendait, le 27 décembre, à l'ouverture de la session de 1844, le discours de la couronne contenait l'expression de la *cordiale entente* entre les deux gouvernements de France et d'Angleterre, cimentée par le voyage de la reine et des preuves réciproques de bon vouloir.

Un paragraphe relatif à la liberté de l'enseignement portait :

« Un projet de loi sur l'instruction secondaire satisfera au vœu de la Charte pour la liberté de l'enseignement, en *maintenant l'autorité et l'action de l'Etat* sur l'éducation publique. »

Aucune allusion n'était faite aux manifestations de Belgrave-Square : sur ce point l'adresse de la Chambre des pairs et celle de la Chambre des députés, qui partout ailleurs n'étaient que la reproduction en d'autres termes de la pensée du Gouvernement, ne gardèrent pas le silence.

Au Luxembourg elle disait :

« Les factions sont vaincues, et les pouvoirs de l'Etat, en dédaignant leurs vaines démonstrations, auront l'œil ouvert sur leurs manœuvres criminelles. »

Le duc de Richelieu se justifia personnellement, en déclarant que son voyage, non politique, avait été déterminé par la religion des souvenirs.

Au palais Bourbon, ce furent deux membres de l'opposition, MM. Bethmont et Ducos, qui firent adopter par la majorité conservatrice et voter à l'unanimité au sein de la commission la phrase suivante :

« La conscience publique flétrit de coupables manifestations ; notre Révolution de juillet, en punissant la violation de la foi jurée, a consacré chez nous la sainteté du serment. »

Après ce que j'ai raconté de l'adhésion tardive et presque involontaire de Berryer au pèlerinage de Belgrave-Square, on comprendra qu'il n'ait pas abordé ce point sans embarras dans la discussion générale : sa parole fut terne, son argumentation manqua de netteté et de force ; c'est qu'en effet, à cette époque, le serment politique était debout ; la république de 1848 ne l'avait pas encore aboli pour tous les citoyens, le président excepté ; celui-ci ne l'avait pas violé.

Le chef moral du cabinet répondit au chef légitimiste dans

Digitized by Google

un langage ferme et modéré, à la suite duquel l'incident fut clos.

Mais quand, dix jours plus tard, la discussion se rouvrit sur le paragraphe, un changement considérable s'était opéré dans les esprits : non-seulement les légitimistes, mais des conservateurs, avaient été blessés de la dureté du mot *flétrit*, employé par la commission et que le ministère lui-même avait hésité à adopter. La gauche dynastique avait été la première à le proposer ; mais telle était son animosité contre un homme que, du moment où il avait adhéré à sa pensée, elle n'eut pas honte de s'unir aux *sujets* de Henri V pour en voter la suppression.

Ce n'est pas tout : Berryer, deux fois vaincu à la tribune, forcé sous d'humiliantes interpellations de préciser son serment, exaspéré, poussé à bout, indigné de sa défaite, eut le malheur d'emprunter à MM. Taschereau et Odilon Barrot une arme qui éclatait dans la main d'un royaliste; il osa, lui aussi, reprocher à M. Guizot son voyage à Gand.

La vérité méconnue, la justice outragée fournirent au ministre une des plus belles inspirations de sa carrière oratoire. En vain, accouplés dans la haine, les extrêmes tentèrent d'étouffer sous les imprécations et les injures une justification trop facile ; dominant un instant le tumulte, il s'écriait :

« On pourra épuiser mes forces, on n'épuisera pas mon courage. Quant aux injures, aux calomnies, aux colères extérieures, on pourra les multiplier, les entasser tant qu'on voudra, on ne les élèvera jamais au-dessus de mon dédain. »

On vota la flétrissure sans amendement; mais cette qualification excessive dépassait le but; les cinq députés qu'elle atteignait, ayant donné leur démission, furent tous cinq réélus.

Le paragraphe relatif à l'instruction secondaire fut voté presque sans discussion, chacun se réservant pour le moment où la loi annoncée serait soumise à l'examen des Chambres; l'adresse fut adoptée à 30 voix de majorité.

Une proposition de M. Gustave de Beaumont sur la corruption électorale, après avoir constaté bien des scandales, avoir suscité des débats orageux, fut repoussée.

Un écrivain connu par d'estimables travaux légèrement somnifères, le comte de Carné, s'était constitué l'organe du parti clérical à la Chambre des députés; il adressa des interpellations au ministère sur les événements de Taïti. Il demanda si les conventions du protectorat avaient été exécutées par la reine Pomaré ; quels étaient les faits que l'amiral Dupetit-Thouars, dans sa lettre au ministre de la marine, du 3 novembre 1843, qualifiait de provocateurs et insultants pour notre nationalité , et il in-

Digitized by Google

sista sur les manœuvres des missionnaires anglicans qui avaient décidé la reine Pomaré à substituer un pavillon offert par eux à celui qui avait été salué d'abord par l'escadre française.

M. Guizot exposa que le gouvernement, en établissant le protectorat des îles Marquises, n'avait eu en vue que d'assurer à notre marine marchande et militaire une station commode et sûre, nullement d'établir une prise de possession ou de fonder une colonie; que sans doute l'influence des missionnaires anglicans avait été hostile, mais que ce n'était là qu'une rivalité religieuse avec les missionnaires catholiques; qu'on ne pouvait dénier à la reine Pomaré le droit de choisir son pavillon; que la conduite de l'amiral Dupetit-Thouars lui avait paru, ainsi qu'à ses collègues, brusque et précipitée, dangereuse en ce qu'elle substituait la prise de possession au protectorat; que, du reste, ces événements sans portée ne pouvaient altérer en rien les rapports des deux gouvernements.

MM. Billault et Dufaure apportèrent à l'opposition leur ardeur et leur talent. Ducos formula une proposition d'ordre du jour qui entraînait un blâme pour le ministère. L'ordre du jour fut rejeté à une forte majorité.

Les mêmes thèmes d'attaque contre la politique ministérielle reparurent dans la discussion des fonds secrets; seulement pour Ledru-Rollin et Lamartine, c'était la politique immuable qu'ils combattaient.

Quelques paroles de Lamartine caractérisent mieux que tous les commentaires l'état de l'opinion : jamais, sous une apparence plus calme, la situation n'a présenté plus de gravité réelle, des symptômes plus inquiétants.

Laissons l'intérieur, disait-il; le sens de deux révolutions faussé, les idées apostasiées une à une, comme si le sort de la Révolution française était d'être successivement désavouée par tous ceux qui sortent de ses flancs et qu'elle élève à la puissance; laissons la représentation rétrécie, les masses refoulées hors du droit représentatif, l'intérêt national absorbé dans les préoccupations dynastiques, l'ancien régime sous de nouveaux noms : ce n'est pas cela qui me préoccupe...

Ce qui m'alarme, ce qui ne se corrige pas à volonté, c'est une situation mal prise au dehors.

C'est le sentiment de la subalternité de la France, sentiment tellement aigri que tout devient danger pour la paix, ombrage pour la liberté, que vos actes les plus innocents, les plus louables souvent, deviennent des sujets d'accusation contre vous.

Vous vous hâtez de proclamer ici à toutes les tribunes, le lendemain de votre retour de Londres, la paix, la paix, la paix toujours! Eh! oui, sans doute la paix! mais quand on la veut digne et solide, on la pré-

Digitized by Google

pare, on ne la demande pas!... Et qu'en est-il résulté? Il en est résulté que, si un de vos officiers, à quatre mille lieues d'ici, a eu à tirer un coup de canon, la France, avant que l'affaire soit instruite, avant l'arrivée des documents qui doivent le juger, lui vote son enthousiasme, et à vous son blâme et son indignation, avant de savoir si vous les méritez.

Quoique la loi sur la liberté d'enseignement n'ait aucun rapport avec celle des fonds secrets, telle était l'impatience des esprits qu'il y eut comme un prélude à la discussion de cette loi.

M. Isambert, au nom des libertés gallicanes, accusa le ministre des cultes, Martin (du Nord), d'abaisser le pouvoir en se soumettant par de continuelles concessions aux exigences du clergé.

Martin (du Nord) s'excusa en rappelant qu'il avait déféré l'écrit de l'évêque de Châlons au conseil d'État, et en blâmant doucement les intempérances de langage d'une fraction du clergé, que M. Dupin tança à son tour avec rudesse.

Le comte de Carné, interprète des néo-catholiques, déclara l'influence et la grandeur de la France en Europe, intimement liées à celle du catholicisme.

Le comte de Montalembert, à la Chambre des pairs, également à propos des fonds secrets, portant un défi à l'esprit du siècle, termina son ardent réquisitoire en s'écriant :

Nous, catholiques, au milieu d'un peuple libre nous ne voulons pas être des ilotes; nous sommes les successeurs des martyrs, et nous ne tremblerons pas devant les successeurs de Julien l'Apostat; nous sommes les fils des croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire.

Dangereusement malade au moment où mon éloquent et spirituel ami hasardait ces singulières paroles, je refusais d'y croire. Quelle puissance d'illusion ne lui fallut-il pas pour parler sans rire de l'ilotisme des catholiques, se présenter en successeur des martyrs, et comparer Louis-Philippe, leur obséquieux protecteur, à Julien l'Apostat.

XX

AGITATION DU CLERGÉ; LES JÉSUITES. — DISCUSSION DE LA LOI D'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE A LA CHAMBRE DES PAIRS.

La loi de l'enseignement secondaire fut d'abord soumise à notre examen. En apparence, c'était une heureuse dérogation à

Digitized by Google

la routine, une satisfaction aux justes plaintes de la pairie, en réalité une déférence envers le clergé. On savait le parti catholique plus nombreux, plus influent parmi nous, et l'on avait espéré que la loi sortirait de cette première épreuve atténuée, amendée, et pourrait ensuite, sans que le gouvernement se trouvât compromis, être acceptée par la Chambre des députés.

Afin de faire bien comprendre l'importance de la question, il nous faut remonter en arrière.

J'ai esquissé l'état et la marche du clergé jusqu'en 1839 Habile à se faire oublier pendant le succès éphémère de la coalition, quand MM. Thiers et Cousin étaient au pouvoir, depuis l'installation d'un ministère conservateur, le 29 octobre 1840, il avait dépouillé sa fausse modestie et repris ses plus envahissantes prétentions. La première était le retour à la *religion d'Etat*, la seconde, non moins persévérante, non moins obstinée, celle de soustraire la jeunesse à l'enseignement universitaire. Dans ce but, dès 1842, l'archevêque de Paris s'adressait au roi, à l'occasion de sa fête.

... Nous avons l'espoir que, dans un avenir peu éloigné, il sera possible au gouvernement de Votre Majesté de faire cesser les travaux publics pendant les jours consacrés à Dieu, et qu'entraînés par ce puissant exemple, tous les Français respecteront les saints jours...

Travailler *plus librement* à former le cœur et l'esprit de la jeunesse est un autre vœu que j'exprimai au roi lorsque j'eus l'honneur de lui adresser la parole pour la première fois; qu'il me soit permis de le déposer de nouveau à ses pieds!

L'exemple est suivi par d'autres prélats; mais aussitôt ils passent de l'humble prière à la satire de mauvaise foi. L'évêque de Chartres s'attaque à l'Université, la personnifie dans le philosophe Jouffroy, qualifié d'*athée* et d'*impie;* pour le rendre odieux, il tronque, il dénature sa pensée. Celui-ci, cherchant la méthode propre à prouver la spiritualité de l'âme humaine, a dit :

« Il est évident que la science des faits intérieurs de la conscience est la route; mais il n'est pas moins évident que, dans l'état actuel de notre science, *cette question est prématurée.* »

Le prélat en conclut que si l'on demande : « Puis-je en conscience enlever le bien d'autrui, piller des héritages? le philosophe répondra : — *Question prématurée.* » Puis-je me plonger dans les voluptés les plus infâmes, bouleverser la société? — « *Question prématurée.* » — Enfin, étouffant le cri de la nature, puis-je égorger mon vieux père, dont les jours retardent la fé'i-

Digitized by Google

cité des miens? » — Encore et toujours, *question prématurée.*

A cette honnête appréciation succède, en 1843, l'ignoble pamphlet du chanoine Desgarets contre le monopole universitaire, qu'il accuse, en termes cyniques et grossiers, de dresser la jeunesse à tous les crimes. Il dénonce le ministre Villemain à l'exécration publique, et salit en l'invoquant le nom de la liberté.

Le ministre de l'instruction publique opposa aux calomnies du clergé un remarquable rapport au roi sur l'enseignement secondaire. Non-seulement il justifiait l'Université, c'est-à-dire l'Etat enseignant, de l'accusation de monopole, puisqu'à côté des 362 colléges fonctionnaient plus de 1,100 établissements, sur lesquels 1,000, à peine soumis à une surveillance incomplète, et 125 séminaires exemptés de toute surveillance; mais il avouait avec une sincérité triste et louable le nombre décroissant des enfants admis à recevoir l'instruction secondaire. Les chiffres méritent d'être cités : en 1789, 72,000 élèves sur 25 millions de Français; en 1843, 69,000 sur 35 millions, auxquels il est juste d'en ajouter 20,000 instruits dans les séminaires, tandis qu'autrefois ils recevaient l'éducation laïque jusqu'au moment d'entrer dans les ordres; la diminution du nombre des bourses, dues à des fondations particulières ou instituées par l'Etat, c'est-à-dire la diminution des élèves instruits gratuitement a quelque chose d'effrayant : en 1789, 40,000 bourses, en 1843, 6,000 laïques, et 20,000 au clergé.

Seule l'instruction primaire a été créée, a suivi un développement lent et partiel; mais il semble qu'on n'ait pu donner au peuple un commencement de connaissances qu'en restreignant celles de la bourgeoisie; en somme, il y a eu déplacement dans l'application des fonds du budget de l'instruction publique, il n'y a pas eu de sérieuse augmentation : quelle dépense plus nécessaire a été constamment votée par les Chambres avec une plus inepte avarice!

Dans un autre pamphlet ultramontain, l'abbé Védrine, curé de Lubersac, imprime que l'Université *protestantise* la France, et il revendique l'enseignement pour le clergé, *auquel il appartient de droit divin.*

Puis vient une brochure de Mgr Affre, l'archevêque de Paris, pleine d'onction, de prudence, désavouant les Védrine et les Desgarets, mais au fond réclamant les mêmes choses, poursuivant le même but en termes modérés.

La controverse s'échauffe, Desgarets proteste, écrit à l'*Univers* et est soutenu par des prélats dans son insubordination. Prilly, évêque de Châlons, encourt la censure dérisoire du Con-

Digitized by Google

seil d'État; M. de Bonald proclame la suprématie du clergé sur les écoles de l'Etat. Ce n'est plus seulement au nom de la liberté, c'est au nom de l'égalité que le comte de Montalembert veut que le gouvernement accorde au clergé d'iniques priviléges; il s'attendrit sur les jésuites légalement exilés, se fait leur champion, et voit dans leur institution, dans leur enseignement et leur influence, l'antidote souverain aux doctrines impies, républicaines et communistes. Enfin l'ardent désir d'accaparer les jeunes générations décide le clergé à avancer d'un pas : si le gouvernement résiste à ses exigences, il sera traité en ennemi, il le combattra politiquement et se ralliera logiquement au roi *de droit divin.*

De l'autre côté, les droits de l'enseignement laïque eurent d'éminents défenseurs. Dans ses *Lettres sur l'Etat, le clergé et l'enseignement*, Lamartine eut l'honneur de signaler le vrai remède : la *séparation de l'Église et de l'Etat*, vérité mûre aujourd'hui, mais dont l'audace faisait alors reculer les universitaires. Michelet et Quinet, appuyés sur la science et la raison, discutèrent les principes et tracèrent l'historique de la question.

Il y avait division parmi les membres du cabinet.

Par sa forme, vive, brillante, par les habitudes voltairiennes de son esprit, M. Villemain était naturellement avec les laïques.

M. Guizot souriait de la fureur débile des pieux pamphlétaires et de la turbulence des prélats; il n'aurait plus traduit Gibbon, mais il n'était pas encore l'ultramontain protestant converti par la Révolution de février, imitateur du Pape, fondant l'orthodoxie du libre examen. Son tort consistait à ne pas s'inquiéter assez.

Les deux illustres professeurs d'histoire et de littérature suspendus en 1827, retenus par un glorieux passé, restaient universitaires.

L'homme du roi, Martin (du Nord), se confondait en avances au clergé, rachetait les sévérités de la loi par des amendements qui en énervaient l'efficacité, caressait en ayant l'air de frapper.

Duchâtel gardait une sorte de neutralité.

Le projet de loi présenté par le ministre de l'instruction publique reposait sur le grand principe de l'Etat dirigeant ou surveillant l'enseignement. Le degré de liberté politique ne faisait que rendre l'intervention de l'Etat plus nécessaire; il fallait l'exercer en assurant les droits de la conscience et de la famille, faciles à distinguer des exagérations du faux zèle et des spéculations des partis.

Rappelant l'histoire des universités sous l'ancienne mon-

Digitized by Google

archie, l'exposé des motifs constatait qu'à mesure que la société civile s'était dégagée de l'Eglise, elle avait exigé de tous les établissements destinés à l'instruction publique la collation des grades et l'autorisation spéciale : tel avait été le terrain de la lutte entre les universités et la société des jésuites jusqu'à leur expulsion. La révolution avait toujours maintenu ces garanties; l'empire, en créant l'unité universitaire, avait fondé le monopole de l'éducation, comme par les tribunaux le monopole de la justice; la Restauration l'avait respecté, et, par les ordonnances organiques de 1828, avait limité à 20,000 le nombre des élèves des petits séminaires, restreint leurs priviléges, et fermé cinquante-trois établissements tenus par des corporations interdites par la loi. L'article 69 de la Charte de 1830, en promettant la liberté d'enseignement sous la surveillance de l'Etat, avait pour corollaire la suppression de l'autorisation préalable et l'égalité dans le droit commun. Aussi, en 1836, un premier projet soumettait les petits séminaires au droit commun; celui de M. Villemain, en 1841, leur accordait, avant de rentrer dans le droit commun, un délai de cinq ans; enfin celui de 1844 dérogeait, article 17, sur un point essentiel, par une concession aux petits séminaires, aux ordonnances de 1828.

Ainsi à mesure qu'on s'éloignait de la révolution de Juillet on faiblissait.

Le titre I déterminait l'enseignement secondaire et ses variétés.

Le titre II, à quelles conditions tout Français pouvait ouvrir un établissement particulier; ces conditions excluaient l'autorisation discrétionnaire en y substituant des grades, un brevet spécial d'aptitude, et une déclaration conforme au droit public du pays.

Une seule disposition nouvelle : l'affirmation écrite de n'appartenir à aucune association ni congrégation religieuse non légalement établie en France.

Le 12 avril, le duc de Broglie déposait son rapport, dont les conclusions avaient été adoptées à l'unanimité par la commission. Moins timide que le projet ministériel à l'égard du clergé, sans aller jusqu'à l'égalité absolue, il supprimait le deuxième paragraphe de l'article 17 devenu article 30 du projet, qui accordait aux petits séminaires le droit de présenter leurs élèves au baccalauréat, en les affranchissant des obligations imposées aux établissements laïques. Sous un langage froid et impartial, on y sentait cependant un profond désir de venir en aide au développement de l'esprit religieux.

Digitized by Google

Quoique le souvenir de ces débats ait plus que jamais aujourd'hui son utilité et son application, je m'efforce d'en condenser le résumé.

Le vrai champion, ferme, éloquent, résolu de l'État enseignant fut le philosophe Cousin.

L'esprit de notre Révolution veut un enseignement philosophique dans toutes les écoles secondaires, respectueux pour toutes les religions sans appartenir à aucune; du moment où il reposerait uniquement sur le culte catholique, il ne pourrait plus être donné au nom de l'État, mais au nom de la société catholique; il deviendrait absurde que des laïques fussent juges d'un enseignement autorisé donné par l'Église. Or, l'Université était la société tout entière, l'unité des écoles ne confirmait-elle pas l'unité de la patrie? S'il y avait un enseignement reposant sur les principes d'un culte particulier, les enfants des autres cultes en seraient exclus; il faudrait des colléges catholiques, luthériens, calvinistes, juifs, etc.

Dès l'enfance, nous apprendrions à nous fuir les uns les autres, à nous renfermer comme dans des camps différents, des prêtres à notre tête : merveilleux apprentissage de cette charité civile qu'on appelle le patriotisme.

L'article 17 inaugurait un principe nouveau, celui d'établissements exempts des conditions communes imposées à tous les autres, à ce titre seul qu'ils seraient établissements ecclésiastiques.

Ainsi : 1° Les directeurs et professeurs des petits séminaires n'auraient pas besoin de brevet de capacité;

2° Les petits séminaires ne seraient point surveillés, c'est-à-dire qu'on y pourrait enseigner tout ce qu'on voudrait, dans des ténèbres où l'œil de l'Etat ne pénétrerait jamais.

De tels priviléges surpassaient ceux que posséda jamais aucune congrégation religieuse enseignante sous l'ancien régime; ils créaient le plus redoutable des monopoles. Ainsi se trouvait renversé le principe de la sécularisation de l'instruction publique et celui non moins sacré de l'égalité devant la loi.

Quels appuis moraux se veut-on ménager pour de tels sacrifices? Quelle est cette étrange politique, au milieu des difficultés qui commencent à paraître, de décourager des amis certains dans l'espoir d'acquérir des amis douteux, toujours prêts à devenir des ennemis inexorables?

Écoutez ce qu'ils demandent, et voyez ce qu'ils osent... On soutient qu'une société fameuse, abolie par tant de lois, n'a pas même besoin d'une loi nouvelle pour reparaître à la face du jour et de nos institu-

Digitized by Google

tions, sous le rempart d'une liberté indéfinie... Vous avez interdit toute association politique, et il se trouve des hommes pour prendre ouvertement l'habit et le nom de congrégations religieuses qui semblaient à jamais éteintes. Je me demande où est le respect dû à la loi, ce qu'est devenu l'œil et le bras de l'État, et si le gouvernement est aveugle et sourd devant de pareilles prétentions et de pareils actes!...

Aux timides remontrances d'un gouvernement incertain, on répond par la menace d'une rupture ouverte.

S'il reste la moindre trace du privilége et du monopole déposé dans l'article 17, je voterai contre la loi.

Après MM. de Saint-Priest, Rossi, Mérilhou défenseurs de la loi amendée par la commission, et MM. du Terrage, de Fréville, Beugnot, qui l'attaquaient comme ne faisant pas assez pour l'enseignement clérical, le ministre des affaires étrangères exposa la pensée politique du gouvernement.

Il déclarait la situation nouvelle et inattendue; jusqu'en 1842, les rapports de l'Église avec l'État étaient non-seulement paisibles, mais bons et harmonieux. Le clergé gagnait tous les jours en ascendant moral sur les esprits, le gouvernement le secondait hautement.

Qu'était-il donc survenu pour expliquer la lutte présente?

Aujourd'hui comme avant, la majorité du clergé ne songeait qu'à accomplir sa mission religieuse et morale.

Mais une grande question, la liberté de l'enseignement, avait été posée. Elle avait excité dans une partie du clergé une grande opposition contre l'enseignement laïque; oppositition sincère chez quelques-uns, systématique chez d'autres, qui, sans s'enrôler sous le drapeau d'aucun gouvernement, d'aucune dynastie, conservent pour le clergé des espérances inconciliables avec la situation actuelle de la société : c'était ce qu'il appelait l'opposition ecclésiastique.

Enfin, une faction politique faisait de grands efforts pour attirer à soi une portion du clergé pour s'en faire un instrument de ses desseins, et jusqu'à un certain point, y avait réussi.

Ces diverses oppositions avaient usé et abusé de la presse et de toutes nos libertés pour faire prévaloir leurs idées.

Qu'avait à faire le gouvernement? Il devait éclairer l'opposition sincère sur le véritable caractère de l'éducation laïque, dissiper les calomnies, les préventions; il fallait prouver que l'Etat a besoin qu'une institution laïque, profondément unie à la société, exerce l'influence morale sur la jeunesse.

Quant à l'opposition ambitieuse ecclésiastique :

Nous sommes chargés au nom de la société, au nom du pays (je ne

Digitized by Google

dis pas l'Université, mais nous, Gouvernement), nous sommes chargés de défendre d'abord trois grands intérêts fondamentaux de notre temps : la liberté de la pensée et de la conscience, qui est la première de nos libertés, celle avec laquelle nous avons conquis toutes les autres. La liberté de la pensée et de la conscience, ce ne sont pas les influences religieuses qui l'ont conquise au profit du monde : ce sont des influences civiles, des pouvoirs civils. C'est au nom de la société civile que la liberté de la pensée et de la conscience a été introduite dans le monde ; ce sont des idées laïques, des pouvoirs laïques qui ont fait pour le monde cette grande conquête. Eux seuls peuvent la garder, comme eux seuls ont pu la conquérir.

On s'est servi d'une expression très-fausse, à mon avis, et très-inconvenante quand on a dit : L'État est athée. Non, certainement l'État n'est point athée, mais l'État est laïque et doit rester laïque pour le salut de toutes les libertés que nous avons conquises.

Malgré l'état de lutte le gouvernement ne changera ni de sentiment ni d'attitude ; on ne s'inquiétera point. on ne s'irritera point de l'usage prudent ou imprudent, convenable ou inconvenant qu'on pourra faire de telle ou telle liberté ; on ne se laissera engager dans aucune polémique, on fera son devoir de gouvernement et rien de plus. Il s'agissait pour la société nouvelle de s'accoutumer à l'influence de la religion, pour la religion de s'accoutumer aux mœurs, aux tendances, aux libertés de la société nouvelle.

On le voit, l'esprit généralisateur de M. Guizot posait les principes, mais évitait de toucher à aucun des points en discussion dans le projet de loi.

Montalembert fit entendre l'apologie du clergé et la critique violente de l'université : selon lui, « il est à peine un élève sur dix qui sorte chrétien de ses écoles. » Le fait peut être exact, mais est-ce une raison suffisante de fausser l'histoire et de supprimer les études philosophiques ?

Le ministre de l'instruction publique répondit, allant au fond de la question, qu'il ne s'agissait pour M. de Montalembert et ses amis ni d'un meilleur enseignement, ni de la liberté d'enseignement, mais de relever la domination du clergé, de remettre la Compagnie de Jésus à la tête de la société européenne absolutiste.

MM. de Kératry et Lebrun acceptaient le projet amendé de la commission.

Avec autant de chaleur que Cousin, M. Passy vint en aide à l'université.

La discussion générale close, deux articles passionnèrent le débat :

Digitized by Google

L'article 1er, qui, en fixant le programme de l'enseignement secondaire, imposait l'étude de la philosophie.

M. de Ségur-Lamoignon formula un amendement, qui restreignait le cadre de cette étude à la logique et à la psychologie; puis il en prit occasion d'attaquer comme impies les doctrines philosophiques de Cousin.

Après d'éloquentes réfutations de Cousin et de Villemain, le comte de Montalivet, s'associant à la pensée de l'amendement qui ôtait à la philosophie son caractère obligatoire, rappela la déclaration de la charte : que la religion catholique était celle de la *majorité* des Français, et en conclut qu'il fallait faire une concession au clergé de la majorité.

Le duc de Broglie, tenant compte des scrupules de MM. de Ségur et de Montalivet, vint, au nom de la commission, proposer un amendement qui déférait au gouvernement la fixation du programme du baccalauréat es-lettres au moyen d'une ordonnance royale.

Le comte Portalis, allant plus loin dans la défiance de l'université, proposa que ce programme fût réglé par le Conseil d'Etat.

Le ministre de l'instruction publique combattit pour la forme un amendement qui le dépouillait de son droit, en déférant la fixation du programme au Conseil d'Etat, et finit par l'accepter.

M. Cousin fit remarquer que la Commission, par son amendement, démentait tout à coup et les conclusions de son rapport et ses précédentes résolutions. Il s'étonnait de la concession faite par le ministre à une mesure qui abaissait le conseil royal de l'instruction publique. Il craignait qu'elle ne compromît la haute signature apposée au réglement du programme, et qu'elle ne vouât au ridicule le Conseil d'Etat, chargé de délibérer sur chacune des questions de la métaphysique et de la logique.

L'ancien collègue de M. de Montalivet au 15 avril, l'ex-carbonaro Barthe appuya l'amendement : « il fallait dans un enseignement qui s'adresse à l'adolescence retrancher toutes les matières trop élevées, toutes les questions qui pourraient inquiéter de jeunes consciences. »

L'article 1er, avec l'amendement de la Commission, fut adopté à une forte majorité.

L'article 17, devenu l'article 30 de la Commission, renfermait les conditions spéciales aux petits séminaires; il ne supprimait pas, mais il limitait par son amendement les concessions du ministre au clergé en dehors du droit commun.

Digitized by Google

Montalembert, maudissant la loi dont il profitait parce qu'elle ne donnait pas assez, déclara se retirer de la discussion; il accompagnait sa retraite de la menace d'une résistance lente, mais invincible de la part de l'Eglise.

M. Guizot, après lui avoir rappelé que personne n'avait le droit de se retirer d'une discussion parce que son opinion n'avait pas prévalu, se livrait à un examen comparé de l'éducation du prêtre avant 89 et de nos jours, et il ne pouvait se défendre d'un profond sentiment de tristesse.

Comment se recrutait, comment s'élevait autrefois le clergé?

Il se recrutait dans toutes les classes de la société, dans les plus élevées comme les plus humbles. Il s'élevait au milieu de toutes les classes de la société, en commun avec elles, sous le même toit, respirant le même air, nourri du même lait. Il recevait une éducation aussi forte, plus forte que celle des classes laïques.

Comment se recrute-t-il et s'élève-t-il aujourd'hui?

Il se recrute à peu près exclusivement dans les classes les plus obscures de la société; il s'élève, depuis le début jusqu'au terme de sa carrière, séparément, isolément, loin de tout contact avec le reste du pays. Il n'ose pas, il ne croit pas pouvoir accepter, pour sa propre éducation, les garanties, les conditions, les épreuves de capacité exigées pour l'éducation commune des classes laïques.

Quel changement! quel déclin!

Cela ne vaut rien à coup sûr pour l'Église; je suis profondément convaincu que cela ne vaut pas mieux pour l'État.

L'État a besoin que le clergé vive en commun avec la société civile, que le clergé connaisse bien la société civile et en soit bien connu, qu'il la pénètre et en soit pénétré, que l'esprit national s'unisse en lui, s'unisse profondément à l'esprit religieux. Cela est bon, cela est nécessaire, non-seulement dans l'ordre moral et social, mais dans l'ordre politique même, pour le jeu facile et régulier des ressorts du gouvernement.

Après avoir si bien parlé, le ministre concluait en acceptant comme des nécessités transitoires les concessions de l'article 30 en faveur des petits séminaires. Nul n'a poussé plus loin que lui l'art de céder avec noblesse, de reculer avec dignité. Il terminait en disant :

« Le gouvernement du roi aime la religion, aime l'Eglise, aime le clergé, mais il ne le craint pas. »

Cousin, sans se rebuter par la certitude de l'insuccès, livra un dernier assaut à l'article 30, qui établissait deux poids et deux mesures, abrogeait les ordonnances de 1828, et autorisait l'inégalité par une loi. Il en prévoyait les dangers : le clergé n'ai-

Digitized by Google

mait pas les jésuites, il les redoutait même, mais il leur livrerait les petits séminaires transformés en maisons générales d'instruction, parce qu'il les haïssait et les craignait moins encore que l'Université.

Ce corps, qui demande l'enseignement public au nom du droit divin, est condamné, le sachant et le voulant, à s'appuyer sur un autre corps mystérieux qui enseignera dans l'ombre, tandis que l'autre se présentera seul au public et à l'État, couvrant tout ce qui se fera de son altière infaillibilité. De là, à la longue, non plus comme aujourd'hui des éducations diverses et mélangées, entre lesquelles l'esprit du pays et du siècle finit aisément par établir un niveau commun, mais deux éducations essentiellement contraires : l'une cléricale et au fond jésuitique, l'autre laïque et séculière. De là deux générations séparées l'une de l'autre dès l'enfance, imprégnées de bonne heure de principes opposés et un jour peut-être ennemies. Prenez-y garde! Nos pères ont vu des guerres civiles politiques; qui sait si l'avenir, préparé par une législation téméraire, ne réserverait pas à nos enfants des guerres de religion?

L'article 30 de la commission fut adopté, et ensuite la loi elle-même.

Les belles paroles de Cousin, de MM. Guizot et Villemain semblent d'hier. On essayerait en vain de tracer une peinture plus saisissante des maux produits par l'éducation et l'instruction cléricale; mais l'éloquence des deux ministres est en contradiction avec leurs actes; elle entretient les colères du clergé, qui, fort de leur faiblesse, poursuit ses avantages; elle déplaît au roi. Soit que, depuis la mort de leur fils bien-aimé, la dévotion de la reine ait gagné sur son esprit, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il espère trouver dans le clergé le meilleur allié de ses efforts vers une légitimité de la *branche cadette*, Louis-Philippe favorise sous main ses empiétements; les dépositaires de sa pensée intime, les anciens membres de son ministère de prédilection : Martin (du Nord), Montalivet, Barthe parlent et agissent en ce sens, en même temps qu'ils préparent une reconstitution du 15 avril.

Cte D'ALTON SHÉE.

(*La suite au 25 février.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

24 janvier 1869.

L'ouverture des chambres françaises et la clôture de la conférence turco-grecque, tels sont les deux faits dominants de la politique intérieure et extérieure pendant cette dernière période. Comme par le passé, c'est avec la plus grande impatience que le public attendait le discours impérial. Il semblait que les paroles qui devaient tomber des lèvres du souverain, dans la salle des États, étaient destinées à éclairer subitement l'horizon politique et à le dégager de tous les nuages amoncelés depuis longtemps sur nos têtes. Ce discours auguste, nous l'avons lu et relu attentivement, et sans nous laisser aller ni à l'exaltation joyeuse des uns, ni au sentiment déçu des autres, nous le considérons comme le plus discret, comme le plus voilé de tous ceux qui ont été prononcés depuis l'avénement du régime actuel. Contrairement aux habitudes des princes, le chef de l'État ne promet rien cette fois pour l'avenir. Tout en se montrant humble en face des fautes commises, il affirme sa force dans le présent et il ne permet à personne d'en douter. Il révèle au pays qu'un instant la France n'a plus été à la hauteur de ses destinées; mais qu'à cette heure, elle peut, quand il lui plaira, jeter son glaive dans la balance des empires. En un mot, le gouvernement impérial se sent arrivé au haut de la montagne d'où il contemple dans sa force et le versant du passé et le versant de l'avenir. L'un, on n'a pu l'escalader seul, malgré toute l'énergie du pouvoir personnel; à peine les premières pentes gravies dans un premier élan, il a fallu appeler à son aide le prestige de la liberté, et des réformes libérales ont été inaugurées, tantôt reprises, tantôt abandonnées, selon les besoins du moment. A cette heure, le souverain veut descendre l'autre versant, soutenu et par le pouvoir et par la liberté, marchant d'un commun accord, les mains entrelacées.

Le rêve est séduisant; mais, il faut le dire, c'est un rêve dangereux, que de croire que le gouvernement personnel est conciliable avec la liberté. Or, ce gouvernement personnel, le discours impérial le prône et l'exalte plus que jamais. Source de la constitution, il ne doit pas s'altérer, et toutes les espérances des libéraux peuvent s'évanouir. « L'État, c'est moi, » est la doctrine inébranlable, le dogme inattaquable, en un

Digitized by Google

mot l'arche sainte à laquelle il n'est plus permis de toucher, même par la pensée. Nous nous inclinons avec respect, comme le veut la loi, mais avec tristesse, comme le commande la raison, devant ce dernier manifeste de la volonté suprême qui préside aux destinées de la France. Nous attendions mieux des leçons de l'expérience, mieux des pensées intimes conçues en d'autres temps par le souverain lui-même. Les réformes du 19 janvier promettaient plus qu'elles n'ont tenu, mais du moins elles faisaient espérer davantage. Aujourd'hui, il faut faire le sacrifice des illusions dont on s'était bercé, et non sans quelque fondement.

Les curieux mémoires que le ministre d'un jour, nous voulons parler de M. Emile Ollivier, va livrer à l'opinion publique, sont faits pour nous éclairer sur cet avortement de la liberté. Là, nous verrons que ce réveil de nos franchises, si contesté aujourd'hui, n'a pas toujours été une chimère; que cette prétendue chimère avait bien pris un corps réel, et qu'il s'en est peu fallu que la France, entrée franchement dans une autre voie, s'épargnât tant de mécomptes. Quel est le grain de sable qui a enrayé cette marche nouvelle? Les lettres curieuses de M. le ministre d'État, une fois divulguées, nous édifieront sur les causes d'une si funeste réaction, et la lettre récente de Napoléon III au député de la Seine, qui autorise ce dernier à publier la correspondance du souverain qui a précédé le 19 janvier, apparaîtra en désaccord formel avec le caractère absolu du pouvoir personnel, au sceau duquel est marqué tout le discours d'ouverture adressé aux Chambres réunies au Louvre.

Nous disions que ce discours était voilé : en effet, il ne traite aucune des graves questions que l'état actuel de l'Europe porte forcément à l'ordre du jour. Sans parler des questions intérieures, nos rapports particuliers avec la Prusse, les démarches tentées réciproquement à Florence, à Rome et à Paris, sur lesquelles le « Livre Bleu » qui vient d'être distribué garde un trop discret silence, méritaient un alinéa explicite. Resterons-nous à Rome après les élections générales auxquelles se prépare le pays entier? A notre sens, là est le nœud de la question européenne. L'armée française est-elle destinée à conserver ses positions à Civita-Vecchia ou à évacuer la ville sainte? Le trésor de la France est-il appelé, aujourd'hui que l'Autriche et l'Espagne, ces deux autres filles de l'Eglise, n'envoient plus au saint-siége que de très-minimes offrandes, à combler le vide opéré dans le trésor du saint-père? Tout cela est grave assurément; le *statu quo* ne peut être que provisoire, et il est temps de prendre un parti dans un sens ou dans l'autre. Nous savons bien que le ministère est avant tout désireux de gagner du temps, que son premier souhait est de ne pas mécontenter le clergé dont l'appui lui est indispensable pour le succès de ses futures candidatures officielles. Mais tout cela est-il bien digne d'une grande politique? Ces atermoiements, ces portes de sortie qu'on se ménage dans l'avenir, ces compromis momentanés qui ne sont que des expédients, suffiront-ils à la conduite des affaires publiques et à l'apaisement des partis en France?

Digitized by Google

M. de Bismarck nous a récemment révélé que la paix de l'Europe avait failli être l'année dernière profondément troublée! Le discours impérial ne devait-il pas, en éclairant ce « point noir » du passé qui apparait subitement, des explications sur ce grave incident? La France est-elle décidément satisfaite de la position prise par la Prusse sur le Mein, pour ne pas dire au delà? Nous ne sommes donc pas plus avancés qu'hier. Ce que nous savons de plus clair, c'est que le pays doit se réjouir d'être maintenu sur le pied d'une paix armée, paix qui offre presque toutes les charges de la guerre sans en contenir les solutions plus ou moins désirables. Les expressions elles-mêmes qui concernent la conférence présidée par M. le marquis de La Valette ne donnent aucune certitude de dénoûment heureux et définitif. Des formules diplomatiques, générales et vagues comme les questions qui y ont été traitées, voilà ce qui semble en ressortir jusqu'ici, et pendant que M. Walewski fait voile vers Athènes, nous savons que les armements continuent de part et d'autre comme si la lutte était imminente. Tout dépend à cette heure de l'appui effectif que la Russie peut fournir à la Grèce. Ce n'est pas à la cour du roi Georges, c'est à Saint-Pétersbourg qu'il faut demander le dernier mot de cette comédie préparée de longue main; et, comme nous l'avions supposé, à cet assoupissement passager de la question d'Orient succédera le conflit, dont on se flatte vainement de pouvoir circonscrire le théâtre. Le vent, malgré les politesses échangées, n'est pas à la concorde. Notre politique extérieure flotte d'une alliance à une autre, caressant l'Autriche, ménageant la Prusse, sans savoir quel parti elle prendra. L'incertitude chronique, voilà le grand sentiment dont s'est inspiré tout le discours impérial, et, en cela, il a subi la nécessité du moment. Disposés à tout, prêts ou résolus à rien. voilà notre politique extérieure.

Jadis, dans ses discours antérieurs à 1869, le souverain parlait d'économies à faire, d'impôts à alléger; rien de pareil aujourd'hui. Les travaux publics sont convenablement dotés, et l'instruction publique reçoit d'heureux développements à tous ses degrés. Voilà le bilan de la paix. Comparons donc les budgets de la guerre et de la marine avec celui qui est alloué au département de M. Duruy. Ne sommes-nous pas assez humiliés de la place qu'occupe la France sur l'échelle européenne de l'instruction publique, la France qui, jadis, a la première éclairé le continent de son flambeau? Au moment où toutes nos industries souffrent, par la trop brusque application du traité de commerce, n'est-ce pas, en se montrant si parcimonieux pour les écoles, laisser descendre la génération future, presque désarmée vis-à-vis les autres puissances, dans l'arène industrielle? Voilà quelles pensées fait naître la lecture du rapport financier de M. Magne, quelque complaisant qu'il soit pour lui-même. Emprunts et déficits, voilà le dernier mot de la paix armée, et quelques virements plus ou moins habiles qu'on tente, les chiffres restent debout avec toute leur brutalité.

Dans la discussion, qui s'annonce prochaine, sur l'emprunt de la ville de Paris, et d'où M. Haussmann sortira encore triomphant, quoiqu'af-

Digitized by Google

faibli, nous retrouvons les mêmes déceptions, et nous jugeons pleine de charmes cette phrase où M. le préfet de la Seine annonce qu'il a besoin « de se recueillir ». Ce recueillement eût été plus profitable avant qu'après les opérations entreprises, et cette liquidation du passé sera pleine de leçons, en dépit de tous les communiqués lancés à la tête des économistes sérieux. Comme l'a dit Napoléon III, « on reconnaît la bonté de l'arbre aux fruits qu'il porte, » et cette parole évangélique trouve aussi bien ici son emploi, il nous semble, que dans le manifeste impérial. L'arbre parisien de M. Haussmann a produit des fruits amers, non moins amers pour les contribuables que ceux du Mexique et de Sadowa, et cette figure allégorique, nous n'eussions pas osé l'invoquer nous-même, si nous n'y avions été provoqué par un auguste exemple.

Le discours impérial est resté aussi muet sur les colonies françaises : et pourtant l'Algérie, non moins que la Réunion, pouvait espérer quelques mots d'encouragement ou de justification de la part du gouvernement. Le séjour prolongé, à Paris, du maréchal de Mac Mahon, les études auxquelles on s'était livré en haut lieu sur les conditions nouvelles, nécessaires au salut de notre grande possession africaine, étaient un prétexte naturel à une digression. Personne n'ignore les assauts livrés en ces derniers temps à l'essai d'organisation civile qui jusqu'ici avait résisté sur l'autre rive de la Méditerranés à l'envahissement du pouvoir militaire et des bureaux arabes. On savait qu'un décret conçu dans le sens de l'abolition radicale du secrétariat civil dont l'ancien titulaire avait été éloigné, allait être soumis à la signature du souverain. L'heure était suprême pour les pauvres colons.

Trop souvent nous sommes forcé de nous livrer à des regrets rétrospectifs sur les affaires du pays, pour ne pas exprimer ici en toute franchise notre sincère approbation de la preuve d'énergie dont le chef de l'État vient de faire preuve. Nous laissons à notre collaborateur, profondément versé dans le secret des affaires algériennes et dont les derniers travaux publiés par *la Revue* ont causé une légitime émotion à Alger comme à Oran et à Constantine, le soin de discuter encore ici la transformation qui vient de s'accomplir; mais c'est un double devoir d'encourager le gouvernement dans la voie où il vient de s'engager avec vigueur, en dépit des intrigues d'abord parce qu'il y va de l'intérêt de toute la population algérienne, ensuite parce que ce serait faillir à la bonne foi que de ne pas mettre en lumière les mesures sages et salutaires du pouvoir aussi bien que ses fautes. Nous pouvons résumer en deux points la victoire remportée par la colonisation. — Le décret d'abolition proposé au souverain a été écarté : les conseils généraux seront désormais élus par les colons eux-mêmes. C'est un premier et large pas vers le suffrage universel appliqué à la représentation coloniale sur les bancs du Palais-Bourbon. Il serait à désirer qu'en toute matière, le pouvoir usât de même des leçons de l'expérience. Lui et le pays y gagneraient. Commettre des fautes est de nature humaine ; persévérer dans des errements funestes est coupable. Nous ne nous complaisons

Digitized by Google

pas pour notre part dans des récriminations stériles : nous voulons seulement, comme le déclare le souverain, le bien du pays. Aussi nous considérons comme étrange cette déclaration du discours impérial. Est-il admissible que le chef d'un pays puisse un seul instant songer à lui être nuisible; ce serait un acte monstrueux, et nous sommes convaincu que les gouvernements qui ont précédé celui-ci n'ont jamais eu d'autre mobile que le régime impérial. Mais comme le poëte l'a dit, l'enfer est pavé de bonnes intentions. Cela ne suffit pas pour la conduite des nations : avant tout, ce sont les actes qu'il faut juger ou prévenir, et nous avons peine à comprendre que Napoléon III, s'accusant d'erreurs commises, se félicite d'avoir toujours marché d'accord avec les grands pouvoirs. Ou le souverain, seul responsable, a fait seul fausse route, et il n'y a pas eu accord avec les chambres, ou bien souverain et Corps législatif se sont trompés. Et si les fautes ont été communes, il est clair qu'il convient de remédier à un état de choses aussi défectueux, qui n'excuse point le passé, ni ne garantit l'avenir contre le retour de pareilles erreurs. Se complaire dans une semblable routine, comme l'a fait le souverain dans ses paroles, c'est y persister et avouer qu'on ne se préoccupe même pas du remède à apporter au mal, des réformes à apporter aux différents rouages d'un mécanisme vicieux. Pourtant ce remède préventif est bien simple. Napoléon III l'avait trouvé de sa propre initiative, quand il affirmait que son «gouvernement avait besoin de contrôle.» Ce même contrôle, il commence à le trouver utile pour les affaires algériennes, susceptible de réparer une série de malheurs engendrés par des plans incertains; ce contrôle, M. le préfet de la Seine lui-même l'appelle de tous ses vœux pour se décharger du passé; ce contrôle, il est à exercer sur les déplorables événements qui viennent d'ensanglanter l'île de la Réunion. Nous ne pouvons que louer l'opposition d'avoir demandé à interpeller le ministère à leur sujet, les neuf bureaux du palais Bourbon d'avoir appuyé l'opposition dans sa demande légitime et le ministère de s'être déclaré prêt, aujourd'hui qu'il est éclairé par les rapports officiels et contradictoires, à calmer l'opinion publique. En attendant ces graves éclaircissements fixés à après-demain par M. le ministre d'Etat, nous sommes forcé de croire que l'agitation provoquée dans la métropole coloniale par les jésuites a été la vraie source des malheurs signalés. La concurrence fâcheuse, faite par un de leurs établissements au commerce indigène, a hâté l'explosion de violences toujours regrettables, de quelque côté qu'elles s'exercent. Leur excuse, on la trouve dans les désolantes récoltes des dernières années, dans la misère qui s'est abattue sur la Réunion. Le Corps législatif devra s'occuper de suite, sans parler de minces projets de loi qui ne soulèvent pas de discussion, du budget ordinaire et extraordinaire de 1870, et de l'emprunt de la ville de Paris. Ces deux questions, à moins d'imprévu suscité par la politique extérieure et la réponse attendue de la Grèce, seront les deux plus importantes de la session, qui sans doute se verra terminée dans la seconde quinzaine d'avril. La convo-

Digitized by Google

cation des concours régionaux, annoncée déjà pour la fin de ce mois, et pour celui de juin, laissant toute liberté d'allure au mois de mai, semble indiquer que les grands comices électoraux seront convoqués dans les derniers jours de mai. Les concours régionaux d'avril permettront aux candidats officiels de réunir à peu de frais les populations rurales et de leur distribuer des largesses officiellement méditées. A ces préférés, avoués de l'administration, comme aux électeurs eux-mêmes, la prochaine lutte du suffrage universel ménage bien des surprises qui ne prendront pas au dépourvu les véritables candidats indépendants. Il n'est pas douteux que, parmi les députés sortants, plusieurs ont ébranlé leur crédit par leurs votes silencieux ou agréables. Quoique le silence soit d'or, les provinces aiment avec raison que leurs vrais intérêts soient défendus par leurs mandataires, au sein des commissions comme du haut de la tribune du Corps législatif. Or donc, les députés qui ont trop pratiqué la maxime du sage seront abandonnés de leurs commettants: c'est alors qu'il surgira, à côté du candidat officiel, une nouvelle espèce de candidats dits libéraux, s'intitulant libres de tout engagement, de toute attache administrative. Ces candidats Janus, comme la politique française, seront prêts à recueillir l'héritage du candidat officiel évincé, et seront secrètement soutenus par toutes les ficelles préfectorales. Il appartiendra aux électeurs d'éventer ces compromis perfides, et nous avons le ferme espoir, à la vue du réveil provincial, que la journée du scrutin ne sera pas une nouvelle *journée des dupes*. A cette heure, huit siéges législatifs sont vacants et ne seront pas remplis pour cette session. Nantes, Marseille et Bordeaux, trois grandes villes, seront incomplétement représentées. Les électeurs auront le temps de méditer à loisir sur les inconvénients du silence de leurs mandataires.

L'Espagne va enfin entendre les siens. Les élections accomplies avec calme ont donné une grande majorité aux monarchistes. Reste maintenant le choix du prince : nos conjectures restent les mêmes. En présence du coup de force tenté par le roi de Portugal qui veut imposer un ministère aux députés du pays, l'Espagne peut encore mieux apprécier les bienfaits de l'absolutisme ou ceux du gouvernement parlementaire constitutionnel, sincèrement pratiqué. En présence du deuil cruel qui vient de frapper le petit-fils du roi Louis-Philippe sur le trône des Léopold, de la douleur commune dont le pays s'est enveloppé, demandez à la Belgique si le malheureux roi et l'intéressante reine, abîmés dans leur mutuelle tristesse, ne tirent pas une puissante consolation des sympathies de leur patrie et ne doivent pas ces sympathies spontanées et précieuses au régime des libertés publiques que la nation a eu le sagesse de conserver et que le trône a su respecter.

Cte E. DE KÉRATRY.

IMP. L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC. Cte E. DE KÉRATRY.
Directeur gérant responsable

Digitized by Google

LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE[1]

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE

Nous avons essayé, dans une étude antérieure, d'expliquer par quelle succession de fautes, les princes de Bourbon avaient amené le peuple espagnol à se détacher d'une dynastie à laquelle il avait sans cesse prodigué les marques du plus grand dévouement. Il nous reste maintenant à faire l'historique de l'insurrection qui éclata le 18 septembre à Cadix, qui gagna rapidement toute l'Espagne, et qui changea le cours de ses destinées, en portant au pouvoir, à la place de la reine détrônée, des hommes qui, la veille encore, n'étaient que des proscrits ou des conspirateurs en butte aux recherches actives d'une police inquisitoriale.

Le ministère Gonzalez Bravo avait continué et même exagéré la politique de répression à outrance que Narvaez avait pratiquée. Mais Narvaez, du moins, affirmait que l'arbitraire était en ses mains un mal passager, et qu'il se hâterait de rentrer dans la légalité aussitôt que l'ordre serait assuré. Gonzalez Bravo, au contraire, avait pris le despotisme pour principe durable de sa politique ; grâce à ce système, la constitution était lettre morte, la presse réduite au silence, les Cortès étaient annihilées, enfin toutes les garanties constitutionnelles avaient disparu, et se trouvaient remplacées par le bon plaisir.

Le ministère ne pouvait compter que sur l'armée pour résister

(1) Voir les livraisons des 10 octobre, 25 octobre et 10 novembre.

Digitized by Google

aux dangers de son impopularité croissante, et pourtant il ne craignit pas de la mécontenter, en affichant pour elle un dédain impolitique, et en exilant, sans jugement comme sans motif apparent, ses chefs les plus éminents et les plus aimés. Sans se préoccuper en rien de l'opinion publique, le ministère avait exilé ou déporté, par décisions arbitraires, tous les hommes influents de l'Union libérale et du Parti progressiste. Ces mesures s'étendirent jusqu'au maréchal Serrano, bien qu'il eût payé de sa personne pour sauver la reine lors des séditions militaires qui s'étaient produites à Madrid dans les années précédentes, et même jusqu'au duc et à la duchesse de Montpensier, bien qu'ils fussent de sang royal. Le ministère cependant ne daigna même pas faire savoir au pays ce qui pouvait motiver l'emploi de mesures aussi rigoureuses à l'égard de personnes occupant des positions aussi élevées dans l'Etat et dans l'armée. Cette communauté de malheur fit disparaître toute rivalité entre les hommes appartenant aux diverses fractions du parti libéral ou progressiste; ils comprirent enfin que le seul moyen d'arriver à renverser leurs ennemis, était d'associer dans une action unique toutes les influences dont ils pouvaient disposer et toutes les relations sur lesquelles ils pouvaient compter.

Le général Prim était exilé mais non déporté; malgré les persécutions auxquelles il s'était trouvé en butte de la part du gouvernement à l'étranger, il avait conservé une liberté d'action qui manquait aux généraux internés aux Baléares ou aux Canaries; avec une infatigable ténacité, il renoua tous les fils rompus des conspirations antérieures, et bientôt il devint l'âme d'un complot plus savamment combiné, et partant plus formidable que celui qui, en 1866, avait mis le gouvernement de la reine à deux doigts de sa perte. Cette première tentative avait échoué précisément parce que les progressistes avaient eu à lutter non-seulement contre les modérés, mais encore contre l'Union libérale.

Le parti progressiste avait déjà pour chefs, à cette époque, deux hommes remarquables, même parmi les personnalités les plus élevées de l'Espagne contemporaine : le général Prim, qui avait rapporté du Maroc une sorte d'auréole légendaire, et Don Salustiano de Olozaga, illustré, à juste titre, par une vie tout entière consacrée à la propagation des idées libérales. Le premier, en Espagne, Don Salustiano de Olozaga avait osé se déclarer l'ennemi antidynastique de la maison de Bourbon; c'était lui qui, par son éloquence entraînante, avait accru la popularité du parti progressiste dans les villes et même dans les campagnes, c'était lui qui par les banquets, la formation de comités électoraux, avait donné

Digitized by Google

à ce parti une organisation complète, et l'avait ainsi mis en mesure de changer, lorsque le moment serait venu, une sédition militaire en une révolution dynastique.

Au moment où allait éclater l'insurrection de 1866, Don Salustiano de Olozaga avait appris, par une indiscrétion émanant du palais, que la reine était résolue à se défaire d'O'Donnell et de l'Union libérale, pour charger Narvaez de composer un ministère absolutiste. Il s'empressa de communiquer ces renseignements aux personnes initiées au complot, et leur fit remarquer qu'en atermoyant un peu, on aurait d'autant plus de chances de réussite, que l'on n'aurait affaire qu'à Narvaez qui n'était aimé de personne, tandis que pour le moment il fallait s'attaquer à O'Donnell, qui, depuis de la guerre d'Afrique, possédait un grand ascendant sur les troupes et dont la valeur personnelle incontestable, était encore soutenue par celle de tous les généraux unionistes qui lui étaient entièrement dévoués.

Soit que l'on n'eût pas cru la chute d'O'Donnell possible (et cependant elle était si bien décidée en principe qu'elle eut lieu même après qu'il eut sauvé la reine), soit que les choses eussent été poussées si loin qu'il fût devenu impossible de retarder l'exécution; quel que soit le motif enfin, il n'y eut pas d'ajournement, et le soulèvement eut lieu.

Ainsi que l'avait prévu Don Salustiano de Olozaga, le gouvernement triompha, malgré le talent de Prim, malgré l'influence qu'il exerçait sur les soldats qui voyaient en lui un preux des anciens romanceros, et malgré le dévouement de tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune.

A la suite de cet échec, Don Salustiano de Olozaga fit connaître au général Prim que, quant à lui, il croyait toute tentative nouvelle inutile à moins que l'on n'opérât le rapprochement des unionistes et des progressistes, et qu'il allait attendre dans la retraite le moment où cette fusion pourrait s'opérer. La tentative avortée de 1867 vint encore confirmer cette prédiction, et c'est à cette époque qu'un rapprochement eut lieu, entre les deux chefs militants du parti progressiste, qui pensèrent avec raison que les abus de pouvoir du ministère absolutiste devaient avoir disposé toutes les fractions du parti libéral à réunir dans une action commune les forces diverses dont chacune pouvait disposer. Don Salustiano de Olozaga avait conservé les relations de l'amitié la plus intime avec le général Dulce; il lui communiqua ses idées, ses projets, et parvint si bien à le convaincre, que le général Dulce consentit à devenir l'intermédiaire chargé d'opérer le rapprochement entre les unionistes et les progressistes. L'arbi-

Digitized by Google

traire déployé par le gouvernement et le mécontentement général qui en résultait rendirent cette tâche facile, car bientôt la fusion était acceptée par bon nombre de généraux, et entr'autres par le maréchal Serrano et le général Cordoba; ce fut même ce dernier qui, à Séville, crut pouvoir faire au duc de Montpensier quelques confidences sur les projets de ses amis. Ces ouvertures indirectes ne furent ni favorablement accueillies, ni formellement repoussées, et devinrent l'origine de pourparlers plus précis, sur lesquels nous aurons à revenir ultérieurement, en raison de l'influence qu'ils exercèrent sur les destinées du duc et sur celles de l'Espagne.

Le ministère ne tarda pas à connaître le rapprochement qui s'était opéré entre les diverses fractions du parti libéral, et il vit là une coalition menaçante pour lui, sinon pour la couronne; au lieu de faire disparaître les abus et par suite les causes de mécontentement, il trouva plus simple et surtout plus facile de sévir arbitrairement, et c'est ainsi que le duc de Montpensier, les généraux Serrano, Dulce, et autres, furent bannis ou déportés sans jugement et sans explications.

Le résultat de ces mesures arbitraires fut désastreux pour le gouvernement. Jusque-là, en effet, les généraux unionistes avaient bien voulu opérer avec les progressistes une sorte de coalition politique, conforme à celles qui ont souvent lieu en Angleterre pour renverser un ministre, mais ils se refusaient à suivre leurs nouveaux alliés dans leurs théories extrêmes, qui n'allaient à rien moins qu'à proclamer la déchéance de la reine et de toute sa race.

Lorsqu'ils furent brusquement enlevés à leur position, à leur famille et déportés sans explication aucune, ils ne virent plus dans leur attachement à une famille ingrate qu'une faiblesse puérile, et ils firent cause commune avec les ennemis irréconciliables de la dynastie. Ils avaient conservé en Espagne des relations et des influences nombreuses, ils mirent tout, et même leurs ressources personnelles, à la disposition des chefs actifs du complot. Ils étaient presque chaque jour renseignés sur l'impopularité croissante de la reine et de son gouvernement, et c'était avec joie qu'ils voyaient approcher le moment, où il suffirait de provoquer un mouvement sur un point quelconque de l'Espagne, pour qu'il trouvât immédiatement de l'écho dans toutes les provinces.

Pendant que les généraux réunissaient tous leurs efforts pour attirer dans la conjuration une partie de leurs compagnons d'armes, les progressistes s'organisaient à l'intérieur d'une façon

Digitized by Google

redoutable. Dans chaque ville un peu importante, il se forma une sorte de comité qui se mit en relation avec les chefs du parti et qui fit une propagande de chaque jour, en attendant qu'il pût ouvertement pousser les populations à s'insurger contre le gouvernement. Les choses en étaient arrivées à ce point qu'il suffisait d'un signal et d'une étincelle pour déterminer l'explosion. Ce fut la marine qui se chargea de donner l'un et l'autre.

Il y avait sept ou huit mois que les équipages n'avaient pas touché de solde; ceux qui revenaient du Pacifique se plaignaient amèrement de l'indifférence que le gouvernement leur avait témoignée pendant une campagne longue et pénible. Les états-majors eux-mêmes ne cachaient pas leur mécontentement causé, non par le manque de solde, car ce motif déterminant pour des matelots eût été insuffisant pour agir sur des hommes aussi distingués que le sont les officiers de la marine espagnole, mais bien par la marche générale des affaires. Les officiers de marine sont par leur profession même, mis journellement en contact avec les pays étrangers; bien plus que tout autre corps de l'Etat, ils sont, par leurs voyages, appelés à comparer la prospérité ou l'influence de leur patrie avec celles des autres nations. Les Espagnols de tout rang poussent l'orgueil national aussi loin qu'aucun peuple du monde, et leur marine qui à toutes les époques a renfermé des hommes hors ligne, devait être profondément humiliée de voir combien l'Espagne était peu considérée à l'étranger; elle attribuait, avec raison, aux fautes d'un gouvernement énervé l'état d'infériorité où languissait l'Espagne, alors que bien gouvernée, il lui serait si facile d'être le pays le plus prospère de l'Europe.

Et en effet, placée sur deux mers offrant un développement de neuf cents lieues de côtes, commandant le passage de l'Océan dans la Méditerranée, possédant les plus beaux ports connus, joignant les richesses agricoles de son sol inépuisable aux richesses minérales de ses gissements de fer, de plomb, de calamine, de cuivre, d'argent, de mercure, l'Espagne, bien administrée, rendrait l'Europe tributaire de sa production, et serait la contrée la plus riche du globe. Les officiers supérieurs de la marine, pénétrés de ces idées, accueillirent favorablement les ouvertures qui leur furent faites au nom des progressistes. Bientôt ils résolurent de prêter un concours actif à la première tentative qui serait faite pour renverser un gouvernement qui leur semblait mener l'Espagne à sa perte. Le brigadier Topete, commandant l'escadre de Cadix, se mit en relations suivies avec les divers agents de la conspiration, et il ne tarda

Digitized by Google

pas à en devenir un des chefs les plus actifs et les plus importants. Tout était prêt : il ne s'agissait plus que de choisir le moment propice, pour surprendre le gouvernement à l'improviste et l'empêcher ainsi de comprimer l'insurrection à son début. Le voyage de la reine, qui se rendit en villégiature sur les côtes de Biscaye, vint offrir aux conjurés l'occasion si impatiemment attendue; et les visites qui devaient s'échanger entre l'empereur des Français et la reine d'Espagne, leur firent concevoir un projet dont l'audace inouïe laissait bien loin derrière elle toutes les conspirations relatées dans l'histoire. On savait que la reine devait s'embarquer le 20 septembre à Saint-Sébastien, pour aller rendre à Biarritz la visite qu'elle devait recevoir le 18 ou le 19 de son puissant voisin; le navire sur lequel elle devait prendre passage, ainsi que les bâtiments qui devaient composer l'escadre d'honneur, avaient été demandés au Ferrol et avaient reçu toutes les instructions à cet égard. Il avait donc été convenu que le navire sur lequel la reine s'embarquerait avec sa famille, et une partie de son conseil, prendrait la haute mer au lieu de se rendre à Biarritz, pendant que les navires d'escorte retourneraient en toute hâte au Ferrol ou à Cadix pour seconder les efforts que tenteraient les autres conjurés.

Ce plan était d'une hardiesse telle, qu'il ne pouvait être soupçonné, et il eût assuré le triomphe du complot sans verser une seule goutte de sang. Pendant le voyage forcé de la famille royale et des ministres, l'insurrection eût éclaté à la fois sur tous les points de l'Espagne; les troupes en partie gagnées à la cause populaire, et prises d'ailleurs à l'improviste, auraient infailliblement fraternisé avec la révolution, et lorsqu'au bout de quelques jours passés en mer, la reine eût été débarquée soit en France, soit en Angleterre, elle eût appris que sa déchéance était prononcée, et qu'il ne lui restait aucune chance de rentrer en Espagne.

Ce plan, que son extrême témérité rendait presque prudent, dut être modifié par suite de quelques incidents futiles, qui obligèrent les conspirateurs à devancer le moment fixé.

La reine, pendant les premiers jours de sa villégiature au bord de la mer, manifesta le désir de voir une frégate blindée; ce désir devint un ordre pour le ministre de la marine, qui télégraphia au commandant de l'escadre de Cadix d'envoyer immédiatement le *Zaragosa* à Lequeïto afin que la reine pût visiter ce navire en détail. Il semblait si improbable que le ministre déplaçât un navire comme le *Zaragosa* uniquement pour que la reine pût satisfaire une curiosité féminine, que les conjurés

Digitized by Google

craignirent qu'il n'y eût un piége caché sous cet ordre. Le *Zaragosa* est le plus fort bâtiment cuirassé de la marine espagnole, son commandant était un des plus ardents partisans de la révolution; il eût dont été fort adroit de la part du ministre d'arriver à la fois à retirer aux conjurés l'instrument formidable sur lequel ils comptaient, tout en s'emparant de la personne d'un de leurs chefs les plus importants. On pensait donc que c'était pour arriver plus facilement à ce double résultat que le ministre séparait le *Zaragosa* du reste de l'escadre; mais, d'un autre côté, il était impossible de résister ouvertement aux ordres donnés sans tout compromettre. Le moment fixé pour le retour des généraux attendus de France, d'Angleterre, des Canaries et des Baléares était encore éloigné, et il était presque impossible d'agir sans eux, car leur concours était indispensable pour décider les troupes de terre à seconder le mouvement dont la marine devait prendre l'initiative. L'émoi était grand parmi les conjurés; heureusement le commandant du *Zaragosa* était un homme d'une bravoure proverbiale, et qui dans sa vie de marin avait trop de fois vu la mort en face pour s'effrayer d'un danger qui peut-être n'était qu'imaginaire. Il pensa qu'il lui serait toujours facile de se tenir sur ses gardes, qu'un navire comme le *Zaragosa* pourrait toujours lui permettre de se frayer un passage et lui assurer une retraite, et, qu'en tous cas il fallait payer d'audace; il affecta même si bien de ne considérer le voyage de Lequeïto que comme un déplacement de plaisir, et non comme un service d'Etat, qu'il enfreignit les réglements et fit embarquer sa femme avec lui. Aussitôt son arrivée, il se mit aux ordres de la reine, qui vint à bord, se montra enchantée de sa visite, et combla le commandant Malcampo et sa femme de félicitations et de prévenances. Les journaux ministériels revinrent tant de fois sur la satisfaction que la reine avait éprouvée à visiter la frégate *Zaragosa*, ils exaltèrent tellement les bontés de toutes sortes dont elle avait comblé le commandant et sa charmante compagne, que les craintes des conjurés restés à Cadix s'en accrurent encore s'il est possible. Tantôt ils se figuraient que le ministre avait connaissance du complot, et que toutes ces prévenances n'avaient qu'un but : endormir la prudence de Malcampo pour s'emparer de lui et de se son navire; tantôt, au contraire, ils craignaient que la reine voulût s'attacher le commandant du *Zaragosa*, et qu'elle fût disposée à le combler de faveurs pour l'engager à faire avorter le complot. Ces incertitudes cessèrent enfin, car le *Zaragosa* revint à Cadix, et Malcampo fut bientôt à même de prouver à ses compagnons qu'il

Digitized by Google

ne s'était aucunement laissé séduire par les avances qui lui avaient été faites. Toutefois cet incident avait fait concevoir à tous les conjurés l'idée que le gouvernement avait quelque vague connaissance du complot, et ces craintes se changèrent en certitude lorsque le télégraphe apporta au brigadier Topete l'ordre de débarquer les équipages de l'escadre. Le doute ne semblait plus possible, mais cette fois l'ordre du ministre trouva tous les conjurés réunis à Cadix, et décidés à agir.

Le général Prim avait quitté Londres le 11 sous un nom supposé, il était arrivé le 16 à Gibraltar, et de là il s'était rendu à Cadix, où il s'était réuni avec les généraux unionistes Serrano et Dulce, arrivés sur le *Buenaventura*. Ils avaient tous été accueillis dès leur arrivée par le brigadier Topete et conduits à bord du *Zaragosa*, qui leur offrait un asile imprenable. Un conseil de guerre fut tenu dans la nuit du 18 à bord de ce navire, et il fut décidé qu'en présence de l'ordre arrivée de Madrid, il fallait agir immédiatement, puisqu'il serait impossible de rien tenter une fois que l'on aurait débarqué les équipages de marine. On abandonna donc le plan primitif, et il fut convenu que l'on enverrait des émissaires sûrs à Saint-Sébastien et au Ferrol pour prévenir la *Marine* des motifs qui avaient exigé cette modification du plan arrêté antérieurement.

Le 18, à la pointe du jour, chaque conjuré était à son poste, et bientôt toute l'escadre savait l'arrivée des généraux exilés, ainsi que la décision prise par les officiers de marine de se déclarer en rébellion ouverte contre le gouvernement existant. Ces nouvelles furent accueillies par les acclamations enthousiastes des équipages, et en quelques instants l'escadre tout entière fut acquise à la cause de la révolution.

La nouvelle du pronunciamiento de la marine fut rapidement connue dans la ville de Cadix et y excita une émotion indescriptible. Le peuple en masse se précipita dans les rues aux cris de *Vive Prim! Vive Topete! Vive l'armée! Vive la marine! A bas les modérés! A la porte les Bourbons!*

Le général de brigade Caballero de Rodas, un des militaires les plus estimés de l'armée, et qui commandait les troupes cantonnées à San Fernando, fit immédiatement cause commune avec les généraux insurgés, qui firent sommer la garnison de Cadix de se rendre. Le gouverneur Bouligny refusa de céder à cet ordre; mais deux jours après, abandonné de la majeure partie de ses troupes, qui avaient fraternisé avec le peuple, il quitta Cadix avec les autorités régulières, qui furent immédiatement remplacées par un comité révolutionnaire.

Digitized by Google

Seuls de toute la garnison, les artilleurs refusèrent de prendre part au pronunciamiento, mais le commandant Malcampo vint s'embosser avec le *Zaragosa* en face de leur caserne, et menaça de la canonner s'ils ne se rendaient. Ils furent contraints de céder, et dès lors Cadix fut entièrement au pouvoir des révoltés.

A la première nouvelle du soulèvement de Cadix, la population de Séville s'était agitée. Le général Caballero de Rodas se mit à la tête d'une colonne dirigée sur cette ville dans l'intention d'appuyer le mouvement populaire; mais la garnison, déjà fort ébranlée, fut entraînée par le général Izquierdo, qui la commandait, de telle sorte qu'à son arrivée à Séville la colonne du général Caballero de Rodas n'eut plus qu'à fusionner avec la garnison et la population de cette ville. Le 20 septembre, l'insurrection se trouvait donc maîtresse de la marine tout entière, des villes et des provinces de Cadix et de Séville, et les généraux Serrano et Prim se trouvaient, par suite de l'adhésion des troupes cantonnées dans ces provinces, à la tête de douze mille hommes d'infanterie et d'une nombreuse artillerie, car le dépôt le plus important de cette arme se trouve à Séville.

La marine du Ferrol s'était également prononcée aussitôt qu'elle avait eu connaissance du changement apporté au plan primitif, et la certitude avec laquelle s'opéraient ces mouvements partiels établissait péremptoirement qu'ils étaient le résultat d'un plan d'ensemble combiné de longue main pour diviser les forces du gouvernement, et arriver ainsi à en avoir plus facilement raison.

La nouvelle de ces événements vint, le 18 septembre au matin, troubler la quiétude dont la reine et ses ministres jouissaient à Saint-Sébastien. Le conseil fut immédiatement convoqué au palais. Le ministre de l'intérieur affecta de ne voir dans le soulèvement de l'escadre qu'un de ces pronunciamientos périodiques en Espagne, faciles à étouffer à leur début, et contre lesquels le souverain possède toujours une ressource infaillible, celle de renvoyer les ministres en titre et d'offrir leur place aux principaux chefs des révoltés. Ces assurances tranquillisèrent quelque peu la reine et sa famille; mais bientôt le télégraphe vint modifier totalement ces impressions, en annonçant que le mouvement insurrectionnel était dirigé par Serrano et Prim, qui étaient rentrés en Espagne à l'insu de tous, et que, de plus, l'adhésion de San-Fernando et Séville, leur assurait des troupes aussi nombreuses au moins que celles dont le gouvernement pouvait disposer pour les combattre.

Le président du conseil ne put se faire illusion plus longtemps,

Digitized by Google

il comprit que la situation était grave, et que si l'insurrection triomphait, il aurait personnellement à compter avec les rancunes de ceux qu'il avait persécutés pendant qu'il était au pouvoir. Au lieu de songer à déployer la plus grande énergie possible pour sauver la souveraine qu'il avait compromise par sa gestion inhabile, il ne pensa plus qu'à se mettre à l'abri des vengeances qu'il redoutait. Afin cependant de dissimuler sa pusillanimité derrière un faux semblant de dévouement, il représenta à la reine qu'il avait attiré sur lui l'animadversion générale par l'ardeur qu'il avait mise à la défendre contre les attaques de ses ennemis, qu'il ne doutait pas que la reine voudrait par générosité le défendre à son tour; mais que c'était un sacrifice que son dévouement lui défendait d'accepter, qu'il ne voulait pas que son impopularité rejaillît jusqu'à sa souveraine, et que la dernière marque qu'il pût lui donner de son attachement était de se retirer afin que sa chute satisfît les mécontents, et mît la reine en mesure de nommer un nouveau ministère qui pacifierait promptement les esprits. Et en même temps il remit à la reine sa démission et celle de ses collègues.

Le temps pressait cependant, et il fallait aviser au plus vite. La reine fit appeler le maréchal de la Concha et le chargea de former un nouveau ministère. L'Espagne fut tout entière déclarée en état de siége, et le nouveau président du conseil se rendit en toute hâte à Madrid pour tâcher d'organiser la résistance au mouvement révolutionnaire.

Il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les pièces officielles, afin de bien comprendre quelle fut dans ces circonstances difficiles l'attitude de ceux qui prirent part aux événements.

La *Gazette officielle* du 19 septembre ne fait aucune mention des résolutions prises par la reine. En tête de la partie officielle il n'y a que les lignes suivantes :

PRÉSIDENCE DU CONSEIL DES MINISTRES

S. M. la reine, notre souveraine (que Dieu garde), et son auguste famille royale, continuent à résider à Saint-Sébastien, sans qu'il y ait rien de nouveau dans leur santé importante.

La *Gazette officielle* du 20 septembre reproduit cette annonce concernant la santé de la reine et de son auguste famille, mais elle ne dit pas un seul mot des événements de Cadix.

En revanche, les annonces officielles publient des pièces très-

Digitized by Google

importantes (1), mais sans daigner annoncer au public ce qui a pu provoquer des décisions aussi sérieuses. C'est d'abord une proclamation du général Calonje, capitaine général des Castilles, qui annonce à la nation que la province est mise en état de siége, et que, dans cette situation, il croit de son devoir de s'adresser aux honnêtes gens pour les prier de prêter leur concours aux autorités. Le général prévient les habitants qu'il emploiera les mesures les plus sévères pour maintenir la tranquillité, et il engage les personnes sensées à s'éloigner des révoltés, à les laisser dans leur isolement, qui les désignera à la salutaire rigueur que l'autorité est décidée à déployer à leur égard.

A la suite de cette allocution, le général Calonje proclame la loi martiale, qui est la même dans tous les pays, et qui peut se résumer en ces simples mots : « *La fortune et la vie de chacun sont dès à présent soumises à la décision arbitraire des autorités militaires.* »

Le gouverneur de Madrid, J. Ignacio Berriz, fit de son côté afficher sur tous les murs de la capitale une proclamation avisant les habitants qu'il résignait ses pouvoirs entre les mains de l'autorité militaire. Il engageait la population à ne pas se laisser séduire par des suggestions mal intentionnées, et il la prévenait que s'il en était autrement, elle attirerait sur la ville des malheurs sans nombre, « *résultat inévitable d'une répression nécessaire et juste.* »

C'était prévenir clairement le peuple que les menaces du général Calonje devaient être prises en considération, et on verra par les faits ultérieurs que la conduite de ce général se trouva complétement d'accord avec ses paroles.

Toutes ces proclamations, toutes ces menaces avaient déterminé dans la ville une fermentation facile à expliquer. Des groupes nombreux se formèrent sur les promenades, quelques cris séditieux furent poussés, un conflit devenait imminent et pouvait avoir les plus déplorables conséquences.

Les autorités militaires désiraient plutôt qu'elles ne redoutaient l'explosion de l'effervescence populaire. En effet, la garnison de Madrid était nombreuse, commandée par des chefs éprouvés, et il était incontestable que tout soulèvement serait promptement noyé dans des flots de sang. L'armée aurait pu, après cette leçon infligée à Madrid, se porter sur l'Andalousie, sans craindre que la capitale se soulevât pour créer une diversion en faveur des révoltés.

(1) Afin de ne pas allanguir inutilement le récit, nous nous bornerons à donner le résumé des pièces officielles lorsque cela pourra se faire sans nuire à la clarté des faits.

Digitized by Google

Le comité révolutionnaire, qui existait en secret à Madrid, n'eut pas de peine à pénétrer les désirs cachés de l'autorité militaire, et il comprit qu'il serait de la dernière imprudence de tenter un mouvement à Madrid, avant que la garnison n'eût été contrainte de quitter la ville pour se porter au-devant des insurgés d'Andalousie.

Le président du Conseil se trouvait en effet dans cette alternative : ou de rester à Madrid pour comprimer toute sédition, et alors la révolte se développait sans peine dans le sud, ou de quitter Madrid pour marcher au-devant de l'insurrection, et alors il courait la chance, en cas d'échec, de voir Madrid se soulever sur ses derrières et lui couper toute retraite. — Il avait donc intérêt à comprimer à l'avance toute velléité séditieuse à Madrid, ce qui inspirerait une terreur salutaire aux populations encore indécises de quelques grands centres, et assurerait complètement sa base d'opérations.

Le comité révolutionnaire, dans la crainte que le peuple se laissât entraîner à quelque imprudence compromettante pour le succès de la Révolution, fit imprimer secrètement et placarder sur les murs, dans la nuit du 20 septembre, un manifeste qui rendait compte au peuple des événements accomplis à Cadix, l'engageait à ne répondre à aucune provocation, à ne donner aucun sujet de conflit, et le prévenait que, lorsqu'il serait temps de courir aux armes, il le ferait savoir par des émissaires dévoués et sûrs.

Enfin, le comité répondit à la proclamation de la loi martiale par le décret suivant, qui fut également affiché sur les murs de la ville, dans la nuit du 20 septembre, et qui fut inséré dans le Bulletin officiel de la Révolution.

BULLETIN OFFICIEL DE LA RÉVOLUTION

Décret du comité révolutionnaire de Madrid.

Madrid, 20 septembre 1868.

Le comité révolutionnaire de Madrid considérant :

Que toute résistance à la révolution est inutile; que les militaires les plus honorables et les plus soumis à la discipline doivent se refuser à verser le sang de leurs compagnons d'armes et le sang de leurs concitoyens, lorsque ceux-ci, poussés par l'amour de la patrie, se lèvent pour renverser un gouvernement odieux, immoral et tyrannique;

Décrète :

Tout militaire, à quelque grade qu'il appartienne, qui commanderait

Digitized by Google

de faire feu sur le peuple ou sur l'armée, sera considéré comme traître et jugé comme tel.

LE COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE.

Mais on verra plus tard que les comités révolutionnaires se montrèrent plus indulgents que ne le ferait supposer ce décret.

Après la proclamation de la loi martiale, les journaux de Madrid ne pouvaient songer à parler des événements d'Andalousie; l'autorité militaire les aurait immédiatement poursuivis comme propagateurs de fausses nouvelles, et leurs rédacteurs, traduits devant le conseil de guerre, auraient probablement payé fort cher la satisfaction d'avoir exactement renseigné le public.

Mais si l'on pouvait bâillonner la presse, il était matériellement impossible d'étouffer les conversations particulières; les nouvelles étaient colportées verbalement, dans les cafés, dans toutes les réunions publiques ou privées, si bien que le 21 septembre, malgré les précautions restrictives du gouvernement, tout le monde connaissait les faits que l'on avait espéré tenir cachés. Un plus long silence devenait donc compromettant pour le gouvernement lui-même, et le 21 au matin, la *Gazette* publia enfin trois décrets, dont le premier annonçait que la démission de M. Gonzalez Bravo, président du Conseil, avait été acceptée le 19 septembre, et que le maréchal Concha avait été chargé immédiatement de former un nouveau ministère.

Le second décret remplaçait le général Mayalde, ministre de la guerre, par le maréchal Concha; — et le troisième décret chargeait le même maréchal Concha de l'intérim du ministère de la marine, en remplacement de don Martin Belda, dont la démission avait été acceptée avec celles de ses collègues, et dont l'emploi était devenu d'ailleurs une véritable sinécure, depuis que la marine tout entière était passée du côté de l'insurrection.

Vu l'urgence, le président du Conseil n'avait pu présenter aucun ministre à l'agrément du souverain, et le Conseil se trouvait, par conséquent, résumé tout entier dans la personne de son président. Nous verrons ultérieurement comment le maréchal Concha tenta de remédier à cette irrégularité.

La même *Gazette officielle* du 21 se décide enfin à porter à la connaissance du public le soulèvement commencé à Cadix le 18, et cette pièce nous semble tellement importante, que nous la reproduisons textuellement :

Digitized by Google

Madrid, 21 septembre.

Un soulèvement militaire dont l'initiative a été prise dans la baie de Cadix par le brigadier Juan Topete, entraînant les équipages de quelques navires mouillés dans ces eaux, après deux jours de suggestions et de menaces qui se sont brisées contre la fermeté et la fidélité de la garnison de la place, a été appuyé à Séville par les troupes à la tête desquelles s'est mis le général Rafael Izquierdo, manquant à ses devoirs et à l'immense gratitude qu'il devait à S. M. la Reine. Le gouvernement s'est empressé d'étouffer cette insurrection militaire, et pour le faire avec l'énergie nécessaire et le succès le plus prompt et le plus décisif, il a chargé du commandement des troupes, qui, avec la plus grande rapidité, sont dirigées sur l'ancien royaume d'Andalousie, le capitaine général d'armée, marquis de Novaliches, qui, dès hier soir, a quitté la capitale pour aller remplir cette mission aussi patriotique qu'honorable.

Le capitaine général, comte de Cheste, s'est chargé à la fois du commandement des capitaineries générales de Catalogne et d'Aragon, avec la qualité de général en chef, et il a dû se trouver ce matin, malgré ses souffrances, dans la principauté, en même temps que le capitaine général, marquis del Duero, s'est mis à la tête de l'armée qui occupe les districts militaires des deux Castilles.

Dans les autres districts militaires, l'ordre public se maintient inaltérable, et les autorités font connaître le bon esprit et la discipline des troupes qui les occupent.

Il est inutile d'insister sur l'embarras évident qui ressort de ce document officiel. Malgré les réticences calculées, malgré les allégations rassurantes, on sent parfaitement la gêne dans laquelle se trouve le rédacteur, obligé de célébrer la fidélité et la tranquillité inaltérables d'un pays placé tout entier en état de siége.

Cependant, les révoltés avaient, eux aussi, organisé un journal officiel chargé de tenir journellement le peuple au courant de la marche de la Révolution. — Les événements sont naturellement présentés d'une toute autre façon que dans la *Gazette officielle*, et la simple comparaison des deux récits jette plus de clarté sur la situation des choses que ne le ferait une longue explication.

Nous croyons donc devoir donner aussi la reproduction textuelle du document révolutionnaire :

BULLETIN OFFICIEL DE LA RÉVOLUTION

19 *septembre*, 7 *heures du matin*.

Nous commençons, le cœur rempli de joie, la publication de ce

Digitized by Google

bulletin, qui contiendra les nouvelles exactes de la marche et des progrès de notre révolution.

Elle a commencé à Cadix : la liberté a ressuscité là où elle était née. De Cadix est parti le 8 de ce mois un bateau à vapeur à la recherche des généraux exilés aux Canaries. Deux jours avant, des côtes d'Angleterre partait un autre navire, envoyé par le général Prim, où se trouvait son état-major.

Prim se dirigea sur Cadix où l'attendait notre vaillante escadre.

Il réunit à bord de celle-ci tous les généraux qui, avec les marins, poussèrent le premier cri de *Liberté*, qui fut instantanément répété par Cadix et San-Fernando.

Maîtres de ces points importants, nos vaillants marins coupèrent les communications télégraphiques avec les mandarins de Madrid; mais la nouvelle de leur soulèvement suffit pour que la population de Séville les secondât avec toute sa garnison. Malaga, Grenade, Xerès et toute l'Andalousie ont fait de même. Et tout ceci sans qu'il soit répandu une seule goutte de sang, sans rencontrer le moindre obstacle, car il ne se trouva pas un seul Espagnol qui voulût se déshonorer en défendant ce que toute la nation méprise.

A l'heure où paraîtra ce bulletin, toute la marine aura suivi le noble exemple de ses frères de Cadix; le gouvernement, affolé par un coup si rude et inattendu pour lui seul, cache soigneusement les tristes nouvelles qui lui arrivent de tous côtés; ce système cependant ne retardera pas d'un seul jour le triomphe d'une révolution, redoutée seulement par les spoliateurs du pays.

Les troupes de Madrid n'attendent qu'une occasion favorable pour fraterniser avec le peuple et avec leurs frères d'armes. Attendons-la nous aussi avec une pleine confiance, et avec l'assurance que pas une seule goutte de sang ne tachera les rues de Madrid.

Le Bulletin de la Révolution fait ressortir avec raison que le gouvernement se gardera bien de faire savoir que les généraux progressistes et unionistes exilés ou déportés avaient pu tromper toute surveillance et débarquer en Espagne pour se mettre à la tête du mouvement insurrectionnel. Le président du Conseil, redoutant l'effet que le nom de Prim produisait sur les masses et sur l'armée elle-même, et afin de retarder autant que possible la connaissance des faits qui lui étaient contraires, fit interrompre toute correspondance privée par voie télégraphique : les lettres elles-mêmes subirent de longs retards, et furent soumises à un examen minutieux.

Malgré ces précautions, la vérité transpirait de tous côtés, à ce point que le maréchal Concha ne pouvait arriver à former un ministère, et qu'il en fut réduit à publier la circulaire suivante, dont aucune analyse ne pourrait donner l'idée exacte.

Digitized by Google

PRÉSIDENCE DU CONSEIL DES MINISTRES

A Messieurs les sous-secrétaires ou directeurs les plus anciens des ministères de grâce et justice, des finances, de l'intérieur, du commerce et des colonies.

ORDRE ROYAL

Très-illustres messieurs, S. M. la reine (que Dieu garde!) ayant daigné accepter la démission donnée de leurs fonctions respectives par don Luis Gonzalez Bravo, ministre de l'intérieur, don Carlos Maria Coronado, ministre de grâce et justice, don Manuel de Orovio, marquis de Orovio, ministre des finances, don Severo Catalena, ministre du commerce, don Thomas Rodriguez Rubi, ministre des colonies, a ordonné que l'expédition ordinaire des affaires de ces ministères soit dévolue aux *sous-secrétaires* ou aux *directeurs* les plus anciens.

D'ordre royal, je vous en avise pour votre gouverne.

Dieu vous garde de longues années.

Madrid, 20 septembre 1868.

(Signé) Marquis DE LA HAVANE.

Par une contradiction singulière, le gouvernement, dans ce même numéro de la *Gazette officielle*, où il annonce qu'il « *s'est empressé d'étouffer cette insurrection militaire* », publie un décret signé du maréchal Concha, par lequel tous les pouvoirs civils sont suspendus dans les provinces de Zamora, Arense, Cuenca, Almeria, Albacete, Oviedo, Palencia et Gerona. Enfin, un autre décret partage l'Espagne en quatre grands commandements répartis entre le maréchal Concha, marquis del Duero, frère du président du Conseil, et les généraux comte de Cheste, Calonje et marquis de Novaliches.

Il semble assez difficile de déclarer plus ouvertement que « *l'insurrection militaire que le gouvernement s'est empressé d'étouffer* », gagne du terrain, puisqu'il faut prendre des mesures aussi graves.

La crainte, que trahissent ces contradictions évidentes, agissait également sur les employés civils, et le président du Conseil fut obligé de publier un décret défendant aux employés du ministère de l'intérieur de quitter leur poste sous quelque prétexte que ce fût, et rappelant immédiatement tous ceux qui étaient absents par congé; le même ordre fut successivement communiqué les jours suivants aux employés des divers ministères.

Il résulte du décret que nous avons reproduit, que, faute de pouvoir former un ministère, le maréchal Concha avait dû charger les sous-secrétaires d'Etat d'expédier les affaires cou-

Digitized by Google

rantes de leurs divers départements. Il était donc président d'un Conseil de ministres, qui ressemblait à s'y méprendre au diocèse d'un évêque « *in partibus infidelium* ». Cette situation lui sembla peu correcte, et désireux d'avoir au moins un collègue à présider, il jugea convenable, à la date du 21, de faire cesser l'intérim qui existait au ministère de la marine.

La *Gazette officielle* publia donc, à la date du 22, un décret daté de la veille, par lequel la reine faisait cesser l'intérim confié au maréchal Jose Gutierez de la Concha, et nommait ministre de la marine don Antonio Estrada Gonzalez Guiral.

Il est assez difficile d'expliquer pourquoi le maréchal Concha crut devoir faire cesser un intérim qui ne pouvait le fatiguer, puisque la marine tout entière était passée du côté de l'insurrection. Des ministres de l'intérieur et des finances eussent été plus nécessaires. Quoi qu'il en soit, à la suite de ce décret, le gouvernement se trouvait représenté par le maréchal Concha, président d'un Conseil de ministres imaginaire, et par l'amiral Gonzalez Guiral, commandant une marine fantastique.

La reine restait indécise à Saint-Sébastien, et perdait ainsi un temps précieux; car l'insurrection ressemble à ces maladies que l'on peut arrêter lorsqu'on les prend à leur début, mais qui deviennent infailliblement mortelles si on leur laisse le temps de se developper. Isabelle II, atterrée par le coup qui l'avait frappée, écoutait, éperdue, les conseils des uns et des autres : tantôt, cédant aux représentations du marquis de Roncali et du comte de San-Luis, elle voulait se rendre à Madrid et donnait des ordres en conséquence; tantôt, prêtant l'oreille aux prédictions timorées de son entourage intime, elle préférait rester près de la frontière, et révoquait les ordres de départ qu'elle venait de donner. Elle se laissait envahir par le découragement, alors qu'il eût fallu prendre une décision virile, et aller résolûment se mettre à la tête de ses défenseurs. Elle eût, en agissant ainsi, sauvé très-probablement la couronne de son fils et peut-être même la sienne; mais eût-elle succombé, que du moins elle aurait eu le suprême honneur de tomber en Reine.

Ces incertitudes, ces hésitations diminuaient à chaque instant les chances de salut. En restant à Saint-Sébastien, d'où elle pouvait, en quelques moments, gagner la frontière française, la reine laissait percer ses craintes, et démontrait clairement qu'elle voulait, à tout événement, s'assurer le moyen de fuir. — Elle préparait ainsi les défections de ses propres défenseurs, qui ne pouvaient avoir en sa cause plus de confiance qu'elle n'en montrait elle-même. Et cependant, à la date du 21 septembre, malgré

Digitized by Google

les progrès faits par l'insurrection pendant ces trois jours gaspillés en irrésolutions de toutes sortes, la cause de la reine était gravement compromise, mais non perdue sans ressources, et une nature énergique n'eût certainement pas abandonné une partie que l'on pouvait encore gagner.

Le 21 septembre, les révolutionnaires étaient maîtres de Cordoue, Séville et Cadix; ils avaient environ 12,000 hommes de troupes, commandées par des généraux expérimentés et braves, aussi bien que populaires; mais, sauf un régiment qui s'était soulevé à Santona, place forte située à quelque distance de Santander, toutes les troupes des deux Castilles, de la Manche, de l'Estramadure, des Asturies, de l'Aragon et de la Catalogne, n'avaient pas bougé, et l'insurrection semblait se localiser en Andalousie.

Les mouvements des révoltés pouvaient, il est vrai, être appuyés par les navires de guerre, qui tous, sans exception, s'étaient rangés du côté de la Révolution. Mais il existe en Espagne, comme en tous pays, une sorte de rivalité jalouse entre l'armée et la marine, qui pouvait, dans les circonstances actuelles, être habilement exploitée au profit de la reine.

Isabelle II venant se mettre à la tête des troupes, qui, jusque-là, n'avaient donné aucune marque d'insubordination, aurait rassuré les esprits chancelants, enthousiasmé les cœurs dévoués, et serait peut-être arrivée rapidement à réunir autour d'elle des troupes fidèles et assez nombreuses pour lui permettre de lutter avec avantage contre ses ennemis.

Les chefs du parti révolutionnaire étaient trop habiles pour n'avoir pas pressenti, dès le premier jour, le danger qu'une grande concentration de troupes royalistes ferait inévitablement courir à la cause qu'ils avaient embrassée. Ils avaient donc décidé que la marine leur servirait à provoquer sur tous les points de la côte des soulèvements partiels, qui diviseraient les forces du gouvernement, et les mettraient dans l'impossibilité de résister partout à la fois. Mais la marine ne fut pas heureuse dans ces tentatives. En effet, une frégate détachée du Ferrol, *la Vittoria*, se présenta devant la Corogne, et un parlementaire vint signifier au capitaine général don Joaquin Riquelme l'ordre de se joindre à la cause révolutionnaire, sous peine de voir ouvrir le feu contre la place.

Voici la réponse que fit le général.

Le devoir et l'honneur militaire me tracent une ligne de conduite dont je ne saurais jamais m'écarter. Je m'adresse à des soldats espagnols, et cela suffit pour qu'ils comprennent que je ne ferai jamais rien

Digitized by Google

de contraire à ces principes. Quant aux menaces, n'importe d'où elles viennent, elles ne sauraient affaiblir ma résolution.

En même temps qu'il faisait cette réponse au parlementaire, le général Riquelme télégraphiait au gouvernement à Madrid, et il recevait immédiatement par le télégraphe la dépêche suivante :

Résistez à la sommation de la *Vittoria*. Et si elle ouvre le feu, soutenez l'honneur de nos armes. Une place ne doit jamais se rendre pour le bombardement d'un navire de guerre.

Le télégraphe portait à tous les commandants de district les instructions que voici :

La conduite d'une grande partie de notre marine militaire cherche aujourd'hui à s'imposer, non-seulement aux places de guerre, mais encore à toutes les villes du littoral, en les obligeant ainsi à se déclarer en rébellion contre le gouvernement de Sa Majesté. Sur quelque point qu'un de ces navires se présente, on résistera à toute sommation avec parfaite assurance qu'ils n'oseront pas bombarder. Et s'ils le faisaient, il retomberait, sur ceux qui feraient une chose semblable, une tache indélébile et l'indignation de tout cœur espagnol. Les troupes ne s'intimideront certainement pas pour cela ; mais si, ce qu'il ne faut pas admettre, cependant, une autorité militaire cédait à une sommation de ce genre, elle sera jugée par un conseil de guerre, et même dans les ports où il n'y aurait pas d'autorité militaire, quiconque sur leurs sommations leur accorderait n'importe quelle espèce de secours, à moins d'y être contraint par la force, sera également jugé militairement.

Ces instructions furent bien accueillies par les commandants militaires, puisque le 26, lorsque trois frégates et un vapeur vinrent, sous le commandement du général Prim, de Cadix à Carthagène pour provoquer le soulèvement de la place, le capitaine général don Ricardo de Lasaussaye ne voulut rien entendre, ainsi qu'il résulte de la dépêche qu'il fit passer à Madrid et qui est ainsi conçue :

Carthagène, 26 septembre, 4 heures 17 minutes de l'après-midi.

Trois frégates et un vapeur ont croisé devant le port et se sont arrêtés devant l'ilot. Peu après s'est présenté un bateau avec un parlementaire, dont j'ai énergiquement repoussé les propositions sans permettre même au parlementaire de mettre pied à terre.

Il résulte de l'ensemble de ces faits que l'armée, à l'exception des troupes d'Andalousie, se montrait peu disposée à faire

Digitized by Google

cause commune avec la marine, et que cette rivalité pouvait être utilement employée par les ministres pour isoler l'insurrection. Le bombardement d'une ville est chose tellement grave, et entraîne après lui tant de désastres particuliers, qu'aujourd'hui il soulève une sorte de réprobation universelle, même dans le cas d'une guerre internationale. Les marins espagnols ne pouvaient donc, sans se déshonorer, bombarder leurs compatriotes uniquement pour les contraindre à seconder leur révolte contre le gouvernement établi. Et ceci est tellement vrai, qu'après les réponses catégoriques des capitaines généraux de la Corogne et de Carthagène, les navires révoltés se retirèrent sans mettre aucune de leurs menaces à exécution. L'effet que les promoteurs de la révolution attendaient du concours de la marine était surtout moral, et il fut complétement annihilé par l'attitude décidée des commandants de places maritimes. L'insurrection se trouva dès lors localisée en Andalousie; et si la reine n'a pas profité de ces circonstances favorables pour venir se mettre à la tête des troupes restées fidèles et tenter, avec leur aide, d'écraser le mouvement révolutionnaire avant qu'il pût gagner une autre province, c'est qu'Isabelle II sentait le sol trembler sous ses pas, c'est qu'elle ne savait même plus en qui elle pouvait avoir confiance.

Il arrive un moment fatal pour les dynasties qui s'écroulent; c'est celui où il suffit du moindre incident pour déterminer une chute qui a été préparée par l'opinion publique.

Cette heure funeste avait sonné pour Isabelle II; car lorsque l'on examine froidement les choses, on reste bien vite convaincu que la dynastie de Bourbon est tombée en Espagne non point parce que les équipages de quelques navires de guerre se sont soulevés à Cadix, et que les dix ou douze mille hommes de troupes cantonnées en Andalousie ont appuyé ce soulèvement, mais bien parce que le gouvernement d'Isabelle II était complétement miné par la base, et qu'il suffisait dès lors du plus petit choc pour le renverser. La monarchie ressemblait à ces arbres dix fois séculaires des forêts d'Amérique dont le cœur est attaqué par les termites; nul signe extérieur ne les distingue des arbres qui les environnent; dix hommes auraient peine à embrasser leur tronc noueux qui semble défier les plus forts ouragans, et pourtant, lorsque le travail souterrain de leur ennemi invisible est accompli, lorsque chaque racine qui les rivait au sol a été successivement détachée, alors il suffit d'un choc imprévu, si léger qu'il soit, pour renverser ces colosses qui semblaient éternels.

Digitized by Google

Depuis douze ans, le parti progressiste avait fait sans paix ni trève une propagande antidynastique, qui avait successivement envahi toute l'Espagne. Il avait établi partout des comités électoraux qui, au premier signal, se changèrent en comités révolutionnaires. A la première nouvelle du soulèvement de Cadix, les comités s'assemblèrent, et, ainsi que nous le verrons ultérieurement, ils rédigèrent et lancèrent des proclamations annonçant la déchéance de la reine, et prêchant l'insurrection. A leur voix il se forma partout des bandes de partisans qui inquiétaient le gouvernement, l'obligeaient à diviser ses forces, et venaient ainsi prêter un concours efficace à la marche de la révolution. En présence d'une semblable explosion, la reine perdit toute confiance en sa propre cause, et bientôt elle n'osa plus quitter Saint-Sébastien, dans la crainte de tomber au pouvoir de quelqu'une des *partidas* qui battaient les Castilles, et qui n'auraient pas hésité à couper la voie ferrée sur son passage pour s'emparer plus facilement de sa personne.

Les chefs militaires, qui restèrent à leur poste par devoir, considérèrent l'abstention de la reine comme une abdication, et l'armée entière en arriva bientôt à se demander s'il était juste de défendre contre le peuple la cause d'un souverain qui semblait s'abandonner lui-même.

Toutes ces assertions seront pleinement justifiées par l'exposé des événements que nous allons reprendre à partir du 21 septembre, jour où nous avons laissé de côté le récit des faits pour expliquer la situation exacte des divers partis en présence.

Dès la nouvelle des événements de Cadix, les comités progressistes s'étaient agités dans toutes les villes importantes, et, suivant les ordres émanés des chefs du parti, ils avaient tenté de soulever les populations contre le gouvernement de la reine. Ces excitations eurent des résultats immédiats à Cordoue, Alicante, Grenade, Santander, Bejar, Alcoy et Malaga. Des émissaires habiles avaient même réussi à provoquer le soulèvement d'un régiment cantonné à Santona, place forte située à peu de distance de Santander. Les mutins avaient désarmé et enfermé dans les casemates leurs officiers et les artilleurs qui n'avaient pas voulu se joindre à eux. Le régiment de Baylen, cantonné à las Cabezas, avait cédé à l'attraction des troupes de Séville; il s'était prononcé, et, conduit par ses chefs, il avait, par une marche forcée à travers la montagne, rejoint la voie ferrée, d'où un train spécial l'avait rapidement amené au milieu de l'armée révolutionnaire.

De son côté, le gouvernement ne restait pas inactif : il avait

Digitized by Google

rappelé tous les officiers ou soldats absents par congé temporaire. Peu désireux de voir se renouveler des désertions comme celles de Santona et de las Cabezas, il avait enjoint aux chefs de corps d'exercer la plus grande surveillance, et de réprimer sévèrement toute tentative de séduction sur les hommes placés sous leurs ordres; enfin il accorda à toutes les troupes mises en mouvement pour la cause de la reine une augmentation de solde d'un réal par jour pour les soldats, et de deux réaux par jour pour les sous-officiers. La solde mensuelle des officiers fut également augmentée de 12 écus pour les lieutenants, de 16 écus pour les capitaines, de 24 écus pour les officiers supérieurs.

Les généraux chargés des quatre grands commandements avaient tenu conseil à Madrid, puis, une fois les dispositions arrêtées d'un commun accord, chacun était allé prendre possession de son poste.

Le comte de Cheste, en se rendant à Barcelone, avait séjourné à Saragosse, où il avait passé la garnison en revue; il avait, par dépêche, fait connaître au gouvernement central qu'il avait été très-satisfait de l'esprit qui animait les troupes de cette place importante.

Le marquis de Novaliches s'était rendu au Viso, d'où il achevait en personne la concentration des troupes destinées à opérer contre l'armée révolutionnaire; il annonçait qu'il se porterait en avant aussitôt qu'il aurait reçu les contingents qu'il attendait de Grenade et de la Manche; chaque jour le chemin de fer lui amenait les renforts que l'on pouvait lui adresser de Madrid, sans dégarnir complétement la ville.

Enfin le général Calonje concentrait également ses forces à Valladolid et Burgos, afin de pouvoir de là rayonner sur tous les points de la province où sa présence deviendrait nécessaire.

La réunion dans les grands centres des troupes et des gardes civiles laissait les campagnes entièrement dégarnies, et le parti révolutionnaire s'empressa d'en profiter pour organiser de tous côtés des bandes de partisans qui se chargèrent de harceler les postes avancés, et de ne laisser aux troupes aucun instant de repos.

Malgré ces tentatives isolées, l'Andalousie restait le quartier général de l'insurrection, et ce fut là, en définitive, que la question se décida. Il semble donc préférable, afin de donner plus de clarté au récit, de ne pas exposer les faits simplement d'après leur ordre de date; mais bien d'indiquer immédiatement tout ce qui se passa dans le nord de l'Espagne, afin de pouvoir ensuite raconter sans interruption, les événements qui s'accom-

Digitized by Google

plirent dans le midi, et qui déterminèrent le départ de la reine et la chute de son gouvernement.

Le grand commandement confié au comte de Cheste, comprenait deux villes importantes entre toutes, Saragosse et Barcelone : un soulèvement, dans l'un de ces deux grands centres, aurait inévitablement entraîné celui de toute la province. Aussi, après s'être assuré personnellement de l'esprit des troupes cantonnées à Saragosse, le comte de Cheste s'était dirigé immédiatement sur Barcelone. Dès son arrivée, il fit débarquer le charbon de tous les bâtiments de guerre ancrés dans le port ; il les mit ainsi dans l'impossibilité d'aller rejoindre l'escadre de Cadix, en même temps qu'ils se trouvaient exposés au feu plongeant des batteries qui défendent le port.

Après avoir ainsi paralysé toute tentative de la part de la marine, il réunit tous les officiers placés sous ses ordres, et il ne négligea aucune recommandation pour les décider à rester fidèles à la reine. Ceux-ci surveillèrent si bien les soldats, qu'il n'y eut pas une seule défection, et qu'il fut impossible à Barcelone de se prononcer en dépit de tout le désir qu'elle devait en avoir. Malgré toutes les excitations et toutes les proclamations de quelques esprits exaltés, la population de Barcelone comprit qu'il serait insensé de provoquer un conflit, dont le résultat ne pouvait être douteux, et qui exposerait la ville à être foudroyée par les canons des forteresses qui la dominent de tous côtés. Les dispositions prises par le comte de Cheste eurent ce résultat singulier, que le gouvernement révolutionnaire était déjà installé depuis plusieurs jours à Madrid, sans que rien eût été modifié en Catalogne, de telle sorte que Barcelone, la ville d'Espagne où les idées sont le plus avancées, se trouva contrainte d'être la dernière à adhérer au mouvement révolutionnaire.

Le mouvement qui avait éclaté à Santander fut d'abord comprimé par le gouverneur, qui avait appelé à son aide les gardes civiles et les douaniers ; mais les choses changèrent complétement, à l'arrivée d'un renfort de trois cents hommes envoyés par la garnison révoltée de Santona, et le gouverneur dut alors quitter la ville avec la petite troupe qu'il commandait.

Le comité révolutionnaire de Santander se substitua immédiatement aux autorités qui avaient suivi le gouverneur, et prit sans retard aucun les mesures nécessaires pour résister à un retour offensif qui ne pouvait tarder. On fit une distribution rapide des armes et des munitions trouvées dans les magasins de l'État. On coupa sur plusieurs points la voie ferrée qui mène à Santander, on éleva en toute hâte des barricades dans les rues qui commu-

Digitized by Google

niquaient avec l'extérieur, enfin on s'apprêta courageusement à soutenir l'attaque des partisans du gouvernement.

Le général Calonje, en effet, dès la première nouvelle du soulèvement de Santander, avait fait partir de Valladolid et de Burgos, sous le commandement du brigadier Inestal, trois bataillons de chasseurs et deux batteries d'artillerie. Lui-même, il se chargea de réunir les gardes civils et les douaniers espacés aux environs de Santander, et le 24 septembre, après avoir vaincu les obstacles que l'on avait essayé d'opposer à sa marche, il se trouva devant la ville prêt à commencer l'attaque. Il fit sommer le comité révolutionnaire de déposer les armes : cette sommation fut repoussée, et le feu commença. Le combat dura six heures, et les troupes durent enlever successivement, et au prix de pertes sensibles, les barricades défendues par les révolutionnaires. Lorsque la position ne fut plus tenable, presque toutes les personnes compromises trouvèrent un refuge à bord des vapeurs de commerce qui étaient dans le port, et qui allèrent les déposer au Ferrol, où elles pouvaient trouver un asile sûr.

Le général Calonje fit passer devant un conseil de guerre les quelques prisonniers faits pendant le combat, et, après un jugement sommaire il les fit passer par les armes.

Cette exécution barbare était inutile, elle souleva contre le général Calonje un cri général de réprobation. Aussi, quelques jours après, lorsque la reine eut quitté l'Espagne et que le triomphe de la révolution fut assuré, le comité révolutionnaire de Valladolid fit rechercher partout, et parvint à découvrir dans une retraite isolée le général Calonje, qui cherchait à se soustraire aux représailles qu'il avait tout lieu de redouter. Le comité de Valladolid offrit de faire conduire sous bonne escorte le général Calonje à Santander afin que le comité révolutionnaire de cette ville pût décider de son sort. Le comité de Santander eut la magnanimité de fermer l'oreille aux cris de vengeance que poussaient les familles des malheureux fusillés par les ordres du général Calonje, il dit qu'il ne voulait pas ensanglanter le triomphe d'une révolution destinée à régénérer l'Espagne, et laissant le général livré à ses regrets ou à ses remords d'avoir fait inutilement verser le sang de ses concitoyens, il demanda qu'il fût immédiatement mis en liberté.

Le gouvernement avait donc réussi à empêcher ou à comprimer l'insurrection dans les provinces du Nord; il déployait en même temps une grande activité pour atteindre le même résultat dans celles du Midi.

Le mouvement d'Alicante était peu sérieux, et il fut rapide-

Digitized by Google

ment étouffé par le brigadier Aparicio, qui se mit à la tête d'un petit détachement de troupes et de gardes civiles pour attaquer les factieux : il les dispersa sans peine et s'empara même des chefs du mouvement qui s'étaient retranchés dans le théâtre avec une quarantaine d'hommes.

Grenade avait cru pouvoir se prononcer avec toutes chances de succès, en profitant du départ du général Paredes, qui, suivi d'une partie de la garnison, avait été opérer sa jonction avec le marquis de Novaliches. Cette espérance fut vite renversée par l'énergie du commandant en second, le brigadier Enriquez qui, sans laisser à l'insurrection le temps de se développer, chargea résolûment les groupes séditieux et rétablit la tranquillité en moins de temps qu'il n'en avait fallu aux promoteurs du pronunciamiento pour la troubler. Alcoy, la seule ville du royaume de Valence qui se fût soulevée, s'était rendue le 27 ; mais à côté de ces succès partiels, le gouvernement avait subi un échec grave à Malaga, où une partie de la garnison avait fait cause commune avec le peuple, et l'avait aidé à repousser par les armes les troupes qui étaient restées fidèles.

Il était impossible de réduire Malaga sans des forces imposantes, que l'on n'aurait pu réunir qu'aux dépens de l'armée d'Andalousie, ce qui, dans l'état des choses, était impraticable. Il fallut donc se résoudre à attendre que le sort des armes eût prononcé entre la révolution et le marquis de Novaliches, et on se borna à passer à ce dernier dépêche sur dépêche, pour lui faire part de la situation et l'engager à agir avec vigueur et promptitude. Le marquis de Novaliches avait enfin réuni 15 bataillons, 16 escadrons, 2 compagnies de génie, 28 pièces d'artillerie, et s'était porté en avant jusqu'à Menjivar. La nouvelle de ce mouvement avait tellement effrayé les membres du comité révolutionnaire de Cordoue, qu'ils avaient cru devoir abandonner la ville et s'aller réfugier à Séville. Les habitants livrés à eux-mêmes, et craignant quelque sévère châtiment, s'étaient empressés d'envoyer une députation au marquis de Novaliches pour l'assurer de leur dévouement et l'engager à faire au plus tôt son entrée à Cordoue.

Le mouvement de l'armée royaliste s'accentua de plus en plus, et le 24 elle se trouvait à quelques lieues de Cordoue, au Carpio, où elle se grossit encore des renforts qui lui furent adressés de Madrid, après la grande revue passée le 23 par le maréchal Concha.

Au nombre des officiers supérieurs qui rejoignirent alors l'armée d'Andalousie se trouvait le comte de Girgenti, gendre de la

Digitized by Google

reine. Aussitôt qu'il avait appris le soulèvement de Cadix, le comte de Girgenti avait quitté Paris et sa jeune femme, pour venir partager les dangers de sa nouvelle famille : lors de son mariage avec l'infante, il avait été nommé colonel, et il réclama, comme un honneur, le droit d'aller se mettre à la tête de son régiment; arrivé à Madrid, il se mit à la disposition du maréchal Concha, et il lui demanda, comme faveur d'être placé dans les premiers rangs de l'armée d'Andalousie. Le 23, après la revue, il partit avec son régiment, et lorsque les deux armées en vinrent aux mains, il se comporta en prince soucieux de soutenir l'honneur de sa race. Bien que le prince de Girgenti n'ait fait qu'accomplir son devoir de soldat, il est cependant d'autant plus juste de rendre justice à sa conduite, qu'il est le seul homme de la famille royale qui ait fait acte de dignité virile.

En présence du mouvement agressif tenté par le marquis de Novaliches, l'armée révolutionnaire s'était ébranlée afin de couvrir Cordoue. Le maréchal Serrano, en raison de la supériorité de son grade, exerçait les fonctions de général en chef, et il avait sous ses ordres les généraux Izquierdo et Caballero de Rodas.

Une rencontre devenait imminente, et afin de la prévenir, s'il était possible, le maréchal Serrano envoya, le 27 septembre, son aide de camp, Lopez de Ayala, porter une lettre au marquis de Novaliches, à l'effet de lui représenter que le succès de la Révolution était déjà un fait acquis, et qu'en conséquence il serait digne de lui de ne pas provoquer une effusion de sang entièrement inutile; il le suppliait donc de ne pas s'opposer à sa marche, et de venir, au contraire, coopérer avec toutes ses troupes à l'affranchissement definitif de leur patrie. Le commandant de l'armée royaliste répondit qu'il ne saurait manquer à l'engagement qu'il avait contracté envers la reine et son gouvernement, en acceptant le commandement de l'armée d'Andalousie, et que cette armée entière jusqu'au dernier soldat partageait ses sentiments; qu'il était tout disposé à se joindre à d'anciens compagnons d'armes, mais à la condition que ceux-ci revinssent de leur égarement et reconnussent la légalité de l'ordre de choses existant. Après d'inutiles pourparlers, il ne restait qu'à en appeler au sort des armes; mais ce qui donne à cet échange de lettres avant la bataille un caractère vraiment singulier, c'est le ton d'amitié qui règne dans l'une comme dans l'autre. Chacun de ces généraux assure son adversaire « *de la haute considération avec laquelle il n'a cessé d'être son très-affecteux ami et très-sincère serviteur,* » et ce ne sont pas seule-

Digitized by Google

ment de vaines formules de politesse méridionale; car lorsque le sort se fut prononcé en faveur des soldats de la révolution, la première chose que Serrano vainqueur crut devoir faire, ce fut d'aller rendre visite au marquis de Novaliches, défait et blessé.

Cependant la reine était restée à Saint-Sebastien, et peu à peu la solitude se faisait autour d'elle. Combien de fois, pendant les longues journées qui s'écoulèrent à attendre les nouvelles, cette Majesté, délaissée, aura-t-elle pû s'apercevoir que les courtisans du malheur sont bien rares. Déjà tous les membres de l'ancien ministère avaient cherché un refuge sur le territoire français; chaque jour Isabelle II voyait s'éloigner quelqu'un de ceux qui l'avaient compromise, quelqu'un de ceux qu'elle avait comblés de faveurs; déjà même les personnes de sa famille, ou de son entourage intime, ne cherchaient plus à dissimuler leurs alarmes pusillanimes. Effrayée elle-même des nouvelles chaque jour plus mauvaises qui lui parvenaient de la capitale et des provinces, elle donna secrètement au maréchal Concha l'autorisation de traiter avec les révoltés; d'abord en offrant à leurs chefs pouvoir et honneurs : cette première ouverture fut rejetée; le négociateur offrit alors l'abdication de la reine en faveur du prince des Asturies. Dans le principe, cette offre aurait été acceptée avec enthousiasme; mais elle vint lorsque le peuple, surexcité par les comités, avait déjà proféré partout le cri : « *Fuera los Borbones!* » et les chefs du mouvement comprirent qu'ils seraient désavoués par la nation entière s'ils acceptaient.

L'unique chance de salut qui restât à la dynastie se trouvait donc aux mains du marquis de Novaliches; et les choses en étaient arrivées à ce point, qu'une victoire complète n'aurait eu pour les royalistes qu'un résultat, celui de donner lieu à une guerre civile, tandis qu'un échec même minime donnait gain de cause à leurs adversaires.

Le 29 septembre, le marquis de Novaliches dessina nettement son mouvement d'attaque contre Cordoue; mais il fut arrêté par l'armée révolutionnaire, qui lui offrit le combat à Puente de Alcolea. Après quelques engagements partiels assez meurtriers, le général en chef des royalistes fut atteint à la tête par un projectile qui le renversa sanglant et inanimé entre les bras de ses aides de camp. Le bruit de sa mort se répandit dans les rangs, y sema le désordre et assura rapidement la victoire aux révolutionnaires. Le désastre était complet pour le gouvernement de la reine, et Madrid l'apprit avec un enthousiasme indicible; le peuple comprit que le moment prévu par le comité ré-

Digitized by Google

volutionnaire était arrivé : il se précipita dans les rues aux cris de « *Vive la liberté! à bas les Bourbons!* »

En vain le maréchal Concha voulut essayer de résister à l'élan populaire ; il se sentait débordé de toutes parts, et il quitta Madrid en toute hâte pour aller informer la reine du résultat désastreux de la bataille d'Alcolea, ainsi que pour résigner entre ses mains les pouvoirs qu'elle lui avait confiés.

Le 29 septembre, à onze heures du matin, le marquis del Duero faisait appeler le général Joaquim Jovellar et M. Pascual Madoz, bien connus tous deux pour appartenir au parti progressiste, et leur annonçait qu'il résignait entre leurs mains tous les pouvoirs civils et militaires, les chargeant de maintenir l'ordre dans la ville, et d'assurer la sûreté et la tranquillité générales.

Sans perdre un instant, le général Jovellar se transporta à l'état-major de la place, et, afin d'éviter tout conflit, il précipita la fraternisation du peuple et de l'armée; en même temps, don Pascual Madoz se rendait à l'hôtel de ville et donnait provisoirement une existence régulière et ostensible au comité révolutionnaire, dont les pouvoirs devaient ensuite être soumis au contrôle du suffrage universel. Le soir même, la tranquillité de la ville était assurée; des volontaires protégeaient les édifices civils ou religieux; enfin les autorités révolutionnaires avaient remplacé partout celles qui commandaient encore le matin.

Le télégraphe avait immédiatement porté ces nouvelles dans toutes les capitales de provinces, et dans toutes, sauf à Barcelone, les comités révolutionnaires s'étaient immédiatement substitués sans difficulté aux autorités établies. Carthagène avait enfin ouvert son port au général Prim, monté sur les navires, dont le commandant Lasaussaye avait repoussé les parlementaires, le 26 septembre.

Aussitôt installé, le comité révolutionnaire avait fait afficher un manifeste déclarant qu'il adhérait au vœu proféré par le peuple, et qu'en conséquence, au nom de la nation, il proclamait :

1° La souveraineté nationale;

2° La déchéance d'Isabelle II;

3° L'impossibilité, pour tout Bourbon, de jamais occuper le trône d'Espagne.

Cet énoncé de principes fut immédiatement acclamé dans toute l'Espagne. Le 30 septembre, à deux heures et demie, la reine Isabelle, suivie de sa famille et de sa maison, quittait l'Espagne et venait chercher un asile sur la terre de France.

LÉON HECKISS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

REVANCHE DE FEMME [1]

Si le « sois considérée, il le faut ! » cette nécessité sociale, spirituellement observée par Beaumarchais, impose aux femmes une réserve extrême et une défiance de sauvage à l'égard de leurs secrets, l'instinct féminin, tout d'expansion confiante, ne perd jamais ses droits; il les pousse à l'abandon de leurs pensées les plus intimes dès qu'une âme sympathique s'est révélée à elles. On a beaucoup raillé, de tout temps, ce penchant des femmes, parce qu'on a méconnu son vrai sens. Rien de moins léger, rien de plus noble et de plus saint que ce besoin d'épanchement qui n'est qu'un besoin de lumière et de contrôle, un cri de la faiblesse, un appel à la force protectrice, quand il n'est pas le désir de calmer une douleur au doux contact de la pitié.

Toute confidence faite décharge l'âme d'un grand poids. Il faut avoir porté un secret pour savoir combien pèse le moins lourd. On dirait par cet effet constant de la confiance qu'elle établit une solidarité d'intérêts et de sentiments entre celui qui a livré son cœur et celui qui a reçu cette preuve d'estime.

C'est ce que ressentit Paule Vassier le lendemain de l'incident qui avait failli mettre sa réputation à la merci de madame de Craye. Quand elle eut raconté à Suzanne, avec effort d'abord, avec entraînement ensuite, les déceptions de son mariage, la sécurité nonchalante de son mari, cette absence entre elle et lui de rapports d'intelligence et de cœur qui la rendait solitaire, ses accès de révolte contre sa plate et triste destinée, ses accès contraires de dévotion qui l'avaient exaltée, ses velléités de coquetterie qui l'avaient dégoûtée; puis son découragement;

(1) Voir la livraison du 25 janvier.

Digitized by Google

enfin le réveil de ses sentiments comprimés dès que Christian était devenu amoureux d'elle, et le roman furtif qui s'était noué entre eux, leur échange de regards, de demi-mots et de lettres; quand elle eut dit tout cela, rougissante et émue, elle se sentit soulagée.

Suzanne avait laissé parler Paule sans l'interrompre; elle lui avait seulement pris les mains, les serrant avec intérêt quand la jeune femme revenait sur ses tentatives inutiles pour se rattacher à l'amour du devoir. Puis, lorsque Paule conta les premiers empressements de Christian, le respect, l'adoration timide dont il l'entourait depuis un an, Suzanne sourit et des soupirs contenus gonflèrent sa poitrine; mais elle s'abstint de toute réflexion et quand Paule, ayant terminé sa confidence, lui dit :

— Suis-je tout à fait digne de blâme? me trouvez-vous sans excuse?

Suzanne ne répondit rien. Elle s'accouda sur la table rustique (car cet entretien avait lieu dans la grotte), et la figure dans ses deux mains, elle se prit à méditer.

Paule fut inquiète de ce recueillement qui se prolongea très-longtemps. Elle le respecta pourtant, car elle jugeait madame Brülher indécise devant l'arrêt à formuler. Ce silence l'alarma enfin au point, qu'émue par tout ce qui venait de sortir de son âme, elle dit à Suzanne :

— Je vous en supplie, parlez-moi, fût-ce pour me condamner. Votre silence me cause plus d'angoisses que le regard de madame de Craye. Craignez-vous de me blesser? Après ce que vous avez fait pour moi, je dois accepter avec une égale reconnaissance et votre désapprobation et votre aide. Parlez, Suzanne, mon cœur est suspendu à vos lèvres!

Et joignant le geste à cette prière, la jeune femme saisit les deux bras de madame Brülher, mais elle recula de surprise quand, le voile de ses mains écarté, la figure de Suzanne lui apparut.

Un grand combat se livrait dans l'âme de Suzanne et l'on en distinguait les troubles dans ses traits. Ses lèvres pâlies frémissaient; son œil sec flambait égaré. Des contractions pénibles tordaient l'arc pur de ses sourcils, et le réseau de ses veines saillait en nœuds à ses tempes, comme si tout son sang avait été appelé à son cerveau par l'effort et la lutte de ses pensées. Elle était belle ainsi, mais d'une beauté étrange, comme une de ces amazones sculptées sur les bas-reliefs antiques qui respirent une virile ardeur et une dédaigneuse colère ou plutôt elle ressemblait à une de ces têtes de Méduse dont la perfection plastique se combine d'horreur et de charme fascinateur.

Digitized by Google

Paule resta muette devant ces yeux fixes qui la regardaient sans la voir, devant cette bouche entr'ouverte qui s'agitait sans émettre un son ; cette pâle figure avait dans sa convulsion un tel caractère d'énergique grandeur que la jeune femme ressentit le respect craintif qu'inspirent les hauts mystères. Elle s'oublia elle-même pendant quelques instants et elle abandonna involontairement les bras de Suzanne qui retombèrent pesamment sur la table. Ce choc réveilla Suzanne, qui passa les mains devant ses yeux par un geste instinctif, et qui retrouva subitement la conscience de la situation et sa physionomie habituelle.

— Pardonnez-moi, lui dit-elle d'une voix grave, si je ne vous ai pas répondu tout de suite. Je vous entendais tout à l'heure, mais vos questions m'assaillaient au milieu d'un tel tumulte d'émotions qu'il m'était impossible de parler. Je suis votre amie, et non votre juge. A ce titre, je n'ai point à me prononcer sur un passé qui ne nous appartient plus ni à l'une ni à l'autre. Je n'ai droit qu'aux décisions du présent et aux inspirations pour l'avenir; et je ne vous parlerai même de votre situation qu'après avoir répondu à votre confiance par un égal abandon. Vous m'avez dit toute l'histoire de votre âme; vous ne m'en avez caché ni les erreurs ni les défaillances. Je veux que vous sachiez que j'ai connu les mêmes orages et de plus grands. Si j'ai été frappée comme vous et plus rudement que vous-même, puisse l'exemple de ma vie vous être profitable. Et si l'on dit vrai, si l'expérience n'a que des leçons inutiles, vous gagnerez du moins à ce récit de mieux me connaître, de mieux apprécier ceux qui vous entourent. Vous y perdrez des illusions, par conséquent vous y gagnerez de la force, car elle est misérable, cette pente qui nous entraîne à regretter toutes nos ignorances. Le bénéfice de cette faiblesse est nul; si nous ne quittons les premiers les illusions dont je parle, elles nous abandonnent d'elles-mêmes. Croyez-moi, Paule, il est mauvais de nous laisser bercer par elles; elles nous endorment comme le mouvement d'un canot sur la mer; mais quand elles nous réveillent, c'est en nous jetant sur quelque écueil ou en nous engloutissant dans l'abîme. Donc, il ne faut pas trop rêver. Et tenez! on représente symboliquement l'âme sous la forme d'une flamme. C'est un enseignement. La flamme veille. La flamme est le dégagement de toute matière grossière. Il faut la conserver pure et vigilante. J'ai l'air de vous dire des banalités et des énigmes. Vous verrez que ceci a un sens.

Vous avez souri, Paule, lorsque je vous ai promis l'histoire de ma vie ; vous croyez la connaître : c'est ce qu'a voulu me faire entendre ce mouvement de tête et des lèvres qui ne m'a pas

Digitized by Google

échappé. Détrompez-vous. Vous ne savez rien de moi, et vous êtes la première à qui j'en dirai quelque chose. Et n'est-elle pas étrange, dites-moi, cette ignorance où nous sommes les uns des autres? De tous les sanctuaires, un seul ne peut être profané, à moins qu'il ne se dégrade lui-même, c'est celui de l'âme. Nous sommes des inconnus pour les personnes à qui nous donnons la main, pour nos proches souvent. Nos actions, nos paroles tombent sous leur jugement; mais les mobiles, les causes qui nous font agir sont pour eux des mystères.

Plus que tous, j'ai été jalouse de cette possession de moi-même, seul bien qu'on ne puisse enlever aux plus misérables. J'ai mis longtemps mon orgueil à n'initier personne aux secrets de mon cœur, et je me suis complue dans l'idée que je me suffisais, que je m'appartenais, dans le sens le plus absolu de ce mot. Etait-ce fierté? était-ce force de caractère? Je ne sais. Je viens de lutter contre cette longue habitude de silence, je viens d'évoquer des souvenirs que j'éloignais pour répondre à votre amitié et pour vous servir. Assez de femmes prennent un plaisir bas à se nuire mutuellement. Il est digne de vous et de moi de réagir contre ce vil penchant qu'on reproche à tout notre sexe, avec raison, peut-être. J'ai pleuré sur vous tout à l'heure. Pleurez maintenant sur moi, ou plutôt consolons-nous et éclairons-nous, si nous le pouvons.

Quand j'ai quitté le couvent, vous étiez presque une enfant, puisque je suis de cinq ans votre aînée. J'étais à cette époque, comme vous plus tard, une jeune fille ignorante de la vie, au cœur tendre, au caractère peu formé, car le vice de l'enseignement des femmes, en France surtout, est celui-ci : on fait tout pour l'éducation et l'instruction, rien pour le caractère. On tient à notre bon maintien et à ce que nous sachions quel roi succéda à Louis le Gros, mais on ne cultive pas nos facultés morales et on ne nous prépare pas aux luttes de l'existence. On nous jette dans un moule banal d'où nous devons sortir molles et malléables, car le plus bel éloge qu'on sache faire d'une jeune fille est celui-ci : « Elle n'a pas plus de volonté qu'un enfant! »

Il résulte de ce système que les jeunes filles n'ont rien qui leur soit propre, ni une idée ni un sentiment. Toute initiative personnelle leur étant déniée, elles ne soupçonnent pas qu'elles en doivent jamais avoir un jour. Une longue habitude de soumission irraisonnée leur fait tendre la tête au premier joug qui s'impose à elles. Elles sont les esclaves des premières impressions qui les dominent; elles n'acceptent pas, — ce fait supposerait quelque virtualité de raisonnement, — elles subissent tout.

Digitized by Google

Si je suis devenue plus tard indépendante de toute influence étrangère, si je me suis cloîtrée dans mon for intérieur comme dans une citadelle fermée, c'est pour avoir souffert de cette faiblesse qu'on louait en moi, c'est pour avoir compris, bien tard, hélas! qu'il faut tremper énergiquement son âme, afin de ne pas la laisser briser ou entamer.

A peine sortie de la douce atmosphère du couvent, ne connaissant des âpres rivalités du monde que les innocentes luttes de l'émulation, de ses plaisirs, que nos fêtes enfantines, de ses passions, que mes préférences pour deux aimables religieuses et pour deux ou trois compagnes, je fus mariée à M. Brülher. Je me vis obligée de diriger une maison nombreuse, moi qui ne savais pas me gouverner. Ce mariage était de pure convenance, et pourtant j'aurais pu y trouver le bonheur si j'avais été capable et digne de le goûter. Mon mari était affectueux, passionné pour la vie de famille en sa qualité d'Allemand, plein d'égards pour ma jeunesse qui était mon grand charme à ses yeux, car il avait quinze ans de plus que moi, et il aspirait à se reposer des affaires dans un intérieur agréable.

Vous ignorez peut-être qu'il était cadet de famille noble. De bonne heure, il se fatigua de sa situation précaire qui lui assurait en Allemagne un grade militaire et des honneurs stériles; il voulait fuir aussi une haine fraternelle qui lui aliénait le cœur de ses parents. Réduit à ses seules ressources, le baron Brülher s'expatria et dérogea; il se fit une position honorable dans la banque, aidé par ce génie patient des Allemands qui est fait de probité et de constance. Tant qu'il n'eut pas édifié sa fortune, il s'interdit toute pensée de mariage, ne pouvant prétendre à une union digne de ses vues et de sa naissance. Dès qu'il put réaliser ses visées, il choisit, non la plus riche, mais la femme qu'il croyait devoir lui donner ce bonheur intime pour lequel sa nature paisible et aimante était faite. Il se trompa, car il prit pour des promesses de tendresse ma docilité ignorante, et comme des gages d'amour solide, ma reconnaissance pour ses bontés. Je vous le déclare, Paule, si jamais homme fut digne d'être aimé, mon mari l'était, et c'est moi qui ai gâté la félicité qui m'était offerte, par mon aveuglement imbécile et par ma facilité à suivre des conseils inintelligents.

Dans le vague de mes idées, un seul sentiment était sûr et profond, c'était le sentiment religieux. J'étais pieuse jusqu'à m'affliger d'être séparée sur ce point de mon mari, qui appartenait à la religion réformée. Ma mère était pieuse aussi, mais avec moins d'exaltation, car l'âge et l'expérience lui

Digitized by Google

avaient appris à respecter toutes les convictions; elle m'exhortait à la patience quand je lui faisais part de mes chagrins à ce sujet. Elle ne m'interdisait pas tout espoir de conversion; mais elle répugnait aux discussions de principes qui sont irritantes, et m'engageait à tout attendre du temps et du bon exemple. Par malheur pour moi, ses amies accusaient son indulgence de faiblesse. Madame de Craye, surtout, ne négligeait aucun moyen d'entretenir chez moi cette ferveur de prosélytisme. Par ses conseils, je fis de mes entretiens avec mon mari des conférences et de mon canapé une chaire. Lorsque Hermann m'arrivait las de ses chiffres et de ses opérations de banque, quêtant un sourire, une bonne parole, il trouvait un prédicateur armé de textes, ardent à la propagande. Il lutta longtemps de tout l'ascendant de son amour contre cette atteinte à sa dignité; circonvenue par les encouragements des amies de ma mère, autorisée par la tacite approbation de celle-ci qui n'osait pas s'opposer à ce qu'on lui représentait comme mon devoir, je montrai pour la première fois de la volonté, ou plutôt je subis l'impulsion qu'on me donnait.

Peu à peu, j'outrai l'espit de mon rôle. On me fit comprendre tout le parti que je pouvais tirer d'habiles rigueurs. J'étais trop jeune pour savoir pratiquer de moi-même la politique des femmes qui assurent leur domination par des froideurs calculées; mais j'employai cette tactique dès qu'elle me fut suggérée, et je m'en servis en enfant possédé d'une idée fixe, sans apprécier ce qui pouvait en résulter.

Un homme plus jeune qu'Hermann eût peut-être cédé à la grâce de mes prières; plus faible, à mes larmes et à mes résistances. Un homme plus absolu m'eût interdit toute communication avec la coterie qui me poussait et m'eût facilement domptée; un mari léger se fût moqué de mes tentatives et les eût fait échouer dans le ridicule. Mais Hermann était un esprit sérieux pour lequel ces questions étaient importantes, dont les opinions étaient assises, et qui professait un grand respect pour toutes les convictions religieuses. Il n'essaya donc pas de protéger sa liberté de conscience en usant de représailles à mon égard, et il souffrit en silence.

Notre intimité s'altéra. Les espérances qu'il avait fondées sur notre mariage pâlirent l'une après l'autre. Peut-être nous fussions-nous entendus à cette époque s'il nous était né un enfant. Devant son berceau, nos dissentiments religieux se seraient unis dans une commune reconnaissance pour le bienfait envoyé par Dieu, pour cette bénédiction du foyer qui est la consécration de toute union, et le lien le plus fort qui puisse attacher deux êtres l'un à l'autre.

Digitized by Google

Mais je ne méritais sans doute pas d'être mère, et quand le sentiment de mes fautes m'apparut, quand je sentis, qu'en dépit de tous les conseils, l'influence de la femme doit être faite de douceur et non de tyrannie, il n'était plus temps de songer à une réconciliation. Le cœur d'Hermann m'avait échappé.

Après deux ans de cette lutte, il s'était détaché de moi. Je n'étais plus pour lui que la femme qui portait son nom. S'il m'estimait encore, il ne m'aimait plus. Je le voyais à peine, car il appela dans sa maison le bruit et les fêtes qu'il en avait éloignés tant qu'il avait espéré réaliser son idéal de bonheur paisible, à l'allemande. Il reçut ses confrères de la haute finance. Notre salon, vous le savez, fut un des rares salons de Lyon qui réunirent une partie de notre noblesse exclusive et l'aristocratie de l'argent. Bien qu'Hermann ne portât pas son titre, on le savait bien né, et ma mère avait des alliances de famille qui nous permirent le mélange de deux classes qui se tiennent isolées l'une de l'autre, surtout en province, où nul privilége de talent et de fortune ne rapproche les distances sociales.

Le contact du monde élargit le cercle de mes idées. Je vis, j'entendis, je comparai, et commençai à me faire des opinions sur toute chose. Isolée, malgré mon nombreux entourage, ne sachant comment user de la triste liberté que j'avais acquise au détriment de mon bonheur, je lus, je méditai et compris en partie mes torts. Je dis en partie, car je ne me jugeai pas aussi sainement qu'aujourd'hui. Je rejetais sur Hermann presque toute la responsabilité de mes fautes. Pourquoi n'avait-il pas vu que j'étais une enfant répétant une leçon? Pourquoi n'avait-il pas pris pour combattre mes idées la peine qu'on avait prise pour me les suggérer? Je traitais alors son découragement d'indifférence, et sa froideur de dureté. Je ne lui tenais pas compte de ses doux efforts pour apaiser nos discussions et pour nous ramener aux premières joies de l'intimité. Je lui en voulais de ne pas comprendre que cette intraitable humeur m'avait quittée, car je ne savais pas alors que les ruptures les plus définitives ne sont pas celles qu'on opère dans les transports d'une passion violente, mais celles qui dénouent jour à jour, heure à heure, sous la pression latente de la désillusion, tous les liens formés par l'amour.

Si je n'avais pas dévoré mes regrets en silence, si ma fierté n'eût pas été déjà éveillée, Hermann fût peut-être revenu à moi, car à cette époque, il n'avait cherché l'oubli de ses déceptions que dans l'agitation des affaires; mais une pudeur d'âme scellait mes lèvres, et je subissais la punition de mes maladresses et de

Digitized by Google

ma crédulité en retrouvant chez mon mari cette froideur dont je lui avais donné l'exemple.

Deux ans avaient fait une femme de la jeune fille. Il avait fallu tout ce temps, car si l'on conquiert le titre de *Madame* du jour au lendemain, on n'obtient pas si vite les qualités que ce nom sous-entend. Bien des jeunes femmes ne sont que des enfants ; je n'en veux pour preuve que la déraison avec laquelle elles gâtent leur bonheur à force de le tourmenter, comme un joujou qu'on remplacera par un plus neuf. Et le bonheur enfui ne revient pas et se remplace encore moins, je le sais.

Ayant perdu la partie pour m'être jetée dans un extrême, je crus la regagner en me lançant dans l'extrême opposé. Elles étaient calmées, ces belles ferveurs religieuses qui me possédaient dans les premiers temps de mon mariage. Je suis redevenue croyante depuis et pour la vie, mais les dissipations du monde, mon besoin de m'étourdir, enfin une secrète rancune contre le sujet de mes chagrins, m'éloignèrent de la compagnie pieuse que je voyais chez ma mère. Je lus beaucoup, et sans choix, sans discernement. Loin de chercher des livres capables d'élever mon esprit, je me nourris d'ouvrages brillants de forme, mais de fond peu solide qui enivrèrent mon imagination aux dépens de ma raison. J'y puisai des sophismes de tout genre, et avant tout l'amour de ma personne. Les romans exaltent la jeunesse et la beauté. Je me persuadai que j'avais le second de ces avantages ; quant au premier, nul ne me le contestait.

Comme il est également admis dans la littérature banale qu'un homme de finance est essentiellement terre à terre et borné, je décidai que mes scrupules au sujet du passé étaient absurdes et que mon mari était indigne de mes regrets. De cette appréciation à une faute, la distance n'est pas aussi grande que vous pouvez le supposer, ma chère Paule ; lorsqu'une femme fait autant de pas vers son devoir que vers la pente qui l'en éloigne, son dédain pour l'homme auquel on l'a liée donne à ses moindres démarches une impulsion décisive et fatale.

Méconnaître les siens, c'est s'essayer à se méconnaître soi-même. La première erreur de jugement en appelle d'autres, et bientôt on ne les compte plus. Et comme elles s'accumulent vite ! Vous venez de me voir intolérante et rigoriste ; n'est-il pas étrange que ces deux torts m'aient conduite, logiquement, aux torts contraires ? Et pourtant tout s'est enchaîné dans la suite de mes pensées comme je viens de vous le dire.

Vers la fin de la troisième année, j'avais usé jusqu'à la satiété les plaisirs de l'adoration égoïste de ma personne ; j'étais lasse

Digitized by Google

de me donner la réplique à moi-même et j'aspirais... à quoi? Je n'aurais pas pu le dire, j'osais à peine me l'avouer; mais la musique, qui n'avait encore été pour moi qu'un prétexte à arpéges et à fioritures, me causait des langueurs inaccoutumées; mon goût naturel pour la toilette avait un sens nouveau; ce n'était pas pour moi seule que je me faisais belle; je tenais à plaire désormais. Je n'avais pas de but dans ces coquetteries : aucun des hommes qui rôdent autour de toutes les jeunes femmes ne m'avait émue; je sacrifiais à ce Dieu inconnu, à cet idéal adoré par tant de rêveuses, qui se prennent aux chimères quand elles n'ont pas eu l'âme assez droite pour goûter les saines réalités.

Ici même, dans ce petit parc, j'errais le soir toute agitée. Je m'accoudais à la terrasse, je regardais à travers la brume lumineuse ce grand amas de maisons noires, d'où monte un bruissement éternel; je suivais le rayonnement des gaz miroitant dans la Saône endormie, je voyais sous les platanes du cours Napoléon se dessiner vaguement des ombres qui fuyaient les clartés indiscrètes, et je me disais :

« Ceux-là sont heureux! ceux-là aiment et sont aimés! Dans cette ville qui gît tout entière à mes pieds, pas une âme qui ne soit occupée de quelque autre! La jalousie, les enivrements de la passion, les craintes qu'un sourire fait naître et qu'il dissipe, tous ces bonheurs, on les connaît là-bas. Ce bruit qui m'arrive indécis, ne dirait-on pas des soupirs ou des murmures d'amour! Le soir, baignée dans cette blanche lueur de lune, Lyon n'est plus la ville industrielle et positive du plein jour. C'est le Lyon des poëtes, des rêveurs, des amoureux! Et parmi les milliers d'âmes que la beauté de cette nuit émeut, pas une dont la joie dépende de mon dédain ou de mes sympathies! »

C'est dans ces rêveries que je me perdais. De telles illusions, quand on s'y livre tout entière, ont la puissance qu'on attribue aux évocations, ma chère Paule. J'appelais l'amour : l'amour vint, mais non tel que je me le figurais, moi qui l'avais méconnu pour ne le voir que dans les faux mirages de mon imagination. Le nom que je vais prononcer, vous l'avez sans doute sur les lèvres. Julien Deval ne fut pas le premier qui osa me faire la cour; les hommes sont habiles à deviner quelles femmes sont dans la disposition d'esprit où je me trouvais, et la froideur visible de M. Brülher était encourageante, mais il fut le seul dont la poursuite m'occupa, car je lui trouvai quelques-unes des conditions que j'imposais dans ma pensée à mon idéal.

Vous n'avez vu Julien Deval que plus tard, et lorsqu'il a eu rejeté ce que ses habitudes parisiennes avaient de trop accentué

Digitized by Google

pour Lyon, aussi ne vous expliqueriez-vous pas l'impression qu'il produisit sur moi, si je ne vous disais qu'il était autre que maintenant. Il n'avait pas adopté l'air gourmé qui est d'uniforme ici ; il savait être spirituel, ne réprimait pas ses saillies, et s'exprimait sur toutes choses avec une liberté cavalière qui m'enchantait, car je n'étais pas habituée à ces amusants paradoxes qui constituent le fond de la conversation parisienne. Julien avait de la jeunesse dans les idées, ce qui nous manque ici, du mouvement dans l'imagination, et, en sa qualité d'avocat, beaucoup de grâce dans le verbiage. Je dis verbiage à dessein, car ceux dont le métier est de parler tombent inévitablement du côté où ils penchent et tiennent volontiers le dé des entretiens. Un tel débordement de personnalité m'eût déplu chez un autre ; il ne fut chez lui qu'un attrait de plus, parce que je périssais d'ennui et qu'il sut me distraire.

Généralement on me trouvait sauvage, car je me taisais volontiers, ne pouvant dire un mot de ce qui m'occupait. Mes causeries avec tout le monde s'arrêtaient après les banalités de convention ; avec Julien, je n'étais jamais à court de répliques. Je l'écoutais avec tant de plaisir, qu'il m'en sut gré et qu'il me fit une réputation de femme d'esprit. Le fait est que sa verve stimula ma paresse ; j'osai peu à peu produire les idées que je m'étais faites pendant ma secrète transformation.

Que vous dirai-je? Je m'habituai à le voir, à l'entendre. Il brisait la monotonie de mon existence ; il m'apportait un air différent de celui qui je respirais et qui m'étouffait par sa pesanteur ; mais cette liaison, autorisée par l'amitié de madame Demaux, sa sœur, pour ma mère, eut si longtemps les apparences d'une camaraderie d'esprit, que je m'y livrai sans scrupules. Je ne me souviens plus quels regards, quelles paroles, ni quelles circonstances me firent comprendre que j'aimais Julien Deval. Que je l'aimais !... Osé-je dire ce mot maintenant que j'en conçois la portée ! Eh bien ! oui, je l'aimai comme je comprenais l'amour dans ce temps-là, et lui m'aima aussi, et nous n'avons pas de reproches à nous adresser mutuellement, car notre amour se valait.

Je le préférai à tous, parce qu'il était de tous le plus aimable, le plus éloquent, parce que ses lettres étaient de charmants plaidoyers, et lui me choisit parce que j'étais la plus en vue, la plus à la mode ; ma solitude d'ailleurs lui donnait de l'espoir. Sur ce dernier point, il se trompa. Je voulais de l'amour ses bonheurs d'âme, ses chers tourments et cette délicieuse obsession qu'il exerce sur toutes les facultés ; mais ma hardiesse n'al-

Digitized by Google

lait pas plus loin. En vouant toutes mes pensées à Julien, je croyais n'enlever rien à mon mari, puisqu'il ne me demandait pas compte de mes sentiments. Mais bien qu'il eût tacitement abdiqué tous ses droits sur mon cœur, bien que, de mon côté, j'eusse tordu le sens de beaucoup de devoirs jusqu'à les traiter de préjugés, j'étais retenue par la conscience de tout ce qu'une femme perd à s'avilir, par l'impatience que m'eût causée ma honte et par le désir de toujours pouvoir embrasser ma mère sans rougir.

J'étais donc résolue à rester vertueuse de fait, et pourtant... pourtant si Julien ne m'avait pas mise trop tôt dans la nécessité de me défendre, s'il avait eu l'art de m'étudier, s'il avait su que les femmes se prennent au piége des désespoirs qu'elles croient causer, peut-être m'eût-il vaincue par la pitié et par les générosités de ma nature. Mais il attaqua ces questions trop vite ; je ne pensai qu'à moi. S'il avait attendu davantage, peut-être n'eussé-je pensé qu'à lui, et alors j'étais perdue. Quand je dis perdue, c'est que je n'eusse pas commis une faute incomplète. Je me sentais la hardiesse de rompre avec la société, et non l'aplomb de me maintenir par une duplicité habile.

Je ne vous dirai pas, Paule, comment ces résistances furent combattues par Julien. A partir du jour où il osa sortir du respect, notre liaison ne fut qu'une suite de discussions, de bouderies, de raccommodements dont l'expansion compromettait plus mes résolutions que ses colères et ses transports passionnés. Lasse enfin de ne trouver dans l'amour que des émotions si contraires à ce que j'en avais attendu, un soir que Julien me parlait de sa vie brisée par moi, je lui fis honte de ses reproches en lui répondant qu'il me demandait de plus grands sacrifices que ceux qu'il pouvait me faire. Je lui dis que le jour où je manquerais à la foi jurée, je quitterais cette maison; je lui avouai ma répugnance invincible pour le mensonge en termes si forts, que lui, l'homme hardi, il eut peur de mon audace.

— Ou je serai respectable et respectée, ou je ne serai ni l'un ni l'autre. Il n'y a pas de moyen terme, lui dis-je enfin.

J'avais parlé d'abondance de cœur, sans songer à le faire reculer, sans essayer sur lui une épreuve. C'en fut une très-décisive; ce fut aussi une leçon pour moi. Devant l'alternative que je lui posais, Julien s'effraya. Il ne s'agissait plus pour lui de quelques plaisirs et d'un succès de fatuité, je lui faisais entrevoir une responsabilité dangereuse, un scandale et, à coup sûr, si je parlais de briser ma position, je compromettais à tout jamais la sienne.

Digitized by Google

Malgré les apparences poétiques données à sa passion, Julien est très-positif; je m'en suis aperçue plus tard, quand les préventions de l'amour ne m'ont plus trompée. Ce ne fut pas un sentiment vertueux qui le retint, mais la crainte de gâter son avenir. Quand il eut compris que ma déclaration n'était pas une dernière tentative de défense et qu'elle exprimait le fond même de ma pensée, il cessa de me voir, sans même essayer de colorer sa retraite d'un prétexte plus ou moins valable. Quinze jours après, tout Lyon parlait de son prochain mariage avec mademoiselle D... Ce mariage manqua, vous le savez, et alors, admirez la lâcheté des hommes! Julien revint, s'excusa d'avoir voulu se marier par dépit de mes rigueurs, dit que, n'ayant pu renoncer à moi, il avait rompu ce mariage pour me rapporter un cœur inhabile à m'oublier.

Je ne sus pas s'il disait vrai et si l'initiative de la rupture avait été prise par lui, car lorsque ces projets d'union ne se réalisent pas, les deux familles s'attribuent à l'envi le bénéfice de ce changement de front; mais eussé-je été certaine que Julien ne se vantait pas, qu'il m'eût été impossible de retrouver mes premiers élans de cœur vers lui. On parle beaucoup des lâchetés de la passion : on dit même qu'elles s'imposent aux natures les plus fières. C'est heureusement une erreur. Beaucoup d'âmes sacrifient leur penchant à leur dignité; beaucoup, et des plus généreuses peut-être, sentent l'irrévocable entre elles et ceux qui les ont abusées; ces âmes-là répugnent à la faiblesse qui, de concession en concession, se laisse choir dans l'avilissement.

Nulle doctrine n'est plus funeste que celle qui préconise l'irrésistible pouvoir de la passion; en s'appuyant sur elle, on croit subir une fatalité, quand on est seulement l'esclave de son inertie. Ne croyez pas, ne croyez jamais qu'il soit impossible de lutter, à quelque degré qu'on soit arrivé. Plus que tout autre, Paule, j'ai le droit d'affirmer le libre arbitre, car je n'ai failli qu'avec l'assentiment de ma volonté, et dès que j'ai lutté avec quelque énergie, ma confiance dans l'indépendance de mon âme m'a rendue victorieuse.

Lorsque je dis que l'irrévocable s'était fixé entre Julien et moi, je ne prétends pas assurer que mon orgueil blessé commanda tout d'abord à mon cœur. Je fus tentée d'agréer son repentir; j'aimais encore, sinon lui, du moins ce sentiment qui nous avait liés; j'aimais mes souvenirs dont il était la chère image; mais les dernières luttes avaient défloré cet amour. Dès qu'une femme est obligée de se défendre, l'homme qu'elle préfère devient pour elle un adversaire, et si elle est plus délicate

Digitized by Google

que passionnée, ce débat la désenchante un peu. Enfin la rupture que Julien venait de tenter était une leçon. Il avait voulu m'échapper ; il pouvait donc me quitter un jour. Il fallait prévenir ce malheur et renoncer à un sentiment qui compromettait non-seulement ma dignité, mais encore mon bonheur présent et la sécurité de mon avenir.

Sans faire part à Julien de toutes les réflexions que je vous indique légèrement, je lui fis comprendre que je ne le recevrais pas à merci. Je le tins sous le coup de ce dilemme :

— Ou vous m'aimez, ou vous ne m'aimez pas. Si vous m'aimez, comment avez-vous pu me quitter sèchement, sans un mot d'explication? Si vous ne m'aimez pas, quelle comédie jouez-vous en revenant ici ?

Il est avocat. Il ne fut pas à court de bonnes raisons pour colorer sa faute, mais la plus belle plaidoirie a tort quand les juges sont prévenus.

Ce n'est pas sans une grande tristesse que je renonçai à cette affection qui avait adouci l'amertume de ma vie solitaire; je m'effrayais en pensant aux heures vides que j'allais passer et que je ne savais comment remplir. On plaint le malheur des mères de famille obligées de gagner le pain quotidien de leurs enfants, et l'on ne comprend pas assez que cette dure tâche a des compensations. L'ennui, l'écrasant ennui, notre plaie à nous, femmes oisives, est inconnu aux ouvrières ; elles gémissent de leur asservissement à l'obstiné labeur qui use leur jeunesse ; mais s'il ride leur front plus tôt que les nôtres, il respecte la fraîcheur de leurs âmes, tandis que nos cœurs se flétrissent vite sous les orages auxquels nous les livrons pour fuir cet ennui que nous croyons tuer et qui nous tue, malgré ces efforts, et en raison de ces efforts.

Ma tristesse, que Julien devina, lui donna de l'espoir ; à bout de supplications, il voulut me reprendre par le dépit, et il me dit un beau soir que mon héroïsme était de la duperie, qu'il était puéril de garder tant de scrupules quand mon mari en avait si peu. Cette insinuation m'indigna, et je rompis la conversation sans vouloir en entendre davantage. Je vis dans cette perfidie une petitesse qui me révolta, et une injure à l'homme auquel j'avais gardé mon respect, à défaut de mon amour. Restée seule, je voulus vainement mépriser cet avis et le prendre pour une de ces manœuvres que les hommes amoureux emploient peur vaincre les dernières résistances. Je ne pus m'arrêter à cette opinion qui m'eût été douce, car le plus ou moins d'estime pour Julien n'était plus une question importante pour moi. Du jour au len-

Digitized by Google

demain, je m'éveillai jalouse, jalouse de mon mari que je n'aimais pas. Certes, Paule, si je ne parlais pas à une femme amie, capable de comprendre ces inconséquences du cœur, j'aurais honte de les confesser.

Ce sentiment, jusqu'alors inconnu, me bouleversa. Julien me fit horreur, parce que c'était lui qui m'avait ôté à demi le droit de m'offenser de l'abandon d'Hermann. J'observai mon mari : son attitude, ses habitudes nouvelles ne confirmaient que trop l'indiscrétion de son rival. Les affaires nombreuses de M. Brülher lui donnaient un excellent motif de ne pas paraître chez lui dans la journée; souvent même, il n'y déjeunait pas, et le soir, à peine avais-je deux personnes au salon qu'il disparaissait. Quand rentrait-il? Je ne le savais pas, et depuis longtemps je n'avais plus à m'en inquiéter. Sa bonté envers moi ne s'était jamais démentie, mais elle ne se manifestait plus que par une amabilité de convention, que je sentais glacée. Savait-il quelque chose du changement de mes idées, de ma liaison romanesque avec Julien Deval? Je l'ignore. Peut-être n'en soupçonnait-il rien, peut-être était-il de ces hommes qui ne reviennent pas sur une première impression, et me croyait-il toujours la femme des premiers temps de mon mariage; peut-être aussi lui étais-je devenue assez étrangère pour que tous mes sentiments lui fussent indifférents.

Cette révélation, que Julien m'avait faite dans l'intérêt de sa passion, eut un effet tout contraire : elle me détacha de lui complétement. Mais je ne lui laissai pas voir si vite que cette nouvelle foudroyante réveillait en moi la notion du devoir, presque oubliée, car je voulais savoir tout à fait ce qu'il ne m'avait dit qu'à demi. Il répugnait à une confidence détaillée; je lui rends cette justice qu'il hésita quelque temps à trahir cette secrète franc-maçonnerie qui existe tacitement entre les hommes. Il me vit enfin possédée d'une curiosité si ardente qu'il espéra obtenir de mon orgueil blessé ce qu'il n'avait pu recevoir de mon amour. J'appris qu'Hermann avait depuis un an une liaison suivie avec une jeune Allemande nommée Rosa Rentz. Il l'avait établie très-confortablement dans un petit hôtel du cours Morand; mais elle ne faisait pas partie du monde galant, et sauvait par sa réserve modeste les dehors de sa situation irrégulière. A peine la voyait-on au parc, dissimulée dans un coin de son coupé, et au Grand-Théâtre, au fond d'une baignoire. C'était, me dit Julien, un amour mi *vergiss-mei-nicht*, mi pot-au-feu. Les quelques amis qu'Hermann avait présentés à Rosa avaient trouvé une femme timide et rougissante; on ne jouait pas chez elle; elle ne

Digitized by Google

recevait aucune femme, et l'on était tenu de s'observer, car Hermann maintenait la conversation au diapason le plus convenable.

Ces explications m'atterrèrent. Une femme perdue n'eût été pour Hermann qu'une distraction, qu'un prétexte à étaler son opulence; Rosa était pour moi une rivale. Elle jouissait du bonheur dédaigné par moi, et je n'avais pas le droit d'adresser des reproches à mon mari. Dès ce jour, au grand étonnement de Julien, je rompis avec lui tout entretien intime. Suzanne redevint madame Brülher.

Je ne m'inquiétai pas de son dépit probable, et une maladie que je fis peu de temps après, et qui éloigna toute visite, me fut un bon motif pour cesser de le recevoir. Les causes de cette maladie furent morales, comme celles de beaucoup de fièvres du reste; car si l'on cherchait bien, on trouverait que la plupart des troubles de la santé ne tiennent pas à des influences purement physiques. Je fus soignée par ma mère qui vint s'établir à mon chevet.

Je subis des crises terribles. Cent fois, dans l'exaltation de mon cerveau, je méditai de parler à Hermann, de lui avouer mes souffrances, mes torts passés, et de lui demander, comme une grâce, son affection pour l'avenir. Mais la crainte et l'effroi retenaient sur mes lèvres les paroles touchantes que je me répétais à moi-même pour m'enhardir. Il arrivait près de mon lit, se penchait vers moi, prenait doucement ma main en s'informant de mon état; il écoutait avec attention ce que ma mère lui disait de la nuit que je venais de passer, et il partait en me félicitant du mieux annoncé, ou en déplorant la persistance de mon mal, et je restais tremblante, torturée sur mon lit de douleurs, sentant que la bienséance seule amenait mon mari près de moi, puisqu'il ne trouvait à me dire que ce que m'eût dit un étranger. Dès qu'il avait quitté ma chambre, je me reprochais mon silence, puis je demandais une glace et je m'applaudissais de ne lui avoir pas parlé en voyant ma pâleur livide, ma bouche blêmie, mes yeux agrandis par la fièvre et brûlant sous leurs paupières bistrées d'un feu âpre et hagard. Déjà inférieure à Rosa par le charme, je l'étais encore par la perte de ma beauté. Ma tentative eût misérablement échoué.

Je guéris pourtant, je ne sais trop comment. Tant d'angoisses m'avaient épuisée : ce fut l'inertie dans laquelle je tombai enfin qui permit sans doute à ma santé de se rétablir. A peine fus-je convalescente que mon mari éloigna ma mère; il le fit avec ménagement, mais elle comprit à demi-mot qu'il ne la voyait

Digitized by Google

pas avec plaisir chez lui, et elle retourna au Point-du-Jour qu'elle habitait. Ma pauvre chère mère portait la peine de mes fautes; c'est à son influence que mon mari avait attribué nos dissentiments intérieurs, et bien qu'il eût pris son parti de notre séparation, il gardait rancune à tous ceux qu'il accusait d'y avoir contribué.

Pour compléter ma guérison, les médecins m'envoyèrent à Aix en Savoie. Les eaux ne furent que le prétexte de ce voyage; on voulait avant tout me changer d'air et me distraire. Hermann m'accompagna. Je lui sus gré de quitter ses affaires et sa maison pour moi; je me flattai que vingt-cinq jours de vie en commun lui permettraient de m'étudier et me feraient regagner dans son cœur la place que j'y avais perdue. Je le trouvai le même qu'à Lyon, toujours prompt à prévenir mes désirs, mais cantonné dans sa réserve habituelle. Il ne comprenait rien, ni la gaieté familière que j'essayais malgré une timidité extrême, ni mes instances pour qu'il n'entreprît pas sans moi les excursions que ma faiblesse ne me permettait pas encore.

Ce besoin de locomotion me fut expliqué le jour où je croisai sur la route de Marlioz une américaine dans laquelle je vis une figure trop connue, une figure que Julien m'avait désignée et qui avait passé comme un horrible cauchemar à travers tous les rêves délirants de ma fièvre.

Hermann n'avait pu se résoudre à passer vingt-cinq jours loin de Rosa; il avait bien sacrifié ses affaires, mais non ses affections au devoir de veiller sur ma santé, et je la retrouvais là, toujours en tiers entre mon mari et moi.

Jusqu'alors j'avais considéré cette liaison comme un malheur auquel j'avais participé; à partir de ce jour, je la trouvai un outrage pour moi. Je me dis (ce qui n'était certes pas), qu'ils épiaient le retour de mes crises, qu'ils fondaient un espoir sur le délabrement de ma santé, et je me repris à la vie avec rage. Je m'indignai de mon rôle de dupe et m'exaltai tellement qu'il fut heureux pour moi peut-être que Julien Deval eût renoncé à sa saison d'Aix afin de ne m'y pas rencontrer. Je compris, aux mouvements désordonnés qui s'emparèrent de moi, comment une femme peut être entraînée aux fautes qui ne lui plaisent pas et contre lesquelles sa nature se révolte, quand la jalousie la domine et qu'elle ne sait pas réagir contre ses honteuses inspirations.

Je revins à Lyon tout à fait guérie physiquement, mais l'âme plus ulcérée que jamais, car mon parti était pris à l'égard d'Hermann. Il s'était fait libre le premier; il n'avait respecté ni le

Digitized by Google

monde, qui connaissait sa liaison, ni moi, qu'il avait exposée à rencontrer dix fois le jour sa Rosa Rentz ; une telle conduite me rendait, à moi aussi, ma liberté d'action.

Si la société tolérait ses dérèglements, de quel droit blâmerait-elle le choix que je pouvais faire de mon côté ? L'initiative de la faute venait d'Hermann ; donc il était et serait le plus grand coupable. Voyez, Paule, par quels insensibles degrés je descendais toujours, toujours plus bas ! Une femme subjuguée par le magnétisme de la passion est moins coupable que je ne l'étais en formant ce projet de représailles à froid, sans être poussée par aucun attrait vers l'homme dont je voulais faire mon complice. Vous l'avouerai-je ! Moi dont les sens avaient dormi jusqu'alors, et qui n'avais éprouvé qu'une pudique souffrance lorsque j'avais dû résister à Julien Deval, j'étais dominée à Aix par une curiosité malsaine, irritante.

Quand je rencontrais Rosa, je cherchais à surprendre sur sa figure le secret de la passion d'Hermann. Quand mon mari s'esquivait, je le suivais en imagination jusqu'auprès d'elle, je me tournais et me retournais sur le lit d'épines de la jalousie, et j'épiais au retour d'Hermann sa physionomie et ses gestes, pour savoir quelle somme de bonheur on peut puiser dans les furtives voluptés de l'amour coupable.

Hermann avait déposé le masque soucieux de l'homme affairé, une sorte de détente semblait s'être opérée en lui ; tous ses traits respiraient un bien-être intime, plus délicieux peut-être pour devoir rester secret. Je trouvais insolente cette joie mal dissimulée qui insultait à ma tendresse inassouvie. Cette liaison établie à mes dépens narguait ma vertu si mal récompensée, et je me répétais que cette vertu était inutile, puisqu'on ne l'exigeait pas de moi et qu'on m'en tenait si peu de compte.

Je revins à Lyon dans cette funeste disposition d'esprit. Ce fut peu de temps après que je rouvris mes salons très-brillamment et que je me mis à la tête de la mode. Il y avait dans les commencements un peu d'espoir dans cette coquetterie exagérée. Je voulais voir si les hommages qui m'assaillaient alarmeraient Hermann, et si la femme dédaignée par lui emprunterait quelque prix à tant de succès. Comme toutes les autres, cette tentative échoua. Hermann, en vrai Allemand, n'était accessible que par le cœur ; la vanité n'entrait pour rien dans ses sentiments. De même qu'il avait ouvert un large compte à mes charités quand j'étais à la tête de toutes les bonnes œuvres, de même il solda toutes mes extravagances de toilette, sans m'adresser le moindre reproche, ni le plus simple compliment. Il évitait ainsi tout ce

Digitized by Google

qui, de près ou de loin, eût ressemblé à une explication.

Je fis dans ce temps-là bien des envieuses qui m'eussent pardonné sans doute les petits tourments jaloux que je leur infligeais, si elles m'eussent vue, à peine sortie de leurs salons, pleurant sous mes couronnes de fleurs, froissant de colère mes misérables chiffons de dentelle et de soie, jetant mes hochets de rubis et de perles. Plus je me livrais à cette vie frivole, et plus je sentais que je n'étais pas faite pour ses plaisirs creux et puérils. Les hommes qui me débitaient, entre une valse et un quadrille, les mêmes banales galanteries, m'excédaient; je leur trouvais à tous une suffisance ridicule, au moindre mot aimable qui m'échappait, et quand j'essayais sur eux le moindre jeu de dédain, une humilité plate et nulle.

Avec moins de tendresse de cœur, j'aurais pu m'accommoder de cette agitation à vide, de cette exhibition saluée par tant de flatteries; mais si mon imagination seule avait fait les frais de mon penchant pour Julien, l'exemple d'Hermann m'avait familiarisée avec un ordre de choses que je n'avais considéré autrefois qu'avec terreur; sa hardiesse, stimulant la mienne, avait éveillé en moi des instincts que je n'y soupçonnais pas. J'étais prête désormais pour une chute, mais il me restait trop de délicatesse pour faillir sans amour, et mes accès de larmes n'avaient rien de louable. Ces crises de désespoir étaient causées par l'impuissance où je me trouvais de compléter ma vie. Je me voyais entourée de courtisans, mais dans cette foule, pas un ne me paraissait digne de moi. Aussi n'est-ce pas parmi eux que je distinguai enfin celui que je crus capable de dévouement et de véritable amour.

Celui-là s'était toujours tenu à l'écart; notre amitié d'enfance l'autorisait à garder une place distincte auprès de moi. Celui-là... — Est-ce que je vous l'apprends, Paule? — C'était Christian Crzeski!

— Christian! s'écria Paule qui avait écouté jusqu'alors en silence. Christian! Et sa main tremblante vint chercher celle de Suzanne. Il vous a aimée, lui, lui!

— Ne pâlissez pas, ne vous troublez pas, répondit la jeune femme avec mélancolie. Vous aurais-je condamnée à entendre ce long récit s'il n'avait dû vous intéresser par un point? Je vous ai prévenue en le commençant, mais il vous était impossible de comprendre cet avertissement, et je ne pouvais pas vous faire mes confidences à demi; c'eût été vous exposer à me méconnaître, car pour me bien juger, pour m'excuser un peu, il fallait vous dérouler tout le roman intime de mon cœur. En vous parlant de

Digitized by Google

Christian Crzeski, je vais m'exposer à vous blesser, car vous le voyez avec les yeux prévenus de l'amour, et moi, avec les yeux clairvoyants de la désillusion. Faites-moi crédit d'un peu de franchise, et surtout n'attribuez à aucune rancune mesquine mes appréciations de son caractère.

Paule ne répondit pas à ce préambule, mais elle quitta le siége rustique sur lequel elle était assise depuis le commencement de l'entretien, et elle vint prendre place sur le banc que Suzanne occupait, montrant par ce muet empressement qu'elle ne voulait pas perdre une syllabe des révélations promises. Suzanne sourit en lisant l'impatience de Paule dans ses yeux brillants de suriosité, et elle continua ainsi :

— Je ne vous ai pas parlé tout d'abord de Christian Crzeski, ma chère Paule, parce qu'en narrateur peu sûr de ses moyens, je tenais à ménager autant que possible mon petit effet. Pourtant Christian était mêlé depuis longtemps à ma vie. La propriété de son père étant mitoyenne avec celle de ma mère, comme vous le savez, il ne se passait pas de jour où Christian ne vînt jouer avec moi, dès notre enfance. Plus âgée que lui de deux ans, je le traitais toujours en petit garçon, et cette disposition si naturelle à l'adolescence ne fît que s'accroître lorsqu'à peine sortie du couvent et prête à me marier, je le revis en uniforme de collégien, gauche de mouvements dans sa haute taille mal équilibrée, à la fois timide et hardi d'allures, éveillé comme un page et rougissant sous un regard. Depuis quatre années, je l'avais seulement aperçu pendant les vacances et il n'avait pas failli à la tradition qui exige de tout lycéen une passion juvénile pour la femme, jeune ou mûre, belle ou laide, qu'il voit habituellement. J'avais beaucoup ri de ses vers, de ses billets microscopiques que je trouvais partout, dans mes broderies, dans ma capeline de jardin, sur le pupitre de mon piano. Avec sa figure imberbe et ses grandes phrases sentimentales entremêlées de réminiscences puériles, il ne me faisait pas l'effet d'un amoureux. Comme j'étais dépourvue de coquetterie, mais non pas de malice, je m'étais souvent amusée, sans qu'il s'en défiât, à le faire passer d'une tirade emphatique à nos anciens jeux des vacances. S'il était déjà assez homme pour se croire épris, il était encore assez enfant pour oublier ses prétentions nouvelles en faveur de ses distractions accoutumées, et il ne voyait plus en moi qu'un joyeux camarade quand je lui proposais de faire à cheval le tour du clos ou de lutter d'adresse au tir au pistolet. Alors il reprenait subitement le ton frondeur de l'écolier en liberté ; il critiquait ma façon de me tenir en selle, mon habitude féminine de trop tirer

Digitized by Google

sur la bouche de ma monture, et mes accès de frayeur quand mon cheval prenait le train de sa bête, qu'il harcelait pour lui faire garder le grand galop ; au tir, il discutait les coups sans nulle galanterie, ne me faisait pas grâce d'une ligne et me taquinait à tout propos.

Je ne pouvais prendre au sérieux cette belle passion, et malgré les scènes de jalousie que Christian me fit très-ouvertement à l'époque de mon mariage, je ne crus pas le moins du monde à son désespoir. Il était si bien admis dans notre cercle intime de tourner en plaisanterie les prétentions de Christian, que ma mère et son père ne virent qu'une bouderie sans conséquence dans le refus qu'il fit d'assister à ma noce. Tous les deux prenaient cette velléité amoureuse pour une effervescence passagère, et ils ne doutaient pas qu'elle ne passât bientôt. Si cet avis leur fut commun, il leur était inspiré par des motifs bien différents. Ma mère, foncièrement indulgente parce qu'elle est foncièrement vertueuse, excusait l'explosion naturelle des passions chez les jeunes gens, et elle croyait que Christian sourirait de son premier amour dès qu'il userait de sa liberté. M. Crzeski, ayant inculqué à son fils le plus grand respect pour les devoirs religieux et moraux, se disait que Christian s'interdirait de penser à moi dès que j'appartiendrais à M. Brülher.

Paule, vous connaissez peu le docteur Ladislas Crzeski, aussi quelques particularités du caractère de Christian doivent être incompréhensibles pour vous. S'il se distingue de notre jeunesse française par quelques défauts et par quelques qualités qui lui sont propres, il tient les uns et les autres, un peu de sa nature sans doute, mais beaucoup de son éducation. Vous savez, comme tout le monde, que le docteur Crzeski est un réfugié de 1831, qu'il appartient à la courageuse noblesse de Volhynie, et qu'il est du petit nombre des émigrés auxquels les débris de leur fortune personnelle permirent de ne pas recourir à la générosité, un peu précaire, hélas! de la France. Mais puisqu'après comme avant son mariage à Lyon, il n'admit presque personne dans son intimité, vous ignorez quel homme est le docteur Crzeski.

Tout le monde peut apprécier sa vie extérieure, sa science médicale, son dévouement pendant les épidémies ; chacun a plus ou moins admiré sa figure noble sur laquelle les tristesses de l'exil ont jeté un voile de mélancolie, sa taille majestueuse, le sens et la solidité de ses rares paroles, mais peu ont été honorées de son amitié. Ce mot *honorées* me vient aux lèvres avec assez de bonheur d'expression, car aucune de ses relations ne va sans un peu de solennité. Le respect qu'il se porte à lui-même s'im-

Digitized by Google

pose à tous ceux qui l'approchent. Il inspire l'estime par sa droiture, la sympathie par une vaillance de cœur et d'esprit toute polonaise; mais la familiarité avec lui est impossible.

Par le fait même de ce trait de caractère, il est resté dans sa famille ce que peu d'hommes sont en France, un chef sur lequel tous se modèlent, le type de toute vertu à pratiquer, le maître, dans l'acception la plus élevée de ce mot. Ma mère, qui le connaît depuis 1838, m'a dit n'avoir jamais surpris en lui un symptôme d'aigreur, un mouvement de colère ou seulement d'impatience. Le docteur Crzeski est un philosophe chrétien. Cette définition résume son vrai caractère. En associant ces deux qualifications, je ne veux pas mettre en doute l'orthodoxie du docteur, mais au contraire l'affirmer. Il est catholique, non-seulement par habitude de croyance, mais encore par système raisonné. Sa piété est profonde et ardente. Qu'il soit à la ville ou au Point du Jour, il ne manque jamais chaque matin de faire un pèlerinage à Fourvières. Il va de soi qu'étant l'homme d'un système, le docteur Crzeski se montre exclusif au point de vue des principes et quelque peu dominateur. Il est naturel par conséquent qu'il ait beaucoup agi sur son fils.

Vous souriez d'un air de doute, ma chère Paule; vous ne retrouvez dans ce caractère austère aucun trait de votre amouréux Christian; je ne désespère pas cependant de vous prouver que le fils tient du père, mais à la manière des imitateurs qui outrent les modèles sur lesquels ils se forment. Le docteur Crzeski a l'esprit rigide et la raison très-calme; Christian a le cœur glacé, et il s'est abstenu de réfléchir parce qu'il a trouvé plus simple d'adopter les idées toutes faites qu'on lui présentait. Pour avoir obéi trop longtemps à cette sagesse qui ne provoque aucun murmure, étant imposante comme la vérité, Christian est devenu irrésolu; pour ne savoir pas s'élever à la hauteur d'où son père domine toutes choses, il est resté superficiel, mais tranchant, n'acceptant rien de ce qui est condamné par la critique paternelle. La froideur, que les malheurs et l'expérience ont communiquée au bouillant combattant de 1831, est devenue constitutionnelle chez Christian. Le docteur, savant physiologiste, a entretenu soigneusement cette disposition naturelle qui lui promettait que son fils échapperait aux dangers des passions; resté veuf de bonne heure, il a voulu le retenir autant que possible dans la maison paternelle, et il a satisfait ses goûts pour l'escrime, l'équitation et les exercices violents, espérant aider à la pureté de sa jeunesse et le garder plus longtemps au foyer.

Digitized by Google

Le docteur n'avait pas l'intention de faire de Christian l'oisif que nous connaissons; il désirait le pousser dans une carrière scientifique; mais les distractions qu'il avait prodiguées à son fils devinrent pour celui-ci le but même de son existence. Au collége encore, il n'étudiait que pour n'être pas privé le dimanche de voir ses chiens et ses chevaux. A peine fut-il bachelier qu'il abandonna toute occupation d'esprit, au point de ne plus ouvrir un livre, et il devint un grand chasseur, plus familier du chenil et de l'écurie que des salons ou du cabinet de travail. Le système du docteur avait trop bien réussi, mais il ne pouvait s'en prendre à personne, pas même à son fils dont la conduite, somme toute, était irréprochable. Si le docteur Crzeski déplorait l'oisiveté de Christian, sa consolation (il le disait souvent à ma mère) était de ne pas le voir donner dans les travers dépravés à la mode, et ne pouvant en faire un homme utile, il se résignait à ne voir dans son fils qu'un bon et pur gentilhomme, adonné aux exercices de corps de tout temps si chers aux Polonais.

Christian a dans le caractère un fond de mélancolie qui tient au sérieux de la maison paternelle. Cette mélancolie, source de timidité et d'indécision, le voue aux amours malheureux, car en depit du calme de son tempérament, il est homme et soumis aux émotions de son âge. Je sais de lui et d'autres personnes encore qu'il a toujours répugné à ces liaisons légères, qui satisfont sans frais d'illusion et de sentiments la plupart des jeunes gens; on m'a conté, à propos de cette répugnance, des traits de lui fort à son honneur qui l'ont couvert de ridicule dans le monde facile qu'il a traversé quelquefois malgré lui. Sa réputation de sauvagerie s'établit en si peu de temps qu'on respecta bientôt sa bizarrerie en la mettant sur le compte de sa nature septentrionale. On tança sa délicatesse à l'aide de lazzis plus ou moins spirituels, et comme il n'a pas ce fol amour-propre français qui pousse les gens défiés aux choses les plus antipathiques, il se vengea des railleurs en critiquant à son tour leurs plaisirs avec ce mordant d'expression qu'il trouve lorsqu'il daigne secouer sa nonchalance.

Ce qu'il lui fallait alors, ce n'est pas cette volupté avide, effrénée, qui lasse les sens et souille l'imagination; c'est encore moins une passion heureuse qui absorberait son temps par ses exigences; ce qu'il lui faut, c'est un sujet de rêverie pendant ses courses à cheval, pendant ses promenades pédestres de cinq à six lieues, et pendant ses repos forcés après toutes ces fatigues. Les gens mélancoliques sont plus amoureux des obstacles à vaincre que de la femme qu'ils recherchent; la mollesse de leur poursuite le

Digitized by Google

prouve assez. La plupart d'entre eux seraient embarrassés de leur triomphe ; ils l'accepteraient avec plus de maladresse que de transports. Le bonheur qui leur convient le mieux, c'est une espérance mitigée par un peu de crainte ; la balance de ces deux sentiments stimule leur irrésolution qui se complaît dans le vague de cette incertitude. Si vous doutez que cette manière de juger Christian soit juste, rappelez-vous que tout être n'a qu'une certaine somme d'énergie physique et morale à dépenser ; tout ce qui est déversé d'un côté manque de l'autre. Ceux qui usent de leurs facultés intellectuelles jusqu'à l'abus paient cette prodigalité d'un affaiblissement des forces physiques ; en revanche, un homme qui soumet son corps à une gymnastique persistante et variée perd la puissance d'exalter ses facultés morales ; ses muscles s'exercent et se développent aux dépens de son esprit et même de ses nerfs. Ceci est élémentaire.

Vous me trouvez peut-être sévère pour Christian ; mais je suis prête à confirmer tous ces jugements par des faits.

Je n'avais pas vu Christian pendant les deux premières années de mon mariage, son père lui ayant fait terminer son éducation par un voyage en Italie et en Angleterre. Revenu fanatique de la patrie des sportsmen et assez peu enthousiaste de la patrie des arts, il reprit son train de vie lyonnais, chassant en automne et en hiver, fournissant l'été des courses sans fin à travers nos campagnes, jouant à son cercle pour remplir les intermèdes de cette vie fatigante. Quand il vint chez moi avec le docteur Crzeski, j'eus pour lui les égards affectueux qui succèdent aux amitiés d'enfance, et il devint un des familiers de mon salon. Tant que je fus occupée de Julien Deval, je ne compris pas ce que Christian voulait me faire entendre de la persistance de ses anciens sentiments ; il ne m'en parlait qu'à demi-mot, et mon inattention le décourageait ; mais lorsque je revins d'Aix, il fut si évident que j'étais abandonnée par Hermann et impatiente de cet abandon que Christian prit de l'assurance.

Un soir que nous nous promenions là-haut dans l'allée de platanes (ma mère et quelques personnes étaient assises sous la véranda), il me parla du passé et de son amour. Il me jura que cette passion qu'on avait traitée de caprice enfantin était sérieuse et profonde, puisqu'elle avait résisté à mon indifférence, aux railleries de nos parents, à l'absence et au temps. J'étais la première femme qu'il eût aimée et la seule qu'il dût aimer jamais. Je passe le développement de cette thèse. Vous connaissez le style de Christian, ma chère Paule. Il fut éloquent ce soir-là et de la manière qui pouvait le plus me toucher, car il me fit tous

Digitized by Google

ces aveux aussi simplement que s'il eût causé du beau temps ou du dernier concert.

— Vous me faites rire malgré moi, malicieuse Suzanne, dit Paule. Je croyais être seule à savoir que Christian parle son amour comme d'autres parlent leur indifférence. J'avais vu dans ce calme une preuve de sincérité, me défiant de toute exagération passionnée. C'était donc là de la froideur?

— Non, eu égard à son tempérament; car tout est relatif. Je vous l'ai déjà dit, dépensant en exercices violents presque toute son énergie, Christian ne peut faire honneur à ses amours que de ce qui lui reste d'ardeur. A l'époque dont je vous parle, la douceur de l'affection qu'il m'offrait fut son grand charme à mes yeux. Par mon épreuve avec Julien Deval, j'avais appris à redouter les impérieux désirs et aussi la versatilité des gens passionnés. La tendresse de Christian était suppliante et ne s'imposait pas; elle avait derrière elle un passé semé de frais souvenirs; je m'enorgueillis d'avoir été la seule aimée, je me flattai de cette ambition qui est le rêve de toutes les femmes : régner sur un cœur tout à moi! Ne me regardez pas, Paule; nous ririons comme deux augures.

Explique qui pourra les inconséquences des cœurs féminins! Si Christian m'avait dit les mêmes choses dans mon salon, sous la clarté de six bougies, à dix pas des tables de whist, je ne l'aurais peut-être pas mieux accueilli que les hommes qui venaient égrener là leurs litanies de fadeurs; mais soit hasard, soit esprit, il avait choisi pour son aveu la plus belle nuit du monde. C'était en mai; le vert tendre du feuillage traversé délicatement par les rayons de la lune avait des teintes blondes et suaves; un vent doux, qui passait en soupirs modulés à travers les branches, faisait onduler les clartés nacrées sur le sable de l'allée et nous apportait le parfum des résédas; sous mes pieds, la plaine étincelait avec ses lumières semblables à des lucioles; leurs groupes épars étaient comme une réplique aux constellations semées dans le bleu du ciel; une vague transparence baignait les horizons en leur donnant une profondeur, un mystère inaccoutumés, et là-bas, dans les buissons, un rossignol, innocent complice de Christian, chantait sa délicieuse plainte d'amour. Quel heureux moment, quel beau cadre pour un aveu! La poésie du lieu et de l'heure agirent sur moi; si je n'encourageai Christian que par mon silence, il vit mon émotion; il sentit trembler ma main sur son bras. Bientôt il me fut même impossible de continuer cette lente promenade entrecoupée de pauses; je sentais mon cœur oppressé par les vagues de sang qui s'y précipitaient, et je

Digitized by Google

m'assis sur la terrasse. C'était par un instinct de timidité que je quittai la solitude ombreuse de l'allée et que je vins me jeter sur le banc qui domine le paysage. Christian respecta mon trouble, et je lui en sus gré. S'il s'était assis près de moi, s'il s'était autorisé de mon silence pour l'interpréter en sa faveur, il aurait détruit l'attrait auquel je m'abandonnais. Les hommes ne savent pas tout ce qu'ils perdent aux airs conquérants. Loin d'abuser de ma faiblesse en me demandant une réponse à ses aveux, Christian resta debout, adossé à la balustrade de la terrasse et me contemplant de ses grands yeux mélancoliques. Je voulais baisser les miens, mais son regard les appelait, et je lisais dans ses prières tant de dévouement et de tendresse que jamais duo d'amour ne fut aussi expressif, aussi complet que ce duo muet. Nous demeurâmes là je ne sais combien de temps, ne nous parlant pas, mais nous entendant par le cœur. Quand nous revînmes lentement, nous n'échangeâmes pas un mot; c'eût été inutile, nous nous étions tout dit.

L'été se passa sans que cette intimité fût troublée par les indifférents ou gâtée par la faute d'un de nous. Christian ne m'alarma point par de trop promptes exigences; mais les passions ont leurs lois fatales que subissent les âmes les plus modérées, et il finit par se plaindre du peu que je lui accordais. C'est là le terme des amours les plus purs aussi bien que des plus ardents, et ces derniers sont les moins dangereux pour une femme délicate, car ils ternissent trop vite les poésies de l'illusion sous le souffle embrasé des désirs. Puis leurs instances ont un caractère dominateur contre lequel s'insurge le libre arbitre féminin, tandis que nous sommes flattées de rester maîtresses de nous-mêmes et tentées d'abdiquer cette royauté dès qu'on la reconnaît humblement. Reines avant, esclaves après, a-t-on dit. C'est vrai dans un sens; mais ce qu'on n'a pas assez expliqué, c'est que la prière nous touche plus que les grands éclats de passion ambitieuse, et que nos volontés doivent être gagnées et non subjuguées. Reines, c'est-à-dire fortes pour nous défendre dès qu'on nous attaque; esclaves, c'est-à-dire désarmées si l'on s'en remet à la générosité de notre puissance; c'est plutôt là le mot de la situation. Heureusement que peu d'hommes sont dans le secret de notre faiblesse.

Christian fut plus habile que Julien, mais par hasard de caractère et non par système. N'ayant pas vécu de la vie ordinaire, il était très-peu homme, je veux dire qu'il n'avait pas la fièvre dans le sang. Je m'habituai à le laisser me bercer de douces paroles; j'aimai ses grands yeux bleus qui me cher-

Digitized by Google

chaient partout et dont la mélancolie était rassurante; j'aimai surtout cette fraîcheur d'émotions qui faisait une joie à Christian d'un mot jeté à la hâte, d'un bouquet dérobé, d'une romance chantée à demi-voix. Nous attachions des idées charmantes, puériles peut-être à telle ou telle mélodie; il me redemandait toujours un *lied* de Schubert, que je ne puis jouer encore maintenant sans me sentir attendrie au souvenir de cette époque de chaste tendresse.

Mais ce pur bonheur nous échappa. Christian devint plus pressant; il souffrait et (j'en suis certaine aujourd'hui) il s'exagérait ses tourments; il se plaignait avec une tristesse qui me remuait au fond du cœur. J'avais perdu, en aimant, cette hardiesse perverse qui m'avait fait souhaiter des représailles; le meilleur de mon âme s'était exalté aux dépens de mes inspirations mauvaises, et le lien qui m'unissait à Christian m'était d'autant plus sacré qu'il était chaste. J'essayai donc de maintenir notre intimité dans les limites d'une affection à la fois enthousiaste et fraternelle.

Christian n'était pas d'un caractère à me prouver par une diversion, comme Julien, qu'il pouvait se passer de mon amour; il s'affligea réellement, et tout le monde remarqua son air défait et sa pâleur. On m'accusa même de lui faire de méchantes petites querelles, et l'on trouva ma froideur peu amicale envers mon ancien camarade d'enfance; cette qualité servait si bien Christian que personne ne soupçonna la nature de ses sentiments, et sa réserve était d'ailleurs si proverbiale qu'il était réellement sans conséquence.

Une légère fièvre qui retint Christian quelques jours chez lui décida de mon sort. Qu'elle fût causée par mes rigueurs, j'en doute maintenant : il faisait assez d'excès ambulatoires et équestres pour gagner une courbature en s'exposant de longues heures au soleil d'août, mais dans ce temps-là je ne fis pas cette réflexion; celles qui me vinrent à l'esprit furent toutes à l'avantage de son amour, et la souffrance que je causais décida ma perte. Pour tout vous avouer, la vue d'un joli baby dans le coupé de Rosa Rentz hâta ma défaite.

Pourtant je ressentis plus de douleur que de colère en voyant ainsi consacrée la trahison de mon mari, mais aucune idée de vengeance ne se mêla à mon abandon; je me rattachai à la seule âme qui m'aimât; je voulus garder à tout prix cette affection dont je ne pouvais douter. Le passé de Christian me répondait de l'avenir; je ne résistai pas à l'orgueilleuse pensée que son bonheur entier dépendait de moi. Enfin, Paule, pour tous ces

Digitized by Google

motifs, pour mille autres indécis et confus dans le trouble de mon cœur, je devins coupable.

Vous me regardez!... Comme vous me regardez!... Vous voulez savoir, je le devine, quelles joies l'on trouve dans les passions défendues? quelles ivresses endorment la pudeur, font taire le remords? Ecoutez et instruisez-vous.

Ce fut dans les derniers jours d'août que je donnai à Christian cette preuve d'amour. Dès que je fus à lui, tout le reste disparut de ma pensée; il me sembla que je n'existais que de ce moment-là; sa présence me devint nécessaire comme l'air que je respirais. Je partageai sa mélancolie, je ris de ses saillies railleuses; j'éprouvai le besoin de m'identifier avec tous les mouvements de son âme. Vous trouvez cette exaltation enchanteresse; mais le 22 août est bien près du 1er septembre, et le 1er septembre...

Je vais vous faire tomber de haut, ma chère Paule, mais la chute me fut plus sensible. Le 1er septembre fut le terme de nos amours, puisque c'était l'ouverture de la chasse.

— Oh! Suzanne, s'écria Paule, est-il possible que Christian ait cessé de vous aimer si vite?

— Vous ne m'entendez pas. Christian continua de m'aimer, mais à sa manière qui n'était pas la mienne. On reproche aux femmes d'avoir l'affection envahissante, d'exiger de l'homme aimé un asservissement perpétuel à leurs tendresses. Je vous le jure, je n'ai pas cette tendance tyrannique; si Christian m'avait quittée pour accomplir un devoir, je l'eusse trouvé plus digne de mon choix; mais sans que rien l'y obligeât, ni une promesse à des amis, ni une invitation, m'abandonner si vite, c'était me rappeler du ciel sur terre et bien cruellement.

Il ne comprit ni sa faute ni le coup qu'elle me porta. Il m'annonça son départ comme une chose toute naturelle, comme s'il était de rigueur, sous peine de délit, qu'il ouvrît la chasse au jour consacré à saint Hubert. Du reste, il promit de m'écrire et il m'écrivit, mais quelles singulières lettres! Vous vous souvenez de la missive du roi d'Espagne à la reine dans *Ruy-Blas* :

Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups.

Eh bien! ma chère, le génie a des intuitions étranges. J'ignore si Victor Hugo a reçu les confidences de quelque pauvre femme aimée par un chasseur, et si la jolie scène où la reine se plaint de ce laconisme lui a été suggérée par un souvenir ou une révélation de voyant, mais je puis affirmer que le désappointement de la pauvre reine n'égalait pas le mien. Son roi l'avait épousée

Digitized by Google

par besoin d'alliances politiques ou pour tout autre motif étranger au sentiment, et pouvait se croire quitte envers elle avec des égards et du respect. Mais, Paule, se donner à un homme qui dit faire de vous l'unique pensée de sa vie, oublier pour lui le monde et ses devoirs, risquer son repos et sa réputation, et se voir quittée presque au lendemain de ce sacrifice pour... des lièvres et des chevreuils, c'est de l'horrible le plus navrant, car cet horrible est bouffon.

Une rivalité s'accepterait plus facilement. On peut toujours l'emporter sur une autre femme, si ce n'est en beauté, du moins par ce je ne sais quel charme que communique une passion vivement sentie; mais entrer en lutte contre les mérites d'un chien courant, vouloir surpasser les attraits d'une battue de buissons, est-ce digne, est-ce même possible?

Christian me parlait certainement de son amour dans les lettres qu'il me dépêchait tous les quatre ou cinq jours, mais en peu de mots; il me détaillait plus longuement les hauts faits de sa meute, comme s'ils eussent dû m'intéresser. Il datait toujours ses billets de dix heures du soir ou de cinq heures du matin, me disant dans le premier cas qu'il était excédé de fatigue, et dans le second qu'il sortait au plus vite, son piqueur l'attendant depuis longtemps déjà. La naïveté avec laquelle il m'associait à ses exploits cynégétiques me fit comprendre mieux que ses brèves protestations d'amour qu'il ne m'oubliait pas. Enfin il revint au bout de douze jours, sans me prévenir, comptant me causer une aimable surprise, fier de savoir me faire un sacrifice et sûr d'en être payé par un tendre accueil. J'aurais dû lui tenir rigueur, n'est-ce pas, mais il n'était plus temps de montrer tant de susceptibilité, et je fus lâche au point de ne pas lui laisser voir que j'avais souffert. Je lui demandai seulement laquelle des deux, la chasse ou moi, il quittait avec le plus de regrets pour l'autre. Il n'admit pas que cette comparaison fût soutenable.

Quant à moi, je compris que l'habitude de la chasse s'imposait à Christian jusqu'à donner à tous ses sentiments le même goût pour les longues quêtes autour d'un but désiré et la même indifférence, une fois ce but atteint. Je m'explique. Le plaisir de la chasse consiste non pas dans le plus ou moins de gibier tué, mais dans les alternatives de bonne ou de mauvaise chance, d'habileté ou de maladresse, et dans une poursuite accidentée par l'imprévu. C'est une variété inférieure de l'amour des conquêtes, et vous savez qu'il est de la nature des conquérants de préférer le gain qu'ils méditent à celui qui leur est acquis.

J'eus beau entrevoir tout cela, je m'étourdis pour m'aveugler,

Digitized by Google

et follement j'essayai de l'emporter sur la passion que je nommais *ma rivale*. Moi qui m'étais toujours piquée de rester naturelle, de ne composer ni ma conversation ni mon maintien, je m'étudiai pour n'être ni trop tendre, de peur d'ennuyer Christian, ni trop gaie, de peur qu'il ne me prît pas au sérieux, ni surtout trop railleuse. Ce dernier écueil fut le plus difficile à tourner, car j'étais tentée de me venger par des sarcasmes de ces douze jours d'amère solitude. Enfin je l'évitai, et j'appris à connaître la légèreté d'esprit de Christian, le peu de profondeur de sa pénétration. Il ne devina rien de mon plan de conduite; il ne comprit même pas les efforts que je tentais pour le retenir. Il est vrai que je n'osai pas lui demander ouvertement ce sacrifice. Je craignais le succès de cette épreuve, et je n'aurais pas voulu, au prix de ma vie, qu'il m'obéît à contre-cœur. Je m'abandonnai au hasard de sa décision.

Les rôles étaient intervertis entre nous. A mon tour, je craignais et j'espérais; mais si cette alternative enflamme un homme, elle bouleverse l'âme d'une femme; elle l'humilie en mettant aux prises sa dignité et sa foi dans la passion qui lui est devenue nécessaire.

Pendant que je souffrais avec le sourire exalté des martyrs qui défie le supplice, Christian était heureux; jamais son existence n'avait été si belle que cet automne: la chasse était abondante, le temps superbe et je l'aimais. Lasse de me dévorer en silence, je me rattachai éperdûment à cette affection, la seule qui me restât, et je vécus, non au jour le jour, mais pour l'heure présente, ne voulant rien voir au delà, cherchant à faire tenir dans cet instant fugitif des émotions pour une vie entière. Mais quel bonheur incomplet que celui que l'on sent fragile! D'ailleurs ce bonheur même me manqua bientôt. Christian repartit. Quoi de plus naturel! L'on a pour aimer l'année entière, et pour chasser une saison seulement.

Cette fois, je n'eus pas même la satisfaction de lire le compte-rendu succinct de ses exploits. Dix grands jours se passèrent sans nouvelles de lui. Le onzième, je reçus cette lettre très-griffonnée dont je me suis munie à votre arrivée quand vous m'avez manifesté le désir de me faire une confession complète. Je n'étais pas encore décidée à vous établir mon juge par une confidence détaillée; mais à tout hasard, j'ai pris cette lettre et quelques autres. J'en suis aise maintenant; le récit le plus détaillé ne remplace pas ces témoins parlants qui conservent l'empreinte, le style, le degré de sentiment de leurs auteurs.

Je ne compris pas d'abord le sens de cette lettre écrite à *un*

Digitized by Google

ami; l'écriture grossière m'en était inconnue; il l'avait dictée à son piqueur. La voici :

« Mon cher ami, il m'est arrivé il y a cinq jours un accident qui m'a empêché de vous écrire. Nous étions partis à quatre heures du matin, Joannys de Craye et moi, pour aller rejoindre à trois lieues d'ici une bande de nos amis qui chassaient le sanglier; nous étions à cheval, le fusil en bandoulière et heureusement pas encore chargé à balle. Ce maladroit de Joannys, qui se vante de son habileté pour contrebalancer les moqueries que lui attirent ses bévues, a voulu tirer sur un vol de perdreaux. Mécontent de le voir s'amuser pendant qu'on nous attendait au rendez-vous de chasse, j'ai piqué des deux et pris les devants. Mauvaise inspiration! car ce niais m'a criblé de la double décharge de son arme. J'ai six grains de plomb dans la main droite, d'autres dans l'épaule; mon cheval, mon pauvre Kruk, a été atteint plus grièvement; la surprise, la douleur l'ont tant affolé qu'il a rué et m'a jeté à terre. Je suis assez bon cavalier, vous le savez; mais ne m'attendant pas à servir de cible, je n'ai pas eu la présence d'esprit nécessaire pour maîtriser Kruk; j'ai été renversé sous ses pieds; il m'a meurtri par ses ruades, et à part beaucoup de contusions dont je ne parle pas, j'ai le bras gauche démis ou cassé peut-être. Le médecin n'en dit trop rien de bon. La fièvre ne me quitte pas; je souffre comme un damné et même plus, car je suis seul. Joannys a été si confus de son beau fait d'armes qu'il a planté là ses chiens et son attirail de chasse et qu'il s'est sauvé en Suisse. Excusez-moi donc de ne vous avoir pas écrit. Je suis content que mon père soit encore aux Eaux-Bonnes. Cet accident l'aurait alarmé, et j'aurais été contrarié de l'obliger à passer quelques jours avec moi dans ce pays de marais où je n'ai qu'une mauvaise hutte sans le moindre confortable. Ne vous inquiétez pas de moi; dès que je serai transportable, je retournerai à Lyon, ne fût-ce que pour changer d'air. Je vous prie, encore une fois, de ne pas vous tourmenter.

« Votre ami,

« CHRISTIAN. »

— Voyez au-dessous de cette signature tremblée de quelle écriture pénible il a ajouté ces quelques mots :

« Pardonne-moi l'inquiétude que je te cause. Je souffre plus de me sentir si loin de toi que d'être cloué ici par cet accident. Le désir d'aller te répéter que je t'aime me fera guérir plus vite.

Digitized by Google

Adieu, je n'y vois plus clair, ma main blessée me refuse le service, la tête me tourne... »

Devant les anxiétés que cette nouvelle m'apporta, mes griefs s'effacèrent vite. Je répondis longuement et avec effusion à Christian; je le priai de m'envoyer chaque jour un bulletin de sa santé, et j'attendis le premier le surlendemain. Point de lettre! Deux jours après, pas davantage, et nul moyen de rien apprendre! Le docteur Czeski était dans les Pyrénées; en cas de danger grave, c'est là qu'on lui eût écrit, et il n'eût pas pris le temps de s'arrêter à Lyon. Mes angoisses ne m'ôtèrent pas ma liberté d'esprit tout d'abord; j'allais en tournée de visites dans toutes les maisons où je pouvais apprendre quelque chose : personne n'était mieux informé que moi. Joannys de Craye avait passé à Lyon, mais sans s'y vanter de sa prouesse. J'enviai fort alors la liberté d'allures qui permet aux hommes les démarches les plus extraordinaires. Ce que je commençais à désirer était bien innocent après tout. Voir un pauvre blessé et lui donner quelques consolations, y avait-il dans ce souhait rien qui fût blâmable?

Je pris la fièvre à force de surmener mon imagination et mon cœur ; l'une était lasse de conjectures et de romans noirs ; l'autre était tordu par les convulsions de la crainte, par les élans de la pitié. Avec la fièvre et ses excitations, ce qui n'était qu'un désir devint un projet. Je méditai les moyens d'un voyage dans les Dombes où était Christian. J'accumulai prétextes sur mensonges pour donner une apparence de régularité à cette escapade. Ma mère étant dans le Maconnais chez une de nos amies communes, je manifestai l'intention d'aller passer quelques jours avec elle, et comme je craignais qu'elle ne revînt pendant mon absence, je lui écrivis de m'attendre, car je me proposais d'aller la rejoindre après avoir vu Christian.

Certes, je n'aurais pas eu l'audace de concevoir seulement un projet aussi risqué s'il avait dû être combiné au profit de ma passion. A défaut de prudence, j'aurais été retenue par ma dignité et par la crainte de déchoir aux yeux de Christian ; mais il s'agissait bien de tels scrupules lorsque je n'avais à lui apporter que la consolation de ma présence. Je m'exaltai tellement que mon projet me parut héroïque. Je fis mes préparatifs de départ, sachant bien que je risquais ma réputation, mais faisant le sacrifice de tout au monde pour ce pauvre blessé qui gisait à quelques lieues de moi avec mon nom sur les lèvres et mon unique souvenir dans le cœur.

S. Blandy.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

A PROPOS DE LA FRÉGATE LA JUNON

Tous en France nous voudrions voir notre marine de guerre composée de bâtiments bien armés, quelque faible qu'en fût le nombre; car la force d'une marine consiste (on le sait depuis longtemps) beaucoup plus dans la valeur de chacun des navires qui la constituent que dans leur nombre.

J'ai pensé que c'était faire une bonne action que de montrer les mauvais résultats causés par l'habitude prise depuis une vingtaine d'années d'armer nos bâtiments trop à la hâte et de les expédier avant qu'ils soient prêts.

Depuis la conquête d'Alger et jusqu'à l'avénement du second empire, nous n'avions pas eu d'expédition lointaine importante. Nos armements maritimes n'avaient dû être considérables qu'une fois pendant toute cette période de vingt ans; ce fut en 1841, lorsqu'il fallut renforcer l'escadre de l'amiral Lalande, pour appuyer notre politique à l'occasion des événements de Syrie.

Aussi tous les bâtiments que nous avons expédiés de nos ports, pendant cette période de 1830 à 1850, avaient pu être préparés à l'avance et se trouvaient achevés au moment de leur envoi à l'étranger, aussi complétement qu'un commandant pouvait raisonnablement le souhaiter dans l'intérêt des hommes qui lui étaient confiés, et pour l'honneur du pavillon qu'il était chargé de montrer dans les régions étrangères.

Depuis l'avénement du second empire, il est arrivé souvent qu'il a fallu armer précipitamment tout ce que nous avions à flot. Cela a eu lieu pour les guerres de Crimée et de la Baltique, pour celles d'Italie, de Chine, et enfin pour les différentes phases de notre expédition du Mexique.

Parce qu'on ne s'y était pas suffisamment préparé, ces grands armements se sont toujours faits d'une manière déplorable pour un juste bien-être des équipages et des troupes embarquées. Plu-

Digitized by Google

sieurs bâtiments ont été compromis en laissant nos côtes, et nous avons dépensé beaucoup plus d'argent que si on avait agi avec prévoyance. Enfin ces armements ont contribué à faire naître du découragement chez beaucoup de nos marins de tous grades, honteux, à l'étanger surtout, de la mauvaise tenue de leurs navires et du manque d'instruction militaire de leurs équipages.

A quoi attribuer ce triste résultat? Est-ce la faute des règlements qui sont actuellement en vigueur et qui ont remplacé l'ordonnance du 1er juillet 1831?

Non, cette ordonnance avait créé des catégories en vertu desquelles tous nos bâtiments se trouvaient acheminés peu à peu vers l'armement définitif.

Les nouveaux règlements, qui sont les décrets des 20 mai 1857 et 25 août 1861, ont eu le même but, tout en créant une phase de plus à cause de l'existence des bâtiments à vapeur.

Mais tous ces règlements anciens et nouveaux ont été dictés par la même pensée, qui veut qu'aucun bâtiment ne soit armé trop précipitamemnt et ne soit mis en armement définitif avant d'avoir passé un temps suffisant dans les positions intermédiaires.

Eh bien, c'est parce que nous avons oublié l'esprit qui avait dicté les règlements anciens et nouveaux, que nous avons laissé presque tous nos bâtiments dans nos ports, non achevés, non réparés et presque tous désarmés, de sorte que, lorsqu'il a fallu faire ces expéditions importantes dont nous avons parlé, nos arsenaux ont été dans un pêle-mêle déplorable, qui a provoqué les mécontentements graves que nous avons signalés plus haut.

Le gouvernement français s'est fait un programme dont le but est d'avoir prochainement une flotte dite nouvelle, composée de 150 bâtiments de combat et de 72 transports.

Pour arriver le plus promptement possible à la réalisation de ce programme, la direction du matériel a donné, depuis quinze ans, une trop grande part de ses allocations budgétaires au chapitre des constructions cuirassées, ce qui a diminué outre mesure les ressources qu'il aurait été sage de réserver pour l'entretien des navires déjà à flot.

Voilà comment il se fait que les travaux de conservation et de réparation de l'ancien matériel ont été laissés de côté pour n'être repris que lorsqu'il n'était plus possible de faire autrement, au moment même où les expéditions se commençaient. Voilà comment la direction du matériel a agi depuis bientôt vingt ans.

Ce que nous disons là est prouvé par les faits que toute la marine connaît et par divers paragraphes des Exposés de la situation de l'empire présentés aux chambres.

Digitized by Google

Nous citerons un des plus récents, celui de 1867, 18 novembre. Au titre Marine, chapitre des Constructions navales, on lit : « Pendant l'année 1867, les circonstances politiques ont nécessité la mise en état de disponibilité d'un grand nombre de navires *qui étaient désarmés dans les ports, ayant besoin de réparations momentanément ajournées.* »

Qu'est-ce qu'un bâtiment désarmé? C'est celui dont aucune des directions de nos arsenaux ne s'occupe efficacement. Au lieu de dire désarmé, on pourrait dire très-exactement abandonné.

Dans l'ordonnance du 1er juillet 1831, M. l'amiral de Rigny cherchait à bien faire comprendre combien il était utile, même au point de vue de l'économie, de ne pas avoir de bâtiment désarmé, car il s'exprimait ainsi :

« Les bâtiments de guerre, par la nature des matériaux dont ils sont construits, ne peuvent échapper à une prompte destruction que par des soins continuels et bien entendus. Cette vérité généralement connue explique comment les vaisseaux désarmés, faute d'une surveillance convenable, se détériorent plus rapidement que ceux qui vont à la mer, sauf les accidents extraordinaires de la navigation. »

Ce qui était vrai en 1831, à l'époque à laquelle M. l'amiral de Rigny s'exprimait ainsi, l'est encore aujourd'hui à plus forte raison, puisque nous avons des appareils à vapeur, c'est-à-dire des machines délicates, sur tous les bâtiments de notre flotte.

Voici en effet la situation de tous nos navires désarmés :

Les cales ont plusieurs décimètres d'une eau croupissante infecte, mélange d'eau de pluie, d'eau de mer et de résidus provenant du désarmement. Certaines parties des ponts et des murailles pourrissent faute d'être suffisamment aérées et couvertes de peintures; les machines ne sont ni entretenues ni visitées. L'oxyde gagne jusqu'aux organes principaux, et recouvre les parties qui étaient encore si brillantes lorsque l'équipage de la dernière campagne avait fait la remise du navire aux directions.

On comprend facilement que le bâtiment qui est resté dans cet état d'abandon pendant six mois, un an et trois ans, et qui passe subitement à la position de bâtiment armé, pour partir dans un délai d'un à deux mois, est dans des conditions très-mauvaises, et qu'il est impossible que de longtemps ce bâtiment puisse être convenablement installé. Il faut, en effet, pour exécuter l'ordre qui fixe une date si rapprochée, jeter à bord le plus possible d'ouvriers de toutes les professions, charpentiers, calfats, mécaniciens, serruriers, peintres, etc.

Leurs travaux sont loin d'être achevés qu'on ne peut plus dit-

Digitized by Google

férer l'embarquement de l'équipage qui doit mettre le gréement en place, et loger le matériel dans l'intérieur des cales et des batteries.

Alors il y a grand encombrement de monde : les ouvriers gênent les matelots et sont gênés par eux. Beaucoup de choses sont mal faites, sans parler de la perte de temps et d'argent.

A ce sujet, nous citerons encore ce que disait dans une autre partie l'ancienne ordonnance de 1831 :

« Si, lorsqu'il s'agit d'armer un vaisseau, tous les travaux se font à la hâte et à la fois, ils se nuisent naturellement, et par suite de cette confusion, on n'obtient, avec beaucoup de dépenses, qu'une exécution imparfaite. »

Ainsi donc, autant de bâtiments armés à la hâte, autant de bâtiments mal armés.

Une dépêche du 6 avril 1836 prescrivait autrefois au président de la commission supérieure d'armement de demander au capitaine qui allait appareiller pour laisser la France, s'il reconnaissait que son bâtiment était prêt à soutenir toute comparaison avec les bâtiments étrangers de même force et à combattre avec succès quiconque viendrait insulter son pavillon.

Cette dépêche n'a pas été abrogée, je crois. Et cependant combien de nos bâtiments, depuis près de vingt ans, sont partis de nos ports pour l'étranger dans un état matériel tel, que leurs capitaines auraient formellement refusé de répondre affirmativement si la question de la dépêche du 6 avril 1836 leur avait été posée!

Depuis vingt ans, plus des trois quarts de nos navires de guerre ont laissé nos côtes sans que l'équipage ait eu le temps de faire un exercice de voiles ou de canons, avec des maîtres, des officiers et quelquefois des commandants embarqués depuis moins de huit jours, les premiers ignorant où était leur matériel et les autres sans aucune connaissance des hommes chargés d'exécuter leurs ordres.

Comment un bâtiment quittant la France dans de telles conditions de son personnel pourrait-il être prêt le jour de son appareillage à soutenir l'honneur du pavillon et toute comparaison avec un bâtiment étranger?

Changeons donc de manière de faire. Revenons, comme avant les vingt dernières années, à l'esprit de ces règlements si sages, qui veut que nos bâtiments soient armés lentement ou du moins sans cette précipitation que l'on est convenu aujourd'hui de désigner sous le nom de coup de feu.

Malheureusement inspiré a été le ministre lorsqu'il a envoyé

Digitized by Google

pour la première fois (c'était au moment de l'expédition de Chine) une dépêche félicitant un de nos ports pour avoir expédié deux frégates dans un délai extraordinairement court. Trop court, dirons-nous, car ces frégates, encombrées de passagers et de matériel non arrimé, ont couru de grands dangers à la sortie de la rade; à peine en mer, elles recevaient un violent coup de vent qui battait en côte.

Cette dépêche eut aussi pour fâcheuse conséquence de donner aux autres ports le désir de mériter à leur tour des éloges semblables ou la crainte d'être accusés de déployer moins de zèle que le premier. Aussi combien depuis, même dans des circonstances qui n'avaient pas le moindre caractère d'urgence, combien, dis-je, de capitaines ont eu à souffrir de l'envoi de cette dépêche inopportune de félicitations.

Pour éviter ces *coups de feu*, comme nous nous exprimions tout à l'heure, ayons toujours, même dans les circonstances les plus pacifiques, deux bâtiments de guerre de chaque espèce : frégates, transports, corvettes, avisos, etc., en disponibilité de rade, ou en première catégorie de réserve suivant l'appellation des nouveaux règlements.

Les bâtiments placés dans cette catégorie sont prêts à partir dans les quarante-huit heures. Ils ont leurs commandants, une partie de leurs officiers, tous leurs maîtres chargés (c'est là un point très-important), les cadres sont formés. L'équipage s'élève au cinquième de l'effectif total pour l'armement définitif.

Ce personnel est suffisant pour entretenir très-convenablement tout le matériel, et les exercices de toute nature peuvent se faire d'une manière régulière, conformément aux exigences du règlement sur le service intérieur.

Qu'un bâtiment reste seulement deux mois dans cette situation, et son capitaine en connaîtra les plus petits détails, de même que cet officier aura pu apprécier la valeur du noyau de son personnel et s'en faire connaître.

C'est ainsi que sera acquise, dès la sortie de la rade, cette force morale qui est le résultat de la confiance mutuelle à bord et sans laquelle il n'y a pas de véritable bâtiment de guerre.

C'est ce que disait bien avant nous l'amiral de Rigny; car il ne faut pas croire que nous soyons toujours supérieurs à nos pères. Il terminait ainsi ce rapport déjà cité, du 1er juillet 1836 :

« Pour le personnel, cette situation (la disponibilité de rade ou la première catégorie d'à présent) aura encore un autre avantage, celui de former, par des exercices réels et des habitudes réglées, de meilleurs fonds d'équipages. Quelque système théo-

Digitized by Google

rique que l'on adopte, l'expérience a prouvé dans toutes les marines qu'un bâtiment de guerre ne peut acquérir l'ensemble et la force dont il est susceptible qu'après un an d'armement.

« Un vaisseau, qui aura séjourné en rade quelque temps avant d'être envoyé en mer, sera déjà avancé sous le rapport de l'organisation et de l'instruction du cadre de son équipage. »

Nous avons parlé, dans une des pages précédentes, de l'état d'abandon dans lequel sont laissés, dans les arsenaux, nos bâtiments dits en état de désarmement. Si, de ceux-ci, on passe à bord des bâtiments en réserve (jadis dits en disponibilité de port ou de rade) on trouve tous ceux-ci, à quelque degré d'avancement qu'ils soient, dans un état parfait d'entretien; les cales sont aérées, sèches, blanchies à la chaux.

Tout le matériel qui est à bord est soigné dans les détails. Les machines surtout sont visitées et maintenues dans un état de bon fonctionnement.

Pourquoi cette différence entre les bâtiments désarmés dépendant d'une direction et les bâtiments en catégorie de réserve mis sous les ordres d'une autre direction dans chacun de nos arsenaux?

Il est facile de la comprendre. Nous avons déjà dit que, depuis plus de vingt ans, la direction du matériel négligeait trop la flotte ancienne afin d'augmenter le plus possible les ressources dont elle a besoin pour achever la flotte dite nouvelle. Il en est résulté que, dans chaque port, la direction des constructions navales, qui a la part la plus lourde dans la conservation de l'ancien matériel flottant et de tous les navires nouveaux non armés, n'a jamais d'ouvriers disponibles pour les employer à l'accomplissement de cette tâche.

Cette volonté de sacrifier différents chapitres en faveur de celui réservé pour les nouveaux bâtiments cuirassés, est si absolue que les magasins de nos arsenaux manquent eux-mêmes du matériel indispensable.

Nous avons vu, il y a peu de temps, dans un de nos premiers ports, un grand bâtiment ne pas pouvoir faire réparer une voile parce qu'il n'y avait pas, dans tous les magasins, assez de toile pour cette réparation.

Pour un autre navire, c'était le cordage qui était cause du retard dans les progrès de l'armement.

Dans un autre port, il n'y avait pas un seul kilogramme du plomb qu'il fallait pour les travaux les plus ordinaires, etc.

Nous pourrions faire une longue énumération de remarques analogues; mais nous nous arrêterons là, croyant avoir suffi-

Digitized by Google

samment montré à quoi est dû l'état d'abandon de nos navires désarmés.

Les bâtiments en catégorie de réserve sont au contraire secourus, suivant leurs besoins, par la division des équipages de la flotte.

Leur groupe, qui est sous les ordres supérieurs du major de la flotte, se trouve-t-il augmenté d'un ou de deux navires par suite d'un ordre du ministère, le major de la flotte réclame de la division des équipages le personnel d'ouvriers de toutes professions et de marins qui lui reviennent, conformément aux règlements, pour le surcroît de travaux et de responsabilité qui lui incombe d'après la dépêche reçue.

Est-ce au contraire un bâtiment qui est retiré du groupe de la réserve, le major de la flotte fait renvoyer à la caserne des équipages le personnel qui devient ainsi en excédant.

Voilà comment il se fait que les bâtiments en réserve sont toujours dans un état de conservation et de bon entretien, de manière à permettre un armement définitif dans un délai très-court.

Cet avantage si important est-il chèrement acheté? Ce serait une grande erreur de le croire.

Tous les marins qui sont employés sur les bâtiments de la réserve sont disponibles pour l'embarquement comme s'ils étaient restés au quartier. Ils ne coûtent en plus, pendant qu'ils sont sur les bâtiments de la réserve, que la différence entre les deux soldes de présence à terre et à la mer.

Cette dépense est bien insignifiante si on songe à tous les avantages qu'elle procure dans l'intérêt du service en général et aux économies qui sont la conséquence de ces travaux de réparation faits sans hâte nuisible, de ce bon entretien de tout le matériel à bord; tout cela obtenu avec un personnel très-restreint de marins.

On en conclura avec nous que, pécuniairement parlant même, il y a un grand avantage, comme l'expliquait fort bien M. le comte de Rigny, à ne pas avoir un seul bâtiment désarmé complétement et à espacer, au contraire, tout notre matériel flottant dans les différentes catégories de disponibilité de port ou de rade, c'est-à-dire de réserve pour nous servir de l'appellation des derniers décrets des 20 mai 1857 et 25 août 1861.

Veut-on savoir, du reste, à quelles folles dépenses on peut être entraîné pour avoir réparé trop à la hâte et par conséquent incomplètement des bâtiments de l'ancien matériel flottant?

Digitized by Google

Nous avons eu un exemple assez récent qui peut nous éclairer à ce sujet :

La frégate *l'Hermione* a laissé la France au milieu de 1867 pour se rendre dans les mers de Chine. Ce bâtiment avait été réparé complétement, au dire de la direction du matériel.

Il avait à peine dépassé la Réunion de quelques jours et faisait route sur les îles Saint-Paul et Amsterdam, sans avoir eu depuis le départ de France aucun échouage, aucun coup de vent, quand un matin l'officier de quart s'aperçoit que la frégate ne gouvernai plus. Après bien des recherches, on découvre qu'il n'y a plus ni gouvernail ni contrétambot.

L'Hermione revient sur ses pas, arrive à Maurice où elle entre dans un bassin. On voit alors qu'en plus des avaries graves découvertes à la mer, la frégate avait perdu plusieurs mètres de quille arrachés à partir de la cage de l'hélice en allant vers l'avant,

Rien que pour mettre le bâtiment en état de revenir en France, il a fallu dépenser à Maurice 250,000 francs, et cela n'a été qu'une réparation provisoire. A son arrivée à Brest, *l'Hermione* a été trouvée en trop mauvais état pour être utilisée comme bâtiment de guerre. On en a donc fait un transport, conformément à l'opinion de l'officier général commandant en chef qui avait son pavillon sur *l'Hermione.*

Ainsi, pour ne pas avoir pris le temps de bien réparer l'arrière de cette frégate qui avait été signalée comme mal liée, dans cette partie, par le commandant de la campagne précédante, on a occasionné follement une dépense de 250,000 francs à Maurice, à laquelle il faut ajouter :

1° Le prix de la transformation de la frégate en transport ;

2° Celui du passage de l'officier général et de tout son état-major (environ quinze personnes) à bord du paquebot, de Maurice à Suez ;

3° La dépense de l'armement d'une nouvelle frégate (*la Junon*) qu'il a fallu envoyer prendre, en Chine, la place de *l'Hermione.*

Par surcroit de malheur, *la Junon* elle-même n'avait pas été suffisamment bien réparée. Après avoir eu des avaries graves pendant un typhon essuyé dans les mers de Chine et s'être fait réparer à Saïgon au prix de plusieurs centaines de mille francs, cette frégate vient de subir des avaries encore plus graves dans un autre typhon.

Comme à bord de *l'Hermione*, le gouvernail et le contrétambot se sont détachés de l'arrière, et *la Junon* vient de rentrer en-

Digitized by Google

core à Saïgon, en si mauvais état par suite de son peu de liaison et de solidité, qu'il est question d'y démolir cette frégate.

C'est donc maintenant par millions qu'il faut évaluer la dépense qu'a coûtée trop de précipitation dans la réparation de ces deux frégates.

N'avions-nous pas raison de dire, quelques pages plus haut, que, même pécuniairement parlant, il y avait un grand avantage à prendre tout le temps nécessaire pour bien réparer et à mettre le plus tôt possible tous les bâtiments dans les différentes catégories de réserve.

Mais au-dessus de cette question d'argent, qui a cependant bien son importance, il y en a une plus grave encore. C'est celle de la vie des hommes.

C'est, en effet, grâce à un bonheur exceptionnel que *l'Hermione* a pu gagner l'île Maurice en revenant sur ses pas. Il pou vait bient arriver, au contraire, que par suite de l'arrachement d'un certain nombre de mètres de quille, le bâtiment coulât dans quelques heures et que personne ne survécut à la catastrophe.

La Junon, dans un plus mauvais état encore que *l'Hermione*, coulait bas à son arrivée à Saïgon.

Qu'un équipage entier disparaisse dans un combat ou par suite de ces événements de mer où il n'y a de la faute de personne, le malheur ne refroidira en rien l'ardeur des autres, qui seront toujours prêts à courir au-devant du danger pour un service à rendre ou pour l'honneur du pavillon.

Mais quand ces graves motifs n'existent pas, nos marins ont bien le droit de demander que l'on soit justement avare de leurs existences et qu'on répare complétement les navires auxquels elles seront confiées.

Consacrons donc à bien armer nos navires, avant de les envoyer au loin, tout le temps et toutes les ressources nécessaires. Nous ne saurions trop le répéter, revenons à l'esprit des règlements des 1er juillet 1831, 20 mai 1857 et 25 août 1861. C'est, du reste, si nous sommes bien informés la volonté de l'éminent amiral qui a pris, il y a peu de temps, le portefeuille de la marine.

Dans nos ports, ayons toujours prêts à prendre la mer un ou deux bâtiments de chaque type en première catégorie de réserve; puis, en arrière de ceux-là un nombre pareil de navires en deuxième catégorie pour pour remplacer les premiers quand ils viendront à partir; enfin, encore plus loin en arrière dans les degrés de l'armement, ayons tous les autres bâtiments placés

Digitized by Google

en troisième catégorie de réserve, sans laisser, si c'est possible, une seule portion de notre matériel flottant à l'état de bâtiment désarmé, c'est-à-dire abandonné.

C'est là le seul moyen, croyons-nous, de ne jamais être pris au dépourvu et de ne pas avoir à subir de folles dépenses et de tristes mécomptes comme cela vient d'avoir lieu pour les frégates *l'Hermione* et *la Junon*.

C'est le seul moyen de faire cesser ces plaintes, ce découragement qui, bien que niés officiellement à la chambre il y a peu de temps, n'en existent pas moins depuis une vingtaine d'années.

C'est bien certainement le meilleur moyen d'obtenir que la juste fierté de nos marins pour leur navire soit satisfaite dans une mesure convenable, et que chaque commandant, au moment de laisser la France, puisse répondre hardiment à la commission supérieure d'armement, comme cela se faisait jadis : « Oui, je suis prêt à remplir toute mission qui me serait donnée. Oui, mon bâtiment peut soutenir toute comparaison avec un bâtiment étranger et combattre avec succès quiconque viendrait insulter mon pavillon. »

JULES RIGHT.

Digitized by Google

CROISADE DU PROVENÇAL

CONTRE LE FRANÇAIS

Ah ! se me sabien entendre !
Ah ! se me voulien segui !
(F. MISTRAL, *la Coumtesse*.)

Singulière époque de transition que la nôtre ! Jamais on n'avait tant invoqué la liberté, et, dans l'espace d'un demi-siècle, le césarisme aura deux fois pesé sur la France ; jamais on n'a mieux entrevu ni mieux formulé la grande loi du progrès, qui nous pousse en avant, et de toutes parts on retourne en arrière : avec les vieux souvenirs, on veut ressusciter les institutions d'un temps qui n'est plus ; jamais enfin la noble figure de l'humanité, c'est-à-dire jamais l'idée de l'unité morale du genre humain n'avait tant séduit les peuples, et notre siècle nous offre non-seulement le réveil des nationalités, mais les plus étranges revendications de races. Ainsi, liberté et despotisme, progrès et réaction, unification et morcellements, tel est le caractère de nos jours de trouble et de combat : partout l'antinomie ! Ce n'est point que de la thèse et de l'antithèse, pour employer le langage philosophique, on ne puisse dégager une synthèse. Dans ce chaos apparent fermente et s'élabore une création ; de la lutte des forces naîtra l'harmonie. L'ordre donnera satisfaction à la liberté, en réduisant le pouvoir à n'être plus que le modérateur de la vivante machine sociale ; les profondes investigations dans le passé serviront l'avenir, en enseignant la justice pour toutes les époques de l'histoire ; enfin le rêve de l'unité humaine et celui de l'indépendance des communes seront conciliés dans

Digitized by Google

la future confédération des peuples. Nous ne voulons point nous engager ici, quel qu'en soit l'attrait, dans ces considérations générales. Nous nous bornerons à l'examen d'un fait particulier qui, se rattachant naturellement à ces questions plus hautes, prend dès lors un intérêt véritable et mérite l'attention. Il s'agit du mouvement des félibres provençaux.

I

Nul lettré, à cette heure, n'ignore ce que sont les félibres. Les uns les persiflent, d'autres les exaltent. Nous voulons tout simplement dire sur leur compte la vérité, que si peu de gens connaissent.

Faut-il ne voir en eux que des fantaisistes de talent, qui, prenant au provençal des mots et des rimes sonores, ont donné à leur poésie, à défaut de l'originalité du fond, l'originalité de la forme? Ce point de vue est loin d'être faux, mais ne laisse voir qu'un côté de la question, et ce n'est point par là qu'ils eussent mérité les encouragements. Si tant d'esprits généreux ont applaudi à cette école, c'est qu'elle semble répondre à un besoin de décentralisation, d'autant plus légitime, que l'absolutisme actuel est plus lourd; c'est qu'elle mettait en lumière le tableau d'une population agreste et poétique; c'est qu'elle provoquait à l'étude du langage, des mœurs et de l'histoire d'une belle et originale contrée de notre France.

Voilà ce qui parut digne d'intérêt. La soif de liberté fait accepter tout ce qui en porte le nom et en offre l'apparence; puis nos instincts démocratiques se plaisent aux peintures populaires, rustiques : de nos jours, avec *la Petite Fadette, la Mare au Diable, François le Champi*, l'idylle s'est élevée jusqu'au roman; avec *les Bretons* et *Mireille*, elle a pris des airs d'épopée. D'autre part, enfin, lorsque les provinces ont perdu leurs noms anciens et qu'on entrevoit le moment où les peuples mêmes vont se fondre dans une grande fédération, rien de plus juste que les membres de la grande famille comptent les trésors qu'ils apportent au domaine commun. La Provence, la Bretagne, la Bourgogne ont des titres de gloire : hé bien! que la Bourgogne, la Bretagne, la Provence les fassent valoir! on ne saurait qu'applaudir. Oui; mais que tout ne s'arrête point à cet amour du clocher natal; car, si les histoires des nations ne sont que des chapitres dans l'histoire générale de l'humanité, les histoires des

Digitized by Google

provinces ne peuvent être que des paragraphes dans ces chapitres. Leur attribuer une plus grande importance serait un vice de logique et de méthode qui ne contribuerait pas seulement à borner l'horizon de l'intelligence, mais qui bientôt rétrécirait le cœur, attendu qu'aux larges ou étroites idées répondent les larges ou étroits sentiments.

Nul grand progrès ne s'est accompli dans le monde que par cette générosité d'âme qui nous fait envisager tous les hommes, de quelque race qu'ils soient, comme des frères. Ce rêve de l'unité fait la grandeur de la doctrine chrétienne, nous considérant tous comme issus d'un père commun. Seulement durant tout le moyen âge ce ne fut là qu'une aspiration vague, sans cesse démentie par le fait inique, brutal, qui séparait les hommes en serfs et en seigneurs. La Révolution fit de ce rêve un principe, de ce principe une loi; elle proclama les droits de l'homme, c'est-à-dire l'égalité et la liberté de tous les citoyens du monde. C'était proscrire tous préjugés, toutes jalousies, toutes haines de races; c'était donc flétrir les guerres; c'était élever l'intelligence libre au-dessus des fatalités de nature. Tel est le grand courant qui entraîne l'humanité; tout ce qui s'oppose à ce courant fait obstacle au progrès et mérite réprobation. Le sentiment de la race, bien inférieur toujours au sentiment de la justice et du droit, est une force qu'on peut réveiller en face d'un ennemi qui vous attaque, mais que, durant la paix de la civilisation, il faut laisser dormir, et qui, en aucun cas, ne peut être invoquée entre populations fraternelles, comme, par exemple, celles des diverses provinces de la France.

II

C'est en vertu de ces principes que nous réprouvons les prétentions assez inattendues élevées, surtout depuis 1867, par le chef des félibres, au nom de ce qu'il appelle la race des Provençaux.

Célébrer les beautés de la Provence, les usages pittoresques de ce pays, son parler harmonieux et sonore, faire considérer le provençal comme supérieur à tous les dialectes déchus : telle fut dans le principe la tâche de l'auteur de *Mireio*. Mais M. Mistral ne s'en est point tenu là : Il veut que les Provençaux forment un peuple à part, dans notre nation; il veut que leur patois domine, efface chez eux la langue nationale.

Est-ce la peine de réfuter et de combattre ce qui ne se peut

Digitized by Google

soutenir? Si tout le monde devait nous poser cette question, certes, nous n'aurions qu'à quitter la plume; mais, il ne faut point se le dissimuler, nous vivons à une époque où les idées les plus baroques ont chance de réussite. Les théories de M. Mistral touchant l'ethnologie, l'histoire, la linguistique et la littérature de notre pays, rencontrent, si étranges qu'elles soient, de nombreux partisans. Nous ne parlons point de cette foule vaniteuse et vulgaire qui s'empresse toujours de faire cortége au succès et à la renommée. Le chantre de *Mireio* et de *Calendau* a mieux que sa célébrité, mieux que son beau talent, pour se créer des disciples : il a des doctrines, doctrines pleines d'espérances pour le parti légitimiste, puisqu'elles revendiquent le vieil état provincial; pleines de séduction pour le parti républicain, puisqu'elles semblent tendre à l'état fédératif. Et voilà comment, en Provence, en Catalogne, même dans des cercles de Paris, son système s'enracine, ses pensées deviennent légion; voilà pourquoi nous venons le combattre.

Maints lecteurs seraient étonnés peut-être si nous leur disions que, dans cette lutte, nous nous trouvons en face de bien des esprits ardents, ombrageux, farouches, qui s'arment contre un simple contradicteur en véritables ennemis. On a vu l'organe de MM. Mistral et Roumanille, l'*Armana prouvençau per lou bel an de Dieu* 1869, répondre à des critiques justes, loyales, cordiales même, de la plus étrange manière : jeter des insultes et de grossières insultes, à défaut de raisons. Tant pis pour l'*Armana!* Les plus gros mots ne valent point la plus petite preuve. Aussi nous maintiendrons le débat sur le terrain des faits et des principes, et nous persistons à soutenir que si les tendances de la jeune école provençale pouvaient prévaloir, elles mettraient en péril l'unité même de la France.

Qu'entendons-nous par l'unité? Dans son discours à l'un des banquets des félibres, en septembre 1868, un éminent professeur de la Sorbonne, M. Saint-René Taillandier, en a donné la définition suivante :

Ceux qui s'alarment si fort au sujet de l'unité, savent-ils bien de quoi ils parlent?

Il y a, messieurs, un grand principe de la philosophie de l'art; ce qui fait les œuvres belles et durables, c'est la variété dans l'unité.

J'en dis autant de ces grandes œuvres auxquelles concourent la nature et l'art, de ces œuvres collectives qui s'appellent les nations.

Elles sont belles, riches, puissantes, selon la mesure où elles nous présentent ce spectacle fait à souhait pour le plaisir des yeux, la variété libre dans l'unité souveraine. L'unité qui, pour subsister et se dé-

Digitized by Google

fendre, aurait besoin d'étouffer les variétés du génie français serait un mensonge et un fléau...

Excellentes paroles! Quels esprits ont pu se permettre de dire que voilà une leçon sans but et sans portée? Or, ils ont fait à M. Saint-René Taillandier cette injure, ceux qui lui ont attribué la pédante et puérile intention d'avoir prononcé pour nous ces paroles inutiles pour nous; car, dans l'ouvrage même qu'on désigne, et où le professeur est honoré, nous avions écrit déjà :

Variété dans l'unité! Nous ne rêvons pas plus l'uniformité humaine que l'aplanissement du globe. Il faut que chaque pays et chaque homme gardent leur spontanéité, leurs caractères originaux, à la seule condition que ces caractères ne puissent les rendre hostiles à d'autres pays ou à d'autres hommes. Gardons ce qui nous distingue, en rejetant ce qui nous sépare... Liberté d'action de chacun dans l'unité de l'action générale : telle est la formule des sociétés de l'avenir (1).

Notre but n'est donc point de défendre une centralisation dont nous sommes l'adversaire; lorsque nous combattons pour l'unité, il ne s'agit point de celle qui se décrète et s'impose, mais de celle qui émane librement de notre vieux caractère national et de notre raison moderne.

Une telle unité autorise toutes les variétés imaginables dans les usages, les patois, les costumes, dans tout ce qui est du domaine local et privé; mais elle implique trois choses : 1° même nom national, 2° même langue, 3° même code; en un mot, la communauté dans tous les grands actes de la vie publique.

Les doctrines *félibrenques* ne tendent-elles à rompre aucun de ces liens qui seuls constituent la patrie? « Porter atteinte à l'unité de la France! s'écria dans son discours M. Saint-René Taillandier, ah! messieurs, je ne pensais pas que les uns ou les autres, poëtes et critiques, nous eussions donné, jusqu'à présent, des signes d'aliénation mentale!... » Le savant professeur, on l'a vu, donne de l'unité une définition identique à la nôtre, aussi, combien nous voudrions pouvoir partager la conviction qu'il a exprimée, dans un récent article, sur la Renaissance provençale :

La déclamation seule et la routine verront dans cette tentative si digne d'intérêt un péril pour l'unité du pays. Cette unité est indestructible, et ici comme ailleurs hors de cause. L'auteur de *Mireille* et de

(1) *Les Français du Nord et du Midi*, pages 41 et 89. Voir aussi p. 427.

Digitized by Google

Calendal, en chantant les mœurs de sa province, ne manque jamais une occasion de célébrer les souvenirs communs à tous les enfants de la France. Il fallait l'entendre aux fêtes de Saint-Rémy faire retentir aux oreilles des Catalans les noms dont la Provence est fière et qui rappellent des serviteurs illustres de la grande culture nationale, de notre unité politique et de notre unité littéraire. On ne parle pas ainsi des Massillon, des Vauvenargues, des Mirabeau, des Thiers, des Guizot, des Mignet, quand on couve secrètement ce que nos voisins d'Allemagne appellent des pensées de *particularisme*.

Précisément le discours prononcé par M. Mistral au banquet de Saint-Rémy, comme l'ensemble de toutes ses œuvres, nous a paru une manifestation très-formelle contre l'unité littéraire, morale, même politique de la France. Le lecteur en jugera plus tard; mais nous voulons constater d'abord certains faits qu'on objecte sans cesse, les mêmes sans doute qui font illusion au professeur de la Sorbonne.

Au banquet de Saint-Rémy, dès le début de son discours, le félibre a loué la littérature française. C'est incontestable. « Mistral, dit l'*Armana* de 1869, se lève et parle comme ceci :

Messieurs et Seigneurs,

Grâce à l'initiative, à la courtoisie, à la gente avenance de la ville de Saint-Rémy, la Provence a le bonheur de pouvoir témoigner publiquement sa gratitude, de même que sa sympathie, à qui elle doit : sa vive gratitude, sa chaude sympathie à la littérature glorieuse de Paris, qui, depuis vingt ans, a, de toutes façons, soutenu, encouragé et applaudi la renaissance provençale.

Messieurs, que les lettres françaises soient ici représentées par une députation d'écrivains supérieurs, il n'y a rien qui vous étonne. La Provence, — la Provence de Massillon, de Vauvenargues, de Mirabeau, de Thiers, de Guizot et de Mignet, la Provence est de la France, et les illustrations de la langue française répandent leurs rayons ici comme partout. Honneur donc et bienvenue et grand merci aux poëtes, écrivains et lettrés éminents qui ont bien voulu prendre leur part de cette fête provençale...

Oui, M. Mistral a célébré « la glorieuse littérature de Paris. » Nous le reconnaissons. Nous dirons plus : il est de très-bonne foi, quand il accuse la critique de lui prêter des idées absurdes. Comment donc aurait-il des théories contraires à l'unité morale de la France, lui qui, dans l'*Armana* de 1869, glorifiant par une très-belle ode le tambour d'Arcole, un Provençal, glorifie aussi tous les enfants de la France; lui qui a dit au banquet de Saint-Rémy : « La Provence est de la France; » lui qui, dans son

Digitized by Google

hymne aux Catalans, fait cette déclaration : « Les Provençaux, flamme unanime, sommes de la grande France; » lui qui, dans le même hymne, a chanté cette strophe :

Il est bon d'être nombre et beau de s'appeler
Les enfants de la France! et, quand on a parlé,
De voir courir sur tous les peuples
De soleil en soleil l'esprit rénovateur,
Et reluire la main de Dieu
De Solférino à Sébastopol!

Et, comme si l'aveu tant renouvelé qu'il appartient à la France ne suffisait point au félibre, sa muse a salué avec d'ineffables transports le gouvernement actuel de la France : « Notre belle Impératrice... son beau Prince Impérial... et l'Empereur, qui, entre les tonnerres et les éclairs, chemine si fier et si calme... »

Pour Napoléon III, qu'on ne saurait confondre avec l'empereur de la Chine, puisqu'il n'a jamais labouré, M. Mistral a formulé ce vœu : « Puisse-t-il longtemps mener la charrue! » Au fait, pourquoi ce souverain ne serait-il pas assimilé au laboureur, puisqu'il *sème?* Oui, le félibre l'a dit encore : « Pendant que sur leurs trônes les autres potentats regardent, accroupis, monter la France, lui (l'Empereur), se promène à travers la nation, et *sème* à pleines mains la sécurité et le travail. »

Mais laissons de côté tous ces dithyrambes; tenons-nous en à cette simple déclaration : Provence et Provençaux sont de la France. Cette affirmation, d'une rare naïveté, nous permet ce dilemme, dans lequel nous ne voulons nullement mettre en cause la sincérité du poëte, mais seulement sa logique : ou l'ensemble des théories de M. Mistral est vrai, et alors cette affirmation est contradictoire et n'a aucun sens; ou cette affirmation exprime une vérité, et alors tout le système du chef des félibres n'est qu'un échafaudage d'erreurs, tous ses rêves sont chimériques. Nous ne voulons pas démontrer autre chose.

III

Quel est donc le rêve du félibre? C'est de constituer la Provence en nation. Nous n'inventons rien. Le mot de nation, appliqué à la Provence, se trouve et se retrouve sans cesse dans les écrits de M. Mistral et des félibres qui suivent sa voie (1).

(1) Nous devons déclarer ici que, parmi les poëtes écrivant en langue provençale, ce n'est que dans le groupe des félibres que se sont manifestées ces prétentions de natio-

Digitized by Google

On l'appelle, lui, « notre poëte national ! » Son poëme de *Calendau* (l'*Armana* de 1867 nous le révèle) devait « asseoir la Provence dans sa conscience de nation. » Or, ce mot, tel qu'on l'emploie ici, n'a jamais eu qu'un sens ; il n'a jamais désigné qu'un état ayant son autonomie, c'est-à-dire son nom distinct, sa langue distincte, son code ou bien ses us et coutumes distincts.

Des Alpes à l'Océan et de la Manche aux Pyrénées, à travers les variétés régionales, tout homme répond au nom de Français, s'instruit dans une même langue, et obéit aux mêmes lois. Il y a donc là une nation. Enlevez un de ces attributs essentiels : adieu, la nationalité commune !

Si les félibres sont d'accord avec nous sur ce point, ils vont comprendre que leurs théories ne tendent à rien moins, sans qu'ils s'en aperçoivent, qu'à répudier entre Français la communauté patriotique. Au risque de passer pour un déclamateur et un homme de routine, nous dirons, non pas que l'école de M. Mistral « couve secrètement des pensées de *particularisme :* » nous ne cherchons point les pensées secrètes ; mais nous disons que, dans cette école, les pensées de *particularisme* s'affichent hautement.

La doctrine est celle-ci : au point de vue de la race, de la langue, de la littérature, des mœurs, des us et coutumes, il y a, entre les populations d'en deçà et d'au delà de la Loire, divergence, antipathie et même incompatibilité. De plus, les hommes du Nord n'ont cessé de peser sur les hommes du Sud.

Tous ceux qui se rattachent au mouvement des félibres adoptent plus ou moins ces idées-là. Le 28 mai 1868, à Helsingfors, en Finlande, le professeur Estlander a soutenu et publié en suédois une thèse dont un jeune et savant érudit, M. Gaston Paris, nous a fait connaître le but. Ce but est « de montrer l'individualité de la littérature et de la langue du Midi en face de la littérature et de la langue du Nord... L'auteur, dit M. Gaston Paris, rassemble tous les faits qui peuvent mettre en lumière la distinction des deux grandes régions de la France au moyen âge ; il fait voir, par exemple, que Provençaux et Français se regardaient réciproquement comme parlant des langues étrangères... » Oui, dirons-nous, et cela ne prouve rien, puis-

nalité, et ces prétentions, rien n'autorise à les attribuer à quelques-uns des félibres eux-mêmes, tels que le doux, savant et modeste M. Crousillat de Salon, et que M. Théodore Aubanel, le plus profond, le plus original des félibres ; s'il en est un parmi eux dont le talent s'élève peut-être au génie, c'est M. Aubanel, et il est loin d'être le plus connu.

Digitized by Google

qu'il en était absolument de même entre Provençaux et Gascons! — « Cet excellent petit livre, dit le critique en terminant, devrait pousser ceux qui sympathisent avec elle (avec la renaissance méridionale) à entrer dans la même voie; la seule chance de succès pour l'idée des félibres est la constatation et la conscience de la solidarité entre le passé et le présent de la Provence. Jusqu'à présent les patriotes provençaux ont trop négligé la science... »

Avant de passer outre, nous devons une réponse à M. Gaston Paris. Est-il possible qu'un homme de son savoir ait assez peu de philosophie pour ne chercher que dans un passé lointain la conscience du présent et par suite la direction de l'avenir? Et quand même il serait prouvé, mille fois prouvé, que Provençaux et *Franchimands* furent jadis étrangers, même hostiles, faudrait-il en conclure qu'ils doivent aujourd'hui briser les traits d'union qui les joignent? L'œuvre accomplie par les derniers siècles de la civilisation moderne ne compte donc pour rien? Que les Provençaux retournent alors, sans plus, dans les cavernes où habitaient leurs ancêtres, Cavares, Ligures, vêtus de peaux, moitié sauvages. S'il s'agit de marcher en arrière, pourquoi s'arrêter en chemin?

Le félibrige est dans l'allégresse de voir ses théories propagées jusqu'en Finlande. L'*Armana* pour 1869 s'écrie : « Dans l'étranger pays l'honneur des Provençaux va resplendissant de plus en plus. »

Les étrangers ont cru jusqu'à cette heure que la France avait sa grande littérature du seizième, du dix-septième, du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, et qu'elle lui suffisait. Erreur! Dès qu'ils prennent pied dans le royaume des félibres, « le royaume du soleil et de la poésie, » comme dit l'auteur de *Calendal*, ils sont bien surpris; ils sont bien contraints de changer d'opinion. Dans la préface d'un livre publié en 1868, M. Mistral nous en offre un exemple. Il nous montre un jeune et noble Irlandais, dont nous aurons à dire un jour beaucoup de bien, et qui, « en Angleterre, en Allemagne, en France, ou en Espagne, ou même en Italie, n'avait trouvé lieu qui l'eût séduit assez pour y planter son bourdon. » Mais un jour « il descendit le Rhône; » il s'arrêta à Avignon, Avignon cette ville qu'on vit, dit M. Mistral, « défendant jusqu'à la mort la liberté des Provençaux contre *la barbarie des hommes d'Outre-Loire*... En passant dans la rue Saint-Agricol, il remarqua, à la vitrine d'un libraire, du libraire et poëte Roumanille, des livres écrits dans une langue qui lui était inconnue. Fort curieusement il entra et les acheta : c'étaient des livres provençaux. »

Digitized by Google

Et M. Mistral de s'écrier soudain : « Ce n'est pas à nous de dépeindre... l'étonnement, et l'étourdissement, et le transport qui le saisirent... de rencontrer en France un idiome littéraire autre que celui de Paris, et d'avoir découvert une littérature s'inspirant non des Grecs, ni des Romains, ni des Français !... »

Encore une fois, il nous semble voir là des pensées très-caractérisées de *particularisme*.

IV

Aux yeux du félibre, la Loire sépare des hommes que tout désunit : mœurs, langage, événements historiques. La Loire est pour son patriotisme un fleuve infranchissable. En revanche, et ceci est louable, il fait, comme Louis XIV, disparaître les Pyrénées; car, a-t-il écrit dans *Calendau*, « l'intelligence de la nationalité se manifesta spontanément dans tous les pays de la langue d'Oc, c'est-à-dire depuis les Alpes jusqu'au golfe de Gascogne et de la Loire jusqu'à l'Ebre. »

Pour peu qu'on soit logique, on va conclure de ces diverses assertions, d'une part, que les Provençaux n'entendent pas un mot de français; d'autre part, qu'ils excellent à parler le catalan. Hé bien! étudions mieux les faits. Le brave Roumieux, un des félibres qui, ce dernier printemps, se sont rendus en Catalogne, a consacré vingt-deux pages de son récent volume, *la Rampelado*, à narrer ce voyage triomphal *tra los montes*, où lui et « le grand Frédéric, » furent portés « dans les vagons dorés de la Couronne, » et où leur présence à Barcelone fut « un événement. » car, dit le félibre :

> Les marchands de journaux clamaient tous : *Deux réaux.*
> *Avénement des grands poëtes provençaux !*
> Les gens : « *Vive Provence*, et *Vive Catalogne !* »
>
> Ah ! parlez-moi d'un tel peuple ! Il est tout de flamme.
> Comme on voit qu'il a soif de nationalité !
> Comme on voit qu'il a faim surtout de liberté !

Oui, nobles Catalans, noble Victor Balaguer! Ils l'ont bien montré, depuis; mais par des luttes viriles, et non par ces enfantillages de troubadours à félibres, qui, chose singulière ! — et c'est là que nous voulions en venir, — ne se comprennent point dans leurs idiomes respectifs. M. Roumieux nous raconte comment ils firent route, de Beaucaire aux Pyrénées, « avec un gros Franchimand qui prit » les félibres « pour des Chinois débarqués

Digitized by Google

de Canton..» Quel personnage ridicule, n'est-ce pas? Et pourtant M. Roumieux se mit avec lui «en train de causerie.» La causerie fut en français, sans doute, non en chinois. Eh! en quelle langue, s'il vous plaît, Provençaux et Catalans se comprirent-ils? Voici ce que M. Roumieux nous révèle, à propos de la fête des Jeux Floraux, donnée en leur honneur.

Nous, on nous avait mis sur une riche estrade
Avec les mainteneurs et le *gobernador;*
Nous avions sous les yeux les fleurs d'argent et d'or
Qui bientôt aux vainqueurs vont être délivrées.

Chut! le *gobernador* nous va faire un discours.
Il parle. Eh! que dit-il? On voit qu'il gesticule,
Qu'il fait le télégraphe, et qu'il sue et qu'il tousse;
Mais pour entendre un mot, berniq! nous étions sourds!

Quoi! sourds au catalan? Cela fait supposer que troubadours et félibres, dédaigneux d'abord comme le héron de la fable, se trouvèrent tout heureux et tout aises de trouver, pour s'entendre, soit la chétive langue de Cervantes et de Calderon, soit celle du gros Franchimand, langue qui fut employée aussi par un certain Corneille, un certain Molière, et dont se sert encore le nommé Victor Hugo.

Poëtes de Provence, cherchez des amis en Catalogne, rien de meilleur; mais la Loire n'est pas plus infranchissable que les Pyrénées. Dans le passé le plus lointain, comme dans le présent, tout nous montre le lien étroit entre les deux régions de notre France.

V

Un fait qui nous frappe, quand nous lisons les vieux historiens, c'est qu'ils ont considéré les peuples de la Gaule, quelles que fussent leurs variétés, comme appartenant tous (sauf les Basques) à une même race, la race celtique. Les Volkes arécomiques et tectosages, dont Nîmes et Toulouse étaient les capitales, étaient affiliés aux Gaulois du Nord. Les populations de la Provence: Saliens, Décéates, Oxibiens, Cavares, Voconces, étaient tous réunis sous la dénomination de Celto-Ligures. La première partie de leur nom les associe évidemment aux Celtes du Nord; quant à la seconde, c'est une épithète qui doit nous les faire considérer comme des Celtes habitant le bord de la mer.

Leur langue était, avec des nuances, la même, au fond, que

Digitized by Google

celle des bords de la Seine. Saint Jérôme nous apprend qu'on avait même parler à Trèves et à Toulouse. Varron appelle les Marseillais *Trilingues* ou *Triglottes*, parce que trois langues leur étaient familières : le grec, le latin et le... gaulois. César, Tacite, Ammien Marcellin viennent confirmer cette communauté de race et de langage par toute la Gaule, communauté que l'étude des noms d'hommes et de lieux atteste encore aujourd'hui.

Voilà pour les époques les plus ténébreuses et les plus lointaines. Quand on se rapproche de nous, les probabilités deviennent des certitudes. A peine pouvons-nous indiquer ici ce dont nous avons fait ailleurs une étude approfondie. Nous voyons se révéler la fraternité la plus étroite entre Français du Nord et Français du Midi. Quelque influence qu'on attribue aux conquérants romains et germains, ils ne l'ont pas plus ou moins subie les uns que les autres. La vieille séparation de la France en pays de langue d'Oc et pays de langue d'Oïl, indique non des oppositions radicales, mais seulement des nuances de dialectes. Langue d'Oc et langue d'Oïl sont rameaux d'une même souche : le roman. En outre, dans les deux contrées, toutes les manifestations de la vie populaire semblent émaner d'une même âme. Il n'y a que des variétes, d'où résulte l'harmonie; en sorte que la grande proclamation de 1792 : La France est *Une et Indivisible*, n'est point un acte de la force, mais de la raison; c'est une conséquence de notre longue vie sociale, de nos vieux instincts gaulois. La réunion moderne de nos provinces n'est que leur retour naturel au giron primitif.

N'importe! M. Mistral n'en accuse pas moins entre hommes du Midi et hommes du Nord un « antagonisme de race. » Selon lui (voir *Calendal*, publié en 1867), cet antagonisme éclate dans la grande guerre du treizième siècle, dans la croisade des Albigeois. Le chef des félibres la rappelle sans cesse. Or, selon nous, on ne peut trouver là aucun motif de ressouvenirs amers. Cette guerre ne fut point une guerre de race, mais de religion, et elle ne réclame pas plus vengeance du Midi contre le Nord que les guerres de religion du seizième siècle. Ce qui eut lieu alors, ce fut l'écrasement du Midi hérétique par le Midi catholique appelant le Nord à son secours. Voilà la vérité, et elle est aujourd'hui appuyée sur de telles preuves, que la critique, même celle d'écrivains qui avaient eu une opinion contraire, a donné, nous le savons, à cette doctrine complet gain de cause.

Ce n'est pas tout. Selon M. Mistral, l'oppression du Nord sur le Midi n'a jamais cessé. La Provence succomba sous « la bar-

Digitized by Google

barie des hommes d'Outre-Loire, » et, après la guerre, la langue d'Oc fut « mise nus pieds et baillonnée, » dit-il dans *Calendal*, et aussitôt il s'écrie : « Ajoutez à cela l'interdit impitoyable qui proscrit encore notre idiome des écoles de l'Université. » (*Calendal*, page 186.) Et voilà comment on qualifie la loi qui veut l'unité dans l'éducation nationale!

VI

Ce rêve chimérique d'oppression a fait pousser au *Capoulier* des félibres des cris d'inconcevable colère. En 1867, il publia le chant de la *Comtesse*, où, dans un remarquable élan poëtique, il nous représente cette comtesse, la Provence, comme emprisonnée dans un couvent par sa mauvaise sœur, sa sorâtre, la France du Nord.

Or, la sœur qui l'emprisonne
Se pavane en même temps :
Cette barbare envieuse
Lui brisa ses tambourins.
Et de ses vergers s'empare
Et vendange ses raisins.

Voilà pourquoi le futur libérateur de la victime jette ce cri :

Ah! si l'on savait m'entendre!
Ah! si l'on voulait me suivre!

Elle la donne pour morte,
Sans pouvoir décourager
Ses galants qui par le monde
Errent, depuis, sans pouvoir...
Et ne lui laisse, on peut dire,
Que ses deux yeux pour pleurer.

Ah! si l'on savait m'entendre!
Ah! si l'on voulait me suivre!

Ceux-là qui gardent mémoire,
Ceux-là qui vont le cœur haut,
Ceux-là qui, dans leur cabane,
Sentent jaillir le mistral,
Ceux-là qui cherchent la gloire,
Les valeureux, les plus grands,

Ah! si l'on savait m'entendre!
Ah! si l'on voulait me suivre!

Digitized by Google

En criant : Écrase! écrase! (1)
Vieux et jeunes en avant!
Nous partirions tous en race
Avec la bannière au vent,
Nous courrions comme un orage
Pour crever le grand couvent!

Ah! si l'on savait m'entendre!
Ah! si l'on voulait me suivre!

Nous démolirions le cloître
Où, toute en pleurs, jour et nuit,
Jour et nuit vit enterrée
La jeune nonne aux beaux yeux...:
En dépit de la sorâtre,
Nous bouleverserions tout!

Ah! si l'on savait m'entendre!
Ah! si l'on voulait me suivre!

Et puis nous pendrions l'abbesse
A la grille d'alentour,
Nous dirions à la comtesse :
« Reparais donc, ô splendeur!
Dehors, dehors, la tristesse!
Vive, vive la gaîté! »

Ah! si l'on savait m'entendre!
Ah! si l'on voulait me suivre!

(1) Dans notre lutte de principes contre le félibrige, l'*Armana prouvençau* nous a accusé de mauvaise foi, et il en fournit deux fortes preuves : l'une, c'est que nous voyons en M. Mistral, sans incriminer ses intentions, un adversaire de l'unité française; l'autre est dans ce fait que nous avons déjà traduit le vers de la Comtesse :

En cridant : Arasso! Arasso!

par

En criant : Écrase! Écrase!

Que le lecteur veuille bien observer, d'abord, qu'au lieu de traduire les vers des félibres dans une prose sans cadence, comme tout le monde l'a fait jusqu'ici, nous cherchons sans cesse, tout en restant littéral, à conserver le rhythme, le mouvement, la beauté de l'original. Il serait possible pourtant que, par cas extraordinaire, nous nous fussions trompé sur le sens d'un mot, et nous l'avouerions volontiers. Or, en traduisant *arasso* par *écrase*, avons-nous forfait « à la bonne foi? »

Arasso ou *arrasso* vient du verbe *arassa* ou *arrassa*. Le grand *Dictionnaire provençal-français* du docteur Honnorat donne à ce mot trois significations différentes : 1° baraser; 2° faire faire place, faire reculer, éloigner; 3° raser, combler, et (voir *Rasar*, *Arrasar*) abattre une chose au ras d'une autre, raser un édifice, l'abattre à ras de terre, etc.

Le *Glossaire occitanien* du savant Rochegude ne donne à *arassar* que le sens de « raser, combler. »

Nous pouvions donc traduire *Arasso! Arasso!* par *Place! Place!* ainsi que l'a fait, plus tard, Bonaparte-Wyse; mais nous avons cru mieux rester dans le ton de la strophe, en donnant à ce *hurra* provençal un sens plus énergique, autorisé par Rochegude et Honnorat. Hélas! nous n'avons point saisi la pensée intime du poëte. Il veut bien *crever* le grand couvent, *démolir* le cloître, *mettre tout à sac*, *pendre* l'abbesse, mais *écraser*, écraser même une mouche, oh! non pas! — Cela est digne de la fameuse distinction établie par cet évêque qui combattait à Bouvines avec une massue, en disant qu'assommer n'était pas tuer.

Digitized by Google

Le 22 septembre 1868, dans un journal du reste très-dévoué aux poëtes provençaux, on a pu lire cette phrase : « M. Mistral fait un véritable appel à la guerre civile. » Nous n'avons jamais rien écrit, rien dit, ni rien pensé de semblable; mais, lorsque l'*Armana* ose nous « rappeler à la bonne foi », pour avoir reproché au félibre de prêcher un antagonisme moral, nous mettons au défi tous les *Armanas* du monde de voir dans cette ode autre chose qu'une telle prédication. Croit-on, par des insultes, donner le change au public? Que les partisans de M. Mistral tâchent donc de commenter autrement que nous l'allégorie de la *Comtesse!*

Mais, quoi! ce sont leurs propres commentaires mêmes qui autorisent nos explications. Un félibre qui se proclame l'intime ami du maître, M. J.-B. Gaut, a écrit : « *La Belle comtesse*, c'est ainsi qu'ils l'appellent (la Provence) dans le langage des initiés, vaincue et persécutée, brisera un jour ses chaînes, reparaîtra dans sa gloire et sa beauté, et remontera au zénith de sa splendeur... L'ode de Mistral est une profession de foi, une allégorie diaphane... »

A son tour, le poëte irlandais dont nous parlions tout à l'heure, M. Bonaparte-Wyse, cet homme de cœur et de talent, dont les facultés seraient dignes d'une bien plus haute application, a répondu à l'auteur de la *Comtesse*, et voici sa propre traduction :

Félibre au cœur de flamme! — frère à la bouche d'or! — l'esprit sublime qui t'enflamme — embrase aussi mon cœur; — le vent divin qui mugit en toi, — en moi souffle le même transport.

Oui, car je sais bien t'entendre! — Oui, car, moi, je veux te suivre!...

Je ne suis pas, moi, de ta patrie, — et bien loin d'elle je suis né, — mais, comme aux chants de ma mie, — mon cœur commence à vibrer, — en entendant l'harmonie superbe — de la nationalité!

Oui, car je sais bien t'entendre! — Oui, car, moi, je veux te suivre!...

En avant! courage! car Dieu t'inspire, — élevé sur tes chansons, — à la chasse du Vampire, — qui oppresse ta nation, — et, comme une sangsue, tire — son sang du crâne aux talons.

Oui, car je sais bien t'entendre! — Oui, car, moi, je veux te suivre!...

Fais resplendir ta Comtesse — sur les ruines du couvent!... — Et puis... il y a d'autres princesses — qui implorent la Grande Venue, — fières comme des déesses, — à tous les quatre vents!...

Oui, car, etc.

Ne sais-tu pas cette Bien-Aimée — sous l'étoile du Nord, — la

Digitized by Google

Belle! la Déguenillée, — qui est pâle comme la Mort! — l'Ardente! l'Enchevêtrée, — qui gémit sur sa harpe d'or?... (l'Irlande.)

Et d'autres, et d'autres!... O Pologne! — O dame de notre amour! — Qu'avec son poing pesant — ton tyran frappe sans cesse!...

Oui, car je sais bien t'entendre! — Oui, car, moi, je veux te suivre!...

Ainsi, voilà la Provence actuelle assimilée à l'Irlande, à la Pologne. Tel est bien le sens que prête à la *Comtesse* l'auteur des *Papillons bleus*. A-t-il dénaturé ou simplement exagéré la pensée du chef des félibres? Mais ce dernier a écrit la préface des *Papillons bleus* du poëte irlandais, et n'a rien atténué dans l'interprétation donnée à son œuvre. Nous pouvons même considérer M. Bonaparte-Wyse comme un interprète très-autorisé, puisque, au mois de mai dernier, dans son discours, à Barcelone, M. Mistral l'appelle « le prince poëte, que l'on pourrait nommer le Saint Paul du gai savoir, car il est pour notre langue l'apôtre des nations. »

La *Comtesse* a donc une portée politique. Les vieux comtes provençaux vont revenir. Que dis-je! un troubadour catalan les croit déjà revenus; déjà il voit refleurir les fleurs de leur écusson. Au banquet de Saint-Remy, le troubadour Quintana, pensant que le sort en est jeté :

Il faut suivre le destin, ô nation provençale!

s'est écrié aussi :

Provence!... épanouis ores tes fleurs comtales
Aux baisers du soleil, au bonheur de la paix!

Question : Ces fleurs, quelles seront-elles dans les nouvelles armoiries? Il va sans dire qu'on rappellera « les couleurs catalanes, très-sympathiques aux Provençaux », ainsi qu'elles sont désignées dans *Calendal* (p. 437). Mais le mariage du blason provençal avec le blason de France sera-t-il maintenu? On résoudra peut-être le problème d'après cette observation faite encore par l'auteur de *Calendal* : « Quant à la fleur de lys solitaire, usitée en Provence depuis deux siècles et demi seulement, elle n'a *aucune significction nationale.* » Il faudra donc rejeter cette fleur de lys solitaire!... Ce sera la régénération de la nationalité!

VII

Comment s'opérera le salut de la Provence? M. Mistral l'a révélé dans son ode *aux Catalans* :

Digitized by Google

... Qu'un peuple tombe esclave,
S'il tient sa langue il tient la clé
Qui de ses chaînes la délivre!

Ainsi, point de bataillons : les vers des félibres suffisent, vers en provençal, bien entendu; car, vainement en écriraient-ils de sublimes en français : ceux-ci n'auraient aucune vertu; et ainsi qu'il est encore écrit dans *Calendal* (p. 157) :

Langue d'amour, s'il est des *fats* et des *bâtards* (deux jolis compliments à l'adresse des méridionaux, qui, comme nous, préfèrent le français.) Ah! par saint Cyr! tu auras à ton côté les mâles du terroir; et tant que le mistral farouche bramera dans les roches, ombrageux nous ne te défendrons à boulets rouges, car c'est toi la patrie et toi la liberté!

Sans doute, la langue, c'est la patrie; mais alors la France n'est point la patrie du félibre, qui proclame pour les Provençaux l'incompatibilité de la langue française.

Ceux qui n'ont point vécu dans le Midi, a écrit l'auteur de *Mireille*, ne peuvent se faire une idée de l'incompatibilité, de l'insuffisance, de la pauvreté de la langue du Nord vis-à-vis des mœurs, des besoins et de l'organisation des Méridionaux... Née sous un climat pluvieux, gourmée, empesée à l'étiquette des cours, façonnée avant tout à l'usage des classes élevées, cette langue est naturellement, et le sera toujours, antipathique aux libres allures, au caractère bouillant, aux mœurs agrestes, à la parole vive et imagée des Provençaux... Elle est plus factice, plus conventionnelle que toute autre... (1)

Et voilà la seconde manière de glorifier la langue des Massillon, des Vauvenargues, des Mirabeau, des Thiers, des Guizot et des Mignet! langue qui fut celle aussi des Montaigne, des l'Hospital, des Bernard Palissy, des Pascal, des Fénelon, des Barnave, des Vergniaud et d'une foule d'autres illustres enfants des régions méridionales.

Loin de nous la pensée de répondre en dénigrant le provençal. Sans doute ce n'est plus qu'un patois, et les gens du pays ne le considèrent que comme tel, mais ce n'est pas une raison de lui jeter l'insulte. Nous avons, au contraire, montré et motivé ailleurs tout notre respect pour les parlers populaires.

Un fait incontestable, à nos yeux, c'est que, sans la langue nationale, on verrait s'éteindre la famille de nos grands hommes; on verrait se briser la communion intime, immédiate que seul le verbe commun établit entre un grand peuple qui écoute et le génie

(1) *Mirèio*, édit. in-8°, p. 488, 489.

Digitized by Google

qui parle ; on verrait s'évanouir l'âme même de la France. Mais par l'adoption de l'idiome national, penseurs, poëtes, savants doivent-ils renier l'originalité de leurs parlers de province ? Non ! tous les langages qui résonnent de la Manche aux Pyrénées, et des Alpes à l'Océan, trouvent leur écho dans la langue de la patrie, qui n'est point la confusion, mais la fusion de tous ces éléments divers et harmoniques. Ces éléments offrent des contrastes, mais nulle incompatibilité. C'est pourquoi la langue nationale s'est toujours enrichie et s'enrichira toujours de l'esprit, des tournures et des termes précieux de chaque province, comme du style et des pensées de chaque homme de génie. Combien souvent les patois nous livrent le secret des formes les plus originales et des métaphores les plus pittoresques qu'on admire chez nos grands écrivains ! Les patois sont les racines des langues. Toute littérature qui cesserait complétement de s'y alimenter ne donnerait bientôt plus que des fleurs étiolées, et on la verrait dépérir. Voilà pourquoi nous applaudirons à tous ceux qui nous révèlent le dialecte, le génie de leur province, à la seule et impérieuse condition de les subordonner toujours à la langue et au génie de la France, par qui les choses locales reçoivent vie, noblesse, universalité.

Cette théorie, que nous résumons ici, n'est qué la loi même des faits. Ce que Dante fit pour l'Italie, notre Rabelais et ses successeurs le firent pour la France. Quelle fut l'œuvre du grand Alighieri ? Ayant à choisir entre deux idiomes, le latin écrit par les clercs et l'italien parlé par le peuple, il adopta celui qui était prédestiné à la vie. Premier créateur de la langue de sa nation, voulut-il la composer, cette langue, du seul dialecte d'une contrée ? Son traité *De vulgari eloquio* est là pour répondre. La langue qu'il appelle tour à tour vulgaire, illustre, cardinale, aulique est « commune à toutes les cités, non à une seule. » Cette « belle langue parfume chaque cité sans être circonscrite dans aucune... N'exerce-t-elle pas une haute magistrature ? car de tant d'éléments hétérogènes, vocabulaires grossiers, constructions perplexes, syntaxes défectueuses, prononciations rustiques, nous la voyons se composer un idiome élégant, désinvolte, parfait, harmonieux... » C'est elle « le pivot sur lequel tourne et s'immobilise la tourbe des langues vulgaires municipales, le père de famille qui extirpe chaque jour de la forêt les branchages vermoulus et y greffe ou y plante de nouveaux rejetons. »

Avec quelle élévation et quelle largeur de vues cet homme du treizième siècle caractérisait ainsi la langue et avec elle la vie nationale !

Digitized by Google

Tel fut Rabelais pour notre patrie. Lui aussi rejette la langue des clercs ; il proclame :

Grecs et Latins plus à craindre que loups,
(*Gargantua*, c. LIV.)

et il boit « à plein godet entre les joyeuses Muses et l'éternelle fabrique de nostre vulgaire. » Ah! dit-il en parlant des cuistres de son temps, « par arguments non impertinents et raisons non refusables, je leur prouverai en barbe de je ne sçai quels rappetasseurs de vieilles ferrailles latines, revendeurs de vieulx mots latins, moisis et incertains, que nostre langue vulgaire n'est tant vile, tant inepte, tant indigente et à mépriser qu'ils l'estiment. » (*Pantagruel*, liv. V, prol.) Mais cette langue populaire, où Rabelais la prend-il? Dans toutes les provinces, et l'on n'a qu'à le lire pour voir ce qu'il emprunta à celles du Midi. La fameuse scène de Pantagruel avec l'étudiant limousin, prouverait à elle seule son goût pour les dialectes provençaux.

Rabelais ne resta point isolé dans son œuvre. Bonaventure des Periers le suit; Montaigne marche sur ses traces; et, comme celui-ci veut « un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche,... que le gascon y arrive, s'écrie-t-il, si le françois n'y peut aller! »

L'école de Ronsard même n'a pas d'autre loi. Le maître autorise ses disciples à user des mots « gascons, poitevins, normands, manceaux, lionois ou d'autres pays, pourveu qu'ils soyent bons. »

Jacques Pelletier, du Mans, savant et poëte, auteur d'un *Art poëtique françois*, écrit à la même époque : « Le poëte pourra apporter de mon conseil, mots picards, normands et autres qui sont sous la couronne : tout est françois puisqu'ils sont du pays du Roy! » La raison peut paraître naïve, mais au fond, c'est la reconnaissance de l'unité de langage aussi bien que de l'unité politique de la France.

C'est alors que le gascon Henri IV devenait roi de Paris; avec lui l'esprit méridional montait sur le trône, car il savait la langue de son pays natal, ce prince que Jeanne d'Albret mit au monde en chantant une complainte en langue d'Oc, ce prince qui, selon la volonté de son aïeul (Palma-Cayet le raconte), « ne fust mignardé délicatement, et a esté veu à la mode du pays parmi les autres enfants du village, quelquefois pieds descaux et nudteste, tant en hiver qu'en esté. »

Sans doute les dialectes de la langue d'Oïl ont fourni un contingent plus nombreux à la langue françaises; mais ces dialectes

Digitized by Google

étaient si rapprochés, d'ailleurs, de la langue d'Oc que le savant Caseneuve a pu dire de sa langue romane du Midi : « Ce lui est toujours de l'honneur d'être comme le cep d'où s'est provignée cette belle langue françoise qui se fait maintenant voir parée de toutes les grâces dont l'esprit humain est capable. »

Un autre point important à établir, c'est qu'en même temps que la langue du Midi monte au Nord, celle du Nord descend au Midi, où s'implante la Réforme, qui, pour les prêches comme pour les chants, n'accepta que le français. Aussi, peu à peu, et non par la vertu des décrets, mais par la seule force des choses, le provençal, comme tous les vieux dialectes tombe au rang de patois, et si bien que, déjà de son temps, Cazeneuve que nous citions plus haut, parlait ainsi de la langue d'Oc : « Une chétive langue que les inconstantes révolutions du temps ont avilie à ce point que les honnestes gens tiennent maintenant à une espèce de honte d'en exprimer leurs pensées, et qui, après avoir été bannie de toute sorte d'actions publiques, est à peine soufferte dans le commerce des gens de basse conditions (1). » *Honnêtes gens*, chacun le sait, n'est mis là que pour gens lettrés. *Gens de basse condition* est trop fort, car le provençal est parlé par la population des campagnes et, dans les villes, par la classe morale et intelligente des travailleurs; mais il faut bien reconnaître que le provençal d'aujourd'hui se rapproche de plus en plus du français : il n'en diffère que par les désinences qui sont plus sonores au Midi.

Ainsi, la langue française est sortie du mélange de tous les dialectes de notre patrie; c'est pourquoi elle est, à juste titre, nommée langue nationale; depuis plus de trois siècles, elle est reconnue, saluée partout comme telle, et enfin, de même qu'elle s'alimente toujours dans les patois, les patois vont s'élevant de plus en plus vers elle, se francisant de plus en plus.

On trouvera puéril, peut-être, que nous insistions sur de telles vérités. Pas si puéril qu'on le croit! Les félibres sont venus changer tout cela, et leurs doctrines se sont étalées, en 1868, jusque dans un rapport officiel au ministre de l'instruction publique. Oui, dans le *Rapport sur le progrès des lettres*, un de nos plus brillants écrivains, M. Théophile Gautier, à propos de M. Mistral, a écrit les lignes suivantes : « La France du Midi a pour langue maternelle la langue d'Oc... *Cette langue*, qui *ne s'est pas fondue dans le francais* comme la langue d'Oïl *et demeure fidèle à son antique origine*, a fourni un admirable ins

(1) En tête de *las Obros de Pierre Goudelin*, édit. de 1716.

Digitized by Google

trument à un grand poëte en pleine activité de génie... » Mais cela n'est rien. Voici un exposé qui aura dû bien surprendre M. Duruy : « Le français n'est compris que dans huit ou dix départements du centre. Dans une trentaine d'autres, on parle le basque, l'espagnol, le celte, l'allemand, le wallon, l'italien, sans compter les patois, tandis que le provençal ou la langue d'Oc compte pour elle quinze millions d'hommes... »

Le francais n'est compris que dans huit ou dix départements du centre, etc..... Et voilà, grâce à l'autorité du chef des félibres, ce qu'on a pu lire, en 1868, non dans le *Tintamarre*, mais dans un monument historique sur notre littérature. Un tel rapport doit être logiquement suivi d'un décret qui prescrive l'usage exclusif du provençal dans toutes les écoles, colléges, lycées, Facultés, Académies et sections de l'Institut.

VIII

Il importe, on le voit, de dire toute la vérité sur cette question. C'est que *Mireille* et *Calendal*, non pas seulement dans le Nord, mais même dans la Provence, ne sont compris que grâce à leur traduction française. En vain M. Mistral a-t-il écrit, dès le début de son premier poëme :

Nous chantons pour vous seuls, pâtres et gens des Mas !

Les pâtres devaient rester sourds, et il est permis de croire que l'auteur, en se composant, avec beaucoup d'habileté et de savoir, une langue archaïque, avait plutôt en vue les savants, les lettrés, les curieux, qui devaient faire son succès. La langue de *Calendau* et de *Miréio* est, pour la généralité des Provençaux d'aujourd'hui, juste ce que serait, pour la plupart des Parisiens nos contemporains, la langue de Froissart ou de Joinville.

Un écrivain de savoir, d'esprit et de loyauté, M. Francisque Sarcey, dans ses curieux articles sur le *Congrès des Troubadours à Saint-Rémy*, tout en concluant, comme nous, que « Mireille est une fleur qui a poussé spontanément sur des ruines et qui, après avoir répandu son parfum, mourra sans postérité. La graine tombera sur la pierre sèche ; » tout en déclarant que le français gagne sans cesse du terrain, lorsqu'il rapporte notre opinion, à savoir que la langue de M. Mistral est peu comprise en Provence, M. Francisque Sarcey ajoute : « Cela est possible, bien que j'aie vu le contraire de mes yeux. »

Qu'a donc vu M. Sarcey ?

Digitized by Google

Il a vu une foule énorme applaudissant à la parole du chef des félibres; or, l'on ne peut supposer ni que cette foule fût composée de lettrés, ni qu'elle fût composée de compères.

Non sans doute, mais nous ferons observer que probablement M. Mistral usait en ce moment d'un autre vocabulaire que celui de ses poëmes, et si l'on pouvait affirmer que non, hé bien! nous dirions encore : L'effet du poëte sur la foule n'a rien de surprenant. Si vous saviez combien, dans les réunions, dans les fêtes, nos Provençaux sont prompts à s'émouvoir! Ils n'ont pas toujours besoin du vrai sens des paroles; ils s'attachent à l'aspect, aux gestes, à l'accent de l'orateur, et cela leur suffit. Qu'on nous laisse redire à ce sujet une histoire qui pourrait bien n'être point véridique, mais qui est, à coup sûr, naturelle. Elle a été racontée par un homme célèbre qui, précisément était né à Saint-Rémy, César Nostradamus (lequel, entre parenthèse, avait déjà abandonné le provençal pour écrire en français).

Dans sa *Chronique de Provence*, il rapporte qu'un troubadour, Pierre de Ruère, ayant emprunté une robe de pèlerin, se rendit à l'église du Puy, du diocèse d'Aix, et demanda à prêcher « faisant entendre qu'il avait licence de son supérieur à ce faire... Il monta en chaire où, après les cérémonies requises et accoustumées, il commença à dire quelques suffrages menus, et avec un front haut et relevé, à faire esclatter un chant d'amours, car autre chose ne savait... Ceste belle prédication ou plutôt sa chanson finie, il continua à faire quelques exhortations au peuple, lequel, tant, il estait simple, touché de pitié, soupirait et jetait larmes en abondance cuidant que ce fût quelque belle et dévote oraison... » Notez que l'étrange prédicateur, dont la langue raffinée était pour ses contemporains ce que celle de M. Mistral est pour les nôtres, avait choisi « le jour du grand Vendredy, » le vendredi saint. Le peuple prit ses vers érotiques pour une homélie sur la Passion, et il éclata en sanglots. A Saint-Rémy, toute la foule était en liesse; il y avait là des farandoles, des pégoulades, des courses de taureaux; chaque parole de ceux qui provoquaient semblable fête méritait qu'on éclatât en applaudissements.

La langue de M. Mistral n'en est pas moins factice. La vérité commence à se faire jour sur ce point, et la voici affirmée par un des hommes les plus compétents dans la matière, un lettré du Midi, l'auteur même de la préface des *Oubreto en vers* de Roumanille, M. Armand de Pontmartin. Certes, il a applaudi la muse provençale, lui qui a dit : « Quand la République donna la parole à toutes les folies et livra la société à tous les périls,...

Digitized by Google

Roumanille fit, à sa manière, en de petites dimensions, sa campagne de la rue de Poitiers. » Cela méritait reconnaissance, et, comme M. de Falloux, comme Henri V lui-même, M. le comte de Pontmartin a payé la sienne, ce qui n'empêche pourtant point ce dernier, quand la politique est mise de côté, de voir très-juste sur le compte des félibres; son étude sur Reboul nous offre une page très-remarquable et bien digne d'être citée :

« Ecrire en langue provençale! ceci tient à une charmante mystification que nos spirituels troubadours du dix-neuvième siècle ont fait accepter par les bons Parisiens. On s'est imaginé que, de Valence à la mer, le provençal (je me garde bien de dire le patois) régnait en maître, en maître absolu, qu'il était le seul moyen de se faire comprendre, et que, dès lors, la renaissance de la muse provençale était un retour à la nature, une nécessité de situation, une manière de rétablir la circulation des idées, des images et des sentiments poëtiques dans un pays où le français n'avait pas cours. Or, c'est tout le contraire; le vers provençal, entre les habiles mains qui l'ont fait réussir avec tant d'éclat, n'a pas été une victoire de la simplicité fruste et locale sur la culture littéraire, une réaction de la rase campagne contre la serre-chaude, mais un raffinement de lettrés et d'artistes, l'ingénieuse supercherie de gens d'esprit et de talent, beaucoup plus sûrs d'être lus quand ils seraient forcés de se traduire que s'ils servaient tout bonnement d'échos à Lamartine, à Victor Hugo ou à M. de Musset. Ils ont compris que la poésie française était usée, lasse, épuisée, qu'il fallait y être merveilleux pour y paraître supportable; ils ont donné à leur pensée une forme neuve ou renouvelée, dont ils disposaient seuls, dont l'originalité sautait aux yeux et que l'on devinait complaisamment à travers une traduction en français, comme les toiles d'araignées qui couvrent une bouteille font mieux augurer du contenu. En réalité, on *parle* le provençal dans le Midi, mais on ne lit et on n'écrit que le français; c'est en français que se rédigent toutes les transactions d'affaires; c'est le français que l'on enseigne dans les écoles primaires des villages les plus arriérés; c'est en français que prêchent les curés des plus agrestes paroisses. Prenez le paysan le plus inculte, le plus hérissé de paysannerie méridionale; lisez-lui Corneille ou Racine, il n'en sentira pas les beautés, mais il en sentira le sens littéral. Forcez-le d'ouvrir et de lire lui-même *Mireille* : il lui faudra une heure pour en comprendre quatre vers... »

Avouez que, sous la courtoisie des phrases et des épithètes, se trouvent là des mots bien cruels : *Mystification, supercherie!*

Digitized by Google

Est-ce à dire que le succès de M. Mistral ne s'explique que par là? Ce serait une erreur, et nous allons dire la vérité à cet égard.

Laissons d'abord pour ce qu'elle vaut l'opinion que tous les chefs-d'œuvre de la poësie humaine sont éclipsés par *Mireille* à laquelle on ne peut comparer que *Calendal* :

On disait que *Mireille*, en ce vaste univers,
N'avait point de rivale au grand tournois des vers :
Calendal paraît, et *Mireille*
N'est plus la splendeur sans pareille!

(Émile Deschamps.)

L'*Armana* de 1868 a beau s'écrier : « L'excellent et vénéré poëte a frappé juste ; » les prospectus ont beau reproduire ce quatrain : nous ne pouvons que sourire. Mais nous nous demandons aussi comment la renommée du félibre a pu être surfaite à ce point. Or, cela est dû précisément à cette influence de Paris qu'on utilise et qu'on prétend combattre. Nous ne parlons point du Paris « où gouverne la mode, qui est la reine des sots et où toute nouveauté reçoit accueil et faveur, » comme disait trop sévèrement, à propos de *Miréio*, un éminent critique, M. Guardia. Non, Paris est autre chose aussi ; c'est la ville universelle, et c'est avant tout la France entière. Voilà pourquoi il accueille et favorise ce qui est l'expression du génie des provinces ou ce qu'il regarde comme tel. En retour, la province, très-française d'instincts, n'apprécie que ce qui est consacré par Paris, où vibre le cerveau, où palpite le cœur de toute la France. Si Paris acclama les œuvres de M. Mistral, c'est bien moins à cause de leur valeur intrinsèque que parce qu'on les lui offrait comme des œuvres très-populaires en Provence. L'enthousiaste Adolphe Dumas, prenant ses rêves pour des réalités, proclamait, dès 1859, dans plusieurs journaux « le succès qu'on faisait au poëte en Provence, où, disait-il, les évêques d'Avignon et de Nîmes joignent leurs applaudissements à ceux des marins de Marseille et des paysans d'Arles. »

La vérité c'est qu'à l'heure où nous écrivons, après dix ans de publicité incessante, les marins de Marseille ne connaissent pas même le nom du poëte, et si les bourgeois d'Arles lui ont, à la longue, donné quelque attention, c'est qu'il a été couronné par la capitale. Véritable coup d'Etat poétique, dirons-nous, en modifiant un peu un mot déjà célèbre, où l'on a séduit Paris avec la province et la province avec Paris.

Nous ne voudrions enlever aucun des rayons projetés sur un

Digitized by Google

artiste d'une incontestable puissance, si, d'autre part, la critique contemporaine ne laissait dans l'ombre, par exemple, un homme comme M. Leconte Delisle, puissant artiste, lui aussi, et qui domine le poëte purement local de la Provence par le large sentiment de l'universalité et par la supériorité des idées. Ah! que ne s'est-il offert comme le représentant incarné de son île Bourbon! Il y a là plus de soleil encore qu'en Provence : quelle lumière eût rejailli sur lui!

En résumé, la principale cause du succès de M. Mistral est dans le principe même de notre vie nationale, dans la communion intime de la province avec Paris, dans l'autorité et la supériorité de la langue française. Sans cette langue, le poëte serait à jamais resté incompris, inconnu. Et c'est elle qu'il veut chasser de la Provence!

X

Respectable, ainsi que tous les patois, comme langage familier du foyer rustique, si le provençal, en Provence même, est exclu de tout ce qui constitue la vie publique d'un peuple civilisé, c'est qu'il est radicalement impropre à en exprimer les nobles besoins. Nous, que l'*Armana* de 1860 a bien voulu appeler « docteur dans les deux langues, » nous affirmons, avec une conviction aussi motivée que profonde, l'impossibilité absolue de traduire en provençal les œuvres des grands savants, des grands penseurs et des grands poëtes modernes. Qu'on en fasse la tentative, l'on ne se sauvera d'un inintelligible galimatias qu'en écrivant du français provençalisé : mieux vaut le français pur. Il suffit d'un tel fait pour faire apprécier la prétendue renaissance provençale.

Que devient, dès lors, le fameux manifeste de M. Mistral au banquet de Saint-Rémy? Il souleva, dit l'*Armana prouvençau*, un débordement d'enthousiasme, et une partie de la presse l'a reproduit avec les éloges les plus pompeux. Voyons ce qu'il y a au fond. Après l'exorde louangeur à « la glorieuse littérature de Paris, » et à la Catalogne, le poëte aborde carrément la question :

Ce que nous voulons? dit-il, écoutez-moi.

Nous voulons que nos enfants, au lieu d'être élevés dans le mépris de notre langue (ce qui fait que, plus tard, ils mépriseront la terre, la vieille terre mère où Dieu les a faits naître), nous voulons que nos enfants continuent de parler la langue de la terre, la langue où ils sont

Digitized by Google

maîtres, la langue où ils sont fiers, où ils sont forts, où ils sont libres.

Nous voulons que nos jeunes filles... continuent de parler la langue de leur berceau, la douce langue de leurs mères...

Nous voulons que notre peuple, au lieu de croupir dans l'ignorance de sa propre histoire, de sa grandeur passée, de sa personnalité, apprenne enfin ses titres de noblesse; apprenne que ses pères se sont considérés toujours comme une race; apprenne qu'ils ont su, nos vieux Provençaux, vivre toujours en hommes libres, et en tout temps se défendre comme tels : à Marseille, autrefois, contre la Rome de César; dans les Aliscamps d'Arles, à la Garde-Freinet, contre les Sarrasins; à Toulouse, à Béziers, à Beaucaire, à Avignon, contre les faux croisés de Simon de Montfort; à Marseille, à Fréjus, à Toulon, et partout, contre les lansquenets de l'empereur Charles-Quint.

Il faut qu'il sache, notre peuple, qu'ils se sont, nos ancêtres, joints librement, mais dignement à la généreuse France : dignement, c'est-à-dire en réservant leur langue, leurs coutumes, leurs usages et leur nom national. Il faut qu'il sache, notre peuple, que la langue qu'il parle a été, quand il a voulu, la langue poétique et littéraire de l'Europe, la langue de l'amour, du Gai-savoir, des libertés municipales, de la civilisation.

Peuple vaillant, voilà ce que nous voulons t'apprendre : à ne rougir, devant personne, comme un vaincu, à ne pas rougir de ton histoire, à ne pas rougir de ta patrie, à ne pas rougir de ta nature, à reprendre ton rang, ton premier rang entre les peuples du Midi. Et quand chaque Provence et chaque Catalogne auront de cette sorte reconquis leur honneur, vous verrez que nos villes redeviendront cités; et où il n'y a plus qu'une poussière provinciale, vous verrez naître les arts, vous verrez croître les lettres, vous verrez grandir les hommes, vous verrez fleurir une nation.

Je bois : à la Catalogne, notre sœur! à l'Espagne, notre amie! à la France, notre mère!

Voilà des paroles pleines d'élan poétique, nous le voulons bien; mais voilà aussi une aspiration toute rétrograde. Ce manifeste glorifie la Provence féodale, rien de plus. M. Mistral veut que les enfants de sa nation gardent « la langue où ils sont maîtres, la langue où ils sont fiers, où ils sont forts, où ils sont libres. » Mais, poète, ne savez-vous point, n'avez-vous pas entendu mille et mille fois raconter par les vieillards, dans les veillées de village, que les seigneurs d'avant 89 sautaient parfois sur le dos d'un paysan provençal et, à coups de cravache, se faisaient porter par lui comme par une bête de somme? Le paysan d'alors n'entendait point le français; il ne savait que « la langue de la terre. » Etait-il maître? était-il fier? étail-il fort? était-il libre?

Et, plus tard, quand sonna le réveil, le jour où nos Proven-

Digitized by Google

çaux montèrent à Paris, chantant, en français, cette *Marseillaise* qu'ils eurent la gloire de baptiser et qui devint le souffle, le salut de la Révolution, alors étaient-ils maîtrisés? étaient-ils humbles, faibles et esclaves?

Dans son discours, ainsi que dans *Calendal*, le poëte a résumé à grands traits, et avec presque autant d'erreurs que de lignes, l'histoire de sa province. Et lui qui, on l'a cru, « ne manque jamais une occasion de célébrer les souvenirs communs à tous les enfants de la France, » dans ce manifeste solennel, non plus que dans *Calendal*, non-seulement il n'en a point célébré, il n'en a pas même rappelé un seul. Il montre, au contraire, s'arrêtant avec la féodalité l'histoire de « son peuple, » qui, depuis, « rougit comme un vaincu. »

Or, l'histoire inflexible nous apprend qu'il n'est pas de province ayant subi, durant tout le moyen âge, plus de maîtres étrangers que notre belle Provence, laquelle n'est maîtresse d'elle-même que depuis son union féconde avec la France du Nord.

Qui donc, s'il vous plaît, oblige le Provençal d'aujourd'hui à « rougir de sa patrie, rougir de sa nature? » Ni les Turcs, ni les Chinois, ni personne d'étranger ne tient la Provence actuelle « vaincue, » et ne l'empêche d'être « fière, forte et libre. » Si ce n'est aucun étranger, et, en outre, comme, aux yeux de M. Mistral, ce ne saurait être le gouvernement qui nous régit, puisque d'avance, dit l'*Armana*, « l'Empereur avait régalé la fête (de Saint-Rémy) d'une médaille d'or, » on ne peut trouver l'oppression, n'est-ce pas? que dans le génie même, le mauvais génie de la France?

« Généreuse France! » a dit le félibre. « Je bois à la France, notre mère! » a-t-il ajouté. Vains mots que ceux-là, dans un pareil discours, qui peut se résumer tout entier dans cette phrase de l'historien des *Reines de la main gauche :* « Nous ne serons jamais les enfants des Bouches-du-Rhône, démarcation de fantaisie : nous sommes des Provençaux! »

Chez M. Mistral, même désir! Il veut que la Provence garde 1° sa langue, 2° ses us et coutumes, 3° son nom national. Or, les mots ne sont plus des mots, la raison n'est plus la raison, ou bien cela signifie clairement que la Provence ne doit être désormais, dans la France, que ce que la France elle-même est dans l'Europe. Que la Bourgogne, la Lorraine, la Picardie, la Flandre, la Bretagne, que toutes les provinces en fassent autant — Eh! pourquoi pas? Le félibre les y invite! — et, dans quelques générations, notre patrie, allez! offrira le spectacle d'une belle concorde et d'une jolie Tour de Babel!

Digitized by Google

Le discours de M. Mistral est très-net. Si nous l'avons expliqué, c'est parce que bien des écrivains influents (on l'a vu par l'exemple de l'honorable M. Saint-René Taillandier) ne l'entendent point comme nous ; à les en croire, nous faussons la pensée du félibre.

La plus grande autorité est celle des pièces du débat. Le public, ce juge souverain, les a toutes sous les yeux. Il dira si elle est juste l'indignation manifestée contre ceux qui disent : Le triomphe définitif du félibrige, s'il était possible, serait un échec à ce qui fait la grandeur de la France : son unité littéraire et morale, aujourd'hui, peut-être son unité politique, demain !

Ne laissons point renier l'œuvre de nos pères ; il ne faut pas que leurs pensées, leurs sueurs et leur sang aient été répandus en vain. Quoi ! c'est dans un siècle où les principes de la philosophie nous convient de plus en plus à mettre la raison au-dessus des fatalités de nature et des distinctions d'origine, dans un siècle où l'on veut effacer toute frontière et tellement élargir la patrie des hommes, qu'ils puissent tous s'appeler un jour citoyens du monde ; quoi ! c'est en face d'un tel rêve d'universelle fraternité, — utopie, si l'on veut, mais utopie nécessaire, — qu'on nous vante un état social qui rendrait d'abord étrangers les uns aux autres et plus tard inévitables ennemis, ceux qui aujourd'hui se saluent du même nom de Français, s'entendent dans la même langue et peuvent en commun créer leurs lois ?

On veut décentraliser ? Singulier moyen de décentralisation que celui qui multiplierait les centres d'oligarchie et de despotisme ! Nous qui n'avons jamais écrit sur les despotes que pour les flétrir et les combattre, nous voulons décentraliser, nous aussi ; mais ce n'est point en rétrécissant le cercle : c'est en l'élargissant ; ce n'est point en reculant vers le passé, mais en avançant vers l'avenir ; ce n'est point par un retour au système provincial, féodal, tyrannique : c'est en préparant la grande fédération des peuples libres ; ce n'est point en ressuscitant des idiomes morts, impropres à la civilisation moderne, en multipliant les langues, c'est-à-dire les difficultés de s'entendre : c'est en cherchant à réaliser un peu plus chaque jour le rêve sublime de Leibnitz sur une langue universelle. Nous voulons la paix, la liberté des hommes ; mais, tandis que les félibres, sincères dans la poursuite de ce même but, croient y atteindre par le morcellement, nous ne trouvons qu'un moyen pour y arriver : c'est l'Union de toutes les provinces françaises.

EUGÈNE GARCIN.

Digitized by Google

L'INDE SOCIALE ET LITTÉRAIRE EN 1868

Le mouvement moral et intellectuel dont l'Inde est le théâtre, ne nous est guère connu que par de rares renseignements empruntés aux publications anglaises, et bien peu sont en état d'aller puiser jusqu'aux sources natives et de faire le dépouillement des écrits de toutes sortes composés en hindoustani, et imprimés dans l'Inde même. C'est là cependant le seul moyen d'arriver à des appréciations vraies et de montrer comment en cette contrée lointaine, les idées marchent dans la voie d'un développement libre et original. Ce tableau pris sur le vif, un savant professeur l'esquisse et le perfectionne chaque année, depuis dix-sept ans, dans une allocution qu'il prononce le jour de la réouverture de son cours d'hindoustani à l'Ecole des langues orientales, vivantes. Mais, ces discours, trop peu répandus, par suite de la modestie de l'auteur, ne franchissent guère le cercle un peu restreint de ses auditeurs habituels, tandis qu'ils devraient au contraire être consultés de préférence par ceux qui, en dehors de la linguistique proprement dite, désirent obtenir des informations générales sur les progrès de la civilisation dans l'Inde.

Invité le 7 décembre dernier par M. Garcin de Tassy à assister à la séance annuelle d'inauguration, j'ai été si vivement frappé des faits curieux et intéressants, rassemblés et exposés par lui dans son discours, qu'il m'a paru utile d'en présenter une analyse succincte aux lecteurs de *la Revue*, en me bornant au simple rôle de rapporteur, le seul que mon incompétence en fait de langues orientales me permette de m'attribuer. L'impartialité de l'honorable auteur est la meilleure garantie de la certitude des résultats qu'il a pu constater comme philologue et indianiste.

Digitized by Google

Ce qu'il convient de remarquer avant tout, c'est le respect du gouvernement anglais à l'égard de la nationalité indienne. Loin de viser à une assimilation impossible ou à une fusion non moins chimérique entre l'imperceptible minorité des gouvernants et l'immense majorité des gouvernés, les Anglais s'attachent à favoriser chez les indigènes la liberté des cultes, le développement des idiomes nationaux, et l'instruction du peuple ; ils n'imposent à personne, ni leur propre religion, ni leur langue, ni leur système d'éducation, et ils admettent aux fonctions publiques tous les natifs qui, en s'initiant aux arts de l'Europe n'ont pas abdiqué pour cela les mœurs, les idées, les traditions nationales. De cette tolérance largement pratiquée, est née parmi les classes élevées de la population hindoue et de la population musulmane une sorte d'électisme religieux qui gagne de plus en plus du terrain et qui se manifeste au grand jour. Nous en citerons deux exemples remarquables, que nous empruntons, entre beaucoup d'autres, à M. Garcin de Tassy. Le *Brahma-Sabhâ* (société ou Compagnie de Dieu) qui se compose déjà de près de deux mille familles à Calcutta seulement, a célébré récemment le trente-huitième anniversaire de sa fondation. Les adhérents de cette société ont renoncé à l'idolâtrie et ont secoué, au moins en principe, le joug du système des castes. Un de leurs chefs actuels, Keschab-Chandar, jeune homme de vingt-neuf ans, dans plusieurs séances tenues à Bombay, à Bénarès, à Dacca, a proclamé la foi en l'unité de Dieu, et en la morale qui en découle, la même, a-t-il dit, que celle qui a été annoncée par le Christ. Il a soutenu que toutes les questions sociales sont renfermées dans la croyance en l'unité de Dieu, de laquelle dérive celle de l'unité de la famille humaine, et par conséquent, la confraternité qui exclut la distinction des castes, qui exige l'égalité dans la justice, qui défend les mariages anticipés, la réclusion des femmes, le meurtre des enfants, les tortures religieuses, déplorables fléaux de l'Inde. « Si je crois, a-t-il ajouté, à Dieu unique, je dois alors regarder instinctivement comme mes frères non-seulement les Hindous, mais les Musulmans, les Parsis et les Européens. » Pour Keschab-Chandar, Dieu est le seul maître et créateur. Il est présent partout, et il est tout puissant. Il est invisible, existant par lui-même, et sans égal ; il est la source du bien et de l'intelligence. Sans doute à cette notion un peu vague de la personnalité divine, se mêlent encore dans le symbole du Brahma-sabhâ quelques restes du vieux panthéisme indien ; mais en somme, cette tentative de réforme spiritualiste se détache énergiquement du fond de l'idolâtrie courante, et ce n'est pas sans motifs qu'un

Digitized by Google

journal indigène, attaché aux antiques cérémonies, se plaint de ce qu'on n'allume plus les lampes de beurre clarifié, de ce que les statues des dieux ont disparu et ont été renfermées dans des coffres.

Un autre symptôme d'éclectisme, non moins digne d'attention, se produit aussi dans la société musulmane, sur laquelle les idées religieuses européennes ont généralement moins de prise que sur la société hindoue. Il s'agit d'un commentaire musulman de la Bible, aussi savant qu'original, dû au Saïyid Ahmad-Khan. « Après une introduction générale à l'Ancien Testament, dans laquelle l'auteur traite de la classification des livres qui le composent, et où il réfute les objections qui ont été faites contre l'authenticité du Pentateuque, il donne les onze premiers chapitres de la Génèse, verset par verset. D'abord la traduction hindoustanie, puis sur une colonne le texte original en *caractères hébreux*, chaque mot accompagné interlinéairement du mot hindoustani correspondant, et sur l'autre colonne les passages analogues du Coran et des *hadis;* vient ensuite le commentaire sur chaque verset et même sur chaque expression, d'après les idées éclectiques de l'auteur. Dans ce commentaire, le saïyid analyse et explique en effet la signification des mots hébreux et du sens général du verset, avec de nombreuses citations à l'appui. Il cite la Vulgate, la traduction officielle auglaise et beaucoup d'autres traductions; il mentionne les explications juives et chrétiennes, catholiques et protestantes, puis celles qu'on peut tirer du Coran, d'après les commentateurs, les docteurs de l'Islam et les opinions généralement reçues chez les musulmans. Il réfute les objections des rationalistes tout en leur faisant les concessions que permet le texte largement compris (1). »

Ainsi, sur la question de savoir si le déluge a été universel ou local, Ahmad-Khan se prononce en faveur du déluge partiel, par des raisons que ne désavouerait pas la critique européenne, et pour soutenir son opinion, il s'appuie avec une égale confiance sur la première épître de saint Pierre et sur quatre textes du Coran.

Cette tolérance scientifique ne va pas encore jusqu'à bannir toute aigreur des conférences soit publiques soit privées, où les missionnaires chrétiens et les docteurs musulmans entreprennent de prouver les uns contre les autres l'excellence et la supériorité de leurs religions respectives. Aussi, les magistrats ont-ils dû

(1) Discours d'ouverture, p. 55.

Digitized by Google

défendre en plusieurs endroits les discussions de ce genre, mais sans interdire à personne la faculté de parler publiquement en l'honneur du culte qu'il professe. Les docteurs hindous et musulmans peuvent donc prêcher aussi bien que les missionnaires, à la condition de ne pas insulter la religion d'autrui. A Lakhnau, depuis que le gouvernement anglais est établi en Aoude, les musulmans, soit sunnites, soit schiites, prêchent aussi dans le bazar pour répondre aux attaques des missionnaires sans en être empêchés par l'autorité. « Il est à espérer, dit l'*Awadh-Akhbar*, (les nouvelles d'Aoude) qu'à l'exemple de ce qui se passe à Lakhnau et à Delhi, des savants hindous et musulmans se livreront dans leurs villes respectives à cette bonne œuvre, mais sans employer jamais des paroles de mépris ni de dérision contre la religion chrétienne. »

Cette conduite prudente et mesurée du gouvernement fera plus pour la diffusion du christianisme qu'un régime de compression, et le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui est si bien dans l'esprit de la race anglo-saxonne, doit préparer aux grandes vérités religieuses et morales de l'Evangile, des succès plus légitimes et plus durables que ceux qui seraient dûs à la prépondérance de l'Etat se servant de l'Eglise comme d'un moyen de gouvernement. Chrétien fervent, mais profondément convaincu que la séparation entre le spirituel et le temporel est dans le plan divin, M. Garcin de Tassy ne dissimule pas que les progrès du christianisme dans l'Inde sont encore peu rapides, bien que les annales de la propagation de la foi évaluent à près de 800,000 le chiffre des catholiques dans l'Inde en 1867, et que les missions protestantes opèrent aussi de nombreuses et libres conversions, grâce au zèle de l'évêque anglican de Calcutta. Mais le savant professeur espère beaucoup du temps et de l'exemple, et il constate comme étant d'un heureux augure l'apaisement des préjugés de races et des antipathies religieuses.

Parallèlement à la culture morale se place la culture intellectuelle qui, a sa base dans l'instruction. L'instruction à son tour ne se répand qu'à l'aide du langage, et le langage n'a une action puissante sur les esprits que s'il possède assez d'unité et de cohésion pour faire pénétrer les idées générales et abstraites chez tous les hommes d'une même race. Or, le défaut d'une langue définitive ou universellement adoptée est une cause de difficulté pour la diffusion de l'instruction dans l'Inde. Sans doute, l'hindoustani est la langue dominante, mais il se compose lui-même de deux dialectes : l'*hindi*, qui n'admet pas de mots d'origine

Digitized by Google

musulmane, et qui s'est conservé surtout dans les villages; l'*urdu* ou l'hindoustani musulman, imprégné de mots arabes et persans et qui est usité principalement dans les villes.

C'est là un grand obstacle pour la propagation des lumières parmi les diverses classes, et les Anglais, qui n'ont jamais eu la prétention de donner la prépondérance à leur propre langue, ne savent auquel des deux dialectes indigènes accorder la préférence quand il s'agit de former des professeurs orientaux, chargés de transmettre par la parole les connaissances de l'Occident à des élèves qui sont habitués à concevoir les idées à la manière orientale. L'esprit pratique des hauts fonctionnaires chargés de la direction de l'enseignement, les porte à favoriser le développement de l'urdu qui a en lui-même les ressources nécessaires pour s'améliorer et pour devenir avec le temps la langue parlée et écrite dans l'Inde entière. M. Garcin de Tassy est aussi de cet avis, mais il reconnaît que cette transformation ne doit s'accomplir qu'avec tous les ménagements possibles envers l'hindi qui est la langue des populations les moins éclairées.

Les principes adoptés par le gouvernement anglais dans l'Inde en matière d'enseignement sont ceux qui s'appliquent dans la mère-patrie, c'est à savoir, la liberté pour tous et le plein exercice de l'initiative individuelle. Il y a bien trois universités officielles dans chacune des présidences de Calcutta, Bombay et Madras, où le haut enseignement est donné en anglais et où les études sont européennes. Ces universités ne confèrent pas encore de grades, pour les études orientales, quoique les candidats soient admis à passer leurs examens dans leurs langues nationales. Mais cette lacune signalée par les Anglais eux-mêmes, sera prochainement comblée par la fondation d'une université libre à Lahore et probablement aussi d'une autre à Delhi, où l'enseignement sera tout à fait oriental et donné en hindoustani. Dans cette vaste province du Pendjab qui compte dix-sept millions d'habitants, une noble émulation s'est emparée des rajas et des principaux indigènes. Des sommes considérables ont été souscrites et un comité s'est constitué pour créer l'université de Lahore, pour réformer dans le sens national l'enseignement du collége du gouvernement dans cette ville, et pour y établir le principal des musées d'antiquités indiennes qu'il s'agit de former dans les différents chefs-lieux.

Les dernières statistiques permettent d'évaluer à 19,500 en chiffres ronds le nombre des écoles qui fonctionnent aujourd'hui dans les provinces du Bengale, du Nord-Ouest, du Pendjab, de Madras, de Bombay, d'Aoude, du Centre et de Mysore, et à

Digitized by Google

634,000 le nombre des élèves qui y reçoivent l'instruction du premier et du second degré. La majeure partie de ces écoles est soutenue par l'Etat, mais il y en a aussi beaucoup qui sont libres, fondées par des particuliers ou dirigées par des missionnaires. Ce qui est tout à fait digne d'attention, c'est le mouvement qui se prononce en faveur de l'éducation des femmes. Les Anglais commencent là-bas par où nous finissons ici, et ce n'est pas un mince succès que d'avoir réussi à introduire cette amélioration dans un pays où les mœurs tiennent encore les femmes dans un état de réclusion qui perpétue leur paresse et leur ignorance. Deux dames éminentes, miss Carpenter et mistress R. Clark ont entrepris cette sainte croisade, et semblent avoir inscrit sur leur bannière ces belles paroles du poëte Tennyson : « La cause de la femme est celle de l'homme; ils s'élèvent ou s'abaissent ensemble; ils sont ensemble de chétives créatures ou des êtres dignes de leur céleste origine : libres ou esclaves. » Or l'ignorance des femmes est assurément une des causes de l'infériorité actuelle des Orientaux à l'égard des Européens. En se donnant pour tâche de relever la femme indienne, miss Carpenter ne prétend s'immiscer en aucune façon dans ce qui touche à la religion, elle se contente d'ouvrir les cœurs à la civilisation européenne et de les préparer ainsi à recevoir les prédications des missionnaires chrétiens.

Cette réforme ne date que de 1851, et en 1866 il y avait déjà dans le Pendjab 333 écoles de jeunes filles dépendantes du gouvernement et fréquentées par 6,834 élèves. Le zèle des indigènes à seconder une institution si utile est devenu tellement vif, qu'à Bombay seulement, ils ont établi d'eux-mêmes, et à leurs frais, 76 écoles où 4,000 jeunes filles reçoivent l'instruction. D'après le journal indien l'*Akhbar-i-Aslam* (les nouvelles du monde), l'éducation des femmes fait encore plus de progrès au Bengale qu'ailleurs. A Bareilly, au fond du Nord-Ouest, il y a déjà 15 écoles de jeunes filles, fréquentées par 286 élèves (1). L'instruction est donnée aux Musulmanes en urdu et aux Hindoues en hindi, mais généralement ce sont des hommes qui tiennent ces écoles, ce qui en tout pays, et surtout en Orient, n'est pas sans danger. Aussi miss Carpenter et mistress R. Clark s'attachent-elles surtout à former des écoles normales d'institutrices pour les femmes. Celle que mistress Clark vient d'établir à Amritsir ne compte encore que 25 élèves musulmanes qui étudient la géographie, l'histoire de l'Inde, l'arithmétique, la gram-

(1) Le chiffre général des écoles de filles en 1868 était de 2,371, et le nombre des élèves de 44,564.

Digitized by Google

maire, écrivent sous la dictée, apprennent le chant et la broderie. Mais ce mouvement tend à se généraliser dans les trois présidences de Calcutta, Madras et Bombay. A Nagpore fonctionne une école normale d'institutrices indigènes, et dans la même ville une école de jeunes filles est dirigée par une musulmane très-instruite qui a fait le pèlerinage de la Mecque, et qui lit et écrit l'hindoustani et le mahratte. Dans le même ordre d'idées, il est question de fonder à Delhi une école de médecine pour les femmes, afin que les Indiennes confinées dans leurs *zenanas* puissent accepter sans hésitation les soins de personnes de leur sexe. Citons encore, comme symptôme heureux, huit femmes hindoues du Bengale qui ont composé des ouvrages connus et estimés.

L'instruction se répand aussi par les travaux des sociétés savantes, par les journaux, par les livres. « La science est la richesse, l'ignorance la pauvreté; la science est l'honneur, l'ignorance l'avilissement; on s'élève par la science, on s'abaisse par l'ignorance, » a dit récemment dans une séance solennelle le précepteur d'un jeune prince indien. Cette maxime est la devise des sociétés scientifiques et littéraires qui depuis quelques années se multiplient dans l'Inde anglaise : l'une d'elles, l'*Institut de Bénarès*, est devenue une véritable Académie, d'où sont exclues les questions religieuses et politiques. Composée de savants hindous et musulmans, et de quelques Européens amis des Indiens, elle est divisée en cinq classes : 1° éducation; 2° progrès social; 3° philosophie et littérature; 4° sciences et arts; 5° jurisprudence. On remarquera que dans cette division, l'éducation figure au premier rang, parce que les académiciens de Bénarès la considèrent avec raison comme la base de l'amélioration intellectuelle et morale de leurs compatriotes. L'instruction publique et les méthodes d'enseignement forment aussi le principal objet de l'*Association de la science sociale*, du Bengale. L'*Anjuman-Islami* ou *Société Islamique* s'occupe particulièrement d'histoire naturelle et de physique. Les sociétés d'Aligarh et de Lahore se proposent surtout de faire pénétrer chez les Indiens les connaissances les plus utiles au moyen de traductions des meilleurs ouvrages anglais, et c'est même là ce qu'il y aurait de plus nécessaire, au dire des Indiens éclairés, si l'on veut que la masse du peuple, après avoir reçu les premières notions de la lecture et de l'écriture, persévère dans l'étude et cherche à élargir le cercle restreint de ses idées. A Lakhnau existe, sous le nom d'*Anjuman-Tahzîb* ou *Association de réforme*, un cercle littéraire qui s'occupe de politique générale et de législation; à

Digitized by Google

Mérat s'est fondée une association astronomique, et à Lahore une société zoologique, ainsi qu'une société ethnographique, laquelle a pour but de réunir toute espèce d'informations sur les populations de l'Himalaya. Quoique l'influence sociale des compagnies savantes ne se mesure pas au nombre de ces sociétés, mais à la valeur personnelle des membres qui les composent, il serait curieux néanmoins de savoir au juste combien il s'en est établi dans l'Inde pendant ces dix dernières années, car ces réunions, subsistant d'ordinaire par leurs propres ressources et par l'union libre des volontés, témoignent toujours d'un effort plus ou moins énergique de l'initiative individuelle.

Dix nouveaux journaux, ou recueils périodiques hindoustanis, avaient vu le jour en 1867. Pour 1868, M. Garcin de Tassy en signale douze autres traitant de politique et de littérature, outre trois journaux religieux, rédigés par des Indiens convertis au christianisme. Un de ces recueils, l'*Akhbar séintifak soçaïati d'Aligarh* (le journal de la société scientifique d'Aligarh), pénétré, comme son titre seul l'indique, par l'esprit européen, porte en hindoustani pour épigraphe une maxime, qu'il serait bon de méditer et d'appliquer ailleurs que dans l'Inde : « Permettre la liberté de la presse est le fait d'un gouvernement sage; la conserver, c'est le fait d'un peuple libre. » Malgré cette liberté dont ils jouissent, et qui pourrait s'appliquer à des discussions sérieuses, les journaux indiens, à ce qu'il paraît, entretiennent trop souvent leurs lecteurs de la pluie et du beau temps, ou leur donnent des nouvelles dénuées d'intérêt. Cependant ils renferment aussi des articles qui ne sont à dédaigner ni pour le fonds ni pour la forme. On en peut juger par les extraits que M. Garcin de Tassy a joints à son commentaire des journaux indiens et qui sont empruntés à divers recueils dont la publicité est déjà ancienne, tels que l'*Akhbar-i-Aslam*, l'*Awadh-Akhbar*, le journal hindoustani de Gwalior et la revue littéraire intitulée le *Nectar des discours des Poëtes*.

Le savant professeur fait remarquer dans son discours que la société indienne est dans un moment de transition où il peut être bon de porter les livres européens traitant des sciences exactes et des principes du raisonnement à la connaissance de la nouvelle école qui prend naissance dans l'Inde. En effet, là, comme en tout pays, il arrive qu'aux époques de transition la littérature ne se distingue pas précisément par l'originalité. Elle vit plutôt sur son ancien fonds, mais en cherchant à le rajeunir par des formes nouvelles et par l'infiltration d'idées morales ou de déductions logiques empruntées à la civilisation occidentale.

Digitized by Google

La façon européenne de comprendre et d'exposer l'histoire se manifeste par exemple dans l'*Histoire des Afghans*, publiée à Lahore par Mohammed Haïyat Khan en un beau volume grand in-4° de plus de 750 pages, avec cartes. En même temps, un haut fonctionnaire anglais a entrepris d'écrire une *Histoire de l'Inde* en urdu, avec l'aide d'un savant musulman, et un indigène s'est chargé de faire passer dans la langue de ses compatriotes une *Histoire d'Angleterre* d'après le texte adopté par l'Université de Calcutta. *L'Ambroisie de l'histoire de Bal-râm*, ancien poëme hindi, retravaillé par Gopal Chandra, et mis au jour par son fils, et l'*Attraction des cœurs vers les tabernacles du bien-aimé*, c'est-à-dire vers Médine où se trouve le tombeau de Mahomet, traduction urdue d'un célèbre ouvrage persan, sont des publications qui, avec beaucoup d'autres, témoignent d'un retour intelligent vers les sources de la littérature nationale. On peut signaler aussi une certaine tendance à reprendre les représentations des drames hindis tirés des vieilles pièces sanscrites, et l'un de ces drames, intitulé *la Joie de Sita*, a été joué avec succès à Bénarès, le 4 avril dernier, devant le maharaja et une nombreuse assistance, dont quelques dames faisaient partie. Une excellente mesure, prise pour le Bengale par le vice-roi, consiste à faire enregistrer tous les livres et journaux qui s'impriment dans cette présidence. Le gouvernement achètera trois exemplaires de chaque publication faite par les indigènes, et un de ces exemplaires sera adressé à la Société royale asiatique de Londres. Il est fort à désirer que cette mesure soit étendue à l'Inde entière, puisqu'elle fournira de précieuses données pour une statistique générale du mouvement littéraire en ce vaste pays.

Les faits nombreux et intéressants, si bien constatés par l'honorable professeur de l'école des langues orientales, pourraient donner lieu à d'autres remarques; mais nous pensons qu'il suffit d'avoir exposé rapidement ceux qui nous ont paru les plus propres à appeler l'attention publique sur les progrès de la civilisation dans un monde encore si différent du nôtre par les traditions et par les mœurs. Tout le mérite de nos observations revient à M. Garcin de Tassy qui, non content d'être un remarquable philologue, étudie aussi en moraliste et en philosophe chrétien les populations dont il connaît à fond la littérature et la langue.

HUILLARD-BRÉHOLLES.

Digitized by Google

LES SOIRÉES DES ÉMIGRÉS A LONDRES

MAURICE ZAPOLYI[1]

VI

La comtesse Tichter avait quitté Pesth au moment où les Autrichiens et Windischgraetz y entraient. Elle avait appris à Debreczen, où son père siégeait à la Diète, que son mari vivait encore, et même qu'il était en Hongrie. Elle était venue au château de son père, puis, ayant entendu que Bem portait son armée dans les siéges sicules, où j'étais né, où tant de désastres devaient me rappeler mes ancêtres, mes parents, elle s'y était rendue aussi pour voiler par les visions de l'avenir le lugubre souvenir du passé.

Arrivée la veille, elle volait à notre rencontre.

On nous attendait.

Des cinq siéges sicules, quatre, séduits, avaient fait leur soumission à l'empereur. Le cinquième, le mien, restait fidèle à la patrie. Dès que Bem parut, cependant, les Szekeley des cinq siéges prirent tous feu ; et nous reçûmes des renforts de Kolosvar fort à propos. Bem ne connaissait pas de Capoue. Celui que ses compatriotes appelaient « un aristocrate », depuis deux mois n'avait couché que cinq fois dans un lit, et encore, après sa blessure ! Quant à nous, nous en avions perdu même le souvenir.

(1) Voir la livraison du 25 janvier.

Digitized by Google

Nous partîmes. Cette fois, nous avions encore affaire à Urban qui revenait. Bem l'atteignit près de Jad, le 23 février, l'écrasa et le renvoya encore une fois en Bukovine. Puchner reparut, mais renforcé à présent de 10,000 Russes qu'il avait demandés, et que le général Lüders, occupant la Moldo-Valachie, lui avait envoyés, sous le commandement des généraux Skariatin et Engelhardt. La première rencontre nous fut favorable; la seconde, contraire. Nous dûmes sortir de Medgyes et nous replier sur Segesvar. Bem y reçut des rapports et donna immédiatement l'ordre de nous mettre en marche.

— Mon garçon, tu vas avoir bientôt une rude besogne, me dit le général en me donnant le commandement de deux escadrons de hussards et de deux compagnies de honveds.

Amélie, qui nous avait précédés, m'expliqua les paroles de Bem. Elle me fit appeler. Elle était debout, habillée en amazone, au milieu des officiers de l'état-major du général, toute prête à se mettre en route avec nous.

— Maurice, me dit-elle, la femme de Louis IX de France, pendant le siége de Damiette, pria le sire de Joinville de la tuer, s'il la voyait près de tomber au pouvoir des Sarrasins. Le sire de Joinville répondit : Madame la reine, j'y avais pensé! Que feriez-vous, vous, dans une circonstance analogue?

— Ce qu'aurait fait le sire de Joinville, répondis-je en pâlissant.

— Merci, répliqua Amélie. Mon mari est à Nagy-Szeben. Nous y allons. Je vais avec vous.

J'ouvris mes bras : elle y tomba. Le pacte était scellé.

Nous arrivâmes le 11 mars devant le chef-lieu des Saxons, qui, eux aussi, avaient invoqué l'aide des Cosaques. L'ennemi s'avançait à notre rencontre. D'un élan à la baïonnette nous les rejetâmes dans la ville. Les Autrichiens ressortirent. Ils ressortirent six fois : nous les obligeâmes à chercher toujours un abri derrière les remparts. La nuit arrivait. Il fallait en finir. Bem lança la colonne de Bethlen, où j'étais. Amélie se tenait près du général, sur une petite éminence que la mitraille labourait implacablement. Nous envahîmes les faubourgs, en chantant un nouveau refrain de Petöfi, et nous nous ruâmes contre la porte de Nagy-Szeben. Trois fois nous fûmes forcés de reculer. Alors il arriva un fait, comme il en arrive souvent dans l'Iliade, et comme il devait en arriver un autre quelques jours après, le 4 avril, à Nagy-Kata, entre le chef des hussards croates, Riedesel, et le chef des hussards hongrois, Sebö. Le colonel Tichter commandait la quatrième sortie. Je livrais la quatrième

Digitized by Google

attaque. Nous nous trouvâmes face à face. Nous nous reconnûmes.

Amélie voyait tout et indiquait la scène à Bem.

— Diable! colonel, m'écriai-je, vous avez la vie dure.

Il ne répondit pas, mais déchargea d'une main un coup de pistolet, à bout portant, sur ma tête, tandis que de l'autre main il m'enlaçait d'un fendant. J'eus le temps de faire cabrer mon cheval, qui reçut le coup de sabre : la balle brûla mes cheveux. Mon cheval ne tomba pas. Je le lançai alors sur le colonel. Comme par un consentement tacite, les soldats et les officiers des deux côtés firent halte pour assister à ce duel. J'attaquai à mon tour, fouillant de la main gauche dans les fontes pour en tirer un pistolet. Le colonel para en reculant : je l'acculais toujours. Enfin, je tins mon pistolet. Je le visai entre les deux yeux. Il tomba, et cette fois pour ne plus se relever. La mêlée passa sur son corps.

Les bataillons sicules marchèrent en avant et nous entrâmes dans la ville. La nuit, les austro-russes s'enfuirent. Bem m'embrassa et me nomma major.

Bem proclama l'amnistie et m'envoya à la Diète porter la nouvelle que la Transylvanie était désormais libre. Bem la nettoya deux jours après.

Je partis. Amélie et ses dix domestiques m'accompagnèrent. Mon cœur débordait de joie. La destinée me comblait. Bem et Petöfi étaient mes amis : Amélie était libre et m'aimait.

Etre l'ami de Bem!

Vous avez déjà construit dans votre esprit cette figure.

C'était un savant, principalement en géologie et en minéralogie. Il avait été l'âme de l'insurrection de Vienne et était sorti de la ville après l'échec, blotti dans une charrette de foin, échappant ainsi au sort de Robert Blum. Ses compatriotes lui contestèrent à Pesth le commandement de la légion polonaise, et un jeune homme de son pays essaya même de l'assassiner, en lui tirant un coup de pistolet qui le blessa au visage.

Bem était petit, mais bien pris, agile comme un chamois, élastique comme le tigre. La pensée, le génie logeaient, comme un dieu dans un temple, dans sa tête énorme. Rien de mystérieux, d'obscur, de traître, de bas, de faux dans ses traits : on y lisait l'âme à livre ouvert; tout y était lumineux et vaste. Sa barbe blanche flottait au gré de l'air, comme une de ces voiles latines que hissent les barques dans la Méditerranée, léchées par l'immense azur. Son crâne bosselé était chauve, les tempes avaient conservé de longues touffes de cheveux blancs. Le front haut et

Digitized by Google

large, à peine ridé, olympien, surplombait, se relevait vers les angles en se bombant. Il contenait plus que de la pensée, il révélait un caractère. Rien du carnassier, comme dans le crâne de Napoléon, mais un mélange harmonieux de savant et de poëte.

Bem abhorrait le sang. Le premier mot qu'il disait, quand la victoire paraissait acquise, c'était : assez! Le premier acte qu'il accomplissait, en entrant dans une ville ou dans une contrée conquise, c'était de proclamer l'amnistie. Ses yeux gris, mobiles ou fixes à volonté, auraient fouillé le fond de l'Océan. Cependant, tout y reluisait limpide et doux par moments comme dans les yeux d'un enfant de génie qui commence à interroger le monde et la vie.

Bem n'ôtait jamais la pipe de sa bouche. Il la gardait en dormant; à table, il la caressait de sa main comme le menton d'une belle maîtresse. Sa parole était colorée. Il aimait la métaphore, surtout dans les circonstances dramatiques, car alors la métaphore donne de la précision. Sa voix était électrique. On le croyait. Bem restait paternel, tout en réalisant la formule la plus absolue de l'autorité et de la volonté, qui s'imposent et triomphent. Il ne communiquait ses desseins à personne, peut-être parce qu'il n'avait qu'un but et pas de méthode. Son génie, plein de ressources, d'à-propos, d'élans, d'étincelles, lui révélait à l'instant le nœud des situations. Sa bravoure était téméraire. Il voyait tout d'un coup d'œil : l'ensemble et les détails; son induction tenait de la divination. Comme l'hirondelle, il allait toujours, ne se reposait jamais, ne se fatiguait jamais.

Extrêmement sobre, habillé d'une tunique grise, il a été, de tous les héros, le plus réellement simple. Il ne caressa jamais l'admiration publique. Il ne posa d'aucune façon, ne jouant même pas à la magnanimité, à la générosité, à ce désintéressement théâtral et niais qui éblouit la populace. La Diète le nomma lieutenant-maréchal et lui décerna la décoration de première classe : il accepta. Bem ne prit rien, ne demanda rien, mais il dédaigna le rôle vulgaire d'un Cincinnatus d'opéra-comique. Il se serait fâché si les siens, qui avaient foi en lui comme dans le génie de la guerre et de la liberté — foi virile, — l'eussent traité tant soit peu en héros et en dieu. Bem respectait la dignité humaine et aurait rougi de la voir outragée par la dégradation et la flatterie. Loyal, franc, très-généreux, n'enviant personne, se sachant riche de son propre fonds, ne s'imposant jamais, n'intrigant d'aucune façon, il effraya Görgey qui, se regardant dans cette grandeur morale, se trouva fort abject.

Digitized by Google

Aussi, Görgey, dès qu'il fut ministre de la guerre, essaya de se défaire de Bem. Kossuth le soutint.

La foudroyante audace de ses coups de main, l'assurance de la victoire définitive, un mot d'éloge sans emphase qu'il savait placer, l'exemple qu'il donnait en ne demandant jamais ce qu'il n'allait pas faire lui-même avant ou avec les autres, son activité étonnante, au point qu'on l'aurait dit un esprit, une flamme électrique, une vision, la rapidité de la conception et de l'exécution, toutes ces qualités le faisaient idolâtrer par ses troupes. Bem est passé à l'état de légende dans le sud de la Hongrie. L'Europe ne s'en fit pas un fétiche, — ce qui est le propre des gloires vraies, sérieuses et durables. Petöfi l'appelait : un Jules César galant homme.

La nouvelle que je portais m'avait précédé. Elle n'en fut pas moins bien accueillie, — et même, Kossuth donna un banquet où je racontai, avec les détails les plus pittoresques d'hommes et de lieux, l'épopée de la campagne. La fortune souriait de nouveau à la Hongrie.

Görgey, après s'être insurgé contre le gouvernement national, en déclarant qu'il n'obéirait qu'au ministre de la guerre nommé par le roi, — c'est-à-dire l'empereur d'Autriche, — avait continué sa pénible retraite, harcelé de tous les côtés par l'ennemi, que le brave Guyon, à l'arrière-garde, et Aulich, à l'aile gauche, tenaient à distance dans toutes les rencontres. La retraite était pénible, à travers des gorges sans routes, dans des montagnes obstruées par la neige, pleines de précipices cachés, de brouillards qui enveloppaient et dérobaient la vue de l'ennemi, de fossés qui engloutissaient l'artillerie et la cavalerie, de ponts rompus, de rivières débordées, sans habits chauds, sans chaussures, par une température de vingt degrés au-dessous de zéro. Malgré cela, Guyon battit Schlick à Braniczko, tandis que Görgey dansait à Löcse, à quatre lieues du champ de bataille; Klapka le rebattait à Tokaj; Bulharyn à Tarczal; Schultz écrasait l'aile gauche des Autrichiens à Kisfalud; Perczel battait Ottinger à Szolnok, à Czegled. L'armée hongroise se trouvait ainsi réunie derrière la Tisza, et Dembinski en obtenait le commandement suprême, tandis que Windischgraetz, maître de la capitale, se croyait maître de la Hongrie.

Cette illusion ne fut pas longue.

Nous reprîmes vite l'offensive. L'armée hongroise se composait de 46,000 hommes, 6,000 chevaux et 170 canons. Windischgraetz disposait d'environ 60,000 hommes, 5,000 chevaux, 200 bouches à feu. La première rencontre des deux armées eut

Digitized by Google

lieu à Kapolna, où les Autrichiens mirent en ligne 39,000 hommes, les Hongrois 17,000. On se battit deux jours, le 26 et le 27 février. Görgey, qui détestait Dembinski, comme il détestait Kossuth, comme il détestait Bem, comme il détestait Perczel, Guyon, Klapka, Damjanich, en retardant l'arrivée sur le champ de bataille des deux divisions, Guyon et Kmetz, rendit le combat à peu près indécis; mais Windischgraetz garda la position, et Dembinski, par une précaution excessive, ordonna la retraite de l'autre côté de la Tisza. Cette retraite, à travers les marais formidables d'Egerfarmos, fut désastreuse. Dembinski céda le commandement. Vatter prit le commandement général, mais Görgey obtint trois corps sous ses ordres. Ce fut la plus grande faute, la seule peut-être que Kossuth commit dans tout le temps qu'il tint la destinée de la Hongrie dans sa main. Görgey devait être fusillé, il le constituait maître de l'armée!

Les hostilités recommencèrent immédiatement. La victoire se fixa sous nos drapeaux. Damjanich ouvrit la série par le brillant combat de Szolnok, le 3 mars. Wetter, qui avait élaboré le plan de la campagne, tomba malade, et Görgey eut enfin le bonheur d'être encore investi du commandement suprême, si ardemment convoité. Kossuth m'envoya de nouveau à lui, comme aide de camp. Mais déjà Görgey me faisait l'honneur de me haïr, sachant combien j'adorais Bem, et comment j'en parlais avec les officiers de l'état-major. Il me reçut fort mal, quoique je fusse présenté par Kossuth lui-même, qui vint à l'armée. Görgey m'adressa à peine la parole et ne me donna depuis que des ordres calculés pour sacrifier ma vie. Les blessures ne me firent pas défaut.

Gaspar débuta en battant Schlick à Hatvan. Klapka et Damjanich mirent en fuite Gellachich à Tapio-Bicske, lui infligeant des pertes considérables. Enfin, le 6 avril, toute l'armée se trouva en présence des Autrichiens, à Isaszeg. L'ennemi était d'un tiers plus nombreux, occupait des hauteurs boisées, avait sur ses derrières une forêt. Klapka commença l'attaque. Damjanich vint à son aide, et tous les deux n'avaient en face d'eux que le corps de Gellachich, posté sur les mamelons en avant et en arrière d'Isaszeg. A trois heures arriva le corps de l'armée sous les ordres de Windischgraetz, et Damjanich fut investi de flanc par Schlick. 14,000 Hongrois tenaient tête à 30,000 Autrichiens. L'aile gauche, commandée par Klapka, pliait déjà. Damjanich ne bougea pas, à la droite. A quatre heures arriva Görgey, et il prit la direction de la bataille. Malgré cela, les Hongrois se repliaient.

Digitized by Google

A une lieue à la ronde, campaient deux corps de notre armée. D'un côté, Gaspar avec 16,000 hommes, d'un autre, Aulich, avec 8,000 hommes, 1,000 chevaux et 38 canons. Les deux chefs entendaient, depuis midi, la voix du canon. Gaspar resta inébranlable, attendant un ordre qui l'appelât. De mon chef, je me lançai du côté d'Aulich, pour le presser de venir au secours. Mais il marchait déjà sans être invité, et il arriva comme Desaix, à cinq heures, pour décider la bataille. La victoire était complète. Kossuth était présent. Je fut blessé à la tête par un éclat de mitraille.

Trois jours après, le 9 avril, Damjanich et Klapka rompaient Götz, à la tête de 12,000 hommes, à Vacz; et dix jours plus tard, le 19, ces deux mêmes généraux, avec 18,000 hommes, gagnaient la bataille de Nagy-Sarlò, où le général Wohlgemuth commandait 26,000 Autrichiens. Görgey ne s'éloigna pas de son quartier général de Léva. On marcha pour débloquer Comorn, et on y réussit, après deux heures de combat. Görgey arriva le soir. Gaspar, selon son habitude, n'arriva point. Les Autrichiens avaient déguerpi de Pesth et se retiraient sur Vienne par Raab. Görgey aurait dû les suivre et rentrer avec eux ou avant eux dans la capitale des Habsbourg. Il préféra revenir sur ses pas pour chasser la garnison autrichienne de Bude où elle se renfermait.

Sur ces entrefaites un grand acte s'accomplissait à Debreczen, un grand crime à Vienne.

L'Autriche s'infligeait le déshonneur d'invoquer l'assistance de la Russie, — et c'était un Hongrois, le comte Henri Zichy, qui acceptait l'infamie d'aller invoquer le secours du czar.

Kossuth proposait à la diète la déchéance des Habsbourg.

VII

C'était le 14 avril 1849. Cette date marque dans la vie et dans l'histoire du peuple hongrois. Les premières bouffées du printemps chauffaient déjà l'air. Le ciel était gris clair, ce qui voilait peut-être l'infini, mais soulageait le regard. Le soleil essayait ses premiers rayons. La neige avait fondu, mais l'immense plaine transudait un brouillard blanc, léger, joyeux, que la brise de l'aurore remuait, lutinait, en lui donnant la vie de la vague tourmentée. On aurait dit que la mer Blanche avait enjambé les steppes de la Russie, brisé la ceinture bleue des Balkans et des Carpathes, et s'était reversée toute frémissante sur le pays plat

Digitized by Google

du Danube. Toutes les cloches des clochers byzantins de Debreczen carillonnaient. La ville se parait comme pour une fête : un grand mouvement de personnes et de paroles agitait les rues.

Debreczen est une ville de 50,000 âmes, le centre de la race magyare. Les femmes, en bottes d'homme, en casaque de peau de mouton, la toison tournée en dedans à cause de la fraîcheur du matin, enjolivée d'astrakan et de broderies en laine de plusieurs couleurs, un fichu de coton ou de soie sur la tête, noué sous le menton, les cheveux bruns nattés par derrière avec force rubans, les femmes, dis-je, étaient fières de ne plus porter aucun ornement en or et en argent : elles les avaient tous donnés à la patrie. On ne voyait plus une bague, ni un collier, ni des boucles d'oreilles sur les femmes hongroises, de la classe du peuple principalement; elles avaient tout livré comme don patriotique. Les hommes étaient tous armés, d'une façon ou d'une autre. Le Hongrois est grand, solidement campé; il a le visage ouvert, beaucoup de franchise dans le regard, de la vivacité dans l'esprit, une personnalité qui se sent et s'avoue, nonobstant l'incohérence des idées, la légèreté de la tenue, la vanité engendrée par la beauté de la race, — tous se sachant nobles ou se croyant tels. — La Hongrie semble habitée par un peuple de gentilshommes. Au milieu cependant de ces grands et beaux hommes, de ces belles femmes joyeuses, tous à l'air heureux, bien nourris, bien logés, — les paysans ayant de bonnes fermes qui les font vivre, et les bourgeois, peu nombreux, exerçant une profession ou une industrie, — se glissaient des mendiants étalant leurs plaies hideuses, leur instrument de travail à eux, ou une nuée de Bohémiens couleur chocolat. Tout ce monde se dirigeait vers la salle ordinaire de la seconde chambre, — le collége réformé de Debreczen, — et l'envahissait.

La diète avait discuté en comité secret, pendant deux jours, la déchéance de la maison de Habsbourg et avait décidé de délibérer ce jour-là en public. Les magnats s'étaient réunis aux députés et se mêlaient avec eux, habillés de leur mante de velours rouge, bleu ou noir, fourrée d'astrakan ou de martre zibeline, coiffés du kalkap national, avec aigrette de pierreries et de plumes d'aigle, la ceinture, le collier et le sabre couverts de turquoises, de rubis, de perles, d'escarboucles et de grenats d'Orient; ce costume théâtral, le costume qu'ils portaient à la cour, donnait un miroitement éclatant à l'Assemblée et en relevait la solennité. La salle étant trop petite, la foule, qui y étouffait, se porta dans le temple réformé et fit proposer à la Diète par un de ses mem-

Digitized by Google

bres d'y transférer pour ce jour le siége des délibérations. L'Assemblée se rendit immédiatement à l'Eglise protestante et occupa la place au pied et vis-à-vis de la chaire, laissant au public le reste du rez-de-chaussée et les galeries. Paul Almasy, président de la seconde Chambre, et Perenyi, président de la table des magnats, s'installèrent au bureau. Kossuth monta à la tribune. Le silence était complet. A la vue de Kossuth, un frémissement ébranla la foule comme une secousse électrique, et un vivat immense et prolongé retentit sous la voûte. La Diète, magnats et communes, fit écho. Ce fut un immense éblouissement de toques panachées agitées en l'air, un cliquetis de sabres, dont députés et peuple étaient armés, résonnant bruyamment. Le spectacle devint sublime.

Peu d'hommes ont eu le bonheur de Kossuth. Comme Washington, il fut le souffle, la foi d'un grand peuple et il se montra digne de son rôle. Kossuth est la plus belle expression du type magyar. L'œil bleu, hardi et fier, la tête haute, le maintien noble, le port hautain; il commande par son geste, impose le respect par tous ses mouvements, séduit par le prestige de sa voix. Cet Alcibiade a l'accent, l'audace, la poésie, l'électricité de la parole de Mirabeau et de Burke, l'élévation de la pensée de Chatam et de Fox. La sérénité de son âme, dans les situations compliquées, est étonnante. Avant que les autres aient vu, il a déjà délibéré. Il possède la chaleur de la conception de l'homme d'Etat français, et le jugement froid et infaillible de l'homme d'Etat anglais. La vigueur de la forme, les riches couleurs dont il habille son éloquence, augmentent la précision géométrique de son raisonnement. Il calcule à longue date. Et voilà pourquoi quelques-uns de ses actes, qui n'eurent pas le temps de se développer et de mûrir, semblèrent des fautes. Peut-être il ne possède pas l'organe heureux de l'observation profonde des caractères, que posséda Pitt et qui manqua à Napoléon; peut-être il n'a pas la fibre rude de la résistance particulière de Canning; mais peut-être aussi sa foi dans la grandeur, dans la justice, dans la vérité du but lui fit négliger ces soins. Sa seule faute, pendant deux ans d'empire, fut Görgey. Il ne regarda pas le cœur, il jugea le talent et ne jaugea pas la lie des passions. Kossuth croyait à son œuvre et domina la nation du haut de sa foi. La Hongrie, cet Orient de l'Occident, a la confiance paresseuse des Orientaux et l'esprit d'examen éveillé des peuples de l'ouest.

Le discours de Kossuth fut un poëme, interrompu à chaque strophe par des applaudissements. Il tissa l'acte d'accusation de

Digitized by Google

la dynastie des Habsbourg, et jamais la conscience humaine gangrenée ne fut présentée sous un aspect plus hideux. Chaque phrase de l'orateur contenait un fait; chaque fait devint un pilori: une douche de feu dégouttait sur l'auditoire. « Tels sont les faits, continua-t-il. Après de pareils actes est-il possible que le peuple conserve le moindre respect pour la dynastie? Maintenir la maison d'Autriche sur le trône, ce serait anéantir tous les sentiments honnêtes, fouler aux pieds toute morale. Nous n'exposerons pas le pays à cela. »

— Non, non, s'écrièrent tous, Diète et peuple.

« L'heure est donc venue, reprit Kossuth, où il est du devoir de la Hongrie, du devoir des représentants de la nation de déclarer à la face de l'Europe et du peuple, à la face de Dieu et de l'univers que nous voulons être libres et indépendants. »

L'enthousiasme fut au comble. Kossuth acheva le récit de la lutte de trois siècles entre la Hongrie et la maison d'Autriche, exposa la situation, raconta les péripéties de la dernière guerre et conclut par les deux propositions suivantes :

1° Que la Hongrie fût déclarée Etat indépendant, et, relativement au territoire, indivisible et inviolable;

2° Que la maison de Habsbourg-Lorraine fût déchue pour toujours du gouvernement, proscrite du sol hongrois, privée de tous les droits civils de Hongrie.

Puis il leva les mains au ciel, et dans une attitude religieuse, il s'écria :

« Ainsi soit-il! *Amen!* »

Les propositions furent votées à l'unanimité.

Kossuth fut élu président-gouverneur de la Hongrie.

Les *Eljen Kossuth* pensèrent ne finir jamais. Kossuth, profondément ému, les larmes dans les yeux et sur les joues, la voix tremblante, ajouta :

« Je jure par le Dieu éternel et sur mon honneur que je ne garderai pas le pouvoir un seul instant après que les droits de la nation auront été assurés, car je ne veux être qu'un pauvre et modeste citoyen de la Hongrie affranchie. »

Il est maintenant dans l'exil, — comme Hugo, Ledru-Rollin, Quinet... — exemple de la rigidité de la conscience humaine.

Le premier magnat qui vota la déchéance des Habsbourg et l'indépendance de la Hongrie fut un vieillard presque octogénaire : le prince Nyraczi, — le père d'Amélie.

Le 24 avril, les Hongrois rentrèrent à Pesth. Bude restait au pouvoir d'une garnison de 4,000 Autrichiens. Görgey, qui pouvait marcher sur Vienne, et sanctionner de là la déchéance de

Digitized by Google

la maison impériale, signifiant à l'Europe stupéfaite le décret de la Diète de Debreczen, Görgey se préoccupa de la garnison de Bude et rebroussa chemin, adressant à l'armée cette proclamation :

« Camarades,

« Un mois à peine s'est écoulé depuis que, confinés derrière la Tisza, nous jetions un regard de doute sur notre avenir assombri. Alors qui aurait cru que, un mois plus tard, nous aurions traversé le Danube, affranchi notre beau pays du joug d'une dynastie parjure? Les plus hardis d'entre nous n'auraient certes point osé nourrir une si grande espérance. Mais vous brûliez du noble amour de la patrie, et l'ennemi a vu votre courage, égal à d'innombrables armées! Vous avez triomphé, triomphé sept fois coup sur coup; désormais vous triompherez toujours!

« Souvenez-vous-en lorsque de nouveau vous marcherez au combat!

« Chacune des batailles que nous avons livrées a été décisive. Plus décisive sera encore chacune des batailles que nous livrerons désormais. En sacrifiant votre vie, vous avez eu le bonheur d'assurer à la Hongrie son ancienne indépendance, sa nationalité, sa liberté, son existence durable. Telle fut notre mission, la plus sainte des missions.

« Souvenez-vous-en lorsque vous marcherez de nouveau au combat!

« Beaucoup d'entre vous pensent que l'avenir désiré est dès à présent conquis. Ne vous y trompez pas. Cette lutte, ce n'est pas la Hongrie seule qui la soutiendra, pour les droits naturels et sacrés des peuples contre les usurpations de la tyrannie. Et les peuples vaincront partout! Mais vous pourriez bien ne pas voir leur victoire. En vous vouant à cette lutte avec une fidélité inébranlable, vous devez être fermement résolus à tomber victimes de la plus belle et de la plus glorieuse de toutes les victoires!

« Souvenez-vous-en lorsque de nouveau vous marcherez au combat!

« Et comme j'ai la conviction que pas un seul de vous ne préférerait une misérable existence à une si glorieuse mort, et que tous vous sentez avec moi qu'il est impossible d'asservir une nation dont les fils égalent les héros de Szolnok, de Hatvan, de Tapio-Bicske, d'Isaszeg, de Vacz, de Negy-Sarlo et de Komarom; à cause de cela, même au milieu du plus épouvantable bruit des batailles, je n'ai désormais pour vous qu'un cri :

Digitized by Google

« En avant, camarades! en avant!

« Souvenez-vous-en quand de nouveau vous marcherez au combat! »

En avant! criaient les troupes comme le chef. En avant! Et Görgey revenait en arrière. Pour lui, le danger n'était pas à Vienne; il était à Pesth! Pour lui, l'ennemi n'était pas François-Joseph, c'était Kossuth.

VIII

J'ai honte de parler de moi, continua le colonel Zapolyi, au milieu des grands faits auxquels je pris part, des grands désastres qui me restent à raconter. Mais vous m'avez demandé mon histoire, je l'achève.

Ma blessure était à peine guérie. On se battait devant Bude. J'y accourus. Amélie et son père habitaient déjà Pesth, où le gouvernement reportait son siége.

Görgey investissait la forteresse de Bude avec des forces considérables. Une première attaque, pour détruire la pompe à eau qui approvisionait la garnison, avait été repoussée. Le feu pour ouvrir la brèche avait commencé. Hentzi, qui commandait dans la forteresse, répondait en bombardant Pesth, comme Windischgraetz avait bombardé Vienne, comme Radetzki bombardait les villes italiennes. Cette ville monumentale brûlait sur plusieurs points.

— Ce sont les torches funéraires autour du cercueil de la maison de Habsbourg! disait Görgey.

Il ordonna un assaut général, bien que l'artillerie n'eût pas encore rendu la brèche praticable. L'attaque eut lieu dans la nuit du 16 au 17 mai. J'étais arrivé dans la soirée; je ne m'étais pas encore présenté au général. Entendant le canon la nuit, je me portai au milieu des combattants en simple volontaire, et me trouvai avec le corps de Nagy-Sandor qui avait reçu l'ordre d'enlever la brèche. Le combat dura trois heures, — combat féroce, la baïonnette contre le canon. — Les honveds se lancèrent six fois à l'assaut. Nous fûmes toujours repoussés. La brèche restait inaccessible : les échelles, dont nous essayâmes pour l'escalade, se trouvèrent trop courtes. Le jour commençait à poindre. Les autres corps n'avaient pas été plus heureux que nous à la porte de Vienne, au Varkapu (la porte du château),

Digitized by Google

au jardin, à la machine à eau. On sonna la retraite. Le canon recommença l'œuvre de la brèche.

Le 21 mai, celle-ci sembla praticable. A l'aube, l'attaque générale fut renouvelée, au cri redoutable de : *Eljen a Magyar!* Les fantassins hongrois se lancèrent sur les murailles. Nous courûmes sur la brèche. On nous repoussa encore. Les autres corps brisèrent la résistance sur tous les points. La pompe fut prise par Kmety, qui l'avait manquée deux fois. Nous retournâmes à l'assaut et réussîmes enfin à nous emparer de la brèche et à atteindre au sommet des remparts. Je perchais au bout d'une échelle. Les soldats italiens de la garnison nous donnaient la main pour nous aider à monter. J'allais sauter sur le rempart, lorsqu'un officier autrichien d'un coup d'épée tua l'Italien, et d'un second coup, me perçant l'épaule gauche, me précipita sur le glacis parmi les monceaux de cadavres. Mais la forteresse était prise.

Je repris les sens à l'hôpital du Tabor.

Görgey ne participa point à l'action, il resta à grande distance, au quartier général, sur la colline Kis-Svábhegy.

Je m'assoupis après le pansement. Deux heures après, je me réveillais en sursaut. Amélie pressait ma tête contre son cœur et appuyait ses lèvres à mon front. Elle voulut me faire transporter chez elle, dans l'appartement qu'elle occupait dans l'hôtel de son père. Je m'y opposai. Je résistai trois jours. Au quatrième jour je cédai. Ce fut la cause d'une scène violente entre Amélie et son père, et le premier pas vers la catastrophe qui devait nous engloutir tous.

Le prince Nyraczi était le plus ardent patriote, mais en même temps le plus forcené aristocrate de la Hongrie. Personne ne se montra plus généreux, mais aussi plus obstinément réactionnaire que lui. Il avait donné cent mille francs, toute sa vaisselle en argent, d'un prix énorme, des objets de toute nature en quantité considérable, des chevaux pour les hussards légers. Il avait mis sur pied une compagnie de deux cent cinquante volontaires, commandés par son neveu comme son lieutenant : *les Casquettes jaunes*, qui depuis deux ans faisaient la guerre à ses frais. Il se chargeait de la culture des terres de ceux des paysans de son district qui servaient dans les honveds. Toutes les semaines deux ou trois mille pauvres de tout le comitat venaient chercher des secours, des avances, des aumônes à la porte de son château. Il avait fait venir d'Angleterre une batterie de canons avec leurs affûts et le reste, et l'avait donnée à Bem, son ami. Il ne restait plus de linge, ni de couvertures, ni de matelas dans

Digitized by Google

tous ses châteaux : tout avait été expédié aux hôpitaux pour les blessés. Et tous ces dons avaient été envoyés et reçus, par son ordre, sans bruit : la chose pour elle-même et non pas pour l'ostentation. Mais la voix du prince Nyraczi fut la seule qui s'opposa à l'émancipation des paysans, à l'abolition des corvées, des redevances, des dîmes. De tout temps il avait exigé ces tributs de servage, pour le servage en lui-même et non pour le profit; car il trouvait moyen de donner tous les ans à ses paysans dix fois le prix de ce qu'il leur prenait comme seigneur. Il abhorrait l'Autriche, parce que l'Autriche est allemande, et l'empereur parce qu'il n'est pas magyar, non pas parce que l'une est la tyrannie étrangère et l'autre le maître. Il ne pouvait concevoir qu'un paysan et lui, prince Nyraczi, fussent de la même étoffe et eussent à jouir des mêmes droits sociaux, civils et politiques. Et, dans sa nature de bronze, ni idées, ni passions ne s'altéraient jamais.

Il connaissait toute mon histoire et mes relations avec sa fille depuis que je l'avais rencontrée chez son mari, le colonel Richter. Mais j'étais toujours pour lui le fils des pendus qui avaient perdu leur droit de noblesse, le paysan auquel il avait fait infliger la peine déshonorante du bâton. Braconnier et voleur, pour lui, ne faisaient qu'un. Il avait jugé sa fille en silence, parce qu'il n'y avait pas eu d'esclandre dans notre conduite, parce que pas une tache ne souillait notre amour. Maintenant l'esclandre était arrivée. Je demeurais dans son hôtel, chez sa fille.

Il la fit appeler et l'attendit dans son salon, afin d'ôter à cette entrevue tout caractère de paternité. Il ne devait y avoir là que le prince de Nyraczi et la comtesse Tichter. Amélie comprit cela d'un regard. Son père se tenait debout dans une embrasure de croisée, qu'il remplissait de sa stature colossale. Il avait jeté sa toque de velours noir à plume blanche sur un fauteuil, et, tête haute, toisait la comtesse. Son dolman de drap violet, retenu par une petite chaîne d'or sur son épaule gauche, ajoutait un air martial à son air grave de vieillard et d'aristocrate endurci. Son grand âge n'avait pas courbé d'une ligne sa personne, comme l'expérience n'avait pas fléchi la raideur de ses idées. Il avait le sabre attaché à sa ceinture, tintant à chaque mouvement qu'il faisait contre les éperons en argent de ses bottes vernies, garnies d'astrakan, et montant jusqu'au-dessus des genoux. Sa barbe blanche lui descendait jusqu'à mi-poitrine, s'harmonisant avec des cheveux longs et bouclés. L'émotion le rendait pâle, et cette pâleur prenait une expression de colère

Digitized by Google

sous le reflet de deux prunelles noires, allumées par la violence intérieure. Les yeux étaient le dynamomètre de la passion du prince. Sa fille avait l'habitude d'y lire l'orage et le calme. Elle savait le caractère de son père. Plus d'une fois ces deux nuages chargés de foudre s'étaient rencontrés et avaient échangé des éclairs.

— Je sais, dit Amélie d'un ton ferme, pourquoi vous m'avez appelée. Quel ordre avez-vous à me donner?

— Un de ces deux, répondit le prince froidement : nettoyez mon hôtel de la souillure que vous y avez introduite, ou quittez-le vous-même.

— Les ancêtres de celui que vous appelez une souillure, riposta Amélie fièrement, étaient comtes quand les nôtres n'étaient pas encore de simples gentillâtres. Le titre de ces barons date du cinquième siècle, le nôtre du seizième. Ils le tiennent d'Attila et furent chefs de bandes guerrières; nous le tenons de la maison de Habsbourg, pour des services rendus à un étranger et à un maître. Voilà pour la souillure. Je l'aime, voilà ma raison.

— Je le sais, fit le prince sans sortir de son calme orageux; voilà pourquoi je vous ai posé un dilemme et ne vous ai pas chassée.

— Le dilemme devient inutile puisque je ne suis ici ni chez mon père, ni chez moi. Ah! pour le prince Nyraczi une comtesse... quoi donc? Tichter! n'est pas une souillure.

— Des reproches à présent? Est-ce moi qui fis ce mariage? Ne fus-je pas dans la nécessité de ne pas pouvoir refuser?

— J'avais seize ans alors.

— Et que fallait-il que je fisse, madame, la situation étant donnée?

— Me tuer.

Le prince plia la tête sur la poitrine et réfléchit. Puis il ajouta :

— Tu as raison, Amélie, je fus un lâche.

— Ainsi, demain nous quitterons votre hôtel.

— Nous! déjà?

— Nous. Je suis veuve. Je ne vous demande rien, excepté votre bénédic.....

— Jamais.

— Jamais. Qu'importe, d'ailleurs? Nous n'en serons peut-être jamais là! Les événements se ruent sur nous. Cent mille Russes ont déjà franchi la frontière sur tous les points; cent mille autres emboîtent le pas des premières colonnes, nous serons écrasés.

Digitized by Google

— Et alors?

— Alors, vous serez perdu. Je me tuerai. L'autre, il sera déjà mort sur un champ de bataille quelconque.

Le prince se tut encore un instant, puis il s'écria :

— C'est dit. Adieu!

— Au revoir, fit la comtesse.

— Ah!

— Je vais vous attendre à Szeged, dans le château de ma mère. Celui-là est à moi, je vous y offre un asile, quand les Russes vous auront chassé de Pesth.

Elle n'attendit pas la réponse et sortit.

Elle entra chez moi dans un grand état d'exaltation. Je compris tout de suite la scène qui venait de se passer, et que j'avais prévue. Elle me raconta tout. Je la calmai. Comme je n'étais pas en état d'entreprendre un voyage, le chirurgien qui avait pansé ma blessure me reçut dans sa famille et me confia aux excellents soins de sa femme et de ses filles. Amélie quitta Pesth quelques jours après, se croisant avec Kossuth, qui y revenait au milieu des ovations les plus enthousiastes des contrées qu'il traversait.

Avais-je le temps d'être malade?

IX

L'armée autrichienne, ne se voyant pas poursuivie, s'arrêta à Presbourg. Nous reprîmes l'offensive, dans l'espoir de battre les Autrichiens avant que les hordes du czar ne débordassent sur nous. Nous avions dans les régions supérieures du Danube 55,000 hommes et 230 canons contre une armée de 82,000 hommes et 324 bouches à feu. Görgey contre Haynau, le Haynau que la tuerie de Brescia avait mis en évidence, et que la correction que lui infligèrent les ouvriers de la brasserie de Barkley et Perkins, à Londres, rendit célèbre. Haynau était une des hyènes de l'armée autrichienne, laquelle, en général, est respectable. Görgey, par une aberration inqualifiable, suivait la rive gauche du Danube, la ligne la plus longue, coupée de rivières et parsemée de marécages meurtriers.

Le combat glorieux de Csorna, gagné par Kmety, inaugura bien la campagne. Ces derniers sourires de la victoire étaient moins une faveur qu'une ironie de la destinée. Je rejoignis Görgey à Perod, le 21 juin. Kossuth m'avait attaché à l'état-major.

Digitized by Google

Görgey me reçut plus mal encore qu'auparavant, et, s'il ne me mit pas aux arrêts pour m'être battu à Bude tandis que je devais me présenter à son quartier général, ce fut parce que nous avions eu, le jour précédent, des rencontres malheureuses, et que nous allions attaquer ce jour même. Le 21 juin nous fut aussi funeste que le 20. Russes et Autrichiens nous accablèrent. Je me battis comme simple soldat. Haynau se disposa à marcher sur Pesth par la rive droite du Danube, restée libre, tandis que Görgey intriguait et s'éloignait continuellement de l'armée, cumulant le grade de généralissime avec celui de ministre de la guerre. Le 28, nous essuyâmes une autre défaite à Raab, et nous fûmes obligés de détaler. François-Joseph assistait à la bataille. Görgey écrivit à Kossuth qu'il eût à abandonner Pesth dans trois jours, et il terminait sa dépêche par ces mots : « Quand à moi, qu'on m'abandonne à mon sort! » Cri d'alarme calculé! Il voulait dire : Remettez-moi les pouvoirs concentrés, la dictature. Il ne visait désormais qu'à cela, il ne rêvait que de coups d'Etat.

En ce moment, l'armée russe, arrivée par le nord, sous les ordres de Paskewich, formait un ensemble de 130,000 hommes. Le czar l'avait passée en revue à Zmygrod. Le grand-duc Constantin l'accompagnait en amateur. Déjà Lüders, dans le sud, avait envahi la Transylvanie, le 19 juin, à la tête de 50,000 hommes. Bref, le 1er juillet, il y avait en Hongrie 191,587 Russes et 130,000 Autrichiens. Contre cet ensemble formidable, la Hongrie ne put opposer que 150,000 hommes sur une étendue immense : faute d'armes, non d'hommes. Ne pouvant tenir tête à cette avalanche, on chercha le salut dans la stratégie. Dembinski conçut le plan de la campagne, en prenant pour base d'opérations le Banat, pourvu de deux défenses naturelles, la Tisza et la Maros. Görgey qui était, je l'ai dit, incapable de former lui-même un plan, promit d'exécuter celui de son ennemi, discuté d'ailleurs et approuvé dans un conseil de guerre. Il ne s'y conforma point. Il fit pire encore. Il quitta la rivière de Czonczo, qui couvrait la route de Bude-Pesth, et se retira dans le camp retranché de Comorn, abandonnant le troisième corps, isolé sur la Vag. Cinquante mille Autrichiens vinrent nous offrir la bataille. Nous l'acceptâmes sans hésiter.

Le combat commença à l'aube. A une heure, les Autrichiens, mis en déroute sur l'aile droite, pliaient aussi au centre sous une charge irrésistible de vingt-quatre escadrons de hussards conduits par Görgey. J'en commandais quatre, et je fus témoin d'un attentat qui me navra, mais que je trouvais salutaire : un hus-

Digitized by Google

sard porta à Görgey un coup de sabre à la tête, par derrière, pour en délivrer la patrie, qu'il trahissait. Nous crûmes la victoire assurée. Tout d'un coup, devant les Autrichiens dispersés et François-Joseph qui fuyait, apparaît la réserve russe, qui démasqua cinquante pièces en batterie. C'était le rideau du destin qui se levait pour nous montrer le gouffre où la patrie s'effondrait. La nuit qui tomba mit fin au combat et enveloppa notre défaite.

Görgey écrivit au gouvernement une dépêche rebelle qui provoqua sa démission; mais on commit la faute de lui conserver le portefeuille de la guerre. Kossuth se faisait encore illusion, ou il voulait encore, à force de magnanimité, retarder la levée du masque du traître. L'armée, émue par les commentaires insolents du colonel Bayer, chef de l'état-major général, se montra mécontente de la destitution de Görgey. Un conseil de guerre nomma deux délégués, Klapka et Nagy-Sandor, pour aller prier Kossuth d'ôter à Görgey le portefeuille plutôt que le commandement. Je priai Nagy-Sandor de m'emmener à Pesth avec lui. Je sentais que, si je restais auprès de Görgey, je l'eusse tué.

Nous partîmes. Le 5 juillet, les délégués furent admis devant le conseil des ministres, et leur demande fut accordée; mais le conseil insista sur le départ immédiat de l'armée du haut Danube pour aller se concentrer avec les troupes qui devaient opérer sur la Tisza. L'aveuglement était inguérissable : Dieu, qui voulait nous perdre, frappait de démence le gouvernement et l'armée! Plus Görgey marchait dans la voie de la trahison, plus sa popularité augmentait. On lui attribuait tous les succès, tandis qu'il rejetait sur les uns et sur les autres les fautes et les désastres. Pourtant, les plus brillantes victoires de l'armée du Danube n'avaient pas été remportées par lui. Guyon avait gagné celle de Braniczko; Gaspár celle de Hatvan; Demjanich celle de Bicske; celle d'Isaszeg fut entamée sans lui; il n'assista ni à celle de Vacz, ni à celle de Nagy-Sarló, ni à celle de Bude. On oubliait tout cela. On entrait déjà dans le vertige qui pousse à l'abîme.

Görgey n'obéit guère aux dernières injonctions. Il ne partit pas. Au contraire, il essaya de rompre les lignes ennemies autour de Comorn. L'armée combattit toute la journée du 11 juillet sans y réussir. Le soir, après la défaite, elle dut rentrer dans son camp retranché. Görgey donna à la fin le signal du départ.

C'était trop tard, car déjà les Russes occupaient Debreczen et les Autrichiens Bude-Pesth. Haynau lança dans la capitale une proclamation où l'horrible rivalisait avec le burlesque. D'un

Digitized by Google

autre côté, Guyon avait battu Jellachich plusieurs fois, et les Hongrois réoccuppaient la région située entre la Tisza et le Danube. Mais Szeged, où le gouvernement transféra son siége, était menacé.

Kossuth m'avait nommé colonel, et Bem m'appelait dans son armée, me destinant un commandement. Mes vœux étaient satisfaits. Je me mis en route. Nous avions à présent l'espérance du désespoir : sombrer dans le naufrage! Le naufrage nous paraissait inévitable, puisque l'aveuglement et la trahison se mettaient de la partie. J'étais terriblement triste. Je rencontrais au bord des chemins des groupes de jeunes gens qui revenaient de l'armée en haillons, maigris, terriblement minés par la fièvre, grelottant sous un soleil lourd, épais, jaune, qui dévorait tout ce qu'il touchait, râlant, altérés et n'ayant pour étancher leur soif que l'eau bourbeuse, verdâtre et pestilentielle des marais. La Puszta n'était plus cet ancien lac de 500 kilomètres de tour, changé en une prairie, et qui au printemps paraissait une mer d'herbe onduleuse, limitée par la grande courbe du Danube, de Pesth à Belgrade, et le demi-cercle des montagnes bleues des Carpathes : c'était une mer jaune, enflée par-ci par-là de vapeurs blanchâtres qui rampaient sous l'aspiration essoufflée du soleil, — le brouillard empoisonné des marais, où le taureau blanc et la cavale rude des *czikos* eux-mêmes se traînaient somnolents et accablés. La Tisza, la Maros roulaient des flots bourbeux d'un vert livide. Tout avait la jaunisse et l'ardeur dévorante de la fièvre. La chaleur anéantissait toutes les forces. Dans les villages, on voyait des hommes valides encore, une pipe à la bouche, accroupis au coin des rues, attendre l'inconnu qui pesait sur eux et les pressait de toutes parts. Pas une bise, pas une goutte de rosée : toujours le souffle énervant et maladif qui court sur les eaux ténébreuses des marécages, comme l'haleine d'un démon. J'avais envie de pleurer. Je hâtais ma marche, semant des consolations et des encouragements que l'on acceptait avec le sourire de la résignation. Deux hommes seulement ne désespéraient pas encore, Kossuth et Bem.

Bem avait déjà commencé ses opérations. Il avait sous ses ordres 20,000 hommes effectifs, et avec cette poignée de jeunes levées, en partie armées de lances, il devait tenir tête à 13,000 Autrichiens et 50,000 Russes, et leur barrer l'entrée de la Transylvanie. L'exploit prenait les proportions du miracle; l'histoire se taillait une robe de légende. Mais en guerre, les gros bataillons aboutissent en définitive toujours à dévorer les petits. Les Russes, venant de la Valachie et de la Bukovine, se présentant

Digitized by Google

à tous les défilés à la fois, avaient fini par les forcer, sous la pression de leurs puissantes colonnes. Ils pénétraient dans la Transylvanie par six défilés.

Je rencontrai Bem le 10 juillet, le matin, au moment où les Russes l'attaquaient près de Besztercze. Il ne voulut pas se replier, et nous subîmes un gros échec. Six jours après, à Szeredfalva, nous fûmes bousculés de nouveau. Bem avait déjà essuyé deux autres défaites près de Teke, malgré les prodiges qu'il sut obtenir de quelques centaines d'hommes, que les Cosaques enveloppaient comme la mer enveloppe une île. Néanmoins, nous courûmes dans le pays sicule livrer bataille à Clam-Gallas. Nous le vainquîmes deux jours de suite, le 21 et le 22 juillet; puis, avec 2,500 hommes, nous entrâmes en Valachie pour y faire une diversion aux Russes. Les Moldo-Valaques ne répondirent point à nos instigations, quoique on nous l'eût promis, et nous revîmmes sur nos pas.

En allant, nous avions fort maltraité les Russes, qui voulaient nous couper le chemin. En revenant, Lüders campait déjà dans Segesvar, quand Bem vint, non loin de la ville, lui livrer bataille. Aux premiers coups de canon, il fut blessé et renversé dans un fossé. Bem, ne pouvant plus se bien tenir à cheval, à cause de sa première blessure, commandait, courant dans une petite voiture tirée par deux fougueux *inkers*, attelés à la hongroise, avec des harnais nommés *csalang*, où des cuirs ornés de plaques de cuivre et de petites languettes de drap ponceau pendent de toutes parts comme des glands. Voiture, cocher, chevaux et maître furent renversés dans un ruisseau fangeux. Bem s'y tint coi d'abord. Puis, rampant dans la fange, il alla se cacher jusqu'à la nuit dans les marécages. Je fis de mon mieux pour refouler toujours les Russes loin de cette place. Exécutant cette éternelle manœuvre de repousser les Cosaques, j'eus l'affreux spectacle qui ne peut plus s'effacer de devant mes yeux, la mort de Petöfi.

Il chargeait à son tour avec une douzaine de hussards légers. Une ondée de cavaliers russes fondit sur lui et submergea ses compagnons. Son cheval, un diabolique *tarkas* de la Puszta, partit d'un bond de côté et l'enleva à travers un espace qu'il vit solitaire. L'espace était solitaire pour cause. C'était un étang couvert d'un duvet trompeur d'herbes pourries, qui prenaient l'aspect de terrain où le gazon s'essayait à pousser. Le cheval fit quelques pas sur ce gouffre de fange gluante, tenace, visqueuse. Il semblait voler plutôt que marcher, car il sentait que le sol se dérobait sous lui. Petöfi tâcha de le faire reculer, mais

Digitized by Google

l'élan était pris. Il planait déjà sur un remous qu'on aurait dit bouillir, tellement la bourbe s'engouffrait avec précipitation dans quelque crevasse de sous-sol. Je jetai un cri d'angoisse.

Petöfi tourna la tête et me répondit par une espèce de sourire effrayant. Il descendait déjà dans l'abîme. Le cheval se débattait dans l'étreinte formidable de la boue. Mais, plus il s'efforçait de se soulever, plus il excavait le vide qui l'aspirait, plus il élargissait le trou qui l'engloutissait. Petöfi se leva sur le corps du cheval, déjà presque disparu. Il pensa un moment que sa monture comblerait le trou du marais. Illusion de l'espérance! Dérision de la destinée! l'homme qui avait vécu de rayons devait être étouffé dans la bourbe! Je le vis baisser, baisser toujours, descendre, s'enfoncer jusqu'à la poitrine, où battait un cœur si généreux et héroïque, jusqu'à la tête, qu'il portait si haute, malgré la charge de la pensée, sous l'auréole du génie. Je vis cette tête si fièrement caractéristique disparaître, et la fange se serrer sur le tout, après cet horrible guet-apens de l'abîme, comme si de rien n'était, et tout revenir à l'aspect formidablement tranquille de l'embûche calme et silencieuse. Je m'enfuis.

Bem sortit de son marais comme Marius, à la nuit, et joignit son corps. Il trouva réunis 7,000 hommes à Maros-Vasarhély. Il les lança sur Nagy-Szeben, refoula les Autrichiens à Medgyes, culbuta les Russes à Vizahna, enleva d'assaut Nagy-Szeben. Lüders accourut le lendemain et se présenta en ordre de bataille sous les murs de la ville. Bem ne le fit pas attendre. Il se porta à sa rencontre, disant aux siens :

— Soyons polis avec ce Kalmouk.

Les Saxons de Nagy-Szeben nous jetèrent sur la tête de l'eau bouillante et tirèrent sur nous de leurs fenêtres. Lüders nous canonna à merveille. En retraite, Bem rencontra l'estafette du gouvernement, qui le rappelait en Hongrie en qualité de généralissime. Kossuth reculait encore devant l'idée de confier la dictature à Görgey. Cette proposition avait été faite, et les circonstances l'imposaient.

Görgey avait exécuté sa retraite de Comorn avec une grande habileté, dérobant ses 25,000 hommes à la poursuite de 120,000 Russes toujours sur ses derrières, les battant dans les rencontres d'arrière-garde, louvoyant entre l'armée de Paskevich, qui le harcelait à droite, et une nouvelle armée russe, qu'Osten-Sacken amenait de Galicie, à gauche. Il aurait même pu venir au secours de Nagy-Sandor, qui, n'ayant avec lui que 7 ou 8,000 hommes, était attaqué à l'improviste par 80,000 Russes à Debreczen.

Digitized by Google

— Voilà Nagy-Sandor qui reçoit une volée! s'écria en souriant Görgey, entendant tonner le canon.

Görgey avait juré l'extermination de Nagy-Sandor et de son corps. Quand Görgey avait émis l'idée d'une dictature militaire, Nagy-Sandor s'était écrié :

— Si quelqu'un veut devenir César, il trouvera en moi son Brutus.

Enfin Görgey avait ramené l'armée à Arad. Mais le gouvernement avait dû abandonner aussi Szeged. Dembinski y avait réuni, dans une espèce de camp retranché ébauché, environ 35,000 hommes. Cependant la position ne lui semblant pas tenable sous les avalanches de Russes et d'Autrichiens qui affluaient sur lui de tous les côtés, il avait ordonné de l'abandonner et de s'établir un peu plus loin, à Szöreg. Haynau, qui sentait ses avantages de nombre et de position, ne lui laissa pas le temps de terminer son déplacement. Il attaqua les troupes qui commençaient à se cantonner à Szöreg. La bataille fut entamée le 5 août au soir. Les Hongrois avaient les yeux éblouis par le soleil couchant, qui les empêchait de voir de loin l'ennemi. Ils ne furent pas accablés, mais plutôt ils cédèrent le terrain, protégés par les hussards, qui, renouvelant des charges admirables, tinrent l'ennemi en échec.

Dembinski avait à choisir alors entre deux lignes de retraite : Arad, où Görgey devait arriver ce jour même, ou Temesvar, forteresse aux mains des Autrichiens, mais où il espérait attirer à lui le corps de Kmety. Le vieux général polonais préféra fatalement Temesvar, dont la garnison, croyait-il, ne pouvait résister plus longtemps. Le gouvernement suivait le corps d'armée de Dembinski. La Diète s'était ajournée *sine die*. Le prince Nyraczi et sa fille se retiraient avec l'armée, chassés de leur dernière demeure de Szeged et poussés par la vague courroucée qui les roulait au-devant d'elle.

Il y avait eu aussi une autre circonstance. Le neveu du prince, qui commandait son bataillon de volontaires, avait été tué. Les officiers avaient demandé au prince de choisir le chef qui devait les conduire.

— Moi! s'écria Amélie.

— Sous mes ordres! répondit le prince.

Et il prit le commandement.

Je les trouvai à Temesvar, où j'arrivai avec Bem, le 9 août.

Où Bem arrivait, arrivait la bataille. Il prit immédiatement le commandement, comme généralissime, des mains de son compatriote Dembinski, déploya les bataillons magyars, mit l'artillerie

Digitized by Google

en position et ouvrit le feu contre l'ennemi. Haynau, rompu, bouleversé, fit avancer la réserve russe. Soudain la canonnade hongroise s'éteint. Les munitions manquent. Bem ordonne la retraite. La nuit vient.

Nous étions engagés dans un défilé au milieu d'un bois, nos détachements s'enchevêtrant les uns dans les autres, épuisés, affamés, n'ayant pas goûté de pain depuis la veille. Des nuées de Cosaques nous suivaient comme des corbeaux, ramassant tout ce qui traînait ou restait en arrière, retardant notre marche, nous obligeant à faire face à chaque instant pour les repousser. Bem, avec une poignée de hussards, que je commandais, et le bataillon du prince Nyraczi, couvrait la retraite. Tout d'un coup, l'avant-garde, débouchant d'un défilé entre deux resserrements de collines, se trouva en face de l'ennemi, — le corps de Lichtenstein, que Bem avait voulu éviter en cessant la lutte. Un frémissement inaccoutumé saisit notre armée. Bem se lança en avant pour prendre la tête de l'avant-garde; mais, par un refoulement des rangs antérieurs, son cheval se cabra, et cheval et cavalier tombèrent à la renverse. Bem se cassa la clavicule. Je me précipitais à son secours, lorsque un long cri sur nos derrières m'annonça un autre danger. Je regardai : le bataillon du prince Nyraczi était entièrement enveloppé dans un tourbillon de Cosaques, comme un jaune d'œuf par son albumine. Au milieu des volontaires ou plutôt à leur tête se trouvait Amélie.

Je l'aperçus de loin, au crépuscule de la nuit qui surgissait de la plaine, habillée en amazone, fièrement dressée sur les étriers, sabrer les Russes. Elle avait perdu son kalpak de velours bleu garni de cygne, avec l'aigrette de perles, et son dolman de velours violet passementé d'or et d'argent. Ses tresses défaites flottaient sur ses épaules. Son sabre chatoyait d'une coruscation sombre et rougeâtre sous les coups qu'elle portait ou paraît. On aurait dit l'ange déchu de la Hongrie qui donnait ses derniers rayons avant de s'éclipser. Pas un mot ne sortait de sa bouche. La besogne terrible qu'elle accomplissait l'absorbait. Mais les Cosaques, aux prises avec une femme jeune, d'une beauté plus splendide qu'aucune de leurs madones byzantines, poussaient des beuglements grotesques, farouches, lascifs, pleins de désirs, de crainte et d'admiration en même temps. Les volontaires hongrois rugissaient à leur tour, se ruant sur les Cosaques pour les repousser ou tombant sous les sabots des chevaux. Je poussai en avant avec la frayeur du désespoir, foulant aux pieds amis ou ennemis pour arriver jusqu'à elle. La haie s'épaississait. Vivants et cadavres obstruaient l'étroit passage que j'avais à franchir.

Digitized by Google

Le prince Nyraczi fut cependant plus heureux. Je le pensais du moins un instant, le voyant venir de l'autre bout de la gorge presque au galop, abattant comme des épis, sous son vieux sabre, tout ce qu'il rencontrait.

Il n'avait plus quatre-vingts ans. Le danger que courait la vie, et surtout l'honneur de sa fille, lui soufflait un renouveau de jeunesse. Il arriva. Il arriva au moment où le cheval d'Amélie s'affaisait sous elle et où les Cosaques s'abattaient sur leur proie comme un essaim de requins sur un homme tombé à la mer. Le prince la vit disparaître et sembla désespéré, car il tira un pistolet de ses fontes. Toutefois, une éclaircie se fit un moment. Il vit, et je vis également, la jeune femme, presque nue désormais, sous toutes ces griffes immondes. Le prince n'eut qu'une seconde de cette vue effrayante qui me sembla à moi une éternité. Cela suffit. Il arma, ajusta son pistolet, visa, tira, et sa fille retomba en arrière, la tête brisée d'une balle. Les Cosaques, ne sachant d'où cette balle venait, se relevèrent. Le prince Nyraczi paraissait un géant debout sur ses étriers, la main toujours tendue, le regard profond, fixe, perdu, effrayant. Il faisait peur.

— Je suis à vous, je suis à vous, m'écriai-je de loin. Tenez une minute encore.

Ma voix le fit bondir. Il détourna le regard du cadavre et m'aperçut. Il me reconnut.

— Non, hurla-t-il ; je ne veux pas le secours d'un serf que j'ai fait fouetter comme un voleur.

Et tout en disant ces mots insensés, il faisait le moulinet avec son sabre, et fauchait les Cosaques. Je m'arrêtai. J'eus tort. J'aurais pu peut-être le sauver malgré lui. Je le vis tomber un instant après sous les kandjars des Russes et couvrir de son corps le cadavre de sa fille. Je ne distinguai plus rien. Je ne sais par qui et comment je fus transporté à Lugos. Je crois que je m'évanouis.

X

Le reste ne m'importait plus. La Hongrie avait succombé. Je voulais mourir. Mais auparavant j'aurais voulu voir le châtiment de Görgey.

Görgey traitait déjà avec les Russes.

Il proposa d'offrir la couronne de Hongrie au prince de Leuchtenberg. Le gouvernement approuva cette idée. Kossuth ne s'y

Digitized by Google

opposa point. La nation qui, debout derrière lui, l'avait soutenu pendant deux ans, était terrifiée sous les pieds de 350,000 soldats austro-russes (1) et sous l'influence de sa propre armée, abattue. Le 11 août, Kossuth donna sa démission et décerna la dictature à Görgey. « Qu'il aime son pays, disait-il dans sa proclamation à la nation, avec le désintéressement que je l'ai moi-même aimé, et que, plus heureux que moi, il parvienne à assurer le bonheur de la patrie. Que le Dieu de la justice et de la miséricorde soit avec elle ! »

Paskewich répondit : « L'unique destination de l'armée russe est de combattre. Si Görgey veut faire sa soumission à son souverain légitime, qu'il s'adresse au commandant en chef de l'armée autrichienne. »

— Nous mourrons tous en combattant alors, répliqua Görgey.

Il avait ouvert la négociation pour se rendre aux Russes, avec la clause expresse « de ne pas déposer les armes sans condition devant les Autrichiens. »

Görgey ne détestait pas l'Autriche autant qu'il était jaloux de Kossuth. Mais il savait ce qui suivrait une reddition aux Autrichiens. Haynau avait déjà fait pendre Guber et Mednyanszki, officiers hongrois. La proposition de Görgey fut enfin agréé par Paskewich et subie par Haynau. Görgey quitta alors Arad et se mit en marche pour Vilagos. Quelques officiers seulement savaient que l'armée hongroise se rapprochait des Russes pour mettre bas les armes. L'armée croyait qu'elle allait se battre encore et ne demandait que la bataille, bien que sûre de sa défaite finale.

Bem m'envoya porter ses ordres à Görgey, en sa qualité de généralissime, car Bem considérait comme inconstitutionnelle la transmission de pouvoirs faite par Kossuth à Görgey sans la sanction de la Diète. J'arrivai à Vilagos le 12 août, au soir, mais je ne pus pénétrer jusqu'au château de Bohus où Görgey résidait, et je n'insistai point. Je circulai un peu dans les rangs de l'armée.

Les officiers étaient tristes, les simples soldats en colère. Tous les aspects que le malheur, le découragement, la mélancolie, la rage, l'abatement peuvent prendre, se peignaient sur les physionomies de ces hommes. Toutes les empreintes navrantes que la douleur et le désespoir peuvent incruster sur une face virile et vivante, les traits de ces soldats les portaient. La

(1) Ce chiffre est officiel, puisé aux documents de l'état-major des deux armées, déjà publiés.

Digitized by Google

nouvelle de la reddition était connue désormais. Il n'y avait plus de subordination. Les bivouacs de la nuit furent des sabbats. Ici, on criait, pestait, jurait, blasphémait ou l'on insultait les officiers moins affligés; là, on brisait les armes, on tuait les chevaux, on se suicidait. La douleur eut une voix diverse, mais immense et éclatante. Personne ne mangea. Personne ne dormit. Les chevaux eux-mêmes semblaient pénétrés d'un sentiment de tristesse accablante. On enfantait des projets absurdes. On concevait des espérances insensées. On accusait tout le monde et personne ne s'excusait. On se rappelait les jours glorieux des victoires, de la joie, de l'entrée triomphante dans les villes, du pardon généreux accordé à l'ennemi après l'avoir vaincu, les coups heureux, les affreuses soirées du bivouac d'hiver, couchés sur la neige, sans feu, sans manteaux, sans souper, et pourtant joyeux. On jetait au vent un refrain patriotique de Petöfi, désormais sans écho, un refrain plaintif des airs de la plaine, qui provoquait une explosion de larmes, en rappelant le village, les soirées d'été sous l'effluve des étoiles, les soirées d'hiver au coin du foyer chéri, la mère, la sœur, la fiancée, la femme quittée pour la patrie, les enfants bénis en partant, jouant avec le sabre. Les bouffées d'indignation et d'accablement se succédaient. Il y avait là 30,000 hommes qui demandaient encore à se battre. On souhaitait la bataille de la destinée, — le désespoir contre la puissance!

Une nuit sereine, saupoudrée d'une poussière d'étoiles tamisée par une légère vapeur blanche, enveloppait d'ombre le paysage. Les fenêtres du château de Bohus resplendissaient. Là, on tramait le déshonneur et on veillait. Là, était peut-être l'insomnie et le remords des uns, le doute et l'hésitation des autres, la volonté calculée du chef. Puis, quand l'aube commença à blanchir, quand l'heure de l'exécution approcha, ce fut comme un accès de délire. Soudain, par centaines et par milliers, on prit la fuite et on alla se cacher dans les bois; 7,000 hommes disparurent des rangs en quelques quarts d'heure.

Le soleil se leva.

La reddition devait avoir lieu à midi, dans la plaine de Szöllös. L'agitation de la nuit cessa. Un silence sinistre se fit, interrompu seulement par quelques sanglots étouffés, par quelque hoquet indomptable. Ceux qui restaient semblaient résignés. On se plaisait à croire à un inconnu, auquel chacun donnait la forme qui lui souriait le mieux. Un mystère planait sur cette œuvre de ténèbres. On se refusait encore à voir en Görgey un simple traître. On lui prêtait des vengeances diaboliques cachées, des coups

Digitized by Google

affreux prémédités, des accords pris avec les Russes contre l'Autriche, des articles secrets dans la convention, des intelligences avec le czar de Saint-Pétersbourg contre le césar de Vienne, des abîmes creusés, des piéges effrayants. La trahison semble invraisemblable, monstrueuse au soldat, malgré le démenti de l'histoire. Passe pour le diplomate, pour l'homme politique, pour le *civil*. La trahison leur sied, c'est leur métier de ruser : ils sont renards. Mais l'homme d'épée! le lion, franc, brutal, ouvert, souvent généreux parce que fort...; lui, tisser des ombres! lui, pétrir du mensonge, des infamies, des noirceures, ourdir des guet-apens! impossible!

Les trompettes et les tambours sonnèrent. On se mit sous les armes et en rang. Puis, en marche. On arriva à la plaine de Szöllös, tout près. Sous une tente, des généraux et des officiers russes attendaient déjà. Pas un seul uniforme autrichien. Quelques milliers de soldats russes formaient un petit campement; eux aussi sous les armes, en ligne, le drapeau russe flottant au vent. Les 23,000 hommes, résidu de l'armée hongroise, s'arrêtèrent. Ils mirent en faisceaux leurs armes et leurs rares drapeaux, ramassés, comme pour faire une halte. Puis, ils rentrèrent dans les rangs. Les officiers conservaient leurs épées. Les trompettes sonnèrent de nouveau. Les cavaliers avaient mis pied à terre. Eux et les soldats de ligne défilèrent devant le petit groupe de Russes qui leur porta les armes. Au delà, les rangs se rompaient. Les soldats et les sous-officiers, qui n'avaient pas servi avant 1848, regagnèrent provisoirement leurs foyers. Les autres officiers passaient derrière les files des Russes et se constituaient prisonniers. Le général Rüdiger, qui présida à la soumission, les dirigea sur Sarkad; puis, une semaine après, Paskewich les livra à Haynau, par ordre du czar.

On avait eu confiance dans la grandeur d'âme de Nicolas! Ils oubliaient la Pologne!

Görgey fut emmené au quartier général russe, à Nagy-Varad. Le grand-duc Constantin obtint son pardon. L'Autriche l'interna à Klangenfurt.

Le drame était fini.

Je rattrappai Bem. Ma vie était une agonie insupportable. Je rencontrai Bem à Lugos. Kossuth avait pris la veille le chemin de l'exil, en se dirigeant vers la Turquie. Bem essaya de rallumer le feu, et Kmety se battit encore une fois, le 15 août, près de Lugos; mais le désespoir avait accablé toutes les âmes, Vécsey donna l'exemple de la dissolution de la petite armée de Bem, en se soumettant aux Russes, le 16 août.

Digitized by Google

Vécsey fut le premier à monter sur le gibet de Haynau!

Nous pénétrâmes en Transylvanie. La poignée d'hommes qui restait encore semblait disposée à se laisser tuer plutôt qu'à se battre. Pourquoi ajouter des victimes à l'hécatombe déjà achevée? Nous nous engageâmes dans les montagnes et, par des sentiers presque inaccessibles, nous gagnâmes le territoire turc, ayant, non loin de Mehadia, la dernière joie d'assommer les Autrichiens qui guettaient la frontière pour arrêter les fugitifs.

Klapka tira de Comorn le dernier coup de canon contre le drapeau jaune-noir. Puis, il capitula aussi.

Et l'œuvre du bourreau commença.

Louis Batthyany, premier ministre hongrois, fut traîné devant un conseil de guerre autrichien.

— Je suis Hongrois et ne puis être jugé que par des Hongrois, s'écria-t-il.

On le condamna à mourir par la corde, *pour ses actes politiques*. Il essaya de se suicider et y réussit à moitié. On le fusilla pour l'achever.

Ceci se passait à Pesth.

A Arad, les généraux Ernest Kiss, Schweidel, Dessewffy et Lazar furent fusillés aussi, par *grâce* particulière de Haynau. Les généraux Török, Lahner, Knezich, Pöltenberg, le comte Vecsey, le comte Leiningen, le colonel Lazar, furent pendus.

— *Hodie mihi, cras tibi!* s'écria le formidable Nagy-Sandor, au moment où le bourreau lui passait la corde au cou.

Et il fut pendu.

— J'avais, par ordre du roi, juré fidélité à la Constitution et je dus rester fidèle à mon serment, s'écria Aulich, s'adressant au public comme il s'était adressé aux juges, au moment où le bourreau ajustait le nœud à son cou.

Et il fut pendu.

Damjanich, qui avait une jambe brisée, amené le dernier, dans une charrette, sur le lieu du supplice, s'écria avec un inexprimable chagrin :

— Moi qui étais toujours le premier devant l'ennemi, j'arrive ici après tous les autres!

Et il fut pendu.

Cela faisait treize. Déjà Windischgraetz avait fait pendre le commandant des chasseurs tyroliens, le chef de la légion allemande, Szöll, le général Lazar, le colonel Nadosy.

Le baron Sigismond Pérényi était un homme d'un grand âge. Il avait été président de la chambre des magnats et de la cour suprême de justice. Il fut pendu. Ladislas Csany avait été mi-

Digitized by Google

nistre. Il fut pendu. Emeric Szasvay, secrétaire de la chambre des représentants; Czernus, conseiller au ministère des finances, le baron Jean Jeszenak, furent pendus. Le colonel prince Woroniecki, les officiers Giron et Abancourt, furent pendus. Le colonel Kazinczy fut fusillé à Arad.

Je passe les plus obscurs, mais non pas les moins dignes. La pudeur me défend de nommer les dames et les femmes fouettées. Mademoiselle Esther Lazar, qui suivit l'état-major de Bem, vêtue en amazone, Blanca Teleki, Clara Lövey, furent emprisonnées.

L'Autriche traça une raie d'encre sur la Hongrie, sur ses institutions, sa langue, son histoire, et pensa en avoir fait une province autrichienne.

Bem mourut de la fièvre à Alep, où le sultan nous avait internés à la demande de l'Autriche et de la Russie. Quand on proposa à Bem d'abjurer le christianisme en vue d'une guerre possible de la Turquie contre la Russie, Bem s'écria :

— Je n'ai rien à abjurer. Je ne suis pas chrétien. Je n'ai qu'à changer le costume gênant de l'Occident contre le costume plus aisé des orientaux.

Kossuth fut interné à Kutahia.

Plus tard, nous pûmes tous retourner en Europe ou partir pour l'Amérique (1).

Maintenant, un mot de conclusion à cette histoire.

La Hongrie s'est réconciliée avec l'Autriche.

Le colonel comte Maurice Zapolyi est resté en exil, ainsi que Kossuth. Celui-ci avait dit dans son grand discours où il proclama la déchéance de la maison de Habsbourg : « Dieu peut disposer de moi dans cette vie comme il lui plaira. Il peut m'accabler de souffrances physiques, il peut me conduire à l'échafaud, il peut me condamner à la ciguë ou à l'exil. Mais une chose par laquelle il ne pourra pas me manifester sa toute-puissance, c'est qu'il me fasse jamais redevenir le sujet de la maison d'Autriche. »

Il a tenu sa parole.

Déak, un grand citoyen, a joué dans la seconde phase de l'histoire de Hongrie le grand rôle que Kossuth joua dans la première. Il est parvenu à un résultat : la réconciliation de

(1) Les faits racontés par le comte Zapolyi sont enregistrés également dans les *Histoires* et dans les *Mémoires* de Görgey, Klapka, Irayi, Imrefi, Czetz, Ramming, Kossuth, Szemere, Thaly, De Gerando, la correspondance diplomatique anglaise. Le jugement sur Görgey est unanime.

Digitized by Google

l'Autriche avec la Hongrie. Mais cette réconciliation est-elle sincère? Nous le croyons. Est-elle possible? Nous le souhaitons. Est-elle durable? Nous en doutons.

Nous en doutons, parce qu'il nous semble que l'Autriche n'est pas encore assez mûrie, assez meurtrie par les désastres; qu'elle n'est pas encore assez convaincue de la nécessité de se former en un ensemble homogène et de se défaire de toutes les parties anguleuses, vulnérables, désagrégées de son territoire. Il faut un autre Sadowa pour poser l'Autriche sur sa base véritable et définitive et la constituer dans sa grandeur vraie et utile.

L'Autriche n'a plus de rôle en Occident. Voilà le point de départ de cet avenir que la réconciliation avec la Hongrie a inauguré. Elle a cessé d'être apostolique, comme elle a cessé d'être allemande, comme elle a cessé d'être le pivot des alliances continentales contre la France. Un nouveau monde est né à Solferino et a été baptisé à Sadowa. L'Autriche est de ce monde nouveau, mais avec une mission différente et sous une forme qui ne peut plus être la forme gothique de l'Empire. Cette forme fut l'*acarus* que l'empereur Napoléon lui glissa sous la peau, par le traité de Presbourg, lorsque, à une autre époque de régénération par le désastre, l'Autriche avait eu la chance de se délivrer de la gaîne du manteau impérial d'Allemagne. Les oripeaux de Charlemagne sont malsains de nos jours. L'acarus de l'empire a dévoré l'Autriche. M. de Bismarck a extrait, *ferro et igne*, le germe de dissolution que le terrible Corse avait infusé dans le vieux sang des Habsbourg. L'empire d'Autriche n'existe plus que comme un titre. François-Joseph n'a de couronne réelle et puissante que celle de Saint-Etienne. Le Tyrol est un embarras, la Bohême une menace, l'archiduché d'Autriche un danger.

Est-ce à dire que l'Autriche doit jeter à vau-l'eau ces parties de son domaine? Certes, non.

Nous croyons que l'intégrité de l'Autriche, avec quelques rectifications utiles de ses frontières, est une sauvegarde de la paix européenne. Seulement, elle doit modifier la constitution de ces parties de l'empire et changer leur nature de province en celle d'Etat. Le Tyrol, l'Archiduché, ne sont après tout qu'un appendice; la Gallicie, un dépôt. La maison de Habsbourg doit être préparée à les perdre, un jour donné, mais contre compensation — le jeu de la maison de Savoie.

La base de la nouvelle Autriche est la Hongrie. La Hongrie, développée dans ses limites naturelles, c'est-à-dire du Pruth et des Balkans à l'Adriatique, de Presbourg à la mer Noire, détermine la nouvelle mission de l'Autriche et sa grandeur féconde.

Digitized by Google

Si l'Archiduché, le Tyrol, la Bohême, la Galicie, dans leur intégrité, lui restent et peuvent lui rester, ces Etats ne doivent avoir avec le bloc du royaume que des liens accessoires, de telle sorte que l'on puisse couper le cordon ombilical sans danger pour la vie et pour le développement de l'ensemble, dès que la *nécessité* l'imposera, comme fit l'Angleterre des îles Ioniennes. On résiste encore, on se révolte encore contre les exigences de cet arrêt du salut des peuples et des nations. N'importe. L'Angleterre a donné l'exemple. La résistance est déjà moindre aujourd'hui qu'elle ne l'était en 1815. Et si la justice, la vérité, le droit, rencontrent plus d'entraves sur leur chemin que le mal sous ses différents noms, c'est que ce sont encore les dynasties qui pèsent sur la politique, et non pas les peuples qui l'inspirent directement.

Les Etats de source diplomatique, jaillis des guerres ou d'autres énormités politiques, n'ont plus de raison d'être. La tâche de notre temps est de simplifier pour économiser l'usage coûteux de l'autorité, comme nous économisons le temps, l'espace, les forces improductives. On comprend une Allemagne. On comprend une Italie. On comprend une France. On comprend une Angleterre, une Russie, une Amérique, une Hongrie qui englobe tous les peuples du bassin du Danube, une Pologne. Mais où est la mission civilisatrice, l'utilité humaine de l'empire d'Autriche, composé de pièces mal ajustées, retenues ensemble par un cercle de baïonnettes? Par bonheur, cet amalgame infécond se dissout sous l'action de la même force qui l'avait formé : le canon.

Si la dissolution n'eût pas été normale, l'Europe ne l'aurait pas laissée accomplir. La réconciliation de l'Autriche et de la Hongrie est née de cette évolution : la brisure de l'accouplement violent des Etats; la formation des unions homogènes prospères. La déchirure s'est faite à coups de foudre : le rapprochement s'est opéré sous l'impulsion de l'inévitable. Se résignera-t-on jamais à ces arrêts de la nécessité? Tout est là. L'avenir de la dynastie de Habsbourg est dans l'abdication de son vieux but pour la nouvelle mission. Son axe de mouvement est la Hongrie. Le roi de Hongrie est à la tête de la politique de la nouvelle Europe.

Qu'est-ce alors que le roi de Hongrie?

En un mot : la contre-partie, le contre-poids du czar de Moscovie.

Le roi de Hongrie ne doit pas ambitionner d'être autre chose. Sa tâche est déjà assez vaste comme cela. Il doit tourner le dos à l'Europe. Si son malheureux sosie, l'archiduc d'Autriche, a de ces inquiétudes qui l'attirent vers l'Allemagne, de ces ver-

Digitized by Google

tiges qui le ramènent vers l'Italie, il doit le mettre carrément à la porte comme le génie du mal. Le regard du roi de Hongrie plonge au levant : là où le soleil surgit. Sa course est parallèle à celle du czar de Moscovie : il vise à la même halte ; son activité aspire aux mêmes résultats. Ils doivent s'entre aider, si cela est possible, mais non pas empiéter l'un sur l'autre. Le danger pour l'Europe, cependant, serait dans l'accord de ce czar et de ce roi. Mais voilà pourquoi il est urgent de laisser l'Allemagne se constituer sans la chicaner, d'aider la Pologne à s'interposer entre les trois, de consolider l'alliance de la France et de l'Italie.

Borner l'accroissement monstrueux de la Russie, voilà ce que la Hongrie doit accomplir dans le monde moderne, comme dans les siècles passés elle arrêta l'expansion de la Turquie sur l'Occident. Mais aussi, on doit fixer, sans jalousie, sans petitesse, sans peur puérile, où cet accroissement cesse d'être naturel et nécessaire, et où il commence à être monstrueux.

Prétendre qu'une nation aussi homogène que la Russie soit une nation sans débouché sur la mer éternelle, bloquée par la glace au nord pendant huit mois de l'année, étranglée par le Bosphore sous la surveillance de l'Europe jalouse ou craintive, c'est prétendre l'impossible, c'est-à-dire la non-croissance là où il y a vie, jeunesse et santé. Aucune nation moderne ne peut vivre sans l'Océan.

La Hongrie debout, la Pologne debout, l'Allemagne constituée, l'Italie consolidée et achevée, l'alliance des puissances qui boivent dans la Méditerranée assurée, les flottes de l'Angleterre, de la France et de l'Italie sur pied... où est alors le danger du *colosse moscovite* à Constantinople qui effraye les politiques à à courte haleine ?

Nous ne sommes pas encore à la veille de la guérison logique et ethnologique des difformités européennes. Mais la méthode est donnée, grâce à l'empereur Napoléon, à M. de Cavour et à M. de Bismark. Voilà pourquoi la réconciliation de l'Autriche avec la Hongrie serait un fait heureux si elle ne cache pas d'arrière-pensée.

L'Europe *réelle* finit à l'Oder. L'Europe au delà, c'est plutôt l'Orient. La Hongrie et la Pologne sont les aînées de cette Europe slave orientale, qui est un danger et qui doit être une force, et qu'il s'agit de constituer. L'Europe doit donc encourager la formation de la Hongrie telle qu'elle doit être, et hâter la dissolution de l'Autriche telle qu'elle est encore, mais sans forcer, par la guerre, la main au destin.

PETRUCCELLI DELLA GATTINA.

Digitized by Google

L'ALLEMAGNE ET L'AUTRICHE EN 1868

Les chances de paix en Europe sont moins grandes aujourd'hui qu'au commencement de l'année 1868 ; les inquiétudes universelles ont pris plus de consistance, la stagnation des affaires effraye les peuples. Partout on fait produire au sol le plus d'argent et d'hommes que l'on peut, pour être mieux en état de combattre que son voisin. Il faudrait en vérité être frappé de cécité pour admettre que ces armées formidables, qui se nombrent par millions, pussent continuer longtemps encore à absorber toutes les forces vives des nations, sans ruiner entièrement les Etats.

Par la loi impérieuse des choses, cette crise militaire doit cesser pour faire place à des contingents respectifs modérés, qui permettent de rendre au travail les bras des citoyens, et au commerce l'or consacré au *sang* et au *fer*.

Mais c'est l'œuvre d'ambition, accomplie par la Prusse en 1866, qui a nécessité ces armements. Et quand nous savons que le but solennellement posé à la politique de Berlin est plus ambitieux encore que les faits accomplis, pouvons-nous facilement admettre qu'un désarmement en commun soit chose possible? L'entente entre Paris et Vienne a jusqu'ici sauvegardé la paix; mais l'équilibre européen qui résultait des rapports proportionnels des Etats, oscille aujourd'hui sur la pointe des baïonnettes. Est-il donc stable? Le moindre souffle ne peut-il pas le rompre? Ou, pour préciser notre pensée, une simple étincelle ne peut-elle pas tomber sur un de ces barils de poudre, sur lesquels chaque

Digitized by Google

soir l'Europe s'endort, et qui s'appellent : la question d'Orient, la question d'Italie, la question d'Allemagne, etc.?

Le choc le plus faible, le plus imprévu fera naître le conflit. M. de Bismarck, dont personne ne récusera l'autorité en cette matière, ne disait-il pas, il y a deux mois à peine, qu'une circonstance inespérée avait seule empêché la guerre en 1868? Quelque habile que l'on soit, on ne suscite pas tous les jours de ces circonstances. La paix européenne que l'inespéré et l'imprévu maintiennent seuls, est donc bien à la merci de la première secousse. Ce n'est pas aller trop loin que de le conclure des paroles mêmes du chancelier de la Confédération du Nord.

La question gréco-turque, que la diplomatie saura peut-être circonscrire, ne doit pas détourner l'attention publique de l'Allemagne, où s'est noué, peut-être, le nœud gordien que la conférence est parvenue à dénouer, ou sinon, que le glaive devra trancher. D'une étude de l'Allemagne et de l'Autriche en 1868, il peut résulter pour les hommes politiques un précieux enseignement. Nous acceptons comme termes de ce travail comparatif les divisions territoriales posées par la paix de Prague; nous passerons donc successivement en revue la Confédération du Nord et la Prusse, l'Allemagne du Sud, la monarchie austro-hongroise, isolément et dans leurs rapports réciproques.

LA CONFÉDÉRATION DU NORD ET LA PRUSSE

I

Les feuilles allemandes de toutes les couleurs, moins optimistes que les journaux officieux de France, qui voient tout en rose, déclarent unanimement que le déficit budgétaire et les armements sont les seuls gains de la Confédération en 1868, et que les ennemis de l'œuvre prussienne à l'intérieur et à l'extérieur se multipliant chaque jour, la situation générale fait pressentir une crise, un conflit, une grande guerre européenne. Elles constatent que la nouvelle puissance nationale de la Confédération du Nord a renforcé son action sur les Etats distincts qui forment cette Confédération, et enserré dans ses liens les Etats du Sud au moyen du parlement douanier et de l'union militaire; — elles déclarent que la Confédération s'est imposée à l'Europe, dès le commencement de l'année, par la reconnaissance des

Digitized by Google

ambassadeurs prussiens en qualité de représentants de la Confédération du Nord, à Paris, Vienne, Londres et Saint-Pétersbourg; — elles enregistrent comme un gain précieux l'entrée du Mecklembourg dans l'union douanière, et l'assentiment de la France à l'abrogation du traité spécial que ce grand-duché avait précédemment conclu avec notre gouvernement. L'irritation, disent-elles, continue à se manifester dans la presse indépendante de Paris et de la province contre les desseins que l'on attribue au comte de Bismarck, *avec une logique indiscutable*, puisque le ministre-chancelier a, dans un moment de fol éblouissement, formulé son programme pan-borussien avec une telle netteté, que ses visées ne sont plus un mystère pour personne.

Par intervalles, le souvenir de l'affaire du Luxembourg et les armements français et autrichiens troublent le sommeil des vainqueurs de Kœniggraetz; par intervalles des bruits de guerre traversent les espaces, comme les éclairs précurseurs des tempêtes sillonnent les nuées.

L'année parlementaire est bonne pour la Confédération, en ce sens que l'union des postes, des consistoires, des écoles, sous le régime fédéral, en est le résultat marquant.

Le 2 mars, le conseil fédéral de l'union douanière s'est réuni; le 3 a été ordonnée la convocation du parlement douanier pour le 23.

La deuxième session du Reichstag du Nord a commencé le 23 mars. Un grand nombre de lois nouvelles et libérales ont été annoncées dans le discours du Trône. En matière politique il faut constater des conflits sérieux. Les *diètes*, ou indemnités des députés, votées dans le sein de la commission, ont été repoussées par le Reichstag (104 voix contre 100). L'inviolabilité des députés, à raison des discours prononcés par eux dans le sein du parlement a été reconnue (119 voix contre 36). Cette loi a été repoussée depuis par la chambre des seigneurs de Prusse, toujours animée du même esprit rétrograde. Le 6 avril, passait à une forte majorité la loi portant suppression des restrictions de police aux mariages. Le 18, on votait une motion tendant à l'adoption d'un code pénal et d'un code d'instruction crminelle uniformes pour tous les Etats fédéraux. Le 22, un conflit des plus graves s'élevait entre le parlement et le conseil fédéral, à l'occasion de la responsabilité des administrateurs du budget de la Confédération, réclamée par 131 voix contre 114.

Par suite d'un retard dans les élections en Wurtemberg, le parlement douanier ne se réunit que le 27 avril. M. Simson,

Digitized by Google

ancien président du parlement de Saint-Paul, est nommé président ; M. le prince de Hohenlohe-Schillingfurst, premier ministre de Bavière, vice-président ; M. le duc de Ujest, enfin, deuxième vice-président. Cette dernière nomination est une victoire pour les députés de l'Allemagne du Sud. L'Adresse en réponse au discours du trône, démonstration nationale et unitaire d'une haute portée, échoue devant la résistance des députés bavarois et de la majorité de ceux des trois autres Etats du Sud. Le parlement passe à l'ordre du jour (165 voix contre 105).

Certaines paroles malencontreuses de M. de Bismarck, lors des débats de l'Adresse, telles que celles-ci : « L'appel à la terreur ne rencontre pas d'écho au nord, » froissent et exaspèrent les sudistes, qui se coalisent alors pour former un grand parti d'opposition et protestent contre les façons despotiques de la puissance présidentielle.

Le 11 mai, sont votés les impôts généraux sur le sel et le tabac, puis le traité de commerce entre l'Union douanière et l'Autriche est approuvé. Mais l'impôt sur le tabac ne passe qu'à un chiffre très-réduit, et l'impôt sur le pétrole ayant rencontré une résistance très-sérieuse, le conseil fédéral est contraint de retirer ce dernier projet de loi.

Les journaux allemands, — nous nous abritons derrière eux, afin qu'on ne nous accuse pas de parti pris, — font remarquer auec une grande franchise tout ce qui peut sortir de ce parlement douanier. Il est évidemment impossible de douter qu'il devienne, quand cela plaira à la Prusse, une véritable assemblée politique, et qu'ainsi l'entrée du sud dans la Confédération du Nord s'accomplisse en un tour de main.

Après le 23 mai, jour de la clôture de ce parlement, on offre aux députés, pour les apprivoiser, fêtes sur fêtes, on leur procure même à Kiel le spectacle grandiose de la jeune escadre prussienne et des formidables redoutes élevées à l'embouchure de l'Elbe.

Les sudistes, de retour dans leurs foyers, essayent en vain de ressusciter l'idée d'une Confédération du Sud. Les gouvernants reculent devant le mauvais vouloir de la Prusse. Les sudistes avaient compris que la création d'une Confédération du Sud pourrait seule sauver leur pays de la médiatisation progressive, et le délivrer du joug de l'union militaire stipulée par les fameux traités d'alliance offensive et défensive.

Revenons au Reichstag. Il reprend son activité le 27 mai. Voici le bilan de cette nouvelle session : 1° Une résolution relative à l'extension, à toute la Confédération du Nord, de la loi

Digitized by Google

prussienne des sociétés; 2° la suppression de la contrainte par corps en matière de dettes, avec une restriction contre les étrangers; 3° l'adoption du système décimal des poids et mesures (3 juillet); 4° un compromis pour l'emprunt destiné à former une marine nouvelle; 5° une résolution tendant à la suppression des jeux.

Quant aux rapports internationaux, ils sont tendus entre Berlin et Paris, et entre Berlin et Vienne. Mais le progrès vers le sud marche sans entraves apparentes. Les liens d'amitié se resserrent entre la Confédération et la Russie. Une convention importante est signée avec les Etats-Unis, laquelle règle d'une manière avantageuse pour la Confédération les conditions de naturalisation des Allemands du nord en Amérique, et se complète par l'adhésion des Etats du Sud.

II

Les progrès libéraux sont à peu près nuls dans la Prusse proprement dite. Les libertés que le parlement du Nord a tenté d'inaugurer en matière politique et municipale dans les lois qui régissent l'industrie, le crédit, les relations commerciales en général, ont jusqu'ici rencontré de la part de la Prusse une résistance plus ou moins systématique, inspirée par les idées rétrogrades d'un côté, et de l'autre par l'absolutisme centralisateur.

Après le remplacement de l'ancien ministre de la justice, comte de Lippe (5 décembre 1867), par le docteur Leonhardt, qui avait été ministre de Hanovre; après la reconnaissance solennelle, par le comte de Bismarck (19 décembre), de la nécessité constitutionnelle de réclamer, avant la publication du budget de 1868, un bill d'indemnité pour les dépenses antérieures irrégulièrement faites, on avait abordé la nouvelle année avec des espérances très-grandes, mais aussi très-aventurées. Tout en reportant avec douleur ses regards vers le fardeau, que faisaient peser sur le pays les sacrifices financiers qui lui avaient été imposés pour soutenir une ambition conquérante, on se flattait qu'en accordant le bill demandé, on mériterait, non plus de vaines promesses d'un changement libéral du système politique en vigueur, mais l'exécution pleine et entière dans l'avenir de la constitution prussienne, dont le gouvernement avait depuis 1850 fait si souvent briller le mirage trompeur aux yeux des représentants du pays.

Digitized by Google

L'année 1868 n'a rien produit qui puisse corroborer ou diminuer cette espérance de la première heure. Comme par le passé, la constitution est demeurée trop souvent une lettre morte que l'action gouvernementale n'a point vivifiée, témoin toutes les répressions en matière de presse, contraires à la constitution, où il est écrit : « Tout Prussien a le droit d'exprimer librement sa manière de penser, par la voie de la presse. »

Le 7 janvier, la Chambre des députés se réunissait, et, le 8, se prononçait en deuxième lecture (174 voix contre 144), en faveur de la motion Lasker, tendant à une déclaration interprétative de l'article 84 de la Constitution, sur l'inviolabilité des députés, à raison de leurs discours au sein des Chambres. Mais, le 17 février, cette conquête libérale était annulée ; le nouveau ministre de la justice avait fait échouer la loi, devant la Chambre des seigneurs, en s'en déclarant l'adversaire. — L'autonomie communale, promise de nouveau, à l'occasion de la délibération sur le budget, et l'autonomie administrative des nouvelles provinces, d'abord débattue entre les délégués (Vertrauensmaenner) et le cabinet, aboutissaient à une réorganisation arbitraire et inconstitutionnelle, votée par une Chambre incomplète, où la majorité était du reste à peine saisissable. Le 1er février, le comte de Bismarck posait la question de cabinet pour obtenir une *compensation* de 25 millions de thalers, en faveur des deux princes dépossédés, Georges de Hanovre et Adolphe de Nassau. Puis la dotation de la couronne était augmentée de un million de thalers ; il était créé ensuite un fonds provincial de 500,000 thalers par année pour le Hanovre. Enfin, venaient les crédits pour les provinces orientales désolées par la famine et le typhus, et un emprunt de 40 millions de thalers pour la création de nouvelles lignes de fer stratégiques.

Les Chambres furent closes le 29 février, et le roi put exprimer sa haute satisfaction du dévouement ou plutôt de la docilité de la représentation.

Le 18 février, le roi Georges de Hanovre célébrait à Hietzing ses Noces d'argent (25e anniversaire du mariage) ; cette solennité occasionnait une démonstration hanovrienne très-sérieuse. Le gouvernement s'en émut. Sous prétexte que le prince dépossédé avait porté au banquet et laissé porter des toasts à la restauration du trône des Guelfes, qu'il entretenait une légion hanovrienne sur le territoire étranger, une ordonnance prononça la séquestration de la fortune royale, et par une coïncidence maladroite, ce fut dans le même numéro du *Moniteur* que parurent la loi d'indemnité et l'ordonnance de séquestration. L'affaire

Digitized by Google

des passeports suscita des démêlés entre Berlin et Vienne; la France devint l'asile de ces soldats inoffensifs et en si petit nombre. On les poursuivit alors et on les condamna par contumace. Puis, ne voulant pas sans doute s'arrêter en si beau chemin, on dirigea, le 8 juillet, une accusation de haute trahison contre le comte de Platen-Hallermand; celui-ci fut condamné par un déni de justice criant. Zachariæ et Neumann ont en effet prouvé d'une manière irréfutable l'inanité, nous pourrions dire l'insanité de l'accusation, M. de Platen n'étant devenu à aucun moment sujet prussien, et aucune preuve d'ailleurs n'ayant été rapportée aux débats.

L'esprit de résistance, l'opposition à l'assimilation prussienne ne s'apaisèrent ni ne cédèrent dans les nouvelles provinces, malgré la sévérité déployée dans la répression, malgré la gracieuse visite du roi à sa bonne ville de Hanovre, où l'enthousiasme officiel ne fit que mieux ressortir l'antipathie des populations.

Le 17 septembre, l'Electeur de Hesse, qui s'était abstenu de toute agitation contre le gouvernement, comme l'a clairement démontré l'acquittement de Trabert et de Plaut, adressait aux cabinets européens un mémoire contenant un exposé authentique de la crise de 1866, une protestation contre l'usurpation de ses Etats, et une déclaration formelle qu'il n'avait, en aucun temps, renoncé à ses droits. La force des arguments invoqués par le prince, le retentissement de ce Mémoire en France, en Allemagne, en Autriche et en Russie, servirent de prétexte pour demander à la Chambre la mise sous séquestre de sa fortune personnelle et du fidéicommis de sa maison, sur la propriété desquels il n'avait jamais transigé. Cette mesure, d'abord demandée sous la forme d'une loi de finances, fut adoptée par la Commission docile comme une mesure de sûreté générale; elle sera votée sans aucun doute par les Chambres. Virchow seul a osé protester contre le projet de loi (1).

C'est ainsi que M. de Bismarck inaugura sa rentrée aux affaires.

Les mesures réactionnaires, appliquées en 1868, ne contribuèrent pas peu à entretenir l'agitation dans les nouvelles provinces et à aider à cette coalition des partis dont nous aurons à parler plus loin.

Le Parlement prussien, pas plus que le Reichstag, ne trouva

(1) La loi a été votée le 28 janvier contre le roi Georges de Hanovre, et le 29 contre l'Electeur de Hesse par la Chambre des députés.

Digitized by Google

le loisir de travailler avec le concours des délégués de toutes les provinces aux lois organisatrices promises. De là de justes méfiances parmi les masses. Le remplacement au commandement du 1er corps d'armée du général Vogel de Falkenstein par le général de Manteuffel augmenta ces méfiances : celui-ci représente l'élément militaire absolutiste. On se rappelle toujours avec peine ses dilapidations en 1866, et, en particulier, ses faits et gestes soldatesques à Francfort. En outre, sa nomination annonçait un rapprochement avec la Russie, rapprochement que l'Allemagne verra toujours d'un mauvais œil. Au même moment, le bruit courut que l'ermite de Varzin, quoique très-bien guéri de son mal, restait éloigné des affaires. Or, quelque peu libéral que soit en somme M. de Bismarck, on s'effrayait avec raison de le voir remplacer par M. de Manteuffel, l'un des chefs du parti chauvin et féodal, dit : le parti de la *Gazette de la Croix*.

La pression gouvernementale se faisait plus lourde sur les nouvelles provinces, en matière d'enseignement surtout. La centralisation absorbe une à une les *particularités* chères aux anciens Etats autonomes. La réunion des assemblées provinciales, le 11 octobre, à Hanovre et à Rendsbourg, le 18 à Wiesbade, et le 25 à Cassel, répara en partie le mauvais effet produit sur les populations par l'arbitraire; mais ces assemblées ne purent que formuler des vœux, jusqu'à présent demeurés stériles.

L'année devait se clore sur l'aveu, devant la Chambre prussienne, ouverte le 4 novembre, du déficit budgétaire de 1869. Le ministre von der Heydt accusait un chiffre de 5,200,000 thalers, malgré l'élévation des impôts et les bénéfices de la conquête. Et l'on pressent qu'il faudra trouver le moyen de faire rendre plus encore aux populations dans l'avenir, car on n'a pas tous les jours sous la main des fortunes royales ou électorales à confisquer, pour remplir les caisses de l'Etat.

L'assimilation des Etats médiatisés fait chaque jour des progrès dans les régions gouvernementales; politiquement, par l'uniformité des lois, militairement, par la fusion des forces de guerre.

La Saxe même aura bientôt renoncé à sa représentation diplomatique; les Mecklembourg, Oldenbourg, Brunswick ont signé des conventions militaires. Le travail unitariste est lent et souterrain, mais il aboutit à la grande unité prussienne, empire ou royaume, selon qu'on la voudra nommer. M. de Bismarck, tout en étant résolu à jouer, à son heure, son va-tout et à en appeler aux armes, quand le moment lui semblera propice, préfère attendre, parce que la paix lui donne le loisir de mieux con-

Digitized by Google

centrer dans sa main l'Allemagne et de grandir ainsi la force de résistance de l'œuvre nouvelle.

Les pertes de la Prusse, que nous considérons à ce point de vue nouveau comme la puissance suprême au Nord du Mein, sont dignes d'attirer l'attention. En comparant l'année 1868 aux deux précédentes, on peut, en outre du déficit budgétaire, affirmer que les plus flagrantes sont :

1° La diminution proportionnelle de la force de ses armées, comparativement à celles de la France et de l'Autriche. Si l'Allemagne tout entière peut réunir 1,229,117 hommes et la Russie 1,467,000, la France peut mettre sur pied 1,350,000 hommes et l'Autriche 1,053,000 hommes. Les attaques de la presse officieuse de Berlin contre M. de Beust révèlent le dépit du cabinet prussien à cet endroit.

2° M. de Bismarck, après avoir abusé tous les partis par le grand mot de l'unité nationale allemande, fait si évidemment de l'unité prussienne, il laisse si fréquemment paraître ses instincts despotiques, que la désillusion s'est faite autour de lui; ses fidèles eux-mêmes, les nationaux-libéraux, ne suivent plus ses traces avec le même enthousiasme. Le fantôme de l'invasion française étant un peu usé, il vient de faire surgir le spectre vengeur de l'invasion autrichienne, pour se disculper d'avoir été pris la main dans le sac, dans la révolution d'Espagne, ce fameux *événement imprévu* que l'on sait, et dans les armements serbes et roumains, où son action était si palpable qu'il s'est vu obligé de se désavouer.

On se croirait, par instants, sur le point d'assister à une reprise de la comédie des cinq années qui ont servi de lever de rideau à la grande tragédie de 1866. Mais la journée des dupes est de l'histoire ancienne. Les partis ont fusionné contre le militarisme, le césarisme, l'unitarisme, ces trois têtes de l'hydre. Les légitimistes, les cléricaux, les démocrates, les radicaux, les libéraux (tiers-parti), se sont rangés sous la bannière de la résistance à la politique envahissante et absolutiste du cabinet de Berlin. Les particularistes ou autonomistes tiennent d'une main ferme cette bannière. Et que le cabinet fasse un pas de plus, vous verrez alors le grand parti anti-prussien se coaliser plus étroitement encore et lutter sans hésitation contre ceux qui foulent chaque jour aux pieds le droit, la liberté et la justice.

L'Allemagne — ici nous entendons la nation allemande — marche d'un pas ferme vers l'union fédérative, élevée sur les ruines de la pseudo-confédération existante; mais le patriotisme ombrageux de M. de Bismarck ne veut point entendre parler

Digitized by Google

d'une semblable solution. Le but de sa politique, c'est la création et la consolidation d'un grand Etat prussien, dominant toute l'Allemagne et faisant la loi à l'Europe. Il ne peut donc éviter, dans un temps plus ou moins proche, de se heurter à deux obstacles qui ont arrêté les plus audacieux, la guerre ou... la révolution, car il n'aura point la sagesse de renoncer à l'exécution de son programme.

La statue de la Borussia gigantesque, qu'on admire à Berlin, est de pierre, mais la base en est d'argile.

3° L'assimilation des nouvelles provinces, annexées par la volonté du roi et des chambres prussiennes, est loin d'avoir fait des progrès, en dépit de la répression trop souvent appliquée avec une rigueur draconienne. Les gens eux-mêmes qui, au lendemain de Kœniggraetz, y auraient voté les annexions, si l'on avait fait appel au suffrage universel, répudieraient aujourd'hui la Prusse avec enthousiasme. Or, l'Allemand, on le sait, baisse la tête devant les baïonnettes, mais il persiste (verharrt) dans ses convictions, et, le moment propice venu, il les proclame.

La guerre révèlerait bien vite à la Prusse les ennemis qu'elle compte en Allemagne, en Prusse même.

L'idée allemande a grandi.

La famine qui a désolé les provinces orientales, et les émigrations, plus nombreuses en 1868 qu'aux époques antérieures les plus difficiles, devraient être un avertissement pour cette Prusse que M. de Bismarck trouve *trop libérale*.

L'ALLEMAGNE DU SUD

La situation de cette partie de l'Allemagne est aussi critique à la fin qu'au commencement de l'année 1868.

Au cas de conflit, elle devra rester neutre, et le pourra, s'il est vrai que le souverain de Bavière entre autres se soit réservé, par acte additionnel secret, le droit d'apprécier le *casus belli*, avant de jeter entre les bras de la Prusse les soldats de Kissingen et de Gersheim.

Le Sud est à peu près unanime à repousser toute entrée dans la Confédération du Nord; parce que les traités d'alliance lui donnent plus d'avantages, en le protégeant autant sans le compromettre de même. Il a la faiblesse — bien pardonnable! — de tenir à ses quatre autonomies. Nous parlons ici des populations plus que des gouvernements, dont la peur encaîne les aspi-

Digitized by Google

rations d'indépendance et qui par instants tournent à tous les points cardinaux comme des boussoles affolées.

Aucun pays au nord du Mein ne jouit de libertés constitutionnelles aussi larges que la Bavière et le Wurtemberg en particulier. Dans le premier de ces royaumes on espère même bientôt voir le suffrage universel appliqué aux élections représentatives, et un nouveau Reichsrath substitué à la Chambre haute dans son organisation actuelle.

On a pâti dans le Sud de l'impôt du tabac, et des modifications en matière de gabelle, mais enfin on est trop heureux de n'avoir à payer d'ailleurs qu'un impôt de beaucoup inférieur à celui qui frappe les membres de la Confédération du Nord, pour ne pas tenir à ce que la barrière du Mein soit maintenue, toutes choses restant en l'état, au Nord.

L'idée d'une Union du Sud, formulée dans le traité de Prague, est restée inexécutable, quoiqu'elle dût être une excellente garantie dans le présent, des autonomies bavaroise, wurtemburgeoise, badoise et hessoise, et un moyen de préparer la libéralisation du Nord par l'exemple. Les gouvernements ont hésité, nous l'avons déjà dit, devant le mauvais vouloir de Berlin ; les liens plus étroits contractés depuis avec le Nord par Bade et la Hesse, étaient en outre un obstacle invincible à la réalisation de cette idée.

Mais, afin de rendre le Sud plus fort, au point de vue militaire, et de le mettre en état de soutenir plus efficacement ses entreprises, la Prusse n'a cessé de pousser les quatre gouvernements du Sud à une union purement militaire. La première tentative a abouti à un protocole insignifiant, le 5 janvier 1867 ; le travail vient d'être repris en octobre, à Munich, on prétend que les dernières conférences n'ont pas mieux abouti que les précédentes. Les débats des chambres nous l'apprendront ; car les représentations de ces pays devront voter des chapitres supplémentaires aux anciens budgets, pour l'exécution des mesures prises, en vue d'une organisation plus forte de l'armée commune.

Les journaux de Prusse, impitoyables pour le Sud, déclarent qu'en dépit des conférences et de l'union militaire, la guerre n'en trouverait pas ce pays mieux préparé, politiquement et militairement, en 1869 qu'en 1866.

La fédération d'Etats serait le meilleur mode de solution pour l'instant ; nous entendons par là, l'union politique entre les gouvernements. Mais encore une fois, cette fédération d'Etats est elle-même impossible : Bade et la Hesse sont engagés dans une autre voie.

Digitized by Google

En somme, que cette Allemagne du Sud, si libérale, si constitutionnelle, garde son attitude expectante! Qu'a-t-elle besoin d'armées et de forteresses? La France et l'Autriche, gardiennes du traité de Prague, la protégent. Tandis que ses armées l'exposeraient à être dévorée, si elle les mettait au service des intérêts prussiens, sa résistance passive à l'heure présente, et sa neutralité absolue à l'heure du conflit sauveront son indépendance autonome.

En effet, ou bien la Prusse continuera son œuvre et tentera la réalisation complète de son programme. Alors, nous le savons, la France, l'Autriche, d'aucuns ajoutent, la Russie, relèveront le gant. Alors la guerre contre la Prusse servira les intérêts du Sud : s'il luttait contre les puissances intervenantes, il consommerait ainsi son propre suicide. Le résultat de la guerre sera la reconstitution d'une grande fédération allemande, libéralement organisée et normalement pondérée, de manière à repousser aussi bien toute tentative d'oppression à l'intérieur que toute attaque de l'étranger, et à mettre à l'abri de tout empiétement de la force l'indépendance autonome des petits Etats; — ou, la Prusse étant victorieuse, ce sera l'unité prussienne définitive. Dans le premier cas, le Sud aura sa place, comme les Etats annexés ou médiatisés, dans l'union nouvelle; dans le second, il aura la même situation qu'il aurait dès l'abord spontanément choisie, en se rangeant sous le tricolore prussien. Ou bien, la Prusse renonçant à son programme — nous épuisons l'alternative — s'appliquera à parfaire à l'intérieur son œuvre de 1866. Alors le Sud, restant chez lui, pourra de la rive gauche du Mein, comme d'un port à l'abri de la tempête, observer la marche de la Prusse et ne se risquer ensuite à franchir la ligne formée par le fleuve, qu'autant qu'il devra trouver sur l'autre rive, pour ses autonomies et ses libertés intérieures, les garanties que le césarisme du gouvernement du Nord ne peut, de l'aveu de tous les partis, lui fournir.

Nous n'avons présenté cette deuxième hypothèse, que pour ne pas laisser incomplet le dilemme qui nous sert d'argument. Car les Etats du Sud, le voulant ou non, ne peuvent sans le consentement des signataires de la paix de Prague franchir le Mein.

Les traités d'alliance ont été signés en violation flagrante du traité principal. L'unité militaire sous la suprématie prussienne, pour le cas de guerre, c'est-à-dire pour le cas utile, est plus étroite et passive que l'union parlementaire, lors même que cette union est une pseudo-unité. Ces traités d'alliance ne peuvent donc obliger les Etats auxquels on les imposait, à la même minute

Digitized by Google

où l'on reconnaissait la ligne de démarcation du Mein entre l'Allemagne du Sud et celle du Nord.

LA MONARCHIE AUSTRO-HONGROISE

Le brouillard de Chlum avait eu de terribles conséquences pour l'Autriche, et cependant jamais victoire éclatante n'a plus contribué que la sanglante défaite de Kœniggraetz à ressusciter un Etat européen.

De ce brouillard d'abord si funeste, l'empire est sorti fort et libre.

C'est là l'œuvre d'un jeune souverain qui, après avoir un instant courbé la tête sous le poids du malheur, a senti renaître en son âme le courage qui fait les vaillants et a abordé sans hésitation comme sans faiblesse la voie des réformes intérieures, qui seules devaient rénover son empire et le relever d'une horrible catastrophe. Il a appelé à lui l'homme dont la Prusse victorieuse avait forcé le roi de Saxe à répudier les services, M. de Beust, aujourd'hui chancelier de l'empire, comte héréditaire et membre de la Table des Magnats de Hongrie.

Un seul homme pouvait lutter contre le ministre-chancelier du Nord, avec d'autres armes que celles qui avaient rendu la Prusse victorieuse.

L'empereur a eu foi en lui; il l'a placé à la tête des affaires de la monarchie; nous allons voir l'œuvre magnifique de rénovation que le chancelier a menée si loin déjà qu'on peut dire, sans trop se hasarder, que l'œuvre est bien près d'être heureusement terminée.

Le dualisme, telle est la base de reconstruction constitutionnelle sur laquelle M. de Beust a édifié toutes les réformes. Le royaume de Hongrie d'un côté, les pays cis-leithaniens de l'autre, ont une constitution, un ministère, une représentation nationale, un souverain, couronné roi à Pesth-Bude comme il est couronné empereur à Vienne.

Des délégations réunies, isolément d'abord, puis ensemble, délibèrent sur les affaires communes; un parlement (Reichsrath) à deux degrés, vote définitivement les lois; un ministère d'empire rassemble dans ses mains les divers départements et occupe pour les affaires communes à la Hongrie et à l'Autriche; les ministres sont responsables. Le chancelier de l'empire a enfin la haute direction des ministères et du corps diplomatique, pré-

Digitized by Google

side les Diètes et le Reichsrath, au nom de l'empereur et roi, etc...

La Hongrie, satisfaite d'avoir reconquis sa constitution autonome, améliorée et adaptée aux besoins des temps, a réagi contre le parti révolutionnaire et séparatiste. Les Deak et les Andrassy ont refoulé à l'arrière-plan Kossuth et consorts. La réconciliation accomplie, l'empereur peut compter sur la fidélité et le dévouement des Hongrois; ils viennent d'en donner une preuve éclatante en votant le contingent de guerre, après avoir voté la loi militaire. Malgré le dualisme, le fonctionnement de la monarchie austro-hongroise est un, comme l'armée austro-hongroise est une, comme est un aussi le chef de ces deux parties du royaume.

Les rouages sont un peu compliqués; mais la pondération des attributions a été établie avec tant de soin et la haute direction de M. de Beust est si habile que jusqu'ici le moindre frottement ne s'est encore point fait sentir. Aux premiers jours de cet essai hardi, on devait pourtant s'attendre à plus que des frottements, à des heurts dangereux.

Les cisleithans ont eu, avec la Hongrie, des libertés nouvelles qui s'inaugurèrent le 21 mars, par le vote de la loi du mariage à la Chambre des seigneurs du Reichsrath; puis se complétèrent par les lois de l'enseignement et interconfessionnelles. Il ne manque au couronnement de l'œuvre libérale que l'extension de l'autonomie communale et le suffrage universel.

Quelques difficultés subsistent avec les Polonais de Galicie et les Tchèques de Bohême: dans la capitale du royaume de Saint-Wenzel, l'état de siége a même dû être proclamé pour couper court à des désordres irréfléchis, suscités par l'or de l'étranger. Le calme est revenu; des concessions seront faites, et les Polonais et les Tchèques, ayant en somme tout à perdre et rien à gagner en se détachant de la monarchie, rentreront dans le devoir. Les droits accordés à la Hongrie les ont mis en goût, et en faisant de la polémique nationale, ils ont oublié que l'article 19 de la Constitution protége *également* toutes les nationalités de l'empire.

Ces agitations ne sont point comparables à ce que nous voyons chez nous; car le légitimisme est très-vivace en Autriche, et l'opposition la plus avancée aime et respecte le souverain. La fidélité et le dévouement au monarque héréditaire, tels sont même les plus forts liens de cohésion qui sauvegardent l'intégrité de la monarchie.

Le Saint-Siége a suscité des embarras au gouvernement de l'empereur, dans sa résistance aux lois qui modifient le concordat

Digitized by Google

de 1856. Le comte Crivelli avait trés-mal plaidé la cause, à laquelle il était contraire dans son for intérieur. M. de Meysenbug a réussi à détourner de Sa Majesté apostolique les foudres de l'Eglise. On a lieu d'espérer que le comte de Trauttmansdorff obtiendra mieux encore.

Voici venir d'ailleurs le concile œcuménique, auquel la cause pourrait en dernier ressort être soumise.

L'impôt sur les obligations et les titres d'emprunt est une mesure blâmable, quoiqu'on se soit retranché, pour la défendre, derrière la volonté des représentants de l'Autriche constitutionnelle. Mais la valeur des titres augmentant, par suite de la conversion, l'inconvénient est moindre, car les tiers-porteurs ne seront pas aussi lésés dans leurs droits acquis.

Les partis ont pratiqué le droit de réunion que la nouvelle Constitution consacre, sans que la sécurité de l'État en ait été troublée.

Passons à l'extérieur.

Le vote du contingent a consacré l'influence directrice de M. de Beust. Huit cent mille hommes, comme cadre de guerre, c'est la garantie de la monarchie, contre ses ennemis du Nord et de l'Est. Sans avoir en vue la vengeance, sans vouloir provoquer la revanche de Kœniggraetz, l'Autriche a fait acte viril en se préparant efficacement à arrêter toute tentative d'exécution plus complète du programme de M. de Bismarck, posant comme la donnée de la Prusse la réunion de tous les pays de langue allemande sous le sceptre du roi Guillaume. Les habiletés diplomatiques et autres de M. de Bismarck n'ont pas endormi les patriotes hongrois et autrichiens, le contingent de guerre a donc été voté comme une mesure de sage et prévoyante politique.

L'Autriche n'a rien dit encore; mais si elle a voulu d'abord parfaire son œuvre de réforme intérieure, avec l'appui moral de la France qui lui a fait ces loisirs, elle n'en a pas moins enregistré une à une les violations de la paix de Prague, dont la Prusse s'est rendue coupable:

1° Les annexions, — bouleversements territoriaux, tandis que le traité ne visait que des modifications;

2° L'occupation exclusive de Mayence;

3° Les traités d'alliance offensive et défensive avec le Sud, qui unifient militairement toute l'Allemagne, au cas de guerre;

4° Les conventions militaires avec les grands-duchés de Hesse et de Bade, qui incorporent les divisions de guerre de ces deux Etats à des corps d'armée prussiens;

5° Le placement progressif d'officiers généraux prussiens dans

Digitized by Google

les contingents du Sud, celui entre autres du lieutenant général de Beyer au ministère de la guerre badois;

6° Le refus, déguisé sous des subterfuges dilatoires et maladroits, de consulter les populations des districts septentrionaux du Schleswig, sur la question de savoir s'ils veulent faire retour au royaume de Danemarck.

L'Autriche a suivi d'un œil perspicace la manœuvre déguisée sous la formation du Parlement douanier, la pression exercée sur les gouvernements du Sud pour qu'ils demandent spontanément l'entrée dans la Confédération du Nord. Elle sait quel est le programme politique du prince de Hohenlohe-Schillingfurst, premier ministre de Bavière.

Jusqu'ici elle s'est tue; elle a souffert patiemment tous ces attentats portés à un traité déjà si onéreux pour elle. Le *Livre Rouge* prouve le calme, la modération et en même temps la fermeté du cabinet; ces révélations nous garantissent qu'un nouvel acte de la Prusse serait considéré à Vienne et à Pesth, comme la goutte d'eau qui doit faire déborder la vase.

L'armée austro-hongroise ferait alors son devoir, et le gouvernement agirait selon le droit indiscutable de la légitime défense.

Ce résumé rapide nous permet de conclure que la question allemande n'est point encore résolue.

L'avenir prononcera.

Dans le présent, le strict respect par la Prusse des stipulations du traité de Prague est la condition essentielle du maintien de la paix.

F. Salles.

Digitized by Google

PEPPO

Eh! depuis quand un livre est-il donc autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant;
Un oiseau qui gazouille et s'envole, — une rose
Qu'on respire et qu'on jette, et qui meurt en tombant?
.....

MUSSET (NAMOUNA).

Elles allaient chaque jour à travers le bois chercher le frais et l'ombre : Paule, brune et forte; Jeanne, blonde et frêle. Un jeune serf, Peppo, les guidait; depuis longtemps il aimait Jeanne.

Les bras autour des bras, elles suivaient rieuses les sentiers ombreux, écartant d'une main preste les rameaux qui menaçaient leurs fronts, ou sautant légères pour atteindre une feuille...

Jeanne, une fois, vint seule.

Peppo ne la quittait pas des yeux; elle s'en aperçut, prit peur, et hâta son retour. Mais à la lisière du bois, rassurée, elle ralentit le pas. — Les arbres étaient plus rares; sur la mousse verdâtre, les laîches s'étalaient longues et fines parmi les ronces vagabondes. — Peppo marchait plus vite; Jeanne lui échappait, et il voulait la retenir; et, dans un suprême effort, il lançait autour d'elle comme des bras invisibles, ses ardents désirs. Tout à coup l'idée de la prendre et de l'emporter au loin sillonna son esprit et y mit le feu : d'un bond... Jeanne se retournait; les rayons du soleil à demi-voilés environnaient son front d'une douce auréole, et donnaient à la sombre verdure qui l'encadrait

Digitized by Google

le mol éclat des feuilles printanières. Peppo fut ébloui, repoussé, et jeté à genoux.

Elle, étranglée par l'effroi, se tint d'abord immobile, puis jeta un grand cri, et se mit à courir comme si la mort l'eût poursuivie.

Pareil au bien-aimé vers le seuil de l'alcôve amoureuse, le Jour, aux portes du couchant s'arrête, et sur la Terre étend son dernier sourire, le plus doux.

Et la Terre, épouse féconde, tressaille; une lueur rose flotte un instant sur son sein.

Mais bientôt les couleurs se ternissent, se confondent, s'effacent.

Le bruit tombe...

Encore un crapaud qui jette à l'étoile dont il contemple l'image parmi la jonchée, un soupir de cristal!... puis rien... rien qu'une vague rumeur, un frôlement long et doux : le manteau de la Nuit traîne sur les montagnes.

Mais n'aperçois-tu pas, dans les flancs de la colline, au pied du manoir, dont se détache sur le ciel profond la masse lourde et sombre, une lumière errante, qui semble s'éteindre et se rallumer tour à tour?

On dirait qu'elle vient à nous... j'entends même un bruit de pas lointains quand le vent souffle...

Entre les buissons qui paraissent tout d'un coup s'écarter pour leur livrer passage, voici deux hommes à la clarté d'une torche fumeuse.

Ils entrent dans le village, prennent une rue, puis une autre, — (le long des murs leurs silhouettes se mouvaient gigantesques, semblables aux démons nocturnes, — et s'arrêtent enfin devant la maison du serf.

Mais avant que leur main eût heurté la porte, elle s'ouvrit, Peppo sur le seuil.

Peppo les attendait.

Sous le coup d'un événement funeste, je ne sais quels éclairs sillonnent par instants la nuit de l'avenir, et découvrent aux yeux de l'imagination le malheur embusqué sur notre route.

— Suis nous! dirent les hommes du baron d'Enor.

Peppo les suivit. Pas un mot ne sortit de sa bouche, pas un murmure, et personne alentour ne fut éveillé.

Digitized by Google

Jeanne, rentrée haletante, s'était jetée dans les bras de son père en lui disant l'audace du vilain ; elle pleurait d'indignation, la blondelette ! Et pourtant, lorsque Peppo fut, le soir même, enfermé dans un cachot, elle se repentit d'avoir attiré sur lui la colère du baron d'Enor, et voulut le délivrer.

Au milieu de la nuit, accompagnée de Paule, elle pénétra dans l'escalier, béant et plein de ténèbres comme la gueule d'un abîme. Le timide rayon d'une lanterne sourde frayait leur chemin à travers l'obscurité.

Longtemps, ainsi qu'un battement d'ailes, le bruit de leurs pas roula parmi les spirales sans nombre... Enfin, elles entrèrent dans le cachot.

Assis, le dos contre le mur, la tête renversée sur la nuque, la bouche ouverte, le visage tiré, blême, Peppo dormait.

— S'il était mort !

Cette pensée les secoua comme un frisson. Mais non ; au mouvement de sa poitrine, elles virent qu'il respirait.

— Eh bien ! dit Paule, appelle-le donc ?

— Je n'ose pas, répliqua Jeanne, appelle-le, toi ?

— Tu veux que je l'appelle ?

— Oui !... moi... je n'ose pas.

— Peppo ! dit Paule, mais trop doucement.

— Il n'a pas entendu, reprit Jeanne.

Paule éleva la voix :

— Peppo !

O... ô... continua l'écho sépulcral. Jeanne tressaillit.

— Pas si fort ! dit-elle.

— Il faut pourtant bien l'éveiller !

— Oui, mais attends.

Et, s'inclinant, de ses petits doigts rosés, Jeanne effleura la joue du serf.

Il ouvrit les yeux et fut ravi. « Seulement, murmura bientôt dans son âme une voix méfiante, seulement, prends garde, c'est un rêve... et les rêves ont l'aile toujours ouverte, et au moindre souffle !... prends garde !... ne bouge pas, n'ouvre pas les yeux, n'écarte pas, mais ramène sur ton front le manteau du sommeil. »

— Peppo ! disait alors Jeanne, Peppo ! viens avec nous !

Et pendant qu'à cette voix la certitude illumine peu à peu l'esprit du serf, la joie et l'amour avivent son regard.

— Toi ! dit-il avec un sourire d'une tendresse infinie.

Et il se lève, et il l'aurait suivie jusqu'en enfer ;... mais les anges n'y mènent pas.

Digitized by Google

Arrivée dans sa chambre, la fille du baron d'Enor se retourna vers le serf, et, lui montrant une corde suspendue à la fenêtre ouverte :

— Maintenant, dit-elle, sauve-toi !

— Tu me pardonnes ? murmura le serf en ployant le genou.

— Oui... sauve-toi ! reprit Jeanne.

Il monta sur la fenêtre. Mais là, quand il vit la Liberté qui lui tendait les bras, comme une mère à l'enfant perdu qu'elle voit revenir ; quand il sentit le vent du soir, comme un fidèle ami, l'envelopper de caresses, une joie immense éclata dans son cœur ; il oublia Jeanne, il ne la vit plus ; et, saisissant la corde avec frénésie, d'un trait il glissa dans l'espace.

Mais son pied n'avait pas touché le sol que déjà, plein de regret, son œil remontait là-haut.

La corde avait été repliée ; Paule venait de rentrer dans sa chambre, qui était voisine ; Jeanne se mit à genoux.

Doucement émue, elle resta longtemps appuyée sur le bord de sa couche ; puis, les cheveux dénoués, la robe déclose, elle vint, sur la pointe de ses pieds nus, rouvrir la fenêtre, et s'y pencha.

Comme une infatigable cardeuse, la Lune semblait diviser entre ses doigts d'argent les sombres nuées qu'un vol égal et lourd entraînait devant elle, et, par leurs déchirures, son regard froid éclairait la contrée, qui paraissait au loin muette, morte, comme un pays de fantômes.

Au pied des murailles, Jeanne crut voir un homme debout, tourné vers elle ; et la mignonne, sans trop y songer, lui jeta plein sa main de baisers.

Derrière le château d'Enor, derrière les collines aux croupes arrondies qui bordent le val, des collines encore s'étendent au loin, mais disloquées, arides, — au sol rougeâtre, aux chênes rabougris, aux genêts superbes, aux bruyères hautes et noires comme des cyprès : Peppo s'est réfugié là.

Couché parmi les genêts, il regarde, assoupi, les frêles visions qui vont flottantes à travers son esprit apaisé. Voilà les souvenirs qui se lèvent et passent en chantant... comme une volée d'oiseaux dans les nuages du soir.

Leurs voix arrivent lointaines et charment ; les yeux du serf se mouillent, un triste sourire détend sa joue ; il écoute. il écoute :

« Rappelle-toi les riantes journées, quand on fauche les prés en fleurs, et qu'on éparpille au soleil le foin odorant ! Rappelle-toi !

Digitized by Google

« Et les moissons ! et les goûters au champ, sous la haie pleine de nids, avec les folles travailleuses au rire éclatant ! Rappelle-toi !

« Et les jours pénibles et doux, quand sous les bruines automnales, un soc luisant fend la terre dénudée, et que les corbeaux rôdent sur les sillons frais ouverts ! Rappelle-toi !

« Et les soirées d'hiver, et les gais repas, et les longues causeries autour du feu qui pétille, et les rouets qui bourdonnent, et l'aïeule qui raconte, et le cœur qui s'ouvre, qui s'épanouit, et la paix qui l'inonde ! Rappelle-toi, rappelle-toi ! »

Mais tout d'un coup le ciel, si calme et si pur, est devenu menaçant et sombre ; adieu les gais souvenirs et leurs douces chansons ! Devant les yeux de Peppo, le village a surgi, morne comme un cimetière ; le long de cette rue, au seuil de cette porte, un vieillard inquiet regarde, écoute...

Son fils, où est son fils ? Dites, vous qui passez, ne l'auriez-vous pas vu ? Sans doute il est près du retour, car le jour baisse !

Le jour baisse, et les voisins rentrent un à un, qui étaient partis à la découverte ; mais ils évitent le pauvre vieux père, car ils n'ont, hélas ! rencontré personne. Deux seulement, plus hardis, s'approchent pour le consoler et le décider à prendre un peu de repos.

Mais à toutes leurs raisons le vieillard répond en branlant la tête, et des sanglots étouffés résonnent au fond de sa poitrine, plus pénibles à entendre que des cris déchirants.

— Enfin, mes amis, leur dit-il, voilà qu'il est tard ; prenez garde que vos gens ne soient en peine ; rentrez auprès d'eux.

— Non ; tant que vous serez là, nous ne rentrerons pas ; c'est bien le moins que nous vous tenions compagnie au milieu de la nuit obscure.

Ainsi reprennent les voisins, et ils demeurent.

Mais bientôt la fatigue et le sommeil les pressent et leur font désirer les draps blancs et frais où leurs femmes les attendent : ils résistent d'abord, puis enfin...

Le long de cette rue, au seuil de cette porte, un vieillard écoute et guette dans l'ombre. La fraîcheur de la nuit tombe comme un suaire sur son dos voûté.

Cependant un bruit de pas traverse le silence : il tressaille, il tend l'oreille... on vient... on approche... on arrive... c'est Peppo... Non !... Le bruit s'éloigne... s'éloigne... et le désespoir tord le cœur du vieillard.

Peppo frémit ; cette vision l'angoisse ; mais en vain, pour la

Digitized by Google

chasser, il se tourmente et s'agite;... en vain il appelle d'autres souvenirs;... en vain il fixe les yeux tour à tour sur chaque objet qui l'environne, dans l'espoir que son regard y entraînera sa pensée... Toujours le long de cette rue, au seuil de cette porte, un vieillard écoute et guette dans l'ombre... De grosses larmes!...

— Père, père! me voici, me voici! crie le serf en bondissant.

Et, les bras ouverts, la joue tendue, il roule comme une pierre détachée de la montagne; à son passage, les bords des ravins se rejoignent, les chênes s'écartent, les genêts rentrent dans le sol, le sol fuit... Mais, quoi donc? soudain il s'arrête : une femme s'est dressée devant lui comme un serpent. Les yeux fixés sur ses yeux :

— Qui donc es-tu? dit-elle.

Peppo recule, revient et répète : « Qui donc es-tu? »

Un instant, semblables à deux sphinx qui cherchent à se pénétrer l'un l'autre, ils restent face à face, impassibles; enfin elle, souriant et lui prenant la main : « Je suis ta sœur, Ghisa, la sorcière. »

..... Pendant qu'ils cheminaient, les gousses de genêts éclataient autour d'eux, jetant leurs graines au vent embrasé; dans les feuilles repliées des chênes, les poitrines des cigales résonnaient comme des lames d'acier.

— Tu peux donc quelque chose? dit enfin le serf.

— Tout!

La sorcière est jeune encore. Le soleil a bruni son teint; mais il a donné des reflets d'or à ses cheveux noirs, un rayonnement fier et sauvage à son œil fauve.

Un jour — elle avait seize ans, — les pages du baron d'Enor étaient en fête; ils demandèrent une victime : ce fut elle qu'on leur donna.

Attablés dans une vaste salle, ils la firent asseoir auprès d'eux, et lui donnèrent une coupe, et lui versèrent du vin. Ghisa était vive, hardie; peu à peu la honte qui l'avait prise en entrant se dissipa. Bois! disait l'un, et elle buvait; — chante, disait l'autre, et elle chantait.

Mais bientôt ses yeux se troublèrent : elle vit les murs qui tournaient, et, pêle-mêle, fenêtres, table, convives, balancés comme sur des vagues; elle se sentit mal et pâlit. Son voisin leva jusqu'à ses lèvres une coupe remplie qu'elle vida d'un trait; son malaise disparut; les choses reprirent leurs places, immo-

Digitized by Google

biles; et sur ses joues les couleurs revinrent, sur ses lèvres les éclats de rire... qui ne finissaient plus. Un page l'attira sur ses genoux et l'embrassa; Ghisa noua les bras autour de son cou et lui rendit son baiser. La pauvre fille devenait folle; — le page avide suçait ses joues, comme la guêpe enivrée le raisin vermeil.

Tout d'un coup, un éclair se fit dans son ivresse : elle vit où elle était. Une grande rougeur lui vint au front; elle bondit en repoussant le page qui la tenait, courut à la porte. Hélas! elle put la frapper à coups de genou, à coups d'épaule, s'y déchirer les mains et s'y casser les ongles, mais l'ébranler, non! Un cri de rage alors éclata sur ses lèvres, et elle se jeta sur ses bourreaux, sillonnant de ses doigts meurtris leurs joues roses et cherchant à les mordre... Puis bientôt ses nerfs se détendirent, son œil s'éteignit, sa tête appesantie s'affaissa...

Le lendemain, la fraîcheur matinale l'éveilla parmi les blés; elle eut un moment de stupeur étrange : comment là?... Elle regardait sa robe en lambeaux, ses mains sanglantes... Enfin, le souvenir se déroula dans sa pensée, comme un serpent qui s'éveille; elle frissonna d'horreur, puis... elle pleura.

Quand elle descendit au village, on la montrait au doigt; son père lui ferma sa porte; elle rencontra son fiancé qui revenait du labour : il leva son fouet sur elle! Où aller? que devenir?... Sa poitrine brûlait! Elle s'arrêta sous une haie; et tous ceux qui la voyaient se mettaient à rire, et ses compagnes, en passant, l'insultaient.

Mais voilà qu'elle sentit ses larmes rentrer et retomber sur son cœur, une à une, comme des blocs de glace. Une audace lui vint, inconnue; un désir fou de vengeance : elle se leva et s'enfuit.

Peppo avait repris le chemin du village, lentement; non plus pour se jeter dans les bras de son père, mais pour voir au moins la fumée se dérouler sous le ciel et les iris se balancer au-dessus des toits de chaume.

Peu à peu, devant lui, les tourelles du château d'Enor se détachent, s'arrondissent; les angles se creusent, les fenêtres et les créneaux se découpent... Mais, sur le haut du donjon, pourquoi ces banderolles flottantes? Est-ce donc fête?

— Est-ce donc fête? murmurait Peppo; et il se rappela vaguement avoir entendu parler du mariage de Jeanne avec le comte d'Orvet.

— Tu as vu quelquefois dans tes rêves, au milieu d'un abîme d'obscurité, naître un point lumineux, mais terne, incertain, comme à une distance infinie. A peine s'il inquiète l'attention;

Digitized by Google

le regard l'aperçoit mais ne s'y arrête pas. Cependant il avance de plus en plus, grandit, brille, se rapproche, immense, étincelant. Nous voulons crier, nous voulons fuir : notre langue est lourde comme une enclume, une main de géant nous tient immobile sous ses ongles de fer; et les flammes nous lèchent, nous embrassent...

Telle, cette pensée des prochaines fiançailles se présenta d'abord à l'esprit du serf, noyée dans les ténèbres du doute, puis l'envahit, plus lumineuse et déjà pénible, l'occupa tout entier, éblouissante de certitude, et le tortura.

Jeanne revenait souvent aux abords du bois, dans l'espérance, à soi-même inavouée, de revoir Peppo.

L'aimait-elle donc?

Ce soir, une voix secrète lui disait : « Attends, attends! » Et dans les frondes épaisses, parmi les troncs noueux, son regard cherchait.

Telle, émue par de vagues désirs aux premiers jours de la douce saison, la tourterelle solitaire qui va s'endormir regarde alentour...

Cependant le temps passait.

Le soleil n'éclairait plus que les feuilles des cimes, et dans ses rayons, les moucherons flottaient comme les grains inégaux d'une poudre légère.

Au bout du sentier, dans les grands seigles d'un vert pâle, Jeanne vit arriver le baron d'Enor; elle se leva pour le rejoindre et tourna la tête une dernière fois : Peppo était là.

— Ce soir, au fond du parc, lui dit-elle.

Ces mots tombèrent dans le cœur du serf comme les gouttes d'eau fraîche sur les lèvres d'un fiévreux.

Ghisa, sur le seuil de sa grotte, attendait Peppo. — Peppo tardait.

Quand sur les nuées, dans la tempête, un vague effroi suspend la vie dans toute la nature : les oiseaux se taisent, les fleurs se ferment, les feuilles même s'arrêtent...

Tel un pressentiment douloureux envahit la sorcière et suspend la volonté dans son âme ; ses pensées flottent incertaines et confuses...

Cependant le feuillage bruit, s'entr'ouve, et le serf arrive en courant; à peine il s'arrête, jette quelques mots, se retourne et s'enfuit.

Mais sa voix a résonné comme un clairon aux oreilles de la sorcière, et soudain dans son cœur l'amour et la vengeance se précipitent, pareils à deux loups, longtemps affamés, qui se jettent sur la même proie, se la disputent, se l'arrachent.

Digitized by Google

Elle pâlit, une lueur sulfureuse s'allume dans ses yeux, son cou se roidit, ses seins se gonflent, ses bras se tordent; elle ouvre la bouche pour crier : son souffle passe à peine. Enfin, pêle-mêle, les mots s'élancent comme les vagues d'un torrent par le trou d'une digue rompue :

— Peppo!... vengance!... Baron d'Enor, voici l'heure!... O Peppo! comment m'as-tu fascinée ainsi!... La fille du baron d'Enor déshonorée par mon égal, ce sera bien!... O tyran! ô monstre!... le serf brûle : il osera tout!... Je serai vengée... vengée!... Mais lui!... mais je l'aime, et c'est elle!... Non, non! A moi les baisers, les caresses brûlantes, à moi Peppo!...

Un pan de mur écroulé; des pierres moussues éparses dans les orties; çà et là, des giroflées, des iris, des pervenches; au-dessus, le feuillage dentelé d'un accacia dont le tronc s'élève, rude et crevassé, parmi les coudriers...

Peppo sans cesse relevait la tête de Jeanne, penchée sur sa poitrine, écartait les cheveux de son front, avançait les lèvres, comme un frère aîné vers sa sœur endormie, et la baisait.

— Les connais-tu, ces chastes étreintes, les connais-tu? As-tu senti le bras candide d'une enfant de quinze ans s'arrondir autour de ton cou, et son beau corps, contre le tien, s'appuyer dans un mol abandon! Ton œil a-t-il vu ce regard innocent et pur, qui était son âme, cherchant la tienne pour s'y noyer!...

Nul mouvement de crainte, de pudeur. La voilà, presque femme, enveloppée de tes bras, buvant ton souffle à tes lèvres, et si confiante, si ignorante du mal, qu'elle ne rougirait pas si ta main, par hasard, effleurait son sein naissant!...

... Une voix retentit qui appelait Jeanne. Jeanne dit à Peppo : « Il faut t'en aller. » Et elle l'embrassa. Peppo ne répondit rien, il ne bougea pas, ses bras ne se désunirent pas.

— Peppo, voici qu'on m'appelle, il faut t'en aller!

Et lui :

— Le comte d'Orvet est venu?

— Il est venu, mais qu'importe!

De nouveau, plus forte et plus longue, la voix retentit qui appelait Jeanne. Jeanne se dégagea des bras de Peppo et fit quelques pas; Peppo la regardait, muet, immobile... Elle se retourna et vint offrir le front à ses lèvres.

— Viens avec moi, dit-il.

— Avec toi! reprit-elle; où?... pourquoi?

— Et le comte d'Orvet? fit Peppo d'une voix sourde.

— En as-tu peur?

Digitized by Google

— Peur?... oui, sans doute... Mais toi, ne le hais-tu pas? Si tu ne le hais pas, va-t-en!... Va-t-en, je te dis!...

Jeanne se mit à pleurer.

Le parc s'éclairait, le gravier des allées criait sous les pas.

— Ecoute! balbutia-t-elle, les voici!... Peppo, sauve-toi, je t'en supplie!

— Ah! cria le serf.

Et il prit Jeanne, et la serrant dans ses bras jusqu'à l'étouffer, l'emporta vers la brèche. Mais derrière le mur qu'il franchit, l'éclat d'une lame traverse l'ombre, droit sur Jeanne; plus prompt que la pensée, Peppo la détourne, et jusqu'au fond, dans sa poitrine à lui, le poignard s'enfonce.

Devant la grotte de Ghisa, le cadavre du serf est étendu sur un lit de bruyères. Ses traits, qui portaient l'empreinte d'une joie sauvage, se déforment peu à peu; tout ce qui rappelait le mouvement, la fureur, a déjà disparu; seule reste encore l'expression d'une douce langueur, telle que le sommeil la donne...

Près de sa victime, la sorcière est agenouillée.

— Peppo, dit-elle, en s'inclinant vers lui, Peppo, tu le sais bien, ce n'est pas toi que je voulais frapper!... Toi, je t'aime! entends-tu, Peppo!... Peppo?

Elle souleva la paupière du serf et frissonna d'horreur.

— Mort! cria-t-elle.

Une trombe s'élançait à travers les montagnes. Les chênes se tordaient avec des craquements terribles; et leurs plus grosses branches se cordelaient en un clin-d'œil; et leurs feuilles tournoyaient en nuage, pêle-mêle avec les oiseaux et les nids.

C'était un grondement effroyable d'où s'élançaient entremêlés des clameurs déchirantes et des hurlements féroces. On eût dit, sur les bords retentissants de la mer soulevée, une troupe de femmes dévorée par une meute en furie.

Ghisa, l'œil fixé sur Peppo, n'entendait rien, ne voyait rien :

— Mort! répétait-elle entre ses dents serrées, mort!

L'ouragan qui passait la cueillit avec sa main de Titan, et d'un tour de bras l'envoya dans les nues; qu'importe où elle retomba!

Elles vont chaque jour, à travers le bois, chercher le frais et l'ombre : Paule, brune et forte; Jeanne, blonde et frêle. Un jeune seigneur, le comte d'Orvet, les accompagne.

Les bras autour des bras, elles suivent rieuses les sentiers ombreux, écartant d'une main preste les rameaux qui menacent leurs fronts, ou sautant légères pour atteindre une feuille...

C. Delacroix.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

9 février 1869.

Notre dernière chronique s'était arrêtée au discours de la couronne et à la rentrée parlementaire. Les corps délibérants étaient déjà saisis d'interpellations déposées par plusieurs de leurs membres, les unes visant l'exercice des nouveaux droits de presse et de réunion, les autres portant sur les désordres commis dans une de nos colonies ou sur l'ensemble de la politique gouvernementale. Comme il fallait s'y attendre, le ministère et la majorité devaient se montrer peu prodigues dans l'octroi d'explications pouvant donner lieu à des débats moins irritants qu'instructifs. La demande de discussion sur la politique générale était condamnée d'avance : c'eût été ressusciter l'Adresse qu'on avait eu tant de peine à faire disparaître, et pourtant une double interpellation dans ce sens avait été signée, et par le tiers parti et par la gauche. En dépit de toutes les précautions concertées, ces incidents ont subitement pris une tournure importante, et le ministère a marché de surprise en surprise. Les escarmouches qu'on ne pouvait éviter tout à fait, mais qu'on espérait réduire à de simples engagements aussitôt terminés qu'entamés, se sont changés en véritables luttes d'où M. Rouher, malgré toutes les ressources de son esprit, est sorti vainqueur comme le roi Pyrrhus. Les ministres de la marine, de la justice et de l'intérieur ont dû donner successivement, et leur intervention forcée dans le débat n'a pas été des plus heureuses. En un mot, le palais du Luxembourg et le palais du Sénat ont été témoins des premières défaites du pouvoir personnel, de l'irresponsabilité ministérielle, et de l'omnipotence de M. le ministre d'État qui s'était vu jusqu'ici à l'abri de toute atteinte et de toute discussion parlementaire. La discorde a éclaté au camp d'Agramant. A l'approche des élections, ces symptômes sont de bon augure : ils prouvent qu'une certaine partie des députés, après avoir interrogé l'esprit public de leurs départements, ont reconnu que la consolidation du régime actuel avait tout à perdre de la continuation des errements

Digitized by Google

passés, et que l'heure est venue de compter avec les aspirations libérales d'une génération nouvelle. Il est à désirer que ces récentes leçons ne soient pas perdues pour le pouvoir.

C'est au député de la Seine, M. J. Simon, qu'est échue la tâche et l'honneur d'ouvrir la lutte parlementaire. Signataire de l'interpellation sur les événements de la Réunion, que le gouvernement ne pouvait convenablement écarter, l'éloquent orateur de la gauche a marché droit à son but, racontant avec impartialité et avec émotion la triste fusillade ordonnée dans les rues de la capitale coloniale contre une population inoffensive, démontrant la fâcheuse influence, en cette sanglante affaire, des menées des jésuites implantés dans l'île, blâmant l'absence du gouverneur retiré dans son palais au moment critique, et, après avoir réclamé une juste enquête sur ces désordres du 2 décembre, renouvelant au nom des colonies le vœu d'une représentation législative. Jamais en effet l'absence d'un député colonial ne s'était mieux fait sentir. N'est-il pas étrange que des Français, séparés de la mère-patrie par l'Océan, se voient ainsi privés d'interprète, parce que leur seul tort est de ne pas résider sur le continent? Ces Français n'ont-ils donc pas des intérêts à défendre, des vœux à exprimer? Ne sont-ils pas citoyens au même titre que nous? Cette persistance à bannir leurs représentants naturels du palais législatif est-elle faite pour encourager la colonisation, qui a tant besoin d'être secourue sur tous les points où flotte le drapeau tricolore par delà les mers? A tous ces arguments chaleureusement présentés, M. le ministre de la marine, visiblement embarrassé, n'a su répondre qu'en termes évasifs. Aux accusations portées contre les gouvernants du pays, il n'a pu qu'opposer des certificats de bonne conduite en faveur des fonctionnaires incriminés. Le contre-amiral Dupré est un brave officier, et le directeur civil de la colonie est un homme religieux. Voilà toute la défense opposée à l'acte d'accusation : les ombres des victimes d'une exécution aussi maladroite qu'imméritée, n'avaient-elles pas droit à une plus éclatante réparation? Suffit-il d'arguer des bonnes intentions de fonctionnaires inhabiles, nous ne les supposons pas mal intentionnés, pour effacer un malheur public, provoqué par leur faute. L'enquête réclamée par M. J. Simon n'était-elle pas le moyen le plus loyal d'éclairer l'opinion publique, de l'apaiser par une satisfaction légitime, et de prouver que la religion du ministre n'avait pas été égarée. M. le ministre de la marine et la majorité ne l'ont pas pensé, et un bill d'indemnité a été octroyé aux auteurs de la répression coloniale. L'amiral Rigault de Genouilly, à la fermeté de caractère duquel nous nous plaisions à rendre hommage, nous avait habitués à mieux que cela dans ses manifestations parlementaires antérieures. Nous nous rappelons son langage net qui, dans d'autres occasions, avait produit si bonne impression, même sur l'esprit de ses contradicteurs : nous regrettons qu'en cette occasion importante sa réponse soit restée si évasive et si peu concluante. Car un ministre de la marine est aussi bien le protecteur naturel des colons que des fonctionnaires chargés de les adminis-

Digitized by Google

trer. Le *banc de quart* qu'il a invoqué n'a rien à faire avec le siége du magistrat. Et c'était le cas de répéter ici : *Cedant arma togæ.*

C'est après l'interpellation repoussée de M. J. Simon, que s'est produit un incident grave, imprévu, sur les bancs du Palais législatif, dont le contre-coup n'a pas tardé à se faire sentir sur ceux du Palais du Luxembourg. La demande d'éclaircissements formulée par la gauche sur la politique du gouvernement avait été résolument écartée; mais une interpellation de même nature, provoquée par le groupe du tiers parti, en tête duquel était inscrit le nom de M. Buffet, avait été longuement discutée dans les bureaux de la Chambre. D'après le règlement, quatre bureaux sur neuf, se prononçant en faveur d'une interpellation, entraînent une acceptation. Trois bureaux et la minorité de faveur dans un quatrième avaient accueilli favorablement la proposition Buffet. Il eût donc été légitime et régulier de ne pas l'écarter d'emblée et de la soumettre à un vote de la Chambre. Ce fut dans ce sens qu'une protestation s'éleva, lorsque le président M. Schneider annonça que l'interpellation en question n'avait pas été admise. Le débat s'étant vivement engagé dans l'enceinte du palais Bourbon, M. Rouher intervenant là où les députés seuls avaient le droit d'interpréter le règlement, crut de sa voix toute-puissante arrêter le débat à sa naissance. Le principal argument du premier ministre reposait sur la forme mal définie, très-vaste dans son acception, de la proposition mise en question. Le ministère réclamait des griefs nettement formulés pour les combattre; mais il ne pouvait accepter rien de vague. Grâce à une manœuvre habile de M. Thiers, M. Rouher, se laissant entraîner dans la discussion, provoqua par son insistance un vote général; cent deux voix se prononcèrent contre cent quatorze, en opposition avec la doctrine ministérielle. Le tiers parti et la gauche s'étaient comptés, et jamais le faisceau de la majorité n'avait été aussi entamé. Ce premier échec a été sensible à M. le ministre d'État qui n'a pu déguiser son étonnement; là où il comptait trouver un succès, il a subitement rencontré des résistances. La victoire lui restait, mais chèrement achetée. Sa déconvenue ne devait pas s'arrêter là.

Une interpellation sur les excès de certaines réunions publiques où sans nul doute la gauche, placée dans une situation difficile tant à cause de la défense de ses principes qu'en raison des attaques personnelles dont elle avait été l'objet dans ces mêmes réunions incriminées, devait imprudemment intervenir, promettait au ministère une victoire facile. L'éloquence gouvernementale se préparait à évoquer le spectre rouge, si redoutable pour les provinces, et à foudroyer les cinq, dont la persistante tactique avait provoqué les réformes du 19 janvier. Pour jouer un drame, il faut des acteurs : ce jour-là, ils firent défaut. Le drame tourna en comédie et même en un simple dialogue, faute de réplique de l'opposition. La majorité et le ministère se déclarèrent satisfaits l'un de l'autre, et l'interpellation, si pompeusement octroyée et annoncée, resta mort-née sur le carreau. Le triomphe qu'on s'était promis dans les hautes sphères ministérielles, et destiné à réparer

Digitized by Google

l'échec de la veille, s'était évanoui. A cette heure, les députés se reposent, en attendant la discussion du traité de la Ville et du crédit foncier et le dépôt du rapport sur le budget, confié comme par le passé à M. Busson-Billault. En attendant l'ouverture de débats plus sérieux, les députés s'entretiennent dans les commissions des futures chances de succès de leurs collègues aux prochaines élections. Elles ne paraissent pas toutes égales; il en est parmi les représentants du pays, qui partaient à la fin de la dernière session, pleins d'espoir dans la reconnaissance des populations et dans le titre magique de *candidat officiel*. A cette heure, une certaine teinte mélancolique a envahi quelques physionomies, et plusieurs commencent à douter de l'efficacité d'un système usé par de trop grandes complaisances. Si les craintes de guerre se sont évanouies, la loi militaire reste, et quelque tempérament qu'on ait apporté jusqu'à ce jour à la pratique de la nouvelle législation, M. le maréchal Niel est d'avis qu'il est temps de former et d'instruire les gardes mobiles. M. le ministre de l'intérieur, renseigné par les rapports préfectoraux, goûte moins la doctrine de son honorable collègue, et, dans la prochaine discussion du projet de loi qui appelle un contingent de cent mille hommes sous les drapeaux, il nous sera donné d'entendre certaines confessions piquantes sur l'effet produit dans les provinces par cette loi, qu'on peut considérer comme une ironique réponse à l'enquête agricole.

A en croire M. Rouher, les divergences d'opinions n'existent pas dans le sein du conseil. Nous avons peine à croire que les départements de la guerre et de l'intérieur apprécient avec la même satisfaction à l'heure des élections prochaines la loi de 1868; mais si nous n'étions déjà habitué à relever les contradictions tombées de la bouche de M. le ministre d'État, ce qui vient de se passer au Sénat suffirait pour nous édifier, et pour nous mettre en garde contre des assertions aussi optimistes.

En effet, quel n'a pas été notre étonnement, en lisant le dernier discours de M. de Maupas, sénateur et ancien préfet de police, connu pour son manque de résistance pendant des heures difficiles. Le collaborateur du 2 décembre, alors même que le discours impérial venait d'affirmer le pouvoir personnel dans toute sa volonté et dans toutes ses manifestations, de consacrer le principe de la non-responsabilité ministérielle en vertu de la Constitution, n'hésite pas à porter la main sur cette arche sainte que nous reconnaissions nous-même devoir désormais rester à l'abri de toute atteinte. M. de Maupas, dans un discours vraiment habile et éloquent, se chargeait de prouver lui-même aux honorables sénateurs que le régime autoritaire avait fait son temps, que les nouvelles lois sur la presse et sur la réunion devaient être saluées comme les bienvenues, et que le seul contrepoids salutaire qu'il convînt d'apporter à ces nouvelles forces résidait dans la responsabilité ministérielle. Inutile de peindre la stupéfaction causée dans l'enceinte du palais du Luxembourg, déshabitué de pareilles audaces. Comment les voûtes ne se sont-elles point écroulées sur le profane!

Digitized by Google

Pour nous, vraiment, c'est un triomphe inespéré que d'avoir vu nos doctrines, que nous supposions condamnées au silence, ressusciter d'une façon aussi brillante et devoir leur résurrection à celui-là même qui avait aidé naguères à leur écrasement. Mais quel deuil pour M. Rouher, pour son cortége officieux, pour tous ceux enfin qui croyaient en avoir fini du coup avec le monstre parlementaire! Cette journée a été néfaste, surtout après la manifestation des cent-deux. Le Corps législatif, d'ardeur plus juvénile, nous a habitués à des audaces bien vite réprimées; mais pouvait-on s'attendre raisonnablement à voir la Constitution mise en question au sein même du corps qui en est le gardien officiel? Et quelle n'a pas dû être la stupéfaction de M. le ministre d'État lui-même quand, le soir même de cette fameuse séance, il a relu les épreuves de son oraison, et qu'il a retrouvé les traces d'un aveu échappé à l'improvisation brûlante : là seulement peut être son excuse. Dans sa loyauté, le premier ministre, qui ne se supposait pas tout à l'heure assez large pour couvrir le souverain, confessait qu'un vote de méfiance, parti de l'un ou de l'autre des deux grands corps de l'État, suffirait pour provoquer la résignation spontanée de ses pouvoirs. Voilà vraiment un résultat bien inattendu pour tous : les prémisses du discours ministériel ne permettaient pas d'espérer une conclusion aussi contradictoire. Car, en vérité, ne nous payons pas de mots sonores ni de gestes emphatiques. Ou bien, dans votre pensée, monsieur le ministre, l'Empereur seul est responsable, et la Constitution le dit ainsi; c'est à lui seul qu'appartient le droit de penser et d'agir, et alors vous n'êtes qu'un instrument tout à sa dévotion; vous n'avez pas à vous préoccuper de l'opinion publique. Ou bien, si votre conscience vous invite à descendre du pouvoir, devant un blâme parlementaire, vous êtes plus qu'un instrument et vous vous érigez vous-même en individualité, non plus sans mandat, mais responsable, c'est-à-dire anti-constitutionnelle. Pour nous, libéraux, nous ne pouvons que nous réjouir d'une pareille interprétation : elle prouve une fois de plus que nous ne sommes pas aussi déraisonnables, que ce qui était bon hier peut être moins bon le lendemain.

Cette opinion, d'ailleurs, vous la pratiquez vous-mêmes au grand jour, et vous l'appliquez aussi bien aux hommes qu'aux choses. M. Pinard, excellent ministre avant le 3 décembre, était éconduit comme son regrettable collègue des affaires étrangères. Hier, l'administration remerciait certains fonctionnaires municipaux dont elle blâmait l'attitude : aujourd'hui c'est le tour du préfet de Seine-et-Oise, M. Boselli, qu'on met brusquement à la retraite. Tout cela n'est-il pas le symptôme de la responsabilité remontant depuis le dernier échelon jusqu'au premier.

Pourtant, en ce qui regarde M. Boselli, un scrupule nous arrête. Cet honorable préfet, qui se plaint d'une disgrâce imméritée, vient d'adresser des adieux à ses administrés. Ces adieux contiennent l'énumération des services rendus par le premier fonctionnaire du département de Seine-et-Oise, et, à l'en croire, il a réellement fait beaucoup

Digitized by Google

de bonnes et utiles choses. Quel est donc alors le grief invoqué contre un préfet aussi idéal? De quoi est-il coupable? N'est-il pas permis de se poser cette question, surtout quand on voit l'ancien préfet de l'Eure, M. Janvier, jadis forcé de se retirer après un éclat, promu de nouveau à un poste important? En vérité, administration et politique sont synonymes en France de mystère. C'est toujours l'inconnu ou l'imprévu. L'opinion publique attendait avec impatience la discussion du traité de la Ville et du Crédit foncier, qui tient en suspens d'immenses intérêts. On croyait toucher au terme de l'attente, et voici que le débat est encore remis pour des raisons graves, et qu'il eût été pourtant facile de prévoir. La première, c'est que le rapporteur de la commission, M. du Miral n'a pas semblé très-convaincu d'avoir eu connaissance de tous les contrats conclus avec les concessionnaires des travaux de la Ville de Paris. En dépit des assurances données par M. Rouher, l'opposition ne s'est pas laissé convaincre et a réclamé la production de ces pièces intéressantes. Sur l'observation fondée de M. Thiers qu'il fallait le temps de les examiner utilement, le jour de la discussion n'a pu être fixé. D'autre part, la commission dépassant son mandat, a ajouté au projet de loi, sans l'assentiment de la Chambre et *proprio motu* deux articles ayant pour objet de soumettre désormais au Corps législatif l'approbation des budgets extraordinaires des villes de Paris et de Lyon. Cette manière de procéder nouvelle, qui affecte de favoriser une extension des attributions de la Chambre, est vraiment un acheminement déguisé à une nouvelle restriction. Car s'il est intéressant de ramener un peu de calme dans le trésor de la ville de Paris par le contrôle législatif opposé à l'omnipotence de M. le préfet de la Seine, il est moins aisé de comprendre pourquoi on enlèverait le contrôle des finances de Lyon à son conseil municipal. Une pareille mesure contre laquelle d'ailleurs M. Hénon, l'un des députés de la grande ville, a protesté de toutes ses forces, blesserait directement les droits de la seconde cité de France. Ici encore, nous relevons une nouvelle contradiction de M. Rouher, intervenu dans la discussion engagée. En qui ce concerne Lyon, M. le ministre d'État a trouvé bon, que par assimilation à Paris, on remontât de la question spéciale à la question générale, et que par voie d'extension libérale, sans l'aveu du Corps législatif dont le droit d'amendement était ainsi méconnu, on englobât Lyon dans les nouvelles dispositions de la commission. Voilà, en vérité, un retour bien surprenant. La théorie de M. Rouher, énoncée deux jours auparavant, était diamétralement opposée, puisque lorsqu'il s'agissait des interpellations sur la politique du gouvernement, il les faisait écarter sous le vain prétexte que les questions posées étaient trop générales, pas assez spéciales; et voici qu'à propos de la ville de Lyon, il défend l'amendement émané du gouvernement sans l'adoption préalable des députés, par cette seule raison qu'il est libéral de remonter de la question spéciale à la question générale. Décidément, M. Rouher renonce à toute logique, et, s'il continue ces errements, on ne peut prévoir où s'arrêtera le décousu ministériel.

Digitized by Google

Nous voici bien loin de la *solidarité* et de l'*homogénéité* du cabinet, qui ont donné lieu à une véritable querelle d'académiciens en plein Sénat, querelle terminée par une confusion des mots et des idées, semblable à celle que la diplomatie a été assez habile pour jeter dans la question turco-grecque.

A l'heure où nous traçons ces lignes, M. Walewski, le porteur et dépositaire secret des pensées de la Conférence, a dû quitter Athènes; les délais apportés à la réponse du roi Georges, impuissant à former un nouveau ministère, ont-ils mis fin à la crise? Nous l'espérons peu. Le conflit est plus imminent que jamais. Athènes est en mouvement. L'abdication du souverain et la proclamation de la République sont au bout de tous ces stériles compromis qui n'ont servi qu'à accroître l'irritation hellénique et à doubler les armements des deux puissances entrées en lutte.

Pendant qu'à propos d'élections, de nouveaux troubles ensanglantent la Hongrie, l'Espagne ne parvient pas à reprendre son équilibre. Les diverses compétitions monarchiques, assombries par le mystérieux assassinat du gouverneur de Burgos, ont fait, par les violences provoquées et commises dans les camps extrêmes, germer des idées de directoire et de république, dont le plus éclatant résultat est d'épuiser la Péninsule en stériles efforts. Certaines ambitions espèrent-elles se rendre plus facilement maîtresses des destinées du pays, en provoquant la lassitude générale? Toujours est-il que l'Europe en ce moment, d'un bout du continent à l'autre, est en émoi et que les divers gouvernements ont si bien su enchevêtrer l'écheveau diplomatique que personne ne sait plus où l'on va, sur qui compter et de qui se méfier. Il ne faut pas se le dissimuler, une pareille atonie est toujours le prélude de grands déchirements, et la France doit avoir hâte de se retremper dans le suffrage universel, pour retrouver dans sa virilité une politique certaine et le point de direction, qui nous échappe à cette heure.

Il serait pourtant injuste de ne pas tenir compte des efforts véritables tentés dans le prochain budget, en faveur de réductions et d'économies importantes. La meilleure popularité que les députés puissent recueillir aux yeux de leurs commettants sera le fruit des résultats obtenus dans ce sens. Car le plus sûr moyen d'assurer la paix, c'est de réduire le budget de la guerre en augmentant les rétributions du travail, et notre expérience de l'Algérie nous porte à croire que l'incursion de tribus pillardes surgissant à la limite du désert saharien, si facilement repoussées d'ailleurs, n'est faite ni pour enrayer ces sérieux projets d'économie, ni pour retarder la réalisation des réformes libérales dont nous avons récemment félicité l'initiative gouvernementale. — Cet incident militaire de Laghouat n'a pas et ne peut avoir de portée sérieuse, étant connus, le coup d'œil militaire du maréchal de Mac-Mahon, rentré dans son commandement, et son habitude des mouvements arabes.

Cte E. DE KÉRATRY.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE

LA BIBLE DANS L'INDE

VIE DE IESEUS CHRISTNA (1)

Depuis quelque temps, et malgré les causes multiples qui l'entraînent impérieusement vers d'autres directions, la curiosité publique n'était pas sollicitée en vain par l'annonce d'un livre, gros de révélations puisées dans des documents si authentiques et si péremptoires, disait-on, que le christianisme était définitivement jugé, irrévocablement condamné. On avait la preuve, et on allait la fournir, qu'il ne fallait voir dans la Bible, aussi bien dans le nouveau que dans l'ancien Testament, qu'une dérivation, souvent même une copie des traditions religieuses de l'Inde, et que notamment l'histoire de Jésus-Christ, telle que l'Évangile la rapporte, n'était que la légende de Krichna malhonnêtement et maladroitement renouvelée des antiques supercheries des brahmes. Il ne devait rester de Jésus-Christ que la pure figure d'un philosophe qui s'était approprié la doctrine morale de Krichna, qui l'avait loyalement prêchée, mais dont la mémoire, comme celle de son prédécesseur indien, avait été, dans un but de domination sacerdotale, affublée par ses disciples de ces oripeaux mensongers.

Au fond, pour qui n'était pas absolument étranger aux travaux faits sur l'Inde et aux systèmes enfantés par ces travaux, ces pompeuses promesses n'avaient rien de bien original. Dès 1852, un savant orientaliste, M. Théodore Pavie, écrivait : « Enfin vient Krichna, la huitième incarnation de Vichnou, dont la physionomie singulièrement complexe a tant d'aspects variés. Héros persécuté dans son enfance

(1) Librairie internationale, 15, boulevard Montmartre.

Digitized by Google

comme Hercule, Dieu triomphant, couronné de fleurs comme Bacchus, divinité cachée sous l'apparence d'un berger comme Apollon chez Admète, sauveur promis, attendu comme le Messie, il semble que, pour le peindre, les sages et les poëtes hindous aient puisé à toutes les traditions anciennes et contemporaines répandues dans le monde. Les analogies cependant sont plus apparentes que réelles, et l'on peut s'en convaincre en y regardant d'un peu près. » Et M. Pavie ajoutait dans une note, sur laquelle j'aurai occasion de revenir : « On a cru reconnaître dans la personne de Krichna et jusque dans son nom la personne du Christ. » Le thème n'était donc pas nouveau, et encore qu'on ne s'empressât point d'en avertir, il pouvait ne pas être inutile d'exagérer un peu la valeur de ces *vers nouveaux composés sur des pensers anciens*. Si la gloire d'inaugurer la carrière échappait à ce livre, ne convenait-il pas du moins de lui ménager celle de paraître en toucher victorieusement la borne ?

C'est ainsi, je l'avouerai franchement, que je m'expliquais ces bruits avant-coureurs. Je les attribuais au zèle des amis et à cette mode, devenue comme une seconde nature chez un grand nombre de nos contemporains, de faire à toute manifestation anti-chrétienne un accueil excessif. Je ne pouvais me résoudre à y voir l'exacte mesure des prétentions de l'auteur. Et cependant, la lecture du livre ne laisse aucun doute à ce sujet, telle est bien la tâche que M. Jacolliot s'est proposée, et la cause qu'il s'imagine avoir gagnée sans appel. Il admet sans doute qu'une étude plus approfondie des détails pourra corroborer sa thèse, et il ne désespère point de l'étayer lui-même par de nouveaux contreforts. Mais, dès maintenant, il la croit solidement, inébranlablement assise. Sa confiance est si grande qu'il déclare toute contradiction impossible, et qu'il traite le christianisme comme une absurdité avec laquelle on ne discute même pas. Tout ce qu'il peut accorder à ceux qui ont la foi, c'est de les excuser par le bénéfice d'une raison et d'une conscience *abruties*. Quant à ceux en faveur de qui il serait trop ridicule d'invoquer cette circonstance atténuante, ce ne sont que les champions hypocrites d'un intérêt terrestre et temporel auquel ils sacrifient, avec les droits de la vérité, les droits de l'homme et des peuples à la dignité et à la liberté.

Ce ne sont là, du reste, pour le dire en passant, que des aménités auprès des emportements qui encombrent à peu près les deux tiers du volume. Ce n'était pourtant pas trop d'un volume pour l'examen sérieux d'une question si grave! Avec ces sortes de déclamations, on passionne, on attise les haines, on prépare les violences, et rien n'est moins propice que tout cela au progrès des idées. Le souffle chaleureux d'une âme convaincue enfle les voiles et pousse le navire; mais les tourbillons qui remuent la vase au fond de l'Océan causent des avaries et des retards, lorsqu'ils n'amènent pas le naufrage. Il y a, d'ailleurs, des armes dont l'usage est également proscrit par le respect qu'on se doit à soi-même, et par celui qu'un homme bien né, et surtout qui se donne pour marcher sous le drapeau de la liberté, doit à ses adver-

Digitized by Google

saires. Et lorsque M. Jacolliot parle « de la boue des sacristies et des officines jésuitiques dont les adeptes des superstitions chrétiennes (et il s'agit, sous ce nom de superstitions, de l'Évangile) couvrent les partisans de la raison et de la pensée libre, » je regrette vivement qu'il me mette dans l'obligation de lui rappeler que, de quelque part que vienne la boue, le visage auquel on la jette en est moins sali que la main qui la ramasse.

De tels procédés ne sont pas seulement blâmables au point de vue moral, ils le sont aussi au point de vue littéraire. Plus que toute autre, notre langue impose à ceux qui l'écrivent et même à ceux qui la parlent, la loi de l'euphémisme; et nulle autre n'a plus de ressources qu'elle pour satisfaire cet instinct aussi impérieux que délicat.

Mais ne serait-ce pas une exigence déplacée que de vouloir trouver, dans des pages trop peu soucieuses de l'art de bien dire et même de dire correctement, ce sentiment exquis qui ne permet pas au français d'imiter la licence latine, mais qui lui interdit de braver, en quelque sens que ce soit, l'honnêteté? On chercherait en vain à découvrir la moindre parenté entre la phrase de M. Jacolliot, plutôt jetée qu'écrite, et le style de tant d'autres adversaires du christianisme dans lesquels nous nous plaisons, tout en combattant leurs erreurs, à reconnaître des écrivains éminents. S'il est vrai, comme l'a dit Buffon, que « le style est l'homme, » ces formes négligées constituent, à l'égard du soin qui a présidé à la préparation substantielle du livre, un préjugé fâcheux. Aussi n'insisterai-je point, de peur qu'on ne voie dans cette critique de surface, si méritée qu'elle soit, une manœuvre pour déprécier le fond. Venons-en donc immédiatement à la thèse elle-même.

M. Jacolliot prend pour point de départ que « étudier l'Inde, c'est remonter aux sources de l'humanité. » Et comme cette proposition n'est pas précisément un axiome, il consacre à l'établir toute la première partie de son ouvrage. Avec une bonne foi qui l'honore, il ne déguise point que des auteurs, imbus à coup sûr de préjugés tout autres que les préjugés chrétiens, ne reconnaissent point à l'Inde ce rôle prédominant. Mais à ceux qui placent le berceau de la civilisation dans l'Egypte ou dans la Grèce, il répond : « C'est faire instruire la mère par les fils, c'est enfin oublier le sanscrit. Le sanscrit, voilà la preuve la plus irréfragable, et en même temps la plus simple, de l'origine des races européennes et de la maternité de l'Inde. » Et il s'étend sur l'analogie de tous, mettons pour ne rien exagérer, de presque tous les noms de la Fable et de la Mythologie grecques avec les termes sanscrits correspondants, et sur la similitude des lois et coutumes de l'Occident avec les mœurs et le code sacré des Hindous.

Il y a, dans cette étude, des rapprochements intéressants et que, pour ma part, je crois fondés. Je n'irais pas cependant jusqu'à souscrire à cette conclusion : « Ainsi, on est amené à penser que tous les temps fabuleux et héroïques, ces temps légendaires, que l'histoire admet, dans son impossibilité de mettre à la place des faits sérieux, n'ont jamais existé. Ce ne sont que des traditions indoues importées en Grèce

Digitized by Google

par des populations de l'Asie-Mineure qui sont venues la coloniser, et que les écrivains de ce pays ont accueillies comme les souvenirs de leur berceau. » M. Jacolliot laisse lui-même échapper un aveu qui, malgré le ton affirmatif de cette allégation, la réduit à sa juste valeur. « L'histoire, dit-il, bien que réduite à tâtonner sur ce sujet, nous aide à soutenir cette HYPOTHÈSE plutôt qu'à la combattre. » Nous trouvons donc, à la base de cette argumentation qui doit convaincre le christianisme d'imposture, une hypothèse. On comprend, en effet, qu'au début des diverses civilisations de ces peuples issus d'une souche commune, les héros qui en furent les principaux artisans aient pu et même aient dû être engagés dans des rencontre pareilles et par conséquent se signaler à peu près par les mêmes exploits; et comme leurs exploits donnaient naissance à leurs noms historiques, ces noms présentent naturellement des ressemblances qui n'autorisent point la saine critique à confondre ni les personnages ni les faits, mais qui dénotent seulement la parenté des langues. N'est-il pas évident que le nom d'Hercule, en sanscrit *Hara-Kala*, héros des combats, après avoir été mérité dans l'Inde, a pu l'être aussi dans la Grèce?

J'en dirai autant des coutumes et des lois. Les unes découlent des principes de morale identiques chez tous les hommes; les autres, dont le caractère entièrement contingent et arbitraire répugne à cette explication, attestent une commune origine, et non pas, du moins d'une manière absolue, une dérivation. Rien ne prouve ce débordement primitif de l'Inde sur les contrées européennes. Tout indique, au contraire, deux courants d'émigration simultanés partis d'un centre unique et se dirigeant l'un vers l'Inde, l'autre vers l'Occident. « A une époque difficile à préciser, dit M. Pavie, mais qui, d'après les autorités les plus respectables (Colebrooke et les autres savants anglais et allemands les plus accrédités), remonte au-delà du quatorzième siècle avant notre ère, les tribus âryennes quittèrent les plateaux élevés de l'Asie centrale où elles campaient dans le voisinage des autres familles japhétiques. Tandis que le principal courant de l'émigration entraîne vers l'ouest, pour les déverser un jour sur l'Europe, les aînés de cette race entreprenante, les âryens se dirigent vers le midi... Une fois fixés dans l'Inde, ils s'identifient si bien avec ce pays plus rapproché du soleil, au climat plus doux, qu'ils perdent jusqu'au souvenir de leur ancienne patrie. » Ce n'est pas tout à fait, on en conviendra, l'hypothèse de M. Jacolliot. Mais passons, et voyons comment de cette hypothèse, plus que problématique, il fait sortir sa thèse anti-chrétienne.

« Si nous avons réussi, dit-il, à démontrer que l'antiquité tout entière ne fut par sa langue, ses usages, ses coutumes, ses traditions politiques, qu'une émanation de l'Inde; qui donc osera nous jeter la pierre, si nous sommes amenés logiquement et fatalement à soutenir et à prouver que l'on doit retrouver dans l'Inde la source de la révélation primitive et de toutes les traditions religieuses? Quoi! ces peuples qui ont imprimé si fortement leurs traces sur la Perse, l'Égypte, la Grèce et Rome; qui donnèrent à ces pays leur langage, leur organi-

Digitized by Google

sation politique, leurs lois, n'y auraient pas également apporté l'idée religieuse?..... Quoi de plus naturel, de plus simple et de plus logique que notre pensée, du moment où nous nions énergiquement toute révélation comme contraire au bon sens, à la raison et à la dignité de Dieu, du moment où nous rejetons toutes les incarnations dans le domaine du mythe et du rêve? » Et la seconde partie de l'ouvrage, employée à établir par des rapprochements plus ingénieux que solides la filiation indienne de la société hébraïque, s'ouvre par une profession de foi très-carrément rationaliste, répétée avec une remarquable insistance en maints autres endroits.

En cela, du moins, l'auteur se montre doué d'un sens vraiment logique. Car sa thèse ne peut avoir de raison d'être et même d'apparence qu'en vertu de cette négation *a priori* de toute révélation surnaturelle. Qu'importe, en effet, que tout dérive de l'Inde, si ailleurs Dieu est intervenu directement par une révélation? De ce que l'Inde serait le berceau de tout ce qui est humain, il ne s'ensuivrait point qu'elle fût celui d'une religion positivement et surnaturellement révélée. Pour qu'un tel argument conclue par rapport à la religion, il faut que la religion elle-même soit humaine. Or, c'est justement la question. On la tranche arbitrairement, on ne la résout pas, lorsqu'on se contente de nier la possibilité de la révélation et celle du miracle, et de reléguer dédaigneusement « dans le domaine du mythe et du rêve » tout fait empreint du caractère surnaturel. Mais il est moins aisé de démontrer que de poser en principe l'impuissance de Dieu à parler et à agir ici-bas; et cette leste mutilation de la philosophie spiritualiste procure, en outre, ce précieux avantage de ne pas compter avec la certitude historique et de substituer aux faits, dans l'intérêt d'un système, des hypothèses du genre de celles que nous aurons à apprécier tout à l'heure. Ainsi, à une donnée historique très-contestable, M. Jacolliot ajoute une opinion philosophique évidemment fausse, et sur ces deux éléments soudés ensemble, il échafaude des suppositions justifiées par de futiles analogies et quelquefois même uniquement par le besoin de sa cause.

Dans cette dernière catégorie, il convient de ranger l'étrange étymologie du nom de Moïse ou Mosès. M. Jacolliot identifie ce nom à celui de Manou chez les Indiens, de Manès chez les Égyptiens, et du Crétois Minos. Quand cette identité ne serait point une pure illusion, elle ne saurait porter aucune atteinte à l'originalité de la mission de Moïse. Manou, en sanscrit, veut dire *penseur*. C'est le nom du premier homme chez divers peuples, comme pour marquer la différence radicale qui sépare la race humaine, dès son origine, des animaux dépourvus de raison. Il est très-naturel que les Indiens l'aient donné à leur législateur; et si le législateur des Hébreux en avait été honoré à son tour, loin d'y voir une atténuation de son rôle, il faudrait y reconnaître un témoignage rendu à l'importance de ce rôle. Il en serait de même de Manès et de Minos. Mais, sans nous arrêter à ce qu'on pourrait objecter, touchant ces deux derniers noms, à la prétention de

Digitized by Google

M. Jacolliot, est-il vrai que Mosès soit identique à Manou? On sait que, dans les langues orientales surtout, les voyelles varient facilement, et que certaines consonnes même se substituent l'une à l'autre, pour cause d'affinité de prononciation, à mesure que les siècles ou les idiomes se transmettent les mots. Mais depuis quand la transmutation de *n* en *s* est-elle si facile que Mosès vienne évidemment de Manou? Depuis quand une seule consonne, présente dans deux mots, suffit-elle à tirer avec certitude l'un de ces mots de l'autre, contrairement à l'étymologie consacrée par la tradition et par la physionomie même du mot dont il s'agit de fixer l'origine? Jusqu'à présent, Mosès venait de deux mots égyptiens, *moou*, qui signifie *eau*, et *oudjei* ou *ousé*, qui veut dire *sauvé*. Mais il convient à M. Jacolliot que Mosès descende de Manou, parce que Moïse et Manou furent législateurs, et il intitule un de ses chapitres : « Manou! Manès! Minos! Mosès! » Certes, les points d'admiration sont parfaitement à leur place. Mais ne pourrait-on pas écrire avec le même à-propos un chapitre intitulé : « Jacolliot! Jacotot! » et justifier cette importante découverte par la méthode Jacotot, qui consiste à trouver tout dans tout? La plaisanterie est peut-être risquée ; mais on me la pardonnera : elle est beaucoup plus de M. Jacolliot que de moi.

Quant au rapport, dont M. Jacolliot n'est pas l'inventeur, entre Krichna et Christ, il a voulu le populariser en le rendant plus manifeste à l'œil, et au lieu de *Krichna*, il a écrit *Christna*. Il excuse le *ch* en disant qu'il rend mieux que le *h* l'aspiration indienne ; mais il ne donne point la raison du *st* à la place du *ch*. Cette explication n'eût pas été inutile ; mais il était plus favorable à la vulgarisation de la thèse de graver simplement au frontispice du livre : « Vie de Ieseus Christna. » Ce *Ieseus* m'a l'air un peu forgé. En tout cas, le Josué ou le Jésus des Hébreux signifie *Sauveur*, tandis que le *Ieseus* de M. Jacolliot, de son propre aveu, signifie *pure essence divine :* ce qui n'est même pas vrai, le *Zeus*, d'où il le fait découler, n'étant pas le *Dieu par excellence*, mais tout uniment le *ciel*, le *céleste*. Mais revenons à Krichna qu'on veut étymologiquement confondre avec Christ. Ce dernier mot, personne ne l'ignore, veut dire *oint*, *unctus*. Krichna veut dire : *au visage noir*. Il n'y a d'autre rapport, on le voit, sinon que, pour devenir noir, un blanc a la ressource de se teindre.

Laissons donc de côté ces considérations linguistiques qui ne sont pas sérieuses, et abordons la comparaison des faits au moyen de laquelle M. Jacolliot essaie d'établir que l'Ancien et le Nouveau Testament ne sont qu'un plagiat des traditions de l'Inde. On n'attend pas que, dans les étroites limites de cette étude, tous ces faits soient passés en revue. Quelques exemples suffiront pour motiver sur l'ensemble un jugement consciencieux.

Une nécessité du système de M. Jacolliot est de retrouver chez les Hébreux, comme chez tous les autres peuples, une organisation sociale pareille à celle de l'Inde. La distribution des habitants par castes doit donc y être en vigueur ; il y faut aussi des parias, rejetés pour

Digitized by Google

leurs crimes en dehors de toute caste. Pour compléter, sous ce rapport, la ressemblance de l'Égypte et de l'Inde, et surtout pour rattacher à l'Inde la société hébraïque, M. Jacolliot fait naître les Hébreux des parias égyptiens. « De là, dit-il, naquit également une race de déclassés et de parias, dont nous nous occuperons dans un chapitre spécial, car *notre opinion*, forcée par la logique des faits, est que de cette race de parias et de déclassés naquirent les Hébreux, régénérés par Manses, Moses ou Moïse. » On voit que la logique des faits veut dire ici le besoin du système, et que l'opinion, forcée par cette cette singulière logique, noie sans scrupule l'histoire dans l'hypothèse.

Parias de l'Égypte, les Hébreux copient donc naturellement l'organisation de la mère-patrie. Il sont des castes ; seulement « au lieu de quatre castes, ils en ont douze, dont la première fut, comme toujours, celle des prêtres, chargée de toutes les fonctions civiles et religieuses de la nation. » Et si l'on objecte « que les tribus hébraïques ne furent point des castes, et que ces divisions naturelles vinrent de l'origine attribuée à chacune d'elles, de leur descendance des fils de Jacob, » M. Jacolliot ne se déconcerte point. « Cette filiation n'est *pour moi*, répond-il, qu'une fiction ingénieuse de Moïse pour faire admettre comme créées par Dieu lui-même ces divisions qu'il établissait, et contre lesquelles le peuple eût sans aucun doute murmuré. » Il suffit que M. Jacolliot le pense pour que ce soit vrai, et il faut le croire sur parole, sans demander pourquoi douze castes au lieu de quatre, et sans se souvenir que les prêtres ne furent jamais chargés chez les Hébreux du gouvernement civil, témoin Moïse qui ne fut jamais prêtre, quoique de la tribu de Lévi, Josué, les juges, les rois. Mais cela dérangerait le système, et l'*opinion* de M. Jacolliot, qui s'érige en critérium historique absolu, est que « la tribu des prêtres fut la première, » bien que Lévi fût le troisième fils de Jacob, et « qu'elle fut chargée de toutes les fonctions civiles et religieuses de la nation, » bien qu'elle fût uniquement consacrée au culte religieux.

Quant au parallèle relatif au nouveau Testament, je m'attacherai à ce qui concerne la mère de Krichna et le massacre des innocents : *ab uno disce omnes*. Selon M. Jacolliot, Devanaguy ne cessa point d'être vierge en devenant mère. M. Pavie dit, au contraire : « Krichna était fils de Vasoudéva et de Dévakî, sœur du roi Kans ou Kansa, qui régnait à Mathoura..... Kansa, averti par une voix d'en haut que Krichna doit le tuer, fait périr tous les enfants de sa sœur Dévakî, et c'est pour le soustraire à ce *massacre des innocents* que Vichnou transporte le divin héros à Gokoula, avant sa naissance, en le déposant dans le sein de Djaçodâ, épouse de Nanda. » Voici la version de M. Jacolliot : « Ayant eu un nouveau rêve qui l'avertissait d'une manière plus précise encore du châtiment qui l'attendait, *il ordonna le massacre, dans tous ses États, des enfants du sexe masculin nés pendant la nuit où Christna était venu au monde*, pensant ainsi atteindre sûrement celui qui, dans sa pensée, devait plus tard le renverser du trône. » Ce récit, nous dit M. Jacolliot, est « d'après le Bagaveda-Gita et les traditions brahma-

Digitized by Google

niques. » Rien de plus rassurant que ces *traditions brahmaniques*, si ce n'est cette autre confidence qu'en présence du « fouillis inextricable des livres religieux des Indous, » notre auteur s'est considérablement aidé pour ce volume des « œuvres du théologien Ramatsariar, apportées de la bibliothèque de sa pagode par un brahme avec lequel il étudiait le sanscrit. » Assurément le témoignage de l'historien Josèphe, parlant du massacre des innocents tel qu'il est consigné dans l'Évangile, est moins croyable. « Outre que cet écrivain jouit d'une réputation de mauvaise foi des plus méritées, il n'affirme rien et ne fait que relever, à plus de soixante ans de distance, un fait ou plutôt une erreur déjà accréditée par les apôtres. » Voilà par quel genre de critique on prétend réformer l'histoire, ou plutôt on ose inventer de toutes pièces une histoire nouvelle.

Mais où l'esprit critique de M. Jacolliot brille de tout son éclat, c'est dans la question de « l'authenticité des livres sacrés des Indous. » Il n'appuie cette authenticité, d'où dépend cependant tout le sort de sa thèse, que sur l'antiquité du sanscrit, et sur cette affirmation hypothétique que tout absolument vient de l'Inde. Quatre pages y suffisent, dont deux et demie sont consacrées à dire qu'il n'y a point d'autres preuves. Serait-on bien injuste de retourner à M. Jacolliot une de ses politesses envers ceux qu'il combat avec tant de hauteur, sinon d'autorité, et de lui dire : A peine une page et demie sur le point capital, et le « tour est joué! »

Ce n'est pas le lieu de discuter ici la date de ces livres. Qu'il nous soit seulement permis de dire que, lorsque M. Jacolliot affirme que « le sanscrit, langue dans laquelle ces ouvrages sont écrits, ne se parlait plus et ne s'écrivait plus plusieurs siècles avant Moïse, » il ne peut fonder sur rien une pareille assertion. Tout porte à admettre, au contraire, que la composition définitive du Mahâbhârata, dont le Bagaveda-Gîta est un épisode, ne remonte pas au-delà du troisième ou du quatrième siècle de notre ère. M. Pavie constate « qu'à travers les retouches et les interpolations que ce poëme a subies, on sent le parti pris de faire prédominer la secte de Vichnou. » Ces retouches et ces interpolations eurent pour but de maintenir le brahmanisme à la hauteur du bouddhisme et du christianisme.

Quant aux ouvrages inspirés par les traditions brahmaniques, il en est d'origine essentiellement moderne, comme le Bhagavat Dasam Askand, dont M. Pavie nous a donné une traduction remarquable précédée d'une plus remarquable préface, à laquelle j'ai emprunté dans cette étude plusieurs citations.

Dans cet ordre d'idées, qui est le vrai, tout s'explique sans recourir à la thèse exagérée de M. Jacolliot, ni à la thèse tout aussi exagérée qui en serait le contrepied, toutes deux également insoutenables. Ni le christianisme n'est venu des traditions de l'Inde, ni la religion de l'Inde de celle des chrétiens. Mais des contacts ont sans doute eu lieu, des infiltrations se sont opérées, et de là ont germé les quelques ressemblances qui ne sont pas de pures apparences ou de fortuites ana-

Digitized by Google

logies. Je ne saurais mieux rendre ma pensée qu'en transcrivant ce que dit M. Pavie à ce sujet :

« On a cru reconnaître dans la personne de Krichna et jusque dans son nom la personne et le nom du Christ. A ceux qui soutiennent cette thèse de parti pris, et pour abaisser la religion chrétienne plus encore que pour rehausser la philosophie des Hindous, on peut répondre : Libre à vous de voir des mythes dans les dieux des païens, mais vous ne ferez jamais entrer la vérité éternelle dans le cadre mesquin d'un système. A ceux qui, se plaçant au point de vue chrétien, — et c'est aussi le nôtre, — voient dans le krichnaïsme un emprunt fait à notre religion, nous dirons : L'Inde n'est point arrivée jusqu'au douzième siècle de notre ère sans entendre parler des peuples dont l'histoire se développait parallèlement à la sienne. Les brahmanes n'étaient pas gens à se mettre en voyage à la recherche des systèmes étrangers, ni à donner droit de cité chez eux aux religions du dehors; mais ils peuvent avoir adopté de bonne heure quelques-unes des idées qui flottaient, pour ainsi dire, dans l'ancien monde, avoir fait des emprunts à la philosophie d'Alexandrie et s'être laissés influencer aussi par le dogme chrétien. Cette supposition serait même assez fondée, s'il est vrai qu'ils aient recomposé leurs Pourânas après la défaite du bouddhisme. En général, les idées ont marché d'Orient en Occident : ce que l'Inde aurait ainsi reçu de la Grèce, on croyait autrefois que la Grèce l'avait reçu de l'Inde. Quant au christianisme, s'il a pénétré dans l'esprit des brahmanes, ç'a été, pour ainsi dire, par infiltration. »

J'ajouterai seulement que retrouver dans l'Inde certaines traditions mosaïques et chrétiennes, comme la chute primitive, le déluge, l'attente d'un Sauveur, etc., n'a rien qui puisse étonner. Ces traditions, d'après la doctrine mosaïque et chrétienne, doivent être universelles. Leur présence dans l'Inde, dont M. Jacolliot fait tant de bruit, ne peut donc point fournir un argument en faveur de sa thèse. La Bible n'a pas plus eu besoin de les recevoir de l'Inde, que l'Inde de les puiser dans la Bible.

Je ne pense pas que M. Jacolliot puisse m'accuser, dans le langage épuré qu'il affecte, de l'avoir « aspergé de boue avec un goupillon, » ni d'avoir joué vis à vis de l'Inde le rôle qu'un prêtre indou jouerait en Europe, si, repoussant la morale évangélique et les sublimes leçons du Christ, il ne voulait, de parti pris, étudier notre religion que dans les drames sacrés et les farces religieuses du moyen âge, où Dieu le père vient sur la scène se colleter avec le diable, où l'on prête à la Vierge, à Jésus, aux apôtres et aux saints des absurdités sacriléges et parfois même obscènes! » Ce rôle qu'il attribue « aux missionnaires de tous les cultes » dans l'Inde, il faut bien le lui dire en finissant, c'est celui qu'il joue, lui, dans tout ce que je puis appeler la partie déclamatoire et passionnée de son livre, sans réfléchir qu'il nuirait ainsi considérablement à la partie sérieuse, s'il y en avait une qui méritât ce titre!

J.-T. Loyson.

Digitized by Google

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

GYMNASE DRAMATIQUE : *Séraphine*, comédie en cinq actes et en prose de M. Victorien Sardou.

COMÉDIE FRANÇAISE : les *Faux Ménages*, comédie en quatre actes et en vers de M. Edouard Pailleron.

La Dévote, prudemment baptisée *Séraphine* par dame censure, poursuit le cours de sa carrière brillante, mais tumultueuse. En effet, depuis quelques années plus le public paraît mépriser une pièce, plus il met d'empressement à courir l'entendre, semblable à ces hommes blasés et corrompus qui ne peuvent aimer que les femmes qu'ils n'estiment pas.

On ne rencontre partout, même dans la société la plus frivole, que des contempteurs du genre Offenbach, et pourtant il a fait le tour du monde sur les ailes du succès. Le noble faubourg, dit-on de toutes parts, proteste contre la nouvelle pièce de M. Sardou, et jamais on ne vit stationner aux abords du Gymnase autant d'équipages princiers.

A une société vieillie qui meurt d'anémie il faut les piments les plus forts. L'auteur de *Séraphine*, homme d'esprit s'il en fut, en sert à profusion ; et en entendant les serpents qui se cachent sous les bancks-notes, il doit parodier en souriant le mot de Mazarin : « Qu'ils sifflent pourvu qu'ils payent. » Puisqu'il est admis que l'argent est le critérium de l'art moderne, voilà où l'on doit en arriver ; la pente est fatale, nous la descendrons jusqu'au bout.

Ce que nous devons le plus regretter dans ce système d'affaires dramatiques, ce n'est pas tant les pièces qu'il nous donne que celles qu'il nous empêche d'avoir ; et où pourrions-nous trouver un meilleur exemple que dans l'œuvre de M. Sardou lui-même? Vous rappelez-vous ses débuts? *M. Garat*, *les Pattes de mouche*, le troisième acte des *Femmes fortes;* c'était chaque jour un succès nouveau accueilli avec joie par tous les gens de goût qui, au milieu de l'atmosphère pesante d'un réalisme sombre et monotone, croyaient voir naître un esprit jeune, fin et délicat, sans grande portée, mais dont les défaillances étaient voilées avec une grâce charmante, et qui allait enfin reconquérir sur la scène française les droits immortels de l'esprit, de l'imagination et de la fantaisie!

On sentait déjà que son génie avait trop d'éclat pour avoir de la

Digitized by Google

force, et que la nature même de son esprit l'obligeait à restreindre le cadre de ses pièces, mais enfin on pouvait espérer de petits chefs-d'œuvre de chevalet, en deux ou trois actes au plus, qui auraient charmé les esprits délicats.

Évidemment, c'était là l'essence de son talent. Avec quelle mièvrerie adorable il nous eût fait tourner, pendant deux actes entiers, autour du coffre à broderies d'une jolie femme, s'arrêtant à chaque aiguille pour faire naître les incidents, mêlant le peloton de laine avec une frénésie terrible, et puis, au dénoûment, le coupant d'un seul coup avec une crânerie et une habileté indiscutables.

C'est ainsi que la nature l'avait créé; voyons maintenant ce qu'en ont fait les entrepreneurs de spectacle aidés du mauvais goût public.

Voici les pièces du procès; mais empressons-nous d'ajouter, pour être juste en tout, que le hasard nous sert mal, et que nous allons tomber sur une pièce où les défauts s'accentuent plus que dans toute autre du répertoire de l'auteur des *Pattes de mouche*.

Séraphine, dans sa jeunesse, a usé et abusé des plaisirs mondains, à ce point que, dans les premières années de son mariage avec un colonel idiot (pauvre Gymnase, que doivent penser les colonels de Scribe), elle a eu une fille adultérine avec l'amiral de Montignac, qui s'est retiré prudemment sur l'immensité des flots. Mais Séraphine n'était que fourvoyée dans le vice; bientôt le remords est venu, et avec le remords un désir infini de réparation.

Naturellement, dès le premier jour, elle s'est jetée dans le sein de la religion qui est représentée ici, pour les besoins de la cause, par un certain M. Chapelard, dont la longue redingote fait assez pressentir les pans d'une soutane.

Chapelard n'est pas janséniste; au contraire, il a développé, à l'usage de ses clientes, la théorie des intentions et des mensonges; c'est lui qui a conseillé à notre dévote d'enfermer sa fille dans un couvent, et de faire racheter ainsi sa faute par l'enfant innocent de toutes ces hontes et de tous ces crimes.

Malheureusement, Yvonne n'a que la vocation du mariage; mais cette vocation paraît très-décidée chez elle, surtout lorsqu'un charmant jeune homme, qui n'a pas une très-bonne opinion des femmes en général et des demoiselles en particulier, se précipite dans sa chambre virginale, comme entrée en matière d'une première déclaration d'amour, et veut, sans sursis, l'enlever à sa famille.

Ces tristes nouvelles sont parvenues à l'amiral jusque sur le banc de quart de son vaisseau; il reprend terre un instant pour venir réclamer les prétendus droits de sa paternité clandestine, et il a l'étrange prétention de vouloir empêcher par tous les moyens possibles l'entrée d'Yvonne au couvent.

Malgré les menaces, Séraphine, immuable dans sa volonté, va faire entrer sa fille en religion, lorsque le fameux enlèvement, repris en sous main par l'amiral, finit par réussir à merveille.

Dans cette situation extrême, Séraphine a recours à ses souvenirs

Digitized by Google

d'ancienne pécheresse, et c'est à Auteuil, dans la maison secrète de l'amiral de Montignac, dont elle connaît tous les détours, qu'elle ira reprendre son enfant.

A vingt ans de distance, les deux amants se trouvent encore une fois en tête-à-tête dans un rendez-vous nocturne. Rien n'est plus désolant que cette longue scène où l'on dirait deux bêtes fauves se disputant avec rage le fruit de leur crime.

La baronne voudrait anéantir son ancien amant qui la tient encore en sa puissance, car il la menace de publier toutes ses lettres si elle ne renonce pas à briser l'avenir d'Yvonne, et si elle refuse plus longtemps de lui accorder pour époux l'homme de son choix. En entendant la voix de son mari, Séraphine se tait et courbe la tête, l'amiral fait un geste de menace, et la dévote est prête à tout accepter, reculant devant le déshonneur public.

Le colonel, qui jusque-là n'a fait que découper les images d'Épinal, veut enfin parler en père, il réclame son enfant; Séraphine, obéissant à Montignac, assure qu'Yvonne n'est pas dans la maison. Ils vont partir tous, tristes et accablés, lorsque l'amour maternel se réveille enfin dans le sein glacé de la dévote, qui, bravant menaces et déshonneur, court prendre la main de sa fille pour la mettre sous la protection de son père légal. Tout semble perdu! Yvonne est retombée sous l'autorité de ce bon M. Chapelard; l'amiral lui-même a égaré ces fameuses lettres dont il comptait faire un si bon usage; Séraphine est au désespoir, mais heureusement, par un de ces tours de passe-passe si familiers à M. Sardou, c'est Yvonne elle-même qui les détenait sans le savoir et qui les brûle naïvement, sans même les avoir ouvertes.

Ce dénoûment imprévu arrange toutes les affaires; Séraphine, attendrie, ne pense plus au couvent et s'empresse d'accorder la main d'Yvonne à son amant.

L'amiral, presque pardonné, retourne à son navire; quant au colonel remis rapidement d'une alarme aussi chaude, il revient tranquillement à son imagerie religieuse.

Tel est le résumé du drame, vous en voyez les défauts saillants; mais il ne faut pas oublier que nous avons à faire à un auteur dont la grande force est dans les détails et les épisodes, et dont les comédies, pour être entièrement comprises et appréciées, ne peuvent se passer de tout ce qui est accessoire et matériel au théâtre.

Le premier acte est charmant, comme presque toujours chez M. Sardou, c'est un cliquetis perpétuel de conversations gracieuses et spirituelles. Cependant, on trouve déjà que le mari est trop simple, il abuse vraiment de son grade de colonel!

Dès le second acte, il y a une scène très-risquée qui fait pressentir la route dangereuse où va s'engager le drame. C'est l'arrivée de l'amiral, qui force les portes du salon du baron de Rosanges pour venir jeter une seconde fois le trouble dans cette famille, qu'il devrait respecter plus que tout autre pourtant. Là est, à notre point de vue, le vice radical de la pièce; pour tous les esprits justes qui rejettent impitoyable-

Digitized by Google

ment cette situation, évidemment le quatrième acte est faux et odieux.

Cet amiral a commis une faute en séduisant une honnête femme, il ne peut que la déplorer ; il y a ajouté un crime en introduisant un enfant adultérin dans une famille irréprochable jusque-là, il ne peut que s'en repentir toute sa vie, si c'est un honnête homme comme vous nous le présentez.

Mais lorsqu'il a abandonné lâchement les charges et les devoirs de la paternité, et qu'un autre homme, qu'il a indignement trompé, s'en est noblement emparé, il ne peut que courber la tête devant lui, aucun prétexte moral ou social ne peut lui permettre de le braver un instant.

Devant son ancienne maîtresse, sa situation n'est pas moins fausse ; il a fait le malheur de cette femme, il a empoisonné sa vie jusqu'à son dernier jour en la livrant à un long repentir et à un remords éternel, et il ose venir devant elle se servir de son ancien crime comme d'une arme menaçante pour la soumettre à ses volontés !

Avec son habileté ordinaire, l'auteur n'eût jamais osé risquer cette situation insoutenable, s'il n'eût pensé que, d'après l'axiome : la fin justifie les moyens, le public libéral serait, avec Montignac, en haine du cléricalisme de Séraphine.

Grande erreur, suivant nous : c'est surtout en s'engageant sur un terrain aussi glissant, en risquant un sujet aussi scabreux que celui de la dévote qu'il ne fallait rien livrer aux prises de l'ennemi.

La grande scène du troisième acte où la mère veut persuader à sa fille d'entrer au couvent de son plein gré, est celle qui a le don, à ce qu'il paraît, d'attirer la foudre chaque soir ; cependant elle est la plus habilement ménagée et la mieux filée de toute la pièce ; elle pourrait même avoir quelque grandeur, si le type de Séraphine était plus logique et plus complet. Malheureusement dans toutes ses grandes pièces qui se composent de trois actes de comédie et de deux actes de drame, M. Sardou a été obligé d'inventer des sortes de caractères à tiroirs qui, d'abord gais et bouffons, deviennent tout à coup, pour les besoins de la pièce, sérieux et dramatiques.

Ainsi, quand la dévote est avec Chapelard, elle a des nuances évidentes d'hypocrisie qui font rire, et c'est en vain que plus tard, en face de sa fille, elle voudra faire preuve d'une sincérité profonde ; l'effet de la scène s'atténue dans l'esprit du spectateur hésitant entre ces deux faces différentes d'un même type.

Le quatrième acte, à effets mélodramatiques, peut porter devant un public qui cherche les émotions sans les raisonner, mais il ne soutient pas une discussion sérieuse.

Quant au dénoûment, trop brusque dans sa forme, il a l'inconvénient de montrer, même aux gens les plus naïfs, les moyens d'un métier dramatique qui commence à s'user. L'échange des lettres a été si souvent fait, et avec moins de laisser-aller, qu'il n'explique pas suffisamment le revirement subit de tous les caractères pour en arriver au mariage traditionnel.

Digitized by Google

En résumé, voyez Séraphine, c'est une mauvaise pièce, pleine de qualités, et telle qu'il convient à une époque de scandales, qui emploie ses talents aux idées malsaines, et ses forces aux luttes impies.

La Comédie française de son côté a remporté un succès plus modeste, mais moins contesté. Dans sa nouvelle comédie en vers, M. Pailleron cherche à réhabiliter la morale : noble but assurément! Mais l'a-t-il complétement atteint? Il est permis d'en douter.

Favori des dieux, au début de sa vie, M. Pailleron compte déjà tous les différents succès sociaux qu'un homme, même heureux, pourrait envier en terminant sa carrière. Pour ne parler ici que de l'art dramatique, deux petites pièces en vers ont suffi à établir sa réputation; et tout récemment au Gymnase, une tentative en prose lui a peu réussi; en effet, même après les *Faux ménages*, son principal mérite paraît consister en une versification nette et facile et en une forme académique qui lui permettent de s'approprier assez heureusement les sujets déjà traités par ses devanciers.

Sa nouvelle comédie n'est qu'une combinaison différente des scènes les plus connues de la *Dame aux camélias*, de *Paul Forestier*, et même de la *Cousine Bette*, de Balzac.

Le fameux type du baron Hulot refait et transformé en un certain M. Ernest est même ce qu'il y a de mieux réussi et de plus *original* dans les *Faux ménages*. L'idée morale de la pièce, que le titre fait assez pressentir du reste, est la défense du vrai foyer, de la famille légale et sérieuse attaqués chaque jour par ces foyers d'emprunt, ces familles de hasard qui envahissent peu à peu notre société moderne, réclamant de plus en plus leur place au soleil et semblant espérer dans l'avenir une sorte de régularisation immorale.

Dans un salon froid et terne, qui laisse deviner une de ces tristes maisons comme on voit encore quelques-unes à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, madame Armand, tout en faisant une partie de cartes avec un abbé défroqué, cause de l'avenir de sa nièce Aline, qui caresse discrètement les touches du piano, pendant que le fils de la maison tourne nonchalamment les pages de musique en étouffant avec peine un bâillement involontaire.

La mère est pleine d'espérance, elle a élevé ces deux jeunes gens dans la plus complète ignorance du mal, elle les destine l'un à l'autre, c'est une union projetée depuis longtemps, c'est le rêve de sa vie qu'elle va bientôt réaliser. Elle ne veut même pas faire attention aux réticences de l'abbé qui sont pourtant grosses de menaces; elle a foi en son fils qui a grandi sous l'aile maternelle sans jamais quitter le foyer domestique. Elle a tellement confiance dans les événements, que dès qu'Armand est remonté à sa chambre sous prétexte de se livrer au travail, elle envoie Aline revêtir sa robe de fiancée; le jour de la déclaration est enfin venu!

Hélas, quelle désillusion! Survient le frère d'Aline qui, lorsqu'il s'agit du malheur de sa sœur, croit pouvoir tout révéler à madame Armand; il lui apprend donc que, depuis deux ans, son fils tient un faux

Digitized by Google

ménage et qu'il est lié, pour toujours probablement à mademoiselle Esther.

— Quoi? toutes mes espérances déçues, tout mon avenir perdu, s'écrie la mère; non, il n'en sera pas ainsi, je cours chez cette femme lui arracher mon enfant!

Au deuxième acte, nous sommes dans une sorte de mansarde de grisette, s'il y a encore des grisettes. Mademoiselle Esther travaille avec ardeur, car elle ne veut devoir à son amant que son bonheur; malheureusement elle est dérangée par un homme dont les traits usés par le vice conservent encore une certaine apparence de distinction. C'est M. Ernest qui vient se présenter au public et exhale sa misanthropie et son repentir. Autrefois, il a été riche, considéré, marié à une honnête femme qui lui avait donné un petit garçon ravissant; mais il a quitté tout cela pour aller vivre dans le monde où l'on s'amuse et où il ne s'amuse plus du tout à présent.

Armand est en train de renouveler ses serments d'éternel amour, lorsque sa mère se jette entre lui et sa maîtresse, et emploie conseils, prières, menaces pour tâcher de les séparer. Vains efforts! la volonté d'Armand est immuable; si sa mère refuse de recevoir Esther chez elle, il l'épousera malgré tout. — Eh bien! soit amène-la, reprend madame Armand.

M. Ernest, qui paraît demeurer dans l'escalier, a reconnu sa femme et apprend en même temps que ce jeune homme auquel il s'intéressait, sans trop savoir pourquoi, n'est autre que son fils légitime.

Esther, l'ancienne courtisane, a sa place au foyer domestique à côté d'Aline, la jeune fille au front pur, de madame Armand, la mère aux vertus austères, et de l'abbé tout étourdi qui n'ose même plus lever les yeux de peur de voir Satan en personne se dresser devant lui.

Mais, comme l'avait bien pensé madame Armand, dans ce milieu honnête, Esther se sent mal à l'aise, elle ne peut supporter l'épreuve, et, quand elle se trouve en présence de l'amour pur et vrai d'Aline, elle recule épouvantée, comprenant sa petitesse et son indignité.

Armand a suivi sa maîtresse, il ne veut pas accepter son sacrifice; la famille, à bout d'épreuves et d'arguments, est dans la désolation, lorsque reparaît M. Ernest, qui a repris le titre et l'allure du comte de Ryon; et s'armant de l'autorité paternelle, qu'il a eu le tort d'abandonner, mais que rien ne peut prescrire, autant par son exemple que par ses paroles, il fait rentrer son fils dans le devoir. Esther est décidée à se réfugier dans le sein de Dieu. Le faux ménage vaincu cède la place au vrai, qui est tout prêt à le remplacer.

A l'exception de M. Ernest, qui, dans la première partie surtout, a des tons vrais et touchants, aucun des personnages n'est vivant. Cette mère luttant froidement avec la maîtresse de son fils, qui va jusqu'à l'admettre chez elle, abandonnant sa fille adoptive à ce contact impur; ce jeune homme froid et guindé, dont la passion ne se révèle que par une obstination profonde; Esther, qui se défend à peine, qui paraît s'accuser toujours et accepte si facilement un sacrifice qui serait au-

Digitized by Google

dessus des forces d'une sainte, ne représentant aucun type social qui soit possible dans notre civilisation moderne. Et c'est là le secret de cette impression un peu froide et monotone que laisse la représentation de cette comédie, malgré les qualités qu'on y rencontre à chaque instant, et bien que l'esprit soit réveillé de temps en temps par quelques vers bien frappés ou par quelques tirades des plus sonores.

Le but moral est manqué, car le dénoûment ne prouve rien, il ne conclut pas; en laissant en présence Armand et Aline, vous avez mis entre eux un souvenir mortel et, comme l'a mieux compris M. Augier, dans *Paul Forestier*, c'est le lendemain du mariage que le drame commence. En vain vous laissez entrevoir discrètement le suicide d'Esther, sa tombe serait un obstacle bien autrement insurmontable, son cadavre glacerait à jamais la couche nuptiale.

Au point de vue de la vraie morale, Armand a brisé sa vie par sa faute, il doit en supporter les conséquences; et madame Armand commet une grande erreur en vouant sa nièce à un malheur éternel; comme le corps humain, le cœur a des blessures incurables dont la mort seule peut le délivrer.

GUSTAVE PRAUCHELLIER.

Piccolino, de madame de Grandval. — L'*Écossais de Chatou*, de M. Léo Delibes. — *Gandolfo*, de M. Lecoq. — La cantate de M. Wintzweiller au Théâtre-Lyrique. — *Le Romeo* de Vaccai. — *Le Brasseur de Preston*. — L'ouverture de *Rienzi*. — *Une folie à Rome*, de M. Ricci. — *Une Vie de Mozart*.

Le Théâtre-Italien, en dehors de la virtuosité, n'offre pas d'ordinaire un bien vif intérêt. Pourvu qu'il puisse faire briller sur l'affiche des constellations d'*étoiles*, des *prime donne* et des *primi uomini*, il se tient pour satisfait. Il a son public de raffinés, d'amateurs de tours de force vocaux, et il ne cherche pas les nouveautés. C'est pourquoi, après une première représentation de *Piccolino*, suivie d'une seconde à long intervalle, on a attendu si longtemps la troisième. Cependant l'œuvre de madame de Grandval a réussi. Je ne dirai pas qu'elle est allée aux nues, mais certainement elle a dépassé la moyenne région, quelque peu glaciale, du succès d'estime. La mélodie abonde dans *Piccolino*. Si elle

Digitized by Google

n'est pas toujours très-originale, ce défaut au moins n'a rien de désagréable, et le public semble d'avis que, malgré tout, cet opéra reste supérieur à bien des œuvres distinguées par l'harmonie et par l'instrumentation, mais arides comme les déserts de l'Arabie Pétrée et où ne fleurit jamais la moindre mélodie.

Le *brindisi* dans la scène qui se passe à Tivoli, le duo du premier acte et le final sont, autant que je m'en souviens, les morceaux qui méritent une mention particulière. Mais le meilleur et le plus franc succès a été pour l'air suisse, l'air populaire qu'on retrouve aujourd'hui forcément plus ou moins arrangé ou dérangé dans tous les opéras. Le succès unanime de ces sortes de productions où se révèle spontanément l'instinct artistique des masses, ne devrait-il pas prouver à nos musiciens et à nos poëtes qu'il y aurait avantage pour eux à retremper leur talent qui s'énerve dans les eaux vives et fortifiantes de la source populaire?

Nous ne parlerons pas du libretto. Le sujet de *Piccolino*, comme tout le monde le sait, est emprunté à un ancien roman de M. Sardou. Il nous suffira de dire que M. de Lauzières (Thémines de la Palue?) a su très-bien en faire sortir de nombreuses situations pour le compositeur.

Le succès de madame de Grandval mérite d'autant mieux d'être signalé que rarement les femmes ont le don de la composition, dans cet art des sons qui semble pourtant si bien convenir à leur tempérament impressionnable. Serait-il donc, — j'en ai quelque soupçon, — que la musique n'est pas autant qu'on veut bien le dire l'art du sentiment? Pour ce qui concerne l'expression, c'est-à-dire la couleur à donner à un morceau, les femmes sont capables d'atteindre au plus haut degré de perfection; mais l'art de la composition, qu'il s'agisse de musique ou de toute autre chose, exige des conditions de force, d'originalité, d'attention, de combinaison architecturale qui ne sont pas l'apanage ordinaire de l'esprit féminin. Il va sans dire que je n'entends pas par là rabaisser le moins du monde l'intelligence des clientes de M. Legouvé, pas plus que je n'aurais l'intention d'humilier la *Vénus de Milo* en faisant observer qu'elle n'a pas les biceps de l'*Hercule Farnèse*.

L'*Ecossais de Chatou*, la nouvelle opérette des Bouffes, nous représente un bon bourgeois de Paris enthousiaste de la *Dame blanche* de Boïeldieu, et qui s'est imaginé de construire à Chatou une villa où il offre l'hospitalité écossaise aux étrangers. Cette donnée baroque sert de canevas aux folies les plus étourdissantes; c'est un vaudeville qui peut faire pendant à la *Mariée du mardi gras*. Mais que voulez-vous que devienne la musique au milieu de telles farces? C'est faire d'Ariel le serviteur de Caliban. Cette grosse gaieté tue nécessairement tout ce qui n'est pas la charge. Et malheureusement M. Delibes s'est contenté de faire de la musique gaie, lorsqu'il fallait de la caricature. Ce qu'il a le mieux réussi, c'est la ronde : « Dans les Tuileries, » qui deviendra peut-être populaire. Elle est très-drôlement accompagnée par les *sim boum* des cymbales et de la grosse caisse.

Digitized by Google

La musique est beaucoup mieux à sa place dans le *Gandolfo* de M. Lecoq, toujours au même théâtre, dont le sujet est moins échevelé. Aussi le compositeur a-t-il trouvé le moyen d'y montrer un talent très-fin et très-distingué. L'air de Sabrinardi, le capitaine Fracasse de la pièce, celui de Stenio et le quatuor de la fin sont très-réussis. Je citerai encore la chanson à boire et son accompagnement bizarre. Mademoiselle Bonelli (Stenio) a une jolie voix, dont elle sait tirer fort bon parti. Désiré en Gandolfo est excellent, comme dans l'*Ecossais de Chatou*.

Mais passons du plaisant au sévère, des Bouffes à la cantate du prix de Rome, exécutée au Théâtre-Lyrique.

L'œuvre de M. Wintzweiler, bien qu'on ne juge pas à propos de nous faire entendre les cantates de ses concurents, me paraît assez bonne pour avoir mérité le prix. C'est le devoir satisfaisant d'un bachelier ès-rhythmes et accords, et si l'inspiration originale ne s'y montre pas dans un relief bien saisissant, il y en a cependant tout autant qu'on en peut attendre d'un cerveau tout plein des règles de l'école, d'une imagination qui traîne encore après elle des morceaux de lisières. M. Wintzweiler, en plus d'un endroit de ce rudiment de libretto à trois personnages (Balthazar, Adena et le prophète Daniel), a fait preuve d'un certain sentiment dramatique. Dans le premier air, la chanson à boire de Balthazar, le jeune compositeur a laissé échapper une belle occasion d'épancher sa veine mélodique. Le commencement de cet air ressemble à un choral où se montre une certaine préoccupation de la *Chanson du roi de Thulé* du *Faust* de Gounod, et la fin en est bien commune. Je ferai le même reproche au trio : « Bannis le trouble qui te glace! » Ce morceau trahit une grande inexpérience des ressources des voix. La partie d'Adena est beaucoup trop élevée, ce qui fait que l'ensemble manque de fondu et de souplesse. Quand M. Wintzweiler aura entendu à Rome beaucoup de Palestrina et de Marcello, il écrira autrement. L'Italie, Rome surtout, est la terre de l'harmonie jusque dans le paysage; elle assouplira ce qu'il y a de rude encore dans la nature sans doute un peu allemande de M. Wintzweiler, qui ne doit pas, si j'en juge par son nom, être né bien loin de ce fleuve où, selon Béranger, doivent se retremper nos armes. Ce qu'il y a de plus saillant, à mon avis, dans la cantate, c'est la première phrase de l'air de basse de Daniel. Mais malheureusement cet air n'est pas venu d'un jet, et la fin de l'air ne répond pas au commencement. L'ensemble : « Ecoute la clémence, » est bien écrit pour les voix, harmonieux et d'une bonne facture. Mais le morceau fugué : « Puissance terrible, torrent invincible, » est de la vraie musique d'écolier qui tient à vider son sac et à montrer à ses maîtres qu'il a bien profité de leurs leçons.

Nous protesterons contre la parcimonie de la mise en scène. Sur un théâtre où les yeux viennent d'être charmés, et l'imagination transportée par les costumes et les décors dans le domaine de l'idéal, hors duquel la musique dramatique ne peut vivre, on nous montre un Balthazar en habit noir et un Daniel étranglé par son col! C'est semer des

Digitized by Google

pierres sur la route du débutant qu'on devrait au contraire lui aplanir avec la sollicitude la plus paternelle.

Le Théâtre-Lyrique a eu l'heureuse idée de reprendre le *Brasseur de Preston*. La pièce est restée jeune, très-jeune et la musique aussi, bien qu'elles datent de 1838. On se serait imaginé que toute la musique savante qu'on a entendu depuis eût dû nous dégoûter de ces aimables mélodies sans prétention. Eh bien, pas du tout! Elles font l'effet de ces petits vins surets, mais naturels, pour lesquels on a de l'appétence quand depuis longtemps on ne boit autre chose que les vins coupés, compliqués, sophistiqués, tels qu'on les fabrique en grand à Bercy. Le verre d'Adam n'était pas grand, mais il buvait dans son verre et le clairet de son crû. L'air de Meillet au premier acte, les couplets si amusants « *du cheval,* » le chœur de la noce, le final fugué, sont encore pleins de fraîcheur. M. Pasdeloup, je le répète, a eu une bonne idée de remettre en lumière cette œuvre amusante, et en même temps il a fait acte de reconnaissance envers la mémoire d'Adam qui a été le fondateur du Théâtre-Lyrique.

Tout le monde sait que le directeur du Théâtre-Lyrique prépare le *Rienzi* de M. Wagner. Pour familiariser le public, peu bénévole à l'endroit de l'auteur du *Tannhaüser*, avec la musique de l'avenir, on la lui fait entendre très-fortement mélangée de musique du passé. C'est pour cela que *Rienzi*, l'œuvre de la jeunesse de Wagner, œuvre qu'il renie, dit-on, comme indigne de son mystico-symbolisme actuel, a été choisie, selon le procédé renouvelé de Mithridate, roi de Pont. L'ouverture qui a été exécutée un de ces derniers dimanches aux concerts populaires, sauf l'abus de la grosse sonorité des trombones, n'a aucunement le caractère de bizarrerie préméditée qu'on peut reprocher à la musique actuelle de Wagner. Il y a même, à la fin, un air de ballet qu'on croirait sorti de la cervelle d'un compositeur ordinaire de l'Eldorado, et qui doit faire rougir de honte l'auteur prétentieusement alambiqué de *Tristan et Yseult*.

Après un long retard motivé par une indisposition de mademoiselle Marimon, le théâtre des Fantaisies-Parisiennes nous a enfin donné l'opéra de M. Federico Ricci, *Une Folie à Rome*. Et M. Martinet a bien fait d'attendre que sa *prima dona* fût en bonnes dispositions, car c'est à elle certainement qu'est due une bonne partie du succès de la pièce. Quelle souplesse, quel brio et quelle sûreté dans ses excellentes vocalises. Voilà une vraie chanteuse, et qui devrait faire sécher de jalousie les directeurs de l'Opéra-Comique, du Théâtre-Lyrique et même du grand Opéra.

M. Ricci nous excusera — la galanterie n'est pas sans doute une fleur exclusivement française — si nous avons d'abord payé un juste tribut d'éloges à la brillante interprète de son œuvre avant de parler de cette œuvre même. Ce n'est pas indifférence, qu'il le croie bien. Nous avons été au contraire un de ses plus bruyants approbateurs. Le premier acte de son ouvrage est de tous points charmant; la mélodie y ruisselle et toujours fraîche, brillante, originale. Il y aurait dans ce

Digitized by Google

seul acte de quoi défrayer un grand opéra, pour nos compositeurs actuels à courte haleine. Le trio des femmes, et la scène si spirituellement trouvée de l'arrivée de *Don Pacifico* (« *Vous êtes de Bergame* »), sont faits de main de maître et peuvent aller de pair avec les chefs-d'œuvre de la musique bouffe.

Mais hélas, comment se fait-il qu'après ce si brillant début, quand la joie s'épanouissait sur tous les visages, le librettiste et le compositeur aient fait tomber sur l'enthousiasme des auditeurs comme une véritable douche glacée, ce mortel ennui du second acte? Comment M. Ricci, qui n'est plus un débutant, puisqu'il est né je crois au commencement du siècle, n'a-t-il pas compris que les grandes scènes amoureuses, et les passions traitées dans le style de Verdi étaient aussi déplacées après ce premier acte qu'une tirade de Mélingue au Palais-Royal? S'il n'est pas de ces artistes, Pygmalions incurables, qui voient des Psychés dans les moindres rognures de leur ouvrage, qu'il fasse courageusement le sacrifice de ce second acte qui gâte le tout, et il aura un délicieux opéra fait pour braver les injures du temps. Car le troisième acte recommence à être charmant une fois que ce malheureux deuxième s'est abîmé dans les profondeurs de l'ennui. Mademoiselle Marimon y chante une valse que demain toutes les jeunes dilettantes de Paris et de la province vont répéter à leur piano; et le final qui suit le chant original et distingué de l'horoscope est d'une verve si franche, si entraînante, que la salle entière s'est levée pour l'applaudir et pour le *bisser*.

Encore une fois, et en toute sincérité, si M. Ricci se résigne à enlever l'acte du milieu, cette cinquième roue à son carrosse, il s'assurera un incontestable et éclatant succès. Et il peut le faire en toute confiance, car, même pour le libretto, le second acte est inutile. Il est vrai qu'à ce point de vue on pourrait sans inconvénient supprimer le tout, la musique ne pourrait qu'y gagner. Je ne crois pas possible que M. Wilder ait choisi de lui-même cette farce inepte pour en tirer laborieusement trois actes. J'aime à croire, à son honneur, qu'il n'a fait qu'accommoder à la française un de ces lourds macaronis littéraires, que seuls les estomacs italiens sont capables de supporter. — Mais pourquoi ne pas le dire alors, pourquoi assumer aussi témérairement la responsabilité d'une telle pièce, que je me garderai bien de vous raconter, car il n'y a rien de plus triste que le comique manqué.

M. Soto, la basse chantante, avec son timbre métallique, avec son jeu plein de rondeur, est une fort bonne acquisition pour le théâtre de M. Martinet. Le baryton, M. Anderseaux, est très-satisfaisant. Mais le ténor, M. Ketten... Il est vrai que les ténors sont de si rares oiseaux, que toutes les directions ne peuvent pas y mettre le prix.

M. Martinet, en montant l'opéra de M. Ricci, dont M. Bagier n'a pas voulu, a fait preuve de goût et d'intelligence. Le petit théâtre des *Fantaisies* me paraît devoir donner des exemples et des leçons à ses grands confrères. Ce sera, je l'espère, le théâtre Saint-Germain de

Digitized by Google

l'art musical. Avec *Une Folie à Rome*, nous avons le pendant des *Sceptiques*, à quand les *Inutiles*?

Bien des volumes ont été publiés sur Mozart et à tous les points de vue. Cependant, on ne sait pas encore très-exactement à quoi s'en tenir sur le vrai caractère du grand compositeur, que les uns présentent comme un débauché, assez enclin à la boisson, et les autres comme le modèle de toutes les vertus. Le plus complet des biographes de Mozart, M. de Nissen, s'est vu compléter bien des fois, depuis 1828. L'année dernière encore, M. Nolh a donné au public deux cent soixante-huit de ses lettres, dont un nombre considérable sont de découverte récente. M. Albert Sowinski, déja connu par une vie de Beethoveen, a tiré de ces lettres et de la biographie de Nissen, les éléments d'un volume des plus intéressants et qui rendra un vrai service aux lecteurs français peu familiarisés avec la langue de l'auteur de *Don Juan*. Nous n'avons rien trouvé dans cet ouvrage qui fût de nature à porter préjudice à Mozart. Il se montre, au contraire, dans ses lettres, excellent fils et bon époux, et d'un caractère à mériter toutes les sympathies. Pauvre Mozart! comme il a dû souffrir dans ses rapports avec son seigneur et maître l'archevêque de Salzbourg, qui le faisait manger à l'office avec ses domestiques, et qui le traitait de « polisson, de coquin et de valet négligent. » Il faut lire cela dans le livre de M. Sowinski pour bénir la sainte Révolution, qui a remis les choses à leur véritable place et soustrait le génie à cette tyrannie d'une noblesse orgueilleuse et jalouse.

CHARLES BEAUQUIER.

IMP. L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC. Cte E. DE KÉRATRY.
Directeur gérant responsable

Digitized by Google

LES GENDARMES

FANTAISIE ADMINISTRATIVE

I

Il faisait nuit et la pluie tombait serrée, froide. Le vent, frais jusqu'au soir, soufflait en tempête depuis une heure et heurtait, contre les murailles, les contrevents en planches. Les trois ou quatre girouettes de la localité grinçaient à user leur rouille. De quelques cheminées, on voyait sortir, éclairée par les étincelles, une fumée blanchâtre que la bourrasque, en embuscade derrière les montants de brique, dispersait au passage en la rabattant dans l'unique rue du bourg. Fort vilain temps de novembre en somme, pour quiconque n'était pas à table, devant le feu ou au lit.

La mère Gougenheim, aubergiste, débitante et marchande de tabac, ayant regardé l'horloge, dit à trois gendarmes qui jouaient aux cartes dans la salle commune :

— Il est neuf heures, garçons, et le vieux n'arrive pas. Le café est las d'être réchauffé ! à force de bouillir, il perd son goût, et puis, Rigide dira encore que c'est de la chicorée.

— Il faut vraiment que le brigadier soit enragé, fit en riant, un des gendarmes. Après vingt-quatre ans de service, sortir par un temps pareil sans être commandé !

— Encore, s'il espérait la décoration, reprit le second gendarme, on comprendrait qu'il se mît en quatre pour se faire remarquer, mais le brigadier est décoré.

— Rigide est un brave homme, et vous des pas grand-choses, interrompit la mère Gougenheim. Si j'étais à sa place, du diable si je me mouillerais tant seulement le bout du tricorne. Je vous enverrais regarder si les taupes voient clair le soir et si les crapauds se mouillent à la pluie.

Digitized by Google

— Eh, la mère, ne vous fâchez pas, dit à son tour le troisième gendarme, Rigide n'est pas encore mort. Voici Cocotte !

En effet, entre deux rafales, on entendit résonner sur le pavé humide le pas régulier de la jument du brigadier, et cinq minutes plus tard, Rigide entrait dans la cour de la maison Gougenheim. Après avoir essuyé et bouchonné sa monture, qui fouillait déjà du sabot une épaisse et sèche litière et dépêchait un bon picotin, Rigide, brigadier de gendarmerie, pénétra dans la salle commune de l'auberge.

— Bonjour tout le monde, dit-il en claquant des dents et en entourant de ses bras le poêle de faïence qui ronflait à faire oublier la bise.

Les trois gendarmes se levèrent à l'entrée de leur chef.

— Satané temps, brigadier.

— Ne m'en parlez pas, répondit Rigide.

— Vous prendrez bien un bol de café noir et une goutte, brigadier?

— J'accepte la tournée. Bien chaud, n'est-ce pas, mère Gougenheim.

On choqua les bols, et les deux joueurs reprirent leur partie de piquet.

— Eh bien ! interrogea la mère Gougenheim, en s'adressant à Rigide, êtes-vous content, vieil entêté ? Etes-vous assez mouillé? Oui, allez, secouez vos oreilles comme un caniche. Il n'en faut pas plus pour prendre une pleurésie.

— Ça c'est vrai, répliqua en souriant Rigide, le mois de novembre est dur, j'ai froid aux os, et Cocotte a eu l'onglée tout à l'heure; mais, bah! ajouta-t-il, comme s'il pensait tout haut, on ne meurt qu'une fois, et quand on a fait son devoir toute la vie....

— Vieux colibri, murmura entre ses dents le plus jeune des trois gendarmes; mais il n'eut pas plutôt conscience de sa réflexion, que, honteux, il s'approcha de Rigide et lui dit en lui tendant sa blague.

— Une pipe de tabac sec, brigadier.

— Ça n'est pas du *fraudé* au moins? demanda Rigide sérieusement.

— Allez donc toujours, insista le gendarme, il est bon, c'est le principal.

— Le principal, grommela le brigadier en bourrant sa pipe, c'est de ne pas voler le gouvernement qui nous paie pour faire respecter son bien.

— Laissez-nous donc tranquille, père Rigide, intervint la mère

Digitized by Google

Gougenheim, — laissez-nous donc tranquille avec votre gouvernement. Il ne se moque pas mal de vous, le gouvernement, et tandis que la pluie vous lave la peau, que le froid vous pique le nez, lui, bien nourri, bien chauffé, il se grille les pattes devant un bon feu, dont nous payons la buche et la braise. Ciel de Dieu ! et ce sont des hommes raisonnables qui parlent comme ça !

— Allons, allons, la mère, interrompit Rigide, vous dites des bêtises. Le gouvernement n'est pas un homme : c'est la société qui défend en haut ce que je défends en bas ; le gouvernement c'est.... comment dire.... c'est un maréchal de gendarmerie, chargé de protéger en grand, l'ordre, la famille et la propriété. Et si ce n'est pas beau, bon et utile, fit-il en manière de conclusion, je veux être pendu.

— Enfoncé, dit un des gendarmes qui tenait les cartes, bien répondu, brigadier, et le Parisien est cloué !

Le gendarme Figuier, que son camarade avait désigné sous le nom de Parisien, fit une moue dédaigneuse.

— Si je ne dis rien, je n'en pense pas moins, fit-il, — le brigadier a son idée, moi, j'ai la mienne. Je ne suis pas plus mauvais soldat qu'un autre, et on n'a jamais eu un reproche à m'adresser pour mon service. Mais quant à mes opinions, c'est autre chose. Liberté de conscience ! Le brigadier croit ceci, moi je crois cela, où est le mal ?

— Mais que voulez-vous dire, demanda Rigide avec un peu d'impatience, n'êtes-vous pas content de défendre l'ordre, la famille et la propriété ?

— Qui est-ce qui défend tout ça, interrompit en goguenardant Figuier ?

La question parut au moins singulière à Rigide.

— Eh bien, que faisons-nous, moi Rigide et vous Figuier ?

— Nous, répondit avec assurance Figuier, cinq fois sur dix nous troublons l'ordre et nous portons atteinte à la famille et à la propriété.

— Par exemple c'est trop fort, s'écria Rigide, expliquez-vous.

— Un autre jour, brigadier, dit en se levant le gendarme Figuier, — il est dix heures, faut rentrer se coucher. Venez-vous, les autres ?

Les gendarmes se levèrent.

— A demain, brigadier. Bonsoir, mère Gougenheim.

— Bonsoir, bonsoir, fit Rigide en grondant.

Les gendarmes partis, le brigadier boucla son ceinturon, mit son tricorne et alluma sa pipe.

Digitized by Google

— Annette est-elle venue aujourd'hui, mère Gougenheim? demanda-t-il.

— Oui, à trois heures, justement l'heure à laquelle Quintard m'a apporté cette tabatière de buis.

— Ils s'aiment bien tout de même, pas vrai, mère Gougenheim?

— C'est un plaisir, ça fera un beau couple, père Rigide.

— Ah! les brigands d'enfants, fit avec un bon sourire le vieux gendarme, comme ça vous pousse; hier, c'était haut comme ma botte, aujourd'hui c'est grand comme des asperges, ça s'aime, ça va se marier. Allons, bonsoir, bonne nuit, mère Gougenheim.

— Au revoir, père Rigide.

Le brigadier sortit, l'aubergiste ferma sa porte; quelques chiens aboyèrent en entendant retentir sur le pavé les éperons de Rigide, puis le silence se fit. Dix minutes plus tard, Cocotte, la mère Gougenheim et la brigade tout entière de gendarmerie dormaient d'un profond sommeil.

II

Comme nous ne voulons pas préciser par un nom propre l'endroit exact où se passe la petite histoire que nous avons entrepris de raconter, le lecteur se contentera de savoir que la brigade de gendarmerie, entrevue dès les premières pages de ce récit, avait sa résidence dans un bourg du Jura, très-voisin d'une importante sous-préfecture.

Plantée au milieu des montagnes, voyant par-dessus ses murs, les jours de beau temps, la frontière de la Suisse, la ville de X... est éloignée du chef-lieu et possède un évêque. De plus, elle est manufacturière, grande fabricante de tabatières en buffle, de mètres et de mesures linéaires en corne et en buis; elle fournit le monde entier de peignes, et possède, en outre, d'incomparables fromageries. La ville de X... est naturellement chef-lieu d'arrondissement, et si, par curiosité, le lecteur demande la liste des personnages d'importance résidant en cette ville, nous placerons sous ses yeux le dénombrement suivant :

Un évêque, — deux vicaires-généraux, — plusieurs chanoines et curés; — un sous-préfet, — un président du conseil d'arrondissement, — un maire, personnage de marque, nommé M. Jaillet, fabricant de tabatières; — trois notaires, — un receveur particulier des finances, — un percepteur des contri-

Digitized by Google

butions directes, — un conservateur des hypothèques, — trois vérificateurs des poids et mesures, — un inspecteur des douanes, — un capitaines des douanes; — un lieutenant de gendarmerie ayant sous ses ordres sept brigades, un directeur des postes, un commandant de place.

Moyennant quoi, avec le secours de deux cent soixante-dix-neuf fonctionnaires en sous-ordre, une garnison de deux cents hommes et un tribunal, l'ordre, la famille et la propriété sont tout aussi bien protégés à X... que dans n'importe quelle autre ville du royaume.

C'est là que Mathieu Barbet, dit Rigide, brigadier de gendarmerie, était né cinquante-deux ans avant le moment où commence notre récit. C'était un brave homme dans la plus large acception du mot, honnête jusqu'à la rigidité (de là son surnom), mais bon jusqu'à la grandeur d'âme. Toujours le premier en route, toujours le dernier rentré, ponctuel, régulier, net et bien astiqué, il chevauchait dans la vie sur sa jument Cocotte avec la sécurité de l'homme et du cavalier, certain que ni lui ni la bête ne feront un faux pas.

Quand le temps était beau, Rigide aimait à porter ses décorations. C'est ainsi, du moins, qu'on nommait les neuf médailles d'or et d'argent attachées à cette honnête poitrine. Distinctions bien gagnées, du reste, et qui étaient là pour rappeler que par son courage et son dévouement, Rigide avait sauvé plus de trente personnes, les unes de l'eau, les autres du feu, celles-ci d'un malfaiteur, celles-là d'un chien enragé. L'année précédente, il avait eu la croix. Elle lui était due depuis deux ans, mais le nombre de rubans rouges étant administrativement limité, on avait d'abord donné cette distinction à un personnage influent qu'on soupçonnait de velléités opposantes. Rigide avait attendu, sans se plaindre, une récompense qu'il avait reçue avec une indicible joie. En la lui remettant, le sous-préfet lui avait dit :

« C'est la société, dont vous défendez si bien les bases essentielles, Rigide, qui vous attache ce ruban sur la poitrine. La société a pour représentant le gouvernement, que je représente à mon tour. C'est donc au nom de la société que je vous engage à mériter l'honneur qui vous est fait, et à être, comme par le passé, un des plus fermes soutiens de l'ordre, de la famille et de la propriété. »

Rigide n'avait été marié que dix-huit mois, sa femme étant morte en mettant au monde mademoiselle Annette Barbet, maintenant âgée de vingt ans, et sans contredit la meilleure et la plus jolie fille de l'arrondissement.

Digitized by Google

Quand vingt ans plus tôt, la femme enterrée, Rigide rentra chez lui, une voisine était là, au coin du feu, dodelinant la petite Annette, qui criait la faim en ouvrant la bouche comme un de ces pauvres petits oiseaux dénichés trop tôt. Le gendarme s'arrêta, stupéfait. Le pauvre homme n'avait pas songé à la petite vivante. La morte lui avait pris toute sa mémoire, toute son intelligence, tout son cœur.

Annette criait avec persistance, de cette voix particulièrement désagréable qui est la voix des enfants nouveau-nés.

— Qu'est-ce que je vais en faire, se demandait Rigide, chez lequel le sentiment de la paternité n'avait pas encore eu le temps de se développer, et qui en voulait presque à l'enfant de le distraire de sa douleur. — Je vais la mettre en nourrice. Oui, mais où ça? — Faire venir une nourrice? — Et de l'argent? — Et puis, y a-t-il des nourrices dans les environs, se demandait-il en allant d'un projet à un autre. — Allons, tais-toi, petite, fit-il en s'adressant à Annette qui criait à s'étrangler, allons, dodo, dodo. Tonnerre! quelle voix elle a cette enfant. Dodo, dodo, — et Rigide se promenait dans la chambre en remuant doucement la petite fille rendue muette par ces secousses inusitées.

Le gendarme profita de ce silence pour rattacher le fil rompu de ses pensées.

— D'abord on n'est jamais sûr avec des nourrices. — Il faudrait avoir l'œil dessus, et encore! Le docteur disait l'autre jour que les petits enfants prennent la santé ou la maladie en tétant. Eh bien! ça serait du propre si cette petite allait mourir. Ma pauvre femme, ma pauvre femme, sanglota-t-il tout à coup, comme si ce mot « mourir » avait réveillé toutes ses douleurs.

Il remit Annette à la voisine, et se jeta sur le lit en pleurant et en s'enfonçant la tête dans les oreillers. Au bout de quelques minutes, Rigide, surpris de ne plus entendre crier la petite, releva la tête et aperçut mademoiselle Annette appendue au sein d'une belle jeune femme.

Celle qui s'était improvisée nourrice de l'enfant de Rigide s'appelait Pauline Quintard. Elle était très-jolie, cette jeune nourrice, trop jolie même, car distinguée par M. Ernest Jaillet, fils d'un des riches manufacturiers du canton, sa beauté lui valait à cette heure un gros garçon dont elle était accouchée huit mois auparavant. Par extraordinaire, les gens du pays n'en disaient pas trop de mal, et pour une fille *faillie*, comme ils l'appelaient, on la traitait bien. Il faut ajouter aussi qu'elle était très-bonne personne, que M. Jaillet fils avait de l'affection pour elle

Digitized by Google

et lui faisait une pension de trois cents francs par an. Or, comme M. Jaillet père donnait du travail à la moitié du canton, on se gardait bien de taquiner la maîtresse d'un homme dont tout le monde avait besoin. La crainte de déplaire avait fermé la bouche aux méchants propos, l'habitude fit le reste. On ne blâma pas un an plus tard ce qu'on n'avait pas osé critiquer un an plus tôt, et voilà comment Pauline Quintard, toute orpheline qu'elle fût et *faillie* au premier chef, vivait assez considérée et heureuse au milieu de ses compatriotes.

Quand Rigide eut regardé le joli tableau que formaient la jeune femme et la petite fille, il se sentit ému jusqu'au fond de l'âme, et allant à Pauline, il l'embrassa en pleurant à chaudes larmes. Pauline en fit autant, sans trop savoir pourquoi, tandis que mademoiselle Annette s'efforçait, sans y parvenir, d'apaiser sa première soif.

— Pauline, fit le gendarme, voulez-vous remplacer ma femme?

La jeune nourrice ne se méprit pas sur le sens des paroles du gendarme; c'était pourtant à cette époque un beau cavalier et un solide gars.

— Je le veux bien, répondit-elle avec son air bon; mon garçon a huit mois passés, il est très-fort, je pourrai tout de même le sevrer.

Le lendemain on fit prix, — pas cher, car Pauline, étant presque riche avec sa pension, ne voulut pas se montrer exigeante. Tranquillisé sur le sort d'Annette, élevée pour ainsi dire à sa porte, Rigide pleura sa femme tout à son aise. Il eut du chagrin tant et plus; puis, au bout d'un an, il commença à ne plus avoir les yeux mouillés quand on parlait devant lui de la défunte. Son service et la petite, et aussi le petit Quintard, devinrent ses seules préoccupations.

Dans un incendie, le gendarme se conduisit en brave: on lui donna une médaille de sauvetage. Ce rond d'argent suspendu par un ruban tricolore décida de la vocation de Rigide. Il devint l'homme du devoir et du dévouement, comme s'il eût craint de n'être pas à toute heure du jour digne de la distinction qui lui avait été conférée. Mais, quand il voulut réfléchir et s'élever à une sorte de conception philosophique de la vertu à laquelle il prétendait, il se fit dans sa cervelle, d'un volume assez médiocre, convenons-en, un amalgame singulier d'idées justes et d'idées grotesques. Le droit, la gendarmerie, la justice, les médailles de sauvetage, le bien, l'autorité, ces abstractions et ces réalités se combinèrent sous l'effort d'une volonté tenace. Si bien que

Digitized by Google

Rigide put être à la fois un excellent homme et un gendarme modèle, tout en restant un penseur à vue bornée.

En vieillissant, le soldat, frappé de la formule : « Défendre l'ordre, la famille et la propriété, » s'y cramponna de toute son honnêteté et de tout son entêtement. Aussi quel gendarme! et combien il était respecté, aimé et redouté sur tout le territoire de sa résidence! Ce respect, cet amour et cette crainte expliquent suffisamment comment Rigide resta toujours brigadier. On ne voulut point déplacer un homme aussi vénéré par les contribuables, et c'est ainsi qu'Annette et Louis grandirent sous ses yeux.

Les enfants avaient l'un dix ans et l'autre neuf quand la Pauline mourut d'une fluxion de poitrine. Le gendarme prit le garçon, comme Pauline, neuf ans plus tôt, avait pris la fille. Jaillet fils remit à Rigide une somme d'argent pour payer l'apprentissage de Louis et promit de veiller sur l'avenir du fils de Pauline. Rigide pleura derechef. Annette et son frère de lait furent habillés de noir, et le gendarme se mit un crêpe au bras, comme lorsqu'il avait perdu sa femme. Mais personne n'en jasa, et la *faillie*, quand on la conduisit au cimetière, fut suivie de tout le canton, Rigide menant le deuil avec les deux petits.

Le curé ne plaisantait pas sur le chapitre des mœurs; il fit pourtant un beau service à Pauline, et il fut remarqué qu'au *De profundis* sa voix était émue.

— As-tu entendu, dit avec amertume une paysanne à sa belle-sœur, M. le curé en a dit plus long pour la Quintard que pour la femme Besson; elle était pourtant légitimement mariée celle-là.

— Ah! répliqua la belle-sœur, ce n'est pas la peine d'être honnête.

III

Rigide avait bien élevé les enfants. Très-jeunes, ils surent lire, écrire, compter. Annette, à neuf ans, mettait de l'amour-propre à réussir une bonne soupe et à dresser un plat de légumes au lard. A dix ans, Louis nageait comme une truite, allait prendre le frais au sommet des arbres les plus élevés et ne redoutait rien, sinon le *violon*, petite chambre verrouillée, sorte de prison provisoire dans laquelle on enfermait les captures de la brigade. Le polisson aimait déjà la liberté, et c'était un plaisant spectacle que donnait Rigide, lorsqu'il écoutait, le tricorne sur la tête, la main sur la poignée de son sabre, le petit garçon babil-

Digitized by Google

lant, caquetant, appréciant et jugeant, de la hauteur de son petit cerveau, les faits et gestes des subordonnés de son père adoptif. Telle est l'attitude d'une poule honnête, voyant un jeune canard, couvé par charité, courir droit à la mare et s'y plonger, tandis que les poussins légitimes, avertis par l'instinct, raidissent leurs pattes, battent de l'aile et gloussent avec une surprise indignée pour dénoncer à la mère l'audace et l'imprudence du petit intrus.

Une nuit, — *Dies iræ!* — Rigide qui dormait en bon gendarme, c'est-à-dire un œil à demi fermé et l'autre tout grand ouvert, crut entendre du bruit dans la rue. Il se mit à la fenêtre et, malgré l'obscurité, il distingua une ombre, s'essayant à briser la serrure fermant le *violon*. Le brigadier descendit à pas de loup. Le serrurier nocturne, absorbé par son travail, n'entendit rien, et Rigide put approcher à portée de menotes. Là, il vit un petit être, armé d'un gros clou, s'efforçant d'enlever le plâtre qui fixait à la muraille la gâche de la serrure. Rigide mit la main sur une épaule d'enfant : c'était en effet le petit Louis, tentant, lui aussi, de prendre la Bastille pour rendre la liberté à un mendiant écroué la veille, et qui devait être transféré le lendemain à la prison de ville. La stupéfaction l'emporta sur l'indignation, et le gendarme ramena Louis à son lit sans prononcer une parole.

Rigide songea toute la nuit. Au jour, il décida qu'il était temps de soumettre le fils de la Quintard à une discipline réelle. Tout en regrettant de ne pouvoir en faire sur-le-champ un soldat et plus tard un gendarme, il prit la résolution de le mettre en apprentisage à la ville. M. Ernest Jaillet fut consulté avec une discrète déférence, et trois jours plus tard, Louis entrait chez M. Barrère, imprimeur, propriétaire et rédacteur en chef du journal indépendant l'*Impartial des monts Jura*. La Providence des gendarmes dormait certainement ce jour-là, puisqu'elle permit une pareille aventure, et on ne comprend pas encore dans le pays comment Mathieu Barbet, dit Rigide, brigadier de gendarmerie, homme d'ordre et d'autorité, choisit justement l'imprimerie de M. Barrère pour y placer le fils de Pauline Quintard.

La maison n'était pas très-mauvaise, il est vrai, et les ouvriers disaient du bien du patron. Les apprentis y apprenaient l'état et par-dessus recevaient des leçons du prote. Ils étaient bien nourris, surveillés de près, tenus proprement, et gagnaient dès qu'ils se rendaient vraiment utiles.

— Oui, tout cela ce sont des raisons, comme dit avec tant de fermeté plus tard le premier adjoint, mais ça n'empêche pas que le sieur Barrère était un républicain.

Digitized by Google

Il l'était, en effet, et plût aux dieux que les trente-six millions de Français lui eussent ressemblé. Je le vois encore, bien conservé, malgré ses cinquante ans, grand, maigre ou plutôt sec, se promenant de long en large devant son imprimerie, portant en coup de vent une chevelure pareille à une crinière, regardant les gens en face, souriant bonnement aux uns, appelant les autres par leur nom, causant à voix haute des affaires publiques, s'informant de la santé de celui-ci, des affaires de celui-là, donnant un bon conseil à droite, rendant un bon service à gauche, et ne fronçant jamais le sourcil que lorsque certain juge, dont il sera parlé plus loin, se risquait à passer devant son établissement.

Barrère était, il faut bien le dire, la terreur des vrais amis de l'ordre, car on l'avait toujours connu républicain, et, en 1851, il avait le premier appelé ses concitoyens aux armes. Ses relations inexpliquées avec Rigide dataient même de cette époque. On se souvient d'une dépêche insérée au *Moniteur* du temps et racontant, par la bouche d'un secrétaire général de préfecture, l'épisode suivant de la lutte qui suivit le coup d'Etat de décembre :

Trois individus qui avaient fait feu sur nous ont été pris les armes à la main et fusillés. Six insurgés armés, venant au secours de leurs camarades, ont été arrêtés, et j'allais leur faire subir le même sort, mais les braves militaires chargés de l'exécution ont eux-mêmes demandé merci pour leurs ennemis, et j'ai cédé à leurs instances.

Le premier de ces insurgés était Barrère, et les militaires dont l'humanité avait arrêté l'expéditif secrétaire général, n'étaient autres que Rigide et ses gendarmes. Les braves soldats, comme disait l'énergique fonctionnaire, qui n'eussent pas reculé d'une semelle pendant la lutte, sentirent le cœur leur manquer quand il s'agit de fusiller des hommes connus d'eux, honorables et qui s'étaient battus héroïquement. Et puis les vaincus avaient pris les armes au nom de la loi, et, parmi les gendarmes, plus d'un se demandait si, en effet, le secrétaire général ne représentait pas, dans cette circonstance, le contraire de la légalité. Ces hésitations, ces honorables scrupules, et par-dessus tout ce sentiment généreux qui pousse un soldat à ne point assassiner froidement un ennemi vaincu, firent que Barrère, jugé par une commission mixte, en fut quitte pour un voyage à Cayenne. Il en revint.

Une fois de retour, Barrère reprit son ancienne manière de vivre. Il ne parut pas plus irrité qu'avant décembre, mais il ne

Digitized by Google

se montra ni moins ferme ni moins résolu, et l'*Impartial des monts Jura* prit sous sa direction la tête de l'opinion démocratique dans les départements voisins.

Nous nous attachons volontiers à ceux que nous avons sauvés d'un péril, et Rigide se prit à aimer respectueusement Barrère qu'il avait vu si brave dans le danger et si bon dans la vie ordinaire. De plus, Barrère était réputé honnête homme; Rigide appréciait fort cette qualité, et comme Barrère louait une petite vigne dans le bourg où le brigadier avait sa résidence, de coups de chapeaux en « bonjours, » de bonjour en « comment va la santé. » ces deux hommes avaient fini par faire commerce d'amitié, c'est-à-dire qu'ils s'estimaient et se rendaient à l'occasion de mutuels services. Ainsi s'explique le choix fait par le gendarme de l'imprimerie Barrère pour y mettre Louis Quintard en apprentissage.

Louis était intelligent, doux, énergique et fait pour tenter l'esprit naturellement propagandiste de Barrère. Ce dernier vit qu'il y avait dans cet enfant l'étoffe et d'un homme et d'un citoyen, et comme il n'avait pas de famille, il s'était occupé avec une véritable sollicitude du fils adoptif de Rigide. Il s'était fait son maître, et, tout en insistant pour que Louis apprît dans tous ses détails les plus infimes la profession d'imprimeur, il en avait fait un jeune homme instruit, ayant des lettres et fort avancé en sciences. Louis n'était pas ingrat, et s'il aimait et respectait le bon Rigide, il adorait et admirait Barrère et se fût mis, comme on dit, au feu pour lui épargner un chagrin. Plusieurs fois déjà, le journaliste dont la petite fortune avait été anéantie à la suite de son arrestation, et dont l'imprimerie, mise à l'index par la préfecture, ne rapportait que peu d'argent, avait voulu que son protégé le quittât pour tâcher de se faire, dans une grande ville, à Lyon ou à Marseille, par exemple, une situation meilleure que celle à laquelle il pouvait prétendre en restant à X... Mais, toujours, Louis avait refusé les offres qui lui étaient faites, heureux, disait-il, de vivre modestement auprès de ceux qui lui étaient chers. Et par ceux-là, Louis entendait Rigide, Annette et Barrère; car, à vrai dire, il n'avait pas une grande tendresse pour son père naturel, M. Jaillet, bien qu'il eût été instruit discrètement des liens qui l'unissaient au maire actuel de la ville.

M. Jaillet, en effet, ne s'était guère occupé du fils de Pauline, et sans être méchant homme, il croyait avoir assez fait pour son enfant. Devenu, de par la mort de son père, un gros industriel, en passe d'épouser une des plus riches héritières de l'arrondis-

Digitized by Google

sement, la confiance du souverain l'avait sacré magistrat municipal. M. Jaillet mariait maintenant légitimement les gens, le ventre ceint d'une écharpe tricolore. Il ne se souciait donc pas de confirmer, par ses soins paternels à l'endroit de Louis, les bruits qui avaient circulé jadis sur les aventures de sa jeunesse et leur vivante conséquence.

Au fond, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Louis Quintard s'inquiétait peu de celui qui avait été son père. Il aimait Rigide, il aimait Barrère, il aimait surtout Annette, sa petite amie d'enfance, qui devait être sa femme après le tirage au sort. Quant à lui, tout le monde l'aimait, car il avait toujours été pour tous obligeant, bon et dévoué. Une épidémie locale n'avait pas épuisé son dévouement, et on ne parlait du jeune homme, dans le pays, qu'en termes bien faits pour réjouir un honnête homme.

Chaque jour, tantôt seul, tantôt accompagné par Barrère, il allait rendre visite au brigadier et embrasser sa chère petite femme, comme il appelait par anticipation Annette. L'été, on buvait, sous une tonnelle de lierre, un joli vin blanc d'Arbois qui rougit le nez à la longue et qui rafraîchit en excitant la soif; Rigide, au deuxième verre, parlait de l'ordre, de la famille et de la propriété, Barrère répliquait « liberté; » tous deux s'animaient. Louis et Annette s'animaient aussi, mais ce n'était pas en parlant politique.

IV

Le surlendemain du soir où s'était passée, dans l'auberge de la mère Gougenheim, la scène que nous avons rapportée au début de ce récit, Rigide et Figuier passaient sur le territoire placé sous leur haute surveillance. La bride sur le cou, la robe humide, les naseaux fumants encore et inondant de vapeur l'air vif du matin, les chevaux marchaient maintenant à petits pas, comme pour se reposer d'une longue course fournie au galop. Les deux gendarmes, presqu'aussi essoufflés que leurs montures, rajustaient leurs jaunes baudriers et remettaient en équilibre leurs tricornes. Il était évident que ces quatre êtres animés étaient, pour quelque cause imprévue, sortis de leur allure ordinaire. Rigide était rouge et soucieux; Figuier, lui, s'essuyait le front et riait malicieusement sous sa moustache.

— Mauvais drôle, fit tout à coup le brigadier entre ses dents.

— Fameux lapin, répliqua sur-le-champ Figuier, comme s'il

Digitized by Google

eût été enchanté de formuler un jugement en contradiction avec celui de son chef.

— Pourquoi « lapin, » interrogea Rigide avec mauvaise humeur, pourquoi « lapin » ?

— Vous avez raison, brigadier, c'est « fameux cerf » qu'il fallait dire, car il a bien détalé.

— Allez, continuez, reprit Rigide, en s'irritant un peu, persistez à faire des compliments à ce malfaiteur...

— Oh, oh, malfaiteur, dit en riant Figuier, c'est un peu fort, et le pauvre homme n'est pas bien coupable. Quant à moi, j'ai fait tout mon possible pour lui mettre la main dessus, mais je suis enchanté qu'il ait pris la poudre d'escampette.

A ces mots, Rigide, d'un coup sec, arrêta court Cocotte, toute surprise de ce procédé inaccoutumé.

— Gendarme Figuier !

— Mon brigadier...

— Rien..... dit-il en baissant la voix comme s'il n'eût su comment formuler les idées indignées qui se pressaient sur ses lèvres. Puis, cédant à un mouvement de colère, il piqua des deux, et Cocotte, tombant de surprise en stupéfaction, prit le grand trot. Figuier imita son chef, et bientôt les deux gendarmes atteignirent un petit village dans lequel ils avaient coutume de déjeuner, quand le service ne leur permettait pas de rentrer. Le couvert fut bientôt mis, une soupe, du pain, un dur fromage de chèvre, un broc de vin blanc, tel était l'ordinaire des deux défenseurs de l'ordre. L'appétit aiguisé par cette course matinale, Figuier ne laissa pas refroidir le potage, mais Rigide but d'abord un grand coup, puis, la tête dans les deux mains, parut s'abîmer dans la contemplation de la buée aux choux qui s'élevait du bol placé devant lui.

— Vous ne mangez pas, brigadier ?

— Je n'ai pas faim.

— Tiens, moi, c'est drôle, j'ai les dents longues ce matin.

— Moi, je n'ai pas le cœur de manger, fit avec amertume Rigide, quand ma conscience me reproche quelque chose.

— Votre conscience est donc bien mauvaise coucheuse, brigadier, pour qu'elle vous fasse des scènes comme ça. Voyons, qu'est-ce que vous lui avez encore fait à cette méchante langue de conscience ?

— Et le fraudeur ? demanda Rigide.

— Eh bien ?

— Il s'est échappé.

— Oui, après ?

Digitized by Google

— Comment, après?

— Nous avons couru après lui tant que nos bêtes ont eu des jambes, il était mieux monté que nous, voilà tout.

— J'aurais dû tirer dessus, fit Rigide presque sombre.

— Tirer dessus, s'écria Figuier à son tour sérieusement ému, tirer dessus! et c'est vous, brigadier, vous, un brave homme, qui dites des choses pareilles, tirer dessus!

— Je veux dire que j'aurais dû abattre son cheval, — répondit Rigide un peu honteux, — la loi m'y autorise, et si les douaniers avaient été à notre place, certainement cet enragé fraudeur ne leur eût pas glissé entre les doigts.

— Oui, reprit Figuier, on vise le cheval et on touche l'homme, c'est bien vite fait, allez, brigadier, et ça pour quelques méchantes livres de tabac!

— Enfin, répondit le brigadier, qui sentait toute sa colère revenir en entendant Figuier parler avec tant de laisser-aller de ce qu'il considérait presque comme un crime, y a-t-il des lois ou n'y en a-t-il pas? Faut-il respecter les lois oui ou non? Est-ce notre métier de faire respecter les règlements? Y a-t-il une société possible avec des théories comme les vôtres?

— Allons, brigadier, ne vous fâchez pas, répliqua Figuier. Certainement il y a des lois, mais elles ne sont pas toujours bonnes, tant s'en faut. Certainement c'est notre devoir de faire respecter les lois, mais nous aurions bien plus de cœur à la besogne si les trois quarts du temps nous ne trouvions pas, à part nous, que les gens que nous arrêtons ne sont pas coupables et n'ont fait après tout que des choses bien naturelles.

— Vous allez recommencer, interrompit Rigide, moitié fâché moitié curieux, car il se souvenait de la discussion interrompue deux jours auparavant chez la mère Gougenheim. Tout ça, voyez-vous, Figuier, ce sont des utopies. Je suis vieux, j'ai déjà plus d'une fois entendu parler légèrement des choses les plus respectables, parce que, lorsqu'on est jeune, on ne se rend pas compte, on parle, on parle, on se monte la tête en causant; on en dit plus long qu'on n'en pense, on s'obstine dans son opinion par amour-propre, puis, en fin de compte, avec l'âge on fait comme tout le monde.

— Mais, brigadier...

— C'est comme l'autre soir, Figuier, continua Rigide en s'animant, vous avez dit que les gendarmes troublaient l'ordre et attaquaient la famille et la propriété. C'est bête comme tout des propos semblables, et puis, — ajouta-t-il avec une nuance de protection, — ça peut vous faire du tort. Soyez sûr, mon cama-

Digitized by Google

rade, qu'il y a toujours une bonne oreille et une bonne langue pour conter et répéter aux chefs ce que dit un soldat. Que la mère Gougenheim jacasse comme une pie borgne, passe encore, c'est une femme. Elle devrait pourtant se méfier, car, en résumé, si elle vend du tabac, c'est avec la permission du gouvernement! Mais vous, un soldat, un ancien maréchal-des-logis de dragons, un gendarme, vous, un jeune homme qui avez des moyens, vrai, tenez, de vous entendre parler comme vous le faites, ça me fait faire ça!

Et, à plusieurs reprises, le brigadier haussa les épaules.

— Vous êtes bien bon, brigadier, dit Figuier en attaquant le fromage de chèvre, et je vous remercie de vos excellents conseils, mais c'est plus fort que moi et je n'ai jamais pu m'empêcher à l'occasion de dire ce que je pense.

— Vous parlez donc sérieusement? demanda Rigide vraiment surpris.

— Très-sérieusement.

— Et vous croyez que souvent nous troublons l'ordre et que nous attaquons la famille et la propriété?

— Je le crois.

— Figuier, mon garçon, vous êtes fou.

— Pas du tout, brigadier, seulement entendons-nous. Je sais aussi bien que vous que les lois nous obligent à faire ce que nous faisons, et que nous défendons d'une certaine manière un certain ordre, une certaine famille et une certaine propriété. Mais je soutiens que, ni cet ordre, ni cette famille, ni cette propriété ne répondent à l'idée naturelle que tout homme de bon sens se fait de la propriété, de l'ordre et de la famille.

— Mais, essaya d'interrompre Rigide stupéfait d'entendre son gendarme parler presque aussi bien que Barrère, et les bases essentielles...

— Dites pas de bêtises, s'écria Figuier qui était familier, et donnez-vous la peine de réfléchir avant de parler. Tenez, vous qui êtes un homme juste et bon, je suis sûr qu'en y pensant un peu, vous serez de mon avis.

— Moi, jamais, fit vivement le brigadier avec indignation, c'est bon pour les ergoteurs.

Là-dessus Rigide quitta la table, resserra son ceinturon d'un cran, s'enfonça plus que de coutume son tricorne sur les yeux, paya généreusement la dépense pour prouver à son subordonné qu'il ne lui gardait pas rancune, puis il monta à cheval. Figuier suivit l'exemple donné par son chef, et tous deux cheminèrent de nouveau tantôt sur la route, tantôt le long des sentiers, mollement

Digitized by Google

bercés par le pas de leurs chevaux, et se laissant petit à petit aller à des rêveries sans but.

L'air, moins froid maintenant que le jour avançait, soulevait cependant aux angles des routes quelques feuilles jaunies qui entraient en ronde avec des fétus de paille. Le ciel était gris, de ce gris uniforme, doux et résigné qui fait croire à un accès de spleen de la nature. Plus loin, sur la lisière des bois, un cri d'oiseau ou bien encore le crépitement des branches mortes tombant sur la feuillée troublaient à peine l'implacable silence de la campagne encore attristée par les sapins étendant leurs grands bras d'un vert sombre, et s'étageant comme autant de spectateurs muets sur les pentes de la montagne.

Malgré son habit bien bourré de filasse, son épais baudrier et son large ceinturon, Rigide sentait une sorte de mélancolie filtrer pour ainsi dire au travers de son uniforme et pénétrer jusqu'aux plus profonds replis de son cœur. Des pensées singulières, nouvelles pour lui, illuminaient sa cervelle et éclairaient d'un jour inattendu des horizons encore vagues, mais qui s'étendaient bien au-delà du manége légal dans lequel l'esprit du brigadier avait coutume de tourner. Rigide avait-il bu un coup de vin blanc de trop? Sans doute, car autrement pourquoi ce malaise, cette inquiétude, cette anxiété même qui maintenant lui étreignait la poitrine? Les discours de Figuier ne l'auraient pas ému à ce point. Des phrases, des généralités, des utopies! un vieux troupier ne se laissait pas attendrir pour si peu. Le paysage n'était pas gai, il est vrai, mais mille fois déjà Rigide l'avait parcouru sans autre préoccupation que celle de bien fouiller du regard les futaies pour y découvrir un malfaiteur.

D'abord Figuier était un Parisien, c'est-à-dire un gendarme léger, bavard, parlant à tort et à travers, gouailleur; il n'était pas sot, mais que voulait-il prouver? Certainement lui, Rigide, avait eu tort de dire qu'il aurait dû tirer sur le fraudeur; il convenait sans peine qu'il avait cédé à un mouvement d'injustifiable colère, mais, après tout, la loi est formelle, quoique un peu bien sévère. Un gendarme n'est pas une sœur de charité. Oui, mais ce n'est pas non plus un bourreau. Tout de même, s'il lui avait logé une balle dans la tête, — il aurait fallu le ramasser, le porter tout sanglant, faire un procès-verbal. Tuer un homme! Oui, mais faire respecter la loi! Rigide pensait maintenant, comme Figuier, que toutes les lois ne sont pas bonnes. Mais non, c'est ce maudit petit vin blanc qui causait tout le mal et le faisait divaguer. Est-ce que le brigadier avait l'habitude de raisonner, d'analyser ses sensations?

Digitized by Google

Figuier mit fin à la rêverie anxieuse du brigadier en appelant son attention sur deux enfants âgés de cinq ou six ans qui bottelaient des feuilles sèches et ramassaient des pommes de pin détachées par le vent. Une fille et un garçon, roux, ébouriffés, en guenilles, pâlots, avec des grands yeux étonnés. Plus loin, en avant, une vieille, courbée en deux, vêtue d'une loque, tête et pieds nus : la grand'mère et les petits enfants.

— Eh là-bas! cria le brigadier.

Les enfants dressèrent la tête et la vieille s'arrêta.

— N'avez-vous pas vu passer, il y a environ une heure, un homme à cheval avec un paquet sur le dos?

Les petits regardèrent sans bouger, la vieille ne répondit pas.

— Répondez donc, fit le gendarme.

— C'est possible, répondit l'aïeule, il va du monde sur la route...

— La mère, interrompit sévèrement le brigadier, l'homme que nous cherchons est un malfaiteur.

— Lui, un malfaiteur? fit la vieille, emportée par la surprise.

— Vous le connaissez donc?

— Qu'est-ce qu'il a fait, Vierge de Dieu? interrogea la femme.

— Il fait la fraude.

— Ah! fit la vieille, subitement rassurée, et est-ce tout?

— Mais...

— Bien, allez, cherchez, attrapez-le si vous pouvez, monsieur le gendarme; pourtant le pauvre homme a assez de mal! Si les gendarmes aident les douaniers, maintenant, il n'y aura plus seulement un morceau de pain à gagner. Je lui ai toujours dit, depuis la mort de ma bru, que le métier se gâtait. Mais pourtant il faut manger, monsieur le gendarme. Mon garçon est paralysé d'un bras; en passant des marchandises, il peut encore gagner sa vie, car il me nourrit, moi, les petits et le père de sa femme. Quel mal fait-il, le pauvre cher homme? Qu'est-ce que ça vous fait qu'il passe des marchandises? Dites, monsieur le gendarme, ne courez pas après lui!

Et voilà que les deux petits rougeauds se pendirent aux bottes de Rigide en criant avec la vieille :

— Courez pas après lui, monsieur le gendarme, courez pas après lui!

Rigide, surpris par cette scène, sentait déjà l'émotion lui serrer la gorge, quand Figuier, se penchant à l'oreille de son chef, lui dit :

Digitized by Google

— Brigadier, quelle vilaine rencontre, hein! si vous aviez logé une balle de mousqueton dans le ventre du fraudeur. Faut avouer que nous aurions rudement protégé la famille de ce coup-là, pas vrai, brigadier?

Mais déjà Rigide n'entendait plus. Cocotte était partie au galop, et quand les deux gendarmes eurent disparu derrière un pli de terrain, la petite ramassa une pièce de quarante sous tombée à la place où se tenait Rigide.

— Grand'mère, de l'argent, s'écria l'enfant.

— C'est pas un méchant homme, ce gendarme, dit l'aïeule, bien sûr, ce n'est pas lui qui fera du mal à votre père.

V

Aux portes de la ville, Rigide, à peine remis des rudes émotions de la journée, se heurta nez à nez au vicaire général de l'évêché.

— Bon, pensa-t-il, — superstitieux comme un matelot qui n'aime pas à embarquer des nonnes ou des prêtres sous le prétexte que les robes noires attirent l'orage, — il y a du nouveau à la maison.

Il salua militairement le vicaire général, qui rendit gracieusement et paternellement le salut du gendarme. Rigide atteignit bientôt le bourg, puis la grande rue, puis enfin sa maison dont il parcourut les dépendances d'un regard inquiet, mais il ne vit que sa fille.

— Arrive donc, papa, il y a deux heures que le lieutenant t'attend.

— Le lieutenant chez moi, pensa Rigide. Allons, il y a du grabuge.

Le chef attendait. A cheval sur une chaise de paille, un bon cigare d'un sou aux lèvres, bien vêtu de sa longue capote, le képi sur l'oreille, l'officier de gendarmerie salua d'un sourire bienveillant l'arrivée de son subordonné.

— Vous ici, lieutenant! fit Rigide.

— Pourquoi pas. Ça vous fait de la peine?

Rigide protesta.

— Quoi! interrompit le lieutenant, la discipline, la hiérarchie, moi, je m'en soucie comme de Colin Tampon. D'abord, brigadier, nous sommes tous deux égaux par ça. — Et le lieutenant toucha du doigt le ruban rouge placé sur son plastron.

Digitized by Google

— Et puis, vous êtes un vieux lapin, et moi aussi. Donc, pas de mignardises, et causons.

— A vos ordres, lieutenant.

Annette apporta une bouteille, remplit les verres; le lieutenant fit claquer sa langue contre son palais et commença :

— Rigide, mon garçon, il y a du nouveau.

— Ah! ah! s'écria Rigide, moitié inquiet, moitié satisfait de voir ses pressentiments si vite justifiés.

— J'ai dîné hier à l'évêché. En mon particulier, je n'aime pas beaucoup les gens d'église, mais on ne peut pas refuser une invitation, et puis il faut prouver aux populations l'accord des autorités militaires et religieuses. Mais la question n'est pas là. Je dînais donc tranquillement, quand j'entends le sous-préfet qui parle de M. Barrère et de son journal. Moi, je ne me moque pas mal de ce politiqueur; du reste, c'est un fou qui demande la suppression des armées permanentes. Quel imbécile! Je ne bouge pas et je laisse tout le monde lancer son mot. Tout à coup le vicaire général me dit :

Ce qu'avait dit le vicaire général au lieutenant de gendarmerie était bien fait pour justifier les inquiétudes du brigadier. En effet, en pleine table, le vicaire général avait signalé Rigide comme l'ami intime de Barrère, de cet horrible Barrère, l'ennemi de la religion, l'adversaire implacable du gouvernement. Et comme le général, désireux de venir en aide au lieutenant, avait élevé un doute sur ces relations, le vicaire général avait appris à l'assistance que Quintard, l'âme damnée de Barrère et le fils quasi adoptif du brigadier, était l'amoureux d'Annette Barbet. Et puis, quelles gens étaient ce Quintard et ce Barrère? Ennemis du pouvoir temporel, libres penseurs et artisans d'enterrements civils, tous deux faisaient la paire. Chaque jour, l'*Impartial des monts Jura* répandait abondamment le venin de l'athéisme sur les populations. Quintard, gendre naturel d'un brigadier de gendarmerie, avait colporté des listes de souscription pour la statue de Voltaire. Tous les mécontents reconnaissaient ces deux hommes pour chefs, et c'était un scandale public que de voir la gendarmerie, protectrice née de l'ordre, de la famille, de la propriété et de la religion, faire commerce d'amitié avec des êtres de cette espèce.

Sur ce discours, grand émoi et conversation générale.

— Moi, — affirmait le lieutenant dont nous venons de résumer le récit, — j'étais abruti, je me soucie pas mal des sermons, mais je ne savais plus quelle contenance tenir. Le général lui-même me faisait les gros yeux, et M. le sous-préfet donc! J'en

Digitized by Google

entendais de belles! — Mes gendarmes avaient de drôles de connaissances! — Les moutons allaient avec les loups. — Et patati... et patata!...

Rigide, atterré, n'essayait plus même d'endiguer, par une question ou une interruption, le flot menaçant des révélations de son supérieur. Sous le coup qui le frappait, il avait courbé la tête et n'avait plus la force de la relever.

Dans l'état de demi-civilisation, l'honneur est tout conventionnel, et voilà que le brigadier se sentait atteint dans ce qu'il avait considéré jusqu'à ce jour comme son honneur. Les propos sur les relations d'Annette et de Quintard ne l'occupaient pas, tant il était sûr de la jeune fille et du jeune homme. Mais ce qui le terrifiait, c'est cette pensée que lui, homme d'ordre par état et par goût, était considéré par les plus hauts fonctionnaires du département comme fraternisant avec les ennemis de la religion et de la famille.

A ses yeux, il avait commis, sans le savoir, le crime de haute trahison; car bien que sa conscience, pourtant si scrupuleuse, ne lui fît aucun reproche, ses supérieurs, un préfet, un général, un évêque, c'est-à-dire la plus haute expression des trois pouvoirs religieux, militaire et civil, ne pouvaient pas se tromper. Pour un peu, et sans un énergique juron du lieutenant qui le fit brusquement sortir de cet état de sombre désespoir, je crois bien que Rigide eût, de ses propres mains, retiré son ruban rouge. Mais le lieutenant n'était pas homme à laisser Rigide s'abîmer dans la contemplation de son prétendu forfait.

— Allons, allons, pas de bêtises, vieux Rigide, fit-il d'un ton un peu ému, tout ça, ce sont des propos en l'air, et il n'y a pas de quoi fouetter un donneur d'eau bénite. Mais ça vous prouve qu'aux temps où nous vivons, il faut se garder à carreau. Flanque-moi M. Barrère à la porte, marie ta fille à M. Quintard, si l'enfant en tient pour son frère de lait. Si M. Quintard fait des manières, envoie-le rejoindre son M. Barrère, et reste tranquille; ta fille trouvera un autre mari, et tout sera dit. Tu m'as compris; allons, c'est dit, bonsoir, Rigide.

Et, vidant son verre, le lieutenant franchit la porte, détacha son cheval attaché à une barrière, l'enfourcha d'une enjambée, et partit au grand trot.

HECTOR PESSARD.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

TERRE-NEUVE

I

EXIL. — VOYAGE. — TEMPÊTE. — BROUILLARD.

« Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva. »

Mars 1852. — La Commission mixte, désignée pour délibérer sur le sort des prisonniers du Coup d'Etat, vient de rendre sa sentence. Nous sommes exilés. A sept heures du soir, le greffier de la Maison d'Arrêt de Dijon m'a remis un passe-port pour l'Amérique. Vraiment cette *faveur* ne me déplaît point. J'ai vingt-trois ans au plus, l'enthousiasme de ce bel âge, et une véritable passion pour la grande République du Nouveau Monde.

A Châtillon-sur-Seine, j'embrasse mes bons parents, bien tristes, bien désolés, mon excellent père surtout! Un oncle maternel me conduit au Havre. Il me serre la main une dernière fois, car il était très affectueux lui aussi, et me voici embarqué sur le *W. World*, paquebot transatlantique, affrété pour New-York.

Notre navire jaugeait de quinze à dix-huit cents tonneaux. A son bord il portait sept cents passagers : tout un monde! Aujourd'hui encore, ce n'est pas chose fort connue en France que la composition d'un bateau d'émigrants. L'ignorance à ce sujet était complète vers 1853, où nous ne possédions point de service direct avec les Etats-Unis, et où nous ne jetions pas annuellement

Digitized by Google

vingt mille Français sur le sol américain. Je ne dirai cependant ni le mouvement, ni la confusion, ni l'affreux tumulte de l'embarquement. Mes yeux, mes oreilles, mes pensées étaient ailleurs. Hélas! j'étais bouleversé moi-même. Si bouleversé, qu'à peine je pus répondre à l'agent de police qui voulut examiner mon passeport, quand nous quitta le pilote, chargé de diriger le *W. World* hors de la passe du Havre!

Le soleil se couchait, cerné, obscurci par de gros nuages gris, dont le froid et l'aspect sombre glaçaient le cœur. Néanmoins, sous une lueur de feu, se détachaient encore la tour de François Ier et les arètes de la côte normande. C'était pour une âme jeune, impressionnable, un spectacle bien beau, presque solennel. Mais est-il un spectacle intéressant pour le proscrit laissant derrière lui sa patrie?

Un virement de bord du navire m'arrache à ma pénible rêverie. Nous atteignons la haute mer. On aperçoit bien encore les rives de la France, mais lointaines déjà, noyées sous une vapeur grisâtre dans laquelle, trop vite, elles se fondent tout à fait. Cependant mon cœur et mon imagination s'attacheraient encore à cet horizon vide et insaisissable pour les sens, si le tumulte de la manœuvre, les rudes voix des matelots yankees, le balancement inusité du vaisseau pivotant pour ainsi dire sur lui-même, la fraîcheur de la brise, tout ne concourait à me ramener aux choses qui m'entourent.

D'ailleurs, le tillac commence à se peupler. Les passagers, qui avaient été enfermés dans l'entrepont pour répondre à l'appel des commissaires du Havre, sortent de leur sombre logis ainsi que les abeilles d'une ruche. La scène ne manque pas de piquant. Jusqu'à ce jour je n'ai point voyagé beaucoup : une excursion en Italie, une en Grèce, une troisième aux Shetlands, c'est tout. Aussi y a-t-il grande nouveauté pour moi à contempler ces types si disparates, si hétérogènes. Les nationalités diverses sont nettement accentuées dans la physionomie comme dans l'habillement. Sur l'ensemble domine toutefois la douce et forte empreinte de la race germanique : le teint blanc et rosé, les cheveux d'un blond fade, l'apparence timide, un peu gauche, les membres robustes, solidement noués. Les proportions physiques entre l'homme et la femme montrent une différence autrement grande que chez nous, et, si je ne me trompe, les proportions morales aussi. Celle-ci respire je ne sais quel air de servitude, et celui-là froid, hautain pour elle, semble la regarder comme un être au-dessous de lui. Rien du reste, ni chez l'un, ni chez l'autre, qui sente la gaieté, la pétulance française. Ils sont calmes, étonnés.

Digitized by Google

Combien est grande la distance entre ces peuples et le nôtre! Cinquante passagers, sur un packet de la Méditerranée, font certes plus de tapage que les cinq ou six cents Allemands que je vois là sur notre bâtiment transatlantique. Sont-ils tristes pourtant, ces braves émigrants? je ne le pense pas. Ils partent la plupart sans esprit de retour, j'en suis convaincu; ils vont loin, bien loin, fertiliser de leur énergie le désert américain. Mais avec eux ils emmènent leur femme, leurs enfants, leurs vieux parents, et jusqu'à leurs meubles. Ces lourdes caisses vertes, à clous dorés, le disent assez. Ils emportent leurs lares, la moitié de la mère-patrie. Là-bas, ils rebâtiront la chaumière qu'ils viennent de quitter, ils reconstruiront leur village natal, qui portera le nom de l'ancien. Le temple également sera sous la même invocation. Des amis d'ailleurs, des amis d'enfance, les attendent sur le sol étranger. Ceux-là qui les ont précédés et qui leur ont envoyé l'argent nécessaire pour effectuer la traversée, ceux-là leur adouciront les premières tribulations de l'exil! Allez, braves cultivateurs! vous étiez pauvres, misérables, esclaves à demi dans votre vieille Germanie. La miche de pain manquait souvent à la huche, et quelquefois le fagot au foyer; allez là-bas, allez-y de bon courage. Avec un peu d'industrie et une grande sobriété, avant dix années, vous aurez acquis l'aisance, la liberté pour vous et les vôtres.

II

Les premiers jours tout marcha assez bien. On avait des légumes verts, du vin, de l'eau-de-vie, du kirsch, la mer n'était pas mauvaise, notre cargaison allemande n'était pas habituée aux raffinements de l'existence, chacun prenait volontiers son parti.

Tout le monde était donc ou paraissait à peu près content sur le meilleur des paquebots transatlantiques possibles. Mais après une semaine ou deux, les comestibles s'épuisèrent, les barils se vidèrent. On dut recourir aux salaisons, au biscuit et aux conserves; dans l'entrepont quelques inimitiés se déclarèrent; des rivalités d'amour jaillirent; les chants, dont on nous régalait souvent le soir autour du grand mât, furent suspendus, les danses également. Peu à peu une noire mélancolie gagna même les plus endiablés boute-en-train.

On souffrait donc cruellement à bord du *W. World*, quand nous fut signalée la première côte étrangère, les Açores, vers lesquelles nous avait poussés, une bourrasque violente. A la hauteur

Digitized by Google

de ces parages, une rumeur sinistre s'était répandue parmi les émigrants. On disait que le navire faisait eau et que les pompes avaient souvent peine à *franchir*. Qui était l'auteur de ce bruit absurde? d'où venait-il? je l'ignore. Mais il circulait, trouvait des croyants, et jetait la consternation sur les visages. Pour comble, une nuit orageuse, des flammes bleuâtres apparurent aux pommes de cacatois. C'était l'avant-veille du Vendredi-Saint. Notre équipage était superstitieux. Et je soupçonne le capitaine d'avoir partagé ces superstitions.

— C'est la danse du diable qui se danse là-haut, gare à nous! dit en se signant un matelot irlandais à qui voulut l'entendre.

Ce n'était que le feu Saint-Elme, ce phénomène d'électricité que les anciens navigateurs connaissaient sous le nom de Castor et Pollux. Cependant, son apparition eut un effet désastreux sur la plupart des gens qui montaient le *W. World*. Quoique je n'en fusse aucunement effrayé, je n'avais ni l'âge ni l'autorité nécessaires pour les rassurer. Par bonheur, la journée du lendemain fut ravissante. Le soleil brilla dans toute sa majestueuse splendeur. Aucun souffle d'air ne ridait l'océan, qui, sous les brûlants rayons de l'astre-roi, ressemblait à un incommensurable bassin de métal en fusion. Les passagers de cabine s'amusèrent à pêcher. Nous approchions alors du Grand banc de Terre-Neuve. L'on prit à la ligne quelques morues. Et je tuai à coups de fusil cinq ou six pétrels, qui voltigeaient au-dessus du paquebot.

Les émigrants avaient recouvré un peu de leur bonne humeur. J'imagine même que, si nous n'eussions pas été aussi près de la grande solennité chrétienne, ils auraient chanté et dansé sur le pont. Seul, notre capitaine était de méchante disposition. Il rudoyait et bourrait tout le monde. Le soir, il ne présida pas le thé et resta sur la dunette, se promenant avec inquiétude de long en large. Il veilla avec grand soin à la toilette de nuit du navire, et fit serrer toutes les toiles, à l'exception de celles du beaupré. Je m'étonnais de ces précautions inusitées, car l'accalmie durait toujours. Pas un nuage au ciel, d'une limpidité parfaite, pas une haleine dans l'atmosphère, pas un pli sur la mer. Le *W. Wold* paraissait sur l'onde aussi immobile qu'une tour sur la terre.

— Craindriez-vous un grain? demandai-je au digne capitaine.

— Eune graîne, no, mais great, greatissime tempeste, mister Chivalier, me répondit-il.

— En vérité?

— Oh! oui. Moa faire fermer totes les écoutilles, pour ces émigrants-là pas gêner nos!

Digitized by Google

III

Je n'avais pas encore assisté à une grande tempête en plein océan. Les émotions neuves et fortes m'ont toujours souri. Aussi, sans calculer les dangers, cette nouvelle me causa-t-elle un vrai plaisir, et me promis-je de passer la nuit sur le tillac. Les émigrants furent claquemurés dans les entrailles du bâtiment; la moitié des hommes de l'équipage demeura sur le pont. Le soleil achevait d'éteindre ses feux dans la mer. L'on pouvait observer que son disque était estompé par une teinte cuivrée. Quelques sourds grondements, comme des répercussions d'artillerie à très-longue distance, couraient dans l'atmosphère.

— Vire lof pour lof, ordonna tout à coup notre commandant.

Le changement de bord était à peine opéré qu'une risée siffla aigrement dans les agrès du *W. World*. Puis, l'on entendit un bruit semblable au grondement du tonnerre. Le ciel se marbra de taches violacées. Ce fut instantané. On eût dit d'une évolution dioramique. Les matelots se pressaient, qui au cabestan, qui sur les vergues, qui au gouvernail.

— Ferle, ferle tout! cria le capitaine, debout devant l'habitacle.

Ses hommes se précipitèrent vers le beaupré. Mais avant que la manœuvre pût être exécutée, une bourrasque assaillit le *W. World* par le travers, et il donna une telle bande que les boute-hors des basses vergues plongèrent fort avant dans l'eau. Cette bascule inattendue me précipita contre la préceinte. Les œuvres-vives du vaisseau craquaient horriblement. L'orage était imminent. J'allai endosser un costume de toile goudronnée. Mais, comme je sortais de la chambre, le capitaine m'aperçut :

— Rentrez, monsieur, rentrez! m'enjoignit-il, votre place n'est pas ici.

— Cependant, capitaine...

Il ne m'entendait pas et courait sur la passerelle donner des ordres. Ce n'était plus cet homme souffreteux et maussade dont nous accusions fréquemment les allures rechignées et les habitudes mesquines. C'était le marin dans sa sphère, le marin qui mesure ses forces à celles de la nature en furie, et ne reconnaît d'autre conseiller que son coup d'œil, d'autre maître que son vouloir. Sur terre, l'homme oublie rarement le caractère qui lui est propre; sur mer, il l'abaisse ou l'exalte au gré des circonstances. Paresseux, ivrogne, vil, le matelot le plus dépravé est

Digitized by Google

cependant susceptible à ses heures d'accomplir des prodiges de travail, de continence, de noblesse. Ah! les braves gens dans la lutte avec les difficultés, les fiers cœurs dans la détresse, les rudes corps dans le travail! Le commandant d'un navire, mou, stupide en temps calme, deviendra un génie au moment de la tempête. Sa voix dominera celle de l'ouragan, sa volonté domptera la rage des éléments, et sa personne s'animera d'une nouvelle vie pour faire tête à ces formidables ennemis conjurés à sa perte: l'eau, l'air, le feu!

Tel qu'un artiste embrasé par l'inspiration, notre capitaine me paraissait grandi de dix coudées. La nuit était venue. Un manteau noir comme l'ébène, affreusement déchiré par des éclaircies blanchâtres, drapait la voute céleste. La mer montait, montait. Des lames d'eau, grosses déjà comme des montagnes, furieuses comme des tigresses déchaînées, se ruaient tumultueusement contre la carène du vaisseau. Les rafales se succédaient avec une rapidité effrayante. Le *W. World* dansait sur l'abîme une façon de danse macabre. Tantôt il se dressait à l'extrémité d'une vague énorme, tantôt il s'ensevelissait dans le linceul des flots; puis, ruisselant d'eau, grinçant, haletant, il surgissait de son suaire aquatique et recommençait sa sarabande insensée.

Au risque de me rompre le cou, je m'étais accroché aux échelles des haubans et j'avais grimpé dans les hunes. Quel tableau! Tant que je vivrai, je l'aurai sous les yeux! Ces vagues monstrueuses, aux flancs sombres comme le sépulcre, à la crête blanchissante, qui roulent tout autour et plus haut que moi, menaçant à chaque seconde de nous engloutir:

Without a grave, unknell'd uncoffin'd, and unknown,

« sans une tombe, sans un glas, sans un cercueil et inconnus, » comme a dit le poëte anglais, dans son intraduisible langage; ces mugissements sans terme de comparaison, ce prodigieux échevèlement de tous les souffles de l'air, ces rudes chocs, ces bruissements lamentables, ces plaintes longues, lugubres, que l'on croirait un écho de toutes les victimes immolées par l'Atlantique, ce navire qui s'enlève et rue comme une cavale indomptée, tout cela est fait pour donner le vertige. Et cependant je reste cramponné au mât. Le gouffre me fascine. Je ne quitterais pas mon poste, si l'on ne venait m'en arracher.

Une femme se trouve mal dans l'entrepont. Comme je remplis provisoirement les fonctions de médecin à bord, je me rends près

Digitized by Google

d'elle, avec grande difficulté, me maintenant à tout ce qui offre prise, car, indépendamment des paquets d'eau qui balayent le pont, le roulis et le tangage menacent de vous précipiter à la mer. Autre tragédie dans l'intérieur du navire! Tous les émigrants sont étendus sur leurs lits et crispent leurs doigts au bois pour n'en pas tomber. Mais les malles, éventrées, brisées, mais les provisions éparses, jetées tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec un fracas assourdissant, présentent un tohu-bohu indescriptible. C'est un capharnaüm, un enfer du Dante. Je vois bien que tout le monde prie et pleure. Et cependant, tel est le vacarme général que je n'entends ni les prières ni les sanglots. A grand'peine, et non sans faire dix chutes plus ou moins douloureuses, je parviens au cadre de la malade. C'est une octogénaire, qui a voulu accompagner ses enfants en Amérique. Dans la matinée encore, en tricotant une paire de bas, elle me contait ses projets. Il lui avait été dur sans doute de quitter le toit de ses ancêtres, le cimetière où elle avait enterré son vénéré mari; mais le fils aîné était allé au Nouveau Monde. Y ayant fait fortune, il avait appelé ses frères, et la tendre mère suivait ces derniers, malgré l'âge qui avait blanchi sa tête, faisait chevroter sa voix et trembler ses membres. Ne me demandez pas si son cœur avait saigné en s'éloignant pour toujours de ce clocher que ses yeux n'avaient auparavant jamais perdu de vue. Elle était, toutefois, pleine d'espérance. *Ils* seraient heureux, à l'abri du besoin, là-bas! et malgré une vie de travail et d'économie, ils avaient tant souffert! ils avaient si souvent manqué du nécessaire dans leur petite commune du département du Bas-Rhin! Chère bonne femme, hélas! elle avait caressé un dernier rêve. Lorsque j'arrivai à son chevet, elle était morte. Morte d'épouvante! Son corps ne reposerait même pas dans une terre consacrée, près de ceux qu'elle avait aimés. Silencieusement, le lendemain, attaché sur une planche grossière, il glisserait dans l'abîme sans fond. Va, pauvre morte, console-toi, et que ton souvenir inspire du courage à ceux qui restent! Où que ta dépouille soit inhumée, ton âme n'en montera pas moins vers l'Eternel, pour y recevoir la récompense de tes vertus.

IV

Quatre jours durant, la tempête sévit, avec des alternatives d'apaisement et de furie. La terreur et le désordre régnaient à bord. Notre navire avait été désemparé par cette affreuse tour-

Digitized by Google

mente. Plus de gréement, plus de huniers, plus de roufles. Le *W. Word* paraissait passé à l'état de ponton. Une saute de vent avait emporté la misaine; on avait dû couper l'artimon. Comme un squelette, et tronqué au chouquet inférieur, seul le grand mât se tenait encore debout. Je renonce à peindre le désespoir de mes compagnons d'infortune.

Par bonheur, le temps se rasséréna. Il fut possible d'estimer notre position géographique. Nous n'avions pas quitté le Grand banc de Terre-Neuve. Activement, l'on s'occupa de réparer les avaries. Le gouvernail ne fonctionnait plus. Son remplacement fut bientôt effectué. Des espars ajoutés bout à bout nous refirent des mâts; on y fixa quelques voiles de fortune, et nous mîmes le cap sur le hâvre le plus voisin, car les œuvres-mortes avaient reçu des secousses qui ne permettaient pas au navire de tenir la mer plus de quelques jours. Les écoutilles et les sabords furent ouverts. On aéra les entreponts. Des fumigations eurent lieu partout. Nous avançions lentement, le *W. Word* fatiguant beaucoup, et la brise étant fréquemment d'une mollesse désespérante. Un matin, en me promenant sur le tillac, j'aperçus comme un point noir à l'horizon.

— Qu'est cela? demandai-je au capitaine.

Il avait sa lunette à la main. Il examina l'objet.

— Un bateau de pêche abandonné, me répondit-il froidement en me passant l'instrument.

A mon tour, j'examinai à l'aide du télescope. Effectivement, cette forme était un bateau qui semblait délaissé. La tempête avait dû briser son avant; l'arrière surnageait. Cependant à une vergue, dressée comme un mât contre l'étambot, flottait un chiffon.

— Mais il y a du monde dans cette embarcation! fis-je.

Le capitaine haussa les épaules.

— Je vous assure, poursuivis-je, que ce bateau...

— Après tout, interrompit-il, cela se pourrait bien. Comme nous ne filons pas deux nœuds à l'heure, on peut voir. Je vais faire parer la yole. Si vous voulez, vous accompagnerez l'équipe.

Je ne demandais certes pas mieux. Nous partîmes quatre hommes, un pilote et moi. Au bout d'une heure, nous accostions l'épave. Sur sa proue, enfoncée sous l'eau, je lus : *La Marie*. C'était le premier nom français que je voyais depuis mon départ du Havre. Qu'on se figure mon émotion. Je me précipitai d'un bond sur la partie flottante bien plutôt que je n'y montai. Là, sous l'accastillage, je trouve un homme évanoui, enveloppé dans des toiles à voile. Quelques frictions, quelques gouttes de cor-

Digitized by Google

dial le rappellent à la vie. C'est un Français, nommé Louis, un habitant de Saint-Pierre de Miquelon. Il était parti avec quatre « associés » pour faire la chasse aux phoques sur les glaces de Terre-Neuve. La tempête les surprit, les drossa vers la haute mer. Deux de ses compagnons furent enlevés par les lames. Les deux autres périrent de froid et de faim. Il ne savait ce qu'étaient devenus les cadavres. Pour lui, il avait perdu connaissance depuis quarante-huit heures, après avoir arboré son signal de détresse.

Nous transbordons Louis sur le *W. World*. Des soins assidus lui rendent bien vite les forces. Il nous a annoncé que nous voguions dans les parages du cap Race. Le capitaine fait immédiatement gouverner sur Saint-Jean, capitale de l'île de Terre-Neuve. Une allégresse générale accueille cette nouvelle. Déjà les passagers se croient sauvés. Ils se félicitent, s'embrassent avec effusion. Les chants, les danses reprennent sur le pont. Chacun pense que, le lendemain, il touchera au port de salut.

V

Le jour suivant, nous nous éveillons dans un brouillard tellement dense qu'il nous faut mettre en panne. C'est, pour me servir de la locution énergique de nos loups de mer, un brouillard à couper au couteau. On ne distingue pas d'un mât à l'autre. Cette brume épaisse, glaciale, lourde comme le marbre, pèse au cœur autant pour le moins qu'au corps. Le chagrin s'infiltre en l'âme par ces myriades de gouttelettes impalpables qui figent, pour ainsi dire, l'atmosphère. J'éprouve une tristesse mortelle. Sur terre, le brouillard peut avoir sa poésie; sur les monts, il peut avoir un grand effet pittoresque. M. le vicomte de Dax a fait un petit chef-d'œuvre de coloris, d'*attraction*, en décrivant une brumeuse matinée dans les Pyrénées; mais en mer, il n'en est point ainsi. C'est affaire sérieuse, terrible, d'un lugubre prosaïsme que le brouillard, surtout près d'une côte, et, par excellence, de la côte de Terre-Neuve! On n'a plus de route, plus de direction, plus d'instruments d'optique, plus de connaissances acquises, plus d'études; j'allais dire qu'on n'a plus ni œil ni oreille. Quoi que vous fassiez, quoi que vous sachiez, à tout instant, vous pouvez vous heurter à un danger inconnu, couler à fond, sans qu'il existe souvenir, ombre de ce que vous êtes devenus!

Produit par la rencontre des courants chauds de la mer du

Digitized by Google

Mexique, le *Gulf Stream*, avec les courants froids de l'océan Glacial, le brouillard terreneuvien est le plus compacte, le plus dangereux de tous. Il ne s'en va pas traînant ses masses aqueuses, grisâtres, comme un immense filet sur l'Atlantique; il ne se lacère point par caprices, vous offrant une éclaircie, un point de repère; vous laissant percevoir les amers prudemment distribués sur les îlots ou les rivages; ce n'est ni un rideau de fantaisie qui voltige à la brise, se déchiquette, s'émiette et se fond au premier rayon de soleil; ni un bataillon de blancs fantômes se succédant sur l'immensité des plaines humides, mais c'est une atmosphère nouvelle, opaque, rigide, impénétrable à l'œil, qui prend, embrasse, serre uniformément tout ce qu'elle atteint. On y est noyé comme dans une mare. On a peur d'étouffer. Ne voyant ciel, onde ou terre, n'entendant que le clapotement monotone d'une vague houleuse, on se sent invinciblement pris d'une inexprimable épouvante. Ces impénétrables et terribles brouillards durent parfois pendant des mois entiers. Montgomery Martin rapporte dans son *Newfoundland* qu'en 1703 l'escadrille du vice-amiral Graydon fut dispersée sur la côte de Terre-Neuve, par un brouillard qui se prolongea pendant trente jours.

Heureusement il n'a pas, en général, une hauteur bien grande, ce voile sépulcral : dix, quinze, vingt mètres. Au delà, il s'éclaircit, se volatilise, si je puis m'exprimer ainsi.

Nous roulions presque à l'aventure, et attendions avec angoisses le dénoûment de cette position critique, lorsque, par une après-midi aussi sombre qu'un crépuscule de novembre, plusieurs coups de canon retentirent en avant du *W. World*.

— Ah! fit le capitaine avec un soupir de soulagement, c'est le signal de la batterie du Nid-de-Corbeau (*Crow-Nest*).

Je grimpe à l'unique hune de notre grand mât invalide, et, dans une zone lumineuse, j'aperçois une pointe de rocher, puis une autre, puis les flèches de quelques campaniles. Enfin j'avais devant moi la libre terre d'Amérique; nous franchissions la passe de Saint-Jean, de Terre-Neuve.

Digitized by Google

I

SAINT-JEAN DE TERRE-NEUVE. — LES BANCS. — LA MORUE, SA PÊCHE. — SAINT-PIERRE ET LES MIQUELONS. — HABILLAGE DE LA MORUE; SALAISON, DESSICCATION. — LES PRODUITS DE NOS COLONIES AMÉRICAINES : CE QU'ILS SONT, CE QU'ILS POURRAIENT, CE QU'ILS DEVRAIENT ÊTRE.

Ainsi que des sentinelles géantes, deux promontoires escarpés semblent faire éternelle faction à l'entrée de la passe de Saint-Jean. L'un a nom la Tête nord (*north Head*), l'autre la Tête sud (*south Head*). Sur celle-ci, vous découvrez un gros bastion armé, le fort Amherst. L'on embouque le canal. Il est profond, accessible à tous les navires, mais fort étroit, à peine suffisant pour le passage de trois grands vaisseaux de front, dominé par des falaises abruptes à leur faîte, curieusement affouillées par le flot à leur base, et d'un aspect général sauvage et triste. Cela donne froid au cœur. Cependant le chenal s'évase peu à peu, ses bords s'animent; quelques traces de culture, des habitations humaines apparaissent çà et là; et bientôt, après avoir élongé les îles Pancake, aperçu les rochers sur lesquels portait cette chaîne que, naguère, l'on tendait chaque soir pour fermer le port, vous pénétrez dans la rade terreneuvienne.

Dominée par l'imposante citadelle Townsend, la ville est sous nos yeux, déployant, du nord au sud, ses constructions de bois et de briques, ses *graves*, ses entrepôts, ses *chauffauts*, ses *cageots*, ses mille bateaux de pêche, toutes les choses nécessaires à l'exploitation de la morue et des fruits de la mer, dont le rapport, tiré de ces parages, peut bien être évalué, bon an, mal an, à une centaine de millions de francs.

Le *W. World* accosta au quai (*wharf*), à la vive et bruyante joie de tous les passagers. Et, mettant le pied sur le sol d'Amérique, je dis adieu à ce pauvre paquebot; car fantaisie m'avait pris de passer quelques mois à Terre-Neuve, afin de m'y livrer à mon goût favori pour la pêche et la chasse.

D'un coup d'œil, voulez-vous embrasser Saint-Jean, la métropole de ces brumeuses, pluvieuses, mais précieuses contrées? Parcourez ce tableau, tracé par un Anglais, homme d'esprit et d'observation tout à la fois.

En essayant, dit-il, de décrire Saint-Jean, l'on éprouve quelque difficulté à lui appliquer un adjectif qui soit suffisamment

Digitized by Google

distinctif et approprié. Au nom des autres cités, nous trouvons accolées des épithètes qui indiquent tout de suite leur trait caractéristique prédominant : — Londres, la plus riche, Paris la plus gaie, Saint-Pétersbourg la plus froide. Sous un rapport, la principale ville de Terre-Neuve n'a, je pense, pas de rivale. Nous pouvons, en conséquence, l'appeler la plus poissonneuse des capitales modernes.

Tout autour de son port, vous apercevez sur des étendues de plusieurs arpents, des hangars couverts de morues fendues en deux, placées comme des ardoises sur un toit, et séchant au soleil ou plutôt à l'air, car ici l'on ne peut guère compter sur le premier. Ces navires, portant presque tous les pavillons du monde, sont chargés de morues; ces lourds et robustes bateaux, qui encombrent les quais, reviennent de pêcher la morue ; ces maigres champs auxquels la culture patiente arrache une chétive récolte, sont fumés avec de la morue; ces confortables maisons, leur beau mobilier, le piano et le talent musical de la jeune miss qui s'y exerce, la robe de satin de sa mère, la chaine d'or du père, tout cela acquis par la morue; les brises du rivage ne sont point embaumées du parfum de mille fleurs, mais du parfum de mille morues; la mer, la terre et l'air sont imprégnés de ce merveilleux poisson. Pour lui, il n'y a qu'un endroit sacré et préservé de son intrusion : c'est la salle à manger. Il semblerait pourtant que là, mieux qu'ailleurs, il fût à sa place. Mais faites-en la remarque devant les habitants de Saint-Jean, et vous les surprendrez autant que si vous demandiez à un marchand de charbon de terre pourquoi il ne fait pas servir sur sa table des caillettes d'anthracite, comme plat de résistance.

Si, à ce malin, mais fidèle crayon, j'ajoute que la ville est fort irrégulièrement bâtie, mal pavée, mal éclairée, aux trois quarts veuve de trottoirs, enfumée par des fabriques d'huile et d'engrais, infectée par les détritus de toutes sortes, les odeurs les plus nauséabondes, remplie de chiens décharnés et grondeurs, de chats qui sont en querelle constante avec ceux-ci, de rats nombreux, émigrés des quatre coins du globe ; si je dis qu'il pleut à Saint-Jean pendant la moitié de l'année, que, le reste du temps, il y *brouillasse*, gèle ou neige, l'on connaîtra cette localité aussi bien que moi, après plusieurs mois de séjour. Population : de 40 à 50,000 habitants, suivant les saisons. Une belle cathédrale catholique, divers temples protestants, les palais des deux évêques, la résidence du gouverneur général de l'île, le fort Townsend, nid d'aigle, qui commande toute la ville, la tour des Signaux, l'hôtel du parlement, la douane, l'hôpital maritime et quelques maisons

Digitized by Google

particulières, de plus grande mine que la masse, constituent, avec une ou deux statues commémoratives, les principaux édifices de Saint-Jean. On y imprime, du reste, des journaux anglais, comme la *Royal Gazette*, le *Public Ledger*, le *Newfoundlander*, le *Times*, le *Patriot*, etc., quotidiens, hebdomadaires et mensuels, pour le service de la cité et de la province, qui compte environ 150,000 âmes.

A Saint-Jean, les mœurs sont douces, faciles, très-hospitalières. Le gouvernement métropolitain laisse aux colons la plus grande liberté. Ils en profitent pour se rendre la vie agréable. Je ne connais pas de pays, sauf le Canada, où pendant l'hiver, l'on aime autant à s'amuser, et où règne autant de concorde. Les divisions religieuses ne se sont même pas, fort heureusement, glissées parmi les Terreneuviens. Il y a peu de temps encore, non-seulement les offices du culte catholique et réformé se célébraient souvent dans la même église, mais l'on regardait comme décent pour les ministres des deux dénominations de présider ensemble aux funérailles de leurs morts. Les mêmes hommes qui allaient couper du bois pour l'un des évêques se réunissaient aussi pour en offrir à l'autre. Et, cependant, la majorité des habitants se compose de ces braves Irlandais inflammables comme la poudre, de ces Bretons plus têtus que des mules, et de ces rigides calvinistes, ailleurs aussi rigoristes que les Têtes-rondes de Cromwell! Comme les mariages, les enterrements étaient, au reste, et sont encore des causes de régalades. Voire, aurait dit Rabelais, on y prenait franches lippées. Les liqueurs hautement fermentées, le rhum, le whiskey, le genièvre, la bière d'épinette, arrosaient les *soques* de porc et la *tiaude*, morue fraîche, cuite à l'étuvée avec des tranches de lard et du jambon. On chômait, au surplus, toutes les fêtes carillonnées. On les chôme toujours. Les présents de Christmas et la bûche de Noël n'ont pas de plus traditionnels conservateurs que les gens de Terre-Neuve. Pourquoi donc ne se divertiraient-ils pas à leur loisir? Ah! il ne leur est pas toujours donné de reposer le dimanche. Et quelle dure existence que la leur! Que de fatigues, que de trouble, que d'angoisses! Que variés et multiples sont les dangers qu'ils affrontent jour et nuit! C'est à travers la tempête, c'est au milieu des montagnes de glace; c'est par des pluies battantes et continuelles, par des froids de quinze à vingt degrés, fréquemment, qu'ils vont, les braves, demander à un élément perfide et terrible, ce poisson dont nous faisons un de nos plus substantiels aliments, et cette huile employée par l'homme au développement de son industrie, à la conservation de sa santé. Que gagne le pauvre matelot,

Digitized by Google

pour prix de tant de peines, de tant de risques! Au plus un millier de francs dans l'année. Encore faut-il qu'il s'équipe à ses frais, paye son coffre, ses hardes, son tabac à des armateurs ou à des marchands trop souvent cupides, et qui le rançonnent à ce point que, parfois, après une campagne de douze mois, il ne lui reste que des dettes ou quelques francs, en rentrant au port d'embarquement.

II

Mais, voyons-le à l'œuvre. Suivez-moi, je vous prie, à bord du *New-Foundland*, goëlette de cent tonneaux où je viens de m'embarquer pour aller pêcher la morue sur le Grand-Banc. Nous emmenons dix-huit hommes d'équipage et cinq canots. Quoique l'on soit à la fin de mai, le soleil ne se lève qu'à de rares et courts intervalles. La mer est tourmentée. Notre bâtiment danse sur la vague, comme une coquille de noix. C'est ici qu'il faut posséder un estomac solide pour résister aux oscillations d'escarpolette, auxquelles nous sommes soumis, et à l'ordinaire de la table commune; car tout le monde, matelots, engagés, mousses, nous mangeons ensemble. Le maître-queux, — un affreux négrillon, — ne se distingue ni par l'ingéniosité, ni par la variété de sa cuisine. Du porc salé avec des pois cassés, et, pour changer, des pois cassés avec du porc salé, voilà le menu quotidien. Mais on a la perspective de dévorer, à pleine bouche, du poisson sur le champ de bataille.

Nous avons quitté le havre de Saint-Jean au nombre de cinquante ou soixante vaisseaux. Quelques-uns se dirigent le long de la côte pour faire la chasse aux phoques et aux *pourcies* (marsouins). D'autres vont suivre les plages. De la sorte, on capture la morue par grande quantité. Un seul coup de seine en rapporte souvent quatre ou cinq mille livres, les filets ayant plusieurs centaines de brasses en longueur. Quelques bateaux se disposent à pêcher la *boitte*. Par boitte (*bait*, en anglais), on entend l'appât qui sert à amorcer les lignes. La boitte est fraîche ou salée. Suivant les époques, on l'emprunte au capelan, au hareng, à l'encornet, quelquefois à la morue elle-même et aux nombreux oiseaux aquatiques, qui fourmillent sur les côtes, les îlots et les bancs de Terre-Neuve. Nous nous sommes rendus tributaires de la boitte aux Anglais, pour nos pêcheries. Alors que nous pourrions nous la procurer à bon marché, comme je le ferai voir plus loin, elle nous coûte des sommes considérables, plus de

Digitized by Google

1,500,000 francs par an. « Le prix élevé que payent les Français pour la boitte, dit le professeur Hind, a fait naître, une irrésistible tentation vers le trafic illicite. En 1856, ils donnaient une moyenne de 32 à 33 fr. 75 c., par baril de harengs, pour boitte, alors que la valeur réelle des harengs, pour l'exportation, n'était que de 30 fr. 10 c. »

La boitte se prend dans des filets à maille étroite. Sur les côtes du golfe Saint-Laurent, les femmes et les enfants se livrent fort à cette pêche. Son commerce est, très-lucratif pour les Anglo-Saxons.

Tandis qu'après être sorties de la passe, les goëlettes gagnaient leur destination respective, nous faisions voile au nord-est vers le Grand-Banc.

L'on sait que les bancs de Terre-Neuve, véritable archipel sous-marin, sont des alluvions vaseuses, formées probablement par le vaste courant connu sous le nom de *Gulf-Stream*. Nous en comptons trois principaux : le Grand-Banc, le Banc-à-Vert, et les Banquereaux. Un quatrième, de peu d'importance comme superficie, mais de haute valeur pour la pêche, le Banc-Jacquet, précède le Grand-Banc, à l'est. On pourrait citer encore le Bonnet-Flamand. Cependant, il est peu fréquenté par les marins terre-neuviers. Quant au Grand-Banc, le foyer de l'un des plus considérables mouvements maritimes qui s'accomplissent annuellement, entre juin et octobre, il atteint une longueur de cinq cents kilomètres, sur une largeur de trois cent soixante. La profondeur moyenne de l'eau y varie entre trente et quarante-cinq mètres. Vers le milieu se trouve un vaste sillon, appelé la Fosse. La découverte des Bancs *par les Français*, remonte, quoiqu'on en ait dit, à un temps immémorial. Je le démontrerai plus tard, en parlant de l'île de Terre-Neuve. Bornons-nous à rappeler maintenant, que la morue arrive en avril sur le Grand-Banc, où elle dépose son frai, sur les longues algues qui en tapissent le fond, et où sa venue communique alors à ces zones une animation inimaginable. La vie pullule, si je puis m'exprimer ainsi, dans les eaux et dans les airs. « On y assiste, pendant tout l'été, dit le savant auteur de *les Colonies et la politique coloniale de la France*, à une fermentation tumultueuse, qui se prolonge en traînées mouvantes le long des îles voisines et du continent, et attire une multitude d'oiseaux du ciel, jusqu'à ce que l'hiver refoule de nouveau les forts et les faibles dans le fond des mers et dans les régions polaires et équatoriales, jusqu'au printemps suivant. »

Songez à l'infinie fécondité des morues! L'on est étonné du nombre prodigieux d'œufs que portent les poissons femelles; au-

Digitized by Google

cune de ces femelles n'a pourtant été favorisée à cet égard comme celle de la morue. Ascagne parle d'un individu de cette espèce qui avait treize décimètres de longueur et pesait vingt-cinq kilogrammes. L'ovaire de ce gade en pesait sept et renfermait neuf millions d'œufs. « On en a compté neuf millions trois cent quarante mille dans une autre morue, écrit M. A. Guérin, qui nous fournit cet intéressant détail, et si le plus grand nombre de ces œufs n'était ni privé de la laite féconde du mâle, ni détruit par divers accidents, ni dévoré par différents animaux, on voit aisément combien peu d'années il faudrait pour que l'espèce de la morue eût, pour ainsi dire, comblé le vaste bassin des mers. »

Sans doute. Mais bien que M. Michelet prétende que le proverbe populaire : « Heureux comme un poisson dans l'eau, » exprime une vérité, il est fait, de partout, aux habitants de l'onde une poursuite si acharnée que nous n'avons pas à craindre de les voir jamais combler leur réservoir naturel, en portant, par leur décomposition, la peste et la mort sur notre planète. Plus d'une fois, cependant, j'ai rencontré sur le littoral du golfe Saint-Laurent des bancs de harengs échoués, ayant une longueur d'un ou deux milles, une largeur de cinquante à soixante pieds, une hauteur de dix à douze.

Il me surprendrait que des armateurs ne pensent pas à fréter leurs navires avec cet engrais, au lieu de les laisser trop souvent revenir sur lest, si je n'étais encore plus surpris de la dévastation insensée que l'on fait du poisson, depuis la morue jusqu'au maquereau, au saumon et au homard, ce dernier, entr'autres, si cher sur nos marchés et à peine estimé cinq centimes la pièce sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse, ainsi que l'attestent les *Rapports officiels des pêcheries du Canada*, pour 1867.

On lit, en effet, dans ces *Rapports :*

« Le homard se trouve ici en grande quantité; mais on le considère comme n'étant presque d'aucune valeur. Pendant la saison de la pêche au saumon, on rencontre sur le rivage des monceaux de ce précieux crustacé, que les pêcheurs, en revenant de leurs filets, ont jeté là, en passant... On peut acheter le homard en quantité quelconque, au prix de 60 *sols* le cent. »

Nous atteignîmes le Grand-Banc avec une mer si démontée que, pendant plusieurs jours, il ne fallut songer qu'à courir des bordées. La vie était insupportable, le travail écrasant. Enfin, la méchante humeur de l'Atlantique se calma, le ciel se mit à sourire par un coin d'azur, l'on s'apprêta à pêcher. Des centaines d'embarcations, semblables à la nôtre, se montraient

Digitized by Google

à l'horizon. L'ancre fut jetée, toutes les voiles furent soigneusement serrées et les mâts supérieurs abattus jusqu'aux chouquets. Nous étions mouillés par trente brasses. La joie régnait sans partage à bord. Les accents du *Rule Britannia* se mêlaient au refrain de *Hail Columbia*, et, bonté divine! je voyais flotter, à quelques encâblures de nous, le noble drapeau tricolore, et la brise m'apportait un vieux chant de France :

C'est dans la ville de Dieppe, — Mon capitain' je rencontrai,
Il a tiré son écritoire, — Du papier pour m'engager.
Hélas! j'ai eu la promptitude. — Hélas! je me sut engagé.

III

— Allons! à l'ouvrage, mes gars! crie notre patron.

Et l'on affale les canots suspendus aux porte-manteaux; et l'on arrime sur le pont les bailles qui renferment les lignes. Ces lignes sont de plusieurs sortes. Je mentionnerai la ligne de fond, la ligne perdue ou flotte, la *bultow* des Anglais, la ligne à faucher ou faux; cette dernière est prohibée. Mais si sévère que soit la défense, elle n'empêche pas les pêcheurs d'en faire un fréquent usage. Son nom indique sa destination, et à peu près la manière de s'en servir. En guise d'appât, la faux porte à l'*haim*, fixé à l'empile, un simulacre de poisson en métal. On la lance à pleine volée et on la ramène rapidement à travers les bancs de morue. Elle y commet des ravages inouis. La flotte diffère de la faux par la forme du plomb, arrondi au lieu de figurer un poisson. On l'emploie surtout près des grèves. Toutefois elle est usitée en pleine mer, ainsi que la faux, dont le plus grand désavantage est de tuer ou de blesser souvent le poisson, sans qu'on parvienne à s'emparer des victimes. On pratique aussi, malgré les règlements, la pêche à la traîne, un des engins les plus destructeurs que je sache. Il n'y a donc pas lieu de s'émerveiller si la poursuite de la morue devient, chaque jour, moins fructueuse, et si un bateau, monté par quatre hommes, ne rapporte plus, à présent, que six ou sept cents de ces gades de tel endroit où il en aurait pris, au siècle dernier, cinq ou six mille.

La ligne la plus généralement employée par les Français, est la ligne de fond; les Anglais et les Américains lui préfèrent la ligne à la main et à la dérive. Ces lignes ont depuis un jusqu'à deux centimètres de circonférence et se composent de fils très-fins et très-forts. Le bout est garni d'un plomb en forme

Digitized by Google

de cylindre ou de poire, pesant d'une à quatre livres, suivant la profondeur supposée de l'eau et la rapidité du courant. Le pêcheur, placé près de la lisse du bateau, quelquefois sur une galerie volante, formée de moitiés de tonneaux, ou il est debout, le pêcheur tient l'extrémité de la ligne dans sa main et laisse l'*hain* ou hameçon descendre dans l'eau jusqu'à une brasse environ du fond. Les marins sont superstitieux. Aussi attachent-ils une grande importance à la façon dont les lignes sont filées et disposées. Plusieurs y nouent des amulettes, des rubans donnés par leurs bien-aimées, ou quelque objet bénit à l'église, soit le jour de la Saint-Pierre, soit le jour de la Sainte-Patrick. Chacun, du reste, n'a point la main heureuse. Et s'il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, il n'est pas, non plus, je vous le jure, donné à tout le monde de prendre des morues à la ligne. Pour mon compte, j'ai rarement réussi à en attraper par ce procédé. Il me souvient que le capitaine Basil-Hall, célèbre voyageur anglais, était d'une gaucherie égale à la mienne. Il se donne cette excuse, dont je suis heureux de réclamer le bénéfice pour ma part, et les maladroits de notre trempe :

« Je n'ai jamais compris, dit-il, pourquoi certaines personnes prennent du poisson tandis que d'autres ne peuvent en venir à bout. Dans la pêche de rivière, un certain degré d'adresse, le choix du lieu, sont des chances de succès, cela se conçoit. Mais quand une ligne est plongée à quatre-vingt ou cent brasses de la vue, à quoi peut servir l'adresse? Eh bien, dans un vaisseau, sur les bancs de Terre-Neuve, ou dans un canot sur les bords du Thrumpcap, dans le havre d'Halifax, j'ai vu un matelot amener autant de morues qu'il pouvait amorcer de fois son hameçon; d'autres, au contraire, dans des circonstances tout à fait semblables, en apparence, avaient beau se tourmenter pendant une demi-journée, ils ne prenaient rien du tout. Sans doute, l'intelligence doit agir à l'une des extrémités de la ligne, autrement le poisson ne mordrait pas à l'autre bout; mais l'embarras est de comprendre par quelle force mystérieuse l'intelligence humaine trouve son chemin, comme l'électricité, le long de la ligne, jusqu'au fond de la mer. J'ai souvent demandé à d'heureux pêcheurs comment ils faisaient mordre le poisson, mais ils ne m'ont fait que des réponses vagues. Quelquefois, ils prétendaient que cela tenait à l'appât. « Alors, disais-je, donnez-moi votre ligne et prenez la mienne. » Mais, deux minutes après que nous avions changé de place, mon compagnon capturait autant de poissons qu'auparavant, et ma nouvelle ligne n'éprouvait aucune secousse, bien que tout à l'heure les poissons parussent se disputer de

Digitized by Google

mordre à la ligne de mon voisin, qui déjà faisait merveille avec ma propre ligne. Il y a, je suppose, un tour de main, un jeu de poignet qui communique à l'appât un mouvement particulier et le fait ressembler aux choses que les poissons aiment le mieux. Mais cet art ne se démontre pas plus par des paroles que le talent d'un peintre ou les pirouettes d'un danseur. »

Je crois que l'on naît pêcheur à la ligne comme l'on naît rôtisseur. Quand la nature vous a doté de ce privilége, et quand le poisson donne sur les bancs de Terre-Neuve, armé d'une ligne à chaque main, vous ne cessez de la plonger et de la lever tour à tour : un homme peut alors prendre deux ou trois quintaux de morues par jour, pourvu qu'il ait de la boitte de bonne qualité. J'ai dit, à ce propos, que la boitte était ou fraîche ou salée. Mais la boitte fraîche est toujours préférable; car, bien que les gades soient goulus au point de tout avaler, même des chiffons, du bois, même de se dévorer entr'eux, quand la faim les presse, ce n'est que sur les plus grands bancs où leur nourriture ordinaire consiste en crustacés ou mollusques, qu'ils piquent bien à un hameçon garni avec du poisson salé.

L'on se sert de ce poisson pour appâter les lignes dormantes (*setts lines*), comme on les désignait à bord de notre goëlette. Cependant, lorsqu'il est possible de se procurer de la boitte fraîche, elle est toujours préférée, jusque sur le Grand-Banc. Ces lignes mesurent deux ou trois milles brasses de longueur. Au lieu de flotter sur la mer, elles traînent sur le fond, où elles sont maintenues, à chaque bout, par des grappins, dont les bouées, surmontées de petits drapeaux avec un gros chiffre d'ordre très-apparent, indiquent la place. De distance en distance, sur ce long cable, nommé *maîtresse-corde*, à quatre mètres à peu près les uns des autres, on a noué des *cordeaux* (*snoods*), longs d'un à deux mètres environ et que terminent des hameçons (1).

Voici comment on les pose ou plutôt comment on les *longe*, pour me servir du terme technique :

Le navire étant à l'ancre (et non à la cape), retenu par des câbles de chanvre, on appâte les cordeaux de deux des lignes de fond que possède la goëlette. Elles sont ensuite *lovées* avec soin dans des bailles ou des paniers. Ces bailles sont descendues dans deux bateaux solides, généralement des chaloupes-baleinières,

(1) Ces chiffres sont différents de ceux donnés par M. le comte de Gobineau dans son intéressant *Voyage à Terre-Neuve*, et par la *Revue coloniale*, qui placent les bouts de ligne à un mètre les uns des autres et ne leur accordent que cinquante centimètres de longueur. J'avoue n'avoir point vu avec de pareils yeux, et je crois qu'il serait aussi difficile aux cordeaux de ne pas s'emmêler s'ils étaient ainsi rapprochés, qu'au poisson de mordre à des hameçons si voisins du fond de la mer.

Digitized by Google

munis d'une voile de fortune, et, vers trois heures de l'après-midi, ils quittent ensemble la goëlette, de laquelle ils s'éloignent, à angles droits, par les côtés opposés, en filant chacun une ligne qui enfonce à mesure qu'ils avancent. Le lendemain, à la pointe du jour, ces bateaux vont relever les grappins amarrés aux extrémités des lignes. Et, tandis que l'équipage de chaque chaloupe se hale sur la maîtresse-corde, en décrochant le poisson pris aux cinq ou six mille hameçons qui hérissent les cordeaux, les hommes de la goëlette hissent les lignes à bord, à l'aide d'un virevaut. Ainsi, l'on prend communément, dans une seule nuit, quatre cents grosses morues du Banc (*gadus bancus*). Le poisson est où expédié tout de suite, par un bateau spécial de transport, vers un point de la côte, pour être préparé, ou bien il est habillé et salé à bord de la goëlette. Puis on l'emmagasine dans la cale, et il forme ce qu'on appelle la *morue verte*.

L'*habillage* de la morue se pratique en la « tranchant au plat » ; elle est décapitée par un homme nommé, à cause de ses fonctions, *décolleur*. La langue est mise de côté ainsi que le foie; ensuite on *désosse* le poisson, c'est-à-dire que, l'ayant fendu, on le débarrasse de l'arête médiane et de la partie correspondante de la cavité abdominale. Si la morue n'est ouverte que jusqu'à la queue, elle formera la Morue Ronde; si elle est fendue dans toute sa longueur, elle donnera la Morue Plate. C'est là l'affaire de l'*habilleur*, qui, après l'avoir lavée, la passe au *saleur*, lequel est chargé de mettre le poisson dans le sel, quelquefois en bailles, où il trempe dans la saumure, mais le plus souvent en *arrimes*, c'est-à-dire en des tas d'où la saumure s'égoutte sans baigner le poisson.

Quant aux foies, on les fait bouillir dans de vastes chaudrons, nommés *foissiers*, assez semblables à la *cabousse*, employée sur les baleiniers pour fondre le lard des grands cétacés, et on enferme les produits, *drache* ou *marc*, dans des barriques qui restent sur le pont. Comme dans le porc, tout est bon dans la morue : ses intestins même, appelés *noues* par les pêcheurs terreneuviers, sont conservés, et l'on prépare, soit pour la table, soit pour la pêche de la sardine, sa langue et ses œufs (*rogues* ou *raves*). La besogne se continue sans relâche, malgré les plus violentes intempéries. « Ce labeur combiné est incessant, dit justement M. de Gobineau, il dure autant que le poisson donne, jour et nuit on s'y relaye; jour et nuit, le matelot est sur le pont, quelque temps qu'il fasse, presque tonjours mouillé jusqu'aux os, couvert d'huile et de sang, respirant une odeur infecte, entouré de débris dégoutants, travaillant sans s'arrêter.

Digitized by Google

« Comme la première affaire est de rapporter le plus de poisson possible, on ménage avec grand soin la place disponible. On n'a donc de vivres que ce qu'il en faut strictement, et pour qu'il en faille moins, on s'arrange à ne manger presque que du poisson, qui ne manque pas dans l'eau. Très-peu de spiritueux à bord, une nourriture d'anachorète, voilà pour distraire de la fatigue. Mais ce n'est rien encore.

« Il peut arriver et il arrive presque constamment que la pêche ainsi faite n'est pas suffisante. Alors des embarcations montées de deux ou trois hommes s'en vont tous les jours, quelquefois jusqu'à trois et quatre milles en mer, tendre d'autres lignes. On rayonne fort loin autour du navire. Chaque matin, à quatre heures, les matelots se mettent dans leur coquille de noix, s'asseoient sur les bancs, et en commençant à ramer, comme nous disons à terre, à nager, comme ils disent, récitent tout haut une prière; puis ils remettent leurs bonnets et s'en vont à leurs lignes.

« Mais il fait nuit, mais il pleut, mais le brouillard est opaque, mais la mer devient subitement furieuse. Un courant s'est emparé de l'embarcation, l'a jetée hors de sa route; plusieurs jours se passent, on n'a pas eu de ses nouvelles, on n'en aura jamais. Voilà ce que peut coûter un plat de poisson. »

IV

Ce n'est point toutefois sur un *banker* ou navire terreneuvier qu'il faut vraiment étudier les préparatifs que subissent la morue et les divers produits que l'industrie sait en extraire. Pour cela, besoin est ou de retourner à Saint-Jean ou de se rendre à la baie du Cap-Rouge, ou à nos colonies de Saint-Pierre et des Miquelons, les dernières possessions que nous ayons conservées dans l'Atlantique, nous qui souverainement régnions, il y a un siècle, sur la plus grande partie de l'Amérique septentrionale.

Maîtres, hier, de cet immense et splendide territoire, le plus beau joyau de la couronne domaniale de France, et qui embrassait un million de lieues carrées, à peine y sommes-nous aujourd'hui supportés sur trois ou quatre rochers chenus, ne comprenant peut-être pas vingt mille hectares en superficie! Ah! que pourtant Colbert avait raison quand, aux imprévoyants qui demandaient l'abandon du Canada, il répondait :

— Mais ne voyez-vous donc pas que ses pêcheries sont les séminaires naturels de nos ports!

Digitized by Google

Connaît-on le chiffre des trésors que l'Angleterre en a tirés? Sait-on assez qu'en 1814 seulement, à l'heure de nos revers, elle exportait de Terre-Neuve pour près de trois millions de livres sterling, se décomposant ainsi :

1,200,000 quintaux poisson à 40 shellings.....	2,400,000 livres.
20,000 quintaux poisson à 12 shellings.....	12,000
6,000 tonnes huile de morue à 32 livres....	192,000
156,000 peaux de phoque à 5 shellings.....	39,000
4,666 tonnes huile de phoque à 36 livres....	166,976
2,000 tierçons de saumons à 5 livres.....	10,000
1,685 barils de maquereau à 30 shellings...	2,557
4,000 barils de capelans, langues, etc.....	2,625
2,100 barils de harengs.....	2,625
Castors et autres fourrures.....	600
Bois de construction.....	800
400 poinçons de baies.....	2,000
Total.....	2,821,078

Cette somme représenterait, de nos jours, le double au moins.

Enfin il appert de chiffres officiels, que j'ai sous les yeux, que le montant des produits de la mer annuellement exportés par les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale s'élève à onze millions de piastres : soit cinquante-cinq millions de francs.

V

Est-ce parce que, exceptionnellement, une bonne fortune m'amena, devant nos chères petites colonies transatlantiques, au matin d'une des plus brillantes journées d'août que j'aie connues jamais? est-ce à la joie de voir et d'entendre, après quatre mois de séjour à l'étranger, les hommes et les choses de la France? Mais l'aspect de Saint-Pierre ne me parut ni aussi maussade, ni aussi désolé qu'on s'était plu à me le peindre, et que, de très-bonne foi, je me l'étais imaginé.

La vue des gendarmes même, — l'eussiez-vous pensé? — m'impressionna doucement. Que voulez-vous? C'était un souvenir de la patrie. Reprenons cependant les faits d'un peu plus haut. Ma première expédition de pêche achevée vers la fin de juillet, je rentrai à Saint-Jean, dont le port était alors littéralement bloqué par des navires de toutes dimensions, de tous pavillons, qui déchargeaient ou embarquaient la précieuse morue. Sur les quais, dans la ville, tout le long de la côte de la Grande-

Digitized by Google

Terre, le va-et-vient était indescriptible. A Saint-Jean, on se serait cru dans une capitale riche de cent mille âmes. Le fait est que la population y avait presque doublé. Que devenir au sein de ce tumulte de gens qui ne pensent, ne parlent, ne sentent, ne comprennent que poisson? Bah! me dis-je, allons à Saint-Pierre. Il doit y avoir foule aussi. L'on ne m'inquiétera pas. Qui saura d'ailleurs que j'erre sur les grands chemins de l'exil?

Et je partis pour notre établissement.

Favorisés par un temps magnifique, — inconcevable anomalie dans cette sombre et tempêtueuse région, — un beau matin donc, après avoir prolongé les *basses* de la Morue, à Bonnière, de la Tournioure; puis après louvoyé à travers une grappe d'îlots gaiement tapissés par des pins, des bouleaux et des lichens, comme l'île aux Pigeons, l'île aux Vainqueurs, l'île aux Chiens, *décorée* par la caserne de la gendarmerie française; après avoir doublé le cap de l'Aigle, qui ne menace rien moins que la nue, nous mouillâmes dans le *barrachoix*, je veux dire la rade de Saint-Pierre.

Confessons-le, non sans déplaisir; tout aussitôt, à un vain formalisme, inusité sur les rivages américains, je m'aperçus que j'étais en territoire français. Notre vaisseau, battant drapeau yankee, fut soumis à une rigoureuse perquisition avant que la libre pratique lui fût accordée. Pendant que douaniers et gendarmes remplissaient leur office, un obligeant passager voulut bien me donner sur les îles de Saint-Pierre et Miquelon quelques renseignements que j'essaierai de compléter par mes connaissances spéciales.

Ces trois îles sont situées au 46°, 46′ et 47′ de latitude nord, 58°, 30′ et 40′ de longitude ouest. Elles semblent se toucher toutes les trois, et les Miquelons, Grande et Petite, se joignent réellement par une chaussée ou langue de sable. L'île Saint-Pierre n'est, d'ailleurs, séparée de la Petite Miquelon (Langlade) que par un bras de mer, large de 5 kilomètres. Mais un intervalle de 40 sépare le bourg de Saint-Pierre de celui de Miquelon, élevé sur la Grande. En superficie, Saint-Pierre occupe 2,600 hectares d'une terre marécageuse, semée de tourbières, d'étangs et de petites vallées assez fertiles. Les Miquelons se déploient sur 18,423 hectares d'un sol à peu près similaire. Longueur, 36 kilomètres; largeur, 24. Le sapin, le bouleau, l'if, l'érable, la pruche, le sorbier, le néflier, le pommier, le poirier sauvage et l'acacia sont les essences que l'on observe dans les rares bouquets de bois. L'orge, l'avoine, le maïs réussissent; le seigle

Digitized by Google

y est aussi de quelque rapport, mais le froment n'arrive pas à maturité. Vous trouverez cependant sur Saint-Pierre 3 fermes en état de prosperité, et 13 sur les Miquelons. Elles étaient, en 1862, dans des conditions avantageuses, et renfermaient 87 chevaux, 24 taureaux, 113 bœufs, 417 vaches, 339 moutons, 305 chèvres, 175 porcs. La volaille s'y acclimate très-bien. En somme, l'on commençait à tirer un parti profitable des terres, négligées dans les premiers temps de la colonisation. Et j'ai appris, au dépôt des Archives de la Marine, à Paris, que l'année dernière (1868) le nombre des fermes avait augmenté et que les céréales répondaient, maintenant à l'attente des cultivateurs.

Plusieurs voies de communication ont été ouvertes depuis ma visite dans cet intéressant coin de l'univers. A Saint-Pierre, le génie militaire a établi la route du Gueydon, longue de 450 mètres, qui borde la côte jusque vers l'anse du Savoyard et la pointe du Diamant; puis l'équipage de l'*Iphigénie* a tracé la route de ce nom. Elle traverse l'île, entre les anses à Bernard et à Paris. Sa longueur est de 2,200 mètres. Les Miquelons sont également aujourd'hui sillonnées par des chemins commodes, régulièrement entretenus.

La population de la colonie est fort variable. Au 1er janvier 1862, elle se montait à 3,074 individus, dont 2,385 habitants sédentaires, 689 nomades. Ils étaient ainsi répartis : 1,665 pour Saint-Pierre; 670 pour les Miquelons. La population flottante se dénombrait de la sorte :

Fonctionnaires et leurs familles	59
Agents divers	78
Garnison	65
Gendarmes et leurs familles	45
Officiers de la marine et stations locales	82
Pêcheurs hivernants	277
Étrangers	83
Total	689

Mais ces chiffres sont plus que quintuplés en été, où, dans la seule bourgade de Saint-Pierre affluent souvent quinze ou vingt mille marins, attirés par l'appât de la pêche, et où ce port donne abri à trois ou quatre cents navires (1).

(1) Comme cet article n'a d'autre but que de faire voir ce que sont nos colonies et nos pêcheries transatlantiques, j'ai pensé qu'il était convenable de choisir, pour mes statistiques, une moyenne. C'est pourquoi je les ai basées, en général, sur l'année 1862, laquelle, tout calcul fait, m'a paru une bonne année commune, depuis un quart de siècle.

Voici, toutefois, au sujet de Saint-Pierre et des Miquelons le tableau, de la popu-

Digitized by Google

Saint-Pierre est au surplus la capitale glorieuse de la colonie. N'a-t-elle pas actuellement un quai superbe (en bois, il est vrai), long de 134 mètres? Ne possède-t-elle pas l'hôtel (toujours en bois) de M. le commandant, et une magnifique église, flanquée de deux tours, ressemblant à celles de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, et un superbe calvaire dominant toute la ville, et des chapelles et des écoles et des salles d'asile, et une caserne et une douane et un abattoir, voire des égouts! toutes les ressources de la civilisation moderne, en un mot! Au demeurant, si le bois, bien plus que la pierre, a été employé à la construction des demeures particulières, ne sont-elles pas saines, chaudes, commodes? On y est parfaitement à couvert de la pluie, qui ne laisse trève six mois durant, de la neige, de la gelée et du poudrin, qui se disputent les six autres mois et du brouillard qui, sans vergogne, y abuse du droit de cité, toute l'année, à quelques heures près. Mais le poudrin, qu'est-ce que cela? — La poudrerie des Canadiens : de la neige, de la neige réduite en molécules, en atomes impalpables qui tombe, tombe, tombe encore, si pressée que l'on ne peut distinguer à un pied devant soi, si fine qu'elle pénètre, s'infiltre partout, par la plus étroite fissure, même par une fêlure de carreau, si serrée qu'il est impossible de faire cinq cents mètres à travers un poudrin. On est pris, strangulé, étouffé. Hormis ces légers inconvénients, quoi de plus beau que Saint-Pierre! quoi de plus gai. Ah! je suis sûr que, même en hiver, on y rit plus et de meilleur cœur qu'à Nice. Des cabarets, des débits de boisson en tous lieux. On chante, on danse, on se grise de plaisir et d'autre chose. C'est là que les échos redisent à tue-tête : « *Adieu, mon beau navire* »; « *J'irai revoir ma Normandie* »; « *Je suis Breton et je suis gentilhomme* », et le reste! N'est-ce pas une vraie ville normande ou armoricaine que Saint-Pierre! Je m'y crois tantôt à Saint-Malo, tantôt à Dieppe, à Granville ou à Honfleur. Que dis-je? Blasphémateur! c'est mieux que cela, bien mieux. Trouvez-nous donc un pareil marché pour la morue, pour la *rogue* et pour la *drache!* Trouvez-nous de plus larges *graves*, de plus vastes *chauffauts*, de plus spacieux *cageots*, de plus

lation, des importations, exportations, etc., publié en 1867 par le ministère de la Marine :

Superficie, 21,023 hectares; population totale, 2,907; importation de France, 1,850,167 francs; des autres colonies françaises, 31,440; de l'étranger, 2,279,996; exportations pour la France, 3,658,631; exportations pour l'étranger, 1,617,801; total général du commerce, 13,660,095; entrées et sorties de navires français, 369; de navires étrangers, 120.

Digitized by Google

amples *vigneaux ;* trouvez-nous donc de meilleurs *pêcheux* et de meilleurs *graviers* qu'à Saint-Pierre ou à Miquelon !

Ah ! ces locutions vous sont inconnues. Suivez vers la plage ce brave matelot, tout habillé de toile cirée, huilée, goudronnée, et il vous dira que ces grèves, sur lesquelles sont étendues des morues, comme des écailles sur une immense peau de poisson, sont des *graves*. Un peu plus loin, vous verrez des hangars couverts en bardeaux ou avec des prélats : ce sont des *chauffauts, dégras* ou échafauds, en anglais *stage*. Entrons-y, si la forte odeur qui s'en exhale ne vous incommode point. Les chauffauts sont à plusieurs étages, bâtis moitié sur pilotis, moitié sur terre-ferme. Un petit quai (*pier*) s'avance dans la mer à leur extrémité. C'est à ce quai que viennent se décharger les bateaux pêcheurs. Jadis, la morue était enlevée, par conséquent mutilée, avec une fourche en fer. Aujourd'hui, l'on y met plus de précaution. Une fois débarquée sur le quai, elle est placée dans une brouette et conduite aux décolleurs. Ceux-ci, munis d'un couteau à deux tranchants, le *tranchoir*, et affublés d'un tablier en cuir, le *cuirier*, se tiennent debout ou dans des bailles, devant des tables carrées, à hauteur d'appui, sur un plancher à claire-voie, et sous lequel roule le flot. Entre les étaux règne un passage affecté à la circulation des hommes et des brouettes. Les décolleurs apprêtent le poisson de la manière que j'ai dite plus haut et jettent les têtes et les entrailles à la mer, au grand dommage de l'agriculture, car l'on pourrait fabriquer avec ces débris un engrais, fertilisateur comme le guano. Cependant des usines commencent à être établies dans ce but. A l'entrée du détroit de Belle-Isle, il en existe une qui fournit, annuellement, de huit à dix mille tonnes d'engrais. L'on évalue à 1,500,000 tonneaux de poisson frais le produit annuel de toutes les pêcheries de la côte nord-américaine. La moitié de ce total est jeté à l'Océan et perdu. Si on la convertissait en engrais, elle rendrait 150,000 tonneaux, ou moitié de ce que l'on importe, par année, des îles péruviennes. Les têtes pourraient même être données en pâture aux bestiaux et aux chevaux qui s'en montrent très-friands, sur toute la côte du golfe de Saint-Laurent. Enfin, pour le moment, les débris de morue sont peu ou point utilisés. Le décolleur les pousse à l'eau, puis il passe le poisson à l'habilleur, qui enlève la grande arête, le rince, dans la *rinçoire*, et le donne au saleur. L'emploi de celui-ci est fort important. De la quantité de sel déposée sur la morue dépendra son bon ou son mauvais état de conservation. Quand elle a été salée, on l'empile pendant trois ou quatre jours. Les tas sont appelés *meules*. Ensuite les

Digitized by Google

graviers, surnommés *peltats*, l'étendent sur les graves naturelles ou artificielles. Elle y doit sécher, soit au vent, soit au soleil. Pour activer la dessication, l'on se sert des *vigneaux*, sorte de claies en branches, comme celles employées par les tanneurs pour exposer leur colle de poisson. Au moyen des vigneaux, on distribue à volonté l'air aux morues. Le soir, elles sont mises en piles, le dos tourné en haut, pour préserver la chair de l'humidité. Il en est de même quand le soleil est trop ardent ou quand le temps « menace » ; car s'il importe que la morue ne soit pas brûlée par la trop grande chaleur, il importe plus encore qu'elle échappe à l'humidité. Et c'est une grave affaire que de prévoir bien, dans ce cas, les vicissitudes de l'atmosphère. La plus légère moiteur suffit à gâter le poisson. Le juge-t-on sec, au bout de plusieurs semaines, lorsqu'il a suffisamment *sué*, on l'emmagasine. Mais avant de l'expédier à sa destination, il faut encore l'étendre sur le sable fin, durant les chaudes heures du jour, pour lui donner le « dernier coup de soleil. »

Quand on le veut fumer, on le brosse bien, aussitôt qu'il a été habillé, puis on le met dans le sel, où il reste douze ou quinze heures. On l'accroche ensuite dans une *loge à boucan ;* et on l'y tient six jours soumis aux vapeurs d'un feu de cèdre et de sapinage. Mais salée ou fumée, la morue exige trois conditions pour être parfaite : bien lavée après l'habillage, en sorte qu'il ne reste après les chairs aucun caillot, convenablement salée, *entièrement* séchée, à l'abri de toute humidité.

Quelques peuples du Nord, dit le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, emploient, pour préparer ces poissons des procédés dont un des plus connus consiste à dessécher ces gades sans sel, en les suspendant au-dessus d'un fourneau, ou en les exposant aux vents qui règnent dans leurs contrées pendant le printemps. Les morues acquièrent par cette opération une dureté égale à celle du bois, d'où est venu le nom de *stock-fish* (poisson en bâton) ; dénomination qui, suivant quelques auteurs, dérive aussi de l'usage où l'on est, avant d'apprêter du stock-fish, pour le manger, de le rendre plus tendre, en le battant sur un billot. Les commerçants appellent, dans plusieurs pays, Morues Blanches, celles qui ont été salées, mais séchées promptement, et sur lesquelles le sel a laissé une sorte de croûte blanchâtre. Les Morues Noires sont celles qui, par un desséchement plus lent, ont éprouvé un commencement de décomposition, de telle manière qu'une partie de leur graisse, se portant à la surface et s'y combinant avec le sel y a produit comme une poussière grise

Digitized by Google

ou brune, répandue par taches. On donne aussi le nom de Morue Verte aux morues salées, de Merluche aux morues sèches et de Cabéliau aux morues préparées et arrangées dans des barils. D'ailleurs, un grand nombre de places de commerce ont eu et ont encore différentes manières de désigner les morues distribuées en assortiment, d'après les divers degrés de leurs dimensions et de leur bonté. A Nantes, par exemple, on appelait Grandes Morues les morues salées qui étaient assez longues pour que cent de ces poissons pesassent quarante-cinq myriagrammes; et Petites Morues celles d'un assortiment plus inférieur. Sur quelques côtes de la Manche, le nom de Morues-Gaff indique les très-grandes morues. Cinq autres assortiments inférieurs sont connus sous le nom de Morue Marchande, de Morue Trie, de Raguet ou Lingue, de Morue Valide ou Patelet, et de Morue Viciée. A Bordeaux, à Bayonne, et dans plusieurs ports de l'Espagne, on ne distinguait et on distingue encore seulement trois assortiments de morue, le Marchand, le Moyen et le Rebut.

Il me reste à parler du *cageot;* mais malgré mon goût prononcé pour la morue, la machine en question est si peu ragoutante que je préfère demander à une autre plume d'en faire l'esquisse. « Le cageot est, dit M. Gobineau, une installation en planches qui peut avoir deux à trois mètres de côté et la forme d'un cône renversé. Le fond est à claire-voie et domine une large cuve enfoncée dans la terre. On monte au cageot par un sentier tournant. C'est là qu'on verse les foies de morue, afin de les faire fermenter. L'huile découle par la claire-voie dans la cuve où on la recueille ensuite, afin de l'enfermer dans des barils. Pour un esprit observateur, il y a lieu de se demander ce qui est le plus repoussant de l'aspect du chauffaut ou bien de celui du cageot. Je laisse la solution de ce point à de plus habiles et me sens heureux de pouvoir désormais éloigner précipitamment jusqu'à ma pensée de l'un aussi bien que de l'autre. »

VI

Tels sont, en résumé, les instruments, les ustensiles, les usines et les procédés usités pour la pêche et la préparation de la morue. A cette féconde industrie, nous employons, tant sur nos côtes que sur celle de Terre-Neuve, cinq ou six cents navires, contenant de soixante-dix à quatre-vingts mille tonneaux, et rapportant de quatorze à seize millions de francs.

Digitized by Google

Mais notre exploitation dans le golfe Saint-Laurent est trop, beaucoup trop négligée. Les Anglais et les Américains nous y font une concurrence désastreuse. Le jaugeage des bateaux pêcheurs, employé par ces derniers dans les parages de Terre-Neuve, ne s'élève pas à moins de cent dix mille tonneaux. Il tend à monter encore. C'est par millions de livres sterling que les Anglo-Saxons comptent les revenus que leur fournit la pêche. A peine nous donne-t-elle quatre millions et demi de francs, se répartissant ainsi, année moyenne :

	QUANTITÉS.		VALEUR.
Morue verte.....	1.044.380	nombres.	401.752 fr.
Morue sèche.....	10.327.285	kil.	3.917.821
Huile de morue.....	570.596	litres.	342.357
Issues de morue.....	316.590		63.318
Rogue.....	25.502		5.100
Cuir vert.....	1.440		1.008
Objets d'histoire naturelle.....			1.552
Total.....			4.732.908 fr.

Je n'ai malheureusement pu me procurer les rapports officiels des pêcheries de Terre-Neuve pour la Grande-Bretagne; mais je trouve dans l'*Almanach* du Canada, publié en 1868 par ordre du Parlement, qu'en 1865 ces pêcheries avaient rendu 11,450,888 dollars aux Etats-Unis, et 10,837,000 aux provinces britanniques de l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire près de 113 millons et demi de francs.

Si j'ajoute que cette somme a encore grossi en 1866, 1867 et 1868, l'on saura à quoi s'en tenir sur les résultats possibles d'une branche industrielle, dont nous partageons en tiers le monopole, et que nos plus chers intérêts nationaux nous commandent impérieusement de développer, autant pour son produit brut que parce qu'elle doit être une pépinière de marins exercés à la manœuvre, hardis au danger, et capables de lutter toujours avec leurs rivaux anglais. Mais, au lieu de cela, oubliant les grandes traditions de Louis XIV, de Louis XVI, de la première République, de la France en un mot, nous laissons dépérir nos pêcheries de Saint-Pierre. N'est-il pas désolant de lire des nouvelles comme celle-ci, qu'on a pu voir, récemment, dans divers journaux français?

« Au 1er octobre de cette année, il avait été expédié de Saint-Pierre et Miquelon 5,338,564 kilogrammes de morue sèche et 7,443,184 kilogr. de morue verte. Comparés à ceux de l'année précédente, ces chiffres accusent une diminution de plus de

Digitized by Google

1 million de kilogrammes et de près de 1 million de francs sur la production de 1867. »

Allons-nous donc nous arrêter à l'heure même où la pose d'un télégraphe français entre Brest et les Etats-Unis, télégraphe passant par Saint-Pierre, rattachera nos colonies américaines au cœur même de la métropole? Dois-je rappeler que les traités qui nous ont laissé ces colonies. après la *paix honteuse* de 1763, ne sont pas observés à Terre-Neuve, que nos pêcheries pourraient recevoir une importance bien autrement considérable, et que nous pourrions en décupler les bénéfices!

Quoique peu initié aux mystères de la diplomatie, guidé seulement par le sens commun, cette tâche, je vais essayer de la remplir, en traitant prochainement de l'armement des bateaux-pêcheurs, des équipages qui les montent et de l'inscription maritime, « le couronnement d'un système minutieux, tracassier, tyrannique, » comme l'a si fortement stigmatisé un des collaborateurs de la *Revue*, M. E. Sageret, dans son excellent travail sur le *Progrès maritime*. Je m'en voudrais cependant de terminer ce paragraphe, sans prier mes compatriotes de bien méditer les réflexions suivantes, empruntées à M. Jules Duval : « Lorsque Sully, pour exprimer son estime des ressources agricoles, déclarait que « labourage et pâturage sont les deux « mamelles de l'Etat, » les Hollandais se vantaient « de gagner « davantage, avec plus d'hommes, en labourant la mer avec la « quille de leurs vaisseaux. » Ces fières paroles, qui opposent à une insuffisante appréciation une exagération contraire, se rapportent aux grandes pêches, par lesquelles s'était élevé au premier rang des puissances maritimes un peuple que ne semblaient appeler à de si hautes destinées, ni l'étendue de son territoire, ni le nombre de ses habitants. »

H. Émile Chevalier.

Digitized by Google

SADOWA & L'ALLEMAGNE EN 1866

J'ai vu de près les hommes et les choses de l'Allemagne en 1866. A Cologne et tout le long du Rhin, à Francfort, alors le siége de la Diète germanique de 1815, puis à Cassel, à Weimar, à Dresde, au cœur de l'Allemagne, et enfin à Berlin, j'ai assisté à la mise en scène de ce terrible drame que la Prusse appelle Kœniggraetz, et l'Europe Sadowa. Les sanglantes péripéties s'en sont déroulées sous mes yeux pendant la campagne des Sept-Jours, du 27 juin au 3 juillet. Je me suis trouvé en relation avec quelques-uns des principaux acteurs et avec celui qui remplissait le premier rôle, M. le comte de Bismarck-Schœnhausen. J'étais à Itzehoë, quand les Prussiens envahirent le Holstein et dispersèrent l'assemblée des députés, le 11 juin, et ce fut le commencement des hostilités. Je fus témoin aussi de l'irruption en Bohême et des premiers coups échangés dans la montagne des Géants. Après le désastre de l'armée autrichienne autour de Chlum, j'ai été emporté dans cet ouragan du vainqueur poursuivant le vaincu, l'épée aux reins, sans trève ni merci, d'abord jusqu'au camp retranché d'Olmütz, et ensuite jusque sous les murs de Vienne. Je ne me suis arrêté qu'à Nikolsbourg, au moment de la suspension d'armes conclue pour cinq jours à partir du 22 juillet à midi, et pendant laquelle la diplomatie francaise négocia les préliminaires de la paix de Prague. Tout cela je l'ai vu, je le vois. Le peuple germanique réclamant un parlement national; les souverains se disputant et se provoquant à Francfort à propos de la réforme fédérale et des duchés de l'Elbe; toute une nation éclatant contre une guerre fratricide en protestations non moins inutiles que les résolutions de la

Digitized by Google

diète; les fils de la blonde et pacifique Allemagne allant à l'armée comme au supplice, silencieux et mornes, à travers la campagne en fleur et sous le soleil printanier; à Cassel, les Prussiens, attendus comme des libérateurs, tellement ce bon peuple de la Hesse-Electorale, le plus patient de tous les peuples d'Allemagne, était las de porter sur ses épaules l'électeur Frédéric-Guillaume Ier, un maniaque brutal et intraitable; à Weimar, l'Athènes allemande, la ville de Gœthe, de Schiller, de Herder, de Wieland, des esprits généreux, non moins amoureux de liberté que d'art et de poésie, s'élevant, dans le nuage bleu de la rêverie germanique, vers la grande patrie une et libre; à Dresde, dans la Saxe-Royale, M. de Beust, l'œil anxieux, la lèvre contractée, s'évertuant en vain à former contre la Prusse la ligue des moyens et des petits Etats; puis à Berlin, M. de Bismarck, audacieux, résolu à jouer sa tête, impassible au milieu des clameurs furieuses qui, de toutes parts, retentissaient comme un anathème contre le réformateur « par le fer et par le sang »; et cependant au fond de ces angoisses de toute une grande famille humaine, une vague espérance et comme le pressentiment d'un avenir meilleur; enfin la lutte, non pas le combat en champ clos, l'épée et la dague au poing, entre les deux grands barons féodaux qui, depuis plus d'un siècle, se disputent comme une proie la nation germanique, mais le choc formidable de cinq cent mille Allemands mêlés à des Madgyars, à des Slaves, à des Italiens, les uns et les autres condamnés à braver la mort pour une cause dynastique dont le triomphe, de quelque côté qu'il fût, ne devait leur rapporter aucun profit moral ou matériel à eux-mêmes; tout cela, je l'ai vu du 15 mai au 15 août 1866. Depuis lors, ce ne fut dans mon souvenir qu'un mélange confus et sinistre dont ma pensée se détournait avec une insurmontable répulsion. Ces attentats contre la justice, ce mépris de la conscience, ce souverain dédain pour des existences humaines, impitoyablement sacrifiées à la réussite d'un plan de domination et de conquête, ces piéges dressés à la bonne foi publique par des hommes d'Etat sans vergogne qui, tour à tour, alarmaient le patriotisme en évoquant le spectre de l'étranger, ou qui le séduisaient par des promesses de liberté et de grandeur nationale, le mensonge effrontément étalé dans les documents d'Etat, la paix solennellement affirmée alors que dejà la guerre était résolue, toutes ces supercheries des sophistes gouvernementaux, toutes ces fraudes d'un machiavélisme cynique, toutes ces choses mauvaises, que l'aveuglement ou la longanimité des peuples modernes supporte encore de nos jours, me remplissaient l'âme d'amer-

Digitized by Google

tume; et puis ces villages en flammes, ces maisons trouées par les boulets, ces vergers hachés par la mitraille, ces populations courant éperdues au milieu des ruines fumantes et se réfugiant affolées d'épouvante jusqu'au fond des forêts; enfin, parmi les moissons ravagées, ces sanglants débris qui tout à l'heure encore étaient la jeunesse, « ce printemps de la vie, » l'orgueil des vieux parents, l'espoir de la fiancée, le bras nourricier de la famille : un horrible cauchemar! Chaque fois qu'il venait peser sur ma poitrine, je me demandais à moi-même si en vérité tout cela était arrivé. Un douloureux sanglot me serrait la gorge, et au dedans de moi éclatait la révolte contre tous ces grands politiques, souverains ou ministres, qui s'arrogent le droit d'ordonner des hécatombes humaines et qui vont jusqu'à y attacher leur gloire. J'aurais voulu pouvoir leur dire à tous : « Eh! messieurs, videz donc votre querelle entre vous, entretuez-vous si bon vous semble, mais respectez la vie de braves gens qui ne se soucient ni de vos prétentions ni de vos rancunes, et qui ne savent même pas le plus souvent pourquoi vous les envoyez à la mort.

On trouvera peut-être ma confession bien naïve; à coup sûr elle est sincère. Quand la guerre se montre à vous dépouillée de son masque héroïque, de sa cuirasse étincelante et de son cimier empanaché, quand ce n'est plus sa retentissante fanfare de victoire et de gloire qui vous saisit aux entrailles, mais le râle de milliers d'hommes expirants, et quand enfin le champ de bataille vous envoie son odeur aux narines, oh! alors, tout ce qu'on a en soi de justice et d'humanité se soulève contre cette prétendue fatalité de la guerre, que les despotes des époques barbares ont léguée à leurs descendants avec leur soi-disant droit divin. On prend en horreur ces grands barons du moyen âge, ressuscités en plein dix-neuvième siècle pour immoler à leurs ambitions ou à leurs ressentiments la fleur de toute une génération d'hommes. On s'indigne contre les peuples eux-mêmes si profondément enfoncés dans un préjugé traditionnel, qui permet à quelques chefs d'Etat de ravir aux familles leurs enfants les mieux doués pour en faire tout à la fois des instruments d'oppression ou de conquête, des bourreaux ou des victimes. Et la vérité, se pressant alors sur vos lèvres, vous force à jeter ce cri : « Peuples, quand on vous dira : allons debout, en marche pour la bataille! répondez hardiment en brisant vos fusils : messieurs de Hohenzollern, de Habsbourg, de Romanoff ou de n'importe quoi, égorgez-vous vous-mêmes et laissez-nous en paix. »

Voilà l'impression la plus vive que j'aie rapportée de la guerre de Bohême; à cela s'ajoute chez moi, à l'endroit de la diploma-

Digitized by Google

tie allemande en général et de celle de Berlin en particulier, le sentiment répulsif que tout honnête homme éprouve pour des actes d'une mauvaise foi, d'une duplicité, d'une immoralité tellement flagrantes que, dans les rapports ordinaires de la vie, ils feraient mettre au ban social le premier d'entre nous qui s'en serait rendu coupable. Et si aujourd'hui je surmonte ma répugnance à repasser par les mêmes champs de bataille, à revoir les mêmes scènes de destruction et de carnage, si je me décide à faire paraître dans tout leur éclat les prouesses diplomatiques, c'est que je me figure qu'il y a quelque utilité à cela; il me semble que je remplis un devoir de conscience en racontant simplement, sans aucun parti pris, mais avec une franchise qui ne s'incline devant aucun prestige, tout ce que j'ai vu et tout ce que j'ai senti. Si peu que je sois, par cela seul que je suis sincère et que je n'apporte ici d'autre passion que celle de la vérité et de la justice, il ressortira peut-être quelque enseignement de ces impressions de voyage éprouvées par un témoin oculaire d'événements qui marqueront leur trace profonde dans ce siècle. Ceci n'est donc pas un livre d'histoire, mais un récit tout personnel, sans plan ni système, où les actes de politique se mêlent aux faits de guerre, les portraits, les anecdotes, les paysages mêmes aux traits de mœurs. La seule règle suivie pour l'appréciation des hommes et des choses est celle d'une foi absolument vouée au triomphe du droit moderne. Cela dit, j'ouvre mon carnet.

J'arrivai à Cologne le 15 mai au soir; je trouvai la ville pleine de soldats rappelés qui erraient dans ses ruelles étroites et sombres en quête d'un gîte, et leur billet de logement à la main. Ils marchaient par groupes de huit à dix de ce pas lent, pesant et solennel de l'Allemagne. Les uns étaient encore vêtus de la veste et du sarrau de l'ouvrier, les autres avaient déjà endossé la tunique militaire. Tous ces hommes étaient muets. Pas un chant, pas un cri, rien que le bruit des semelles à gros clous sur le pavé sonore. Ce qu'il y avait sur les visages et dans les yeux, ce n'était pas à coup sûr l'enthousiasme héroïque. La guerre, décidée à ce moment déjà, sinon par le roi de Prusse, du moins dans les plans de son premier ministre, inspirait une répulsion profonde non-seulement aux populations du Rhin, mais à toute l'Allemagne. Au cœur même de la Prusse, à Berlin, les adresses en faveur de la paix affluaient au palais du roi. Le 19 avril, Guillaume Ier avait chargé M. de Bismarck de répondre à celle du syndicat des marchands de Berlin. On rappela à ces citoyens trop pacifiques que, « d'après l'article 48 de la constitu-

Digitized by Google

tion, la décision de la paix et de la guerre appartient au roi seul. » On leur exprima la conviction qu'ils rempliraient avec empressement et avec joie leurs devoirs envers la patrie, et que « MM. les membres du syndicat de la corporation des marchands de Berlin donneraient aujourd'hui comme par le passé l'exemple du dévouement et des sacrifices. » Cependant on voulut bien leur dire aussi que la sagesse et le cœur paternel du roi offraient la garantie la plus certaine que la prospérité du pays ne serait pas exposée aux vicissitudes de la guerre, « à moins que l'honneur et l'indépendance de la Prusse et de l'Allemagne » ne l'exigeassent absolument. Ce rappel à la constitution qui, en Prusse, comme dans toutes les monarchies de l'Europe, abandonne au souverain le droit de paix et de guerre, ne réussit nullement à étouffer la voix publique. En attendant que là, comme ailleurs, le peuple rentre en possession de ce droit si redoutable et l'exerce lui-même par la représentation nationale, l'Europe assista alors, en avri et en mai, à cet étrange spectacle : d'une part, une nation protestant contre une lutte fratricide, de l'autre, un ministre contraignant cette nation à se lever tout entière en armes, et mettant à l'y contraindre une telle intrépidité d'audace que, tout en le maudissant, des millions d'hommes lui obéissaient. Le roi de Prusse, d'ailleurs, malgré son culte pour le droit divin et le pouvoir monarchique, était le premier à subir cet ascendant irrésistible de M. de Bismarck. Guillaume Ier ne se rendait pas sans résistance; mais lui aussi, comme tous les autres Prussiens, il finissait par se rendre. M. de Bismarck avait annoncé des projets tendant à la grandeur de la Prusse et de l'Allemagne; il avait promis ce parlement national si ardemment désiré par les unitaires; il s'était appliqué à gagner à sa politique la démocratie en faisant miroiter devant ses yeux le suffrage universel; mais il n'avait encore séduit personne, et les seules couronnes qui ornassent alors son front, c'était celles d'une impopularité dont rien ne saurait donner la mesure. Cependant tout le monde marchait à sa baguette : les hommes de l'armée active, ceux de la réserve et ceux de la landwehr. La chaumière, l'atelier, le comptoir, l'étude, le tribunal même étaient abandonnés. Si le moindre hobereau par la grâce de Dieu se flatte toujours qu'une distance incommensurable le sépare de la tourbe roturière, il y eut pourtant en 1866 une égalité en Prusse : l'égalité devant le fusil. Paysans ou banquiers, artisans ou légistes, la plus infime roture et la noblesse à trente-six quartiers, tous les hommes en état de marcher marchaient. On abhorrait le premier ministre, on l'accusait de conspirer la ruine de la

Digitized by Google

patrie, on le traitait de mauvais génie de l'Allemagne, mais on marchait. On savait qu'il voulait la guerre et qu'on allait se faire tuer pour le succès de sa politique; en pleine rue et sur la place publique on la proclamait immorale et détestable, mais on marchait. Tous les rangs étaient confondus, tous les partis réconciliés pour cette protestation contre la guerre, et cependant on endossait l'uniforme, on partait, le sac au dos, le fusil sur l'épaule. La femme, la mère, la fiancée accompagnaient jusqu'au lieu du rassemblement le soldat malgré lui; j'ai assisté à Cologne et sur les bords du Rhin à des scènes déchirantes. Il y eut quelques récalcitrants qu'il fallut mettre en marche la crosse aux reins; mais, une fois en route, ils allèrent comme les autres, d'un pas bien cadencé, égorger des frères allemands ou se faire égorger par eux, donner leur vie ou prendre celle des autres pour le roi de Prusse. Quelques semaines plus tard, M. de Bismarck me disait à Berlin : « En Prusse et en Allemagne, il n'y a qu'une seule force qui soit *disciplinable.* » Je compris alors toute la portée de ce mot, et depuis je ne m'étonne plus que le premier soin de la politique prussienne, après la victoire, ait été de discipliner tous les Allemands en leur faisant endosser l'uniforme, au sud comme au nord du Mein. Le plus grand succès du Machiavel berlinois, c'est d'avoir su faire de la nation germanique, et malgré elle, une force disciplinée, non pour la liberté, mais pour le principe monarchique et la domination des Hohenzollern.

Mais en mai, à Cologne, je ne pouvais comprendre que cette révolte contre la guerre, qui éclatait dans tous les esprits, ne déterminât point les citoyens à jeter leurs fusils, et ne forçât point le roi, par une pression irrésistible, à renvoyer son ministre. L'Allemand n'a point le tempérament révolutionnaire, je le savais bien; mais je me souvenais pourtant de 1848 et de ce grand mouvement populaire qui avait emporté la diète de Francfort, renversé tout l'édifice de 1815, et forcé les princes absolus de la Confédération germanique à s'humilier devant la Révolution, devant la nation souveraine. Je me disais : en Prusse, les ministres sont responsables, et si la nation, sans qu'elle dût même aller jusqu'à la rébellion contre le roi, manifestait avec toute l'énergie nécessaire ce qu'elle pense et ce qu'elle sent à cette heure; si cette résistance passait de la parole à l'action, si surtout d'individuelle, elle devenait collective et entraînait la masse, il faudrait bien que le roi se résignât à se séparer de son ministre et à changer de politique. On ne fait pas la guerre avec des soldats, si braves d'ailleurs qu'il soient,

Digitized by Google

quand ils sont fermement résolus à ne point se battre; et les soldats du Rhin disaient alors publiquement qu'ils jetteraient plutôt leurs fusils que de tirer sur leurs frères d'Allemagne. Mais que M. de Bismarck connaissait bien ses Prussiens et ses Allemands! « Tandis que la France et l'Italie, me disait-il dans les premiers jours de juin, forment chacune aujourd'hui un grand corps social qu'animent un même esprit et un même sentiment, en Allemagne, au contraire, c'est l'individualisme qui domine. Chacun ici vit à part dans son petit coin, avec son opinion à soi, entre sa femme et ses enfants, toujours en défiance envers le gouvernement comme envers son voisin, jugeant tout à son point de vue personnel, mais jamais au point de vue de la masse. Le sentiment de l'individualisme et le besoin de la contradiction sont développés chez l'Allemand à un degré inconcevable. Montrez-lui une porte ouverte, plutôt que d'y passer, il s'entêtera à vouloir s'ouvrir un trou à côté dans la muraille. » Voilà ce qui empêcha les Prussiens et les Allemands de jeter leurs fusils, ou de les tourner contre le premier qui les entraînerait dans une guerre également odieuse à tous. Jusqu'à présent ce n'est que vis-à-vis de l'agresseur étranger, que l'Allemagne existe comme un être social ayant conscience de sa personnalité. En deçà des frontières germaniques, il n'y a encore que des individus. Un instinct naturel de contradiction et de dispute les divise incessamment sur toutes les questions intérieures. L'idée unitaire est l'expression d'un besoin universellement senti de défendre le peuple et le sol germaniques contre l'ennemi du dehors; elle répond aussi à des aspirations vers la liberté, et elle tend à l'application des principes modernes. Mais si les Allemands sont unis contre l'étranger, ils nous ont trop prouvé qu'entre les membres de cette famille nationale le lien moral et fraternel est loin d'être noué. Ici, point de foi publique, point de communion politique, rien que désordre et confusion dans les esprits; des théories et des systèmes soulevant d'interminables disputes; aucun principe irrévocablement accepté et maintenu par la conscience populaire, aucun droit courageusement défendu par tous les citoyens, mais le faible incessamment foulé aux pieds par le fort; enfin pas le moindre indice de la solidarité, cette force et cette vertu des nations politiquement viriles, qui établit, comme une loi inviolable, que personne ne peut souffrir un dommage sans que la communauté en soit atteinte elle-même et s'impose le devoir d'en réparer l'injustice. Ah! si, en 1866, les Allemands avaient été animés de ce grand, de ce généreux, de ce tout-puissant souffle démocratique qui, à l'heure du

Digitized by Google

suprême péril, fait d'un peuple un héros invincible, défiant et bravant non-seulement l'ennemi du dehors, mais encore et surtout l'ennemi du dedans, est-ce que nous aurions vu les Prussiens, les Autrichiens, les Saxons, les Hanovriens, les Hessois, les Badois, les Wurtembergeois et les Bavarois, tous frères de même race, tous fils d'une mère commune, se ruer les uns sur les autres comme des bêtes féroces? Est-ce que cette guerre fratricide eût été possible? Est-ce que le Hohenzollern aurait pu invoquer le droit de conquête contre des Allemands aux applaudissements des Prussiens de la seconde chambre de Berlin? Est-ce que M. de Bismarck serait parvenu à faire de l'Allemagne ce qu'il en a fait, une force disciplinée au service de la Prusse dynastique. Pour moi, qui ai eu foi dans la démocratie d'Allemagne, cette abdication de tout un peuple a été, je l'avoue, une grande et pénible déception.

Avant la guerre, je disais à celui qui l'avait décidée : « On m'assure, monsieur le ministre, que le mécontentement pourrait bien en arriver jusqu'à la rébellion. » Ce n'était pas l'opinion du premier venu, mais celle d'un diplomate en renom, ambassadeur d'une grande puissance; et la situation lui paraissait tellement menaçante à Berlin même, qu'il se disposait à conduire sa famille au delà des frontières. M. de Bismarck me répondit : « Le gouvernement ne croit pas avoir à craindre la rébellion, et il ne la craint pas. Nos révolutionnaires ne sont pas si terribles. Leur hostilité s'exhale surtout en épithètes contre le ministre, mais ils respectent le roi. C'est moi seul qui ai fait tout le mal, et c'est à moi seul qu'ils en veulent. D'ailleurs le Prussien qui se ferait casser un bras sur une barricade rentrerait au logis tout penaud, et sa femme le traiterait d'insensé; mais à l'armée, c'est un soldat admirable, et il se bat comme un lion pour l'honneur de son pays. » Je pris cela alors pour la bravade d'un homme résolu à tout plutôt qu'à renoncer à ses projets, pour la raillerie d'un ministre exaspéré sur son impopularité même; mais M. de Bismarck savait son Allemagne par cœur, et il m'avait dit vrai : ces mêmes soldats du Rhin et de la Westphalie, que j'avais vu si mornes, si menaçants pour le premier ministre au fond de leur silence, ces mêmes citoyens, qui parlaient de briser leurs armes pour se précipiter dans les bras de leurs frères Allemands, se battirent en effet comme des lions et se couvrirent de gloire, selon la formule consacrée. Dans la seule journée du 3 juillet, à Sadowa, où ils formaient l'aile droite, ces Rhénans et ces Wesphaliens tuèrent ou blessèrent quinze cents Saxons; de leur côté, ils laissèrent seize cents des leurs sur le champ de bataille.

Digitized by Google

Je me suis rappelé depuis qu'à Cologne, un vieil Allemand, à l'œil profond, m'avait dit : « Derrière ces visages sombres, il y a de la colère, et de la pire de toutes, de la colère blanche. Elle se porte maintenant sur un ministre dont on fait le démon de l'Allemagne; mais que l'ennemi, quel qu'il soit, se présente au bout du fusil, c'est sur lui qu'elle retombera, aveugle et terrible. Nous autres, Allemands, nous raisonnons beaucoup et longtemps; mais nous voici au bout de tous nos raisonnnements sans savoir ce qu'on nous veut, ni ce que nous voulons nous-mêmes, ni à quoi tout cela pourra aboutir. Nous n'avons plus qu'un désir maintenant, c'est d'en finir le plus vite possible, d'une manière ou d'autre, par la destruction s'il le faut! Nous voulons sortir à tout prix de cette incertitude, de cette confusion où la conscience publique se perd, où le crédit national s'épuise. Et vous verrez que si la lutte s'engage, on se battra avec la fureur du désespoir. » Aujourd'hui il me semble que toute l'Allemagne me parlait par la bouche de ce vieil homme.

Il faut rendre cette justice à M. de Bismarck, qu'il laissait alors à ses ennemis la plus entière liberté de faire éclater leurs colères contre le gouvernement, c'est-à-dire contre lui. Dans les réunions publiques, on discutait la politique de Berlin, on la condamnait avec une âpreté d'accent, avec une violence de langage, qui m'impressionnaient vivement, moi qui venais de France. Ni le roi ni son ministre ne paraissaient s'en émouvoir le moins du monde. Au plus fort de la crise même, on n'empêcha point, comme on l'avait fait quelques mois auparavant, ces rassemblements de citoyens, si animés qu'ils fussent de sentiments hostiles. On n'invoquait point contre eux ces grands mots de menées anarchiques, de passions subversives que nos hommes d'Etat ont perpétuellement à la bouche; on ne voyait point l'ordre social ébranlé jusqu'en ses fondements, parce que ces assemblées populaires, improvisées soit dans un lieu couvert, soit en plein air, blâmaient tout haut la conduite du prince et celle de son agent. Certes il faut tenir compte de la différence des tempéraments entre les deux peuples; mais je n'en fus pas moins surpris et humilié de voir le droit de réunion respecté en Prusse dans un pareil moment, tandis qu'en France il était poursuivi et condamné comme un attentat contre la paix publique. J'appris, en arrivant à Cologne, que le conseil municipal venait de voter une adresse au roi en faveur de la paix, et qu'en cette circonstance les catholiques avaient mis leur main dans celle des libéraux. J'assistai moi-même à une réunion populaire au Gürzenich ou Kaufhaus. C'est un vieux bâtiment

Digitized by Google

qui date de 1441, et qui porte à son faîte les statues d'Agrippa et de Marsilius, considérés, le premier comme le fondateur, le second comme le protecteur de Cologne. Il renferme une vaste salle où la ville donna jadis des fêtes splendides aux empereurs d'Allemagne, à Frédéric III, en 1474, à Maximilien Ier, en 1486 et en 1505, à Charles Quint, en 1520. Les deux mille citoyens qui s'y pressaient maintenant, ne fêtaient point le roi de Prusse, il ne lui demandaient point de conquérir l'empire d'Allemagne; mais dans un élan unanime, ils lui disaient : Allemands, nous ne voulons pas d'une guerre fratricide! Cette répulsion pour la guerre et pour la politique de Berlin, plus vive encore ici que sur d'autres points de l'Allemagne, avait sa source non-seulement dans le sentiment national, mais encore dans la nature propre de ces populations. Quoique fils aujourd'hui de la patrie allemande, c'est dans le sang celte bien plus que dans le sang germain que les Rhénans ont puisé cet esprit d'indépendance, cette humeur frondeuse, cette vivacité toute gauloise, qui élèvent comme une barrière entre eux et les Teutons mêlés de Slaves de la vieille Prusse. L'*Esprit de la Marche* fut toujours conspué sur le Rhin, le *Junker* du Brandebourg et sa morgue blasonnée y demeurent, aujourd'hui comme au lendemain de 1815, un éternel sujet de raillerie. Si les Rhénans n'ouvrent point leurs bras à la France, ce n'est pas qu'ils portent la Prusse dans leur cœur. Ils aiment l'Allemagne; mais pour ces chevaliers de la Croix qui, à Berlin, assiégent l'oreille du vieux roi, ce sont des révolutionnaires, des anarchistes, des républicains, j'allais dire des ennemis. Possédant une des plus belles et des plus riches contrées du monde, ces populations sont naturellement vouées à la paix qui leur procure les jouissances honnêtes où s'épanouit leur humeur joviale et débonnaire. Elles n'aspirent à aucune conquête et ne demandent rien à personne, si ce n'est qu'on les laisse tranquilles dans cette riante vallée où règne le père Rhin bien plus que le Hohenzollern. Elles n'ambitionnent pas la gloire d'être gouvernées par l'empereur des Français; ce qu'elles désirent surtout, c'est d'être gouvernées le moins possible. Au moment de mon passage à Cologne, on y parlait d'arrangements secrets conclus à Biarritz entre Napoléon III et M. de Bismarck, et cette cession éventuelle des Rhénans de la rive gauche à la France, je dois l'avouer ici, ne les comblait point d'aise. Cependant un officier du 28e régiment de la landwehr prussienne, qui allait tenir garnison à Luxembourg et qui avait passé à Sarrebruck et à Sarrelouis, m'assura que dans ces trois villes on s'attendait à devenir Français et qu'on ne s'en désolait point.

Digitized by Google

Depuis Cologne jusqu'à Bingen, où le Rhin quitte la Prusse pour couler entre le duché de Nassau et la Hesse-Darmstadt, je ne vis que des soldats : les uns déjà tout équipés et armés, le sac au dos, le fusil à l'épaule et, sur la tête, le casque noir en cuir verni avec la pointe de cuivre ; les autres en tenue de route, tunique courte en gros drap bleu à parements rouges, pantalon noir à passe-poil rouge et le bonnet plat sans visière, à bande rouge aussi. Beaucoup avaient en outre le sac aux provisions de route en toile grise et la paire de bottes de rechange. Puis c'était des cavaliers à la tunique verte, au casque en acier poli, et d'autres avec la casaque courte à brandebourgs et le bonnet à poil. A Bonn, toute l'Université, délaissant les pandectes et la question du moi et du non moi, était rassemblée dans un brillant appareil guerrier, appuyée sur le grand sabre de Prusse. Dans la vallée du Rhin, partout le même spectacle : les ateliers fermés, les comptoirs désertés ; dans toutes les fabriques, les ordres contremandés ; d'ailleurs les bras eussent manqué à la besogne, et les vagons aux marchandises. En passant la frontière de Belgique entre Verviers et Aix-la-Chapelle, j'avais remarqué que le personnel du train ne se composait que du machiniste, du chauffeur et d'un seul agent pour le contrôle des billets. La Prusse, qui depuis longtemps se préparait à cette grande guerre, avait étudié à fond la théorie et la pratique des chemins de fer employés comme moyens rapides de concentration et d'approvisionnement d'une armée en campagne. Les premiers essais, pendant les guerres d'Italie et d'Amérique, l'avaient mise à même d'acquérir une expérience, qui d'abord lui permit de conserver jusqu'au dernier moment les apparences de la défensive, et ensuite de déranger les plans stratégiques de l'Autriche par la foudroyante irruption de trois armées et de deux cent quatre-vingt mille hommes en Saxe et en Bohême. Les chemins de fer et leur outillage, appliqués à la guerre par des officiers d'élite, contribuèrent assurément aux grands succès militaires de la Prusse. En mai, tous les vagons de troisième classe avaient été requis, ainsi que les vagons à marchandises et même les vagons servant au transport du bétail, car ce n'était pas seulement les soldats des trois années du service actif et ceux des quatre années de la réserve qui venaient d'être appelés sous les drapeaux, mais aussi les hommes du premier ban de la landwehr ; en sorte que toute la population masculine de vingt à trente-deux ans partait pour une guerre dont nul ne voyait distinctement le but. Ces uniformes multicolores, ces armes étincelantes, ce grand rassemblement d'hommes et de chevaux en

Digitized by Google

appareil belliqueux formaient un tableau très-pittoresque au milieu de la flore printanière, parmi les pommiers, les cerisiers en fleurs, et les moissons d'un vert tendre étalant au soleil leur robe d'espérance. Ailleurs, au pied des grands rochers parés de leurs jeunes pampres, sous les vieux burgs croulants et pourtant plus solides encore que la Confédération germanique et toute l'œuvre de 1815, on apercevait aux fenêtres des chalets, des chaumières et des vieilles tours rapiécées, des femmes au regard désolé qui considéraient avec une sorte de stupeur leurs maris et leurs fils, leurs amants et leurs frères s'en allant guerroyer. Et le cœur se serrait; car le printemps, les fleurs, les moissons en promesses, cette jeunesse et cette joie de la nature, la vie enfin dans ce qu'elle a de plus doux et de meilleur, tout ici protestait contre la destruction, contre la mort.

De Cologne à Coblentz, je fis route avec quelques officiers de landwehr, avocats, médecins, négociants, qui se rendaient à Wetzlar, enclave prussienne au confluent de la Dill et du Lahn. C'est là que Gœthe a placé la scène de son Werther, et les soldats se désaltéraient à la fontaine Charlotte. Je fus frappé de retrouver dans la bouche de mes compagnons de train ce que m'avait dit mon vieil Allemand de Cologne : « Autant vaut en finir une bonne fois pour toutes. Nous nous soucions fort peu de tous nos petits princes. Leurs querelles de cour à cour ne nous touchent guère. Tout cela n'aboutit qu'à troubler notre paix et qu'à blesser nos intérêts. Nous n'avons aucune raison de nous égorger entre nous, et il eût mieux valu certes que la nation allemande constituât elle-même la nouvelle Allemagne. Mais si le peuple avait voulu faire cela, tous les princes se seraient, comme en 1849, ligués contre lui. Les deux grandes puissances auraient envoyé leurs soldats pour rétablir sur son trône le prince de Reuss ou le prince de Lippe, souverains régnants par la grâce de Dieu. Il vaut donc peut-être encore mieux que le sabre prussien tranche le nœud gordien allemand, et qu'il écarte de nous à tout jamais la calamité d'une guerre intestine. » C'était des Prussiens, il est vrai, qui parlaient ainsi; mais ce même sentiment où il y avait à la fois l'amer dégoût de la politique féodale si longtemps subie, et le vague espoir d'une grande existence nationale, je l'ai rencontré hors de la Prusse, dans toute l'Allemagne du centre et jusqu'à Dresde même, chez de francs libéraux nullement tentés d'ajouter un fleuron à la couronne du Hohenzollern. Ce sentiment-là et celui de l'individualisme peuvent seuls expliquer, mais non pas justifier, chez cette grande nation, un si complet abandon d'elle-même avant et pendant la

Digitized by Google

lutte. Il n'y eut que des protestations vaines contre la guerre; mais nulle part, on ne vit les citoyens se lever au nom de la liberté et tourner leurs armes contre ce qu'ils appelaient eux-mêmes une détestable politique de cabinet.

A ce moment-là, 16 mai, le mouvement de concentration des armées avait commencé : du côté de la Prusse, en Silésie et sur la frontière de Saxe; du côté de l'Autriche, en Moravie et en Bohême. J'aurai à raconter tout à l'heure la comédie jouée devant l'Europe par les princes, grands et petits, dans la Diète germanique, et comment M. de Bismarck avait, dès le 26 janvier, cherché à l'Autriche une véritable querelle d'Allemand à propos des duchés de l'Elbe. Mais avant le lever du rideau politique et diplomatique, il me faut achever la scène des préparatifs militaires. La Prusse voulut s'attribuer jusqu'au bout devant l'opinion un rôle absolument pacifique. M. de Bismarck mit tout en œuvre pour persuader à tout le monde et au vieux roi Guillaume lui-même que ce n'était pas lui, mais l'Autriche qui voulait la guerre. Il est vrai qu'à Vienne on commença les armements, dès qu'on y eut reçu le défi de Berlin à peine déguisé sous les formes diplomatiques; mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que la Prusse était depuis longtemps préparée à cette guerre, tandis que l'Autriche, à peine remise du coup de 1859, en proie à des tiraillements intérieurs, en rupture ouverte avec la Hongrie, ses finances obérées et ses lignes stratégiques mal servies par des chemins de fer insuffisants, surtout du côté de la Moravie et de la Bohême, l'Autriche ne l'était pas. Ses équipements et ses approvisionnements militaires étaient loin d'être complets; les régiments composant chaque corps d'armée étaient éparpillés, et un bon nombre séparés par de grandes distances. L'Autriche appliquait à son armée, comme à ses peuples eux-mêmes, la désolante devise qui a tant contribué à sa déchéance en Europe : « Diviser pour régner. » Elle envoyait ses soldats allemands en Hongrie, ses soldats italiens en Bohême, ses soldats madgyars et slaves en Vénétie et jusque dans le Holstein. Le rappel au corps, et la concentration de ces troupes si mêlées sur un point déterminé exigeaient donc un grand mouvement militaire et un temps considérable.

Le 24 mars, M. de Bismarck annonça au roi Guillaume, à l'Allemagne et à l'Europe que l'Autriche se préparait à la guerre contre la Prusse, et comme preuve à l'appui de cette grave nouvelle, il fit paraître une série de notes, celles du 24, du 28 et du 29 mars, où toutes les dispositions militaires prises à Vienne se trouvaient signalées jusque dans les moindres détails avec une

Digitized by Google

précision mathématique. Qui donc pouvait le renseigner si merveilleusement? On ne l'a jamais su, ou du moins on ne l'a jamais dit à Vienne. A coup sûr, de pareilles informations ne pouvaient être fournies que par la main de la trahison. Pendant la campagne de Bohême, j'ai pu me convaincre, par l'aveu des officiers d'état-major comme par mes propres yeux, que M. de Bismarck et le général de Moltke étaient au courant de tout ce qui se décidait à Vienne, comme s'ils avaient été l'un le premier ministre de l'empereur François-Joseph, et l'autre le général en chef de ses armées. Ces notes prussiennes sur les armements autrichiens montraient tous les services militaires en activité « dans le but de mettre le plus promptement possible l'armée impériale sur le pied de guerre. » Elles signalaient les séances du conseil des maréchaux de l'empire, qui avait en effet siégé à Vienne sous la présidence de l'empereur, du 7 au 15 mars. Le 10 mars, le maréchal Benedeck y avait été appelé, et, à partir du 16, les mesures militaires furent poussées avec un redoublement de vigueur. Les notes prussiennes allaient dans leur précision jusqu'à indiquer la marche de chaque régiment, de chaque bataillon; on y trouvait par exemple ceci : « Le régiment n° 18 a quitté Pesth et une partie de la garnison est partie d'Ofen »; ou bien encore : « Entre Josephstadt et Pardubitz, le régiment Constantin n° 18 de Pesth, le régiment archiduc Joseph n° 37 de Lemberg, le régiment Schmerling n° 67 de Stanislovio (Gallicie); à Teschen, un bataillon de chasseurs venant de Gallicie qui couvre de ses détachements le chemin de fer depuis Schœnbrunn jusqu'à Oswiecim. » On ne pouvait faire ni un pas ni un geste à Vienne sans qu'on en fût immédiatement averti à Berlin. C'est ainsi qu'on signalait à la date du 28 mars la concentration en Bohême de soixante et onze bataillons d'infanterie, quarante-quatre escadrons de cavalerie et trente-trois battaries d'artillerie, comprenant deux cent quarante pièces attelées. D'autres régiments venant de la Hongrie, de la Transylvanie et de la Gallicie étaient en marche sur la Bohême. Ce que les notes prussiennes ne disaient pas, mais ce qu'on n'ignorait pourtant pas à Berlin, c'est qu'à la date du 16 mars, une note secrète avait été envoyée par le cabinet de Vienne à plusieurs cours allemandes en vue de la mise sur le pied de guerre des 7e, 8e, 9e et 10e corps fédéraux, et d'une action combinée avec l'Autriche contre la Prusse. La priorité des armements appartient donc incontestablement à l'Autriche; ce que l'historien impartial doit affirmer également, c'est que la provocation à la guerre était partie de Berlin dès le 26 janvier, et que l'Autriche, en s'armant et en cherchant des

Digitized by Google

alliés en Allemagne, ne le fit point à ce moment-là dans un but agressif. En février et en mars, sa politique fut essentiellement défensive. Mais quand la guerre fut devenue inévitable, et qu'on sut à Vienne que l'alliance avait été conclue entre la Prusse et l'Italie, on s'y décida tout à coup pour la politique offensive : alors aussi on conçut le projet si présomptueux d'une marche triomphale sur Berlin et d'un démembrement partiel de la Prusse dont une province, la Silésie, devait récompenser le dévouement de la Saxe-Royale, attachée par M. de Beust à la fortune de l'Autriche.

Le 28 février, il avait été tenu à Berlin un grand conseil présidé par le roi, et auquel avaient été appelés les ambassadeurs de la Prusse à Paris, à Londres et à Saint Pétersbourg. On y avait agité la question politique et militaire, surtout au point de vue international. Il y eut ensuite, le 28 mars, un grand conseil de guerre. M. de Bismarck était décidé à tout, dût-il, comme il me le disait à Berlin, « porter sa tête sur l'échafaud » ; mais le roi Guillaume hésitait encore à jouer sur un coup de dé sa couronne et la fortune des Hohenzollern. Il fut décidé que, jusqu'à nouvel ordre, on se maintiendrait militairement aussi dans ce rôle défensif et pacifique que M. de Bismarck affectait de prendre dans toutes ses communications diplomatiques, afin de rejeter sur l'Autriche la responsabilité de la guerre. Ni à Vienne ni en Allemagne, personne n'était la dupe de cette comédie politique, où la Prusse s'efforçait de mettre de son côté les apparences du bon droit, et de masquer les plans prodigieusement combinés et depuis longtemps arrêtés dans la pensée de son premier ministre. D'ailleurs ce que l'intelligence et la science, l'étude patiente, la prévoyance appliquée aux plus minutieux détails, ce que la volonté humaine, concentrée sur les choses de la guerre, peuvent faire en vue d'assurer la victoire, tout cela était achevé, tout cela était prêt. On comptait et on avait raison de compter sur l'armement de l'infanterie, sur le terrible fusil à aiguille, qui avait fait ses preuves pendant la campagne du Schleswig-Holstein, et que l'Autriche, si aveuglément présomptueuse, confondait dans son dédain avec toute l'organisation militaire de la Prusse. Les équipements et les approvisionnements étaient au grand complet. Les arsenaux et les magasins de dépôt regorgeaient de tout ce qui est indispensable pour une guerre opiniâtrement prolongée. On avait 120 millions de francs en argent sonnant pour les premiers besoins de la campagne. La télégraphie et les postes de guerre étaient merveilleusement organisées ; les chemins de fer soumis à la discipline militaire comme des régiments sous le

Digitized by Google

commandement d'officiers capables de tirer tout le parti possible de ces rapides et puissants auxiliaires. On avait dressé des cartes de toutes les provinces où les hasards de la guerre pourraient conduire l'armée; chaque localité, chaque chemin, chaque ravin et chaque monticule s'y trouvaient indiqués avec un soin si méticuleux, que je vis les troupes prussiennes marcher en pays ennemi comme sur un terrain de manœuvres. Enfin le corps des officiers tout entier, depuis le général de Moltke jusqu'au plus jeune des enseignes sortis la veille des écoles militaires, brûlait de la fièvre héroïque. Cette ardeur belliqueuse n'avait pas uniquement sa source dans le patriotisme, ni dans l'ambition commune aux officiers de toutes les armées de se signaler par quelque action d'éclat et de conquérir des grades; elle provenait aussi chez beaucoup de gentilshommes sans fortune, voués par nécessité au métier des armes et très-nombreux surtout dans l'infanterie et la cavalerie, de l'esprit de caste et du dévouement à la personne du roi, c'est-à-dire du devoir traditionnel du vassal envers le suzerain. Mais chez tous indistinctement, nobles ou roturiers, c'était la même envie de venger l'armée prussienne des mépris que, depuis la reculade d'Olmütz (27 novembre 1850) on lui prodiguait en Autriche et dans toute l'Allemagne; la même volonté inébranlable de prouver à l'Europe et particulièrement à la France, que la Prusse militaire n'était pas quelque chose que l'on pût traiter avec le dédain stupide des vieux routiniers. A Berlin, MM. de Bismarck et de Moltke savaient tout cela mieux que personne; et si l'enthousiasme faisait encore défaut aux jeunes troupes de l'armée active, si les hommes de la réserve faisaient mine de ne marcher qu'à contre cœur, si ceux de la landwehr criaient contre la guerre, on croyait pouvoir d'abord se fier à l'esprit de discipline, puis compter, après le premier coup de canon, sur ce feu sacré qui enflamme les citoyens et les soldats devant l'ennemi menaçant la patrie. Enfin l'armée en Prusse se trouve tout organisée sur place, invariablement attachée aux mêmes localités par ses dépôts et par ses cadres, de telle sorte que les bataillons, les régiments, les brigades et les divisions correspondent à autant de circonscriptions territoriales, et chaque corps d'armée à une province, sauf le corps de la garde dont les bataillons ou les régiments sont fournis par toutes les provinces; il suffisait donc de quelques jours pour réunir les hommes dans leurs cadres, pour les équiper et les armer dans les dépôts, pour mettre en un mot tous les corps d'armée en état de marcher à la frontière avec tout leur attirail de guerre. Le passage du pied de paix au pied de guerre pour un

Digitized by Google

corps d'armée n'est qu'une affaire de cadres à remplir, de magasins à vider, et de marches de rassemblement à faire dans les limites restreintes d'une province. Cela n'exigeait ni le grand mouvement, ni le temps si long nécessaire à l'Autriche pour réunir un corps d'armée dont les régiments étaient éparpillés aux quatre coins de l'empire. Ces considérations politiques et militaires déterminèrent sans doute le conseil présidé par le roi à Berlin, le 28 mars, à s'en tenir pour le moment à des armements partiels. Du 29 au 31 mars, on mit sur le pied de guerre plusieurs régiments d'artillerie, on renforça les bataillons qui gardaient le territoire le plus rapproché de la Saxe et de la Bohême, ainsi que ceux qui occupaient le Schlesvig, et l'on mit en état de défense les places de Cassel, Neisse, Glatz, Torgau, Glogau, Spandau et Magdebourg.

En avril, au moment même où la Prusse signait son traité d'alliance offensive et défensive avec l'Italie, il y eut pourtant une éclaircie dans ce ciel gros d'orages. A Berlin, plus M. de Birmarck s'avançait audacieusement sur le terrain politique vers une crise suprême, plus le vieux roi Guillaume, retenu par plusieurs de ses proches, alarmé par quelques-uns de ses intimes, hésitait à se lancer dans les grandes aventures. La question du désarmement fut posée et agitée entre la Prusse et l'Autriche. Mais, pendant cette courte éclaircie, l'Italie fit son appel aux armes. D'ailleurs à Vienne, où l'on savait sans doute ce que le général Govone était allé faire à Berlin, on n'avait pas cessé un seul instant de pousser les armements à outrance du côté de la Vénétie comme du côté de la Bohême. La Saxe-Royale et le Wurtemberg armaient également. Bientôt la Bavière suivait leur exemple; et cette fièvre d'armements gagnant la plupart des petits Etats du nord et de l'ouest, on vit bien que décidément la foudre allait éclater sur l'Allemagne. Dans la première quinzaine de mai, l'Autriche achevait la concentration de plusieurs corps d'armée en Moravie et en Bohême. On avait armé Thérésienstadt et Josephstadt; on réparait les remparts de Kœniggraetz; on fortifiait Cracovie. Alors la Prusse jeta tout à coup son masque pacifique. Du 3 au 12 mai, elle porta son armée active au pied complet de guerre; elle mobilisa le premier ban de la landwehr. Les Prussiens ont prétendu qu'ils avaient laissé prendre à leurs adversaires plusieurs semaines d'avance pour les armements: cela est vrai dans une certaine mesure; mais tout ce temps avait été employé par les Autrichiens à remplir et à rassembler leurs bataillons épars, à organiser et à approvisionner leurs corps d'armée, en sorte qu'il n'y avait, à coup sûr, aucun avantage de

Digitized by Google

leur côté au moment où s'ébranla l'armée prussienne. Le problème de sa concentration vers la Saxe et la Bohême avait été mathématiquement résolu à Berlin. Supposer que le général de Moltke, assistant jour par jour aux efforts de l'Autriche pour réunir sa grande armée du Nord, eût laissé si longtemps M. de Bismarck dans son rôle défensif, s'il n'avait pas été certain de pouvoir conduire les Prussiens en temps utile aux frontières, ce serait faire injure à cet illustre tacticien.

Le jour donc où j'arrivai à Francfort, la ville libre et la ville de couronnement des empereurs depuis 1356, cinq cent mille hommes se rapprochaient entre Berlin et Vienne pour s'entretuer, un autre demi-million d'hommes s'armaient entre le Rhin et les Carpathes, et la mort déployait ses ailes sur l'Allemagne tout entière. Mais avant le drame, ce fut la comédie. Celle-ci se jouait à Berlin, à Vienne, à Dresde, et surtout à Francfort, siége de la Diète germanique. Il y eut même un long prologue où le sang est mêlé aux jongleries diplomatiques : la question des duchés de l'Elbe. Si j'étais un républicain allemand et que je voulusse dégoûter ma nation de ses princes plus ou moins absolus, de ses diplomates plus ou moins retors et cyniques, je lui mettrais sans cesse devant les yeux le ridicule le disputant à l'odieux dans ce triomphe du machiavélisme complice de la conquête. Jamais la vérité n'a été insultée, la justice méprisée, la conscience bafouée, la fraude enfin élevée au pinacle et couronnée par le succès comme dans cette affaire du Schlesvig-Holstein. En juin 1866, je suis allé dans le Holstein, et bien souvent depuis lors je me suis demandé par quelle ironie de la destinée ce peuple inoffensif, qui n'aspirait qu'à vivre ignoré et tranquille, a fait répandre des flots de sang et mettre le feu aux quatre coins de l'Allemagne. Je ne puis ici pour ma part qu'esquisser seulement la scène et les acteurs.

Le 8 mai 1852 les plénipotentiaires de la France, de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Prusse, de la Suède et de la Norwége, réunis au plénipotentiaire du Danemark dans la première conférence de Londres, avaient réglé la question de succession pour la monarchie danoise. « Les hautes parties contractantes » avaient décidé qu'à la mort de Frédéric VII, qui n'avait point d'héritiers directs, elles reconnaîtraient au prince Christian de Schlesvig-Holstein-Sonderbourg-Glücksbourg « le droit de succéder à la totalité des Etats actuellement réunis sous le sceptre de Sa Majesté le roi de Danemark. » Elles avaient solennellement reconnu en outre « comme permanent le principe de l'intégrité de la monarchie danoise. » Quand Christian IX succéda à Frédé-

Digitized by Google

ric VII, le 16 novembre 1863, il était donc déjà reconnu par la Prusse et par l'Autriche depuis le 5 mai 1852 comme le souverain légitime non-seulement du royaume de Danemark, mais aussi des duchés de Schlesvig, Holstein et Lauenbourg. Comment la Prusse et l'Autriche en sont-elles venues à arracher à la couronne danoise ses beaux fleurons des duchés de l'Elbe? Comment le Hohenzollern et le Habsbourg ont-ils pu se conduire impunément, sous les yeux de l'Europe, comme des détrousseurs de grand chemin, se ruant sur le voyageur isolé, le saisissant à la gorge, s'emparant d'abord ensemble de sa bourse et de son manteau, puis se partageant le butin pour en arriver enfin à se le disputer dans une lutte furieuse? Comment la nation germanique ne s'est-elle point révoltée contre un attentat aussi odieux, alors surtout qu'à Berlin et à Vienne on osait le commettre en son nom? Comment enfin la France a-t-elle pu rester sourde aux cris de la victime, son vieil et fidèle allié le Danemark? Ces faits appartiennent à l'histoire, et je n'en dois rappeler ici que ce qui tient étroitement à la grande crise de 1866, ou ce qui éclaire d'un jour très-vif la vie politique en Prusse et en Allemagne. Saluons d'abord monseigneur le prince héréditaire Frédéric, héritier de Norwége, duc de Schlesvig-Holstein, de Stormarn et de Fithmarsch, d'Oldenbourg, etc.; celui que l'empereur des Français appelait « mon cousin » (lettre de Compiègne, 10 décembre 1863), tandis que les Gaulois du Rhin ajoutaient devant moi, en mai 1866, à tous ces titres celui-ci : « La poupée nationale. » Le 16 novembre 1863, le jour même de l'avénement de Christian IX, ce prétendant très-convaincu annonçait de son côté aux Schlesvigeois, aux Holsteinois et aux Lauenbourgeois qu'il allait régner sur eux : « Je déclare par la présente, leur disait-il, que comme aîné de la seconde branche de la maison d'Oldenbourg, je prends le gouvernement du Schlesvig-Holstein en assumant les droits et les devoirs que la Providence a conférés à notre maison et à moi en premier. » Pour nous qui, en France, lorsque la succession de la souveraineté est ouverte dans un pays, ne reconnaissons d'autre héritier légitime que le peuple lui-même, nous ne pouvons que nous émerveiller de cette grande et solennelle dispute des Allemands argumentant sur la succession agnatique et cognatique de façon à épuiser la patience bénédictine. Mais à ceux qui ont la foi et qui croient fermement que la Providence confère des droits aux maisons régnantes, je rappellerai ici que, le 10 décembre 1852, le grand-duc d'Oldenbourg s'était, en accédant au traité de Londres, « désisté pour lui et ses descendants de ses droits éven-

Digitized by Google

tuels de succession » sur les duchés de l'Elbe. Il est vrai de dire que monseigneur le prince Frédéric n'invoquait que les droits de la seconde branche! Mais ceux-là ne pesaient pas non plus d'un grand poids dans la balance de justice, car la maison de Schlesvig-Holstein-Sonderbourg-Augustenbourg avait, par des actes des 3 septembre 1731, 28 mai 1756 et 30 décembre 1852, renoncé à toute prétention contraire à la loi de succession établie dans la monarchis danoise; elle s'était engagée à se comporter « *secundum tenorem legis regiæ.* » Par le dernier de ces actes, le duc Christian-Auguste, père du prétendant actuel, avait en outre pris cet engagement : « Nous faisons vœu et promettons, sur notre parole et notre honneur de duc, pour nous et notre famille, de ne rien entreprendre qui puisse troubler ou mettre en péril la tranquillité dans le royaume et pays de Votre Majesté, et aussi de ne nous opposer en aucune manière aux mesures prises ou à prendre par Votre Majesté relativement à l'ordre de succession pour tous les pays actuellement réunis sous son sceptre, ou à l'organisation éventuelle de la monarchie danoise. » Voilà ce qu'avait solennellement promis et juré le père de celui que Napoléon III appelait « mon cousin. » Et, en retour, il avait accepté du roi de Danemark « 1,500,000 doubles rixdalers dont neuf pièces font un marc d'argent fin de Cologne, » versés par à-comptes « de six en six mois, à la saint Jean et à la saint Nicolas. » Ce qui n'empêcha pas son fils, monseigneur le prince héréditaire Frédéric, héritier de Norwége, etc., de « justifier » ses droits dans un mémoire daté de Kiel, 23 août 1864, et qui restera comme un inimitable monument d'arguties agnatiques, cognatiques et princières. Parmi les autres prétendants, je n'en signalerai ici que deux : ce fut d'abord le grand-duc d'Oldenbourg, le fils de celui-là même qui, en 1852, avait renoncé au droit de succession dans les duchés de l'Elbe; encore une poupée allemande que M. de Bismarck eut la malice d'opposer un moment au prince Frédéric appuyé par l'Autriche et par la Saxe. Ce fut ensuite le roi de Prusse en personne. L'arbre généalogique de la maison de Brandebourg a des rameaux singulièrement élastiques, et on eut un moment l'idée à Berlin de les étendre jusqu'au Schlesvig-Holstein. Voilà la foi princière.

Mais ce qui est bien autrement édifiant, c'est le rôle que joua dans la question de succession la chambre des députés de Berlin. Dans les séances à jamais mémorables des 23 novembre et 1er décembre 1863, on vit cette assemblée élue par le peuple prussien se prononcer comme une cour héraldique en faveur du

Digitized by Google

prince Frédéric. Les libéraux, les démocrates de la seconde chambre déclaraient que « le prince héritier de Schlesvig-Holstein-Sonderbourg-Augustenbourg a élevé sa prétention au gouvernement des duchés *en vertu d'un droit de succession incontestable.* » Ainsi, les élus de la nation, les défenseurs naturels de la souveraineté populaire, ne proclamaient pas le droit des populations des duchés à décider de leur sort, mais le droit de succession, le droit agnatique ou cognatique du prince, le droit du parchemin féodal, et pour tout dire d'un mot : le droit divin! Ils ne s'en tenaient pas là ces étonnants libéraux, ces inconcevables démocrates : ils affirmaient aussi « que l'honneur et l'intérêt de l'Allemagne exigeaient » que le glorieux droit divin triomphât dans la personne du prince Frédéric, et que tous les Etats allemands « lui prêtassent une aide efficace *pour le recouvrement de ses droits.* » Est-ce que ceci se passait en l'an mil? Non, en 1863; et ces hommes-là s'imaginent avoir la notion exacte des principes et des devoirs que la société moderne impose à ceux qui la représentent dans un parlement! Ils se considèrent sincèrement, naïvement, comme la tête et le cœur de la démocratie allemande! Et faut-il donc s'étonner que cette même seconde chambre de Berlin qui, en 1863, confondait avec le droit divin du prince Frédéric d'Augustenbourg « l'honneur et l'intérêt de l'Allemagne, » pût en arriver, en 1866, jusqu'à acclamer l'annexion à la Prusse, par la conquête, non-seulement des duchés de l'Elbe, mais encore du Hanovre, du Nassau, de la Hesse-Electorale et de la ville libre de Francfort? Dans l'intervalle, à ce qu'il semble, les parchemins de S. M. augustenbourgeoise avaient perdu toute leur valeur aux yeux de MM. les députés de Berlin; « l'honneur et l'intérêt de l'Allemagne » exigeaient maintenant que le Schlesvig, le Holstein et le Lauenbourg, violemment arrachés à la monarchie danoise, fussent incorporés à la monarchie prussienne. N'est-ce pas là un trait qui peint vigoureusement les mœurs politiques d'outre-Rhin? Et ne nous aide-t-il pas à comprendre bien des choses qui ont pu s'accomplir en Allemagne pendant et depuis 1866? Plus ma sympathie est sincère et profonde pour ce grand peuple d'Allemagne si intelligent, si laborieux, si patient, si ardemment dévoué à la science, si passionnément épris de sublimes chimères, plus je lui dois la vérité. Eh bien! chez ces Allemands qui sont la droiture même et dont la parole est d'or dans les rapports individuels, le sens moral disparaît et la conscience s'efface dans la vie politique et surtout dans les rapports internationaux. Vis-à-vis des autres peuples, ils perdent absolument la notion du

Digitized by Google

juste et de l'injuste; ils la perdent même, et ils ne l'ont que trop fait voir en 1866, dans les rapports des groupes divers dont se compose la grande patrie allemande. Au-delà des frontières germaniques, ils ne voient plus que l'ennemi. Ils le voient, à certaines heures d'égarement, derrière chaque frontière intérieure. Si haut que se soient élevés leurs philosophes, si profondément que leurs savants aient fouillé le sol de la science, les Allemands, ou du moins la plupart de ceux qui parlent et qui votent en leur nom dans les assemblées publiques, n'ont pas encore prouvé à la démocratie européenne qu'ils sentent battre dans leurs poitrines le grand cœur de l'humanité! Ni par leurs discours, ni par leurs actes, ils n'ont contribué jusqu'ici à faire prévaloir la loi de solidarité qui n'établit pas le droit de tel ou tel groupe national, mais celui de la famille humaine tout entière. Ils disent et répètent sans cesse : notre droit allemand, notre grande patrie allemande, mais ils ne disent pas comme la Convention française : les droits de l'homme. Et, ce qui est plus regrettable encore, ce qui constitue un danger permanent pour eux-mêmes comme aussi pour la paix de l'Europe, c'est que, dans leur ambition de grandeur nationale, ils sont sans cesse portés à confondre sans le moindre scrupule ce qu'ils appellent le droit allemand avec ce qui leur paraît être l'intérêt allemand. Ainsi le parlement national de 1848 ne fut-il pas sur le point de traiter la Vénétie jusqu'à la limite de l'Adige comme un appendice territorial de l'Allemagne? Ne repoussait-il pas opiniâtrement les efforts des députés du Trentin, qui voulaient séparer leur province italienne de la confédération germanique? Le président de la chambre des députés de Prusse ne s'écriait-il pas en 1867 que l'histoire avait passé à l'ordre du jour sur l'inexpiable attentat de 1772 contre la Pologne? Est-ce que dans les séances des 23 novembre et 1er décembre, le libéral M. Virchow n'invoquait-il pas comme un argument en faveur de l'invasion des duchés de l'Elbe que « le Schlesvig avait de l'importance pour l'Allemagne, » et le libéral M. Twesten, pour justifier cette conquête, ne montrait-il pas « une armée française débarquant dans le Holstein, et de là se dirigeant sur Berlin? » Enfin est-ce qu'aujourd'hui la Prusse et l'Allemagne ne veulent pas garder Alsen et Duppel, qui sont exclusivement danois, parce que c'est là une position stratégique contre l'ennemi que les Allemands voient partout au-delà de leurs frontières? Qu'ils y prennent garde! Dans cet égoïsme patriotique, poussé jusqu'au mépris des droits et des devoirs internationaux, il y a pour eux, je le répète, plus d'un péril, et ce ne serait certes pas le moindre à mes yeux que

Digitized by Google

le monde moderne pût en venir à dire, la foi germanique, de même que l'antiquité disait la foi punique.

Ce furent donc des libéraux unitaires de Berlin qui, à la fin de 1863, mirent M. de Bismarck en selle pour la conquête des duchés de l'Elbe, en attendant que M. de Bismarck, à son tour, mît en selle l'Allemagne elle-même pour le plus grand profit et la plus grande gloire de la maison de Hohenzollern régnante par la grâce de Dieu. Bien que la question de la réforme fédérale et celle aussi du Zollverein et des traités commerciaux conclus par la Prusse avec la France (1) eussent alors singulièrement refroidi déjà les relations entre Berlin et Vienne, l'Autriche se laissa entraîner dans la guerre contre le Danemark, ne voulant point que sa rivale fût seule à soutenir « la cause nationale. » La Confédération germanique décréta, à Francfort, l'exécution fédérale dans le Holstein qu'elle fit occuper par les Saxons et les Hanovriens. Les Prussiens et les Autrichiens envahirent le Schlesvig « pour sauvegarder les droits de la Confédération germanique sur ce duché. » Quels droits? Il n'en existait d'aucune espèce, puisque le Schleswig ne faisait point partie de l'Allemagne. Je n'ai point à raconter ici cette guerre odieuse, où la proportion des forces était de un contre trente; car deux millions de Danois se trouvaient aux prises avec soixante millions d'Allemands, de Hongrois, de Slaves et même d'Italiens. Mais que faisaient donc les puissances signataires du traité de Londres? Quant à la Russie, un petit Etat envahi et démembré par la conquête, le faible écrasé par le fort, ce n'était point là un spectacle à émouvoir le tzarisme mongolo-tartare. Il y trouvait, au contraire, la *justification* de sa politique traditionnelle. Mais l'Angleterre et surtout la France! si l'alliance anglo-française n'était pas un vain mot, si ces deux puissances étaient réellement unies pour la défense du droit, nous ne verrions point se commettre des attentats dont l'Europe du dix-neuvième siècle aura à rougir devant l'histoire. La France, indignement trahie et délaissée par son alliée britannique à la suite de leur intervention diplomatique en Pologne, demanda à l'Angleterre (dépêche de M. Drouyn de Lhuys du 10 juin 1864) si elle « serait disposée à nous prêter un appui illimité, » en faveur du Danemark. Mis ainsi au pied du mur et contraint à s'expliquer, le cabinet de Saint-James fit bien voir qu'il n'avait en vue pour sa part qu'une simple démonstration maritime. Le cabinet des Tuileries lui répondit alors : « Avant le résultat regrettable qu'ont eu nos démarches communes dans

(1) Voir, dans la *Revue moderne* du 10 décembre 1868 : l'*Allemagne depuis Sadowa*.

Digitized by Google

l'affaire de Pologne, l'autorité des deux grandes puissances n'avait subi aucune atteinte; elles pouvaient l'exposer sans hésitation, mais aujour d'hui des paroles non suivies d'effet et des manifestations vaines seraient fatales à leur dignité ! » Et le 14 juillet, le cabinet des Tuileries donnait au cabinet de Copenhague ce conseil: « Dans la crise actuelle, il faut nécessairement que vous mettiez de côté toute question d'amour-propre. Adressez-vous aussitôt que possible à l'Allemagne. » Epuisé par une lutte héroïque, le Danemark s'y résigna. Le 30 octobre 1864 fut signé le traité de Vienne, par par lequel le roi de Danemark renonçait à tous ses droits sur les duchés de Schlesvig, Holstein et Lauenbourg en faveur du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche « en s'engageant (art. 3) à reconnaître les dispositions que Leurs Majestés, prendront à l'égard de ces duchés. » M. de Bismarck s'avisa alors de renvoyer tous les prétendants devant les syndics de la couronne de Prusse; ceux-ci ayant reconnu qu'aucun d'eux n'avait des droits à la succession, et que Christian IX était le seul héritier légitime, le premier ministre du roi Guillaume s'en tint à cette décision-là qui *légalisait* le traité de Vienne. Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche devenaient ainsi les co-propriétaires des duchés de l'Elbe. Ils s'étaient réservé la faculté de disposer au gré de leur fantaisie de ces acquisitions territoriales. Les populations n'avaient pas été consultées; et pas plus à Vienne qu'à Berlin, il n'était question de leur demander leur avis. Elles avaient totalement perdu leur autonomie, leur indépendance; mais en revanche elles avaient maintenant le bonheur d'appartenir à deux maîtres et à deux armées d'occupation. Ce traité léonin où le conquérant austro-prussien ne s'attribuait pas seulement la plus grosse part de la proie, mais la proie tout entière, provoqua dans la diète de Francfort une explosion de récriminations impuissantes. Ces bons petits princes crièrent comme si c'était eux qu'on dépouillait. M. de Bismarck renvoya la sérenissime diète à ses protocoles, et toutes les poupées allemandes à leurs jouets de parchemin; de concert avec l'Autriche, sa complice et sa dupe, il chassa du Holstein les commissaisaires ainsi que les contingents fédéraux de la Saxe et du Hanovre; il laissa crier le Saxon de Beust, le Bavarois de Pfordten, le Wurtembeurgeois de Varnbüler, et avec eux tous les diplomates mystifiés de la Confédération germanique. Enfin, n'invoquant plus d'autre droit que la conquête, il déclara que la diète de Francfort n'était « pas compétente, » et que « la décision appartenait plutôt exclusivement à l'Autriche et à la Prusse. » Il soulignait de sa propre main ces mots dans la dépêche du 24 mars 1865. Le

Digitized by Google

tour était joué. Voilà le prologue ; maintenant que le rideau se lève, et voyons la comédie.

Le Danemarck dépouillé, les prétendants éconduits, la Confédération germanique bafouée, il s'agissait dès lors pour M. de Bismarck de préparer les voies à l'accomplissement de ses grands projets contre l'Autriche elle-même. Pleine de présomption à l'endroit de sa propre force et de dédain pour celle de sa rivale allemande, charmée jusqu'à l'aveuglement par cette facile conquête des duchés de l'Elbe, l'Autriche n'avait pas vu jusqu'alors que M. de Bismarck, on me passera cette expression un peu triviale, mais si vraie, la menait par le bout du nez. Maintenant elle commençait à ouvrir les yeux ; le 25 février 1865, le cabinet de Berlin lui avait indiqué « les conditions auxquelles la Prusse consentirait à la formation de l'Etat de Schlesvig-Holstein. » Ces conditions n'allaient à rien moins qu'à faire des duchés de l'Elbe une annexe prussienne. M. de Bismarck signalait la position géographique et la situation politique des duchés comme un danger pour toute l'Allemagne du Nord et particulièrement pour la Prusse. « Ce danger, disait-il, ne pourra être évité que si ce duché forme, sous le rapport militaire, une partie intégrante de notre propre système de défense. » De la sûreté du Schlesvig dépendait la sûreté du Holstein ; il fallait donc que ce duché fût traité comme l'autre. Pour la marine, on demandait « la même fusion organique. » On ne mentionnait « qu'en passant » quelques acquisitions territoriales pour la Prusse « calculées au plus juste, suivant les exigences les plus pressantes des fortifications à élever dans le pays et les besoins de la marine prussienne. » Rien ou presque rien : pour la protection du Schlesvig du Nord, la ville de Sonderbourg avec le territoire environnant sur les deux côtés du détroit d'Alsen, puis Duppel et plusieurs autres localités destinées à être fortifiées ; pour la défense de Kiel le fort de Frederichsort et divers territoires. Ce n'est pas tout : la Prusse se réservait tous les droits sur le canal à ouvrir entre la Baltique et la mer du Nord ; elle réclamait le terrain nécessaire pour élever des fortifications aux bouches du canal projeté. Sommes-nous au bout de ses exigences? Pas encore : Rendsbourg deviendrait une place fédérale, mais les Prussiens en formeraient la garnison. Est-ce tout? Non ; les duchés entreraient avec tout leur territoire dans le système douanier prussien ; les télégraphes et les postes passeraient « pour toujours et d'une façon inaltérable au gouvernement prussien. » Enfin, le roi de Prusse pourrait « former en un corps d'armée particulier les troupes des

Digitized by Google

duchés, ou bien les confondre avec d'autres troupes, leur assigner leurs quartiers soit en Prusse, soit dans les duchés, ou bien encore faire stationner dans les duchés des troupes prussiennes et y régler les rapports de garnison. » Quant à la flotte prussienne, elle serait admise de droit à circuler librement dans « toutes les eaux du Schlesvig-Holstein et à stationner dans tous les ports. » Enfin, « les sujets schlesvig-holsteinois, entrant dans l'armée ou la flotte, prêteraient serment au roi de Prusse. » M. de Bismarck ne demandait pas autre chose, et faisait ressortir lui-même à quel point il était modeste en ses prétentions. « L'indépendance intérieure du nouvel Etat reste entière, » affirmait-il; quant aux cessions territoriales, elles n'apporteraient point un accroissement notable à la Prusse, et pour le nouvel Etat « elles constituaient moins un sacrifice qu'une mesure d'utilité prise dans son propre intérêt. »

Cette fois, on vit clair à Vienne dans le jeu de l'homme de Berlin; mais on s'obstinait à ne le point prendre au sérieux. On ne considéra donc cette fameuse dépêche du 25 février que comme une de ces extravagances par lesquelles le premier ministre du roi Guillaume aimait à se signaler, et qui faisaient alors sourire tous les grands diplomates de l'Europe. Le démon de l'orgueil montrait toujours à l'Autriche la Prusse signant sa déchéance à Olmütz. Cependant l'ordre fut lancé à Berlin de transférer de Dantzig à Kiel les établissements maritimes de la Prusse. Il n'y eut qu'un cri dans toute l'Allemagne. M. de Bismarck se boucha les oreilles et garda Kiel comme si ce port lui appartenait déjà définitivement. On put croire un moment que le Hohenzollern et le Habsbourg allaient en venir aux mains. Le pacte de conquête était rompu entre Berlin et Vienne; la dispute éclatait entre les deux larrons au sujet de leurs rapines. Les souverains régnant sur trois lieues carrées de pays, humiliés par M. de Bismarck et furieux de leur impuissance, se promettaient une belle revanche. MM. de Beust, de Pfordten et de Varnbüler s'agitaient considérablement. A ce moment-là, les populations du Schlesvig-Holstein se signalaient par leur hostilité croissante contre la Prusse. L'opinion publique condamnait l'annexion des duchés manifestement projetée à Berlin. Dans cette capitale, le conflit était plus ardent que jamais entre le gouvernement et la chambre des députés. M. de Bismarck n'avait pas encore tiré de son arsenal politique son fameux parlement issu du suffrage universel. En un mot, à Vienne, on n'avait pas eu depuis longtemps une si belle partie à jouer. Mais l'homme de Berlin n'était pas au bout de ses artifices. Le 14 août, ce fut un nouveau coup de

Digitized by Google

théâtre : ce jour-là, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche signèrent la convention de Gastein « pour régler l'exercice et le partage des droits acquis en commun sur les duchés de l'Elbe. » Ainsi fut renoué le pacte de conquête. Le Hohenzollern s'emparait du Schlesvig, le Habsbourg du Holstein. Quant au Lauenbourg, le premier l'achetait au second pour « 2 millions 500,000 rixdalers de Danemark, payables à Berlin en espèces sonnantes d'argent de Prusse. » Pas trop cher en vérité : environ 50 rixdalers par tête lauenbourgeoise. Plus tard, Kiel deviendrait un port fédéral, et Rendsbourg une forteresse fédérale ; mais, en attendant, on convenait d'y mettre une flotte et une garnison austro-prussiennes. Cependant la Prusse était autorisée « à construire les fortifications nécessaires à la défense vis-à-vis de la passe de Frederichsort et à installer, sur la rive holsteinoise de la baie, des établissements maritimes appropriés aux nécessités du port de guerre. » Ces établissements devaient être « soumis au commandement de la Prusse. » Les troupes de marine et les équipages nécessaires à leur occupation « pouvaient être logés à Kiel et dans les environs. » Enfin la Prusse gardait deux routes militaires à travers le Holstein : l'une de Lubeck à Kiel, l'autre de Hambourg à Rendsbourg. Ainsi M. de Bismarck ne se bornait pas à prendre le Schlesvig tout entier, avec Duppel et Alsen, où l'Autriche ne pouvait envoyer ni un vaisseau ni un soldat, il faisait main basse également sur les positions stratégiques du Holstein. On lui accordait en outre tout ce qu'il demandait au sujet du canal à établir sur le territoire de ce duché « d'après les études techniques dirigées par le gouvernement royal. » Pour dissiper les méfiances autrichiennes, il avait eu soin de n'attribuer à la convention qu'un caractère provisoire, « jusqu'à ce qu'il fût pris des *arrangements ultérieurs* et sans préjudice de la *persistance des droits des deux puissances* sur la totalité des deux duchés ; » un trait d'ironie à ajouter à beaucoup d'autres. Mais comment M. de Bismarck parvint-il à renouer le bandeau sur les yeux de l'Autriche au point de lui faire signer un pareil acte en vertu duquel les extravagances de la dépêche du 25 février passaient en grande partie à l'état de faits accomplis? C'est son secret.

Asurément, parmi les moyens qu'il mit en œuvre pour amener l'Autriche à signer la convention de Gastein, cet Olmütz autrichien, celui qui dut lui réussir le mieux, ce fut le spectre de la révolution évoqué dans les duchés de l'Elbe et dans toute l'Allemagne. Le roi Guillaume persuada à l'empereur que leur dissentiment à propos du Schlesvig-Holstein devait disparaître

Digitized by Google

devant le danger révolutionnaire qui menaçait toutes les couronnes allemandes et le principe du droit divin. La voix publique protestant contre la conquête, les patriotes des duchés réclamant l'indépendance de leur pays, les populations danoises du Schlesvig repoussant la domination germanique, le congrès des députés allemands réprouvant à Francfort, au nom de toute la nation, les iniquités d'une politique éhontée, tout cela devint l'hydre de l'anarchie que M. de Bismarck montra prête à déchirer tous les souverains légitimes. Les aristocrates de Vienne prirent peur, et ils poussèrent l'Autriche dans le piége de la Prusse. Pour l'Autriche, la convention de Gastein fut un pacte de réaction, une arme dirigée contre la Révolution en Allemagne. On ne manqua pas sans doute de remettre sous les yeux des trembleurs cléricaux de Vienne les griefs exprimés par le *Nationalverein* contre le concordat de 1855. Bref, il fallait opposer une digue à ce flot révolutionnaire qui réclamait la souveraineté nationale pour toute l'Allemagne; et cette digue, ce fut l'entente austro-prussienne rétablie, grâce à la convention de Gastein, pour une politique de répression à diriger en commun contre les soi-disant menées démagogiques.

Et cependant le jour approchait où M. de Bismarck allait proclamer le suffrage universel, appeler à lui M. de Bennigsen, le chef du *Nationalverein*, et faire cette fois un pacte avec la Révolution contre l'Autriche; mais à ce moment-là, c'est-à-dire en octobre 1865, il jouait encore si bien son rôle ultra-conservateur, qu'il entraînait sa dupe dans une démarche pleine de menaces contre la ville libre de Francfort « à propos de la tolérance accordée aux tendances subversives » du congrès des deputés allemands. On ne pouvait, à Vienne ni à Berlin, tolérer « qu'au siége même de la Diète germanique, on travaillât de préférence à miner l'autorité existante dans les principaux Etats confédérés. » On ne permettrait pas « le renouvellement d'un pareil scandale public. » On exigeait que le sénat de Francfort expulsât le congrès des députés allemands et le comité des Trente-Six établi en permanence par cette assemblée. Cependant M. de Bismarck pensa qu'il n'avait pas encore assez effrayé les moyens et les petits Etats par cette menace d'intervention violente dans les affaires intérieures de l'un d'eux; l'Autriche ne lui semblait pas non plus suffisamment compromise auprès des princes confédérés et perdue dans l'opinion de l'Allemagne libérale, pour qu'une coalition de tous les intérêts et de tous les amours-propres blessés par l'homme de Berlin fût rendue impossible avant l'heure où il se proposait d'apparaître métamorphosé en démocrate et en

Digitized by Google

révolutionnaire devant les Allemands stupéfaits. Il décida donc les aveugles de Vienne à faire, de concert avec lui, à Dresde, une seconde démarche à peu près semblable à celle qu'on avait faite à Francfort. L'Autriche, comme la Prusse, fit mine de vouloir exercer la police dans la Saxe royale, notamment en matière de presse. Habiller M. de Beust en démagogue dangereux, ce n'était plus de la comédie, mais de la charge, et il est incompréhensible qu'on n'eût pas encore vu à Vienne quel pitoyable rôle on jouait. Dans sa réponse aux deux puissances, M. de Beust rappela « que les lois fédérales sur la faculté de se faire droit à soi-même entre membres fédéraux ne pouvaient être mises de côté. » Il décocha en outre à M. de Bismarck cette flèche qui frappait en plein le but : « Avant de répondre au reproche fait au gouvernement saxon de ne pas s'opposer à des tendances *hostiles* à la Prusse, je dois attendre qu'on ait mis fin en Prusse à des tendances qui sont de nature à *anéantir* la Saxe. » On avait de meilleurs yeux à Dresde qu'à Vienne.

Le jour était arrivé, en effet, où, démasquant ses plans profondément mûris, la Prusse allait non-seulement achever la conquête des duchés de l'Elbe, mais bouleverser de fond en comble la Confédération germanique et lancer le défi à l'Autriche avec la volonté bien arrêtée de l'expulser de l'Allemagne. Si ce n'était point là l'idée du roi Guillaume, c'était celle, à coup sûr, de M. de Bismarck, qui, dans les premiers jours de juin 1866, avant l'invasion du Holstein, du Hanovre et de la Saxe, et même avant la rupture des rapports diplomatiques entre Berlin et Vienne, me disait : « Il y a seize ans, je vivais en gentilhomme campagnard, lorsque la volonté souveraine me désigna comme envoyé de la Prusse auprès de la diète de Francfort. J'avais été élevé dans l'admiration, je pourrais dire dans le culte de la politique autrichienne. Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour perdre mes illusions de jeunesse à l'endroit de l'Autriche, et je devins son adversaire déclaré. L'abaissement de mon pays, l'Allemagne sacrifiée à des intérêts étrangers, une politique cauteleuse et perfide, tout cela n'était pas fait pour me plaire. J'ignorais que l'avenir dût m'appeler à jouer un rôle ; mais, dès cette époque, je conçus l'idée dont je poursuis la réalisation aujourd'hui, celle de soustraire l'Allemagne à la pression autrichienne, du moins cette partie de l'Allemagne unie par son esprit, sa religion, ses mœurs et ses intérêts aux destinées de la Prusse. L'Allemagne du Nord constituée sous sa forme logique et naturelle, sous l'égide de la Prusse : pour atteindre ce but, je braverais tout, l'exil et même l'échafaud. » M. de Bismarck n'ex-

Digitized by Google

primait point alors sa pensée tout entière, puisqu'à Nikolsbourg il exigeait que l'Autriche fût expulsée de l'Allemagne du Sud comme de l'Allemagne du Nord. Mais entre le commencement de juin et la fin de juillet 1866, il y a Sadowa.

Le 26 janvier, M. de Bismarck ouvrit le feu contre l'Autriche. La façon dont il commença la campagne diplomatique est éminemment curieuse. Il se posait plus que jamais en champion du divin principe dynastique, et ce n'était plus M. de Beust, mais l'Autriche elle-même qu'il accusa de favoriser l'anarchie démagogique. Il signalait comme une démonstration des masses destinée à faire « de l'agitation » la réunion à Altona, dans le Holstein, d'anciens combattants et de délégués des associations des duchés d'Elbe. Il s'étonnait qu'on n'eût pas vu là, à Vienne « aussi clairement » qu'à Berlin, « l'ennemi commun des deux puissances, la Révolution : et nous pensions être d'accord, ajoutait-il, sur la nécessité de la combattre et sur le plan de la lutte contre elle. Nous fondant sur cette conviction, nous fîmes à Vienne la proposition des démarches de Francfort auxquelles le cabinet impérial consentit, mais dont il chercha bientôt à réduire la portée et dont par suite l'effet a été nul. » Voilà qui jette un jour très-vif sur les intrigues prussiennes qui aboutirent à la convention de Gastein. Le Hohenzollern dénonçait le Habsbourg comme un agent révolutionnaire ! « Le gouvernement impérial, continuait M. de Bismarck, n'hésite pas à employer contre nous ces mêmes moyens d'agitation de l'ennemi commun qu'il avait voulu combattre avec nous. En quoi cette assemblée en masse, ornée de la présence des meneurs de la démocratie de la Hesse, de Francfort, de la Bavière, se distingue-t-elle des assemblées dont l'Autriche elle-même s'est plaint à Francfort ? » Il invoquait le *principe moral* qui, selon lui, souffrait une grave atteinte « de la non-application par le gouvernement impérial des lois existantes » dans le Holstein ; il montrait le roi de Prusse « douloureusement affecté de voir se déployer, sous l'égide de l'aigle autrichienne, des tendances révolutionnaires et hostiles à tous les trônes. » Enfin, il invitait l'Autriche à « rendre impossible à l'avenir l'action de ce qu'on appelle la cour de Kiel sur le pays, action qui impliquait une protestation contre son droit aussi bien que contre celui de la Prusse. » Si l'Autriche ne lui donnait point une entière satisfaction, alors, concluait M. de Bismarck, nous serons « obligés de nous assurer une entière liberté pour toute notre politique et d'en faire l'usage que nous croirons conforme aux intérêts de la Prusse. » Voilà comment parlait, le 26 janvier 1866, l'homme qui, le 8 avril suivant, proclamait une

Digitized by Google

assemblée issue des élections directes et du suffrage universel de toute la nation!

Pour ne point voir clair cette fois, il eût fallu que l'Autriche s'arrachât les yeux à elle-même. Le 7 février, elle releva le gant de la Prusse. On rappela que ce n'étaient pas « les prétentions de la Prusse, mais les droits de la Confédération germanique et les droits des duchés qui avaient motivé la guerre contre le Danemark ; » et que d'après la convention de Gastein, « le gouvernement impérial n'était soumis à aucun contrôle dans l'administration provisoire du Holstein. » On repoussa « avec fermeté la prétention de l'envoyé prussien demandant compte d'un acte de l'administration du Holstein ; et en disant ceci, ajoutait le comte de Mensdorff, alors ministre des affaires étrangères à Vienne, je ne fais qu'obéir aux ordres de mon maître impérial. » En même temps l'Autriche commença ses préparatifs de guerre.

Au moment même où la Prusse lançait sa provocation, dix-neuf membres de la noblesse holsteinoise présentaient à M. de Birmarck une adresse où ils lui déclaraient que « la prospérité, le bonheur de leur patrie étaient attachés à l'union des duchés avec la monarchie prussienne. » Ils engageaient le roi de Prusse à adopter les mesures propres à réaliser cette union et à « conserver aux pays *bientôt placés sous son sceptre* leurs institutions particulières, en tant que celles-ci seraient compatibles avec le bien public (1). » C'était là évidemment une manifestation plus anarchique, plus attentatoire aux prétendus droits acquis en commun par la Prusse et par l'Autriche, que toutes celles où M. de Bismarck avait cherché le prétexte de son défi. Il combla la mesure par sa réponse du 2 mars aux dix-neuf Prussiens du Holstein : « J'ai déjà eu précédemment l'occasion de déclarer publiquement que des différentes manières dont les droits de la Prusse et les intérêts de l'Allemagne pourraient être sauvegardés, celle d'une union avec la monarchie prussienne serait la plus avantageuse pour le Schlesvig-Holstein lui-même. » Et traduisant ces paroles en fait, le roi de Prusse fit le 13 mars acte de souveraineté et de despotisme non-seulement dans le Schlesvig, mais aussi dans le Holstein, en édictant par un simple décret la peine de cinq à dix ans de réclusion contre quiconque tenterait d'établir dans les deux duchés ou dans l'un d'eux une autre autorité que celle de la conquête. On lançait du même coup une menace à S. M. augustenbourgeoise qui continuait de *régner* à Kiel, et une nouvelle bravade à l'empereur d'Autriche. Alors

(1) *Archives diplomatiques*. Amyot. Paris.

Digitized by Google

aussi M. de Bismarck jugea que le moment était venu d'attacher à sa politique la cocarde nationale démocratique. Il le fit dans sa fameuse circulaire du 24 mars.

Après avoir dénoncé les préparatifs militaires de l'Autriche et rejeté sur cette puissance la priorité des armements, ainsi que la responsabilité d'une guerre fratricide, il posa audacieusement ces trois problèmes à la fois : la réforme fédérale, les intérêts de l'Allemagne identifiés avec ceux de la Prusse, les Etats de la Confédération germanique mis en demeure de se prononcer pour ou contre la Prusse. Quant aux duchés de l'Elbe, il se montrait décidé à en expulser le prince d'Augustenbourg, « qui, disait-il, n'y a aucun droit. » Il lui fallait obtenir pour la Prusse des garanties qu'il n'avait point trouvées dans « l'alliance avec l'autre grande puissance allemande. » La position géographique de la Prusse, « son caractère allemand et les sentiments allemands de ses princes lui commandaient de chercher avant tout ces garanties dans l'Allemagne même. » Il voulait s'appuyer « sur la nationalité allemande, » pour assurer le maintien de « l'indépendance nationale. » Les institutions fédérales ne suffisaient pas pour faire participer l'Allemagne à une politique active « ayant quelque chance d'amener le triomphe des vues du peuple allemand. » M. de Bismarck disait bien maintenant le peuple allemand, et non pas les souverains allemands ! L'organisation militaire de la Confédération germanique n'était pas non plus « suffisante pour garantir la sécurité de l'Allemagne. » Il mettait déjà l'Autriche au nombre des puissances étrangères : « A chaque agression, qu'elle vienne de l'Autriche ou d'autres puissances, etc... » Sa position géographique, affirmait-il, « rend identique l'intérêt de la Prusse et l'intérêt de l'Allemagne. » Il voulait éviter à celle-ci le sort de la Pologne au milieu des grandes crises européennes qui pouvaient surgir à chaque instant : « Le sort de la Prusse entraînera le sort de l'Allemagne, et nous ne doutons pas que, si une fois la force de la Prusse était brisée, l'Allemagne ne prendrait plus qu'une part passive à la politique des nations européennes. » Tous les gouvernements allemands devaient considérer « comme un devoir sacré d'éviter cette éventualité et de coopérer à cet effet avec la Prusse. » En conséquence, il demandait à chacun d'eux une réponse catégorique à cette question : « Si et dans quelle mesure nous pourrions compter sur son appui, au cas où nous serions attaqués par l'Autriche, ou obligés à la guerre par des menaces non équivoques. »

A cette déclaration de guerre à peine déguisée sous les formes

Digitized by Google

diplomatiques, l'Autriche se borna à répondre, le 31 mars, par une protestation où elle affirmait son amour pour la paix. Mais en même temps elle poussa avec plus d'énergie ses armements, prévoyant d'ailleurs que la guerre était inévitable et que M. de Bismarck la voulait, à défaut de tout autre moyen d'atteindre à son but dans les duchés de l'Elbe et dans toute l'Allemagne. « Quoique la fausseté de pareilles suppositions soit notoire en Europe, déclarait le comte de Karolyi, ambassadeur d'Autriche à Berlin, le gouvernement impérial doit néanmoins regarder comme nécessaire de protester formellement vis-à-vis du cabinet royal contre une accusation aussi complétement inconciliable avec l'évidence des faits. Le soussigné, ministre impérial-royal, a par conséquent reçu l'ordre de déclarer formellement à S. Exc. M. le comte de Bismarck-Schœnhausen que rien n'est plus éloigné des intentions de S. M. l'empereur qu'une attitude offensive contre la Prusse. » L'Autriche rappelait en outre le contrat fédéral et l'article 11 ainsi conçu : « Les Etats confédérés s'engagent à ne se faire la guerre sous aucun prétexte et à ne point poursuivre leurs différends par la force des armes, mais à les soumettre à la diète. Celle-ci essayera, au moyen d'une commission, la voie de la médiation. Si elle ne réussit pas et qu'une sentence juridique devienne nécessaire, il y sera pourvu par un jugement austrégal (*austrægel instanz*), auquel les parties belligérantes se soumettront sans appel. » La Bavière invoqua ce même article 11 de l'acte fédéral, dans sa dépêche du 31 mars, adressée à Berlin et à Vienne : « Les biens les plus sacrés de la nation et les intérêts vitaux de tous les membres de la Confédération, disait M. de Pfordten, ne s'opposent pas moins impérieusement que les principes du droit fédéral à une guerre intestine. En vérité, celui qui porterait la faute d'une guerre pareille serait bientôt jugé par sa propre conscience, avant même que l'histoire prononçât sur lui la sentence incorruptible. » La Bavière invitait les deux grands cabinets à déclarer que chacun d'eux « s'abstiendrait absolument de toute attaque violente contre tout autre membre de la Confédération, et qu'au contraire il était disposé à entrer en négociation pour conserver la paix de la Confédération germanique. » Quant à la Saxe royale, elle reconnaissait la nécessité d'une réorganisation « de la constitution fédérale, conforme aux exigences de notre époque. » Mais M. de Beust, dans sa réponse du 6 avril à M. de Bismarck, déclarait qu'on ne pouvait « s'occuper sérieusement de certaines éventualités, telles que celles de la *force anéantie de la Prusse* ou du *sort de la Pologne.* » Au reste, la Saxe royale se montrait prête à voter à la

Digitized by Google

diète conformément aux lois fédérales et à agir en conséquence, afin de combattre « l'agresseur. » Les autres moyens ou petits Etats ne contentèrent pas davantage le premier ministre du roi Guillaume. Dans la séance diétale du 9 avril, la Prusse fit cette déclaration : « Les réponses obtenues ne peuvent d'aucune manière faire concevoir au gouvernement royal une tranquillité qui lui permette de passer outre sur l'insuffisance de la constitution fédérale. » En conséquence, la nécessité lui apparaissait « de ne pas retarder plus longtemps la *grande question.* » M. de Bismarck rappelait le congrès des princes réuni à Francfort, en 1863, par l'empereur d'Autriche en vue de la réforme fédérale (1). « L'Autriche déclara alors, disait-il à la diète, que ni elle ni la Prusse ne pouvaient s'appuyer avec un degré quelconque de confiance sur la Confédération dans son état actuel; et l'espérance de voir les parois vermoulues de cet édifice résister encore à la prochaine tempête fut qualifiée par elle de simple souhait impuissant à rendre à l'édifice la solidité qui lui manquait. » Il rappelait aussi les échecs constants des gouvernements dans leurs tentatives de réforme fédérale (2); il affirmait enfin qu'une « assemblée élue dans toutes les parties de l'Allemagne pouvait seule ramener un plus grand rapprochement entre les contrastes. » Et, démasquant alors sa grande batterie démocratique, il présenta à la sérénissime Diète la motion suivante : « Il sera convoqué pour un jour à déterminer ultérieurement une assemblée issue des élections directes et du suffrage universel de toute la nation, laquelle assemblée sera saisie des propositions des gouvernements allemands sur une réforme fédérale et délibérera sur ces propositions. Mais dans l'intervalle, en attendant que cette assemblée se réunisse, lesdites propositions seront concertées entre les gouvernements. » C'était un coup de maître. M. de Bismarck adoptait le programme du *Nationalverein;* il associait les prétentions de la Prusse aux aspirations des unitaires et des libéraux de toute l'Allemagne, qui, dans leurs réunions et dans leurs manifestes, ne cessaient de proclamer le parlement national. Par cette métamorphose subite, il faisait du vieux roi Guillaume le chef de la nouvelle Allemagne démocratique, profondément hostile à la diète de Francfort et résolue à briser cet instrument de réaction et de despotisme. Quelques semaines plus tard, je signalais à M. de Bismarck les contradictions de sa politique. Vous proclamez, lui disais-je, un parlement national comme l'unique source d'où l'Allemagne puisse sortir régénérée, comme le

(1) Voir *l'Allemagne depuis Sadowa. Revue moderne* du 10 décembre 1868.
(2) *Idem.*

Digitized by Google

seul pouvoir suprême qui soit capable d'accomplir ses nouvelles destinées, et en même temps vous traitez la seconde chambre de Berlin à la façon de Louis XIV lorsqu'il entrait au parlement de Paris, son fouet à la main. Nous n'admettons pas en France que, entre l'absolutisme et la démocratie, le mariage soit possible. Puis-je vous demander, monsieur le ministre, comment vous entendez concilier la libre mission d'un parlement national avec le traitement rigoureux qu'a subi la chambre de Berlin? comment surtout vous avez pu décider le roi, représentant du droit divin, à accepter le suffrage universel qui est le principe démocratique par excellence? M. de Bismarck me répondit vivement : « C'est une victoire remportée par quatre années de luttes! Quand le roi m'a appelé, il y a quatre ans, la situation était des plus difficiles. Sa Majesté m'a placé sous les yeux une longue liste de concessions libérales, mais aucune à attendre d'elle sur la question militaire. J'ai dit au roi : « J'accepte, et « plus le gouvernement pourra se montrer libéral, mieux cela « vaudra. » La Chambre s'est obstinée d'un côté, et la couronne de l'autre. Dans ce conflit, j'ai suivi le roi. Ma vénération pour lui, tout mon passé, toutes mes traditions de famille m'en faisaient un devoir; mais que je sois, par nature ou par système, l'adversaire de la représentation nationale, l'ennemi né du régime parlementaire, c'est là une supposition toute gratuite. Je n'ai pas voulu me séparer du roi aux prises avec la chambre de Berlin, alors que la chambre de Berlin se mettait en travers d'une politique qui s'imposait à la Prusse comme une nécessité de premier ordre; mais que je songe à mystifier l'Allemagne avec mon projet de parlement, personne n'est en droit de m'adresser cette injure. Le jour où, ma tâche remplie, mes devoirs envers mon souverain se concilieraient mal avec mes devoirs d'homme d'Etat, je pourrais prendre le parti de m'effacer sans qu'il me fallût pour cela renier mon œuvre. »

J. VILBORT.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

LES POMPIERS [1]

I

LES POMPIERS DANS L'ANTIQUITÉ ET JUSQU'A NOS JOURS

L'homme se sent rempli de douleur et d'épouvante lorsqu'il contemple le spectacle grandiose et effrayant d'un vaste incendie ; et même, s'il a la certitude de n'en souffrir d'aucune sorte, il éprouve encore une terreur instinctive dont il n'est pas plus exempt que les animaux, et contre laquelle la raison seule le soutient.

Tandis que la plupart des peuples des premiers âges ont vu dans le feu une manifestation de la divinité, l'art de le combattre victorieusement n'a pris naissance que dans les temps modernes. On peut avancer que l'efficacité des moyens employés contre les incendies est en raison directe de la civilisation, à cause du rôle que jouent les sciences physiques et mécaniques dans tous les cas où l'on a à lutter contre l'élément destructeur. De nos jours, les habitants des pays où les races européennes n'ont pas pris une prépondérance décidée restent désarmés en présence des incendies, et abandonnent leurs propriétés en ne songeant qu'à sauver leurs personnes.

Chez les Grecs et chez les Romains, on ne savait opposer aux flammes que des palliatifs : des récipients pleins d'eau ou des masses de terre. Cependant la pompe paraît remonter à une

(1) *Manuel du Pompier.* — *Moniteur du Pompier.* — *Journal du Pompier.* — Documents officiels divers. — Renseignements spéciaux.

Digitized by Google

haute antiquité; on attribue généralement son invention à Ctésibius d'Alexandrie, qui vivait 120 ans avant J.-C. Il est même probable que le mécanicien grec ne fit que la perfectionner, et qu'elle était employée depuis longtemps à divers usages. Les anciens, chez lesquels tant de pontifes se vouaient à l'entretien du feu, n'eurent que fort tard des corporations chargées de l'éteindre. A Rome, avant Auguste, les triumvirs nocturnes et les édiles veillaient à l'extinction des incendies; douze cents esclaves (*familia publica*) étaient placés à cet effet sous leurs ordres. L'insuffisance des secours qu'ils donnaient avait déterminé la formation de cohortes d'ouvriers qui vendaient leurs services à prix d'argent. Mais un commerce plus curieux et moins pénible était celui des usuriers, qui profitaient de la frayeur des voisins menacés pour leur acheter à vil prix leurs maisons. Un certain Sénécion fit ainsi une fortune considérable.

Les satiriques nous apprennent combien les incendies faisaient de ravages dans la capitale du monde, aussi riche en masures branlantes qu'en palais somptueux, et quels remèdes illusoires on se bornait à y apporter. Auguste avait formé sept cohortes de *Vigiles* organisés militairement, qui occupaient nuit et jour les quatorze quartiers de Rome. Elles étaient placées sous les ordres d'un chevalier romain portant le titre de *Nyctostratége*, et devaient aussi maintenir pendant la nuit la paix de la cité et protéger les citoyens contre le vol et le meurtre. Elles comptaient près de quatre mille hommes; dans le principe, elles se recrutèrent parmi les affranchis; plus tard, elles furent composées de citoyens romains. On en créa de semblables dans les principales villes des provinces, comme l'attestent des inscriptions retrouvées à Nîmes. L'effondrement de l'empire entraîna la ruine de ses institutions, et, à une époque où le sac et l'embrasement d'une ville étaient devenus des malheurs ordinaires, on négligea des soins qui supposent la prospérité et la paix.

Au moyen âge, en cas d'incendie, on se contentait encore de jeter de l'eau avec des seaux sur les bâtiments atteints, d'effectuer le sauvetage avec des crocs, des échelles et des cordes, puis on faisait la *part du feu*, et cette part était celle du lion. Quand le sinistre prenait de grosses proportions, ou quand il éclatait chez un personnage d'importance, on avait recours au saint-sacrement. On lit dans les mémoires de mademoiselle de Montpensier que, le 6 janvier 1661, le feu prit au Louvre, dans la galerie des tableaux, qui fut très-endommagée, et que Louis XIV fit apporter par le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois l'hostie consacrée, et alla à sa rencontre accompagné de la reine. Ce fut la

Digitized by Google

dernière fois que cette coutume, condamnée depuis par l'Eglise, fut mise en pratique.

Les règlements de police qui ordonnent en France des précautions contre l'incendie remontent au delà du quatorzième siècle. Les prévôts de Paris prescrivaient aux bourgeois ayant pignon sur rue de tenir constamment un muid d'eau près des portes de leurs maisons, et de ne se servir dans les écuries que de lanternes. En 1618, à la suite d'un accident qui eût pu avoir de tragiques conséquences, on défendit de tirer des fusées et des pétards dans la capitale, *sous peine de la vie.* Des jeunes gens avaient donné une fête dans l'île Notre-Dame (île Saint-Louis); des pièces d'artifices communiquèrent le feu à six bateaux chargés de foin ; les amarres brûlèrent, les bateaux s'en allèrent à la dérive et menacèrent de destruction les maisons qui bordaient les rives du fleuve et surtout celles bâties sur les ponts. Grâce à l'adresse et au dévouement de quelques mariniers, on parvint à faire sortir ces dangereux brûlots de la ville ou à les couler. Les Parisiens en furent quittes pour la peur, mais une peur qui explique la dureté de l'édit.

La nuit, des hommes postés dans les clochers observaient la cité endormie. Cet usage continue encore dans quelques-unes de nos provinces. Il n'y a pas très-longtemps qu'on entendait, d'heure en heure, la voix monotone des guetteurs rassurer les habitants. Mais quelle épouvante se répandait jadis quand un incendie s'allumait « au milieu de la nuit. Au tintement du beffroi de l'hôtel de ville, toutes les paroisses répondaient par le glas sinistre du tocsin, et les gardes de nuit, les clocheteurs des trépassés, comme on les appelait alors, entremêlaient leur refrain habituel :

> Réveillez-vous, gens qui dormez,
> Priez Dieu pour les trépassés,

du cri non moins lugubre : *Au feu! au feu!* »

Sous Louis XIV (ordonnance de 1670), on obligea les ouvriers possédant des habitudes et des connaissances spéciales, tels que maîtres maçons, maîtres charpentiers, maîtres couvreurs, à se rendre à l'appel des magistrats, avec tous leurs compagnons, chaque fois qu'ils en seraient requis. Ils étaient payés de leur travail; mais, en cas de négligence, de fortes amendes venaient les atteindre; ils encouraient même la perte du droit de maîtrise.

Ces prescriptions ont été reproduites par l'ordonnance du

Digitized by Google

11 décembre 1852 : « Art. 41. Les maçons, charpentiers, couvreurs et autres ouvriers seront tenus, à la première réquisition, de se rendre au lieu de l'incendie avec leurs outils ou agrès; faute par eux de déférer à cette réquisition, ils seront poursuivis devant les tribunaux conformément à l'article 475 du Code pénal. » De plus, on accorde des gratifications à chacun des porteurs d'eau arrivés les premiers avec leurs tonneaux pleins : 12 francs pour le premier, 6 francs pour le second. Ils sont payés de leur travail à raison de 35 c. l'hectolitre d'eau fournie.

Autrefois les capucins étaient préposés à la garde des objets sauvés; ils secouraient les blessés, et il faut leur rendre cette justice qu'ils ne ménageaient pas leur peine. Une lettre de madame de Sévigné, datée du 20 février 1671, en fait foi :

Le feu était si allumé qu'on n'osait en approcher, et l'on n'espérait la fin de cet embrasement qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisait pitié; il voulait aller sauver sa mère qui brûlait au troisième étage; sa femme s'attachait à lui et le retenait avec violence. Il me pria de tenir sa femme et je le fis; il trouva que sa mère avait passé au travers de la flamme et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers, il ne put approcher du lieu où ils étaient; enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme. Des *capucins, pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien qu'ils coupèrent le feu.* On jeta de l'eau sur le reste de l'embrasement, et enfin le combat finit faute de combattants, c'est-à-dire après que le premier et le second étage eurent été consumés. On appela bonheur ce qui restait de la maison, quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte.

L'usage des pompes mobiles, construites de manière à lancer de fortes colonnes d'eau sur les foyers ardents, fut établi à la fin du dix-septième siècle par les Hollandais et les Allemands, et c'est à eux que revient l'honneur de l'invention. Celle-ci fut perfectionnée et introduite en France en 1699 par un gentilhomme provençal, M. Dumourier-Duperrier. Il obtint de Louis XIV le privilége de faire confectionner et de vendre exclusivement les pompes pendant trente ans. Le roi en donna à la ville douze montées sur quatre roues. Le privilége fut continué au premier bénéficiaire et à ses héritiers jusqu'en 1789, et tel était à cette époque l'esprit de restriction que, pendant ce laps de quatre-vingt-onze ans, le mécanisme des pompes fut toujours tenu secret; il n'était même pas mis à découvert devant les prévôts sous la surveillance desquels on faisait des épreuves mensuelles.

C'est en 1705 que les engins nouveaux servirent pour la première fois, lors de l'incendie de l'église du Petit-Saint-Antoine.

Digitized by Google

Leur action puissante transporta les Parisiens d'admiration, et une loterie fut établie aussitôt afin de pourvoir à l'achat et à l'entretien de vingt pompes. On n'avait encore inventé ni la souscription ni l'obligation avec prime. Dans le principe, M. Duperrier devait faire manœuvrer ses pompes par ses ouvriers, que les incendiés eussent ensuite payés de leurs deniers suivant un tarif. Mais, d'ordinaire, les gens dont la maison a brûlé ont la bourse si mal garnie, que cela contribue à refroidir le zèle de ceux chargés de leur porter un secours intéressé. Aussi le directeur des pompes nommé par le roi reçut bientôt des subventions qui lui permirent de faire mettre au-dessus de la porte de sa demeure, dans la rue Mazarine :

« *Pompes publiques du roi, pour remédier aux incendies sans qu'on soit tenu de rien payer.* »

Moyennant la subvention, qui commença en 1705 et qui fut régularisée en 1716, le directeur des pompes dut entretenir soixante gardes-pompes; un certain nombre d'entre eux accompagnait le roi dans ses voyages; ils recevaient une solde, portaient un uniforme consistant en un habit bleu et en un chapeau de feutre couvert d'un tissu métallique qui fut, quelque temps après, remplacé par une calotte en fer.

Le corps des gardes-pompes, composé d'éléments civils, était néanmoins assimilé aux corps militaires; les directeurs portaient les épaulettes de colonel, et l'un d'eux reçut la croix de Saint-Louis; l'hôtel des Invalides était ouvert aux gardes blessés. Ces priviléges rendent d'autant plus singulière la tolérance qui, à la mort de M. Duperrier, conserva à sa veuve la direction des pompes jusqu'à la majorité de son fils. Vers la fin du siècle, le corps s'était *militarisé* en s'augmentant; il fut même armé de sabres en 1792; toutefois les gardes n'étaient pas casernés; ils étaient presque tous mariés et exerçaient différents métiers pendant les loisirs que leur laissait le service. Il n'en est plus de même à présent. Les pompiers de Paris, complétement soldats, sont soumis aux mêmes règles que le reste de l'armée, où l'on sait que le travail *clandestin* est sévèrement défendu, par suite des réclamations plus ou moins fondées qu'il a soulevées dans la classe ouvrière. Les gardes-pompes se ressentirent, pendant la révolution, de l'influence des vicissitudes du temps, sans être modifiés cependant d'une façon radicale. L'empire même, en les réorganisant, ne fit guère, jusqu'en 1810, que leur donner un peu de cohésion. Cette année-là eut lieu l'incendie de l'hôtel du prince de Schwartzenberg, auquel le nombre, la qualité des victimes et le danger que courut l'empereur donnèrent un grand

Digitized by Google

retentissement. Avant que le péril ne fût révélé, on avait refusé de laisser entrer les gardes-pompes dans l'intérieur de l'hôtel, et quand il fut imminent, la foule, qui se précipitait au dehors, paralysa les secours. Le commandant était absent de Paris, et on s'aperçut que les pompiers manquaient de l'autorité et de l'ascendant moral indispensables dans les circonstances graves. L'empereur y pourvut.

Un décret du 18 septembre 1811 créa un bataillon de sapeurs-pompiers, sur des bases générales essentiellement militaires qui subsistent encore; ce bataillon devait également concourir au maintien de l'ordre et de la police. On trouve là une réminiscence des *Vigiles* d'Auguste. Cette innovation ne fut pas favorablement accueillie par les pompiers, obligés pour la première fois d'échanger leurs logements en ville contre des casernes, et l'exercice d'un état contre des exercices militaires. Ces premières répugnances ne disparurent qu'après le renouvellement du corps par le recrutement. L'article 43 du décret de 1811 est particulièrement remarquable : il met les dépenses du corps des sapeurs-pompiers à la charge de la ville de Paris, *jusqu'à ce que des compagnies d'assurance soient en état d'en supporter la plus grande partie.* C'est une clause dont le conseil municipal s'est souvenu fort longtemps, et dont il a réclamé l'exécution dans toutes les occasions qui se sont présentées. A l'heure actuelle, on sent les inconvénients d'une pareille mesure, qui aurait pour premier résultat de faire hausser les primes d'assurances. Cependant en Angleterre ce système a prévalu, et la *Fire-Brigade* est soldée par les compagnies d'assurance.

En 1830 et 1848, les pompiers, composés presque en entier d'enfants de Paris, aspirèrent fortement l'atmosphère de l'émeute et renvoyèrent leurs chefs, comme le peuple se débarrassait de ses rois. Hâtons-nous d'ajouter que, si le soldat oublia son devoir, l'homme de cœur resta à son poste. On doit à de braves gens que n'avait pu séduire l'égarement de leurs camarades la conservation d'une foule d'édifices publics. Malgré les menaces de l'écume de la multitude, ils attaquèrent résolument les incendies qui s'étaient déclarés, et s'en rendirent maîtres.

II

ORGANISATION ACTUELLE, MATÉRIEL

Par le décret du 5 décembre 1866, les pompiers de Paris ont été formés en un régiment à deux bataillons sous le commande-

Digitized by Google

ment d'un colonel; l'effectif actuel est de 45 officiers et de 1,572 sous-officiers, caporaux et soldats, qui font partie intégrante de l'arme de l'infanterie. Autrefois on admettait des engagés volontaires; on y a renoncé par des considérations auxquelles les souvenirs politiques de 1830 et de 1848 ne sont pas demeurés étrangers. On ne reçoit que des soldats ayant au moins un an de service et encore trois ans à faire; encore ne doivent-ils pas avoir leur domicile ou leur famille à Paris. En revanche on accorde à tous les sous-officiers la permission de se marier. Le corps relève exclusivement du ministre de la guerre pour tout ce qui concerne la discipline, le commandement et l'administration; le service contre l'incendie s'exécute sous la direction et d'après les ordres du préfet de police. Les dépenses restent tout entières à la charge de la Ville; elles sont un peu allégées, cepen dant, par les suppléments payés par les théâtres et les établissements publics. La solde (1), comparativement à celle des autres troupes, est très-forte, mais aussi la besogne du pompier est assez rude.

Prenons-le à son début. Jean Vigouroux a été désigné sur sa demande ou d'office; le voilà débarqué à Paris, et arrivé rue du Vieux-Colombier ou rue Culture-Sainte-Catherine (2). Les anciens jettent un coup d'œil sur la carrure de ses épaules et la cambrure de ses hanches, puis apparaissent successivement le médecin, le capitaine, le chef de bataillon, le colonel. On le toise, on l'examine; l'esclave antique amené de Gaule ou d'Espagne sur les marchés d'Italie n'était pas soumis à un plus minutieux examen physique, à un aussi sérieux examen moral. Le futur pompier a déjà eu le temps de se familiariser avec le premier : au conseil de révision, à son régiment, on a palpé ses muscles, et, sûr de lui, il supporte fermement le regard de M. le docteur. Quant à l'examen moral, il lui fait toujours un peu battre le cœur. « Encore un homme dont la masse n'est pas complète ! » dit le sergent-major d'un air d'importance en feuilletant le livret du nouveau venu. Puis le capitaine, en parcourant le dossier qui accompagne invariablement tout soldat français, fronce légèrement les sourcils : « Vous avez une feuille de pu-

(1) Voici les tarifs de solde par jour :

Sergents-majors.....	2 fr.	85 c.
Sergents.....	1	95
Caporaux.....	1	34
Sapeurs.....	1	01

En outre une prime journalière de 45 centimes fournit à l'entretien de l'habillement.

(2) Actuellement rue Sévigné.

Digitized by Google

nitions bien chargées, » dit-il. Le fusilier Jean Vigouroux se sent troublé, car il sait que les yeux de son chef sont tombés juste sur la note suivante : « Vigouroux : huit jours de salle de police, pour, étant rentré à l'appel du soir, le 1er janvier, légèrement pris de boisson et ayant perdu son pompon, avoir répondu au sergent Labrisque, qui lui faisait des observations : — De quoi vous plaignez-vous, puisque, au lieu de pompon, je rapporte un plumet (1) ! » Puis, le capitaine se plaint que les colonels n'envoient pas leurs meilleurs sujets aux pompiers, que les uns ne sont pas assez robustes, que les autres ne sont pas assez sages, que les..... Et le commandant du corps est souvent de l'avis du capitaine.

Jean Vigouroux, après avoir subi ces épreuves, est aussitôt pourvu de la veste, de la ceinture et du casque que l'on sait. Le voilà apprenti sapeur, mais ce n'est encore qu'une larve de salamandre.

De même que les mathématiciens réduisent leurs formules à la plus simple expression, de même les officiers instructeurs ont réduit les mouvements de l'homme et presque son sang-froid à une simplicité géométrique. Ils y ont gagné l'uniformité qui donne l'assurance et la précision ; ils ont obtenu un maximum de rapidité et d'effet. Cette parcimonie de mouvements, cette réglementation serrée, qui ne tolère pas qu'on saisisse une échelle les ongles en dessous, quand il est préférable de les avoir en dessus, s'applique aux manœuvres les plus périlleuses, à celles où la vie du sapeur est en jeu. Bien plus, on a réduit pour chaque opération le nombre d'hommes au strict nécessaire ; l'homme sera instruit, il aura l'intelligence et la force, il comptera sur lui-même, quel aiguillon pour son moral ! L'éducation du pompier sera longue, mais elle sera excellente.

D'abord, on amène Jean Vigouroux devant la pompe, on lui en explique le mécanisme, elle doit lui devenir familière dans tous ses détails ; il doit se prendre de respect et d'affection pour elle. Nous ne nous arrêterons pas à décrire la pompe double, dite pompe à incendie, dont le jeu est fort connu. Ce qui la caractérise, c'est que les deux cylindres ou corps de pompe qui la constituent sont plongés dans un récipient ou bâche que l'on tient constamment plein d'eau. Il y a deux espèces de pompes en usage. On nomme l'une pompe aspirante, et l'autre pompe foulante, bien que toutes deux soient du type des pompes aspirantes et foulantes. La première espèce est alimentée par l'eau

(1) Avoir son plumet, en argot de caserne, être gris.

Digitized by Google

qu'on verse dans la bâche au moyen des seaux qui arrivent de la *chaîne*, tandis que la deuxième espèce est munie d'un fort tuyau en cuir, l'*aspiral*, soutenu à l'intérieur par une hélice métallique, destiné à aspirer le liquide dans un réservoir quelconque. Par un arrêté du préfet de police, les trémies des tonneaux de porteurs d'eau, des tonneaux d'arrosement, etc., sont de dimension à recevoir l'aspiral. Il en résulte que l'eau de ces tonneaux peut être épuisée par la partie supérieure, laquelle ne présente pas pendant les grands froids la congélation qu'on rencontre au robinet. On sait que les porteurs d'eau sont tenus de remplir leurs tonneaux chaque soir, et de les remiser dans les endroits déterminés. (Ordonnance du 11 décembre 1852.)

Toute pompe est fixée sur un socle en bois garni de poignées et appelé *patin*. Elle est portée sur un chariot à deux roues monté sur ressorts, muni d'un coffret et au-dessous duquel est attaché une échelle à crochets. Deux tuyaux en cuir de 16 mètres de long, que l'on nomme *demi-garnitures*, une *lance*, deux leviers, un cordage de 30 mètres, deux tamis en osier, quinze seaux en toile, une hache, une ceinture de sauvetage, diverses clefs et menus outils complètent l'armement. La pompe, le chariot et ses agrès pèsent 485 kilogrammes ; son prix est d'environ 1500 fr. Elle est manœuvrée par trois hommes, un caporal chef, un premier et un deuxième servant.

L'élève pompier apprend d'abord à traîner la pompe, à la reculer, à la tourner, à la décharger du chariot, à l'y replacer. Ensuite, on lui enseigne l'*établissement*, c'est-à-dire à monter toutes les pièces, et à mettre la pompe en état de fonctionner, puis la *manœuvre*, qui se commande au sifflet. Le caporal tient la lance, le premier servant surveille les tuyaux, le second servant « qui ne doit jamais placer ses mains sur le balancier » reste à la pompe et règle le mouvement alternatif effectué par les travailleurs.

La pompe forme la base du matériel ; mais il est encore d'autres objets qui ne sont pas moins essentiels. D'abord le *tonneau*. Il est monté sur roues, et porte en avant un coffre garni de quarante seaux en toile et de quatre torches en résine (1). Le *chariot à incendie*, qui ressemble en petit à la voiture dont se servent les boulangers pour charrier le pain. Il contient : deux leviers, deux pelles, deux pioches, deux fourches, quatre haches, quatre demi-garnitures, un grappin avec grelin de 20 mètres, une lance, un sac de sauvetage, une échelle en trois pièces du

(1) Poids du tonneau plein et prêt à aller au feu : 671 kilogrammes.

Digitized by Google

système Bomblin. Les pièces ce cette échelle, montées ensemble, sont munies de coulisses, peuvent glisser très-rapidement les unes sur les autres et se déployer en un instant (1). Le sac de sauvetage est un long tube de toile en fort treillis ; il s'accroche à une fenêtre, et lorsque des hommes placés à terre lui donnent une inclinaison convenable, on peut se laisser couler dans son intérieur, du haut en bas, sans aucun danger.

Un des appareils les plus curieux est celui contre l'asphyxie, destiné aux feux de caves. Il est dû au colonel Paulin, qui a commandé les sapeurs-pompiers depuis 1834 jusqu'en 1845. Il consiste en une casaque de cuir qui enveloppe entièrement le corps depuis la tête inclusivement jusques au-dessous des hanches. Une ceinture assujettit ce vêtement autour des reins, et des courroies serrées autour des poignets retiennent les manches ; la partie qui correspond au visage est couverte d'un masque de verre épais. Un ajutage vissé sur la gauche de la poitrine communique au dehors par un boyau flexible, et au moyen de la pompe on envoie de l'air à l'homme revêtu de l'appareil. Un sifflet est fixé au-dessous de la plaque de verre, et sert aux signaux.

Il y a enfin un matériel d'un usage tout à fait journalier, c'est celui destiné aux feux de cheminées. Il se compose d'un cordage, d'une ceinture de sauvetage, d'une hache et d'une toile en treillis avec poignée.

Tous les objets dont il vient d'être question présentent, dans leur ensemble comme dans leurs détails, une parfaite uniformité ; leur légèreté unie à la la solidité diminue la fatigue des hommes, et rend les secours plus prompts et plus efficaces. C'est à M. de la Condamine, dont le nom est bien connu du public, que sont dues les plus importantes améliorations.

Le matériel est toujours remisé dans des lieux secs et pouvant être chauffés modérément pendant les grands froids, afin d'éviter la congélation des provisions d'eau. Les portes sont assez larges pour que les pompes et les tonneaux puissent sortir simultanément.

Remarquons maintenant :

Qu'il y a différents écoles dans l'art de sauver du feu comme il y en a de différentes dans l'art de sauver de la maladie. Il en existe deux principales : la française et l'anglaise. Celle-ci admet les grandes machines, les pompes ayant avec elles une machine à vapeur, dont le foyer, toujours préparé, s'allume pendant qu'on se rend sur le théâtre

(1) Poids total du chariot : 410 kilogrammes.

Digitized by Google

de l'incendie, la grande quantité d'eau et, naturellement, l'importance de la bonne direction du jet. A cette école se joignent les Américains, les Suisses, les Allemands et les Français de l'est. La plus grande partie des sapeurs-pompiers de France suit les pensées du corps des officiers du bataillon de Paris. Nous trouvons l'opinion de ceux-ci résumée dans un passage du livre de M. le commandant Paulin :

« Cependant, pour peu que ceux qui n'ont pas d'expérience veuillent réfléchir, et que tous ceux qui ont de la pratique veuillent se rendre compte de ce qu'ils ont dû observer dans l'extinction des incendies, il est impossible qu'ils ne reconnaissent pas avec moi que tout ce qui est *au-dessus* d'une certaine puissance, dans une pompe à incendie, est complétement inutile et même nuisible. »

M. Paulin s'est surtout préoccupé de la dépense qu'occasionneront les *pompes monstres*, comme il les appelle; mais cet officier n'a pas songé aux pompes à vapeur, qui, cependant, étaient inventées à l'époque où il écrivait, puisque la ville de Berlin faisait en 1832 acquisition d'une pompe à incendie mue par la vapeur, construite par M. Braidweather.

(*Journal du Sapeur-pompier.*)

A Londres, de même qu'en Amérique, il y a de nombreuses pompes à vapeur; dans les villes bâties sur le bord de grands fleuves, où la navigation est active, des bateaux pompes peuvent voguer vers les endroits menacés. La principale objection faite contre ce système par l'édilité parisienne est que, pour alimenter des pompes puissantes, il faut de grandes quantités d'eau et que parfois, avec les pompes de dimensions moyennes qui sont en usage, le liquide manque. Mais il y en a encore une autre. Les grandes pompes sont très-lourdes et on ne peut les transporter rapidement à bras d'homme d'un point à un autre; d'où la nécessité d'entretenir des attelages, toujours harnachés, dans les principaux postes, ce qui ne laisse pas d'être une complication souvent embarrassante. Les chariots qui portent les pompes de Paris sont pourvus d'un palonnier auquel on peut à la rigueur atteler des chevaux, mais on sait avec quelle célérité les pompiers savent courir; ils vont bien plus vite que les chevaux pris pour la circonstance, et dont les harnais et les habitudes se prêteraient mal à ce service exceptionnel. Aussi on n'use presque jamais de la faculté accordée par l'ordonnance du 11 décembre 1852 :

Tous propriétaires de chevaux seront tenus, au besoin, de les fournir pour le service des incendies, et le prix du travail sera payé sur mémoires certifiés par le commissaire de police ou le commandant des sapeurs-pompiers.

Digitized by Google

Cependant, à Bordeaux, par exemple, les pompes sont disposées de manière à être traînées par des chevaux de fiacre ; le cocher requis reçoit 10 francs.

III

INSTRUCTION DU POMPIER. — ORGANISATION DES SECOURS DANS PARIS

Revenons à Jean Vigouroux. Il a appris à connaître et à manœuvrer les divers engins qu'on lui confiera ; la gymnastique lui a été enseignée avec le plus grand soin sous la direction d'un capitaine instructeur. Comme il y apportait de belles dispositions et une grande bonne volonté, il a perdu son penchant pour le cabaret ; dans ses moments de loisir, il se joue entre les barres parallèles ou se délasse à inventer une nouvelle méthode de monter à une corde lisse. Des agrès de toutes sortes disposés dans les cours ou dans des endroits couverts lui facilitent cette salutaire occupation. Son physique est développé. Le côté intellectuel, que ses parents avaient un peu négligé, a pris également un aspect moins terne. Qui veut s'en convaincre n'a qu'à regarder la figure vive et intelligente de Jean Vigouroux ; il a suivi les cours de l'école régimentaire, il consulte même Noël et Chapsal avant d'écrire à sa famille. Quant à ses *théories*, il commence à les posséder à fond. La plus importante embrasse un petit cours de construction. Les ouvriers de l'état-major du corps ont confectionné de très-ingénieux modèles de maisons en pans de bois où l'on retrouve toutes les dispositions principales employées dans les charpentes. Ces modèles se démontent, mais d'une façon particulière, différente de l'ordre des assemblages. Quand on enlève une pièce marquée de rouge comme si elle était consumée par le feu, toutes celles qui en sont solidaires tombent ; il en résulte une démonstration saisissante du danger que peut faire courir l'incendie à un édifice, selon qu'il s'est déclaré dans telle ou telle œuvre, et on apprécie la mesure exacte du péril que l'on courra en pénétrant dans telle ou telle partie. Le sapeur trouve encore dans cette étude un autre avantage : quand il lui faudra abattre une cloison ou un mur de refend, il n'y portera pas la hache ou la pioche au hasard ; la sonorité du premier coup lui indiquera le dessin de la charpente, et non-seulement il épargnera un temps précieux, mais encore il évitera des dégâts inutiles.

Digitized by Google

Les manœuvres purement militaires sont réservées pour le dimanche ; elles ont lieu avec l'ancien mousqueton à percussion : on ne parle pas encore de l'introduction du Chassepot.

Le service de garde est assez pénible ; les sapeurs n'ont que deux jours de repos sur douze environ ; ils sont répartis à Paris dans une centaine de petits postes de ville, sans compter ceux des théâtres, qui sont renforcés le soir pendant la représentation.

Tant que dura l'instruction de Jean Vigouroux, il n'eut point l'honneur de monter la garde ; son zèle de néophyte trouvait que c'était une privation : Jean brûlait du désir de voir un grand incendie et de s'y distinguer. Enfin, reconnu assez instruit, il fit partie du piquet établi dans sa caserne pour assurer les secours, et qui est composé d'un sous-officier, de deux caporaux et de douze sapeurs placés sous le commandement de l'officier de garde d'incendie. Vers huit heures du soir, c'était le jour de Noël, une servante tout effarée vint annoncer que le feu avait pris dans la cheminée de son maître, et tandis qu'elle continuait ses explications entremêlées de doléances, le caporal était déjà en route, suivi d'un premier soldat et de Jean Vigouroux. Ils furent bientôt au quatrième étage d'une ancienne maison à toit incliné couvert en tuiles, comme on n'en construit plus ; les flammèches emportées par le vent scintillaient dans un ciel brumeux. Le caporal eut en en tour de main placé deux seaux d'eau sur l'âtre de la cheminée dans laquelle se faisait entendre un ronflement prolongé ; il pria poliment la maîtresse de la maison de cesser d'y jeter d'énormes poignées de sel de cuisine, et appliqua la toile en treillis devant l'ouverture de la cheminée ; puis, laissant Jean Vigouroux continuer la besogne, il monta au grenier et de là sur le toit, suivi de son premier servant. Jean fit tenir la toile par deux gros messieurs en habit noir et, la saisissant par le milieu, la tira vivement de manière à produire une forte aspiration, qu'il renouvela de moment en moment. Pendant ce temps, comme le feu ne cessait pas, le caporal s'était fait solidement amarrer, avait jeté son cordage par-dessus le faîte du toit très-rapide, et aussitôt que son servant en avait eu fixé l'autre extrémité, il était monté en s'aidant de la corde et avait jeté dans l'orifice supérieur de la cheminée des débris de tuile et de gravats, qui mirent bientôt l'amphitryon hors de danger. Un fumiste acheva de remettre tout en ordre, et, une heure après, les pompiers étaient de retour, mais tout en nage malgré le froid. Jean Vigouroux, qui avait été remplacé au poste, alla se coucher d'assez mauvaise humeur à cause du rôle modeste qu'il avait rempli, et s'endormit. Il avait alors complétement oublié une particularité, qu'il connaissait cependant

Digitized by Google

fort bien. Dans le corps de garde de la caserne se trouve un grand lambris de bois contre lequel sont fixées de fortes manivelles avec des inscriptions : *Première section, Deuxième section, Officiers;* elles correspondent à tout un système de sonnettes placées dans les chambres, et le sergent de garde peut, en les manœuvrant, réveiller d'un seul mouvement toute la compagnie ou celle des deux sections qui doit marcher. Tout à coup les sonnettes s'agitèrent, une heure du matin sonnait. Le roulement des pompes et des tonneaux sortant à la fois de la remise se fit entendre dans la cour, et à *une heure trois minutes,* les pompiers, les uns achevant de mettre leur veste, les autres, le casque sous le bras, étaient à leur poste, répondant à l'appel des sergents et de l'officier. Celui-ci, après avoir jeté sur ses hommes un coup d'œil qui prouvait qu'il était satisfait de leur promptitude, commanda : Rentrez (1) ! Ce fut alors que Jean Vigouroux arriva : quatre jours de salle police lui prouvèrent qu'un pompier doit avoir le sommeil léger. C'était une fausse alerte. On la renouvelle en moyenne une fois par mois. A Londres, la *Fire-brigade* a à sa disposition un réseau électrique qui embrasse une grande partie de la ville et facilite beaucoup la rapidité des secours. A Caen, un télégraphe avertit chaque pompier-volontaire, dans sa propre maison, du lieu où il doit se rendre en cas d'incendie. A Montréal, au Canada, un système semblable, très-complet, a été établi par les ingénieurs britanniques. On remarquait à l'Exposition de 1867, une voiture-station télégraphique du chevalier Bergmüller, destinée aux pompiers de Vienne.

Quelques jours après, Jean, bien décidé à se trouver partout le premier, fut de garde au mont-de-piété. Dès l'arrivée, le caporal, observant les prescriptions et la consigne, alla d'abord examiner le matériel, s'assurant que les pompes et les tonneaux qui restent à poste fixe dans cet endroit étaient en bon état, puis il montra à ses hommes les bouches d'eau de l'établissement et celles avoisinant le poste. Là, comme dans tous les quartiers de Paris, se trouvent des bornes fontaines, leur reconnaissance minutieuse est d'autant plus indispensable que « les nombreuses démolitions qui ont lieu dans Paris occasionnent des déplacements considérables... et qu'on ne peut assigner les emplacements définitifs des secours d'eau. »

La ville est sillonnée par un réseau de conduites, dont le développement total atteint près de 350 lieues; les plus grandes ont 1 m. 10 c. de diamètre, et celles qui aboutissent aux

(1) Le commandement est : *Remisez !*

Digitized by Google

principaux établissements, 21 centimètres. L'eau y arrive refoulée par la différence de niveau des réservoirs urbains. Ceux-ci sont au nombre de seize; les plus considérables, ceux du canal de l'Ourcq et de Ménilmontant, contiennent l'un 500,000 mètres cubes, l'autre 100,000 mètres cubes, le moindre est celui de la rue Lepic à Montmartre, qui ne contient que 144 mètres cubes. La capacité de leur ensemble est de près de 800,000 mètres cubes fournissant à tous les besoins de la cité. Ils sont entretenus par des aqueducs, des machines, qu'alimentent des canaux, des nappes souterraines et la rivière. L'eau se déverse, sans compter les concessions particulières, par 107 fontaines publiques, monumentales ou marchandes (1), par un grand nombre de bornes fontaines, de bouches sous trottoirs et par 44 bouches de secours. Ces dernières sont placées contre les murs; les plaques qui servent à leur fermeture portent l'inscription : *Secours contre l'incendie.* On regrette que les nombreuses bouches qui servent au lavage des rues n'aient pas leur situation exacte repérée par des signes fixés aux murs ou sur quelques-uns des 33,000 becs de gaz qui éclairent la cité. Souvent, pendant la nuit et par les temps de neige, les pompiers perdent un temps précieux à trouver l'eau. On est loin de se douter, à l'aspect si simple et si modeste de la borne fontaine, une des plus utiles créations municipales, du mécanisme assez compliqué qu'elle renferme; le jeu des soupapes y est combiné de façon à s'opposer à la forte poussée de l'eau, ou bien à ouvrir à celle-ci une issue par laquelle s'échappe un jet énergique montant à la hauteur d'un étage. Les orifices sont ajustés pour les pas de vis des demi-garnitures qui accompagnent les pompes. Les poteaux carrés en fonte où vont se remplir les tonneaux d'arrosement ont une disposition analogue, ainsi que les bouches d'eau des trottoirs. Beaucoup de bornes fontaines et de bouches d'eau sont garnies de robinets adaptés à la portion du tuyau qui porte l'eau de la conduite principale à la borne, sous le pavé, à une profondeur que la gelée atteint rarement. La manœuvre des divers robinets est difficile et demande un apprentissage spécial. Quelquefois on laisse écouler l'eau dans les ruisseaux pour obtenir un batardeau où l'on puise directement. A Rome, où le régime des eaux était installé avec un très-grand luxe, on changeait en quelques minutes les rues en ruisseaux d'un débit considérable.

(1) On nomme fontaines marchandes celles où les porteurs d'eau et les entrepreneurs de l'arrosement viennent s'approvisionner moyennant une certaine redevance.

Digitized by Google

Vers onze heures du soir, Jean Vigouroux sommeillait en repassant dans sa tête la théorie du caporal sur les bouches d'eau, quand il fut brusquement rappelé à lui : un sergent de ville venait avertir qu'une jeune fille s'était laissé choir dans un puits rue des Escouffes.

Le chef partit immédiatement avec ses deux sapeurs munis de la pompe, de l'appareil à feux de caves, de deux cordages et de la ceinture de sauvetage. Il arriva bientôt dans une cour sombre et humide, pleine de gens en désordre, et retentissant des cris du père et de la mère de l'enfant. Celle-ci, en voulant monter sur des planches pourries de vétusté qui recouvraient la margelle d'un puits abandonné depuis longtemps, les avait fait fléchir sous son poids, et avait été précipitée dans le gouffre. Le caporal fit retirer tout le monde, sauf quatre robustes ouvriers dont les bras allaient bientôt devenir utiles. En moins d'un quart de minute, deux torches éclairèrent l'obscur réduit de leur clarté rougeâtre. Le caporal descendit d'abord de la lumière dans le puits, elle s'éteignit à quelques mètres, trois seaux d'eau y furent lancés avec force pour renouveler l'air; à une seconde épreuve, la lumière s'éteignit encore dans des miasmes infects. Jean Vigouroux trépignait d'impatience de descendre, il fut arrêté par un *taisez-vous!* très-sec du caporal qui se revêtait de l'appareil à feux de caves, et s'amarrait à une corde. Le premier servant, s'arc-boutant fortement contre la margelle du puits, descendait son chef; un assistant laissait filer au bout d'un cordage la ceinture de sauvetage, tandis que Jean Vigouroux dirigeait la manœuvre de la pompe, insufflant au sauveteur de l'air respirable. Le silence n'était troublé que par la respiration haletante des assistants. Un coup de sifflet retentit, c'était le signal pour amener le second cordage, et bientôt la jeune fille, inanimée, apparut aux yeux soutenue par la ceinture de sauvetage. Le caporal fut ramené ensuite. Le médecin qu'on avait été chercher tardait, et les pompiers, changeant tout à coup de rôle, donnèrent à l'enfant les soins les plus intelligents et les plus zélés. Bientôt elle revint à elle...

Quand on parcourt le *Manuel du sapeur-pompier*, écrit avec une sécheresse toute technique, on ne peut se défendre d'une vive émotion. C'est toujours et partout le chef qui prend tout d'abord le poste le plus périlleux, et, dès qu'il l'a pris, il ne s'appartient plus, il s'abandonne à ses aides et ne songe qu'au salut d'autrui. C'est le premier servant qui veille à sa sûreté, c'est à sa vigueur et à son sangfroid qu'il doit se confier. Le second servant, lui, n'est que le chef des auxiliaires. Cette abnégation,

Digitized by Google

on sent que le livre ne fait que la constater, et qu'elle semble aussi naturelle à ceux qui l'ont prescrite qu'à ceux qui la possèdent.

Jean Vigouroux venait d'être élevé à la dignité de premier servant, ce qui lui valait un supplément de solde de dix centimes par jour, lorsqu'il monta pour la première fois la garde à l'Opéra. Les jours de représentation ordinaire, le service y est fait par un officier et 35 hommes, les jours de bals par un officier et cinquante-trois hommes, répartis sur quatre points différents, depuis la coupole jusqu'au troisième dessous, depuis le vestiaire et les ponts jusqu'au lointain. Ce détachement considérable est réduit pendant le jour à quatorze hommes. L'officier a droit naturellement à un fauteuil d'orchestre, privilége très-agréable aux dilettantes, mais dont les obligations de service lui permettent peu de jouir. La surveillance des Italiens comporte quinze hommes, celle de la Comédie-Française quinze. Quant au théâtre Déjazet, aux Bouffes, à l'Athénée, un caporal et deux hommes leur suffisent à chacun. Le théâtre Lafayette n'occupe que deux pompiers.

Le total des détachements occupés chaque soir dans les théâtres monte à un officier et trois cents sous-officiers, caporaux et sapeurs, dont moitié environ ont été de garde pendant les vingt-quatre heures.

La galanterie du pompier est aussi proverbiale que sa gaieté, qui a été récemment célébrée par une chanson populaire. Cependant elle s'impose à elle-même un frein philosophique dans les grands théâtres. Jean Vigouroux ignorait encore la séduction de ses reins cambrés et celle des boucles de ses cheveux châtains, très-peu ménagés par les ciseaux du perruquier. Toute son attention se portait sur la construction de l'Opéra. La partie consacrée aux artistes est séparée de celle où se tiennent les spectateurs par un mur qui s'élève jusqu'aux combles; au centre est la grande ouverture, garnie d'un ample manteau d'Arlequin, et qui donne vue sur la scène. Elle est fermée pendant le jour, et la nuit après les représentations, par un rideau métallique à mailles; ce rideau a pour but d'arrêter momentanément les flammèches qui pourraient passer du théâtre dans la salle et réciproquement; des degrés praticables bâtis en arrière du mur permettent de monter aux combles, qui sont très-élevés et pourvus de deux planchers à claire-voie que l'on nomme *grils;* sur les grils sont installés des mouffles, treuils, tambours, cordages, en un mot tout ce qui est destiné à la suspension des divers décors. Au-dessous des grils sont installés des ponts, par lesquels les ma-

Digitized by Google

chinistes peuvent se rendre très-vite d'un poste à un autre. Il y en a de fixes et de volants; on pourrait bien plutôt les nommer passerelles, car ce sont la plupart de longs madriers suspendus à des cordages, et auxquels une simple corde sert de garde-fou. Il faut toute l'habitude des machinistes ou l'adresse de Jean Vigouroux pour les parcourir. De chaque côté de la scène, règnent deux corridors de cintres; le plus bas n'est chargé que des fils et cordages servant aux manœuvres, celui du haut porte au contraire les treuils et *leurs équipages* ainsi que les contrepoids qui descendent le long des murs dans de grands coffrages en bois. Qu'on imagine au milieu de tout cela une quantité considérable de toiles suspendues à des cordes, des milliers de fils, de poulies, de crochets, de châssis peu éloignés les uns des autres et formant une masse compacte, et on comprendra combien il est difficile de diriger le jet des lances en cas d'incendie. Aussi les machinistes prêtent la main aux pompiers pour lâcher les attaches des rideaux attaqués et les faire tomber, ce qui n'est pas toujours très-aisé.

Les quatre côtés de la scène et de ses dépendances se nomment avant-scène, lointain, côté cour (à la gauche de l'acteur), côté jardin (à droite). Ces deux dernières dénominations ont été empruntées à la disposition du théâtre des Tuileries, dont l'un des côtés donne sur la cour et l'autre sur le jardin. Le plancher s'ouvre dans toutes ses parties; il est divisé par trappes et par plans. Ces trappes reposent sur des sablières, de manière à pouvoir être retirées à la main une à une ou dans leur ensemble, soit à droite, soit à gauche, sous les autres trappes. Dans les parties latérales sont établies des cloisons à claire-voie où l'on met en dépôt les châssis de décorations. Au-dessous de la scène sont différents planchers nommés *dessous*, qui sont divisés par rues. C'est dans le premier dessous que se trouvent tous les détails du service; des lames de fer qui y sont encastrées facilitent le roulement des chariots. Un immense calorifère, dont les foyers sont enfoncés dans les sous-sols, envoie la chaleur par des tuyaux en fonte qui circulent dans toutes les parties de l'édifice. Enfin un réseau de conduites de gaz porte de toutes parts la lumière. Si on tient compte de la grandeur de l'Opéra, de la prodigieuse quantité de décors et de machines en charpentes qui y sont accumulées, des matières inflammables et de l'usage continuel qu'on en fait au milieu du feu, de la foule des figurants qui s'y agitent, on ne s'étonnera pas qu'un officier et un nombre de pompiers plus considérable que partout ailleurs y soient journellement en surveillance. Mais cela ne suffit pas. Lorsqu'un incendie se dé-

Digitized by Google

clare, les progrès du feu peuvent être tellement rapides qu'il faille pour les maîtriser des secours instantanés. Il y a dans tous les théâtres des établissements fixes et un matériel tout prêt, tel que les sapeurs puissent agir promptement. Voici de quoi ce matériel se compose à l'Opéra. Dans la coupole se trouvent deux réservoirs contenant près de six mille litres. Dans la cave, il y a un puits et une conduite de ville, sans compter une dixaine de bornes fontaines situées dans le voisinage (1). Quatre pompes à incendie, placées dans la cave, puisent l'eau dans des réservoirs inférieurs et la font monter par des colonnes d'ascension en plomb jusqu'aux réservoirs supérieurs, qui sont toujours maintenus pleins. Ces colonnes ou tuyaux d'ascension, au nombre de quatre, au lieu d'être continues, sont interrompues à chaque étage par un *boisseau* ou robinet à trois eaux, dont l'orifice est muni d'une demi-garniture et armé d'une lance. Ces boisseaux sont placés dans de petites armoires contenant aussi un seau, une hache et une éponge. Il y a en outre des bascules servant à faire mouvoir les fils d'un système de sonnettes d'avertissement. Au fond des réservoirs supérieurs sont *piqués* d'autres tuyaux en plomb, dits colonnes en charge, qui descendent jusqu'au pied des murs. Comme ils sont continuellement *en charge*, c'est-à-dire que l'eau qui est au-dessus y afflue sans cesse avec force, on n'a qu'à tourner un robinet pour obtenir instantanément un jet d'une grande amplitude. Ils sont interrompus, de même que les colonnes d'ascension, par des boisseaux munis de boyaux et de lances. Il y a à l'Opéra quarante et un établissements, c'est-à-dire quarante et un orifices desquels on peut faire jaillir l'eau. Cinq pompes de renfort, placées sur les ponts et dans la coupole donnent le moyen de *renforcer* le jet des établissements. Elles se manœuvrent au moyen d'une manivelle que peut tourner un seul homme.

Dans quelques théâtres, les établissements en charge sont remplacés par un appareil à air comprimé, qui peut chasser pendant près de dix minutes un jet extrêmement énergique (2). En Allemagne, on a essayé de construire un théâtre dont le plafond est une véritable pomme d'arrosoir; ce système a l'inconvénient de trop diviser l'eau, et de ne pas permettre d'attaquer les foyers avec la même énergie.

(1) Plusieurs théâtres ont des réservoirs supérieurs d'une capacité bien plus considérable. Ceux des Italiens ont vingt-huit mille litres, ceux des Français vingt et un mille, ceux de la Gaîté quinze mille.

(2) Il est fondé sur le même principe que l'appareil curieux qui sert à l'administration des lignes télégraphiques à envoyer les dépêches parisiennes à travers des tubes qui circulent sous les rues.

Digitized by Google

A l'Opéra, les installations de toute nature sont vastes et complètes. Celles des autres théâtres, notamment de celui du Châtelet où elles sont très-perfectionnées, s'en rapprochent plus ou moins.

Dans tous les grands établissements publics, on s'assure par des rondes périodiques qu'il n'existe aucun danger, mais il faut pouvoir s'assurer encore que les rondes ont été faites. On y parvient au moyen d'une invention très-originale due à un habile horloger parisien, M. Colin, de la maison Wagner. Dans les diverses parties de l'édifice sont fixées des boîtes circulaires en fonte, munies de repères et d'une lettre en saillie; les lettres des différentes boîtes sont choisies de façon à former un mot; la boîte est masquée par une petite porte fermant à clef. Lorsque le pompier auquel une ronde est prescrite à une heure déterminée se met en route, il se munit du *compteur*. Le compteur consiste en une grosse montre dont les aiguilles sont remplacées par un cadran en papier renouvelé tous les jours, et auquel on ne peut toucher sans connaître le secret de l'ouverture du boîtier. Le pompier appuie successivement le compteur au fond de toutes les boîtes, et toutes les lettres que portent celles-ci sont imprimées successivement au dos du cadran en papier à l'heure du passage et de manière à former le mot. De la sorte, quand on retire le cadran de papier, on voit : 1° si la ronde a été faite aux heures prescrites; 2° si elle a passé par tous les points du bâtiment; 3° le sens dans lequel elle a été faite. Ce compteur fournit au colonel des pompiers, auquel on envoie tous les cadrans, le moyen de s'assurer dans son cabinet de l'exactitude des sapeurs de son régiment. Jean Vigouroux se distinguait parmi les plus exacts; au bout de dix-huit mois, il avait été nommé caporal, et il connaissait son métier à fond, comme on va le voir.

IV

L'INCENDIE. — LE SAUVETAGE. — JEAN VIGOUROUX CHEZ LUI

Le Français, en général, le Parisien, en particulier, est plein de bonne volonté; cependant, les ordonnances de police ont eu soin de la stimuler. « Toute personne requise pour porter secours en cas d'incendie, et qui s'y serait refusée, sera poursuivie ainsi qu'il est dit en l'art. 475 du Code pénal (ord. du 11 décembre 1852). » Dans les quartiers populeux et industriels,

Digitized by Google

les travailleurs ne manquent jamais; l'ouvrier, excité à la fois par la pitié et la curiosité, ne refuse guère le service de ses bras; il n'a pas peur de salir sa blouse, et il se sent à l'aise dans un milieu bruyant et animé; le petit bourgeois craint pour son paletot, et fait volontiers un détour, afin d'éviter la réquisition de l'agent de l'autorité. Dans les quartiers riches, l'indifférence est complète : « Nous payons des pompiers et des soldats; qu'on s'en serve. »

On pourrait citer tel honnête citadin qui avait été requis et avait perdu dans la bagarre un objet de très-peu de valeur : pendant plusieurs jours, l'officier de pompiers et le colonel du régiment furent assaillis de ses réclamations. On n'en finirait pas si on voulait raconter, à côté des faits tragiques, toutes les anecdotes ridicules qui fourmillent. L'égoïsme n'en est pas toujours le mobile, c'est tantôt une générosité intempestive, tantôt un manque de tact. Un haut personnage, très-distingué par son instruction et son esprit, voulait absolument donner à un officier de pompiers, occupé dans son vaste et somptueux appartement à éteindre un feu de cheminée, des conseils pratiques; le brave officier, qui ne savait que son métier, répondit quelques mots polis, et réitéra avec beaucoup de vivacité un ordre qu'il venait de donner à ses sapeurs. L'homme du monde comprit.

Dans toutes les villes de garnison, dès qu'un incendie se déclare, les troupes sont aussitôt appelées. On préfère naturellement comme auxiliaires des soldats jeunes, alertes, facilement maniables, aux travailleurs de bonne volonté ou réunis par réquisition. A Paris et dans les grandes villes, il y a dans chaque caserne une compagnie de piquet constamment prête à sortir au premier signal, en armes ou en tenue de travail. Elle obéit aux ordres de l'état-major de la place ou, en cas de feu, aux réquisitions du commissaire de police, et défère à toutes les demandes de l'officier de pompiers.

Un incendie venait de s'allumer pendant la nuit dans une fabrique de voitures de la rue de la Roquette; les ateliers, contenant une grande quantité de bois, de matières inflammables et de machines étaient construits en fer et contigus à une maison haute de quatre étages, à laquelle on montait par un escalier extérieur en bois situé du côté des ateliers. Au rez-de-chaussée était installée une machine à vapeur, et les caves, très-profondes, étaient louées en partie à un marchand de comestibles, qui y déposait des eaux-de-vie, de l'huile, du beurre. Cela était absolument contraire aux règlements de police; malheureusement la plus active surveillance n'est pas toujours suffisante pour as-

Digitized by Google

surer leur exécution. Les flammes s'étaient développées avec une telle rapidité, qu'au moment où les pompiers arrivèrent, elles atteignaient le faîte de l'atelier dont elles faisaient éclater les vitres, et dévoraient la partie inférieure de l'escalier en bois. La foule était compacte, malgré les sergents de ville, et ce ne fut pas sans quelques énergiques jurons que l'officier se fraya le passage. Des cris déchirants se faisaient entendre à tous les étages, les habitants, réveillés en sursaut, étaient menacés d'un terrible danger. L'officier fit immédiatement procéder au sauvetage : c'était son premier devoir, le soin qui primait tous les autres. Jean Vigouroux dressa vivement l'échelle à crochet contre le mur, et la suspendit à la fenêtre du premier étage. Il monta, suivi de son premier servant; on plaçait en même temps les échelles à coulisse par lesquelles descendirent les habitants du premier. Jean, continuant sa manœuvre, soulevait son échelle verticalement les crochets tournés du côté de la rue; sa main droite tenait le montant gauche, et sa main gauche le montant droit. Le deuxième servant, resté en bas pour suivre des yeux les mouvements de son chef, cria : *Tournez!* Jean, par un renversement de bras, tourna l'échelle et l'accrocha au second étage, où il s'éleva ensuite; le premier servant maintenait le bas de l'échelle et rejoignit bientôt Jean Vigouroux. Cette manœuvre était difficile, et ne pouvait s'exécuter sans un grand sang-froid et une grande force de bras, attendu que Jean était obligé de la faire debout sur l'appui de la croisée, tandis que son servant le retenait fortement par la ceinture. Arrivés au second, les pompiers trouvèrent un homme, une femme et deux enfants à demi-morts de frayeur. Jean détacha une corde qu'il portait sur l'épaule, forma le *nœud de chaîne*, y plaça d'abord les deux enfants, les descendit avec l'aide de son premier servant, et sauva de même l'homme et la femme. A peine ceux-ci étaient-ils en sûreté, qu'une langue de feu et de fumée jaillit tout à coup par l'orifice de la cave, il devenait impossible d'approcher du bas de la maison, et la corde ne pouvait plus servir à descendre les habitants du troisième étage où quatre personnes jetaient des cris de désespoir. Jean Vigouroux, toujours avec l'échelle, y monta lestement, et hissa à lui, au moyen d'une corde légère appelée commande, dont il jeta un bout dans la rue, le sac de sauvetage; il l'attacha à la fenêtre. Comme son extrémité inférieure était maintenue loin des soupiraux de la cave, on évitait les atteintes du feu qui en sortait, et les habitants du troisième purent glisser jusqu'à terre où ils arrivèrent hors de péril.

Restaient les locataires du quatrième; une partie d'entre eux

Digitized by Google

avaient pu se sauver par les toits, abandonnant une vieille femme qui avait eu l'épaule démise deux jours avant. Mais pour arriver jusqu'à elle, une dangereuse difficulté était à vaincre. Devant la fenêtre était un chéneau faisant saillie de 30 centimètres environ, de telle sorte que l'échelle accrochée à l'appui de cette fenêtre se trouvait forcément dans une position très-inclinée. Jean Vigouroux parvint à s'y élancer. Il arriva dans la chambre; il se disposait à attacher le sac de sauvetage, quand l'état de la femme lui parut si grave qu'il vit bien qu'elle arriverait à terre dans un état désespéré. Il n'hésita pas : il plaça la malade sur son dos où il la lia fortement avec un drap, puis il descendit l'échelle en s'y suspendant à la force des bras.

La foule, qui contemplait cet émouvant spectacle à la lueur des flammes, était émue et haletante. On n'entendait que le bruit du jeu régulier des pompes, le crachement de l'eau sur les foyers, les avertissements brefs et secs des chefs des travailleurs. Jean, par un merveilleux effort de gymnaste, se balança un instant au-dessus du vide, s'élança d'un coup sur la barre d'appui du troisième et parvint à s'y maintenir en équilibre avec son fardeau. Il y eut un immense cri de joie. Il reprit son échelle et descendit d'étage en étage jusque dans la rue où il déposa saine et sauve la femme qu'il venait de sauver, au milieu d'applaudissements frénétiques (1).

Cependant l'officier avait fait sa *reconnaissance*; il avait pris une connaissance exacte des tenants et des aboutissants de l'incendie; une corde attachée aux reins, il avait pénétré dans la cave, se lançant hardiment à travers le feu et la fumée intense qui s'échappaient par l'entrée, rampant sur les mains pour trouver près du sol une atmosphère moins brûlante, tenant un mouchoir mouillé sur sa bouche, sachant qu'en bas il pourrait respirer plus facilement. Puis il était remonté et avait réglé l'attaque. Une pompe lançait de l'eau par le soupirail, d'autres fournissaient des jets entre l'atelier et la maison, qu'il fallait avant tout songer à préserver; on avait eu soin de se placer sous le vent; l'eau atteignait les parties supérieures, et dès qu'elles étaient *noircies*, on baissait à une hauteur moindre (2). En ce moment, le capitaine commandant la compagnie arriva. Il semble, d'après les règles de la hiérarchie militaire, qu'il eût dû prendre le commandement; mais, aux pompiers, il est fait

(1) Ce qu'on vient de lire est tout simplement l'exploit du caporal Thibaut, devenu légendaire à Paris.

(2) On appelle noircir, éteindre à la fois superficiellement les parties embrasées et mouiller les autres plus ou moins léchées par la flamme.

Digitized by Google

une dérogation à ce principe. Voici comment s'exprime le règlement : « Le premier officier arrivé commande..... Si des officiers se présentent seuls, ou en amenant des secours, ils ne doivent en faire usage qu'après avoir pris l'avis de celui qui a commencé l'attaque, et celui qui est le plus élevé en grade n'est investi de toute l'autorité qu'après avoir pris une connaissance parfaite de l'incendie. » Ce ne fut donc qu'avec le consentement du lieutenant que le capitaine put essayer d'un moyen qui a quelquefois réussi pour éteindre le feu de la cave. On n'osait y retourner à cause des conduites de gaz qui passaient très-près, et qui menaçaient à chaque instant de crever. On les avait bien écrasées pour les intercepter partout où on les avait rencontrées, mais cela ne suffisait pas. On parvint à établir une communication entre la machine à vapeur du rez-de-chaussée et la cave par des demi-garnitures ; on lança dans le sous-sol, dont on avait bouché les issues, toute la vapeur que fournissait la machine, et la vapeur d'eau prenant la place de l'air, le feu fut rapidement éteint. Les feux de caves, quand ils sont d'une grande intensité, présentent des difficultés extraordinaires. Pendant l'incendie qui, au mois de juillet 1868, dévora un pavillon des Halles-Centrales, les pompiers étaient parvenus à pénétrer dans quelques-unes des caves. Ils résistaient à la chaleur par un de ces tours de force qu'une surexcitation particulière rend quelquefois possibles, mais souvent ils furent obligés de s'enfuir, parce que l'eau répandue à terre devenue bouillante leur brûlait les pieds. Ce fut un incendie gigantesque où il y eut trente pompes en manœuvre.

Heureusement pour les la sûreté du quartier de la Roquette, l'incendie de la fabrique de voitures était loin d'atteindre ces proportions. Les habitants de la maison étaient sauvés, le feu de la cave à peu près éteint, on cherchait à se rendre maître de celui de l'atelier. Or, on ne pouvait pas en approcher; les colonnes légères qui le soutenaient étaient rougies par le feu; déjà l'une d'elles, s'étant légèrement écartée de la verticale, s'était brusquement affaissée sans que rien eût pu faire prévoir sa chute. Les officiers étaient obligés de faire retirer les travailleurs et les pompiers qui s'approchaient sans cesse des endroits dangereux. Leur prudence fut bientôt justifiée par l'écroulement total de l'édifice.

L'usage du fer dans les charpentes semble présenter des garanties particulières de préservation. Il est vrai que, dans les maisons, il empêche le feu de se développer aussi facilement que lorsqu'il y a du bois; mais si le fer ne se consume pas, il s'é-

Digitized by Google

chauffe, se dilate, exerce des poussées latérales énormes, puis tout à coup, et sans qu'on puisse en prévoir le moment, il perd sa force de résistance, et amène l'effondrement de tout ce qu'il soutenait. Le bois, au contraire, permet de suivre pas à pas les progrès du mal, ce qui augmente la facilité et la hardiesse pour le combattre.

Les pompiers ont ordinairement bien plus de confiance dans leur valeur et leur courage personnels que dans les machines plus ou moins compliquées qu'on a essayé de leur mettre entre les mains. Ainsi le sac de sauvetage est excellent, et cependant son usage est fort rare : les sapeurs de Paris, à la vue de personnes en dangers, sont pris d'une impatience fébrile et préfèrent avoir recours, au risque de leur vie, à des moyens directs de force et d'adresse.

Cela s'applique encore à un bien plus haut degré à beaucoup d'inventions très-ingénieuses, très-bonnes, qui sont journellement essayées. Il y a peu de temps, deux ingénieurs italiens ont présenté et expérimenté devant une commission réunie à la préfecture de police une échelle mobile qui se déplie en quelques minutes, atteint le faîte des maisons les plus élevées, et peut se mouvoir debout avec un homme à son sommet; l'équilibre est maintenu par un système de barres en fer s'allongeant à terre et dont on charge l'extrémité de contre-poids. Elle est très-séduisante, loin du feu et des embarras auxquels il donne naissance ; mais sur cent incendies, on aura à peine dans un la faculté de s'en servir avantageusement.

Le jour était venu, on était maître du feu; de nouveaux pompiers et des travailleurs veillaient sur les décombres; Jean Vigouroux n'en pouvait plus, il rentra à la caserne, et dormit huit heures tout d'un somme. Son logement diffère de celui du soldat; c'est un intermédiaire entre la chambrée du fantassin et la chambre de l'ouvrier. Les lits sont grands et bons, la planche qui court le long des murs ne porte que le sac léger destiné aux outils du métier et le casque de cuivre. Sous chaque lit, on voit une grande malle noire; qu'on l'ouvre, et on s'assurera que les compartiments qui la divisent, que le nombre et la quantité des habits qu'elle renferme feraient honneur à un Anglais en voyage. Du reste, pas de luxe : d'inoffensifs mousquetons, rangés sur un râtelier, derrière la porte, sont la seule décoration du logis. Mais Jean Vigouroux a dormi, il se lève, il fait un paquet de ses habits déchirés et brûlés, il en prépare de propres et neufs et passe dans un cabinet voisin. C'est là que commence le confortable, moyennant un abonnement de cinquante centimes par mois. Des

Digitized by Google

cuvettes et des robinets occupent un des côtés de la pièce, absolument comme chez le barbier le plus achalandé; en face, des casiers contiennent des serviettes au numéro de chacun. C'est là que Jean Vigouroux va procéder à sa toilette, se raser, se pommader même, car on connaît ses exploits, et il ne trouvera pas que des cruelles. Il se hâte, car il sait qu'à la cantine on va lui faire fête. La cantine n'est pas, comme dans les casernes de la ligne, une simple buvette, c'est le réfectoire des pompiers; chacun y a son couvert; on y mange du pain blanc, on y boit du vin aux repas dont le menu, quoique un peu spartiate, suffit cependant à de robustes appétits. L'entrepreneur y pourvoit avec quatre-vingt centimes par jour. Pour moi, je ne sais comment il s'y prend. Après avoir été bien fêté, Jean Vigouroux s'éclipsera discrètement, et peut-être le rencontrerez-vous alors avec Catherine. Si le feu prend dans votre maison, ne craignez pourtant pas de l'appeler aussitôt; son point d'honneur comme le règlement vous assurent son secours immédiat; en revanche, si l'incendie éclate chez votre voisin, il a le droit de vous requérir tout comme un magistrat. La cour de cassation, par un arrêt du 11 juillet 1867, a consacré ce droit.

Après les grands incendies, les sapeurs rentrent et trouvent des soins qui sauvegardent leur santé; mais pendant leur service journalier, ils vont aux feux de cheminée, rentrent dans les postes, en ressortent, appelés pour des accidents, rentrent en sueur, se refroidissent, et contractent le germe de beaucoup de maladies de poitrine. Si on consulte les statistiques, on voit que le corps des pompiers, composé d'hommes robustes, fournit aux hôpitaux, en dehors des accidents, un contingent très-considérable. Ainsi, en 1866, sur un effectif de 1143 hommes, il y a eu 344 entrées à l'hôpital, et 1501 maladies traitées dans la chambre; 9 morts, 7 par maladie, 1 par accident, et 1 par suicide. On peut dire que cette proportion est double de celle des autres corps spéciaux de la ville de Paris. Enfin, lorsque les pompiers ont vingt-cinq ans de service et qu'ils sont admis à la retraite, ils n'ont pas de campagnes et ne touchent qu'une pension très-modique, insuffisante pour les faire vivre; cependant ils ont couru des dangers et ont risqué leur vie aussi souvent que maint soldat. La loi sur les retraites ne comporte pas d'exception, et l'organisation militaire des pompiers, qui donne tant d'excellents résultats, met des hommes dignes d'intérêt dans une situation plus désavantageuse que le reste de l'armée. L'attrait du séjour de Paris et d'une solde élevée favorise le recrutement; l'homme, quand il est jeune, songe peu ou point à l'avenir : il

Digitized by Google

en subit plus tard les conséquences, et il appartiendrait à l'administration municipale d'être prévoyante pour lui. Il semble qu'elle pourrait faire beaucoup sans augmenter les charges qui pèsent déjà sur elle. La solde des pompiers est améliorée au moyen de sommes qui leur sont payées directement par les établissements publics ou privés (1). On pourrait prélever des centimes journaliers qui serviraient à alimenter une caisse des retraites. Les pompiers de province, par leur initiative privée, ont déjà donné cet exemple; on peut citer ceux de Lisieux et d'Amboise.

A Paris, l'entretien du régiment coûte annuellement à la ville une somme de 1,600,000 francs pour le personnel; et la dépense totale, y compris le matériel et le casernement, peut-être évaluée à 2 millions. Réellement, dans un temps où tout coûte si cher, ce n'est pas trop.

A Londres, le prix de revient, comme dirait un Anglais, de l'extinction d'un grand feu était en moyenne de 450 fr. en 1840. En Amérique, où tout prend des proportions colossales, c'est bien autre chose. La moyenne, à Brooklin, est de 875 francs; à Baltimore, de 2,250 fr.; à Boston, de 3,925 fr.; à la Nouvelle-Orléans, de 4,300 fr. Et on sait que les Américains ne sont pas des gens à précaution, n'étant jamais embarrassés quand il s'agit de payer... ou de faire banqueroute.

V

LES POMPIERS EN PROVINCE. — STATISTIQUE DES INCENDIES

En France, le nombre total des pompiers s'élève à 286,166 hommes, desservant 12,720 pompes à incendie. On peut les diviser en cinq catégories distinctes : 1° le régiment des sapeurs-pompiers militaires, qui n'existe qu'à Paris; 2° les ouvriers pompiers de la marine, réorganisés par un décret du 14 mars 1868, et affectés aux arsenaux des cinq ports de la marine militaire : Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon; 3° les pompiers municipaux créés dans les grandes villes et entretenus par l'administration municipale en vertu des circulaires ministérielles du 6 janvier 1815 et du 18 février 1867; ce sont les villes du département du Nord qui en comptent le plus; 4° les pompiers gardes nationaux. Ce sont des volontaires qui ne reçoi-

(1) Le chef de poste reçoit chaque jour l'argent et le rapporte au corps, qui le verse dans les caisses de la ville.

Digitized by Google

vent aucune solde, ou seulement de faibles indemnités; ils sont soumis à tous les règlements qui régissent la garde nationale (décret du 11 janvier 1852), mais ils en diffèrent essentiellement en ce que leur service est facultatif et d'autant plus honorable pour ceux qui s'y engagent. Ils jouissent, il est vrai, de certaines immunités, telles que l'exemption du logement militaire et la dispense de prendre part aux prises d'armes périodiques de la garde nationale mobile quand ils en font partie. A Strasbourg, il y a un bataillon parfaitement bien organisé, qui a servi de modèle aux pompiers du royaume de Wurtemberg. Il compte, au nombre de ses meilleurs sous-lieutenants, Jean Vigouroux, qui s'est marié dans le pays après sa libération, s'y est établi, et y exerce la profession de maître charpentier. 5° Les sapeurs-pompiers civils. Ce sont simplement des associations formées entre patrons et ouvriers dans les usines importantes. Ils ne sont pas compris dans les chiffres donnés plus haut.

Ce nombreux personnel est réparti d'une façon très-irrégulière sur le sol français, et son organisation, extrêmement bigarrée, est très-insuffisante. Ainsi, sur près de 40,000 communes, il y en a les trois quarts (28,755) qui sont complétement dépourvues de secours; encore a-t-il fallu quarante ans pour en doter l'autre quart. C'est long! Deux départements entiers, les Basses-Alpes et la Corse, n'ont ni pompes ni pompiers. Bien plus, certains départements ont des pompiers sans pompes, ou bien des pompes sans pompiers; le département des Hautes-Pyrénées possède dix-sept corps de pompiers et un seul corps de pompe. C'est bizarre, mais c'est ainsi! Or, l'armement des pompiers, qui, par parenthèse, consiste encore, dans certaines localités, en fusils à silex, coûte aux communes des sommes qui seraient bien mieux employées en achat de pompes. Quant à la dépense d'armement, elle n'est pas si faible qu'on pourrait le supposer; un seul fait en donnera la preuve. Après le désarmement des gardes nationales de France, le ministère de la guerre présenta en 1857 aux communes le compte des *réparations* aux armes qui lui avaient été remises; il s'élevait à 4 millions. Les communes furent exonérées, bien entendu. Voilà une observation sur le matériel, faisons-en une autre sur le personnel. Tandis qu'on crée les bataillons de garde nationale mobile et qu'on prépare leur instruction, ne pourrait-on profiter des réunions qui auront lieu pour joindre à l'enseignement du maniement d'arme l'exercice de la pompe? Ce serait compléter d'une manière heureuse l'éducation militaire de la jeunesse des campagnes. Enfin il semble que l'usage et l'emploi de tout le matériel de sau-

Digitized by Google

vetage destiné au feu et à différents accidents pourraient être enseignés à toute l'armée sur une échelle beaucoup plus large qu'on ne le fait actuellement. Dans les garnisons du génie, en Algérie, aux colonies, on le fait et on en obtient d'excellents résultats; ailleurs, cette instruction est bien superficielle lorsqu'elle existe. N'y aurait-il pas là une lacune à combler?

Le dernier mot est loin d'être dit sur l'art d'éteindre le feu, et rien ne présage qu'il sera impossible de donner aux matériaux de construction une préparation simple et économique qui les rendra incombustibles, de même qu'on sait déjà rendre les bois inaltérables. Bien des tentatives ont été faites dans ce sens, mais elles n'ont encore donné aucun résultat pratique.

Pour faire l'histoire abrégée des incendies, il faudrait faire l'histoire du monde et remonter au moins à la guerre de Troie. Le drame des incendies parisiens remplirait à lui seul un gros volume. Il s'ouvrirait par la destruction de la cité à l'approche de Labienus, un des lieutenants de César. Ce fut en même temps un acte de patriotisme, car c'étaient les Parisiens eux-mêmes qui, forcés d'abandonner leur ville qui n'était pas fortifiée, y avaient mis le feu et marchaient au devant des Romains pour leur livrer bataille.

Sous Childebert Ier l'incendie dévora une partie de la ville. Il ne s'arrêta que grâce aux ferventes prières de saint Lubin, venu pour passer les fêtes de Pâques auprès du roi. Ce beau temps est loin.

Paris brûla encore de fond en comble sous le règne du même roi, qui sans doute n'avait plus le saint auprès de lui; en revanche saint Germain apparut aux prisonniers et brisa leurs chaînes.

Puis quand vinrent les Normands, Paris fut brûlé par eux quatre fois en quarante ans, et les miracles cessèrent. La dernière fois les Parisiens, dirigés par le comte Eudes et l'évêque Gosselin, se défendirent héroïquement, et depuis cette époque ils furent débarrassés des Normands et de ces incendies qui ne laissaient rien debout.

Les ravages du fléau destructeur semblent se limiter à partir de cette époque, sans toutefois devenir moins fréquents. Depuis l'an 1034 jusqu'en 1705, c'est-à-dire pendant un espace de sept siècles, l'histoire a gardé le souvenir de douze incendies effrayants qui furent tous accompagnés de circonstances étranges et épouvantables. L'ignorance et la superstition qui étaient grandes ont toujours joué un rôle dans ces sinistres, soit en les provoquant, soit comme dernière et impuissante ressource quand le mal était fait.

Digitized by Google

De 1705 à 1800, c'est-à-dire pendant le siècle quit suivit l'introduction des pompes, on peut compter environ cent incendies méritant d'être mentionnés; mais grâce aux moyens dont on disposait, ils n'atteignirent jamais les proportions qu'on leur a vu prendre dans certaines villes de province ou de l'étranger, telles que Londres, Hambourg et Constantinople.

Quand on jette un coup d'œil sur la statistique complète des incendies dans Paris depuis 1800 jusqu'en 1867, on est surpris de la quantité de feux qui se déclarent annuellement. Ils suivent l'accroissement de la population, et sont à peu près chaque année dans la proportion de un par mille habitants. Il est vrai que le plus grand nombre consiste en feux de cheminées et n'a aucune gravité.

Le chiffre officiel des feux constatés à Paris pendant ces soixante-sept ans approche de 75,000. Il est sans doute au-dessous de la réalité, car on doit admettre que beaucoup d'incendies ont échappé à la statistique.

PÉRIODES de dix ans.	FEUX de cheminée	INCENDIES	TOTAUX	MOYENNE annuelle des feux de cheminée.	MOYENNE annuelle des incendies.	TOTAUX moyens annuels.	PROPORTION entre le nombre des incendies et le total des feux.
1800-1810	4791	881	5672	479	88	567	1/6
1810-1820	4615	756	5371	461	75	537	1/7
1814				427	28	455	1/13
1820-1830	7712	1533	9245	771	153	924	1/6
1830				980	85	1065	1/11
1832				860	751	1614	1/2
1820-1840	10435	2615	13050	1043	261	1305	1/5
1848				1146	134	1284	1/10
1840-1850	11873	2169	14042	1187	216	1404	1/6
1850-1860	10171	3146	13317	1017	314	1331	1/4
1860-1867	9761	4466	14227	1396	633	2072	1/3
Totaux pr 1800-1867	59358	15566	74924	887	249	1141	1/5

Plusieurs indications ressortent du tableau ci-dessus. D'abord la proportion croissante; elle tient à l'augmention de la population qu'elle suit d'assez près. On pourrait ajouter que la régularité de plus en plus grande introduite dans le service, en multipliant les secours et la facilité de les réclamer, augmente en même temps les éléments de cette statistique.

On remarque aussi avec un certain étonnement que les chiffres

Digitized by Google

minimum de chaque décade appartiennent aux années de révolution ou d'émeute, 1814, 1830, 1848. On pourrait inférer de là que les troubles politiques donnent du loisir aux pompiers, parce que le feu est ailleurs qu'aux maisons. Cependant on se souvient de la manière spirituelle dont le maréchal Lobau fit intervenir l'élément liquide pour dissiper un rassemblement sur la place Vendôme en 1832.

On constate encore que les incendies proprement dits entrent dans une proportion de plus en plus considérable dans le total annuel des feux, et suivent, relativement à la population, une marche ascendante bien plus rapide que celle des feux de cheminée. Il est vrai que la quantité absolue de ces derniers doit tendre à diminuer pour plusieurs raisons : le charbon de terre, qui produit une suie moins inflammable et moins adhérente que celle du bois, se substitue progressivement à ce dernier dans les usages domestiques ; les architectes ont fait de notables progrès et les règlements de police sur les précautions à prendre dans les constructions sont très-rigoureusement observés. (Ordonnance de 1852.)

A Londres, le chiffre annuel des incendies est plus considérable qu'à Paris, il a été de 870 dans le courant de l'année dernière. En France, on peut l'évaluer, dans la totalité des 89 départements, du 1er janvier au 31 décembre, à 15,000 environ, non compris les feux de cheminée, et les dégâts sont estimés à près de 40 millions de francs.

La première assurance contre l'incendie des maisons fut fondée à Londres en 1684. En France on voit paraître quelques essais de ce genre dans la première moitié du dix-huitième siècle, mais c'est seulement en 1816 que les assurances contre l'incendie se sont réellement établies. On sait quelle solidité elles présentent en général, bien qu'il n'y ait que certaines combinaisons qui leur donnent la force de résister à de grands désastres. C'est à elles, c'est à leur initiative combinée à celle des communes, qu'il appartient de constituer aux secours une base large et solide, et il est certain qu'en faisant des avances qui diminueraient le nombre des sinistres les compagnies rentreraient et bien au delà dans leurs déboursés ; les primes d'assurance en deviendraient moindres ; des bourgeois, des petits propriétaires qui reculent encore devant la cotisation, se décideraient à en faire le déboursé ; la diminution des ravages du feu, la répartition sur un plus grand nombre des charges qu'ils imposent, augmenteraient d'autant la prospérité publique.

DIEUDONNÉ LEFERME.

Digitized by Google

REVANCHE DE FEMME[1]

Ayant annoncé que je partais pour Saint-Georges, je trouvai dans la cour au moment de mon départ une large caisse de robes qui allait partir avant mon coupé, et ma femme de chambre avec son attirail de sacs et d'ombrelles.

— Je ne vous emmène pas et pourquoi cette énorme caisse?

Ces mots que je lui jetais impatiemment bouleversèrent cette pauvre fille. Au chemin de fer, autre mésaventure. Jean me laissa dans la voiture, selon les us et coutumes de la maison; il alla prendre mon billet, fit enregister mes bagages, m'apporta mon ticket et mon bulletin sans que j'osasse prendre sur moi pour cette fois tous ces petits arrangements d'un départ. Je montai sur le perron, ne voulant pas pénétrer dans la gare avant d'avoir vu repartir le coupé. Enfin le coupé tourna la descente et je le vis s'engager sous les platanes du cours Napoléon.

J'entrai dans la gare. Je ne savais comment ne pas partir et empêcher surtout ma caisse d'aller à Saint-Georges. J'ignorais qu'au cas où je la laisserais voyager seule, elle était destinée à attendre ma réclamation au bureau des objets en dépôt. Comme elle portait l'adresse de madame d'Albens, notre amie, je pensais qu'elle serait conduite à sa maison de campagne, et que ma mère écrirait à Sainte-Foy pour apprendre la cause de ce singulier envoi et de mon retard.

Il était temps de prendre un parti; je n'avais plus que cinq minutes avant l'heure du départ. Les voyageurs s'empressaient à l'entrée de la salle d'attente. Je pris mon grand courage et

(1) Voir les livraisons des 25 janvier et 10 février.

Digitized by Google

avisant un employé doué d'une mine avenante, je lui dis que quoique ayant mon billet, je désirais ne plus partir et retirer mes bagages. Je donnai cette explication d'un air peu assuré, car il sourit, mais il me tira d'embarras; ma caisse fut consignée au dépôt, et j'allai me jeter dans un fiacre dont je baissai les stores en demandant d'être conduite au chemin de fer des Dombes.

Vous voyez, Paule, que je jouais un partie périlleuse. Il me suffisait d'être rencontrée par une seule personne de ma connaissance pour être perdue de réputation. Nous n'avions pas des relations dans les Dombes, et je courais seule les grands chemins comme une aventurière. Si j'agissais mal, je payai d'avance cette faute par mes agitations, par les sueurs froides qui me glacèrent dans le parcours de Perrache aux Terreaux. Le fiacre allait lentement, rasant les trottoirs de la rue Bourbon et de la rue Saint-Dominique; cette voiture aux stores baissés égayait les passants et plus d'un propos gouailleur, insultant, arriva jusqu'à mes oreilles.

Au chemin des Dombes, je tremblais à chaque tournure connue; je redoutais un visage ami. Heureusement, j'en fus quitte pour mes frayeurs, et je me sentis moins oppressée lorsque le train fila rapidement sur le plateau de la Croix-Rousse.

Blottie dans le coin d'un coupé, et seule pendant tout le parcours du voyage, je regardais se dérouler dans le cadre étroit de la portière l'immense plaine des Dombes, ses cultures maigres, étouffées, ses bouquets d'arbres nains, ses ajoncs vivaces trempant leurs racines dans l'eau de ses clairs étangs; l'horizon, qu'aucune cime n'arrête, était vague et plat. Le seul charme de ce pays est tiré de ses principes délétères, c'est-à-dire de ses marais : sa flore aquatique a des opulences malsaines qui compensent la pénurie de sa flore terrestre; ses mille plantes avides de fraîcheur entrelacent leurs ligaments en réseaux et leur feuillage d'un vert glauque à la surface des étangs, comme des arabesques jetées par la verve inspirée d'un artiste autour d'une glace de Venise. Les étangs ont la même transparence, la même profondeur cristallines; ils reflètent les moindres accidents de leurs bords capricieux, les nuages irisés ou nacrés qui se baignent dans le bleu du ciel, le vol lourd du canard sauvage qui les rase et qui fait sa retraite dans les ajoncs de leurs rives. L'impression que me laissa ce pays fut celle de la désolation. Pas un travailleur dans cette large plaine; de l'eau et encore de l'eau, et des terrains vagues, marneux et peu sûrs. Dans l'atmosphère, une sorte de pesante langueur. Point de vie, pas de mouvement dans ce paysage inerte. Cette platitude d'aspect était morne,

Digitized by Google

écrasante pour moi surtout qui étais habitué à la richesse variée du Lyonnais. Les Dombes sont à la vallée de l'Azergue ou au fier profil du mont Dore, ce qu'on être rachitique est à une créature resplendissante de force et de santé.

J'arrivai enfin à la station de *** et je me croyais au but de mon voyage lorsque le chef de gare m'apprit que le hameau dont je lui demandais le chemin était à sept kilomètres dans le pays. Un omnibus desservait la gare, mais il ne stationnait pas à l'arrivée du train que je quittais. J'imaginai pouvoir faire la route à pied. Le chemin communal était coupé par plusieurs chemins vicinaux ; je risquais de m'égarer, car je ne pouvais compter sur les indications diffuses des paysans.

Je compris que le chef de gare s'étonnait de ma solitude et qu'on ne vînt pas chercher une dame comme moi ; mon ignorance des distances, mon embarras visible étaient équivoques. Me voyant impatiente d'arriver, il me dit que je trouverais peut-être un mauvais véhicule à louer dans l'auberbe voisine de la gare.

— Ce n'est pas une voiture bien convenable pour vous, madame, ajouta-t-il poliment, mais enfin, c'est un moyen de transport préférable à celui dont vous vouliez user.

Je le remerciai et suivis son conseil. Je me dirigeai vers une laide maison de pisé plantée de travers sur un côté de la route, dont la façade, sur laquelle le plâtre s'écaillait en lèpres livides, était ornée du branchage traditionnel. Je montai quelques marches usées dont la rampe servait de perchoir à trois poules qui s'envolèrent en gloussant à mon approche, et j'entrai dans une salle borgne où je fus saluée par les abois insolents d'un chien de berger au poil sordide et à la gueule sanglante.

Les tables qui garnissaient la salle étaient entourées de buveurs qui jouaient avec des cartes graisseuses en lampant des rouges-bords. Tous levèrent la tête à mon aspect ; leurs chuchottements me poursuivirent jusqu'au moment où j'eus dépassé leurs groupes en me dirigeant vers l'hôtesse. Elle surveillait ses fourneaux, car la salle était à la fois le café et la cuisine, et elle leva à peine les yeux sur moi, occupée qu'elle était à couper un lièvre sur un billot de chêne.

— De quoi ? une voiture ! dit-elle à ma demande. Ça tombe bien. Le cheval vient de faire trois charrois de fumier. Il faut le laisser souffler quelques heures.

— Pas une seule, répondis-je. Il me faut la voiture à l'instant.

Je vais au hameau de R***. Faites atteler tout de suite, je vous donnerai tout l'argent que vous voudrez.

Digitized by Google

— Tout ce que je voudrai, c'est bientôt dit, grommela-t-elle; mais nous ne sommes pas gens à écorcher le monde, et encore faut-il que le cheval n'en crève pas. Dès que Fend-l'air aura soufflé, vous partirez. Un moment est bien vite passé.

Je dus prendre mon parti de ce retard. J'étais tombée chez des gens assez imbus des saines idées campagnardes pour préférer la perte d'un gain considérable à une surcharge de travail pour leurs animaux domestiques : je m'assis près d'une fenêtre, regardant ma montre à chaque instant, parce que je prenais les minutes pour des heures. L'impatience me gagna enfin; pour tromper l'irritation de mes nerfs, je dus marcher du fourneau à la fenêtre, de la fenêtre au fourneau.

— Fend-l'air sera un peu plus poussif demain, me dit-elle, mais çà me rend toute bête de vous voir tourner et piaffer sur place. N'ayez pas peur. Mon homme est allé atteler.

En dépit de M. Shandy, le système de l'influence des noms est souvent faux. Je ne sais si Fend-l'air avait jamais justifié son appellation de vif augure, mais elle était ce jour-là une ironie de sa lenteur. Il allait posément, prenant le petit pas au moindre soupçon de montée, dandinant sa tête, s'arrêtant de temps en temps, abusant enfin de la faiblesse de son conducteur, qui lui chatouillait les oreilles de la mêche de son fouet sans l'en frapper jamais.

Enfin le conducteur me dit en me montrant derrière un bouquet d'arbres un groupe de maisons basses et grises :

— Voilà le hameau de R***.

Il s'offrit à me conduire jusqu'au lieu où je me rendais; mais je m'y refusai, croyant voir de la curiosité dans cette prévenance; je laissai char-à-bancs et voiturier à l'auberge et je priai l'hôte de m'y attendre au moins deux heures. Ignorant dans quel état je trouverais Christian, je tenais à conserver ce moyen de retour dans le cas où sa maladie ne serait pas aussi alarmante que je l'imaginais.

Je fis quelques pas au hasard sur la route qui composait l'unique rue du hameau; arrivée à l'angle d'un sentier, je demandai la maison de M. Crzeski à un forgeron qui abandonna son établi pour m'indiquer du doigt l'habitation de Christian. C'était la seconde dans le sentier précisément au bord duquel je me trouvais. J'arrivai près du pied-à-terre qui était presque comme on me l'avait dépeint, une masure de paysan. Christian, ne jouissant pas de tous ses revenus, et d'un caractère timide, n'a jamais pu prendre sur lui de demander à son père ou un règlement de comptes ou une pension plus large; mais aimant

Digitized by Google

la chasse pour elle-même, il a l'énergique tempérament des coureurs de bois et de marais, leur insouciance du luxe, et il préférait cette bicoque située dans cette contrée giboyeuse aux châteaux du Beaujolais qui lui offraient une élégante hospitalité, mais peu de plaisirs à cause de la rareté du gibier dans les campagnes environnantes.

Je frappai à la porte de cette petite maison dont toutes les fenêtres étaient closes par des volets pleins. On ne me répondit pas. Ce silence m'étonna, puis par réflexion, m'épouvanta. La seule horrible perspective que je n'eusse point entrevue se dressa devant moi, et je fus obligée de m'asseoir sur un banc de pierre voisin pour laisser s'apaiser les battements précipités de mon cœur. J'aurais voulu me rattacher à l'idée que les indications données étaient fausses, mais c'était impossible; le forgeron m'avait trop fidèlement désigné la maison aux deux buis; de chaque côté de la porte à laquelle j'avais frappé, se dressaient deux buis gigantesques, taillés en pyramides. Rappelant à moi l'espérance, je me persuadai n'avoir pas été entendue, et je frappai de nouveau, impérieusement cette fois : un aboi de chien, lugubre comme une plainte, me répondit seul.

— Jésus Dieu! bonne dame, vous frapperiez bien jusqu'au soir, me dit une vieille femme qui passait, chargée de fagots.

— N'y a-t-il donc persone dans cette maison? lui répondis-je sans oser formuler davantage cette question.

— Il y avait ce grand monsieur, de Lyon, et autant de gens que de chiens, voilà quinze jours; mais je n'ai pas passé par ici de longtemps. Adressez-vous à gauche; c'est la maison du garde; il a la clef et il répond pour le grand Monsieur.

Je remerciai assez mal la vieille, tant j'avais hâte de sortir de mon état d'angoisse. Une femme, qui cousait devant la porte du garde, se leva en me voyant aller à elle, et quand je lui demandai M. Crzeski, elle prit un air effaré qui accrut mes craintes.

— Est-il chez lui? demandai-je.

— Non, madame, mais je vais vous ouvrir ses appartements.

Elle chercha la clef, s'embrouilla cent fois dans ses perquisitions, parvint à la trouver et se dirigea vers la porte de la maison; comme elle l'ouvrait, un homme parut au détour du sentier. C'était le vieux piqueur. Il resta campé sur un pied, à mon aspect inattendu, ébahi au point d'oublier de me saluer. Cet homme, attaché depuis longues années à la maison du docteur Crzeski, me connaissait à merveille, mais j'étais trop surexcitée pour craindre en ce moment le danger d'une indiscrétion, et j'allai droit à lui.

Digitized by Google

— On m'a dit que M. Crzeski est blessé et fort malade. Son père et ma mère n'étant pas à Lyon, je viens le voir à leur place. Où est-il?

Le piqueur tourna sa casquette dans sa main, de l'air honnêtement embarrassé d'un inférieur qui se défend avec peine d'une supposition malveillante, et il me répondit :

— Monsieur vient à dix pas derrière moi.

— Il marche!... Il peut marcher!... Ne me trompez pas, Pierre, d'où vient-il en ce moment?

— Eh! madame, de la chasse!

De la chasse! et je l'avais cru mourant, et il ne m'avait pas écrit. J'avais tout risqué pour le voir; estime du monde, respect de mon mari; j'avais tout enduré, commentaires narquois des indifférents, fatigues et embarras, déchirements du cœur, et pendant que j'allais vers lui à travers tant d'obstacles, lui, il avait chassé! Quelle honte pour moi! quel ironique résultat de tant d'efforts!

Une seule pensée me vint : celle de la fuite. Le matin, j'aurais voulu avoir des ailes pour accourir vers lui; et maintenant je souhaitais la rapidité de l'éclair pour lui échapper.

— Pierre, dis-je au piqueur, je vais repartir puisque M. Crzeski est guéri; mais il nous a tous alarmés en ne nous prévenant pas de sa guérison, ne lui dites pas que je suis venue. Et je lui donnai quelque argent.

— Monsieur verra madame; il vient par le chemin du village, et de l'autre côté, le sentier est droit pendant plus d'un kilomètre. Si madame veut se fier à moi, je la ferai entrer dans une pièce de la maison; monsieur, en rentrant, commence toujours par conduire ses chiens dans la cour; il reste un moment avec eux. Je pourrai faire partir madame pendant ce temps.

— Surtout, Pierre, pas un mot à M. Crzeski!

— Madame peut se fier à moi, me dit le brave serviteur qui ne comprenait rien à mon manége bizarre, mais dont l'honnêteté me rassurait.

La femme du garde s'était retirée dès qu'elle m'avait vue aborder le piqueur. Pierre me fit entrer dans le vestibule humide, et il m'ouvrit la chambre de Christian.

Cette pièce tenait du bivouac et du chenil; les chiens avaient maculé tous les meubles des traces de leur passage; les tables étaient encombrées de moules à balles, de cartouches, de poudrières; le lit de fer, étroit et sans rideaux, paraissait ravagé. Je ne comprenais rien à ce désordre, lorsque je vis se dresser sur l'oreiller une grosse tête velue. C'était Linda, la chienne

Digitized by Google

favorite; elle se savait si peu importune en se vautrant sur le couvre-pied piqué, qu'elle ne se dérangea pas en m'apercevant; elle m'envoya pour bienvenue un long bâillement, et se tourna en rond avec la gravité paisible d'un être qui exerce un droit incontesté.

Malheureusement pour mon projet, loyalement servi par le piqueur, Christian était inquiet de Linda, qui boitait depuis deux jours; au lieu de s'occuper de ses chiens, il entra dans sa chambre et se dirigea vers le lit, sur lequel il s'assit pour caresser Linda. Comme les volets n'avaient pas été ouverts, par excès de précautions, j'espérai échapper à la vue de Christian, et je me tins immobile sur mon fauteuil, attendant un moment favorable pour m'esquiver. Jean-Pierre m'aidait à sa façon; à l'aide de je ne sais quel argument de piqueur, il faisait aboyer les chiens dans la cour, afin d'y attirer son maître; mais Christian ne semblait pas entendre les voix que donnait sa meute, tant il était occupé de Linda. Il la caressait, il lui parlait comme à un enfant; la pénombre que la fermeture des volets répandait dans la chambre l'empêchant de bien voir sa favorite, il dit tout haut :

— L'imbécile qui ferme les volets en partant comme s'il y avait quelque chose à voler ici!

Et il se dirigea vers la fenêtre. Je saisis le moment où il était penché en dehors du vitrage pour disparaître; mais ma robe s'accrocha à un clou du fauteuil délabré sur lequel je m'étais assise; le fauteuil tomba, Christian se tourna et me vit :

— Suzanne! cria-t-il, Suzanne ici! C'est un rêve!

Et il s'élança vers moi. Sa confiance dans la foi jurée était si superbe qu'il ne comprit rien à mon air indigné. Il me parla presque aussi tendrement qu'à Linda, avec une nuance en moins de passion, peut-être; mais j'étais peu disposée à relever jalousement cette question de mesure. Mon seul embarras était d'expliquer ma présence. J'aurais voulu lui cacher mes sottes inquiétudes. Je le laissai m'interroger longtemps sur le motif de cette faveur inespérée qui le comblait de joie, à son dire, et je cherchais comment lui rendre ce qu'il venait de me faire souffrir. Puissiez-vous ne jamais les avoir, ma chère Paule, de si grandes déceptions rendent féroce.

Humiliée enfin de subir ses remerciements et ses protestations d'amour, je lui dis :

— Je suis venue vous annoncer, qu'à votre exemple, je me suis donné une petite passion pour remplir les longs intermèdes de la nôtre. C'est la passion des voyages. Je pars pour le Mâ-

Digitized by Google

connais, de là pour je ne sais où. Il serait inutile de m'écrire à Sainte-Foy et de vous y présenter à votre retour, vous ne m'y trouveriez pas. Ceci est un adieu.

— Ceci est une plaisanterie de ma charmante Suzanne, répondit-il avec cette câlinerie slave, qui tient bien plus de l'habitude que de la véritable tendresse du cœur.

— Vous me trouvez une mine plaisante? lui demandai-je.

— Vous m'en voulez de ne pas vous avoir écrit, me dit-il en se mettant à mes genoux, et c'est par prudence que je ne l'ai pas fait. Quand j'ai été incapable de mettre les adresses moi-même et de dicter plusieurs lettres pour dérouter les commentaires de Pierre, je n'ai plus osé vous donner de mes nouvelles. J'ai chassé aujourd'hui pour la première fois, et j'allais vous écrire ce soir ou partir pour Sainte-Foy demain.

— Je vous invite à ne pas vous donner cette peine, lui répondis-je.

Il essaya encore de m'apaiser, mais la révolte de tout mon être ne pouvait se calmer aussi facilement. La légèreté d'esprit de Chrisiian est si grande qu'il ne voyait qu'une petite querelle dans cette rupture irrévocable. Son inintelligence m'irrita, et lorsqu'usant des priviléges acquis, il voulut éteindre dans un baiser les derniers éclats de ma colère, je me dressai tremblante, mais implacable, et je me dirigeai vers la porte sans lui dire un mot. Il voulut me retenir, et alors je ne sais ce que je lui dis, mais je l'écrasai de mes mépris ; je lui défendis de me suivre, de me parler, et je partis.

Je retrouvai à l'auberge mon voiturier.

Comment je m'en retournai, comment je réussis à cacher pendant mon séjour dans le Mâconnais l'agonie de mon cœur, c'est inutile à dire aujourd'hui. Inutile aussi de vous apprendre quel malheur vint compléter la transformation qui s'opérait en moi. Je vous ferai cette confidence plus tard, si vous la jugez nécessaire. Vous connaissez dès à présent tout ce que vous avez intérêt à connaître. Vous savez la valeur de l'amour de Christian. Je prévois une objection bien naturelle, et dont mon orgueil ne conteste pas la force. Vous lui inspirez peut-être une passion plus sérieuse que celle dont je viens de vous conter les défaillances et la puérilité.

— Suzanne, s'écria Paule, je vous jure que cette idée ne m'est pas venue à l'esprit. Qui mieux que vous mérite d'être aimée! Je suis jolie, peut-être, mais vous êtes belle; je suis agréable, on le dit, mais vous avez ce don si rare : le charme. D'eux-mêmes les enfants vous sourient, les vieillards vous ad-

Digitized by Google

mirent, et il n'est pas un homme qui ne soit fier d'un de vos regards. Si vous n'avez pas pu réveiller l'âme engourdie de Christion, que puis-je espérer, moi? Votre récit m'effraie, car je l'aime, Suzanne, et pourtant je ne veux pas, oh! je ne veux pas subir ce que vous appelez si bien une agonie de cœur. C'est près de vous que je viendrai chercher la force qui me manque. Puisque vous avez su acquérir cette vertu précieuse, donnez-m'en le secret. Il est donc possible de renoncer à un sentiment que l'on trouve indigne de soi? Contez-moi, je vous prie, ce qui vous reste à me dire de votre vie, tout m'est une leçon dans ce que vous m'en avez confié, et celle que vous m'annoncez sera peut-être la plus profitable pour moi.

— Vous le voulez? demanda Suzanne, qui se recueillit pour reprendre son récit.

— Je vous le disais bien, bonne maman, ces dames sont dans la grotte, dit la voix fraîche de Lina, et la jeune fille, précédant madame de Livaur, fit irruption dans le réduit qui servait d'asile aux deux amies.

— Pardon, leur dit-elle, si je vous dérange, mais je vous annonce des visites, beaucoup de visites. Bonne maman a fait prendre patience aux deux ou trois premières personnes arrivées, mais il y en a une troupe maintenant qui vient à votre rencontre, puisque vous ne rentrez pas au salon.

— Une troupe? interrogea Suzanne.

— Oui, mon ami M. Chainay, deux dames que je ne connais pas, deux messieurs polonais, madame Demaux et M. Deval.

En prononçant ce dernier nom, la voix de Lina passa du ton majeur au mineur avec une vibration plus lente et plus sourde. Les deux jeunes femmes se levèrent pour aller rejoindre les visiteurs. Lina, ne pouvant s'astreindre à les suivre posément, papillonna autour des plates-bandes, et Paule dit à Suzanne :

— Une remarque indiscrète m'est-elle permise? Je crois que votre nièce ne voit pas Julien Deval d'un œil indifférent.

— Ah! vous l'avez deviné aussi! répondit Suzanne avec un demi-sourire. Rien n'est encore sérieux de ce côté, mais il est extraordinaire que les deux femmes pour lesquelles j'ai le plus d'amitié soient recherchées par les deux hommes qui m'ont aimée. J'ai une partie à jouer dans l'intérêt de Lina et sans qu'elle s'en doute, car je me reprocherais de ternir la fraîcheur de ses impressions et de gâter le premier éveil de son cœur. Je suis responsable de son bonheur, et je veux qu'elle soit aimée comme elle mérite de l'être, ou par Julien ou par un autre. Quant à vous,

Digitized by Google

toute responsabilité vous appartient. Etudiez, Christian, je vous y aiderai.

Suzanne et Paule se donnaient le bras amicalement au moment où elles retrouvèrent les personnes qui venaient au devant d'elles. Julien Deval et Christian Crzeski se regardèrent singulièrement à la vue de cette surprenante intimité. On continua la promenade, et ils restèrent tous les deux en arrière.

— Je ne savais pas madame Brülher et madame Vassier aussi liées, dit Julien le premier; il paraît qu'elles ont passé toute l'après-midi en tête à tête. Je me défie des amitiés féminines. Et vous?

— Aussi un peu, balbutia Christian, attristé de n'avoir pas reçu le regard que Paule ne lui faisait jamais attendre autrefois.

— Heureusement pour nous, ces amitiés sont versatiles, poursuivit l'avocat, et il faut si peu de chose pour les changer en haine! Nous nous entendons à demi-mot, M. Crzeski, n'est-ce pas? Aidons-nous donc mutuellement. Il est déjà assez fâcheux pour nous d'avoir quatre yeux malins ouverts pour nous épier, et de savoir qu'on épilogue sur nos moindres paroles dans la coulisse. Nous devons nous servir l'un l'autre pour contrebalancer ces influences perfides.

— J'y consens, dit Christian, sans trop comprendre en quoi ce pacte nous sera profitable. Et dans quel sens devrai-je vous aider? On dit que la nièce vous plaît, et vous regardez toujours la tante. Votre rôle ici n'est pas clair, permettez-moi de vous le dire.

— Et le vôtre, répliqua finement Julien, est plus compliqué que vous ne voudriez le laisser voir. Je vous ai deviné autrefois, et je devrais peut-être vous garder rancune, mais il est plus politique de vous offrir une alliance.

— Va donc pour une alliance! dit gaiement Christian, car ce bon disciple de Saint-Hubert était peu diplomate de sa nature, et il comptait trouver son avantage à user des ressources d'esprit de l'avocat.

Suzanne avait plus fait en quelques heures pour retenir Paule sur le penchant d'une chute que la coalition des bonnes âmes en une année; Paule avait considéré comme des êtres d'une nature différente de la sienne ces vieilles femmes ignorantes de la passion et accessibles seulement à la crainte du péché; et elle mesura ses torts en écoutant le récit des épreuves de son amie. La délicatesse avec laquelle madame Brülher avait évité tout rapprochement entre ses erreurs et celles de Paule, n'avait pas voilé à celle-ci les rapports visibles de leurs deux histoires;

Digitized by Google

si Suzanne n'avait fait aucune allusion à l'enfant de madame Vassier, pas une de ses intentions n'avait été perdue, grâce au sens droit qui lui avait fait exposer toutes les conséquences de ses fautes.

La conscience, une fois éveillée dans un esprit foncièrement sain, est à elle-même son plus inexorable juge; la vie de Suzanne, exposée à nu et sans réticence, fut pour Paule un miroir dans lequel il lui fut impossible de ne pas reconnaître son propre roman; le résultat ironique des beaux rêves de Suzanne souffleta les siens sans pitié, et elle trouva son amie bien plus noble, malgré sa faute accomplie, qu'elle-même dans sa faute incomplète. Suzanne avait dit, à un moment décisif de son récit : « Un enfant m'eût sauvée ! » et Paule n'avait pas su trouver une rédemption dans le bienfait de la maternité. La justice que madame Brülher avait rendue à son mari conduisit madame Vassier à se demander si elle ne dépréciait pas trop le sien, et pour mieux la retenir dans cette voie d'examen et de doute, la sérénité de Suzanne lui révélait un état inconnu, élevé au-dessus de la banale indifférence, au-dessus des agitations haletantes de la passion, état auquel Paule aspirait comme à un repos; mais elle ignorait encore comment Suzanne était parvenue à ce port d'où elle défiait les orages.

Pendant que madame Vassier donnait tort, par ses sages réflexions, à la réputation de légèreté qui lui était acquise, l'indignation contre elle était à son comble dans la coterie de madame de Craye. L'incident de l'éventail avait fait déborder la mesure de l'indulgence; la jeune femme fut déclarée atteinte et convaincue d'intrigues coupables, et son exclusion projetée de l'œuvre de *** reçut son effet, aux applaudissements de beaucoup de pieuses personnes, plus jalouses de l'épuration de leur cercle que de l'admission du pécheur à résipiscence. Le hasard fit que madame Brülher apprit des premières cette mesure de rigueur.

Madame de Craye étant venue lui demander si elle consentait à faire partie du comité de l'œuvre de ***, Suzanne désira voir la liste des dames patronesses. Le nom de madame Vassier, imprimé à un rang honorable parmi les titulaires, était barré par un trait à l'encre aussi rigide que la sentence dont il figurait l'exécution, aussi noir que l'âme lépreuse honnie par la blanche cohorte de ces hermines délicates. Madame Brülher, au lieu de faire de la diplomatie, demanda brusquement pourquoi Paule Vassier avait donné sa démission, et madame de Craye, que cette manière de comprendre l'incident surprit désagréablement,

Digitized by Google

répondit à Suzanne que l'œuvre étant une œuvre essentiellement moralisatrice, demandait à être dirigée par des personnes d'une vie exemplaire. Madame Vassier n'avait pas donné sa démission, mais le comité avait jugé ses fonctions de patronnesse peu en harmonie avec ses penchants et ses goûts.

— Je ne sais pas en quoi madame Vassier se montre indigne de participer à une œuvre de charité, répondit Suzanne. Il y a beaucoup de degrés dans la perfection chrétienne. Pourquoi décourager les personnes qui n'arrivent pas à la perfection que nous admirons en vous, madame? Et je suis résolue, pour ma part, de ne faire partie d'aucune société qui excluerait ma meilleure amie.

Cette décision mortifia beaucoup madame de Craye; elle savait par madame de Livaur que Suzanne avait l'intention de faire un don considérable à l'œuvre de ***; sacrifier l'intérêt de la société qu'elle présidait était contraire à ses devoirs; revenir sur un arrêt, contraire à sa dignité. Madame de Craye, forcée de choisir entre ces deux alternatives, n'osa pas assumer la responsabilité d'une indulgence imposée ou d'une fermeté préjudiciable; elle réserva sa réponse, et elle se figura que le don annoncé était la rançon de la brebis galeuse que son zèle avait fait chasser de sa dévote bergerie.

Suzanne n'avait pas été poussée par ce motif à cette donation; elle s'était proposée de contribuer, selon sa fortune, à une œuvre réellement utile; elle avait obéi à cette générosité native et de terroir qui multiplie à Lyon les bienfaits de l'association charitable. Nul grand centre de population n'a plus de besoins, plus de misères à soulager que Lyon; il faut le dire à la louange de ses classes opulentes, nulle part les riches ne se montrent plus dévoués à relever les classes nécessiteuses de l'abjection, du vice et du paupérisme.

Une louable émulation existe entre ces diverses associations de charité, et les 20,000 fr. dont madame de Livaur avait parlé à madame de Craye arrivaient à propos pour remplir la caisse de l'œuvre, presque épuisée par le manque de travail des classes ouvrières. Aussi la présidente résolut de ne pas perdre cette ressource précieuse à l'aide de laquelle tant de bien pouvait être fait, et n'assumant pas la responsabilité d'une solution immédiate, elle quitta madame Brülher en assurant qu'elle ferait son possible pour obtenir du comité le retrait de son vote au sujet de madame Vassier. Mais, avant d'en arriver à se déjuger, elle mit en œuvre un plan qu'elle crut capable de modifier l'ultimatum de la jeune veuve. Pendant huit jours, Suzanne fut assaillie

Digitized by Google

de visites; plusieurs sociétaires de l'œuvre de *** essayèrent de travailler son esprit et celui de sa mère; elle assista à quelques-unes de ces comédies provinciales noires de fiel qui, sous prétexte de sauvegarder les intérêts religieux, répandent leur venin sacré sur tout ce qui fait obstacle à leurs desseins. Suzanne, voyant qu'elle aigrissait par sa résistance des préventions aussi acharnées contre son amie, alla trouver l'ecclésiastique chargé de la direction de l'œuvre de ***.

Dans la grande masse des indifférents en matière religieuse, il est admis que les ministres de la religion catholique sont intolérants par principes et par habitude. Sans décider si ce reproche est justifié par les faits en d'autres lieux, disons qu'il serait presque toujours faux si on l'adressait au clergé lyonnais. L'esprit orthodoxe est si dominant à Lyon que les ecclésiastiques ont plus souvent à mitiger le zèle religieux qu'à l'exciter; la plupart d'entr'eux appellent l'éloge par leur modération. Le directeur de l'œuvre de *** comprit Suzanne à demi-mot; il vit qu'elle craignait plutôt pour son amie les périls moraux d'une exclusion, d'un blâme public, que les picoteries à fleur de peau de la médisance. Il se prononça contre la sentence émise, et le comité dut retirer son arrêt devant cette autorité sans contrôle.

Madame de Craye vint annoncer à madame Brülher la réintégration de son amie dans sa qualité de dame patronnesse, et pour faire honneur à la nouvelle bienfaitrice de l'œuvre, elle lui annonça que sa nièce était priée de quêter le dimanche suivant à la messe de fondation.

Suzanne fit appeler Lina et lui communiqua la demande de madame de Craye. « J'aurais promis moi-même à l'avance, lui dit-elle, si je n'avais craint de t'engager contre ton gré. — Madame, Lina est protestante. »

— J'ai chanté dans un concert pour des Juifs malheureux en Allemagne, répondit la jeune fille; je ne vois aucune difficulté à quêter dans une église catholique, si ma qualité de protestante ne constitue pas une indignité. Toute raison est mauvaise qui empêche de faire une bonne action.

— Vous êtes protestante! s'écria madame de Craye chez laquelle l'ardeur du prosélytisme s'éveilla. Vous avez une chaleur de cœur trop spontanée pour être satisfaite de la froideur de votre culte. Je vous remercie de l'accueil que vous faites à ma demande; je l'accepte comme un premier pas vers le catholicisme dont les cérémonies pompeuses et touchantes plairont à votre imagination. Entourée d'une famille pieuse, vous la verrez sans doute s'accroître, ce qui aidera sans nul doute à votre con-

Digitized by Google

version, et nous serons heureux de ce résultat qui vous fera tout à fait lyonnaise.

Suzanne comprit que madame de Craye faisait allusion, dans cette dernière phrase obscure et entortillée, au mariage possible de sa nièce avec Julien Deval. Quant à la jeune fille, ne voulant pas entreprendre une lutte dogmatique avec la visiteuse, elle répondit à ses vœux par une révérence cérémonieuse, et garda le maintien modeste et réservé tant recommandé par sa tante. Lorsque madame de Craye eut pris congé, Suzanne jugea qu'il était temps de s'expliquer avec sa nièce au sujet de l'attitude de Julien Deval, puisqu'une étrangère la croyait assez significative pour faire une allusion à son résultat probable.

Ce fut avec un tact de mère que la tante interrogea la nièce; elle ne lui adressa aucune question nettement, afin de ne pas effaroucher la pudeur de la jeune fille; mais comme par hasard et dans l'entraînement de la conversation. Lina répondit avec le plus gracieux abandon; elle s'était aperçue des attentions de Julien. Le jeune homme lui plaisait, mais il y avait loin de cette préférence à de l'amour.

— Comment pourrais-je dire que je l'aime? répondit-elle à une demande plus précise de Suzanne. Laissez-moi le temps de le connaître. Je ne saurai vraiment si nous nous convenons que dans six mois ou un an.

— Ah! ma pauvre enfant, s'écria madame Brülher, reviens de tes idées allemandes. Si tu te maries ici, il faudra te soumettre à la mode française qui n'admet pas de si longs préliminaires. Il te serait impossible de trouver un autre mari si, après avoir été admis au titre de prétendant à ta main, pendant trois mois seulement, M. Deval renonçait à toi sous un prétexte quelconque ou si tu rompais avec lui.

— Il faut donc épouser un inconnu? dit Lina qui ne goûta pas les raisons par lesquelles sa tante justifiait nos coutumes matrimoniales. Peut-on en quelques jours décider de toute sa vie? C'est agir en aveugle.

— Eh! répondit Suzanne, on l'a dit dès longtemps : Le mariage est une loterie!

— En France, riposta Lina vivement. Quand nous nous trompons, en Allemegne, dans le choix d'un mari, nous n'avons que nous à blâmer, puisque l'usage nous permet d'étudier le caractère de l'homme que nous épousons. Vous ne pourrez, malgré votre esprit, me faire naturaliser Française si vite, Suzanne. Le fond germanique subsistera toujours en moi; mais, pour vous plaire, j'essaierai de l'accommoder au goût de votre pays. Au

Digitized by Google

lieu de mettre un an à deviner les sentiments et les idées de M. Deval, je tenterai sur lui une épreuve de huit jours.

— Et en quoi consiste cette épreuve? demanda Suzanne avec curiosité.

— Fiez-vous à moi, Suzanne; j'agirai avec prudence et surtout avec gravité. Le bonheur du ménage est la seule affaire sérieuse d'une femme, puisqu'elle décide de l'avenir d'une famille entière et non pas seulement du sien. J'étudierai M. Deval, j'épierai ses moindres paroles, et si mes préventions en sa faveur ne sont pas justifiées, je m'interdirai de penser à lui.

— Quelles singulières natures que les natures allemandes! dit madame Brülher. Comment faites-vous pour allier une raison si positive à votre amour du romanesque? Tu parles de renoncer à Julien aussi facilement que si ton cœur n'était pas en jeu. Te plaît-il assez peu pour que tu puisses te promettre de deviner ses défauts, en admettant qu'il en ait?

— Admettons-le tout de suite, répliqua la jeune fille en riant. La question est de savoir si ses imperfections s'harmonisent avec les miennes. Je ne conçois pas que vous blâmiez ce que vous nommez ma raison. M. Deval est bien de sa personne; mais me supposez-vous assez sotte pour être complétement séduite par ses avantages extérieurs? Les romans parlent bien d'attraits irrésistibles, irraisonnés. C'est ce qu'ils nomment, je crois, la poësie de l'amour. Je dis que c'en est la folie.

— Je ne te blâme pas, Lina; je constate au contraire en toi, avec plaisir, l'union si rare de deux qualités qui s'excluent d'habitude : la tendresse du cœur et le bon sens critique. Mais comment vas-tu étudier monsieur Deval?

— Oh! de cent façons. Vous qui le connaissez depuis longtemps, vous ne me refuserez pas votre aide. Dites-moi, ne ressemble-t-il pas à sa sœur? car c'est là ma grande crainte. Est-ce un homme dont une femme puisse être fière? On lui accorde du talent; mais l'emploie-t-il bien? Il cause agréablement; mais n'y a-t-il pas un peu d'apprêt dans sa manière de s'exprimer et ne faut-il pas souvent conclure d'une prétention de l'esprit à un manque de franchise du cœur? Enfin, et c'est la grande question, est-il bon? Répondez-moi, Suzanne, je vous prie.

— C'est difficile, mon enfant, répondit la jeune femme embarrassée par la multitude d'interrogations qui l'assaillaient. Les jugements personnels sont sujets à erreur. J'ai perdu M. Deval de vue pendant deux ans et son caractère a pu subir de grandes modifications. Il est certain que c'est un homme honorable dont l'alliance est flatteuse pour une famille. Je dois pourtant te pré-

Digitized by Google

venir qu'il tient à trouver une fortune au moins égale à la sienne; sont talent oratoire lui faisant rêver la députation.

— Merci du renseignement, Suzanne. J'ai un bon moyen de savoir à quel point je lui plais, dit Lina ravie; mais, par un caprice mutin, elle ne voulut pas révéler à sa tante son plan d'épreuve.

Bien que la jeune fille eût une dose de raison assez rare à son âge, madame Brülher connaissait trop la dextérité d'esprit de Julien pour ne pas craindre que les épreuves de Lina ne fussent facilement déjouées. Elle avait aussi d'autres inquiétudes. Malgré son absence de coquetterie, elle ne pouvait se dissimuler que Julien ne la traitait pas en parente de la jeune fille qu'il aimait. S'il ne faisait pas ouvertement la cour à Suzanne, pour me servir d'un terme vieilli qu'aucun autre n'a remplacé, il la poursuivait de regards jetés à la dérobée, et le même homme, qui savait être spirituel et alerte à la riposte pour plaire à la vive Lina, prenait une expression mélancolique et discrètement passionnée dès qu'il apercevait Suzanne. Celle-ci se demandait de quel côté le cœur du jeune avocat était engagé, et s'il l'était réellement; elle soupçonnait un calcul intéressé dans son double jeu, ce qui l'avait poussée à indiquer à sa nièce les préoccupations pécuniaires de Julien. Elle se fût d'ailleurs gardée de lui communiquer de plus sérieuses préventions contre M. Deval, car son impartialité admettait toutes les suppositions, celles mêmes qui étaient à l'avantage de ce dernier. Il se pouvait après tout qu'il fût épris de Lina, et que sa fausse position auprès de Suzanne causât seule l'ambiguité de son attitude. Madame Brülher se réservait, dans le cas où l'avenir donnerait raison à cette bienveillante conjecture, de s'expliquer avec Julien et de lui dire qu'il ne restait rien du passé, sauf une amitié facile à renouer.

Pendant que tout, à l'insu de l'avocat, lui aplanissait une affaire dans laquelle il ne voyait que difficultés, Julien déjeunait en tête-à-tête avec Christian Czreski au chalet du parc. Depuis leur alliance improvisée, les deux jeunes gens avaient pris l'habitude de se réunir de temps en temps pour s'éclairer mutuellement. Christian n'apportait guère, pour sa quote-part de conseils, que les railleries faciles à son esprit léger; les traditions de bonne compagnie qu'il tenait de son père l'empêchaient autant que son orgueil natif d'avouer complétement son ancienne et si courte intimité avec Suzanne. Ce fait, d'ailleurs deviné par la jalousie de Julien, restait sous-entendu. Christian eût été même disposé à y faire une allusion que l'avocat se fût obstiné à ne pas comprendre un aveu, qui l'eût embarrassé dans le cas

Digitized by Google

possible de son mariage avec madame Brülher. La camaraderie d'enfance de Suzanne et de Christian permettait à celui-ci assez d'appréciations intimes pour qu'il ne semblât jamais trahir un de ces secrets qu'un homme bien élevé est tenu de garder. Julien disant gaiement sa déconvenue auprès de Suzanne, les deux jeunes gens convinrent qu'elle était coquette, capricieuse, d'un amour-propre odieux, et surtout, malgré le caractère de sa beauté, singulièrement froide de cœur et de sens.

Une telle amie était dangereuse pour Paule Vassier, et Julien conseilla à Christian d'enlever au plus tôt la femme qu'il aimait à une influence aussi nuisible. Ce matin-là, précisément, Christian avait à rendre compte à l'avocat du succès de ce conseil.

— Je ne vous ai cru qu'à demi, lui disait-il pendant qu'ils prenaient le café sous la vérandah, lorsque vous m'avez signalé les dangers de cette intimité. Je savais madame Brülher incapable d'aimer, mais je ne pensais pas qu'elle dût communiquer ce vice-là à madame Vassier. Depuis cette fatale visite à Sainte-Foy, tout est changé entre nous. Je ne vais pas la voir sans qu'elle ait sa petite fille auprès d'elle; et quand par hasard elle est seule, elle s'arme de ses devoirs, de son mari, de sa réputation, et autres engins de guerre défensive laissés de côté depuis longtemps entre nous. Si encore elle ne m'attaquait pas, je prendrais en patience ce caprice de vertu; mais la voilà qui nie mon amour, et elle m'a fait hier un portrait si absurde de moi-même, que je n'en aurais pas deviné l'original si elle ne l'eût nommé.

— Croyez-le, répondit Julien en ricanant, ce portrait est dû à la collaboration des deux amies; mais n'avez-vous aucun moyen de les brouiller sans retour?

Christian rougit.

— Peut-être, dit-il en hésitant, serait-il possible de prouver à madame Vassier que madame Brülher prend plaisir à interdire à son amie un bonheur que sa nature lui défend; mais ce serait indélicat, et je préfère tout devoir à l'affection dont Paule m'a déjà donné des gages.

— Mais ces gages, car vous parlez de ses lettres, ne vous les a-t-elle pas redemandés?

— Eh! oui, dit Christian dépité, et ce sont vos conseils qui m'ont valu cette querelle. Vous aviez raillé ce que vous nommiez ma timidité et que je crois de la prudence; vous m'aviez pressé d'établir mon empire pour combattre plus victorieusement l'influence de madame Brülher. Par votre avis, j'ai osé plus que je n'avais essayé jusqu'à présent, et au lieu de la faiblesse que je pouvais attendre après un an d'assiduités très-doucement souf-

Digitized by Google

fertes, j'ai subi un échec complet, puisqu'elle est fâchée au point de me réclamer ses lettres. J'avoue cet échec sans fausse honte, car je vous l'attribue. L'expérience m'a prouvé qu'on peut gagner une femme délicate, mais jamais en forçant sa volonté. Celles qu'on obtient ainsi ne valent pas la peine qu'on les prie, même de cette façon sommaire.

— Cher monsieur Crzeski, il faut opter, s'écria Julien. On ne peut être à la fois timide et... fat, passez-moi le mot. Vous croyez à votre expérience, fiez-vous à elle seule, mais ne me rendez pas comptable de ses défaites. Vous aurez mal suivi mes indications; adopter une marche de conduite n'est rien, il faut encore la soutenir jusqu'au bout.

Et l'avocat établit une théorie très-irrévérencieuse envers les femmes, que Christian écouta avec ce sourire de naïve admiration par lequel les gens faibles saluent la supériorité des hommes forts; mais si les idées se communiquent, le caractère est pénétré par elles à la façon dont un miroir réfléchit les objets, c'est-à-dire d'une manière fugitive. Les conseils ne réveillent en nous que la force latente qui y gît; ils ne peuvent l'y créer.

S'il était difficile à Christian de sortir de son caractère, il lui était plus aisé de mettre en pratique certaines autres instructions de l'avocat. C'est ainsi qu'il garda, à son instigation, les lettres de madame Vassier. Julien lui fit entendre que son succès tenait peut-être à la possession de ces quelques billets. Une femme engagée est à demi vaincue, et lui restituer les preuves de sa faiblesse, c'est lui rendre son libre arbitre. Si Christian ne devint pas un Machiavel au petit pied à l'école de Julien, c'est qu'il n'avait ni la pensée assez alerte, ni le jugement assez profond pour suivre les raisonnements retors de l'avocat. Après avoir écouté ses avis, Christian voulut faire à son tour acte d'amitié en s'intéressant aux affaires de Julien et il lui demanda où il en était lui-même.

— Et où puis-je en être, répondit le jeune homme, sinon aux regards, aux sourires innocents? Il est plaisant que moi, que vous daignez trouver roué, je vise au bon et honnête motif, tandis que vous, réputé sage, vous êtes engagé dans une intrigue compliquée et peu morale, dangereuse même, car M. Vassier, avec son air placide, n'est pourtant pas un mari de comédie. Et puis, croyez aux arrêts de l'opinion publique. L'homme vertueux, c'est moi, et vous êtes le roué.

Julien aurait pu continuer à se moquer agréablement de Christian; celui-ci n'entendait pas malice à ces éloges narquois; il y vit pourtant le désir d'échapper à une interrogation embar-

Digitized by Google

ramante. Julien ne se souciait pas d'accuser des sentiments très-vifs pour l'une ou l'autre des deux personnes à marier dans la maison Brülher, et si Christian avait l'esprit trop superficiel pour deviner la diplomatie compliquée de l'avocat, il était assez Lyonnais pour comprendre un calcul d'intérêt. De lui-même, et pour servir Julien, il lui dit que madame Brülher était revenue d'Allemagne avec une fortune presque égale à celle que son mari lui avait laissée. Cette fortune, héritage du frère aîné de M. Brülher, avait été contestée à sa veuve par le tuteur de Lina aux nom et place du troisième frère, père de la jeune fille, et mort depuis longtemps. De là le procès qui avait retenu madame Brülher deux ans à Manheim, puis à Bade. L'adoption de Lina supposait un compromis entre les parties adverses, mais la plus grosse part de l'héritage était à coup sûr revenue à Suzanne. Madame de Livaur l'avait fait entendre au docteur Crzeski, son vieil ami.

Ces informations furent précieuses pour Julien; en retour, il fit à Christian la gracieuseté de lui apprendre que madame Vassier devait monter le soir-même à Sainte-Foy avec son mari et lui, Julien Deval. Paule allait chez madame Brülher, où M. Vassier devait la reprendre, après avoir visité avec l'avocat une propriété qu'il avait au Point-du-Jour, et à l'occasion de laquelle était engagé un procès de mur mitoyen que Julien devait plaider.

— Soyez au bas de la côte de la Quarantaine vers six heures, dit-il à Christian. M. Vassier me fait dîner de très-bonne heure afin de profiter du reste du jour pour voir notre mur mitoyen. Je lui proposerai de marcher pour nous dégourdir les jambes, et vous resterez avec madame Vassier. Ce projet vous plaît-il?

Les choses se passèrent comme il était convenu. Quand la calèche traversa le pont suspendu, Julien vit à l'entrée de la Quarantaine le cheval de Christian qui se laissa dépasser et qui fut inaperçu, car il s'engagea du côté de la caserne des troupes de passage, tandis que la calèche prenait la montée près du tunnel de Vaise. Julien se plaignit bientôt de la lenteur de l'attelage, et dit à M. Vassier qu'il serait plus agréable de suivre la contre-allée que de s'engourdir dans la somnolence de la voiture. Actif, remuant comme tous les hommes d'affaires, M. Vassier accepta cette proposition avec empressement, en priant sa femme d'excuser ce manque de galanterie.

Paule resta seule à regret. Depuis qu'elle essayait de réagir contre ses sentiments, la jeune femme fuyait la solitude, car la pente de ses pensées la ramenait invinciblement à l'amour dont

Digitized by Google

elle était occupée depuis un an déjà. Dès que le vide se faisait autour d'elle, son imagination était si prompte à lui présenter Christian, qu'elle crut continuer son rêve quand il s'inclina devant elle.

Christian était beau, d'une beauté tout aristocratique dans son costume de cheval qui faisait valoir la svelte élégance de ses formes. On pouvait nier la régularité de ses traits, et certainement son teint était trop brun à côté du blond vénitien de ses cheveux courts; la saillie de son menton s'accusait trop dédaigneusement, et le dessin de sa bouche manquait de correction; mais son air était d'un gentilhomme. Un descendant de vieille race guerrière pouvait seul dompter d'une main presque féminine l'impatiente monture qu'il maintenait au petit pas auprès de la calèche; un noble Slave pouvait seul avoir un regard aussi doux dans une figure anguleuse et heurtée, et le phrénologiste le plus impitoyable eût oublié la petitesse significative de la tête de Christian, en faveur du charme rêveur de sa physionomie.

Malgré ses résolutions conquérantes, ce fut avec timidité que le jeune homme aborda madame Vassier. Plus habile, il se serait aperçu que le moment était heureux pour lui; mais il débuta par une maladresse en faisant entendre que cette rencontre n'avait rien d'imprévu.

La jeune femme s'offensa d'autant plus de l'air triomphant de Christian qu'elle venait de retomber dans son péché d'amour pour lui; le ton avec lequel il s'était vanté de l'avoir suivie, son oubli des derniers torts qu'il avait eus envers elle, la choquèrent dans sa dignité. Elle lui répondit à peine, alléguant qu'il était impossible de causer ainsi à distance. Le prétexte était mauvais; car Kruk, le cheval de Christian, rasait les roues de la calèche, et le jeune homme se penchait presque à l'oreille de Paule.

En la voyant s'établir dans son coin d'un air boudeur, Christian sentit se dissiper son énergie d'emprunt, et il ne sut comment renouer la conversation. Par bonheur pour son embarras, Kruk était impatienté du pas trop lent auquel son maître le contraignait. Tant que Christian avait parlé à madame Vassier, Kruk, savamment maintenu, avait obéi à la main de son cavalier avec l'intelligence soumise des animaux favoris; mais quand le découragement détendit l'effort de Christian, Kruk se dédommagea d'avoir rongé son frein en faisant des voltes effrénées devant la calèche. D'un mot, le cavalier eût pu arrêter le cheval, mais il le laissait bondir follement, parce que ce mouvement désordonné le calmait, lui aussi. Il n'est pas même sûr qu'il n'excitât pas Kruk au lieu de l'apaiser; il était aise peut-être d'ef-

Digitized by Google

frayer la jeune femme. Il y a toujours un peu de comédie dans les actions les plus spontanées des gens amoureux. Si telle était l'intention de Christian, elle réussit à merveille, car Paule s'alarma de l'emportement de Kruk, qui faisait se cabrer par sympathie chevaline l'attelage de la calèche. Elle regardait en tremblant Christian, qui riait d'un rire nerveux, et elle finit par s'apercevoir qu'il mettait une sorte de colère à se livrer aux caprices fougueux de sa monture.

— De grâce! lui cria-t-elle à un moment où il passa près d'elle superbe de tranquillité sur son cheval écumant, arrêtez-le! arrêtez-le!

A cette exclamation qu'il attendait peut-être, Christian pressa les flancs haletants de Kruk, tira légèrement sur sa bouche, lui dit deux ou trois mots polonais; le cheval frissonnant baissa la tête et vint se placer comme de lui-même à la gauche de la calèche.

— C'est affreux! s'écria Paule. J'ai cru que ce vilain animal allait vous tuer!

— Plût à Dieu qu'il l'eût fait! dit tout bas Christian. Vous m'auriez plaint sans me marchander du moins ce triste bonheur!

Les yeux de Paule se remplirent de larmes. Entendre Christian faire un tel vœu, c'était trop pour ses nouvelles résolutions de sagesse; elle les sentit défaillir dans cette émotion.

— Promettez-moi, lui dit-elle, que vous ne monterez plus Kruk.

Un nouvel écart du cheval la fit trembler encore.

— Ne restez plus auprès de la calèche, monsieur Crzeski, lui cria-t-elle. Cela devient dangereux.

— Ne craignez rien, madame, répondit Christian après avoir ramené Kruk, c'est le voisinage des roues qui rend mon cheval ombrageux; il n'est pas accoutumé à suivre une voiture d'aussi près. Mais Kruk n'est point vicieux. Si vous consentiez à descendre, je le tiendrais par la bride, il serait aussi doux qu'un de mes chiens, et nous rejoindrions M. Vassier et M. Deval que je vois là-haut au détour de la côte.

— Vous m'assurez que votre cheval se calmerait? Eh bien! un peu de promenade me fera du bien.

Christian mit pied à terre et vint ouvrir la portière de la calèche. Justifiant les promesses de son maître, Kruk fut tout à fait paisible dès qu'il quitta son poste auprès des roues.

Les deux jeunes gens montèrent lestement sur la place de Choulans, précédés de la calèche qui les avait devancés insensi-

Digitized by Google

blement; l'un et l'autre ne pensaient plus au but qu'ils s'étaient donné de rejoindre les premiers promeneurs, et la fin de cette entrevue ne ressembla pas à son début. Paule oublia son ressentiment et ses bonnes résolutions, et si elle ne laissa rien échapper de plus décisif que les aveux qu'il avait reçus d'elle, Christian put du moins espérer que son ascendant sur Paule était toujours le même. Cette conviction lui donna de l'éloquence. Mais comme la plupart des hommes n'ont qu'une manière d'exprimer leur passion, il en vint à lui dire quelques-unes de ces phrases que Suzanne avait retenues et répétées à Paule. Ce fut le réveil pour la jeune femme bercée par la douce séduction de cette causerie. Quand elle s'entendait nommer la seule, l'unique bien-aimée, le roman de Sainte-Foy et des Dombes passa devant elle, et elle fut tentée de dire à Christian :

— Ces serments, qui vous les demande? Ces serments, vous les avez déjà faits!

Mais, à ce moment, ils étaient rejoints par M. Vassier et M. Deval, et ils durent se séparer. Paule arriva près de Suzanne, brisée et si pâle que son amie devina qu'elle venait d'éprouver une émotion extraordinaire. Il n'y avait au salon que quelques voisins de campagne occupés à jouer le whist; Lina faisait de la musique avec M. Chainay. Madame Brülher prit le bras de Paule et la mena dans sa chambre en recommandant qu'on ne laissât monter personne auprès d'elle.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Suzanne en dénouant elle-même le chapeau de son amie; vous êtes défaite, votre voix est changée. Avez-vous besoin de moi? Je suis à vous, sachez-le bien.

— Il y a, répondit Paule avec effort, que je suis une femme lâche et que vous allez mépriser ma faiblesse. Je venais abdiquer dans vos mains toute initiative, vous prier, parce que je me crains, de penser et d'agir à ma place, et voilà que je ne puis être un quart d'heure auprès de Christian sans me trahir.

— Vous avez donc consenti à le revoir après le jour où sa hardiesse vous a donné le courage de lui redemander vos lettres?

Paule raconta la rencontre qu'elle venait de faire, les deux amies en commentèrent les circonstances, et comprirent que les moyens en avaient été prémédités par Julien Deval. Suzanne la première reconnut le génie de l'avocat dans la tactique habile qui avait ménagé toutes les conditions de ce tête-à-tête, et elles trouvèrent le rôle de Julien odieux. Plus jeune que Suzanne, Paule s'indigna quand son amie ne fit que sourire de pitié. Elle ne

Digitized by Google

pardonna pas à Christian d'avoir livré le secret de sa faiblesse pour lui, car, semblable à toutes les femmes éprises, elle croyait cacher son amour aux indifférents.

« Suzanne, dit-elle à son amie, je venais vous dire les efforts que j'ai tentés, mes objections au plan de vie que votre exemple m'a tracé, et cette malheureuse rencontre a tellement troublé mes idées que je n'en trouve plus une seule. Ce que je sais bien et mieux que jamais, c'est que je désespère de moi. Si vous n'êtes ma force, que deviendrai-je? Ecoutez, Suzanne; j'ai essayé de me reprendre à mes devoirs; je n'ai goûté dans leur accomplissement ni bonheur ni même repos. Mon mari ne me sait pas gré d'un retour qu'il ne comprend pas; mon enfant n'aime pas mes caresses; quand je la prends sur mes genoux, elle tend les bras vers sa nourrice. Le monde me fatigue; la solitude me rend folle. Je n'ai plus même la ressource de dormir; le sommeil m'échappe, et s'il vient, c'est accompagné de cauchemars ou de rêves qui m'apportent le souvenir de celui que je veux fuir. Quelle sera donc ma vie? Suzanne, vous m'avez fait beaucoup de mal! Je ne vous accuse pas; vous espériez m'être utile, mais vous avez désenchanté mon existence. Vous l'avez dépouillée de tout attrait en me forçant à voir le fond cruel de toutes choses. Je n'ai pas votre énergie, moi! Puis-je commander à mon cœur de se taire et lui défendre de battre, dites-moi? »

Suzanne écoutait ces reproches tumultueux en silence, avec un sourire triste sur les lèvres.

Elle laissa se calmer les spasmes nerveux qui secouaient la poitrine oppressée de son amie; elle savait qu'aucune consolation ne peut adoucir ces cruelles luttes; elle resta seulement auprès de Paule en lui pressant les mains pour lui faire sentir sa sympathie.

— J'ai honte de moi! dit Paule en cachant sa figure sur l'épaule de Suzanne.

— Ecoutez-moi, lui répondit celle-ci doucement. Vous vous remettiez entièrement à mon amitié tout à l'heure; j'ai pris acte de vos paroles. Une seule question maintenant : Votre passion est-elle assez forte pour résister à ce qui a tué la mienne?

— Oh! Suzanne, je mourrais d'une telle déception!

— Enfant! on ne meurt pas... heureusement. J'ai dit dit autrefois : ... par malheur. Mais enfin votre amour n'est pas absolu, n'est-ce pas? et quel sentiment humain peut se flatter de l'être? Christian vous a fait, il y a huit jours, une scène à la Julien Deval. Vous vous souvenez de l'alternative que j'ai posée autrefois à celui-ci. Vous pouvez éprouver Christian à meilleur mar-

Digitized by Google

ché. Dites-lui : « Renoncez à la chasse, à l'équitation; vendez votre meute, votre maison des Dombes, sacrifiez-moi vos goûts. Je verrai alors que vous m'aimez mieux que tout au monde et je serai mieux disposée à vous faire à mon tour les sacrifices que vous me demandez. » Je ne suis pas bien variée dans mes moyens de défense, ma chère Paule, mais je les crois bons : voilà l'excuse de mon manque d'invention.

— Et s'il accepte?... murmura Paule en rougissant.

Suzanne réprima à grand'peine un sourire pour ne pas blesser son amie. Si elle lui donnait ce conseil, c'est que son opinion était faite.

— S'il n'accepte pas, lui répondit-elle bravement après un instant de silence, je me charge de vous trouver un amour digne de vous. Et pour ne vous dire qu'un seul mot à ce sujet, pour ne vous faire entrevoir qu'une seule des affections qui pourraient remplir votre vie, j'ajoute que votre fille est dans son droit lorsqu'elle aime sa nourrice à votre détriment. La vraie mère n'est pas celle qui enfante, mais celle qui donne le jour et la nuit, avec le lait de son sein, le rayon vigilant de son regard. Au fond, ma chère Paule, qu'est-ce que le besoin d'aimer? C'est le besoin de se dévouer, et quel dévouement mieux récompensé que celui d'une mère! L'amant le plus passionné a ses moments d'humeur, de distraction. Il aura vu hier une femme plus belle ou plus piquante et il y rêvera; il sera ambitieux, ou joueur, ou... chasseur. Mille choses l'arrachent à son amour. Un enfant, à l'âge de votre fille surtout est tout à sa mère. N'avez-vous jamais admiré ce divin mystère du sang et de l'âme qui ramène à chaque instant ces chères créatures au giron maternel? Elles s'y jettent avec abandon, avec foi. Leur mère est plus que leur iniatrice à la vie : elle est la création tout entière. C'est par l'intermédiaire de la mère et en sa faveur que le père obtient des caresses; l'adolescent lui appartiendra plus tard : l'enfant ne le connaît pas. Quel amour ne rêve cette possession complète, infinie, et quel autre le donne à ce point! Lina, ma fille d'adoption, n'a pu me faire connaître ces premiers bonheurs, les plus délicieux, mais d'après ce que j'éprouve dans nos effusions de tendresse, je sens que le seul grand amour pour une femme, celui auquel sa nature l'a prédestinée et qui peut se promettre l'éternité, c'est l'amour de ses enfants... Je comprends l'objecque vous pourriez me faire. S'absorber dans l'enfant, c'est s'annihiler, abdiquer tout rôle personnel. N'en croyez rien. C'est doubler sa valeur. Ce qui vous paraît austère est bien doux. Une mère qui réforme son caractère pour se faire digne d'être

Digitized by Google

l'exemple de ses enfants, acquiert une chaste beauté à laquelle chacun rend hommage. Elle ne vieillit pas comme les femmes qui sont mères le moins possible, parce qu'elle participe à la fraîcheur d'idées de ses enfants. Passion pour passion, celle que je vous propose contient plus de promesses de bonheur que celle qui vous pâlit en ce moment. « Regardez-vous! dit-elle à Paule en lui tendant une glace de toilette. Voyez ce pli douloureux qui se creuse entre vos sourcils! Est-ce là le teint uni et rose que je vous ai connu? Vos yeux sont rougis. Si ce ne sont pas vos premières larmes, ce ne seront pas non plus les dernières. Voilà ce que fait de votre beauté l'amour de Christian. Et qu'en espérez-vous? J'admets que cet amour vous donne des joies. Je ne veux pas m'appesantir sur ses dangers. Le croyez-vous éternel? Et vous même, comptez-vous arrêter le temps et rester à cet âge où l'on ne vit que de transports passionnés? Si vous oubliez tout pour cet amour, si même il vous est fidèle, vous vous retrouverez dans quinze ans d'ici mère d'une fille qui vous sera inconnue parce que instinctivement vous l'aurez éloignée de vous, liée à un mari qui aura quitté le foyer désert, étrangère enfin dans votre famille. Le jour d'hier, celui d'aujourd'hui ont leur action invisible, mais certaine, sur les années de notre vieillesse. On s'épargnerait bien des fautes par cette réflexion. Si ma franchise vous déplaît, pardonnez-la à mon amitié.

— Vous craignez de me blesser parce que je ne réponds rien à vos conseils, chère Suzanne, dit Paule tristement. Ne soupçonnez pas mon silence d'ingratitude. Vos paroles me pénètrent. Jamais je n'ai mieux senti la force de ce mot. Oui, elles me pénètrent : elles s'enfoncent dans mon cœur comme des glaives, mais c'est pour trancher dans la plaie vive. Vous me causez une souffrance salutaire. Je vous l'avoue, je me révolte encore contre la nécessité de la raison, mais non plus contre sa justice. Je sens mes torts au sujet de ma fille, mais je voudrais savoir dans quel sentiment vous vous êtes jetée, quelle a été votre consolation lorsque vous avez renoncé à Christian. Vous assuriez tout à l'heure que les enfants se modèlent sur leur mère. Vous êtes, vous, la mère de ma conscience, et je goûterai mieux vos conseils quand je saurai, par votre confidence, comment on les met en pratique.

Comme Suzanne allait se prêter au désir de son amie, on frappa à la porte de la chambre et l'on prévint madame Vassier que son mari l'attendait. Paule répara le désordre de sa coiffure, baigna d'eau fraîche ses yeux fatigués, et les deux jeunes femmes descendirent au salon.

Digitized by Google

— Vous voyez, madame, dit M. Vassier à Suzanne, un homme qui aurait perdu sa soirée s'il n'avait l'honneur de vous présenter ses respects. Je suis allé au Point-du-Jour avec M. Deval que voici, pour une vérification que la tombée de la nuit nous a empêchés de faire. Nous serons forcés de revenir lundi ou demain.

— Et que ne veniez-vous dans l'après-midi? répondit madame Brülher. Tout le monde y aurait gagné; votre course n'eût pas été perdue et j'aurais gardé Paule plus longtemps.

— C'était impossible. Je suis accablé d'occupations; ma fabrique m'absorbe au point que je n'ai pas une heure à moi.

— Me permettez-vous une critique? demanda finement Suzanne après avoir observé du coin de l'œil Christian venu avec l'avocat et M. Vassier qui s'approchait de Paule.

— Madame, il est flatteur pour moi de vous occuper, à quelque titre que ce soit.

— Eh bien! monsieur, je vous dirai à vous et à tous les hommes d'affaires, que vous manquez de sérieux et peut-être même de logique.

— Voilà, madame, un charmant paradoxe, interrompit Julien Deval. Il est malheureusement assez difficile à soutenir.

— Tout ce qu'il y a au monde de plus facile, reprit Suzanne, et je gage que M. Vassier lui-même en conviendra. Quelle est la grande affaire de la vie, à prendre cette question au point de vue le plus général? C'est de procurer à soi et aux siens la plus grande somme de bonheur possible. A ce compte, un chef de famille est louable quand il consacre son activité à édifier la fortune de sa maison. Mais à côté de ce devoir, que j'admets, il y a l'abus que je blâme. Quand on possède une aisance qui éloigne tout souci pour l'avenir, je soutiens qu'il ne faut pas être le nègre du million et tourner perpétuellement la roue du mécanisme qui le produit. A ce travail là, on perd plus qu'on ne gagne. Oui, monsieur Vassier, car c'est à vous que je fais cette querelle amicale, vous donnez trop d'importance à vos murs mitoyens, à vos organsins et à vos gréges. L'industriel est une tête pleine de chiffres, poursuivant le roman des affaires, négligeant un peu l'histoire vraie des affections de famille, et voilà pourquoi, monsieur Vassier, les femmes, avec le bon sens du cœur, détestent par instinct tout ce qui leur enlève leurs maris et déclarent peu sérieux les motifs, quels qu'ils soient, qui les éloignent d'elles.

— Aucun mari ne se plaindrait de reproches causés par un motif aussi flatteur, dit Julien Deval en coupant la parole à

Digitized by Google

M. Vassier, empressé de répondre à Suzanne. Mais tous pourraient répondre que les femmes doivent être plutôt honorées que jalouses des travaux accomplis pour la plus grande prospérité de la famille.

— Plus de bonheur et moins de fortune, c'est ce que tout le monde doit désirer, dit Lina en s'asseyant à un coin du cercle établi autour de la bergère de sa tante.

— La vérité sort de cette charmante bouche, dit M. Vassier. Madame, je passe condamnation de mes torts, mais je veux essayer de me montrer moins coupable qu'il ne vous semble. Ce n'est pas tout à fait un rouage qui fonctionne dans ma poitrine à la place de cœur, permettez-moi cette comparaison puisque vous avez parlé de mécanisme. J'apprécie le bonheur du foyer domestique, et deux ou trois reproches comme ceux que vous m'adressez me feraient abandonner le roman pour l'histoire.

Pendant que M. Vassier continuait avec madame Brülher cette conversation, que Paule écoutait du coin obscur dans lequel elle s'était blottie pour dérober sa figure altérée à la lumière accusatrice des lampes, Julien Deval disait à Lina :

— J'admire, mademoiselle, avec quelle facilité vous faites fi de la fortune !

— C'est de la philosophie de ma part, répondit la jeune fille en riant.

— Comment l'entendez-vous?

— Mais, si je ne me trompe, la philosophie enseigne à se passer de ce que l'on ne peut atteindre. Ma résignation n'a pas grand mérite, car c'est une chance de bonheur que de ne pas ressembler à une sorte d'idole dorée. Les divinités de ce genre reçoivent des adorations suspectes. Eh bien ! par grâce de pauvreté, moi, j'échappe aux hommages vulgaires et je m'en félicite.

— Les hommages que vous méritez ne vous manqueront pas, mademoiselle ; mais la pauvreté dont vous vous parez est comme la simplicité de quelques princesses. Personne n'ignore que madame Brülher, trop riche pour ses goûts, vous destine une part de sa fortune.

— Personne n'ignore... répéta Lina avec un air moqueur. Je n'aurai pas besoin de me défendre contre les générosités de ma tante ; elle approuve ma façon de penser et elle ne fera pas de ma fortune un appât pour les gens intéressés.

— Ce sont de nobles sentiments, mademoiselle, mais qui ne font pas assez la part des exigences sociales, répondit Julien désappointé.

Digitized by Google

— Aidez-moi tous, dit en ce moment Suzanne, à gagner M. Vassier à votre projet. Il m'apprend que vous complotez une partie pour demain. Il paraît que M. Crzeski présente des chevaux au comice agricole de la Demi-Lune et désire faire assister M. Vassier au triomphe de son écurie. Puisque M. Vassier, en vrai païen, veut donner une partie de son dimanche aux affaires et visiter ce mur mitoyen qui lui tient au cœur, je lui propose de ne pas descendre à Lyon ce soir. Il me fera l'honneur de passer la nuit ici, ainsi que madame Vassier. Il est convenu, je crois, que M. Deval restera chez le docteur Crzeski. Si personne ne fait d'objection, après l'étude du mur mitoyen, nous partirons en troupe pour le comice et nous reviendrons tous dîner ici.

Ce projet fut adopté avec enthousiasme; il agréait à tout le monde, chacun l'approuvant pour des motifs différents. Paule, seule, risqua quelques refus; elle ne voyait qu'une chose dans cette partie de plaisir, c'est qu'elle passerait la journée entière avec Christian, et elle s'étonnait de voir Suzanne prêter les mains à ce danger; mais force lui fut de se rendre aux prières de tous, et le programme de la journée du lendemain fut arrêté.

Au matin, pendant que les dames iraient entendre la messe, M. Vassier et l'avocat se rendraient au Point-du-Jour pour toiser leur mur mitoyen. Après le déjeuner, on partirait en break afin de ne pas se séparer et l'on prendrait le docteur Crzeski et son fils en passant par Saint-Irénée; puis au sortir de la poussière du comice, au lieu de revenir à Sainte-Foy, on ferait une promenade à Charbonnières, dans les allées du Bois-de-l'Etoile et l'on rentrerait au coucher du soleil pour dîner.

S. Blandy.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

ORIGINES DE LA PRESSE EN FRANCE

THÉOPHRASTE RENAUDOT, MÉDECIN ET JOURNALISTE. — LES BUREAUX D'ADRESSE ET LA GAZETTE DE FRANCE — PROCÈS DE RENAUDOT CONTRE LA FACULTÉ

Vers l'an 1631, on remarquait, aux environs du Palais, rue de la Calandre, une vaste maison d'assez vieille apparence, rajeunie en plusieurs endroits par des réparations récentes et des annexes toutes nouvelles.

A cette époque, personne n'ayant encore pensé à numéroter les maisons, chacune portait une enseigne qui lui servait de devise. Le bâtiment dont nous parlons avait pour titre : *Au grand Coq*, ce qui semblerait indiquer qu'il avait appartenu naguère à quelque hôtelier ruiné ou retiré des affaires. Quoi qu'il en soit, le bruit et l'activité que l'on remarquait autour du *Grand Coq* l'eussent fait prendre pour une hôtellerie. Du matin au soir, on ne voyait que gens entrer et sortir, en tel nombre parfois, qu'ils étaient obligés de faire queue à la porte, comme cela se pratique à l'entrée des théâtres. A certains jours, on eût pu se croire devant une succursale de la *Cour des Miracles*; tous les mendiants, boîteux, bossus, borgnes, paralytiques de la capitale semblaient s'être donné rendez-vous dans cette vieille rue de la Calandre, qu'ils encombraient de leurs misères et de leurs infirmités. On les voyait entrer les uns après les autres dans une des salles de la maison; là, ils se trouvaient en présence de quinze ou vingt médecins qui les examinaient, leur donnaient des consultations gratuites, et leur remettaient, avec

Digitized by Google

les ordonnances, soit des remèdes fabriqués par eux, soit des bons pour les apothicaires.

Dans une seconde salle était ouvert un immense registre où, moyennant trois sols, une foule de personnes venaient se faire inscrire, les unes pour demander des domestiques ou pour en placer, les autres pour vendre ou acheter des marchandises, d'autres pour trouver des ouvriers, ou faire part de quelque invention nouvelle. On y lisait par exemple les passages suivants :

A vendre un habit neuf de drap du sceau écarlate, qui n'est pas encore achevé, doublé de satin de même couleur, avec un galon d'argent. Le prix de dix-huit escus.

... On donnera l'invention d'arrêter le gibier et l'empêcher de sortir du bois, et d'y rentrer quand il en sera sorti, par d'autres lieux que ceux qu'on voudra.

Une autre personne donnera l'invention de nourrir quantité de volailles à peu de frais.

On demande un homme qui sache mettre du corail en œuvre.

On demande à constitution de rentes la somme de dix-huit cents livres sur bonnes assurances

On demande compagnie pour aller en Italie dans quinze jours.

On vendra un jeune dromadaire à prix raisonnable.

Dans une troisième salle, ceux qui avaient besoin d'argent apportaient leurs bijoux, vaisselle, vêtements, qu'ils mettaient en gage pour emprunter. C'était un *Mont de piété*, le premier que l'on eût vu en France.

Cette maison du *Grand Coq*, dont l'aspect, comme on le voit, n'offrait rien de bien réjouissant, mais qui renfermait trois innovations importantes : Bureau de placement et d'adresses, Mont de piété, Consultations gratuites pour les pauvres malades, était celle d'un homme que l'on a trop oublié depuis, et qui méritait de la postérité un souvenir plus durable; c'était Théophraste Renaudot, fondateur de la *Gazette de France*, père du journalisme et bienfaiteur des pauvres. Né à Loudun en 1584, d'une famille protestante, il était venu fort jeune à Paris pour étudier la chirurgie. Grand, sec et maigre, assez laid de figure, il avait, de plus, le nez singulièrement camus, ce qui devait lui attirer plus tard et lui valut force plaisanteries et force sarcasmes; car il est à remarquer que c'est toujours pour nos difformités naturelles, celles dont nous sommes innocents, que les railleurs ou les envieux se montrent le plus impitoyables. Et certes, les condisciples de Renaudot ne devaient guère lui

Digitized by Google

épargner les railleries ; car il était lui-même d'une humeur fort malicieuse et fort caustique, très-discuteur, d'une réplique vive et mordante, toujours insaisissable et invulnérable, entêté dans ses idées, que sa souplesse d'esprit et sa hardiesse finissaient toujours par faire prévaloir.

Il est assez difficile de nous faire une idée exacte de la vie et des mœurs des étudiants à cette époque; les documents et les renseignements n'abondent pas à ce sujet. Nous avons, il est vrai, le Thomas Diafoirus de Molière, ce jeune et naïf savant, plus amoureux de la Faculté, de la dissection ou de sa longue thèse écrite en latin, que de la charmante personne qu'il compare à l'astre du jour, à propos de la statue de Memnon. Mais ce fils d'apothicaire, personnage de théâtre et de comédie, est-il le type accompli de l'étudiant en médecine au temps de Molière? Sans doute, nous devons présumer que les adeptes et les disciples de la Faculté étaient, comme Thomas Diafoirus, bourrés de grec et de latin, forts « comme des Turcs » sur les principes, imbus des vieilles traditions et entêtés dans la routine suivie « de temps immémorial par la divine et illustre Eschole. » Sans doute, ils devaient être fort disputeurs en la langue latine, qui semble avoir été de tous temps la langue des ergoteurs par excellence; ils défiaient le monde entier dans leurs argumentations, se montraient fort enthousiastes d'Hippocrate et de Galien et étaient fidèles au culte d'Aristote. Mais si ces traits sont exacts et pris sur nature, je me figure d'autre part que les jeunes nourrissons de la Faculté ne possédaient point une aussi forte dose de niaiserie et de sottise que l'auteur du *Malade imaginaire* veut bien le dire. Pour être dans l'exacte vérité, je serais tenté de prendre un type moyen entre Thomas Diafoirus, l'étudiant niais, pédant, sot et ridicule, et Théophraste Renaudot, par exemple, l'étudiant lettré, vif, intelligent, quelque peu indépendant, parfois sceptique à l'égard de ses maîtres, et frisant souvent l'hérésie.

Renaudot, en effet, ne se borne pas à la médecine; esprit actif, universel, un peu dissipé peut-être, il cultive à la fois les lettres et les sciences. Il adore Hippocrate et vénère Galien; mais il brûle aussi de l'encens pour les Muses; il unit Homère à Aristote. Apollon n'est pas seulement pour lui le dieu de la médecine, c'est aussi le dieu de l'art. On lui reproche de faire un peu de tout; il s'en justifie avec esprit.

Suis-je à blâmer, dit-il quelque part, si j'imite quelquefois le compas, dont l'autre pied décrivant une figure n'empêche pas la maîtresse

Digitized by Google

branche de se tenir à son point? Non, ces petits Aristarques me permettront de leur dire qu'ils ne savent pas la longueur d'un jour naturel, ménagé d'un bon ordre, dont les jeux et les divertissements sont les choses qu'ils censurent. Comme s'ils blâmaient un architecte de ce qu'il n'a pas toujours l'esprit bandé à la proportion de ses voûtes et de ses colonnes; mais de ce qu'il égaie quelquefois sa main à dessiner la figure d'un marmot, ou la grimace d'un tête de satyre.

Renaudot, fort avancé pour son âge, ambitieux, impatient d'arriver, se trouva, à dix-neuf ans, capable de prendre ses grades de licencié et de docteur. Mais, d'après les statuts de la Faculté de Paris, il fallait six ans de préparation pour parvenir au doctorat. Trouvant ce délai beaucoup trop long, d'autre part étant trop peu à l'aise pour acquitter les frais d'examen et de diplôme, qui atteignaient à Paris le chiffre de cinq mille livres, il se rendit à Montpellier et s'y fit recevoir docteur en 1606, après un stage de quelques mois. Il voyagea ensuite quelque temps en France et à l'étranger; puis il vint se fixer à Loudun, sa ville natale, où il exerça la médecine avec tant de succès, qu'il fut bientôt célèbre dans tous les environs. C'est alors qu'il se lia avec le P. Joseph, connu plus tard sous le nom d'*Eminence grise;* celui-ci le recommanda à Richelieu. Tel fut le point de départ de la fortune de Renaudot. Il fut sans doute dépeint à la cour comme un homme instruit, ingénieux, qui pourrait être très-utile; car, il raconte lui-même qu'il eut l'honneur d'être mandé exprès par le roi Louis XIII, du lieu de sa demeure, éloigné de cent lieues, dès son avénement à la couronne, « pour y contribuer, dit-il, ce peu que j'avais d'industrie au réglement des pauvres de son royaume. » Ce fut en 1612 que Renaudot vint à Paris. Le jeune docteur obtint le titre de médecin et historiographe du roi; auquel Richelieu joignit plus tard celui de commissaire général des pauvres valides et invalides du royaume.

Ces pauvres étaient déjà et devaient rester toujours l'objet de ses plus vives préoccupations; c'est pour eux qu'il allait imaginer successivement toutes ses inventions « innocentes et charitables. » Ses ennemis, qui furent nombreux et puissants, ont voulu rapetisser son œuvre, et le faire passer pour un aventurier spéculant sur la charité, exploitant les pauvres et attrapant les riches. Guy Patin, son plus mortel adversaire, le compare ironiquement à saint François de Paule.

Il semble, dit-il, à ouïr parler ce charitable *gazetier*, que le successeur de saint François de Paule soit ressuscité en sa personne; ce bon

Digitized by Google

saint n'avait autre chose en la bouche que ce mot *charitas*, et l'a pris en sa devise. Renaudot ne fait sonner et retentir autre chose partout que sa charité pour faire valoir sa piété et sa réputation.

Nous ne prétendons pas que cela soit absolument faux, et nous n'essayerons pas de faire passer notre commissaire des pauvres pour un disciple fervent et un imitateur fidèle de saint Paul ou de sainte Thérèse. On a voulu voir en lui un saint, un apôtre : Guy Patin l'appelle un charlatan. Etait-il l'un ou l'autre? Nous dirions volontiers qu'il fut l'un et l'autre. Ambitieux et actif, il devait être, il était, intrigant; avide de renommée et ne dédaignant point l'argent, il cherchait à faire le plus de bruit possible, et il fut charlatan dans une certaine mesure. N'était-il pas d'ailleurs gazetier et journaliste? Malgré ces petits travers, son zèle pour les pauvres était sincère, et on ne peut lui imputer à crime d'avoir fait sa fortune en même temps que le bien public. Il parle souvent de la charité, et il en parle fort bien.

Combien la charité envers les pauvres et leur soulagement est conforme aux lois de la nature, cela se prouve par l'exemple de l'épithyme, du lierre et autres plantes, dont la faiblesse est supportée par les autres plus fortes; de l'abeille et de la fourmi; du soin que prennent les autres oiseaux, selon Suidas, à bâtir un nid à l'oiseau nommé cincle, à cause de sa maigreur qui lui en ôte la force. Cette vertu était tellement honorée des payens, qu'ils donnaient au plus grand de leurs dieux le titre d'*Hospitalier*. Toute l'antiquité la recommande jusqu'à lui donner le nom d'*humanité*, pour instruire un chacun de la retenir aussi longtemps que le nom d'homme. Aussi voyons-nous toutes les religions, si différentes, convenir seulement en ce point d'avoir soin des pauvres.

Fénelon n'aurait pas mieux dit, et ce passage ne serait pas déplacé dans un sermon sur l'aumône. Renaudot avait le langage d'un apôtre de charité; pourquoi n'en aurait-il pas eu quelque peu les sentiments? Ne peut-on pas prêcher à la fois pour autrui et pour soi-même?

Le spectacle qu'offrait Paris à cette époque était bien fait pour mettre en activité un esprit inventif et avide de progrès. Il n'existait alors ni publicité politique, ni publicité commerciale; les journaux, on ne se doutait guère de ce que cela pouvait être. Les affiches n'étaient pas organisées; on ne connaissait les événements que par ouï dire, par les prônes des curés, ou par les crieurs publics; quand on voulait faire savoir quelque chose, on n'avait d'autre ressource que de le faire annoncer tout haut

Digitized by Google

dans les rues à son de trompe, ce qui coûtait fort cher. Le commerce était languissant et restreint; vendeurs et acheteurs, ne se connaissant pas, se cherchaient sans se trouver, et n'avaient aucun moyen de se rencontrer. A côté de cette inertie forcée, la pauvreté et le dénûment se montraient partout. Les guerres de religion, qui avaient ensanglanté la France pendant la seconde moitié du siècle précédent, avaient laissé derrière elles de nombreuses ruines et de profondes misères. Depuis les saturnales sanglantes de la Saint-Barthélemy, depuis le siége de Paris par Henri IV, et la longue famine qui avait suivi, cette grande ville, où affluaient sans cesse tant de gens de toutes sortes et de tous métiers, regorgeait de pauvres et de vagabonds sans asile, sans ressources; vieux huguenots dépouillés pour la plupart, étalant leurs misères et leurs infirmités sur les places publiques, dans les rues, sur les quais, sur les ponts; volant et maraudant quand ils étaient trop fiers pour mendier. A ces causes s'en ajoutaient d'autres encore. Paris était alors, comme aujourd'hui, le centre et le pays commun de tout le monde. Quiconque était ambitieux, intrigant, aventureux, y accourait, espérant y trouver la fortune. Cet espoir était souvent déçu. Les moyens de se faire connaître et de se trouver des protections manquaient. Un grand nombre de pauvres diables, après avoir épuisé en quelques jours leurs ressources et leurs économies, se voyaient réduits à la misère, à la mendicité ou à pis encore. Puis, les plaisirs séducteurs de la capitale étaient là sans cesse, dont la tentation était pour ces malheureux le supplice de Tantale. Pour jouir de ces attrayantes voluptés, il fallait être riche; pour être riche, les aumônes des passants étaient un mauvais moyen. Mieux valait prendre que demander; on volait pour s'amuser, comme on volait pour vivre. Quant à ceux que leur honnêteté retenait sur cette pente dangereuse, ils n'échappaient pas à la misère, et étaient souvent, faute de soins, victimes des maladies qu'elle entraîne. Renaudot chercha le moyen de procurer facilement à tous ces pauvres désœuvrés des emplois qui leur permissent de vivre sans mendier. Il fallait, pour cela, les mettre en rapport avec les personnes qui cherchaient des ouvriers, des domestiques, ou autres employés; la première ébauche du Bureau d'adresse, fut un bureau de placement. Un progrès en amène un autre. Parti de cette première idée, Renaudot conçut bientôt la pensée de généraliser une œuvre de publicité.

Chacun sait, dit-il, la peine qu'il y a de rencontrer à point nommé ses nécessités; qui plus, qui moins, selon ses facultés et connaissances,

Digitized by Google

grandes et petites. Il semble manquer à la perfection de notre société quelque lieu public qui soit comme la lunette d'approche, l'abrégé et le ralliement de tant de pièces détachées. C'est à quoi je prétends remédier par l'établissement d'un bureau d'adresse et de rencontre de toutes les commodités de la vie.

Renaudot a soin d'ajouter qu'il agit d'après Aristote, et qu'il a trouvé la première idée du bureau d'adresse dans un passage de *la Politique*. On ne s'attendait guère, sans doute, à rencontrer Aristote en cette affaire; mais faut-il s'étonner de le voir intervenir? On sait quelle centralisation s'était opérée dans le monde savant, au seizième et au dix-septième siècle. On ne pensait, on ne parlait, on ne jurait que par Aristote; on voyait tout en lui, comme plus tard le P. Malebranche devait voir tout en Dieu. De nos jours, on a fait de la religion une science; au seizième siècle, on faisait de la science une religion. Aristote en était le Messie. Ses écrits étaient pour les savants d'alors ce que l'Evangile est pour le christianisme : rien en deçà, rien au delà. Vérité ou sottise, on mettait tout sur le compte du philosophe vénéré; comme certains spirites de nos jours, on croyait écrire sous sa dictée, agir sous son inspiration. Lorsque Sganarelle, qui assurément avait peu lu cet auteur, s'autorise d'Aristote pour dire qu'une femme est pire qu'un démon, et renvoie Géronte au chapitre des *chapeaux*, il est parfaitement dans le ton et la couleur de son époque. Il n'est donc pas étonnant que Renaudot en soit aussi, et place ses innocentes inventions sous le patronage du « divin Aristote. » Il cite encore, et cette fois avec beaucoup plus de vraisemblance et de vérité, l'autorité de Montaigne. Si nous ouvrons, en effet, le premier livre des *Essais*, nous trouvons au chapitre XXXIV le passage suivant :

Feu mon père, homme, pour n'estre aydé que de l'expérience et du naturel, d'un jugement bien net, m'a dist autrefois qu'il avait désiré mettre en train qu'il y eut ez villes certain lieu désigné, auquel ceux qui auraient besoing de quelque chose se peuvent rendre et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effet : comme : « Je cherche à vendre des perles; tel veut compagnie pour aller à Paris; tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité, tel d'un maître; tel demande un ouvrier : qui ceci, qui cela, chacun selon son besoing. » Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporterait une légière commodité au commerce publique; car à tous coups il y a des conditions qui s'entrecherchent, et, pour ne s'entr'entrendre, laissent les hommes en extrême nécessité.

Dès son arrivée à Paris, en 1612, Renaudot avait conçu la

Digitized by Google

pensée de mettre à exécution cette idée de Montaigne. Il en avait parlé aux commissaires des pauvres et au président le Jay; ses plans à cet égard avaient été lus en la chambre du Conseil, et trouvés raisonnables, « pour le soulagement de la chose publique, » par un arrêt du Châtelet du 28 août 1612. Renaudot, qui tenait à ces inventions et voulait s'en assurer le monopole, eut soin de se faire donner un brevet par le roi à la date du 14 octobre 1612.

Malgré ce brevet, donné pourtant en bonne forme, Renaudot rencontra de nombreux obstacles que lui suscitèrent ses adversaires. On n'apporta pas une grande célérité dans l'examen du projet; ce n'est qu'en 1617 que nous voyons le conseil du roi donner son approbation. Renaudot dut attendre encore plus de dix ans avant de pouvoir mettre ses plans à exécution. Enfin, après plusieurs approbations successives (arrêt du 3 février 1618, des 37 février et 22 mars 1624, du 31 mars 1628), un privilége lui fut accordé le 8 juin 1629, confirmé par arrêt du 9 août de la même année.

Nous devons aux minutieuses recherches de M. Eugène Hatin de précieux renseignements sur un document jusque-là inédit : *l'Inventaire des adresses du Bureau de rencontre*, sorte de prospectus que Renaudot publia pour annoncer son établissement, et en faire comprendre l'utilité. Cet *Inventaire*, tel qu'il a été conservé et transmis, n'est que le plan et le résumé d'un livre que Renaudot avait l'intention de publier sur cette matière. Tout porte à croire que ce volume, qui eût été fort intéressant et nous eût fourni de curieux détails, ne fut point exécuté. Renaudot commence par rappeler qu'avant tout il a eu en vue le soulagement des pauvres; que c'est pour eux, et à leur intention, qu'il a conçu la première idée de son œuvre, dans laquelle il voit un moyen de diminuer le nombre de ceux qui se trouvent réduits à la mendicité. Il annonce qu'on tiendra rôle des maîtres d'apprentissages qui chercheront des apprentis, et pareillement des apprentis qui chercheront des maîtres, pour être instruits en toutes sortes d'arts et métiers, avec les conditions que voudront les uns et que proposeront les autres. Le Bureau d'adresse se chargera aussi de placer les domestiques, valets de chambre, cuisiniers, cochers. Renaudot prévient seulement que le sexe masculin aura seul, « et à l'exclusion de tous autres, » accès au bureau; il espère que la corruption du siècle, le soupçon et la médisance l'excuseront envers les dames et demoiselles vertueuses de ce qu'il en permet l'entrée aux hommes seulement; il pense que la dévotion et charité familière à leur sexe leur fera supporter vo-

Digitized by Google

lontiers, et sans se plaindre, la peine qu'on leur donnera de se pourvoir ailleurs de demoiselles suivantes, filles de chambre, femmes de charge, nourrices et autres servantes.

On trouve encore ici la première idée d'une assistance judiciaire et d'une assistance médicale. Les pauvres artisans et autres menues gens malades étaient souvent réduits à l'hôtel-dieu, et les hôpitaux de cette époque n'étaient guère perfectionnés; presque tous y mouraient. Renaudot recueillit les noms et les adresses des médecins, apothicaires, chirurgiens qui voulurent bien s'associer à cette belle œuvre, et les malades trouvaient chez lui tous les renseignements nécessaires. Un grand nombre de pauvres gens n'osaient revendiquer leurs droits violés, incapables qu'ils étaient de subvenir aux énormes frais d'un procès. Ceux-là trouvaient au Bureau d'adresse le nom et la demeure d'avocats et de gens d'affaires disposés à leur accorder gratis assistance et concours.

Renaudot ne se lassait pas d'inventer. Il voyait se présenter chaque jour en son Bureau d'adresse plusieurs gentilshommes et autres sujets du roi qui auraient eu grand désir de servir Sa Majesté dans l'armée, mais qui ne le pouvaient, faute d'argent pour s'équiper. Ils possédaient des meubles et autres objets qu'ils eussent volontiers mis en vente, n'était la honte de découvrir leur indigence; ce qui fût arrivé inévitablement s'ils se fussent servis du ministère des revendeurs, revenderesses, et autres menues gens accoutumés à s'entremettre en pareil négoce; gens très-bavards et, d'ailleurs, présentant peu de sûreté. Renaudot offrit, « pour la commodité publique et le service de Sa Majesté, » d'y apporter ses soins et son industrie, pourvu qu'il plût à Sa Majesté de lui accorder un salaire « raisonnable » pour l'entretien de ses commis. Il obtint ce qu'il demandait : un arrêt du Conseil du 27 mars 1637 lui permit de prêter son ministère à toute personne qui voudrait vendre ou acheter, troquer ou échanger des hardes, meubles, marchandises ou « autres biens généralement quelconques, » dont le commerce n'était pas prohibé par les ordonnances. Ces ventes pouvaient être faites soit purement et simplement, soit sous condition de rachat. Les usuriers larrons et monopoleurs ne manquèrent pas de crier contre Renaudot; c'était, en effet, une terrible concurrence qui tuait, en quelque façon, leur petit négoce. Ces ventes à rachat ou réméré, autrement dites *ventes à grâce*, n'étaient en réalité qu'un prêt sous condition suspensive, et fort avantageux pour l'emprunteur, qui avait la faculté de ne jamais rembourser. Dans les autres ventes qui s'étaient faites jusqu'alors par le ministère

Digitized by Google

de Renaudot, toutes ces commodités n'existaient pas; le Bureau d'adresse se contentait de donner à ceux qui voulaient vendre l'adresse de ceux qui desiraient acheter; il fallait donc que les premiers allassent trouver les seconds, ce qui n'était pas toujours chose facile, à cause de la distance. D'ailleurs, ces entrevues et ces négociations directes n'accommodaient guère les gentilhommes et autres personnes dont nous parlons. Vendant pour cause d'indigence, ils étaient fort gênés d'aller trouver des acheteurs, qui les rançonnaient; leur intérêt en souffrait, leur orgueil en était blessé. Au Bureau d'adresse, au contraire, les deux parties avaient la faculté de se rencontrer ou de s'éviter, à leur choix; le vendeur pouvait apporter l'objet, le vendre sous condition de rachat dans un délai fixé, et s'en retourner avec le prix, sans avoir seulement aperçu l'acheteur à qui il avait eu affaire. Souvent cet acheteur n'était autre que le bureau lui-même, qui, sur ces ventes *à grâce*, percevait un droit de six deniers par livre. Au bout du temps fixé, le vendeur, rapportant le prix, rentrait en possession de sa chose. S'il ne se présentait pas, cette chose était vendue purement et simplement au premier jour de vente qui se faisait après l'expiration du terme; il n'était fait aucune signification préalable au vendeur défaillant.

De là à l'idée d'un mont-de-piété, il n'y avait pas loin. Renaudot songea à faire pénétrer en France ces établissements de prêt sur gages, qui n'étaient guère connus encore qu'à Venise et chez les Lombards. Louis XIII, « désirant le gratifier et favorablement traiter, en conséquence de ses services et pour donner moyen à lui et aux siens de continuer, » lui fit don, par brevet du 1er avril 1637, de la direction et intendance générale des monts-de-piété. Renaudoit joignit cet établissement à son bureau d'adresse; on y prêtait le tiers de la valeur des objets au taux modéré de 3 pour 100 d'intérêt, plus un léger droit d'enregistrement dont les pauvres étaient dispensés. D'après les statuts, les dépôts devenaient la propriété du prêteur s'ils n'étaient pas dégagés à l'époque fixée. Il paraît que Renaudot usa fort rarement de cette clause exorbitante.

La fondation du bureau d'adresses était un grand pas vers la publicité, et Renaudot allait bientôt créer, comme conséquence, le premier journal qui ait existé chez nous, *la Gazette de France*. Curieux, actif, infatigable, il était sans cesse à l'affût des nouvelles, et faisait provision d'anecdotes plaisantes et piquantes, dont il amusait ses clients, ayant pour méthode de soigner l'esprit pour guérir le corps, et sachant qu'un médecin doit, avant tout, savoir faire rire ses malades. Il était, du reste, ce

Digitized by Google

ne peut mieux placé pour être renseigné sur toute espèce de choses; il savait par les bureaux d'adresses tout ce qui se passait dans la ville, et son ami d'Hozier, le célèbre généalogiste, qui entretenait pour les besoins de ses travaux une correspondance très-étendue avec les provinces et l'étranger, le tenait au courant des nouvelles de l'extérieur. Il avait ainsi un inépuisable répertoire d'anecdotes; aussi n'était-il pas moins recherché pour ses vives et intarissables causeries que pour son habileté dans l'art de guérir. Voyant cette grande soif de nouvelles, la pensée lui vint d'écrire toutes celles qu'il recueillerait de différentes sources, et d'en faire faire des copies qu'il distribuait dans ses visites. Mais ces *Nouvelles à la main* eurent tant de vogue que Renaudot se trouva bientôt dans l'impossibilité de suffire aux demandes qui lui en étaient faites. Il songea alors à les faire imprimer, pour les vendre aux gens qui se portaient bien, et il aurait été ainsi conduit à l'idée du journal (1).

Du reste, dès 1630, année de la fondation des bureaux de rencontre, Renaudot s'était mis à publier une feuille qui vraisemblablement paraissait à époques périodiques, et qui reproduisait le registre des adresses; c'étaient *les Petites Affiches* de ce temps-là. Renaudot y intercalait des anecdotes, des faits divers, des nouvelles de France et de l'étranger, pour donner plus d'attrait et, par conséquent, plus de lecteurs à ces feuilles. Tout cela allait l'amener à fonder un journal plus important, comme il en avait vu dans quelques-uns des pays qu'il avait visités, à Venise surtout. Les Vénitiens possédaient depuis longtemps des feuilles publiques, relatives à la politique et au commerce; on les vendait dans les rues pour une petite pièce de monnaie appelée *gazetta;* on avait fini par donner à la marchandise le nom de cette pièce; de là le mot de *gazette* (2). Ceux qui criaient et vendaient ces feuilles dans les rues étaient désignés sous le nom de *porte-gazettes* ou *gazettiers;* ce dernier mot avait un sens très-défavorable au dix-septième siècle, c'est pour cela que nous voyons Renaudot traité sans cesse de *gazetier* par ses ennemis dans les pamphlets et les *mazarinades* dont il fut l'objet. Notre directeur des bureaux d'adresses résolut de fonder un journal appelé *Gazette*, mot connu du public « avec lequel il fallait parler. » Il s'adressa à Richelieu pour obtenir un privilége; celui-ci, qui connaissait Renaudot pour un de ses

(1) Eug. Hatin. *Histoire de la presse.*

(2) Quelques étymologistes plaisants ont voulu faire venir *gazette* de *gazza*, qui signifie une pie, l'oiseau bavard et ennuyeux par excellence.

Digitized by Google

serviteurs les plus dévoués, une de ses créatures les plus zélées, comprit aussitôt quel parti il pourrait tirer, pour sa puissance et pour le gouvernement, d'une feuille publique dont il serait l'inspirateur, et qui raconterait les événements sous sa dictée, dans le sens qu'il lui plairait de leur donner, sans crainte de la contradiction, puisque seule elle aurait le privilége de se faire entendre. Louis XIII s'empressa d'accorder l'autorisation demandée, et le premier numéro de *la Gazette* parut le 30 mai 1631. Il contenait des nouvelles de Constantinople, de Rome, d'Espagne, de Portugal, de la haute Allemagne, de Sibérie, de Venise, de Vienne, de Mayence, de Francfort-sur-le-Mein, d'Amsterdam, d'Anvers, etc. Citons, comme curiosité, le premier et le dernier article de cette première gazette :

De Constantinople, le 2 avril 1631. — Le roy de Perse, avec quinze mille chevaux et cinquante mille hommes de pied, assiége Dille, à deux journées de la ville de Babylone, où le grand seigneur a fait faire commandement à tous ses janissaires de se rendre sous peine de la vie, et continue nonobstant ce divertissement-là, à faire toujours une aspre guerre aux preneurs de tabac, qu'il fait suffoquer par la fumée.

D'Anvers, le 24 *de may.* — Le tambour sonne par toute la haute Allemagne. On espère que les Hollandais ne feront cette année, non plus que l'autre, à raison du bon ordre que nous avons mis partout, voire que nous les attaquerons les premiers. Nous avons trois camps : l'un aux environs de Vezel, de quatorze mille hommes; l'autre aux environs de Lier et Malines, en Brabant, de dix mille hommes; et le troisième entre Ostende et Gravelines, en Flandre, de douze mille hommes. Nous ne manquons aussi de bons chefs, ayant, entre autres, le marquis de Sainte-Croix et d'Ayton, le duc de Lerme, don Carle Colomne, les comtes Jean de Nassau et Henri de Bergue, qui aura ici le commandement général des affaires de la guerre, et celui de Naquens, qui est déclaré vice-amiral et auquel on a assigné trois cent cinquante mille écus par an pour le desfray de l'armée de mer.

Une particularité remarquable de cette première feuille, c'est qu'il n'y est pas dit un mot de la France. C'est seulement au sixième numéro, daté du 4 juillet 1631, que l'on trouve des nouvelles de Saint-Germain et de Paris, où il est question de sécheresse, d'eaux minérales, de fièvres, de médecins, de la Bible et des Sybarites.

C'était une véritable révolution, que ce journal officiel du royaume, précurseur de notre *Moniteur*, qui, sous le patronage du roi et du cardinal-ministre, initiait le public aux nouvelles étrangères. Nous devons attribuer à cette apparition de *la Gazette* l'intérêt extraordinaire, pour cette époque, que l'on

Digitized by Google

prit en France à la guerre de Trente ans. Le liens se resserraient devant cette publicité subite qui venait jeter la lumière dans ce chaos, et qui faisait assister la nation toute entière aux spectacles sanglants des champs de bataille, aux fêtes pompeuses et brillantes d'une cour encore respectée. Renaudot, dans sa dédicace à Louis XIII, s'étonne que, sous soixante-trois rois, la France, si curieuse de nouveautés, ne se soit point avisée de publier un recueil, pour chaque semaine, des nouvelles intérieures et étrangères. « La mémoire des hommes, ajoute-t-il, est trop faillible pour lui fier toutes les merveilles dont Votre Majesté va remplir le septentrion et tout le continent. Il la faut soulager désormais par des écrits qui volent, comme en un instant, du Nord au Midi, voire par tous les coins de la terre. »

Il nous reste à parler de la fameuse lutte que Renaudot eut à soutenir contre les médecins de Paris, querelle de docteurs, de pédants et d'apothicaires dont Molière se fût fort amusé. La Faculté de Paris s'était assuré, par de nombreux et anciens priviléges, *le monopole* de la santé publique. Nul ne pouvait exercer la médecine en cette ville, s'il n'y avait été reçu licencié et docteur, avec grand renfort de cérémonies et de formules dont l'auteur du *Malade imaginaire* nous a tracé l'exacte parodie. Il valait mieux périr entre les mains de la Faculté que guérir ou ressusciter par les soins de médecins étrangers. Et voilà qu'une légion de docteurs, sortis de toutes les Facultés *de province*, de celle de Montpellier en particulier, venaient, à la suite de Renaudot *le renégat*, s'abattre sur Paris, y soigner, y guérir même les malades, à la barbe de la Faculté ! Tous ces *gens-là* n'étaient-ils pas d'ailleurs, aux yeux des docteurs de la rue de la Bûcherie, des hérétiques et des impies en matière de médecine ? Ne niaient-ils pas les vieilles et inviolables traditions ? Ne pratiquaient-ils pas la chimie, cet art nouveau et dangereux que la Faculté repoussait énergiquement ? N'avaient-ils pas admis et n'employaient-ils pas effrontément *l'antimoine* que la Faculté avait formellement proscrit ?

L'antimoine avait été condamné par un arrêt solennel de la Faculté, le 3 août 1566. En 1615, un second décret avait confirmé cette condamnation. Quelques années plus tard, par une circonstance aussi inexplicable qu'imprévue, l'ennemi pénétra au cœur même de la place. Une commission spéciale, désignée par la Faculté, travaillait depuis 1623 à une sorte de dictionnaire pharmaceutique, liste des remèdes reconnus et autorisés par la Faculté : ce volumineux catalogue était dirigé contre les remèdes chimiques et l'antimoine qu'il avait pour but d'exclure.

Digitized by Google

L'antidotaire fut terminée et publié en 1638; on ne fut pas peu surpris d'y trouver le *vin émétique* ou *vin antimonial*. Comment cela se faisait-il? D'où était venue la trahison? Personne n'aurait su le dire. Ce fut alors une émeute de colères, de violentes protestations, de pamphlets et de brochures; on cria, on écrivit, on injuria, on combattit. Renaudot, en digne élève de la Faculté de Montpellier, défendit l'antimoine et la chimie. Il avait toujours eu un goût très-vif pour cet *art*, qui avait, en outre, l'attrait de la nouveauté; il se livrait lui-même à de continuelles recherches. Il avait obtenu, par lettres patentes spéciales, la permission d'avoir chez lui un laboratoire public. Ce laboratoire était en rupture ouverte avec la Faculté; on y fabriquait tous les remèdes proscrits par elle. Renaudot s'assurait ainsi le concours et l'amitié des apothicaires, qui, par intérêt de métier, devaient être de zélés défenseurs de la chimie, source féconde de remèdes. En outre, la Faculté se montrait fort dure et fort tyrannique vis-à-vis d'eux; elle affectait de les traiter avec le plus profond mépris, regardant comme indignes d'être admis *à l'honneur de la médecine* ceux qui avaient exercé le *métier* de chirurgiens ou d'apothicaires. Il est donc aisé de s'expliquer les fureurs de la Faculté contre Renaudot. Docteur de Montpellier, exerçant à Paris, chef du parti de l'antimoine, ami des apothicaires et favori du pouvoir, un seul de ces titres eût suffi pour le rendre à jamais odieux aux docteurs de la rue de la Bûcherie. Cette alliance, jusque-là inouïe, d'une foule de métiers accessoires avec les fonctions de médecin, renversait, on le comprend, toutes leurs idées sur la dignité de la profession. Si l'on repoussait comme indignes ceux qui exerçaient la chirurgie, que devait-ce être d'un industriel tenant boutique ouverte de toute espèce de marchandises? Cet homme, « faisant trafic et négociation d'exercer une friperie, prêter argent sur gages, vendre des gazettes, enregistrer des valets, des terres, des maisons, des gardes de malades, etc., » leur paraissait le plus misérable des charlatans et le plus dangereux des novateurs. Ajoutons que l'école de Paris voyait là pour elle une menace de concurrence et de contre-façon officielle. Richelieu n'aimait pas la Faculté, à cause des nombreux priviléges qui en faisaient un corps important et redoutable dans l'Etat. Sachant que les meilleurs ennemis des médecins sont les médecins, il avait conçu l'idée de fonder une Faculté rivale, destinée à ruiner cette puissance. Il comptait, pour cela, sur Renaudot, son favori et sa créature; il lui donna même un vaste terrain pour y construire un édifice consacré en apparence aux consultations gratuites,

Digitized by Google

mais destiné en réalité à rivaliser avec le vieux bâtiment de la rue de la Bûcherie.

La haine de la Faculté ne pouvait rester longtemps muette; mais Richelieu vivait encore, et, bon gré, mal gré, il fallait faire bonne figure, car le tout-puissant cardinal, qui craignait la médecine, mais qui n'avait pas peur des médecins, n'était pas d'humeur à souffrir que l'on maltraitât, sous ses yeux, son protégé. Force fut donc de se borner à de légères escarmouches, où l'on ne faisait guère que se montrer les dents. Les ennemis de Renaudot firent tous leurs efforts pour retarder le plus possible les établissements de celui-ci, et nous avons vu qu'ils y réussirent, puisqu'il fallut plus de vingt ans pour fonder le Bureau d'adresses. Ce fut seulement en 1640 que la lutte devint plus vive et que l'on mit en jeu les gens de loi, les Parlements, le Prévôt, les huissiers. Le premier exploit donné en cette cause vint de la Faculté : ce fut la signification faite à Renaudot d'un arrêt du Parlement qui condamnait les empiriques. Se regardant comme insulté par cette qualification d'*empirique*, Renaudot fit le lendemain signifier ses protestations aux médecins de Paris, les traitant de calomniateurs, et leur demandant réparation. Il avait eu soin, pour donner plus de poids à sa réplique, d'y joindre un volumineux dossier renfermant ses titres, lettres patentes et priviléges, « de docteur en médecine de la Faculté de Montpellier depuis trente-six ans, de médecin du roi depuis vingt-neuf ans, de commissaire général des pauvres valides et invalides du royaume depuis vingt-trois ans, de maître et intendant général des bureaux d'adresses de France depuis quatorze ans. » Deux jours après, les médecins de Paris répliquèrent par un second exploit, dans lequel ils accusaient Renaudot d'extorquer de grandes sommes à quelques particuliers pour des remèdes pleins de fumée, sous prétexte de charité, l'appelant charlatan, bateleur, apothicaire, et le citant devant « monsieur le Prévôt de Paris » pour se voir faire défense d'exercer et « déshonorer » la médecine.

Renaudot avait affaire à forte partie. La Faculté de médecine, déjà très-puissante et très-redoutable par elle-même, avait pour champion le terrible Guy Patin, représentant obstiné de la tradition et de la routine, homme de lutte et de chicane, d'humeur bilieuse, sarcastique de la tête aux pieds. Ce fut lui qui fut chargé de défendre l'Ecole de Paris contre Renaudot, et de lui tenir tête, mission difficile, dont il s'acquitta avec sa verve habituelle, ne ménageant ni les injures, ni les calomnies.

Au début pourtant, les termes sont assez modérés; on sent que

Digitized by Google

Guy Patin se tient sur une prudente réserve et que la présence de Richelieu lui inspire un certain respect. Il se retranche hardiment derrière le privilége de la Faculté de médecine de Paris, en vertu duquel les docteurs de cette Faculté ont seuls le droit d'exercer la médecine dans cette capitale. Comprend-on dès-lors l'audace de ce prétendu docteur, échappé de Montpellier, qui vient s'insinuer, lui et ses associés, dans cette ville, au préjudice et au déshonneur de l'Université? Guy Patin regrette amèrement que les cinq gros livres les plus anciens qui renfermaient les lettres patentes et priviléges aient été égarés; il pourrait citer les ordonnances du roi Jean, de Henri III d'Angleterre; mais ce qui lui reste lui suffit. Le pape Clément VI n'a-t-il pas, en 1347, défendu expressément, sous peine d'excommunication, à tout individu de pratiquer la médecine dans la ville et les faubourgs de Paris, s'il n'est docteur du lieu et approuvé de l'Ecole? Le même pape n'a-t-il pas défendu, sous même peine, à tout bourgeois, de se servir d'autres que des médecins de Paris! Ne vaut-il pas mieux gagner le paradis en mourant entre les mains de ces derniers, que de mériter l'enfer en recouvrant une santé coupable par les soins sacriléges de médecins étrangers mis à l'index? Quelque bizarre que puisse paraître l'intervention des foudres de l'Eglise en cette matière, il n'en est pas moins vrai qu'en l'année 1423, monsieur l'évêque et son official commandèrent aux curés de la ville et des faubourgs de publier ladite excommunication tous les dimanches au prône, depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à la fin de l'année. Les imprimeurs ou libraires qui imprimeraient ou vendraient des livres de médecine non approuvés par trois docteurs de la Faculté de Paris, seraient punis de confiscation et de plus grandes peine s'il y avait lieu. Ceux qui veulent pratiquer à Paris n'ont qu'à se faire agréger, et cette agrégation n'est pas une « piperie. » Guy Patin a soin de faire remarquer que Renaudot est indigne en tous points d'être agrégé à la Faculté de Paris, et il le prouve par Hippocrate, qui, en son livre *de arte* veut que celui qui prétend exercer la médecine ait en lui six conditions : la première est une « nature et inclination » à cette science; il faut ensuite qu'il ait de la doctrine acquise; qu'il étudie et apprenne la médecine en un lieu où elle soit bien enseignée; qu'il s'y applique dès sa jeunesse, qu'il emploie le temps nécessaire pour l'apprendre. A l'autorité d'Hippocrate se joint celle de Pline : « tellement, que nous pouvons dire de la plupart de ceux qui n'ont point étudié à Paris sous cette rigoureuse discipline, qu'ils sont médecins de nom et non pas en effet, et beaucoup de ceux-là ressemblent

Digitized by Google

aux comédiens, comme dit Hippocrate, qui sont revêtus d'habits superbes sur leur théâtre, représentant des rois et des empereurs, et ne sont rien moins que cela. » Que si l'autorité d'Hippocrate et de Pline ne suffit pas, il y a encore celle d'Aristote. Ne dit-il pas en effet quelque part qu'un adolescent n'est pas capable de la philosophie morale? N'en peut-on pas dire autant de la médecine, qui est bien une espèce de philosophie? *Damoscènes*, dans ses aphorismes, dit aussi... de fort belles choses là-dessus, et *Œgédius Carboliensis*, un savant médecin de Paris a composé, à ce sujet de fort beaux vers latins. *Voilà pourquoi* Renaudot est indigne d'être agrégé de la Faculté. Et malgré ces graves autorités en prose et en vers, ce jeune « farfadet » médecin de Montpellier à dix-neuf ans, vient s'établir à Paris, et veut se prévaloir par-dessus les médecins de l'Ecole!

Guy Patin fait ensuite allusion aux flatteries de Renaudot pour les grands et pour le peuple, si contraires aux allures graves et doctorales de la Faculté. Les docteurs de Paris étaient des demi-dieux à moitié fétiches, croyant à leur divinité, ou tout au moins y faisant croire. On comprend qu'ils devaient voir d'un fort mauvais œil cet intrus sorti de Montpellier, qui, dépouillant toute solennité et tout appareil inutile, humanisait la médecine, se faisait homme tout en restant docteur, et guérissait les malades, non plus seulement dans l'intérêt de la science, mais dans leur intérêt propre, et en dépit de la Faculté. Guy Patin compare Renaudot à tous ces médecins étrangers qui autrefois accouraient à Rome de toute l'Italie.

« Voulez-vous savoir pourquoi, de toutes parts, ceux qui se qualifient médecins viennent à Paris, comme du temps de Galien, ils allaient vendanger à Rome? Galien raconte un discours que lui fit Eudemus du naturel des médecins à Rome, et pourquoi les médecins de toutes parts y viennent pour pratiquer la médecine. « Ne pensez pas, dit Eudemus, que les gens de bien à Rome deviennent méchants; mais ceux qui sont déjà méchants trouvent sujet d'y exercer leur méchanceté, et, sous prétexte de la médecine, font ici un plus grand gain qu'en d'autres villes, car ceux qui sont aux petites villes n'ont pas les moyens de mal faire, comme en cette grande ville de Rome, d'autant que leur méchanceté est bientôt découverte, qui les fait haïr et chasser du pays; mais à Rome, qui est la plus grande ville et la plus peuplée du monde, on ne découvre pas sitôt leurs fourberies, de sorte qu'on peut dire à ces gens-là qu'ils s'accordent ensemble comme larrons en foire; en cela seulement ils diffèrent des autres, qui

Digitized by Google

volent et tuent sur les montagnes et qu'eux ne volent et égorgent que dans la ville. Les médecins qui venaient ainsi au pillage de la ville étaient des étrangers installés à Rome, qui faisaient bande à part, et contrecarraient les vrais médecins qui tenaient écoles. Galien décrit les mœurs et façons de ces médecins de Rome qui étaient courtisans, complaisants aux grands et riches, lesquels ils allaient saluer tous les jours, les accompagnant et reconduisant dans leurs maisons, où ils boivent et mangent, leur servant de bouffons, pour leur faire des contes et sornettes. »

Ce dernier trait est une allusion aux *Nouvelles à la main*, de Renaudot, dont nous avons parlé plus haut.

La lutte entre Renaudot et Guy Patin était en réalité, ainsi que nous l'avons dit, la lutte entre Paris et la province, entre l'école de la rue de la Bûcherie et la faculté de Montpellier. Tant que Renaudot avait été seul, on s'était borné à des attaques particulières; mais maintenant qu'il avait autour de lui toute une légion de médecins « de même farine », c'est-à-dire sortis en grande partie de la même école, l'attaque s'était généralisée. Du reste, Renaudot ne voyait pas cet antagonisme d'un mauvais œil, le bon docteur était légèrement frondeur, et il voyait pour lui dans cette lutte un moyen de popularité et de succès. Aussi cherchait-il à faire le plus de bruit possible et à crier plus fort que ses adversaires, si faire se pouvait.

La faculté de Montpellier avait, sur son origine et sur son berceau, des traditions qui allaient se perdre dans la nuit des temps fabuleux et des légendes poétiques. François Ranchus, dans un discours d'apparat, avait raconté qu'Apollon, dieu de la médecine, exilé du reste de la terre, errait autrefois à travers la Gaule narbonnaise, cherchant à y fixer son séjour. Chassé de l'Asie, de l'Afrique et du reste de l'Europe, il parcourait toutes les villes de cette province, en quête d'un lieu propice pour lui et pour ses disciples. Enfin, il aperçut une cité nouvelle, construite des débris de Maguelonnes, de Latte et de Substantion; il en contempla longtemps le site, l'aspect, les environs, et résolut d'établir sur cette colline de Montpellier un temple pour lui et ses prêtres. Tout souriait à son désir : par le génie du sol, par le naturel des habitants, nulle ville n'est plus propre à la culture des lettres et surtout de la médecine. Quel site est plus délicieux et plus beau? Un ciel pur et serein, une ville construite avec magnificence, des hommes nés pour tous les travaux de l'esprit; tout autour de vastes horizons et des sites enchanteurs : prés, vignes, plants d'oliviers, campagnes verdoyantes, des montagnes,

Digitized by Google

des collines, des fleuves, des ruisseaux, des étangs et la mer! Partout une végétation luxuriante, partout les plus riches productions de la terre et des eaux.

Les panégyristes de la Faculté de Montpellier la faisaient remonter aux traditions mêmes de la médecine grecque; ils lui donnaient pour élèves Mosés, Rimki, Avicennes, Averroès, Rhasis, Albusamar, etc. Quand les Arabes étaient venus en France, ils avaient étudié la médecine à Montpellier. C'était déjà remonter bien haut; il se trouva cependant un généalogiste plus hardi que les autres, Courtand, l'adversaire malheureux de Riolan, qui entreprit de démontrer que notre premier père Adam possédait dans le paradis terrestre une instruction médicale des plus variée, et que sa doctrine, perdue pour la presque totalité du genre humain après le péché originel, se conserva pourtant intacte et se transmit d'âge en âge à une série de médecins choisis par la Providence, pour venir enfin se fixer et fleurir à Montpellier.

Renaudot, lui, ne va pas si loin; il se contente de faire remonter Montpellier un peu plus haut que César. « On me conteste, dit-il, que Montpellier fut bâti du temps de Mérovée, mais je vous montre que cette ville a eu des rois bien avant la venue de Notre Seigneur. La médecine y florissait bien avant qu'il y eût une Faculté.

Guy Patin, sur ce terrain, se sent un peu embarrassé; quelque effort qu'il fasse, il ne peut guère faire remonter la Faculté de Paris au delà de Charlemagne. « Oh! dit-il, si nous possédions encore les précieux registres qui ont été perdus, et qui renfermaient nos plus anciens titres de noblesse! » Il s'escrime de toute façon pour montrer que la Faculté de Montpellier ne date que de la même époque; que jamais les Arabes n'en ont eu connaissance. Mais à son grand regret, il est forcé de convenir lui-même qu'il a tort. Alors, il argumente d'autre sorte. Oui, dit-il, j'admets que les Arabes aient été dans votre ville, n'est-ce pas faire un grand déshonneur et scandale à l'Ecole de médecine de Montpellier? Ces Arabes, Avicennes, Averroès et les autres étaient tous des mahométans, des infidèles. Avicennes, au commencement de son livre, invoque l'assistance du prophète Mahomet. Dans ce même livre, il compare la religion de Mahomet à celle de Jésus-Christ, et ne craint pas de préférer la première. C'est donc faire acte d'infidèle et de mahométan que se glorifier de pareilles origines.

Ce procès se calma en 1641. Mais en 1643, il fut repris avec plus d'acharnement, Richelieu n'étant plus là. L'extrait suivant

Digitized by Google

d'une lettre de Guy Patin nous donne l'idée du ton que prit alors le champion de la Faculté de Paris :

Pour le gazetier, jamais son nez ne fut accommodé comme je l'ai accommodé le 15 d'août de l'an passé, aux requêtes de l'hôtel, en présence de quatre mille personnes. Ce qui m'en fâche, c'est que *habet frontem meretricis, nescit erubescere.* On n'a jamais vu une application si heureuse de celle de saint Gérôme, *épistola* 100, *ad Bonasium*, contre le *nebulo* ou *blatero*; car voilà les deux mots dont il me fit procès, qui est une qualité pourtant qu'il s'est acquise par arrêt solennellement donné en l'audience. Je n'avais rien écrit de mon plaidoyer, et parlais sur-le-champ, par cœur, près de sept quarts d'heures.

C'est au sortir de cette audience, que Guy Patin aborda son adversaire et lui dit d'un ton railleur :

— Consolez-vous, monsieur Renaudot, vous avez gagné en perdant.
— Comment cela?
— Vous étiez entré camus, et vous sortez avec un pied de nez.

Enfin, le 1er mars 1644, un arrêt solennel du Parlement condamna Renaudot et toutes ses institutions, même son Mont-de-piété, *comme établissement nuisible aux classes pauvres.*

La haine de la Faculté s'attaqua même aux deux fils de Renaudot. Lorsqu'ils se présentèrent au baccalauréat, ils furent forcés de déclarer, par acte de notaire et par serment, qu'ils désavouaient l'industrie de leur père et renonçaient à son trafic. Renaudot parle avec amertume de cette condition imposée à ses fils, qui, du reste, n'avaient jamais pris part aux affaires du Bureau d'adresses.

On fit aussi courir contre lui, au temps des *mazarinades*, une foule de pamphlets, de quatrains, de rondeaux plus insultants les uns que les autres, et qui montrent combien grand était l'acharnement contre lui. Pas une de ces satires n'est assez spirituelle pour être citée.

Malgré ces attaques et ces injurieuses cabales, Renaudot lutta jusqu'à la fin pour le triomphe de son œuvre et de la cause qu'il défendait. Il mourut le 25 octobre 1653, entouré de l'estime de tous les gens instruits et éclairés, et emportant dans la tombe les bénédictions des pauvres malades auxquels il avait consacré sa vie.

En traçant cette courte esquisse de la carrière de Renaudot, nous n'avons pas cédé au frivole désir de ressusciter un nom presque oublié. Ce qui nous intéresse surtout dans cette étude,

Digitized by Google

c'est de voir en germe, dès le dix-septième siècle, plusieurs importantes institutions qui ont acquis aujourd'hui un immense développement. Nous aimons à voir ces premiers essais de publicité, ces feuilles naissantes, cette ébauche du journalisme. Aujourd'hui, habitués que nous sommes à toutes les facilités que nous a successivement apportées le progrès, nous sourions en voyant tous les efforts qu'il a fallu faire autrefois pour arriver à une publicité bien insuffisante. Mais, si nous voulons nous reporter à deux cent cinquante ans derrière nous, si nous pénétrons un peu avant dans les mœurs et la société de cette époque, si nous comprenons l'isolement forcé dans lequel chacun se trouvait, faute de moyens pour communiquer avec tous; si nous considérons surtout l'ignorance et la misère qui résultaient de cet état de choses, nous cesserons de sourire, et nous éprouverons pour Renaudot un sentiment d'admiration et de gratitude. Il n'est pas non plus sans intérêt de remarquer l'union et le rapport singulier qu'ont entre elles les œuvres diverses de Renaudot. Ce fut par son zèle pour les pauvres et les malades qu'il arriva à fonder d'abord des feuilles d'annonces, puis une gazette. Et il est assez curieux de constater que la Faculté de médecine de Paris, par sa jalousie et ses impuissantes persécutions, vint augmenter l'essor du journalisme naissant, qui trouva aussi de nombreux éléments de force et d'activité dans les petites intrigues de la Fronde.

JULES EVRARD.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

24 février 1869.

Le cabinet d'Athènes a déféré avec résignation aux vœux des puissances. Le texte même de son adhésion à la conférence est plein de regrets et de fierté mal contenue. M. Paul Delyannis, ministre des affaires étrangères de Grèce, y exprime à M. le marquis de la Valette les sentiments de pénible émotion éprouvés par le peuple hellène tout entier. L'exclusion du ministre de la Grèce des travaux de la conférence, opposée à l'accueil fait au plénipotentiaire de la Turquie, reste une page douloureuse à ses yeux, et réserve est faite des susceptibilités nationales. En présence de cet aveu d'impuissance momentanée de la Grèce vis-à-vis l'accord feint des six puissances européennes, ce serait étrangement s'abuser que de croire à l'effacement de la question candiote. L'heure de l'explosion n'est qu'ajournée. Les membres de la conférence l'ont tellement bien pressenti qu'ils n'ont pas osé s'arrêter un seul instant sur le terrain du passé. Les récriminations et les espérances des Candiotes, les vœux des nationalités, les représailles de la Turquie se sentant forte et préparée au combat, tout a été écarté systématiquement du grand débat. On devinait trop bien le danger imminent qui allait surgir à l'horizon de l'Orient, si on voulait rechercher l'origine des torts réciproques. Le représentant de la France sentait lui-même combien notre politique encourageante d'abord, menaçante ensuite pour les insulaires insurgés, avait de reproches à s'adresser. La Russie jugeait l'heure inopportune pour se lancer dans de grosses complications. La Prusse, satisfaite d'avoir apporté un nouvel élément de trouble dans l'équilibre de l'Europe, avait à cœur de ne rien dénouer, et d'apaiser momentanément le conflit turc, dans l'espoir de le conserver comme une épée de Damoclès au-dessus de la tête de nos hommes d'Etat.

De pareilles dispositions, que pouvait-il sortir de salutaire? Les deux puissances prêtes à en venir aux mains restent au repos, sans désarmer. La question soulevée demeure entière, et les sages conseils adressés pour l'avenir aux deux parties dans la convention formulée par la conférence menacent d'être peu écoutés. Car, il faut le reconnaître, les promesses du gouvernement du roi Georges sont bien vagues. La proclamation adressée par le nouveau cabinet au peuple grec atteste

Digitized by Google

que le pays n'a cédé qu'à son corps défendant à l'injonction de l'Europe, « son armée n'étant ni assez préparée, ni assez nombreuse. » Voilà un manifeste qui suffit pour accuser d'impuissance les efforts de la diplomatie.

Après l'incident turco-grec est venue la question belge. Il est écrit que le continent, si avide de paix, ne pourra trouver le repos. Rien ne prouve mieux le désarroi des relations internationales que l'effervescence causée par la dernière résolution votée à Bruxelles. La Chambre des députés et le sénat belge, sur la proposion du cabinet du roi Léopold, ont décidé à une grande majorité que désormais la cession des lignes de chemins de fer belges à des compagnies étrangères devrait être préalablement soumise à la sanction de leur gouvernement. Ce projet de loi, dont on espérait le rejet par la Chambre haute, et qui au contraire, après des explications très-nettes de M. Frère, a été approuvé dans son sein, a déchaîné une véritable tempête dans la presse officieuse française et chez les organes de M. de Bismarck. A voir la violence des attaques et des répliques, on eût été tenté de croire que l'affaire allait prendre une grave tournure. La Prusse était accusée d'avoir excité la Belgique à cette mesure provocante. Au cri d'alarme poussé par les feuilles françaises, le parti de la *Gazette de la Croix* a répondu, non sans une certaine apparence de bon sens, que de pareilles terreurs semblaient indiquer que nous commencions à sentir que la main de la Prusse appuyée sur la Confédération devenait lourde. De part et d'autre, en vérité, il y a eu exagération, il nous semble.

Il est hors de doute que la mesure prise par les Chambres belges nous est moins qu'agréable; elle témoigne une fois de plus de l'isolement complet de la France; de quelque côté qu'elle se tourne en effet, elle rencontre désormais ou hostilité déguisée, ou indifférence voisine de la méfiance. L'Italie a oublié et Villafranca et la cession de la Vénétie, pour ne plus voir en nous qu'un obstacle à ses prétentions sur Rome, qu'elle espère franchir dans un moment propice. La Grèce est sous le coup récent de notre abandon. L'Espagne, qui est en train de faire retour, comme nous l'avions prévu dès les premiers jours de l'insurrection de Cadix, au gouvernement parlementaire et à un descendant des d'Orléans, se met en contradiction formelle avec le principe du gouvernement personnel qui nous régit. Notre influence sur le Portugal, livré à ses propres déchirements, est nulle aujourd'hui, et son attitude bienveillante pour le duc de Montpensier, lors de son bannissement d'Espagne, l'a hautement prouvé. La Suisse nous regarde avec méfiance, si nous en croyons les paroles que nous avons nous-même entendu sortir des lèvres de hauts personnages à l'inauguration du chemin de fer dans la ville de Sion. Notre malencontreuse campagne du Luxembourg a indisposé contre nous la politique hollandaise; quant à nos voisins du Rhin, leurs sympathies sont connues.

Ce tableau n'est pas riant; mais il est une logique des faits contre laquelle on essaierait en vain de s'inscrire en faux. Le président du conseil belge a bien voulu déclarer à la tribune que la première émo-

Digitized by Google

tion causée par la République de 1848 et par l'avénement du régime impérial avait été de courte durée, et que le projet de loi mis en discussion ne devait être attribué ni à des susceptibilités ni à une provocation, mais à un juste sentiment du droit et à une simple question de principe. Cette déclaration a certes son prix; mais elle ne suffit pas pour dissiper tous les nuages. Le départ simultané de M. de la Guéronnière, notre ambassadeur près la cour de Belgique, appelé à Paris, et du général Renard envoyé en mission par le roi Léopold auprès des Tuileries, en est un indice suffisant. Il est certain que les explications seront satisfaisantes de part et d'autre, du moins en apparence; mais il est aussi à croire que le gouvernement français aura conçu de cet incident et en conservera un ressentiment plus facile à dissimuler qu'à détruire.

Pourtant, si on veut bien examiner à fond le passé, on ne peut s'étonner que la Belgique, inquiétée parfois soit par les fanfaronnades de certaines feuilles françaises, soit par certaines démarches diplomatiques inconsidérées, ait cherché autour d'elle un appui sérieux. Elle a cru se ranger du côté du plus fort. en choisissant la Prusse qui la sollicitait dans ce sens; s'est-elle trompée? Elle s'est persuadée que les menaces d'annexion étaient plus à redouter de notre côté que de celui du roi Guillaume : a-t-elle eu bien tort? L'avenir seul le dira; il est certainement regrettable pour notre amour-propre, humiliant pour notre prestige, que la Belgique ait cru devoir s'inspirer d'une pareille pensée; mais nous sommes les premiers coupables, et, si depuis seize ans la politique française avait conservé vis-à-vis de sa voisine une attitude pleine de la réserve que commandaient les circonstances, nous ne serions pas à nous demander aujourd'hui, si le coup porté par le roi Léopold ne part pas de Berlin. D'autre part, nous sommes forcé de confesser que la Belgique n'a jamais aliéné son droit de se préoccuper de son industrie, et si elle l'a senti menacée, elle n'a fait qu'user d'un droit, droit que nous serions bien surpris pour notre part de nous voir dénier, le cas échéant, en imposant à toute cession de chemins de fer de son réseau national la condition absolue de la sanction du gouvernement belge.

D'ailleurs, cette surexcitation provenant de l'extérieur commence à se calmer devant les graves débats du Corps législatif, débats si impatiemment attendus et si souvent promis. A considérer le temps qui s'est écoulé sans travaux parlementaires depuis l'ouverture de nos Chambres, il est bien permis de regretter la discussion de l'adresse, qui servait à traiter bien des questions importantes pour le pays. On se rappelle que M. le ministre d'État, combattant l'opposition qui se permettait de regretter la disparition de ces grands débats préliminaires, arguait de la perte de temps mal dépensé en stériles discussions. On a pu se convaincre cette année que le temps faisait moins défaut que les travaux sérieux. Mais les leçons de l'expérience sont toujours perdues!

Serviront-elles davantage à M. le Préfet de la Seine, dont la gestion

Digitized by Google

est enfin soumise à la critique parlementaire? Pour ceux qui ne voulaient pas voir, la lumière jetée sur le budget de la ville de Paris, par MM. Picard et Garnier-Pagès, et enfin par M. Thiers est-elle assez éblouissante? Pour notre part, tout en ayant deviné bien des erreurs commises, faute de contrôle, nous restons confondu de tant d'audaces consommées par un seul fonctionnaire, nous voulons parler de M. Haussmann, et de la faiblesse de la défense de M. le commissaire du gouvernement. Nous l'avouons du reste, cette défense était impossible, et M. Genteur l'a bien compris, puisqu'il a laissé les deux premiers orateurs de l'opposition aborder successivement la tribune, sans rien répliquer à la première attaque. M. Genteur a voulu prouver que la rénovation de Paris, entreprise et poursuivie, malgré vent et marée, par M. le préfet de la Seine, avait été préméditée et conçue dans un but démocratique; que les budgets multiples de la ville étaient réguliers et que la gestion du premier administrateur avait été aussi bonne que prévoyante et utile. L'honorable M. Thiers, à qui la signification d'aucun chiffre, d'aucun virement, d'aucun emploi déguisé n'échappe en tout ce qui a trait aux finances, M. Thiers, disons-nous, n'a pas eu de peine à renverser tout ce brillant échafaudage. Comme lui, nous rendons justice à l'intelligence, à l'activité et à la conception rapide de M. le préfet de la Seine. Comme lui encore, nous reconnaissons l'utilité du premier et même du deuxième réseau, sous cette réserve que les travaux eussent dû être menés progressivement, en raison des recettes de la ville de Paris. Mais, avec lui, nous demandons compte de tant de choses inutiles, si chèrement payées, des folies accomplies et à accomplir sous le nom de troisième réseau. Jadis, il y a cinq ans, M. Rouher, sourd aux avertissements des députés de la gauche, prétendait dans son style imagé et optimiste, que M. le préfet de la Seine *aménageait* les revenus de la ville. Où sont ces belles prédictions? Dites plutôt qu'il les a mises en coupes réglées, en coupes sombres. L'année 1869 est une année de détresse pour les finances municipales. Grâce aux fantaisies du Trocadéro, des boulevards Haussmann et du Prince-Eugène, les années 1870 et suivantes seront des années sans ressources; en seize ans, les travaux de grande voirie auront coûté 1,979 millions, près de deux milliards. Voilà des chiffres, qui, avec toute leur brutalité, se dressent devant le public parisien, et ces chiffres sont de terribles accusateurs.

Nous devons pourtant savoir gré, au nouveau *vice-empereur* qui a détrôné M. Rouher, comme le dit spirituellement M. Thiers, d'avoir bien voulu s'arrêter là. Mais s'il s'est arrêté, c'est qu'il était à bout de ressources; c'est que le bill d'indemnité demandé pour les travaux déjà opérés ne suffira pas à faire face aux travaux commencés et laissés inachevés. L'ancien préfet de la Seine, l'honorable M. de Rambuteau, se contentait d'un budget de 50 millions sous ce régime parlementaire si incriminé, et il faisait de bonnes choses, et pour la circulation et pour le culte, et pour les écoles, et pour les arts. A M. Haussmann, il faut un budget ordinaire de 250 millions, budget double de

Digitized by Google

celui de toute la Bavière, presque double de celui de la Belgique. Le budget de l'État a augmenté de 50 pour 100. Celui de la ville a quintuplé. Au budget ordinaire, on a ajouté l'extraordinaire, qui n'a pas suffi. Budget rectificatif, facultatif, bons de délégation, emprunts déguisés, voilà de quoi se compose la gestion du préfet bon père de famille. Un ministre, sous le roi Louis-Philippe, avait été sévèrement blâmé pour 80,000 francs de dépenses à affecter à son hôtel. M. Haussmann dépose aux pieds du souverain deux milliards de dépenses, et il est satisfait, à en croire son rapport de l'an dernier adressé à l'empereur.

Quel est le bilan aujourd'hui? Quelles sont les ressources à espérer pour faire face à l'amortissement et à l'immense dette contractée? Il n'y a plus à espérer ni subvention de l'État, ni emprunt. Personne n'oserait se faire prêteur. Les terrains qui appartiennent encore à la ville sont des gages hypothéqués. L'augmentation des recettes n'est qu'un vain mirage, surtout quand on examine quel accroissement de charges le préfet de la Seine a déjà imposé à la population urbaine et surtout à la partie annexée; quelle est la baguette magique qui a procuré au budget municipal 500 millions de bénéfices, c'est la revente des terrains livrés à la spéculation. C'est 200 millions provenant des octrois qui ne peuvent progresser, et qu'on avait promis d'abaisser. C'est un milliard emprunté qui a enfanté les prodigalités. A cette heure, la seule ressource de l'avenir se limite à 159 millions de recettes ordinaires pour un budget de dépenses qui les dépasse de beaucoup. Comment combler ce gouffre ouvert par la grande agence de travaux qui a son siège à l'Hôtel-de-Ville, et cela en permanence?

Personne ne le sait. Pour l'avenir, on veut déléguer au Corps législatif le droit de voter le budget de Paris. On espère ainsi flatter les législateurs, et leur enlever un bill d'indemnité pour le passé. Mais ce serait oublier le droit le plus formel appartenant à toutes les villes de gérer leurs propres affaires. Ce serait la négation du suffrage universel sur lequel le régime impérial veut et dit asseoir sa base. En un mot, Paris va être soumis à un conseil judiciaire. Mais qui donc a commis cette longue et douloureuse faute? Sont-ce les élus de la population parisienne ou le préfet qui leur a été imposé? Les Parisiens ne rient pas, et néanmoins ils paient.

Il est impossible que le gouvernement persévère dans cette voie : le débat n'est pas épuisé, malgré le bon vouloir de certains députés. A l'heure du vote, on comptera les noms de ceux qui sanctionneront de pareils écarts d'imagination, ruineux pour nos concitoyens, scandaleux dans leurs détails par la violation de toutes les lois, qui ne permettent même ni à un ministre des finances de dépenser, sans l'aveu du Corps législatif, ni au souverain lui-même, et le nouveau vice-empereur serait plus puissant, plus maître de la fortune de Paris que l'Empereur en personne. Comme l'a dit M. Thiers, malgré toutes ses qualités qui auraient trouvé meilleur emploi sur un champ moins vaste, il ne reste plus à M. Haussmann qu'à se retirer devant le blâme général.

Digitized by Google

Le gouvernement parlementaire n'eût jamais permis de pareilles prodigalités, et plus que jamais on peut dire que la politique d'expédients se retrouve dans tout ce qui intéresse la France. Il a fallu seize ans pour s'apercevoir que M. Haussmann avait besoin d'être contrôlé. Dans cette démonstration éclatante, l'opposition a remporté un triomphe tardif, mais ce triomphe coûte cher au pays.

Au vote sur le budget de la ville de Paris succèdèront les deux interpellations sur les cimetières et sur les octrois. Ce n'est que vers le 15 mars au plus tôt que pourra commencer la discussion du budget et des amendements qui s'y rattachent. Pourra-t-elle être approfondie, comme le comporte l'intérêt général? Il est à craindre que non : l'échéance du renouvellement électoral approche, et les députés qui se représentent aux suffrages de leurs concitoyens doivent avoir hâte de se retrouver parmi leurs électeurs. Le réveil de la vie publique est manifeste en France : journaux et candidatures s'affirment dans les provinces. La lutte s'annonce devoir être vive même dans les départements qui jusqu'ici s'étaient montrés les plus réfractaires à la direction du suffrage universel. Partout la candidature officielle sera l'ennemi commun contre lequel tous les citoyens éclairés, soucieux des destinées de leur pays, devront lutter avec ensemble.

L'esprit de liberté fait son chemin, en dépit de l'épouvantail placé sur sa route par les réunions publiques de Paris où les excentricités les plus ridicules se sont fait jour. Il était vraiment inutile que M. le ministre de l'intérieur appelât au secours de la société les lois de répression pour arrêter ce débordement de propositions d'origine suspecte débitées au Vieux-Chêne ou à la Redoute. Personne ne s'en effrayait. La presse, de l'aveu même du ministre, ne s'était pas associée à cette première effervescence inséparable de l'usage nouveau du droit de réunion. Le public se rendait à ces salles célèbres plutôt par curiosité que par sympathie, et les classes ouvrières, dégoûtées des mouvements stériles, n'en étaient ni complices ni dupes. Les départements y restaient insensibles. M. le ministre eût dû se rappeler, avant de sévir, que le vin le plus généreux, dans sa première heure de fermentation, doit, sous peine de se corrompre, rejeter à sa surface toute matière impure : ihen est de même de la liberté. Tous les éléments de licence bouillonnent au premier jour, et l'ébullition passée, la liberté dégagée de toutes souillures, n'en apparait que plus radieuse.

Cte E. DE KÉRATRY.

Digitized by Google

COURRIER D'ESPAGNE

Madrid, 21 février 1869.

Le 11 de ce mois, l'ouverture des Cortès constituantes de 1869 a eu lieu. La physionomie de la séance d'inauguration a été significative. Malgré les précautions prises pour empêcher la plèbe de pénétrer dans la salle où l'on n'aurait voulu admettre que des hommes bien mis et des femmes en toilette, un grand flot de peuple, forçant la consigne, avait presque rempli les couloirs, les tribunes et l'amphithéâtre même, et les huissiers, au désespoir, avaient eu toutes les peines du monde pour préserver de l'invasion les siéges des citoyens députés. La présence de cette foule ardente dans le palais de l'Assemblée a donné lieu à une manifestation qui n'était certainement pas dans le programme de la fête. Quand Orense, Castelar, Pierrard et quelques autres chefs du parti républicain ont paru dans l'enceinte, ils ont été salués par une immense acclamation. Quelques minutes plus tard, MM. Serrano, Prim et Topete, en grand uniforme et couverts des riches décorations qu'ils doivent à la générosité de leur ex-souveraine, faisaient leur entrée solennelle dans la salle redevenue subitement silencieuse... Mais l'incident le plus curieux a été celui des cris poussés par les députés eux-mêmes et par la foule, à la suite des paroles par lesquelles M. Francisco Santa-Cruz, présidant la séance comme doyen de l'Assemblée, a déclaré la session ouverte. Le maréchal Serrano venait d'achever la lecture de son discours. Ce manifeste *semi-royal*, comme l'a qualifié la petite presse madrilène, avait été accueilli par un murmure discret d'approbation polie. Le président se lève et dit : « Au nom de la nation, je déclare que les Cortès constituantes de 1869 sont légalement ouvertes ; vive la souveraineté nationale ! » Les assistants répètent ce cri avec enthousiasme, et tout ce serait borné là, si quelques députés, moins adroits que zélés, ne s'étaient avisés d'ajouter : « Vive le gouvernement provisoire ! vive le général Prim ! vive le général Serrano ! » A ces cris imprudents, le député de Huesca, M. Eusebio Jimeno répond par celui de : « Vive la République ! » repris par le peuple avec une violence telle que tous les ministres en paraissent décontenancés. Des cris isolés de « Vive la monarchie démocratique ! » se font alors entendre, partant des rangs des députés de la majorité. Mais le général Pierrard, le grand vieillard à la longue barbe blanche, se lève de toute sa hauteur et d'une voix de stentor, habituée à dominer le bruit de la fusillade, crie une seconde fois : « Vive la Républi-

Digitized by Google

que! » Cette fois l'enthousiasme du peuple s'exalte et pendant quelques minutes on n'entend plus dans la salle et dans les rues qui entourent le palais que ce cri, auquel les échos de Madrid sont encore si peu habitués. Enfin, un peu de silence se fait et M. Serrano réussit à jeter à la foule ces mots prononcés d'une voix grave et forte : « En ce moment, les seuls cris opportuns sont ceux de : « Vive la souveraineté des Cortès! » Cette heureuse diversion met un terme à l'incident.

Dans sa seconde séance, la Chambre a nommé un bureau provisoire chargé de diriger la discussion des préliminaires. Ce n'est qu'après la vérification des pouvoirs que les Cortès seront définitivement constituées. Sur les 330 députés que l'Espagne a nommés, 218 étaient seuls présents. C'est M. Rivero, on le sait, qui a été élu président par 168 suffrages. M. Orense, le *patriarche* de la démocratie espagnole, a obtenu 50 voix. Quant à M. Olozaga, que le maréchal Prim, dans une bonne intention sans doute, avait fait venir de Paris tout exprès pour qu'il occupât le fauteuil de la présidence, personne n'a voté pour lui. L'éclat de sa défaite a étonné ceux-là même qui l'appellent l'homme le plus impopulaire de l'Epagne. C'est ainsi que M. Castelar désigne habituellement ce personnage illustre, auquel le peuple de Madrid faisait, il y a quatre mois à peine, une si brillante réception. M. Olozaga doit sa grande impopularité aux efforts qu'il a faits pour empêcher la proclamation de la liberté des cultes. Quoi qu'on puisse penser et dire en France sur ce sujet, la grande majorité des Espagnols veut en finir aujourd'hui avec l'intolérance religieuse, source de tant de maux pour leur malheureux pays. Il paraît qu'avant l'heure néfaste de son humiliation suprême, M. Olozaga avait eu à subir bien des affronts douloureux. Il avait voyagé, de Bayonne à Madrid, dans le compartiment occupé en même temps par M. Pi Margall, le fameux républicain socialiste. A toutes les grandes stations, ce dernier avait eu de véritables ovations; son compagnon de route, au contraire, avait plusieurs fois failli être hué. C'est à la protection de son ennemi qu'il a dû un peu de repos. Il va retourner à Paris, qu'il n'aurait pas dû quitter. Là, il peut rendre encore quelques services, si l'on en croit ses rares amis. Mais l'opinion générale est qu'il est déffnitivement perdu.

La discussion des pouvoirs n'a pas été aussi orageuse qu'on pouvait s'y attendre. Au lendemain des élections, les républicains s'étaient plaints des manœuvres électorales du gouvernement avec une grande vivacité. Les violences de leurs journaux faisaient supposer que les premières séances des Cortès donneraient lieu à de furieuses batailles. Il n'y en a eu qu'une seule et peu effrayante. C'est M. Sagasta, l'auteur des fameuses circulaires, qui a provoqué l'explosion de la tempête. Ce ministre paraît avoir beaucoup étudié à l'école de M. Rouher, dont il cherche à imiter les grands effets. Quand il est acculé dans ses derniers retranchements, il n'essaie point de se défendre, il se rue sur l'assaillant, à coups de boutoir, comme un sanglier aux abois. Il ne discute jamais; quand on l'accuse, il ne songe même pas à se justifier sa

Digitized by Google

tactique est d'insulter l'adversaire, jusqu'à ce que sa bonne majorité qui, par bonheur pour lui, ressemble un peu à celle de M. Rouher, lui donne la victoire en poussant de grands cris qui rendent les débats impossibles. C'est ainsi que jeudi dernier il a accusé les députés républicains d'être des *partageux* et d'avoir séduit les électeurs en leur promettant des terres et toute sorte de richesses. La gauche, étourdie par cette attaque, faite dans des termes d'une violence extrême, s'est laissé prendre au piége. Elle a protesté, elle a voulu se *justifier* au lieu de traiter, comme ils le méritaient, ces procédés de polémique ministérielle qui sont aussi connus que ridicules. Lancé dans une discussion impossible, M. Castelar, le champion de la gauche, s'est embourbé. Au fond, cette affaire n'a pas eu de gravité ; mais la sortie de M. Sagasta a produit un peu d'émotion et de scandale : c'est ce qu'il voulait sans doute. Hors de la Chambre, les hommes les plus énergiques du parti républicain ont été très-mécontents de l'attitude de leurs députés dans cette occasion. Ils les accusent de faiblesse et de lâcheté, quand leur seul tort a été de se montrer un peu naïfs.

La séance de demain promet d'être intéressante. Devant la chambre, définitivement constituée, le ministère et la majorité se préparent à jouer une petite comédie dont le canevas a été composé jeudi dernier dans une réunion présidée par M. Santa-Cruz. Le président du conseil des ministres rendra ses comptes à l'assemblée au nom du gouvernement provisoire résignant ses fonctions. L'assemblée lui répondra par un vote de remerciement; après quoi elle le priera de vouloir bien former un nouveau ministère. Pour ne pas contrarier l'assemblée, si sympathique au ministère actuel, M. Serrano se contentera, dit-on, de le reconstituer tel qu'il est. Pourtant le bruit court que le ministre des finances, M. Figuerola, est plus que jamais désireux de se retirer. On dit aussi qu'on n'osera pas laisser leurs portefeuilles à M. Ayala, ministre des colonies, et à M. Romero Ortiz, ministre de la justice, dont les journaux de toutes couleurs sont unanimes à proclamer la complète incapacité. Plusieurs feuilles progressistes demandent aussi le renvoi de M. Sagasta qui, depuis le commencement de la révolution, semble n'avoir eu qu'une idée, celle de se montrer aussi anti-révolutionnaire que possible, mais il est peu probable que leurs vœux soient exaucés. Si un ou deux ministres sont changés, il est probable qu'ils seront remplacés ou par des progressistes purs ou par des démocrates de la nuance de M. Rivero, tels que Martos ou Becerra. Il est même possible qu'un républicain reçoive l'offre d'un portefeuille. Quoi qu'il arrive, que le ministère soit modifié, ou qu'il soit maintenu tel quel, il est très-probable qu'il ne pourra pas durer longtemps. Telle est, du moins, l'opinion que M. Prim a soutenue, il y a quelques jours, devant plusieurs personnes qui n'en ont pas été étonnées le moins du monde. Dans ce cas, on reviendrait à l'idée d'un directoire, qui a été momentanément abandonnée, après avoir eu un succès de vogue.

Il est certain que le gouvernement actuel n'est plus en situation. Les hommes de l'union libérale y sont en nombre. Cela paraissait tout na-

Digitized by Google

turel dans les premiers jours du mouvement, parce que ces hommes avaient joué le premier rôle dans la conspiration qui avait fait naître la révolution, mais tout le monde sait que le pronunciamiento de Cadix n'a été que le signal de cette révolution populaire dont les chefs militaires ne sont pas restés les maîtres, car elle les a entraînés beaucoup plus loin qu'ils n'auraient voulu aller. Mais cette révolte n'aurait abouti qu'à un simple changement de gouvernement, elle n'aurait pas pris le caractère d'une grande révolution, capable de transformer un peuple, si, dans toute l'Espagne, préparée depuis bien des années par un immense travail souterrain, les démocrates, c'est-à-dire toute la partie vivante et saine de la nation, n'avaient pas profité du pronunciamiento pour faire pacifiquement la grande besogne révolutionnaire, au nom de la souveraineté nationale. La flotte et les vainqueurs d'Alcolea ont rendu la révolution possible : ils ne l'ont pas faite. Leur programme n'était point assez révolutionnaire pour entraîner le peuple. Mais dès leurs premières tentatives, à Cadix même, — c'est pour cela peut-être qu'ils ont voulu plus tard frapper cette ville héroïque, — les conjurés se sont trouvés en face d'un grand parti qui leur a imposé son programme. Si la révolution militaire ne s'était pas inclinée devant ce programme, elle n'aurait pas débarqué. Or, dans toutes les villes des provinces, les juntes révolutionnaires qui se sont formées avec une rapidité prodigieuse, ont toutes proclamé avec un ensemble admirable ce même programme démocratique. C'est parce que les unionistes avaient fait semblant de l'accepter, sauf à faire ensuite leur possible pour le trahir, c'est pour cela, c'est parce que ces hommes en paraissaient devoir être les exécuteurs dévoués, que le peuple les a si chaleureusement acclamés. Dès qu'ils ont commencé à s'en écarter, leur popularité a diminué. C'est ce programme qui a inspiré tous les actes de la grande junte madrilène dont le gouvernement provisoire n'était que le très-humble serviteur dans les premiers jours de la révolution, la junte centrale dont les décrets ont plus fait pour l'Espagne que les canons de Serrano sur le pont d'Alcolea. Dès qu'il a pu se débarrasser des juntes qui l'entraînaient, le ministère les a dissoutes, sinon par la force, du moins par l'intimidation. Il est devenu ensuite aussi réactionnaire que possible, mais la nation ne l'a pas suivi dans cette voie. Elle avait voulu faire, elle avait fait une révolution démocratique. La grande majorité de ses mandataires aux Cortès, qu'ils se nomment progressistes, démocrates-monarchistes ou républicains, sont d'accord au fond pour rompre avec le passé et pour entrer résolûment dans la voie du progrès. Or, le ministère, dans son ensemble, est si peu libéral, il est si peu désireux de rompre avec cet odieux passé qu'il a eu le triste courage de résister à toute la presse révolutionnaire, à toutes les juntes, à toutes les manifestations populaires, dans la question de la liberté religieuse! Voilà pourquoi tout le monde sent qu'il ne peut que se transformer bientôt.

D'ailleurs il contient des germes de destruction dans son propre sein même. Les progressistes qui en font partie, le maréchal Prim

Digitized by Google

surtout, appartiennent à une fraction politique dont les plus cruels ennemis ont été jusqu'à présent ces unionistes, aujourd'hui leurs collègues. On se demande comment une alliance aussi monstrueuse a pu durer aussi longtemps. A diverses reprises, le bruit a couru d'une rupture entre Prim et Serrano, et ce bruit, qui a failli souvent être une nouvelle vraie, causait plus d'émotion que d'étonnement dans le public. On a toujours réussi à réconcilier ces deux militaires; mais je ne crois pas que ces replâtrages puissent être solides. Auraient-ils eu peur de se brouiller et d'en venir aux mains avant le printemps? C'est bien possible, car j'ai entendu de graves Castillans affirmer que la seule raison pour laquelle on ne se bat pas encore, c'est que la guerre est *désagréable en hiver*. Cette singulière théorie est, je l'espère, aussi fausse qu'elle est espagnole. Mais, il faut bien le dire, hélas! l'opinon générale est que la guerre civile ne sera pas évitée.

La majorité des Cortès, à quelque fraction qu'elle appartienne, est monarchique, on le sait. En face de cette majorité, les républicains, qui forment à peine un tiers de la Chambre, ne peuvent avoir aucune force au moment où l'on discutera la question de principe. Mais quand il s'agira de choisir un roi, ils auront beau jeu, parce que la majorité est très-divisée pour la question de personne. Le seul candidat sérieux, quoi qu'on en dise, a toujours été le duc de Montpensier, l'allié et le soutien des unionistes.

Officiellement il n'est aujourd'hui question que du vieux Ferdinand de Portugal. Les progressistes, qui ont toujours rêvé l'union ibérique, l'accepteraient volontiers. Malheureusement pour eux, cette combinaison a peu de chances de réussite, si l'on en croit du moins les journaux portugais, qui la déclarent impossible. Le Portugal a horreur de l'union ibérique sous un roi, parce que cette union serait pour lui en définitive une simple annexion à l'Espagne, dont il ne veut pas devenir une dépendance. Une révolution pourrait fort bien éclater en Portugal le jour où le vieux roi accepterait la couronne. Aussi les partisans de sa candidature ne parlent-ils pas de l'union immédiate, ils parlent seulement de la préparer sous son règne, en supprimant peu à peu toutes les barrières qui séparent les deux peuples. Déjà le ministre de l'instruction publique a fait un pas dans ce sens en rendant un décret qui déclare les diplômes portugais valables dans les universités d'Espagne. Mais en admettant même que le Portugal ne fasse pas obstacle à cette candidature et que Ferdinand l'accepte, comment la fera-t-on accepter par les Cortès? En manœuvrant bien, les républicains qui, dans cette occasion, voteraient avec les néo-catholiques, les carlistes et les isabélistes de la chambre, peuvent rendre l'élection impossible. Donc ce prince, peu sympathique d'ailleurs, ne pourrait, lui aussi, monter sur le trône d'Espagne qu'à la suite d'un coup d'Etat.

Le vrai candidat du peuple est Espartero, dont la proclamation comme chef de l'Etat, roi ou président de la république, exciterait, on peut en être sûr, l'enthousiasme des masses, qui adorent ce vieux soldat laboureur, sans trop savoir pourquoi. Espartero est ausi le can-

Digitized by Google

didat d'un grand nombre de ces démocrates monarchistes qui veulent aujourd'hui établir une monarchie provisoire pour préparer les voies à la république. Il faut à ces rêveurs un monarque de naissance espagnole, parce qu'ils sont plus chauvins encore que le reste de la nation; il leur faut un roi sans enfants, parce qu'ils n'aiment point l'idée dynastique; il leur faut enfin un vieillard, parce qu'ils sont impatients de réaliser leur idéal. Espartero seul réunit toutes ces conditions. Mais il est évident que pas un des hommes du gouvernement actuel ne consentirait à servir sous Espartero. Or le gouvernement peut toujours compter sur une grande partie de l'armée. Donc la proclamation d'Espartero ne pourrait, elle aussi, être que le signal d'une guerre civile.

Quant à tous ces princes étrangers dont on a parlé, ils sont plus impossibles les uns que les autres. Le duc d'Aoste lui-même, le candidat de la diplomatie, ne pourra être accepté par la nation. On pourra tenter de le lui imposer, mais cela ne se fera pas sans qu'il y ait du sang versé...

Je ne parle ni de don Carlos, ni du prince des Asturies. Ces candidats ne pourraient entrer en Espagne qu'à la suite d'une véritable croisade...

En résumé, il y a dans les Cortès constituantes de 1869 une grande majorité monarchique qui veut un roi, mais qui ne peut pas en donner un à l'Espagne sans recourir aux abominables arguments de la guerre civile. C'est pour cela qu'on en reviendra fatalement à l'idée d'un directoire; on tachera de prolonger le provisoire. Tous les partis se prêteront sans doute à cette combinaison : les monarchistes, parce qu'ils auront l'espoir de triompher au moyen d'une longue série de savantes intrigues; les républicains, parce qu'ils ne verront dans le directoire qu'un gouvernement républicain déguisé. Mais il est malheureusement probable que, pendant cette période de transition, les réactionnaires, qui s'agitent déjà, s'organiseront assez fortement pour oser engager une lutte... Encore une chance de guerre civile.

A moins d'un miracle, c'est là ce que l'avenir le plus proche réserve à l'Espagne. Qu'en sortira-t-il? Quelle forme de gouvernement cette nation, si différente des autres nations européennes, se donnera-t-elle d'abord? Il est impossible de le prévoir. Mais, il faut bien le reconnaître, quoi qu'il arrive maintenant, quand bien même la réaction devrait plus ou moins vite remporter encore un semblant de victoire, le vieux principe de la monarchie espagnole est mort. On pourra galvaniser le cadavre et lui rendre pour un temps plus ou moins long les apparences trompeuses de la vie, mais on ne le ressuscitera point. Un principe nouveau lui a succédé, celui de la souveraineté nationale. Une Espagne nouvelle a surgi, et la voilà fatalement entraînée dans le grand courant qui entraîne aujourd'hui tous les peuples.

GUSTAVE COUTOULY.

Digitized by Google

LA RÉVOLUTION ET L'ÉGLISE [1]

Malgré l'indifférence affectée plutôt que ressentie par quelques-uns, le concile œcuménique de 1869 s'impose à la préoccupation générale. Il n'est pas un homme sensé, à quelque opinion religieuse ou politique qu'il appartienne, qui n'envisage ce concile comme un événement considérable en lui-même et dans ses résultats. On ne se borne pas à attendre ; on essaie de prévoir, et selon le point de vue et le tempérament de chacun, on espère ou l'on craint, on se livre d'avance à la tristesse ou à la joie. D'après les uns, réunis des extrémités les plus opposées en dépit de la distance qui les sépare, il ne peut sortir de cette assemblée des évêques qu'un divorce absolu, irrémédiablement consommé, entre la société moderne et le catholicisme. Et, chose singulière, incroyants et fidèles de ce groupe appellent également de leurs vœux cette redoutable conséquence. Les premiers y voient une entrave de moins à la marche ascendante de la civilisation; les seconds le triomphe définitif de l'Église. D'autres se flattent, au contraire, que le concile sera le berceau d'une entente meilleure, que les préjugés s'évanouiront à la lumière, et que, les obstacles étant aplanis, un commun mouvement emportera dans une harmonie féconde deux forces trop longtemps divisées et hostiles. Ces désirs sont les miens, et j'ajoute que, sans croire à la prochaine et complète réalisation de ce nouvel âge d'or, ma ferme confiance est que le concile en préparera l'avénement.

De ces vues si diverses naissent naturellement des travaux marqués à leur empreinte. Le vent qui souffle du monde anti-chrétien devrait bien avertir les catholiques assez imprudents pour ramer dans la même direction, que ce qui leur semble le port pourrait être un écueil. Mais non, le mirage est tel et le zèle est si grand qu'il n'y a place ni pour la sagesse dans les conseils, ni pour la mesure dans l'action. Témoin, tant d'écrits, périodiques et autres, dont le but avoué est de

(1) *La Révolution et l'Église*, par M. F. Arnaud (de l'Ariége). — Paris, librairie internationale, 15, boulevard Montmartre.

Digitized by Google

rendre tout rapprochement impossible. Heureusement que d'autres efforts s'attachent à neutraliser et à vaincre cette impulsion fatale. Moins turbulents et moins prodigues, parce qu'ils sont moins passionnés, ils n'en méritent que plus de fixer l'attention et d'exercer une légitime influence. Sans doute chacun de ces efforts n'enfante pas un chef-d'œuvre où rien ne soit à reprendre ; mais n'est-ce pas déjà beaucoup que la donnée principale soit bonne et l'intention généreuse? *La Révolution et l'Église*, de M. Arnaud de l'Ariége, se recommande à ces deux titres.

A ceux qui blâmeraient un simple fidèle d'aborder à la veille du concile un pareil sujet, il suffirait de rappeler que, d'après le savant cardinal Bellarmin, l'Église est « une monarchie tempérée d'aristocratie et de démocratie. » Le pape n'est point un monarque absolu, sa royauté est tempérée par l'épiscopat, élément aristocratique ; et c'est la raison d'être des conciles, qui ne seraient guère sans cela qu'une superfétation et une vaine parade. Mais les évêques eux-mêmes, investis par leur consécration d'une autorité divine, sont portés à ce rang supérieur par l'élection, primitivement dévolue à chaque communauté chrétienne, et depuis réglée, selon les temps et les lieux, par des conventions positives qui n'en ont point aboli le principe. En tout cas, juges de la foi dans l'Église universelle, les évêques sont témoins de la foi de leurs Églises particulières. Lors donc que les laïques manifestent leurs pensées, loin d'usurper sur la fonction des évêques, ils lui prêtent un utile concours. Cela est vrai surtout dans les questions où la foi et la discipline proprement dite ecclésiastique ne sont pas seules intéressées, mais qui concernent les rapports si délicats et quelquefois si litigieux de la société spirituelle et de la société temporelle.

L'ensemble de ces rapports constitue pour l'Église une sorte de *modus vivendi*, évidemment variable, non pas au gré d'une mobilité capricieuse, mais au profit des exigences réelles de l'humanité aux différentes époques de son développement. La vie de l'humanité se partage, en effet, en époques ou phases successives qui ont une physionomie propre et un tempérament particulier. Or, si l'Église est immuable en ce qu'elle tient de son divin fondateur, faite pour les hommes, composée d'hommes et gouvernée par des hommes, elle participe nécessairement à cette condition de tout ce qui est humain, de se modifier par le progrès de l'âge et de s'accommoder aux milieux. Toute son histoire est là pour en témoigner, et sa nature elle-même ne souffre pas qu'il en soit différemment. Renouvelée sans cesse dans ses membres et dans ses chefs, en dehors de tout exclusivisme de caste et même de toute influence héréditaire, l'Église est toujours du même siècle que la société. Au moyen âge, elle est du moyen âge ; dans les temps modernes, elle est des temps modernes. Il y a seulement ceci : c'est qu'aux époques de crise et de transition, où le passé et l'avenir se combinent encore mal, où, pour mieux dire, ils sont en lutte dans un présent mélangé et vivement débattu, on s'attache à conserver ce qui a été et qui subsiste, en l'absence et dans l'incertitude de ce qui pourra être.

Digitized by Google

En ce qui touche l'organisation politique et sociale, ce sentiment domine la partie éclairée de la population, dévouée au progrès, mais convaincue que le radicalisme ne peut faire éclore sur cet arbre, dont la croissance est lente, que des fruits maladifs, en tout cas beaucoup trop hâtifs, et par là même condamnés à tomber sans mûrir. La même sagesse inspire à ceux qui gouvernent l'Église la même circonspection. Ils croiraient manquer à leur devoir, et ils ne se trompent point, s'ils renonçaient à l'ancien édifice avant d'avoir, pour en construire un autre, un terrain solide et un plan arrêté. Que faudra-t-il garder des règles correspondantes à l'état de choses antérieur? qu'en faudra-t-il abandonner? et que mettre à la place? Évidemment, les changements survenus dans la société temporelle en décideront, comme en mathématiques, étant donné une quantité fixe et une quantité variable, les variations de cette dernière déterminent les variations du rapport. Que la société sorte donc d'abord de ses tâtonnements, que les conditions nouvelles de sa vie se précisent, qu'elles acquièrent l'étendue et la stabilité sans lesquelles on ne peut pas dire d'une révolution qu'elle est faite, mais seulement qu'elle est en train de se faire. Demander à l'Église de devancer cette heure, c'est lui demander d'être prophète, ce qu'elle n'est pas, ou, ce qui serait aussi compromettant pour sa dignité que pour sa mission, d'agir à l'aventure.

Cela n'empêche point les impatients de reprocher à l'Église cette temporisation commandée par la force des choses. Ils ne lui pardonnent point de ne pas prendre la tête du mouvement social. Certes, ce serait un victorieux appoint. Mais comment ne voient-ils pas qu'une telle attitude serait de la pure théocratie? Comment ceux qui accusent à tout propos l'Église d'usurper sur les droits naturels des individus et des sociétés, peuvent-ils nourrir de pareils regrets et faire entendre à l'Église de semblables conseils? Jésus-Christ n'a eu, en dehors du domaine religieux, aucune ambition théocratique. Il pouvait décréter un code de réformes sociales; il ne l'a pas fait. Il a, sans doute, déposé dans l'Évangile, le principe de toutes ces réformes; mais ces réformes elles-mêmes, il ne les y a point formulées. Il adresse l'Évangile aux âmes; et, à l'action de l'Évangile, fomentée par l'Église, au développement de la raison et à la providence, il abandonne le soin de transformer les institutions sociales. L'Église ne procède pas autrement. Elle n'abolit pas l'esclavage, elle se contente d'en préparer la ruine, en travaillant au progrès des idées et des mœurs par la prédication de l'Évangile. En restant ainsi dans son rôle, dont le résultat certain est le progrès humanitaire, mais dont le but premier est le salut des âmes, elle a cet avantage, manifestement utile à son but, de correspondre à l'état du plus grand nombre, qui n'est, dans les périodes de crise et de transition, ni avec les rétrogrades incorrigibles, ni avec les utopistes radicaux, mais auquel un sûr instinct révèle que le passé n'a existé que pour élaborer les germes et les éléments de l'avenir, et que tout le problème consiste à reconnaître ces germes et ces éléments, à les dégager et à favoriser leur

Digitized by Google

épanouissement. Arrive cependant un moment où, l'évolution sociale étant accomplie ou près de s'achever, cette correspondance est rompue. L'Église est alors en demeure de pourvoir à la situation, et elle ne s'y applique jamais d'une manière plus digne d'enlever le suffrage des esprits libéraux que lorsqu'elle assemble à cet effet, comme nous le lui voyons faire aujourd'hui, un concile œcuménique.

Ce point de vue est loin d'avoir échappé à Mr Arnaud de l'Ariége. Aussi franchement catholique que fermement libéral, M. Arnaud de l'Ariége s'attache à démontrer que l'antagonisme de l'Église et du droit moderne ne tient pas au fond de la doctrine, mais à des malentendus qu'il cherche à dissiper, et à un élément anti-libéral introduit dans l'Église par suite de ses alliances avec les pouvoirs humains. Quelle que soit la valeur de chacune des considérations présentées dans ce but et que je ne puis entreprendre de discuter ici, il résulte de l'ensemble que la prétendue incompatibilité, tant prônée de part et d'autre par les esprits superficiels et passionnés ou simplement habiles à exploiter les thèmes à la mode, ne résiste pas à un examen sérieux et impartial. Tout le secret de ces oppositions, plus apparentes que réelles, qui assombrissent l'horizon et jettent les âmes dans la perplexité, est dans le caractère de notre époque, époque de transformation sociale. Certaines maximes et certaines pratiques, qui, sous le régime ancien, constituaient ce que j'ai appelé le *modus vivendi* de l'Église dans ses rapports avec la société temporelle, se trouvent en discordance avec l'état actuel de cette société, avec ses lois, ses mœurs, ses convictions les plus chères et ses volontés les plus fermes. De ce côté, il y a fait accompli, et, remarquons-le bien, fait qui n'est point en contradiction avec le fond doctrinal de l'Église. Pourquoi donc, ou plutôt comment l'Église ne consentirait-elle pas à vivre avec ce présent, comme elle a vécu avec un passé qui sans doute, lui aussi, laissait quelque chose à désirer et donnait souvent à regretter? Les défauts du passé ne furent point un obstacle; ceux du présent ne le seront pas davantage. D'ailleurs, les ruptures surexcitent plus qu'elles ne corrigent. Le meilleur et même le seul moyen d'améliorer n'est-il pas le support mutuel de tout ce qui peut être supporté sans trahir Dieu et la conscience?

On aurait tort, du reste, de s'exagérer la gravité d'une situation que j'ai bien nommée une *discordance*, encore que les excessifs des deux camps s'évertuent à lui prêter les proportions d'un conflit. Sous ce rapport, M. Arnaud de l'Ariége, qu'il me pardonne de le lui dire, n'a pas toujours gardé, dans l'expression du moins, une suffisante mesure. La chaleur du sentiment, activée par des craintes assurément chimériques, l'a plus d'une fois emporté sur la froide observation et par conséquent sur l'exacte appréciation des faits. Qu'on me dispense d'en fournir la preuve par des citations. Je ne fais point le procès d'un auteur que j'estime et que j'aime. Il me suffit d'indiquer mes réserves en lui rendant un hommage qui, à cette condition, est justice. Il le reconnaîtra lui-même, j'en suis convaincu, l'expression de sa pensée, sinon

Digitized by Google

sa pensée elle-même, emprunte par moment à ses préoccupations politiques un tour trop absolu. Je n'en donnerai qu'un exemple.

« Un concile, désormais, dit-il dans son Introduction, ne peut avoir qu'un but, digne des hautes aspirations des peuples, digne du passé glorieux de l'Église civilisatrice, c'est de saisir dans la conscience universelle, pour l'acclamer et le consacrer, le vœu qui résume toutes les tendances généreuses du siècle : la pacification du monde chrétien dans l'esprit de liberté et de charité. »

Certainement, ce but est digne des hautes aspirations des peuples, digne du passé glorieux de l'Église civilisatrice, digne du prochain concile et de ceux qui le suivront. Mais dire « qu'un concile ne peut plus avoir désormais d'autre but digne de ce passé glorieux et de ces hautes aspirations, » n'est-ce pas prêter à entendre, assurément sans le vouloir, qu'un concile manquerait à tout cela et par conséquent à lui-même, s'il s'avisait de définir dans la foi, ce qui est pourtant sa mission capitale?

« Hors de cette vue supérieure, continue M. Arnaud de l'Ariége, la grande voix des conciles, devant laquelle autrefois tout nuage se dissipait, ne servirait qu'à rendre plus sombre encore notre ciel déjà si troublé et si chargé de tempêtes. »

Voilà bien les craintes chimériques! néanmoins excusables par l'effort de tant de catholiques et de non-catholiques, acharnés à souffler dans notre ciel des menaces de tempêtes. Quand on croit, et M. Arnaud de l'Ariége y a une foi sincère, à la sagesse de Dieu dans les conciles, on n'admet pas de ces hypothèses; on sait et l'on dit hautement que tous ces Éoles ne soufflent point de tempêtes, non pas même d'orages, mais seulement des brouillards qu'un rayon de soleil dissipera. Mais, sans doute, c'est moins là le cri d'une appréhension personnelle qu'un écho de cet « état perplexe de l'opinion » et de cette « attente anxieuse des chrétiens, » qui « font à l'épiscopat catholique, comme le dit très-bien notre auteur, des devoirs d'une gravité exceptionnelle. » A ces devoirs, il n'y a pas danger que l'épiscopat catholique faillisse.

Ce serait peu de signaler le malaise. M. Arnaud de l'Ariége a voulu indiquer le remède. Il le place dans la séparation de l'Église et de l'État, et il propose cette solution, non comme un expédient utile en certaines circonstances, mais comme un système absolu, dont tout ce qui s'écarte est déclaré « antichrétien. »

Eh bien! je le dirai nettement, cette solution est, à mon avis, théoriquement fausse et pratiquement désastreuse. La vraie, utile et nécessaire doctrine, c'est celle de la distinction des pouvoirs, de leur indépendance réciproque, de la souveraineté propre et inviolable de chacun dans sa sphère; et si M. Arnaud de l'Ariége n'imputait pas indûment les prétentions et les tentatives d'une école extrême au saint-siége lui-même parce que cette école a compté des papes dans son sein, je ne ferais aucune difficulté de souscrire à ce jugement qu'il porte sur notre vieux clergé : « Son titre inappréciable devant l'his-

Digitized by Google

toire fut, on le sait, de maintenir avec une fermeté inébranlable les droits de la société laïque contre les entreprises théocratiques du saint-siége, sauvant par là le principe capital des libertés modernes. » Sans vouloir tout approuver dans ses démarches, il faut savoir gré au clergé français d'avoir conservé l'âme de la France aussi nationale que catholique sous le rayonnement de cette parole de Jésus-Christ : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Mais de là à la séparation de l'Église et de l'État, il y a tout un abîme. Que M. Arnaud de l'Ariége me permette de ne pas le franchir avec lui. J'écrivais dans ce recueil, le 25 mars 1868, ce qui n'a pas cessé d'être ma conviction à cet égard : « Pour les uns, l'État doit être aux ordres de l'Église. Pour d'autres, c'est l'Église qui doit être sous la férule de l'État. Et si nous écartons, comme elles le méritent, ces doctrines excessives, nous rencontrons, en face l'un de l'autre, le système des concordats et celui de la séparation. Séduisant au premier abord, ce second système, quand on l'approfondit, semble supposer toutes les difficultés résolues plutôt qu'il ne s'applique à les résoudre. On aura beau proclamer que l'Église et l'État sont séparés, ils n'en cohabiteront pas moins, pour ainsi dire, dans la même maison; ils auront tous les jours les mêmes points de contact, d'où jailliront les mêmes querelles, si l'on n'a soin d'adoucir les chocs par une mutuelle entente. C'est précisément ce que se propose le système des concordats. Il ne tient pas à l'Église et à l'État ce discours ingénu : « Vous ne pourrez jamais régler vos litiges d'un commun accord, vous êtes trop ennemis pour cela; vivez donc côte à côte sans méfiance et sans hostilité! » Il les convie au contraire à la paix, sur la base de traités librement consentis et fidèlement tenus. Ces traités sont évidemment libéraux dans la mesure où ils s'inspirent de la nature des choses, c'est-à-dire de l'indépendance des deux pouvoirs et du maintien intégral des attributions propres de chacun. Pourquoi n'aboutirait-on pas, par cette voie prudente et régulière, à réaliser tous les avantages qu'on peut attendre du régime de la séparation, sans tomber dans les inconvénients qu'on en peut redouter? »

Cette question, je la pose de nouveau, et je l'offre, avec les réflexions qui l'appuient, aux méditations de M. Arnaud de l'Ariége et de tous ceux qui cherchent, comme lui, dans la séparation de l'Église et de l'Etat, un instrument de paix, non une machine de guerre. On me répondra, je le sais, par l'exemple des États-Unis d'Amérique. Mais, sans vouloir m'appesantir sur les différences profondes qui rendent impraticables ici tant de choses qui existent là-bas, n'est-il pas évident que l'expérience ne saurait être concluante dans les circonstances où elle se fait actuellement? Les catholiques forment aux États-Unis une minorité très-inférieure au reste de la population. Cela seul explique qu'on ait pu ne pas sentir encore le besoin de traiter avec une puissance aussi fortement organisée que la hiérarchie catholique, mais dont l'influence est encore minime, eu égard au nombre de ses adhérents. Mais attendons que les succès de la propagande, et surtout que

Digitized by Google

les flots de l'émigration aient centuplé ce nombre et déplacé la prépondérance. C'est alors qu'on pourra juger ce que vaut le système. Je serais bien trompé, pour mon compte, s'il ne surgissait pas alors, des deux côtés, des accusations d'envahissement et des résistances, si des rencontres forcées des deux puissances ne naissaient pas des conflits taxés par les uns d'usurpation théocratique, par les autres d'oppression despotique, et si, par un procédé semblable à celui de l'autruche, qui se croit invulnérable dès qu'elle cache sa tête et qu'elle n'aperçoit plus le chasseur, l'État se contentait de dire en toute occasion : « Je ne connais pas l'Église, » tandis que l'Église se consolerait en silence, par la même fiction, des lois ou des actes dont elle serait victime. A mes yeux, le système de la séparation consiste à refuser de s'entendre pour le plaisir de se battre d'abord et de s'entendre ensuite.

Je n'ignore pas qu'en parlant ainsi, je froisse les espérances caressées par de nombreux et sincères amis de la liberté! Je le regrette, mais il faut moins considérer les amis de la liberté que la liberté elle-même. Ma raison et ma conscience me disent que je parle en sa faveur. La liberté ne se fondera jamais solidement sur l'ignorance feinte et l'indifférence simulée à l'égard d'un fait indestructible et puissant comme est l'Église. On vit aux prises avec les réalités; il n'en faut traiter aucune comme n'existant pas, à moins que son insignifiance n'autorise l'adage : *De minimis non curat prætor*. Ce n'est pas ici le cas.

J.-T. Loyson.

Digitized by Google

REVUE DRAMATIQUE

Vaudeville : *Le Sacrifice*, comédie en trois actes de M. Alphonse Daudet. — **Odéon** : *Mademoiselle la Marquise*, comédie en cinq actes de MM. Georges et Lockroy.

La littérature dramatique n'a que très-peu de rapports avec les autres genres littéraires. Le théâtre est un art à part qui a ses règles, ses lois, ses principes à lui, variables comme la mode, mobiles comme le caprice; et chaque auteur habile doit tenir en ses mains une sorte de thermomètre moral sur lequel il suit à toute heure les brusques revirements de l'esprit public. La rampe de feu qui sépare l'acteur du spectateur est comme ces verres d'optique dont il faut bien connaître la portée pour pouvoir s'en servir utilement. C'est là surtout, dans ce royaume de carton, dans ce domaine de la fantaisie, que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, tandis que par certaines lois de perspective théâtrale, l'absurde peut tout à coup paraître évident. Les écoles, les académies ont pu former d'excellents écrivains, de profonds philosophes, de grands orateurs et même, jusqu'à un certain point, de bons poëtes classiques, tandis que les génies dramatiques ne sont dus qu'à l'inspiration et à la révélation de la nature. Plaute est un affranchi, Shakespeare un valet d'auberge, Molière le fils d'un tapissier; dans un siècle où l'instruction elle-même était un privilége, à 25 ans Corneille n'était qu'un petit avocat de province. Et même sans nous élever jusqu'à ces sommets éclairés d'une lumière éternelle par ces génies étincelants, on a vu, dans tous les siècles, réussir au théâtre des auteurs d'une instruction presque élémentaire et d'une forme des plus défectueuses, mais doués de ce genre d'esprit, qui dramatisant tous les événements, accentuant tous les caractères, permet de construire tout un drame avec une seule situation, et toute une comédie avec un seul ridicule. En revanche, les plus grands écrivains ont souvent échoué dans les tentatives qu'ils ont faites pour plier leurs talents aux exigences de la scène. Pour ne parler que de nos contemporains, les deux plus illustres romanciers du siècle, Georges Sand et Balzac ont en vain abordé le théâtre à plusieurs reprises, le succès leur a presque toujours fait défaut.

Ce n'est point faire une injure à l'auteur du *Sacrifice* que de le placer en si illustre compagnie; mais, en vérité, sa nouvelle comédie

Digitized by Google

prouve surabondamment que ses qualités ne sont pas celles qu'il faut à un auteur dramatique.

M. Daudet est un poëte choyé dès l'enfance, et dont les premiers bégaiements poétiques ont eu du retentissement dans les salons privilégiés qui ont la prétention de donner le ton à la mode littéraire du second empire. Il y a un certain rondeau des prunes qui récité partout, sans musique, par des virtuoses de concert, a fait pâmer d'aise tous ceux qui aiment la grâce molle et prétentieuse, le style fiévreux et maniéré, le sentiment confit dans un miel rosat et conservé dans une température de serre chaude. Malheureusement pour ces jeunes poëtes à l'âme efféminée, ce qu'il faut avant tout au théâtre, c'est faire preuve de force et de virilité ; l'optique de la rampe détruit impitoyablement tout ce qui est nuances, dessins ou arabesques pour ne laisser apparaître aux yeux du spectateur que les grandes lignes d'une architecture solide et sévère. C'est ainsi qu'il faut s'expliquer la faiblesse vraiment étonnante de la nouvelle comédie que le Vaudeville nous a présentée sous ce titre pompeux : *Le Sacrifice*.

A Ville-d'Avray, dans une maison de modeste apparence vit, retirée au milieu de ces bois parisiens, la famille Jourdeuil. Le père, peintre d'histoire médaillé en 1825, surnommé Jourdeuil le Vieux par les rapins qui, malgré son grand âge, ne craignent pas de se moquer de son outrecuidance ridicule et de son absurde prétention, se livre tranquillement à l'ébauche de ses derniers chefs-d'œuvre, dont son ingrate patrie ne veut plus hélas ! à aucun prix, mais que les Américains recueillent avec enthousiasme. Pendant ce temps la mère, nature positive, qui se tient plus souvent dans sa cuisine que dans l'atelier de son mari, torture son livre de dépenses, pour tâcher de réduire une addition dont le total paraît médiocrement la satisfaire. Autour de son fauteuil papillonne une jeune fille, l'enfant gâté de la maison, qui cherche à la rassurer en tout, ne partageant aucunement ses craintes; pour elle l'avenir est radieux ; on dirait qu'elle a déjà la certitude de faire un beau mariage, gracieuseté que M. Daudet n'aura pas le courage de lui refuser au dénoûment. — On cause du phénix de la famille, du frère aîné, Henri Jourdeuil, jeune artiste plein de talent et d'avenir, qui est en train de se faire, à Paris, une position à coups de travail et de volonté. Sans lui la famille entière eût été depuis longtemps engloutie dans un abîme de dettes et de malheurs, depuis plusieurs années il subvient à toutes les dépenses de la maison. Qu'importe reprend Louise, puisqu'il est riche ! Quel bonheur que cet excellent Franqueyrolles ait eu le courage de l'arracher aux flots de la Méditerranée, qui ne voulaient pas rendre leur proie : sans lui Henri aurait quitté ce monde déjà depuis plus de dix ans. Aussi comme on l'aime ce courageux sauveteur ! Malheureusement sa passion des voyages l'entraîne loin du foyer domestique, et il y a une éternité qu'on ne lui a serré la main. Naturellement sur cette réplique Franqueyrolles arrive des grandes Indes par l'omnibus, on lui saute au cou, on le dévore de caresses, Louise surtout paraît bien heureuse, et notre voyageur s'em-

Digitized by Google

presse de remarquer avec plaisir sa beauté et son émotion. Cependant il y a un nuage dans leur ciel bleu, ils attendent en vain Henri qui les néglige depuis quelque temps. Est-ce qu'une fatale passion pour une femme indigne de lui parviendrait à le détacher peu à peu de sa famille. Quel désespoir s'il en était ainsi! Et madame Jourdeuil, qui ne peut plus vivre dans de telles angoisses, ira dès le lendemain visiter l'atelier de son fils pour s'assurer de la vérité.

Hélas! le pauvre Henri est indignement calomnié! Cette famille qui l'accuse de négligence, c'est pour elle qu'il passe les jours et les nuits sans quitter une palette opiniâtre qui ne suffit même plus à leurs besoins journaliers. Mais n'importe, pour leur cacher ses luttes et ses souffrances, lui qui maintenant en est réduit à loger dans une mansarde, il emprunte, pour les recevoir dignement, le superbe atelier d'un de ses amis, et il supporte sans se plaindre les insinuations malveillantes de sa mère et même les injures de son père, qui est furieux de se voir refuser cinq cents francs. Loin de se révolter contre tant d'injustice et de cruauté, ce fils modèle pousse le sacrifice jusqu'au bout : n'ayant plus que son génie à donner à ses parents, il le vend à un fabricant de papiers peints, qui est tout prêt à l'exploiter pour les besoins courants d'une industrie artistique.

Henri, calme comme le désespoir, résigné comme un homme qui a fait le sacrifice de sa vie, se promène inconscient au milieu des travaux de son usine, heureux seulement de pouvoir se dire qu'il a accompli son devoir sans hésiter. Il a fermé sa porte à tous ses amis, et Franqueyrolles est obligé d'entrer par la fenêtre lorsqu'il veut venir défendre devant cet apostat les droits sacrés de l'art et du talent. Jourdeuil le vieux vient lui-même reprocher à son fils d'être passé dans le camp des bourgeois; c'en est trop à la fin! Heureusement un petit groom arabe, plus intelligent qu'il n'en a l'air, entraînant le vieux rapin au grenier, lui montre le tas de ses chefs-d'œuvre qu'il croyait expédiés en Amérique. La révélation se fait : le père se décide enfin à tout comprendre, et, se jetant aux genoux de son fils, il lui demande pardon du supplice qu'il lui a fait subir. Tout s'arrange grâce à une scène d'amour entre Louise et Franqueyrolles; désormais c'est le gendre qui prendra les charges du fils. Quant au dédit de vingt mille francs qu'il faut payer au fabricant de papiers peints, c'est Jourdeuil qui fera lui aussi son premier sacrifice; il vendra ses chères faïences, dont jusque-là il ne voulait se séparer à aucun prix. Vous voyez si le pauvre homme comprend maintenant les devoirs de la paternité!

Étant admis ce sujet qui ne nous paraît pas heureux, car le public éprouvera toujours une répulsion insurmontable pour cette espèce d'Ugolin moderne et civilisé qui dévore tranquillement son enfant, l'auteur a mal posé ses personnages; il n'a pas su développer leurs caractères dans une voie qui aurait pu le mener à la rencontre de quelques situations heureuses. En faisant du père Jourdeuil un grotesque qui n'inspire que le mépris, on ne prend point intérêt au sacrifice de son fils, qui ne cherche qu'à ménager un amour-propre ridicule. Ah! si

Digitized by Google

le père était un artiste sérieux, méconnu dans ses derniers jours par une nouvelle génération frivole et ingrate, et que son fils se fût dévoué pour détourner ces terribles coups d'épingles qui ont fini par tuer tant de grands hommes démodés, peut-être eût-on trouvé là une source de véritable intérêt. Mais il n'en est rien, la pièce se traîne pendant trois actes au milieu d'un récit lent et monotone, où aucune partie ne se trouve dans les proportions exigées par le théâtre. On voit bien que l'auteur s'est engagé sur un terrain qu'il ne connaît pas, se fiant au hasard pour éviter les écueils et les précipices; mais, hélas! le hasard est rarement un bon guide!

Il n'en est pas de même de la pièce de l'Odéon, qui forme un contraste complet avec la comédie du Vaudeville. Ce n'est certes pas l'inexpérience des auteurs qui a failli conduire *Mademoiselle la Marquise* à sa perte, ce serait bien plutôt l'abus des moyens que peut fournir le métier dramatique. Malgré d'énormes défauts, malgré un cinquième acte mal réussi et un dénoûment beaucoup trop brusque, le public de la première représentation s'est montré, à notre avis, d'une sévérité excessive, et qui même parfois est allée jusqu'à l'injustice. Nous craignons bien que la nouvelle production de MM. Saint-Georges et Lockroy n'ait eu le sort des œuvres de Jourdeuil le vieux, et que les admirateurs de la Périchole et de Chilpéric n'aient voulu protester contre un genre qui a eu sa valeur, mais qui aujourd'hui a le tort grave d'être démodé. Que voulez-vous? tout change, tout passe! La vogue est à la folie, à la musiquette et aux pantins; il faut bien accepter une littérature de tréteaux et un théâtre de petites maisons. Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante; nous nous en apercevons bien depuis quelques années. Certes, *Mademoiselle la Marquise* n'est pas une bonne comédie, il s'en faut! mais quand on voit nos pièces à succès, peut-on admettre que nous ayons le droit de nous montrer aussi sévères pour un genre qui nous a donné, il y a une trentaine d'années, tant d'œuvres excellentes? Jeunes gens qui vous croyez dans le mouvement, et qui vous montrez inflexibles pour vos devanciers, prenez garde, un jour vous serez jugés par vos enfants.

Nous sommes sous l'empire, vers 1810. Depuis quelques années, une grande dame russe, la maréchale Yomoleff, vit à Paris, éloignée de son mari, qui est retenu par son grade à la cour du czar. En terminant les apprêts d'une toilette de bal, la maréchale reçoit une lettre du prince Liébenski, son amant, qui lui apprend qu'un grand danger les menace, et qu'il va venir par la porte secrète du boudoir lui donner ses dernières instructions. En effet, le prince a déjà entr'ouvert la porte et sa maîtresse s'est précipitée vers lui pour se jeter dans ses bras, lorsque tout à coup un domestique annonce le maréchal Yomoleff. La femme coupable n'a que le temps de repousser la porte avec violence, sans même s'apercevoir qu'elle brise la main de son malheureux amant entre les gonds de fer, et ce n'est qu'après avoir supporté une scène de froide jalousie où son mari lui fait comprendre à demi-mot qu'il sait tout, mais que, pour son honneur, il ne veut pas faire d'éclat, en je-

Digitized by Google

tant un regard derrière cette porte fatale, qu'elle aperçoit le prince ensanglanté et évanoui; l'héroïque jeune homme a supporté tant de douleur sans même pousser un soupir; elle s'élance pour lui porter secours, mais le maréchal, qui est rentré immédiatement, la force à accepter son bras pour l'accompagner au bal de l'ambassade russe.

Ceci n'est que le prologue d'une pièce beaucoup plus compliquée. Dans l'atelier d'une fleuriste à la mode, nous trouvons mademoiselle Blanche de Montaran, qui travaille de son mieux pour nourrir sa pauvre mère complétement ruinée par la révolution. Sa vie serait bien difficile si elle n'avait, pour la protéger, un vieil ami de sa famille, le chevalier de Saint-Laurent, qui veille sur elle comme un père sur son enfant. Malgré sa sagesse, Blanche a rencontré à l'église un beau jeune homme, et, depuis quelques jours, elle ne fait que rêver à lui; mais, hélas! le malheur accable la pauvre enfant: renvoyée par la fleuriste, la misère s'installe à son foyer, et sa mère, usée par les émotions, devient tout à coup sourde et aveugle. A bout de ressources, le chevalier de Saint-Laurent finit par accepter les propositions d'un intrigant bizarre, qui offre de marier Blanche à un prince russe qui lui assurera trois cent mille livres de rente si elle consent à vivre séparée de lui dès le premier jour, à accepter par avance le divorce, et puis une troisième condition que l'on tient secrète, car le messager n'ose même pas la dire à voix haute.

C'est le jour du contrat. Blanche attend son fiancé improvisé avec tristesse et résignation; le chevalier est désolé de se voir réduit à un marché aussi honteux, lorsque paraît le prince Liébenski en grande tenue; Blanche pousse un cri de joie, c'est le jeune homme de l'église, c'est celui que son cœur avait choisi. — A cette révélation, Saint-Laurent recule épouvanté devant ce supplice bien plus grand encore qui attend la pauvre jeune fille aimante, mais délaissée dès la première heure. Il veut tout empêcher, mais il est trop tard, les deux fiancés ont déjà signé leur alliance.

Au bal de l'hôtel-de-ville, où Blanche est venue avec Saint-Laurent, elle voit la maréchale Yomoleff se promener au bras du prince Liébenski; cependant, à un moment de la soirée, celui-ci vient à elle, et il la prie de lui pardonner ses torts plus apparents que réels, il n'aime qu'elle, il voudrait passer sa vie à ses genoux, mais la fatalité le tient attaché par des chaînes indestructibles. Blanche ne comprend pas bien sa vie, elle ne sait où elle va, mais enfin elle pardonne à celui qu'elle aime les fautes qu'il a pu commettre. Malheureusement survient un clerc de notaire aviné, le neveu de la fleuriste, qui est furieux d'avoir été éconduit par mademoiselle de Montaran, et dans son ivresse il révèle la clause secrète du contrat qu'il a rédigé: ce n'est pas étonnant que le prince l'ait épousée, puisqu'elle a reconnu un enfant qu'elle avait eu avec lui avant son mariage. — Vous êtes un menteur et un lâche, s'écrie Blanche indignée qui comprend enfin le rôle qu'on a voulu lui faire jouer.

Mademoiselle de Montaran va rendre toutes ces richesses qu'on n'a

Digitized by Google

voulu lui donner qu'au prix d'une infamie, lorsque la maréchale elle-même vient lui faire une confession complète : mon mari a découvert la fille du prince Liébenski, lui dit-elle, et je suis perdue si vous ne consentez pas à vous en reconnaître la mère. Si vous faites cela, je vous jure de me retirer du monde à jamais, et de ne plus mettre obstacle à votre bonheur. C'est ainsi que tout s'arrange; et mademoiselle la marquise trouve enfin le bonheur, car devant tant de dévouement et tant d'abnégation, le prince tombe à ses pieds, et lui jure un amour éternel.

Ce scénario ressemble un peu à ces jeux chinois qu'on ne peut reconstruire entièrement qu'à la condition de placer bien exactement chaque losange dans la case qui lui est destinée. Il y a tant de petits incidents bien vite oubliés, tant de petits mystères aussitôt dévoilés, que la narration est forcément incomplète. On ne peut nier cependant, sans injustice, que l'esprit du spectateur suit avec intérêt le développement des meilleures scènes de la pièce. Seulement il y a un tel abus de procédés faciles et de moyens dramatiques admis sans discussion, que les défauts sautent aux yeux de l'auditeur le plus naïf. Ainsi, à un moment donné, lorsque les auteurs ont besoin de supprimer entièrement madame de Montaran, la mère, pourqu'elle ne puisse pas s'opposer à la signature du fameux contrat, ils n'ont pas trouvé de meilleur moyen que de la rendre instantanément sourde et aveugle; il est vrai qu'au dénoûment, lorsque le tour est joué, ils ont soin de lui rendre charitablement ces deux organes essentiels. Voilà, il faut l'avouer, un procédé bien commode; et s'il suffisait qu'un personnage gênât l'action pour qu'on pût le supprimer ainsi, il est certain que l'art dramatique offrirait bien moins de difficultés.

Le dénoûment est manqué, et malheureusement il n'y a rien qui nuise plus au succès d'une pièce : la dernière impression doit être la bonne. Que de pièces faibles ont été sauvées par un cinquième acte heureux, quand nous avons vu d'un autre côté l'effet de tant de belles scènes presque annihilé par un dénoûment peu sympathique et mal compris !

Du reste nous savons tous qu'à de certains moments ce public jeune et bruyant de l'Odéon a des sévérités excessives : loin de blâmer cette exubérance qui s'épanchera trop vite, hélas! nous nous empressons de reconnaître son intelligence et sa loyauté, et sans vouloir réviser son arrêt, nous lui dirons seulement que si la jeunesse manque parfois d'intelligence, c'est qu'elle a le bonheur de ne connaître encore à fond ni les difficultés de l'art, ni les aspérités de la vie.

GUSTAVE PEAUCELLIER.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME CINQUANTIÈME

Première livraison

10 JANVIER 1869

La Télégraphie militaire (avec un dessin), par *M. Théodore Fix* 5
Mœurs et types irlandais, par *M. Ernest Duplessis* 56
L'Entité allemande, par *M. Frédéric Stanz* 74
Un rob Roy norvégien (fin), par M. *M. Theodor Mügge* 84
La Réforme de l'orthographe, par *M. Pierre Jannet* 107
Le conflit turco-grec, par *M. Marino P. Vreto* 137
De Gibraltar à Cadix, par *M. Léon Heckiss* 150
Chronique de la quinzaine, par *M. le comte E. de Kératry* 163
La poésie et les poëtes en 1868, par *M. André Theuriet* 170
Notice sur M. le duc de Luynes, par *M. Félix Rocquain* 185
Mouvement des idées générales, par *M. J. Trucchi* 189

Deuxième livraison

25 JANVIER 1869

L'Algérie. — Hier et demain, par *M. Charles Du Bouzet* 193
Mœurs et types irlandais (fin), par *M. Ernest Duplessis* 206
Maurice Zapolyi. — Les soirées des émigrés à Londres, par *M. Petruccelli Della Gattina* 227
L'enseignement supérieur à la Sorbonne, par *M. Louis Leger* 259
Revanche de femme, roman (première partie), par *Madame S. Blandy* 278
Une matinée à Tahuata. Tableau de la vie polynésienne, par *M. Max Radiguet* ... 314
Ouverture et tenue des états. Blois, 1588-1589, par *M. Maxime* 324
Mémoires (1826-1848), par *M. le comte d'Alton Shée* 345
Chronique de la quinzaine, par *M. le comte E. de Kératry* 379

Digitized by Google

Troisième livraison

10 FÉVRIER 1869

La Révolution espagnole. — Le gouvernement provisoire, par *M. Léon Heckies*.. 385
Revanche de femme, roman (deuxième partie), par *Madame S. Blandy*..... 413
A propos de la frégate la *Junon*, par *M. Jules Right*..... 444
Croisade du provençal contre le français, par *M. Eugène Garcin*.. 454
L'Inde sociale et littéraire en 1868, par *M. Huillard-Bréholles*, de l'Institut..... 482
Maurice Zapolyi. Les soirées des émigrés à Londres (fin), par *M. Petruccelli Della Gattina*..... 490
L'Allemagne et l'Autriche en 1868, par *M. F. Salles*..... 523
Peppo, rêverie, par *M. C. Delacroix*..... 539
Chronique de la quinzaine, par *M. le comte E. de Kératry*..... 549
Revue littéraire. — La Bible dans l'Inde, par *M. J.-Th. Loyson*..... 556
Revue dramatique, par *M. Gustave Peaucellier*..... 565
Revue musicale, par *M. Charles Beauquier*..... 571

Quatrième livraison

25 FÉVRIER 1869

Les gendarmes, fantaisie administrative, par *M. Hector Pessard*..... 577
Terre-Neuve, — souvenirs de voyage, — par *M. H. Émile Chevalier*..... 597
Sadowa et l'Allemagne en 1866, par *M. J. Vilbort*..... 627
Les pompiers, par *M. Dieudonné Lefermo*..... 662
Revanche de femme, roman (troisième partie), par *Madame S. Blandy*..... 693
Origines de la presse en France. — Théophraste Renaudot, par *M. Jules Evrard*. 721
Chronique de la quinzaine, par *M. le comte E. de Kératry*..... 742
Courrier d'Espagne, par *M. Gustave Coutouly*..... 748
Revue littéraire. — La Révolution et l'Église, par *M. J.-Th. Loyson*..... 754
Revue dramatique, par *M. Gustave Peaucellier*..... 761

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUANTIÈME

IMP. L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC. Cte E. DE KÉRATRY.
Directeur gérant responsable

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google